UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/larevuedeparis1104pariuoft

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DIX-HUITIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1911

120060
29.1.12

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1911

AP
20
R47
1911
juil.-août

LES PEINTRES HOLLANDAIS

— CARNETS DE VOYAGE[1] —

AVANT-PROPOS

A cinquante-cinq ans, Eugène Fromentin était depuis longtemps célèbre et comme peintre et comme écrivain. Ses toiles ornaient nos grandes collections, l'Europe et l'Amérique se les disputaient. *L'Été dans le Sahara*, *l'Année dans le Sahel* avaient, en 1857 et en 1859, révélé un évocateur, un maître de la description. En 1862, *Dominique* était venu de son charme pénétrant séduire les esprits délicats. La publication de ces ouvrages avait mis en lumière deux aspects de l'intelligence et de la sensibilité de leur auteur ; sa nature fine, riche, profonde, cachait encore d'autres ressources. Fromentin avait beaucoup réfléchi sur son art, il aimait à en parler : il se fût volontiers passionné pour la critique et s'y serait donné plus tôt si le travail du peintre, les scrupules d'un esprit attentif et d'une conscience très droite, ne l'en avaient dissuadé jusque-là.

Mais, en 1875, sur les instances de son ami Armand du Mesnil, conseil tendre et éclairé, Eugène Fromentin se décide enfin à tenter l'étude de l'école même qu'il connaît le mieux, pour laquelle il professe depuis la fin de son adolescence autant d'admiration raisonnée que d'instinctive sympathie. Il part, dans les premiers jours de juillet, seul, pour la Belgique et la Hollande. Il en parcourt, trois semaines durant, les églises et les musées. Il s'émerveille, il s'enthousiasme ; néanmoins il n'en perd pas sa liberté de jugement. Tous les

1. Documents communiqués par madame Alexandre Billotte, fille d'Eugène Fromentin, qui a bien voulu en autoriser la publication.

jours, il écrit à sa femme, demeurée à Paris, et, pour lui-même, il prend des notes.

A son retour en France, feuilletant ces documents hâtifs et de premier jet, il les médite, les classe, il applique à cette matière brute la science de composition qu'il doit en grande partie à sa culture classique, et, grâce à un travail acharné, il met au point en quelques mois ce modèle de la critique d'art qui depuis n'a cessé de grandir dans l'estime des techniciens et des lettrés : les *Maîtres d'autrefois*.

Les lettres écrites de Belgique et de Hollande ont été publiées dans la *Revue des Deux Mondes*, le 15 juillet 1908, complétées par quelques extraits des carnets où le voyageur notait ses impressions devant les tableaux. Dès 1881, M. Louis Gonse avait, dans son ouvrage sur Eugène Fromentin, cité plusieurs passages de ces carnets [1].

On va lire ici, à peu de chose près, ce qu'ils recélaient encore d'inédit sur l'École hollandaise.

L'exposition ouverte aux Tuileries depuis deux mois et qui offre un si vif intérêt, permet, avec nos richesses du Louvre, de se faire une idée précise de cette école [2]. Pour savoir ce que Fromentin pensait de ses origines, de son histoire et de ses caractères distinctifs, il suffit de se reporter à la *Revue des Deux Mondes* (pp. 275-279) et au chapitre des *Maîtres d'autrefois*, si lucide et si pénétrant, que l'auteur consacre à ce sujet [3]. Quant aux influences de la Hollande sur le paysage français, on les trouvera étudiées dans les pages 271 et suivantes de cet ouvrage.

Les tendances locales, l'action des arts italiens et flamands ont déjà préparé le terrain lorsqu'au début du XVIIe siècle les circonstances favorables font éclore d'une seule poussée la floraison des grands peintres nationaux de la Hollande. Fromentin fixe leurs traits communs. Si leur goût n'est pas toujours très sûr, ni très juste, en revanche ils sont originaux et habiles dans leur métier. Leur pays aime *ce qui ressemble* : ils lui donnent donc son portrait, hommes et lieux. Et c'est dans la peinture de l'époque une véritable révolution. On pense moins dorénavant, on observe davantage. La soumission à l'objet permet d'entrer dans l'intimité familière des choses les plus humbles. Aussi cette école, dite de « genre », est-elle, en réalité, très variée, au point de comporter tous les genres. Hors Rembrandt, le style et la méthode sont les mêmes dans tous les ateliers. Les « petits maîtres », comme on les appelle, ne se forment pas dans l'ombre des grands, de Cuyp, de Paul Potter, de Ruysdaël, mais autour des

1. *Eugène Fromentin peintre et écrivain*, A. Quantin, éditeur, Paris, 1881.

2. On trouve représentés à cette exposition, sauf quatre petits maîtres, Karel-Dujardin, Lingelbach, Both et Mostaërt, tous les peintres appréciés dans ces notes.

3. Pp. 163 et suivantes (6e édition).

hommes secondaires, excellents praticiens, au premier rang desquels Fromentin range Frans Hals et Gérard Dow, Wynants et Berchem. Chez tous, l'art est simple, clair, naïf et probe, le dessin serré, précis, d'une science ingénue, on peut dire parfait ; la couleur, puissante et sobre. Quant à l'effet, il est partout « concentré » : c'est une peinture « concave », — composée « de courbes décrites autour d'un point déterminé par l'intérêt, d'ombres circulaires autour d'une lumière dominante ».

Avant à expliquer et à juger cette école, l'auteur des *Maîtres d'autrefois*, dans son livre qu'il présente comme une suite de notes décousues, transcrites sans méthode, une sorte de conversation sur la peinture, a fondu avec une habileté suprême les indications multiples de ses carnets. Car, devant chaque tableau qui le frappait, il crayonnait quelques lignes, et il lui est arrivé, sur la *Ronde de nuit*, par exemple, de rédiger à l'encre, dans sa chambre d'hôtel, des développements plus étendus. Rembrandt et son œuvre ont été, de sa part, l'objet d'incessantes réflexions qui se traduisirent par des versions successives.

Pour éclairer, en permettant de les comparer les uns aux autres, les jugements portés sur un même peintre, souvent séparés par de longues pages, au hasard des collections visitées, il a paru préférable ici de grouper ensemble tout ce qui concerne chacun des maîtres. C'est un classement sommaire que l'auteur eût certainement adopté, s'il s'était décidé, comme le lui demandaient ses amis, à publier ses notes telles quelles.

Le premier de ces calepins, dans l'ordre chronologique, contient les notes sur les églises et les musées de Bruxelles, Malines et Anvers ; Rubens en est le motif central. Le second nous mène à Amsterdam, à Gand, à Harlem et, de nouveau, à Bruxelles ; il nous montre surtout Rembrandt, Van Dyck, Memling, Hals, Cuyp et Ruysdaël, — ainsi que le troisième (Amsterdam, Harlem, Anvers et Bruges). — Le quatrième, après une visite à Malines, ramène le lecteur à Bruxelles et à Rubens. Quelques feuillets détachés complètent ces documents. Il a paru naturel d'y joindre les annotations relevées çà et là sur les catalogues des musées d'Amsterdam et de La Haye, en marge de la notice relative à chaque tableau. — Les catalogues de Bruxelles et d'Anvers n'ont malheureusement pas été retrouvés.

Parce que l'unité du développement en commandait le maintien, de courts passages déjà connus par les publications antérieures ont été reproduits dans les pages qui suivent : ils figurent entre crochets, et une note indique où ils ont été publiés. Le texte de ces carnets étant la matière des *Maîtres d'autrefois*, il arrive que des phrases en ont été transportées intégralement dans le livre : nous les plaçons, de même, entre crochets. On verra de la sorte, notamment

pour Frans Hals et pour Rembrandt, quel parti l'auteur a su tirer de la forme première donnée par lui à ses idées.

Il a pu se glisser dans la reproduction de ces notes quelques erreurs de détail. Il n'est pas toujours facile de savoir à quel musée appartenait en 1875 telle toile, ni même d'identifier telle autre qui ne porte dans le texte de Fromentin qu'un numéro d'ordre, apparemment changé depuis. Quelques mots n'ont pas été déchiffrés avec certitude. Quant à la ponctuation, tout à fait rudimentaire dans l'original, on ne l'a reconstituée le plus souvent que par le sens.

L'ébauche a, dans tous les travaux de l'esprit, une saveur qui manque à l'ouvrage accompli. Il est curieux, passionnant quelquefois, de descendre à pied d'œuvre examiner les matériaux d'un bel édifice pour tenter d'y retrouver, dans la poussière de l'analyse, les éléments d'une vivante synthèse. Nous ne nous contentons plus d'admirer, aujourd'hui ; nous voulons savoir : les sociétés raffinées ont la curiosité des enfants intelligents qui démontent le jouet, au risque de le briser, afin d'en manipuler le mécanisme. — Rapprochés de la correspondance et des fragments déjà mis au jour, les documents qu'on va lire, où le critique se laisse surprendre pensant tout haut, feront saisir sur le vif les mouvements d'une intelligence et d'une sensibilité d'ordre rare. Ils montreront à quel point Eugène Fromentin fut sincère et scrupuleux. De ce tête-à-tête, parfois de ce corps à corps, avec les grands modèles qu'il s'acharne à comprendre et à définir, le critique ne sort pas diminué, l'écrivain, aux yeux des hommes du métier, apparaîtra plutôt grandi.

PIERRE BLANCHON

VAN DE VELDE (ADRIEN)[1]

MUSÉE D'AMSTERDAM. — Petite étude de Scheveningue, charmante et vraie. Étude plutôt que tableau, avec figure bien faible.

1. Adrien Van de Velde, né à Amsterdam en 1636 ou 1639, mort en 1672, paysagiste, peintre de figures et graveur, élève de Wynants et de Wouwerman. Il était le fils et le frère de deux autres peintres, prénommés de Willem. — Dans les *Maîtres d'autrefois*, Fromentin ne cite Adrien Van de Velde qu'en passant. Il l'appelle « le spirituel et gai Van de Velde » (6e édition, p. 178). Une note du carnet publiée dans la *Revue des Deux Mondes* (15 juillet 1908, p. 266) est ainsi conçue : « Les plus belles figures de Van de Velde sont spirituelles et vraies, plutôt qu'ingénues et fortes. » Dans une lettre à M. Charles Busson, Fromentin écrit (même *Revue*, p. 274) : « Ici les degrés, les rangs s'établissent d'une façon plus nette, et tel homme, par exemple Van de Velde, que nous serions tentés de mettre au premier, ne vient qu'à peine au second, et encore ! »

Charmant paysage avec figures. Tout sombre, sans ciel. Au centre, en bas, l'étincelle connue du cheval gris blanc.

Paysage quasi italien. Trop Berchem ou Karel. Délicieux de force, de lumière et de taches, mais vraiment trop peu personnel. C'est à ne pas savoir lequel des trois. — Étudier cela, et préciser par où, par quoi ils se confondent ou se séparent et se distinguent.

COLLECTION VAN LOON. — Toujours même observation. Plus porcelaine et ambigu que jamais. — C'était une organisation charmante, apte à tout : figures, animaux, paysage. Secondaire, j'en ai peur. Aussi habile que personne. Pas très lui.

Le Passage du Bac. — Vilain comme un Lingelbach, et c'est tout dire.

La Cabane. — Ah! celui-ci est beau. Sauf la femme, qui est un peu Berchem, et l'homme à cheval, qui est bien mou, c'est tout à fait rare. On n'est pas plus simple, plus gras, plus large. C'est la nature même, avec un don d'en transposer les valeurs incompréhensible. Quand il s'éclaire, c'est un vrai diamant.

Paysage. — Jolie petite étude, très lumineuse et très nature.

MUSÉE VAN DER HOOP. — N° 122. — Puissant, mais laid. Plus porcelaine, plus ratissé, plus impersonnel que jamais.

N° 101. — Très grand. Toute une famille avec voiture, chevaux et bébé. — Au premier plan, la bonne et le bébé, en blanc. Délicieux beaux terrains, à droite, où sont des moutons. Vilaine coupe. Ciel vulgaire. Travail toujours bien lisse.

MUSÉE DE BRUXELLES. — Étude de bœuf moucheté. Simple, fort et grave. Très remarquable.

MUSÉE ROYAL DE LA HAYE. — N° 164. — *Bestiaux.* — Ah! le joli tableau! Nature, précieux, blond, d'un ton adorable. Valeurs si justes!

N° 165. — *Une Plage hollandaise vue des Dunes.* — Très joli de coupe. Beau ciel. Très nature. Figures moins bien.

VAN DE VELDE (WILLEM)[1]

MUSÉE D'ANVERS. — N° 399. — Beau tableau. Un peu sec, un peu froid de main-d'œuvre, mais si noblement peint! Comme c'est sérieux!

AMSTERDAM. — MUSÉE VAN DER HOOP. — *Le Coup de canon.* — Admirablement coupé et taché. C'est exquis de loin, c'est parfait. De près, c'est sec et mou, papier. Vilain travail. Toujours d'une noblesse d'allures totalement inconnue de nos jours. Cela rend sérieux. Quel bon signe!

MUSÉE D'AMSTERDAM. — N° 354. — *Près de la Côte.* — Très joli, toujours bien sec.

BACKHUYSEN (LUDOLF)[2]

MUSÉE D'ANVERS. — Les Backhuysen. Ils sont charmants dans la gravure, et j'avais toujours parlé de lui comme d'un grand peintre. Erreur, au moins jusqu'à présent. Ceux que je viens d'apercevoir sont bien laids, bien minces et d'un aspect de porcelaine ardoisée bien peu vraie et bien peu agréable. Ils ont la couleur, le lustre et l'apprêt d'un plumage de pigeon ramier.

MUSÉE DE LA HAYE. — *Vue du Chantier de la Compagnie des Indes Orientales à Amsterdam.* — Beau. D'une tonalité et d'une valeur à la moderne très imprévues.

RUYSDAËL (JACOB)[3]

MUSÉE D'ANVERS. — Une jolie cascade de Ruysdaël, pas à comparer à la cascade de madame Duchâtel.

1. Willem Van de Velde dit le Jeune, frère d'Adrien, peintre de marines, né à Amsterdam en 1633, mort en 1707, — élève de son père. — Les *Maîtres d'autrefois* mentionnent à peine ce peintre (notamment p. 262).

2. Ludolf Backhuysen, peintre de marines, né à Embden (Westphalie) en 1631, mort en 1708, élève d'Everdingen.

3. Jacob Ruysdaël, paysagiste, né à Harlem en 1628, mort en 1682, élève d'Everdingen. Il faisait peindre les figures de ses tableaux par Berchem, A. Van de Velde, Wouwerman et Lingelbach. — Fromentin le considère comme « le grand peintre inspiré de la Hollande ». Il lui consacre d'intéressants développements. Voyez Gonse : *Eugène Fromentin*, pp. 210 et 211, — *Revue des Deux Mondes*, pp. 266, 274, 276, 279, — Les *Maîtres d'autrefois*, pp. 243 et suiv.

MUSÉE DE LA HAYE. — *La Cascade.* — Relativement faible à côté de celle de Paris.

Vue de Harlem. — Pas très beau. Toujours ému. Admirables proportions des nuages. Dessin naïf et savant.

Une Plage. — Plus nature que les autres. A du Paul Potter.

MUSÉE D'AMSTERDAM. — *La Forêt.* — Joli, puissant, très vert, touffu, feuillu, finement réveillé par une étincelle.

Vue de la ville de Harlem. — Délicieux. Répète en petit celui de La Haye. D'une valeur générale, d'une souplesse, d'une ampleur et d'une pureté tout à fait rares.

COLLECTION SIX. — Beau Ruysdaël avec figures de Wouwerman; toujours sombre, grave, bien établi.

Un étonnant petit tableau de Ruysdaël, effet d'hiver et de neige. A gauche, tout en clair sur un ciel trouble (?). A gauche (*sic*), en valeurs tendres sur une trouée bleue. On dirait fait d'après nature.

Deux beaux Ruysdaël, grands, mais pas très rares. Décidément, plus fort qu'Hobbema et plus varié. — Cuyp, Potter, Ruysdaël, beau trio.

COLLECTION VAN LOON. — *Torrent au bord d'un Bois.* — Sombre, roux, avec un grand nuage doré, et l'eau écumante et grise au-dessous. D'un émail superbe. D'une conservation!... Admirable tableau.

CUYP (ALBERT)[1]

AMSTERDAM. — COLLECTION SIX. — *Arrivée de Maurice de Nassau à Scheveningue.* — Grande marine. Bateau chargé de figures. Le premier bateau à gauche, opposé à la lumière, est admirable. Beau tableau, blond, grave, fort. Ce que je connais de plus beau de lui avec le Louvre.

COLLECTION VAN LOON. — Beau petit Cuyp. Canal. Deux

1. Albert Cuyp, a abordé plusieurs genres : paysage, nature morte, animaux, portraits. Né en 1605 ou 1620 à Dordrecht, mort en 1691, il fut élève de son père. Fromentin le classe parmi les quatre grands peintres de l'école hollandaise. — Voyez *Revue des Deux Mondes*, pp. 274, 276, 277, et *Maîtres d'autrefois*, pp. 261 et suiv.

vaches y tournant le dos. Berger en rouge qui pêche à la ligne. Fort. Tout en or. — N'apprend pas grand chose.

MUSÉE VAN DER HOOP. — N° 27. — Faible de rendu, mais si bien senti, si bien taché, si grave, si simple et de si beau principe de ton! Le cheval noir du centre, pas parfait de forme, est magnifique par l'allure, la physionomie, la valeur, le ton et le rôle qu'il joue dans le tableau. — Voilà un homme! Jamais, avec tout leur esprit, les autres n'ont *vu* les choses ainsi. C'est imprévu, noble et fort. On s'approche : la main est ignorante ou négligente. Mais l'âme y est. — Et j'imagine que c'est un portrait de famille commandé.

MUSÉE DE BRUXELLES. — Étude de cheval blanc à selle rouge; pauvrement dessiné.

MUSÉE DE LA HAYE. — *Portrait de Rorère.* — D'une naïveté forte et grande. Beau ton sobre, ambré. Serait beau si les têtes n'étaient pas d'une lumière fausse et laide.

MUSÉE D'AMSTERDAM. — N° 64. — *Combat de cavalerie.* — Bien médiocre. Du Both, du Wouwerman combinés. Rond, lisse, horriblement porcelaine.

N° 65. — *Les Bergers avec leurs Troupeaux.* — Beau. Mais encore du Both. Très belle valeur du ciel et de l'angle de gauche.

N° 66. — *Combat d'Oiseaux.* — Superbe et très inattendu. Quel ton!

POTTER (PAUL)[1]

MUSÉE ROYAL DE LA HAYE. — *Le jeune Taureau.* — Laid d'aspect comme un Brascassat[2]. Minutieux, monotone, pas brillant du tout de main-d'œuvre. Le taureau, supérieur au

1. Paul Potter, peintre de prairies et de bestiaux, né à Enkhuyzen en 1625, mort en 1654, élève de son père, vécut à Delft, à La Haye et à Amsterdam : un des peintres hollandais. que Fromentin prise le plus. — Voyez *Revue des Deux Mondes*, pp. 274, 276, 277, 279, et *Maîtres d'autrefois*, pp. 209 et suiv. — Théophile Gautier disait en 1858 que le fameux *Taureau* lui avait paru « copié sur une bête empaillée ». Fromentin écrit en marge de cette citation, dans un de ses guides : « Stupidité ».

2. Jacques-Raymond Brascassat, peintre d'animaux, né à Bordeaux en 1805, mort en 1867.

reste, ferait à lui tout seul un beau tableau avec le ciel, qui, d'ailleurs, est bien taché. Somme toute, par le dessin, l'assiette, les volumes, *œuvre de maître*. Le côté gauche gâte tout. Certainement, et malgré sa laideur, et peut-être à cause de sa laideur naïve, œuvre *de maître*. Songez qu'il était si jeune! Il avait, je crois, vingt-trois ans alors, et un jeune homme de vingt-trois ans qui débuterait de nos jours par un pareil morceau serait déjà, par rapport à ses contemporains, un maître *sans rival*. Ce qui n'empêche que le tableau soit bien laid. Et, de plus, j'imagine que ce qui plaît en lui, c'est précisément ce qui le rend si laid. Il n'y a que ses défauts qui soient goûtés, et il n'a été payé si cher que pour ses défauts. — *Le dire*. — Ce que voyant, Verbockoeven[1] et Brascassat n'ont imité que les défauts et ont été crus peintres pour cela. Il faut vaincre le premier aspect et souvent y revenir. Quelle largeur de plans!

La Vache qui se mire. — Naïf, ingénu, bien senti. Minutieux à l'excès, et bien laid, bien faux de lumière, bien pauvre de palette.

Prairie avec Bestiaux et Porcs. — Beaucoup mieux. De l'enveloppe. Le bœuf... répète en petit exactement celui du Louvre. C'est la même étude qui lui a servi. Le métier est vraiment bien ennuyeux d'égalité : point de tapisserie.

AMSTERDAM. — COLLECTION SIX. — Le fameux petit Potter reproduit dans la collection de peintres Charles Blanc[2]. Dur, épais, pointillé. Pas bien agréable. D'un bien vilain aspect.

Portrait équestre g. n.[3] du bourgmestre Tulp de la famille Six, par P. Potter (1653). — Naïf. Tout clair. Bien en proportion. La nature même entrevue par un enfant. Belle tête du cheval.

COLLECTION VAN LOON. — Petite étude de chien. Toujours le même ingénu.

1. Eugène-Joseph Verbockœven, peintre d'animaux, né à Warneton (Flandre Occidentale), en 1799, mort en 1881.

2. Il s'agit de la partie consacrée aux peintres hollandais dans l'*Histoire des Peintres de toutes les Écoles* publiée sous la direction de Charles Blanc.

3. « Grandeur nature. »

MUSÉE VAN DER HOOP. — N° 90. — Étude enfantine, et cependant de 1649.

MUSÉE D'AMSTERDAM. — *La Cabane du Berger*. — Exquis. Une eau-forte peinte.

La Chasse aux Ours. — Ridicule. Détestable. Entièrement repeint.

Orphée charmant les Animaux[1]. — Bien curieux. Bien naïf. Blond, souple, transparent. Tout en demi-teintes. Minutieux de détail. Très simple d'effet. Joli dessin, un peu jeune, des animaux. Confirmation de ce que je suppose.

Les Bergers et leur Troupeau. — Trois ans avant sa mort. Il est très beau. L'étudier à fond : en quoi il *diffère*; par quoi il *ressemble*. Le comparer au beau Van de Velde qui est à côté[2].

MUSÉE DE BRUXELLES. — Petit Paul Potter : vingt-sept centimètres sur quinze. Tout à fait unique : *Le Repos près de la Grange*[3]. Ferme, dessiné comme un ange, bien arrangé : ton charmant. Beau nuage *dessiné*. Tout *dessiné* comme au burin et rempli d'un ton sobre, agréable[4]... Plein. Mais l'âme des choses et l'observation de la vie, et la langue. Le *dessin*. Ce que je connais de plus inattendu et de plus beau de lui. Bélier, mouton, vache brune qu'on trait, berger, femme, enfant. Cheval campé[5], croupe grise à queue nouée. Vache couchée brune, tête blanche de face. Mouton. En avant, tronc d'arbre coupé. Un chardon. *Un papillon*. La grange. Petit arbre, grand arbre blanc. Épais. Le temps l'a lissé, émaillé, et, je crois bien, amélioré. Avec l'Ostade[6], la perle de la collection.

1. En marge de la notice sur ce tableau, dans le livre de W. Bürger (Th. Thoré) sur les *Musées d'Amsterdam et de La Haye*, Fromentin a écrit : « Se souvenir du petit paysage du Louvre (mon catalogue). Même tonalité, mêmes valeurs douces, même enveloppe uniforme déguisant l'exécution la plus minutieuse, la plus fine et la plus serrée. »

2. *La Cabane*, dont il a été parlé plus haut.

3. Voyez les *Maîtres d'autrefois*, p. 219.

4. Ici un mot illisible.

5. Est-ce bien « campé »? Le mot se lit mal.

6. L'Ostade de 1655, dont il sera parlé plus loin.

DOW (GÉRARD)[1]

AMSTERDAM. — *Portraits de Peter van der Werf et de sa femme.* (Figures de Berchem.) — Tout à fait précieux. Le dernier mot de la force transparente. Étudier cela. Il y a à dire là-dessus, à propos des couleurs fortes ou claires qui gardent leurs tons. Discuter cela dans *Rembrandt.* Dans son œuvre d'imagination, parfait. Mais son œuvre imitative, pourquoi?

Portrait du Peintre par lui-même. — Charmant. D'une couleur inattendue, riche, claire et puissante. Très joli morceau. Un Meissonier.

COLLECTION SIX. — Bien étonnant, mais ennuyeux. Admirable conservation.

COLLECTION VAN LOON. — Très beau Gérard Dow. Lumière. Une femme tirant du vin d'un tonneau. Cellier sombre.

TERBURG (GÉRARD)[2]

Musée royal de La Haye. — *La Dépêche.* — Moins beau qu'au Louvre, beaucoup.

MUSÉE D'AMSTERDAM. — *La Prestation de serment à l'occasion de la Paix de Munster.* — Mais c'est affreux!

COLLECTION SIX. — Terburg. Pas bien beau. Lisse, impersonnel sauf le type.

A la bonne heure! Le plus beau Terburg que j'aie jamais vu[3]. Femme en satin jaune et cygne. Robe blanche bordée d'or...[4] noire. Blonde. Jeune homme tout en sombre, moins une tache blanche au genou. Troisième figure, immobile, de

1. Gérard Dow ou Dou, peintre d'intérieurs, né à Leiden en 1613, mort en 1675, élève de Rembrandt. — V. *Revue des Deux Mondes*, p. 277. — *Maîtres d'autrefois* : ce peintre y est à peine nommé.

2. Gérard Terburg, né à Zwolle en 1608 ou 1617, mort en 1681, — peintre de figures et portraitiste, élève de son père, visita l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et la France et vécut plusieurs années à la cour de Madrid. — V. *Revue des Deux Mondes*, p. 277. — *Maîtres d'autrefois* : pp. 225-228 et 240.

3. Probablement, la *Robe de satin*.

4. Ici un mot illisible.

face, derrière. Fonds gris sombre. Fauteuil et table grenat. Dessin. Valeurs. Souplesse. Qualité des chairs, des étoffes. Enveloppes. Passages. Douceur et force de tout cela. Naïveté d'observation et de savoir. C'est miraculeux. Tête, poitrine, bras de la femme. Main du...[1] repliée, avec la lueur sur le poignet. Fantaisie. Il y a tout. C'est le dernier mot de cet art-là.

COLLECTION VAN LOON. — Autre Terburg *sans prix* : *la Partie de cartes*. — Trois personnages. A gauche, femme vue de dos, décolletée ; corsage violâtre à fourrures ; jupe de satin blanc. A droite, de face, tenant les cartes, femme à corsage gris ; jupe satin bleu, — le tout galonné et bordé de galon d'argent et d'or. — Entre les deux, dans l'ombre, jeune homme à grand feutre, longs cheveux, qui conseille et de la main indique la carte qu'il faut jouer. Voir ce paquet des trois mains, la valeur des têtes et leur modelé dans l'ombre. Miracle de nuances délicates. C'est confondant.

MUSÉE VAN DER HOOP. — N° 118. — Enfant cherchant les puces sur le dos d'un chien. Pénible, léché, roux. — Faux ou douteux, ou de ses débuts.

VAN OSTADE (ADRIEN)[2]

AMSTERDAM. — COLLECTION SIX. — *Patineurs*. — Tout gris, délicieusement taché en brun noirâtre : le plus joli que je connaisse.

Très magnifique petit Ostade.

COLLECTION VAN LOON. — Adrien van Ostade. On danse devant un cabaret. Très beau.

MUSÉE DE BRUXELLES. — A côté[3], un Ostade admirable de 1655. Mêmes qualités, plus belles, aussi fortes. Couleurs franches. Sombre, grave, enveloppé. Le plus beau que je connaisse. Cabaret. Femme qui lit une lettre. Coiffe blanche.

1. Illisible.

2. Adrien Van Ostade, peintre de paysages et de genre, aqua-fortiste, né en 1610 à Harlem, mort en 1685, élève de Frans Hals. — V. *Revue des Deux Mondes*, p. 277 ; — *Maîtres d'autrefois*, pp. 178 et 225.

3. A côté d'un Rembrandt : *Tobie guéri*.

Papier blanc. Joueur de violon. Dans le fond, âtre avec deux figures qui se chauffent. Une porte ouverte à mi-hauteur sur une chambre en soupente.

VAN OSTADE (ISAAC)[1]

AMSTERDAM. — COLLECTION VAN LOON. — Grand, compliqué. Toujours la même hôtellerie au bord du chemin. Mais très fait, gras, gardant sa couleur, c'est-à-dire extrêmement rare et précieux.

MUSÉE VAN DER HOOP. — Altéré. Trop vert, trop roux, mais bien charmant. Le cheval blanc au chariot excellent.

HALS (FRANS)[2]

MUSÉE D'ANVERS. — N° 188. — Quel coup de brosse! Décidément, trop à la mode.

MUSÉE D'AMSTERDAM. — *Un Homme joyeux.* — Quel animal! Du talent, beaucoup. Mais quel farceur!

Portrait du Peintre et de sa Femme. — Joli, vivant, trop spirituel. Trop de main. Celui-ci pourtant un peu plus sage et néanmoins papier peint (Manet). — Le voir à Harlem et le définir nettement.

MUSÉE VAN DER HOOP. — Beau, relativement sage. D'un gris sombre, comme on les cherche aujourd'hui. Bien peint, plat, simple, par plans d'ombres et de lumières. Très délicat de palette. Certainement un charmant œil et une habile main quand il s'observe. Mais un art de surface et de pratique expéditive. Peu ému, peu amoureux du métier. De la main surtout, et beaucoup trop.

AMSTERDAM. — *Lundi 19 juillet.* — Ce Frans Hals que je vais voir demain à Harlem est un bon et habile peintre con-

1. Isaac Van Ostade, frère du précédent, peintre de paysages, né à Harlem en 1621, mort en 1649 ou 1657, — moins célèbre qu'Adrien. — Cité dans les *Maîtres d'autrefois*, p. 225.

2. Frans Hals, peintre de figures et portraitiste, né à Anvers en 1580 ou 1584, mort en 1666, élève de Carl van Mander. — Fromentin consacre à Hals des passages importants de ses notes ou de sa correspondance. V. l'ouvrage de M. Gonse, p. 215, la *Revue des Deux Mondes*, pp. 262, 264, 265, 266, 267, 274 et les *Maîtres d'autrefois*, pp. 299 et suiv. 303 et suiv.

temporain de Rubens et de Van Dyck qui, jusqu'à présent, avait passé pour homme expert mais secondaire et que notre jeune école française[1] a, depuis quelques années, ressuscité, en même temps que l'Espagnol Goya. Même esprit, même turbulence, même laisser aller excessif, avec cette différence à l'avantage de Goya qu'il est varié, plein de fantaisie, quelquefois profond, qu'il est parfois un coloriste rare, et qu'en toute circonstance il a un fond d'humour ou de sensibilité réelle que l'autre est loin de posséder. Quoi qu'il en soit, pour la justification de certaines doctrines et d'habituelles négligences, on n'a pas été fâché de les prendre pour chefs de file, de se placer sous leur patronage, et, bien entendu, de faire d'eux des hommes de génie, qu'ils ne sont pas du tout. Hals est tout entier à Harlem. On ne peut ni le juger, ni se permettre de parler de lui, si on ne l'a pas vu chez lui : c'est à cet effet que je vais demain lui faire une visite, — et entendre en même temps l'orgue de Harlem.

HARLEM. — *Mardi 20 juillet.* — J'ai bien fait de le voir chez lui. En toute justice, on ne le connaît pas, et l'on risquerait de parler étourdiment d'un artiste de grande valeur quand on ne l'a pas jugé dans ce vaste ensemble. En outre, il est bon de le suivre depuis ses débuts jusqu'à sa fin, dans la marche croissante ou décroissante de son talent. Le premier tableau de lui que possède le musée de Harlem est de 1616. Il avait trente ans. Et, comme il a toujours eu plus d'habileté que de génie, beaucoup plus d'œil et de main, comme on dit, que de cerveau, ce serait une œuvre presque sans valeur si l'on n'y découvrait le premier tâtonnement d'un grand praticien. Le dernier ou les derniers tableaux qui ferment la série sont de 1664, deux ans avant sa mort. Il avait quatre-vingts ans. C'est donc à cinquante ans d'intervalle qu'on peut étudier ici, presque pas à pas, — à son origine, en pleine maturité, jusqu'à son extrême déclin, — cette carrière originale et brillante, unique et, pour ainsi dire, isolée dans son temps et dans son milieu, sans antécédents bien définis, sans influence bien réelle, et qui, chose singulière, ne devait

1. Il s'agit ici de Manet et de son école. — V. *Maîtres d'autrefois*, pp. 300 et 312.

former une école que deux cents ans après, hors de son pays, dans des circonstances et pour des causes qu'il est impossible de ne pas examiner quand, du fond du musée municipal de Harlem, on pense à la France. — Encore, cette influence exercée de l'autre côté des frontières, la partage-t-il avec un peintre étranger comme lui et qui lui ressemble un peu par le faire, beaucoup par la destinée : car il fut célèbre, puis cessa de l'être, et ne l'est redevenu que depuis peu.

MUSÉE DE HARLEM[1]. — N° 54. — (De 1616.) — Il a trente ans. [Son premier grand tableau.] Il est dans sa fleur. Fort de tons, un peu roux. Modelé rond, plus pénible et plus appliqué. Mains lourdes, tout plus lourd. Noirs moins simples. Déjà très physionomique. Trois têtes charmantes.]

N° 55. — (1627.) — Il a quarante-deux ans. Plus de pratique encore. La main plus habile et plus libre. [L'exécution se varie et se nuance. Même tonalité] orangée. Noirs, marrons bleutés. [Écharpe de joli azur tendre qui est tout Hals. Les blancs plus légers, plus libres. [Le détail des collerettes indiqué avec plus de caprice. Têtes inégalement belles de rendu, toutes expressives, individuelles. Celle du porte-étendard debout au centre, le visage en valeur chaude et franche sur le drapeau, la tête un peu de côté, l'œil clignotant, petite bouche fine amincie par un sourire,] est délicieuse. Il fouette de gris ses noirs. [Les noirs deviennent plus mats.] Chaque ton mieux composé, de base plus saine, [mieux amalgamé, dégage du roux.] La nature. Mais un peu d'incohérence, rien de relié. Suppression de tout clair-obscur. [Des trous çà et là, entre les noirs. Ici souplesse, là quelques duretés. — C'est peut-être le plus beau.

N° 56. — (De 1627.) — Déjà lui. Gris, frais, nature. [Harmonie noire. Écharpes fauves, orangées ou bleues, fraises blanches. Il a trouvé son registre.] [Il emploie le vrai blanc, colore clair. Quelques glacis. Un peu de patine. Les fonds

1. Les passages qui suivent (tableaux n[os] 54 à 60) se retrouvent dans les *Maîtres d'autrefois*, pp. 303-311, parfois transcrits textuellement, mais le plus souvent refondus. Il est curieux de comparer les deux textes. Les phrases placées ici entre crochets figurent intégralement, à un ou deux mots près, dans la version définitive.

bruns, sourds, comme du Pierre de Hooch.] Fenêtre avec arbres au travers. Types parfaits. Physionomies très étudiées.]

N° 57. — (1633). — [Il a quarante-sept ans. Voilà son œuvre maîtresse et vraiment belle. — Pas la plus piquante,] mais la plus noble, la plus riche, [la plus savante. Le fond est noir et, par conséquent, valeurs renversées.] Bien lié, souple, abondant, gras, [facture sage et libre], plus savante, plus épaisse, et matière très belle. [Le personnage central en satin blanc-bleu, juste-au-corps jaune verdâtre,] est fort beau. Belle qualité des couleurs dans l'ombre. Les têtes sont peut-être moins belles que dans le n° 56, qui contient, je crois, les plus particulières et les plus vivantes.

N° 58. — (1639.) — Il a cinquante ans. — Un peu gros, un peu décoratif. Alourdi. C'est un hasard du tableau.

N° 59. — (1641.) — Un des plus beaux. Portraits des *Régents de l'Hôpital*. Tout noir. Tête centrale de profil une des plus belles de toutes.

Enfin les n° 60 et 61. — Il a quatre-vingts ans : la main n'y est plus : mais l'œil est toujours sain. Jamais, même, il n'a été plus délicat dans le choix des noirs et des blancs. Figure droite avec le *genou rouge*.

N° 60. — Cette dernière ébauche du vieillard est vraiment bien belle. Les trois mains, et livre à gauche. Quel bel œil, pour percevoir des nuances à ce point délicates! *Il est plus* maître qu'ailleurs, en ce sens que, sous ce langage hésitant, inégal, défaillant, il y a, je ne dirai pas des pensées, mais des [sensations d'or].

VAN DER NEER (AART)[1]

MUSÉE D'ANVERS. — N° 390. — Délicieux Van der Neer, tout fauve (?), ambré, le moment *où la lune se lève*. Exquis. Beaucoup de Rousseau en léger et sans désordre ni hasard, avec plus de *logique*, moins d'alambiquage.

1. Aart Van der Neer, paysagiste, né à Amsterdam en 1603 ou 1619, mort en 1677 ou 1683. — Dans les *Maîtres d'autrefois*, p. 181, Fromentin le cite avec Ruysdael : « ... On n'aurait qu'à chercher dans le monde entier un peintre qui peigne un ciel comme eux, dise autant de choses et les dise aussi bien. »

AMSTERDAM. — MUSÉE VAN DER HOOP. — L'hiver. Patineurs. Charmant. Clair. La nature même.

N° 32. — Plein jour. Inattendu et charmant.

MUSÉE DE BRUXELLES. — Marine. Lever de soleil dans des nuées et brouillards, derrière la voile d'un bateau. Frottis bitumineux. Base sombre avec canot sombre. Berge lointaine, insensible. Des fils gris dans la pâte claire; admirable de qualité, limpide, inattendue et vraie. *Très rare.*

VAN DER MEER (JEAN)[1]

MUSÉE ROYAL DE LA HAYE. — *Vue de Delft, prise du canal de Rotterdam.* — Très charmant, tout moderne.

AMSTERDAM. — COLLECTION SIX. — Deux Van der Meer de Delft. — *La Femme au lait.* — *Maison de la Femme au lait.* — Étonnant. La nature. Beau ton. Puissant, étrange. Sain. Aucun sacrifice. Vu en moderne, à plat. Exécution lourde par *gouttelettes.* Du Bonvin, du Millet, et des *naïfs* contemporains. *Air supprimé.* Le ton sur la main. C'est certainement à cause de cela qu'il a tant de vogue.

WOUWERMAN (PHILIPPE)[2]

MUSÉE ROYAL DE LA HAYE. — N° 183. — *Halte de Chasseurs.* — Mal placé. Me paraît très beau dans les noirs. Beau ciel. Rappelle par sa qualité forte et diamantée celui de la galerie La Caze. Oui, excellent. D'un noir bleu, tout en entier,

1. Van der Meer, ou Ver Meer, peintre de genre, de portraits et de paysages, né à Delft en 1632, mort vers 1700. On le croit élève de Karel Fabricius. — V. *Maîtres d'autrefois*, p. 224 : « Van der Meer est presque inédit en France, et, comme il a des côtés d'observateur assez étranges même en son pays, le voyage ne serait pas inutile... »

2. Philippe Wouwerman, peintre de chevaux et de chasses, né à Harlem en 1619, mort en 1668, élève de son père et de Wynants. — On a quelquefois signalé la parenté de Fromentin avec ce Hollandais. — Dans la *Revue des Deux Mondes*, pp. 276, 277 et 279, le critique note que Wouwerman n'a pas formé d'élèves et qu'il faisait partie, avec Berchem, Karel-Dujardin, Asselyn et Adrien van de Velde, d'une véritable école mutuelle, employant la même méthode et les mêmes procédés, à l'instigation de Jean Wynants, leur premier maître. — Dans les *Maîtres d'autrefois*, p. 198, Fromentin signale chez Wouwerman l'influence italienne et le traite de « pittoresque peu véridique ». Il goûte cependant son tableau : *la Grande Bataille.* Il le cite encore p. 262.

avec un blanc et un rouge à gauche, sous le clair du ciel. Mais toujours la même manière, commune à plusieurs, de tacher.

N° 184. — *Manège de campagne.* — Charmant. Tout blond, tout gris.

N° 186. — *Grande Bataille.* — Le plus grand que j'aie jamais vu. Bien entendu, taché dans la perfection. Lucide à l'œil dans sa complication et admirablement ordonné dans la confusion voulue du sujet. Moins délicat, bien entendu, que les petits, et toujours un peu rond, à force de modelé renflant.

N° 187. — *Un Camp.* — Un peu lourd, en désordre, quoique toujours bien taché.

MUSÉE D'AMSTERDAM. — N° 387. — *Combat de Paysans.* — Très curieux. Trop mal placé.

N° 393. — Les *Paysans victorieux.* — Pas amusant. Trouble. Toujours deux taches, on sait lesquelles. Bien monotone comme ressources. Toujours supérieur dans les tons *étouffés* et les valeurs sourdes.

N° 46. — Décidément écrasé par Ruysdaël.

COLLECTION SIX. — Écurie ou hôtellerie. Superbe. Tout en forces douces au centre. Cavalier qui se prépare à monter à cheval. Culotte grise, veste jaune. Femme en gris jaune, blanc, robe bleue. Petit enfant rouge tenant un cheval gris sellé de vert (?), taché de noir. — Très fameux.

COLLECTION VAN LOON. — Deux Wouwerman. — *Le Camp.* — *Le Manège.* — Toujours charmants. Quelle production dans le parfait! Je sais bien que c'est peu varié, mais quelle abondance! Peu d'imagination, en somme, je veux dire de création; une immense et charmante routine. Toujours à peu près la même tache blanche. Mais quel travail de main (?)!

Grand Wouwerman. Trop grand. Mais bien, fort bien, éclatant, bien beau.

MUSÉE DE BRUXELLES. — Wouwerman charmant, fin. Figure mince sur fond clair.

HOBBEMA (MEINDERT)[1]

MUSÉE D'AMSTERDAM. — *Moulin à eau.* — Joli, mais blafard et lourdaud. Quelle différence avec celui de Paris!

AMSTERDAM. — COLLECTION SIX. — Grand et bel Hobbema, moins beau qu'au Louvre.

WEENIX (JEAN)[2]

MUSÉE ROYAL DE LA HAYE. — N° 173. — *Le Cygne mort.* — *Étonnant.* Monumental. Ton fort et superbe. Organisé comme un tableau d'histoire. Vrai tableau. N'imaginais pas un Weenix pareil. J'ose à peine le dire : le tableau d'ici le plus parfait (relativement à l'homme) et (dans son genre) le plus accompli que le musée possède. Le genre admis, le sujet de même, à ne lui demander que ce que le genre et le sujet comportent, c'est un chef-d'œuvre. On ne dispose pas mieux, on ne distribue pas mieux la lumière, on ne colore pas avec plus de richesse, de puissance et de largeur sobre; on ne saurait faire avec un chevreuil, un cygne mort, des accessoires et un fond de parc, un tableau plus noblement décoratif, ni plus délicat dans le grand. C'est tout à fait surprenant. Pattes noires du cygne sur l'aile blanche. Le blanc du ventre est extraordinaire. C'est un très grand plaisir de peintre que de regarder cela.

AMSTERDAM. — COLLECTION SIX. — Beau Weenix. Un dindon et toujours le cygne. Pur et très émaillé.

HOOCH (PIETER DE)[3]

MUSÉE D'AMSTERDAM. — *Portrait du peintre par lui-même.* — Charmant.

1. Meindert Hobbema, paysagiste, né à Amsterdam en 1638, mort en 1709, élève de Jacob Ruysdael. — Cité dans les *Maîtres d'autrefois*, pp. 224 et 244. Ce dernier passage est consacré au *Moulin à eau* du Louvre, « une œuvre supérieure qui n'a pas son égale en Hollande ».

2. Jean Weenix, peintre de portraits, de paysages et d'animaux, né à Amsterdam en 1640, mort en 1719, élève de son père. — Non cité dans les *Maîtres d'autrefois*.

3. Pierre de Hooch ou de Hoogh, né à Rotterdam en 1629, mort en 1678, peintre de genre et de portraits, élève, croit-on, de Rembrandt. — *Maîtres d'autrefois*, pp. 225, 229 et 240. — Fromentin dit qu'on pourrait presque le voir à Paris et s'en tenir là.

Le Cellier, n° 158. — Très superbe tableau. Blond, moelleux, transparent, simple, prodigieusement riche. La tête de la femme de valeur surprenante. Étudier de près cet homme-là : c'est un grand.

COLLECTION VAN LOON. — Un jardin, maison à gauche, Femme, coiffe blanche, casaquin rouge, double jupe, violâtre sur bleu. Petite fille, blanc, gris sombre, jaune sale, dans une allée de jardin. Plates-bandes. Une porte ouverte, au fond, sur la campagne, avec trois figures, dont deux assises. Toute la Hollande, la nature. Aussi vrai, aussi observé en plein air, aussi fuyant, aussi mystérieux et aussi beau dans son genre que le beau du Louvre.

MUSÉE VAN DER HOOP. — N° 50. — Étonnant de vérité transformée. Un peu sec.

MUSÉE DE BRUXELLES. — Tout pur, tout blanc. On dirait un peu aussi qu'il a perdu ses ors.

EECKHOUT (GERBRAND VAN DEN)[1]

ASMSTERDAM. — COLLECTION SIX. — Meilleur qu'au musée, mais toujours concluant au danger des mauvais exemples.

COLLECTION VAN LOON. — Toujours du faux Rembrandt.

VAN DER HEYDEN (JEAN)[2]

MUSÉE ROYAL DE LA HAYE. — N° 41. — *Vue prise dans l'intérieur d'une Ville.* — Très beau, très fin, délicieux ciel.

MUSÉE D'AMSTERDAM. — N° 132. — *Un Canal hollandais.* — Délicieux. Bien minutieux, mais si juste, si vrai, si fort, si lumineux, et d'un si beau ton ! Pas l'ombre d'artifice, et cependant une science d'observation, une expérience du

1. Gerbrand van den Eeckhout, peintre d'histoire et de genre, né à Amsterdam en 1621, mort en 1674, élève de Rembrandt. — Fromentin constate la mauvaise influence que son maître a exercée sur lui (*Revue des Deux Mondes*, p. 276). — Il n'est pas cité dans les *Maîtres d'autrefois*.

2. Jean van der Heyden ou Heyde a peint spécialement des vues d'églises et de villes. Il est né à Gorkum en 1637 et mort en 1712. Les *Maîtres d'autrefois* ne parlent pas de lui.

tableau, une entente de l'effet supérieures. *C'est excellent.* Rien à dire.

COLLECTION VAN LOON. — Délicieux Van der Heyden. — Beau Van der Heyden avec figures de Van de Velde.

METZU (GABRIEL)[1]

MUSÉE ROYAL DE LA HAYE. — N° 73. — *Le Chasseur* (*portrait*). Un peu léger, mais d'un bien beau ton.

N° 74. — *Les Amateurs de Musique.* — Joli, un peu sec et trop de premier coup. Même moins beau de dessin dans les détails. Toujours les tons sacrifiés sont les plus beaux. Les distances entre la lumière et l'ombre! et pas trompe-l'œil. Ce qu'il y a presque toujours de plus rare, c'est la demi-teinte.

MUSÉE D'AMSTERDAM. — N° 207. — *Le vieux Buveur.* — Beau morceau, intime, ému, physionomique, d'un ton gris délicieux. Si bien dessiné, si souple, si bien fait!

COLLECTION VAN LOON. — Un Metzu rare, mais aigre, dur, comme dépouillé de sa peau et de son velouté. D'ailleurs trop verni, comme la plupart des tableaux d'ici. Ils y *perdent.*

MUSÉE DE BRUXELLES. — N° 239. — Metzu fort bon, ne vaut pas celui Van der Hoop[2].

STEEN (JEAN)[3]

MUSÉE ROYAL DE LA HAYE. — N° 137. — *Médecin visitant une jeune femme malade.* — Grandes qualités, rares pour lui.

1. Gabriel Metzu, peintre de genre et portraitiste, né à Leyde en 1630, mort en 1667, élève de son père, de Gérard Dow et peut-être de Terburg. — Cité dans la *Revue des Deux Mondes*, p. 277, et dans les *Maîtres d'autrefois*, p. 225 et 240.

2. Ce Metzu, catalogué sous le n° 68, était ainsi apprécié par Fromentin dans une note de carnet qu'a publiée M. Louis Gonse (p. 235 de son livre) : « Extrêmement beau et rare, à mettre en pendant de celui du Louvre, peut-être plus savoureux. L'homme qui tient la perdrix est une merveille : les mains, la tête, le pourpoint amadou à retroussis bleus, la manche de chemise, les plumes du chapeau et le chien. Dessin naïf, construction, geste, physionomie, regard, ton et facture, c'est accompli. — Le ton d'ensemble est inouï, le rayonnement égal au plus fort des luminaristes. Pas une supercherie, pas un escamotage, pas une violence inutile; la sagesse, la science, la force, le goût. La touche est sublime. Avec le Terburg de la galerie Six, c'est ce que j'ai vu de plus parfait ici dans ce genre. »

3. Jean Steen, peintre de genre et portraitiste, né à Leyde en 1626, mort

N° 138. — *La Famille du Peintre.* — Beau tableau. Un homme qui m'est révélé. A voir demain.

N° 139. — *L'Estaminet.* — Très curieux. Diffus comme tous ses tableaux. A voir posément. Éparpillé. Je ne goûte pas du tout. Je comprends Ostade, mais Steen! Et cependant j'y vois bien de fines qualités d'observateur et de peintre. Mais, il n'existerait pas, y aurait-il un vide? Ostade, Terburg, Metzu, Hooch sont également nécessaires.

15 juillet. — Revu Steen. *Grandes qualités.* C'est Ostade qui diminue ici.

MUSÉE D'AMSTERDAM. — N° 317. — *Portrait du Peintre par lui-même.* — Bon portrait sage, un peu froid, mais savant.

MUSÉE VAN DER HOOP. — N° 108. — Curieux, beau d'atmosphère. bien mal dessiné et bien ignoble!

MUSÉE DE BRUXELLES. — N° 147. — Ignoble. Je n'y comprends rien. Je vois bien la qualité du ton, mais c'est tout.

Les Noces de Cana. — Le plus important que je connaisse. Très célèbre. Mérite ce qu'on en a écrit.

MAES (NICOLAS)[1]

AMSTERDAM. — COLLECTION VAN LOON. — Une jeune femme, sur le seuil, qui achète du lait et remet l'argent dans la main de la laitière. De toute force comme ton et de tout éclat.

MUSÉE DE BRUXELLES. — Beau portrait de magistrat hollandais.

en 1679, élève de Van Ostade et de Van Goyen. Plus de cinq cents tableaux de sa main ornent les collections de l'Europe. Il a laissé quelques eaux-fortes. — Cité dans les *Maîtres d'autrefois*, pp. 178, 203, 223 et 224. — Fromentin le considère comme un inventeur, un caricaturiste ingénieux, de la famille d'Hogarth. Il estime que le Louvre ne permet pas de se faire une idée juste de son grand talent, qui se cache sous une certaine grossièreté.

1. Nicolas Maes ou Maas, peintre de genre et portraitiste, né à Dordrecht en 1632, mort en 1693, élève de Rembrandt. — N'est pas cité dans les *Maîtres d'autrefois*.

HELST (GUILLAUME VAN)[1]

MUSÉE ROYAL DE LA HAYE. — N° 3. — *Nature morte.* — Un Desgoffe de toute force. Toujours inimitables, ces gens-là, dans les tons neutres, dans les valeurs subtiles, et, conséquemment, dans les demi-teintes, plus rarement délicats dans les couleurs en lumière.

HELST (BARTHÉLEMY VAN DER)[2]

MUSÉE D'AMSTERDAM. — N° 125. — *Banquet de la Garde civique.* — Certainement bien froid et bien peu peintre en contraste avec la *Ronde*[3]. Si l'on a voulu, en les opposant, montrer en quoi ils diffèrent, on a réussi. Mais si l'on tenait à ne pas diminuer l'un par l'autre et à ne pas *nuire à tous les deux*, il fallait éviter le rapprochement.

COLLECTION VAN LOON. — Beau, lisse, trop verni, trop satiné.

MUSÉE DE BRUXELLES. — Beau portrait, très beau, gras : le mari et la femme de face, se tenant la main.

FLINCK (GOVERT)[4]

MUSÉE D'AMSTERDAM. — N° 92. — *Isaac bénit Jacob.* — Encore Rembrandt : — comme il y a eu de faux Decamps.

N° 93. — *Fête de la Garde civique.* — Ce n'est pas si bête!

MUSÉE DE BRUXELLES. — N° 414. — Flinck, élève de Rembrandt. Assez bon portrait, froid. Du Rembrandt de la galerie Six *glacé*.

1. Guillaume van Helst, — peintre de fleurs et de nature morte, né à Delft en 1620, mort en 1679, élève de son oncle Evert van Helst.

2. Barthélemy Van der Helst, peintre de portraits, né à Harlem en 1613, mort en 1670. — Cité dans les *Maîtres d'autrefois*, pp. 194, 325 et 331. — Fromentin considère Helst comme un « beau peintre », et déclare que son célèbre *Banquet des Arquebusiers* (ou de la *Garde civique*), qui fait face à la *Ronde de nuit* de Rembrandt, s'oppose à ce tableau sans qu'ils se nuisent l'un à l'autre, le premier étant une imitation littérale et le second une transfiguration des choses.

3. La *Ronde de nuit* de Rembrandt.

4. Govert Flinck (1615-1660), peintre d'histoire portraitiste, né à Clèves, élève de Rembrandt. — V. *Revue des Deux Mondes*, p. 276 et *Maîtres d'autrefois*, p. 194.

BOL (FERDINAND)[1]

MUSÉE DE BRUXELLES. — N° 120. — Élève de Rembrandt. Vilain art. Ciel de Ruysdaël. Lumières fausses. Bien peu d'art.

N° 121. — Beau Ferdinand Bol.

BRAUWER (ADRIEN)[2]

MUSÉE DE HARLEM. — Un beau Brauwer, très surprenant, mais simple pochade, claire, grise; un Téniers avec toute sa fleur et la plus fine.

MUSÉE DE BRUXELLES. — Intérieur d'un cabaret. Beau, très beau. Si bien fait, si bien taché! d'une façon si piquante! *Beau peintre.*

BERCHEM (NICOLAS)[3]

MUSÉE ROYAL DE LA HAYE. — N° 10. — *Chasse au Sanglier.* — Délicieux. Du Wouwerman plus fort de ton, plus fin. plus vif, moins égal. Un grand blanc : le cheval; un petit : chien. D'imperceptibles étincelles sur tout le[4]... sombre. Brun. Montagnes bleues. Fonds bleus. Ciel charmant. J'aurais dû faire comme cela. Le plus charmant que je connaisse.

N° 11. — *Un Gué italien.* — Certainement un beau Berchem, puissant, trop peut-être, avec deux étincelles de lumière : la femme et la chèvre blanche. Plus de manière que d'art, d'esprit et de routine que d'émotion. *Secondaire.*

1. Ferdinand Bol, portraitiste et peintre d'histoire, né à Dordrecht en 1611, mort en 1680, élève de Rembrandt. Sa manière a tant d'analogie avec celle de son maître que plusieurs de ses eaux-fortes ont été attribuées à celui-ci. — Non cité dans les *Maîtres*, cité dans *Revue des Deux Mondes*, p. 276.

2. Adrien Brauwer ou Brouwer, peintre de genre et portraitiste, né à Oudenarde en 1605, ou à Harlem en 1608, mort en 1638 ou 1640, élève de Frans Hals. — Cité dans les *Maîtres d'autrefois*, parmi « les humoristes que la comédie humaine amuse et captive », p. 178; cité aussi dans la *Revue des Deux Mondes*, p. 277.

3. Nicolas Berchem, peintre de paysages et d'animaux, né à Harlem en 1620 ou 1625, mort en 1683, élève de Van Goyen et de J.-B. Weenix. — V. *Revue des Deux Mondes*, pp. 266, 276 et 279. — Les *Maîtres d'autrefois* (p. 198) le classent parmi les « *Italiens* pittoresques et peu véridiques », et (p. 262) le comparent à certains points de vue à Albert Cuyp.

4. Ici un mot illisible.

N° 12. — *Attaque d'un Convoi dans un défilé de montagnes.* — Très curieux.

MUSÉE D'AMSTERDAM. — N° 22. — *Paysage en hiver.* — Certainement piquant. Quelle différence avec le petit cheval blanc de Paul Potter!

N° 23. — *Paysage en hiver.* — Joli, rare. Une sensation inusitée. Le précédent aussi.

BERCKHEYDE (GÉRARD)[1]

AMSTERDAM. — COLLECTION SIX. — Délicieuse étude neutre, ciel gris, comme on les fait aujourd'hui, mais mieux.

CAPPELLE (JEAN VAN DER)[2]

MUSÉE DE BRUXELLES. — Marine. Plus joli qu'aucun Van de Velde que je connaisse. Noir bitume sur ciel argent.

HONDEKOETER (MELCHIOR DE)[3]

MUSÉE ROYAL DE LA HAYE. — N° 48. — *La Ménagerie du prince Guillaume III.* — Correct, bien dessiné. Ni bien arrangé, ni bien piquant. Il y a mieux cent fois.

MIEREVELT (MICHEL JANZ VAN)[4]

MUSÉE ROYAL DE LA HAYE. — N° 83. — *Portrait de Frédéric-Henri de Nassau, prince d'Orange.* — Le plus beau de la série. Pas personnel.

1. Gérard Berckheyde ou Berckheyden, peintre de paysages, né à Harlem (1638-1698), — non cité dans les *Maîtres*.

2. Jean van der Cappelle, paysagiste et peintre de marines, né à Amsterdam en 1624, mort en 1679, élève de Simon de Vlieger. — non cité dans les *Maîtres*.

3. Melchior de Hondekoeter, peintre de marines et d'animaux, né à Utrecht en 1636, mort en 1695, élève de son père et de J.-B. Weenix, — n'est pas cité dans les *Maîtres*.

4. Michel Janz van Mierevelt, peintre de portraits, né à Delft en 1567, mort en 1641, élève de Willemsz. — Dans les *Maîtres*, p. 165, Fromentin le qualifie de « bon peintre physionomique, un peu froid ».

MIERIS (FRANZ VAN)[1]

MUSÉE DE LA HAYE. — N° 86. — *Portrait de Florentius Schuyt.* Bon, fort, mais trop patient et sent le cuivre.

PALAMEDESZ (ANTHONY)[2]

MUSÉE DE BRUXELLES. — N° 261. — Bien beau portrait, bien proprement hollandais à côté de Rembrandt, et pas lui du tout. Sage, simple, ferme, de ton franc. Belle lumière. Beau blanc de la chemise. Bas (?) noir. Joli regard. Excellent modelé du visage. Qualité de lumière un peu commune.

KAREL-DUJARDIN[3]

MUSÉE D'AMSTERDAM. — N° 169. — *Les Syndics de la Maison de réclusion.* — Ce n'était pas la peine de sortir de ses habitudes et de faire si grand. Plat, froid, sans vie, ennuyeux.

N° 170. — *Un Trompette à cheval.* — Pas très bien, peu dessiné. Du soin dans l'incorrection. Nous avons mieux.

N° 172. — *Le Laboureur dans sa Métairie.* — Précieux, très poussé, très fin. Ressemble au petit du Louvre. Un peu monotone de pointillé et un peu *jaunet*[4].

Paysage et Animaux. — Magnifique petit tableau. Un ancien moderne.

LINGELBACH (JEAN)[5]

MUSÉE D'AMSTERDAM. — *Le Campement.* — Quel mauvais peintre! Il a vécu sur la renommée de son école, je veux dire des autres.

1. Franz Van Miéris, peintre de genre et portraitiste, né à Leyde en 1635, mort en 1681, élève de Gérard Dow et ami de Steen, — cité dans la *Revue des Deux Mondes*, p. 277.

2. Anthony Palamedesz, peintre de portraits, né à Delft en 1601 ou 1604, mort en 1673 ou 1680. — Fromentin n'en parle point ailleurs.

3. Karel-Dujardin, peintre de genre, de portraits, de paysages et d'animaux, né à Amsterdam en 1620 ou 1625, mort en 1678, élève de Berchem et de Paul Potter. — Dans la *Revue des Deux Mondes*, Fromentin compare Karel-Dujardin à A. Van de Velde (p. 266) et le cite pp. 277 et 279. — Dans les *Maîtres*, il le cite, p. 194.

4. Ou, peut-être, *jeunet*.

5. Jean Lingelbach, peintre de genre et d'histoire, né à Francfort-sur-le-Mein en 1625, mort en 1687. — Cité p. 194 des *Maîtres d'autrefois* comme « un triste peintre ».

BOTH (JEAN ET ANDRÉ)[1]

AMSTERDAM. — COLLECTION VAN LOON. — Bien grand Both, bien lumineux, bien pur. N'apprend rien après celui du Louvre.

MUSÉE VAN DER HOOP. — N° 20. — Immense : — 8 m. sur 6? — Vraiment magnifique. Plus ambré, plus en or, plus grandiose et plus riche encore de détails que celui du Louvre. Également, je crois, plus ample et plus net (?).

MOSTAERT (JEAN)[2]

BRUGES. — ÉGLISE NOTRE-DAME. — Très curieux, beau. Belle expression dramatique de la Vierge en bleu sombre, sur noir. La Vierge, au centre, sur un trône à colonnes. Autour, petits sujets de l'histoire du Christ.

MUSÉE DE BRUXELLES. — Pas bien intéressant, sauf un point : le panneau de droite. Intérieur de cuisine flamande, imité au plus près. Le premier peut-être de la peinture du pays. *Extrêmement juste* de perspective aérienne et de valeurs. Progrès évident en tout ce qui s'apprend. Mais le génie natif va disparaître pendant la première moitié du XVI[e] siècle. Peintre et gentilhomme au service de Marguerite d'Autriche. Nous voici sous Charles-Quint. Il y a mieux que Mostaërt.

REMBRANDT[3]

MUSÉE DE BRUXELLES. — N° 277. — Très beau, demi-sage. Allons! vraiment beau. Mais comment se fait-il que tous

1. Jean et André Both, le premier, le plus connu, peintre de paysage et d'histoire, né à Utrecht en 1610, mort en 1652, imita la manière de Claude Lorrain. — cité dans la *Revue des Deux Mondes*, p. 276.

2. Jean Mostaert, peintre d'intérieur et de portraits, né à Harlem en 1499, mort en 1555, élève de Jacques de Harlem. Il fut pendant dix-huit années attaché à la personne de l'archiduchesse Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint. — Dans les *Maîtres d'autrefois* (p. 19), Mostaërt est présenté comme un artiste bien hollandais qui peignit tous les personnages considérables de son temps, mais qui n'eut pas cependant un talent individuel capable de caractériser un pays (p. 164).

3. Rappelons que Rembrandt van Ryn est né à Leyde le 15 juillet 1606 et mort à Amsterdam en 1669. — Le *Siméon au Temple* est apprécié dans les *Maîtres d'autrefois*, p. 292. — *La Leçon d'anatomie* fait l'objet de tout un chapitre, pp. 292 et suivantes. — Ce tableau célèbre est de 1632. Les figures en sont de grandeur naturelle, à mi-corps. W. Burger, dans ses

les personnages de ses portraits, sauf un ou deux, manquent vraiment de physionomie piquante? Noir blanc sur gris bitume. Un étonnant sentiment de la lumière, enfumée. Le regarder de loin à côté du n° 192 de Van Dyck, qui cependant est beau.

Le Père Tobie guéri. — Un peu l'arrangement. L'escalier tournant, le clair-obscur blond, la lumière verdâtre venant d'une fenêtre à gauche (V. *Philosophes*). Petit, minutieux. Tout le travail dans l'atmosphère. Pas de couleur subsistante.

MUSÉE ROYAL DE LA HAYE. — *Siméon au Temple.* — Première manière. Curieux pour ce qu'il annonce. Bien laid.

La Leçon d'anatomie. — Certainement très curieux, et même déjà très fort. Quand on songe qu'il inventait cela, comment ne pas s'arrêter avec intérêt et respect! Mais comme il a fait mieux! Trois têtes seules ont de la physionomie, une vérité personnelle, et sont revêtues d'un ton rare. Les autres sont banales, rondes, molles et de qualité très ordinaire. Le cadavre a la boursouflure, la pâleur lisse, égale et propre d'une tête de veau blanchie et macérée dans l'eau. La lumière même du cadavre est *directe* et *non reçue*. C'est une sorte de matière lumineuse et non pas de la chair éclairée. (Phénomène fréquent chez Rembrandt : insister là-dessus.) Abus du rayonnement du dedans au dehors, effet de lanterne sourde peu agréable. Le cadavre est bien pauvre de *tons morts*. Plus tard, il aurait rendu, je crois, la mort avec plus de nuances. Et l'homme qui a fait le *Bœuf écorché* plus tard sen-

Musées de Hollande (édition de 1858), considère cette toile comme le chef-d'œuvre du peintre avec la *Ronde de Nuit*; il déclare que c'est la nature, mais il ajoute : « un peu comme tout le monde la voit et comme la rendrait une belle photographie ». Il admire beaucoup la vérité du cadavre. Fromentin avait sous les yeux ce volume de Bürger quand il prit des notes sur ses carnets. Il écrivit en marge : « Il ne manque à tout cet exposé pour être vrai que : 1° un bon tableau; 2° un beau cadavre; 3° de belles figures *vivantes*, et sauf Tulp [le professeur qui fait la démonstration], elles ne le sont pas au degré qu'il faudrait pour que le contraste fût grandiose ».

M. Louis Gonse (*Eugène Fromentin*, p. 218) cite un passage des carnets sur la *Leçon d'anatomie*.

Dans les *Maîtres d'autrefois*, cinq chapitres sont consacrés à Rembrandt, pp. 291-297, et 325-413. C'est la partie du livre qui provoqua les discussions les plus vives. — V. aussi *Revue des Deux Mondes*, pp. 260-263, 266, 274-276, et l'ouvrage de M. Louis Gonse, pp. 206 et 227.

tait autrement que cela les particularités de la substance et de la couleur.

N° 116. — *Suzanne au bain*[1]. — Tout à fait laide. Les pastiches qu'on a faits de cet art-là après 1830 le rendent lui-même odieux quand il n'est pas beau. Que de crédulité, de préjugés, et d'ignorante bêtise! — Ce qui n'empêche pas l'homme d'être un vrai *grand homme*.

N° 117. — *Portrait d'un Adolescent*[2]. — « D'un adolescent » est joli! C'est son portrait tout jeune. Et cela saute assez aux yeux. Intéressant. Joli. Promet. Quel intelligent enfant et quelle jolie figure, éveillée, avec des traits médiocres!

N° 118. — *Portrait du Peintre par lui-même, en Officier*[3]. — Propre, timide. Épaisseurs égales. Ombres opaques et ne tenant que tout juste aux lumières. Déjà le besoin de transformer et de voir *l'ombre, la lumière* des choses, plutôt que leurs contours et que leurs couleurs diverses.

AMSTERDAM. — COLLECTION SIX[4]. — *Portrait du bourgmestre Six*. — Gris, manteau rouge. Ombre portée sur les yeux. Fond sombre. Mains, l'une gantée, l'autre nue, sont ébauchées. Admirable. Pleine pâte lisse, coulante, un peu blaireautée par places. — Très moderne. On comprend la faveur. — Admirable vraiment.

Portrait de Madame Six. — Propre, clair, simple, ...[5] et un peu mou. Très surprenant. — De quelle époque? Certainement antérieur au bourgmestre, ou bien il était mal à son aise pour peindre une femme.

Le *Bourgmestre*. — Modelé par plans, par ...[6] Les cheveux admirables. Ni glacis, ni frottis, ni patine, ni jus.

1. *Suzanne au Bain* est de 1632 comme la *Leçon d'anatomie*.

2. Fromentin cite ce tableau à la page 292 des *Maîtres*.

3. D'après Burger, cette toile rappelle les deux portraits du Louvre, de 1633 et 1634.

4. Sur les portraits de la galerie Six, v. *Revue des Deux Mondes*, pp. 262, 263, et *Maîtres d'autrefois*, pp 365 et suivantes. — Le premier de ces portraits, le plus célèbre, est de 1656.

5. Ici un mot peu lisible, qui semble être « malin ».

6. Ici un mot illisible.

Rien que de juste, de plein, de gras, de bien posé. Le ton rare en lui-même, étouffé par le choix qu'il en fait et non pas englouti sous les sauces. Ressemblant, physionomique, calme, doux, grave. Pas de chic, la vie même. Le chapeau, la tête, les cheveux, le col empesé : chefs-d'œuvre. Cela en apprend bien long sur la force, les dons naturels et les *manies* de ce grand homme.

COLLECTION VAN LOON. — Deux portraits en pied[1]. — Un comte? une comtesse?

Fond noir, costume noir. Grand chapeau. Bas gris. Large collerette de guipure. Nœud de guipure sur les souliers. Guipures aux jarretières. Une main sous le manteau noir de satin; l'autre écartée, tenant un gant. Belle tête, douce, grave, un peu ronde, regardant bien. Dessin charmant, grand, simple, naturel. *Une merveille.* Du Velasquez hollandais, plus intime, plus recueilli, plus rêvé. Admirable de tout point. *Voilà le grand peintre.*

La femme habillée de même, blonde, un peu rousse. Joli mouvement de la tête un peu penchée. Une main tenant un éventail de plumes à chaînettes d'or; l'autre tombante, fine, élégante, de race exquise. Et tout cela peint!... *A la bonne heure! Voilà le grand homme.* — De quelle date? quel âge? — Les têtes sont appliquées, lucides, peut-être un peu reflétées, mais si finement transformées quant au ton! Quelle sagesse dans l'œil,dans la sensibilité, dans les moyens de rendre! J'en appelle de Rembrandt à Rembrandt.

Collier de perles. Bracelet de perles. Nœud de guipure d'argent à la ceinture. Souliers de satin blanc à nœuds de guipure.

Savoir exactement, si c'est possible, la date des quatre Rembrandt que je viens de voir. Cela est très important pour le point de son développement et le changement de manière qu'il faut examiner. Des quatre, le moins beau est celui de madame Six, le plus *ragoûtant* celui de Six : les plus accomplis, les deux autres. Il a moins sa physionomie ordinaire,

1. Les deux portraits en question sont ceux de Martin Daey et de sa emme. — V. *Maitres*, pp. 371-375. — Celui du mari est de 1634, celui de tla femme est de 1643.

c'est plus inattendu dans son œuvre. *Six*, c'est lui quand il est sans reproche à peu près. Ceux-ci, c'est lui comme j'aurais voulu qu'il fût toujours : sage, ample, nuancé et riche dans le grave et dans le noir, sans chaleurs inutiles, largement dessiné et d'une noblesse parfaite. Si l'on supposait rendues ainsi la *Leçon d'anatomie* et la *Ronde*, ce serait dans ce genre de tableaux-portraits un incomparable exemple à méditer et à suivre.

Y a-t-il vraiment plus d'art dans la fantaisie où il s'est lancé depuis? Est-ce plus su? Est-ce meilleur? C'est plus nouveau? Certainement, en apparence. Ceci l'était presque autant, et la simplicité extérieure de ces belles œuvres cache une personnalité bien rare, bien constituée et bien nouvelle. Il faut absolument discuter cela pied à pied, et dire selon moi s'il a monté plus tard ou descendu, s'il s'est égaré ou s'il a trouvé des voies plus belles.

Il avait, à ses débuts, une si bonne langue, un peu de tradition, mais si bien à lui! Pourquoi en changer du tout au tout? et créer, pour le besoin de ses idées, un idiome étrange, bizarre, tourmenté, obscur, expressif, mais incorrect, et que personne, après lui, ne peut plus parler sans tomber dans les *barbarismes*?

Tout est pourquoi. Et ces desiderata sont-ils *raisonnables*? Il est ce qu'il est. Et n'y a-t-il pas bêtise à regretter qu'il ne soit pas autrement, puisque c'est ainsi qu'il a paru si grand?

EUGÈNE FROMENTIN

La fin prochainement.

L'HOMME QUI A PERDU SON MOI[1]

X

C'était un beau matin de plein été. La lumière se répandait avec une égalité parfaite et la chaleur ne sévissait pas encore. Le jardin rayonnait de l'évidente félicité des arbres.

Michel Bedée se leva de très bonne heure, aussi tôt qu'il put le faire sans inquiéter, sans étonner Geneviève. Il n'avait, de toute la nuit, dormi que par moments, de pénibles réveils suivant la courte et difficile somnolence : une vive douleur le taquinait, au bout des doigts. Il savait bien ce que c'était : la veille, sans méfiance, il avait manipulé son chlorure de sirium et la bizarre drogue l'avait brûlé, profondément. D'abord, il ne s'en était pas aperçu ; maintenant, il souffrait, comme de la piqûre de mille aiguilles qui auraient incessamment traversé la chair et touché l'os.

Il descendit, avec le soin de ne pas éveiller Geneviève. Il se sauva, sur la pointe des pieds, et ne fut tranquille qu'après s'être enfermé dans son laboratoire, grande baraque de planches, à laquelle on accédait par des allées de sable joli, entre des massifs de fleurs ; des végétations abondantes masquaient la bâtisse.

La maison qu'habitait le ménage Bedée était charmante, l'une de ces vieilles demeures qui ont, à Auteuil, gardé l'aspect

1. Voir la *Revue* du 15 juin.

de l'ancien temps et qui font souvenir de Boileau, de Racine, de La Fontaine, d'une vie simple, réglée encore par un bel usage.

Michel se réfugia dans son laboratoire. Avec la loupe, il examina ses blessures. Il avait de la peine à remuer les doigts : il éprouvait, à l'extrémité des phalanges, une sorte d'exaspération du tact. S'il appuyait le moins du monde, les multiples aiguilles s'enfonçaient davantage : la chair, une seconde, se glaçait, puis elle s'échauffait, comme si elle allait cuire, à faire éclater la peau.

Cependant il ne voyait pas grand'chose, même à cet endroit de son pouce qu'une récente coupure laissait béant. Les émanations impalpables du sirium avaient pénétré, s'étaient cachées et continuaient un obscur et terrible travail, dans les tissus, très loin. Michel résolut d'observer et de noter l'évolution du phénomène. Comme le mal s'était développé en peu d'heures, il attendit de rapides épisodes.

Il s'assit à une table et regarda ses doigts. Il souffrait et il était amusé : d'une part, il y avait la douleur et, d'autre part, une aventure scientifique. Les deux séries de manifestations ne se mêlaient pas. Et Michel remarqua bientôt que son moi se dédoublait. Comme il en étudiait scrupuleusement les deux portions, chacune d'elles se constituant à l'état de riche individualité, une troisième personne domina sur les deux autres et, curieuse, les contempla. Elle eut la suprématie.

Michel voulut écrire tout cela. Il saisit un crayon ; mais il ne put le placer commodément, ni entre le pouce et l'index, ni entre l'index et le médius : il craignit, en augmentant la douleur, de modifier la véritable donnée du problème.

Alors il resta immobile, à guetter, sur sa peau, l'apparition d'une tache ou enfin de quelque signe. Il crut distinguer un peu de rougeur, un frémissement bref de l'épiderme ; il n'en était pas sûr.

Mais, tandis que le pincement des nerfs se prolongeait jusqu'à la paume des mains, il répétait tout bas un aphorisme de Newton : « O physique, sauve-moi de la métaphysique !... »

Il endurait une torture assez cruelle, assez intéressante aussi, pour en être occupé, de sorte que sa pensée était toute confinée là : elle s'y reposait des courses qui, d'habitude, la menaient aux hasardeux voyages de l'idéologie. Michel se

demanda si la métaphysique n'était pas une maladie du loisir spirituel. Pour la paix de son âme, il préféra sa maladie, laquelle était de qualité positive. Geneviève entra.

Comme elle entrait, Michel avait les yeux fixés sur un calendrier, cherchant les dates afin d'enregistrer la blessure et, de jour en jour, ses modifications. 25 juillet! Cette date le bouleversa : cette date, c'était le deuxième anniversaire de son mariage. Il se souvint des semaines voluptueuses. Il s'en souvint avec ardeur et avec effroi, lorsque Geneviève, toute parfumée et fraîche, fut auprès de lui et lui posa un baiser sur le front.

Elle lui demanda :

— Que fais-tu?...

Comme s'il avait été pris en faute, il eut une voix penaude pour raconter l'histoire du sirium et de ses doigts. Elle se récria; elle eut pitié de Michel. Et puis elle dit :

— On ne voit rien.

Alors elle toucha les doigts de Michel; et Michel ne faisait que regarder cette main si gentille, blanche et potelée. Mais, soudain, la douleur fut telle qu'il blêmit et que les doigts malades se retirèrent, contractés.

— Il faut appeler un médecin, — dit Geneviève. — Je vais téléphoner à Pierre Dauzanne...

A ce nom, Michel souffrit davantage, et autrement; il souffrit dans sa jalousie, plus douloureuse que sa blessure. Après quelques secondes éperdues, il déclara :

— Je te supplie de n'appeler aucun médecin.

— Pourquoi?...

Cette question, qui n'était pas difficile à entendre, le désespéra : l'impossibilité d'y bien répondre lui fit l'effet d'un mur auquel se heurterait sa volonté.

— Pourquoi, Michel?

Il parvint à résumer son émoi et dit :

— Parce que je veux étudier ma blessure, sans qu'on la dérange.

Il aurait mieux aimé trouver autre chose : il savait bien que, là-dessus, Geneviève s'indignerait. Et elle s'indigna. Elle parla de suicide absurde et elle détesta cette science, à laquelle Michel faisait par trop de sacrifices. Elle ajouta :

— Pour l'amour de moi, permets qu'on te soigne.

Pour l'amour d'elle, que n'aurait-il donné? Il aurait donné tout, et sa vie, de cœur plus content qu'à la science. Il aurait donné tout, excepté de faire venir une fois de plus, auprès d'elle, ce Pierre Dauzanne qui était amoureux d'elle et ne le cachait pas. Quant à demander un autre médecin, non : autant avouer qu'il était jaloux de Dauzanne; cela, il ne le voulait pas.

Geneviève pleura et dit :

— Tu ne m'aimes pas beaucoup!...

Il n'y avait rien du tout à répliquer, absolument rien; après avoir cherché, très vite, Michel le sut. Mais il la regardait et il l'aimait. Il la sentait, dans son peignoir du matin, nue et charmante, douce aux mains; et, à cette imagination, ses mains lui firent mal, tourmentées par les invisibles aiguilles. Cette souffrance le rappela de loin. Et il se maîtrisa, comme sa tête, avec ses sens aguichés, allait battre la campagne.

— Veux-tu me rendre un service, Geneviève?... Ce serait d'écrire, sous ma dictée, mes remarques.

— Mais oui...

Seulement, elle eut un geste de tel découragement qu'il regretta d'avoir rien demandé. Il continua, tout de même :

— Je ne peux pas écrire, en ce moment. Alors, voici...

Et il dicta ce qu'il avait observé, d'heure en heure. Mais, premièrement, ce fut la date. Et, quand il indiqua : « Vingt-cinq juillet », la voix faillit lui manquer. Il eut peur que Geneviève ne soulignât l'anniversaire; il eut peur aussi qu'elle ne s'en aperçût point. Et il l'épia.

Geneviève répéta, docile :

— Vingt-cinq juillet.

Et, manifestement, elle était sur le point de dire quelque chose : il dicta. Il crut que Geneviève se félicitait de n'avoir pas à insister. Alors son cœur ne lui fit pas moins de mal que ses doigts. Il dicta; et Geneviève écrivait. Elle avait bien l'air de ne pas penser au petit supplice dont il décrivait l'industrieuse minutie : il eut envie d'exagérer, peu à peu, afin de voir à quel moment précis elle compatirait. Mais il eut honte de cet artifice et fut exact. Geneviève, machinalement, répétait la fin des phrases et, ainsi, l'avertissait de continuer. Soudain, la voici consciente et qui se révolte :

— Michel, Michel!... Mais c'est fou, voyons!...

Il remarquait, justement, que la peau de ses doigts se tuméfiait et que de singulières marbrures y apparaissaient. Il dit :

— Ce n'est pas l'aspect d'une brûlure.

— Tu souffres?...

— Je ne crois pas, — fit-il.

Et il était sincère, avec une extrême attention.

— Non, non, je ne souffre guère... Je ne souffre même presque plus. Pourtant la sensibilité subsiste. Si j'agite mes mains, je sens la fraîcheur de l'air.

Il agitait ses mains, comme des éventails; et il avait de la sueur au front. Puis il songea qu'il ne savait pas trop si la chair n'était pas atteinte jusqu'en ses profondes cellules, si la chair n'allait pas se corrompre, si le mal ne gagnerait pas, de proche en proche, et enfin s'il ne devait pas mourir. Cette échéance ne le troubla que d'une manière : il devina que, veuve de lui, Geneviève épouserait le docteur Dauzanne. Alors, dans sa tête, les idées chaviraient.

Il s'interrogea; il désira de savoir si Geneviève se formulait cette hypothèse et l'accueillait complaisamment : il souhaita que, malgré lui, elle appelât le guérisseur.

Il la questionna diversement, avec une hypocrite habileté. Mais à peine répondit-elle, comme si, en définitive, l'absurdité de l'occurrence la prenait au dépourvu. Il essaya de l'intéresser à ses curiosités de savant : de même que toujours, il la sentit à ce propos séparée de lui par une muraille. Il ne lui disait rien qu'elle n'admît volontiers; seulement, les mots et les idées n'allaient pas jusqu'à elle. Michel les voyait, mots et idées, tomber avant de l'atteindre, comme ces flèches bien lancées et dont un prestige détruit le vif élan, lorsque les dieux protègent un guerrier, dans les combats de la mythologie. Elle était, pourtant, fine d'esprit, et si intelligente qu'il l'en admirait, et si preste d'imagination, si rapide à saisir les plus délicates nuances de la pensée, qu'il l'appelait « petite fée », jadis, au temps de leur premier amour, quand il s'amusait à lui raconter, devant les tableaux et les sites, en voyage, partout, ce qu'il savait.

Il lui vanta le sirium et la merveille de ses propriétés. Elle ne l'écoutait plus.

— Ça ne t'intéresse pas?...

Elle fut loyale et impitoyable :

— Non, — dit-elle; — qu'est-ce que tu veux? non... Je n'y peux rien; c'est plus fort que moi. J'ai fait tout ce que j'ai pu : non... Je sais que tu es un homme de génie... Mais, quoi? ton sirium qu'on ne voit pas, qui ne sert vraiment à rien, et qui t'a fait du mal... Si seulement il guérissait!...

S'il guérissait!... Michel comprit que Geneviève, sans peut-être le savoir, songeait à Pierre Dauzanne, un savant, lui, et qui guérissait, un savant de la science bienfaisante. Il comprit que Geneviève, selon le vieil instinct de l'humanité douloureuse et ardente, haïssait l'inutilité d'une science qui n'augmente pas la somme des plaisirs, qui ne diminue pas la somme des souffrances, une science de curiosité. Geneviève ainsi lui plut davantage. Il l'aima, de conserver en elle, si impérieux et si forts, les vœux des âges anciens. Il lui sembla que leur dialogue à tous les deux continuait un malentendu séculaire et pathétique, celui-là même qui, aux époques de la rude énergie, mettait au feu les philosophes et leurs livres.

Et sa mère, non plus, n'admettait pas cette recherche des vérités vaines. Seulement, sa mère les condamnait au nom des dogmes; Geneviève les refusait au nom de la vie, au nom de la belle, douce et amusante vie, laquelle vaut bien, à elle toute seule, d'être vécue.

Michel épiloguait secrètement sur tout cela, tandis que Geneviève, d'un coin de son mouchoir, se polissait les ongles et rêvait, l'air triste.

Elle demanda :

— Souffres-tu encore?

— Non, presque plus.

Et puis, elle demanda :

— Tu n'as plus besoin de moi?

— Non, non, — fit-il.

Et elle s'en alla. Mais, à la voir partir, Michel n'eut pas un plus amer chagrin qu'à la sentir toute proche et si lointaine, si étrangère à lui!

Pourtant, lorsqu'elle fut à la porte et prête à sortir, il ne put se maîtriser. Alors, cédant à ses velléités, il l'appela :

— Geneviève!...

Elle parut bien étonnée. Elle regarda Michel :

— Qu'y a-t-il, mon ami?

Et Michel dut parler. Il dit ce qu'il avait voulu taire :

— C'est le 25 juillet; c'est l'anniversaire de notre mariage, ce matin. T'en souviens-tu?

— Je m'en souviens. Mais toi?...

Comme elle était, visiblement, plus triste que fâchée, il s'attendrit. Il demanda pardon, sans bien savoir quelle faute il avait commise; mais, à tout hasard, il s'accusait, afin de déterminer la querelle. Et puis, il aimait la douceur infinie des repentirs et des pardons; il éprouvait, à prendre tous les torts et à mériter toute l'indulgence, le trouble qui jadis lui rendait délicieuse l'ombre des confessionnaux.

Geneviève lui dit :

— Tu es gentil, Michel.

Et elle lui parla comme à un enfant. Il en fut touché. Du reste, la beauté de Geneviève le tentait, car elle était plus ravissante que jamais, dans sa robe du matin, rose, avec des rubans. Il se souvint du temps où il l'aimait au point de ne plus inventer les mots qui le lui diraient; alors, il empruntait les mots des autres :

> Que je t'aime, dans cette robe
> Qui te déshabille si bien!...

Et il voulut la câliner, puisqu'elle était gaie et souriante; il la voulut presser dans ses bras, il l'attira vers lui. Mais, soudain, ses doigts imprudemment affolés lui firent mal et il poussa un cri de douleur. Il se sentit infirme et il sentit que Geneviève était roide, glacée, dans ses bras qui ne savaient plus l'étreindre. Geneviève et lui se regardaient sans rien dire. Il ouvrit ses bras pour qu'elle pût s'en aller. Elle s'en alla, ayant trouvé une ou deux petites phrases de pitié, de politesse amicale, une ou deux petites phrases gracieuses et terribles. Elle s'en alla, cependant.

Demeuré seul, Michel songea : « C'est fini... Je suis consacré... J'ai les stigmates de la science... »

Il regardait, avec une détresse curieuse, ses doigts où se marquait décidément la rougeur de la brûlure.

XI

L'après-midi de ce même jour, Michel était à languir misérablement auprès de Geneviève silencieuse, quand on vint annoncer le docteur Danzanne.

La physionomie de Geneviève s'anima soudain. Michel qui la regardait, la vit, à ce nom, s'éclairer comme fait un paysage sous un furtif rayon de soleil. Il demanda :

— Tu l'as prié de venir?

— Oui. — répondit-elle.

Ce n'était pas vrai. Seulement, l'assiduité de Pierre Danzanne importunait Michel; et elle profita d'un facile mensonge pour prêter à la visite de l'imprudent amoureux une raison, somme toute, plausible.

Michel ne dissimula point sa mauvaise humeur :

— Je désirais qu'il ne vînt pas!

Elle parut hésiter et prendre un parti hâtif :

— Ah! j'étais inquiète!...

— Tu lui as téléphoné?

— Mais oui!

Et elle s'apprêtait à passer au salon; Michel la retint, avec un peu de vivacité :

— Non, non, tu ne vas point le recevoir ainsi. Habille-toi : c'est trop intime, cette petite robe...

Elle s'impatientait; et Michel fut tendre :

— Non... Ces petites robes-là, qui ne te cachent pas beaucoup, c'est pour moi tout seul, tu sais bien.

Elle obéit, s'éloigna. Et Michel, sans l'attendre, alla recevoir Pierre Danzanne.

C'était un beau garçon, de forte carrure, à l'opulente barbe blonde et au perpétuel sourire.

— Il ne fallait pas venir! — dit Michel. — Ce n'est rien.

— Qu'est-ce qui n'est rien?

— Non, je ne te donne pas la main... Tu serres trop fort : aujourd'hui, ta loyale poigne me ferait crier.

Pierre Danzanne, évidemment, ne comprenait rien à ce qu'il entendait. Michel lui demanda :

— Geneviève ne t'a pas dit?...

— Rien du tout.

— Mais elle t'a téléphoné?

— Pas du tout!

— Alors, tu venais?...

— Je venais vous voir, en passant...

Bientôt Geneviève arriva. Michel comprit que Pierre l'accueillait avec joie, et non seulement pour le plaisir de sa présence; mais il fallait qu'elle fût là, pour qu'un mystère s'éclaircît, pour qu'un secret bizarre se dissipât. Geneviève lui dit bonjour et lui tendit sa main, qu'il baisa cérémonieusement.

— Je croyais, — fit observer Michel, — que tu avais appelé Pierre, au sujet de mes doigts?

— Eh bien, oui...

— Eh bien, non! — reprit-il.

Et, des yeux, il réclamait le témoignage de Pierre.

— Vous m'avez téléphoné? — dit le docteur.

— Mais oui!... Vous étiez sorti: votre domestique m'a répondu... Il a oublié de faire la commission?... N'importe!

— N'importe? — répéta Michel.

— Mais oui, puisque Pierre est là : n'importe!

Elle articula ces mots si nettement que Michel n'eut pas envie de continuer son enquête.

« N'importe! » — songea-t-il, avec une étrange docilité. Mais Geneviève parlait déjà de la brûlure, de l'inquiétude où elle était, de l'entêtement de Michel qui ne permettait pas qu'on le soignât.

— Montre-moi ça, — dit le docteur.

Alors Michel se rebiffa :

— Mais non, ce n'est pas ton affaire...

— Comme tu voudras...

— Mais, en définitive, oui, comme je voudrai!

Il chercha, pour sortir, un prétexte. Faute de mieux, il dit, — et il se sentit gauche :

— Excuse-moi... J'ai des choses qui chauffent, là-bas. Si je les laisse toutes seules, elles feront des bêtises.

Et il se retira. Mais à peine fut-il dehors, il le regretta. Il s'accusa de sottise, quand il laissait ainsi Geneviève et Pierre tête à tête, bien satisfaits, sans doute, de son départ. Dans son

laboratoire, comme il venait d'y entrer, il désira de retourner au salon; mais il n'osa point. Et il se mit à épiloguer avec lui-même.

Assurément, il n'allait pas soupçonner Geneviève : il la savait sincère, brusque, enfin capable de lui dire qu'elle ne l'aimait plus, qu'elle l'abandonnait, incapable de le trahir, de le tromper. Mais pourquoi, en lui disant qu'elle avait appelé Pierre Dauzanne, avait-elle menti?... Car il ne doutait pas qu'elle n'eût menti.

« N'importe! » — répéta, en lui-même, Michel.

Mais il ne cessait pas de chicaner là-dessus péniblement, avec une lucidité trop vive. Il partait de faits authentiques et il en tirait, avec une apparence de rigoureuse logique, des corollaires extravagants : il en apercevait l'étrangeté, mais il se fiait à la justesse de sa dialectique et il ne savait que penser. Son humeur chagrine l'engageait à n'imaginer rien que de funeste, même aux instants où il sentait avec le plus d'entrain cette grande et magnifique liberté de l'hypothèse, qui est, pour le savant, une immense réserve d'incertitude, parfois décevante et parfois heureuse.

Puis il regarda l'heure et il compta les minutes que durait la visite de Pierre Dauzanne. Elle durait trop de minutes. Michel tâchait de deviner la causerie de ces deux êtres qu'une tendresse évidente sollicitait; et il se demandait s'ils parlaient encore de lui : que disaient-ils de lui?... Maintenant, non, c'était fini : et ils parlaient d'eux... Mais où en étaient-ils, de leurs confidences?... Michel entrait dans les chemins d'un dialogue tout naturel et qui se développait selon le cours habituel d'une pensée molle et innocente; et puis, il arrivait à des carrefours d'idées et ne savait plus par où prendre : il se perdait. Il prenait vite les plus mauvaises routes de la jalousie, tristement inventive.

Il épiait les aiguilles de sa montre; et il détestait leur lenteur. Il ne comptait une minute qu'après que l'aiguille avait tout à fait dépassé le trait noir et laissé du blanc derrière elle. En outre, il veillait à ne pas incliner la tête vers la gauche de manière à favoriser la marche illusoire du temps.

Et il s'abêtissait ainsi, dans la plus morne rêverie.

XII

Or Geneviève disait à Pierre Danzanne :

— Pourquoi êtes-vous venu?...

Il répondait, bravement :

— Pour vous voir!

Telle fut la fougue de ces mots que Geneviève, arrogante d'abord, n'eut qu'à les supporter. Mais Pierre Danzanne, qu'un vif amour exaltait, alla plus loin et déclara :

— Pour vous voir, parce que je vous aime.

Alors Geneviève riposta :

— C'est peu que vous m'aimiez, si moi...

Et il parut si malheureux que Geneviève s'adoucit :

— Pierre, — dit-elle, — ne m'obligez pas à vous faire de la peine, quand je n'ai rien au cœur, pour vous, que d'amical... Mais voulez-vous que nous causions, avec un peu de simplicité?...

— Je ne demande pas mieux, — fit-il.

— Asseyez-vous. Tâchez d'être calme et de m'entendre... Et tâchez d'être de mon avis, parce que, tout de même, l'énergie d'une femme a des limites...

— Je vous écoute.

Il avait l'air bien sage d'un enfant docile et qui va laisser qu'on le chapitre, quand il a fait une faute et quand il a vu qu'on lui pardonnait. Geneviève sentit qu'en somme il n'y avait plus qu'à parler ; elle sentit aussi que l'horrible difficulté était là. Une seconde, elle chercha, parmi ses idées, celle qu'il fallait choisir. Elle hésita, elle se troubla, commença de sangloter, sans larmes, tira sur ses doigts enlacés et gémit :

— Je suis trop malheureuse, vraiment!...

La compassion de Pierre, toute prête, prompte, élancée, la rappela vite à sa fierté. Comme il s'approchait, elle l'écarta d'un geste :

— Non, non, ne me plaignez pas. Il ne s'agit pas de me plaindre. Mais il faut seulement que je vous parle et que je vous dise... Ah! j'en ai long à vous dire, si long que je n'en finirais pas...

Et elle était désespérée jusque dans l'avenir.

Pierre l'interrompit :

— Mais, Geneviève, qu'y a-t-il? J'ai grand soin de ne pas vous fâcher. Tout de même, je ne peux pas endurer, je ne veux pas que vous soyez dans un tel état sans qu'il me soit permis...

— Écoutez-moi, — reprit Geneviève ; — écoutez-moi. L'autre jour, quand vous êtes venu, quand Michel était allé voir sa mère en Bretagne, nous avons été fous...

— Oh! non!...

— Si, nous avons été fous... Je sais bien que vous ne m'avez pas dit un mot qui pût offenser mon goût d'être une honnête femme. Non! Et moi, je ne vous ai rien dit dont j'aie à m'accuser. Mais, enfin, notre bavardage a pris, sans que nous y pensions, une douceur, une étrange douceur, dont je n'ai pas fini d'être alarmée. Ce que nous disions, je ne le sais plus. D'abord, vous m'avez parlé de votre métier, qui est si beau, si émouvant! Et puis il me semble que nous avons parlé de n'importe quoi, sans même attacher aucune importance aux paroles, et pour le seul plaisir d'entendre nos voix...

— Geneviève!...

— Oui, oui... Ce n'est pas tout... Laissez-moi vous dire... Quand vous êtes parti, après deux heures, j'ai cru que vous n'étiez resté qu'un peu de minutes, tant les heures avaient passé comme par enchantement ; et j'ai cru que vous étiez resté toute la vie, tant l'habitude s'était vite installée entre vous et moi... C'est bien cela, n'est-ce pas?... Avez-vous éprouvé la même chose?

Il répondit, avec véhémence :

— Oh! oui ; nous nous aimons!...

— C'est possible, — dit-elle.

Ils furent, l'un et l'autre, dans l'extase, à ne pas bouger et à ressentir leur mutuel amour. Pierre était heureux, avec une sorte d'inquiétude ; et Geneviève, multipliant les mots de la félicité, avait l'air de contempler un désastre. Elle réagit la première contre l'émoi qui la tenait captive et elle dit, très simplement, comme si elle énonçait une évidente vérité que Pierre connaissait et acceptait :

— Maintenant, il faut nous quitter.

— Déjà!... Quand vous reverrai-je?

Alors elle se rappela qu'elle avait à lui annoncer sa résolution; elle s'étonna qu'il ne la sùt pas, qu'il ne l'eût pas devinée; elle rougit d'avoir été si tendrement abandonnée en ses propos sans qu'il comprît que c'était pour lui dire adieu. Et elle dit, avec flamme :

— Jamais!...

Il se récria. Mais elle continuait :

— Jamais! Après de telles heures, de tels aveux et un tel plaisir, nous n'avons qu'à ne plus nous revoir.

Il ne se soumit pas facilement. Il protesta contre le sacrifice inutile, affirma la sincérité de son amour, se débattit comme il le put contre la volonté de Geneviève et se désespéra quand il sentit que Geneviève s'était emprisonnée dans cette volonté comme dans une citadelle.

Désormais, elle se taisait obstinément. Après les mots d'exquis amour qu'elle avait prononcés, avoués plutôt, elle ne disait plus rien. Même, elle paraissait ne plus entendre les ardentes déclarations de Pierre. Elle le regardait et peut-être ne le voyait pas. Pierre eut l'impression qu'il parlait dans le vent et que ses paroles étaient dispersées au bord de ses lèvres. Il pleura. Puis, comme il était à bout d'arguments :

— Nous ne pouvons pas ne plus nous revoir: Michel n'y comprendrait rien!

— Michel sait tout, — répliqua Geneviève.

Et Pierre fut de mauvaise foi, comme on l'est, avec une espèce de loyauté subtile :

— Que sait-il? et qu'y a-t-il à savoir? Nous n'avons rien fait de mal. Je ne vous ai priée que d'être mon amie. Je ne vous en ai même pas priée: mais nous sommes devenus amis sans le vouloir, sans le savoir, et par l'ardeur intime de nos âmes. Ce n'est pas notre faute: et ce n'est pas une faute.

Elle perçut le danger de cette sophistique et, puisque la vérité seule pouvait triompher d'une erreur trop ingénieuse, elle eut recours à la rude franchise :

— Ne jouons pas la comédie de l'innocence, — dit-elle (et elle bravait les mots dont elle aurait eu peur): — si j'avais été votre maîtresse, aurions-nous trompé Michel plus que nous ne l'avons fait... avec nos âmes, comme vous dites?...

Il évita de répondre. Et il détournait déjà la causerie : elle le ramena, violemment :

— Aurions-nous eu les heures de l'autre jour, si Michel avait été là?... Oh! il ne faut pas poser autrement la question : elle est ainsi.

Il se taisait.

— Alors, — reprit-elle, — adieu.

Et elle se levait. Mais lui :

— Nous nous aimons : je ne veux pas renoncer à vous!

— Il le faut.

— Je ne veux pas vous abandonner à une existence où vous êtes malheureuse.

— Il le faut.

— Il ne le faut pas! On n'a pas le droit. Michel n'a pas le droit d'anéantir un être, un être tel que vous, qui êtes si belle, si jeune, si éblouissante, si aimée!...

Il était comme fasciné. Il récitait des litanies, insignifiantes et qui les ravissaient tous deux. Il la regardait dans les yeux et leurs têtes chaviraient. Il s'approcha d'elle et elle ne recula point. Leurs lèvres furent comme des gouttes d'eau qui vont se joindre et se mêler. Soudain Geneviève, tremblante, se raidit d'un puissant effort d'énergie recouvrée : elle ouvrit la porte et murmura :

— Allez-vous-en. Vite, vite! Adieu.

Et Pierre s'en alla, poussé par cette énergie dominante.

XIII

Geneviève, quelque temps, écouta s'ouvrir et se fermer les portes qui devaient s'ouvrir et se fermer pour le départ de Pierre Danzanne. A travers les rideaux des fenêtres, en se plaçant assez loin pour que du dehors on ne la vît point, elle regarda. Il partait; son allure était un peu vacillante : le gravier des allées roulait sous ses pas et le faisait glisser.

La voix de Michel retentit :

— Pierre! — appelait-il.

Et Pierre se retourna. Il était pâle. Michel l'eut bientôt rejoint. Ils causèrent un peu.

Geneviève les examinait avec une mortelle angoisse. Le battement de son cœur était si fort qu'elle mit sa main sur sa

poitrine et l'appuya, tant qu'elle put. Elle était aux aguets. Elle songeait à marcher vers ces deux hommes, afin de les séparer si leur mutuelle rancune les jetait l'un contre l'autre; mais elle était immobilisée par la frayeur. Elle avait envie de crier; mais sa bouche ne se fût pas ouverte. Elle avait envie de mourir; mais elle demeurait en état de souffrance paralysée.

Elle épiait les deux visages : et, tout à coup, ils sourirent l'un et l'autre. Elle en eut honte et elle aurait voulu se cacher; cette ridicule bonhomie la gêna... Michel montrait ses doigts à Pierre; et Pierre faisait le signe de ne pas savoir. Ils causèrent encore. Puis ils se séparèrent, en camarades.

Quand Michel entra dans le salon, Geneviève était assise, profondément, dans un fauteuil. Elle avait les deux mains appuyées sur les bras du fauteuil et elle regardait devant elle, clignant des yeux souvent, comme s'il lui fallait, à chaque instant, écarter un songe qui l'étourdissait et reprendre possession d'une réalité rassurante.

Michel lui demanda si elle n'était pas fatiguée. Elle affirma que non. Mais, comme il insistait gentiment, elle raconta qu'il faisait lourd, étrangement lourd, et qu'il y avait de l'orage dans l'air. Ce fut l'avis de Michel. Avec le dos de sa main malade, il écarta un rideau et montra le jardin. Le ciel était couvert; une lumière de crépuscule, sans reflets, sans vivacités, dormait, emprisonnée sous le réseau des branches et des feuilles. Aucun souffle de vent n'agitait les arbres ni l'herbe. Le jardin, tranquille, attendait la pluie. Le silence était aussi celui d'une attente calme. Le pépiement d'oiseaux déjà réfugiés dans leurs cachettes y éclatait seul et semblait ne pas l'atteindre : c'est ainsi que, dans l'obscurité, une petite lumière ne rayonne pas loin.

— J'ai montré mes doigts à Pierre, — fit Michel.

— Qu'en dit-il?

— Rien. Il ne sait pas.

Geneviève se taisait. Et il ajouta :

— J'ai pensé que j'avais tort d'examiner ma blessure sans l'aide d'un connaisseur...

— Souffres-tu?...

— Non, plus du tout. Mais il se passe de drôles de choses ; la peau se boursoufle... J'ai dit à Pierre que je ne voulais pas

être soigné. Mais, pour le diagnostic, j'ai besoin de lui. Je l'ai prié de venir tous ces jours-ci...

— Mais non! — fit Geneviève.

— Si! Pourquoi pas?

— Il viendra?...

— Il m'a dit qu'il espérait bien venir, qu'il tâcherait... Ah! ces gens-là ne sont pas curieux!...

— Si tu ne veux pas qu'il te soigne?...

— Mais il n'y a pas qu'à soigner, vraiment!

— Si!

— Mais non!

— Si!...

Et, là-dessus, ils ne cédaient ni l'un ni l'autre. Cette querelle, d'apparence à la fois pédantesque et puérile, était au fond de leur malentendu perpétuel.

La polémique tomba et, avec elle, toute la conversation.

Michel, un peu plus tard, reprit :

— Vous avez causé? Qu'avez-vous dit?

Geneviève allait raconter n'importe quoi. Et puis, impatiente, elle aima mieux en finir :

— Je l'ai prié de ne plus revenir, voilà.

— Pourquoi?

— Mais tu le sais!...

Elle avait mieux aimé être sincère que de subir l'ennui d'un mensonge par omission. Tout de même, elle désirait que Michel se contentât d'un résumé.

— Qu'y a-t-il eu? — demanda-t-il.

Nerveuse, elle répliqua :

— Je l'ai prié de ne pas revenir, afin de n'avoir pas de questions à entendre de toi, de récits à faire, et de susceptibilités à ménager... Que sais-je, enfin? Épargne-moi, Michel : j'en ai assez, j'en ai trop. Laisse-moi, je t'en prie...

Les derniers mots, de brefs sanglots les secouèrent. Geneviève, bouleversée par tant d'émois, n'était plus, devant Michel, qu'une petite fille craintive. Et, sans doute, il eut pitié d'elle; mais une rancune d'homme l'excitait à riposter. Et le moins qu'il put dire fut :

— Je t'ai offert de te laisser bien davantage, de te laisser absolument. C'est toi qui ne l'as point voulu.

— Non, — fit-elle : — c'est bien.

Ils eurent tous deux la certitude qu'il leur fallait maintenant se réfugier dans le silence. Ils avaient beaucoup à se dire ; mais ils étaient fermés l'un à l'autre si bien que nulle pensée de l'un n'irait à l'autre, même portée par les phrases les plus vives, les plus adroites... Geneviève ferma les yeux, afin de marquer son vœu d'être seule. Michel la regarda, une seconde ; et il s'éloigna d'elle comme d'une tombe close, auprès de laquelle on redouterait de s'attarder.

XIV

Les jours suivants, Geneviève était plus douce que d'habitude ; en apparence, elle était calme. Seulement, elle était plus silencieuse que jamais ; et non qu'elle voulût se taire, de sorte que Michel pût s'en fâcher : il la voyait captive de son silence et incapable d'en sortir.

Il avait soin de ne pas la tourmenter et il ne l'importunait pas de questions. Mais il l'observait, avec une tendresse de savant. Comme il l'aimait, il la devinait bien ; et il classait avec méthode ses remarques.

Elle tâchait d'organiser sa vie et cherchait éperdument un principe d'activité quotidienne, le hasard l'ayant mal conduite. Les plus simples occupations lui manquaient, faute d'un enfant ou faute d'un amant, faute d'une ferveur de femme. Elle n'avait point à se dissimuler que Michel lui fût un compagnon singulier, qui la déconcertait, loin de la guider. Et puis, elle ne possédait pas une manie à servir ; étant de caractère grave, elle ne se dévouerait pas à des niaiseries. Son existence lui semblait environnée de néant.

Parmi cette détresse universelle où elle refusait de languir, elle allait et venait, très exacte, plus attentive aux soins de la maison, à ses comptes, à la correspondance journalière, aux visites, à tout le trantran des matins, des après-midi et des soirs, mais triste jusqu'à n'éprouver même plus l'envie de pleurer, l'envie de rien... Michel assistait à cette douleur. Et l'idée ne lui venait pas d'y remédier. Comme Geneviève ne s'adressait pas à lui, de même il ne se fût point offert : ils étaient l'un et l'autre également avertis de la distance infranchissable qui les séparait, une distance d'esprits dissemblables.

Les doigts de Michel se dépouillèrent, firent des plaies saignantes. Il les examinait, avec curiosité. Mais il ne demandait plus à Geneviève de noter les épisodes bizarres de son mal. Son attitude scientifique la révoltait; et il sentait en elle un grand désir de le soigner. Elle aurait été heureuse de lui mettre des compresses, de lui ficeler au bout des phalanges des poupées de batiste et de guetter, de jour en jour, la guérison, comme il trouvait, lui, de l'attrait au continuel progrès du ravage.

Un soir qu'il lui montrait cela, il la vit, devant son refus des médecines, décontenancée comme l'avait été Danzanne, quand il l'avait éconduit. Et il comprit que l'âme de ces deux êtres était accordée profondément. Il en souffrit et il s'apitoya sur la solitude farouche à laquelle sa jalousie avait condamné Geneviève. Il dit :

— C'est absurde que Pierre ne vienne pas!

— Mais non, — répondit-elle, à demi-voix.

— Si! Je t'assure. Ça devait même l'intéresser, pour son art. On n'a pas vu encore une telle blessure. C'est la première.

Geneviève se tut. Mais Michel observa que le seul nom de Pierre Danzanne l'éveillait d'une longue torpeur. Il insista :

— Écris-lui de venir; je te le demande.

— Non! — fit-elle.

Il arriva que les plaies de Michel se guérirent comme par miracle. La chair, après le minutieux travail de la corruption, se dégageait et une peau nouvelle se formait, parfaite, saine, toute pareille à celle que le sirium avait brûlée, un peu plus rose seulement. L'on ne voyait même pas de cicatrice et la coupure antérieure du pouce avait disparu.

Michel dit à Geneviève :

— Regarde!... C'est un remède que j'ai trouvé. Tu vois? Ce n'est plus une invention diabolique, mais un remède. Regarde, je suis guéri. Mais touche!...

Elle examinait le miracle du sirium. Pour la première fois depuis longtemps, elle avait les yeux égayés. Avec une timidité gentille, il lui demanda :

— Tu es contente, n'est-ce pas?

Et il fallut lui raconter tout le détail de cette aventure physiologique. Elle l'aima passionnément. Elle posa vingt questions à Michel: et il admirait son entrain.

— Tu comprends? — disait-il. — Si la blessure s'était tout bonnement cicatrisée, j'en conclurais que la brûlure du sirium n'est pas grave et, mon Dieu, voilà tout. Mais ce n'est pas cela. Non, la brulûre a été profonde: elle a rongé les tissus fort loin. Et puis, il s'est refait de la chair intacte. Il ne s'agit pas d'un tissu cicatriciel, mais d'un tissu neuf...

— Alors?

— Alors, je me demande ce qu'il adviendrait si l'on brûlait, avec ce même sirium, une plaie cancéreuse, par exemple, ou chancreuse, ou bien, je suppose, un lupus...

Et Geneviève conclut avec ardeur :

— La chair malade serait rongée et remplacée par une autre, saine, toute neuve.

— Peut-être, — accorda Michel.

Il s'était d'abord amusé tendrement de voir Geneviève si exaltée, de sentir que se transformait, pour elle, en merveille émouvante une science qui passait de la vierge inutilité à l'efficacité féconde. Puis, il songea. Et c'était maintenant Geneviève qui le guettait, qui attendait une parole, un mot. Elle était sortie de sa tour solitaire et elle revivait.

— Il faut absolument que j'en cause avec Dauzanne.

— Oui, — répondit Geneviève ; — va donc le voir.

— Mais non, qu'il vienne!

Et Pierre Dauzanne vint. Ils se revirent, Geneviève et lui, Pierre Dauzanne éperdu premièrement et Geneviève tranquille, apaisée comme par l'oubli, apaisée par un grand espoir qui la soulevait, la faisait régner sur les contingences de sa destinée individuelle. Pierre Dauzanne eut de l'amertume à la trouver ainsi : et il avait craint son trouble, mais il accusa son indifférence.

Quant à l'histoire de la brûlure si bien guérie, il l'accueillit avec scepticisme. Puis les commentaires de Michel et l'enthousiasme de Geneviève le rendirent plus attentif. Il discuta; il admit la singularité du fait.

— Il faudrait voir, — dit-il.

— Oui, oui, voyez! — répliqua Geneviève.

— J'ai, dans mon service, un vieux Chinois dont le visage est dévoré par un lupus... Veux-tu que j'essaye?...

Michel hésita et répondit enfin :

— Je n'ose pas...

Geneviève et Dauzanne se turent. Il continua :

— Ce n'est pas mon affaire... Non, non... Laissons cela. Je n'ose pas. Si le malheureux en mourait... Non, non.

Dauzanne reprit :

— Si tu n'es inquiet que du Chinois...

— Eh bien?

— Mon Chinois, tu sais!...

Il n'attachait à ce Chinois nulle importance.

— Alors, fais comme tu voudras, — conclut Michel.

XV

Ensuite, il fut soucieux. Il épiloguait avec lui-même; et le Chinois était sa perpétuelle hantise.

— Allons le voir, — hasarda Geneviève.

Il refusa de sortir; et, pour qu'il ne téléphonât point à Pierre Dauzanne d'abandonner l'expérience, elle dut veiller sur lui. Comme il venait de s'enfermer dans son laboratoire, elle sortit, alla trouver Pierre Dauzanne et, brave, le pria de la mener à ce Chinois. Il obéit. Elle était arrivée de telle sorte, avec tant de simplicité, de jolie hardiesse, qu'il ne sut pas lui dire un mot de leur amour ni de leur querelle. N'avait-elle point oublié tout cela? Il se le demandait, avec stupeur, et il ne l'interrogeait pas.

De retour, elle dit à Michel :

— On ne sait seulement plus si c'est un Chinois. Il n'a presque plus de figure. Et il crie! Ce n'est ni du chinois ni du français; non, ce n'est que de la souffrance.

Elle en était bouleversée.

— Il va mourir? — demanda Michel.

— Oui, oui, certainement ; il va mourir.

— Alors, je ne veux pas!... Il faut que Pierre le soigne autrement, comme on soigne. C'est de la folie. Je ne connais pas ça, moi. Pierre n'aurait pas dû!...

— Attends.

— Non, non. Je ne veux pas que ma science soit meurtrière. Elle m'a déjà fait assez de mal. A moi, c'est bien. Mais pas

à d'autres! La science n'a pas à guérir. On est toujours à lui demander autre chose que ce qu'elle donne...

— Que donne-t-elle?

— La vérité, voilà tout. Elle ne donne que la vérité, dont il n'y a rien à faire, absolument rien. La vérité n'est pas une drogue. La vérité, on la regarde... et on n'y touche pas!

Plus il argumentait ainsi et plus il excitait, dans l'esprit de Geneviève, l'idée opposée. Elle était sur le point de discuter; mais elle eut peur de le faire et elle dit :

— J'ai confiance dans ta découverte.

Là-dessus, Michel s'emporta : sa découverte n'était pas de qualité médicale. Non, il avait trouvé le sirium; il en étudiait les caractères positifs; et c'est tout. Pendant qu'il parlait, avec véhémence, la petite phrase de Geneviève revenait à sa pensée, chargée d'une signification nouvelle qui, peu à peu, commençait de l'émouvoir et l'étonnait doucement. Il cessa de songer à ce qu'il disait. Il ne se fâcha plus et il demanda, comme pour s'assurer d'un bonheur :

— Tu as confiance dans ma découverte? Pourquoi?

Elle répondit que jamais elle n'avait douté du génie de Michel et qu'il était injuste s'il le croyait. Il fut content; mais il s'attendait à quelque effusion plus tendre : ce génie qu'on lui accordait, il l'aurait donné pour que les bras de Geneviève se missent autour de son cou, ainsi que jadis.

Il détesta ce Chinois moribond, de qui dépendait, de façon trop calamiteuse, la confiance de Geneviève, cette confiance, tout ce qu'il gardait d'un voluptueux amour. Et il était tourmenté de scrupules, à cause de ce vieux gaillard, venu l'on ne savait pas trop comment de l'Orient jaune et merveilleux, venu, lui justement, lui l'un de ces milliers de millions de grands singes minaudiers, venu ici, venu en tel lieu précis, à telle date exacte, pour que cette malchance lui fût infligée, la première application du sirium sur une face humaine. Il l'imaginait qui chemine par les pays étranges et les mers admirables et qui s'attarde ou se dépêche sans le vouloir, au gré d'une fatalité ingénieuse, organisatrice de coïncidences. Puis il arrive : le voici. On lui ôte son costume de soie brodée, on le couche dans un lit d'hôpital. Son visage s'est détruit, la physionomie en a disparu. Et ce Chinois n'est plus que de

la chair anonyme, à la disposition d'une science aventureuse. Il va mourir, après avoir reçu le baptême d'une découverte.

Michel, dans ses méditations, lui restituait une personnalité, une sorte d'âme qui protestait obscurément contre les hasards, leurs méchancetés et leur désinvolture. Et il était en butte aux réclamations de cette âme, toute petite, aiguë et vindicative.

Deux jours plus tard, le docteur Dauzanne arrivait, quand Michel et Geneviève, après le déjeuner, ne faisaient rien que rêver côte à côte, diversement, partis d'une même idée par des routes qui ne devaient pas se rejoindre.

Dauzanne déclara tout de go :

— C'est magnifique!...

— Il est sauvé? — s'écria Michel.

Et Dauzanne sourit :

— Ah! non, pas lui... Lui, il est mort.

Michel pâlit; ses doigts tremblèrent, ses doigts guéris et au bout desquels frémissait la responsabilité. Geneviève était aux écoutes : elle attendait les paroles de Pierre et elle épiait le visage de Michel avec inquiétude.

— Il est mort, — continua le docteur; — mais il était en voie de guérison.

Ce résumé loyal blessa Michel comme un inconvenant badinage.

— Bref, il est mort, — conclut Michel; — a-t-il souffert?

— Ah! oui!

— Je te demande s'il a souffert davantage.

— Non... Je ne crois pas... Il y a un maximum de souffrance qu'on ne dépasse guère.

Geneviève aperçut que Michel était torturé.

— Mais, — reprit-elle, — vous disiez qu'il était en voie de guérison?

— Eh! oui. La plaie de son visage a évolué un peu comme celle de tes doigts, — dit Dauzanne à Michel; — en quelques points, la peau se reformait et, à l'autopsie, j'ai trouvé des tissus qui déjà se refaisaient...

— Seulement, il est mort! — répliqua Michel, sur un ton d'ironie douloureuse.

— Ah! écoute, tu ne vas tout de même pas porter le deuil de ce Chinois!... Qu'est-ce que tu veux? Nous l'avons pris un

peu trop avancé. Pour une première expérience, je n'osais pas. J'ai eu tort... C'est à recommencer, voilà tout.

Michel cria :

— Je te le défends!....

— Tu es fou? Cette expérience a donné des résultats étonnants. Si la méthode n'est pas au point, nous le verrons; nous tâtonnerons et, de proche en proche, nous aboutirons...

— Il en mourra d'autres?

— Eh bien, oui!...

— Eh! bien, non!... C'est fini. Tu vas me rapporter mon sirium, aujourd'hui.

— Jamais!

— Aujourd'hui.

Et ils se disputèrent, l'un qui avait pitié de quelques êtres et l'autre qui, dans l'avenir, entrevoyait de belles guérisons. Une idéologie heurtait une autre. Mais ils se disputaient aussi comme deux hommes que des rancunes d'hommes sollicitent. Geneviève, auprès d'eux, le sentait et, à cause de cela, n'abondait point dans le sens de Pierre Dauzanne; mais elle était avec lui de tout cœur. Elle savait ce qu'elle eût répondu aux scrupules de Michel et, quand Pierre Dauzanne passait à côté des bonnes raisons pour en choisir de brutales et de paradoxales, une persuasive éloquence était dans sa tête, abondamment, et l'exaltait, presque à lui faire mal.

Pierre Dauzanne dit à Michel :

— C'est une chose bizarre. Il n'y a pas de savant plus hardi que toi. Tu as formulé des hypothèses, tu as établi des doctrines qui mettent la science en échec. Les plus braves auraient eu peur d'énoncer le quart de tes rudes théories. Et, s'il faut passer des théories à leurs conséquences pratiques, tu n'es plus que doute et pusillanimité; dans la réalité concrète, tu m'as l'air d'un petit enfant.

Michel écouta docilement ce diagnostic. Il en reconnut la justesse avec épouvante; et il n'eut rien à répondre.

— Et pourquoi? — continuait Dauzanne. — Quelle différence fais-tu entre tes expériences et les miennes?

— La différence, — dit Michel, — c'est la douleur. Où je travaille, moi, il n'y a pas de douleur. Et je peux aller de

l'avant : qu'importe? Mais la réalité concrète est pleine de douleur: on n'y fait rien sans exciter de la douleur, on n'y touche pas autrement. Oui, plus je songe, plus je vois que c'est de ça que j'ai peur.

Et il regarda autour de lui, craintivement, comme s'il sentait toute la réalité du monde prête à frissonner, prête à marquer par des cris ou des gestes muets son infinie douleur. Danzanne riposta :

— Ce n'est pas brave!

Et Michel se retira, pour aller s'enfermer dans son laboratoire avec ses méditations abstraites et insensibles.

Geneviève dit à Pierre Danzanne :

— Vous allez continuer, n'est-ce pas?...

— Certes!

Et, après un peu de silence, Pierre Danzanne reprit :

— Vous n'êtes plus du tout la même... Que s'est-il donc passé en vous?

Elle ne cacha point qu'elle voulait éluder cette causerie :

— Travaillez, — dit-elle; — ce sera beau, superbe. Et, si cela vous plaît, je serai l'amie de votre bienfaisante besogne.

XVI

Pierre Danzanne multiplia les tentatives. Michel le sut et il le toléra, mais à la condition de n'y être pas du tout mêlé. Il s'enferma dans son laboratoire, plus étroitement. Et il y fut encore plus malheureux, parce qu'il lui semblait qu'en dehors des planches de son refuge poussait une moisson de douleur qu'il avait semée.

Longtemps, les tentatives ne réussirent pas. Danzanne venait les raconter à Geneviève. Il notait des résultats partiels; seulement, il vérifiait qu'il devrait hésiter encore, avant de déterminer les doses du sirium, la durée des applications, les combinaisons opportunes... Il y eut des morts, autant de morts que d'expériences. Du reste, ces malades étaient condamnés: mais plusieurs moururent trop vite et hurlèrent sous la torture. On chuchota: et même, dans les journaux, on protesta.

Geneviève, si Danzanne était effaré, l'encourageait. S'il

paraissait quelquefois pris d'incertitude, elle trouvait, pour le rassurer, les mots les meilleurs. Mieux que les mots, elle avait son véritable amour, qui ne disait rien mais qui était là : elle éprouvait une joie de son efficacité. Quand Pierre s'en allait plus ardent qu'il n'était arrivé, elle se félicitait de sa belle influence. Elle se disait aussi que Michel l'aurait voulu telle auprès de lui, intelligente compagne de son labeur. Mais quoi! elle s'était offerte : il ne l'avait pas refusée : simplement il l'avait désirée, sans la prendre. Et cette nonchalance les séparait.

Bientôt Pierre Dauzanne triompha des difficultés. Le sirium fit des merveilles, que la presse connut et signala. Le jour de la première victoire, quand il fut avéré que la drogue arrêtait les hémorragies d'un cancer et qu'elle en réduisait la marche extensive, Geneviève et Pierre, émus de pareille allégresse, en avertirent Michel.

Il travaillait ; et il dit seulement :

— C'est bien. Mais, au surplus, ces qualités du sirium, je les avais déjà vérifiées, sur mes doigts.

Il étudiait la formule des dégagements électriques du sirium. Et il ne leva point la tête.

— Excusez-moi, — fit-il : — je travaille.

Tant de sécheresse glaça Geneviève. Puis elle s'écria :

— Tu as eu tant de chagrin pour ce Chinois!...

— Eh bien?...

— Tu pourrais, pour la pauvre femme qu'on vient de sauver, être un peu content. Je le croyais : c'était humain.

— Oui, oui, — répliqua-t-il, — je suis content... Seulement, je travaille.

Il y eut quelques secondes où Geneviève le détesta.

Quand ils se retirèrent, Pierre et elle, Michel ne les regarda point partir. Mais, quand la porte se ferma derrière eux, il abandonna sa tâche : il ne résista plus; il accepta de souffrir, tout simplement. Et il se dit : « Pourtant je souffre, comme un homme!... »

Il répondait ainsi, tardivement et en secret, au reproche de Geneviève : « C'était humain ». Et il comprit, mieux que jamais, la poignante particularité de son cas, l'exil où son austère idée de la science le confinait.

Pourtant il souffrait, oui, comme un autre homme; il

souffrait de ce mal vulgaire, la jalousie. Avec ses manières distraites, il avait tout de même surpris la délicieuse intimité d'esprit et d'âme qui unissait Geneviève et Pierre. Il enviait pareil bonheur, qu'il se laissait voler. Et il se repentait de ne pas se défendre; mais, avait-il des velléités de le faire, un engourdissement l'accablait. S'il écartait Geneviève de Pierre, elle ne venait pas à lui : elle languissait toute seule et il ne profitait pas d'elle, car elle demeurait aussi éloignée que jamais. Il avait pitié d'elle et il se méprisait. Seulement, à force de souffrir, il était capable de mauvaise humeur : ainsi avait-il éconduit ces triomphateurs, un peu rudement. Il se demanda si, au surplus, la guérison de la cancéreuse l'enchantait. Il sut que non ; et il conclut qu'il n'avait plus d'humain que la souffrance.

Les guérisons, ou leur promesse, allèrent leur train de victoire. A l'hôpital et aux consultations du docteur Dauzanne, les malades se présentèrent si nombreux qu'il fallut refuser du monde. Geneviève s'en désolait.

Un jour, elle eut cette idée : donner sa maison, pour qu'on y établît des malades. Elle garderait, pour elle et pour Michel, deux pièces du second étage. Le reste serait un hôpital, où Pierre avec ses internes ferait des applications de sirium : et elle servirait de garde-malades... Michel y consentit, parce qu'elle montra, pour ce projet de dévouement, un vif entrain qui la rendait plus rose et plus jolie encore : et, faute de ce plaisir, que lui offrirait-il? Bref, il ne réserva que son laboratoire.

Et puis, avec un zèle heureux, elle l'avertit bientôt d'une résolution nouvelle et dont elle était frémissante. Elle vendrait ses meubles, ses bijoux, son luxe charmant, pour acheter, à la place, des lits, des draps, des appareils, tous les ustensiles d'un hôpital... Michel s'y résigna, parce que c'était là, somme toute, la suite naturelle de son abnégation, laquelle était un fait, comme les autres, chargé de conséquences. Et il vit partir, en plusieurs voiturées, tout le souvenir du bonheur, les divans de leur flânerie tendre, les fauteuils de leurs bavardages, les miroirs aux coquetteries, les tableaux où leur rêverie s'était amusée. Tout cela s'en allait, emporté par des gens qui avaient l'indifférente brutalité des minutes, lesquelles, les unes

après les autres, passent, prenant chacune son butin ; et la kyrielle du déménagement fut pareille, en son allure, au temps, ce grand voleur perpétuel. Michel regarda de loin le défilé ; il songea que la mort travaillait, ce jour-là, plus vite que jamais, à le préparer pour le néant.

Mais en peu de jours, les lits furent montés, les rideaux blancs accrochés, les draps blancs étendus et Geneviève habillée de blanc, coiffée de blanc, comme ces nonnes qui, pour soigner la pourriture humaine, ont revêtu les insignes de la parfaite pureté.

Ensuite une dame étonnamment riche, et qui, n'étant plus jeune, avait des pénitences à faire en vue de la vie éternelle, donna la somme qu'il fallait pour acheter l'immeuble voisin et pour le transformer en hôpital. C'était un ancien couvent, jadis habité par un quarteron de bonnes sœurs qui enseignaient la lecture, l'écriture et le calcul à de petites filles et devinrent ainsi un danger pour la république. D'autres bonnes sœurs furent appelées, au nombre d'une douzaine et qui portaient le costume des infirmières laïques, de sorte que la république les tolérait sans épouvante. On mit des lits partout et jusque dans la chapelle ancienne, désaffectée ainsi que les religieuses étaient laïcisées, mais non pas davantage : en dépit de l'installation nouvelle, cette petite nef gardait son air de lieu consacré, avec son fenêtrage lancéolé, ses vitraux de couleur, son isolement doux, ses dalles, où le bruit des pas aurait eu le même son que dans une église ; mais tout y invitait au silence, et l'on y marchait sur la pointe des pieds, et l'on y parlait à voix basse.

Geneviève, dans ce décor imprévu, sembla aussitôt chez elle. Et, tandis que Michel y était désorienté, perdu, elle allait et venait avec assurance, avec familiarité. On eût dit qu'elle retrouvait là des habitudes, au lieu d'avoir à s'installer parmi des choses récentes. A la regarder, si simplement heureuse et naturelle, on voyait qu'elle avait enfin trouvé les entours qu'il lui fallait ; et Michel aperçut que naguère, au milieu des élégances inutiles, elle était comme une étrangère qui ne réussit point à s'établir : il en eut quelque tristesse, pour le passé. En infirmière, elle restait jolie, charmante, avec sa taille fine et souple, sa démarche nette, son buste jeune, son visage rose ;

ses traits gagnaient encore en beauté, par la bonté satisfaite qui les animait. Et, quand Michel se souvenait d'elle, parée en jeune femme élégante, alors elle lui paraissait déguisée.

Elle parlait aux internes sans timidité, sans désordre; elle parlait aux malades amicalement et sans trop de sensibilité, avec une justesse attentive. Elle commandait aux servantes et ne multipliait pas une activité vaine; mais, pour apporter les tisanes, bien chaudes et odorantes, elle avait une allure de fée bienfaitrice.

Il arriva des gens de toutes sortes, des hommes et des femmes, de tous les âges, de toutes les conditions et, bientôt de tous les pays. Les riches avaient des chambres séparées; ils payaient leur séjour, afin que les pauvres pussent être admis gratuitement. Il arriva des ouvriers des bas faubourgs: leurs mines farouches se faisaient modestes et aimables, à cause de la maladie, laquelle ne leur permettait pas d'être menaçants. Et ils tâchaient d'être bien polis et humbles; mais souvent leurs façons étaient, malgré eux, brusques et vite exigeantes : ils oubliaient facilement qu'on ne leur devait pas ce qu'on leur donnait avec simplicité. Il arriva des paysans de Normandie, en blouse bleue qu'une petite soutache blanche ornait au col; des paysans de Bretagne, avec leurs vestes courtes, leurs ceinturons bardés de métal, leurs chapeaux à rubans qui pendent; des Provençaux, qui racontaient leur maladie avec volubilité. Il arriva un nègre, dont les jérémiades étaient sinistres et puériles : son babillage ressemblait à une plaisanterie falote et qui a tort de choisir, pour son thème, une terrible aventure de désespoir et de folie. Il arriva une Zélandaise, casquée de cuivre sous la coiffe de dentelle, les bras nus et la jupe si large qu'elle avait l'air d'une mère Gigogne; la maigreur effarante de son visage lui prêtait aussi l'air de la Mort : et elle était horrible, cette Mort, ainsi costumée comme pour un carnaval absurde et macabre. Il arriva, barbus et bottés, des Russes, un Sibérien qu'emmitouflait une touloupe en poil de chèvre et qu'une tiare d'astrakan haussait. Il arriva une petite fille, qui ne savait presque pas comment elle s'appelait, ni d'où elle venait et qui restait hagarde, sans se plaindre. Il arriva un fils de prince balkanique, aux yeux larges et noirs comme une nuit sans lune et sans étoiles, un petit prince mélancolique et

impertinent et qui cachait sous de fins vêtements les tares d'une hérédité corrompue. Il arriva des spécimens de toute la douleur qui est éparse dans le monde. Ce fut un défilé intermittent des grimaces que la maladie imprime sur les faces de toutes les couleurs. Il y eut les lupus qui détruisent les visages; les cancers qui rongent les estomacs, les seins, les langues, les matrices; il y eut les ulcères qui ravagent les épidermes, les gangrènes qui font de la boue immonde avec de la chair vivante; il y eut toutes les larmes que la misère physique tire des yeux qui ne regardent plus et ne sont plus que des organes à pleurer; il y eut les lamentations et les cris, les grognements et les vagissements de toute la souffrance aiguë ou chronique; et il y eut le morne abêtissement des êtres en qui l'âme est accablée par les tourments du corps.

Michel avait pitié de tout cela, mais peureusement; et cette horde malsaine excitait en lui une religieuse horreur. Il vivait de plus en plus retiré; il se sentait plus abandonné, du fait qu'auprès de lui se fût organisée à merveille, et sans lui, l'existence de Geneviève. Quand elle était éperdue au milieu des hasards quotidiens, il attrapait encore des bribes d'elle; maintenant, le zèle de la charité active l'avait accaparée tout entière et elle ne laissait rien traîner d'elle qu'il pût ravir. Alors il se rencogna davantage; mais il ne parvenait point à se confiner dans son étude, parce que la pensée de Pierre et de Geneviève, assemblés par une même ferveur, l'appelait hors de lui-même.

Il tâcha de se joindre à eux. Il prit, un matin, cette résolution; et il entra dans l'hôpital, avec le volontaire désir de n'y être pas un vain spectateur.

C'est à la chapelle qu'il vint premièrement. Six femmes y étaient couchées, dans des lits parallèles, six pauvres femmes. Deux dormaient, très calmes, sous la garde d'une infirmière. Elles respiraient bien, avec une régularité large; mais elles avaient le corps ridiculement tordu, comme si la vieille habitude d'être mal couchées les empêchait de profiter du bon lit. Les autres, éveillées, ouvraient tout grands leurs yeux où l'on n'apercevait la trace de nul sentiment, leurs yeux vagues et silencieux. Michel s'approcha de l'une d'elles; et il lui dit :

— Cela va mieux, madame?

Elle ne répondit que par une moue inintelligible. Michel

aurait voulu lui dire autre chose. On raconte qu'il y a, pour les malades, des mots qui font du bien, qui encouragent, donnent de la patience, divertissent les malheureuses têtes, les dispensent de ressasser leur chagrin. Michel y songea; puis, comme il ne trouvait absolument rien, il s'éloignait déjà, lorsque l'infirmière survint. Et elle n'eut point à parler, elle n'eut qu'à être là, souriante on ne sait comment : la pauvre femme sourit aussi, d'une façon de bonne intelligence. En quelques secondes, ce fut un dialogue muet, un échange d'idées nombreuses, confiantes et compatissantes, auquel Michel n'était pas invité.

Il demeura, un peu de temps encore, dans cette chapelle. Et il se souvint de la chapelle où, jadis, à la cathédrale, avec sa mère, avec sa sœur, avec les dévotes et les dévots de sa petite ville bretonne, il priait la Vierge des Sept Douleurs, immobile dans la démonstrative gloire que lui faisaient les béquilles, les épaulettes de soldats, les rubans pris à des robes d'enfants, les ex-voto de toute espèce. Il se souvint de la chapelle; et il se souvint d'y avoir ressenti naguère le désir d'une science bien humaine, guérisseuse et miraculeuse.

« Or, — disait-il en lui-même, — cette science, la voici. Elle a perdu la fierté de son indifférence hautaine. Elle s'est habillée en bonne sœur; elle se penche sur les blessures manifestes ou cachées; elle impose les mains et elle guérit; elle apporte des tisanes et elle fait chauffer des cataplasmes; elle est de mèche avec les pauvres gens et avec la destinée; elle apitoie la destinée et, en faveur des pauvres gens, l'incite à commettre des injustices. C'est le rôle émouvant et joli de la Vierge, dans les légendes que les cœurs chrétiens ont adoptées. Et ils lui attribuent sept douleurs, parce que le nombre sept compte ici pour un symbole de l'infini : avec les sept douleurs, la Vierge est conviée à compatir universellement. Mais ce sont les douleurs de l'âme, qu'elle assuma; et, pour la douleur des corps, voici la Notre-Dame nouvelle. » — Dans cette chapelle où six femmes étaient couchées, subsistait une Sainte Vierge bleue et blanche, aux mains étendues et qui avait les pieds posés sur un croissant de lune : Michel la vit et, mentalement, il la nomma la Vierge de la huitième douleur...

Alors il sentit que se réveillaient en lui des velléités d'autre-

fois, pieuses et ardentes. Il n'était plus en état de sécheresse et d'incrédulité, quand il monta les escaliers qui menaient à la salle des cancéreux. Il aperçut Pierre, Geneviève et deux internes, auprès du lit d'un bonhomme. Pierre faisait une application de sirium à la hauteur d'un estomac. Il parlait : il indiquait sa volonté, donnait des ordres : et Geneviève l'écoutait, obéissait comme une servante. Elle tenait une grande écuelle blanche où Pierre jetait des linges ignobles : et elle ne se détournait pas : ni l'odeur ni la laideur ne l'engageaient à s'éloigner. Elle était pareille à ces fraîches Flamandes que les vieux peintres ont mises dans les tableaux des Œuvres de Miséricorde.

Lorsque Michel arriva, elle ne le regarda pas. Un interne eut à s'éloigner, Pierre voulant de l'eau, et vite. Michel, maladroitement, lui barrait la route.

— Pardon, — fit-il.

Pierre eut un air d'impatience.

Un peu plus tard, Michel demanda :

— Puis-je vous aider?...

Et Pierre, avec une cordialité brutale, répondit :

— Mais non, mon vieux : toi, tu n'as que du génie !...

Et il riait. Geneviève regarda Michel, avec un bon sourire; il y avait là, pour Michel, de l'admiration. D'ailleurs, il n'y fut pas sensible. Ce qu'il comprit, c'est que Pierre et Geneviève étaient parfaitement bien d'accord pour l'écarter : on n'avait pas besoin de lui et, alors, il était gênant. Il ne répondit point au sourire de Geneviève. Il se contracta : il ne resta que le temps de n'avoir l'air ni trop docile ni dépité. Puis il partit, sans même qu'on s'en aperçût. Il descendit les escaliers. Quand il passa devant la chapelle, la porte en était ouverte. Il n'osa point regarder la Vierge de la huitième douleur : elle aussi, comme l'autre, comme la Vierge au cœur transpercé des sept glaives, dans la cathédrale de son enfance, l'avait chassé.

XVII

L'après-midi de ce jour, l'automne passa, beau cavalier d'or, par les jardins qu'il avait déjà marqués de ses couleurs. Il arriva, porté par un vent tiède; et les feuilles, tombant,

claquetaient comme de petites choses métalliques, très minces, finement ciselées. Un soleil rouge multiplia, parmi les arbres, ses fantasmagories. Il peignit les branches, les unes après les autres ; ensuite, elles s'éteignaient, peu à peu ; elle devenaient violettes, brunes, grises, et puis entraient dans l'ombre qui, sournoise, éconduisait le soleil.

Enfin, le crépuscule s'installa. Le demi-jour régna, en attendant la survenue dominatrice de la nuit.

Sur un banc qu'une tonnelle de vieux tilleuls et de saules entourait, Michel s'abandonnait à la mélancolie de l'heure et de la saison. Il regardait le jeu alternatif de la lumière et de l'ombre ; le double déclin de l'année et du jour coïncidait avec sa tristesse : il goûtait cette complaisance de la nature et l'aimait de participer ingénieusement à son ennui. Une sorte de vague bien-être l'apaisa ; une sorte de bonté molle s'empara de lui et le berça. Il se prit à songer sans amertume à ces malades qui ne le connaissaient pas et qui lui devraient, sans le savoir, leur guérison. Il eut conscience d'être leur bienfaiteur caché. Pour la première fois, il sentit qu'un lien les reliait à lui. Mais, entre eux et lui, le lien, c'était Geneviève et Pierre, tous deux, perpétuellement tous deux, unis par la commune volonté, l'effort assorti, la réussite pareille.

Soudain, les feuilles mortes remuèrent, furent écrasées. Tous deux, Geneviève et Pierre sortaient de l'hôpital et entraient doucement dans le jardin. Michel eut d'abord envie d'aller à eux ; mais il ne put bouger : une étrange torpeur immobilisait son corps, tandis qu'il avait l'esprit aux aguets, l'esprit tendu vers eux comme des antennes d'insecte.

Ils regardèrent le jardin, dont la demi-clarté leur plut. Et ils ne disaient rien, mais ils éprouvaient une joie délicieuse à être seuls dans la tranquillité du soir, après qu'ils avaient travaillé côte à côte et qu'ils étaient las. Ils suivirent l'allée qui les menait à la porte de la maison. Seulement, ils n'entrèrent pas. Sans qu'ils se fussent rien dit, ils s'arrêtèrent tous les deux au même instant, leur allure à tous deux étant réglée sur le même sentiment, leurs gestes conjugués, leur rêve identique. Habillés de toile écrue l'un et l'autre, Geneviève en long tablier, Pierre en longue blouse, ils semblaient, dans la pénombre, deux fantômes d'amour. Ils s'attardaient à ce délice que leur était leur

commune solitude. Ils ne bougeaient pas; ils regardaient ensemble, au ciel, les primes étoiles s'allumer. Et leur bonheur rayonnait mieux que les étoiles.

Michel eut envie de leur dire qu'il était là, qu'il les voyait : les mots lui manquaient. Et il eut envie au moins de révéler sa présence de quelque manière, en faisant un peu de bruit; il lui suffisait de remuer, de tousser : il ne le pouvait pas. Il se reprochait de mal agir, il était gêné de son hypocrisie, de son espionnage; et, surtout, il avait peur de ce qu'il entendrait, de ce qu'il verrait, s'il persistait dans son imprudente perfidie. Il avait peur et il désirait d'en finir bientôt : il accusait la lenteur des amoureux qui n'avaient pas pitié de lui et qui prolongeaient sa torture avec une apparente méchanceté. Peu de minutes s'écoulèrent, cependant, mais, pour Michel comme pour eux, si pleines, si abondantes, qu'elles durèrent excessivement... Puis la main de Pierre Danzanne, qui était toute proche de la main de Geneviève, la prit, la tint et la garda. Geneviève n'en frémit pas, tant ce mouvement d'amour continuait naturellement la mutuelle caresse de leurs âmes.

Michel frémit pour elle; et il eut mal à cette main de Geneviève, que Pierre ne lâchait pas. Il pensa crier; il pensa s'élancer et secouer jusqu'à la rompre cette chaîne des mains amoureuses. Mais Geneviève et Pierre, les mains unies, muets, se détournèrent et entrèrent dans la maison.

Alors Michel n'eut aucune velléité de les poursuivre. Une idée, soudaine et concluante, l'avait terrassé : la destinée se manifestait, l'inévitable destinée, avec ses volontés qu'elle indique brutalement. Il crut que la destinée avait amené Geneviève et Pierre devant lui pour qu'il fût informé de façon nette et cessât d'être un vain empêchement : c'était la destinée qui les avait obligés à ne pas rentrer tout de suite, quand ils allaient le faire. Ils ne savaient pas pourquoi ils s'attardaient : la destinée le savait bien. Et elle n'avait pas été par trop cynique, la destinée : elle avait épargné Michel en ne lui présentant qu'une décente image de la vérité dont elle l'avertissait. Une décente image, mais évidente : ils n'avaient pas eu un mot à se dire pour se prendre la main, pour goûter ensemble une félicité merveilleuse, tant ils s'aimaient !...

Le crépuscule s'achevait; et la nuit, maintenant, s'était

emparée du jardin. Michel s'abandonnait à la quiétude morne du désespoir. Il lui venait une douceur à sentir qu'il était arrivé au pire de sa détresse. Il ne protestait plus ; il acceptait tout le malheur, il n'en refusait rien.

Il se disait : « Je m'en irai. Il faut que je m'en aille. Et ce ne sera pas très difficile, car je suis déjà parti, je suis déjà très loin. Je ne sais pas exactement où je suis, mais loin, dans une plaine de silence qui est comme le vestibule de la mort. Il faut que je m'en aille, parce que la vie est ici parfaite en sa complète activité : elle a l'espace qu'elle réclame et elle emplit cet espace : elle s'y meut facilement : elle n'a pas d'autre imperfection que ma présence, pareille à une feuille morte qui serait tombée dans un pur bassin d'eau et qui en altérerait le limpide miroir. Ah! qu'on enlève cette feuille morte!... Je m'en irai... »

Il était docile et trouvait, à l'être, son repos.

Tout à coup, de la porte de la maison, partit une voix, la voix claire de Geneviève. Elle appelait :

— Michel!...

Et Michel tressaillit. Elle appelait très fort, comme si la voix devait aller jusqu'à l'intérieur du laboratoire pour rencontrer Michel. Il la reçut de près et il en fut bouleversé. Et puis, il avait honte d'avouer qu'il était là, caché, ainsi que tout à l'heure. Il attendit.

— Michel!...

— Qu'y a-t-il?

Et il approcha. Geneviève ne remarqua point qu'il venait seulement du berceau des tilleuls et des saules.

— Une visite... Une visite qui te fera plaisir...

Bientôt, dans le corridor éclairé, dont la lumière l'éblouissait, il reconnut l'Alchimiste. Ce fut, pour lui, un coup terrible, à cause des conversations qu'il devina.

— Comme c'est gentil, maître!

— Mais oui... Le vieux bonhomme est à Paris, pour toi. Ah! il faut bien que ce soit pour toi! Depuis vingt-cinq ans...

— Venez.

— Tu m'emmènes? Excusez, madame.

L'Alchimiste, pour venir à Paris, avait revêtu son costume

de cérémonie, tout noir, avec la redingote, une petite cravate blanche et un chapeau de haute forme dont le poil était capricieux, le dessin suranné.

— Allons au laboratoire, — dit Michel,

— Bravo!... Et nous causerons.

— Vous dînez avec nous?

— Mais volontiers!

Michel guidait l'Alchimiste; et ils n'avançaient qu'à tâtons. Ils entrèrent dans le laboratoire obscur. Michel tourna les boutons électriques; et la grande pièce se révéla de telle sorte qu'à peine la reconnut-il. L'Alchimiste y jeta un regard circulaire; il parut hésiter et il dit :

— C'est drôle : on n'a pas l'air de travailler là-dedans?...

Michel ne répondit pas.

— Asseyez-vous.

Et il offrit son fauteuil. L'Alchimiste s'y enfonça, posa sur une table son chapeau et ôta ses gants.

— Eh bien, — fit-il, tout de go, — où en es-tu?

Cette question heurta Michel, comme déconcerte un accusé le point vif de l'interrogatoire. Il chercha où il en était, précisément; et puis :

— Je vais vous montrer l'hôpital.

— Ça, nous avons le temps!

— Mais non, parce qu'ensuite les malades dormiront...

— Bien!

Et Michel mena son maître de salle en salle. Cet asile de la maladie était déjà disposé pour le sommeil. La lumière n'y avait point d'éclat. Elle semblait, comme les êtres, un peu assoupie. A demi-voix, Michel donnait un bout de commentaire ici ou là; puis, dans les corridors, d'autres détails.

— C'est curieux, — accordait l'Alchimiste, — c'est curieux.

Il s'informait du traitement, des résultats. Et il approuvait tout cela, posément. Puis, quand il sut comment le sirium travaillait dans la chair des cancéreux, il fut content et il n'en demanda point davantage. Il y avait encore deux salles à parcourir; il dit :

— C'est un peu toujours la même chose. Allons causer.

Ils retournèrent au laboratoire. Alors, impérieux et méfiant, l'Alchimiste renouvela sa question :

— Voyons, où en es-tu?

— Eh bien, voilà, — répondit Michel, — vous avez vu.

— Oui, oui, j'ai vu. Mais je voudrais savoir où tu en es, en fait de chimie, en fait de science, sacrebleu! Parce que, tout ça, c'est très joli : ça n'est jamais que de la médecine, au bout du compte, pas plus!... Je sais bien qu'on a fait une musique de tous les diables, autour de ces machines-là; mais, entre nous, sérieusement?...

Michel était interloqué. Le vieux reprit :

— Voyons, voyons, tu ne vas tout de même pas me faire croire que tu t'es établi médecin, toi, Michel?...

— Mais non!...

— Pas même médecin : pharmacien!... Non?... Tu as trouvé une drogue. C'est bien; ça peut servir, comme le jujube et la réglisse. Mais parlons d'autre chose, toi et moi!

Michel balbutia, confusément, et l'Alchimiste s'écria :

— Ah! misérable, tu ne fiches rien!... Je m'en doutais.

Il grommela. Et il dit encore :

— Je m'en doutais. Au fond, c'est pour ça que je suis venu. Raconte-moi. Qu'est-ce que tu as?

Il était si pressant que Michel voulut tâcher de répondre. Mais Geneviève entra, simple et gaie.

— Nous allons dîner, — dit-elle.

Ce fut, pour Michel, la délivrance. L'Alchimiste, en se levant, déclara :

— Nous reprendrons cette conversation-là.

Il fallut grimper au deuxième étage de la maison, où Geneviève avait relégué la salle à manger. Pierre attendait. Michel le présenta au vieillard : et Pierre fit une phrase à laquelle le vieillard ne fut pas attentif.

Geneviève, à table, essaya de causer. Mais l'Alchimiste ne disait pas grand'chose. Il était farouche : il lançait des mots de mauvaise humeur et puis se taisait obstinément. D'ailleurs, il regardait : il épiait Geneviève, Michel et Pierre : il ne se gênait pas pour les examiner avec des yeux sévères et curieux. Il mangeait : et il renonçait à manger, durant des secondes, comme s'il réfléchissait à part lui, durement. Geneviève s'amusait de lui, avec timidité. Afin de rompre un silence qui durait, elle hasarda :

— Vous êtes fier de votre élève, maître?

— Mais non! — dit Michel, ennuyé.

L'Alchimiste bougonna :

— Non. Pas pour le moment.

Geneviève insista :

— Vous n'admirez pas l'ampleur que sa découverte a prise?

— Les guérisons?

— Oui.

— Non, madame, non. Les guérisons, ce n'est pas mon affaire, ni l'affaire de Michel. C'est de la médecine. Nous ne nous occupons pas de médecine, Michel et moi. Nous sommes des savants, des hommes de science.

— Mais, quand la science réussit à guérir...

— Non, madame. La science n'a pas à guérir.

— Si elle diminue les souffrances de l'humanité...

— Non, madame. Ce n'est pas l'affaire de la science. S'il ne s'agissait que de supprimer la souffrance, dans le monde, il n'y aurait qu'à percer la planète, un peu profondément, à y fourrer une bonne dose de dynamite et à faire sauter tout ça, en un clin d'œil. La suppression de la souffrance, la voilà.

Geneviève allait rire. Elle riposta :

— Mais on peut tâcher de guérir, sans tuer!

— A quoi bon?

— Multiplier la vie...

— Ça, madame, c'est l'affaire de l'amour. Mais la science, la belle science, ce n'est pas du tout ça.

— Qu'est-ce que c'est donc?

Geneviève appuyait son coude sur la table, son menton sur sa paume, et elle écoutait l'Alchimiste. Comme s'il préférait se taire, il prit un air entendu et, vite, avala des raisins, nerveusement. Mais Geneviève l'interrogeait; il répondit :

— La science n'a qu'un objet : la vérité, qu'elle guérisse ou tue... Ça n'empêche pas les médecins et les pharmaciens de répandre leur industrie. D'ailleurs, j'approuve qu'on délivre les gens de leur souffrance, parce que la douleur nous occupe et nous détourne de la vérité. Mais, premièrement, cette vérité-là, il faut qu'on la cherche, pour avoir à l'offrir aux gens qui seront guéris. Autrement!...

Pierre fit observer qu'on ne pouvait pourtant pas attendre

l'achèvement de la science pour lutter contre la maladie; ou bien alors l'humanité risquerait de mourir avant la trouvaille suprême.

— Ça m'est égal, — répliqua l'Alchimiste; — ça m'est égal que l'humanité meure en cherchant la vérité, pourvu qu'elle la cherche. Toute sa dignité est là.

Il y eut un silence. L'Alchimiste hésita quelques secondes, à tout dire. Et puis, il éclata :

— Du reste, si l'on veut que la science se fasse, il faut d'abord qu'on laisse les savants travailler...

Cela tomba dans le silence général. Mais il reprit :

— Ainsi, Michel... C'était un grand savant, Michel, le plus grand savant de l'époque...

— Mais non, maître! — dit Michel suppliant.

— Tais-toi!... Nous comptions sur lui, nous l'attendions. Il nous conduisait à une nouvelle idée de la matière. Il était à la porte de la vérité, je le jure; et il allait déjà l'ouvrir, cette porte. Regardez-moi ce que vous en avez fait, tous les deux, de Michel : un infirmier!...

Il se leva de table. Il était tout frémissant. Et il ajouta :

— Je vous demande pardon... Mais, voyez-vous, c'est trop abominable, tout de même! Je ne peux pas supporter ça, moi qui sais de quoi il retourne. Michel accaparé par vous, c'est la science retardée d'un siècle peut-être, ou de dix siècles... Je vous dis qu'il était sur le point de trouver ce qu'on ne saura peut-être jamais sans lui!

L'Alchimiste criait. Geneviève ne riait plus...

— Mais je ne l'empêche pas de travailler, voyons!

— Si, madame! Ne discutons pas là-dessus : c'est un fait... Alors, je vous en prie, je vous en supplie, rendez-le-moi. Je vais l'emmener. Nous avons besoin de lui. Vous, au contraire, vous n'avez pas besoin de lui. Avec monsieur, vous vous occuperez de l'hôpital : ça suffit bien. J'emmènerai Michel.

Pierre Dauzanne dit :

— J'ai deux malades à visiter avant de partir : excusez-moi...

— Je vous accompagne, — fit Geneviève. Puis : — Michel est parfaitement libre; et vous avez tort de croire que nous le séquestrons. Il est à vous : le voici.

XVIII

Quand l'Alchimiste et Michel furent seuls, l'Alchimiste se campa tout droit devant Michel et, avec la brutalité d'un homme résolu qui veut en finir, il s'écria :

— Ah! mon pauvre petit, tu n'y vois donc pas clair?

— Quoi?

— Tu ne vois pas que ta femme et ce beau docteur...

Michel se fâcha :

— Maître!...

— Oh! je ne dis rien de mal. Seulement, ils s'aiment, ça, tu sais, c'est clair comme le jour.

— Mais non!...

— Si! Je te dis que si! Et tu le sais bien. Et ça n'est pas digne d'un homme de science, de dissimuler, fût-ce à lui-même, la vérité... Non, non, tais-toi!... Et, si tu le veux, n'en parlons plus; mais ne me dis pas que je me trompe : tu mentirais. N'en parlons plus. Seulement, Michel, tu ne vas pas rester ici. C'est dégoûtant, je t'assure. Tu vas t'en aller, je ne sais pas où, travailler. Ah! il le faut, que diable!

— Je m'en irai peut-être, — dit Michel.

— Oui! parce qu'il faut tout de même que nous sachions si un corps est fichu de développer une énergie quelconque sans rien perdre de sa substance; et alors, il faut que nous sachions ce que c'est que la matière, ce que c'est qu'une molécule, ce que c'est que tout ça! N'est-ce pas?... Va travailler, mon petit... Où iras-tu?

— Je ne sais pas... J'y songerai.

— Non, non. Sur-le-champ!... Il faut t'en aller sur-le-champ!...

— Enfin, pas ce soir!...

— Pas ce soir, non, mais quelque chose comme demain soir, par exemple... C'est convenu?

— Peut-être...

— Mais non, pas peut-être!... Il le faut, Michel.

Et l'Alchimiste protestait contre la dernière hésitation de Michel. Mais, plutôt, il admirait de l'avoir si facilement persuadé. Il comprit que le service de la science n'était pas le seul argument efficace, en l'espèce, et que, s'il décidait Michel à

partir, il l'avait trouvé qui déjà s'en allait... « On ne commande à la nature qu'en lui obéissant », songea-t-il, selon les termes de Bacon.

Il continua :

— Tu ne peux pas rester ici. Tu te dégrades, à y rester. Il est temps : sauve-toi! Tu n'es seulement pas heureux. Si tu l'étais, je te commanderais tout de même de t'en aller, parce qu'il n'est pas important d'être heureux. Mais quoi! tu te morfonds, tu es jaloux, tu es humilié, tu es vil. Sauve-toi, mon petit, avec la science dans tes mains, précieusement, comme on emporte un trésor en se sauvant de la maison qui brûle.

— Où irai-je? — demanda Michel.

— Ah! je t'aurais bien pris avec moi. Je t'aurais installé chez moi, dans mon laboratoire. Quelle joie!... Et je serais ton préparateur. Mais non, impossible : c'est trop près de chez ta maman, c'est trop près de chez ton enfance. Tu m'échapperais. Je te connais, mon pauvre petit! Il faut que tu ailles dans un pays où tu n'aies ni amusement, ni souvenirs, ni rien qui te rappelle rien. Comme ce Spinoza, quand il quitta, un beau jour, Amsterdam, où il avait été si amoureux et déçu : il se réfugia, tout seul, à Rijnsburg, dans un pays de choux et de paysans; et alors il ne s'occupa que de ranger des idées sous la forme géométrique. Voilà l'exemple.

Michel se taisait; et il rêvait de Spinoza. Il n'eut besoin de rien dire, pour que l'Alchimiste fût satisfait.

L'Alchimiste reprit :

— Au revoir! A demain... Je reviendrai demain te chercher, vers le soir. Je t'emmènerai. Je te conduirai à la gare, comme l'autre fois, quand la maman faillit te reprendre; et je te dirai adieu, pour que tu ailles être seul et libre.

Michel songeait aux paroles de l'Évangile où Jésus professe qu'il séparera le fils et le père, la fille et la mère. Ainsi le séparait la science; elle le séparait de tout ce qu'il avait aimé. Il dit tout haut, continuant sa pensée :

— Les doctrines sont rudes!...

— Quoi?

— A demain! Je m'en irai.

— Oui. Je te laisse jusqu'à demain soir pour que tu mettes tes affaires en ordre, pour que tu te prépares. Je viendrai le

soir. S'il n'y a pas de train. — ça dépend de l'endroit que nous choisirons, — eh bien, nous passerons la nuit à l'hôtel, et tu partiras le lendemain matin. Mais, demain soir, tu quittes ta maison, hein?...

Michel acquiesça.

Se retirant alors, le vieux ajouta :

— Préviens ta femme: et n'aie pas peur de lui faire du chagrin!... Dis donc, est-ce que tu as ton lit dans la même chambre qu'elle?...

— Oui.

Le vieux regarda Michel dans les yeux et, en lui serrant la main, il lui dit :

— Je compte sur toi, Michel. Ne sois ni un lâche ni un...

Il ouvrit la porte. Geneviève entra.

— Adieu, madame. Je prenais congé!...

Geneviève aussitôt après, dit à Michel :

— C'est un fou?...

— Non, non. Ce n'est pas un fou. C'est un sage.

Il attendait que Geneviève l'interrogeât. Elle ne le fit pas. Il attendait qu'elle lui demandât s'il partirait : il devinait qu'elle ne pensait pas à autre chose et que la question lui venait aux lèvres; mais elle ne voulait pas la formuler. Alors il était prêt à lui dire, spontanément : « Oui, oui, je m'en irai, demain, pour jamais. » Et il se taisait, parce qu'il n'admettait pas que Geneviève se tût. Bientôt il crut deviner que Pierre avait supplié Geneviève de ne rien dire, de ne pas s'opposer, fût-ce avec une imprudente politesse, à un départ qui la libérait, qui la donnait à lui et qui organisait leur splendide bonheur. L'attitude qu'elle observait ne lui était point naturelle. Et Michel détesta de sentir en elle la volonté de l'autre; il en éprouva de la haine et du dégoût. « Comme il la tient! — songea-t-il. — Comme il la possède!... »

Une heure passa. Et ce fut une étrange veillée funèbre. Le mort qu'ils veillaient : leur amour... Ils étaient là, l'un en face de l'autre, sur deux fauteuils pareils, à côté de la cheminée, sans rien dire et sans rien faire. Une servante vint, pour ôter le couvert. Cela dura quelques minutes: et ils furent moins malheureux, pendant ces minutes où ils n'étaient pas seuls auprès du mort. Puis la servante se retira, ferma la

porte ; et, dans la pièce mortuaire, le silence fut enclos avec eux.

Michel avait la tentation de prononcer les mots décisifs : « Je m'en vais demain. » Il craignit des protestations fausses et continua de se taire. Geneviève attendait ; et sa patience muette ne dissimulait pas qu'elle attendait. Puis, au bout d'une heure, elle se leva, s'approcha de Michel, lui posa la main sur l'épaule, lui baisa la tempe et lui dit :

— Bonsoir.

— Bonsoir, — répondit Michel.

XIX

Jusqu'au lendemain, il vécut dans un rêve, soumis à des fatalités qu'il sentait fort empressées à le conduire. Il les imaginait, analogues aux divinités de la fable, formant, au-dessus de lui, à mi-chemin entre lui et le ciel, un groupe de fileuses diligentes. Il leur était obéissant avec facilité.

Cette hantise l'occupait. Cependant il continuait d'aller et de venir. Il déjeuna, en face de Geneviève et auprès de Pierre. Il ne parlait pas, il ne pouvait pas parler ; mais, à condition de ne parler point, il pensait, il épiloguait à part lui très nettement. Il écartait avec énergie les occasions de s'attendrir et de s'irriter. Comme il se mettait, au commencement du déjeuner, à observer Pierre, à déduire de ses façons ses pensées, à les haïr, il parvint à se divertir de ce cruel manège. L'après-midi, quand Geneviève et Pierre furent à l'hôpital, tous deux, il combina les préparatifs de son départ, donna des ordres, écrivit la liste de ce qu'il emportait. Une malle et une valise, avec le linge, les vêtements, les livres, quelques ustensiles de chimie, en petit nombre. Il fit des comptes et, assez vite, résolut les questions d'argent.

A six heures, qui était le moment où Geneviève quittait l'hôpital, habituellement, il la guetta. Et il la pria de venir : il avait à lui parler. Pierre l'accompagnait. Mais il s'excusa près de lui :

— Cinq minutes. J'ai besoin de causer avec Geneviève, cinq minutes. Après cela...

Il fut si gauche que tous trois en éprouvèrent une gène désagréable. Michel conduisit Geneviève au laboratoire.

— Qu'y a-t-il? — demanda-t-elle.

Et elle le regardait avec angoisse, avec fierté aussi, avec un air d'être offensée et de ne pas le mériter. Elle était pâle et se tenait droite, raide.

Michel lui répondit :

— J'ai voulu te dire, Geneviève, que je m'en vais.

— Ah! — fit-elle; — où vas-tu?

— Je ne sais pas, — répliqua-t-il. — Mais l'endroit où je vais, qu'importe? Ce qui est grave, ce qu'il faut que tu comprennes et admettes, c'est que je pars.

— Oui, je l'ai compris dès hier soir. Et je l'admets, parce qu'en somme je n'ai jamais contrarié aucun de tes projets, aucun.

Elle s'arrêta, comme si elle attendait une réplique. Elle était provocante, réfléchie, volontaire. Elle reprit :

— N'est-ce pas?

— Aucun, — reconnut Michel.

— Seras-tu longtemps parti?

Michel dut assembler tout ce qu'il avait d'énergie éparse et de force éperdue, pour répondre :

— Toujours.

— Bien! — dit-elle, — bien!

Il y eut des secondes pendant lesquelles un vertige fou les roula dans ses tourbillons. Ce qui les environnait dansa, tourna et s'écroula.

Geneviève se ressaisit la première :

— Avant de t'en aller, Michel, réponds-moi. J'ai besoin de savoir de toi si tu as des reproches à m'adresser...

— Mais non!...

— Tout de même, on ne quitte pas sa femme et son foyer, comme ça, pour la seule raison qu'un vieux bonhomme, un fou, est venu vous dire...

— J'avais résolu de partir, avant qu'il vînt.

— Quand donc?

— Eh bien, par exemple, hier...

— Hier?

Il fallait en finir. Et Michel, avec tout son courage défaillant, déclara :

— Hier, oui. A pareille heure, quand le soir tombait, comme à présent. J'étais là, sans le faire exprès : j'étais là, sur le banc des tilleuls et des saules. Vous êtes sortis de l'hôpital, Pierre et toi... Ah ! je ne voulais pas te le dire. Mais tu exiges que je parle : tant pis !... Je vous ai vus...

La voix s'étranglait, dans sa gorge.

— Eh bien ?...

— Eh bien, je vous ai vus. Et j'ai compris... jamais on n'a rien compris si nettement... j'ai compris, à ne plus pouvoir écarter cette idée-là, qu'il y avait ici un homme de trop et que, cet homme, c'était moi !... Oh ! ne prends pas la peine de me consoler ni de me raconter que je me trompe. Je vous ai vus, pareils à des fiancés que rien au monde ne séparera. Il t'a pris la main...

— Non !

— N'est-ce pas ? Tu ne t'en es pas aperçue... J'étais sûr que tu ne t'en apercevais pas, tant, à ce moment-là, il devait te prendre la main. Il le devait. Ce n'est pas ta faute ; et ce n'est peut-être pas la sienne. Vos mains, ta petite main et puis la sienne, se sont unies, comme ceci, bien doucement, de même que vos âmes sont unies : et vos mains ont fait, en cachette de vous, comme vos âmes !...

Il y avait là plus de vérité profonde que Geneviève n'en avait encore discerné dans son aventure, tant de vérité qu'elle fut effrayée de la voir, d'un coup. Elle se mit à trembler : et elle n'était pas seulement confuse de se trouver surprise ; mais elle eut peur, pour elle-même et indépendamment de Michel. Maintenant, elle n'était plus hautaine ; et la jalousie ardente de Michel s'adoucissait de compassion.

Et il reprit : — Alors, adieu, Geneviève.

Elle frissonna : elle sentit passer l'irréparable et bégaya :

— Tu es impitoyable.

— Non, non — dit-il : — ce n'est pas moi qui suis impitoyable. S'il ne s'agissait que de pardonner... Mais je n'ai rien à te pardonner : ce n'est pas ta faute. Je ne te punis pas non plus... Tout simplement, je m'en vais. Et je te dis adieu. Une fois déjà, je t'ai offert de m'en aller. Tu as refusé : il ne fallait pas refuser. Cette fois, je m'en vais.

— Adieu. — fit-elle.

Et ils étaient sur le point de sangloter, lorsqu'à la porte du laboratoire on frappa, fort, avec une tête de canne.

— Entrez! — cria Michel.

L'Alchimiste entra. Il n'avait pas l'air commode. Geneviève le regardait avec épouvante.

— Madame...

Geneviève se détourna de lui.

— Eh bien, Michel, es-tu prêt?... Tes malles sont faites, je vois... C'est bien... Alors...

— Alors, — dit Michel, — nous nous en allons.

— Tu as bien tout ce qu'il te faut pour travailler? tes observations, tes notes, tes outils?... Où as-tu mis ton sirium? Ça ne doit pas être facile à trimbaler, cette machine-là?

Geneviève, soudain, fut aux aguets. Elle fit un brusque mouvement, lorsqu'elle vit que Michel hésitait. L'Alchimiste la remarqua; il insista :

— Où l'as-tu mis, ton sirium?

Geneviève n'attendit pas la réponse de Michel et s'écria :

— Tu ne l'emportes pas!...

— Mais non, mais non; je ne l'emporte pas.

Alors, l'Alchimiste se fâcha :

— Tu n'emportes pas ton sirium? Ah çà! mais voyons, tu est fou!...

Michel essaya d'arranger les choses :

— Mais non, — fit-il, — je peux très bien m'en passer. Mes expériences sont assez nombreuses maintenant...

— Ah mais, mon petit Michel, ne me raconte pas d'histoires. Je ne suis peut-être qu'un vieil imbécile; mais, tout de même, je sais ce que c'est que le travail d'un chimiste depuis le temps!... Il ne s'agit pas de métaphysique, sacrebleu!... Où est-il, ton sirium?

— Je vous en prie...

— Où est-il? Je te demande où il est.

Geneviève intervint :

— Mais le sirium est à l'hôpital, où il sert à guérir des dizaines de pauvres gens qui, sans cela, mourraient dans des souffrances abominables.

— Ah! ah!... Et dis-moi Michel, tu n'en as pas d'autre?

— Non. J'en ai sept décigrammes, en tout. Je les ai prêtés, pour l'hôpital : je n'en ai pas d'autres.

— Et ça dure? Depuis quatre mois. Ça ne m'étonne pas, si tu ne fiches rien! Tu ne pourrais pas t'en procurer d'autre?

— Il n'y en a pas d'autre sur terre.

— Tu ne pourrais pas en préparer d'autre?

— Il m'a fallu trois ans pour tirer de quatre quintaux de pechblende sept décigrammes de sirium. Non, je ne peux pas recommencer, non.

— Et puis, nous n'allons pas attendre trois ans!...

L'Alchimiste dit à Geneviève :

— Madame, je vous demanderai de bien vouloir rendre à Michel son sirium : il en a besoin, pour travailler.

Geneviève cria :

— Jamais!

Elle était prête pour la lutte. L'Alchimiste, un instant, recula.

— Michel, veux-tu, s'il te plaît, demander à ta femme de te rendre ton sirium?

Michel se tut. Et l'Alchimiste repartit :

— Voici, madame. Je vais vous expliquer. Michel s'en va, pour travailler. Son travail intéresse tout l'avenir de la science. Il n'était pas dans de bonnes conditions, ici, pour accomplir cette grande et cette auguste besogne. Ça réclame de la tranquillité, de la solitude. Alors il s'en va...

— Oui, oui, je sais. Vous lui avez mis dans la tête des idées qui le font partir. Il s'en va, emmené par vous d'une façon... n'importe!... Mais...

— Mais il a besoin de son sirium, pour la science.

Geneviève répliqua :

— Nous en avons besoin, pour nos malades.

L'Alchimiste ne se contint pas. Il oublia toute courtoisie :

— Ah! je m'en fiche, de vos malades!

— Pas moi! — riposta Geneviève.

— Si ces dizaines de moribonds achèvent de claquer, je vous demande un peu ce qu'il y aura de changé sous le ciel. Quand un général mène ses troupes en guerre, il sacrifie des hommes : qu'est-ce que ça fait, des hommes?... Eh bien! la science, c'est plus beau que la guerre ; et c'est plus important.

c'est tout. Alors, si la science sacrifie des hommes, tant pis : je n'hésite pas.

Geneviève était prise de la même fureur d'idées :

— Moi, je vous dis que, si la découverte de Michel peut diminuer la souffrance qu'il y a sur la terre, c'est beau, c'est splendide et que, si Michel ôtait aux pauvres gens qu'il peut sauver la guérison toute proche, il serait un criminel, le pire des criminels, le plus sauvage.

L'Alchimiste, à bout d'arguments, lança :

— Enfin, c'est à Michel, ce sirum : vous le lui volez?

— Je le lui vole!...

— Ah mais, non : rendez-le!

— Jamais!

— Il le faut!

— Jamais, jamais, jamais!

Elle sortit. Et Michel ne faisait que songer à Geneviève : elle n'avait pas lutté ainsi, en lionne furieuse, pour le garder, lui, Michel. Ni le fanatisme scientifique de son vieux maître ne l'exaltait, ni le fanatisme guérisseur de Geneviève ne le persuadait: et il pensait tout simplement aux personnes, qui ne sont pas l'humanité non plus.

L'Alchimiste fut silencieux, quelque temps. Il appuyait un doigt sur sa lèvre, et il méditait. Soudain :

— Reste là, mon petit, ne bouge pas. Je vais voir si la voiture est arrivée. J'ai commandé un omnibus automobile. Attends-moi.

Michel attendit. Il ne savait pas ce qu'il adviendrait de ce débat bizarre; il ne savait plus rien. Il se souvint d'avoir vu, un jour, une horloge d'église, qui s'était soudain détraquée; et les aiguilles tournaient comme des folles : quand le temps est fou, c'est la pire absurdité. Michel se souvint d'avoir regardé avec stupeur cette frénésie des heures délirantes. Et il éprouvait, maintenant, le même malaise, à sentir que l'emportait une démente fatalité. Il se demanda s'il reverrait Geneviève, ou bien s'il s'en irait tout d'un coup, jeté hors de chez lui par la vélocité prodigieuse des événements. Si une feuille avec laquelle joue la tempête pensait ou seulement sentait, elle éprouverait la même épouvante abandonnée à laquelle cédait Michel.

L'Alchimiste revint. Sous un pan relevé de sa redingote, il cachait quelque chose. Et il riait. Ah! il riait de tout son cœur. Et il dit à Michel :

— Je l'ai! le voici!

Il montrait un petit coffret de fer, où était le sirium.

— Je l'ai volé, ou à peu près!... Je suis allé à l'hôpital... J'ai esbrouflé la vieille... tu sais, la vieille infirmière que tu m'as présentée, à la pharmacie, et qui a l'air d'une chouette... Je lui ai raconté une histoire : tu avais besoin du sirium, à l'instant, pour faire une expérience avec moi, dans ton laboratoire; tu ne pouvais pas venir toi-même et tu m'envoyais... J'ai parlé avec autorité : elle m'a cru. Elle m'a donné le sirium; et le voici!... Ouvre ta malle, vite, vite, dépêchons-nous, filons!... A présent, leurs malades peuvent claquer, leurs malades, leurs sales malades, qui ne vont plus empêcher la science de se faire. Allons, ouvre!...

Michel ouvrit la malle. Le vieillard y posa le petit coffret de fer, avec une précaution religieuse : et il dit :

— C'est sacré, ça; c'est la science. Si je n'avais pas perdu l'habitude de me mettre à genoux, je ferais bien un bout de prière devant ce petit tabernacle en fer où est le dieu, le vrai bon dieu.

Il ajouta :

— Dépêchons-nous. Je vais aller dire qu'on vienne prendre tes malles. Où est ton pardessus? Je te l'envoie. Et je t'attendrai dans la voiture.

Michel implora :

— Vous me donnez quatre minutes, maître?

— Quatre minutes, pas une de plus!

Et il sortit.

Michel, qui était à l'extrême limite du désespoir, y trouva une sorte de calme suprême et une étonnante facilité de sacrifice. Il avait la pensée lucide, la volonté nette. Il ouvrit de nouveau la malle; et il y prit le coffret du sirium : il le mit à l'écart. Quand on vint chercher ses bagages, il les donna. Son pardessus, son chapeau, sa canne. Et sous son bras, le coffret. Il attendit que les bagages fussent emportés. Il regarda son laboratoire, éteignit les lampes électriques et sortit.

Ses pas, dans le jardin, firent du bruit qui lui déplut. Il

regarda sa maison. Les contrevents étaient fermés; à travers les interstices du bois, de la lumière passait, là-haut : Geneviève devait être dans sa chambre, — dans leur chambre. — Il regarda ces minces rais d'une lumière qui éclairait Geneviève; et il gémit, tout bas :

— Adieu, ma petite Geneviève!...

Il marcha sur la pointe des pieds et, au lieu d'aller tout droit devant lui, comme pour rejoindre l'Alchimiste, il tourna vers la gauche, vers l'hôpital. Il monta l'escalier... A la place où l'on mettait le sirium, il le remit, exactement.

Il songeait : « Voilà. Et l'on ne saura jamais absolument rien de tout cela... »

Il songeait : « Maintenant, je n'ai plus rien, à quoi je puisse renoncer; plus rien, absolument plus rien!... »

Et il songeait, sous la forme d'une prière, parce qu'aux moments où l'âme atteint au plus haut point de ses péripéties, elle retrouve son langage d'enfance : « Seigneur, je n'ai plus rien à vous remettre. Me voici nu comme vous m'avez fait naître. Tout ce que j'avais, tout ce que j'aimais, Seigneur, je ne l'ai plus!... »

La vieille infirmière à figure de chouette parut. Et il lui dit, avec simplicité :

— Bonsoir, madame Rose.

Il descendit. Il traversa un coin de nuit; et il fit le chemin que, la veille, Pierre et Geneviève parcouraient amoureusement. Il ouvrit la porte de la maison, entra dans le couloir; et, quand il fut au bas de l'escalier, il s'arrêta : il crut qu'il ne pourrait physiquement pas continuer sa route et s'en aller sans avoir dit encore adieu à Geneviève. Mais, comme il hésitait, la porte d'en face fut entr'ouverte, sans violence.

— Michel!...

Et la tête de l'Alchimiste, avec son gros nez, passait par l'entrebâillement, dure, impérieuse...

— Michel!...

Et Michel partit.

ANDRÉ BEAUNIER

(A suivre.)

LA JEUNESSE

DE

MADAME ROLAND[1]

Durant l'automne de 1776, M. de Sévelinges d'Espagny, receveur de la ferme du tabac, à Soissons, vint à perdre sa femme. La grandeur d'âme et la délicatesse les avaient rapprochés et confondus : perdant la plus chère partie de son existence, il ne vivait plus qu'à moitié. La présence de deux jeunes fils, cadets dans un des régiments du Roi, ne suffisait pas à calmer la douleur extrême de cet époux inconsolable. Un vieil ami dévoué, M. de Sainte-Lette[2], résolut alors d'arracher l'affligé à ses pénibles souvenirs. M. de Sévelinges céda enfin

1. L'histoire des relations de mademoiselle Phlipon avec M. de Sévelinges, n'est pas facile à démêler. Il faut relire de très près : les *Mémoires* de madame Roland (édition Perroud, 2 volumes in-8, pl. 1905); la volumineuse correspondance adressée par mademoiselle Phlipon aux sœurs Cannet, édition publiée fort défectueusement par Dauban, sagacement rectifiée par M. Cl. Perroud (*Revue de la Révolution française*, mai 1896, p. 391 ; les lettres d'amour de Marie Phlipon et Roland (édit. Perroud, in-8, Picard, 1909 ; enfin, une espèce de mémoire justificatif écrit par Marie Phlipon, pour l'édification de son amie Sophie. Ce curieux document inédit, découvert par nous à la Bibliothèque nationale, dans le recueil des papiers Roland, ms. 6244, éclaire les péripéties de cette intrigue épistolaire.

2. Ancien directeur des Traites à la Louisiane, devint membre du Conseil de Pondichéry et fut député par cette assemblée en 1776 pour venir à Paris traiter des affaires de la Colonie. Il retourna aux Indes et y mourut en 1778.

aux sollicitations pressantes de « son second lui-même »: ils partirent ensemble pour Paris.

Intrépide voyageur, Sainte-Lette, à soixante ans, parcourait le monde, moins occupé encore de commerce que de philosophie. Sévelinges, plus jeune de quelques années, sans jamais quitter sa province du Soissonnais, avait cependant traversé bien des vicissitudes. Il appartenait à une famille noble, opulente même; mais de mauvaises opérations et les vols des gens d'affaires le laissaient à moitié ruiné. « D'une sensibilité excessive, d'une trempe douce, tant soit peu mélancolique, d'un esprit méditatif et éclairé, d'un caractère confiant au suprême degré, son naturel, en le portant à la méditation, l'avait fait métaphysicien, et, pour se consoler, il cultivait les lettres en philosophe qui connaît leur douceur. » Pour le distraire, Sainte-Lette remit à son ami un manuscrit intitulé *Mes Loisirs*[1].

C'était l'œuvre d'une jeune fille de vingt-deux ans, dont un hasard lui avait fourni l'agréable connaissance. Sévelinges feuilleta ces cahiers couverts d'une écriture ferme et virile; il apprécia ces pages où se succédaient des pensées ingénieuses et de graves considérations philosophiques, historiques et littéraires. Quand Sainte-Lette proposa d'aller visiter l'auteur des *Loisirs*, Sévelinges l'accompagna très volontiers. Ils suivirent les quais déjà assombris par la brume d'octobre et parvinrent à la place Dauphine[2]: au coin de la rue de Harlai et du quai de l'Horloge, ils arrivèrent au logis de Gatien Phlipon, maître graveur du comte d'Artois. Sa fille, Marie-Jeanne Phlipon, regrettait de n'être pas née femme romaine ou spartiate; mais souriante et gracieuse dans son négligé, en baigneuse et camisole blanche, simplement coiffée de deux grandes boucles, elle dut apparaître aux deux amis comme l'incarnation vivante de la Julie de Jean-Jacques Rousseau.

La conversation s'engagea : M. de Sévelinges y prit peu de part. « Cependant, sous le voile d'une tristesse profonde, son

1. Une partie des *Loisirs* se trouve publiée dans le tome III des *Œuvres et Mémoires de madame Roland*, édit. Champagneux. Le reste est inséré dans le *Recueil* des Papiers Roland, ms. 6244 et 9533.

2. Cl. Perroud, *La Maison de madame Roland*, *Revue de la Révolution française*, avril 1909.

esprit, jetant des étincelles, laissait échapper des lueurs languissantes, éteintes promptement sous l'oppression d'un sentiment pénible. » Charmés par l'enjouement et l'originalité de la jeune fille, les deux amis la visitèrent fréquemment; ils se promenaient avec elle dans la campagne et partageaient le repas des Phlipon. Le moment du départ arriva trop vite au gré de tous. Sainte-Lette s'en retournait aux Indes; quand il vint dîner une dernière fois, il obtint, pour son ami, la faveur de garder encore un peu les cahiers des *Loisirs*. Le lendemain, 11 novembre 1776, M. de Sévelinges, seul cette fois, adressait aussi ses adieux à Marie. Leur entretien se prolongea tard : « Je restai seule à huit heures; je me mis à lire, au coin de mon feu, Beverley; je demeurais accablée sous des impressions tristes; j'éprouvais un malaise insupportable; je finis par pleurer abondamment pendant une heure... [1] ».

Ces départs ajoutaient au désarroi moral, à la crise qu'elle traversait depuis un an. « Je suis comme ces animaux de la brûlante Afrique qui, transportés dans nos ménageries, sont forcés de renfermer dans un espace qui les contient à peine, des facultés faites pour se déployer dans un climat plus fortuné, avec la vigueur d'une nature robuste et libre. Mon esprit, mon cœur trouvent de toutes parts les entraves de l'opinion, les fers des préjugés, et toute ma force s'épuise à secouer mes chaînes. O liberté, idole des âmes énergiques, tu n'es pour moi qu'un nom! » Elle se sentait tout à fait orpheline. Sa mère, madame Phlipon [2], âme céleste et charmante figure, n'était plus, et son père, insouciant, léger, vaniteux, s'il avait « le goût et le sentiment des beaux arts », témoignait aussi d'un penchant marqué pour les grisettes, le jeu et la parure. Peu d'assiduité dans le travail, des habitudes dispendieuses et des pertes d'argent n'avaient pas manqué de déranger ses affaires : la gène se faisait parfois sentir; Marie redoutait la ruine prochaine. Pour jouir de la liberté, Phlipon cherchait à marier sa fille, témoin gênant et peu indulgent de ses plaisirs. Il ne voyait là qu'une affaire d'argent; il la pressait d'accepter des partis riches, même vulgaires. Malgré les scènes et les

1. Lettre de Marie Phlipon à son amie d'enfance Sophie Cannet, 12 novembre 1776.

2. Décédée le 7 juin 1775.

reproches, mademoiselle Phlipon refusait obstinément les épouseurs présentés par son père : ses autres parents l'en blâmaient aussi ; elle se trouvait donc tout à fait isolée au milieu de sa famille, gens du commun et esprits bornés.

Déjà l'éloignement d'un certain M. Roland de la Platière [1], parti, depuis peu, pour voyager en Italie, lui avait été plus sensible qu'elle n'osait se l'avouer. Elle ne voulait voir qu'un « savant » dans ce grand homme maigre, quadragénaire, roide, négligé, dont l'aspect austère marquait une simplicité voulue. Mais elle ne pouvait oublier son sourire fin et expressif et elle se rappelait aussi le moment des adieux, quand, Roland réclamant un baiser, qu'elle lui rendait toute rougissante, elle avait entendu Sainte-Lette dire au voyageur, de sa voix grave et solennelle : « Vous êtes heureux de partir ; mais dépêchez-vous de revenir pour en demander autant ». Le bon et clairvoyant Sainte-Lette s'en allait aussi, pour toujours peut-être. Ami d'Helvétius, sectateur de Rousseau, « âme de feu, de salpêtre et de soufre », athée endurci cependant, le vieillard ébranlait par ses discours les croyances de mademoiselle Phlipon. Mais il savait la diriger dans ses lectures et lui donner le goût de l'étude. Il lui apportait les ouvrages de Locke ; sur ses conseils, Marie apprenait le latin ; tout en s'appliquant, la jeune fille pensait parfois au triste et mystérieux Sévelinges. Malgré leurs peu nombreuses entrevues, elle ressentait pour lui une étrange sympathie : « Les chagrins du cœur vivement éprouvés rendent intéressants ceux qui les subissent ; il est avantageux, pour un homme surtout, de se présenter environné des nuages d'une mélancolie dont la cause honore un bon naturel ».

La vie s'écoulait, monotone, avec toutes ses occupations habituelles : soins du ménage, musique, couture, littérature, cuisine et dessin. Mademoiselle Phlipon accomplissait consciencieusement ces tâches disparates, puis elle se réfugiait dans sa petite chambre pour y lire durant des journées et souvent très tard la nuit. Elle avait besoin de lire « comme de manger » et elle prenait tous les livres avec une curiosité

1. Roland, né en 1734. Nommé Inspecteur des manufactures à Amiens, en 1767, y devint le commensal de la famille Cannet ; on le considérait même comme un fiancé éventuel d'Henriette Cannet, l'aînée des deux sœurs. C'est par l'intermédiaire de Sophie, la cadette, qu'il connut Marie Phlipon.

avide : histoire, philosophie, mathématiques, romans, économie politique, théâtre, théologie, physique. Mais avec une vive intelligence, mademoiselle Phlipon possédait un esprit si clair, si hardi, si bien équilibré, un bon sens si naturel, qu'elle parvenait à dominer ce chaos d'idées et de systèmes contradictoires.



« Sollicitudes domestiques, inquiétudes forcées, soins extérieurs, déguisements nécessaires, menées adroites, voilà mon partage actuel, hélas! » C'est au début de l'année 1777 que mademoiselle Phlipon se plaint ainsi. Des circonstances pénibles l'obligent « à débrouiller une fusée à son père ». Elle s'y emploie avec habileté, mais sans délicatesse. M. Phlipon entretient au faubourg « une grisette qui n'est pas crottée ». Marie intercepte et décachette une lettre : elle y trouve une adresse. Le jour des Rois, affublée d'un jupon de siamoise fort court, avec un méchant guenillon de juste bleu, un grand tablier rouge, un gros mantelet d'indienne dont le coqueluchon lui couvre la tête, la voici qui court au logis. Elle frappe, elle entre; tout en interrogeant habilement, elle « dresse inventaire des yeux ». Puis elle quitte, après un court entretien, « cette brunette assez jolie, de l'âge de vingt et un ans ». Elle est fixée.

Alors pour se distraire, Marie entreprend des travaux littéraires, un discours académique [1], une dissertation métaphysique. Elle se souvient des cahiers prêtés à M. de Sévelinges et pense que, depuis bientôt quatre mois, elle reste sans nouvelles de lui. Elle écrit donc au gentilhomme soissonnais « pour ravoir tous ces méchants échantillons sur lesquels on prétendrait juger la pièce ». M. de Sévelinges renvoie *les Loisirs* et y joint une épître fort délicate. « Ses lettres aussi bien peintes qu'agréablement dictées me faisaient grand plaisir; elles por-

1. Le sujet proposé par l'Académie de Besançon était : « Comment l'éducation des femmes pourrait rendre les hommes meilleurs ». Bernardin de Saint-Pierre, mademoiselle Phlipon adressèrent leurs manuscrits, mais ils n'obtinrent pas de mention, l'Académie ne décerna aucune récompense, et remit cette question en concours l'année suivante.

taient ce caractère de philosophie douce et d'une sensibilité mélancolique pour lesquelles j'ai toujours eu beaucoup de penchant. Mes manuscrits me revinrent avec quelques observations critiques dont je fus très glorieuse, car je ne m'imaginais pas que mes œuvres valussent l'examen. »

Encouragée par la bienveillance de M. de Sévelinges, mademoiselle Phlipon lui adresse une copie de son discours composé pour l'Académie de Besançon ; il portait cette phrase en épigraphe : « Le sentiment est mon seul guide, puisse-t-il me tenir lieu d'esprit et de talent ! » M. de Sévelinges escomptait-il que, seul, le sentiment guiderait la jeune fille, lorsqu'il lui fit l'offre peu banale de venir philosopher à Soissons, en sa compagnie ? Il ne dissimulait pas l'étrangeté de sa demande : ce serait déjà philosopher, écrivait-il, que de prendre la résolution d'y venir et, pour devancer les objections de Marie, il ajoutait qu'elle était libre de se faire accompagner par une amie, qu'elle serait logée, dans son jardin, très loin de ses appartements, etc.

Mais les circonstances et les préjugés opposaient des difficultés sans nombre et mademoiselle Phlipon répond à Sévelinges « qu'il la désespère par son honnêteté même et que, sans avoir beaucoup de philosophie, elle en aura assez pour aller le voir avec autant de confiance que de plaisir ». Mais au lieu de partir pour se promener dans les allées ombreuses d'un jardin provincial, aux côtés d'un gentilhomme délicat et lettré avec lequel « on philosophe à force », elle reste à Paris et prépare pour son père des tisanes, dont elle devine l'usage : « l'embarras est d'autant plus grand qu'on sait bien que je ne suis pas Agnès, bien que je la joue quelquefois ».

Malgré sa pauvreté, Marie refuse toutes les propositions de mariage ; on la harcèle ; pour se libérer, elle songe à entrer au couvent, car « ce sacrifice extrême me paraît moins dur encore que celui de ma main à un homme ordinaire : j'avais de la peine à écrire ce mot, il est orgueilleux, mais il rend ma pensée ». Sur ces entrefaites, nouvelle lettre de Sévelinges, qui paraissait s'inquiéter de la situation de la jeune fille, s'ennuyer d'être seul, et faisait beaucoup de réflexions sur les charmes d'une compagnie pensante. Mademoiselle Phlipon trouva ces réflexions d'un grand prix ; elle répondit en rai-

sonnant longuement là-dessus. Mais M. Phlipon, dont la mauvaise humeur s'accroissait de jour en jour, voulut faire cesser ce commerce épistolaire, trouvant qu'il était assez inutile de faire de l'esprit qui coutât des ports de lettres.

M. de Sévelinges écrivit alors (vers le 4 octobre 1777) « la lettre la plus fine, la plus adroite qu'il soit possible d'imaginer; il souhaite de m'écrire sans les inconvénients que je fus forcée de lui faire connaître, et il m'a priée d'employer un expédient présenté de manière que nul autre que moi, en lisant sa lettre, ne puisse l'entendre ». Après réflexion, Marie le prie d'adresser ses lettres chez son oncle, l'abbé Bimont, chanoine à Vincennes; elle les recevra par cette voie à laquelle elle donne « le ton de réserve qui est convenable ». Leur correspondance se trouve donc maintenue, contre toute apparence, et M. de Sévelinges envoie tantôt des poésies, tantôt des œuvres plus sérieuses, son discours à l'Académie sur le faculté de parler. « Je lui avais demandé de ses œuvres; il les a brûlées en grande partie : ma demande le lui fait regretter; j'entre en communication de ce qui lui reste. »

Les lettres se succèdent : elles conservent toujours la finesse, la délicatesse, la sensibilité, l'élévation premières. Le cadre et les circonstances de cette aventure conviennent à l'imagination romanesque de mademoiselle Phlipon; le clandestin de tout cela lui paraît plaisant : « Ce n'est pas le secret qui me fâche, à beaucoup près, mais c'est la ressemblance du moyen avec ceux qu'on prend pour d'autres fins, et il me faut toute l'estime, que je lui porte et qu'il mérite, et enfin l'aveu d'un oncle pour dissiper ma répugnance ».

Au début de 1778, M. de Sévelinges, sans devenir plus explicite, se montra-t-il plus pressant? Mademoiselle Phlipon écrit alors à sa confidente Sophie Cannet : « Ne serait-ce pas une situation singulière que celle où, par des motifs raisonnés, la délicatesse m'obligerait à détacher quelqu'un du projet qui le flatte et qui me serait avantageux? Ne serait-ce pas une singularité de plus si ce quelqu'un et moi s'expliquaient sur ce sujet, presque sans le traiter, la finesse du sentiment en produisant une, dans l'expression, telle que d'autres l'entendraient difficilement. » Et elle ajoute, au sujet de la correspondance : « Le développement de ce qui s'y traite, l'influence de

ces choses sur les dispositions, les idées qu'elles font naître, les sujets étrangers qui viennent à la traverse, que sais-je, c'est un labyrinthe comme je n'en connais pas ». M. de Sévelinges se plaint de sa solitude, du dégoût que lui cause une foule imbécile ou perverse, puis il ajoute, comme par hasard, quelques détails sur sa fortune et sa situation. Marie Phlipon croit discerner la vérité, à travers les phrases alambiquées du gentilhomme soissonnais; elle se sent assez de patience, d'habile sûreté pour démêler les vrais sentiments de Sévelinges, pour « débrouiller cette fusée » de ses doigts allongés et minces qui annoncent de l'adresse et conservent de la grâce. Elle devine, elle cherche partout des allusions, elle arrive à se persuader : « Il m'offre sa main, en me témoignant, avec vivacité, l'extrême désir qu'il a d'obtenir la mienne. »

Mademoiselle Phlipon examine ces observations délicates : elle a pressenti les souhaits de M. de Sévelinges, avant qu'il s'exprimât clairement; elle trouve, en lui, toutes les convenances désirables; mais la médiocrité de leurs fortunes lui apparaît d'abord comme un obstacle infranchissable. M. de Sévelinges a deux fils. Le peu de bien qui lui reste vient de sa femme. Les enfants d'un second lit frustreraient les aînés d'une part de l'héritage. Et Marie répond par un refus; elle ne peut accepter cette union à cause de sa pauvreté : « Voilà ce qui me fait juger qu'en unissant mon sort au vôtre, je ne pourrais éviter de vous être à charge et de faire quelque tort à vos enfants et, ni vous ni moi, ne serions heureux d'un bonheur qui coûterait à d'autres ». Sévelinges lui écrit alors :

Vers le 10 janvier 1778[1].

Mademoiselle,

Une espèce de pudeur, dont l'éducation donne l'habitude et que la raison réprouve, m'a empêché de vous exprimer, avec clarté, les motifs qui s'opposaient aux souhaits d'un homme qui sait assez tout ce que vous valez, pour s'embarrasser peu de la fortune et de l'état que vous avez reçu du sort : non, mademoiselle, ce n'est pas le peu de bien que vous avez qui est un obstacle, non plus que la nécessité où je serai de vous faire part du mien dans notre société.

1. Ces lettres, toutes inédites, ne portent aucune date; nous rétablissons les dates à un ou deux jours près.

J'abandonne à mes enfants le double de ce qu'ils peuvent prétendre, ce que je ne fais point par acte judiciaire, mais par un acte continuel de ma volonté, sans autre obligation que ma promesse. Lorsque j'ai agi ainsi avec mes enfants, quelle serait leur ingratitude, leur extravagance, s'ils imaginaient qu'en leur conservant les fonds, il ne me serait pas permis de dépenser le revenu, que j'aurais réservé pour le ménage, avec une compagne, tandis que j'aurais pu l'employer à jouer, à manger, à voyager, à acheter des livres, etc. Mais (vous me permettrez de m'expliquer sans détour), les enfants que je pourrais avoir d'une jeune femme feraient à mes deux fils un tort aussi grand qu'irréparable, puisque les enfants de cette femme auraient leur part dans mon bien, de sorte que mes enfants partageraient peut être en huit, ce qu'ils auraient partagé en deux. La pauvreté ou l'opulence de ma seconde femme serait indifférente à mes deux fils, quant au partage de ma succession.

(M. de Sévelinges fait ici un long calcul pour me prouver cette dernière proposition. Il me donne ensuite des nouvelles de son ami, s'étend sur ma philosophie et ma tranquillité à prévenir l'avenir, ajoutant [1]) :

S'il arrivait un jour que vous vous trouviez dans l'embarras, je ne pourrais le souffrir, ou vous ne seriez pas assez généreuse pour recevoir du secours...

(Il se livre ensuite aux réflexions sur les difficultés que quelqu'un qui pense comme moi doit trouver à former un établissement, finissant ainsi) :

Je m'arrête sur toutes ces spéculations, et je ne me console que dans l'espérance des événements que j'attends, sous peu d'années, de la fortune et du retour de Sainte-Lette [2] et des arrangements auxquels vous vous prêterez, dès qu'il ne faudra que de la force d'âme, de la sensibilité, de la générosité, de la raison et de l'estime pour des amis qui passeraient le reste de leur vie à vous plaire, à vous aimer, à vous respecter, à vous faire honorer de tous ceux qui auraient l'avantage de vous connaître.

Marie répond :

Vers le 23 janvier 1778.

Monsieur,

Plus on s'estime réciproquement, plus on est jaloux de s'entendre. Cependant, j'éprouvai la gène de cette espèce de retenue, qui s'unit

1. Les lignes mises entre parenthèses sont des anotations intercalées par Marie Phlipon, dans le texte des lettres, comme un commentaire.

2. Sévelinges avait sans doute confié à Sainte-Lette de l'argent pour l'employer à des spécutations aux Indes.

parfois à la clarté de l'expression, jusque dans l'intimité de la confiance et je ne me défendrai pas de vous avoir peut-être compris qu'à demi... Vos calculs m'ont fait sourire, malgré toute leur justesse, parce qu'ils ne répondent pas à ma pensée. Croyez-vous qu'une femme assez riche, maîtresse d'elle-même et de son bien et à qui vous en auriez dit autant qu'à moi-même, ne saurait pas vous obliger à compter différemment? Quel autre moyen de remédier aux inconvénients? ou plutôt, s'il en est un autre, serait-ce assez, pour que j'ose le spécifier, d'y ajouter foi pour mon compte? J'ai apprécié la vie, je me suis fait une étude d'établir en moi ce qui peut la rendre supportable; tout est ressserré dans mon cœur, j'ai peu de chose à perdre au dehors. Couler ses jours en paix, au sein de l'amitié, les finir enveloppé de ses vertus, honoré des regrets des sages, c'est un bien que l'on goûte plus aux derniers rangs, que sur le premier trône du monde.

Sévelinges écrit à Marie Phlipon vers le 1er février, et, selon sa coutume, il adresse sa lettre à Vincennes. Flatté, sans doute, dans son orgueil d'homme mûr, par le tour de cette aventure, Sévelinges conserve dans sa réponse un ton d'ambiguité un peu suspecte; il n'affirme rien; il ne dit ni oui, ni non :

Vers le 1er février 1778 [1].

Mademoiselle,

Je ne me suis pas trompé dans mes conjectures... Vous m'avez présenté, avec toute la délicatesse qui vous convient, l'expédient que je ne devais pas vous présenter... Je ne le devais pas, sans doute, pour plusieurs raisons dont celle-ci suffit : c'est qu'on ne doit pas promettre ce que l'on n'est pas sûr de tenir. Devant nos yeux seraient deux âges fort différents : l'un fortifierait votre noble résolution, l'autre affaiblirait la mienne. Je me connais assez pour être certain que l'extérieur le plus charmant s'anéantirait dans mon esprit par la considération des bonnes qualités que vous avez et de celles que je présume. Mais je sais que je ne suis pas exempt d'une illusion passagère et que, naturellement modéré sur tout, l'ardeur, la véhémence de mes souhaits a toujours été en même raison que leur rareté. Si la vertu consiste dans la violence qu'on se fait, l'individu qui possède la vertu, prise dans ce sens, peut seul juger de lui-même. Pour moi, je vous déclare, mademoiselle, que j'ai fort peu de vertu; je vois bien, par comparaison à la plupart des gens, que j'ai des qualités qu'ils n'ont pas, mais si je ne fais pas le mal, c'est que je

1. Cette lettre parvient à Vincennes vers le 5 février, le chanoine Bimont la remet à Marie Phlipon le 10 mars seulement.

n'ai aucune envie, ni même aucune idée de le faire, et si je fais le bien, c'est que j'y trouve du plaisir...

A en juger, mademoiselle, par votre manière d'être et de penser, et en me flattant de la conservation de votre estime, je vois que deux ou trois ans rendront certain le triomphe de la raison, me donnant le temps de régler avec mes enfants, devenus tous deux majeurs, et de recevoir des nouvelles qui décideront si je puis demeurer à Paris. C'est ma patrie : il y a longtemps que je souhaite de m'y fixer et peut-être que la circonstance me le ferait désirer vivement.

Les préjugés du cœur et de la société font un grand effet sur moi, je les combats avec courage, mais je ne les brave point, c'est bien assez de les vaincre. Le séjour de Paris, par la liberté et l'incognito dont on peut jouir, me sauverait de certains désagréments que je pourrais éprouver dans cette ville, où les sots abondent. Si la raison ne s'oppose point d'un côté, à ce que cette même raison me conseille de l'autre, je peux parvenir à faire la plus belle, peut-être la plus honorable et la plus heureuse action de ma vie.

Mais, le chanoine Bimont, qui n'attache aucune importance à cette correspondance, garde la missive durant plus d'un mois et ne la remet à sa nièce que vers le 10 mars. Mademoiselle Phlipon reste donc sans nouvelles de Sévelinges pendant plus d'un mois : elle s'énerve et s'exalte, reprend toutes les lettres; cette lecture lui cause une incertitude extrême : « Je vois clairement que M. de Sévelinges, pénétré de ses obligations autant que du désir d'avoir une compagne qu'il aime et dont la société lui paraît désirable, avait imaginé un projet qu'il n'osait et ne pouvait me proposer qu'à demi. Mon refus précis et prompt lui fit penser que je l'entendais, sans être de son avis. Ce projet était de se procurer seulement une sœur, sous un autre titre de pure convenance. Je lui sais gré d'un dessein que mes raisonnements justifient, que je trouve honorable pour tous deux et que je me sens capable de remplir. » Tout condamne mademoiselle Phlipon à un célibat de raison ; on peut se dispenser de payer à la société la dette que l'on contracte en recevant l'être. Mais le célibat dans le mariage? « Combien cette idée serait chimérique pour les trois quarts de mes semblables! il me semble qu'il n'y avait que M. de Sévelinges et moi qui puissions la concevoir. » Maintenant elle redoute que sa lettre du 23 janvier n'apparaisse pas suffisamment claire; elle veut écrire sans

détours, elle recommence plusieurs brouillons, elle hésite : « Je ne sais si je corrigerai ma lettre, tous ses inconvénients, car il y en a, se présentent à mon esprit... la plaisante situation que celle où je devais craindre que mon mari ne devienne amoureux de moi... Ah ! onze lustres sont d'assez bons garants, je suis tentée de croire que M. de Sévelinges se ravisera et que rien ne se fera ; ma foi c'est une vraie fusée que le temps débrouillera ! » Et sans connaître la réponse de son correspondant, Marie jette imprudemment à la poste le 1er mars sa missive. « Je dirai tout, écrit-elle au gentilhomme soissonnais ; en considérant des obstacles qui avaient dû vous frapper avant moi, j'ai songé que vous aviez pu les surmonter en ne cherchant qu'une sœur et une amie sous un autre titre de pure convenance. Envisagées sous cette face, les choses ne m'ont plus présenté d'aspect qui blessât l'équité ; je vous sais gré d'un projet que mes raisonnements justifient, que je sais honorable à tous deux et que je me sens capable de remplir... J'accepte la main que vous m'offrez, seulement comme l'unique moyen praticable à mon âge, à mon sexe, de vivre près de vous, de m'occuper de ce qui peut vous plaire et de vous consacrer toutes les affections d'un cœur heureux de contribuer à la satisfaction d'un des objets les plus estimables que renferme la société. » La lecture de cette épître plonge Sévelinges dans un abîme de réflexions : il s'étonne, il ne comprend plus, il doute de la bonne foi de la jeune fille, car il ignore que le chanoine Bimont conserve, encore à Vincennes, la lettre adressée à mademoiselle Phlipon au début de février ; il écrit alors :

Vers le 4 mars 1778[1].

Mademoiselle,

Je reçois de vous, aujourd'hui mardi, quatrième jour de mars, votre lettre du 1er, elle excite en moi divers sentiments dont le contraste est pénible. Les expressions de votre estime, dont je ne mérite qu'une partie, me flattent et m'humilient. Les deux erreurs que cette lettre me fait craindre, me causent un déplaisir qui se changerait en une grande peine, si je ne doutais beaucoup de la réalité d'une de ces deux erreurs qui me touche infiniment plus que l'autre.

1. Lettre remise à Marie Phlipon le 10 mars. Entre parenthèses, les annotations de Marie Phlipon.

(Il me parle de la réponse précédente que je ne parais pas avoir reçue[1], ce qui ne peut être causé, ajoute-t il, que par un accident fâcheux, ou une intelligence très désagréable — un peu d'obscurité dans ce mot intelligence me l'a fait relever vivement et nous a fourni, réciproquement, matière à procès).

Mais je serais douloureusement affecté, mademoiselle, si ma haute estime pour vous avait chargé mes expressions d'une équivoque, capable de vous faire croire que je vous avais offert ma main. J'ai lieu de le craindre, quand je m'arrête à vos termes : « Faut il, ô ciel, que ce qui me comble d'honneur et pourrait me combler de joie, produise en moi le trouble et l'inquiétude? » Cependant ne dois-je pas me rassurer contre le malheur de vous avoir trompée innocemment, en songeant aux effets certains dont j'ai été et suis toujours pénétré, car, toujours occupé de la douceur inappréciable de vous avoir pour compagne, je l'ai été toujours, et encore davantage, des obstacles insurmontables qui s'y opposent, au moins pour le présent, sans le cœur d'un père qui aime la justice et ses enfants, et qui se croirait criminel et déshonoré en leur faisant tort. Fâché, et comme irrité de cet inconvénient terrible, j'ai pris plaisir à imaginer qu'il y aurait un expédient. Je vous l'ai laissé entrevoir, et vous avez eu la bonté (mon âge m'empèche de dire la générosité) de le saisir, mais il est infiniment différent de trouver un expédient... comme démontré propre à la chose, ou comme pouvant être pratiqué par celui qui l'imagine. Vous ne verrez dans aucune de mes lettres, que je ne trouvais plus aucun obstacle, aucune difficulté, et qu'il ne me manquait plus que votre consentement.

(M. de Sévelingues a raison, quant aux termes, mais je doute qu'il l'ait dans le fond. Entre les personnes qui ont de l'éducation et de la politesse, les expressions ménagées portent à l'esprit une signification plus étendue que ne seraient les mots propres; ceux qui les emploient, en connaissant leurs effets, doivent être jugés sur ces derniers.)

Je puis donc me rassurer contre l'affreuse idée de vous avoir trompée; ces termes : « J'accepte la main que vous m'offrez » signifient « j'accepte la main que vous m'avez offerte, ou plutôt que vous m'avez témoigné envie de m'offrir, aux conditions que vous avez jugées, et que j'ai jugées moi-même nécesssaires; je remplirai ces conditions, voyez si vous voulez et pouvez les remplir. »

(Et quelle autre chose pouvait signifier ce que je lui avais écrit? Ici la patience a manqué m'échapper.)

J'admire votre résolution, non à cause de moi qui ai cinquante-huit ans, mais à cause de la privation possible d'une autre; j'admire

1. C'est en effet la lettre du 1er février demeurée à Vincennes jusqu'au 10 mars et que Marie recevra en même temps que celle du 4 mars.

votre sagesse et je sens vivement toute la reconnaissance que je vous dois; mais, si vous eussiez reçu ma dernière lettre, vous auriez reconnu qu'il y avait beaucoup d'obstacles à lever et que l'accomplissement de mes souhaits dépendait de l'avenir.

(Suivent le précis de cette lettre, avec plusieurs réflexions dont une bonne partie pouvait être abandonnée à mes soins, car je n'eusse pas manqué de les faire et de les lui présenter, peine qu'il a probablement voulu m'éviter. L'événement qui serait très capable de faire son bonheur est attaché au retour d'un ami, qu'il disait, dans sa lettre d'octobre, devoir craindre de ne plus revoir.)

La prudence, la bienséance, votre bien être et le mien le demandent; en voici les raisons décisives :

1° Dans quatre ou cinq ans, votre persévérance et la mienne seront éprouvées et la connaissance réciproque sera plus grande.

(Dans quatre ou cinq ans, il y avait dans l'autre lettre, dans deux ou trois ans, ces différences sont peu de chose, mais ce que je sais bien, c'est que la sincérité parfaite n'a qu'un langage toujours uniforme.)

2° Je serai plus vieux, vous serez moins jeune, ce sera un double secours pour s'assurer de vivre comme frère et sœur, car, etc...

(Il y a ici un aveu, dont j'ai ri de bon cœur; en vérité, ces hommes sont longtemps hommes et faibles.)

3° Mes affaires avec mes fils mineurs seront arrangées, leur sort sera décidé.

(4° Autre considération sur des préjugés au-dessus desquels on avait précédemment fait gloire de s'élever avec courage et qui rentrent dans le nombre de celles que j'avais dessein de répéter.)

5° Je suis persuadé, mademoiselle, que vous trouverez mes raisons judicieuses, ne doutez point de la reconnaissance dont je suis profondément pénétré; je sens tout le prix de la moindre inclination d'un cœur que les richesses, les honneurs et l'orgueil ne pourraient séduire et qui, exempt de caprices et d'illusions, ne se rend qu'aux charmes de la pure amitié, de la sagesse et de la raison.

(J'ai cru voir, dans cette conclusion, je ne sais quel air de triomphe qui ne m'a pas plu.)

Le 10 mars, seulement, Marie reçoit, à la fois, les deux lettres de Sévelinges, celle du 1er février et celle du 4 mars : confusion, dépit; elle semble plus vexée qu'attristée, on sent que cette intrigue avec de Sévelinges n'est qu'un amour de tête, un passe-temps littéraire, où le cœur reste libre. La correspondance de mademoiselle Phlipon et du gentilhomme sert de prétexte à des assauts d'esprit; c'est un étalage de nobles

sentiments et de belles phrases et rien de vraiment sincère n'apparaît là-dedans. Marie voudrait s'évader du milieu où elle vit; un mariage avec M. de Sévelinges rendrait la chose possible; mais elle hésite à sacrifier sa jeunesse pour s'assurer une position qu'elle redoute équivoque, incertaine. Sévelinges, retenu par une vanité nobiliaire, craint des charges ruineuses; il ne veut pas donner son nom à une roturière sans fortune, et il n'ose proposer crûment à mademoiselle Phlipon de devenir sa maîtresse. Plus Marie réfléchit, plus elle trouve dans l'ensemble « une singularité assez indéfinissable; il reste au fond du creuset quelque chose de louche et d'incertain », et elle écrit à de Sévelinges :

Vers le 10 mars 1778.

Je me trouve bien confuse de vous avoir humilié, votre résolution n'a rien que je n'aye attendu, si la prudence ne faisait votre éloge, l'amour-propre d'une femme, en pareil cas, vous laisserait il manquer d'excuses? Mais, le trouble pénible, que vous me dépeignez, me cause de l'étonnement : quoi donc? Si j'avais été un peu plus loin que vous ne vouliez, lorsque vos intentions ne pouvaient être de me faire songer à ce qui ne devait pas m'occuper, et que vous ne disiez rien que vous n'eussiez réfléchi, il ne me resterait qu'à sourire de l'enthousiasme qui m'avait portée à vous proposer héroïquement le rôle de Tantale.

Vous vous défendez, comme d'une mauvaise pensée, d'une chose que je n'ai pu concevoir de votre part, ni vous présenter de la mienne, qu'avec des conditions qui la rendent impossible, ou louable. N'admirez-vous pas, Monsieur, comment la délicatesse, en affaiblissant certaines expressions, leur donne d'énergie, parce que la personne qui les juge, voulant tenir compte de cet affaiblissement, rend aux expressions une signification parfois trop étendue? Qu'est il enfin arrivé qui doive vous affecter douloureusement? La peinture de vos souhaits m'a prouvé votre estime, le témoignage de mes dispositions vous convainc de la mienne. Nous sommes à des termes semblables, avec la satisfaction égale pour tous deux, d'avoir rendu justice l'un à l'autre. Le plaisir que j'aurais à vous faire ici l'histoire de ma pensée ne peut vaincre l'appréhension de vous fatiguer par des détails multipliés. Rappelez-vous seulement votre lettre que vous m'avez écrite, notamment celle du 4 janvier. Comparez mes réponses, supposez une femme sensible, singulièrement jalouse de ne pas se laisser surpasser en générosité, vous apercevrez distinctement, par quel degré je suis venue à vous proposer et vous attribuer un projet

dont vous avez jeté la première idée; j'étais loin de croire que, pour son exécution, mon consentement fût devenu la seule chose nécessaire : j'aimais à le donner, pour répondre à ce que vous m'aviez exprimé, satisfaisant ainsi ma reconnaissance; je ne perdais pas de vue les difficultés, je les notais, en vous abandonnant la combinaison des résultats... Si ma situation ne m'eût pas offert un jour favorable, je me serais interdite même la satisfaction d'approuver votre expédient : c'est lorsque je puis rester dans mon état, sans crainte pour l'avenir, que je donne l'aveu de le quitter, en cas de possibilité.

Il est permis d'énoncer avec la plus haute franchise, quand on ne peut se proposer d'autre intérêt, même de plaisir, que celui de l'union des cœurs. Je conviens que les difficultés à vaincre ont pour moi des attraits. Je me crois meilleure, de beaucoup, quand j'ai fait, par raison, ce qui me coûtait extrêmement. Vous me supposez trop indulgemment exempte d'orgueil (ce serait plus vrai quant à la vanité). Le premier sied un peu aux âmes fières : à ce titre, j'en suis pourvue d'une dose suffisante.

J'ai la méchanceté de ne pas tenir grand compte à votre modestie, de vos humbles déclarations, quoique vous puissiez dire, c'est avoir bien de la vertu que de ne se plaire qu'en elle, c'est au moins la vertu la plus sûre, la seule inébranlable, que celle qui a son principe dans un goût si sain, si juste, dans un naturel si bon et si droit.

(Je consens ensuite à recevoir directement, ainsi qu'il m'en a priée, les lettres qui ne traiteront que de littérature et de philosophie.)

Je crains, uniquement, qu'une opinion trop avantageuse des ressources de mon esprit ne se trouve mal justifiée. Mes connaissances sont très bornées, mes vues ne sont rien moins que profondes, je ne suis qu'une femme, et rien de plus, toute ma philosophie est dans mon cœur, dont la sensibilité trouble souvent mes spéculations et modifie mes jugements. Il peut arriver fréquemment, qu'à la place d'une réponse judicieuse, d'une discussion exacte, vous n'ayez que les bluettes d'une imagination volage, ou le babil d'une plume vagabonde. La seule chose, dont je puisse répondre, c'est que vous me trouverez toujours simple, aimant le vrai, cherchant à le connaître, peignant ma pensée sans détours, et disposée à jeter mes doigts au feu plutôt que de ne pas tracer ce qui m'affecte, au moment où j'écris.

M. de Sévelinges, sans doute, éprouve le remords d'avoir troublé, blessé inutilement ce jeune cœur ardent; il sent la confusion, le chagrin, le dépit que doit provoquer son refus; il cherche à s'excuser, à reprendre la correspondance interrompue.

Votre lettre achève de me convaincre que vous avez un caractère adorable si vous êtes sincère en tout, et spirituel, agréable, indulgent. Si vous avez dissimulé si honnêtement, je ne vous fais point injure parce que je vous ai à peine vue et que je doute en philosophie.

Puis il ajoute qu'il compte adresser tous les quinze jours au B... de V... [1] suivant le besoin, un courrier où il ne sera question que de littérature, se réservant la voie de Vincennes pour ce qu'il aurait à dire de secret ou de particulier. Marie expédie cette réponse :

Vers le 12 mars 1778.

Vous doutez, Monsieur, et je ne m'en offense pas. Comment trouverai-je étrange une disposition dans laquelle je me tiens moi même tant que je puis conserver du sang froid? Il fut un temps où je m'irritais de n'être pas assez tôt connue, mais lorsque j'eus senti l'extrême difficulté de juger sûrement les autres, je cessai d'exiger pour moi, ce qui ne pourrait avoir lieu que dans l'ordre des exceptions, car, avec l'ambition de mériter celle ci, je n'ai pas la prétention de les obtenir. L'alternative, où vous me placez, n'a rien que de flatteur. Comme dans l'un ni l'autre cas, je n'ai pas à rougir de moi, la supposition de l'un des deux ne me fait aucune peine, l'évidence est impossible. J'ignore le moyen infaillible de me procurer cette dernière, dans les résultats à faire de l'étude de ses semblables, ou plutôt dans l'observation de chacun d'eux; je ne sais encore s'il y a pour les juger des règles générales et certaines.

J'appellerai souvent mon cœur à l'aide de mon entendement, mais l'agréable fripon n'est rien moins qu'à l'abri des erreurs et je me défends d'adopter ses décisions avec une entière confiance. Vous vous servez d'une chicane aussitôt abandonnée qu'entreprise, par un procès rigoureux dans les formes; sans répondre au vôtre, je pourrai vous en intenter un sur votre procédé, si ce n'était agir comme les plaideurs de mauvaise foi. Je me garderais bien désormais d'établir à faux le plus léger soupçon. Je m'en repens après de si bon cœur que, tout additionné, je donnerais trop d'avantages à ceux que j'aurais cru, pendant quelques instants, avoir tort. Je ne pense pas que vous ayez souvent besoin de l'adresse de Vincennes. Le moins que vous pourrez vous en servir en conservera la sûreté. Quant aux objets de philosophie, dont vous pourriez vous permettre la discussion, il en est un, ou deux, à l'égard desquels je vous prierai d'observer quelques ménagements... En fermant les yeux sur mes opinions

1. Sans doute poste restante, bureau de Vaugirard.

secrètes, dont on[1] n'est peut être pas fort assuré, on pourrait ne pas trouver bon que je m'entretins librement. C'est précisément cette considération qui m'a portée, dans le temps, à vous faire entendre que, parfois, je ne voyais pas vos lettres seule.



Marie Phlipon sent alors la nécessité de justifier sa conduite; elle rédige dès le 15 mars une sorte de mémoire qu'elle adresse à Sophie Cannet sa confidente :

Mars 1778.

Mon intention est de repasser aujourd'hui un peu dans le détail, la correspondance de Sévelinges et les idées qu'elle a fait naître dans mon esprit. Je t'en ai trop dit pour ne pas chercher à te satisfaire, autant qu'il m'est possible. Ce que je t'ai mandé de la réponse de M. de Sévelinges a dû te paraître si singulier, que je crois bon de te faire un extrait raisonné des choses que nous nous sommes écrites et de celles qui m'avaient préoccupée.

Je remarquerai préliminairement que la signification des termes quelconques acquiert plus ou moins de force et d'étendue selon le caractère de celui qui s'en sert, l'occasion où il les emploie et la liaison qu'il met entre eux. Cette considération est d'un grand poids pour faire valoir les résultats qu'on peut tirer de phrases assez simples en elles-mêmes[2].

. . . .

Eh bien, ma Sophie, que dis tu de tout cela: en vérité je suis quelquefois tentée de me reprocher un peu à moi-même de m'être laissée emporter au delà du vrai. J'ai l'esprit assez actif (ainsi que je l'écrivis une fois à M. de Sévelinges), non toujours fort et étendu, je saisis vivement le côté d'un objet, le reste m'échappe et le sang-froid fait découvrir l'erreur. Heureusement, j'ose le dire, les fautes de ce genre sont au compte de mon imagination, plus qu'à la charge de mon cœur, dans lequel je retrouve au moins des principes de consolation. Rien n'est plus applicable à ce qui m'arrive avec lui; mais j'ai beau le justifier à mes propres dépens, je sens malgré moi que ma confiance pour M. de Sévelinges n'est plus aussi parfaite; je vais l'observer, l'étudier, je me tiendrai pour ainsi dire en garde autant que peut le permettre ma franchise naturelle, car je serai toujours plus fidèle à mon caractère qu'exacte aux résolutions qui le

1. Cet « on » désigne M. Phlipon qui, à cause des frais de poste, jugeait inutile cette correspondance.

2. Suivent les lettres et les extraits publiés ci-dessus.

contrarieront. Je suis en peine de ce que je dois penser de lui sans pouvoir me déterminer fixement, il m'en coûte d'affaiblir l'opinion que j'avais conçue de sa personne. Cependant en mettant l'illusion pour ma part, je trouve encore dans la conduite de M. de Sévelinges quelque chose qui n'est pas d'accord avec l'idée que je me fais d'un homme prudent, spirituel, délicat et sincère. La prudence devait arrêter l'expression de ses souhaits, si les obstacles à leur accomplissement lui paraissaient insurmontables; du moins fallait-il que le sentiment de ceux-ci fût plus marqué, et non pas accompagné de réserve, de suppositions qui m'engagèrent à m'expliquer. Son esprit prévoyait indubitablement l'effet de ces ménagements affectés. Dès lors, sa délicatesse n'est pas intacte et son procédé manifeste moins de sincérité que de finesse et de curiosité...

Si j'avais suivi mon penchant, j'aurais écrit tout cela à M. de Sévelinges. Je serais entrée dans le détail de sa conduite, l'examen de ses effets, l'exposition de mon jugement, quitte à le blâmer en face ou à m'accuser de bonne foi, selon la force de ses défenses et le résumé de mes discussions. Qu'il aurait eu de plaisir à me voir me débattre si chaudement, lui faire son procès avec une gravité comique, m'embarrasser peut-être de nouveau par ses retours adroits et finir par avouer, avec l'ingénuité d'une novice, que je m'étais trompée. Pour cette fois, je n'ai pas cru qu'il fût juste de lui donner cet avantage; une femme en laisse prendre un bien grand à l'homme, même le plus honnête, auquel elle écrit ce qu'elle a dans le cœur. Instruite par sa propre leçon, j'ai pris en m'approchant le plus près possible de la vérité et souvent ne faisant qu'un avec elle, le ton de bonté, d'aisance et de politesse que je veux conserver sans préjudice à la dignité féminine et aux réserves que je jugerai convenables. C'est la première fois que je lui ai écrit avec précaution; je ne me suis point exprimée d'une manière opposée à ma pensée; mais je n'ai pas laissé échapper tout ce que je pensais.

N'as-tu pas remarqué son observation? Il me trouve d'un caractère adorable, si je suis sincère en tout, et spirituel, agréable et indulgent si j'ai dissimulé si honnêtement. Dissimulée... M. de Sévelinges trouve donc que j'aurais pu choisir un autre ton? Que ces lettres prêtent assez à l'opinion qu'il m'a supposée sur ce qu'elles offraient pour que j'entreprisse de la justifier? Le doute qu'il affecte ne serait-il pas encore une petite finesse pour m'exciter et me conduire insensiblement à m'expliquer? Dans ce cas, c'est une batterie perdue, tu vois que je le laisse douter à son aise. En vérité, me voilà sur la méfiance : j'éplucherai tout avec scrupule. Au milieu de ce brouillard, je ne sais ce que je donnerais pour m'assurer que M. de Sévelinges n'a pas eu l'intention maligne d'aller à la découverte, que ses expressions dictées uniquement par le désir de me prouver son

estime, n'ont point eu pour but de m'engager dans des explications qu'il faudrait attribuer à la seule vivacité de mon imagination. J'aimerais cent fois mieux avoir à me reprocher de l'étourderie, de l'illusion, tout ce que l'on voudra que de reconnaître ces petitesses, dans un homme fort au-dessus du commun, que j'ai cru digne de mon estime. Je serais beaucoup plus mortifiée de m'être abusée dans ce point que de lui avoir gratuitement donné une intention qui lui ferait honneur. Je maintiens de tout mon pouvoir ma bonne opinion sur son compte; mais je te proteste qu'avec aucun des hommes, il ne m'arrivera désormais de développer tous mes sentiments...

Fais-moi le plaisir de me marquer ce que tu penses de M. de Sévelinges. J'ai la meilleure envie de le trouver exempt du moindre reproche... J'ai aimé une fois dans ma vie, tu le sais; tu m'as plainte; l'expérience m'a forcée de reconnaître dans celui que je croyais un Socrate [1], de l'inconséquence et de la fausseté. J'ai appris à voir d'un œil plus sévère : dans cette disposition, je rencontre un être dont la connaissance et l'examen me semblent autoriser mes préférences, je les désigne à peine que j'aperçois, dans les procédés, je ne sais quoi qui n'est pas net et qui m'oblige à me remettre en suspens...

Je suis singulièrement prévenue comme toi des douceurs de la maternité; j'avoue que j'ai besoin de me rappeler toutes mes observations lorsque je rencontre un être que je crois être digne d'être père, pour me défendre de quoi? ma foi, je ne sais; mais la supposition des qualités nécesssaires à un bon père donne sur mon cœur une espèce d'ascendant contre lequel je me tiens en garde. Heureusement l'occasion de me précautionner ainsi se présente trop rarement pour jamais me fatiguer, et il fallait la réunion des circonstances qui se sont rencontrées, pour m'établir dans la résolution que je prenais à l'égard de M. de Sévelinges. Je trouvais, dans ses propres enfants, le sujet d'exercer une partie des devoirs qui me semblent si touchants. Le sacrifice perpétuel que je leur aurais fait offrait à ma délicatesse (ou à mon amour-propre si l'on veut), l'aliment le plus flatteur et le gage infaillible d'une haute estime de la part de leur père. Combien cette double considération peut enflammer un courage! Les hommes ont beaucoup de penchant à se croire nécessaires dans un certain sens. M. de Sévelinges, qui connaissait mon tour d'esprit et mes affections dominantes, était peut-être jaloux de pénétrer ma façon d'être pour un objet qui fait le mobile de tant d'actions, c'était une expérience à faire pour un philosophe qui observe et calcule tout. Je lui suppose ce motif, s'il n'a pas été parfaitement sincère, droit dans toute sa marche et, dans ce cas, il

1. Pahin de la Blancherie.

a manqué son but sans le savoir. Je me suis peinte plus indifférente que je ne le suis réellement ; avec toute ma modération, je sens fort bien, parfois, que les jours ne sont qu'une moitié de la vie, mais je me rongerais les ongles jusqu'à la racine, plutôt que de jamais laisser rien entrevoir d'approchant à un homme, fût il mon mari, en bonnes formes. Je sais d'ailleurs combien les affections du cœur, les occupations de l'esprit peuvent distraire de toute autre chose ; je ne me croyais pas imprudente en imposant un combat dans lequel je connais mes forces, je me donnais des liens solides, j'imaginais toutes les précautions à prendre pour les fortifier encore. Enfin, comme je te le disais, l'assurance de ses propres dispositions est la plus importante, mon rôle n'est pas le plus difficile, quiconque n'est chargé que de la défense, se tient aisément tranquille, tant qu'on ne lui dit rien. En vérité, cette situation imaginaire[1] m'a fort exercée et si je me suis trompée dans le jugement des intentions de M. de Sévelinges, je ne donnerai pas cette erreur pour beaucoup. Elle m'a servi à m'éprouver, à me consulter, à me connaître, à me faire combiner une infinité de choses différentes, à développer et assurer des sentiments et des dispositions qui me rendent contente de moi[2].

Je suis déterminée plus que jamais à rejeter toutes les considérations quelconques qui me feraient former une union où je n'espérais pas goûter le bonheur du rapport des sentiments et des principes. La difficulté d'en juger me fera balancer à la vue des apparences, et des circonstances particulières de ma situation pourront, si elles ne changent pas, me retenir pour leur part et perpétuer mon inaction. L'indisposition de mon père, lorsque l'événement lui fera connaître une substitution[3], me paraît moins dure à supporter dans le secret, qu'elle me le serait, avec l'obligation d'en faire connaître le sujet, ou d'affecter une ignorance qui me sièrait mal, aux yeux de celui que j'aurais pris pour mon second. Il m'en coûte assez d'en être instruite actuellement ; pourquoi ces bons parents[4] ne m'ont-ils pas caché leurs arrangements ? En vérité, je suis injuste : l'équivoque qu'ils ont ôté à mon avenir m'aurait peut-être insensiblement portée à des résolutions que j'aurais pu regretter dans la suite... Telle assurée que je me sente et que j'aie été contre les appréhensions d'une certaine espèce, qui sait si elles n'eussent pas été semées par le temps, éveillées par les sollicitations qui auraient reçu d'elles un fondement

1. Le célibat dans le mariage.

2. Mademoiselle Phlipon se sentait de force à mener à bonne fin son roman à peine ébauché avec Roland !

3. Phlipon venait d'être frustré d'un héritage futur que Marie devait recueillir à sa place.

4. Les Besnard, ses oncle et tante, qui lui assuraient leur succession à venir.

et un appui favorable. Allons, tout est bien, c'est l'axiome de Pope, je tâche d'en faire le mien.



De longs mois s'écoulent : plus d'allusions à Sévelinges ; mais, au début de novembre 1778, quelqu'un se présente dans l'atelier de Phlipon, qui désire un cachet : Marie fait les conventions pour le prix et pour l'ouvrage. L'inconnu s'en va rapidement, avec des façons honnêtes, mais sans lever les yeux... Il revient, reçoit le cachet, paye, sort aussitôt, les yeux toujours baissés. Marie doute ; la ressemblance la frappe : « Oui, c'était l'air pénétré de M. de Sévelinges à l'époque de la perte de sa femme. C'était l'air qu'il devait avoir encore après la perte de son ami Sainte-Lette[1]. C'était ce sérieux que le commun des hommes appelle froideur et qui montre aux gens sensibles une âme violemment affectée ». Mademoiselle Phlipon oublie bien vite cet incident : cependant, par l'intermédiaire complaisant de Sophie Cannet, elle échange, au début de 1779, quelques compliments de convenance avec le gentilhomme soissonnais. Elle est occupée ailleurs : Roland, revenu d'Italie, a réclamé ce second baiser que Sainte-Lette lui prédisait si doux ; il visite fréquemment chez la jeune fille ; ils étudient ensemble l'italien, et il semble à Marie que *l'amicizia non e cosi ardente nelle sue carezze...*

Rappelé à Amiens par ses fonctions d'inspecteur, Roland quitte Paris. Sévelinges, lui, médite d'y venir, et il écrit à mademoiselle Phlipon pour lui annoncer sa prochaine arrivée. Pas de réponse ; la jeune fille doit redouter la présence du gentilhomme qui embrouillerait « la fusée » nouvelle ; son roman avec Roland réclame toute son attention. Avertie par sa récente aventure, elle veut d'abord que Roland s'engage formellement, en termes précis et clairs. Ce résultat enfin obtenu, soit qu'elle redoute les indiscrétions des sœurs Cannet, soit que prudemment, loyalement, elle veuille avertir son fiancé de ses relations avec l'équivoque Sévelinges, Marie lui fait remettre par Sophie le mémoire justificatif de mars 1778.

1. Sainte-Lette venait de mourir à Pondichéry durant l'automne de 1778.

Puis elle esquisse un léger crayon de la situation, car elle pense peut-être de Roland, ce que Claire disait de Volmar : « Il aurait mangé tout Platon et tout Aristote sans deviner cela ».

Que d'habileté dans cette confession, éloquent plaidoyer qu'elle termine sur cette phrase pleine de promesses : « Je suis à toi et je me rends ». Roland juge ainsi cette correspondance qu'il a dévorée, tout d'une haleine : « Je n'en ai pas lu une lettre qui ne m'ait indigné... les bras m'en sont tombés et j'ai été tout déconcerté... : tu as pu ne pas découvrir un esprit faible, inconséquent et faux ; tu as pu le croire, être sa dupe, le reconnaître, revenir sur son compte, en faire un grand éloge, continuer ta correspondance, le distinguer parmi les mortels ! » Marie proteste : non, elle ne fut jamais la dupe de M. de Sévelinges ; elle l'abhorrait comme « le plus vil des mortels », si elle l'avait reconnu capable de cette indignité ; et elle envoie à Roland une copie de la lettre qu'elle adresse à Sévelinges[1]. « Préoccupée depuis quelque temps par des affaires attachantes et plus encore par des sentiments très vifs, je n'ai pas eu même le loisir de réfléchir sur l'affectation de mon silence. » Elle poursuit sur ce ton de moquerie à peine dissimulée et elle termine ainsi ce billet de rupture : « Pour tout dire, en un mot, s'il est vrai que vous ayez la double crainte de me trop connaître, ou de me perdre, n'allez pas au-devant de l'une de ces deux choses, puisque l'autre n'est plus à éviter ». Sévelinges réplique aussitôt par une lettre confuse, embrouillée, il y parle de ses affaires et des ministres, il revient sur ses pertes d'honneurs et de fortune, il fait étalage de compassion et de désintéressement et il y mêle des leçons et des offres insultantes, puis enfin cette allusion à la bizarre entrevue de l'hiver dernier : « J'ai voulu voir, j'ai vu sans être aperçu et j'étais préparé à l'humiliant succès de ma démarche ». Roland exécute alors de Sévelinges avec un ton d'impatience, de dureté incroyables : « Voilà donc mon dernier mot sur ta correspondance : un homme qui propose à une jeune personne de s'expatrier, qui montre des vues embrouillées et couvertes, qui nie les avoir eues, qui emploie

1. La missive de Sévelinges est datée du 12 avril ; Marie répond seulement le 17 mai.

de la ruse, des finesses, des subterfuges... d'après tout cela la conduite du dit Sévelinges[1] m'a paru infâme, la suite d'une correspondance beaucoup trop légère, devenue déplacée et ridicule, les démarches ultérieures d'une finesse basse et propre à jeter le dégoût. » Emporté par la colère, Roland n'épargne pas non plus la jeune fille : « Tes lettres après cela de la dernière indiscrétion, la dernière ni fine, ni honnête, déplacée à tous égards ». Mais après cette algarade, Roland, rasséréné et confiant, termine en adressant à sa fiancée ces lignes touchantes (il était question des égards qu'on se doit en société) : « Sur quoi, je dis, avec le ton décidé qu'on me connaît et la chaleur dont on m'accuse, qu'il serait des cas où l'on pourrait peut-être me manquer impunément ; que la circonstance vue et réfléchie, je pourrais l'oublier ; mais que, si j'avais une femme honnête et qu'on lui manquât, je ne le pardonnerais de ma vie. »

MARTHE CONOR

1. Mademoiselle Phlipon, madame Roland, n'ajoute rien de plus sur le compte de M. de Sévelinges. Il était encore receveur de la ferme des tabacs à Soissons en 1791. A partir de cette époque, les fermes sont supprimées. Que devint cet énigmatique personnage? On perd complètement sa trace, car les Archives de Soissons furent anéanties lors du siège de cette ville en 1814 et les Archives du département de l'Aisne ne renferment aucun document qui le concerne. M. Cl. Perroud nous a obligeamment communiqué un renseignement qui s'applique peut-être à lui : Darsy, *Des Doléances du peuple et des victimes, Souvenirs de la Révolution de Picardie* (in-8°, Amiens, 1887). On lit à la page 136 du tome II : Sévelinges (Charles-Marie), soixante-dix-huit ans, à Bicêtre le 16 février 1794 ; aux Capettes le 13 mai ; à la Providence, avec son fils Pierre-Paul, le 4 juillet.

S'agit-il de M. de Sévelinges, l'amoureux de Marie Phlipon? L'âge concorde à peu près avec celui qu'indique Marie dans les lettres aux demoiselles Cannet (cinquante-cinq ans en 1776, soixante-treize ans en 1794). Mais on ne peut rien affirmer...

RAPPORTS PARLEMENTAIRES

CHEMINS DE FER TUNISIENS

Ceux qui ont étudié l'histoire des chemins de fer français savent quelles crises a traversées jadis la création du réseau qui dessert actuellement la Métropole : arrêts dans les travaux, faillites, rachats, appels aux subventions de l'État ou à sa garantie, etc..., telles sont les phases par lesquelles le réseau français a dû passer avant d'aboutir au magnifique développement qu'il présente aujourd'hui. Au moment où la Tunisie présente au Parlement français une demande d'emprunt pour achever son outillage, il est encourageant de rappeler que, depuis trente ans, malgré les difficultés rencontrées là-bas pour la création d'un réseau qui, proportionnellement, est aussi important que celui de la France, on put éviter les mêmes crises, grâce aux méthodes employées pour les conjurer. C'est une des œuvres françaises dont les étrangers, les consuls anglais en particulier, ont toujours admiré la réussite, mais que notre peuple semble parfois ignorer.



Quand le Protectorat fut organisé en Tunisie, il trouva le pays doté de 220 kilomètres de voies ferrées, qui avaient été

concédées par le gouvernement beylical à une compagnie française et construites par les capitaux français, avec la garantie du gouvernement de la Métropole. Cette ligne de 220 kilomètres suivait la vallée de la Medjerdah de la frontière algérienne à Tunis; c'était surtout une ligne de pénétration et de domination : elle ne répondait à aucun besoin économique de quelque importance; le trafic fut lent à s'y développer. Les premiers colons, essaimés un peu partout le long des côtes et dans l'intérieur des terres, ne pouvaient se contenter de cette ligne unique. Ils réclamèrent la construction d'un réseau aussi étendu que possible.

En dehors de cette ligne de la Medjerdah, la Tunisie ne possédait alors ni routes, ni moyens de communication : l'opinion publique, dans sa hâte d'obtenir les chemins de fer, allait jusqu'à nier l'utilité des routes; diverses circonstances retardant la construction de ceux-là et la colonie ne voulant pas de celles-ci, on faillit perdre quelques années à ne construire ni routes, ni chemins de fer. Les difficultés financières étaient très grandes : les ressources du pays étaient modestes; la Métropole avait nettement signifié son intention de n'accorder aucune subvention. Si encore la Tunisie eût été livrée à sa propre initiative! Mais, ces chemins de fer qu'elle devait payer, elle ne pouvait les concéder sans une loi votée par le Parlement français! Et le Parlement était sans hâte. Après avoir péniblement constitué une réserve de 25 millions pour la construction de son premier réseau, la Tunisie n'obtint que le 12 août 1894, après une attente de plus de dix ans, la loi si impatiemment désirée.

On peut s'imaginer quelle était la situation d'esprit des colons qui avaient besoin des lignes projetées pour la mise en valeur de leurs terres. Les lenteurs de l'administration métropolitaine paralysaient la bonne volonté du Protectorat; les capitaux privés, que l'on sollicitait vainement de lancer des lignes « à l'américaine », paraissaient tout à fait décidés à ne pas tenter l'aventure.

La loi de 1894 permit enfin la construction d'environ 400 kilomètres de lignes nouvelles qui constituèrent le réseau du Sahel, c'est-à-dire du pays côtier au nord et au sud de Tunis : on joignit Tunis à Bizerte, à Menzel-bou-Zelfa, à Nabeul, à

Sousse et ce dernier point à Kairouan et à Moknine. Tunis avait désormais comme une étoile de lignes de grande banlieue, divergeant vers les quatre coins de l'horizon. Ce réseau fut livré à l'exploitation de 1895 à 1899 : c'était une première satisfaction. Entre temps, le gouvernement du Protectorat, dépourvu de ressources propres, de subventions métropolitaines et même de la faculté d'emprunter, avait porté ses efforts dans la seule voie qui lui restât ouverte : la création de lignes ferrées par les capitaux privés, en accordant à ceux-ci l'exploitation de produits domaniaux que l'on jugeait susceptibles de les rémunérer.

Depuis 1885, grâce aux travaux du savant géologue Philippe Thomas, on connaissait l'existence de puissants gisements de phosphates de chaux dans le Sud tunisien; mais leur mise en exploitation avait paru des plus difficiles. Philippe Thomas lui-même s'y était vainement employé pendant six à sept ans; en 1893, l'administration tunisienne, par un appel public, l'avait mise au concours, sans aucun succès. Elle renouvela sa tentative en 1894 et ne réussit pas davantage. Enfin, en janvier 1895, un troisième concours eut pour objet la concession des gisements et celle du chemin de fer de 250 kilomètres qui devait les relier au port de Sfax. Cinq concurrents se présentèrent. L'un d'eux, après avoir obtenu à grand'peine les capitaux nécessaires, finit par mener à bien l'entreprise : c'est la Compagnie actuelle des Phosphates et du Chemin de fer de Gafsa, dont la ligne, rapidement construite, fut livrée à l'exploitation le 20 novembre 1899.

Le succès de la combinaison adoptée fut complet : d'abord pour l'exploitant lui-même, qui n'avait pas craint, encouragé par l'appui moral de l'État, d'engager une vingtaine de millions dans une affaire jugée plus qu'aléatoire à l'époque et qui obtenait une rémunération inespérée de ses capitaux; ensuite, pour l'État tunisien, qui obtenait, sans bourse délier, une voie ferrée de 250 kilomètres de longueur et desservait des régions dans lesquelles tout espoir de faire passer un chemin de fer semblait à jamais perdu. Sfax et Gafsa sont en effet en ce Sud tunisien qui passait alors pour le commencement du Sahara, du Grand Désert, et si, politiquement et stratégiquement, la nécessité d'une voie ferrée entre le port

de Sfax et l'hinterland de Gafsa était évidente, on ne voyait pas qu'économiquement cette voie fût jamais productive.

Mais le succès du chemin de fer de Gafsa donna la preuve palpable des richesses du sous-sol tunisien. Un trafic d'un million de tonnes par an, créé en quelques années, des villes de 5 à 6 000 âmes surgies en plein désert sont des démonstrations « à l'américaine » qui frappent les esprits les moins attentifs et l'on peut dire sans exagération que, si la Tunisie des Beys a été, à partir de 1881, améliorée et perfectionnée par le Protectorat, la Tunisie moderne, la Tunisie véritablement française, avec son mouvement matériel et moral, date des phosphates de Gafsa, c'est-à-dire de 1896. Ce fut comme un féerique coup de baguette dont, à partir de 1900, les effets sont devenus sensibles à tous les yeux, aussi bien dans le Nord et dans le Centre que dans le Sud de la Régence. C'est que, de tous les côtés, les prospecteurs s'étaient mis à fouiller le sol tunisien, les colons avaient suivi leur exemple et des exploitations agricoles ou minières surgissaient à l'envi.

Un nouveau réseau était impérieusement réclamé. L'administration tunisienne ne pouvait qu'essayer de rééditer avec les phosphates de Kalaat-es-Senam, situés juste au centre de l'ancienne Régence, à 250 kilomètres à l'ouest de Tunis, la combinaison qui avait permis de desservir les phosphates de Gafsa. Malgré le succès de ces derniers, les capitaux hésitaient encore, lorsque le Parlement, heureusement inspiré, décida de lever l'interdiction qui pesait sur le gouvernement du Protectorat et lui permit d'emprunter directement. Telle fut l'origine du programme de 1902, qui comprenait quatre nouvelles lignes : *Tunis à Kalaat-es-Senam; Kairouan à Sbiba; Bizerte aux Nezfas; Sousse à Sfax.*

Les deux premières de ces lignes devaient desservir des gisements de phosphates, la troisième, des mines de fer; la quatrième, ligne de grand parcours, devait surtout recevoir un trafic de voyageurs et constituer la jonction indispensable entre les deux réseaux, jusque-là séparés, du Nord et du Sud de la Régence. Une loi du 6 avril 1902 autorisa la Tunisie à emprunter les 40 millions de francs qui étaient jugés nécessaires pour la construction des lignes ci-dessus.

La construction de ces lignes mesurant ensemble près de

600 kilomètres fut vivement poussée. Celle de Tunis à Kalaat-es-Senam, avec un embranchement sur le Kef et un autre sur les gisements de Kalaat-Djerda, put être livrée à l'exploitation au commencement de 1906. Celle de Kairouan à Sbiba, modifiée et prolongée pour atteindre les gisements de phosphates d'Aïn-Moularès, à 300 kilomètres au sud-ouest de Sousse, a été ouverte le 1er décembre 1909, au moment même où la compagnie de Gafsa la rejoignait à Henchir-Souatir, par un prolongement, établi à ses frais, de la ligne de Sfax à Gafsa. Celle de Sousse à Sfax, inaugurée récemment par le Président de la République, a été ouverte le 15 mai 1911. Seule du programme de 1902, la ligne de Bizerte aux Nefzas n'est point encore achevée. C'est que son tracé ayant été rejeté en pays de montagnes, pour satisfaire à des nécessités d'ordre stratégique, on dut majorer notablement les prévisions primitives.

Des majorations analogues, — dues à la fois aux tracés imposés, au renchérissement de la main-d'œuvre et des matières premières, non moins, pour certaines lignes, qu'à l'absence d'études définitives sur le terrain, — sont survenues dans l'exécution d'un troisième programme élaboré en 1906 et approuvé par la loi du 10 janvier 1907.



L'emprunt ainsi autorisé comprenait une somme de 58 millions qui devait être consacrée aux travaux de chemins de fer et s'appliquer à cinq lignes nouvelles, mesurant environ 320 kilomètres, savoir : *Mateur à Béja et Nebeur; Nefzas à Tabarka; Menzel à Kelibia; Zaghouan à Bou-Ficha; Sfax à Bou-Thadi.*

Sur cette somme de 58 millions, on devait également exécuter des travaux complémentaires sur le réseau exploité, notamment acquérir pour 11 millions de locomotives et de wagons. Les études définitives faites de 1907 à 1911 ont montré que les évaluations primitives de toutes ces lignes devaient être relevées dans une assez forte proportion. Ces « dépassements » pèsent aujourd'hui sur l'avenir des chemins de fer tunisiens. Certains membres du Parlement fran-

çais, ne voyant que les papiers et les chiffres et ne pouvant se transporter sur place pour juger des causes et des résultats, critiquent les méthodes du Protectorat. Dans son *Rapport au nom de la Commission des affaires extérieures*, M. J. Chailley, député, donne les explications suivantes :

Ces dépassements ont été très critiqués. Ils se sont élevés au total à 38 450 000 francs : 11 950 000 francs sur les travaux de l'emprunt de 1902, et 26 500 000 francs sur ceux de l'emprunt de 1907. Le Gouvernement tunisien y a paré, jusqu'à concurrence de 10 300 000 fr., par ses excédents budgétaires de 1909 et de 1910 et par un prélèvement (de 3 millions) sur le fonds spécial de réserve des chemins de fer. Pour les 28 150 000 francs restants, il compte les prélever sur l'emprunt projeté de 90 500 000 francs.

Mais avant d'autoriser ce prélèvement et l'emprunt lui-même, vous voudrez être pleinement édifiés et sur ces dépassements, et sur les causes qu'on leur attribue, et sur la grande probabilité, sinon la certitude absolue, que l'emprunt de 1911 ne sera pas exposé à de pareils dépassements.

Ces dépassements ne se sont pas produits sur toutes les lignes. Exemple : la ligne de Sousse à Sfax, longue de 130 kilomètres, prévue, dès 1903, pour une dépense de 10 millions, a été exécutée sans aucune majoration de dépenses; de même la ligne du Pont-du-Fahs à Kalaat-es-Senam, longue de 218 kilomètres, dont la dépense avait été évaluée à 14 500 000 francs, dans des conditions excellentes d'études et de prévisions, a été exécutée pour ce chiffre exact.

Là où des dépassements se sont produits, les causes de ces dépassements sont multiples. On peut les ranger en deux groupes :

I. — *Causes dont l'Administration tunisienne ne peut pas être rendue responsable.*

1° La Métropole met à la charge de la Tunisie une ligne dont elle avait accepté de supporter la dépense. La ligne de Mateur à Beja, longue de 65 kilomètres et dont le coût était évalué par la mission militaire à 6 250 000 francs, devait être construite aux frais du Gouvernement français, à charge pour la Régence d'en rembourser les deux tiers. Le Parlement exonéra la Métropole de cette dépense et la mit entièrement à la charge de la Tunisie qui fit alors une nouvelle estimation, modifia le tracé pour desservir des centres intéressants et vit s'accroître la dépense de plus de 8 millions.

2° La Métropole, pour des raisons stratégiques, impose à la Tunisie un autre tracé plus difficile et plus coûteux. Sur la ligne de Bizerte aux Nefzas, la dépense passe de 6 millions à 18 200 000 francs. On

rencontra des terrains entièrement différents au point de vue géologique, qui exigèrent des terrassements parfois décuples de ceux qu'on avait prévus et des travaux de soutènement et de consolidation extrêmement coûteux.

3° On découvre des richesses nouvelles, qui nécessitent l'extension de la ligne projetée et l'augmentation du matériel roulant. C'est le cas de la ligne de Kairouan à Sbiba, prévue, sur l'emprunt de 1902, pour 120 kilomètres et une dépense de 9 500 000 francs. Les plans arrêtés, on découvre les riches gisements phosphatiers d'Aïn-Moularès. Il fallut prolonger de 126 kilomètres et augmenter le matériel roulant de 200 000 tonnes. La dépense a ainsi passé de 9 500 000 fr. à 24 700 000 francs.

4° Dans une possession neuve, telle que la Tunisie, où en même temps que l'on découvre le pays, on constate à chaque pas des possibilités de trafic insoupçonnées, la prudence ordonne d'accroître la force des travaux d'art de façon à leur permettre de supporter une intensité plus grande de trafic. Les rails, par exemple, employés sur les lignes à voie étroite, pesaient vingt kilogrammes au mètre courant. L'intensité du trafic a démontré qu'il les fallait de 30 et même de 38 kilogrammes. On se décide, pour le programme de 1911, à les prendre de 30 kilogrammes; c'est une dépense en plus de 2 500 francs par kilomètre.

5° Depuis le jour où les devis ont été dressés (programme de 1907) jusqu'au jour de l'exécution, le prix de la main d'œuvre et celui des matières premières s'est élevé au point d'entraîner des majorations de dépenses excessives. Depuis le jour de l'estimation, il y a eu accroissement de prix :

Sur les rails, de.	20 à 40 p. 100.	
— éclisses, boulons, tire fonds .	45 p. 100.	
— locomotives	35	—
— voitures à voyageurs.	78	—
— wagons couverts	55	—
— fourgons	60	—
— plates-formes à phosphates. .	40	—
— matériel roulant (moyenne) .	50	—

II. — *Causes dont la responsabilité remonte à l'Administration.*

Les travaux s'exécutaient fort régulièrement, sauf les changements qu'avaient imposés la Métropole et la nature des choses; déjà on en pouvait prévoir l'achèvement, et l'on songeait à d'autres entreprises. La Direction des travaux publics avait, en mars 1906,

soumis un programme s'élevant à 65 millions. C'était un programme de principe, dressé sans études approfondies, qu'on ne pensait pas aborder avant six ou huit ans et dont chaque partie, étudiée plus tard à loisir, eût dû être à nouveau soumise au Parlement.

On allait en aborder les études et les devis, quand le résident-général de l'époque (1906), M. Pichon, se trouvant à Paris, durant l'automne de 1906, fit savoir à ses agents qu'il rencontrait l'opinion favorable à un emprunt et les invitait à en dresser au plus vite la formule et les plans sommaires : la Tunisie saisit l'occasion avec joie. On reprit le plan à peine ébauché du printemps précédent. Le résident-général devint ministre des Affaires étrangères et enleva (30 décembre 1906) le vote du projet. L'emprunt fut aussitôt conclu.

Les chemins de fer en Tunisie ont coûté, en moyenne : à voie large, 172 000 francs, à voie étroite, 91 000 francs. Ils ont coûté, en Algérie, en moyenne : à voie large, 289 000 francs, à voie étroite, 152 000 francs. Dans la colonie portugaise d'Angola, la ligne de Saint Paul-de-Loanda à Ambaca, de 400 kilomètres de long, à voie de 1 m. 05 et rails de 20 kilogrammes, a coûté 145 000 francs le kilomètre. Les chemins de fer du Cap, à voie de 1 mètre et avec rails de 27 kilogrammes, ont coûté en moyenne 150 000 francs le kilomètre. Celui du protectorat de l'Ouganda, reliant le lac Victoria à l'Océan, construit aux frais de l'Angleterre, long de 1 000 kilomètres, avec des rails de 22 kilogrammes, estimé d'abord à 56 millions, plus tard à 75 millions, en a finalement coûté 138. Enfin, le célèbre chemin de fer du Congo belge, œuvre de l'intelligence et de la volonté toute puissante du colonel Thys, long de 400 kilomètres, à voie de 0 m. 65, avec des rails de 22 kilogrammes, estimé d'abord à 22 millions, plus tard à 50, en a finalement coûté 82.

Nous pourrions multiplier les exemples. Ils montrent que les erreurs de la Tunisie, moindres qu'ailleurs, peuvent s'expliquer et s'excuser. Du moins le Parlement a le devoir aujourd'hui de se demander et le droit de savoir quelles garanties présentent les évaluations actuelles pour le futur emprunt.



La Tunisie demande à emprunter une somme de 90 500 000 francs. A quoi servira cet emprunt?

L'outillage actuel doit être augmenté sans retard : les lignes existantes exigent d'indispensables travaux complémentaires, certaines régions réclament la construction de voies nouvelles.

Les gares de Tunis ne suffisent plus au trafic; il faut remédier à l'enchevêtrement de la voie normale et de la voie étroite. Les dépôts des locomotives et les ateliers à Tunis sont devenus par leur exiguïté une gêne considérable: l'effectif du matériel roulant a doublé depuis quatre ans. La gare de Bizerte, pour recevoir le trafic minier destiné au port de commerce, demande une extension importante. La ligne de Kalaat-es-Senam ne suffit plus au trafic minier, qui s'accroît d'année en année. La ligne de Tunis à Sousse, qui va devenir une grande artère de la Régence, est armée en rails trop légers et présente des sections trop sinueuses et trop déclives. Il en est de même de la section de la ligne de Mehdia empruntée par les trains de Sousse à Sfax. La gare de Sousse va devenir le point d'aboutissement de plusieurs lignes; elle est hors d'état de recevoir tous les trains. Le réseau de la Medjerdah comporte des travaux de même nature.

Enfin, pour faire face au développement des affaires sur l'ensemble du réseau, il est nécessaire de faire des acquisitions nouvelles de matériel roulant. La totalité de ces travaux complémentaires représente une dépense de 27 400 000 francs.

Quant aux régions nouvelles qu'il s'agit d'ouvrir, c'est d'abord celle de Metlaoui à Tozeur. Cette ligne constituera le premier grand travail d'utilité publique effectué dans l'Extrême-Sud tunisien: elle mesurera 55 kilomètres et coûtera 5 800 000 francs.

Une seconde ligne de cet Extrême-Sud, de Graïba à Gabès, mesurera 80 kilomètres et coûtera 7 millions: elle fera ses frais si elle est assurée seulement du trafic très faible de 1 600 francs par kilomètre et par an. Elle ouvre des régions nouvelles et fera cesser l'isolement fâcheux dans lequel se trouvent les vastes territoires et les oasis de l'Arad, du Nefzaoua et des Matmata. Au voisinage de la frontière turque, elle présente une incontestable utilité militaire et politique. Elle dispense de faire à Gabès un port en eau profonde et de multiplier — erreur qui fut celle de la France et même de l'Algérie — des installations maritimes que leur nombre même empêche d'exécuter les modifications constantes qu'imposent les changements de la navigation.

La troisième ligne est dans le Centre : de Tunis à Tebour-

souk, 105 kilomètres avec un embranchement de 18 kilomètres sur le Goubellat. Elle coûterait environ 18 millions. C'est une ligne de colonisation.

Enfin, la dernière ligne est une ligne électrique de banlieue destinée à relier Tunis à la station balnéaire d'Hammamlif; 17 kilomètres, 4 millions de francs. Cette ligne desservira la banlieue, les plages de la côte et le golfe de Tunis d'une manière rapide : la Compagnie Bône-Guelma, pour être exonérée de ce service de banlieue, s'offre à verser une annuité de 120 000 francs, qui suffira à gager les trois quarts de la dépense projetée.

L'emprunt de 90 millions s'analyse donc comme suit :

a) Achèvement des programmes de 1902 et de 1907	28 150 000 francs.
b) Travaux complémentaires tant sur le réseau à voie étroite que sur le réseau de la Medjerdah	27 600 000 —
c) Lignes nouvelles	34 950 000 —
Total.	90 500 000 francs.

Toutes indications utiles ont été fournies au Parlement, tant sur l'utilité et l'importance relative de ces lignes que sur la valeur des estimations. Une commission d'inspecteurs-généraux des Ponts-et-Chaussées, réunie par le ministre des Travaux publics, a étudié dans le détail les dossiers de chaque ligne et de chaque travail complémentaire; elle a vérifié les estimations et s'est rendu compte que, les dépenses étant largement évaluées et les tracés définitivement arrêtés, il n'y a raisonnablement aucun dépassement à redouter en exécution. Ces renseignements intéressent sans doute le grand public. Mais, ce qu'il convient de mettre en lumière, après l'exposé forcément succinct que nous venons de faire, c'est l'ingéniosité et la sûreté des moyens employés par le Protectorat pour mener à bien la création de son réseau ferré. Pendant vingt années, le gouvernement tunisien n'a pas cessé de construire des lignes ferrées. Sans un à-coup, sans un arrêt, il a développé et transformé son réseau. Les premières lignes sont payées sur les réserves; ce fonds épuisé, les suivantes sont créées par les capitaux privés qui reçoivent en échange des concessions doma-

niales. Puis l'emprunt direct intervient et, comme chaque emprunt comporte une annuité à servir, le gouvernement prend à tâche de ne construire que des lignes rémunératrices. Jusqu'en 1902, le réseau tunisien a tout juste couvert ses frais d'exploitation. A partir de 1903, il verse régulièrement des excédents nets au Trésor : ces excédents atteignent 2 820 000 francs en 1910, avec une progression moyenne de 300 000 francs par an, qui ne semble pas près de s'arrêter. Dans son ensemble, le réseau fournit actuellement plus de 3,5 p. 100 du capital qu'il a coûté; il rémunère donc sensiblement ce capital.

N'est-ce pas un résultat fait pour surprendre, quand on songe que des pays beaucoup plus riches que la Tunisie ne sont pas parvenus à le réaliser? Il est dû uniquement à ce fait qu'une volonté réfléchie, désintéressée et prudente a présidé au choix des lignes et que l'administration s'est toujours attachée à ne réaliser que des lignes productives, en mettant à profit les ressources minières du sous-sol, jusqu'au jour où les ressources agricoles à provenir du développement de la colonisation viendront suppléer à l'épuisement des précédentes. C'est ainsi qu'elle a pu, sans aucune difficulté financière, sans imposer au contribuable tunisien aucun sacrifice jusqu'à ce jour, sans faire appel à la Métropole, créer un réseau qui atteint, par tête d'habitant, la même longueur que les chemins de fer d'intérêt général en France.

Aujourd'hui tout l'avenir de la Tunisie est entre les mains du Parlement français : de son vote, dépend l'achèvement du plus remarquable de nos réseaux coloniaux; lui seul peut autoriser l'emprunt qui permettra de poursuivre sans désemparer les travaux en cours.

On ne saurait exagérer l'importance de ce vote, ni l'urgence qu'il y a à régler sans retard la question de l'emprunt tunisien. La récolte s'achève en Tunisie : elle a été excellente, dit-on. Les colons vont avoir de l'argent, qu'ils pourront employer en défrichements ou établissements nouveaux, au voisinage des futures gares, s'ils ont la certitude que la Métropole les dotera de ces instruments d'occupation. Si le Protectorat peut exécuter son programme, non seulement la Tunisie, avec ses ruines romaines, sa merveille arabe de Kairouan et ses oasis de l'Extrême-Sud, devient le plus beau

champ de tourisme que puisse offrir notre France africaine (et déjà les touristes affluent, laissant chaque année plusieurs millions d'or américain et anglais); non seulement, la Tunisie est assurée d'une complète tranquillité à l'intérieur et à l'extérieur, avec ce quadrillage de rails qui, du nord au sud, de Bizerte à Tozeur, et de l'est à l'ouest, de tous les grands ports à toutes les portes de la frontière algérienne, rendra partout présentes notre force, nos lois et, — dans les années de disette, trop fréquentes encore, — notre assistance aux indigènes; non seulement nos dépenses militaires et policières, allégées, permettront de consacrer plus d'argent au budget encore trop restreint de l'assistance et du relèvement indigènes; mais sachons bien — c'est le point principal — que ces lignes sont indispensables, et tout de suite, si, de ce pays aux races et langues enchevêtrées, nous voulons faire une Tunisie « française », occupée par nos compatriotes, transformée par notre langue et notre civilisation, une Tunisie où une femme française puisse partout séjourner, vivre entre son mari et ses enfants, où une famille française ne soit jamais éloignée d'une gare de plus de quatre à cinq lieues.

★ ★ ★

LETTRES AU COLONEL STOFFEL[1]

II

Compiègne, 6 décembre 1868

Mon cher Stoffel,

Je commence par vous accuser réception de vos deux envois, l'un parvenu par l'intermédiaire de M. B., l'autre par la voie de Londres et du ministère des Affaires étrangères. Votre travail sur la note que je vous avais envoyée a parfaitement répondu à la question, et on en a été très satisfait. Le tableau est très clair et très net : on le consultera souvent avec intérêt. — J'ai également communiqué votre lettre et nous sommes tous parfaitement édifiés sur le personnage : il peut se présenter quand il voudra, nous sommes prévenus et nous saurons à quoi nous en tenir.

Je n'ai pas pu vous répondre plus tôt, non pas à cause d'un panaris au doigt, mais de quelque chose d'analogue qui m'a fait horriblement souffrir et dont je suis en train de me guérir lentement. J'ai eu au bras droit une série de clous plus mal placés les uns que les autres, deux sont venus se placer à l'articulation du poignet et me privaient non seulement de la main mais même du plus léger mouvement du bras. Que Dieu vous en préserve, mon cher ami, car je ne connais rien de plus douloureux !

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin.

Le séjour de Compiègne est cette année ce qu'il était les années précédentes, chasses à courre, à tir, promenades à Pierrefonds, à cheval, à pied, dîners monstres et danses le soir. Il y a eu pourtant une amélioration dans cette dernière partie : on s'est décidé à remplacer le piano mécanique par un vrai pianiste, M. Waldteuffel. Les séries très nombreuses ont été composées avec soin et de manière à contenter tout le monde. On s'est préoccupé, en faisant les invitations, de choisir les personnes qui, par leurs positions, leurs services étaient dignes de cet honneur et on a fort bien réussi. Je ne vous dis pas qu'il n'y ait pas eu par ci, par là, quelques petits tours de faveur, mais cela n'a servi qu'à égayer un peu le tableau et il n'y a rien à dire. Nous repartirons pour Paris vers le 15 ou le 16 ; ce ne sera pas trop tôt, car les Chambres devant s'ouvrir dans les premiers jours de janvier, on aura besoin de passer quelques jours à Paris pour se préparer.

Tous les événements qui se sont succédés depuis que je ne vous ai écrit nous ont donné quelques préoccupations, sans nous émouvoir bien fortement. Les événements d'Espagne étaient prévus et nous avons pu, de Biarritz, assister jour par jour à ce qui s'est passé, sans que cela nous ait donné autre chose que des ennuis et quelques petits désagréments. Ne pouvant rien empêcher, nous avons suivi et nous poursuivons encore la ligne la plus sage qui consiste à regarder, sans nous mêler en quoi que ce soit à ce que les hidalgos font chez eux. — Quant aux incidents de l'intérieur, ils sont plus agaçants que dangereux. En somme cette souscription Baudin[1] a été une velléité de révolte qui a abouti à un *fiasco* complet au cimetière Montmartre, le 3 décembre. Tous les partis, les chefs en tête, se sont réunis pour une manifestation ridicule, élever un monument à un héros de barricades des plus obscurs, dans l'espoir d'arriver à un mouvement de la rue, qui a manqué faute de soldats et de courage ; ils savaient d'ailleurs que toutes les précautions étaient prises et qu'on ne les ménagerait pas. Cela a suffi. Quant à la presse et aux réunions publiques,

1. Souscription ouverte par *Le Réveil*, journal de Delescluze, pour élever un monument au cimetière Montmartre au représentant du peuple Baudin. *Le Réveil* fut poursuivi et défendu par Gambetta, qui prononça un éloquent plaidoyer.

nous devons nous attendre à toutes sortes de violences de leur part, au moins jusqu'à l'époque des élections, où tous donneront un coup de collier, celui qu'ils espèrent être de la fin, mais les excès les feront ou tomber tout à fait dans le discrédit ou rentrer plus tard dans une voie plus calme. Il faut maintenant veiller au grain et se montrer énergique dans toutes circonstances. Tout ce qu'on a pu faire de concessions a été fait. Aussi, soyez sans inquiétude, on connaît son droit, sa force et on est décidé à en user.

Opperman est reparti pour Paris il y a quelques jours. Je lui ai fait vos amitiés et vous renvoie les siennes comme il m'en a prié.

Ne viendrez-vous pas à Paris cet hiver? je serais enchanté de vous revoir et de passer quelques bonnes journées avec vous comme autrefois.

Excusez-moi du retard que j'ai mis à vous répondre et prouvez-moi de l'indulgence en continuant à m'écrire.

Votre bien dévoué.

Paris, 27 mai 1869. Samedi.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre bien exactement et je vous écris pour vous en accuser réception. Tout ce que vous me dites est très intéressant et il a été trouvé tel par les personnes auxquelles j'ai communiqué votre lettre. L'Empereur me l'a fait lire devant lui à N. et je l'ai envoyé à Z. qui l'a encore; j'ai été obligé de la lui réclamer pour la donner à Y. qui me la demande. Vous voyez que vous avez du succès et que je n'étouffe pas vos correspondances.

Nous n'avons rien de bien nouveau depuis votre départ. J'ai vu Vassart[1] qui est venu passer quelques jours ici pour affaires personnelles; vous devez vous être croisés. Il aurait été intéressant pour vous de causer avec lui, quoique cependant il n'aurait eu que peu de choses à vous apprendre.

Vous avez eu tort de partir sans avoir entendu la messe de Rossini; elle vous aurait fait grand plaisir quoi qu'elle soit

1. Le colonel de Vassart, attaché militaire à l'ambassade de France à Vienne.

horriblement chantée par les chœurs et par les hommes ; il n'y a que mademoiselle Kranz et madame Alboni qui remplissent bien leurs parties. Je vois beaucoup de gens qui sont dans l'enthousiasme. Quant à moi qui ne suis pas un pur, je l'aime moins que le *Stabat*. Cela ne m'a pas empêché d'aller l'entendre trois fois.

Écrivez-moi bientôt et donnez-moi des nouvelles qui m'intéressent. Amusez-vous si vous pouvez et croyez-moi toujours tout à vous.

Paris, 10 décembre 1869.

Mon cher Stoffel,

J'ai communiqué votre lettre à l'Empereur, et voici la réponse du ministre de l'Instruction publique. Je pense qu'elle peut être de nature à satisfaire M. Kiepert et de l'engager à venir s'établir à Paris. Si ces propositions étaient agréées, vous pourriez lui dire de les considérer comme officielles, mais *s'il hésitait*, vous pourriez ajouter que l'Empereur serait disposé à lui accorder en outre une somme qui porterait son traitement à douze mille francs.

Voyez à mener cette affaire à bonne fin ; vous l'avez entamée, à vous de bien la terminer. Du reste, si M. Kiepert venait à Paris, il serait bien accueilli et on ferait tout ce qu'il serait possible pour l'acquérir [1].

1. Note du ministre de l'Instruction publique :

« La place de M. Kiepert, s'il accepte l'idée de transporter en France le siège de ses travaux, est tout indiquée à l'école pratique des hautes études.

« On comprend sous ce nom un ensemble de centres d'étude, organisés dans les Facultés ou dans divers établissements scientifiques ou littéraires, dans lesquels des maîtres éminents groupent autour d'eux un certain nombre d'élèves d'élite, qu'ils associent à leurs travaux et à leurs recherches.

« Une création de ce genre, consacrée aux études géographiques et confiée à un homme de la valeur de M. Kiepert, rendrait au pays d'incontestables services. Les élèves y trouveraient de précieux moyens de travail en même temps qu'ils recevraient, sous forme de conférences, les leçons du professeur et s'initieraient dans des études poursuivies en commun au secret de sa méthode.

« M. Kiepert recevrait un traitement égal à celui des professeurs du Collège de France (7 500 fr.). En outre, un local particulier lui serait affecté à la Sorbonne, et une allocation annuelle serait mise à sa disposition pour l'acquisition d'ouvrages et d'instruments de travail nécessaires à ses études. »

L'Empereur a vu le passage de votre lettre qui vous concerne personnellement. Je le rappellerai à Sa Majesté dans quelques jours, afin que si Elle peut faire quelque chose, Elle en parle au général Le Bœuf. Comptez sur moi. Je le ferai en lui remettant l'article du général Faidherbe que j'ai envoyé chercher.

Nous sommes ici dans un moment de crise. Nous la traverserons, j'espère, sans succomber et il en sortira peut-être quelque chose de stable et de sérieux. Mais il ne faut pas se le dissimuler, il y a bien du désarroi et du désordre dans les idées et dans les hommes.

A bientôt, mon cher ami, donnez-moi de vos nouvelles et croyez-moi toujours tout à vous.

Paris, 4 février 1870.

Mon cher ami,

Je vous ai écrit, il y a plus d'un mois, une lettre qui est restée sans réponse et je ne puis m'expliquer votre silence que par l'idée que ma lettre ne vous soit pas parvenue. Vous seriez bien aimable de me dire ce qu'il en est. J'avais joint à cette lettre une note du ministère de l'Instruction publique qui répondait aux renseignements que vous me demandiez. J'attends que vous me disiez s'il y a une solution.

Que pensez-vous de ce qui se passe à Paris et qu'en pense-t-on à Berlin? Jusqu'à présent, en France, l'impression est bonne et l'on désire vivement voir finir toutes ces orgies révolutionnaires et se consolider le nouvel ordre de choses. Mais on n'est pas sans inquiétude et sans défiance. Le nouveau ministère, après avoir fait acte d'énergie dans la manifestation Victor Noir et dans l'affaire Rochefort[1], semble maintenant vouloir ménager sa popularité en faisant de la douceur; d'un autre côté, le mouvement préfectoral a jeté du mécontentement parmi les anciens amis de l'Empire et laissé croire à une réaction orléaniste. Quoiqu'il en soit, l'opinion est toujours pour le ministère et celui-ci cherche à la garder par tous les moyens possibles. En voici un qui serait de nature à la lui

1. Le 10 janvier 1870, Victor Noir sortit mortellement blessé de la maison du prince Bonaparte. Le lendemain, le journal la *Marseillaise* publiait un appel au peuple signé Rochefort. Le prince fut acquitté.

concilier, s'il réussit. On m'assure que le gouvernement anglais doit insister auprès du gouvernement prussien pour lui demander de désarmer. On croit que cette démarche n'aboutira pas et que ce sera un coup d'épée dans l'eau; elle serait faite à l'instigation de certains personnages politiques français. Qu'en dites-vous, mon cher ami? Pensez-vous qu'il suffira de dire au Chancelier fédéral : il faut désarmer, pour qu'il désarme? Je serais curieux de connaître la réponse qu'il ne fera pas à la personne qui lui apportera cette proposition, mais qui sera sa véritable pensée, celle qu'il exprimera dans ses conversations intimes. Je suis convaincu qu'il sera plein de bonnes promesses et d'une ferme résolution à n'en tenir aucune. Vous pensez, je n'en doute pas, comme moi et si vous avez le temps (tâchez de le prendre), dites-moi si je me trompe.

Répondez-moi pour me dire si vous avez reçu la lettre dont je vous parle en commençant et si celle-ci vous parvient exactement en m'écrivant un peu longuement.

Tout à vous.

Paris, 9 avril 1870.

Mon cher Stoffel,

L'Empereur désire vous voir demain matin à 10 heures. Soyez exact et venez déjeuner avec nous.

Tout à vous.

5 mars 1871.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre du 23 février ainsi que les deux que vous m'aviez écrites précédemment et le petit mot que vous aviez ajouté à la lettre de S. alsacien. Les nouvelles que vous m'avez données m'ont fait le plus grand plaisir et je suis heureux des preuves d'amitié que vous me donnez, car si je suis indifférent à l'oubli de beaucoup de gens, j'éprouve une grande joie de voir ceux pour qui j'ai des sentiments d'amitié très vifs les partager et me garder le même souvenir que je conserve d'eux. Les tristes circonstances que nous traversons, en élaguant le nombre des amis, resserrent les liens entre ceux qui restent unis. Que de tristesses! que de douleurs depuis que nous nous sommes quittés! Plus d'une fois j'ai cru que

je deviendrais fou et que mon cœur ne pourrait supporter tant de chagrins! Assister impuissant à l'égorgement de son pays, voir ce qu'on a de plus cher ruiné, détruit; et, après les désastres causés par l'étranger, en pressentir d'aussi grands amenés par la folie de nos concitoyens, n'y a-t-il pas de quoi mettre le désespoir dans l'âme de tout Français raisonnable et aimant sincèrement son pays? Si Dieu ne sort pas la France de la situation effroyable où elle se trouve, c'en est fait d'elle et nous nous dévorerons entre nous après avoir été dévorés par l'étranger.

En partant d'ici, je vous écrirai pour vous dire mon adresse et vous permettre de m'écrire sûrement. Quand une occasion favorable se présentera, vous m'obligerez beaucoup en me faisant parvenir les papiers que vous avez. Je tiens beaucoup à les avoir. Quant au reste, ce sera facile et je pense pouvoir trouver quelqu'un qui s'en chargera.

Je sais qu'en trouvant moyen de rentrer à Paris, on a cherché à faire croire que vous aviez manqué à votre parole. On a profité de ce que votre nom était connu dans ce pays pour vous reprocher ce qu'on a reproché à grand nombre d'officiers; mais je sais aussi que le cas était bien différent et qu'en partant de là où vous étiez vous ne manquiez à aucun engagement, n'en ayant pris aucun *directement*. Dans notre pays, on ne peut que vous approuver d'être rentré à Paris pour prendre part à la lutte.

Quant à l'héroïsme dont a fait preuve la capitale et à la manière dont la défense a été dirigée par ceux qui se sont emparés du pouvoir dans ce but, le jour se fera et le pays appréciera avec sévérité. En faisant de la politique de parti et une révolution en présence de l'ennemi, on a prodigieusement secondé les Prussiens qui ont tiré parti de tout et nous le font payer bien cruellement aujourd'hui.

Qu'allez-vous devenir vous-même, mon cher ami? Resterez-vous à Paris? Serez-vous employé ou bien serez-vous compris dans la mesure de l'ancienneté que l'Assemblée se propose d'adopter? Rien n'est sûr aujourd'hui, pas plus les positions acquises que les personnes. On dit que dès que les Prussiens auront quitté Paris, il y aura peut-être des troubles sérieux dans la capitale et de nouvelles journées de juin. Quel triste

spectacle nous donnons au monde! et quel avenir nous nous préparons! Quoiqu'il arrive, ayons confiance dans l'avenir de notre pays et espérons que les épreuves qu'il traverse seront surmontées heureusement par lui. J'ai fait vos amitiés à tous nos camarades.

Amitiés.

14 mars 1871.

Mon cher ami,

En comptant bien vos lettres et en y comprenant celle de S. à laquelle vous aviez ajouté deux mots, je crois que je n'en ai reçu que 5. L'une d'elles se sera donc égarée, cependant je n'ose l'affirmer.

J'ai reçu celle du 5 que vous aviez confié à U. A peu près au même moment où vous l'écriviez, vous avez dû en recevoir une de moi : elle m'a fait grand plaisir en m'apprenant que tout était bien placé. Je crois, en effet, qu'il n'y avait pas de meilleur endroit. Je vous disais dans ma dernière lettre que j'irais en Angleterre. Je ne sais encore quel jour nous partirons mais cela ne peut tarder. Dès que nous serons à *Lavondorn* vous pourrez m'écrire *poste restante* à la simple adresse Itto ; je vous écrirai alors pour vous donner une nouvelle indication. Je voudrais bien que vous vous entendiez avec quelqu'un pour m'envoyer les [1] successivement? Est-ce que vous ne pourriez pas en parler à Claremont? Cela doit lui être facile et il doit avoir des relations fréquentes.

Toutes les nouvelles qui nous viennent de France sont bien tristes. J'en suis navré, car je me demande si, avec notre esprit léger, avec nos divisions intérieures, avec toutes les ambitions qui s'agitent et dansent sur le corps mutilé dans notre malheureuse France, ce pays si éprouvé déjà pourra tirer un enseignement salutaire des derniers événements. Je me demande surtout s'il aura l'énergie nécessaire pour se replier sur lui-même, soigner ses plaies, se remettre, prendre des forces nouvelles et s'imposer les sacrifices les plus durs et avoir surtout la persévérance dans le but unique de refaire la grandeur de la patrie. Hélas! hélas! Mon cher ami, je ne le crois pas. Pour mon compte, j'en arrive à désespérer de

1. Mot illisible.

l'avenir. Savez-vous ce que l'on fait en Prusse en ce moment? On étudie un nouveau système qui permettra de faire des économies et d'exercer un plus grand nombre d'hommes au métier des armes. Ils viennent d'avoir des succès inouïs, leur pays a acquis une force prodigieuse qui lui assure pour longtemps puissance et sécurité. Son organisation lui a prouvé qu'il peut lutter avec avantage contre tous ses voisins. Eh bien! la lutte n'est presque pas finie que déjà on pense à réaliser les améliorations que l'expérience lui suggère. Chez nous au contraire, on va faire du parlementarisme, du socialisme et autre mille bêtises. Savez-vous ce que je voudrais aujourd'hui, c'est que tout le monde et que tous les partis abdiquassent, que l'on consultât la nation sur la forme de gouvernement, sur les noms, et que le choix qui en sortirait fût accepté de tout le monde, que l'on se mît alors à l'œuvre et que l'on travaillât dans un but commun. Vous comprenez lequel. Ce sont des rêves comme ceux que nous avons faits bien souvent ensemble. Vous rappelez-vous toutes nos causeries? Je vous ai toujours rendu justice et aujourd'hui, plus que jamais, je reconnais que vous aviez raison, que si l'on vous avait écouté, nous n'en serions pas où nous en sommes, mais tout le monde était aveuglé, ministres, hommes d'État, députés de la majorité et de l'opposition. Chacun ne voyait que par le trou de son intérêt personnel : les uns pour ménager leur position, les autres pour être agréables aux électeurs qui les avaient nommés, les autres pour faire pièce au gouvernement et le démolir, et tout le monde travaillait ainsi contre la patrie. L'Empereur seul, peut-être, voyait juste, mais arrêté à chaque instant par les observations des uns, par le mauvais vouloir des autres, il a été entraîné et n'a pu réaliser bien des projets qu'il avait formés. Je reconnais qu'il doit en porter la responsabilité, car dans ce monde il faut toujours un bouc émissaire, mais l'opinion se calmera et, petit à petit, appréciera mieux la part de responsabilité qui revient à chacun. La sienne se diminuera d'autant alors. Il faut d'ailleurs étudier les événements; tout le monde les ignore. Il y a un livre qui vient de paraître à Marseille intitulé : *La vérité sur la campagne de 1870* par M. Fernand Giraudeau. Je vous engage à le lire. C'est l'histoire des causes de la guerre et de nos désastres. Il y

a bien d'autres livres qui sont inconnus à Paris, beaucoup de brochures intéressantes. Je vous en ferai parvenir quelques-unes.

Avez-vous vu avec quelle énergie Carortari s'est conduit? Il était digne d'un meilleur sort! Quand nous reverrons-nous, mon cher ami? Qu'allez-vous devenir? Que va-t-on faire de vous? Dites-le moi. Cela m'intéressera beaucoup car, de loin comme de près, je désire que nous restions unis. Amitiés.

17 mars 1871.

Mon cher ami,

Je partirai dimanche d'ici et serai lundi à Londres. Ecrivez-moi à l'adresse de M. Marry-Sellier, 21, St James Street ou de M. Mitchell's, libraire, 23, Old Bond Street. Vous pourrez ainsi causer en toute liberté. Je vous écrirai moi-même de là plus longuement. Aujourd'hui je ne vous écris que pour vous faire connaître mon changement de domicile et vous prier de remettre la lettre ci-jointe à son adresse. Je pense que vous serez bien aise de voir C.... Le pauvre homme est bien souffrant et n'est soutenu que par son dévouement, car tous les malheurs sont venus fondre sur lui à la fois, et dernièrement il a encore perdu sa fille qu'il avait mariée l'hiver dernier.

L'alsacien a dû recevoir une lettre que je lui ai écrite hier. Veuillez la lui demander. J'ai oublié de vous dire dans ma dernière lettre que je n'avais rien laissé à St-Clarond et qu'il n'était resté pas grand chose de moi dans la maison d'en face. J'en avais retiré tout ou à peu près tout. Vous n'avez donc à craindre aucune indiscrétion de ce côté. Mille amitiés et à vous de cœur et d'amitié.

21 avril 1871.

Mon cher ami,

J'ai été bien aise de recevoir de vos nouvelles par votre lettre du 15, car je ne savais pas ce que vous étiez devenu. Je pensais bien que vous seriez allé vous réfugier à Versailles chez votre mère, mais ne connaissant pas votre adresse je ne pouvais vous écrire. Ce que vous me dites de l'affreuse situation où se trouve notre pays est épouvantable et je me demande comment tout cela finira, car supposons que les troupes de Versailles et

les gens d'ordre aient le dessus, comme nous devons l'espérer, quel sera le lendemain? Voilà un terrible point d'interrogation! Tous les gens raisonnables doivent se le poser, car il n'est pas permis de croire que l'on veuille rester dans le provisoire indéfiniment. Mais comment, comment établir quelque chose de définitif sans le faire par la nation elle-même? Si vous trouvez un autre moyen, je serais charmé de le connaître. Pour mon compte personnel, je suis sans désir autre que celui de voir mon pays sortir de cette effroyable situation, porter un fer rouge sur la vermine qui nous dévore à l'intérieur, panser nos plaies, nous remettre petit à petit, et, comme la Prusse après Iéna, ne vivre qu'avec une idée fixe, constamment présente à l'esprit et bien gravée au fond de tous les cœurs français, celle de la vengeance. Aurons-nous la force de caractère de faire tout cela? hélas! hélas! j'ai peur que non. Quand le calme sera rétabli, on se remettra aux affaires et on ne pensera plus qu'à cela, on recommencera les discussions parlementaires, etc., etc. Les Allemands doivent bien nous mépriser, surtout quand ils voient que c'est le gouvernement qui régit la France et dispose de ses destinées qui est la cause de tous ces malheurs, suscités par lui contre un gouvernement régulier et dont il est obligé de faire la liquidation.

Nous ne savons pas bien au juste que penser de la situation de Versailles et de Paris et les nouvelles qui arrivent ici sont très souvent contradictoires. Tous les Anglais remarquent avec peine que la presse française a fini par avoir une action mauvaise sur la presse anglaise qui commence à perdre ses habitudes d'honnêteté et de loyauté dont elle avait conservé intactes les traditions, pour faire comme la nôtre. C'est à celui des journaux qui donnera le premier une nouvelle à sensation et comme il n'en arrive pas tous les jours et à toutes les heures, on en invente.

J'attends la lettre que vous m'avez annoncée. Si vous ne l'avez pas encore envoyée, envoyez-la-moi à ma nouvelle adresse ci-dessus ou bien à celle dont vous vous êtes déjà servi. J'ai lu dans les journaux que la maison du mari de [1] donne lieu à des discussions avec des personnes qui veulent y mettre

1. Mot illisible.

le nez. Comme nous y avons des intérêts, croyez-vous qu'il y ait lieu de s'en inquiéter? Si vous voyez des commis de cette maison, vous devriez vous informer et je serais heureux si vous pouviez me rassurer. J'aimerais mieux voir [1] mes cartons que de les perdre. Enfin je vous confie nos intérêts.

Avez-vous l'adresse de M. ? Je lui écrirais directement, mais, si vous le voyez, dites que je voudrais bien qu'il me fît venir.

Rien de nouveau ici. Nous savons qu'il arrive beaucoup de Français, fuyant la peste de Paris, mais nous en voyons très peu à la maison, vivant en famille et très retirés et faisant des vœux pour notre chère France. Donnez-moi de vos nouvelles et vos impressions. Vous savez que je les apprécie et que je serais heureux de les recevoir.

Croyez-moi toujours affectueusement à vous,

Votre amie.

MISS KNIGHT,
288, The King's road, Chelsea, London [2].

6 mai 1871.

Mon cher ami,

Deux mots en toute hâte pour profiter de l'occasion qui se présente à moi de M. Eugène Lecomte. J'ai reçu la lettre que vous aviez donnée à D... fils. Avez-vous reçu celle d'une jeune miss qui vous donnait son adresse? Quand vous voudrez lui écrire, vous lui ferez plaisir. Dites-lui un peu ce qui se passe autour de vous. Quelle triste chose que tous ces événements! hélas! hélas! Mon cher ami, combien j'ai le cœur brisé de tous les maux qui accablent notre malheureux pays! Quand finiront-ils? Comment? Voilà ce que nous ne pouvons prévoir. Ne nous oubliez pas et croyez-moi toujours tout à vous.

Angleterre, 28 juin 1871.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre et la malle que m'a apportée Bravill. Cela m'a fait plaisir de recevoir quelques effets dont je com-

1. Mot illisible.

2. L'écriture de cette lettre paraît être la même que celle des lettres précédentes, ce qui indiquerait que la signature est un nom de convention.

mençais à avoir grand besoin et de revoir quelques bibelots auxquels je tenais. Si tout ce que je désirais n'y est pas, j'ai trouvé l'indispensable, et c'est l'essentiel. Quand l'occasion de votre courrier se présentera vous pourrez me faire l'envoi que vous m'avez annoncé; mais, en dehors de cette occasion, je pense que si Olympe ou quelque autre en qui vous auriez confiance comme en lui, vous pourriez le lui confier.

J'ai écrit à Ramibeaux de faire venir l'alsacien et de lui donner de ma part ce dont il pourrait avoir besoin en ce moment, en attendant qu'il puisse se caser quelque part. J'en ai parlé à Zizi et à sa femme et ils m'ont promis de s'en occuper. Dites-lui d'aller les trouver de ma part. J'ai parlé aussi à Papa[1], de son désir d'être placé à Arenenberg. Malheureusement on songe plutôt à diminuer qu'à augmenter le personnel, car vous savez qu'on n'est pas riche, quoiqu'en aient dit les journaux, les avocats et les journalistes. Mais s'il arrivait qu'on pût avoir besoin de quelqu'un, dites-lui que je ne l'oublierai certainement pas et que je ferai tout pour qu'on n'en prenne pas un autre.

Nous sommes ici fort tristes de tous les maux qui accablent notre pays et bien inquiets sur son avenir. Quoiqu'on dise et qu'on répète que nous nous agitons beaucoup, il n'y a pas un mot de vrai. Le parti bonapartiste s'agite peut-être, mais c'est une action spontanée et individuelle. On ne veut pas se livrer à des intrigues qui contribueraient à compliquer les embarras déjà si grands qui existent. Tout ce que l'on désire, c'est que la vérité se fasse, que les calomnies soient détruites et qu'un jour le pays éclairé sur tous les événements de ces derniers mois, se prononce en toute liberté, juge la part de responsabilité qui revient à chacun et choisisse le gouvernement qu'il voudra se donner. Vous voyez, mon cher ami, qu'il y a loin de cette règle de conduite à des intrigues et à des agitations; c'est à mon sens ce qu'il y a de plus sage et de plus politique en même temps.

Mais, mon cher ami, j'ai le cœur bien gros en pensant que nous ne ferons pas toujours ce qui est sage et raisonnable et que l'esprit de parti dominera le patriotisme dont il serait

1. Napoléon III.

temps pourtant que chacun fît preuve. Nous sommes ici bien tristes et bien malheureux, mais je vous avoue que pour mon compte je me résignerais à la continuité de cette douleur si je pouvais espérer voir mon pays se relever et redevenir grand, prospère et glorieux. Hélas! hélas! je crains bien que ce ne soit là qu'un rêve et je redoute de le voir continuer à descendre sur cette pente terrible où il a déjà glissé si rapidement.

Écrivez-moi de temps en temps, mon cher ami. Cela me fait plaisir de recevoir vos lettres et de connaître vos impressions. Je crois qu'elles ont beaucoup d'analogies avec les miennes.

Tout le monde va bien ici. Edmond vous donnera de nos nouvelles.

Tout à vous[1].

2 juillet 187 [2].

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre du 10 et j'ai hâte d'y répondre pour vous dire qu'il vaudrait beaucoup mieux choisir ou attendre une autre occasion que celle de Caront. Comme je ne le crois pas trop débrouillard, cela pourrait avoir des inconvénients. Vous ne devez pas d'ailleurs manquer d'occasions.

Toutefois si Caront partait avant, vous pourriez lui remettre quelques bibelots que je serais bien aise de ravoir et entre autres une boîte de *photographies* à moi.

Ce qui vous afflige, mon cher ami, est aussi pour moi un grave sujet de chagrin, car je sens comme vous et comme tous ceux qui aiment leur pays *pour lui-même* et *avant tout* que le désordre moral constitue pour lui un mal beaucoup plus grave que les ruines de toutes sortes qui ont fondu sur lui dans ces derniers mois.

J'en suis arrivé à un point, après avoir vu cette suite non interrompue de désastres, à me demander, en présence de la dégradation où nous sommes tombés, s'il y aura encore pour nous en France des sujets de satisfaction patriotique ou s'il ne vaudrait pas mieux avoir partagé le sort de ceux qui sont morts dans cette terrible lutte. Vous le voyez, je suis bien sombre pour le moment et je trouve l'avenir peut-être encore

1. Signature illisible.

2. Le dernier chiffre manque.

plus noir. Nous sommes aujourd'hui au lendemain de la lutte, et c'est à peine si nous sentons nos blessures. Mais le moment arrive où nous allons les compter, les palper et chercher à les panser; nous sentirons alors combien elles sont nombreuses et combien elles sont cruelles. Que Dieu nous donne la force de les guérir!

Nous avons ici un bien vilain temps. S'il en est de même en France, plus d'un bulletin de vote sera mouillé, car c'est aujourd'hui que l'on vote. Pourvu que Paris n'aille encore envoyer à la Chambre des échappés de la Commune. Il est vrai que lorsque MM. Favre et Simon sont ministres, leurs anciens confrères pourraient faire partie d'une Chambre.

J'attends prochainement une lettre de vous, en attendant le plaisir de vous serrer la main.

Votre bien affectueux.

P. S. — Merci pour mon Alsacien. Oui, c'est un brave homme, et je voudrais pouvoir lui faire du bien.

14 juillet 1871.

Mon cher ami,

J'ai vu le major Kodolitsh qui est venu ici le lendemain même de son départ de Paris. Il m'a remis la malle. Je vous remercie bien de toutes les peines que vous vous êtes données pour mes affaires personnelles. Quant aux lettres que vous avez gardées, si vous voulez bien me les rendre le jour où vous n'en aurez plus besoin, je serais bien aise de les conserver comme un souvenir de ces temps où nos préoccupations étaient les mêmes et où nous tournions nos regards vers un avenir qui a été si effroyable pour notre pays.

Conti m'a parlé de la publication de vos discours avec une lettre de vous comme avant-propos, lettre dans laquelle vous faites des critiques très vives, très sévères et trop justifiées de nos gouvernants et de leurs actes. Si vous venez, vous serez bien aimable de m'en apporter un exemplaire. Je serais heureux, mon cher ami, de vous serrer la main et de causer longuement avec vous de notre pays dont l'avenir me préoccupe avant tout et me désespère. Est-ce l'éloignement? Est-ce le chagrin qui noie mon âme? mais je vois cet avenir

bien en noir et je crains bien que nous ne reprenions jamais notre grandeur et notre prépondérance dans le monde.

M. de Kodolitsh a vu Papa et Maman[1] et a dû partir content.

J'ai parlé à Clary de l'idée de Davillier au sujet de l'alsacien. Malheureusement Clary ne l'a pas adoptée et ici il y a plutôt du monde à renvoyer qu'à en faire venir. Zizi n'a-t-il pu rien faire pour lui?...

Je confie ces quelques lignes à Trévise qui vous les remettra au Cercle.

Nous ne quittons pas ce pays, pour le moment du moins, ainsi vous pourrez m'écrire.

Amitiés bien sincères.

Camden Place, Chislehurst, 25 janvier 1873.

Mon cher ami,

L'Impératrice désirerait que vous puissiez causer un peu avec le Prince Impérial, et, comme lundi matin, quand vous viendrez déjeuner, Son Alt. Imp. sera déjà à Woolwich, Sa Majesté vous prie de venir demain, dimanche, par le train qui part vers deux heures et demie.

Tout à vous.

Florence, 26 mars 1877.

Mon cher Stoffel,

J'ai reçu votre lettre. J'ai communiqué votre traduction des « Grenadiers » de Heine, au Prince Impérial qui avait déjà lu cette pièce de vers dans le texte original allemand. Il l'avait beaucoup admirée et Il en a lu la traduction avec plaisir. Je suis chargé de vous remercier de la pensée que vous avez eue de la lui envoyer.

L'Impératrice a désiré la garder et votre prose est aujourd'hui collée dans un album où Sa Majesté réunit les choses qui lui paraissent intéressantes à garder.

Sa Majesté m'a dit n'avoir jamais donné de chapelets à personne. Il est possible qu'on en ait trouvé un aux Tuileries,

1. Napoléon III et l'impératrice.

mais elle n'en avait aucun avec les souvenirs dont il est question dans votre lettre.

Nous allons bientôt quitter Florence. J'irai probablement passer quelques jours en Corse avant de rentrer en Angleterre. Si je peux donner suite à ce projet, je passerai ensuite par Paris où j'aurai le plaisir de vous voir. Nous pourrons reprendre alors la conversation au sujet de votre voyage à Kissingen dont vous m'avez parlé déjà, lorsque j'ai traversé Paris au mois de septembre. Elle m'a paru alors très intéressante et j'en ai rendu compte, deux mois après, lorsque je vins rejoindre l'Impératrice et le Prince à la fin d'octobre, à Florence.

Lorsque nous nous reverrons, je vous proposerai de faire une excursion au delà de la Manche, car je la croirais utile sous bien des rapports. Nous pourrons en causer.

Adieu, mon cher ami, je vous serre affectueusement la main.

Camden Place, Chislehurst, 24 mai 1877.

Mon cher Stoffel,

Je suis arrivé hier ici. Je demanderai au directeur du *Morning Post* s'il veut accepter vos articles sous forme de lettre, et ce qu'il en donnerait. Ils pourraient ainsi être reproduits après dans les journaux français et je m'arrangerais pour qu'ils ne soient pas insérés gratuitement dans l'*Ordre*, si on pouvait lui donner une avance de douze heures sur les autres feuilles.

Dans le cas où les questions que vous devez traiter ne paraissent pas devoir intéresser assez vivement le public anglais pour payer un prix convenable, voulez-vous que je demande à l'*Ordre* un prix plus rémunérateur, si c'est possible, que celui que vous pourriez trouver au *Figaro*? ou même, à prix égal, n'aimeriez-vous pas mieux les donner à l'*Ordre*?... Répondez-moi un mot, je vous prie; mais, avant tout, dites-moi si vous comptez publier ces lettres avant votre départ pour les eaux, ou après votre retour. Comme la personne que vous désirez rejoindre est, m'a-t-on dit, partie, votre départ pourrait être très prochain. Fixez-moi là-dessus, car si je devais aller

bientôt à Paris, je serais bien aise de vous y trouver et, dans ce cas, j'avancerais mon voyage de quelques jours.

Mille amitiés et tout à vous.

Je prie Corvisart qui se rend à Paris de vous remettre cette lettre. Devant revenir dans quelques jours, il pourra me rapporter la réponse. — Vous pourriez la lui envoyer *17, rue de Marignan*, chez M. le comte de Casabianca.

Camden Place, Chislehurst, 3 décembre 1877.

Mon cher ami,

Le Prince m'a manifesté le désir de vous voir et de causer avec vous de diverses questions. Je suis donc chargé de vous demander si vous voudriez venir passer quelques jours à Chislehurst avec lui. Vous pourriez partir jeudi ou samedi et venir directement à Camden, où vous trouverez une chambre prête à vous recevoir. Ne vous inquiétez pas des frais de voyage; je me charge de vous les rembourser ou de vous les avancer, si vous étiez gêné.

Tout à vous.

Camden Place, Chislehurst, Dimanche.

Mon cher ami,

Le Prince sera absent toute la semaine et ne reviendra que samedi soir à Camden. Je suis chargé de vous dire que le dimanche vous pourrez arriver. En partant le dimanche, vous avez un avantage. Les bagages sont visités à Douvres, la douane étant fermée à Londres dans ce saint jour, et le train arrive à six heures à Chislehurst et s'y arrête de sorte que vous arriverez plus promptement.

Tout à vous.

FRANCESCHINI PIÉTRI

LE PROCÈS DE SPIFAME

(1566)

Au mois d'avril 1559, Jacques Spifame, seigneur de Passy et évêque de Nevers, résigna soudain ses bénéfices et s'enfuit à Genève en compagnie de Catherine de Gasperne, veuve d'Estienne le Gresle, procureur au Châtelet, avec laquelle il entretenait depuis de longues années « un mauvais commerce ». C'était un personnage illustre à bien des titres. D'une famille très ancienne, qui était originaire de Lucques et fixée en France depuis le XIIIe siècle, Jacques Spifame était né à Paris en 1502. « Le progrès qu'il fit dans les lettres — dit Le Laboureur — luy fit mériter une charge de conseiller au Parlement de Paris, d'où il monta à celles de président aux enquestes, de maître des requestes et de conseiller d'État; et il fit paroistre tant d'esprit et de sçavoir dans tous ses employs que, s'estant de luy même dédié à la profession ecclésiastique, il n'y avoit point de dignité qui fût au-dessus de la réputation qu'il s'estoit acquise. De chanoine de Paris, chancelier de l'Université et abbé de saint-Paul de Sens, il devint grand vicaire de Charles cardinal de Lorraine, archevesque de Reims et, en cette qualité, il fut nommé par le roy Henri II à l'évéché de Nevers duquel il prit possession l'an 1548. »

La voie des honneurs, qu'il avait si facilement parcourue, semblait devoir le conduire en pente douce jusqu'aux charges

les plus considérables du royaume et il fut quelque temps question de lui donner la surintendance des finances. Une fatale passion causa sa perte. Sa liaison avec la femme d'Estienne le Gresle, mort peu de temps après, remontait au début de 1537. Henri II avait fermé les yeux avec indulgence sur la conduite privée du grand vicaire de Charles de Lorraine. Mais un fils et une fille étaient nés de ces relations et Spifame avait fini par mener publiquement à Nevers une existence dont le scandale devenait trop éclatant. Sentant décliner sans doute la faveur royale, ou plutôt celle des Guise alors maîtres du pouvoir; croyant trouver dans un nouvel ordre d'idées et de choses les garanties que lui refusait l'ancien; par découragement, par goût de l'intrigue, par espoir d'assurer la situation de ses enfants et peut-être aussi par conviction, Jacques Spifame se fit huguenot.

On accueillit à Genève l'ex-évêque de Nevers avec les égards dus à sa qualité et à son prestige. Il se présenta devant le consistoire, accompagné de Catherine de Gasperne, quelque temps après son arrivée, et déclara qu'ils s'étaient mariés sans solennité, à cause de son caractère ecclésiastique, mais que leur contrat, daté de 1539, avait été remis entre les mains de Calvin[1]. Deux enfants, André et Anne, étaient nés de cette union, dont les ministres ne firent aucune difficulté pour reconnaître la régularité : au mois d'octobre suivant, Spifame fut reçu bourgeois de Genève. Il acquit bien vite une situation prépondérante. Possédant un important patrimoine augmenté des pensions qu'il avait eu soin de se réserver en résignant ses bénéfices, jouissant de la réputation qu'il avait acquise « d'avoir fait dès longtemps profession de droit civil et estre promeu à de grands honneurs, estats et dignitez de justice et aux gouvernements et affaires de plusieurs grands princes et seigneurs », il tenait table ouverte, faisait de larges charités et menait à son gré une vie opulente dans l'austère capitale des huguenots. Son étroite amitié avec Calvin et Théodore de Bèze, l'avait fait nommer, en 1561, membre du conseil des deux-cents, puis de celui des soixante : il fut désormais consulté avec déférence sur toutes les affaires de la République. On le

1. Gautier, *Histoire de Genève*, IV, pp. 545 et suivantes.

chargea de plusieurs missions auprès des églises réformées de France, à la suite du Colloque de Poissy. Il vint même célébrer la Cène à Bourges, en qualité de ministre, escorté de cent cinquante cavaliers.

Au début de 1562, devenu ambassadeur des huguenots, Spifame, « adroit et véhément, dit Mézeray, émut merveilleusement les potentats allemands par ses intrigues et par trois harangues qu'il fit dans l'Assemblée qui fut tenue à Francfort pour l'inauguration de Ferdinand, roy des Romains, mais plus encore par trois lettres de la reine (Catherine de Médicis) qu'il leur fit voir, par lesquelles elle conjurait le Prince (de Condé) de prendre les armes pour tirer le roy de captivité[1] ».

Les réformés purent ainsi obtenir d'Allemagne d'importants secours et commencèrent les hostilités contre les garnisons royales. D'audacieux coups de main les rendirent bientôt maîtres d'Orléans, d'Angers, de Tours et de Blois. Sous le commandement de Condé, ils groupaient sur la Loire une armée qui coupait le royaume en deux, tandis que le terrible baron des Adrets surprenait Valence et remontait le Rhône. La France entière était secouée par la révolte. Le 30 avril, les bandes huguenotes s'abattirent sur Lyon. Leurs violences y furent telles que Calvin dut élever la voix pour les blâmer avec véhémence.

Jean de Parthenay, seigneur de Soubise, un des principaux chefs du parti protestant, vint alors prendre le gouvernement de la ville et la défendre contre les entreprises des catholiques : Spifame fut appelé, sous ses ordres, aux fonctions de surintendant des affaires de Lyon.

Il y retrouva un des capitaines les plus actifs des armées de la religion avec lequel il était lié par une amitié assez ancienne. Claude Servin, seigneur de Pinoches en Vendômois, fils d'un gentilhomme écossais et d'une blaisoise, Jacquette de Villefort, avait obtenu, grâce à son mérite, la charge de contrôleur général des gens d'armes du roi, c'est-à-dire de toute la cavalerie noble des compagnies d'ordonnance ; dès 1566, il en

1. Mézeray, *Histoire de France*. Nouv. édit. Paris 1685, t. III, p. 104. — Voulant secouer le joug des triumvirs (le duc de Guise, le connétable de Montmorency et le Maréchal de Saint-André), Catherine de Médicis fit effectivement appel à Condé et aux protestants en mars 1561, puis se ravisa le mois suivant et prit la direction du parti catholique.

portait le titre en rendant foi et hommage, pour son fief, à Antoine de Bourbon, roi de Navarre et duc de Vendôme, parmi la suite duquel il figura quelque temps. Les tergiversations de ce prince n'eurent pas de prise sur le caractère passionné et résolu de son vassal. Huguenot fervent de la première heure, soldat intrépide et d'humeur fière, mais ombrageuse et même farouche, Servin était encouragé dans son ardeur à défendre « la cause » par sa femme, Magdeleine des Champs. Elle partageait les vicissitudes de son existence mouvementée et l'accompagnait souvent dans ses chevauchées à travers le royaume pour faire parvenir à leurs coreligionaires les ordres ou les secours du parti. Cependant, elle faisait des vers français, savait le latin et pouvait passer pour savante aux yeux de l'érudit Lacroix du Maine.

Après le supplice d'Anne du Bourg et la condamnation d'un grand nombre de réformés de marque, Servin, signalé parmi les plus remuants, avait gagné Genève pour y mettre sa famille en sûreté. La ville était à la fois un refuge et une place d'armes, d'où les huguenots guettaient l'occasion de se lancer dans les conjurations ou dans la lutte.

Lyon resta entre leurs mains jusqu'à la paix d'Amboise (5 mars 1563). Une période d'accalmie suivit. La mort d'Antoine de Bourbon au siège de Rouen avait fait de sa veuve la souveraine des huguenots. Trahie dans sa tendresse d'épouse et dans ses ambitions de reine, séparée de son jeune fils Henri qu'on gardait en otage à la Cour de France, menacée d'être dépossédée du Béarn, entourée de complots, obligée à se défendre, Jeanne d'Albret avait replié sur elle-même une âme pleine d'ardeur, d'élan et d'enthousiasme. Le temps n'était plus où Brantôme pouvait dire que « la reine de Navarre, qui estoit jeune, belle et très honneste princesse et qui aimoit bien autant une danse qu'un sermon, ne se plaisoit point à ceste nouveauté de religion ». La souffrance l'avait concentrée en elle-même : le caractère de cette nièce de François I[er] était devenu roide et intransigeant. C'est au temps de sa plus grande tribulation qu'elle avait fait profession de la foi protestante. Elle s'était jetée dans la nouvelle doctrine comme dans le port du salut, tout d'une pièce, pour ne plus en sortir. La mort de son inconstant époux la délivrait des atermoie-

ments qui avaient longtemps entravé son génie. Maîtresse d'un petit royaume, mais chef d'un grand parti, elle sut unir à la finesse des Valois les vertus guerrières de la maison d'Albret, et l'on peut découvrir en elle la plupart des qualités de l'homme d'État qui firent la gloire de Henri IV.

Servin avait su gagner sa confiance. Il avait été nommé, en quittant Lyon, secrétaire de ses commandements et contrôleur ordinaire de sa maison. Il ne fut sans doute pas étranger à la décision qu'elle prit de faire appel à l'expérience de Spifame pour réorganiser la justice et les finances de son royaume, « attendu qu'en ce est requis un tel personnage vertueux et craignant Dieu ». Les conseils de Genève ne consentirent qu'avec regret à se séparer d'un collaborateur aussi remarquable et, pourtant, de graves dissentiments ne tardèrent pas à s'élever entre lui et la souveraine qu'il avait accepté de servir. Spifame ne trouva pas sa situation à la cour de Navarre en rapport avec ses mérites. On voulait lui adjoindre un collègue dans la surintendance des finances et la garde des sceaux. Son orgueil blessé le jeta dans l'intrigue.

Choisi comme arbitre dans un différend entre Condé et la reine, il donna tort à cette dernière. Jeanne d'Albret, convaincue de son bon droit, lui garda rancune et l'accusa de s'être laissé corrompre par le prince avec lequel il correspondait souvent. Spifame devint soupçonneux et vindicatif. Il répandit des calomnies contre tous ceux qu'il croyait ses ennemis et réussit ainsi à tourner contre lui les principaux personnages du parti réformé. Condé ne lui sut aucun gré d'avoir défendu sa cause. Soubise ne l'aimait pas et Coligny le défendait mollement. Il devenait suspect et marchait aveuglément vers la catastrophe où le poussait son ambition déçue.

Entraîné par la haine, il osa attaquer la réputation de la reine et se serait un jour oublié jusqu'à dire que le jeune Henri de Navarre était le fils, non pas d'Antoine de Bourbon, mais du pasteur Merlin. Jeanne d'Albret n'était pas femme à pardonner pareil affront. La cour de France accueillait trop facilement les mauvais bruits qui pouvaient circuler sur son compte : sa vertu, l'honneur de sa maison, la légitimité de sa descendance, l'avenir même de son fils étaient en jeu. C'est

un duel à mort qui s'engageait entre elle et Spifame, un duel où elle ne pouvait être victorieuse que si son adversaire succombait sous le poids d'une infamante condamnation.

Les circonstances servirent ses desseins et lui donnèrent l'occasion d'accomplir sa vengeance, en profitant du profond ressentiment que Servin venait aussi de concevoir contre Spifame. A la suite d'une altercation, celui-ci s'était plaint à la reine du contrôleur de sa maison qu'il soupçonnait de vouloir lui nuire auprès d'elle. Il avait insinué que, pendant l'occupation de Lyon par les troupes de Soubise, Servin, chargé de la garde et de l'administration d'un des quartiers, s'y était livré à toutes sortes de pillages. Dans un entretien avec la reine et Coligny, Servin ayant annoncé son intention de poursuivre en justice le sieur de Passy, Jeanne d'Albret n'eut garde de s'opposer à cette décision. Elle avait déjà congédié Spifame qui rentra à Genève dans le courant d'avril 1565.



Il y retrouva son ancien prestige, car rien n'avait encore transpiré de sa disgrâce. Mais, peu de temps après son retour, le sieur de Beauregard, chargé par les Conseils d'une mission auprès de l'Amiral, en revint avec une lettre de la reine de Navarre contenant de graves plaintes contre l'ancien surintendant de ses finances. Quelques jours plus tard, il était cité devant le consistoire par Servin, arrivé en toute hâte à Genève pour le sommer de s'expliquer publiquement sur les propos qu'il avait tenus. Spifame se contenta de les nier et, offensé par une attitude qu'il prit pour une bravade et un mépris, il écrivit à plusieurs officiers de la cour de Navarre des lettres injurieuses pour son rival.

Elles ne réussirent qu'à exaspérer Servin. En présence d'une attaque qui se dérobait et se poursuivait sournoisement, il revint à la charge. Le 11 mars 1566, il déposa devant le Grand Conseil de la République une plainte en calomnies contre le sieur de Passy et se porta partie criminelle. Suivant l'usage du temps, l'accusateur et l'accusé furent aussitôt mis en prison.

L'affaire devenait grave et, pour agir comme il le faisait, Servin devait être bien sûr de son droit, car la rigueur des juges de Genève était notoire à cette époque et nous paraît aujourd'hui presque monstrueuse.

Les Conseils, — conseil général, conseil des deux-cents, des soixante et des vingt-cinq ou petit-conseil, — se partageaient, sans attributions bien définies, le gouvernement de la République, dirigée par une caste bourgeoise, qu'inspiraient les ministres du culte réunis en consistoire sous la présidence du modérateur. Le Petit Conseil et les quatre syndics, assistés du procureur-général et du lieutenant, étaient plus particulièrement chargés de rendre la justice et d'assurer l'exécution des édits. Les sentences étaient souvent aggravées par l'intervention du consistoire. Depuis le supplice de Michel Servet, Calvin avait pesé sur la plupart des décisions. A sa mort, en 1564, Théodore de Bèze, élu modérateur, n'avait apporté aucune atténuation au régime qui faisait de Genève une sorte de grand couvent militaire. On y vivait sous la menace : menace extérieure des redoutables voisins, le roi de France et le duc de Savoie; menace intérieure des suspicions et des dénonciations qui enlevaient toute sécurité aux plus honnêtes gens; menace éternelle des châtiments effroyables, prédits ou même exigés sur l'heure, par des ministres trop souvent oublieux de la miséricorde divine. Un souffle d'orgueil animait tout l'organisme de cette république. Il lui fallait garder les assises du calvinisme en défendant âprement sa liberté; il lui fallait aussi étonner le monde en donnant dans un siècle dissolu l'exemple d'une implacable austérité. A la suite de l'intervention du consistoire, en 1558, les Conseils rendirent un arrêté pour défendre « toutes vertugades, doreures sus testes, brodeures sus manchons et généralement tous excès en habits, tant d'hommes que de femmes » et pour interdire les banquets de plus de trois services. Des jeunes filles furent tenues quelques jours en prison, au pain et à l'eau, pour avoir dansé.

Dans l'espace de cinq ans, de 1560 à 1566, il est prononcé à Genève 60 condamnations capitales, pour crimes divers et souvent horribles, mais aussi pour de simples larcins, pour sorcellerie et pour adultère. Des escholiers sont pendus et

étranglés pour avoir volé de la soie, des boutons dorés et quelques écus, afin de s'équiper pour prendre part à la guerre. Douze sorciers furent brûlés vifs en 1562. Une femme est noyée dans le Rhône pour avoir commis plusieurs fois l'adultère et un marchand-banquier, Le Neveu, bourgeois de Genève, coupable du même crime, loue le jugement qui le punit de mort. Il est vrai qu'il ne servait guère de protester ou de faire appel : Henri Philippe, en 1560, avait été condamné au fouet public pour le même motif; il adressa un recours en grâce au Grand Conseil, qui, trouvant la peine trop légère, prononça une condamnation capitale, parce qu'il avait conservé depuis quinze ans « une figure empreinte sur du verre, qu'il appeloit un diable familier, par le moyen duquel il s'estoit vanté de sçavoir les infidélitez que sa femme entreprendroit de lui faire ».

L'intempérance de langage, les blasphèmes, la moindre attaque contre les « spectables » ministres ou contre les « magnifiques seigneurs » des Conseils étaient punis avec la dernière rigueur. Une déséquilibrée, Marie Ringard, ayant dit à Calvin qu'il était son mari, est bannie de la ville, après avoir assisté au châtiment d'une de ses compagnes, Marguerite Guamerey, qui subit la peine du fouet pour avoir déclaré être « la femme environnée du soleil et des douze étoiles dont il est fait mention en l'Apocalypse ». Jacques Chapellaz, « sur ses confessions d'avoir maugréé Dieu en chemin et dit qu'il avait mangé le diable et ne pouvait avaler ses cornes, d'autant que déjà par ci-devant a été châtié pour tel maugrément et ne s'est amendé », est condamné à avoir la langue coupée. Ayant prétendu, à la suite d'une élection, que la majorité avait été obtenue par supercherie, Claude Chevrens tombe aussitôt sous le coup d'une sentence déclarant que ces propos séditieux impliquent le crime de lèse-majesté et qu'il a mérité la mort, mais qu'en raison de sa grande jeunesse, il est seulement condamné à crier merci, les genoux en terre et la corde au cou, avec une torche ardente à la main. Quelques jours après l'emprisonnement de Spifame et de Servin, un ancien syndic, Jean Porral, chez lequel ce dernier avait logé, eut la tête tranchée, par ordre des Conseils, pour avoir fait circuler un libelle accusant certains membres des assemblées de s'être enrichis aux dépens

du peuple. Le malheureux laissait sept enfants et une femme enceinte qui fut réduite à la charité publique.

C'est dans cet esprit conforme à la cruauté du temps, aiguisé en outre par la défiance et surexcité par le fanatisme, qu'on allait examiner le différend survenu entre le seigneur de Passy et le contrôleur de Navarre.

Les causes criminelles étaient jugées à l'Hôtel-de-Ville, dans une salle du deuxième étage de la tour qui domine la terrasse de la Treille. Les magistrats pouvaient y arriver à cheval ou en litière, par la rampe en plan incliné longeant le massif édifice. Tout était sombre dans cette salle de justice, aux murs teintés d'un rouge sanglant sur lequel se détachaient des fresques représentant des juges prévaricateurs aux poings coupés, dont les moignons horribles inspiraient l'effroi. Les « magnifiques seigneurs » syndics trônaient dans des stalles hautes, ayant en main leurs longues cannes noires, couronnées d'argent.

Le jour même de leur emprisonnement, les deux parties comparurent. Servin produisait trois lettres écrites par Spifame à des officiers de la reine de Navarre pour le diffamer et il entreprenait aussitôt de démontrer le caractère mensonger de ces imputations. A cet effet, il déclara que le consistoire de Lyon avait reconnu la rectitude de sa conduite pendant l'occupation de cette ville et présenta aux juges « une copie vidimée en bonne forme des comptes qu'il avait rendus de sa gestion ». Il y joignit une lettre écrite à l'amiral de Coligny par Soubise et dans laquelle celui-ci « non seulement le justifiait pleinement de tout ce que lui imputait Spifame, mais rendait de plus un témoignage très avantageux à sa probité et à la droiture, la fidélité et l'exactitude avec laquelle il s'était acquitté de l'emploi qu'il avait à Lyon pendant les troubles et marquait qu'il ferait bien de venir dans Genève terminer la difficulté qu'il avait à ce sujet avec Spifame et y mettre son innocence dans tout son jour. » Une attestation du Conseil privé du roi de France corroborait cette lettre.

Spifame soutint d'abord qu'il avait été lui-même gravement outragé par le contrôleur de Navarre ; mais, dès le lendemain de leur emprisonnement, il déclara qu'il ne maintenait aucune de ses accusations. On pouvait croire que l'affaire était ter-

minée et que le tribunal allait enjoindre de libérer les prisonniers, en donnant acte à Servin des rétractations de la partie adverse, quand Théodore de Bèze avertit les syndics qu'il venait de recevoir une lettre de Jeanne d'Albret accusant Spifame de s'être livré à de très graves calomnies contre la maison de Navarre et d'avoir probablement fabriqué un faux contrat de mariage pour légitimer les bâtards qu'il avait eus de Catherine de Gasperne. La reine ajoutait que, « de sa vie, elle n'avait vu un homme plus menteur ni plus ambitieux » et qu'il avait continué secrètement, pour rentrer au service de la cour de France, des négociations dont on le soupçonnait déjà l'année précédente : il espérait recouvrer ses anciens emplois et peut-être, comme le bruit en courait de divers côtés, être nommé évêque-comte de Toul.

Devant de pareilles révélations, le Conseil refusa de mettre Spifame en liberté sous caution, comme l'avait réclamé sa famille, et jugea bon de confronter les deux adversaires et de les laisser raviver leur querelle pour tâcher de découvrir ainsi la vérité.

Dans l'ardeur de la discussion, Servin s'échauffa, comme on l'avait supposé, et lança quelques paroles très dures sur le compte de celui qui avait essayé de flétrir son honneur. Les magistrats les relevèrent aussitôt et réclamèrent des éclaircissements. Mais Servin refusa énergiquement d'accuser Spifame d'autre chose que de calomnies. Le tribunal insista et le somma alors « par serment » de dire tout ce qu'il savait, sans d'ailleurs exiger la preuve. Servin raconta donc que, se trouvant à Paris, une année auparavant, il y avait rencontré le seigneur de Bisseaux, conseiller au Parlement et neveu de Spifame, qui désirait se justifier auprès de Jeanne d'Albret de certaines allégations mensongères de son oncle. A cet effet, le contrôleur de Navarre avait été mis par lui au courant d'un arrêt qu'il venait d'obtenir, à la suite d'un long procès concernant la terre de Passy, et qui interdisait à Catherine de Gasperne et à ses enfants de porter le nom de Spifame. Bisseaux avait ajouté que son oncle s'était indignement comporté envers lui, qu'il avait cherché à lui extorquer de l'argent et qu'il conservait sans vergogne certains bénéfices ecclésiastiques, tout en professant la foi de Calvin.

Après cette déclaration, les syndics firent subir à Spifame un interrogatoire très serré sur chacun des points de la lettre de Jeanne d'Albret. Il nia avoir répandu des calomnies contre elle et sa maison et expliqua qu'il s'était adressé à Coligny lui-même pour obtenir, par son intermédiaire et sans investiture du pape, l'évêché de Toul où il avait le dessein d'introduire la religion réformée. Mais, surpris par des questions si étrangères à sa querelle avec Servin, il adopta un système de dénégations perpétuelles et trop souvent contredites, qui lui fit perdre pied peu à peu. On acquit la certitude qu'il avait écrit en France « au desceu de tout le monde, à la reine-mère et autres, pour entrer au conseil privé du roi ou être employé en ambassades » et l'on se demanda si l'évêché de Toul n'était point un appât destiné à le ramener à la cause catholique, puisque les tentatives de ce genre étaient familières à cette cour des Valois qui, l'année précédente, cherchait à gagner l'inflammable Condé en lui offrant la main de Marie Stuart. Les soupçons des juges furent encore éveillés par une lettre de la duchesse de Savoie adressée, très ouvertement, à Spifame pendant qu'il était en prison et contenant des remerciements pour des offres de services faites à l'insu des Conseils. Le tribunal flairait la trahison, sans en tenir aucune preuve ; mais il allait en avoir de convaincantes dans un autre ordre de faits.

Le 18 mars, Catherine de Gasperne fut appelée devant le Conseil. Pressée de questions, elle finit par avouer, malgré les efforts de Spifame pour l'en empêcher, que le fils, qu'elle avait eu de lui, était né quelques mois avant la mort d'Estienne le Gresle et qu'aucun véritable contrat de mariage n'avait été passé entre elle et le seigneur de Passy. Le malheureux était désavoué par celle pour laquelle il avait abjuré sa foi et quitté sa patrie. Il tenta cependant de persévérer dans son attitude en continuant à tout nier ; mais il fut incapable de la soutenir bien longtemps. Catherine de Gasperne, emprisonnée également, ne rétractait pas ses aveux. Spifame, sentant sa cause perdue, tomba à genoux en pleurant et déclara qu'il se reconnaissait coupable et qu'il avait fabriqué deux faux contrats : l'un donné autrefois à Calvin pour être produit au Consistoire, l'autre fait dernièrement pour appuyer ses prétentions dans son procès contre Bisseaux. Il ajouta que l'adultère qu'on lui reprochait

remontait à plus de trente ans, qu'il avait vécu à Genève, avec celle qu'il considérait comme sa femme, de la façon la plus édifiante et qu'il avait été poussé à commettre des faux par amour paternel, pour assurer son héritage à ses enfants. Enfin, il supplia ses juges de ne pas le condamner à une peine infamante, afin qu'il pût au moins continuer l'exercice de son saint ministère.

Il conservait des illusions sur le sort qui l'attendait. Il oubliait que Théodore de Bèze, son ancien ami, était devenu son accusateur et réclamait un châtiment exemplaire au nom de la reine de Navarre outragée et de la « cause » trahie. Le 21 mars, le tribunal arrêta que le procès serait poursuivi en toute diligence, avec l'aide de la torture, si besoin. Le lendemain, l'instruction était terminée et le procureur-général donna aussitôt ses conclusions.

Il fit d'abord allusion aux charges que Spifame avait autrefois remplies et aux circonstances qui l'avaient amené à embrasser la religion réformée. La sincérité de sa conversion inspirait des doutes, car il aurait dû « rejeter avecques vray desplaisir et repentance toutes choses concernantes l'idôlaterie et pollutions papistiques, desquelles le seigneur l'avoit retiré par sa grâce et desquelles il faisoit semblant d'avoir renoncé... Ce nonobstant, depuis un an, il seroit party de ceste ville, comme à cachettes, et allé vers celui auquel il avoit résigné son évéché et auroit traffiqué et marchandé avec lui de plusieurs pensions... Item et encore puis naguère, a escrit à aucuns seigneurs et princes fidèles pour impétrer, en son nom et en sa faveur, du roy de France un évesché auquel est annexé un conté, pour, sous ombre de quelque réformation, s'attribuer les noms et tiltres d'evesque ou pasteur et docteur ensemble de gouverneur et lieutenant de roy, qui sont choses du tout incompatibles et dont s'est ensuivy grands scandales et blasphèmes contre la vraye religion... Item... contre et au préjudice du serment par luy presté à ceste Cité et Eglise : il a fait plusieurs sollicitations et mémoires pour être appelé aux services d'autre prince et à autres charges, sans en advertir nos dits sieurs et supérieurs, ne de ce leur demander licence ».

Coupable d'adultère et de faux, il avait, en commettant ce dernier crime, induit en erreur les « spectables ministres »

eux-mêmes, porté préjudice à son neveu et fait contracter à son bâtard adultérin une union avec une « damoiselle honneste, de maison noble, de parenté honorable, comme s'il eût été né en mariage légitime ». En outre, il avait fait signer à Catherine de Gasperne les faux contrats et cherché à influencer son témoignage quand elle avait comparu devant le tribunal, en « prenant le nom de Dieu en vain et faisant grandes exécrations, combien qu'il fût convaincu du contraire ».

Une nouvelle faute venait d'être relevée à sa charge. Il s'était « plongé de plus fort es liens de Satan... et, étant convaincu, non seulement en sa conscience et par ses confessions, mais aussi par preuves et productions, des dits cas et crimes, sans avoir aucune repentance ny remords d'iceux.... il se seroit néantmoins débordé tellement au milieu de la prison depuis quatre jours en ça que, luy étant envoyée une jeune fille servante aux dites prisons... sans qu'on doutât d'aucune chose sinistre de luy à l'endroit de la dite fille, vu son grand âge (il avait soixante-quatre ans) et le misérable état auquel il étoit, qu'il auroit, dis-je, vilainement sollicité la dite pauvre fille pour consentir qu'il paillardât avec elle... Tous lesquels cas sont griefs et atroces, méritans grièfve punition, mesme à son égard qui était homme opulant, doué de grand savoir, tant de droit divin que civil, ayant même fait profession du ministère de la parole de Dieu »...

Quand le procureur-général eut achevé, Spifame avait compris qu'il s'agissait de sa tête. Il s'était ressaisi soudain. Son âme lasse et agitée se fortifia et s'apaisa. Il prit une attitude courageuse dont il ne se départit plus. Le tribunal, après avoir délibéré rapidement, prononça, séance tenante, la condamnation : « A ces causes et autres justes à ce nous mouvantes, séans pro tribunal, au lieu de nos ancêtres, selon nos anciennes coutumes après bonne participation de conseil avec nos citoyens, ayant Dieu et Ses Saintes Ecritures devant nos yeux et invoqué Son Saint Nom pour faire droit jugement, disant au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, Amen : Par notre définitive sentence, ordonnons que le dit contrat et disposition comme faux et de nulle valeur soient lacérés présentement.... Cela fait, toi, Jacques Spifame, condamnons à

être lié de cordes, mené en la place du Mollard, et, là, avoir la tête coupée de dessus les épaules, façon accoustumée, tellement que l'âme soit séparée de ton corps. Et ainsi finissent tes jours pour estre en exemple aux autres qui tel cas voudroyent commettre »...

Le lendemain matin, 23 mars, le cortège qui conduisait le seigneur de Passy au supplice descendit à travers les rues étroites de la ville haute. Le condamné était accompagné par les ministres. Il répondit à leurs encouragements avec une piété tranquille qui les édifia. La place formait, entre des rangées de hautes maisons aux toits pointus, une sorte de triangle isocèle dont le sommet tourné vers le lac était fermé par une poterne massive. Les trompettes sonnèrent pour assembler le peuple et les syndics s'apprêtèrent à monter sur les sièges d'où ils devaient suivre l'exécution. On annonça l'arrivée d'un cavalier étranger. C'était le sieur de Curtille, parent de Catherine de Gasperne, qui apportait, en toute hâte, une lettre des « magnifiques seigneurs de Berne » faisant appel à l'indulgence de Messieurs de Genève en faveur de Spifame et demandant la revision de son procès. Il y eut un court colloque entre les magistrats, une rumeur dans la foule et, sans doute, une lueur d'espoir dans l'âme du condamné. Mais, sur un geste des syndics, on lui fit gravir les degrés de l'échafaud. « Nous avons passé oultre, répondirent plus tard les Conseils aux Bernois, nous assurant que, quand vous aurez entendu le mérite de son procès, vous nous voudriez plutost exhorter à user de justice que de grâce en tel cas ».

Dans le recueillement tragique de l'assistance, la voix de Spifame se fit entendre sans trembler. « Messieurs, dit-il, vous voyez en moi un spectacle et juste jugement de Dieu et je reconnais par Sa grâce que c'est justement et pour mes péchés que je suis ici; et voilà où on en tombe quand on embrasse tant ce monde et que l'on se veut tant agrandir et élever ses enfants et amasser tant de richesses... Hélas! J'ai esté la brebis égarée, mais Mon Dieu me recevra aujourd'hui en son royaume céleste par Notre Seigneur Jésus-Christ auquel j'ai toute mon espérance; et je Le prie qu'Il ait pitié de moi et me pardonne mes péchés et me reçoive en Son royaume éternel, comme je m'assure qu'il le fera par Sa grâce.

Ainsi soit-il. » Il fit alors, à genoux, une courte et silencieuse prière et la lourde épée du bourreau s'abattit.

Cette exécution fit grand bruit en France et dans les pays protestants. Elle donna lieu à des interprétations diverses. On y vit des vengeances personnelles de Théodore de Bèze et de Jeanne d'Albret surtout. On pensa aussi que Spifame s'était mis d'accord avec Catherine de Médicis, ou avec le duc de Savoie, pour tenter de faire tomber Genève aux mains des catholiques. En tout cas, chacun comprit « que les accusations de faux et d'adultère n'étaient mises en avant que pour couvrir la véritable cause de la condamnation ».

L'amiral de Coligny avait écrit trop tard en faveur du condamné, demandant aux Conseils de « préférer douceur et clémence à rigueur de justice, en considération de son âge et du fidèle devoir qu'il a fait en plusieurs grandes charges et des services qu'il a semblablement faits et pourra faire encore aux églises chrétiennes pour l'advancement du règne de Dieu ».

Afin de répondre aux désirs des Bernois et en récompense de ses aveux, Catherine de Gasperne fut mise en liberté, après avoir fait amende honorable et sous condition de ne pas quitter la ville sans permission. Les biens assez considérables que Spifame lui avait laissés par testament, ainsi qu'à ses enfants, leur furent transmis sans difficulté. Quant à Servin, les syndics l'avaient maintenu en prison tout le temps du procès. Le 21 mars, il avait demandé à en sortir « en restant aux arrêts par la ville », pour pouvoir soigner une blessure; mais le sieur de Passy avait fait opposition à cette requête. On attendait maintenant le résultat de l'enquête menée à Lyon par Michel Roset, conseiller, et Claude Gallatin, secrétaire d'État, afin de recueillir directement des renseignements sur les faits dont Spifame avait d'abord accusé son adversaire. Les deux commissaires genevois entendirent plus de trente témoins sans rien relever contre lui. A leur retour, le 12 avril, il fut « arrêté qu'on le déclare innocent des dites charges et le libère d'icelles et des prisons auxquelles il a esté pour ce détenu, avec victoire des dépens auxquels ont charge les héritiers de Jacques Spifame »

Le contrôleur de Navarre tint à faire constater, en outre, qu'il n'avait « point été cause de la mort et prison de feu

M. de Passy, mais comme il avait seulement poursuivy son innocence, sans la colorer d'aucune faute du dit Passy »; et les Conseils ordonnèrent que l'on recueillît la déposition des ministres qui avaient entendu Spifame déclarer spontanément, le jour de son exécution, n'avoir aucune animosité contre Servin « qu'il tenait pour homme de bien ». On octroya tant de ceci que du reste acte au dit Servin pour sa justification.

Son honneur étant sauf et sa liberté recouvrée, celui-ci partit aussitôt pour la France.

Après la bataille de Jarnac, tandis que Jeanne d'Albret ralliait à Tonnay-Charente les débris des troupes protestantes et attendait des renforts d'Allemagne, Servin, pourvu d'un brevet d'inspecteur-général de l'armée, entra en Bourgogne à la tête de 4 000 Suisses. Les paysans fuyaient pleins d'épouvante devant les mercenaires étrangers dont les armures noircies et les piques sanglantes luisaient à la clarté des incendies. En arrivant sous les murs de la Charité-sur-Loire, où il comptait franchir le fleuve, Servin, qui s'avançait à cheval pour reconnaître la place, eut la tête emportée par un boulet. Jeanne d'Albret mourut à quarante-quatre ans, deux mois avant la Saint-Barthélemy. Au milieu de ses souffrances, elle ne proféra pas une plainte, montrant qu' « elle avait un grand cœur et un esprit mâle » et se résignant courageusement à la volonté de Dieu. « Encore que les douleurs dont il m'afflige soient violentes, disait-elle, je sais qu'Il ne fait rien qui ne soit bon et droit. »

COMTE SERVIN

LA TERRE ET LA FEMME[1]

XXI

Sur le midi, Hanka et son père s'en furent avec d'autres femmes ramasser du bois mort à la forêt. Le temps était affreux, une bise violente suscitait des tourbillons de neige. A peine si l'on voyait devant soi et le froid glacial empêchait de parler. Hanka marchait en tête. Souvent elle se retournait pour regarder son père qui se traînait péniblement, tout courbé, couvert d'une vieille pelisse d'Antek, et s'essuyant les yeux que la bise remplissait de larmes.

— Je viens, — gémissait-il, — je viens... N'aie crainte... Je ne resterai pas en route.

Ah! il eût préféré demeurer auprès du poêle, le malheureux Bylitza. Mais que faire?... Sa fille y va bien!... Oui, Hanka va au bois mort avec les plus pauvres du village, la Filipka, la Krakalina, la Kobuszowa. Elle soupire, elle serre les dents, et elle marche, rassemblant toute sa force, toute sa patience. Car elle ne veut pas mendier du secours. Et où, d'ailleurs? Non, non, elle fera face à toutes les difficultés, sans défaillance. Elle a tellement souffert, ces temps-ci, qu'elle en est moulue jusque dans ses os. C'est miracle, assurément, que son cœur n'en ait pas crevé!... La misère, ce ne serait rien encore. Qu'Antek boive, que, l'autre soir, pour un mot de reproche, il ait fait mine de vouloir la battre, cela même

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 mai, 1er et 15 juin.

se pardonnerait : un mauvais vent qui a soufflé sur lui!... Mais cette infidélité, elle ne peut l'oublier, non. C'est un fer rouge qui la tenaille. Antek court après Yagna, il l'aime... Tout le mal vient de cette femme.

— Mon Dieu! ayez pitié de moi... Jésus! apaise mes douleurs, — s'écrie-t-elle en levant vers le ciel ses yeux brûlés par les larmes.

Le rideau de neige s'étant déchiré, brusquement la forêt surgit, sombre, colossale. On tira chacun de son côté, mais en demeurant à portée de la voix afin de pouvoir se réunir pour le retour. Les arbres étant très hauts, la bise en secouait, en tordait les cimes, puis allait en expirant, de sorte qu'en bas c'était le calme et le silence comme à l'église quand viennent à se taire les chants et l'orgue. Entre les rafales, on entendait au loin des coups sourds.

— Les bûcherons abattent vers Wilcze Doly, — dit le vieux Bylitza, prêtant l'oreille.

— Bon, bon, ne bavardez pas. Il faut finir avant la nuit.

Hanka rompait des branches plus grandes qu'elle et les entassait dans une toile. Elle travaillait avec tant d'ardeur qu'elle eut trop chaud et laissa tomber son châle. Bientôt elle en eut une charge qu'à peine pouvait-elle soulever. Le vieux en avait aussi ramassé pas mal. C'était temps de rentrer : ils hélèrent les autres; mais, dans le fracas de la tempête, leurs voix se perdirent. Lentement ils avancèrent par le taillis de chênes. Impossible de passer : ils rebroussèrent chemin. A lutter contre le vent, leurs forces s'épuisaient. Ils ne savaient de quel côté se diriger; Hanka commençait à sentir la peur, car la nuit approchait. Enfin Bylitza se rappela un sentier : péniblement ils le suivirent et vinrent s'affaisser, plus morts que vifs, sur les degrés de la croix, à l'orée de la forêt. La bourrasque, sans doute, avait arraché des bras de bois noir la figure du Christ, peint de couleurs éclatantes, et il pendait lamentablement par une main, en grinçant comme s'il demandait miséricorde.

Le vieux se signa, mais il n'osa rien dire, tellement le visage de sa fille avait pris une expression féroce, noire comme la nuit, cette nuit qui descendait sur le monde, apportée par les tourbillons de neige. Hanka, immobile, contemplait

l'espace, vaguement. Cette pensée obstinée la hantait : l'infidélité d'Antek.

« Il n'a donc pas de honte, il ne craint donc pas Dieu!... Car c'est comme s'il avait commerce avec sa mère. Jésus! Jésus!... »

Subitement, par un sursaut de colère, elle se releva, rechargea son fardeau, et, sans regarder si son père la suivait, elle reprit sa marche. Une fureur la poussait.

« Il faut que cela finisse! — se disait-elle. — Une pierre même en périrait si elle était rongée par un tel ver. Antek deviendra ce qu'il voudra, mais moi, je ne souffrirai point pareille injure. Je me vengerai de cette femme, je me vengerai, quand même je devrais pour cela pourrir en prison. Car il n'y aurait pas de justice en ce monde si une telle créature vivait tranquille!... »

Ainsi pensait Hanka. Cependant sa charge l'accablait, les nœuds du bois lui meurtrissaient le dos. Elle pâlissait comme les fleurs à la gelée et sa marche se ralentissait. Déjà on ne distinguait plus rien à un pas devant soi. Comme elle s'arrêtait au pied d'un arbre, un lièvre qui s'y terrait s'élança, fou de terreur, et disparut dans la tourmente en jetant une plainte semblable à celle d'un enfant. Hanka en reçut un coup : il lui avait paru entendre son Pietrek.

Soudain retentirent des sonnailles se mêlant à des voix d'hommes. Bientôt le traîneau fut presque sur elle.

— Les chevaux de mon beau-père! — murmura la jeune femme.

C'était bien Boryna revenant du tribunal avec Witek et Ambrozy, très ivre, qui chantonnait sans souci du froid. Elle recula, tirant son fichu sur ses yeux. Le vieux la reconnut pourtant et fouetta l'attelage. Mais, devant un tas de neige, les bêtes durent s'arrêter et Boryna alors cria à sa belle-fille :

— Mets donc ta charge sur le char et prends place.

Par ancienne habitude de lui obéir, elle fit comme il disait.

— Bartek, qui vient derrière nous a pris ton père, — continua Boryna. — Il était assis au pied d'un arbre et il pleurait.

Hanka était tellement lasse qu'elle ne répondit rien. Longtemps le vieux l'observa : elle avait si mauvaise mine que cela faisait peine, — maigre, pâle, les yeux gonflés par les larmes,

les lèvres contractées douloureusement, toute tremblante de froid et serrant autour de sa tête son fichu déchiré.

— Tu ne devrais pas faire une pareille besogne, — lui dit-il brusquement. — Par ce temps-là, c'est pour attraper du mal.

— Et qui donc la ferait? Nous n'avons plus de bois, chez nous.

— Les petits vont bien?

— Pietrek a eu la fièvre, mais il est guéri à présent.

Elle avait relevé le front et le regardait bien en face. Il ne l'effrayait plus. Une grande assurance était entrée en elle et, dédaigneuse de se plaindre, elle causait avec lui de choses et d'autres.

— Tu as changé, à ce que je vois! — remarqua Boryna au bout d'un moment.

— Le malheur change l'homme plus vite que le forgeron le fer.

Ne sachant que répondre, il se tourna vers Ambrozy pour commenter son affaire avec le seigneur. Il avait été débouté et condamné aux frais.

— Je saurai bien reprendre ce que j'ai perdu, — dit-il tranquillement.

— Ce sera difficile. Il a le bras long et l'emportera toujours.

— Bon, bon!... Il y a moyen pour tout, si on a seulement la patience d'attendre l'occasion.

A l'entrée du village il aida Hanka à descendre, à recharger son fardeau, puis il lui dit à l'oreille :

— Viens donc un jour chez moi... demain, si tu veux. Ce vaurien-là boit tout au cabaret et vous devez manquer, toi et les enfants.

— Vous m'avez chassée. Je n'ose pas revenir.

— Que tu es bête!... Viens, je te dis. On trouvera bien quelque chose pour vous.

Elle lui baisa la main sans dire mot.

— Viendras-tu? — reprit-il avec douceur.

— J'irai. Dieu vous assiste!

Hanka rentra chez elle. Il y faisait tellement froid et sombre que ce n'était pas pire dehors. Les enfants dormaient sur le lit. Tout en allumant le feu et en apprêtant la soupe, elle songeait à la défense d'Antek, mais se révoltait contre lui. N'était-ce point sa faute si elle souffrait tant?

A son tour, rentra le vieux Bylitza, las et glacé : il se blottit auprès du poêle et s'y réchauffa plus d'une heure. Ensuite, il raconta comment Boryna avait voulu le prendre sur son traîneau.

— Mais quand je lui ai dit que tu étais en avant, il m'a laissé à Bartek et il est parti pour te rattraper... C'est un homme qui est dur comme ça, dans l'apparence, mais bon au fond.

Plus tard, il déclara :

— Tu devrais te raccommoder avec lui... Il a fait le premier pas... C'est l'enfer dans sa maison ; un de ces jours, il se fâchera avec Yagna. Qui sait alors s'il ne sera pas bien aise de te reprendre? A toi seule, tu ne peux pas vaincre cette misère.

Penchée sur sa quenouille, Hanka réfléchissait. Sur le point de se mettre au lit, le vieux lui demanda :

— A-t-il causé avec toi?

Elle lui raconta l'entretien.

— Vas-y, chère fille, vas-y dès demain. Sois gentille avec lui. Antek te reviendra un jour, sois-en sûre. Et, présentement, Dieu t'offre cette occasion pour te sortir de peine.

Il n'en put tirer aucune réponse et s'endormit. Elle continuait à filer, pensive, regardant de temps à autre par la fenêtre si son mari ne rentrait pas. Mais non!... Et elle songeait qu'ils étaient trois à souffrir la misère, quatre bientôt... Elle ne comptait pas Antek... Qui donc lui viendrait en aide, sinon le père? L'espoir entrait dans son âme, ses yeux brillaient, déjà elle se voyait de nouveau patronne chez Boryna... Vers minuit enfin se décida-t-elle à se coucher. Son parti était pris : au matin, elle irait chez le vieux avec les enfants. Une dernière fois, elle jeta un regard au dehors. Le vent avait cessé, la nuit était très noire. Elle couvrit le feu, dit sa prière et commença de se dévêtir.

Mais voici qu'une rumeur lointaine éclata dans le silence et qu'une lueur rouge monta vers le ciel. Hanka se précipita au dehors, épouvantée. Vers le centre du village, des colonnes de fumée s'élevaient, mêlées d'étincelles. Les cloches maintenant sonnaient l'alarme, la clameur augmentait.

— Au feu, au feu! — cria-t-elle chez les Stasz. — Levez-vous vite!

En hâte elle se rhabilla et dévala le sentier.

Mais aussitôt elle butta sur Antek, qui arrivait en courant.

— Chez qui le feu?

— Je n'en sais rien... Rentrons!

— Chez le père peut-être... C'est de son côté.

— Rentrons! — rugit-il. — *Pszakrew*[1]! veux-tu rentrer!...

Et de force, il la ramena. Il était couvert de sang, nu-tête, sa fourrure en lambeaux, le visage noirci, une flamme dans ses yeux égarés.

XXII

Ce soir-là, il y avait eu veillée chez les Klenby pour filer. D'abord étaient arrivées les parentes et les commères, pressées de bavarder et de se communiquer les nouvelles. La Wachnikowa en tête, puis la Golembowa, mère de Matteusz, toujours geignante. Ensuite la Walentowa, boudeuse comme une poule, la Sikoryna, aussi sèche qu'une trique et sans cesse en querelle, et la grosse Plószkowa, semblable à un muids, suffisante et détestée de tous. Derrière elle, marchant sans bruit ainsi qu'une chatte, la Balcenkowa, petite gringalette qui chaque mois entamait un procès. Bien qu'on ne l'eût point priée vint aussi la Kobuszowa, femme de Woitek, puis la femme de Grzela, avec sa bouche tordue, ivrognesse et chapardeuse. La vieille Sachowa, pieuse et bonne, entra en même temps que la Dominikova, — et tant d'autres encore!... Toutes d'âge mûr, assises en rond autour de la lampe, avec leur quenouille, elles semblaient un buisson d'automne. La Klenbowa les accueillait toutes avec même politesse, parlant à voix basse, car elle avait la poitrine faible. Homme sage et doux, le père Klenb leur adressait des compliments et s'empressait d'avancer les sièges.

Plus tard vinrent Yagna et Jòszka avec Natska, et toute la jeunesse. Assis auprès de la porte, les quatre fils de la maison tressaient des liens de paille. Les autres garçons fumaient des cigarettes et badinaient avec les filles. Matteusz affectait de ne pas voir Yagna. Celle-ci souriait vaguement en épiant la porte.

— Augustynka n'est pas venue? — demanda quelqu'un.

1. « Sang de chienne! »

— Chez nous elle ne trouverait point de caquets à se mettre sous la dent. Aussi ne tient-elle guère à notre compagnie.

— Savez-vous qu'elle a failli faire battre la *wojtowa* avec la femme de Szymek?

— Il n'y aura donc personne pour lui clore le bec une bonne fois?

— Eh! on sait bien comme elle est... Pourquoi la croit-on?

— C'est qu'on ne peut pas faire la différence de quand elle dit la vérité et quand elle ment.

— Tout cela, parce que chacun se plaît à écouter ce qui se dit des autres!

— Ah! qu'elle y vienne un peu, à parler de moi, — s'écria Tereszka, dont le mari était au régiment, — et je te vous l'arrangerai!

— Bon! si tu t'imagines qu'on a attendu pour parler de toi! ricana la Babenkowa.

— Vous avez entendu?... Eh bien! répétez donc!

La Tereszka était toute rouge, car on savait qu'elle était au mieux avec Matteusz.

— Allons, — gronda la Plôskowa, — ne crie pas avant qu'on t'écorche!

Un grognement se fit entendre derrière la porte, qui s'ouvrit toute grande : parut un gaillard dont le visage était noirci avec de la suie.

Au bout d'une corde il en traînait un autre qui allait à quatre pattes, vêtu d'un habit de paille trempée dans de la poix, avec une tête en fourrure, des oreilles de papier et une langue d'étoffe rouge. Derrière venait Michel, le fils de l'organiste, jouant de la flûte, puis d'autres qui frappaient le sol, de leurs bâtons, en cadence.

Ayant loué Dieu, le meneur imita divers cris d'animaux, puis proclama :

— Nous venons d'un pays lointain, d'une forêt immense où les hommes marchent la tête en bas, où les cochons nagent, où il pleut de la wodka, et nous menons l'ours féroce. On nous a dit que dans ce village il y a des richards, de bonnes patronnes, de jolies filles. Aussi espérons-nous être bien reçus et recevoir quelque chose pour notre peine. Amen!

— Montrez ce que vous savez faire, — répondit Kleub, — et on trouvera bien quelque chose pour vous.

L'ours se dressa et se mit à danser, poursuivant les filles, qui riaient et criaient, les prenant par la taille, tandis que les garçons vociféraient et tapaient par terre à tour de bras. C'était une telle clameur que la maison en tremblait. Enfin on les régala et ils se retirèrent, mais longtemps on entendit au dehors leurs cris auxquels répondaient les hurlements des chiens.

Impatiemment attendu, le vieux Roch arriva enfin et il commença ses récits. On l'écoutait avec une attention profonde, n'en perdant pas un mot. Certaine histoire d'un roi et d'une bergère fit telle impression sur Yagna que ses mains en quittèrent la quenouille ; ses grands yeux noyés se fixaient sur le visage du pèlerin, sa respiration s'arrêtait. Quand ce fut fini :

— Ainsi, — fit quelqu'un, — le roi allait avec les paysans?

— Jésus! — dit Natska, — si le roi m'adressait la parole, j'en tomberais morte.

Et Yagna passionnément s'écria :

— Je le suivrais, moi, jusqu'au bout du monde.

On pressait Roch de questions. Il expliqua, il commenta complaisamment. Puis ce fut au tour de chacun de narrer ce qu'il savait. Des femmes noyées qui reviennent la nuit donner le sein aux enfants, des fantômes dont il faut transpercer le cœur pour qu'ils ne boivent pas le sang des hommes, et des pendus, et des sorcières, — toutes choses terribles, de quoi les cheveux se dressaient sur les têtes! — La frayeur entrait dans les âmes, et l'on regardait furtivement vers les fenêtres, derrière lesquelles on croyait voir passer un visage aux yeux sanglants. Des femmes se signaient et marmottaient leurs patenôtres.

Roch ensuite reprit un conte pieux. Et, comme on admirait la divine Providence, qui récompense le bien, punit le mal, étend sa bonté aux plus humbles créatures :

— Rien ne peut se dissimuler aux yeux de Dieu, — dit le vieux pèlerin — rien, pas même les vains désirs ni les pensées secrètes!

Yagna tressaillit, car Antek, arrivé discrètement durant la

dernière histoire, venait de sortir. Personne ne s'en était aperçu : la Walentowa venait d'entonner un cantique et les autres le reprenaient en chœur. Mais tout à coup les chiens aboyèrent.

— Il y a quelqu'un là, dehors, — s'écria une fille épouvantée.

— Oui, on entend la neige craquer sous des pas.

— Jésus Marie!...

Tous se turent.

— Allez donc voir ce que c'est, les garçons!

Mais aucun ne bougea. Ce fut Roch qui se risqua, pour tranquilliser tout le monde. Et, en rentrant, il commença l'histoire de la Très Sainte Vierge. Mais tous étaient encore à demi morts de frayeur. Enfin la conversation reprit et l'on s'évertua bruyamment à proposer des énigmes. Au milieu des rires, Yagna sortit doucement, sans appeler Jòszka. Très avant dans la soirée ainsi s'amusa-t-on à la veillée des Klenby...

Dès le seuil, Antek avait pris fortement Yagna par la main et il l'entraîna dans le verger, derrière les granges. Ils couraient sur la neige. La nuit était sans étoiles. Bientôt le village fut derrière eux, le bruit des voix s'éteignit. Enlacés, l'âme remplie d'extase, ils se trouvèrent seuls.

— Yagna!

— Antek!

Il ne se dirent rien de plus, car les battements de leurs cœurs leur remontaient jusque dans la gorge. Penchés l'un vers l'autre, les yeux dans les yeux, ils se regardaient au travers des flammes qui jaillissaient de leurs prunelles ardentes et les éblouissaient. Ils trébuchaient d'ivresse, la terre fuyait sous leurs pas; ils couraient, ils couraient, sans savoir où, sinon que c'était vers un abîme de feu. Ils couraient devant eux, dans la nuit profonde, plus loin, encore plus loin, toujours plus loin, tout aboli, perdue la notion du monde réel. Ils allaient dans un pays de rêve, un pays enchanté, leurs âmes épanouies en une fleur d'amour, et c'était comme si leurs corps fussent unis par un arc-en-ciel.

Lorsque enfin leur revint un peu de connaissance :

— Tu n'as pas peur, Yagna?

— Oh! avec toi j'irais jusqu'à la mort.

Elle se serrait contre lui.

— Tu m'attendais?

— Certes. Chaque fois que la porte s'ouvrait, quelque chose sautait dans ma poitrine.

— Quand je suis entré pourtant, tu ne m'as même pas regardé.

— Eh quoi!... pour qu'on sache tout?... Mais, à ce moment-là, j'ai suffoqué, je défaillais, j'ai manqué tomber de ma chaise. Il m'a fallu boire de l'eau pour me remettre. Tu t'es assis derrière moi et je n'avais pu me retourner, et je n'osais pas t'adresser la parole. Mon cœur battait si fort que tu devais l'entendre... Jésus! j'aurais crié de bonheur.

— Oh! Yagna, mon amour...

De nouveau ils perdirent la sensation des choses.

Ils allaient, ils allaient, éperdus, dans les ténèbres pour eux illuminées d'éclairs. En eux montait une tempête de désirs brûlants. Des frémissements douloureux les traversaient, voluptueux cependant, et arrachaient de leurs entrailles des cris soudains, qui s'étouffaient en murmures. Un nuage voilait leurs yeux. Deux torches flambantes accolées; le feu de l'une passait dans l'autre, et ce feu les consumait tous deux jusqu'aux moelles. Ils étaient ivres, ils étaient fous.

Comme deux jeunes sapins soulevés de terre par l'ouragan, un souffle puissant jeta l'un vers l'autre ces deux êtres, unis par le désir invincible. Avec un hurlement sauvage, ils s'étreignirent. Tout tourna autour d'eux.

— Jésus! je meurs... oh! Jésus!

Et sous le voile de la nuit profonde, ce qui devait s'accomplir s'accomplit...

Les perdrix rappelaient dans les ténèbres, si près d'eux qu'on les entendait piétiner le sol durci. Du village montaient les chants des coqs.

— Déjà? — fit-elle, d'une voix basse et craintive.

— Il n'est pas tard. Minuit est encore loin.

— La neige s'affaisse... Demain il dégèlera.

Des lièvres alors passèrent et tous deux ils eurent un sursaut de peur.

— Ils sont en folie, — dit-elle, — ils ne voient plus rien. Le printemps approche.

— Tais-toi!... cache-toi bien...

La voix d'Antek s'étranglait d'angoisse : ils restèrent cois, muets. Dans l'obscurité pourtant éclaircie par le scintillement de la neige, ils percevaient des ombres aux yeux luisants qui rôdaient autour d'eux, puis s'éloignèrent. Tout à coup éclata un cri de détresse, puis des rugissements affreux... et le silence de nouveau retomba.

— Les loups ont déchiré un lièvre... C'est une chance qu'ils ne nous aient pas flairés...

— Nous sommes sous le vent.

— J'ai peur, Antek... le froid me glace... Rentrons.

Elle frissonnait. Il la ressaisit dans ses bras, et la réchauffa sous des baisers brûlants. Puis, la serrant à la taille, il l'emmena par un sentier. Ils marchaient lentement et semblaient accablés, tels ces arbres trop chargés de fleurs. Ils ne se parlaient pas. Une mélodie nuptiale chantait dans leurs cœurs et s'exhalait en soupirs légers comme le murmure du blé ondulant sous le soleil. De leurs cœurs palpitants un torrent de joie s'épanchait, avec la puissance des eaux qui rompent la barrière des glaces.

— Yagna!... — s'écria-t-il soudain, comme s'il la découvrait à son côté.

— Eh oui! c'est moi...

Ils approchaient du village. Et voici qu'elle éclata en sanglots.

— Qu'as-tu?

— Le sais-je? Les larmes coulent malgré ma volonté.

Antek s'en affligea beaucoup. L'entraînant sous un hangar, où ils s'assirent, il l'entoura de ses bras et Yagna se blottit contre sa poitrine, comme un enfant. Elle regardait dans le vide; ses larmes étaient comme la rosée tombant des fleurs. De la main il les essuyait et toujours elles recommençaient à couler.

— Tu as peur?

— Mais non. Seulement, quelque chose est entré en moi de semblable à la mort. Je voudrais m'élever vers le ciel et fuir avec les nuages.

Il ne répondit rien. Un voile s'était abattu sur leurs âmes, une douleur s'emparait d'eux et ils s'arrachèrent l'un de l'autre.

— Il faut que je rentre, — dit-elle enfin en se levant. — Il est tard.

— Pas si tard! Tiens, on entend les voix de ceux qui sortent de chez les Klenby.

— J'ai laissé le seau à l'étable et les vaches pourraient se casser les jambes.

Tout à coup la neige craqua. Ils crurent voir passer une ombre.

— Quelqu'un est là, — murmura-t-elle, — qui s'est caché.

— Cela t'a paru ainsi, mais ce n'est que l'ombre d'un nuage.

Longtemps ils prêtèrent l'oreille, en explorant des yeux la nuit.

— Viens, — dit enfin Antek, — viens sous la grande meule... Là nous serons en sûreté.

Retenant leur haleine, amortissant leurs pas, très doucement ils allèrent vers la meule et se glissèrent au fond d'un grand trou qui faisait une tache noire sur la blancheur du sol.

Dans le silence rempli de mystère et d'effroi, de nouveau l'on entendit la neige crisser sous un pas suspendu, précautionneux, un pas de loup.. Une ombre se détacha de la muraille, s'approcha de la meule, se pencha pour écouter, puis retourna vers la maison... Le temps d'un *Ave*, celui qui guettait était revenu, traînant une botte de paille. Il s'arrêta encore, encore il demeura aux écoutes, puis jeta cette botte sur le trou, qu'elle boucha. Une allumette craqua et aussitôt fusa une gerbe d'étincelles. Pareil à un torrent rouge, le feu embrasa la grande meule. Penché en avant, terrible, une fourche aux poings, Boryna attendait.

Au fond du trou, Yagna et Antek ne furent pas longtemps avant de comprendre. Dégageant une fumée âcre, des langues de flamme les entouraient, les aveuglaient. Affolés, ils se débattaient, ne savaient plus, dans leur terreur, de quel côté était l'issue. Enfin, par miracle, Antek la trouva. S'élançant de toute sa force, il roula sur le sol avec la botte de paille enflammée. Le vieux fondit sur lui, la fourche en avant. Mais le jeune homme avait pu se relever à temps pour l'éviter d'un saut. Avant que son père eût redoublé le coup, il riposta d'une bourrade en pleine poitrine qui le fit chanceler et il se perdit dans la nuit. Boryna se précipita vers le trou, mais Yagna n'y était plus. Alors, d'une voix de tonnerre, il se mit à crier :

— Au feu! au feu!

Brandissant sa fourche, il courait autour de la meule, et dans cette lumière rouge, il semblait un démon.

L'incendie montait, semant sur le village une pluie d'étincelles. Le tocsin commença de sonner et l'effroi envahit les cœurs.

XXIII

Ce que fut, le lendemain matin, l'agitation de Liptzé, ne saurait facilement se dépeindre. A peine le jour avait-il paru que chacun se dirigeait vers le théâtre de l'incendie. Le ciel était bas et sombre, car la neige tombait et tous en étaient couverts, mais sans y prendre garde, causant à voix basse et l'oreille tendue pour entendre ce qu'on disait. La cour fourmillait de monde. De la meule il restait seulement deux poteaux carbonisés, pareils à des torches éteintes; les toitures étaient rompues en maint endroit; des escarbilles, des cendres, des débris à demi consumés jonchaient le sol tout à l'entour. Ici la neige fondait, sous l'action d'un feu caché, là une flamme jaillissait d'un tas de foin ou de paille, qu'aussitôt, pour l'éteindre, les paysans battaient avec des perches. Ce faisant, un des fils Kleub ramena un lambeau d'étoffe toute noircie, qu'il éleva en l'air.

— Le tablier d'Yagna! — s'écria la Koslowa en ricanant, car on savait bien à quoi s'en tenir.

— Cherchez encore, les gars : peut-être bien trouverez-vous des culottes!

— Oh! il les a emportées sans dommage, mais il aurait bien pu les perdre en route.

— Les filles les ont cherchées déjà...

— Pour les porter à Hanka, sans doute!

— Silence! — cria l'adjoint. — N'avez-vous pas honte d'être ici pour vous divertir et rire du malheur d'autrui?... Allons, ouste!... à la maison, les femmes!

— Mêlez-vous donc de ce qui vous regarde, — riposta la Koszlowa en le dévisageant d'une telle mine qu'il cracha par terre et ne dit rien de plus.

Indignées, les commères poussaient du pied la loque scandaleuse et disaient :

— On devrait la chasser d'ici... C'est sa faute, tout ça... Et c'est une chance encore, que tout le village n'ait pas brûlé!... C'est miracle... Heureusement qu'il n'y avait pas de vent : car on dormait déjà... Jésus, Marie, quelle souleur!..

— J'avais bien pensé qu'il arriverait quelque chose, — fit une voix, — quand je les ai vus sortir ensemble de chez les Klenby.

— Déjà, le jour de la noce, je l'avais bien dit, — déclara une autre, — que ça finirait mal.

— Et moi, dès que j'ai entendu le tocsin, j'ai compris que c'était chez Boryna, rapport à Antek.

— Taisez-vous donc!... Vous parlez comme si vous aviez vu.

— Je n'ai pas vu... mais on sait bien ce que tout le monde disait.

— Eh bien! il ira en prison.

— Bon!... Y a-t-il donc des témoins?

— Bien sûr, puisque c'est le vieux qui les a découverts. Et, aussitôt après, le feu a éclaté.

— Ça ne suffit pas... Et, quand même, il ne pourrait témoigner, étant son père et fâché avec lui.

— Ça ne nous regarde pas. Mais à qui la faute, sinon à cette chienne?..

— Certes, un tel péché!...

— Le vieux l'a battue si fort, dit-on, qu'elle en est malade chez sa mère.

— Et, de bon matin, il l'a flanquée dehors, avec son coffre derrière elle.

— Mais non, pas du tout!... le coffre est à sa place.

Ainsi jasait-on. Mais, qu'on dît vrai ou non, toutes les femmes s'accordaient contre Yagna, la criblant des anciennes rancunes qui sifflaient dans leurs cœurs. Si elle avait paru alors, on l'eût écharpée. Les hommes, au contraire, s'en prenaient à Antek, et Matteusz finit par renoncer à le défendre.

— Il aura été pris de folie, pour sûr!

Le plus enragé contre lui était le forgeron, tellement que le vieux Roch l'en réprimanda. On ne parlait de rien moins que de l'arrêter, de le mener au tribunal, de le battre. Ceux qui menaçaient le plus fort étaient ceux qu'Antek avait battus. On levait les poings en l'air, on vociférait...

— Monsieur le curé qui vient avec le viatique!

Le tumulte aussitôt s'apaisa : les têtes se découvrirent et tous tombèrent à genoux, le front baissé. Ambrózy allait devant, d'une main tenant une lanterne allumée, de l'autre agitant la clochette. Lorsqu'on se fut relevé :

— C'est pour la Filipka, — dit quelqu'un. — Elle a pris froid hier en allant au bois et ne passera pas la journée.

Quelques femmes suivirent le prêtre. Tous se tenaient tranquilles maintenant, comme les moutons quand le chien court en cercle autour d'eux. Les hommes se grattaient la tête, puis, crachant par terre, enfonçaient leurs bonnets sur les sourcils et s'en allaient. Peu à peu la foule se dispersa. Boryna ne se montrait point. Il dormait, assurait-on. Les larmes aux yeux, Józka regardait les gens. Augustynka faisait l'ouvrage, plus bougonne que jamais.

Vers midi, le commissaire étant arrivé avec les gendarmes pour faire l'enquête et dresser le procès-verbal, chacun se cacha, crainte d'être appelé en témoignage. Mais on guettait à travers les vitres, dans l'espoir de voir passer Antek, les menottes aux poignets. On ne savait rien cependant, sinon que Witek était aller chercher de la wodka au cabaret, preuve que le vieux traitait les gens de justice.

Vers le soir, ceux-ci se retirèrent, mais, au désappointement général, sans emmener Antek. Ce que son père avait dit, le *wojt* seul en avait connaissance, et il ne le répèterait pas. On glosait à perte de vue, on se perdait en suppositions, en commentaires. Il y avait de quoi bavarder : car, si ce n'était pas Antek qui avait mis le feu, qui donc alors? Pas Yagna, sûrement!... Très avant dans la nuit venue, on en causa. L'animosité contre le jeune homme finit par s'adoucir : mais d'autant s'accrut celle contre la femme. On la traînait sur les épines sans épargner un pouce de sa peau. La Dominikowa aussi était prise à partie. Personne ne pouvait pénétrer chez elle, car elle éloignait de son seuil les curieux comme on chasse les chiens importuns. Et tout d'une voix on s'accordait pour sympathiser avec Hanka...

Enfin le calme se rétablit, les colères s'adoucirent, la vie reprit son train, chacun se soumettant avec patience à son sort. De loin en loin on parlait bien encore de cette aventure,

mais sans s'y arrêter, car on avait assez de ses propres ennuis.

Ainsi mars arriva, et les mornes et grises journées de pluie, et le mardi gras qui mit les cœurs en joie. On s'en fut à la ville acheter de la viande, de la saucisse et du lard. Après souper, on dansa au cabaret, pour la dernière fois avant le carême. Quand les cloches sonnèrent minuit, la musique cessa, vite on vida les bouteilles et chacun regagna son logis pour dormir.

Dans la maison d'Antek, il n'y avait pas d'amusement, pas de sommeil. Depuis la minute où Hanka avait rencontré son mari pendant l'incendie, ce qui s'était passé au fond de cette âme, Dieu seul le sait et nulle parole humaine ne pourrait le décrire. Cette même nuit, sa sœur lui avait appris la vérité : ce fut comme si quelque chose alors mourait en elle. Les deux premiers jours, elle était restée inerte auprès de sa quenouille, sans filer, ne prenant aucune nourriture, ne dormant pas, sourde aux larmes de ses enfants. Weronka dut s'occuper d'eux, ainsi que du père Bylitza, malade à la suite de cette journée dans la forêt. A peine si Hanka voyait son mari : il sortait de grand matin, ne rentrait que dans la nuit et, en son cœur plein de rancune, elle ne trouvait pas la force de lui adresser une parole.

Le troisième jour enfin, elle s'éveilla comme d'un rêve, toute changée, maigrie, vieillie, l'âme en ruines. Une singulière force pourtant était née en elle, une assurance, une hardiesse, le sentiment qu'elle remporterait la victoire. Ayant remis l'ordre dans la maison, elle pénétra chez sa sœur, la remercia de son aide, lui demanda pardon pour les torts anciens et lui dit :

— Je me sens à présent comme veuve. Je ne veux plus penser à rien qu'aux enfants.

Le matin du mercredi des Cendres, comme elle s'habillait pour aller à l'église, Antek lui demanda :

— Tu ne fais pas le déjeuner ?

— Va chez le juif, — répondit-elle, — il te donnera.

Elle ne craignait rien de lui : ce n'était plus pour elle qu'un étranger.

Agenouillée dans un coin sombre, ayant baisé le plancher, elle demeura les yeux noyés dans le doux visage de la Vierge

et, avec un ruisseau de pleurs, les prières coulèrent de sa bouche comme le sang d'une plaie ouverte. La messe finie, ayant reçu les cendres, réconfortée, confiante dans l'aide de Dieu, elle sortit, la tête haute, répondait aux saluts, marchait sans peur sous les regards curieux. Elle alla droit et ferme vers la maison de Boryna. Le chien sauta sur elle en aboyant de joie et, attirée par le bruit, n'en croyant pas ses yeux, Jòszka s'écria :

— Toi?... c'est toi?

Fondant en larmes, la petite lui baisait les mains. Ayant reconnu sa voix, le vieux, à son tour, sortit. Il l'emmena dans la chambre, où elle tomba à ses pieds. Une heure durant, ils parlèrent. Lorsque enfin elle se retira, le père commanda à Jòszka d'apprêter des sacs avec toutes sortes de choses, puis, donnant un peu d'argent à sa bru pour le sel, il lui dit :

— Viens souvent, Hanka, viens tous les jours. Tu veilleras sur mon bien.

Rentrée au logis, elle trouva Antek qui cirait ses bottes. A l'aspect de sa femme ainsi chargée, il grogna :

— Tu es devenue une mendiante, à ce que je vois!

— Ce n'est pas ma faute si je dois vivre d'aumône.

— Je t'avais défendu, *pszakrew!* d'aller chez le père.

— Mais lui me l'avait commandé. Et je ne veux pas mourir de faim non plus que les enfants.

— Si tu ne remportes pas cela, j'irai, moi, tout lui jeter au visage.

— Essaye donc!

Devant sa mine résolue, son mari recula.

— Il t'a achetée à bon compte... pour un morceau de pain!

— Tu nous as vendus meilleur marché encore, toi... pour le jupon d'Yagna!

Elle ne pardonnait point et son regard fit peur à Antek. Il sentit quelque chose qui se brisait dans sa poitrine, une honte qui l'envahissait. Il prit son bonnet et sortit en courant.

Depuis le soir de l'incendie, une sorte de rage sévissait dans son âme. Bien que le meunier l'envoyât souvent quérir, il ne travaillait plus. Il avait vendu au juif la dernière génisse et il ne bougeait guère du cabaret, buvant, se butant à ses idées de vengeance, ne voyant rien au delà, n'écoutant rien. Les soupçons mêmes dont on l'avait averti, qu'il aurait mis le feu

chez son père, ne l'intéressaient point. Il vivait en compagnie avec les plus mauvais du village, de ceux qui flânent sans cesse, pareils à des loups en quête d'une proie. Et c'était chaque jour des querelles, des batteries, des aventures pour lesquelles on portait plainte contre eux au *wojt* et au curé. Vainement Kleub et Matteusz, qui lui restaient fidèles, essayaient-ils de le raisonner : il ne voulait rien savoir, buvait de plus en plus et bravait le tiers et le quart.

Si c'était l'amour ou un autre sentiment confus, inexplicable, qui l'attirait vers Yagna, cela, Dieu seul le sait; mais ils se fréquentaient, en cachette de la mère, avec la complicité de Szymek, qui avait besoin de leur aide pour son mariage avec Natska. C'est à contre-cœur qu'elle allait le rejoindre dans la grange, car elle avait peur de lui; mais il la menaçait, si elle ne venait point, de se présenter en plein jour chez la Domminikowa et de faire un esclandre. Et, quoiqu'elle lui en voulût du péché, Yagna cédait. Ce péché, elle n'avait pas bien nettement conscience d'en être également coupable; quelquefois pourtant une telle honte s'emparait d'elle, un tel effroi, qu'elle aurait voulu s'enfuir. Mais où aller? Le vaste monde s'ouvrait autour d'elle, mystérieux, redoutable, et, à la pensée de s'y trouver perdue, elle palpitait comme l'oiselet arraché du nid. Alors, dans sa détresse, elle allait à Antek. Mais son âme ne s'élançait plus vers lui comme naguère, son cœur ne tombait plus aux pieds de celui qu'elle aimait : elle se livrait avec l'élan de la terre aride qui s'abandonne aux ardentes caresses du soleil, et c'est sans joie pourtant qu'elle arrivait jusqu'au seuil de l'amour. Yagna était jeune, elle avait le sang bouillant : comment donc se refuser à de pareilles étreintes, où c'était miracle qu'elle n'étouffât point? Mais elle le trouvait changé, elle était toute changée elle-même. Ah ! ce n'était plus l'amour d'autrefois. Elle tombait dans ses bras comme foudroyée, mais il lui semblait un démon de qui émanait l'enfer. Et souvent elle souhaitait qu'il s'éloignât d'elle.

Pour la voir, un dimanche, Antek s'en fut à vêpres. L'église était déjà pleine. La cherchant des yeux, il remonta jusqu'à l'autel, accompagné par les regards curieux et malveillants. Yagna n'y était point. Il s'assit et les chants le bercèrent. Il oublia pourquoi il était venu et une somnolence l'accabla.

Revenant à lui tout d'un coup, il se sentit submergé d'une tristesse profonde, et eut peine à retenir ses larmes. Il se levait pour s'en aller, quand soudain l'orgue se tut. Le curé commençait le sermon : afin de mieux entendre, on s'était massé autour de la chaire et ce n'était plus possible de sortir. Dans le silence fervent, le prêtre prit à partie les pécheurs. Il haussait les mains en de grands gestes de menace; sa voix montait, tonnante, faisant trembler les âmes, et ses yeux demeuraient fixés sur Antek, le clouaient en place, comme fasciné. Se penchant vers lui, il dénonça rudement les fils prodigues, les séducteurs voués aux flammes de l'enfer; il recommanda de leur fermer les portes, de les extirper, telle l'ivraie d'un champ. Pâle, suffoqué, Antek promena autour de lui un regard de détresse, comme pour implorer du secours. Mais il se vit le point de mire de l'hostilité et de l'horreur universelle. Alors, lentement, se frayant passage au milieu des gens, qui se détournaient de lui, il se dirigea vers le porche. Les paroles du prêtre le suivaient en le flagellant. Au dehors, il prit sa course, fuyant vers la forêt, s'arrêtant parfois pour écouter, entendant retentir encore à ses oreilles les terribles accents.

— Jésus! Jésus!... — s'écria-t-il.

De ses deux paumes il se pressa les tempes. En ce moment lui apparaissait la noirceur de ses fautes. Un atroce honte le torturait.

— C'est lui qui en est cause, c'est lui...

La fureur, la haine contre son père se déchaîna de nouveau dans son âme. Cela lui rendit sa hardiesse. Retournant au village, il franchit sans balancer le seuil du cabaret, qui était plein de monde : une ou deux mains se tendirent vers la sienne, mais de mauvaise grâce; les autres gens ne le regardèrent même pas, et, au bout d'une minute, il reconnut qu'il restait seul avec un mendiant. Il sortit, n'ayant pas touché à sa wodka. Longtemps il erra autour de l'étang. Oh! comme il se sentait seul et misérable!... Et il entra chez les Ploskòw. A sa vue, ceux-ci tressaillirent. Sans se fâcher, Antek leur dit :

— Vous me recevez comme si j'avais égorgé quelqu'un.

Chez les Balcew, on ne l'invita point à prendre place. Ailleurs encore, même accueil glacial. Il voulut chercher secours auprès de Matteusz. Mais le gars était absent et la Golembowa, sa mère,

mit le visiteur à la porte. Tous étaient contre lui, tous! De toutes parts il entendait tomber sur lui des paroles de réprobation. Une puissance invincible le courbait vers la terre.

— Cela est juste, — murmurait-il, — cela est juste...

Une à une, les lumières s'éteignirent. Bientôt, dans le village endormi, le silence ne fut troublé que par quelque aboi de chien. Tout d'un coup, se redressant, il répéta :

— Oui, cela est juste... Mais celui qui a fait tout le mal, je ne le lui pardonnerai point. Je me vengerai, *pszakrew*!... quand j'en devrais périr.

Et il montra le poing à l'univers entier.

XXIV

Encore une semaine, une quinzaine peut-être, et le printemps apparaîtrait, vainqueur. En attendant, la pluie ne cessait pas, ruisselant sur les toits, sur les vitres, le long des murs, noyant les champs, remplissant les fossés, transformant les routes en torrents. Et la neige qui fondait faisait de telles mares de boue que, pour pouvoir sortir, on devait amonceler de la paille devant les portes. Dans cette buée grise qui enveloppait toutes choses, le village s'évanouissait. Tout se confondait, terre et ciel semblant une mer sans fin. L'humidité était froide et l'on n'allait guère dans la campagne mouillée, silencieuse, déserte. Les jours devenant plus longs, on n'allumait que peu le soir et l'on se couchait de bonne heure. Seules les fileuses parfois se réunissaient pour chanter des cantiques de carême. Déjà quelques hommes plus laborieux que les autres s'occupaient à réparer les charrues, les herses, les harnais. Mais en général on demeurait oisif, faute de travail, et l'on s'ennuyait. Les soucis ne manquaient point, car les pommes de terre avaient gelé dans les silos, les semailles d'automne se présentaient mal, on était à court de fourrage pour les bêtes. Personne n'avait d'argent : on empruntait de la farine au meunier, on prenait à crédit chez le juif. Chez beaucoup, on ne cuisinait qu'une fois par jour. Des maladies régnaient : la scarlatine, les fièvres. Quoique le médecin eût été appelé, on ne put sauver deux des enfants du *wojt*. La Dominikowa ne suffisait point à soigner les gens. Et aussi les veaux, qui commençaient à

naître, donnaient du tracas. De tout cela il résultait dans Liptzé de la mauvaise humeur, des querelles, des batteries, chacun s'en prenant à autrui de sa propre misère. Le printemps serait tardif, cette année, car les vaches ne perdaient pas encore leur poil d'hiver.

Un jour enfin le soleil émergea séchant toute cette eau. On sortit pour se réchauffer, ce fut grande allégresse. On se tenait sur le pas des portes, on bavardait, on se réconciliait. Les âmes s'envolaient vers le ciel comme des oiseaux, la bonté refleurissait dans les cœurs. Les chevaux hennissaient, joyeux, les coqs chantaient bruyamment, les chiens aboyaient, comme fous.

Mais trompeuse fut cette tiédeur. Derechef le ciel s'assombrit, une neige humide blanchit le village. On rentra au logis, on retomba dans la tristesse. Ces heures ensoleillées avaient passé comme un rêve. Ah! qu'il était lent à venir, cette année, le printemps!...

Par un temps affreux, Yagna, son tablier sur la tête, se rendit furtivement à la grange.

— Voilà une heure que je t'espère! — lui dit Antek avec humeur.

Comme il l'attirait à lui pour l'embrasser, elle eut un mouvement de recul.

— As-tu donc dégoût de moi?

— Non, — répliqua-t-elle doucement, — mais tu sens trop l'eau-de-vie.

— Pourquoi n'es-tu pas venue hier?

— Il faisait si froid!... Et puis j'avais du travail.

— C'est bien... Quand ça te déplaît, reste chez toi : je ne te pleurerai point.

— C'est toi alors qui es las de moi, présentement?

Antek l'avait reprise entre ses bras. Mais elle ne s'abandonnait pas de bon cœur, se raidissant au contraire, boudeuse. Il lui en fit la remarque.

— C'est que j'ai peur qu'on me cherche...

— Allons donc!... Auparavant, tu demeurais des nuits entières avec moi sans rien craindre. Tu es changée, Yagna...

Un brusque désir les enlaça, unit leurs lèvres. Leurs âmes pourtant se fuyaient. Ce qui les rapprochait, c'était la

conscience de leur commune faute, c'était les souvenirs anciens, c'était la mutuelle pitié. Mais les paroles tendres qu'ils auraient voulu trouver ne leur venaient point. Quelque chose en eux se refroidissait.

— M'aimes-tu, Yagna? — demanda-t-il.

— Ne te l'ai-je pas dit cent fois?... Est-ce que je ne viens pas quand tu le veux?

Elle se serrait contre lui. Un immense regret cependant lui engloutissait le cœur, faisait monter des larmes à ses yeux. Il le devina et cria ces mots qui la glacèrent :

— Tu mens!... Tu voudrais te détourner de moi comme tous les autres. On me pendrait que tu ne souhaiterais seulement pas de couper la corde.

— Antek!...

— Tais-toi, tais-toi!... Je dis vrai et tu mens.

— Laisse-moi partir : on m'appelle...

Mais il la retint et, d'une voix rauque, haineuse :

— Si je suis devenu ce que je suis, — reprit-il, — c'est à cause de toi, c'est par toi. Pourquoi le prêtre m'a-t-il maudit et chassé de l'église?... Pourquoi sont-ils tous contre moi?... A cause de toi, Yagna... J'avais tout supporté. Je ne te gardais pas rancune pour ces arpents que t'avait donnés le père... Et toi, tu ne m'aimes pas, je te fais peur, tu me regardes comme si j'étais un brigand. C'est un autre que tu veux, à présent... Tu veux que les garçons courent après toi comme les chiens après une chienne en folie... Tu me mens, tu...

La voix lui manqua, parce qu'il étranglait de colère, et il se jeta sur elle, le poing levé. Mais il se contint, la poussa seulement contre le mur, puis sortit.

— Jésus! — s'écria-t-elle.

Il ne se retourna pas. Elle le rejoignit en hâte, essaya de le prendre par le cou : brutalement il se dégagea, la rejeta comme une sangsue et s'enfuit.

Yagna était tombée assise, toute en larmes. Il lui semblait que le monde se fût effondré sur sa tête. Elle ne comprenait pas, elle avait le sentiment d'une injustice qui lui était faite. Son amour, soudain ressuscité, se mêlait en elle au sourd et profond repentir qui la rongeait. C'est en sanglotant qu'elle reprit le chemin de sa maison.



— On abat notre forêt!... On abat notre forêt!...

C'était un des fils Klenby qui arrivait à cheval et galopait dans le village en criant la nouvelle. Bien qu'il se fît tard, les portes se rouvrirent, le sommeil s'envola. On oublia le souper, on sortit sur la route, on se rassembla auprès de l'étang. Partout, c'était des conciliabules à voix basse. Un courroux vague frémissait dans l'air. Ayant appris qu'un certain nombre de patrons tenaient conseil chez le père Klenb. on se rassembla sous les fenêtres, au travers desquelles on voyait leurs têtes blanches. Ils gesticulaient, ils frappaient du poing sur la table. Au dehors, l'impatience croissait. Kobusz se mit à haranguer les autres, les engageant à se décider. Enfin parut Matteusz, qui les invita tous au cabaret afin d'y causer librement.

Le juif éteignait déjà, mais il dut rallumer et ouvrir, car la foule était menaçante. Tous entrèrent. On ne demanda pas à boire; on demeurait silencieux, attendant qui parlerait le premier. Ils voulaient bien marcher, mais aucun ne se souciait de prendre l'initiative. Ce fut Antek qui se dévoua. D'abord, et quoique ses paroles violentes allassent au cœur de tous, l'hostilité contre lui subsistait; sans y faire attention, il continua de vitupérer le seigneur :

— Ne cédez point! — clamait-il, — ne laissez point passer cette injustice!... Aujourd'hui on nous pille la forêt; si nous ne la défendons pas, demain c'est vers notre terre que se tendront des griffes rapaces, sur notre bétail... Permettrez-vous donc que ce tort nous soit fait?

Un glapissement de fureur lui répondit. Les têtes se dressèrent, une flamme sauvage passa dans les yeux, les poings se crispèrent, ce cri éclata :

— Non, non, nous ne le permettrons point!

Les meneurs avaient attendu ce moment. Aussitôt Matteusz commença de vociférer et de jurer, et Kobusz et Koslow :

— Ils en ont déjà coupé la moitié... Oui, Klenbick l'a vu. Si nous ne nous hâtons pas, tout sera abattu.

— Oui, oui, allons les chasser et reprendre notre bien!

— Allons tuer ces malfaiteurs!

— Oui, tuons-les, tuons-les!...

— Le monde est trop étroit pour nous! hurlait Matteusz. Partout il y a des châteaux. Tu veux paître ta vache?... tu entres sur leur terre... Ton cheval s'échappe?... il va sur leur terre... Tu jettes une pierre?... elle y tombe. Et alors tu es assigné devant le tribunal et condamné à l'amende.

— C'est vrai. A eux les meilleurs champs, les meilleurs prés et les forêts... Tout à eux...

— Quant à toi, cultive le sable, chauffe-toi avec de la bouse et attends la miséricorde du bon Dieu.

Ils s'échauffèrent tellement, que force fut bien de boire de la bière, puis de la wodka. Cela leur rappela qu'ils n'avaient point soupé : on demanda des harengs avec du pain. D'avoir apaisé leur faim, ils se calmèrent. On cria encore un peu, puis chacun regagna son logis sans qu'une décision eût été prise. D'ailleurs, c'était nuit maintenant : que faire? On s'endormit et l'on eut des cauchemars...

A l'aube, le tocsin retentit. C'est Antek qui sonnait. En vain le sacristain et l'organiste s'efforcèrent-ils de le faire taire : il sonnait de toute sa force, lentement, lugubrement. Ce glas obstiné remplissait les âmes de terreur. On sortait à demi vêtu, en faisant le signe de la croix, demandant ce qui se passait. On le sut bientôt, car Matteusz, Kobusz et les autres parcouraient le village en tapant aux portes avec leurs bâtons et criant :

— A la forêt!... à la forêt!... Dehors, tout le monde!... Rendez-vous au cabaret... A la forêt!... à la forêt!...

Vite on acheva de s'habiller, se boutonnant en route, et l'on courut chez le juif, où déjà se trouvait le père Klenb avec d'autres patrons. Les enfants piaillaient, les femmes s'interpellaient à travers les vergers.

— A la forêt!... à la forêt!... Prenez vos faux et vos fourches, vos fléaux, vos haches.... A la forêt!...

Liptzé était comme une fourmilière. Le jour se levait calme et froid, un air âpre et pur pénétrait dans les narines et les cris portaient loin. Devant le cabaret la foule se pressait, épaule contre épaule, grossissant à chaque minute. Les patrons venaient de sortir pour aller chercher Boryna. Il était le premier du village : sans lui aucun *gospodarz* ne marcherait. En l'attendant, on demeurait tranquille. Les yeux brillaient seulement, parfois un poing se levait, une parole de menace

était proférée. Mais tous restaient en place, immobiles et tassés comme des javelles sur un champ.

Le forgeron arriva. Il essaya de les détourner de leur dessein, leur disant qu'ils seraient tous mis en prison. Le meunier parla dans le même sens. On savait qu'ils tenaient pour le seigneur : on ne les écouta point. Les larmes aux yeux, le vieux Roch les conjura de rentrer chacun chez soi : vainement. Le curé parut enfin, mais son discours n'eut pas plus de succès. On ne lui baisa pas la main, on ne le salua pas. Une voix même cria :

— Ce n'est point avec un sermon qu'on répare une injustice!

Ils se regardaient entre eux, farouches. Le prêtre les adjura au nom de tous les saints du paradis. Mais il fut interrompu par l'arrivée de Boryna, vers qui se tournèrent tous les regards. Le vieux était d'une pâleur mortelle, ses yeux étincelaient comme ceux d'un loup. Il allait droit devant lui. On lui fit place et, quand, pour parler, il fut monté sur un tas de planches, tout d'une voix la foule cria :

— Menez-nous, Boryna, menez-nous.... A la forêt!...

Le silence rétabli, il se pencha en avant, les mains tendues :

— Chrétiens, Polonais, *gospodarz* et vous tous, gens de Liptzé, un grand tort nous est fait. Le seigneur abat notre forêt sans nous donner aucune indemnité. Nous avons porté plainte au tribunal, mais inutilement. Et on coupe notre bois. Permettrons-nous que cette iniquité s'accomplisse?

— Non, non!... Nous les chasserons!... nous les tuerons!

— Ce bois nous appartient. Serons-nous donc la risée du monde? Peuple chrétien, chères gens, je vous le dis : puisqu'il n'y a pas d'autre recours, c'est à nous de défendre notre bien. Allons tous à la forêt, soyons sans peur, car le droit est pour nous. Et que nous fera-t-on? Pourra-t-on emprisonner le village entier? Suivez-moi tous, les hommes.... A la forêt!...

A son rugissement répondit le rugissement de la foule :

— A la forêt!... à la forêt!...

Et ils se dispersèrent, chacun se précipitant chez soi pour chercher des armes. En moins de deux *Ave*, tous étaient rassemblés sur la route. On se mit en rangs. Les femmes mêmes en étaient, et les plus âgés des enfants, muets, résolus. Quand

l'ordre fut établi, Boryna se mit debout sur son traîneau, et, faisant un grand signe de croix :

— Au nom du Père, du Fils et de l'Esprit, amen!... En avant!

— Amen! — répétèrent toutes les voix.

Comme la cloche sonnait pour la messe, tous les bonnets furent tirés. Puis on s'ébranla.

Le forgeron qui avait tout observé, sauta à cheval et galopa dans la direction du château.

Tant que son père était là, Antek s'était tenu au cabaret. Quand tous furent partis, il prit le fusil que lui prêtait le juif, le dissimula sous sa peau de mouton et, coupant à travers champs, il courut vers la forêt...

Sur la route, derrière Boryna, on marchait en bon ordre. Ils allaient et la terre tremblait sous leurs pas, comme au passage de la foudre homicide. L'écho leur apportait les cris et les lamentations des vieux demeurés au logis...

Dans la forêt cependant régnait un silence solennel. Vers le quartier de Wilcze-Doly, seulement vibrait le bruit sourd des coups de hache, le grincement aigu des scies. Sous la futaie ombreuse, les bûcherons avançaient en ligne. Un arbre soudain chancelait, se séparait des autres, battait l'air de ses rameaux, puis, avec un gémissement de mort, tombait. Et un second, et un troisième et un dixième : vieux pins verts, énormes sapins noirs, chênes séculaires tout barbus de mousse. Des centaines d'années ne les avaient pas vaincus, et ils tombaient maintenant, foudroyés. Les pies, étonnées, jacassaient; les corneilles, avec des croassements rauques, fuyaient ce champ de dévastation. Parfois une bête sauvage émergeait d'un fourré et, s'effarant à la vue des hommes, prenait la fuite. Ils allaient toujours, les bûcherons, ils allaient droit devant eux, massacrant la forêt impassible, semblables à ces loups qui se jettent sur un troupeau sans défense, lequel demeure paralysé par la terreur jusqu'à ce qu'ait été dévorée la dernière brebis.

Après le repos du déjeuner, ils commencèrent à percevoir une rumeur lointaine.

— Des gens arrivent en masse, — dit quelqu'un, ayant collé à terre son oreille.

Peu à peu devint plus distinct le bruit de pieds frappant le sol en cadence. Le tumulte gronda, monta. Enfin le traîneau de Boryna parut au détour du chemin, et, derrière lui, la longue colonne. Une clameur formidable retentit. Et en un clin d'œil tous s'étaient élancés sur les bûcherons, les uns armés de fléaux, les autres de faux, ou de fourches, ou de bâtons, — et les femmes de leurs griffes.

— Arrêtez! — hurlait tout ce peuple. — N'abattez pas plus avant, car ceci est notre bien.

C'était un tel vacarme que les paroles ne s'entendaient pas. Boryna cependant les fit taire d'un signe, et, d'une voix tonnante, il s'écria :

— Gens de Rezepy, de Modlitza et vous tous qui êtes ici, écoutez-moi! Ramassez ce qui vous appartient, puis allez avec Dieu. Nous vous défendons d'abattre un arbre de plus. Et celui qui n'obéira point aura affaire à nous.

Ces visages féroces, ces armes brandies les effrayèrent : ils se mirent à ramasser, en effet, leurs outils. Ceux de Rezepy hésitaient, car ils sont gentilshommes et ils étaient en querelle avec Liptzé. Mais, tout en menaçant et en jurant, ils se résignèrent à battre en retraite. Tandis que, lentement, ils se retiraient, Boryna réunissait les patrons pour délibérer sur l'envoi de l'un d'eux qui ferait cette déclaration au propriétaire : en attendant que le tribunal eût restitué aux paysans leur part de la forêt, ils ne permettraient pas qu'on abattît davantage... Une tempête de cris interrompit le conciliabule. Ils provenaient des femmes, qui s'affairaient à enlever le bois coupé, déjà rangé en stères. Les gens du château, régisseur en tête, arrivaient à cheval, ventre à terre, et étaient tombés sur elles à grands coups de fouet.

— A moi!... hardi! — cria Boryna, — Sus à ces fils de chien!... Aux chevaux! à coups de fléaux!...

Une mêlée terrible s'engagea. Les valets bientôt reculèrent, car leurs bêtes se cabraient, ruaient, s'enfuyaient. Le régisseur ayant poussé son cheval en plein milieu de la cohue, des dizaines de mains le saisirent, le désarçonnèrent, et il chut dans la neige, accablé de coups. C'est à grand'peine que Boryna parvint à le dégager, pour le transporter à l'écart, sans connaissance. Mais la bataille continua, plus acharnée. Les gens

du seigneur avaient mis pied à terre, et, revenus sur leurs pas, ceux de Rezepy, comme une meute, s'étaient élancés à leur aide. On se prenait corps à corps, on roulait à terre, enlacés, se frappant à coups de poings. Les habits volaient en lambeaux, parmi les hurlements de fureur et de douleur. Fort comme un taureau, avec la crosse de son fusil le garde forestier cassait les têtes. Stasz Plòszka tenta de le désarmer : il fut repoussé à la renverse et demeura privé de sentiment. Wachnik l'atteignit de son fléau, mais reçut entre les deux yeux un coup tellement rude qu'il tomba, les bras ouverts, en criant :

— Jésus !

Matteusz lui-même ne réussit pas mieux. Et le garde assaillait Boryna, qui se battait avec les gens de Rezepy, quand, bondissant sur lui, les femmes l'entourèrent. Les gens étaient comme fous de rage, couverts de sang, terribles à voir. Et la victoire penchait pour ceux de Liptzé.

Le garde néanmoins, ayant pu se tirer des mains des femmes, exaspéré d'avoir été roué de coups par elles, se rua de nouveau sur Boryna : ils s'étreignirent, pareils à des ours furieux.

Or, à ce moment-là, Antek arrivait. S'arrêtant pour souffler, il vit son père aux prises avec le garde. D'abord il fit un mouvement vers eux, puis recula et se cacha derrière un sapin. Les deux adversaires ne se lâchaient pas. L'un était plus jeune et plus fort, mais fatigué déjà d'avoir tant lutté avec d'autres, et Boryna faisait bonne figure. Ils se secouaient l'un l'autre avec vigueur, se projetaient violemment contre les troncs d'arbres. Enfin ils roulèrent sur le sol, se tenant à la gorge comme des chiens qui se battent. Le vieux était dessous et, comme il avait perdu son bonnet, sa tête blanche se heurtait aux racines. Antek jeta aux alentours un regard circulaire : tous occupés à se battre, personne ne l'avait vu. Il tira son fusil de dessous sa pelisse, s'agenouilla, machinalement se signa et mit en joue la tête de son père. Mais, juste à cette seconde, les combattants s'étaient relevés. Antek aussi bondit sur ses pieds. Il ne fit pas feu : son cœur se glaçait d'une terreur mortelle, sa respiration se paralysait dans sa gorge, ses mains tremblaient, il avait le vertige... Soudain il entendit un hurlement.

— Au secours, bonnes gens, au secours !...

Ayant rattrapé son fusil, le garde venait d'asséner sur le crâne de Boryna un formidable coup de crosse. Le sang avait jailli et, les bras en avant, le vieux s'était écroulé comme un arbre sous la cognée.

Aussitôt, son fils fut sur lui. Il le vit sanglant, râlant, le front ouvert. Un nuage voilait les yeux du vaincu ; ses jambes se crispaient convulsivement.

— Mon père ! — rugit Antek. — Jésus ! mon père...

Il se jeta sur le corps, l'attira dans ses bras :

— Mon père... Ils l'ont tué...

Ceux qui se trouvaient à proximité accoururent. On lava la tête du vieux avec de la neige. Assis auprès de lui, son fils s'arrachait les cheveux et criait toujours :

— Ils l'ont tué !... ils l'ont tué !...

Subitement, les yeux fous, Antek se dressa, se précipita sur le garde, en poussant une telle clameur que celui-ci, épouvanté, ayant fait un saut en arrière, lui tira son coup de fusil, presque à bout portant. Mais il le manqua. Le visage noirci par la poudre, Antek sauta sur lui, le saisit par le cou, qu'il serra à le faire craquer. Puis, le soulevant de terre, il lui cogna la tête contre les arbres jusqu'à épuisement. Enfin il lâcha prise et le laissa retomber, sans apparence de vie. Mais ce fut pour foncer dans la mêlée. Là où il frappait, les cœurs défaillaient, on prenait la fuite. Inondé de sang, terrible, il les vit tous se sauver devant lui. Ceux de Liptzé durent le retenir : il aurait tout massacré.

Les femmes maintenant s'empressaient autour des blessés, qui étaient nombreux. Boryna fut déposé dans un traîneau, qu'on mena doucement. Blanc comme un linge, il semblait un cadavre, à faire craindre au moins qu'il ne trépassât dans le trajet. Son fils, atterré, lui soutenait la tête en murmurant :

— Père... ah ! mon Dieu !... père...

Le retour au village se fit sans ordre. Quelques-uns gémissaient, mais, dans l'ivresse de la victoire, la plupart ne sentaient pas les coups. Ils parlaient fort, ils riaient. Chacun à l'envi commençait à conter ses prouesses. Il en est même qui se mirent à chanter. Et les yeux luisants se fixaient sur la forêt reconquise dont les cimes planaient au-dessus des têtes.

Cependant les paupières de Boryna se soulevèrent. Son regard se posa sur Antek, s'y attacha longtemps, comme pour s'assurer que le témoignage de ses sens ne le trompait pas. Une joie profonde illumina son visage, ses lèvres remuèrent. Enfin, avec un grand effort, très bas, il articula ces paroles :

— Est-ce toi, mon fils?... est-ce bien toi?

Et de nouveau il s'évanouit.

ÉPILOGUE

Il avait dit vrai, Boryna : pouvait-on punir tout un village? Les hommes de Liptzé furent arrêtés, d'abord, et ce fut grand deuil dans toutes les maisons. Mais que faire? Combien seraient morts de faim!... Et puis, qui avait porté les premiers coups? Personne ne se trouva pour en témoigner. Mieux valait passer l'éponge sur tout cela et s'arranger à l'amiable pour la forêt. Quoiqu'elle eût plus accoutumé de semer les mauvaises nouvelles, c'en est donc une bonne qu'Augustynka dut apporter pour les fêtes de Pâques : les gens de Liptzé étaient mis en liberté, ils revenaient au pays. Ainsi la joie succéda-t-elle au chagrin. Et, particulièrement ce fut ainsi pour Hanka. Durant que son mari était en prison, tout le possible pour obtenir qu'il fût pardonné, elle l'avait fait. Elle avait pris soin aussi du père et du bien. C'est plein d'affection et de douceur que lui revint le pauvre Antek. Son âme était délivrée, son cœur purifié. Ces beaux grands yeux bleus qui l'avaient égaré n'étaient plus rien pour lui désormais; il s'en détournait comme de l'enfer.

Boryna ne guérit point de sa blessure. Par une belle journée de printemps, sous les pommiers en fleur, on le trouva endormi de l'éternel sommeil.

Passive comme la terre, Yagna suit son destin. Son âme est semblable à l'eau qui coule. Qui saurait dire jusqu'où elle roulera dans le péché?...

WLADYSLAS REYMONT

(Traduit du polonais par MARIE ANNE DE BOVET et STANISLAS DE KOCHANOWSKI.)

LE « GENTLEMAN »

DANS SHAKESPEARE

Au moyen-âge, l'Angleterre emprunta l'institution de la chevalerie à la France; mais chevalerie anglaise et chevalerie française se développèrent dans des sens différents. En France, la chevalerie se restreignit à une classe; en Angleterre, elle se démocratisa dès le début. En France, jusqu'à la Révolution, elle eut un caractère de plus en plus artificiel; en Angleterre, un caractère de plus en plus humain. En France, l'étiquette y prit une place de plus en plus grande, au point de réduire la chevalerie à une question de formalité et de politesse. En Angleterre, on insista tellement sur son aspect spirituel que cet idéal social finit par se confondre avec la moralité elle-même. D'un côté, c'est le raffinement, l'élégance, les conventions mondaines, — en un mot le bon goût, — qui dominèrent. D'autre part, ce fut la franchise, la sincérité, la maîtrise de soi, — en un mot la bonne nature.

« Pour qu'une chose soit belle selon les règles du goût, dit Diderot, il faut qu'elle soit élégante, finie, travaillée sans le paraître. Pour être de génie (un pur don de la nature) il faut quelquefois qu'elle soit négligée, qu'elle ait l'air irrégulier, escarpé, sauvage. Le sublime et le génie brillent dans Shakespeare comme des éclairs dans une longue nuit, et Racine est

toujours beau. Homère est plein de génie et Virgile d'élégance ». La différence entre la chevalerie française et la chevalerie anglaise est assez analogue à celle que nous établissons entre Virgile et Homère, entre Racine et Shakespeare.

L'idée anglaise du « gentleman » est essentiellement chevaleresque. Les anciens auteurs nourris de chevalerie, tels que Chaucer, Malory et Spenser, ont exercé une influence profonde sur les sentiments de leurs compatriotes. A les lire, on voit clairement comment les idées d'un Anglais d'aujourd'hui sur ce qu'il convient de faire se sont graduellement définies. Shakespeare quoique plus éloigné du moyen-âge que Chaucer, Malory et Spenser, semble avoir eu autant de sympathie qu'eux pour la haute conception de devoir qui illumine cette époque.

Les critiques parlent de *gentle* Chaucer, *gentle* Malory, *gentle* Spenser. Aucun de ces écrivains, cependant, ne mérite mieux ce titre que Shakespeare. « Gentle » est un de ses mots préférés quand il veut louer. Il n'est point d'épithète qu'il eût aimé davantage attacher à son nom. A défaut de « grand blason familial », il avait, comme Bolingbroke exilé, « l'opinion des hommes et son propre sang pour montrer au monde qu'il était gentleman ».

Les premiers livres publiés par Shakespeare furent des poèmes d'amour, *Vénus et Adonis* et *Lucrèce*. C'est évidemment par des ouvrages de ce genre et par des sonnets, non point par ses pièces de théâtre, que Shakespeare comptait attirer sur lui l'attention des grands. Quoique le thème de Lucrèce fût classique, Shakespeare connaissait une version de cette histoire par Chaucer, et il a bien soin de conserver les sentiments chevaleresques du vieux poète. Lucrèce conjure Tarquin par « chevalerie et noblesse » autant que par douce amitié. Plus tard, racontant son histoire, elle demande aux « beaux seigneurs » présents de s'engager sur l'« honneur » à la venger du « traître »; car, dit-elle, les chevaliers doivent prêter serment de « redresser les torts faits aux dames ». Et chacun d'eux lui promet son aide, se déclarant lié par chevalerie.

Plus significatif encore est le passage où Tarquin, préméditant son crime, s'écrie : « O honte pour la chevalerie et les armes brillantes!.... Oui, et quand bien même je mourrais, le

scandale me survivrait et serait une tache sur l'or de mon blason. Le héraut inventera quelque odieuse barre d'infamie pour me mettre sous les yeux l'excès de mon délire coupable ; si bien que ma postérité, honteuse de cette marque, maudira mes os et ne tiendra pas pour péché de souhaiter que moi, leur père, je n'eusse pas vécu. »

Chaucer vivait avant la fondation du Collège des Hérauts ; mais Shakespeare connaissait cette institution et tous ses usages : marques d'infamie, « réductions » qu'on infligeait en cas de déshonneur. Combien de fois son père n'est-il pas allé à ce Collège des Hérauts pour solliciter le privilège de porter un blason, qu'il finit d'ailleurs par obtenir ! Shakespeare prête à Tarquin l'intérêt que lui-même prenait aux décisions de la « cour de chevalerie ».

C'est que l'influence exercée sur la pensée de Shakespeare par les conceptions et les images de la chevalerie fut profonde. Là même où on ne les attend guère, elles apparaissent, soit ouvertement, en longues descriptions, soit furtivement, sous forme de comparaisons et de métaphores.

Le *Roi Jean*, *Richard II*, les deux parties d'*Henri IV*, les trois d'*Henri VI* et *Richard III* — huit pièces en tout — mettent en scène un âge où la chevalerie était une vivante institution. Il eût été impossible d'en bien peindre les événements sans retracer fidèlement les usages et les sentiments chevaleresques. Le choix des sujets dans ces drames est par lui-même significatif ; mais ce qui l'est plus encore, c'est le plaisir évident avec lequel l'auteur nous décrit les scènes de la vie moyenageuse.

L'ami de Spenser, Édouard Kirke, en défendant l'emploi par son poète de mots archaïques, remarque qu'il était naturel qu' « ayant beaucoup erré et beaucoup lu en compagnie des vieux poètes anglais », leur musique « résonnât encore à ses oreilles ». Il en fut pour lui, dit-il, comme pour l'homme, dont parle Cicéron, qui, « marchant au soleil,... doit être brûlé par le soleil. » Shakespeare marcha longtemps au plein air du moyen-âge, et son visage fut hâlé par le soleil de la chevalerie. On ne peut plus désormais se représenter sa physionomie sans ce hâle dont il était fier.

Il connaissait tous les usages de la chevalerie et il en aimait

les principes moraux. Le chevalier accompli de Chaucer avait combattu en divers lieux pour « notre foi ». Malory dans les derniers paragraphes de son livre déclare que les quatre chevaliers d'Arthur, demeurés vivants après le désastre qui détruisit leur ordre, allèrent en Terre Sainte, « là où Jésus-Christ a vécu, là où il est mort. Ils y livrèrent de nombreuses batailles contre les mécréants ou les Turcs. Et là ils moururent un vendredi saint pour l'amour de Dieu ». Mais ni Chaucer, ni Malory, ni à plus forte raison Spenser, ne nous parlent des croisades aussi souvent ni d'une manière aussi vivante que Shakespeare. Jean de Gand, dans son fameux éloge de l'Angleterre, « cette pierre précieuse enchâssée dans la mer d'argent », la glorifie comme la « mère féconde de rois souverains..., renommés pour leurs exploits que, pour le service de la foi chrétienne et de la vraie chevalerie, ils ont portés loin de leur patrie, jusqu'aux lieux où dans l'opiniâtre Judée s'élève le Sépulcre, rançon du monde, du fils de la bienheureuse Marie. »

Constantinople avait succombé un siècle avant la naissance de Shakespeare, et les croisades étaient alors complètement finies. Mais le poète aime à faire revivre l'idéal qui, aux temps passés, avait inspiré tant d'actions héroïques. Plusieurs fois, il fait allusion à la création des chevaliers. Il parle surtout de cet honneur, lorsqu'il est conféré avant ou après la bataille, comme d'un stimulant à rendre de bons et loyaux services. Le bâtard Philippe Faulconbridge est fait chevalier « sur le champ de bataille, par la main, puissante à conférer l'honneur, de Richard Cœur de Lion ». Henri V promet avant Azincourt d'anoblir la condition de tous ceux qui verseront leur sang avec lui ce jour-là : ils seront « ses frères ». Après la bataille, comme un héraut lui dit le nombre des tués du côté des Français, il remarque que de ceux-là « cinq cents avaient été faits chevaliers la veille seulement ». Quand Henri VI, à la prière de la reine, confère cet honneur à son propre fils, il s'écrie : « Édouard Plantagenet, lève-toi : tu es maintenant chevalier; apprends à tirer ton épée pour le bien. »

Une fois nanti de son titre, le chevalier devait avant tout défendre son honneur : d'où la nécessité pour lui de demander parfois un combat public, afin de régler une querelle avec un

de ses pairs. Il y a dans Shakespeare plusieurs exemples de ce « jugement par les armes ». Dans *Richard II*, Henri Bolingbroke, plus tard Henri IV, accuse Thomas Mowbray, fils de Jean de Gand, de haute trahison et demande la permission de prouver par l'épée la vérité de ses dires. Finalement, Bolingbroke jette son gage, « his honour's pawn », pour montrer « par là et par tous les autres rites de chevalerie » qu'il tiendra parole. Mowbray lui répond en le traitant de menteur : il entreprendra de démontrer sa « loyauté de gentilhomme ». Le roi et Jean de Gand s'efforcent de rétablir la concorde entre les deux « gentilshommes enflammés par la colère » ; mais ceux-ci refusent de se réconcilier. Le roi, disent-ils, peut exiger leur vie, mais non leur déshonneur. A bout d'argument, le souverain leur commande de comparaître à Coventry, où la « prouesse du vainqueur » révèlera lequel a raison. Au jour fixé, les lices sont préparées; le maréchal demande à chaque champion une déclaration publique de la cause qu'il défend : il leur en fait jurer la vérité sur leur parole de chevalier qu'à « Dieu ne plaise un chevalier ne viole ». Chacun fait à ses amis des adieux solennels. Des hérants annoncent que les combattants sont prêts. Tous deux vont s'élancer, lorsque retentit le cri : « Arrêtez, le roi a jeté son bâton! » Le souverain interdit le combat et proclame le bannissement des deux adversaires.

Il y a dans Shakespeare beaucoup de scènes analogues. Une des plus remarquables est celle du *Roi Lear*, où nous voyons un jugement par les armes se dérouler exactement comme au XIVe siècle.

Devant toute la cour, le courageux Edgar proclame Edmond, prétendu comte de Gloucester, « un traître aussi vil qu'un crapaud ». « Si tu dis non, cette épée, ce bras, mon courage, sont prêts à te prouver, par la gorge, que tu en as menti ». ... Édouard refusant de profiter de la « règle de chevalerie » qui permet de ne point se battre contre un adversaire inconnu, répudie l'accusation de trahison et retourne à son ennemi le « mensonge infernal ».

La principale description d'un tournoi qu'ait faite Shakespeare, se trouve dans *Troïlus et Cressida*. Énée fait sonner les trompettes et, au nom d'Hector, somme Agamemnon et

les chevaliers grecs de montrer leur courage dans les lices. S'ils préfèrent l'honneur au bien-être, s'ils connaissent le courage et non la crainte, s'ils osent soutenir la beauté et le mérite des dames aimées par eux, qu'ils s'avancent et que, devant tout le monde, ils se mesurent avec les champions troyens. Il est curieux d'entendre Agamemnon, quand il promet de porter le message d'Hector aux « amoureux » grecs, se faire l'écho de cette pensée du moyen-âge : « Que ce soldat soit tenu pour un mécréant, qui ne veut pas aimer, n'a point aimé, ou n'aime point! » Il est curieux aussi de voir le vieux Nestor, piqué par ce défi, cacher sa barbe argentée dans un heaume d'or et mettre ses membres flétris dans ses « brassards » pour prouver que sa « dame » est belle et chaste. Nestor, sous une armure moyenageuse, combattant dans un tournoi pour sa dame! L'anachronisme n'a jamais gêné Shakespeare.

A côté de ces détails extérieurs de la vie chevaleresque, on doit remarquer combien Shakespeare insiste dans ces pièces sur l'idée d' « honneur ». On retrouve ce mot partout. Henri V déclare qu'il ne « convoite point l'or ni les beaux vêtements; mais si c'est un péché de convoiter l'honneur, il est l'âme la plus coupable du monde ». Brutus dit à Cassius qu'il aime l'honneur plus qu'il ne craint la mort. Et Iago adresse à Othello ces paroles bien connues : « Pour l'homme comme pour la femme, seigneur, il n'est pas de joyau plus précieux qu'une bonne renommée. Celui qui me prend ma bourse me prend une misère... Mais celui qui me vole ma réputation, me dérobe ce qui ne saurait l'enrichir, et ce qui, moi, m'appauvrit réellement ».

Souvent Shakespeare a insisté sur l'idée de franc-jeu, « fair play » : en particulier lorsqu'Alexandre Iden, le bon esquire de Kent, refuse « tant que l'Angleterre sera debout » un combat inégal avec « un pauvre homme mourant de faim ». Ailleurs, le poète représente Troïlus en train de gourmander Hector pour son « vice de miséricorde ». « Ne dites-vous pas, demande-t-il, à celui qui est tombé votre captif, de se lever, et de vivre? — « O 'tis fair play » (c'est du franc-jeu), répond Hector. — « Fool's play » (un jeu de fous), réplique Troïlus. « Fair play » opposé à « fool's play! » Digne Hector, dit

Shakespeare, modèle de « fair play », car, Hector combat, d'après le poète, selon la vraie « veine de chevalerie ».

Un des deux gentilhommes de Vérone déclare que les trois choses les plus détestées par les femmes sont « fausseté, couardise et basse extraction ». La fidélité à la foi engagée, le respect des femmes, la vraie courtoisie, et la loyauté, sont, d'après Shakespeare, comme d'après ses prédécesseurs, les devoirs de l'homme d'honneur. « Nous sommes des gentlemen », s'écrie un chevalier de la cour, dans *Périclès*. « Ni dans nos cœurs ni dans nos regards nous n'envions les grands, nous ne méprisons les humbles. » — « Vous êtes de vrais chevaliers courtois » est la seule réponse faite par le Prince ». Et surtout — le poète y insiste — un gentlemen doit être pur de cœur. « Quelle cuirasse plus forte qu'un cœur innocent? Il est armé trois fois, celui dont la querelle est juste. Et il reste nu, quand bien même il serait revêtu d'acier, celui dont la conscience est corrompue par l'injustice. »

Les figures du langage dans ce dernier passage sont toutes tirées des coutumes des chevaliers. De même façon Shakespeare parle de « cheveux gris, *poursuivants* de la mort ». Hotspur ne veut pas, lorsque la guerre se prépare, « jouter des lèvres »; Macbeth s'écrie : « Destin! entre dans la lice contre moi et viens me combattre à outrance. » Le comte de Salisbury remarque, à propos du roi Jean, que « sur le visage du roi, les couleurs changent alternativement, selon qu'elles y sont appelées par sa résolution criminelle ou par sa conscience, pareilles à deux hérauts entre deux armées redoutables ».



Parmi les caractères chevaleresques qui abondent dans les drames historiques de Shakespeare, l'un des plus valeureux est, dans *Henry IV*, celui du glorieux héros des guerres contre la France au XVe siècle, — le « noble Talbot, qui a accompli avec son épée et sa lance des merveilles dépassant la pensée humaine ». Ses adversaires déclarèrent qu'il était « le diable en armes »; mais il était aussi « la vie, la joie » de ses amis. Il accomplit son devoir envers son roi avec « une

loyauté soumise du cœur », attribuant l'honneur de sa victoire d'abord à Dieu, ensuite à son suzerain. Violemment indigné contre un poltron de capitaine qui l'avait abandonné au moment du danger, il lui arrache du genou les insignes de la Jarretière, car, dit-il, cet « ornement de chevalerie » ne sied pas aux infâmes, et il tient ce propos : « Lorsque cet ordre fut établi à l'origine, milords, les Chevaliers de la Jarretière étaient de noble naissance, vaillants et vertueux, pleins d'un courage altier ; c'étaient des hommes dont la gloire avait grandi au milieu des guerres et qui ne craignaient pas la mort, ne tremblaient pas devant la détresse, mais qui restaient résolus dans les situations les plus désespérées. Celui-là, donc, en qui ne se rencontrent point ces qualités, ne fait qu'usurper le nom sacré de chevalier ; il profane cet ordre très honorable, et mérite — si je suis digne d'être juge — d'être dégradé comme un paysan mis au monde derrière une haie et qui oserait se vanter d'une noble naissance ». Le roi, appuyant Talbot, bannit le lâche, « honte de son pays, lui qui fut chevalier ».

Dans son dernier combat, le vieux général envoie chercher son fils et lui conseille de s'échapper tandis qu'il en est temps encore. Mais l'enfant ne veut pas partir : « Mon nom n'est-il pas Talbot? Ne suis-je pas votre fils? Et dois-je fuir? » Tous deux alors s'élancent dans la bataille. Le jeune homme, après avoir défendu le vieillard avec un « courage surhumain », succombe et, comme Lancelot, reste souriant dans la mort. Le père meurt aussi, son enfant dans les bras. Amis et ennemis leur rendent hommage et leur accordent une sépulture « digne de leur valeur ».

Ce drame du *Roi Henry IV* est particulièrement intéressant pour nous, en vertu du contraste qu'il établit entre deux jeunes gens de haut lignage, dont l'un était le « thème du langage d'honneur », « un chevalier universellement loué », Henry Percy de Northumberland, surnommé Hotspur, et le prince Hal, plus tard le roi Henri V. Hotspur est un chevalier plein de courage et d'ambition, « méditant toujours quelque grand exploit » qui, par ses « hauts faits, nous dit le roi lui-même, avait gagné une gloire éternelle dans toute la chrétienté ». Le grand Doùglas l'appelle : roi de l'honneur. Et sa mère le regarde comme un « miracle parmi les hommes ..... A sa

lumière toute la chevalerie d'Angleterre se mouvait pour accomplir de vaillants exploits : il était vraiment le miroir devant lequel se façonnait la jeunesse noble ». Mais Hotspur était irritable, intempérant, obstiné, volontaire à l'excès. Un vieux seigneur lui reproche ses défauts et lui demande de les corriger : « Quoique ce soient souvent là marques de grandeur, de courage, de naissance, — c'est la précieuse grâce dont ils vous décorent — cependant, le plus souvent, ils trahissent une violence grossière, le manque de manières, l'absence de maîtrise de soi-même, l'orgueil, la hauteur, la présomption, le dédain, — défauts dont le plus petit, quand il se rencontre chez un gentilhomme, lui fait perdre l'affection des hommes, et, laissant une tache sur toutes ses belles qualités, leur enlève la louange à laquelle elles auraient droit. »

Hotspur accepte la remontrance. Son caractère emporté a pour excuse « la jeunesse et la chaleur du sang ». Ne s'écrie-t-il pas dans son dernier appel à ses compagnons : « O gentilshommes! le temps de la vie est court : dépensé bassement, ce court laps de temps serait trop long encore... Que chacun fasse de son mieux »!

Le prince Hal commence mal sa carrière. Son père l'accuse de « désirs vils et malhonnêtes » : il se laisse aller à de « vains plaisirs, en grossière compagnie » qui ne conviennent point à son « origine royale ». C'est « presque un étranger pour tous les cœurs, à la cour », un « libertin ». Mais le prince, quand il le faut, abandonne ses compagnons dissolus et montre une âme énergique, noble et charmante. Il était « aussi plein d'ardeur que le mois de mai » et capable « d'enchanter le monde par ses qualités de cavalier accompli ». Il songe avec honte à sa propre vie et déclare avoir été « infidèle à la chevalerie ». Il tue Hotspur au combat; mais il rend les honneurs à son cadavre : « Adieu, grand cœur! » s'écrie-t-il. Et son dernier geste dans la pièce est la délivrance sans rançon du brave Douglas : « Sa valeur que nos cimiers ont éprouvée aujourd'hui nous a enseigné comment il faut honorer de si grands exploits même quand ils sont dûs au courage de nos adversaires ».

Nos deux héros ne sont pas des galants : Hotspur, en bon Anglais, affiche un superbe mépris pour un chevalier qui fait

le « freluquet », qui se « parfume comme une modiste », et qui l'irrite par ses manières efféminées et sa conversation. Il ne se soucie guère de « courtoisie sucrée » ou de « mièvre poésie ». « Je prétends ne point savoir parler, déclare-t-il, je n'ai pas le don du language. » Et le prince Hal, devenu roi, lorsqu'il fait la cour à Catherine de France, apparaît aussi gêné dans son maintien d'amoureux que dans son parler français : double gêne encore assez familière aux Anglais d'aujourd'hui. Et de même qu'Henri V se piquait d'être un « roi simple », un soldat, « à l'extérieur rude et comme de fer », beaucoup de ses compatriotes encore aujourd'hui cherchent à paraître de fer, croyant en imposer davantage.

Une légère tendance au burlesque dans la chevalerie s'était manifestée avant Shakespeare. Sire Dinadan, l'une des figures les plus drôles du roman en prose de *Tristan*, apparaît dans la *Mort d'Arthur* de Malory, que Shakespeare semble avoir connue, et il y contraste drôlement avec les personnages plus sérieux. C'est lui qui se divertit et divertit les autres à se moquer du roi Marc. Quoiqu'il ait du courage, son attitude est simplement celle du bon sens. Il se vante d'avoir été fort sage en refusant de jouter contre un chevalier qu'il n'aurait pas pu vaincre. Il ne voit pas pourquoi il se battrait contre le premier chevalier venu, pour rien, pour le plaisir.

Tristan prépare une rencontre entre Dinadan et la belle Iseut. « Envoyez-le chercher, ma dame Iseut, dit-il, et je ne serai point vu, et vous entendrez le plus joyeux chevalier à qui vous ayez jamais parlé, et le plus fou en paroles : je vous prie cordialement de lui faire bon accueil. » Dinadan n'est pas plutôt devant Iseut, qu'il se met à railler l'amour : « Madame je me demande, quand je vois sire Tristan ou d'autres amoureux, qu'est-ce qui les pousse à se montrer si fous et si entichés des femmes. — Comment, dit la Belle Iseut, vous êtes chevalier, et vous n'êtes point amoureux? C'est une honte, car on ne saurait passer pour bon chevalier qu'après s'être battu pour une dame. — Non, dit sire Dinadan, car la joie d'amour est trop courte, et sa douleur, et ce qui en résulte, durent trop longtemps... — Or, ça, je vous prie, poursuit la belle Iseut, dites-moi : voulez-vous combattre pour

mon amour contre trois chevaliers qui m'ont fait grand tort? Puisque vous êtes chevalier du roi Arthur, je vous requiers de livrer bataille pour moi ». A quoi sire Dinadan réplique : « Je dirai que vous êtes la plus belle dame que j'aie jamais vue, et plus belle que ma reine Guenièvre : mais sachez bien ceci, en un mot : Je ne me battrai pas pour vous contre trois chevaliers : le ciel m'en préserve! » Alors Iseut se mit à rire et se divertit beaucoup.

Je n'insisterais pas sur sire Dinadan, s'il ne me semblait être le prototype, dans le roman chevaleresque, de ce héros comique que Shakespeare met en contraste avec le prince Hal : Sir John Falstaff. Falstaff insiste sur son titre de chevalier, bien qu'il fasse fi de toutes les qualités chevaleresques. Il monologue sur l'honneur, avant d'aller se battre : « L'honneur m'aiguillonne en avant. Oui ; mais qu'arrivera-t-il, si l'honneur m'aiguillonne en arrière lorsque j'avancerai? Est-ce que l'honneur peut remettre une jambe? non. Ou un bras? non. Ou ôter la douleur d'une blessure? non. L'honneur n'a donc aucune habileté en chirurgie? non. Qu'est-ce que l'honneur? un mot. Qu'est-ce que l'honneur? de l'air. Par conséquent, je n'en veux pas : l'honneur est un simple écusson ».

La reine Élisabeth semble avoir été divertie par le joyeux Falstaff autant que Guenièvre et Iseut par le joyeux Dinadan. C'est à sa demande que Shakespeare écrivit les *Joyeuses Commères de Windsor*, pour y montrer Falstaff amoureux. Comme Dinadan, Falstaff apparaît ici costumé en femme. « Le mensonge, la vantardise, le babillage, l'ivrognerie », tels sont, d'après Viola, l'héroïne de la *Nuit des Rois*, les signes de la corruption chez un homme. Et de ces vices le dernier au moins, l'ivrognerie, est devenu, au cours des siècles, le péché vers lequel incline le plus volontiers le gentleman anglais. Falstaff, Sir Andrew Aguecheek, Sir Toby Belch, tous les chevaliers déchus de Shakespeare, sont des ivrognes. Ils paraissent ivres sur la scène où ils font des sottises, et les scènes de leurs déportements sont les plus populaires des pièces où ils figurent. Falstaff ment, sans aucun doute, mais il ment de manière si flagrante, si comique, que nous ne lui en faisons pas un crime. S'il mentait bassement, on le sifflerait. Nous méprisons les gens vains, bavards, ou efféminés :

mais nous tolérons l'ivrognerie, même chez un « gentleman ». En revanche, qui a jamais entendu dire qu'un « gentleman » français, — gentilhomme, preud'homme, galant homme, ou honnête homme — se fût enivré? On ne le lui pardonnerait point. Dans *Henry V*, le connétable de France, irrité par l'approche des Anglais, s'étonne qu'un « peuple si barbare » puisse remporter de si grandes victoires, et il s'écrie : « *Dieu de batailles!* D'où tiennent-ils cette ardeur? Leur climat n'est-il pas brumeux, froid et triste? » Le climat, voilà sans doute la seule excuse à l'ivrognerie qui règne de l'autre côté du Détroit.

Cervantès mourut la même année que Shakespeare; combien Don Quichotte diffère de Sir John! « Je suis chevalier, déclare-t-il; tel je vivrai, tel je mourrai, s'il plaît au Très-Haut. Je marche dans l'étroit sentier de la chevalerie errante, méprisant les richesses, mais non pas l'honneur. J'ai vengé des injures, j'ai redressé des torts, j'ai châtié des insolences. Je n'ai pas d'intention qui ne soit droite et je ne songe qu'à faire du bien à tout le monde. Un homme qui pense, un homme qui agit de la sorte, mérite-t-il d'être traité de fou? Je le demande à Vos Excellences. »



Il est une des plus charmantes et des plus anglaises de toutes les œuvres de Shakespeare, *Comme il vous plaira*, où, dès le début de l'action est posée la question de la noblesse du sang et de la noblesse d'éducation. Orlando converse avec l'orgueilleux Olivier, son frère : « Je sais, dit Orlando, que vous êtes mon frère aîné; d'après les lois du sang noble, vous devriez vous conduire envers moi comme un frère aîné. Mon père vous a chargé par son testament de me donner une bonne éducation. Vous m'avez élevé comme un paysan, cherchant à obscurcir et à éteindre en moi toutes les qualités d'un gentilhomme. L'âme de mon père grandit en moi ; et je ne supporterai pas plus longtemps ce traitement. Par conséquent, permettez-moi les exercices qui conviennent à un gentilhomme. »

Olivier traite son frère avec dédain; mais en secret il avoue que s'il agit ainsi, c'est qu'il est jaloux d'Orlando :

« Il est aimable. Il n'a jamais été à l'école, et il est instruit. Il est plein de nobles pensées ; il possède un charme pour se faire aimer des personnes de toutes conditions, et il est si avant dans le cœur de tout le monde, et spécialement de mes gens qui le connaissent bien, que je suis entièrement méprisé ».

Dans un match de lutte auquel il prend part, Orlando est distingué et loué par le Duc comme un « noble jeune homme ». Toutefois, dès que le Prince apprend que c'est le fils de son ennemi, il médite sa ruine. Lui-même en effet a usurpé le trône sur son noble frère, maintenant retiré avec quelques compagnons fidèles dans la forêt d'Arden, où il tient une cour rustique. C'est là qu'Orlando décide de se rendre, et Adam, un vieux domestique de son père, lui offre de le suivre « jusqu'au dernier soupir avec fidélité et loyauté ». C'est pour sauver ce fidèle serviteur, mourant de fatigue et de faim, qu'Orlando fait violemment irruption dans une compagnie de gens en fête et exige de la nourriture. C'est la cour du Duc exilé, lequel adresse immédiatement à Orlando cette réprimande : « Votre douceur (gentleness) fera plus pour nous forcer à céder que votre force ne fera pour nous disposer à la douceur ». Et Orlando, qui n'est mal poli qu'en apparence, accepte aussitôt ce reproche : « Que la douceur soit la seule contrainte que j'exerce sur vous ».

Il y a dans *Comme il vous plaira* beaucoup d'autres traits encore sur lesquels il conviendrait d'insister : la générosité d'Orlando envers son frère, la conversion de celui-ci à de meilleurs sentiments, l'éloge des vertus d'hospitalité, les allusions aux « vieux Robin Hood d'Angleterre » et à la vie de la forêt « plus douce que la vie pompeuse et affectée, plus exempte de périls que la cour envieuse », ou encore les connaissances déployées par l'auteur, en matière de chasse, sa pitié pour le pauvre « cerf aux abois, blessé par les coups du chasseur », son mépris enfin pour les chevaliers efféminés et prétentieux, et toutes les réflexions philosophiques qu'il met dans la bouche de Corin, de Jaques, de Touchstone et des autres, particulièrement la fameuse tirade du fou sur les différentes sortes de démentis.

Et puis quelle charmante peinture de l'amour, toute parfumée de plein-air! L'aimable Rosalinde, adorée comme

Orlando par le peuple pour ses vertus, et si gracieuse à la cour, se trouve dans la forêt aussi heureuse qu'un oiseau. Shakespeare reprend et illustre les fameuses paroles de Marlowe : « Qui a jamais aimé sans aimer à première vue »? C'est l'amour à la vieille mode, l' « amour vrai » mérité par la « fidélité ».

Dans un de ses plus beaux sonnets Shakespeare nous dit sa rêverie sur les temps chevaleresques :

When in the chronicle of wasted time
I see descriptions of the fairest wights,
And beauty making beautiful old rhyme
In praise of ladies dead and lovely knights;

Then in the blazon of sweet beauty's best
Of hand, of foot, of lip, of eye, of brow,
I see their antique pen would have exprest
Ev'n such a beauty as you master now.

« Des prophéties du temps présent », voilà comment Shakespeare appelle les portraits élogieux qui dans les romans chevaleresques « préfigurent » la dame de ses rêves.

Car l'idéal de la chevalerie, tel qu'on le trouve dans « la chronique du temps passé », se trouve encore être notre idéal moderne. Le pouvoir de l'idée de chevalerie sur le peuple anglais tient à sa littérature. Avant Shakespeare, les écrivains qui ont contribué le plus à maintenir dans la nation cet idéal sont Chaucer, Malory et Spenser.

La chevalerie de Chaucer paraît innée, instinctive. C'est un frein qui s'impose perpétuellement à un penchant de plus en plus grand vers la vie pratique et terre à terre. Elle ressemble à l'idéalisme religieux qu'une mère aurait implanté dans le cœur de son fils et qui ne cesse jamais d'en dominer la vie, même quand il a délaissé les croyances de sa jeunesse.

Chez Malory, la chevalerie tient davantage aux dehors. Elle se complaît aux cérémonies, aux rites ; elle suppose l'adhésion à un dogme ; elle est sacerdotale, anglicane.

Quant à Spenser, il s'adresse surtout aux savants, aux gens cultivés. L'idéal qu'il présente est réfléchi, intellectuel et subtil. Trop spécial peut-être pour la majorité des hommes, il enchante les imaginatifs et les poètes.

Enfin la chevalerie de Shakespeare est tout historique. Le passé, il le glorifie comme un exemple et un stimulant. Chez lui, cet idéal ancien est devenu la base de notre code moral et mondain, en s'universalisant. Chaucer présente un modèle au chevalier, Malory au noble, Spenser au courtisan, Shakespeare à l'homme. Les types qu'ils nous peignent s'opposent respectivement au vilain, au bourgeois, au rustre et à la brute. Chaucer exalte le mérite qui produit des actes; Malory la noblesse acceptant des obligations; Spenser la valeur obtenue par une discipline qu'on s'est soi-même imposée; Shakespeare enfin glorifie l'idéal humain formant le caractère. Chaucer dit : Agis. Malory : Evite. Spenser : Étudie. Shakespeare dit : Sois.

Notre idée du gentleman est évidemment aristocratique. Mais cette « classe », cette « aristocratie » qui, de l'aveu de tous, crée le type du gentleman, est composée d'éléments aussi divers que la Chambre des Lords. Elle ne se limite point aux seuls gens titrés non plus que les titres ne se limitent aux nobles de naissance. C'est une classe toujours en transformation.

Il y a deux sortes de noblesse. Les gens bien-nés conviennent, avec Malory, que « celui qui est noble doit accomplir de nobles actions ». Et le plus grand nombre dit comme Chaucer : « Celui-là est noble, qui accomplit de nobles actions ». Dans les deux cas, on insiste sur les « nobles actions » comme essentielles au gentleman. Au surplus, de même qu'un homme de haut rang, s'il veut se faire un mérite, doit accepter l'idéal *moral* du peuple; de même, l'homme du peuple s'il veut être considéré comme un gentleman doit accepter l'idéal *mondain* des gens de qualité. De bonnes manières, autant que de bonnes mœurs, sont nécessaires à un gentleman. Mais, il faut convenir qu'on ne demande pas au gentleman une vie intellectuelle aussi profonde, ni même l'intelligence, qu'on s'attendrait à trouver en France chez un homme du même rang.

Je me permettrai de présenter ici une manière de code moral à l'usage du gentleman anglais. On notera qu'il s'agit d'un type idéal, et que naturellement aucun individu ne peut monopoliser les qualités que je lui attribue.

Le parfait gentleman sera très sensible au point d'honneur. Mais, si jamais son honneur est en cause, il ne s'en remettra,

pour trouver la sanction, qu'à son sentiment propre ou à l'estime de ses pairs, non au hasard d'un duel. Il ne mentira jamais, sauf par une vieille exception chevaleresque, lorsque la réputation d'une femme est en jeu. Peu importe que le mensonge doive ou non rester ignoré, il ne mentira point. Peu importe que les conséquences en paraissent ou non insignifiantes, il ne trompera jamais personne. Il ne paraîtra ni hautain ni affecté; il ne se vantera point. Il ne saisira jamais un avantage déloyal sur personne. Il jouera toujours franc jeu. Il sera loué par les femmes vertueuses, non seulement parce qu'il est courtois, mais encore parce qu'il est pur. Il n'y aura point de légèreté dans son amour. Il voudra être aimé de tout le monde.

Le véritable gentleman anglais est patriote. Il recherche les privilèges, mais en ayant conscience des obligations qui s'y attachent. Il sait se contenir, pour mettre toutes ses forces au service public. Il est à la fois robuste et distingué. Il aime et le sport et l'étude. Il est à son aise dans un salon; mais il adore le plein air.

« Sacré est le jugement porté sur un mort », dit le vieux poème norrois du Très-Haut. Elle est également sacrée pour nous la gloire de celui dont ses semblables disent après sa mort : il fut un gentleman.

W. H. SCHOFIELD

LA LEÇON DE FIGUIG[1]

II

Sur la lisière du Sahara, au-devant des Monts dont les talus à pic et les cimes aiguës limitent le Haut Plateau, Beni-Ounif de Figuig est aujourd'hui la plus importante de nos stations dans le Sud-Oranais. Ici, depuis neuf ans, se sont créés, l'un après l'autre, tous les organes dont nous pouvions avoir besoin pour réaliser la politique de « voisinage immédiat » et assurer au Maghzen « le double et mutuel appui », stipulé par nos accords franco-marocains : ces organes fonctionnent : on en peut étudier le rendement.

Au centre, la voie ferrée, la gare fortifiée, les longues casernes, les écuries et les dépôts pour nos forces européennes et algériennes. A gauche de la voie, les places et les rues à angles droits d'une ville future et les bâtiments d'une « commune de plein exercice », le puits auréolé d'un grand moulin à vent, les arcades mauresques et les blanches façades d'une mairie, d'une école, d'un marché, d'un *foudouk* (auberge pour caravanes), quelques entrepôts et quelques boutiques de mercantis, deux hôtels. A droite, un village de huttes en torchis pour nos troupes noires et leur accompagnement ordinaire

1. Voir la *Revue* du 15 juin.

de négresses et de négrillons. Plus loin, derrière la palmeraie brûlée par le sirocco et envahie par le sable, derrière la blanche mosquée et les murailles en boue du petit *ksar* de Beni-Ounif, un peu à l'écart sur la route de cette mystérieuse Figuig qui reste cachée derrière son écran de collines, apparaît une sorte de grand couvent arabe, baies en fers à cheval, créneaux en trèfles et en cornes, barrières treillagées, dômes, cloîtres et terrasses : ce que les indigènes appellent le « bireau », les Européens, le « bureau arabe » : le terme officiel est « bureau de renseignements ».

Gare et marché, casernes et village nègre, « bureau » : tels semblent être aujourd'hui les organes indispensables de notre politique franco-marocaine, non pas à Figuig seulement, mais dans le Maroc tout entier.



L'animation et le trafic de cette gare sur le bord du désert causent à l'arrivant quelque surprise. Parmi la foule des uniformes français et des tenues un peu fantaisistes qu'ont toujours aimées nos officiers de la Légion, — culottes de velours, espadrilles, « bains de mer », casquettes de cycliste ou d'amiral russe, — on retrouve ici le même afflux d'indigènes que dans les gares algériennes du Tell, du « bon pays » côtier, les mêmes bousculades de *burnous* et de *djellabas*, de visages clairs et de chairs noires, de beaux profils sémites et de grosses faces berbères.

Depuis Saïda jusqu'ici, au long de quatre cents kilomètres, les gares du Plateau n'étaient que solitude et silence, sans autre clientèle que nos fonctionnaires, sans autre bruit que le grelottement de la sonnerie électrique ; parfois, un troupeau de moutons embarqués à coup de pied ou quelque caïd, avec sa femme et ses enfants, prenant le train pour une affaire administrative, une consultation médicale à Oran. Ici, les voies sont envahies par les bourgeois de Figuig aux manteaux de drap fin, par les gens de religion aux voiles de laine légère, par une foule en guenilles, aux joues mangées de petite vérole, au poitrail ulcéré de cicatrices, aux mollets séchés par le soleil,

porteurs, âniers, chameliers, dont les caravanes chargent et déchargent sur les quais. La gare est pleine de marchandises et de colis postaux : liasses de peaux fraîches, ballots de *burnous*, de *djellabas* ou de cuirs rouges, sacs de blé, pains de sucre et de dattes sirupeuses, caisses de thé, cotonnades, instruments agricoles.

Sur ce rivage du désert, d'où peuvent venir, où peuvent aller tout ce trafic et tout ce peuple?

Le désert commence au seuil même de la gare vers la campagne : c'est le désert plus ras et plus vide encore que les sablières du Plateau ou les éboulis chaotiques des Monts, un plan de tuf argentin, raboté sans arrêt par le vent d'ouest et sur lequel, sans arrêt, court et s'écoule vers l'est un grésillon de cailloux rosés et de sable. Pas une herbe, pas un chardon, pas un brin d'alfa : rien que les taupinières de cet étrange « chou-fleur du désert », qui, de loin, semble une éponge en vieil argent et, de près, n'est qu'un agglomérat de cellules creuses et de poussières. Le soleil, masse incandescente, flambe dans un ciel d'émail dont l'immense coupole a l'éclat et la dureté du saphir au zénith, tandis qu'à l'horizon elle semble voguer sur une brume de lait. Pas un bruit : rien que le sifflement du vent d'ouest et l'écoulement des sables et du cailloutis sur le sol retentissant. Pas trace de vie : d'ici, le *ksar*, les casernes et le village nègre sont invisibles. Pas un cri d'animal; pas un vol d'oiseau ni d'insecte : le règne de la lumière et du vent.

Cette gare de Beni-Ounif fait chaque année quatre ou cinq millions d'affaires, et ce commerce paraît devoir se maintenir, rare phénomène dans ces gares du Sud-Oranais. D'autres stations de notre voie ferrée connurent aussi la fortune. Au fur et à mesure de l'avancée de nos rails, chaque terminus provisoire fut pendant quelques années, quelques mois, le magasin de ravitaillement pour nos soldats et nos travailleurs, la dernière pointe d'Europe en cette Afrique désolée : Aïn-Sefra, Djenien-bou-Rezg et Duveyrier se succédèrent ainsi. Les discours officiels célébraient les rendements immédiats et l'avenir encore plus riant de chaque tronçon à peine achevé : la bonne métropole construisait aussitôt dans les sables tout ce que l'Oranie déclarait nécessaire: en puits, en jardins, en

casernes et bureaux arabes, combien de millions furent gaspillés pour la gloire de cette politique oranaise? On nous disait que, non seulement la charrue, derrière le puisatier, allait reprendre des milliers d'hectares fertiles, sous le plus beau climat que l'Européen pût rêver, que non seulement une Égypte allait surgir au long de fleuves aujourd'hui taris, demain plus féconds que le Nil; mais encore ce sol calciné à blanc allait soudain tourner au Pays Noir[1] : la houille était là, à quelques mètres: les géologues rencontraient partout le terrain houiller!...

Que reste-t-il aujourd'hui de ces espoirs? Durant 150 kilomètres entre Aïn-Sefra et Beni-Ounif, des ruines abandonnées que l'autorité militaire démolit à la poudre pour empêcher les rôdeurs de s'y installer, pour effacer aussi les traces de ces vaines promesses. Quant à la houille, « tant que l'on envisageait ces calcaires comme du carbonifère inférieur, on pouvait conserver l'espoir de rencontrer des terrains houillers au-dessus; à présent que l'âge récent de ces calcaires est établi, il n'est plus permis de garder d'illusions[2] ».

Le rail a depuis longtemps dépassé Beni-Ounif : le terminus est aujourd'hui à Colomb-Béchar, à cent kilomètres au delà. La fortune de Beni-Ounif s'en est d'abord ressentie : durant quelques années, son chiffre d'affaires baissa, les fournisseurs de la troupe ayant suivi nos avant-postes; c'est aujourd'hui Colomb-Béchar qui ravitaille nos lointaines garnisons aussi bien vers l'Ouest, vers le Maroc de Bou-Anan et de Bou-Denib, que vers le Sud, vers le Sahara de Taghit et d'Igli. La « commune » de Beni-Ounif comptait en 1905 une trentaine de comptoirs de tout rang, depuis le comptoir de zinc jusqu'au comptoir de banque : il ne reste plus aujourd'hui de commerçant européen. Mais un trafic plus important a bientôt succédé : les indigènes ont pris la place de nos mercantis; en quelques mois, les ksouriens de Figuig qui, d'abord, boycottaient nos gares et nos bureaux de poste, ont appris à se servir du rail, du télégraphe, du colis postal, de la grande et de la petite vitesse, de tous nos moyens de circulation et de

1. Cf. *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, 1908, p. 288.

2. Haug, cité par E. Gautier, *Sahara algérien*, p. 143.

commerce, avec une aisance que n'égalent sûrement pas les trois quarts de nos paysans ni même de nos bourgeois provinciaux.

Nous connaissions depuis longtemps, par la fréquentation de nos Kabyles, les aptitudes commerciales et financières de la race berbère; mais on pouvait croire que l'amour du gain, les habitudes d'économie et de lésine étaient comme un produit du sol dans les Auvergnes de Grande et de Petite Kabylie. Par l'exemple de nos Mzabites, nous connaissions aussi la passion de troc, d'échange et, comme disaient nos pères, de « marchandise » dont le métissage arabe et la vie au désert ont animé certaines populations de l'Extrême-Sud algérien: mais on pensait que, détestés des autres musulmans pour leur hétérodoxie, partout persécutés et honnis, ces quasi-Juifs du Mzab devaient à leur situation religieuse leurs qualités héréditaires de courtiers et d'agioteurs. Nous voyons aujourd'hui que le phénomène est bien plus général.

Les Berbères du Plateau et du Sahara, les orthodoxes musulmans de Figuig sont, en ce point, semblables aux montagnards du Tell et aux hérétiques du Mzab : parmi eux, ce sont même les gens des *zaouias* (couvents), les familles les plus sacerdotales, les plus authentiques descendants des Saints et du Prophète, qui s'adonnent et s'entendent le mieux aux affaires. Plus nous connaîtrons le Maroc, disent les témoins attentifs, mieux nous verrons que ce bloc enfariné d'islam ne doit pas nous faire illusion : sous la religion apparente de tous, le seul gain règle les actes de chacun. Au rivage de la mer de sables, ces *ksour* du Sud sont pareils aux cités marchandes de la Méditerranée. L'Athénien d'autrefois était toute dévotion à sa déesse Pallas durant les saints jours des Panathénées; mais, grandes ou petites, les Panathénées ne revenaient qu'une fois par an. C'est deux fois par an que ces musulmans ont leur grande ou petite Pâque; le reste du temps, ils sont, comme les gens d'Athènes et de Corinthe, les plus âpres des gaigneurs.

Il n'a pas fallu deux ans aux bourgeois de Figuig, de la sainte, recluse et fanatique Figuig, pour flairer les dessous de notre commerce algérien. Ils veulent désormais se passer des intermédiaires inutiles : il vont en personne arranger leurs

ventes et leurs achats à Oran, Alger, Marseille même : peu à peu, ils reprennent le rôle d'entrepositaires que leurs *ksour* avaient jadis entre le Tell, pays du blé, et les Oasis, pays des dattes.

Blé et dattes sont les deux aliments indispensables, presque uniques (la viande est le superflu) de toutes les humanités sédentaires ou nomades qui vivent entre les rives du Niger et les rivages de la Méditerranée : ces Africains sont des Sitophages et des Lotophages tout ensemble, des « mangeurs de farines » et des « mangeurs de lotos », auraient dit les géographes anciens. Les immenses caravanes, qui, durant des siècles, descendirent chaque année du Plateau vers les Oasis, ne faisaient ces quatre et cinq mois de pénible et périlleux voyage que pour vendre aux Sahariens les grains de la Méditerranée et rapporter les dattes aux Algériens du Plateau et du Tell. Avant notre arrivée sur cette terre d'Afrique, Figuig était, à mi-route, le reposoir, l'emporion de ce commerce transdésertique. Mais notre domination en Algérie et notre brouille de soixante années avec le Maroc (1840-1901) lui enlevèrent une bonne moitié de sa clientèle : nos sujets algériens n'empruntèrent plus les terres du Chérif : ils firent passer leurs caravanes sur les pistes, moins bien pourvues d'eau, mais mieux protégées par nos garnisons, de l'Extrême-Sud algérien. Aujourd'hui l'amitié franco-marocaine rend à Figuig la majeure partie de ses anciennes transactions et lui donne, en outre, le monopole des deux autres articles d'alimentation qui sont ici de première nécessité.

Avec le blé et les dattes, cette Afrique vit de sucre et de thé. Le thé, saturé de sucre et parfumé de menthe fraîche, — une sorte de sirop brûlant de thé à la menthe, — est non seulement le régal des riches à toute minute du jour et de la nuit, mais la boisson des plus pauvres : le café des Turcs et des Arabes, notre vin et nos boissons alcooliques ne peuvent encore donner une juste idée de la place que tient ce sirop de thé dans l'existence marocaine et saharienne.

C'est par le sucre et le thé plus encore que par le blé et les dattes, que nos rails ont désormais en ce pays et auront quelque jour dans tout le Maroc un rôle « alimentaire ». Que nos industriels et nos commerçants escomptent des futures lignes

marocaines les bénéfices d'exploitations minières, d'échanges, de fournitures de toutes sortes : leurs espoirs réalisés profiteront sans doute au marché français. Mais, pour notre politique, il est bien plus heureux que les besoins de ces peuples nous donnent une prise si commode et si intime sur leur vie quotidienne. L'arrivée des Français, c'est le sucre en abondance et à bon marché : c'est le petit pain de sucre marseillais, — un pain de quelques livres tout spécialement fait pour être transporté par leurs caravanes, cassé par leurs petits marteaux de cuivre, — coûtant quelques sous de moins, parfois quelque dix ou quinze sous ; dix ou quinze sous, le gain d'une semaine pour ces bergers et ces jardiniers sans capitaux ! Il est possible que la question marocaine se pose un jour à tous les peuples du Chérif en un dilemne : ou la réforme de l'empire par les Français, ou le sucre cher... On n'a jamais vu les peuples bouder longtemps contre le sucre ; mais ces peuples-ci bouderont moins longtemps que tous les autres.

Les agrariens allemands, qui sont, avec les pangermanistes, les adversaires têtus de notre politique franco-marocaine, devraient calculer le profit immédiat, considérable, que la pacification du Maroc leur vaudrait, à eux les plus gros sucriers de l'Europe. Ils sont les mieux outillés par leurs syndicats, par leurs canaux intérieurs, par leurs grands ports fluviaux, par leurs compagnies de navigation, pour amener au plus bas prix leurs sucres en ces ports marocains de l'Atlantique où l'Acte d'Algésiras leur garantit la porte ouverte, où l'accord franco-allemand de 1909 leur promet notre complaisance économique. Entre les mains allemandes aussi, passerait avant peu la fourniture du thé en ces mêmes ports du Maroc : la marine anglaise les ignore : les marines espagnole et française ne sont pas capables, hélas ! de les relier aux marchés indiens et chinois. Les Allemands sont hypnotisés aujourd'hui par les mines marocaines. Notre pénétration au Maroc ne leur apparaît que comme une marche sournoise vers ce trésor convoité. Avant quelques années, la réforme franco-marocaine leur prouverait que les mines du Chérif sont peu de chose en comparaison des affaires que l'on doit traiter avec ses peuples. En ce Maroc agricole, ce ne sont pas les

prospecteurs et ingénieurs qui gagneront le plus d'argent : c'est le commissionnaire qui, achetant les matières premières et les produits de cette ferme, grains, peaux, cuirs, animaux sur pied, viandes et fruits, paiera en manufactures et, d'abord, en sucre et en thé.

Le train reparti, la gare de Beni-Ounif se vide jusqu'au lendemain : le trafic ne comporte encore qu'un train quotidien, montant ou descendant.

Les chameaux et les ânes rechargés se remettent en troupe et en marche : par le désert, dans le vent, ils s'éloignent, diminuent, traînées de fourmis au long des pistes que le sable efface.

Le plus gros du convoi marche vers le nord, vers les Monts, atteint l'écran des collines, qui cachent Figuig à la vue, et disparaît dans cette palmeraie mystérieuse dont quelques têtes émergent au seuil de la plaine blanche. Le reste, tourné vers le sud, s'enfonce au Sahara, s'en allant tout droit d'abord, à travers cailloutis et plaques de rochers, vers Djenan-ed-Dahr, vers « la rue de palmiers » de la Zousfana, qu'ils descendront durant des semaines pour atteindre la Saoura, qu'ils descendront des semaines encore jusqu'à ces Oasis lointaines où ils portent du sucre, de la farine, des étoffes, un peu de pétrole et de quincaillerie, — humbles précurseurs du Transsaharien qui reliera quelque jour notre Afrique algérienne à notre Afrique soudanaise.



Cette route du Sahara, qui mène au *Blad-es-Soudan*, au Pays des Nègres, a été depuis douze siècles l'un des facteurs principaux, le facteur le plus important peut-être dans l'histoire politique du Maroc. L'anarchie, les guerres civiles et privées, qui sont l'état normal de ce pays depuis la disparition de l'empire romain et de la *pax romana*, n'ont jamais cédé pour des périodes plus ou moins longues que devant la force noire. Seuls, des conquérants nègres, montés du Niger dans une cohue de guerriers, ou des dynasties religieuses, entourées

d'une garde noire, que la traite leur recrutait au Soudan, ont pu installer leurs collecteurs d'impôts, leur Maghzen dans tout le Maroc des rivages et des monts. Les Chérifs actuels, au cours des trois derniers siècles, comme leur prédécesseurs des XV[e] et XVI[e], n'ont jamais eu de pouvoir qu'en raison et en proportion de leur garde noire, et la décadence de leur dynastie peut être datée de la journée même où, sur les bords de l'Isly, nous avons écrasé les derniers restes de cette garde.

A la gare de Beni-Ounif, les gens de Figuig voient reparaître aujourd'hui une armée nègre, mais qui ne monte plus chez eux par la route du Sahara et qui n'est plus au service de leur Chérif : c'est nous qui l'amenons — surprenante nouveauté — par nos rails du Plateau ; elle est à nous ; nous comptons, semble-t-il, l'installer à demeure pour avoir un cheptel de guerriers dont le croît abondant nous fournira, sur place, un recrutement toujours plus ample. Les souverains de Fez ou de Marrakech, aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, en usaient ainsi : ils avaient, aux portes de leurs capitales, leur troupeau de nègres et de négresses, d'où, chaque printemps, quelque bande était détachée vers un nouveau pacage.

Quoi que l'on puisse penser de l'expérience que nous tentons à Beni-Ounif, — on sait les vives, interminables discussions qu'elle suscite depuis deux ans entre nos officiers, comme entre nos parlementaires, — il semble bien que, de l'histoire marocaine, ressort une morale : c'est que le nègre sera au Maroc l'indispensable agent de toute politique qui, fidèle à nos engagements internationaux, voudra être, non pas seulement française ou algérienne, mais franco-marocaine.

On imagine sans effort soit une politique française, annexion, protectorat, soit une politique algérienne, expansion, rattachement, qui ne ferait appel qu'à nos troupes de l'Algérie et de la métropole pour la conquête et la pacification de l'empire chérifien. L'une ou l'autre de ces méthodes exigerait quelque cent mille hommes : il s'agit de savoir si notre Parlement les donnerait, séduit, une fois encore, par les manœuvres du parti colonial. L'une ou l'autre de ces méthodes conduirait à la vassalité du Sultan et au partage de l'empire : il s'agit de savoir si les autres puissances y consentiraient. Mais assurés,

moyennant honnête paiement, du consentement de Berlin et, moyennant courtages, du vote de notre Parlement, nous constaterions encore bien vite que l'une ou l'autre de ces méthodes, contraire à nos accords franco-marocains, serait pernicieuse à nos intérêts africains, attentatoire peut-être à l'existence de notre nation, à notre indépendance en Europe. C'est dix ou vingt ans d'expéditions continuelles, huit ou dix guerres de Petite et de Grande Kabylie que nous aurions à soutenir. Nous en pouvons juger par les débuts. Nous sommes montés à Fez et à Méquinez : dix mille hommes suffiront, disaient les uns; vingt mille, surenchérissaient les moins optimistes. Pour monter seulement, il nous a fallu trente mille hommes sur la façade atlantique et quinze ou vingt mille, « en ventouse », sur la façade de la Moulouia: pour rester en nos positions actuelles et assurer nos communications avec la côte, de grands renforts seront nécessaires quand la moisson terminée rendra aux tribus leur loisir de revanche, de razzias et de guerre sainte.

Il n'est de sécurité pour nous que dans la politique d'entente avec le Sultan et de collaboration avec le Maghzen. Or, cette politique franco-marocaine suppose le nègre comme collaborateur.

Seul, le nègre donnera au Sultan la garde fidèle et courageuse, qui ne le laissera pas en cette merci de la moindre émeute urbaine, de la moindre révolte montagnarde où nous le voyons aujourd'hui. Seul, le nègre, encadré, si l'on veut, de gradés et d'officiers algériens, donnera au Maghzen la gendarmerie mobile qui, battant sans trêve les routes de la plaine et des monts, ne passera pas de l'autre côté de la barricade au gré de ces intérêts personnels ou de ces vendettas héréditaires, qui font aujourd'hui, de toute armée chérifienne, la plus versatile et la plus dangereuse des soldatesques. La garde et la gendarmerie noires pourront être doublées d'une petite armée chérifienne, que nous recruterons parmi les musulmans, non seulement du Maroc, mais de tout ce que les Arabes appellent le Maghreb, le pays compris entre Tunis et l'Océan: à l'occasion, dans les périls extrêmes, cette armée pourra s'appuyer sur les levées indigènes des villes et de la campagne. Mais la racaille citadine ne fournira jamais qu'un

troupeau de fuyards, jamais la fierté montagnarde ne se courbera à la stricte discipline, et, quant aux réguliers musulmans, une politique franco-marocaine aurait tort peut-être de mettre en eux son espoir pour un service de toute confiance et de longue durée.

Une garde et une armée entièrement musulmanes, même instruites et commandées par nos officiers, approvisionnées et ravitaillées par nos arsenaux, pourraient à brève échéance rêver soit d'une guerre sainte, soit d'un « Jeune Maroc », où l'islam recouvrerait sa dignité perdue : faute d'une gendarmerie et d'une garde noires, comme en avaient jadis les Rois des Rois, qu'est devenu dans la Perse actuelle le Chah, associé des Russes? privé des bataillons soudanais de Mehemet-Ali, entouré d'une armée nationale, que serait devenu en 1882 le Khédive, associé des Européens, sans le débarquement des Anglais?... Contre nous, contre « notre » Chérif, une armée musulmane ne pourrait-elle pas essayer tôt ou tard de relever la résistance marocaine?

Avec les nègres, nous aurons quelque repos. Le Maroc ne confine plus à la Nigritie : la plupart des régions où jadis les Chérifs recrutaient leur armée noire sont aujourd'hui entre nos mains; nous disposons ou disposerons bientôt de toutes les routes par où les traitants et recruteurs de Fez et de Marrakech amenaient leur bétail humain. Nous seuls, désormais, pouvons donner au Maghzen ces mercenaires soudanais sans lesquels l'autorité du Sultan ne sera jamais que nominale. De nous seuls, peuvent, si nous le voulons, dépendre une sélection et un dressage de cette force noire qui seront entièrement conformes à nos besoins et à nos aises.

Nés sous notre drapeau; attachés dès l'enfance à notre service; indifférents pour la plupart à toute religion ou fidèles à leurs vieilles pratiques fétichistes; ayant un peu fréquenté ou approché nos écoles; parlant notre langue ou du moins le sabir qu'ils en ont dérivé, ces nègres n'auront aucun lien avec les populations soit berbères, soit arabes du Maghreb. Nous n'aurons rien à craindre pour eux d'une propagande panislamiste : ce n'est pas l'arabe et le Coran qui dominera leurs pensées et leur vie; ils répandront au contraire leur sabir francisé et prépareront la voie à nos maîtres de français.

Mais l'expérience tentée à Beni-Ounif réussira-t-elle? Ces nègres, que nous transportons ici, s'y acclimateront-ils et s'y plairont-ils? d'autres voudront-ils venir les rejoindre? Recrutée jadis par l'esclavage, la garde noire du Chérif n'avait pas à compter avec les préférences des premiers intéressés. Recrutée par le libre engagement, notre force noire ne verra affluer les volontaires que si le Maroc a, sur les bords du Sénégal et du Niger, la réputation d'un pays où la vie est bonne, où « y a bon » comme disent nos Soudanais en leur français rapide.

Depuis un an qu'ils sont à Beni-Ounif, ils disent plutôt qu' « y a pas bon ici ». Il n'est pas douteux que, pour donner sans doute à cette première expérience sa valeur la plus probante, on a choisi le terrain le moins favorable. Quelle étrange figure font en ce désert ardent, sur ce tuf dénudé, ces gens de la forêt et du fleuve, de la pluie tropicale et de la terre humide! Pas un arbre, pas un filet d'eau pour ces coureurs de jungles, ces amateurs d'ombre verte, ces buveurs qu'une ration quotidienne de huit et dix litres ne suffit pas à désaltérer. Ce parquet lisse et sonore, que balaie le vent d'ouest, est creusé seulement d'une étroite ravine où, durant quelques heures, tous les dix ou vingt ans, quand l'orage, vainement attendu chaque automne, finit un beau jour par crever en une pluie diluvienne, coule un oued furieux. Mais personne n'a vu couler cet oued depuis dix ans bientôt que nous sommes en ces parages.

Ce fossé est large de deux mètres, profond de trois au plus : les négresses ont, vaille que vaille, essayé d'y faire leurs installations. Inséparable complément du soldat noir, « madame Tirailleur » a trois rôles essentiels. En marche, elle est le « convoi »; elle porte les provisions, le matériel de cuisine et de campement, les acquêts légitimes et autres de la communauté, l'eau, le bois, les cartouches, parfois le fusil et diverses autres surcharges. Au casernement, elle fait la cuisine et elle fait les enfants. Ici, de l'aube au crépuscule, douze et quatorze heures sont remplies par les écrasements de grain, les cuissons de riz, les épluchages de fèves, les corvées d'eau, qu'il faut aller chercher très loin, de bois, qui est rare et très cher, et les curages de chaudrons, et les allumage et soufflage du foyer, et lès jacassements, moqueries et malédictions contre le feu et la fumée des voisines.

Pendant que les hommes, avec les matériaux de l'administration, construisaient à l'ordonnance un village de cases et, sur le tuf, sous le soleil torride, dans le sifflement du vent et les rafales de sable, alignaient au cordeau ces cubes de bois, de terre crue et de paille hachée, les femmes prenaient possession de la ravine où, de leurs seuls moyens, elles aménageaient une longue ruelle de cuisines, abritées du vent par les berges abruptes. Dans les coudes et les redents de ces berges, chacune a maçonné en boue une sorte de demi-tourelle, qui tient de la logette et de la cheminée, mais fait penser surtout à quelque ouvrage de castor. La ravine est pleine de feux et de fumées, de torses nus aux mamelles raides ou pendantes, de pagnes aux violentes couleurs, de têtes frisées ou huilées, de négrillons abandonnés à terre ou noués, dans un paquet de linge, sur le dos des mères qui soufflent le feu, tournent la bouillie, rôdent de droite et de gauche, riant et criant à belles dents blanches.

Un bébé de dix mois, plus noir que l'enfer, est assis tout nu sur le sol blanc ; il mange déjà comme père et mère le riz que la maman racle au fond de la marmite et lui donne au bout d'une grande louche. Le chaudron vidé, elle saisit le marmot par l'épaule et, à la volée, le charge à califourchon sur sa hanche, puis, droite, raide, seins et reins tendus, le chaudron sur la tête, deux calebasses au cou, elle s'en va du côté de la palmeraie qui entoure le *ksar*. Avec des yeux de convoitise, les bourgeois de Figuig, qui cheminent sur la route au trot de leurs petits ânes, regardent passer cette grande et belle négresse aux membres fuselés, aux luisants de bronze, à la peau si fraîche l'été, et qui ne serait pas longtemps cruelle peut-être, n'était la vigilance de nos sentinelles à défendre l'honneur conjugal de l'armée.

On dit que ce premier contingent, levé à la hâte et doté, presque d'office, des premières femmes que l'on rencontra vacantes sur le Fleuve et sur les quais de Dakar, ne saurait donner une idée de nos guerriers soudanais et de leurs épouses. Tel quel, il imposerait déjà aux sujets du Chérif, quand il ne servirait qu'à leur prouver notre domination sur le reste de l'Afrique et à leur enlever tout espoir d'un secours divin, d'un madhi apparu, comme les Almohades, comme les

Almoravides d'autrefois, dans les mystérieux parages de Tombouctou et accourant à travers le Sahara, comme les Almoravides et comme les Almohades, à la libération de l'islam méditerranéen.

Mais tout ce monde résistera-t-il, les enfants surtout, au climat de cette plage désertique, aux coups de chaleur torride et de froid nocturne, qui font osciller le thermomètre de quarante et cinquante degrés en moins de douze heures quelquefois? Quels ravages feront la congestion pulmonaire et la tuberculose, si par malheur elles apparaissent ici?... Peut-être aurions-nous dû, quittes à faire une expérience moins probante, choisir un terrain moins défavorable. Aujourd'hui l'expérience ayant, dit-on, réussi, peut-être serait-il humain de la poursuivre ailleurs.

Il ne manque pas dans le Tell oranais, au voisinage de la frontière marocaine, de sites mieux pourvus d'ombrages et d'eaux vives. Entre Tlemcen et Lalla-Marnia, on avait installé dans la combe de Sidi-Medjahed une sorte de camp familial, une de ces « smalahs » où nos cavaliers indigènes vivent avec femmes et enfants, chacun ayant son droit de pâture et son jardinet. Tout le monde proclame aujourd'hui l'inutilité de cette smalah de Sidi-Medjahed : puisque nos confins militaires vont désormais jusqu'à la Moulouia, ce camp de spahis devrait être reporté bien loin à l'ouest, aux approches de Taourirt. Les spéculateurs oranais et leurs patrons du Parlement demandent que l'État aliène ces bâtisses et ces défrichements, qui auront beaucoup de valeur dans quelques années, quand la main-d'œuvre espagnole atteindra cette région un peu écartée, mais qui, présentement, se vendraient à vil prix. Si l'intérêt de la nation l'emportait quelquefois sur les combinaisons électorales, il semble qu'à Sidi-Medjahed, tout soit prêt pour notre séminaire de nègres franco-marocains.

*
* *

La ravine des négresses aboutit au « bureau », à travers la palmeraie malingre, mal abreuvée par une source siliceuse, et le petit *ksar* de Beni-Ounif.

Avant notre installation, ce *ksar* déchu n'était peuplé que d'une centaines d'esclaves ou d'affranchis. Les grands pirates du Désert, Doui-Menia et Ouled-Djerir, et les bourgeois de Figuig, leurs associés et créanciers, y avaient installé ces captifs, nègres ou métis, qui, pour le compte de leurs seigneurs, arrosaient et fécondaient les palmiers, cultivaient quelques jardins, quelques champs d'orge et recevaient à la récolte leur part du cinquième (d'où leur nom arabe de *khamès*, « les gens du quint »), diminuée de tout ce qui plaisait au maître de leur prendre.

Le moins précaire de leur subsistance leur venait de la *koubba* (petite mosquée) voisine qu'ils entretenaient et où repose le corps vénéré de Sidi Sliman ben Bou-Smaha. Sidi Sliman était, dit-on, l'ancêtre de ce Bou-Amama, qui, de 1881 à 1906, fut notre irréconciliable et insaisissable ennemi. Durant les vingt-cinq années où il vécut, tantôt princièrement, tantôt gueusement, des *ziaras* (offrandes) de ses fidèles, Bou-Amama avait ses deux principaux bureaux de recettes en ce pays d'Ounif et de Figuig, sur les tombeaux de deux saints qu'il se donnait pour ancêtres. Il y avait fait élever deux *koubbas*, dont voici l'une. Le dôme central, les quatre coupoles angulaires, la robe de plâtre ajouré, les quatre panaches de palmes courbées par le vent, les heureuses proportions en font une assez jolie chose, qui garde comme un souvenir du beau temps des constructeurs arabes, dont les maîtres maçons de Figuig et de Tlemcen se transmettent encore les recettes. Quand, expulsé par nous de ce Sud marocain, ayant erré sur le Plateau, Bou-Amama finit par s'installer dans le pays d'Oudjda, et, pour mourir tranquille, sollicita et obtint notre grâce, il se prépara un tombeau semblable à ceux qu'il avait bâtis pour ses pères. Il y repose aujourd'hui : son fils Taïeb, qui a hérité sa *baraka* (bénédiction) comme, chez nous, on hérite une maison de commerce, perçoit les *ziaras* du nouveau saint. Taieb, averti par les malheurs paternels, met à notre service son influence et ses bons offices, chaque fois que nous les invoquons; le ruban de la Légion d'honneur orne son burnous immaculé... Dans tout le Maroc, les gens de religion s'apercevront bien vite que notre présence est un gage de prospérité pour leur industrie, comme pour toutes les autres.

Au compte de Bou-Amama, les *khamès* de Beni-Ounif étaient jadis les collecteurs et magasiniers des *ziaras*, lesquelles sont le plus souvent en nature, grains, sucre, agneaux et poulets : ils en prélevaient leur salaire et vivaient, nègres insouciants, de ces recettes, abondantes parfois, maigres le lendemain, qui les dispensaient de travailler pour le seul bénéfice de leurs nomades : autant que la pauvreté de leur source et la mauvaise qualité de leur eau, autant que les rafales du désert et l'absence de pluies depuis nombre d'années, cette facilité de vivre dans l'oisiveté sacrée explique le piètre état de leur palmeraie.

Notre arrivée, qui chassa leur patron et déconsidéra la *koubba* de son ancêtre, leur fut grandement préjudiciable : il fallut se remettre à la bêche. Du moins notre présence écarta les pirates du désert qui les rançonnaient. Leurs propriétaires légitimes, eux-mêmes, s'en furent pour la plupart « en dissidence », c'est-à-dire que, refusant l'allégeance que nous leur demandions, ces nomades quittèrent notre territoire et s'enfoncèrent dans l'Ouest, du côté du Tafilelt et de l'Atlas, où nos avant-postes de Bou-Anan et de Bou-Denib les rattrapent aujourd'hui. Les *khamès* de Beni-Ounif récoltent désormais ce qu'ils sèment; aussi montrent-ils quelque ardeur à recreuser leur source et ses *foggaras* (conduites d'irrigation), à replanter leurs palmiers, à étendre leurs jardinets de céréales : leur *ksar*, qui n'était que blocs de terre éboulants, se rebâtit, et voici que notre « bureau » et notre infirmerie indigène leur donnent un voisinage d'un aussi bon rapport que la *koubba* jadis. De cent et deux cents kilomètres à la ronde, les malades, qui jadis recouraient à Sidi Sliman, viennent maintenant à nos médecins ; les pouvoirs d'arbitre, de justicier, de redresseur de torts que l'opinion publique concédait volontiers à Bou-Amama, ce sont nos officiers du bureau qui maintenant en disposent.



Le « bureau des renseignements », tel qu'il existe aujourd'hui, est une création du général Lyautey. Nous avions (nous avons encore) des « bureaux des affaires indigènes » ou,

comme on dit encore le plus couramment, des « bureaux arabes » dans les territoires algériens du Plateau et du Sahara qui restent confiés à la seule autorité militaire : dans toute l'Algérie, ces bureaux arabes avaient été notre seul moyen d'administration aussi longtemps qu'en place de préfets, sous-préfets, maires, etc., de civils, nous avions des généraux, colonels, etc., des soldats.

Ces bureaux étaient des organes d'administration indirecte, qui, respectant autant que faire se pouvait les autorités traditionnelles et les usages locaux, s'employaient avec vigueur à faire régner sur notre territoire une exacte police et à faire rentrer sans déchet les impôts dus par nos sujets. La société indigène, conservait ses chefs, ses privilèges, ses tribunaux, et fonctionnait à sa guise ; mais nos officiers en surveillaient le fonctionnement jusque dans le moindre détail pour prévenir ou réparer les grippages, empêcher les abus, épargner à tous et à chacun le maximum de souffrances et nous épargner, à nous, tout risque de rébellion ou toute intervention trop brutalement répressive. Le bureau intervenait surtout comme un tuteur affectueux et désintéressé (pour le bonheur des indigènes dans toute l'Algérie, on ne saurait trop répéter que la tutelle militaire d'autrefois était cent fois préférable à l'exploitation parlementaire d'aujourd'hui), mais énergique et minutieux. Il en voulait connaître toutes les affaires publiques et privées, tous les groupements laïques et religieux, tous les personnages et toutes les influences, tous les membres même et tous les besoins. La tâche eût été démesurée dans un pays de population dense. Elle était facile en Algérie avant notre colonisation et le repeuplement indigène qui en fut l'une des plus heureuses conséquences. Elle devint plus facile encore quand le Tell, la région méditerranéenne et fertile, la seule bien peuplée, étant confiée à des administrateurs civils, les bureaux n'eurent plus à s'occuper que du Plateau et du Désert.

Quelques milliers de tentes, dispersées sur des millions d'hectares : quelques *ksour* de sédentaires, perdus en des lieues et des lieues de montagnes : quel terrain de brigandage, quelle pépinière naturelle d'anarchie, aussi longtemps qu'un pouvoir extérieur n'installe pas sa surveillance omniprésente !

Mais victimes du nomade, les sédentaires n'attendent que l'apparition de ce pouvoir justicier pour lui porter leurs doléances et implorer sa protection, et, forcés par leur vie pastorale à des transhumances régulières, à des itinéraires quasi-invariables, comment les nomades pourraient-ils déjouer longtemps une surveillance installée aux passages, aux points d'eau et de pâture où, chaque année, une date fixe les ramène?

Dans leurs territoires algériens, nos officiers des affaires indigènes peuvent prendre et garder le contact de tous leurs administrés, les connaître en leurs sentiments les plus intimes, avoir comme un casier économique et moral pour chaque groupement : la tenue à jour de ces casiers est, en somme, la besogne primordiale du bureau. On imagine l'activité physique et l'intelligence avisée qu'exige pareille besogne, les incessantes randonnées pour connaître le pays en ses moindres accidents, les interminables causeries, les inlassables interrogatoires et auditions pour obtenir la confiance et les confidences de ces grands parleurs qui, d'ordinaire, ne parlent que pour ne rien dire.

Dans les Confins algéro-marocains, notre armée d'Afrique amena tout naturellement son Service des affaires indigènes : chaque étape de notre avancée durant les années 1900-1903 fut marquée par l'installation d'un bureau qui administra des nouveaux territoires que l'on proclamait ou que l'on avait l'intention de proclamer algériens. Mais ce fut le mérite du général Lyautey de découvrir l'usage profitable qu'on en devait faire, l'usage légitime qu'on en pouvait faire en terres chérifiennes, moyennant une légère adaptation à l'esprit et à la lettre de nos accords franco-marocains.

En 1903, après le bombardement des *ksour* de Figuig, comme les délégués des *djemmaas* (assemblées municipales) venaient demander la paix et le rétablissement des bons rapports, le général O'Connor leur tenait ce discours :

Les gens mal intentionnés vous ont dit que la France vous punissait parce que beaucoup d'entre vous s'étaient déclarés pour le Rogui contre le Sultan. C'est faux; ils vous ont trompés. Jamais la France ne fait acte de parti en intervenant chez ses voisins : les *djemmaas* de vos *ksour* conserveront toutes leurs libertés et toute leur autorité. Mais qui dit autorité, dit responsabilité. Vos *djemmaas* supporteront

donc toute la responsabilité des actes répréhensibles, commis par les leurs ou par ceux qu'elles reçoivent...

La France désire la prospérité de Figuig : si vous savez comprendre et faire le nécessaire, grâce au chemin de fer que nous venons de pousser à vos portes, le Figuig doit devenir le grand entrepôt du Sud-Ouest et arriver à une prospérité qu'il n'a jamais connue jusqu'à ce jour; mais la première condition est la sécurité. Je suis venu pour l'assurer et je l'assurerai sans reculer devant aucun moyen, s'il est nécessaire[1].

C'était là une conception un peu simpliste, un peu « gendarme » des rapports franco-marocains : jusqu'à la frontière, nous administrerions à l'algérienne par le moyen des bureaux arabes; au delà de la frontière, nous n'userions que de la menace ou de la répression brutale, chaque fois que nous le jugerions nécessaire, sous le couvert du « droit de suite » que nous concédaient les traités antérieurs. Donc, en deçà de la frontière, la règle française; au delà, l'anarchie marocaine que nous ne chercherions pas à supprimer en faisant dominer l'autorité chérifienne, que nous entretiendrions au contraire en ne reconnaissant nous-mêmes que l'autorité et la responsabilité des *djemmaas*; en somme, la politique-tribus, malgré nos accords franco-marocains qui nous obligeaient à la politique-maghzen.

De 1903 à 1910, une conception toute différente s'est dégagée de notre expérience aussi bien dans le Sud que dans le Nord des Confins algéro-marocains. Cette conception n'a peut-être pas dirigé dès le début tous les actes du général Lyautey; parfois même, il l'a délaissée pour l'usage un peu intensif du droit de suite. Mais il l'a formulée, puis matérialisée, si l'on peut dire, en des règles et des exemples qui devront nous servir pour tout l'empire chérifien.

Voici comment, en gros, cette conception peut se traduire : par le moyen du bureau des affaires indigènes, transformé en « service des renseignements », nous devons nous efforcer de prendre contact avec l'au-delà de la frontière; intervenir amicalement entre les divers éléments qui, brouillés, y maintiennent l'anarchie et qui, réconciliés ou mâtés, pourraient

1. *Questions diplomatiques et coloniales*, 1903, I, p. 794.

concourir à la paix et à la prospérité commune; offrir nos services, nos soins, notre arbitrage non seulement entre les individus et entre les groupements, mais aussi entre le Maghzen et ses sujets nominaux; interposer partout nos négociations pour établir l'autorité chérifienne et éviter les explosions de mécontentement ou de fanatisme qui pourraient nous obliger à l'intervention brutale; enquêter, informer, prévenir pour avoir le moins possible l'obligation de réprimer; bref, interposer le « bureau » entre le Maroc et nous, puis entre le Maroc et le Maghzen, comme un terrain de rencontre amicale et de conciliation perpétuelle.

Telles instructions données par le général Lyautey, — au sujet des Beni-Snassen, au sujet de Bou-Denib, par exemple, — résument les directives et les procédés de la méthode :

Il faut s'efforcer avant tout de faire de nos postes un centre d'attraction pour les indigènes. Après la répression, l'objectif est de réaliser la pacification matérielle et morale, en habituant les indigènes à notre contact, en leur en faisant apprécier le bénéfice par nos achats de denrées et de bois, par la protection et l'arbitrage dans les conflits locaux, par l'amélioration des communications, par l'assistance médicale, etc.

Les officiers du Service des renseignements ne devront pas oublier qu'il s'agit de l'occupation temporaire d'un territoire marocain, *qui continue à être administré par les agents chérifiens sous notre contrôle et notre direction*. Ces officiers doivent : connaître parfaitement les tribus, leurs chefs, les çofs qui les divisent; les parcourir fréquemment et être au courant de leurs affaires pour garantir le bon ordre général, la sécurité de nos troupes et de nos nationaux et faire prédominer chez les indigènes les principes de justice et de probité dont le progrès doit être le résultat de notre occupation et doit en faire apprécier le bienfait par les populations. *Ils auront à se renseigner avec une activité incessante sur ce qui se passe en avant de la zone occupée par nos troupes, et le plus loin possible* [1].

Le général Lyautey ne se dissimulait pas que « la mobilité, l'initiative, la liaison incessante et spontanée entre les divers organes sont indispensables », qu'il « faut du savoir-faire et de l'habileté, combinés avec des manifestations opportunes de la force », et que tant vaudraient les hommes chargés de ce ser-

1. Cité par A. Bernard, *les Confins algéro-marocains*, p. 200-201.

vice, tant vaudraient les résultats. Mais on avait un si beau choix dans le personnel de nos affaires indigènes! Tout récemment, le général Toutée signalait, en son ordre du jour sur les opérations de Debdou, l'habileté et l'héroïsme du capitaine Debacker, chef du « bureau » de Berguent :

Il s'est efforcé de prévenir toute effusion de sang chez des gens destinés à devenir nos protégés. Seul, en avant de nos tirailleurs, il s'est avancé, sans armes et la canne à la main, vers les Berbères en ligne. Parlementant avec eux, il les a décidés d'abord à reculer sans tirer, ensuite à se rendre. Grâce à lui, nul mauvais souvenir ne restera de cette journée chez les peuplades soumises. Le général signale à tous l'exemple donné par cet admirable officier qui a manifesté un courage toujours égal, une prudence sans erreur, le sens de ce qu'il faut dire à l'indigène, de ce qu'on peut céder et de ce qu'il faut exiger, et un mélange si rare de fermeté et de bonté...

Chaque fois qu'il a fallu marcher, le Service des renseignements dans tous nos postes s'est aussi bien montré, et depuis huit ans qu'il opère dans les Confins, ce Service a partout rencontré les mêmes succès. Il semble pourtant que, si l'on veut étudier le bureau modèle, c'est peut-être à Beni-Ounif qu'il faut venir.

Depuis huit ans que le capitaine Pariel est chargé de ce bureau, ce n'est pas assez dire qu'il a transformé nos rapports avec les gens de Figuig : il a transformé toute leur vie et le pays lui-même : il est devenu comme une personnification vivante de la politique franco-marocaine. Si Figuig pratique aujourd'hui l'amitié française et reconnaît l'autorité chérifienne ; si les ksouriens acceptent la présence d'un *amel* (préfet) et sont prêts à payer l'impôt au Maghzen ; si les guerres civiles de *ksar* à *ksar*, les guerres privées de *çof* à *çof* sont réduites aujourd'hui aux coups de poignard ou de fusil, sans lesquels, même en territoire français, l'indigène ne saurait vivre heureux ; si les pilleries des nomades et les voleries des sédentaires ont cessé et si, jour et nuit, le Figuig est aujourd'hui, même pour une femme française, d'un parcours et d'un séjour moins dangereux que la plupart de nos boulevards parisiens ; si les cultures reprennent des terres abandonnées depuis des siècles ; si notre gare voit de mois en mois grandir son trafic et les indigènes, leur richesse augmenter : le principal mérite revient sûrement

au chef du bureau et à ses collaborateurs. Le jour où nous voudrons créer une école normale de pacification marocaine, en voilà le directeur tout désigné.

Or, cette création pourrait s'imposer à nous bien plus tôt que nous semblons croire. Notre expédition à Fez nous crée des devoirs que nous ne saurions répudier. On ne déplorera jamais trop la politique suivie depuis cinq ans par notre légation de Tanger, ni l'insouciance et la mollesse de M. Pichon abandonnant cette affaire marocaine en des mains irresponsables, ni l'indulgence de notre Parlement pour les habiletés de nos coloniaux en appétit d'expédition et de finance. Mais tous les regrets et toutes les récriminations du monde ne pourront pas empêcher que nous soyons à Fez, que nous ayons confondu notre cause et celle de l'Europe avec celle de Moulay-Hafid.

Nous avons promis que nous ne resterions pas à Fez; nous tiendrons notre parole : c'est de notre intérêt autant que de notre devoir international. Mais il ne faut pas croire que nous pourrons revenir à la côte sans rien laisser derrière nous, — à moins que nous ayons le dessein de recommencer dans six mois cette coûteuse promenade ou d'abandonner à d'autres les besognes nécessaires. Quelles que puissent être nos répugnances, nous ne pouvons plus esquiver les conséquences de nos erreurs : cette montée à Fez, c'est en 1911 la répétition du bombardement de Figuig en 1903; nous ne sommes pas restés à Figuig; mais auprès de Figuig, nous avons dû installer à Beni-Ounif la politique de « voisinage immédiat », de « double et mutuel appui ».

Le Beni-Ounif de Fez s'appelle Ouilili : c'est l'ancienne Volubilis des Romains, à dix ou quinze lieues de la capitale des Chérifs.

Les Chérifs étaient toujours menacés par les invasions qui, venues de l'est, pouvaient déboucher de la trouée de Taza : ils ont installé leur forteresse et leur capitale de Fez, comme un verrou, juste à l'endroit où cette trouée débouche sur le fond de ces plaines atlantiques; Fez doit son existence et son rôle à cette nécessité marocaine de barrer la descente aux envahisseurs de l'est... Les Romains, eux, venaient de l'est; possesseurs de toute l'Afrique au levant du Maroc, ils disposaient de la trouée de Taza, de ses deux bouches orientale et occidentale : mar-

chant vers l'Atlantique c'est pour s'ouvrir et pour tenir les plaines côtières qu'ils créèrent leur Volubilis à l'endroit où, cette trouée s'élargissant, quatre ou cinq grandes routes divergent vers les estuaires et les ports.

Maîtres de l'Algérie, nous ouvrirons ou fermerons quelque jour la trouée de Taza suivant nos besoins. Associés de Fez, ce qu'il importe de nous assurer, à nous et au Maghzen, c'est les plaines et les routes de la côte aussi bien contre les coupeurs de pistes et les révoltes indigènes que contre nos imitateurs de Larache et d'ailleurs. Reprenant donc le camp des Romains, c'est à Ouilili que nous devons avoir le siège de notre politique franco-marocaine, notre camp d'instruction pour l'armée chérifienne que nous avons charge d'instruire, — surtout pour la garde et la gendarmerie noires, sans lesquelles notre Chérif ne sera jamais qu'une ombre prompte à s'évanouir, — et notre « bureau » pour le service de Fez.

En changeant de pays, le « bureau » devra changer un peu d'attributions et de nom. Service des affaires indigènes en Algérie ; Service des renseignements dans les Confins ; il devra au Maroc devenir avant tout un Service de statistique. Si le Chérif et le Maghzen veulent administrer et exploiter leur empire, il faut d'abord qu'ils le connaissent : ils en ignorent tout. Ni carte, ni cadastre, ni inventaire : ils n'ont aucun moyen d'en évaluer les ressources et les besoins. Ni police, ni dénombrement, ni état civil de quelque forme que ce soit : ils n'ont aucun moyen de prendre et de garder le contact avec leurs peuples...



Le général Lyautey écrivait en juin 1905, voici plus de six ans :

Malgré l'expérience de Madagascar, malgré les leçons données par le général Galliéni et l'efficacité de la méthode mixte qu'il a instaurée, on s'obstine en France, dans les milieux diplomatiques, politiques et militaires, à n'envisager la question marocaine que sous l'aspect d'un dilemne : douceur *ou* force, négociations *ou* combats, pénétration économique *ou* pénétration militaire, en un mot continuation du gâchis actuel *ou* expédition. Sauf pour le der-

nier terme, que l'on substitue *et* à *ou* et l'on aura la méthode rationnelle et efficace. L'expédition à grand orchestre, onéreuse, indéfinie et inefficace, me fait trembler autant que la prolongation de l'état actuel. [Il faut procéder] par zones où nous restaurerions l'ordre au nom du Sultan, et faire la « tache d'huile », en n'abordant une zone qu'après avoir organisé la précédente, l'avoir mise en exploitation, y avoir assuré la rentrée des impôts, de sorte que l'affaire se paye à mesure.

Les fonctionnaires chérifiens seront-ils capables un jour de cette besogne? Peut-être; mais il faut que d'abord nous la leur enseignions. Le général Lyautey écrivait en mai 1906 :

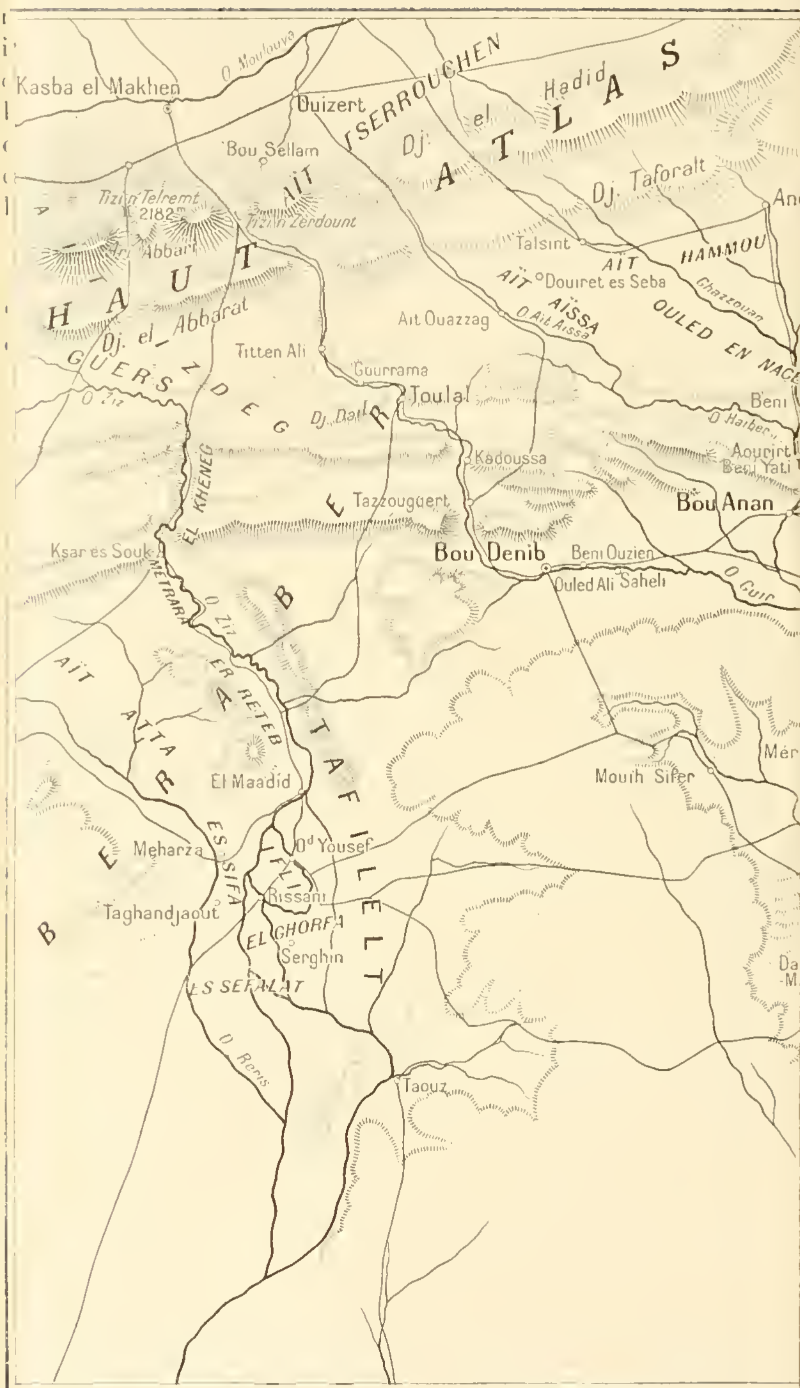
Quand on trouverait des fonctionnaires chérifiens actifs et réellement résolus à faire régner l'ordre, quand on leur donnerait des effectifs supérieurs aux quelques dizaines de soldats dont dispose actuellement l'*amel* de Figuig, il leur manquerait toujours l'initiative, la décision, la rapidité d'exécution. En outre il y a toujours dans leurs affaires une part de cupidité qui vicie toutes leurs actions. Il leur importe beaucoup moins d'établir l'ordre d'une manière durable que de mettre la main sur de soi-disants coupables riches et d'en obtenir une rançon. Du même esprit de cupidité, résulte l'impossibilité d'organiser des forces sérieuses; la solde, première condition d'existence d'une bonne troupe, n'étant jamais assurée, je n'ose pas espérer que la présence d'instructeurs français puisse modifier l'état présent.

Que le Chérif et le Maghzen chargent le capitaine Pariel d'organiser à Ouilili leur premier « bureau de statistique » : avant trois ans, nous verrons régner autour de Fez la même paix, la même autorité maghzénienne, la même prospérité indigène, la même liberté du commerce international qu'autour de Figuig...

VICTOR BÉRARD

(La fin prochainement.)

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.


O. Moulouya
Kasba el Makhen
Ouizert
AÏT ISERROUCHEN
Dj. el Hadid
ATLAS
Bou Sellam
Tizi n'Telremt
2182m
Tizi n'Zerdount
Dj. Taforalt
Talsint
AÏT HAMMOU
HAUT
AÏT AÏSSA
Douiret es Seba
O. Ait Aïssa
Ghazzouan
Ait Ouazzag
OULED EN NAC
Dj. el Abbarat
GUERS ZDEG
Titten Ali
Gourrama
Toulal
O. Ziz
Dj. Dahr
Beni
O. Haiber
Aourirt
Beni Yati
Kadoussa
Bou Anan
EL KHENEG
Tazzouguert
Ksar es Souk
Bou Denib
Beni Ouzien
Ouled Ali
Saheli
O. Guir
METRARA
O. Ziz
BERABER
AÏT ATTA
ER RETEB
TAFILELT
El Maadid
Mouih Sifer
Meharza
ES SIFA
Od Yousef
IFLI
Rissani
Taghandjaout
EL GHORFA
Serghin
ES SEFALAT
O. Reris
Taouz

L'ENNEMI DE LA MORT[1]

I

On ne peut dire au juste duquel des trois fils de Noé qui étaient dans l'arche les Charbonnière sont issus. Dans la famille, jadis, on en disputait. Le défunt docteur Nathan, bonhomme au demeurant, mais un brin raillard à ses heures, disait que c'était de Cham, à cause que tous ceux de la parentèle étaient moricauds un petit. Mais la tante Noémie, férue de la gloire de la famille, assurait qu'elle descendait de Japhet, comme aussi tous les Périgordins. A l'appui de son dire elle alléguait la *Cosmographie* du sieur de Belleforest, Commingeois, et, d'abondant, apportait en preuve de cette illustre origine l'existence d'un pont Japhet dans l'antique cité de Vésone, maintenant Périgueux, bâtie par le troisième fils dudit patriarche Noé, — « comme chacun sait », ajoutait-elle.

A cela, le docteur répliquait que les traditions rapportées par Belleforest ne prouvaient rien, sinon que les Périgordins étaient aussi gascons eux-mêmes que de natifs Auscitains. Et,

1. Révélé naguère au grand public, en sa pleine maîtrise, par la *Revue de Paris*, l'auteur de *Jacquou le Croquant*, avant de mourir, a pu terminer une œuvre non moins puissante et curieuse, également riche en substance humaine et d'un aussi beau caractère, peut-être encore plus ample et surtout plus diverse, éminemment digne enfin de couronner une telle vie . la famille d'Eugène Le Roy nous a réservé pieusement le soin et l'honneur de présenter à ses admirateurs la dernière pensée de ce moraliste sincère, de ce probe et vigoureux écrivain.

à l'égard du pont, il soutenait qu'il s'agissait tout bonnement d'un nom mal écrit par d'ambitieux antiquaires du cru, et que ce pont, situé non loin de l'ancien couvent des dames de Sainte-Claire, avait été appelé « pont jà fait », par les bonnes gens de la ville, tout étonnés de le voir achevé au bout de soixante-dix-sept ans...

Cette gaudisserie, qui faisait rire les autres, colérait la tante Noémie, laquelle fourrageait alors dans ses cheveux gris avec son aiguille à tricoter et levait les épaules d'impatience.

Mais que Périgueux ait été bâti par Japhet lui-même, ou par son petit-fils Petrogorius, — comme le veulent d'aucuns se prétendant mieux informés, — ce qui est beaucoup plus sûr et certain, c'est que la famille susdite venait de ce Charbonnière dont parle Brantôme, qui, au siège de Mussidan, l'an 1569, assis derrière une canonnière du rempart, tirait sans cesse de trois arquebuses que sa femme et un valet chargeaient. Ce fin arquebusier, qui ne perdait guère sa poudre, tua, entre beaucoup d'autres, le seigneur de Pompadour et le cruel comte de Brissac : aussi, naturellement, fut-il pendu après la prise de la ville par l'ordre du duc d'Anjou, dont le couteau de frère Jacques Clément fit plus tard justice.

Heureusement, peu avant le resserrement de la ville, la femme de ce Charbonnière avait porté un sien petit enfançon chez sa propre mère, à elle, qui habitait devers Saint-André, dans les bois de la Double. Si la brave femme n'avait été aussi bien avisée, son rejeton eût péri avec elle dans le massacre des huguenots qui suivit la capitulation de la ville, selon les us du bon vieux temps. Ce cas échu, Jean-Jacques-Daniel Charbonnière, lequel vient en droite ligne de ce garçonnet, serait resté dans le néant : de sorte que son histoire ici narrée ne l'eût jamais été, — ce qui eût été dommage, mais petit.

Il serait oiseux de dénombrer par le menu tous les anciens Charbonnière nommés sur les feuillets de garde d'une vieille bible de famille in-folio. Il suffit de dire que c'était de braves gens du commun, paysans pied-terreux, charbonniers, bûcherons et autres pauvres hères, impécunieux jusqu'au grand-père de Daniel qui, ayant gagné quelques sols dans le négoce des bois, acheta en Double une terre où il trouva de vieilles

futaies avec quantité de belles pièces pour la marine, qui lui payèrent et bien au delà l'entier prix de la propriété.

Quoique devenu aisé, le bonhomme persévéra dans son trafic comme devant, ne changea rien à ses habitudes, et continua d'aller à Bordeaux vendre ses bois, vêtu comme un paysan doubleau. La seule commodité qu'il s'accorda fut une jument, au lieu que ci-devant il allait de pied; — encore disait-il que c'était pour faire plus vite ses affaires. — Pourtant, quoique personne de sens et qui ne s'en faisait pas accroire, il eut, comme d'autres, l'ambition de faire de son fils Nathan un monsieur, et, par cette visée, l'envoya étudier la médecine à Genève, parce qu'à cette époque les « prétendus réformés », comme on disait, n'étaient pas admis dans les Universités du beau pays de France.

Pour Daniel, fils dudit Nathan, il fit ses études à Montpellier, dont la Faculté de médecine avait lors dans notre pays de Périgord beaucoup plus de réputation que celle même de Paris.

Il venait d'endosser la robe doctorale de maître François Rabelais lorsque son père mourut presque subitement. C'était à l'automne de 1817. Le jeune homme partit pour Bordeaux, et, de là, prit une patache d'occasion qui allait à Angoulême par Coutras et Ribérac.

Le temps était pluvieux, les routes mauvaises, les chevaux fatigués, de manière qu'à l'arrivée à Laroche-Chalais il était déjà nuit close. Ayant relayé, la voiture roula bruyamment sur les pavés de la petite ville, puis les chevaux ralentirent l'allure, et le bruit des roues s'assourdit sur la route détrempée. Depuis le relais Daniel était seul dans le coupé de la guimbarde et, par l'entrebâillement du rideau de cuir, il regardait fixement tomber l'eau qui ruisselait sur la croupe des chevaux. L'un d'eux, grand vieux cheval de cuirassiers, peut-être échappé de la boucherie de Mont-Saint-Jean, boitait bas et recevait stoïquement les coups de fouet du postillon. A mesure que l'équipage pénétrait dans l'ombre plus obscure, les hachures grises de la pluie, visibles dans le rayonnement de la lanterne, se fondaient au delà de la chaussée dans la brume qui s'épaississait. Le grand chemin désert montait, descendait, à travers les bois et les landes de la Double ensevelis dans la nuit

humide. Nul bruit que celui des grelots sonnant assourdis sur les colliers et le pataugement des chevaux dans la boue. Point de maisons au bord de la route; seuls, de-ci, de-là, des arbres étêtés se dressaient comme pour la jalonner. Daniel percevait toutes ces choses, vaguement, sans y attacher sa pensée attristée par la mort de son père, mélancoliée par les ténèbres, la pluie et la morne solitude. Pendant deux grandes lieues il se laissa cahoter docilement aux ornières de la chaussée défoncée; mais, soudain, rouvrant les yeux à un faux pas du vieux cheval, il aperçut en avant, sur le côté, une forme immobile.

— Je descends là, — dit-il au postillon-conducteur.

La voiture s'arrêta devant l'homme, qui bougea et dit en patois :

— Vous y êtes, monsieur Daniel?

— Oui, mon Mériol, — fit de même le voyageur. — Tiens, attrape la malle!

Sans s'attarder, le postillon fouetta ses chevaux et repartit en jetant aux deux hommes cet adieu gouailleur :

— Ne vous laissez pas manger aux loups!

Ils ne lui répondirent pas, car, en ce moment, Mériol secouait la main de son jeune monsieur en lui demandant « le portage ».

— Ça va bien, merci... Et vous autres, au Désert?

— Notre femme est toujours fière.

— Tant mieux!... Et vous n'avez pas eu les fièvres, aucun?

— Jannic les a eues, mais pour maintenant il est santeux.

A cinquante pas du chemin, en plein fourré d'ajoncs, une bicoque s'entrevoyait, dont la porte ouverte était faiblement éclairée. En y entrant, une poignée de sa malle à la main, Daniel fut surpris de la trouver vide.

— Les Huguettou ne demeurent plus céans? — fit-il en s'approchant de l'âtre, où Mériol avait allumé un feu de brandes.

— Ils sont sous terre.

— Tous deux?

— Oui... Ces gueuses de fièvres!

La misérable cabane de torchis était divisée par la moitié, pour les « chrétiens » et pour les bêtes. Le domestique tira dehors la jument; et, le maître et lui ayant fixé sur la bastine la longue malle couverte de cuir de sanglier, ils refermèrent l'huis et partirent.

— J'ai porté la peau de bique, — dit Mériol en agrafant sa limousine.

— Jette-la sur la malle : j'ai mon manteau.

Le vieux serviteur marchait devant, tenant son gourdin ferré de la main droite et, de la gauche, un falot. La jument le suivait, libre, et Daniel venait à l'arrière-garde du petit convoi, le fusil sous le bras à l'abri de la pluie : — Mériol, qui était un homme avisé, n'avait eu garde d'oublier au logis le « bâton percé ». Comme il disait toujours : « On ne sait pas ce qui peut arriver!... »

Ils suivaient des chemins étroits, bossus, bordés parfois d'ajoncs, semés de flaques d'eau où la bête glissait dans la boue glaiseuse. Après avoir passé à gué le ruisseau qui sort des étangs de Servanches, à cent toises de la Gilardie, les voyageurs anuités furent signalés par les chiens du village endormi, qui leur jappèrent aux jambes tandis qu'ils le traversaient. Ces « labris » les accompagnèrent ensuite jusqu'à une « cafourche », où, comme par un mot d'ordre, ils s'arrêtèrent tous, puis rebroussèrent chemin, conscients d'avoir fait leur devoir.

A quelque distance de ce carrefour, après avoir longé un chapelet d'étangs, Mériol vira dans une laie, entre d'épais gaulis qui revêtaient partout les coteaux et les combes. La pluie tombait dru sur les feuilles, avec un bruissement monotone et continu comme celui des eaux débordées. Nul autre son, hormis parfois, au loin, devant les deux hommes, des abois de chiens épeurés, ou le hurlement d'un loup chassé de son liteau par la faim. Tous deux étaient muets, car, outre qu'il marchaient à la queue leu leu séparés par la jument, Mériol n'était pas « languard » de nature, ni Daniel affligé en goût de causer. Dans les mauvais pas, le vieux s'arrêtait, soutenait la bête par la bride et jetait à son compagnon un bref avertissement :

— Il y a un gauliadis!

Puis, la fondrière passée, ils reprenaient leur marche silencieuse.

En traversant les landes plainières de Pillamy, Mériol se planta sur la cafourche de trois chemins, devant la vieille croix de Malemort, et, tirant de sa poche une pierre à l'exprès

ramassée sur la vieille route, il la déposa de la main gauche sur une « mont-joie » d'autres pierres. — Quel rite accomplissait-il? quelle était la signification de son acte? Daniel ne put le savoir, et peut-être Mériol lui-même l'ignorait.

— Ça doit se faire.

C'est tout ce que le jeune homme en put obtenir.

Au sortir des landes, après une descente assez raide, le chemin empruntait la chaussée d'un large étang environné de bois. Dans ce fonceau étroit, on n'y voyait brin. Fouettée par le vent d'ouest qui venait de la côte océane, la pluie crépitait sur les eaux noires qui clapotaient aux pieds des voyageurs, contre le mur de la chaussée. Les embruns de l'étang soulevé les enveloppaient d'une épaisse brume et le fracas du déversoir les étourdissait. Point de parapet ni de garde-fou : d'une part, les eaux profondes; de l'autre, le vide obscur d'un ravin. Mériol saisit la bride et cria :

— Attrapez la queue!

A l'extrémité de la chaussée, Daniel lâcha les crins de la bonne bête qui l'avait guidé sagement. Maintenant ils traversaient de hautes bruyères entremêlées d'ajoncs épineux et de genêts à balais. Après quoi, Mériol prit une sente qui bifurquait et s'engageait dans des châtaigneraies que Daniel reconnut vite : « C'est nos bois des Couteries », se dit-il.

Parfois, tandis qu'ils passaient sous les châtaigniers qui étendaient sur le chemin leurs puissantes ramures, des bogues battues par la pluie, secouées par le vent, tombaient sur la terre détrempée avec un bruit mat, ou bien sur la croupe de la jument, qui tressaillait. Au delà de ces bois sombres, se déployaient les défrichements qui entouraient l'habitation, et bientôt les abois furieux d'un chien de garde éclatèrent en avant. Puis, au bout d'une allée de marronniers à fruit, ils s'arrêtèrent devant un grand mur noir où se voyait une porte charretière coiffée d'un auvent : c'était la maison du Désert.

Dans la cour, une voix rude fit taire le chien et demanda :

— C'est-il vous autres?

— Oui, — répondit Mériol.

Alors, après tout un vacarme de barres enlevées et de ferraillements dans la serrure, la lourde porte munie de clous de défense s'ouvrit et ils entrèrent. Daniel avait à peine franchi

le seuil qu'une sorte de géante se précipita sur lui et l'embrassa bien fort, à plusieurs reprises.

— Mon Daniel! mon petit Daniel! — bredouillait-elle, en l'entraînant vers la maison dont la porte rougeoyait dans l'obscurité.

C'était Sicarie Gamonet, dite « la Grande » à cause de ses cinq pieds sept pouces, femme de Mériol et quasi mère de Daniel.

— Laisse-moi aider Mériol à décharger la malle, — fit-il.

— Non, non! entre, sèche-toi, tu es tout abreuvé, pauvre! — dit-elle en lui ôtant son manteau.

Et, l'ayant embrassé derechef, elle ressortit et reparut bientôt, portant avec aisance la lourde malle sous son bras.

Ayant retiré ses bottes, les pieds à l'aise dans des sabots bien secs, Daniel se rencogna, avec un petit frisson de plaisir, dans le « canton » de la vaste cheminée où flambait un clair feu de fagots. La Grande s'informait de son voyage, de sa santé, lui narrait la mort de son père, entremêlait ses questions et son récit d'exclamations piteuses ou satisfaites selon le cas, poussées de sa grosse voix d'homme. Tout en parlant, elle allait et venait, achevait de préparer le souper, mettait le couvert au bout de la longue table massive. Cependant, Mériol ayant soigné la jument, entra, déboucla devant le foyer des sortes de houseaux faits de peaux de brebis, la laine en dedans, et changea ses gros souliers ferrés pour des sabots garnis de fougères.

Puis, la Grande trempa la soupe, — une bonne soupe de choux, de raves et de haricots, dont l'odeur familière sembla délectable à Daniel qui se rappelait les potages graillonneux de sa gargote d'étudiant. — Voyant cela, Mériol aveignit une pinte sur le vaissellier et alla tirer à boire. Puis, le maître et lui s'étant lavé les mains à l'évier, tous deux s'attablèrent, et, après que Daniel eut mangé une pleine assiette de soupe, la Grande prit la pinte et lui versa un copieux « chabrol ».

— Ça te fera du bien, mon petit!

Ensuite elle servit un poulet aux champignons, qui mijotait dans une petite tourtière devant le feu; et, cela fait, elle s'assit à la droite de son « drole », comme elle disait souvent, lui étant au bout haut de la table, et Mériol à sa gauche.

— Il sent bon, ton fricot. — lui dit Daniel.

— Tant mieux que tu le trouves! — répondit-elle, en s'offrant de la soupe.

Daniel attendit qu'elle eût mangé, et pendant ce temps-là, il éprouvait une loyale sensation de bien-être. Après des heures passées sous la pluie froide, dans la nuit, par des chemins perdus, il était maintenant chez lui, bien à l'abri, dans cette cuisine aux vieux meubles connus dès l'enfance, et assis devant une table égayée par le calel de cuivre à trois becs qui pendait de la maîtresse poutre. La touaille de solide toile de maison était blanche « comme des fleurs », — ainsi qu'on dit au pays; — les assiettes d'étain reluisaient: les gobelets de verre brillaient, et le saladier de faïence fleuri réjouissait la vue. La tourte enfarinée qu'entamait Mériol après avoir fait une croix sur la sole était de bon pain bis de ménage, moitié froment, moitié seigle; le petit vin clairet des vignes du Désert pétillait pur et agréable de goût; le poulet fumait appétissant dans son plat; et, par-dessus tout cela, Daniel sentait à ses côtés deux êtres qui se seraient jetés au feu pour lui...

— Tiens, sers-toi, mon Daniel! — lui dit la Grande, en lui présentant le poulet découpé.

Ils causaient tous les deux en mangeant: elle lui contait les petits événements survenus dans la maison, et quelques nouvelles du voisinage, rares celles-ci, car elle ne quittait jamais le Désert. Le contact avec le dehors était assuré par Mériol qui allait aux foires des environs, — Mussidan, Montpaon, Saint-Vincent, la Latière, — vendre et acheter du bétail ou des cochons. Mais pour savoir ce qu'il y avait appris, ce n'était point facile, tant il était boutonné de nature. A cette heure, il mangeait tranquillement, silencieusement, restait à l'écart de l'entretien, et se bornait à répondre brièvement lorsque sa femme faisait appel à sa mémoire : il fallait lui arracher les paroles comme avec un tire-bouchon.

— Appelle le chien, — lui dit Daniel quand ils eurent soupé.

Mériol alla ouvrir la porte et siffla.

Un grand fort chien, roux et blanc, au poil rude, mélange de mâtin et de chien de montagne, armé d'un collier de pointes, vint sur le seuil, et, méfiant, regarda ce convive imprévu.

— Allons, entre, César! — lui dit la Grande : — innocent! tu vois bien que c'est le jeune monsieur!

Après plusieurs appels, le chien obéit, et, brandissant légèrement la queue en manière de remerciement, accepta un os que Daniel lui tendait, puis, successivement, tous ceux qui étaient sur les assiettes. Après quoi le maître promena sa main sur l'énorme tête qui était à hauteur de la table : la connaissance était faite.

— Il attaque le loup! — dit la Grande en allant quérir une bouteille.

— Et ton petit briquet? — demanda Daniel à Mériol.

— Il est à l'écurie.

En ce moment, la pendule, qui battait les secondes dans sa haute gaine de noyer, fit entendre un bruyant déclic de tournebroche et sonna lentement onze heures.

— C'est heure tarde : tu dois être las, mon Daniel? — fit la Grande.

— Oui, un peu.

Après avoir trinqué avec Mériol et bu un demi-verre de vin pineau, Daniel alla se coucher, accompagné par la bonne géante qui semblait regretter de ne pas le porter dans ses bras comme lorsqu'il était tout jeunet enfançon. Ayant posé la chandelle sur une petite table, près du lit, elle lui baisa les deux joues et s'en fut :

— Dors bien, mon petit.

Daniel se déshabilla rapidement et se mit au lit. Un instant il écouta la pluie qui tombait des tuilées, et César qui aboyait dans la cour. Mais bientôt, fatigué du voyage, il s'endormit profondément.

II

Il était tard, le matin, lorsque le jeune homme se réveilla. A travers les contrevents mal joints, un peu de jour filtrait, éclairant petitement la chambre. C'était celle de son père, vaste pièce blanchie à la chaux. Du large lit à quenouilles, drapé d'escot rouge, où il était couché, le fils attendri reconnaissait les meubles et les objets qui la garnissaient. En face, un autre

lit, — le lit mortuaire. — Dans un angle, un grand cabinet à colonnes torses, aux portes taillées en pointes de diamant, montait presque jusqu'aux solives. Dans un autre, à l'opposé, un ancien vaissellier sculpté, arrangé à l'usage de bibliothèque, était bourré de livres. Entre ces deux meubles se trouvait la cheminée boisée de noyer, au-dessus de laquelle était un tableau de trumeau rapporté, à la peinture assombrie. Dans le foyer brillaient des landiers de fer curieusement ouvragés, et sur la tablette s'espaçaient diverses curiosités ramassées çà et là dans ses courses par le docteur Nathan : une mignonne pendule rococo, dont le corps était en faïence à fleurs; une buire antique de bronze; une admirable main de déesse en marbre blanc, recueillie dans les ruines de la villa romaine de Longa, près Mussidan. Aux murs étaient accrochés d'anciennes estampes, un vieux portrait d'une dame en costume du XVIIe siècle, une belle paire de pistolets de ceinture à crochets, et un plat en étain de glace aux armes des Gastechamp, large comme une rondelle du XVIe siècle.

Au milieu de la chambre, une longue table massive était surchargée de livres, de papiers pressés par des haches en silex, de boîtes contenant des médailles antiques, des fibules, des anneaux et autres menus bijoux. Sous la table, une peau de loup, et, à côté, un énorme polissoir à outils, des âges préhistoriques. C'est là que le docteur Nathan écrivait. Son grand fauteuil à dossier carré était devant la table, et une plume d'oie aux barbes grises était encore fichée dans l'écritoire de plomb.

Et puis, dans une encoignure, il y avait « Baltazar ». C'était le squelette d'un homme de haute taille, articulé en cuivre, qui avait servi au père de Daniel pour son *Traité de mécanique humaine*. Présentement il était debout sur sa planche, la jambe gauche en avant, un peu infléchie, les bras croisés sur la cage de la poitrine, en l'attitude symbolique d'un lutteur qui attend l'adversaire. Tout enfant, Daniel lui avait donné ce nom de Baltazar, qui l'avait frappé dans le vieux livre où le colonel ainsi nommé raconte ses exploits, vaillamment accomplis pendant la guerre de Guyenne, au temps de la Fronde bordelaise.

Tandis que dans le demi-jour le jeune homme revoyait

toutes ces choses et remuait de vieux souvenirs en rêvassant. Sicarie entra doucement, et, puisqu'il était réveillé, ouvrit les contrevents, puis revint s'asseoir familièrement au bord du lit.

— Ainsi étant que tu ne dors plus, — lui dit-elle sans autre préambule, — mon pauvre Daniel, je te veux dire un mot des affaires de la maison, qui ne vont pas trop bien. Ton père, par sa grande bonté, s'est mis dans les dettes. S'il s'était contenté de soigner les malades pour rien, encore, à la garde de Dieu! le bien pouvait le nourrir et entretenir; mais il s'était donné à fournir les drogues à ceux qui étaient pauvres, c'est-à-dire à tous ceux qu'il visitait, car les quelques riches du pays n'usaient pas de lui mais des beaux messieurs de Montpaon ou de Mussidan, qu'ils supposaient plus habiles que non pas un médecin doubleau. Même des fois, comme le pain manquait dans une maison, le brave homme qu'il était faisait porter de la mouture aux gens par le meunier du Prieur. Tout ça sans parler de quelques écus ou pistoles que les uns et les autres lui tiraient souventes fois en une pressante nécessité. Ainsi faisant pendant de longues années, ça se comprend qu'il ait mangé du sien. Au meunier il doit peut-être bien dans les cent pistoles; par-ci, par-là, dans Mussidan, quelques centaines d'écus, et un fort compte chez le droguiste... mais la grosse dette, c'est chez le monsieur de Légé....

— Il lui doit beaucoup?

— Quand ça irait dans les onze ou douze mille francs, ça ne m'étonnerait point, car il doit y avoir des intérêts en retard... Mais, d'ailleurs, tu trouveras dans le tiroir de ton père des papiers qui te le diront. Tiens, voici la clef qu'il me confia lorsqu'il se sentit perdu, le pauvre malheureux, en disant : « Tu la remettras à Daniel... Il me fâche bien fort de mourir sans l'avoir revu... » Maintenant, mon petit, je te veux prier de ne pas te faire trop de mauvais sang. S'il ne fallait que plusieurs pintes du mien pour te tirer d'affaire, je me ferais saigner coup sec; mais ça ne servirait de rien! Et puis, au finale, tu as de quoi, bien assez pour répondre... Mais tu dois avoir faim, pauvre! Allons, je m'en vais, lève-toi.

Et la bonne créature sortit, laissant son « petit » s'habiller.

Cela fait, Daniel vint à la cuisine, où il déjeuna debout d'un morceau de pain, d'un fromage de chèvre et d'un verre

de vin blanc. Puis il alla sur la porte, et, abrité par l'auvent, il regarda la pluie qui tombait toujours. Au fond, la grange et l'écurie faisaient face à la maison : à droite et à gauche, les étables, un hangar et de hauts murs enfermaient la cour au centre de laquelle était un puits préservé par une petite tourelle à toit pointu. Les brebis, enfermées depuis trois ou quatre jours, bêlaient à force et les poules vaguaient tristement sous le hangar où dormait César dans un tas de bruyère. Proche de là, Mériol, aidé du berger Jannic, grand « drolard » de seize ou dix-sept ans, curait l'étable aux vaches. Le jeune maître embrassait d'un regard fixe tout cet ensemble en songeant à ce que lui avait appris la Grande ; il appréhendait et brûlait à la fois de connaître sa situation : il rentra.

Dans le tiroir de la grande table, Daniel trouva, en effet, un papier où était consigné tout le détail des dettes paternelles, fait par le docteur lui-même, peu avant sa mort. Le total s'élevait à un peu plus de quinze mille francs. A la suite, le défunt avait ajouté quelques lignes :

Je te demande pardon, mon cher fils, de te laisser une succession embarrassée de dettes. Mon excuse est d'avoir vécu dans un pays de misère. Tu pourras te tirer d'affaire en vendant les bois des Goubeaux, au delà de Saint-André. Ils valent à peu près ce que je dois, et ainsi faisant tu ne toucheras pas au Désert. Mes créanciers t'accorderont, je pense, du temps pour t'acquitter : ce ne sont pas de mauvaises gens, excepté le cousin de Légé, qui est dur. Mais, pour tout cela, mon ami Cherrier, le notaire de Saint-Vincent, t'aidera autant qu'il le pourra, j'en suis sûr.

A présent, je dois te dire, en conscience, qu'il te serait plus avantageux de vendre le moulin de Chantors, avec les prés qui en dépendent, car il ne rapporte rien depuis que le meunier est mort : sa veuve ramasse à peine assez de mouture pour se nourrir et ses enfants. Mais que deviendrait-elle et eux aussi ? Personne ne les voudrait garder dans ces conditions : il leur faudrait partir tous et prendre le bissac. J'ai dû t'avouer cela, mon cher garçon ; tu feras selon que ton cœur te dira.

En lisant ces dernières lignes, où se révélait la bonté de son père, Daniel sentit sa gorge se serrer ; il demeura immobile, un instant, la tête accotée au fauteuil.

Cependant la Grande reparut, le venant quérir pour dîner.

— Eh bien, — fit-elle, inquiète, — ça se monte haut ?

— Dans les quinze mille francs... un peu plus.

Elle eut un gros soupir de satisfaction :

— Ah!... Je craignais que ça ne fût davantage! Alors, — continua-t-elle, — tu peux payer tout ce que tu dois sans que ton revenu diminue d'un sol, en vendant le moulin de Chantors, qui ne donne pas une quarte de blé au maître.

— Oui, mais écoute ça.

Et Daniel lut à la Grande l'écrit de son père.

Elle leva ses grands bras vers les poutrelles :

— Ha! le pauvre brave homme! De dessous terre où il est, il fait encore du bien aux malheureux!

Ils restèrent, un moment, silencieux, puis la bonne géante dit :

— La soupe est trempée, mon Daniel : viens dîner.

Ils « dînèrent » tous deux seuls, Mériol et Jannic ayant profité d'une éclaircie pour faire un charroi de fumier dans les terres. Ce fut l'occasion pour Sicarie d'entretenir encore son petit de ses affaires et de lui fournir des conseils sur la manière de se libérer. Ses principales recommandations furent, d'abord, qu'il ne fallait pas avoir l'air d'être pressé, afin de vendre plus cher; ensuite, que, si l'on divisait en lots les bois des Goubeaux, on aurait plus d'acquéreurs, qui, en se poussant les uns les autres, feraient hausser les prix.

— Il y a plus de petites bourses que de grosses! — prononçait-elle.

On ne peut pas dire que ces conseils fussent mauvais, mais cela venait à l'idée naturellement, et Daniel avait déjà imaginé ça tout seul. Toutefois il laissait parler la Grande tout à son aise afin de ne la pas contrarier, car il l'aimait fort. Et, en vérité, elle le méritait bien, pour l'affection qu'elle lui avait toujours portée. Depuis qu'à l'âge de huit mois il avait perdu sa mère, la brave femme l'avait remplacée. A son grand regret, elle n'avait point elle-même de lait à lui donner, mais elle trouva une chèvre qui le nourrit jusque vers quatorze mois, où il fut dététiné. A mesure que grandissait l'enfant, sa sollicitude semblait croître avec lui. Cette géante à la voix rude, aux traits grossiers, à la carrure hommasse, fut pour lui la mère la plus tendre, la plus délicatement bonne, la plus ingénieuse en attentions : n'ayant pas eu d'enfants, elle avait

reporté sur son petit Daniel tout l'amour maternel sans emploi qui débordait de son cœur.

— N'aie pas peur, va! — lui dit-il lorsqu'elle eut longuement patrociné, — je pense à tout ça, et, suivant le conseil de mon pauvre père, demain j'irai voir monsieur Cherrier qui m'aidera, j'espère, à tout arranger.

Là-dessus, ayant bien dîné, avec de la soupe, une omelette au cerfeuil et du fromage, Daniel but un dernier coup et se leva. Au manteau de la cheminée pendait une clef, qu'il fourra dans sa poche; après quoi, prenant derrière la porte le bâton ferré de Mériol, il sortit.

A une portée de fusil de la maison, au milieu d'un petit bois de vieux chênes qui semblait un îlot sur les terres grises, était à la mode huguenote le cimetière particulier de la famille. Des murs noirs, moussus, l'entouraient; au-dessus de l'entrée, se lisait au linteau une sentence de la Bible : « Heureux ceux qui reposent dans le Seigneur! »

Daniel ouvrit la porte et se trouva dans le petit enclos mortuaire recouvert d'un court gazon, à l'exception d'un endroit où la terre fraîchement relevée indiquait la tombe de son père. Point de pierres sépulcrales ni d'épitaphes; de légères ondulations décelaient les fosses, hormis les plus anciennes, que le temps avait entièrement nivelées. Mais Daniel les connaissait toutes. Dans ce coin était l'aïeul venu s'établir au Désert, puis sa femme et ses fils. Là était le grand-oncle David; à côté de lui, reposait une nore de l'aïeul, puis la tante Noémi, et près d'elle un de ses frères, ancien marin, revenu manchot d'Aboukir. Plus loin, c'était deux sœurs de Daniel, décédées en leur jeune âge, puis sa mère et enfin son père.

Il s'attarda en cet endroit, songeant aux anciens qui de l'un à l'autre lui avaient transmis la vie, et regardant fixement les sépultures comme pour interroger ses morts.

Puis il s'en alla en suivant la crête d'une combe en forme de cirque, autrefois couverte de bois épais. C'est en ce lieu perdu, que, protégés par des fourrés impénétrables, les huguenots de la contrée se réunissaient « au désert », — appellation d'où la maison voisine, appartenant aux Charbonnière, avait tiré son nom. — Au fond de ce creux envahi par du mort-

bois, — buissons, ronces, églantiers, bourdaines, — un banc de grès qui trouait le sol servait jadis de chaire aux ministres ambulants de l'Évangile. Là prêchèrent le vaillant saintongeois Jarousseau et le pasteur Rochette, supplicié pour la religion par arrêt du parlement de Toulouse, en date du 18 février 1762...

Daniel, d'en haut, considérait ce rocher: il méditait sur la puissance de l'idée religieuse qui soutenait les martyrs de la Réforme, comme elle avait soutenu les premiers martyrs chrétiens. Ni les guerres religieuses, ni les proscriptions en masse, ni les massacres, ni les exécutions juridiques, ni l'exil, ni les persécutions sanglantes, ni les galères, ni la destruction des temples par arrêt, ni la révocation de l'Édit de Nantes, ni les dragonnades, ni la spoliation des charges, ni la confiscation des biens, ni le vol des enfants, ni la privation d'état-civil, ni la dispersion des familles, ni les sournoises tracasseries des Jésuites, ni le maquignonnage des consciences officiellement organisé par les intendants, — aucune de ces mesures iniques, furieuses, cruelles, barbares, poursuiviès durant un siècle, n'avait pu vaincre l'entêtement des huguenots dans leur foi : les églises réformées de Sainte-Aulaye et de Laroche-Chalais, dans la Double, étaient là pour l'attester.

Et Daniel pensif se disait que ce que n'avait pu faire la violence, la science le faisait. Son bisaïeul avait ramé sur les galères du roi avec Marteilhe; son grand-père, qui avait bâti la maison du Désert, était un calviniste rigide; son père, disciple de Rousseau, était un déiste, et lui, Daniel, le dernier de la famille, un pur mécréant. En quatre générations, la race avait passé de la foi à l'incrédulité, de l'enthousiasme religieux à l'indifférence raisonnée. L'héroïsme des ancêtres semblait accuser les descendants, et pourtant, — Daniel en avait le sentiment bien net, — il y avait là une transformation plutôt qu'une déchéance : son père avait été digne des aïeux, et lui-même ne serait pas indigne de son père...

Et il continua son chemin, lentement, la tête basse, écartant de son bâton les brandes encore mouillées. Autour de lui, dans les bruyères et les landes, et sous bois, dans la palène, l'eau stagnait en terrain plat ou bien s'écoulait, de l'humus saturé, sur les pentes faibles, jusqu'aux premiers

plissements du sol. Là elle formait de petits filets fluant sous les hautes herbes, vers une combe où ils se réunissaient en un ruisseau qui s'en allait, avec le renfort d'imperceptibles affluents sourdant de partout, se perdre dans les nauves d'un vallon marécageux ou grossir un étang.

En face de Daniel, un coteau chevauchait un boursouflement terrestre, avait un aspect de petite colline. Au sommet, la tour d'un ancien moulin à vent abandonné, qui avait servi de signal aux géomètres de la carte de Belleyme, se profilait sombre sur le ciel « éparé », — c'est-à-dire éclairci.

Un sentier de chèvre glissant contournait le flanc de cette éminence et, par des pentes roides, menait à la cime. Arrivé là, le jeune homme escalada lestement l'escalier demi-ruiné; parvenu en haut, il regarda

Tout alentour l'immense plateau de la Double s'étendait avec ses molles ondulations pareilles à des vagues et ses petits coteaux arrondis moutonnant au loin. Entre ces reliefs de l'écorce terrienne se creusaient des combes sinueuses aux déclivités douces, avec un fossé raviné au fond, et des vallons parfois resserrés, irréguliers, sortes de grands sillons collecteurs des eaux pluviales qui croupissaient aux endroits plus larges, parmi les joncs et les aches des paluds, ou bien allaient gonfler les étangs dont le trop-plein se déversait par des ruisseaux à la Drone et à l'Ille.

Sur tous ces plans variés, couverts de bois indéfinis, — hautes futaies de chênes, vieilles châtaigneraies aux dessous de fougères, taillis touffus envahis par les ronces, les épines et séparés entre eux par des bruyères et des landes que hérissait parfois un boqueteau de pins, — de rares défrichements découpés de façon géométrique dans la forêt s'opposaient par leurs terres grises, sablonneuses, ou leurs argiles roussâtres, aux verts crus ou tendres et même aux teintes rouillées, cuivrées, jaunissantes, des parties feuillues. Au-dessus de tout cela, sous un ciel morne, de lourdes fumées, qui dénonçaient des fourneaux de charbonniers, demeuraient suspendues, presque fixes.

A l'ouest, au-dessus des masses vertes pointaient faiblement les clochers d'Échourgnac, au cœur de la Double, et de Servanches, et celui qui surmontait la petite église romane de la

Jemaye. Au sud, le vallon de la Grande-Duche se creusait un peu, à quelque distance de Saint-Barthélemy. Au delà, dans l'éloignement, la vallée de la Chalaure et toute la partie nord-ouest de la Double étaient ensevelies en d'épaisses brumes terrestres qui se confondaient avec les nuées immobiles. A l'est, le cours de la Beauronne délimitait le territoire doubleau et y enfermait le petit bourg de Saint-André. Enfin, la Risone au nom gracieux portait à la Drone les eaux du versant nord. Çà et là, entre les frondaisons des massifs boisés ou les landes grises, apparaissaient les eaux plombées de quelques-uns des trois cents étangs qui empoisonnaient la Double. A droite, celui de Petitone étalait sa vaste nappe d'eau trouble d'où sortait un ruisseau qui s'allait jeter dans la Risone. De tous ces étangs épars aux queues interminables où pourrissaient dans la fange les végétaux champêtres et aquatiques, ainsi que des jonchaies et des marais aux boues infectes, s'élevaient des vapeurs pestilentielles qui s'épandaient sur le pays sauvage et solitaire. Nulle trace d'êtres vivants dans le paysage sombre, sinon, au-dessus des futaies, un vol de ramiers en mouvement de départ. D'aigres senteurs de marécages montaient de cette terre maudite qu'enveloppait une humidité froide et pénétrante. Une indicible mélancolie se dégageait de cette région désolée qui fut l'antique *Sylva Edobola*, où la liberté de l'Aquitaine périt avec Waïfer, son dernier duc souverain, et planait sur cette vieille « Terre de la Conquête », devenue le royaume des fièvres.

Et, contemplant tout cela Daniel, se disait gravement : « Celui qui assainirait ce pays, qui tuerait la fièvre et détruirait la misère, ferait une grande chose... une très grande chose... »

III

La terre était raffermie, les bois essorés, les landes ressuyées. Sur la jument pie de son feu père, Daniel s'en allait à Saint-Vincent. Le temps était frais, l'air calme, et le ciel gris se reflétait sur l'acier poli des étangs paisibles. Un jour terne éclairait le pays désert, en contraste avec la chaude lumière d'un automne méridional que le jeune homme avait encore dans les yeux. La vigoureuse bête marchait de ce pas élastique

et cadencé dont les hommes de cheval seuls sentent pleinement le charme. Le chemin n'était qu'une sorte de sente qui montait et descendait à travers les bois et les bruyères, avec des bourbiers dans les fonds, où se dissolvaient des feuilles mortes. Durant une heure au moins Daniel ne vit pas un être vivant, fors un renard en maraude qui, à son approche, s'enfonça dans les fourrés.

A la Tuilière, un homme et sa femme, tous deux hâves et chétifs, disposaient des briques crues, par rangées régulières, sur le séchoir. Leurs mouvements ralentis, pénibles, accusaient la fièvre et la misère.

— C'est la Jasse au défunt médecin du Désert, — dit la femme à son homme, qui leva faiblement la tête et ne répondit pas. — C'est peut-être son fils qui est dessus?

— Ça se peut...

C'est que la jument du docteur Nathan était bien connue dans toute la Double, où, à cause de sa robe noire et blanche, les gens l'avaient baptisée « la Jasse », — autant dire « la Pie ».

La Tuilière une fois dépassée, à mesure que Daniel avançait, le pays se découvrait un peu : les bois devenaient plus rares et quelques maigres terres ensemencées de seigle ou d'épeautre se rencontraient, découpées sur la lande en pièces carrées, barlongues, ainsi que des guérets dénotant un premier effort de défrichement.

Au fond du vallon de la Beauronne, le petit bourg de Saint-Vincent, épars autour de son clocher, semblait endormi. Point d'autre signe de vie que de minces filets de fumée s'exhalant de trois ou quatre cheminées vers le ciel terne. Pourtant, à l'entrée du bourg, ayant ouï les pas de la jument, une antique ménagère se montra sur le seuil d'une porte, sèche comme un fagot, marmotta quelque chose et disparut. Un peu plus loin, Daniel aperçut, sortant d'une vieille maison, un petit homme en sabots, vêtu de gros drap bleu et coiffé d'une casquette fourrée, qui agita les bras joyeusement vers lui.

— Salut à toi, mon garçon! Je m'attendais à ta visite... Et, autrement, cette santé?

— Ça ne va pas mal, merci, monsieur Cherrier... Et vous?... et chez vous?

— Ça marche à peu près.

— Mais ce sont mes affaires qui ne vont pas, à ce qu'il paraît! — ajouta Daniel.

— Nous causerons de ça... Mais, d'abord, il faut établer la jument.

Ayant fait, le notaire introduisit son visiteur dans une cuisine où se tenaient face à face, dans l'embrasure d'une large croisée, tricotant des chausses, un chauffe-pieds sous leurs cotillons, sa femme et sa fille. A l'aspect d'un étranger, ces deux personnes se levèrent.

— Femme, — dit le petit homme, — voici le fils de mon défunt ami Charbonnière.

— Il y a bien longtemps que je ne vous avais vu, — dit la dame à Daniel d'un air renfrogné; — je ne vous aurais point reconnu, certes!

— Voici, en effet, une dizaine d'années que je n'étais venu à Saint-Vincent.

— Ce n'est pas tout ça! — interrompit M. Cherrier, — il est trois heures et la demie : nous allons faire collation! — Fille, apporte ce qu'il faut.

— Maman, — demanda la demoiselle, — faut-il monter quérir des pommes au grenier?

— Oui... et porte de celles qui commencent à se gâter.

— Porte des meilleures! — dit impérieusement M. Cherrier.

Sur un napperon, au bout de la table de la cuisine, la mère plaça de mauvaise grâce un chanteau énorme et une douzaine de noix. Puis la fille descendit deux pommes, tout juste, les mit sur table, prit une chopine de terre et descendit à la cave.

— Donne un fromage, Zélie, — lui dit M. Cherrier dès qu'elle fut revenue.

Sur cet ordre, la mère intervint promptement :

— Il n'y en a plus que la demi-douzaine promise à monsieur le curé!

— Eh bien, monsieur le curé n'en mangera que cinq... Donne, Zélie!... Tu nous as tiré de la piquette, — ajouta-t-il après avoir goûté le contenu de la chopine.

Là-dessus, il descendit à la cave, laissant le jeune homme assez embarrassé de sa contenance.

— Mon pauvre Daniel, — dit le notaire en posant sur la

table une vieille bouteille, — je ne veux pas que tu conçoives une mauvaise opinion de mes vignes.

Et, débouchant la bouteille, il remplit les gobelets.

Les deux femmes s'étaient rassises et, du coin de l'œil, épiaient cette petite débauche. Le jeune homme les voyait toutes deux, roides, les lèvres pincées, désapprouvant par leur attitude ce qui leur semblait une prodigalité. Elles se ressemblaient : traits anguleux, teint brun, cheveux châtains, yeux bridés, poitrine plate. Il n'y avait entre elles de différences que celles de l'âge : quelques rides et des cheveux gris pour la mère, et des joues un peu moins creuses chez la fille.

Lorsque les deux hommes, au grand dépit des deux femelles, eurent vidé la bouteille entièrement, le notaire emmena Daniel dans ce qu'il appelait son étude, et qui était une chambre avec son lit, une table à écrire et un placard pour les minutes. Après de sérieuses compulsations de contrats et des vérifications de créances, M. Cherrier reconnut l'exactitude de l'état que le docteur avait dressé de ses dettes. Puis il fut question de la manière de les payer.

— Vendre les bois des Goubeaux, qui se coupent tous les dix ans et qui sont de première bonté, ça te fera perdre un revenu qui vient tout seul sans qu'on y pense, — disait le notaire.

— Pourtant je ne veux pas vendre le moulin, ni toucher au Désert.

— Il y aurait bien un moyen de te tirer d'affaire sans rien vendre.

— Et quel?

— Ça serait de te marier.

— Et avec qui?

— Avec une qui aura quelque jour soixante mille francs dans son tablier... Tu l'as vue apportant deux pommes du grenier...

Daniel se mit à rire, un peu gêné de cette brusque proposition.

— Et je te réponds que celle-là, — reprit M. Cherrier, — elle ne mangera pas ton bien, ni le sien!

— Je le crois...

— Mais, tout de même, ça ne te va pas?... Eh bien, — poursuivit le notaire en voyant Daniel rester muet, — mon garçon,

tu as du nez! C'est sa mère toute crachée, et j'ai trop pâti d'avoir épousé celle-ci pour te conseiller d'épouser la drole. Tu es le fils de mon meilleur ami, je ne voudrais pas faire ton malheur! Ce que je t'en disais, c'était par acquit de conscience, et puis pour te jauger... Il faut donc vendre les Goubeaux, et les vendre en détail. Ce mâtin de Légé achèterait bien les bois en entier; seulement, il en offrirait le quart de ce qu'ils valent... Mais je le verrai demain à Mussidan et je tâcherai de savoir ses intentions... Quant à moi, j'ai toujours opiné que, s'il a prêté à ton père au taux de quinze pour cent, — ce qui est une honnêteté de sa part, — c'est qu'il a voulu le forcer, dans l'avenir, à lui céder ces bois faute d'argent pour le remboursement... Enfin nous verrons ça... Quant aux autres créanciers, je les tâterai aussi; mais, de ce côté, je ne pense pas que nous ayons de tablature... Il n'y a que ton bougre de cousin de Légé!...

Sur ces paroles, M. Cherrier se leva.

— Mon ami, — dit-il, — je ne t'invite point à souper : c'est aujourd'hui vendredi, et ici nous faisons notre salut à tour de bras; tu vivrais trop mal. Au contraire, je m'en vais seller ma mule et j'irai avec toi au Désert : tu me feras bien souper, et puis coucher aussi? car je ne veux pas m'anuiter dans les bois.

— Avec plaisir : à la fortune du pot!... Et j'espère que vous viendrez souvent à la maison, comme du temps de mon pauvre père.

Aussitôt, le notaire mit ses souliers, attacha un éperon à son pied gauche, changea sa casquette pour un large chapeau périgordin poilu, et ils sortirent.

En passant à la cuisine, Daniel fit son compliment de départ aux deux femmes, qui le reçurent avec une satisfaction dissimulée sous un air froid, car elles avaient redouté les frais d'une invitation à souper.

En harnachant sa mule pendant que Daniel bridait sa jument, M. Cherrier disait au jeune homme :

— Vois-tu, mon pauvre, les jours défendus, ma femme et ma fille, bien loin de manger de la viande, ne feraient pas seulement cuire un morceau de confit quand on les tuerait!... Ah! ce sont de terribles femelles! Nous n'avons pas de ser-

vante, en ce moment, parce qu'il n'en est pas une pour demeurer à la maison. Il lui faudrait se confesser tous les quinze jours, n'avoir point de galant, travailler dur et ne manger pas : aucune n'a pu se faire à ce régime.

Sur ces paroles, ils enfourchèrent leurs montures et partirent.

Le notaire avait un *gipon*, — c'est-à-dire un habit vert dont les courtes basques lui couvraient à peine les fesses, et dont les poches étaient bourrées de papiers.

— Vous emportez toutes ces affaires? — dit Daniel.

— Oui. Tu comprends, des fois, en route, je trouve à grabeler quelque acte, et il me faut du papier marqué. Et puis j'ai des expéditions pour des pratiques que je rencontrerai demain au marché de Mussidan.

En route, M. Cherrier expliqua sa vie à Daniel, et lui donna des conseils.

— Vois-tu, mon ami, il n'y a bêtise pareille à celle de marier des sacs d'écus avec d'autres sacs d'écus. Un oncle me la fit faire sous le beau prétexte que, ma future ayant quinze mille livres et moi vingt-cinq, nous en aurions quarante à nous deux! Il y a vingt-neuf ans de ça, et depuis je m'en suis mordu les pouces bien souvent. Dès les premiers temps de notre mariage, je connus que ma femme n'était pas aimable de nature; mais ça n'était rien au prix de ce que j'ai vu depuis!... Sous la République, tant que les curés furent bridés, passe encore : je prenais mon mal en patience, espérant toujours que d'aventure un galant me procurerait une occasion honnête de divorcer. Mais il aurait fallu être enragé pour attaquer une femme aussi malplaisante, et je suis resté à l'attache!... Maintenant, depuis que les calotins sont redevenus les maîtres, la maison est un enfer, — comme ils disent. — Ma femme s'est adonnée à la dévotion de telle manière que chez nous on ne met plus un bout de salé dans le pot sans la permission de notre curé... Ce qu'il y a de plus fort, c'est que, dans le temps, je ne pouvais pas être son mari sans le même congé!

Daniel se mit à rire.

— Et vous souffriez ça!

— Mon ami, à moins de prendre ma femme par force et de faire la soupe moi-même, il l'a bien fallu! Mais je me venge

aussi, va ! Je me suis avoisiné chez une veuve d'humeur folâtre et bonne robe. Ma femme en enrage tout son saoul, car, avec tous ses autres défauts de caractère. elle a encore celui d'être jalouse en diable. Et, pour ce qui est de la cuisine, les jours maigres je ne moisis pas chez nous. Le vendredi, je vais de-ci, de-là, chez des amis où on se moque des commandements de notre sainte mère l'Église, comme au Désert, par exemple, et, le samedi, je ne manque pas un marché à Mussidan, où on mange ce qu'on veut... Et puis, comme la veuve en question fait auberge à ce brandon de pin que tu as vu jouxte notre maison, j'y convie les amis et je choisis pour ça, justement, les grands jours d'abstinence et de jeûne. C'est cela, encore plus que le cotillon de l'Annette, qui fait raffolir ma chère épouse. Ces jours-là, elle me regarde de ses yeux venimeux et froids comme ceux d'une vipère dressée sur sa queue, de telle façon que parfois je pense à ces femmes qui empoisonnent leur mari, comme il y en a tant, et beaucoup plus qu'on ne croit!... Voilà, mon garçon, où j'en suis, moi qui ne suis ni gourmand, ni ivrogne, ni *femellaïre*, pour une vingtaine de mille francs portés par ma femme dans la maison, ou depuis rapiés par elle sur le boire et le manger!... Quand je pense que tout ce que j'ai ira plus tard à quelque gendre qui se moquera bien de moi, lequel aurai lors six pieds de terre sur le ventre, ça me donne des idées de mettre tout mon avoir propre en viager!... Une chose pourtant me console, c'est que celui-là qui, appâté par la fortune, prendra ma fille, paiera ça bien cher, car la drole vaut aussi peu que sa mère : ainsi, juge!

Après ces véhémentes récriminations, M. Cherrier remit l'entretien sur les affaires de Daniel, et finit par lui communiquer une idée qui lui venait en chevauchant.

— Si je te dénichais un seul prêteur à long terme et au taux légal, ce qui te permettrait de payer tous tes créanciers et d'échapper aux griffes de ton cousin Légé?... Qu'en dis-tu?

— Ma foi, il faudrait toujours rembourser ce prêteur, et, d'ici là, je porterais ma dette sur les épaules : je préfère m'en débarrasser tout de suite!

Sur cette réponse, ils arrivèrent au Désert.

Au coup de heurtoir, Mériol vint ouvrir et emmena les montures à l'écurie.

— Bonsoir, monsieur Cherrier! — dit familièrement la Grande lorsqu'ils entrèrent dans la cuisine. — Merci au bon vent qui vous amène!

— C'est, vois-tu, Sicarie, que, ce soir, la fantaisie me travaillait d'avoir une belle femme devant mes yeux!

Elle se mit à rire bruyamment, et les éclats de gaîté faisaient sauter sa grosse poitrine.

— Vous êtes toujours plaisant, monsieur Cherrier!... Mais ça n'est pas tout ça, — s'interrompit-elle, — il faut que je vous appareille à souper.

— Et qu'est-ce qu'il y a dans ta marmite?

— Des mongettes et un morceau de salé.

— Avec la soupe, c'est tout ce qu'il faut.

— Tout de même, en votre honneur, je vais passer un quartier de dinde dans la poêle.

Ils tablèrent tous ensemble à la cuisine, — hôte, maître et domestiques, — selon l'usage patriarcal établi depuis longtemps par l'aïeul et qu'avait respecté le docteur Nathan. Le notaire égaya le repas par sa verve et sa plaisante façon de conter les choses. Comme à l'ordinaire, Mériol ne disait rien; la Grande applaudissait et Jannic, le berger, jeune drole qui n'avait encore vu le monde que par une chatière, s'esclaffait de bon cœur. Le notaire parlait patois, suivant une coutume générale alors dans la petite bourgeoisie, et aussi par nécessité : car, sauf Daniel, aucun des autres n'eût compris ses propos.

— Mon Dieu! — s'écriait la Géante, — quel brave homme jovent vous êtes, monsieur Cherrier! Vous vous faites du bon sang et vous en faites faire aux autres!

— Je suis toujours comme ça hors de chez moi, — répondait le petit homme; — aussi fais-je comme les *chabretaïres*, je m'en vais souvent.

— Pour ça, cependant, chez vous, c'est une bonne maison, et la plus riche de Saint-Vincent!

— Ma pauvre Grande, il y a un proverbe qui dit : « Tu as une bonne chèvre? tu as une bonne mule? tu as une bonne femme? Eh bien, tu as trois mauvaises bêtes!... » Moi, j'ai une chèvre, une mule et une femme : au printemps passé, la chèvre mangea tous les boutons de vigne dans le jardin; la

mule faillit me casser la jambe, il y a quelque temps, et ma femme me casse la tête chaque jour!

Ce fut un rire général, que suivirent les commentaires de Sicarie: après quoi, Mériol et Jannic se retirèrent. Daniel et le notaire burent quelques gorgées d'eau-de-vie du cru en devisant, les pieds aux landiers; puis, sur le coup de dix heures, ils allèrent se coucher, tous deux dans la grande chambre à deux lits.

IV

Ayant bien dormi, M. Cherrier se leva guilleret, et, le matin, en buvant le coup de l'étrier, il disait à Daniel :

— Il me fâche fort de te voir vendre une partie de ton bien. Si je n'avais pas fait la bêtise de placer tout mon avoir en fonds de terre, j'aurais tâché de te tirer de là autrement. Mais, puisque ainsi est que ça ne se peut, j'ai songé, cette nuit, à une autre manière de te liquider. Ça serait de vendre à réméré de dix ans, par exemple : d'ici là, tu aurais le temps de te retourner, de te marier....

— Mais, monsieur Cherrier, si nous trouvons un acquéreur dans ces conditions, nous ne vendrons pas aussi cher!... Et puis, voyez-vous, comme je n'attends pas d'héritage et que je ne me sens pas le goût de courir les filles riches, j'aime mieux être libéré tout de suite, et ainsi avoir un bien plus petit, mais franc de dettes...

— Allons, eh bien, nous vendrons!

Et alors, ayant trinqué une dernière fois, M. Cherrier se hissa sur sa mule au moyen de la pierre montoire et partit pour Mussidan :

— Adieu, mon ami!... D'ici à une quinzaine, je pense, je te saurai à dire quelque chose.

Resté seul, Daniel s'en alla vers les champs où labourait Mériol. Un brouillard épais enveloppait tout le paysage : à dix pas, on ne distinguait pas un châtaignier gros comme une barrique; il semblait au jeune homme être perdu dans ces brumes opaques, et il tâtonnait avec son bâton pour se

diriger. Le bouvier était invisible, et il était là pourtant; Daniel entendait sa voix brève, assourdie par l'air ouaté, qui semblait venir de loin : « Ha! ha!... » Cependant, tandis qu'il s'orientait, peu à peu l'attelage, ombre encore indécise, se dessinait faiblement dans la brume, comme une apparition rustique sortant du tréfonds de la terre. Deux vaches maigres, soufflant une buée dense par leurs naseaux dilatés, montaient lentement vers lui en tirant l'antique araire, qui traçait une raie légère dans le sol sablonneux, recouvrant à peine un mauvais fumier de bruyère lavé par les pluies. Au bout de la terre, Mériol arrêta ses vaches, et, silencieusement, cura le soc de la charrue.

— Elles ne sont pas trop fortes, ces vaches! — remarqua le jeune maître.

— Jeunes, — répondit l'autre.

— Prête-moi l'aiguillon, — dit Daniel au vieux domestique lorsque les vaches furent reposées, — que je voie si je sais encore mener droit!

Le docteur Nathan, disciple enthousiaste de Rousseau, dont il avait donné les prénoms à son fils, lui avait aussi, selon le précepte de l'*Émile*, fait apprendre un métier, celui de laboureur, en sorte que Daniel traça passablement quelques sillons.

— Eh bien? — demanda-t-il à Mériol en lui remettant le mancheron.

— Pas mal.

Le jeune homme sourit, quitta le laconique bouvier et s'en fut à travers pays. Un léger vent d'est se levait et dissipait le brouillard qui maintenant permettait d'entrevoir le soleil comme derrière un écran. Des lambeaux de vapeurs laiteuses s'envolaient et s'accrochaient parfois aux masses compactes des futaies, laissant après elles des perles de rosée aux épillets des folles herbes et aux toiles d'araignées tendues parmi les bruyères.

Entre des taillis de châtaigniers aux cépées serrées et droites comme des piques, un étang d'une vingtaine d'arpents, qui allongeait sa queue herbeuse dans les replis d'un vallon marécageux, fumait légèrement sous les rayons amortis du soleil. Tout autour, sur les bords, des roseaux entremêlés de salicaires, jones, quenouilles, saponaires, iris gladiés, sagittaires,

formaient des fouillis inextricables où se cachaient les poules d'eau et les plongeons. Plus au large, des anémones aquatiques et de grandes feuilles rondes de lis des étangs s'étalaient à la surface. Au bruit des pas de Daniel sur la chaussée, deux petites sarcelles, qui jouaient gracieusement sur la nappe d'eau, s'envolèrent effarouchées.

Après avoir passé l'étang, le jeune homme entra dans des taillis de chênes qui revêtaient une succession de larges ondulations du sol. Ces bois, envahis par les ronces et les épines, — « sales », comme on dit, — étaient traversés de laies étroites, de sentes frayées par les « gaultiers », ou gens des bois, — charbonniers, feuillardiers, bûcherons, braconniers. — En cheminant sur la terre molle, Daniel remarquait çà et là quelques débris de menues branches et de copeaux qui indiquaient l'abattage d'un baliveau. Dans un fond bourbeux, des traces encore fraîches marquaient le récent passage d'une harde de sangliers venus là au souil.

Au delà des taillis s'étendaient sur un plateau de vastes landes où Jannic touchait une centaine de brebis et quelques chèvres. César, flairant dans le vent l'approche d'un homme, s'élança en aboyant. Mais bientôt, ayant reconnu le maître, il s'arrêta en brandissant la queue et l'accompagna. Le pâtre était accoté contre un vieux châtaignier poussé là par hasard, un long bâton ferré en épieu à la main. Un havresac de peau passé en bandoulière par-dessus sa blouse décolorée, serrée à la taille comme une saye, contenait ses vivres de la journée : du pain, un oignon, un fromage de chèvre durci, large comme un écu de cent sols, une pomme et une grosse tranche de *millassou*, sorte de gâteau de blé d'Espagne. Il était chaussé de lourds sabots et ses jambes étaient enveloppées de peaux de brebis que retenaient des cordelettes entortillées en spirale, à l'antique mode gauloise. De dessous son bonnet de laine brune les cheveux blonds du garçon tombaient roides sur ses joues et sur ses yeux d'un bleu clair, qui souriaient un peu nicement.

— Hé bien, tu ne t'ennuies pas là tout seul, Jannic?

— Que non, notre monsieur!

— Et à quoi penses-tu, tout le jour?

— Je pense à notre gent... aux sorciers, aux fades... et puis j'avise le ciel et les nuées qui passent, et, des fois, aussi j'épie

des oiseaux faisant leur nid, ou des bestioles cherchant leur manger...

— Et où demeure ta gent?

— A Pleine-Serve, d'où je suis, entre Échourgnac et Servanches.

— Cela étant, on ne peut dire que tu ne sois bien Doubleau!

— Pour ça, je le suis bien.

— Tu te trouves heureux?

— Assez, notre monsieur.

— Que te faudrait-il pour l'être tout à fait?

— Je voudrais n'avoir plus les fièvres.

— Eh bien, mon drole, je te les couperai, sois tranquille, si elles reviennent... Adieu, ne laisse pas tes brebis aller dans les coupes! — ajouta le maître, en jetant un coup d'œil sur le troupeau de bêtes chétives, d'espèce dégénérée.

En continuant cette revue de son bien, Daniel pensait à cet adolescent, dont les cheveux, les yeux, le teint blanc décelaient un descendant de la race celtique, type conservé depuis des milliers d'années, ou peut-être réapparu par atavisme sur cette terre de Double tant de fois bouleversée. Comment un misérable germe humain avait-il pu conserver ou reproduire le type originel de la race à travers tant de générations et malgré tous les mélanges de sang dus aux guerres et aux invasions des Romains, des Goths, des Francs, des Sarrasins et des Normands?

Daniel passait alors dans une belle chênaie plusieurs fois centenaire, qui dépendait de la terre de Légé. Les arbres droits et sains, aux têtes touffues et ombreuses, semblaient les piliers d'un antique temple sylvestre et vous remémoraient les druides en procession allant couper le gui sacré. Dans la demi-obscurité mystérieuse de la vieille futaie, d'énormes ceps, rampant sur la palène courte ou se tordant autour des troncs, comme de monstrueux serpents, attestaient qu'au temps où la Double était prospère il y avait eu là des vignes.

Le jeune homme rêva, un moment, à toutes ces choses passées, aux successives transformations du pays et de ses habitants, mais il fut bientôt désagréablement rappelé à la réalité présente.

Un sien taillis de trois feuilles, qu'il traversait, était piteu-

sement abrouti, les pousses dévorées par les ânes et les mulets des charbonniers, ou les vaches abandonnées à la vaine pâture. Plus loin, dans une coupe incendiée par incurie ou malveillance, les cépées noircies se dressaient comme des tisons dans le sol charbonné.

Malcontent, Daniel revint vers le Désert. A quelque distance, sur un coteau tourné au midi, des vignes basses, moussues, tapissaient les pentes herbues de feuilles jaunissantes. Au bas du coteau, des terres incultes et des champs froids attristèrent ses regards. Plus près encore, au-dessous de la maison, dans de grandes prairies pleines de joncs, était une rotière à rouir le chanvre, bordée de vieux saules éventrés et difformes. Çà et là, autour, quelques vaches aux flancs creux, aux hanches pointues, et une bourrique aux longs poils gris paissaient les herbes dures, encore humides de l'aigail de la nuit.

« Que de choses à faire ! » pensait le jeune maître en entrant à la cuisine, comme sonnait midi, l'heure du dîner.

— Et donc, — demanda Sicarie, — tu as revu ton bien ?

— Oui, et je n'ai rien vu de beau.

— Ah ! — fit-elle sur un ton gros de réticences, qui semblait dire : « Les dettes en sont la cause !... »

Daniel passa l'après-dînée à méditer sur sa situation, et remit à un autre jour la visite de son moulin de Chantors. L'appréhension qu'il avait de le trouver aussi en mauvais état le retenait. Et puis, sans préciser rien, il reconnaissait qu'il faudrait beaucoup d'argent pour rétablir le bien en bonne condition de rapport ; et, d'argent, il n'en avait guère : environ trois cents francs provenant de la vente récente de cinquante brasses de bois faite par Mériol, et c'était tout. La conclusion de ses réflexions fut qu'il convenait d'attendre le résultat des démarches de M. Cherrier. Si, ses dettes payées, il lui restait quelques écus, il serait temps d'aviser.

Cette résolution prise, Daniel s'occupa de ranger un peu la bibliothèque paternelle. Il y avait là, pêle-mêle, les philosophes et les encyclopédistes du XVIII[e] siècle : Voltaire, Rousseau, Buffon, Condillac et Mably son frère, Montesquieu, plusieurs ouvrages de Diderot, l'*Esquisse* de Condorcet, les *Ruines* de Volney, le *Système de la Nature* du baron d'Holbach, l'*Esprit* d'Helvétius, et quelques autres encore. Puis, des

livres de médecine, de sciences, d'histoire et de littérature, les *Mémoires* de Marteilhe, une traduction de *Sakountala* par le citoyen Bruguière, le *Mariage de Figaro*, les *Études de la Nature*, le *Dictionnaire* de Bayle, l'*Institution chrétienne* de Calvin, une vieille bible de famille et la belle édition des *Essais* de Montaigne faite par mademoiselle de Gournay.

En classant les papiers contenus dans le tiroir de la table, le fils pieux trouva le manuscrit du *Traité de mécanique humaine* qui avait fait admettre le docteur Nathan dans la Société royale de Médecine de Paris.

Il feuilleta ce cahier jauni, d'une vieille écriture française, droite, ferme et précise, et il employa toute la fin de l'après-midi à cette lecture.

Sur le soir, le soleil couchant, qui donnait dans les vitres de la fenêtre et dessinait sur la table les barreaux de fer dont elle était défendue, le fit lever de son fauteuil et aller dans la cour. Dehors, à l'ouest, l'horizon était incendié de lueurs rougeoyantes qui jaillissaient en éventail derrière la cime des coteaux boisés. L'humidité dont l'air était auparavant saturé s'était évanouie, et la pierre du seuil de la cuisine, baromètre naturel qui se mouillait à l'approche des temps pluvieux, s'était séchée.

« Nous allons avoir un été de la Saint-Martin précoce », pensa Daniel.

Et, en effet, les jours suivants, comme il arrive parfois au commencement de l'automne, ce fut un retour des chaleurs caniculaires. Cependant, malgré le beau soleil, Jannic eut un accès de fièvre qui rappela au maître sa promesse. Le lendemain, alors qu'il se disposait à s'en aller quérir du quinquina, il trouva dans la cuisine un vieux homme tout dépenaillé qu'il reconnut aussitôt : c'était Férigonde, dit Gondet, le « médecin des fièvres ».

— Il n'est pas besoin de drogues, — disait le bonhomme à Jannic rencogné dans l'âtre.

— Pas de drogues... mais vous avez des remèdes pour la fièvre ? — intervint Daniel.

— Beaucoup.

— Et quels ?

— Je lui attacherai des herbes sur le poignet gauche...

— Mais, — interrompit Jannic, — vous savez bien que les herbes n'y firent rien, antan !

— Eh bien, je t'en mettrai d'autres au col.

— Et si elles font comme celles du poignet?... — demanda le jeune docteur.

— Si ça ne les lui ôte pas, je lui donnerai un liard qu'il ira poser dans une cafourche que je lui dirai.

— Mais si celui qui ramassera le liard ne prend pas la fièvre avec? — objecta Daniel.

— En ce cas, je lui mettrai au col une rane de buisson cousue dans un sac.

— Et si tout cela n'y fait rien?...

— J'ai encore d'autres façons.

— Dites-les un peu !

— Pourquoi? Vous autres médecins n'y croyez pas...

— Dites tout de même !

— Je coupe aussi les fièvres avec un oignon de serpent farci de poudre à giboyer, ou par le moyen de sept araignées vivantes qu'on avale dans un verre de vin blanc... ou bien en ayant soin que le fiévreux arrose lui-même, vous savez comment, un pied de morelle, trois matins de suite, avant le lever du soleil...

— Je vois que vous n'êtes pas embarrassé ! — interrompit Daniel en riant. — Tout de même, je vais aller quérir ma drogue !

— Aussi bien ne feriez-vous rien avec tout ce que je vous ai dit : il y faut la manière et les paroles.

— Allons, je vois que vous êtes un brin sorcier !... Fais-le boire, ma Grande !

Et, là-dessus, détachant sa jument qui attendait devant la porte, Daniel l'enfourcha et partit pour Montpaon.

Le soleil rayait brûlant. C'était une de ces torrides journées d'octobre qui font sortir les serpents sur les chemins et « bader » les gros lézards verts au bord de leur trou. En traversant les bois, la Jasse, tourmentée par les mouches plates, secouait la tête, impatiente, malgré le soin que prenait son cavalier de l'émoucher avec une branche de noisetier. Tandis que sa jument excitée grimpait d'un bon pas, près de Légé, le chemin qui va passer à Échourgnac, Daniel s'ouït saluer par un bouvier qui labourait là près, dans une terre de la réserve du château.

— Tu délies tard, Bricou! — fit-il après avoir rendu le salut à cet homme, jadis berger au Désert.

— M'en parlez pas! Je voulais finir cette dérayure, mais je vais m'en aller : je ne puis plus tenir mes bœufs; les taons sont fous après leur peau!

— Allons, adieu, Bricou!

— Adieu sois, notre monsieur!

Et Daniel reprit sa route, pendant que le bouvier ôtait la cheville qui fixait le timon de l'araire au joug.

En cheminant, le jeune homme songeait à son créancier, le cousin Légé. Ce M. de Légé était Charbonnière de son vrai nom, et de la même famille que Daniel, mais d'une branche qui avait « fléchi le genou devant l'idole », — comme disait la tante Noémi. — Son grand-père, petit praticien de village, retors et intrigant, avait abjuré le calvinisme pour obtenir la charge de procureur fiscal de la justice royale de Montpaon, qu'il avait échangée plus tard contre celle de juge de la vicomté de Double. Ce juge, frère de l'aïeul de Daniel, avait commencé la fortune de la famille, en exploitant sa magistrature seigneuriale avec une âpre avidité. Son fils avait continué après lui, et si bien opéré qu'à la Révolution il avait acquis la terre de Légé, vendue comme terre d'émigré. Le maître actuel de cette terre était digne de ses père et aïeul. Son industrie consistait à faire travailler ses écus en prêtant à des taux fortement usuraires, et à dépouiller les pauvres diables qui, pour leur malheur, avaient affaire à lui. Très correct dans la forme, d'ailleurs, il décorait ses manigances d'une certaine respectabilité apparente, comme étant au lieu et place des anciens seigneurs. Il ne parlait que de droit, de justice, d'équité, savait au besoin sacrifier un écu à ceux qu'il avait ruinés, faisait des aumônes calculées ès-mains de son curé, assistait régulièrement à la messe paroissiale. Veuf depuis quelques années, M. de Légé n'avait qu'une fille de dix-huit ans, que feue sa mère, entêtée comme le grand Napoléon des poèmes nébuleux d'Ossian, avait nommée Minna.

Daniel pensait vaguement à cette cousine qu'il avait vue pour la dernière fois, cinq ou six ans plus tôt, barbouillée de raisiné jusqu'aux pommettes, et s'en allait, un peu alourdi par la chaleur, lorsque soudain, juste avant d'atteindre au petit

village d'Échourgnac, il entendit derrière lui le galop d'un cheval sur lequel, se retournant, il vit Bricou monté à cru, la corde du licol passée dans la bouche de la bête.

— Et où cours-tu si vite?

— Je cours après vous! — fit l'autre, tout essoufflé. — Venez vite, s'il vous plaît!... Notre jeune demoiselle a été mordue par un serpent comme elle ramassait du mouron pour ses oiseaux, dans le jardin...

Daniel fit demi-tour et mit sa jument au galop, suivi de Bricou, dont les sabots battaient les flancs poilus de sa monture.

En arrivant au château, le docteur trouva la cuisinière qui s'était avancée sur la porte pour le guetter.

— Ce serpent, — demanda-t-il — est-ce qu'on l'a tué?

— Oui bien, — répondit Bricou. — Je lui ai flanqué un coup d'aiguillon à travers... Tenez, le voilà sur la pierre montoire!

Le docteur s'approcha et reconnut aussitôt la vipère commune ou aspic.

— Menez-moi près de votre demoiselle, — dit-il à la cuisinière.

En haut, dans sa chambre, mademoiselle Minna était au lit, gardée par une caméristc qui s'efforçait de la calmer.

— Ah! mon cousin! — s'écria-t-elle, — je suis perdue!

— Non! non! ne craignez rien! Vous ne serez même pas malade... Voyons, où cette vilaine bête vous a-t-elle piquée?

— Là! — dit-elle en tendant son bras nu.

Daniel examina ce joli bras, blanc, potelé, « fait au tour », comme on disait encore. Au-dessous de la saignée deux petits points roses, presque imperceptibles, marquaient l'endroit frappé par les crochets venimeux.

— Rassurez-vous, ma cousine, — fit Daniel en tirant sa trousse et une petite pharmacie de poche, — rassurez-vous : ce ne sera rien.

Et, après avoir fait une ligature au-dessus du coude, il débrida légèrement les piqûres et y appliqua ses lèvres.

— Oh! mon cousin!...

Et, pendant que le jeune docteur opérait une succion énergique pour attirer le venin au dehors, Minna rassurée ressentait une légère impression de plaisir au contact de cette

bouche : quelque chose comme la sensation de baisers appliqués sur sa chair. Les cheveux bouclés du cousin lui caressaient agréablement la peau, et son haleine lui brûlait le bras : les yeux demi-clos, elle semblait sommeiller.

Au bout d'un quart d'heure, après avoir rejeté à plusieurs reprises le sang aspiré, Daniel introduisit dans les plaies minuscules un peu d'ammoniaque, fit boire à Minna quelques gouttes du même liquide dans une infusion de tilleul et plaça un petit bandage à son bras.

— Maintenant, ma cousine, il faut dormir un peu pour vous remettre de vos émotions.

Et le jeune docteur serrait sa trousse.

— Vous partez, mon cousin?

— Mais oui! Vous voilà hors de danger, vous n'avez plus besoin de moi.

— Oh! je vous en prie, restez encore... en cas....

— Je vous certifie que vous n'avez plus rien à craindre; mais, pour vous rassurer entièrement, je repasserai en revenant de Montpaon, où il me faut aller pour affaires.

— Je vous remercie, mon cousin... Vous n'oublierez pas?...

— Oh! ma cousine!...

Dans la cour, Daniel trouva Bricou, qui lui amena sa jument : il se mit en selle et fila au grand trot.

La nuit tombait lorsqu'il repassa au château. M. de Légé, revenu, était près de sa fille et il accueillit le docteur avec des remerciements un peu froids et brefs, comme celui qui sait avoir de quoi payer en bonne monnaie sonnante.

C'était un homme de quarante-cinq ans environ, de haute taille, au visage dur dans un collier de barbe noire, aux cheveux ramenés en toupet sur le front. Il était vêtu d'une longue lévite de couleur puce, et son cou était entortillé d'une épaisse cravate en taffetas noir.

Après avoir répondu assez laconiquement à ce personnage, Daniel défit le pansement.

— Tout va bien, — dit-il en remplaçant la bande; — demain il n'y paraîtra plus.

— C'est égal, mon cousin, revenez demain, sans faute!

— Je vous jure que c'est bien inutile.

— Cela me tranquillisera...

— Mais, ma fille, puisque le docteur vous dit que sa visite n'est pas nécessaire?

— Si elle n'est pas nécessaire pour mon bras, elle fera du bien à ma tête, mon père : j'en dormirai mieux, cette nuit.

Sur cette déclaration catégorique, M. de Légé fit un geste équivoque, pendant que du regard sa fille interrogeait Daniel.

— Puisque vous le voulez, je reviendrai demain, ma cousine.

Et il s'en alla, suivi jusqu'en bas par M. de Légé, que tous ces cousinages avaient l'air d'agacer fort.

V

— Pardieu, mon ami, — disait M. Cherrier à Daniel, quatre ou cinq jours après, — ton cousin de Légé me semble rabonnir! Je l'ai vu avant-hier, et je l'ai trouvé moins jean-fesse que de coutume!

Et, ayant achevé de découper un gros poulet de grain piqué de lard et couché sur un lit de cresson, le notaire en servit une aile et une cuisse à Daniel attablé en face de lui dans une petite chambre du cabaret tenu par l'Annette, et s'adjugea les deux autres membres.

— Quand je lui touchai le premier mot de ton affaire, — poursuivit M. Cherrier, — il prit d'abord son air froid et branla sa tête d'arrière en avant, comme un de ces bonshommes en carton avec lesquels on amuse les petits droles... A ta santé!

Ce disant, le notaire choquait son gobelet contre celui du jeune docteur.

— A la vôtre, monsieur Cherrier!

— Il avait besoin, comprends-tu, de ses fonds pour une affaire, le pauvre homme!... « Nous ne vous demandons qu'un petit délai, — lui dis-je; — le temps de vendre, seulement : j'ai des acquéreurs tout prêts... » Et, là-dessus, je m'évertuai à plaider ta cause : « Un jeune homme, un parent, bien digne de sympathie, etc., etc. » Je parlai sans débrider une bonne demi-heure, épiant sur sa figure l'effet de mon discours. Baste! rien ne bougeait sur son visage mal jovent : seule sa grande tête de

cheval faisait parfois ce diable de mouvement falot, de mauvais augure, mais, ce qui me rassurait un peu, en ralentissant toujours davantage. Lorsque j'eus fini de pérorer, il tira sa tabatière et m'offrit une prise : « Hum! hum! en ce moment, cela tombait mal: réellement, il avait une affaire en vue pour laquelle il avait besoin de son argent... » Sur quoi, je lui opposai qu'il n'en était pas à une dizaine de mille francs près... Voici la tête qui recommence à branler, et moi qui m'obstine à parler. Bref, quand je me tus, il me dit qu'il était singulièrement peiné de voir que tu étais obligé de vendre une partie de ton bien; qu'à la vérité il n'avait pas eu à se louer de ton père, qui l'avait toujours combattu en politique, mais que le droit humain, la justice et la religion commandaient de ne pas faire porter aux fils la faute des pères, et que par ainsi il était disposé à renouveler l'obligation à lui consentie avant leur brouille par le défunt... Pour l'argent dont il avait besoin en ce moment, il tâcherait de s'arranger... « C'est que les intérêts, objectai-je encore, seraient trop lourds pour Daniel. » Et lui de me répliquer bellement que, lors du prêt en question, il n'y avait pas de loi limitative du taux de l'intérêt, si bien qu'à cet égard les conventions des parties en tenaient lieu; mais que, ce taux étant aujourd'hui légalement fixé à cinq du cent, il se conformerait à la loi, comme devait le faire tout bon sujet du roi... » Tu as de la peine à avaler la chose? — fit M. Cherrier, sur un mouvement de Daniel; — moi aussi!... Mais nous allons faire couler ça!... Nettou! porte une vieille fiole de Rossignol!

La cabaretière vint peu après, apportant la bouteille. C'était ce que l'on appelle chez nous « une fière femme », grande, bien tétonnée, bien râblée, de figure agréable encadrée dans une coiffe à barbes, selon l'ancienne mode périgordine, sous laquelle passait un gros chignon de cheveux noirs luisants.

Ayant débouché la bouteille, l'Annette la posa sur la table et sortit.

— A présent, — reprit le notaire lorsqu'ils eurent bu, — il nous faut bien croire la chose, car je l'ai induit à s'expliquer nettement... parce que je sais qu'à l'ordinaire, pour tourner la loi et se rattraper, il prélève sur le capital prêté un supplément d'intérêts, ou bien se fait signer des billets... Mais non! il est bien entendu que tu lui consentiras un renouvellement de

l'obligation avec stipulation des intérêts réduits à cinq pour cent, rien de plus.

— J'aurais mieux aimé me libérer envers lui, — répondit Daniel, — mais je ne vous dédirai pas.

— Laisse, laisse!... qui a terme ne doit rien.... Mais comment trouves-tu que j'ai négocié l'affaire?

— Très bien, mais je vous ai un peu aidé.

— Hé! que dis-tu? — fit le notaire, étonné.

Alors Daniel raconta comment la cousine Minna avait été piquée par une vipère, et tout ce qui s'en était suivi.

— Tiens! tiens! tiens! — fit M. Charrier, tout guilleret, — ça commence comme un roman... Aussi, j'étais bien un peu surpris de voir un fesse-mathieu comme ton cousin se montrer si facile en finale!... Mais, avec la protection de sa fille, tout s'explique! Elle seule a du pouvoir sur lui : cet homme si dur ne sait rien lui refuser... Sur cette heureuse conclusion, si nous buvions une autre vieille bouteille?

— Je vous remercie, — répondit Daniel en souriant; — il se fait tard, je vais partir.

— Bon! je t'accompagne un bout de chemin.

Tandis qu'ils montaient la côte à pied, Daniel menant sa jument par la bride, M. Cherrier passa son bras sous celui de son jeune convive.

— Mon fils, — lui dit-il affectueusement, — puisque la plus grosse affaire est réglée, nous ne vendrons rien du tout! Moi, je me charge d'arranger le reste. J'ai en chai sept barriques d'eau-de-vie, de mes quatre dernières récoltes, qui ne doivent rien à personne... et puis j'attends prochainement quelques rentrées...

— Mais, monsieur Cherrier...

— Chut! c'est convenu! Au lieu de quatre ou cinq petits créanciers, tu n'en auras qu'un seul... et il ne sera pas bien féroce, va!

Et, comme Daniel le remerciait avec effusion et protestait de sa reconnaissance, le notaire l'interrompit vivement :

— Oh! ne parle pas de reconnaissance! c'est moi qui t'en devrai!... Vois-tu, j'ai besoin d'affectionner quelqu'un, de lui faire du bien. Or ces deux femelles, chez moi, ont manœuvré de telle sorte que je les déteste! Toi, je te connais dès ton

jeune âge, tu as de bons sentiments, tu es un brave garçon : tu es mon homme!... Ton père, par délicatesse, ne me disait pas toujours ses affaires, sinon au moment de passer l'acte : sans quoi, je n'aurais jamais souffert qu'il dût recourir à un usurier comme ce Légé. Mais, puisque je connais les tiennes, eh bien, fie-t-en à moi, laisse-moi les arranger à ma façon : tu seras comme mon enfant! — fit-il en serrant le bras de Daniel attendri. — Allons! au revoir, mon fils! — ajouta-t-il, en faisant une brusque volte-face.

Et il s'en retourna sans attendre de réponse.

« Quel brave homme! » — se disait Daniel, en regardant le notaire, les poches de ses basques toutes gonflées de papiers suivant son habitude, qui redescendait à Saint-Vincent par un sentier d' « écoursière ».

Et, remontant sur sa bête, il continua son chemin vers son logis.

Maintenant qu'il n'avait plus le souci pressant de ses affaires, son esprit libre ruminait les idées qui lui étaient venues, l'autre jour, en contemplant du moulin du Signal la fiévreuse et misérable Double. Il sentait bien qu'un effort individuel, isolé, serait sans doute impuissant. Et toutefois l'exemple, l'essai, dans une mesure même restreinte, des moyens d'assainissement général, pouvaient avoir des effets salutaires en appelant l'attention sur cette question que personne jamais n'avait osé aborder. Pour donner cette impulsion avec quelques chances de succès, grouper des bonnes volontés, secouer la torpeur administrative, vaincre les résistances des populations routinières, il aurait fallu un homme d'initiative, riche, influent, et résolu de consacrer son temps et son argent à une œuvre de salut public. Le cousin de Légé, fortuné, conseiller d'arrondissement, bien vu des autorités, aurait pu être cet homme; malheureusement, son égoïsme, sa dureté de cœur, sa cupidité, le rendaient le plus impropre des notables à ce rôle d'apôtre qui entreprendrait la régénération de la Double.

« Ah! si j'étais à sa place!... » murmurait Daniel.

A ce moment, par une association d'idées naturelle, la pensée du jeune docteur se porta vers sa cousine Minna. Il la trouvait belle et il n'avait pu l'approcher sans éprouver le

charme qui se dégageait de sa jeunesse et de ses « appas », — comme on disait volontiers. — Il se rappelait l'impression presque sensuelle que cette chair délicate avait produite sur ses lèvres, et il subodorait par le souvenir les effluves troublants de ce corps sain et gracieux. Il revoyait ces yeux inquiets, l'interrogeant avec détresse, et percevait encore le timbre cristallin de cette voix angoissée : « Mon cousin, je suis perdue! » Et puis, après le pansement, comme ces beaux yeux rassurés le remerciaient par des regards plus doux et plus éloquents même que des paroles!...

Pendant que Daniel cheminait en rêvant, le soleil prêt à disparaître sous l'horizon lançait à travers les bois couronnant les coteaux ses derniers rais d'or. Puis le crépuscule descendit sur la terre. Dans les futaies, les oiseaux s'enjuchaient avec de furtifs bruits d'ailes, et, au fond des fourrés, sur leurs liteaux et dans leurs tanières, les bêtes de rapine, sentant venir l'heure de la proie, commençaient à s'agiter. Enfin la nuit tomba et, tandis que le jeune homme songeait aux beaux yeux de sa cousine, la Jasse, de son pas sûr et cadencé, se guidait seule par les chemins et les sentiers des bois qu'elle avait si souvent parcourus avec le docteur Nathan.

Soudain, comme la bonne bête s'arrêtait court, le cavalier leva la tête et vit devant lui le grand portail du Désert.

— Eh bien, — demanda-t-il à Jannic, dans la cour, en lui confiant la Jasse, — ta fièvre n'est pas revenue?

— Non pas, notre monsieur.

— A la bonne heure!...

Et il entra dans la cuisine.

— Tu finiras par avoir des pratiques, si ça continue, mon Daniel! — lui dit la Grande.

— On est venu me demander?

— Oui. La demoiselle de Légé a envoyé le grand Gary, tu sais, celui qui soigne les chevaux, pour te dire d'y aller voir un de ses métayers qui s'est démanché un bras...

Le soir, le jeune docteur, qui n'avait jamais réduit de luxation de ce genre, revit sur Baltazar la position et le mécanisme des articulations, puis se coucha.

VI

Le lendemain, à la première heure, il partit pour Légé. Bricou le guettait : il le mena directement à la métairie où l'on attendait son secours. Après un rapide examen du coude luxé, Daniel regarda autour de lui.

— Il me faut des hommes solides, mais, en vous y mettant quatre, ça fera : Bricou, appelle Gary!

Lorsque l'autre fut là, le docteur attacha un essuie-main au poignet de l'homme étendu sur un châlit.

— Toi, Bricou, et puis Gary, vous allez prendre l'essuie-main et vous tirerez quand je vous le dirai.

Ensuite il passa une touaille sous l'aisselle du blessé.

— Toi, garçon, avec ta mère, vous allez prendre chacun ce bout, vous mettre à la tête du lit, et vous tiendrez bon, de votre côté, de manière que les autres ne le fassent suivre... C'est entendu, n'est-ce pas?... Maintenant, tirez doucement, vous autres, — dit-il aux premiers; — encore!... un peu sur la gauche!... plus haut!...

Et, pendant que l'homme était ainsi tiraillé, le docteur maniait le coude, reconnaissait la position des os et des tendons. Les tâtonnements durèrent une ou deux minutes, puis l'opérateur commanda :

— Bricou! tirez encore un peu, vous autres... Là, ça y est! — ajouta-t-il, après avoir rétabli le jeu de l'articulation. A présent, il faut un bandage... Vous n'avez pas de linge? — dit-il en s'adressant à la femme.

— Eh non! — fit-elle piteusement.

— Allez donc prier la demoiselle de vous en donner...

Un quart d'heure après, mademoiselle Minna vint elle-même, portant un vieux drap où le docteur découpa des bandes dont il entoura le bras du métayer.

— Vous avez eu tôt fait, mon cousin! — dit la jeune fille, pendant que Daniel se lavait les mains.

— C'est vrai : pour ma première réduction de cette nature, je n'ai pas trop fait souffrir mon homme...

— Il est dix heures, — dit Minna pendant qu'ils revenaient au château; — mon père rentrera vers onze heures et nous

dînerons... D'ici là, je vous montrerai les alentours, et puis mon petit bois.

— C'est que je voudrais repartir...

— Êtes-vous donc si pressé de quitter Légé?

— Ne le croyez pas...

— Allons, mon cousin, vous ne pouvez me refuser. Pour commencer, je vais vous montrer l'endroit où était cette vipère.

Ils allèrent au jardin.

— Tenez, c'est là!... au moment où je cueillais une touffe de mouron dans ce coin, l'horrible bête s'est dressée et puis jetée sur mon bras nu, car j'avais une robe à manches courtes à cause de la chaleur.

— Il n'y paraît plus? — demanda Daniel.

— Est-ce le docteur qui pose cette question? — interrogea-t-elle en riant, — ou le cousin?

— C'est le docteur, — fit-il en riant de même; — le cousin n'oserait.

— Alors, voici la blessure.

Et, déboutonnant sa manche, Minna tendit son bras.

Daniel le prit et considéra la trace à peine visible de la morsure. Un désir soudain le saisit de baiser ce joli bras blanc où l'artère se dessinait bleuâtre sous la peau fine, et ce désir lui faisait trembler un peu la main; mais il se contint sagement.

— Ce n'est plus rien, — dit-il.

Du jardin ils allèrent dans le Bois-Joli, petit pourpris planté de tilleuls et enclos de murs.

— C'est là que je me promène, — dit Minna en pénétrant sous une charmille ombreuse qui bordait une terrasse.

Pendant qu'ils se promenaient là en devisant, mademoiselle de Légé aperçut au bas de l'allée d'ormeaux qui montait au château, un groupe de trois cavaliers marchant de front.

— Jésus! voici que mon père ramène deux convives inattendus!... notre curé, d'abord, puis... monsieur... oui... c'est bien monsieur Servenière de Fontblanche!

Et, comme Daniel manifestait l'intention de s'en aller, elle le railla gentiment :

— Bon! avez-vous peur de mon curé? Pour un parpaillot de vieille souche, ce ne serait pas digne!

— Ce n'est pas cela...

— Voudriez-vous m'abandonner aux fadeurs surannées de cet ennuyeux monsieur Servenière? Vraiment, ce ne serait pas généreux!... Revenons, il me faut voir à la cuisine...

Devant le feu, un beau chapon tournait lentement, agréablement rissolé déjà.

— Qu'avez-vous de plus, Cathi? — demanda mademoiselle de Légé.

— Demoiselle, il y a une soupe à la citrouille, un civet de lièvre, et, si vous voulez, j'ajouterai un pâté de foie en terrine.

— C'est cela.

Dans la cour, un bruit de chevaux se faisait entendre. Minna et son cousin sortirent comme les arrivants mettaient pied à terre.

Le curé s'avança le premier. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, grassouillet, à la figure rougeaude, avec de beaux cheveux gris qui tombaient sur ses épaules.

— Bonjour, mon enfant! — dit-il en saluant ainsi que M. Servenière, — vous voilà tout à fait remise, je pense?

— Oui, monsieur le curé, grâce à monsieur le docteur Charbonnière que voici... Notre cousin, messieurs!

— Monsieur est bien heureux de s'être trouvé là fort à propos pour sauver une aussi charmante personne! — dit M. Servenière, grand diable sec et chauve qui relevait en manière de cornes les quelques cheveux qu'il avait encore sur les côtés de la tête.

— Vous avez vu le métayer de la Pradelle? — demanda M. de Légé au docteur.

— Oui, mon cousin: la petite opération est faite.

— Messieurs, — dit mademoiselle Minna, — il est onze heures passées, vous devez avoir faim : si vous le voulez bien, nous allons nous mettre à table.

M. Servenière, oyant cela, se précipita et offrit son bras que la jeune fille accepta de mauvaise grâce.

Chacun à sa place, debout, dans la salle à manger, le curé dit le *Benedicite*, puis les convives s'assirent avec un air de satisfaction.

Après le potage, M. Servenière, témoignant une curiosité

galante, réclama quelques détails sur l'aventure de la vipère, et Minna dut raconter comment la chose était arrivée, puis comment « M. le docteur Charbonnière » s'était trouvé là juste à point, et tout ce qui s'en était suivi.

— Mais c'est héroïque de votre part! — s'écria le vieux monsieur, entendant comme Daniel avait pratiqué la succion de la plaie.

— Au risque de baisser dans votre estime, monsieur, — répondit le jeune homme, — je dois à la vérité de dire que le venin de la vipère introduit dans la bouche, ou même dans l'estomac, n'est nullement dangereux, à moins d'excoriation à la bouche ou aux lèvres...

— Et si vous en aviez eu quelqu'une?...

— Je pense que je ne m'en serais pas souvenu.

Mademoiselle de Légé rougit un peu, tandis que le curé prononçait, en manière de conclusion :

— Le serpent a toujours été fatal à la femme.

Après cette sentence, la conversation continua sur les fléaux qui outre les vipères infestaient la malheureuse Double et dont le plus terrible était la fièvre.

— On prétend que la « poudre aux jésuites » la coupe, — disait le curé; — cependant ceux qui ont pris ce remède la voient revenir ensuite.

— Le quinquina est bien un spécifique contre la fièvre, — déclara Daniel, — mais il coûte cher, et peu de personnes dans nos pays ont le moyen d'en prendre toutes les fois qu'il le faudrait... Et puis, pour évincer la fièvre, ce n'est pas à l'effet qu'il faudrait s'attaquer, mais aux causes.

— Et quelles sont ces causes? — demanda M. Servenière de Fontblanche.

— Le paludisme et la misère...

Il y eut à cette table, où présentement la chambrière versait aux convives un vénérable vin de Saint-Émilion, quelques instants de silence : brusquement s'évoquait le spectre de la misère, bien connu de tous ceux qui étaient là. Dans une rapide vision, chacun d'eux eut devant ses yeux le paysan doubleau mâle et femelle, en haillons, décharné, chétif, hâve, aux regards fiévreux, logé dans une cabane, nourri de millet pilé, abreuvé d'eau insalubre; — l'homme incapable de soulever

l'outil aratoire, la femme n'ayant plus dans ses mamelles flétries une goutte de lait pour un enfançon voué à la mort...

— Selon vous, Daniel, comment pourrait-on abolir ces causes? — demanda froidement M. de Légé.

— Il y a deux moyens principaux. Premièrement, dessécher les étangs, les marais et les nauves; secondement, redresser les ruisseaux et créer sur toute la Double un réseau de bonnes routes qui, sans compter leurs autres avantages, feraient circuler l'air, et dont les fossés aideraient au drainage des eaux.

Sur le second moyen, point de contestation, pourvu naturellement, que l'État fît les frais des travaux; mais détruire les étangs, c'était autre chose.

— Les étangs donnent un bon revenu qui vient tout seul! objectait M. de Légé.

— Oui, mon cousin, mais ils donnent aussi la fièvre. D'ailleurs, ces étangs convertis en prairies seraient d'un bien meilleur rapport : qui a de l'herbe a de la viande et du blé.

— Il serait difficile de décider les gens de la Double à détruire leurs étangs, — dit le curé.

— C'est aussi mon avis, tant la routine est puissante! Mais, à défaut du consentement des propriétaires, la loi du 11 septembre 1792 autorise l'État à supprimer les étangs insalubres.

— C'est une loi spoliatrice! — protesta M. Servenière.

— Selon moi, c'est une loi d'intérêt public, — répondit Daniel. — En remettant dans leur état primitif les terrains occupés par les étangs qu'avaient créés artificiellement les chartreux de Vauclaire, on ne spolie personne. Si chacun a le droit d'user de sa propriété comme il lui convient, ce n'est qu'à la condition expresse que cet usage ne soit pas nuisible aux autres. Du reste, on pourrait tout concilier en adoptant le principe d'une indemnité qui serait payée aux propriétaires des étangs.

— Je crois, monsieur le docteur, — dit le curé, — que, même avec une indemnité, vos idées trouveront peu de partisans... quant à présent, du moins!

— Je le crois tout comme vous, monsieur le curé. Il y a trop de gens prêts à les combattre. Par exemple, la plupart des grandes terres de la Double appartiennent à des propriétaires

qui n'y habitent jamais : ces absentéistes, qui ne craignent pas de gagner les fièvres et n'ont pas sous les yeux le spectacle douloureux des infortunés qu'elles tuent lentement, ceux-là, dis-je, dans leur égoïsme naturel, s'opposeront à la destruction des étangs. De même feront les tout petits propriétaires paysans, victimes de cet état de choses. Ces misérables, qui meurent de la maladie née dans leur étang, seront peut-être les plus difficiles à persuader, tant l'ignorance aveugle les gens sur leur véritable intérêt!... Pour moi, si j'étais riche et influent, je prêcherais la régénération de la Double, je m'en ferais l'apôtre, et j'estime que je finirais par convertir à mes idées les pouvoirs publics, l'opinion et les intéressés... Mais, comme je ne suis ni l'un ni l'autre, je me contenterai provisoirement de répandre ces idées autour de moi, modestement, et de faire la guerre à la fièvre. Quand je ne persuaderais qu'un seul homme, quand je ne sauverais chaque année qu'un petit nombre de vies humaines, ce n'est pas un résultat à mépriser!

Daniel s'était un peu animé en parlant, et les convives masculins observaient avec une sorte de curiosité inquiète la grosse tête aux traits énergiques, sous la chevelure noire retombant comme une crinière, de ce jeune homme qui troublait leur optimisme de gens heureux et bien repus.

— Mon cousin, ces sentiments vous font grand honneur! dit hardiment la jeune fille.

— Certes! — appuya M. de Légé, avec son hochement de tête qui trahissait une restriction mentale.

Sur cette parole, tout le monde se leva de table. M. Servenière, qui sollicitait un prêt de son hôte, s'en fut avec lui dans la cour.

— Excusez-moi, — dit le curé aux deux jeunes gens, — je vais dire mon bréviaire dans le jardin.

— Nous allons nous promener dans le Bois-Joli en vous attendant, monsieur le curé, — lui répondit Minna.

Lorsqu'ils furent sous la charmille invincible aux rayons du soleil, la jeune fille, en marchant près de son cousin, lui dit tout à coup :

— Vous n'êtes pas riche, Daniel?

— Cela dépend, — dit-il après un sursaut. — On est toujours riche lorsqu'on se règle sur la nature, on est toujours

pauvre lorsqu'on se règle sur l'opinion : pour un homme de mon état, je suis pauvre, il est vrai, selon l'opinion commune.

— Cela étant, pour que vous puissiez secourir plus de malades, laissez-moi donc m'associer à votre bonne œuvre : de Ribérac, je vous enverrai du quinquina, voulez-vous?

— Je vous remercie et, dans ces conditions, j'accepte volontiers, ma cousine... Mais vous partez donc?

— Nous partons après-demain, dans la matinée.

— Après-demain, dans la matinée?... Me permettez-vous de vous accompagner, ce jour-là, jusqu'au gué de la Risone?

— Assurément, avec grand plaisir!

Ils se promenèrent, quelques minutes, en silence. Puis, voyant revenir le curé, Daniel dit :

— Adieu, ma cousine!... A bientôt.

— A bientôt, Daniel!

VII

Sur le chemin désert de Ribérac, entre La Jemaye et Légé, Daniel avait mis pied à terre, attendant le passage de sa cousine. Il était environ neuf heures du matin. Le soleil montait lentement au-dessus de l'horizon et commençait à fondre une petite gelée blanche qui poudroyait sur les bruyères et les ajoncs épineux. De légères brouées s'élevaient de quelques maigres pâtis, au fond des combes. L'air était frais, et le ciel d'un bleu pâle, légèrement voilé par des vapeurs diaphanes que peu à peu dissipait un faible vent d'est. Ainsi commençait un de ces beaux jours de l'été de la Saint-Martin, dernier sourire de la nature au déclin de l'année.

Le jeune docteur songeait à sa cousine et tournait les yeux vers Légé, tandis que sa jument broutait du bout des dents les pointes de quelques genêts à balais, poussés au bord du chemin. Pendant qu'il était là, battant sa botte avec une légère houssine de merisier, la Jasse hennit, et lors Daniel, levant la tête, vit au sommet d'une côte une petite caravane qui descendait vers lui. C'était Gary conduisant deux mulets de bât, chargés de

bagages, et puis, derrière, la cuisinière et la chambrière de Légé juchées sur la bastine d'une forte jument.

— Monsieur de Légé est-il loin, Gary? — interrogea le jeune homme dès que l'autre fut à portée.

— Le monsieur et la demoiselle suivent à une petite demi-heure.

— Merci.

Et, renfourchant sa bête, Daniel alla au-devant des voyageurs, qu'il rencontra bientôt.

M. de Légé montait un grand cheval normand à tête busquée; sa fille était assise de côté sur une fine jument tarbaise, qu'elle mit au galop lorsque Daniel approcha.

— Ne suis-je pas une bonne écuyère? — lui demanda-t-elle en arrêtant net.

— Ma foi, ma cousine, je n'en ferais pas autant, je crois, dans la position où vous êtes! Au lieu de ce panneau, une selle de femme, à l'anglaise, vous serait bien plus commode pour cavalcader.

— Je verrai donc cela! — fit-elle avec un sourire qui laissait voir ses petites dents brillantes.

Elle était charmante ainsi, assise sur sa bête, une planchette sous ses menus pieds chaussés de brodequins, vêtue d'une robe grise à taille courte, avec une collerette à pointes, et coiffée d'un joli chapeau de feutre pareillement gris, sous lequel foisonnaient des boucles de cheveux châtains. La fraîcheur du matin et le voyage avaient répandu sur ses joues une teinte rosée, délicieuse, et ses grands yeux bruns rieurs regardaient Daniel qui s'oubliait à les admirer.

Mais, M. de Légé les ayant rejoints, le jeune homme, après les salutations, lui dit gaiement :

— Je viens de croiser vos gens, mon cousin. Ces deux mulets de coffre, avec leurs couvertures à votre chiffre, nous reportent loin en arrière! Il semble que nous soyons encore au seizième ou au dix-septième siècle.

— Les chemins étant toujours mauvais comme alors, nos moyens de transport sont restés les mêmes, — repartit M. de Légé.

— Mon cousin, — fit mademoiselle Minna lorsqu'ils eurent repris leur marche, — avant-hier, quand vous me parlâtes de

nous accompagner, j'ai oublié de vous avertir qu'en passant à La Jemaye nous devions assister à une messe dite à notre intention, et ensuite, dîner chez monsieur le curé.

— Alors, ma cousine, je vous accompagnerai jusqu'à La Jemaye seulement, au lieu d'aller jusqu'au gué de la Risone.

— Excusez-moi, j'ai été un peu étourdie.

— Oh! je vous en prie, ma cousine!...

— Vous viendrez nous voir quelquefois, Daniel? — demanda-t-elle après un silence.

— Pour vous dire vrai, je ne le pense pas. A Ribérac, vous avez pour visiteurs le sous-préfet, l'archiprêtre, les juges, le receveur des finances et autres personnages de la société, tous gens corrects et un peu « collet monté » peut-être... Imaginez un peu — continua le jeune homme en riant — l'effet que je ne manquerais pas de faire dans votre salon, avec mes bottes, ma redingote de cheval, mon gilet chamois et mon feutre à grands bords! On me prendrait pour un revenant du temps de la Convention!... Je suis allé chez vous, à Légé, dans ce costume, comme un parent campagnard, mais, à la ville, cela ne siérait pas.

— Je remarque, Daniel, que, nonobstant vos idées un peu jacobines, vous êtes plein de bon sens! — déclara M. de Légé qui ne tenait pas à produire dans son monde ce parent pauvre et huguenot.

— Je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de moi, mon cousin.

— Puisque nous devons nous séparer plus tôt que je ne croyais, — reprit Daniel après une pause, — laissez-moi vous adresser une petite requête. Parmi les quelques bijoux antiques recueillis par mon père est une petite bague qui figure un serpent enroulé. Je suis sûr qu'elle irait très bien à ma cousine : voulez-vous me permettre de la lui offrir?

Et il tira l'objet de sa poche.

— Mais certainement! — répondit M. de Légé qui, au mot de requête, avait commencé son habituel hochement.

— La voici donc, ma cousine.

Ayant ôté son gant, mademoiselle Minna passa la bague à son doigt.

— Elle est fort jolie et va à merveille!... Je vous remercie,

mon cousin ! — dit-elle avec un doux clin d'yeux. — Ces prunelles d'escarboucle me rappellent le regard furieux de ma vipère ! — ajouta-t-elle d'un air d'intelligence.

— Mais, — fit observer M. de Légé, — vous vous privez peut-être d'un objet de valeur, Daniel?

— Oh ! cette bague n'a pour moi d'autre valeur que celle que voudra lui donner ma cousine !

Le chemin qu'ils suivaient était herbu, gazonné, défoncé, raviné, par places ; bossu, inégal, avec des bourbiers dans les fonds, comblés au moyen de fagots, tant bien que mal, aux pires endroits. C'était comme un très large sentier sans fossés, qui n'avait jamais été pavé ni ferré, où, comme dans la Double en général, on n'eût pas trouvé une pierre à jeter à un chien. Parfois un chêneau cru sur le chemin embarrassait le passage ; ailleurs, des bruyères ou des genêts faisaient au milieu comme un îlot qu'il fallait contourner ; et ces obstacles, sans gêner autrement la petite troupe, rompaient la régularité de sa marche.

M. de Légé, ce jour-là, était de bonne humeur, comme d'habitude après une fructueuse opération. La veille, il avait prêté sur bonne hypothèque, pour trois ans, six mille francs à M. Servenière, — avec les intérêts stipulés au taux légal, toujours : — seulement, l'emprunteur avait dû, pour obtenir la somme, signer en outre trois billets de cent écus chacun, échelonnés d'année en année, ce qui portait l'intérêt à dix pour cent. Autrefois le prêteur faisait mieux ; mais, connaissant la difficulté des temps, il savait, à l'occasion, se contenter de moins. Du reste il n'avait pas le plus petit scrupule à ce propos : l'obligation était là, qui stipulait de façon authentique les intérêts au taux légal ; cela lui suffisait, car la forme était tout pour lui. Les billets, M. Servenière les avait souscrits pour le disposer à lui consentir le prêt, mais nullement à titre d'intérêt. Aussi M. de Légé se considérait-il comme parfaitement en règle envers la loi, sa conscience et aussi la religion, pour laquelle il se montrait fort zélé.

— Daniel, — fit-il d'un air paterne en poussant son cheval pour se mettre en ligne, — je parlais tout à l'heure de vos idées révolutionnaires ; mais il y a bien autre chose encore qui vous fera du tort dans la vie, surtout quand vous chercherez à vous marier !

— Et quoi donc ?

— Mon cher, c'est votre huguenoterie.

— Ma huguenoterie, comme vous dites, mon cher cousin, me fera peut-être du tort, ce dont je me console d'avance, car je n'ai jamais prétendu en tirer profit. Mais, comme elle est purement nominale et ne me gêne pas plus que leur papisme ne gêne la plupart des catholiques, je la garderai.

— Dans ces matières religieuses, toutes pleines d'incertitudes, — objecta M. de Légé, — suivre la religion du prince est encore le plus sûr... et le plus avantageux.

— Le plus sûr, je ne sais; le plus avantageux, oui, je le crois, — répliqua Daniel. — Malherbe a dit, en effet :

Le meilleur est toujours de suivre
Le prône de notre curé...

» Mais remarquez, je vous prie, qu'avec cette maxime les premiers chrétiens seraient demeurés juifs ou païens, et que, par conséquent, nous, gens de la Double, serions encore plongés, comme disent les prédicateurs, « dans les ténèbres » du druidisme ou du paganisme gallo-romain !

— Je vois, mon cousin, — dit alors Minna en riant, — qu'il ne faut pas compter sur votre conversion ! Huguenot vous êtes, parpailiot vous resterez !

— Faut-il quitter une religion qu'on ne pratique pas, pour une autre qu'on ne pratiquerait pas davantage ? — repartit Daniel en riant aussi.

Sur ces paroles, ils s'arrêtèrent devant la plus apparente des quatre maisons qui formaient tout le bourg de La Jemaye : c'était le presbytère.

— Je vais vous aider à descendre, ma cousine, — fit Daniel en sautant de sa monture.

Et, prenant Minna sous les bras, il l'enleva du panneau et la posa doucement sur l'herbe courte d'une petite place où paissaient des oisons.

— Vous êtes fort, Daniel ! — dit la jeune fille, un peu troublée pour avoir été, quelques secondes, entre ses mains et avoir senti son haleine lui caresser le visage.

— D'une force ordinaire... mais c'est que vous n'êtes pas très lourde ! — fit-il en souriant.

La cloche au son grêle annonçait la messe. Minna, suivie de Daniel et de son père, se dirigea vers l'église en traversant le petit cimetière, tout remué par des sépultures récentes, qui l'entourait. Lorsqu'ils furent sous le modeste porche roman, bâti en pierres de *grisou*, c'est-à-dire de grès, rongées, effritées par le temps, ils se firent leurs adieux.

— Après-demain je vous enverrai du quinquina par Gary qui revient à Légé, — dit Minna, comme Daniel lui serrait la main.

— Merci d'avance pour les fiévreux, ma cousine!

Après un dernier regard à la jeune fille qui entrait dans l'église, Daniel alla vers sa jument : plantée dans un pan de bois d'une masure en pisé, une cheville coudée en retenait la bride. Sur un banc, près de la porte, une fillette de cinq ou six ans était couchée à plat ventre, au soleil, grelottant la fièvre. Voyant approcher le docteur, un homme vint sur le seuil et salua d'un signe de tête.

— C'est votre petite? — fit Daniel.

— Eh! oui.

— Elle a les fièvres, à ce qu'il me paraît?

— Nous les avons tous... Ma femme est au lit... Moi, ça n'est pas mon jour.

L'homme avait la figure terreuse, les os de la face saillants sous la peau, les yeux éteints. Ses cheveux grisonnants passaient raides sous un bonnet de coton bleu, et son corps décharné flottait dans des vêtements de bure en haillons, devenus trop larges : on eût dit un vieillard.

— Quel âge avez-vous? — interrogea le docteur.

— Trente-quatre ans à la Noël qui vient.

Daniel réprima un mouvement.

— Vous dites que ce n'est pas votre jour d'avoir les fièvres : comment les avez-vous?

— Un jour entre autres : je les ai eues hier, je les aurai demain... Si vous pouviez me les couper?... Vous êtes le fils du défunt médecin du Désert, n'est-ce pas? Vous lui ressemblez... et puis je reconnais la jument...

— Je vous les couperai bien, mon pauvre, mais elles reviendront toujours... Et ce sera ainsi tant que vous n'aurez pas détruit ce qui vous les donne.

— Et qu'est-ce donc qui les donne?

— Venez jusque derrière votre maison : je vais vous le montrer.

A cent pas, dans un pli de terrain, un étang, sous le soleil, brillait de reflets métalliques, sortant de nauves marécageuses qui venaient jusque tout près de la maison.

— C'est cet étang qui vous empoisonne! — fit le docteur en étendant le bras, — vous autres et tout le bourg, sans doute : vos voisins ont aussi les fièvres, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et chez le curé?

— La servante les a et le valet aussi : il n'y a que le curé qui ne les ait pas.

— Combien avez-vous eu d'enfants?

— Cinq, dont il me reste cette drole qui est là.

— Eh bien, mon ami, c'est cet étang qui a tué les autres quatre et qui tuera celle-ci, et vous et votre femme peut-être... A qui est-il?

— Il est mien.

— Alors, il n'y a pas à balancer : il faut le vider, dessécher les nauves et mettre tout en prés... Eh bien, qu'en dites-vous?

Daniel haussait la voix, pressant l'homme, qui ne répondait plus.

— C'est que, voyez-vous, tous les trois ans qu'on le pêche, je vends pour une dizaine de pistoles de poisson aux marchands de devers Barbezieux.

— Alors, c'est pour trente ou trente-cinq francs par an que vous laissez mourir tous vos enfants, que vous et votre femme êtes malades neuf mois de l'année et que vous empoisonnez tout le bourg?

Et, comme le malheureux se taisait encore, les yeux baissés pour cacher sa pensée, ses mains de squelette dans les poches de sa veste, le docteur ajouta en revenant :

— Écoutez-moi bien! Je m'engage à vous guérir des fièvres, vous, les vôtres et tous les voisins qui les ont, sans qu'il en coûte un sol à personne. Mais c'est à la condition que vous dessécherez votre étang!... Autrement, le seul remède, le quinquina, est cher, et ce n'est pas la peine de l'employer à couper des fièvres qui reviendraient dans un mois ou dans six... Pensez bien à tout cela!

Et, reprenant sa bête, il partit, tandis que l'autre demeurait là, devant sa porte, toujours planté dans la même position, sans rien dire, comme hébété...

En cheminant, le jeune docteur réfléchissait à ce qu'il venait de voir. L'obtuse inertie de cet homme, faite de défiance et de résignation fataliste, l'inquiétait fort : évidemment, cet état d'esprit n'était point particulier au propriétaire de l'étang, mais bien celui du paysan doubleau en général, timide, méfiant, parcimonieux, routinier à l'excès et très rusé dès qu'il s'agit de ses intérêts. Il serait difficile, à coup sûr, sinon impossible, de faire accepter aux paysans propriétaires d'étangs, avec la santé, un revenu certain, mais non expérimenté, en remplacement d'un revenu notoire, éprouvé, donnant avec quelques écus ensachés la fièvre et la mort. Depuis des siècles que le terrible fléau désolait la Double, l'habitant s'était accoutumé à vivre avec l'ennemi, à être malade, voire décimé rigoureusement, et cet état morbide, sans cesse aggravé par l'hérédité, avait fini par créer une race dégénérée qui n'avait plus d'énergie, plus le courage de se défendre, et qui lâchement courbait la tête comme sous la faux d'une déesse des Fièvres.

Ensuite de ses réflexions, Daniel comprit la nécessité de connaître exactement les données du problème qu'il s'était posé, de l'examiner dans tous les détails, de préciser les points douteux, de déterminer les causes et de constater les effets.

De là découlait l'obligation de se mettre en contact avec la population, de consulter les quelques rares anciens épargnés par le fléau, de questionner les malades, de les comparer entre eux et par régions, enfin de noter toutes les circonstances particulières des faits observés.

Daniel voyait bien aussi que, par delà le paysan, le gueux terrien, dans l'esprit duquel, à la rencontre, il pourrait jeter directement quelques semences de salut, il fallait s'adresser aux grands propriétaires du sol, aux riches « absentéistes », et tâcher de les convertir à ses idées, au moins quelques-uns, pour faire des essais d'assainissement qui démontreraient la bonté du système. Mais, comme la dispersion de ceux-ci et l'étendue même du champ d'action ne lui permettaient pas de faire cette propagande en personne, de vive voix, le docteur conclut finalement qu'un mémoire était le seul moyen

d'atteindre ces non domiciliés, — moyen qui avait encore cet avantage de prêter un corps, une forme concrète et durable à son projet de régénération.

Au cours de son enquête, et en même temps qu'il en consignerait les résultats dans ce mémoire, Daniel comptait bien pratiquer la médicamentation spécifique et en tirer des résultats immédiats. Il se serait jugé coupable de différer la guérison de quelques malades ; aussi bien augurait-il que des cures heureuses appelleraient l'attention sur l'ensemble de son système d'assainissement, et, qui sait? lui susciteraient peut-être quelque généreux coopérateur.

Cette hypothèse ramena son esprit vers Minna, qui s'était spontanément associée à son œuvre ; et, se laissant aller au pas de sa jument, il se plaisait doucement à contempler en lui-même cette disciple d'élection, jeune, charmante et, sans doute, bonne!... Il souriait à l'espoir d'être aidé par elle dans sa lutte contre la fièvre ; et, bien qu'il ne comptât nullement sur une assistance effective de M. de Légé, trop égoïste et trop occupé de ses fructueuses opérations pour songer à une œuvre de pure philanthropie, il pensait bénéficier de son influence, le concours de la fille faisant supposer l'assentiment du père...

Il était plus de midi quand Daniel absorbé par ses réflexions arriva au Désert. Après avoir mis pied à terre, il releva les étriers sur la selle, débrida la Jasse, et, avec une amicale petite tape sur la croupe, l'envoya vers son écurie ouverte. Près de la porte de la cuisine, une vieille ânesse grise baissait la tête, les oreilles pendantes. A côté d'elle se tenait une grande fillette d'une quinzaine d'années, aux cheveux noirs embroussaillés, nu-pieds, en brassière de serge brune rapiécée misérablement et en cotillon de droguet usé, trop court, tenu par des bretelles de lisière.

— Te voilà, Sylvia!

— Oui, maître : je suis venue porter de la mouture.

— Tu as joliment grandi depuis que je ne te vis, il y a deux ans!

La « drolette » eut un léger sourire, et ses grands yeux noirs étincelèrent à travers les mèches emmêlées de ses cheveux.

— Veux-tu, maître, que j'aille accrocher la bride dans l'écurie?

— Je veux bien : tiens, la voilà.

— Sylvia! tu ne sauras donc jamais dire « vous » au monsieur? — fit la Grande, accourue sur le pas de la porte.

La petite la regarda d'un air étonné, puis se dirigea vers l'écurie. Comme elle traversait la cour, Jannic passait, allant toucher ses brebis. En voyant la fillette, il se planta, la regarda de ses yeux ingénus.

— Qu'as-tu donc à m'aviser ainsi, berger?

Le garçon rougit, et, sans répondre, suivit ses ouailles.

— Dis-moi, Sylvia, — demanda le jeune docteur quand elle fut revenue, — qu'y a-t-il de nouveau, là-bas, au moulin?

— Il y a bien prou d'affaires! Des ailes cassées à la grande roue; puis la pelle du coursier qui est quasi-pourrie, la tuilée qui est percée, et, pis que tout ça, l'écluse que les grandes eaux ont ébréchée...

— Je vois qu'il y aura du travail assez... Mais, dis-moi, et chez toi?

— Chez nous, il y a les fièvres et puis la misère : mais ça n'est pas rien de nouveau...

— Toi, toujours, tu ne les as pas, les fièvres : ça se voit dans tes yeux.

— Non, maître, mais la mère les a, des fois, toutes les semaines, tous les quinze jours, et les petits les ont, sans manquer, tous les troisièmes jours.

— Eh bien, j'y passerai demain... Tu l'as fait déjeuner, ma bonne? — ajouta Daniel, s'adressant à Sicarie.

— Oui... Même, elle n'a pas fait grande dépense : ça mange comme un petit oiseau!

— Alors, Sylvia, tu peux t'en retourner.

— Adieu, maître!... adieu, Grande!

Et, arrangeant son cotillon comme une culotte, la petite se mit à califourchon sur la bourrique, et s'en alla, montrant jusqu'au genou une jambe fine de jeune déesse ou de Limousine.

EUGÈNE LE ROY

(A suivre.)

LE LENDEMAIN DE SADOWA[1]

Il y avait plus d'un mois que les Chambres étaient réunies et personne n'osait prononcer le mot qui brûlait toutes les lèvres : Sadowa! Où en était la France? Où en était l'Europe depuis Sadowa? Chacun était obsédé de cette pensée douloureuse, mais les plus hardis n'en parlaient que tout bas, comme au lit d'un malade. Cependant une interpellation avait été annoncée par M. Thiers. Berryer était intervenu pour en fixer la date. La bataille s'engagea le jeudi 14 mars.

Elle dura quatre jours, pendant lesquels il se débita, sous l'influence du malaise général, tant d'erreurs et de sottises que jamais peut-être l'infirmité des jugements humains ne s'est plus misérablement trahie. Le choc avait été trop rude : les esprits en restaient ébranlés. La position, fausse pour tout le monde, ne permettait à personne, ou presque à personne, une sincérité absolue et les rares orateurs qui furent complètement sincères, comme M. Émile Ollivier, choquèrent leurs collègues par un déploiement de jubilation qu'on jugea excessif et inconvenant. C'était aussi une trop grande hardiesse que d'applaudir

1. M. A. Claveau, ancien secrétaire-rédacteur au Corps législatif, à l'Assemblée nationale et à la Chambre des députés, écrit en ce moment ses *Impressions et souvenirs d'un témoin, Quarante ans de vie parlementaire*. Les pages suivantes remettent, sous nos yeux, la bataille historique qui s'engagea au Corps législatif le 14 mars 1867 sur la politique extérieure du gouvernement impérial.

aux faits accomplis. Déçue et inquiète, la grande majorité du Corps législatif ne pouvait accepter d'un solitaire qui lui était suspect comme M. Émile Ollivier, les conseils optimistes et les invitations rassurantes. Elle voulait tout au moins que ce fût le gouvernement qui en prît l'initiative, et s'il fallait faire le sacrifice de son mécontentement, elle entendait ne le faire qu'au délégué officiel de l'Empereur. Ce duel de sentiments et de pensées contradictoires lui ôtait d'avance ses facultés de libre décision. Elle comprenait qu'au vote final, elle en serait réduite à dissimuler sa clairvoyance pour attester son dévouement. De son côté, l'opposition avait ses embarras. La division s'était mise parmi ses membres. Les journalistes, comme Havin et Guéroult, se frottaient les mains de la façon dont les choses avaient tourné et ne séparaient point, dans l'expression de leur sympathie, l'Italie et la Prusse. Les politiques, comme Jules Favre et Ernest Picard, faisaient leurs réserves sur les ambitions de la Prusse, tout en s'associant à la satisfaction de l'Italie.

Seul ou presque seul, M. Thiers estimait que leur commune victoire était pour la France un désastre et maudissait ensemble ces deux fléaux de l'Europe, *duas pestes Europæ*.

Il faut dire que huit mois s'étaient écoulés depuis la bataille de Sadowa : que M. de Bismarck avait bien employé son temps ; que la politique des compensations essayée, puis abandonnée par la diplomatie impériale, et ses fausses démarches, et ses déconvenues successives nous avaient mis dans la plus fâcheuse posture. Encore ne savait-on pas tout ! On ne pouvait pas affirmer — et le gouvernement s'était bien gardé de dire — qu'après avoir constitué la Confédération du Nord sur les bases les plus solides, M. de Bismarck s'était empressé de franchir la ligne du Mein et de nouer avec les États du Sud de l'Allemagne, notamment le Wurtemberg et la Bavière, des relations qui en faisaient déjà les feudataires de la Prusse. Mais si on n'en avait pas la certitude, on s'en doutait, parce que cette extension, favorisée par des affinités nationales, était dans la nature des choses. Il était bien impossible de n'y pas penser et une telle menace n'était pas faite pour alléger le poids qui opprimait tous les cœurs.

Alors commença une tragi-comédie qui ne pouvait finir que

par une catastrophe. M. Thiers prit la parole le premier. Il aimait les longs discours et le sien occupa toute la première séance. Il refit, en remontant aux origines, l'histoire complète de l'équilibre européen depuis la fin du xv[e] siècle et s'attacha à établir que tous les conquérants qui avaient rêvé d'hégémonie, Charles-Quint, Louis XIV, Napoléon, avaient fini par succomber sous une coalition générale de l'Europe.

On ne distinguait pas d'abord très nettement où il voulait en venir avec cette longue conférence. Mais peu à peu son dessein se précisa. Il tenait à prouver que l'empire avait laissé rompre à notre détriment, en accumulant fautes sur fautes, ce nécessaire équilibre. Il enfourcha son dada favori. Le principe des nationalités, cher à l'empereur Napoléon III, avait produit pour nous des conséquences désastreuses. L'unité de l'Italie, œuvre de la politique impériale, avait abouti et devait aboutir à l'unité allemande, de sorte que la France se trouvait maintenant étranglée entre les deux. Il l'avait prédit, il triomphait. Jamais la grandeur nationale n'avait souffert un tel dommage. C'était plus qu'une étourderie, plus qu'une erreur, c'était un suicide. Pourquoi avoir abandonné la vieille politique française qui consistait à soutenir les petits États, à les protéger contre l'ambition des grandes puissances, et, en somme, à diviser pour régner? L'orateur ne le disait pas ouvertement, mais c'était bien là sa pensée et on la devinait sous ses réticences. L'Europe, et la France en particulier, s'étaient manqué à elles-mêmes en permettant ces annexions plus ou moins violentes qui, ayant supprimé tous les tampons, amèneraient fatalement tous les chocs. A qui ferait-on croire que l'intérêt de la France ne se fût pas mieux accommodé d'une Italie morcelée et d'une Allemagne fédérale que d'une Italie et d'une Allemagne unifiées!

C'était du rétrospectif, mais si vrai, et si poignant! Durant toute cette récrimination, j'étudiais la physionomie de l'auditoire, je suivais, je notais même toutes ses émotions et les mouvements divers par lesquels il les manifestait. Ce n'étaient le plus souvent que des échappées presque involontaires, rachetées et rattrapées bientôt par quelques rares murmures lorsque l'orateur poussait trop vivement l'attaque directe contre l'Empire; mais je puis dire que, jusque-là, il avait avec

lui la grande majorité des consciences. Elles s'associaient bon gré mal gré à ses regrets patriotiques. Lasses de se contenir, elles lui crièrent à la fin : « Reposez-vous! Reposez-vous! » ce qui était une manière de se reposer elles-mêmes. Il s'empressa, cette fois, d'user de la permission, pour se recueillir un peu avant d'expliquer comment il entendait qu'on réparât ce qui était irréparable.

Je m'arrête un instant à mon tour, agité par mes propres souvenirs. J'étais dans un état d'esprit assez singulier et sous le coup d'impressions bizarres dont le caractère ne paraîtra peut-être pas trop personnel, si l'on songe qu'elles m'étaient communes avec la plupart des fortes têtes de l'époque. J'étais tout ensemble furieux et navré de la victoire prussienne. Je sentais la blessure que la France en avait reçue. J'aurais voulu qu'on se mît immédiatement sur un bon pied de guerre, qu'on cherchât partout des alliances, qu'on intéressât l'Europe à s'armer contre une domination qui devenait de jour en jour plus menaçante et qu'au moindre prétexte, sans négocier davantage avec le plus grand des effrontés politiques — c'était M. de Bismarck, — on se jetât tous ensemble sur cette Prusse insatiable qui ne dissimulait même plus ses appétits. Il m'apparaissait que, si on lui laissait le temps de reprendre haleine, nous serions sa première victime et, à moi tout seul, je dressais contre sa dévorante ambition un plan de coalition universelle. Je ne crois pas qu'à ce moment il y eût quelqu'un dans le monde de plus antiprussien que moi.

Outre je ne sais quelle prescience instinctive qui m'y poussait et qui m'excuse, j'avais de bonnes raisons pour me passionner ainsi. D'abord j'écrivais dans deux journaux, l'*Époque* et le *Journal de Paris*, qui, séparés d'opinion sur la politique intérieure, se rencontraient dans l'aversion que l'arrogance de la Prusse inspirait à la plupart de leurs rédacteurs. Le directeur de l'*Époque* était alors Frédérik Terme, frère d'un député de Lyon. Il se posait à nos yeux en profond politique et se fâchait lorsqu'on oubliait d'écrire son prénom avec un K. Au *Journal de Paris*, mon guide et ami J.-J. Weiss partageait les idées de M. Thiers sur la nécessité de rétablir l'équilibre. Il aimait à nous rappeler que Mazarin, qu'il jugeait supérieur même à Richelieu, n'avait jamais eu d'autre politique et je

crois bien que, dans le fond de sa pensée, il faisait un vague rapprochement entre M. Thiers et Mazarin. Au moins avait-il de plus que nous la sagesse de ne pas mépriser Bismarck. Il le tenait, au contraire, pour un génie prodigieux, contre lequel nous n'aurions pas trop de toutes nos forces le jour où s'engagerait la grande partie, inévitable et prochaine. Plus tard, quand nous l'eûmes perdue, au lieu de l'accuser, il le glorifia. Il écrivit un admirable article, intitulé *les Bismarck*, où il le représentait comme le héros et le type accompli d'une vieille race féodale dont la rudesse, entretenue de père en fils, devait fatalement écraser notre dégénérescence moderne. Weiss aimait ces hommes de fer. Quand il mourut, il en était à nous souhaiter quelque nouveau Charles le Téméraire pour se jeter coûte que coûte sur l'Alsace et la Lorraine. Il ne concevait pas la France sans la rive gauche du Rhin.

J'étais donc en bonne compagnie et plutôt encourageante. Mais j'avais un motif tout spécial de maudire la Prusse. Il était question, en ce moment, de fonder à Paris, un journal *hanovrien*, c'est-à-dire un journal dans lequel le vieux roi de Hanovre, le glorieux vaincu de Langensalza, aurait confié à des rédacteurs payés de son argent le soin de faire valoir ses griefs contre l'avidité prussienne. On se rappelle comment Bismarck en avait usé avec lui. Non content de lui prendre ses Etats, il lui avait séquestré ses propriétés particulières, jugeant sans doute que les proscrits sont dangereux quand ils conservent de grands immeubles dans leur patrie. Ainsi l'avait pensé Napoléon III lorsqu'il confisqua les biens de la famille d'Orléans et s'attira de Dupin, qui depuis.... ce mot si connu : « C'est le premier vol de l'aigle! »

Le roi de Hanovre n'en avait pas moins sauvé de son naufrage une fortune assez considérable pour entretenir à ses frais un journal rédigé en français et publié à Paris. La *Situation* fut fondée, et je ne sais plus comment je me trouvai désigné pour en être un des principaux rédacteurs politiques.

Il y a quarante-cinq ans que ces choses se sont passées et quand j'y réfléchis, j'en suis encore à me demander ce qui me valut cet honneur. Sans doute mes opinions hautement affichées? Mais qui donc, d'un simple journaliste, pouvait sérieusement y prendre garde?

Le fait est que je m'installai un beau matin dans les bureaux de la *Situation* et que Bismarck en vit de dures. Nous étions là un tas de petits Davids qui avaient juré, sur leur plume, de tomber Goliath ; mais le plus ardent, et aussi le plus avisé, était un garçon maigre qu'on ne s'attend pas à voir en cette affaire. Il s'appelait Jules Guesde et portait un chapeau pointu. Je l'ai revu depuis à la Chambre, il ne m'a pas reconnu ; nous nous serions serré la main en l'honneur du roi... de Hanovre.

Nous avions pour directeur Antoine Grenier, ancien élève de l'École normale, Auvergnat robuste, et bonapartiste intransigeant, qui joignait à beaucoup de finesse beaucoup de paresse. Il avait un grand style, simple et fort, qui donnait une autorité particulière à ses articles. Dans l'attaque, il poussait la franchise jusqu'à la brutalité. Qui se souvient aujourd'hui d'Antoine Grenier? Et pourtant il mériterait, dans l'obituaire des bons journalistes, sa juste place entre Armand Carrel et Louis Veuillot. Malheureusement, il aimait trop la bière, et on le voyait moins souvent à son journal que dans un cabaret de la rue Saint-Honoré où l'on en buvait d'excellente. Si encore il y fût allé seul! mais, les trois quarts du temps, il nous y emmenait avec lui.

Bientôt la *Situation* périclita : au bout de quelques mois, elle disparut, sans laisser de traces, mais aussi sans laisser de dettes. Nous fûmes tous largement payés, rubis sur l'ongle, et je me suis laissé dire que Grenier y gagna un semblant de château, du côté d'Étampes.

Le roi de Hanovre était aveugle, et c'est presque une image shakespearienne que cette grande figure, ce fantôme à cheval, les yeux fermés, dans la suprême bataille qui lui coûta son royaume. Ses conseillers étaient affligés d'une cécité qui dépassait la sienne, quand ils se figuraient que, même à prix d'or, on pouvait faire vivre à Paris un journal français qui exerçât quelque influence en Allemagne. Bien que je n'eusse pas encore dépouillé toute ma candeur première, je m'étais attelé sans confiance à cette besogne inutile, un peu réconforté toutefois par l'idée que ce malheureux journal n'avait pu paraître qu'avec l'autorisation du gouvernement, sous l'influence d'arrière-pensées conformes aux miennes. Le choix du fidèle Grenier, comme rédacteur en chef, révélait assez une

demi-connivence, tout au moins un assentiment qui, avec un ami moins sûr, aurait été une imprudence.

J'ai un peu devancé l'ordre des temps et anticipé de quelques mois sur les dates pour en finir avec cet essai de journal franco-hanovrien ; mais c'était nécessaire pour n'avoir pas à y revenir et surtout pour bien montrer quelle réputation de *preussenfresser* m'avait faite, dans notre petit cercle de mangeurs de Prussiens, la violence des sentiments dont j'étais alors secoué.

Aussi quelle ne fut pas ma déception lorsque, dans cette mémorable séance du 14 mars 1867, M. Thiers, reposé, mais jouant la fatigue, développa la seconde partie de son discours! Très nettement, il avait indiqué le mal, on attendait le remède. Et quel remède offrait-il? Rien, ou presque rien. La prudence, une extrême prudence, louvoyer, temporiser, ne rien attendre que du hasard, se tenir sur ses gardes, rester fort pour être respecté. Et, encore, avec toutes ces précautions, à peine pouvait-on répondre de l'avenir. Tout cela pour finir sur le coup de théâtre préparé et prémédité : « Il n'y a plus une seule faute à commettre! » L'effet fut très grand, la majorité en resta, une minute, comme atterrée, et le président Walewski, fidèle à son système, s'empressa de lever la séance, tandis que toute l'opposition, massée sur ses bancs, applaudissait à l'arrêt d'un médecin qui, après avoir suivi et détaillé les diverses phases de la maladie, s'offrait le délicieux plaisir de la déclarer mortelle.

Comédie, ai-je dit, et quel autre nom donner à une tactique parlementaire qui, quatre années durant, de Sadowa à Sedan, fut invariablement celle de M. Thiers? Elle évoluait sur ces deux termes : exciter et arrêter, stimuler et retenir, inquiéter et paralyser l'adversaire par ce double jeu et cette perpétuelle oscillation. L'adversaire, au fond, c'était l'empire; M. Thiers le traitait comme un cheval qui choppe. Il le relevait d'abord d'un coup de cravache, puis lui serrait la bride pour l'empêcher de repartir.

Garnier-Pagès, homme naïf, parla après M. Thiers et dit des niaiseries. Il jura que M. de Bismarck ne réussirait jamais à réaliser l'unité allemande et que la France n'avait pas à s'en inquiéter. Qui, ce Bismarck? Un violent qui ne croyait

qu'à la force, comme si la force avait jamais rien fondé! « Voyez Napoléon! s'écriait ce bon vieillard, il a fini à Waterloo et il est mort à Sainte-Hélène! » Et ses cheveux verts se retroussaient furieusement sur le collet de son habit, et son immense col de chemise se pliait et se cassait, tordu par cette éloquente apostrophe. Je me rappelais le mot célèbre : « Si Napoléon était resté simple officier d'artillerie, époux de Joséphine, il serait encore à l'heure qu'il est sur le trône de France, mais c'était un ambitieux! » Bismarck, lui aussi, était un ambitieux, rien de plus! clamait Pagès. L'unité allemande! il ne l'avait pas faite, mais défaite, elle ne survivrait pas aux coups qu'il lui avait portés. C'était le raisonnement dont Rouher allait s'emparer pour rassurer la Chambre et la France.

Ce discours fut applaudi. Je n'en aurais pas dit un mot s'il n'était resté dans ma mémoire comme un parfait spécimen d'une ingénuité sénile qui vous donnait sur les nerfs. Je croyais voir à la tribune le bon Panard de Béranger.

Et M. Émile Ollivier refit à peu près le même discours, mais mieux, en idéaliste, ferme sur les principes et tout spécialement sur le principe des nationalités. C'était, à son avis, le droit moderne, et il ajoutait que le consentement populaire avait rendu légitimes la plupart des annexions italiennes. Il se refusait à voir les pressions exercées, les manifestations payées et toute l'honnête cuisine des plébiscites, si bien que le duc de Marmier lui cria : « Vous oubliez la légitimité des baïonnettes! »

En revanche, il trouvait M. de Bismarck inexcusable d'avoir incorporé à la Prusse le Hanovre, Francfort et la Hesse. A l'entendre, la conscience allemande protestait. La vérité est qu'elle ne protestait pas du tout, et nous le vîmes bien, quand nous fîmes la *Situation* pour le roi de Hanovre. Il ne nous parvint d'Allemagne aucun écho sympathique. Mais pour faire avaler jusqu'au bout un aussi âmer calice, l'orateur avait besoin de mettre un peu de miel sur les bords. Le « Bismarck inexcusable » était une simple précaution oratoire.

Elle ne suffit pas à le défendre longtemps contre la mauvaise humeur de son auditoire et lorsqu'il osa dire : « C'est l'Autriche qui voulait la guerre! » le *tolle* fut général et dura près de dix minutes, si bruyant que les murs de la salle en

paraissaient ébranlés. On n'en revenait pas. Les interruptions, les apostrophes, les invectives se croisaient dans l'air, et quelques députés montraient le poing à l'orateur. M. Ollivier a toujours été très brave contre ce genre de manifestations, et le mieux eût été de les lui épargner, car elles ne servaient qu'à l'enfoncer dans son erreur. Il y persévérait avec d'autant plus d'obstination qu'on la lui soulignait avec plus de vivacité. Cette fois encore, il n'y manqua pas. Il répéta jusqu'à trois fois, *rinforzando*, que l'Autriche voulait la guerre, et lorsque son énergie lui eût conquis un peu de silence, il expliqua son opinion par un sophisme : « Oui, dit-il, en refusant de céder la Vénétie sans combat, l'Autriche a trahi sa secrète pensée. Elle a prouvé qu'elle cherchait la guerre. Si elle se fût montrée plus accommodante sur ce point, l'Italie n'aurait pas fait alliance avec la Prusse et la guerre eût été évitée ».

Cette façon de raisonner parut bizarre aux gens raisonnables. Un voleur vous arrête : « La bourse ou la vie ! » Vous refusez votre bourse, vous essayez de vous défendre, il vous tue. Dira-t-on que c'est vous qui l'avez attaqué?

Voilà comment on appréciait, après la séance, dans toutes les conversations particulières, la logique de M. Émile Ollivier. La passion politique avait faussé la droiture naturelle de son esprit, de même que l'envie de se donner raison à tout prix avait affaibli en lui, un moment, le besoin de justice dont sa haute conscience fut toujours animée.

Par les relations qu'il entretenait dans le monde impérialiste depuis ses intelligences avec le duc de Morny, peut-être avait-il eu vaguement connaissance des négociations très compliquées qui avaient précédé la guerre de Sadowa et des efforts de notre diplomatie pour détacher l'Italie de la Prusse, en obtenant de l'Autriche l'abandon volontaire de Venise, pomme de discorde.

Il ne retrouva la faveur de l'assemblée qu'au moyen d'une péroraison sonore où il protestait que, si pacifique qu'il fût, il préférerait mille fois la guerre à une paix sans honneur et sans dignité. Il ne se doutait pas qu'il serait bientôt amené, malgré lui, à manifester sa préférence.

Je n'ai point l'intention de suivre pas à pas cette mémorable discussion et je n'en retiens que ce qui a marqué dans

mes souvenirs. Un modeste député breton, le comte de La Tour, répondit à M. Émile Ollivier et recommanda l'alliance avec tous les mécontents, comme notre unique voie de salut. Il parlait bas et n'avait pas beaucoup plus d'autorité que de voix. Ses bons conseils ne lui valurent qu'un succès d'estime. En les relisant, ces jours-ci, au *Moniteur*, je constatai que la vérité sort quelquefois d'une bouche obscure. Mais on avait hâte de l'entendre accommoder par M. Rouher, qui était une bouche illustre. Quand l'avocat de l'Empire aborda la tribune, il y eut, sur les bancs de la majorité, comme un long soupir de soulagement.

On vit là, pourtant, une fois de plus, à quel point les jugements des hommes sont courts. C'est bien en avocat que parla M. Rouher : il plaida. Il plaida devant des juges qui n'attendaient qu'un prétexte pour se déclarer convaincus et croire à l'innocence. Il ne prononça presque pas un seul mot qui ne fût une échappatoire ou une erreur. Au moment même où il commentait les événements, avec un optimisme obligatoire, ils se chargeaient de lui répondre. Je crois bien qu'il le savait et que sa sécurité apparente cachait de mortelles inquiétudes. Mais son emploi l'obligeait à rassurer ceux dont il partageait les alarmes. Il y fit de son mieux, trompant ou trompé.

Il n'eut pas beaucoup de peine à justifier la guerre d'Italie, en s'appuyant sur les sympathies qu'elle avait rencontrées en France. Il expliqua, en outre, que l'affranchissement partiel de notre sœur latine, en face de ce redoutable quadrilatère incessamment braqué sur elle, fût toujours resté incomplet et précaire, si elle ne l'eût complété et assuré par cette nécessaire rentrée de Venise dans le giron national.

Mais quand il en vint à Rome et au pape, il se noya dans l'illusion et la chimère. Il se portait fort pour l'Italie, il jurait qu'elle n'avait aucune vue, aucune ambition sur Rome, ce qui parut un peu hasardé, même aux gens décidés à croire quand même. Le sentiment de l'Europe et la signature de la France assuraient au pape, disait-il, une garantie également sérieuse, et, sur ce bon billet, il déclara, au nom du gouvernement, tête haute *et mèche allumée,* qu'il ne regrettait rien de ce qui s'était fait en Italie.

Je dois au lecteur l'explication de cette mèche allumée.

Chauve par places, M. Rouher avait gardé, sur l'occiput, une longue mèche de cheveux qui se déroulait en torsade autour de sa tête et qui, dans les moments de passion, retombaient frémissante sur le collet de son habit. Gamin comme nous l'étions au banc des rédacteurs, nous nous avertissions du coude : « Attention! Sa mèche s'allume! » On en riait d'ailleurs d'un bout à l'autre de la salle.

Quand, de l'Italie, il passa à l'Allemagne, se sentant plus faible, il fut encore plus affirmatif. M. Thiers lui avait reproché l'inertie, l'inaction de la France dans la question des duchés danois. Pourquoi, dès le début, n'avait-elle pas mis résolument le pied sur cette allumette de malheur? Elle le pouvait. A la Conférence de Londres, l'Angleterre, appuyée par la Russie, proposait l'envoi d'une flotte dans la Baltique. Pourquoi la France avait-elle refusé? C'était la faute, la très grande faute, et M. Thiers y avait insisté. Il supposait juste.

En effet nos commissaires à cette Conférence avaient prétexté bien à tort, qu'une démonstration navale n'empêcherait rien (dans l'état des choses elle eût probablement tout empêché) et qu'il faudrait porter la guerre sur le continent, ce qui était une trop grosse affaire. Sous cette mauvaise chicane, il n'y avait en réalité qu'un froissement d'amour-propre, une sotte rancune. L'Angleterre avait *lâché* — assez grossièrement — la France dans l'affaire de Pologne : la France n'était pas fâchée de le lui faire sentir et de la lâcher dans la question danoise. Seulement, ce que la France ne comprit pas, c'est qu'elle s'abandonnait ainsi elle-même et que cet enfantillage de vengeance aurait pour elle Dieu sait quelles suites. Il a désorienté l'Europe à l'heure juste où elle pouvait encore se ressaisir; il nous a coûté cent mille hommes, dix milliards, deux provinces et quelque chose encore.

M. Thiers avait donc mis le doigt sur la plaie. Rouher glissa et on le laissa glisser. De l'Autriche et de la Vénétie, il parla comme M. Émile Ollivier, ce qui dut le gêner un peu, car ces deux hommes, se sentant ennemis, cherchaient à se taquiner, même quand ils étaient d'accord. Pourquoi l'Autriche n'avait-elle pas cédé la Vénétie sans combat? Pourquoi avait-elle résisté au bon conseil que lui en donnaient la France et l'Angleterre?

La Prusse eût reculé devant la guerre; en tout cas, dans un duel à deux, et non plus à trois, l'Autriche avait pour elle toutes les chances. Je ne puis dire à quel point cet argument m'horripilait. L'Angleterre aussi! Et qu'aurait-elle dit, l'Angleterre, si on lui eût proposé de rendre Gibraltar à l'Espagne!

M. Rouher ne cacha pas que l'opinion publique et probablement l'Empereur lui-même escomptaient une victoire de l'Autriche, et quand, au lieu d'une victoire, ce fut une déroute, le gouvernement français se trouva tout déconcerté, il éprouva des *angoisses patriotiques*.

Le mot produisit un grand effet et avec les *trois tronçons* que je rencontrerai tout à l'heure, il a laissé son nom à ce discours historique. On l'appelle le discours des angoisses patriotiques et des trois tronçons.



En effet le coup avait été rude et l'angoisse du ministre n'en donnait qu'une faible idée. Rouher ne disait pas ce qui s'était passé dans les conseils du gouvernement à la nouvelle de Sadowa. Il se taisait sur la soirée du 3 juillet, sur la nuit et la journée du 4, sur le trouble et l'anxiété des conseillers de l'Empire, sur le désarroi de notre diplomatie, sur les résolutions improvisées et abandonnées, enfin sur une espèce d'affollement dont la trace demeure visible dans les documents contemporains, et qui s'empara du capitaine et de l'équipage quand il fallut se rendre compte que le navire avait touché. Par bonheur, les passagers n'en savaient rien. Rappelez-vous qu'ils illuminaient! Et dans le cabinet de l'Empereur on semblait pris de vertige. Que faire? Deux influences contraires s'y livraient bataille. D'un côté l'Impératrice et M. Drouin de Lhuys; de l'autre, le prince Napoléon et M. de La Valette; sans compter M. Rouher, habile ordinairement à démêler les secrètes préférences du Maître, incapable aujourd'hui de discerner sa vraie pensée à travers une agitation maladive qui allait tour à tour aux extrêmes. Il y avait aussi le maréchal Randon, alors ministre de la guerre. Il se faisait fort de jeter immédiatement cent

mille hommes sur le Rhin, c'est-à-dire de faire après ce qu'on aurait dû faire avant. Il fut question là d'une guerre éventuelle, voire immédiate, et des ressources en hommes et en matériel qu'on y pourrait appliquer. Déjà on faisait comme une répétition de ce qui devait se passer quatre ans plus tard, alors qu'il aurait fallu y penser depuis sept ans.

La majorité de ce conseil de gouvernement, qui à ce moment-là ressemblait singulièrement à un conseil de famille, penchait pour une action énergique, pour une médiation armée, appuyée sur une alliance offensive avec l'Autriche atteinte, mais non abattue. C'était depuis longtemps la politique de l'*autrichien* Drouin de Lhuys, et sous l'énergique pression de l'Impératrice, elle fut sur le point de l'emporter. Elle obtint même un commencement de satisfaction. Des paroles avaient été prononcées, des dépêches même envoyées, lorsque l'*italianissime* La Valette, qui était alors ministre de l'Intérieur, pénétra brusquement dans cette réunion, comme un bœuf dans une boutique, et démolit en un clin d'œil tout le magasin de Drouin de Lhuys.

Au moyen d'une de ces petites niches que se faisaient volontiers entre eux les conseillers de l'Empereur, on s'était ingénié à l'exclure de la séance et, s'il faut l'en croire lui-même, c'est le hasard qui l'y amena. Le hasard, cruel pour nous, aurait bien dû l'y envoyer lorsque, quatre ans plus tard, le duc de Gramont, aussi autrichien que M. Drouin de Lhuys, nous fit déclarer la guerre à la Prusse. Il eût donné alors un bon conseil, tandis qu'au lendemain de Sadowa, sa victorieuse intervention dans le conciliabule du 5 juillet nous fit perdre une occasion qui ne devait jamais se retrouver.

J'ai entendu dire à son beau-fils, M. Welles de La Valette, député et secrétaire du Corps législatif, qui le tenait de son beau-père M. Rouher, que ce conseiller de malheur y avait déployé une éloquence extraordinaire, devant laquelle l'Empereur hésita et finalement recula. Il avait surtout développé cette idée, trop juste, que nous n'étions pas prêts, parce que le Mexique avait vidé nos magasins, nos arsenaux et nos cadres. Il en parlait d'ailleurs comme si la guerre était déjà déclarée entre la France et la Prusse, tandis que, dans la pensée de M. Drouin de Lhuys et même du maréchal Randon,

une simple démonstration aurait suffi pour avertir et arrêter le vainqueur.

On sait comment la chose tourna. L'Empereur, flatté de jouer ou de paraître jouer encore une fois le rôle d'arbitre, s'interposa officieusement entre la Prusse victorieuse, l'Autriche vaincue et l'Italie humiliée. A la médiation armée, se substitua la médiation amicale. M. de Bismarck, content de faire ses petites affaires dans l'Allemagne du Nord, en se réservant de les étendre à l'Allemagne du Sud, se montra très coulant sur le reste et parut épargner l'Autriche. L'Italie eut la Vénétie, et nous n'eûmes rien, pas même la commission du courtier.

Rouher s'efforça de prouver que malgré ses angoisses patriotiques, désormais calmées, tout s'était terminé au mieux de nos intérêts et sans aucun dommage pour la France. Il fallait bien justifier l'optimisme apparent du discours du Trône! De quoi se plaignait-on? Et que parlait-on d'unité allemande! Il y avait maintenant trois Allemagnes au lieu d'une, *trois tronçons* d'Allemagne, — la Prusse, augmentée de la Confédération du Nord; la Confédération du Sud, et l'Autriche diminuée, — qui, par cette heureuse distribution, pesaient maintenant d'un poids moins lourd sur l'équilibre européen. Quand on revoit, à distance, cette carte politique, on est pris d'un fou rire; mais Rouher ne riait pas. Une telle division des forces allemandes devait, selon lui, réjouir le cœur de M. Thiers. Elle était si manifestement avantageuse pour nous que nous ne pouvions que nous en féliciter avec lui. Et puis la Sainte-Alliance était à jamais brisée!

Cette béatitude n'était qu'une réminiscence et, en même temps, une consigne. M. de La Valette, devenu ministre des Affaires étrangères, par intérim, à la suite de son coup de tête dans la poitrine de M. Drouin de Lhuys, l'avait donnée, deux mois après Sadowa, dans une dépêche à tous nos ambassadeurs. Le ton en parut sans doute un peu outré; mais le mieux était de ne pas s'en apercevoir.

La majorité prodigua ses bravos à Rouher et lorsqu'il descendit de la tribune, elle le reçut dans ses bras comme un sauveur inespéré. Je murmurais tout bas : « Lâches! » Et il n'eût pas fallu me défier de le crier tout haut. Je sentais,

je voyais que tous ces flatteurs ne croyaient pas au boniment qu'on leur débitait et que leur enthousiasme était une hypocrisie. Si nous avions tant de sujets de nous réjouir, si la France avait grandi, « non en étendue, mais en hauteur », comme le disait Rouher; que signifiait donc cette parenthèse assombrie, dans laquelle le discours du Trône appuyait sur la nécessité d'améliorer et de renforcer notre organisation militaire. et cette annonce d'une loi qui demanderait à la nation de nouveaux sacrifices, et cette préoccupation constante des journaux, interprètes de l'inquiétude publique, qui parlaient sans cesse de nouvelles inventions meurtrières dont la supériorité devait nous assurer la victoire?

Pendant que Rouher s'extasiait ainsi sur cette félicité parfaite que nous avait ménagée la sollicitude particulière de la Providence, une interruption partit des bancs de la gauche et s'imposa, par sa logique, à toute l'Assemblée :

— Alors désarmons! — cria Pelletan.

Et l'on ne parlait que d'armer!

Ce fut Jules Favre qui répondit et il n'eut pas de peine à mettre en lumière la contradiction flagrante qui démentait les bonnes assurances données au pays par l'Empereur lui-même et par ses ministres : « Il n'y a plus une faute à commettre! » avait dit M. Thiers. « Nous n'en avons commis aucune! » répondait le gouvernement! Alors pourquoi cette pensée toujours tendue sur les précautions à prendre et sur l'armée à refaire? Si le discours de Rouher n'était pas un manifeste de pure et vaine ostentation, disait Jules Favre, il fallait retirer immédiatement le projet de loi militaire qui avait jeté l'alarme dans le pays.

Favre abusait ainsi d'une situation dangereuse, non seulement pour l'Empire, mais pour la France. Il exploitait les embarras d'un gouvernement auquel son patriotisme aurait dû tout au moins accorder un sursis, auquel sa loyauté l'eût certainement accordé si la politique, telle que les oppositions l'ont toujours pratiquée en France, et telle que je commençais à la comprendre, n'était pas, en toute occasion, la plus venimeuse des perfidies. Évidemment, l'absurde panégyrique de La Valette et de Rouher n'était qu'un fastueux mensonge destiné à cacher ce qu'on allait préparer derrière. Mais était-il

à propos d'en signaler le néant? « Je ne crois pas, disait triomphalement Jules Favre, qu'on puisse répondre à mon dilemme! » On pouvait au moins lui objecter que le silence eût mieux valu. Son discours ne fut qu'une longue chicane, un perpétuel effort pour mettre en opposition le Discours du Trône et le plaidoyer de Rouher, c'est-à-dire le souverain et son avocat. Il railla des angoisses patriotiques qui n'étaient que trop justifiées, et dont il devait bientôt connaître lui-même toute l'amertume. Quelle leçon, si l'on songe qu'un jour viendrait où la France elle-même raillerait les larmes de Jules Favre!

Je n'ai pas besoin de dire que dans tout le cours de ce long débat, je ne fus pas un instant avec mes premières idoles, les anciens Cinq de la gauche; je n'étais qu'à moitié avec M. Thiers. Je saluais en lui un homme d'État et un patriote, mais je déplorais que son rôle d'opposant rancunier le condamnât à des réticences impolitiques; j'étais avec qui? Je le donne en mille — avec Granier de Cassagnac, le père, qui se chargea de réfuter les sophismes pacifiques de Jules Favre, comme les formules ambiguës de M. Thiers et qui fit, ce jour-là, le vrai discours, le seul discours. Jamais homme ne me fut plus antipathique. Tout en moi répugnait à la violence de son caractère. Et j'en étais réduit à m'incliner devant sa logique.

C'était un supplice, mais accepté.

Il avait sur le cœur le mot d'Émile Ollivier : « C'est l'Autriche qui a voulu la guerre! » Il prouva que la guerre était née du ferme dessein manifesté et suivi par la Prusse de provoquer une crise générale. Elle s'était attachée, accrochée à tous les prétextes pour atteindre ce but. Elle avait fait flèche de tout bois. Le monde en avait entendu l'aveu public de la bouche même de M. de Bismarck. La Prusse étouffait dans le territoire informe où l'avaient emprisonnée les traités de 1815, et elle était résolue à briser sa chaîne. Les traités! M. Bismarck avait dû rire lorsque M. Thiers, se retranchant derrière cette barrière vermoulue, avait reproché au gouvernement français de n'avoir pas su la défendre. Comme si c'était à la France de monter la garde autour de ces traités, faits contre elle, et qu'elle avait déjà si fortement entamés de son épée en Crimée et en Italie!

A entendre Cassagnac les événements, plus forts que les hommes, avaient sonné l'heure où tous ces protocoles devaient disparaître et il fallait en faire son deuil. Que venait-on nous parler de l'ordre européen, il était mort, comme l'ordre européen de la guerre de Sept ans, comme l'ordre européen de la guerre de Trente ans, comme l'ordre européen de la Bulle d'Or. Le premier coup de canon devait naturellement balayer toute cette poussière.

Mais l'état nouveau a-t-il créé à la France des devoirs et des droits? Oui, s'écriait Cassagnac, elle a ses droits. Elle a surtout des précautions à prendre et des garanties à réclamer, sans forfanterie, mais sans pusillanimité. L'Europe est en train de virer de bord; dangereuse manœuvre, caractérisée autrefois, dans la marine à voiles par ce commandement du capitaine : « A Dieu, va! » Eh bien le vaisseau européen désemparé, ne gouverne plus. Que doit faire la France? L'histoire récente nous a appris qu'il est inutile de se présenter dans les Congrès avec son droit si l'on n'y est accompagné de sa force. Il ne s'agit pas de pêcher en eau trouble, mais il faut armer et attendre.

Et il ajoutait : « La paix est un trésor; mais je veux la devoir à la force de la France et non à la complaisance de l'étranger. Nous sommes en face d'un immense inconnu. M. Thiers le condamne, M. Émile Ollivier l'absout; je ne puis ni l'absoudre ni le condamner, je veux attendre et juger. Mon patriotisme est exigeant; il a ses ambitions, ses égoïsmes, ses âcretés. Il tourne ses yeux vers la sécurité et la dignité de la France comme l'enfant bien né qui contemple la splendeur de sa mère. Il doit avoir ses préjugés, il les a. D'abord il croit aux frontières naturelles. Il croit qu'on est plus en sûreté derrière une montagne ou derrière un fleuve que derrière un poteau timbré aux armes de la Prusse. Il croit ensuite à la nécessité d'intervenir dans toutes les questions où l'intérêt de la France est engagé. Il croit que la patrie a le droit de définir son intérêt et d'en marquer la limite. Voilà les préjugés de mon patriotisme; j'en fait des droits. Je demande d'abord la paix, la paix si l'on veut, et la guerre si on l'impose. Qui sera juge du moment? Le pays, l'Empereur et vous. Une grande nation n'a que deux arbitres, elle-même et Dieu! »

Jamais discours plus fort n'a été prononcé dans une assemblée politique plus molle. Le hasard avait voulu que ce fût mon tour de le recueillir au vol de la plume et je viens de l'analyser tel que je le retrouve dans mes notes. L'idée m'était d'abord venue de le collationner sur le *Moniteur*; mais en y réfléchissant, et par un petit amour-propre de métier, j'ai préféré le donner tel quel. Il ne doit pas différer sensiblement du texte définitif et authentique, moins authentique souvent que cette première épreuve non retouchée. C'est le jet naturel, le mouvement sincère de la pensée et de la phrase.

Il produisit sur le Corps législatif une impression étrange qui fut surtout une impression d'effroi. La fanfare belliqueuse y sonnait avec trop d'éclat et de liberté. La prudence parlementaire défendait de s'associer trop allègrement à cet appel de clairon.

Quant à moi, j'étais *tué*, comme on dit, tué d'émotion et de plaisir. Enfin, j'étais tombé sur un homme et sur un discours qui répondaient à toutes mes pensées, à toutes mes passions. Le cœur me battait, je me sentais « et transir et brûler »! Je lisais, en traits de feu, sur mon papier ce que j'osais appeler ma politique, et si éloquemment résumée! La plume me tremblait dans les mains; j'ébranlais du genou notre commune table-pupitre et j'en suis encore à me demander comment je pus aller jusqu'au bout. Instantanément, Granier de Cassagnac était devenu mon homme, pas pour longtemps, comme vous pensez.

Après ce coup d'audace — dont l'auteur fut blâmé par beaucoup de ses collègues, — tout le reste de la discussion me parut inutile et terne. Pour moi, le vrai mot était dit, et par Cassagnac! Je frémissais et j'enrageais. Il fallut encore deux ou trois séances pour liquider cette grosse interpellation: mais je n'y prenais plus d'intérêt. M. Thiers recommença, M. Rouher repiqua; je méprisais ce rabâchage, acclamé tour à tour par une opposition et une majorité également aveugles. Il y eut pourtant quelques incidents assez chauds, qui ne m'échauffèrent plus. Rouher s'était risqué à dire que la légitimité des gouvernements modernes ne reposait que sur la volonté nationale et que le vote de la nation française avait légitimé le 2 Décembre, un cri de fureur s'éleva de tous les bancs de la

gauche. « Ne parlez pas du 2 Décembre devant ceux qu'il a proscrits! » Jules Favre, Jules Simon, M. Thiers, Berryer lui-même, habituellement plus calme, protestaient ensemble, s'interrompant les uns les autres, avec une violence qui stupéfiait M. Walewski sur son fauteuil. Peu préparé à ces tumultes, il se bornait à dire : « Je vais vous rappeler à l'ordre! Ne me forcez pas à vous rappeler à l'ordre », tandis que Rouher, directement attaqué et d'humeur plus combative, résistait énergiquement à cet assaut : « Vous le voyez bien, criait-il, que le 2 Décembre a sauvé la France de l'anarchie. Regardez ces énergumènes! Ah! Si vous croyez que cette espèce d'insurrection arrêtera ma conviction et ma parole, vous vous trompez! » Enfin on se calma de part et d'autre parce qu'on finit toujours par se calmer; mais, comme président, le comte Walewski n'avait pas brillé. Il n'était pas l'homme de ces bourrasques et son indulgence allait bientôt lui porter malheur.



Pour le moment, cette bataille de quatre jours était finie. 45 députés contre 219 donnèrent tort au gouvernement. Désormais, dans la plupart des votes, nous retrouverons ce noyau de 45 voix opposantes, quelquefois grossi, mais il n'a aucun rapport avec ce qu'on a appelé les « Quarante-cinq ».

Cette séance du 18 mars, qui scella sans retour notre adhésion aux faits accomplis et notre décadence internationale, eut bientôt un épilogue: la fin présidentielle de M. Walewski approchait. Il n'avait plus que onze jours à vivre.

La bagarre parlementaire où sous une grêle de vociférations et d'injures, Rouher s'était vu contraint de faire face à toute l'opposition, précipita une exécution à laquelle on songeait depuis un certain temps. L'homme s'était réellement montré inférieur à sa tâche et, contre cette meute d'aboyeurs, il avait défendu le ministre d'État avec tant de mollesse qu'à la fin celui-ci se retourna furieux et lui dit assez haut pour être entendu de nous : « Mais, présidez donc, nom de Dieu! »

Dans ses *Souvenirs d'un Comparse*, un secrétaire-rédacteur

de nos camarades, Paul Dormoys, mort aujourd'hui, a raconté la scène. Il y fait dire à Rouher toute une phrase développée en mercuriale. Il avait sans doute l'oreille plus fine que moi, car je ne l'ai pas entendue. Je n'ai saisi que le Nom de Dieu, présidez donc! Le fait est que M. Walewski avait peu présidé : soit que, intimidé ou reconnaissant, il eût à cœur de ménager M. Thiers, qui, sous la monarchie de Juillet, lui avait mis le pied à l'étrier diplomatique, soit que, habitué à présider des Congrès d'ambassadeurs, sa haute politesse se refusât au métier de garde-chiourme parlementaire, il n'avait pas prêté à M. Rouher, harcelé de toutes parts, la protection usitée en pareil cas.

De sa nature, le ministre d'État n'était pas vindicatif; mais il craignit sans doute que cette défaillance du président ne lui jouât, un jour ou l'autre, quelque mauvais tour, car l'affaire fut portée devant l'Empereur. Pendant neuf ou dix jours, les vice-présidents Schneider et Alfred Le Roux occupèrent le fauteuil, et enfin, le 29 mars, M. Walewski, s'y installant pour la dernière fois et pour cinq minutes seulement, annonça lui-même au Corps législatif sa démission. C'est apparemment tout ce qu'on lui avait permis. Il ne dissimula pas ses regrets, déclara qu'il obéissait à un intérêt supérieur d'union et de concorde, et invita M. Schneider à s'asseoir dans ce fauteuil où le grand usinier du Creuzot devait enterrer l'Empire.

La manifestation qui suivit l'allocution du comte Walewski fut très curieuse à étudier. La majorité partageait l'émotion de l'homme d'État évidemment disgrâcié, qui lui faisait ses adieux; mais beaucoup de ses membres hésitaient à l'exprimer, même à la montrer Ils se sentaient surveillés par Rouher. A gauche, au contraire, on se répandait avec affectation en témoignages aussi bruyants que flatteurs. Ce fut Glais-Bizoin lui-même, peu indiqué pour ce genre de compliments, qui rendit hommage à la haute impartialité du président déchu. Belmontet osa dire que le regret était unanime et La Tour du Moulin cria : « C'est le triomphe de la réaction! »

Au moment où M. Walewski se retirait, presque tous les membres de l'opposition se levèrent et vinrent lui serrer la main, suivis, à distance, par une vingtaine de leurs collègues de la droite, dont plusieurs restèrent en route. Visiblement

étonnés d'avoir cédé à un mouvement de sympathie que semblait condamner le front rembruni de Rouher, ils s'inquiétaient déjà de leur audace. Les autres ne bougèrent pas et composèrent leur visage sur le sien.

Le 4 avril suivant, M. Schneider prenait définitivement possession et adressait à ceux qui avaient regretté M. Walewski un compliment bien tourné. On ne lui chicana pas trop sa bienvenue.

Ces spectacles quotidiens perfectionnaient mon éducation. J'y acquérais une certaine connaissance des hommes à laquelle je préférai bientôt la science des choses. J'entends par là que, pénétré de ma profonde ignorance, je m'intéressai plus aux lois d'affaires qu'à la politique proprement dite dont j'apercevais dès lors toutes les vilenies. Elles m'en donnaient une idée, que je ne veux pas qualifier, mais qui a fini par pousser dans mon esprit les plus profondes racines. Je la résume d'un mot pour n'avoir plus à y revenir : le plus honnête homme du monde, devenu politicien, cesse d'être un honnête homme complet. Cela dit, je m'empresse d'ajouter que députés ou journalistes, nous sommes tous, à un moment donné, des politiciens.

A. CLAVEAU

LES PEINTRES HOLLANDAIS[1]

— CARNETS DE VOYAGE —

MUSÉE D'AMSTERDAM. — La *Ronde de Nuit*[2]. — Première impression très louche. Je ne sais pas. Œuvre capitale, de toute science. Pourquoi c'est si beau : la pensée? non ; l'arrangement? il est ingénieux, mais bien obscur. Extrêmement pittoresque de taches. Les physionomies sont-elles typiques? Non. Sont-ce des portraits humains instructifs? Non. Sont-ils vrais? Non. La fantaisie qui préside à cette œuvre énigmatique

1. Voir la *Revue* du 1er juillet.

2. La *Ronde de Nuit* est de 1642. Eugène Fromentin l'a étudiée longuement; il ne parvient pas à se l'expliquer et la considère comme une erreur de génie, « une *immortelle* équivoque » (*Revue des Deux Mondes*, p. 260). Il revient à maintes reprises sur cette œuvre, la tourne, la retourne dans son esprit, s'efforçant de l'analyser et de la définir. Il la juge, sur la plupart des points, à l'opposé des critiques de son temps. Il écrit en marge d'une des pages les plus dithyrambiques du livre de W. Bürger : « Ce qui trompe sur la *Ronde de Nuit*, le voici : c'est qu'averti qu'on va voir la page la plus célèbre du maître on s'attend à y trouver d'abord la plus *haute* expression de son *génie*, et puis la plus *parfaite* expression de sa manière, et c'est une *double erreur*. C'est la plus étonnante, mais non pas la plus belle application de ses procédés, voilà tout ». — Dans le même volume, Burger rapproche Rembrandt de Vélasquez, et Fromentin écrit au crayon : « C'est le contraire, ou plutôt ce sont deux contraires. »

Sur la *Ronde de Nuit*, v. la *Revue des Deux Mondes*, pp. 260 et 261, et les *Maîtres d'autrefois*, pp. 325 et 389. A propos de ce tableau, M. Louis Gonse cite (p. 218 et 220) quelques passages des carnets d'Eugène Fromentin.

est-elle puisée dans le sujet? Non. C'est une fantaisie de palette. L'exécution est-elle brillante? Elle est *rouée*, revenue, cuite, juteuse. Y voit-on une belle manière de pratiquer son art? Non. C'est le commencement d'une école horrible. Dessin mou, proportions incertaines, valeurs égales, taches répétées et se nuisant. Pas une couleur pour distraire du jaune et du noir chauffé. C'est étonnant de force et de transposition. Est-ce tout? *Revoir* souvent. — Pas un geste, sinon le même qui se répète trois fois. Pas une main qui ne soit horrible. Mais quand la compagnie du capitaine sortait, cela devait être admirable et tout autre chose. Cela ne se passait ni dans la fantasmagorie, ni dans la lumière électrique. La manie de ce grand homme a été de fantasmagorier tout. Quand le sujet s'y prête, admirable. Dans les autres cas, je le voudrais moins *visionnaire* et plus simple. Les têtes sont molles, brouillées et cartonneuses. Quand elles sont plus précises, à force de raffiner sa couleur dégrossit sa matière : elle cesse d'être expressive[1]. Acier, écharpes, chapeau, plumes, haut-de-chausses, bottes, glands des épées, fusils, tout cela est épais et dur dans son raboteux et semble pétrifié dans un enduit peu maniable. La touche elle-même s'engloutit dans cette matière *sablonneuse* et lourde. La brosse égratigne ou se marque en sillons. Grande toile sans aucune ampleur. On voudrait demi-nature.

Enfin, je me trompe, assurément, mais, jusqu'à nouvel ordre, ce n'est pas là que Rembrandt est grand.

Samedi 17 juillet 1875. — La *Ronde de nuit*[2]. — C'est là qu'un signe du gardien vous dirige au débouché de l'escalier. Il est placé bas et tient toute la hauteur du salon. Devant, à bonne distance, une rangée de sièges. Entre les visiteurs et le tableau, une barrière qui vous empêche d'approcher de trop

1. La phrase est difficile à lire dans l'original, et à ponctuer : nous n'en proposons cette version que sous toutes réserves.

2. Ce long fragment est en entier écrit à l'encre sur le carnet n° 2 (Amsterdam) : reprenant les notes sommaires qui précèdent, Fromentin en tire une première rédaction, sur laquelle il travaillera et retravaillera jusqu'à la leçon définitive des *Maîtres d'autrefois*.

Il est très difficile de retrouver, tant la matière a été refondue et la composition modifiée, où se placent dans le volume les diverses parties de ce morceau. Les phrases, en général, ont été refaites, les idées s'ordonnent autrement.

près. Il est mal éclairé par un jour trop frisant. Encadré de bois de chêne.

Je le connaissais, j'en avais dans l'œil l'ordonnance, les taches, les types, le ton bien ou mal traduit; il ne me manquait que d'en lire dans le texte la couleur exacte et la qualité manuelle.

Le premier choc est désagréable. C'est jaune. Les lumières sont *toutes* jaunes; les ombres, quelque noires qu'elles soient, les noirs opaques, si noirs qu'ils soient, sont imbibés d'une chaleur intérieure qui les roussit par le bord, et semble en brûler intérieurement la puissante obscurité.

Quel est le sujet[1] : une patrouille, une ronde, une sortie? il est convenu que c'est tout simplement la sortie d'une compagnie de gardes civiques et une occasion pour le peintre de reproduire dans cette action, toute accidentelle, quelques bourgeois connus de la ville d'Amsterdam.

Est-ce le jour? est-ce la nuit? Question puérile, si elle n'était l'expression juste de l'embarras que le spectateur éprouve à comprendre. (Il y a deux cents ans qu'on discute à ce sujet.

Ce n'est pas le jour, ce n'est pas la nuit, c'est un effet de fantaisie, propre aux habitudes du peintre, dans lequel il s'essayait en grand (1642) dix ans après la *Leçon d'anatomie* (1632), dix-neuf ans avant les *Syndics*[2]. Trente années séparent ces deux œuvres considérables qui marquent le commencement et presque la fin de cette imposante carrière. La *Ronde* en marque, sinon le milieu, du moins les années moyennes. Il est très important de chercher à définir ce qu'elle contient et ce qu'elle prouve.

Un assez grand chaos dans l'ordonnance, quoique la disposition des taches, des vives lumières, des grands jours, y mette un ordre que j'appellerai un ordre d'effet. Des attitudes indécises, trois bras levés qui ne disent pas grand'chose, des têtes de face, regardant ce qu'on ne voit pas ou se tournant dans la toile pour ne regarder personne et seulement pour varier les allures. Au centre, une figure trop grande, et, à côté, une figure

1. Pour les deux paragraphes qui suivent, se reporter à la page 329 des *Maîtres d'autrefois* et à la page 260 de la *Revue des Deux Mondes*.

2. Tout ce passage, relatif à la composition de l'œuvre, paraît se placer aux pages 329 et 331 des *Maîtres d'autrefois*.

trop petite. Ni l'une ni l'autre ne sont les meilleures. Pas de ressemblance, paraît-il, et la construction peu rigoureuse. Derrière, un groupe charmant d'effacement et de douceur nuancée. A droite, un tambour; à gauche, de petits étendards, des comparses qui se cachent, se pressent, bouchant des trous sans grande nécessité. — L'un tire un coup d'arquebuse; l'autre, en avant, habillé de rouge, charge son fusil.

Il y a un chien qui s'effare, et enfin deux petites filles, — une seule visible[1] : — énigme aussi qui fait l'admiration et le désespoir des iconographes ; premièrement, parce qu'elle est la plus bizarre expression de la fantaisie et de la manière du maître en ce tableau fantasque; deuxièmement, parce qu'il leur est malaisé d'expliquer par des raisons de bon sens bien plausibles ce que cette enfant fait là, passant à travers les jambes des gardes, pourquoi dans cet étrange habit qui semble ruisseler de pierreries, pourquoi ces joailleries dans sa chevelure enflammée, cette poule blanche pendue à sa ceinture; enfin et surtout, pourquoi de ce petit personnage accessoire Rembrandt, par la lumière dont il l'a revêtu, par le rôle intense qu'il lui fait jouer à un plan secondaire, par la mine de sorcière qu'il lui a donnée, pourquoi, dis-je, il paraît avoir résumé en une charmante énigme toute la fantasmagorie de ce tableau.

Voilà, si je ne me trompe, une partie des problèmes qu'on s'est jusqu'à présent posés et qu'on a tenté de résoudre à propos de cette œuvre : en trouver la clef, telle a été la grande et, je dirai, l'unique occupation de tous ceux qui l'ont vue, pas comprise et proclamée le *chef-d'œuvre* du maître.

Mais, d'abord, n'est-il pas singulier qu'un tableau de cet ordre vous oblige à tant de recherches? Qu'une œuvre profonde, obscure, compliquée de rêveries, d'illuminisme (?), de symboles, de rébus païens ou mystiques, s'enveloppe de quelque obscurité, et que, soit par le vague, soit par l'étrangeté, soit par la grandeur des idées morales qu'elle contient, elle exige une exégèse longue et savante, cela se comprend; mais, ici, ce n'est pas le cas. Ces bourgeois en tenue de guerre faisant acte de citoyens et de soldats, il n'y a pas là de quoi contenir un monde de mystères. Et comment n'est-il venu à la pensée de personne

1. Cette curieuse figure de petite fille est étudiée longuement dans le volume, pp. 335-338.

de supposer que, si l'œuvre est si peu claire, ce n'est peut-être pas précisément un mérite et que cela peut venir aussi bien d'une erreur que de la volonté du peintre, et non des nécessités du sujet[1]?

Du moins, c'est un doute qui peut naître. Et, plus on étudie Rembrandt chez lui, plus on le suit d'année en année dans la marche graduelle de son talent et de sa manière, plus on le compare à lui-même, plus ce doute un peu téméraire prend de consistance. Il y a même un moment où, quand on le rencontre parfaitement beau, sincère et naturel, on ose alors en appeler de Rembrandt lui-même à Rembrandt, on s'encourage à tout lui dire.

Au surplus, ces controverses sont bien vaines. Il y a, pour en sortir, un moyen très simple : considérons le tableau tel qu'il est; prenons-le comme une fantaisie tirée de la vie familière du temps. Ce sont des portraits en mouvement, — groupés bien ou mal, qu'importe encore? Les *Syndics* ne le sont pas beaucoup mieux et sont supérieurs.

Il y a là des têtes, des physionomies, des mains, des habits, des accessoires, un fond très vaste, une atmosphère avec toutes ses profondeurs et ses étages et ses plans, enfin une exécution, un métier, une langue.

Voyons comment Rembrandt a imaginé, conçu, ressenti et rendu tout cela; notons ce qu'il a créé presque de toutes pièces, le pas qu'il a fait faire à son art, le point extrême et périlleux où il l'a conduit. Sachons pourquoi il est unique, comment il est rare, profond, presque beau : et, quand il y a des excès, convenons-en.

Quoiqu'il ne soit pas, tant s'en faut, même dans son pays, l'inventeur de ce qu'on appelle le *clair-obscur*, il s'en est du moins servi plus que personne, il en a tiré la partie la plus savante, et lui a donné son expression la plus forcenée(?)[2].

Le clair-obscur, en langage très ordinaire, c'est l'art de voir un objet dans son atmosphère et de rendre cette atmosphère.

1. Le paragraphe qui précède traite des idées qu'on retrouve à la page 330 du volume.

2. Pour ces deux paragraphes sur le clair-obscur, jusqu'à : « La peinture chinoise », voyez *Maîtres d'autrefois*, pp. 350-352. Les dernières lignes ont été transcrites telles quelles, sauf « à l'horizon », remplacé par : « avec l'horizon ».

Cette atmosphère sera sombre ou claire : du moment qu'elle existe devant l'objet représenté, derrière, tout autour, qu'elle s'interpose entre les objets, s'il y en a plusieurs, les dégrade, les nuance, les met ici dans l'ombre, là dans la demi-teinte, ailleurs dans la lumière, il y a clair-obscur. [Le contraire est une acception plus ingénue et plus abstraite, en vertu de laquelle on montre les objets tels qu'ils sont, vus de près, l'air étant supprimé, et, par conséquent, sans perspective autre que la linéaire, celle qui résulte de la diminution des objets et de leur rapport à l'horizon. Qui dit perspective aérienne suppose déjà un peu de clair-obscur.]

La peinture chinoise l'ignore, la peinture gothique et mystique s'en est passée [1]; le clair-obscur, introduit dans les Flandres par l'Italie, commence peu avant Rubens, et en Hollande un peu avant.

[Rubens est un très grand peintre de clair-obscur, quoiqu'il se serve habituellement plus du clair que de l'obscur [2].] Rembrandt passe pour en être l'expression suprême, quoiqu'il se serve [plus volontiers de l'obscur que du clair].

L'École hollandaise toute entière, depuis le commencement du XVIIe siècle jusqu'à la fin, la belle et riche école, ne vit que de cela, ne se varie que dans cet élément commun à tous, et n'est un art incomparablement beau, riche et divers, que parce que, ce mode admis, elle a su le diversifier par les plus fines métamorphoses.

Il n'en est pas moins vrai que Rembrandt en est le prophète, que tout autre que lui pourrait à la rigueur faire oublier qu'il obéit à ces lois de clair-obscur presque uniformes. Lui seul les représente, les personnifie, et, quand on veut en avoir la codification la plus violente, on n'a qu'à bien regarder la *Ronde de nuit* [3].

[Tout envelopper, tout immerger dans un bain d'ombre, y plonger même la lumière pour l'y faire paraître plus lointaine et plus rayonnante, faire tourner les ondes obscures autour des centres éclairés, les nuancer, les creuser, rendre l'obscurité transparente, la demi-obscurité facile à percer quoique dou-

1. V. dans le volume p. 352.

2. V. dans le volume p. 353. — Parties de phrases textuellement transcrites.

3. Ce paragraphe est refondu dans le volume p. 354

teuse, donner enfin même aux couleurs les plus fortes une sorte de perméabilité qui les empêche d'être le noir, — tels sont le programme, la pensée constante et les difficultés de cet art très spécial. Il va sans dire que si quelqu'un y excella ce fut Rembrandt[1].

[Les conséquences de cette manière de voir, de sentir et de rendre les choses de la vie réelle, les voici : la vie n'a plus les mêmes apparences :] les contours disparaissent, [les bords s'effacent,] des souplesses se produisent là où la réalité du plein jour aurait mis des duretés ; [les couleurs se volatilisent,] en même temps que le trait s'estompe. Rien n'est plus ni rouge ni bleu ni jaune, absolument parlant, mais un peu de tout cela étouffé par l'ombre ou nuancé par la lumière vive. [Le modelé, au lieu d'être emprisonné dans un contour rigide, devient plus incertain par les bords, plus ondoyant dans sa surface, et, quand il est traité par une main savante et émue, il est le plus vivant et le plus réel de tous, parce qu'il contient mille artifices au moyen desquels il vit, pour ainsi dire, d'une vie double : celle qu'il tient de la nature et celle qui lui vient d'une émotion communiquée.] Chaque objet n'est point comme il est, mais paraît être ce qu'il est et produit l'effet qu'il doit produire à sa distance et dans son milieu imaginaire. Une orfèvrerie, une étoffe, un blanc de linge, une peau satinée, tout cela est et n'est pas, suivant qu'on le considère dans ses rapports avec les convenances de l'œuvre ou par comparaison immédiate avec la réalité. Enfin, il y a une manière de creuser la toile, d'éloigner, de dissimuler, de montrer, de mettre loin, de rapprocher et de noyer tout cela dans l'imaginaire, qui est de l'art, et, probablement, dans ce qui nous occupe, l'art du clair-obscur[2].]

La *Ronde de nuit* est l'exposé le plus profond et la plus puissante expression des lois que je viens d'indiquer. Nul ne les a coordonnées plus savamment, reliées ensemble avec plus d'adresse, appliquées plus résolument, audacieusement.

Il faudrait avoir le tableau là pour démontrer le parti extraordinaire qu'il en a tiré : que de pâleurs exquises dans

1. Le paragraphe qui précède est reporté à peu près textuellement dans le volume, pp. 354 et 355.

2. Paragraphe transcrit ou refondu dans le volume p. 355.

les demi-teintes, que de rougeurs qui ne sont pas rouges dans les têtes sanguines! quelles profondeurs dans le ton, quelle extraordinaire altération de la couleur mère! — Il y a là des morceaux, sous ce rapport, incomparables. Le garde coiffé de violet qui ne montre que sa tête entre les personnages principaux; les figures d'angle, le tambour, celles du fond, sont d'admirables morceaux voulus ainsi et chez lesquels la transposition des valeurs et la décomposition du ton sont en effet du plus bel exemple.

Seulement, tout a ses inconvénients, et le meilleur des systèmes n'est pas celui qu'on exagère.

La *Ronde de nuit* passe à bon droit pour être, dans l'École hollandaise et dans l'œuvre du maître, la plus importante et la plus formelle expression des lois que je viens d'indiquer. Nul avant lui, personne après, ne les a coordonnées avec plus de science, ni plus audacieusement appliquées. A ce point de vue, c'est son œuvre de maîtrise. — Il y a plus, on pourrait y voir le manifeste éclatant de doctrines toutes nouvelles. Ce jour-là, Rembrandt posait, formulait, inaugurait un système. Il avait trente-cinq ans : il savait beaucoup; il était à ce moment de la vie qui permet de tout entreprendre et de beaucoup risquer; — il possédait une bonne partie de son expérience, et n'avait rien perdu des ressources, du feu de sa jeunesse. — Il était célèbre, admiré, prépondérant. Il savait bien qu'un homme centuple ses forces quand il ne doute de rien, que sa verve extraordinaire ferait passer sur bien des écarts, qu'il était temps de s'affirmer jusqu'au scandale. Il n'ignorait pas, en outre, car il était bien fin, que le plus sûr moyen de convaincre n'est pas toujours d'avoir raison, et qu'en fait d'art, comme en toutes choses, le monde est aux audacieux [1].

Donc il est convenu que le sujet est louche. On accorde même que l'impression première est violente et peu agréable. Mais il est entendu, d'autre part, que c'est le chef-d'œuvre du clair-obscur et qu'à ce titre *c'est un chef-d'œuvre.*

J'ai dit à peu près ce qu'on entendait par clair-obscur. J'ai tâché de faire comprendre quels sont les changements qui en résultent dans la manière de rendre, de limiter et de modeler

1. Pour la première partie de ce paragraphe, v. le volume, p. 354.

les objets qui y sont enveloppés, mais je n'ai pas dit que ces changements doivent altérer ni la beauté de la forme ni celle du ton. Il faut bien dire, au contraire, que chez les grands Italiens, par exemple, depuis Léonard jusqu'à Titien, ni l'ombre obscure, ni les demi-teintes arbitraires n'ont jamais contrarié en rien les lois essentielles de leur art. Et ce parti pris d'introduire le mystère de la demi-teinte ou de l'ombre dans le tableau de l'*Ensevelissement du Christ* ou le portrait de la *Joconde* ne faisait qu'ajouter un élément d'art à l'intensité du sentiment, à la rareté du coloris, à l'ampleur du contour, à la beauté du travail. [C'était comme une légèreté de plus dans la matière, comme une transparence plus exquise dans le langage. Le langage n'y perdait rien ni de sa pureté, ni de sa netteté, ni de sa limpidité. Il en devenait, en quelque sorte, plus souple, plus expressif, plus fort [1].]

[Rubens n'a pas fait autre chose qu'embellir par des artifices sans nombre, admirables, ce qui lui paraissait être la vie dans son expression préférée. Et si sa forme n'est pas plus châtiée, ce n'est pas la faute du clair-obscur dont il s'est servi pour la rendre : — Dieu sait, au contraire, les services que cette incomparable enveloppe a rendus à son dessin ! que serait-il sans lui, et, quand il est bien inspiré, que ne devient-il pas avec lui!] C'est donc une richesse de plus dans l'art de peindre, et l'on aurait tort de croire que cela peut être un embarras. Au demeurant, ce fameux clair-obscur, sur lequel on a écrit tant de pages, n'excuse rien, n'explique rien. [L'homme qui dessine dessine encore mieux avec son aide, et celui qui colore colore d'autant mieux qu'il le fait entrer sur sa palette. Une main ne perd pas sa forme pour être noyée dans des fluidités obscures ; une physionomie, son caractère ; une ressemblance, son exactitude et sa vie ; une étoffe, sa contexture et son apparence ; un métal, le poli de sa surface et la densité propre à sa matière ; une couleur, son ton local, ou, si vous le voulez, sa teinture.] Il faut, quoi qu'il arrive, que toutes les conditions de la vie soient observées, en même temps que sont respectées toutes les autres lois de l'art. — Deux ou trois objets de nature et de couleur variées placés dans l'ombre ou la demi-teinte sont

1. Paragraphe qu'on retrouvera, en partie textuellement, p. 356 du volume.

choses belles, très attachantes et qui méritent, je vous assure, toute la science et la sensibilité du peintre quand il veut les rendre avec leurs apparences[1].

[Il y a dans la diversité des choses, dans leur simplicité, plus apparente que réelle, des questions de bord, de modelé, de couleurs, qui sont de curieux et, je dirai, de hauts problèmes, si l'on songe que l'art de bien dire est la moitié de l'art de bien penser et presque tout l'art de sentir. Si les peintres charmants de l'école familière, les Pierre de Hooch, Metzu, Terburg, pour ne citer que les peintres d'intérieur et de *conversations*, comme ils disaient, sont quelquefois des maîtres parfaits, c'est précisément qu'ils ont, dans un ordre très secondaire, accompli des miracles de clair-obscur sans rien négliger. Chez eux, quand l'œuvre est belle, tout se voit d'autant mieux que l'apparence est plus douteuse. Le tableau devient plus limpide à mesure qu'il est plus sourd. Il gagne à la fois en profondeur et en relief ce qu'il perd en éclat de surface. Plus la forme est enveloppée, plus elle est juste, étudiée de près, exquise. — Le modelé lointain, chez eux, est le plus beau. La couleur d'une étoffe, l'éclat amorti d'un or, une chevelure, une main pâle dans des satins blancs ou des ors, une plume au bord d'un feutre, dont on n'aperçoit qu'un ou deux brins, un rideau derrière, un tapis dans un angle, un parquet fuyant, des orfèvreries, des guitares, tout cela se précise, s'accentue, prend les couleurs, la finesse, l'impalpable beauté de la vie, à mesure que l'enveloppe aérienne en fait disparaître les crudités. C'est, en un mot, la nature même vue de plus loin, perçue par un œil sensible et qui voit beau, tout en voyant juste, et montrée dans une acception particulière. C'est aussi vrai, c'est autre chose. Il y a, entre ce que nous voyons de nos yeux et ce que le peintre nous traduit, juste l'espace intermédiaire entre le réel et le transformé. — Un beau peintre est chargé de regarder pour nous les choses telles qu'elles se passent et de nous les reproduire à l'état d'œuvre d'art. Tous les sentiments humains sont à tous, toutes les passions, tous les ridicules : vous aimez

1. Le paragraphe qui précède se trouve reproduit en partie aux pages 356 et 357 du volume. Le morceau qui suit a été publié par M. Louis Gonse (*Eugène Fromentin*, p. 206). Il a été maintenu ici comme formant partie intégrante de l'ensemble. Il ne figure pas dans les *Maîtres d'autrefois*, bien que suffisamment poussé pour y prendre place. »

cependant qu'on vous les traduise, à la condition qu'ils soient reconnaissables, qu'ils restent vrais. Un rideau se lève, et vous voyez, dans le fond d'une scène et dans un cadre particulier, *le Misanthrope*, *Hamlet*, *le Cid*, etc. — Les bons peintres ne font pas autre chose : d'une femme nue ils font l'*Antiope*, de la maîtresse d'un duc italien ils font la *Joconde*, d'une boulangère ils font la *Vierge de Dresde*, d'un repas de grands seigneurs vénitiens ils font les *Noces de Cana*... « Et d'une sortie d'arquebusiers, me direz-vous, ils font la *Ronde de nuit*. »

Oh! non pas! Il manque à cette œuvre, pour être ce qu'on lui demandait, premièrement d'être intelligible et de nous représenter la scène comme il nous aurait plu de la voir avec un œil délicat, sensible, véridique; deuxièmement, il lui manque d'être conforme à la vie dans toutes ses apparences; troisièmement, il lui manque d'être exprimée dans un beau langage.

Parler d'un tableau qui est à Amsterdam à des lecteurs qui sont partout n'est pas aisé. Cependant l'œuvre est si connue que la difficulté n'est pas extrême.

J'ai dit qu'il y avait du désordre : on en convient; des disproportions, des laideurs, des négligences : ces faiblesses sont également acceptées. J'ai dit que les ressemblances sont indécises, paraissent douteuses et n'apprennent rien sur l'âge, sur le tempérament, la nature, même extérieure, de ces hommes dont le nom est inscrit dans le tableau même et qui, par conséquent, devaient tenir à l'exactitude de leur image. Le capitaine est trop grand, le lieutenant trop petit, les figures accessoires sans intérêt typique. Ils marchent sans marcher, gesticulent sans agir, ne sont ni dans le repos ni dans l'action. De plus, leur accoutrement même a je ne sais quel faux air de travestissement plutôt que d'habits portés d'habitude : des casques coiffés par hasard, des pourpoints mal à la taille, une variété de coiffures étranges. Et l'on se demande si l'amour de Rembrandt pour les costumes d'atelier, les vieilles armes, les oripeaux et la défroque ne s'est pas manifesté ici comme ailleurs. Mais cela n'est rien. J'arrive à des objections plus graves, beaucoup plus graves [1]. Il y a dans ce tableau, composé de

1. Le paragraphe qui précède traite une idée qu'on trouvera dans le volume à la page 333, et le paragraphe suivant faisait présager la page 334.

portraits, des têtes et des mains nues ou gantées. — Je ne parle pas des pieds qui, les bottes du lieutenant jaune exceptées, sont absolument perdus dans l'ombre, et qui n'ont point de compte à nous rendre... Mais les têtes, les mains!

Contrairement à ce qu'on a, je crois, écrit bien souvent, les meilleures têtes sont les secondaires. La figure rouge du capitaine est dure de bords, morte de modelé, sans grande mobilité d'œil, de chair ou de traits. La construction n'en est certainement pas rigoureuse. Le profil du lieutenant n'est ni plus personnel ni plus vivant. J'en dirai presque autant du garde en habit rouge qui charge son fusil. Il y a dans le coin à gauche, à droite également, en comparses, deux têtes meilleures de tous points. Celles du fond sont charmantes, malgré leur indécision. Elles ont ce degré d'existence et cette sorte de vie abstraite, obtenue dans le vague, quand le peintre a l'œil et le sentiment d'un maître. La plus réelle et la plus vivante est, sans contredit, la troisième au centre. Traits, regards, modelé, ardeur, coiffure, et couleur violet sourd de la coiffure, tout cela est excellent. Les mains n'existent pas et, ce qu'il y a de pire, c'est que leur négligé est de la pire espèce.

Il y a une façon propre aux hommes habiles, et qui savent, de ne pas faire, mais d'indiquer, de bâtir en quelques traits et de laisser là, de ne pas exprimer, mais de faire croire. Ici les à peu près sont des omissions et les sous-entendus ne font rien prévoir. Il y a vaguement une silhouette grossière. Et pas un volume dont on dise qu'il est juste. Et pas un doigt qui supplée aux quatre autres et fasse imaginer un geste bien saisi.

Restent deux choses dont se compose, il faut le dire, l'immense renommée de cette œuvre : la couleur, qu'on dit unique, et l'exécution, qu'on dit souveraine. Ici je marche sur un terrain brûlant et je n'oserais pas faire un pas de plus si je n'avais pas, pour m'encourager, un point de comparaison qui vaut tous les autres et un exemple à consulter qu'on ne récusera pas. Tout à l'heure j'en appellerai de Rembrandt à Rembrandt lui-même [1].

Qu'entend-on au juste par « couleur » et comment com-

1. V. dans le volume la page 339. A propos du paragraphe suivant, voyez les pages 340 et 341, en partie textuellement tirées de cette première version.

prend-on un coloriste? On dit de Véronèse, de Corrège, de Titien, de Rubens, qu'ils colorent bien, qu'ils sont des coloristes, parce qu'en employant les couleurs de la nature ils savent d'abord les bien choisir quant à elles-mêmes et les bien juxtaposer quant à leur rapport. L'art de colorer, comme l'art de dessiner, est un art très complexe, profond, qui contient une foule de lois et de problèmes sur lesquels j'aurai garde de m'étendre et surtout de professer. Voilà pourquoi [je le réduis en langage vulgaire à ses termes les plus simples : choisir des couleurs belles en soi et les combiner dans des relations savantes, belles et justes. J'ajouterai que les couleurs peuvent être profondes ou légères, riches de teinture ou neutres et plus sourdes, plus *franches*, c'est-à-dire plus près de la *couleur mère*, plus nuancées ou *rompues*, comme on dit en langage technique, de valeurs diverses, c'est-à-dire plus habituellement près du clair, ou plus habituellement près du foncé : tout cela est affaire de génie, de préférence, d'habitudes et aussi question de convenance.

Rubens, dont la palette est plus riche en couleurs mères et le clavier de notes plus étendu, sait se réduire quand il y a lieu, et rompre sa couleur dès qu'il convient. Véronèse, qui procède tout autrement, n'en n'oberve pas moins les convenances accidentelles qui lui sont imposées par son sujet. Rien n'est plus fleuri que certains plafonds du palais ducal. Rien n'est plus sobre dans sa tenue générale que le *Repas chez Simon*, du Louvre[1].

[Il faut dire encore qu'il n'est pas nécessaire de manier le bleu, le rouge et le jaune excellemment pour être un grand coloriste. Il y a des hommes qui colorent à merveille avec les couleurs les plus tristes. Du noir, du gris, du brun, un peu de bitume étendu de blanc, en voilà assez pour faire œuvre de pur coloriste, quand la couleur qui résulte de ce triste mélange est rare, tendre ou puissante, mais résolument composée par un œil habile à sentir les nuances et à délicatement doser. Le même homme, lorsqu'il lui plaît, saura parfaitement se con-

1. V. le volume, p. 341, pour tout ce paragraphe, et, pour le suivant, p. 342, où il a été transcrit presque tel quel. Quant aux développements qui suivent, ils ne se retrouvent pas, au moins sous une forme saisissable, dans les *Maîtres d'autrefois*, sauf, en une très petite mesure, à la page 344.

tenter de ces ressources si étroites. Il n'est pas besoin de parcourir sans cesse un si vaste clavier pour produire de grands effets. [Et le jour où Rubens peignit en noir, brun et gris la *Communion de saint François d'Assise* (Anvers) fut peut-être un des mieux inspirés de sa vie.] Aussi n'est-ce pas parce que Rembrandt ne s'est servi d'aucune des couleurs de ses grands émules que j'hésiterais à trouver son œuvre (celle-ci, bien entendu), une œuvre de vrai et grand coloriste.

La puissance en est extrême, la transparence aussi surprenante qu'on peut l'attendre d'une aussi prodigieuse obscurité. Quand le jour est favorable, qu'elle est éclairée sagement, par un ciel gris et blanc, il n'est pas un coin de cette sombre page où l'œil ne finisse par pénétrer comme dans une eau à fond noir, où le regard va loin dans les ténèbres. C'est donc incontestablement dans l'obscur une œuvre de clair-obscur infiniment curieuse. Tout y est à outrance : les noirs ont atteint leur dernière limite, les blancs sont des jaunes, les gris tendres seraient ailleurs de l'encre légère, l'écart entre la lumière et l'ombre immense, peut-être même trop grand. Mais il en résulte un choc entre l'obcur et la clarté, vif, aigu, foudroyant, qui ressemble assez à celui de l'éclair dans la nuit. Il y a là une violence, une audace, une outrance, qui n'est pas le fait d'un tempérament lymphatique, et, de plus, pour qui connaît les embarras du métier et le faible ressort de nos couleurs quand on s'en sert mal, il y a, dis-je, des problèmes résolus et des difficultés vaincues de la façon la plus impévue et la plus rare. — L'emploi du ton neutre et sourd, la façon dont il ondoie, le mouvement visible de cette obscurité aérienne autour des groupes, la façon dont la vie en émerge et dont la pâleur de certaines têtes va s'y noyer, tout cela est d'un maître très fort. Et si l'on considère que cette manière d'employer un élément assez nouveau, du moins chez lui, lui est personnelle, lui est propre, ne lui a été ni inspirée par aucun maître, — ni dérobée, depuis, bien habilement par aucun élève, — on conviendra que l'œuvre a, sous ce rapport, une capitale importance.

Si donc on y admire l'énergie de l'effet et, pour ainsi dire, l'extraordinaire puissance du *son* dans ce registre particulier des basses, on est dans le vrai. Il est bien douteux qu'aucune

œuvre puisse lutter de force et de sonorité avec ce puissant accord de noirs fauves près duquel toute couleur franche, quelle qu'en soit la composition, la valeur ou la nuance, paraîtra blafarde ou grisâtre. Mais suffit-il de crier très fort, ou de chanter très bas, pour chanter bien? Et le plus étonnant contralto sera-t-il un grand virtuose s'il y a des trous dans sa voix et si la note profonde n'a plus la qualité du son?

Je crois que le défaut sensible de l'œuvre, — et c'est un défaut du système, — c'est précisément d'altérer la pureté du *son* ou, pour sortir des analogies musicales, l'indispensable qualité du *ton*. Si l'on étudie bien les couleurs de ce tableau, qui paraît n'en avoir aucune et qui devrait en conserver d'innombrables, on s'apercevra qu'en arrivant par des procédés d'exaspération jusqu'au maximum de leur force elles ont cessé d'être visibles, — absolument, et j'y reviens, comme un chanteur qui, soit en haut, soit en bas, forcerait sa voix au point d'assourdir l'oreille sans se faire entendre.

Une seule nuance se lit : l'homme en rouge. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ce rouge est presque naturel, et que du brun rouge à peu près pur pris sur la palette et posé sur la toile n'y détonne point et s'y adapte assez justement. Une autre couleur persiste, — elle est charmante, — c'est la toque à échancrure de la troisième figure du centre, — la belle tête expressive et vivante qui s'intercale entre le capitaine et le lieutenant. — Çà et là vous trouverez encore une ou deux couleurs saisissables et distinctes, mais elles sont rares et perdues dans des ténèbres. Ce que l'ombre envahit est donc décoloré par le noir; ce que la lumière accuse a-t-il gardé plus de réalités précises? Pas davantage. — Il y a quatre ou cinq morceaux éclairés qui sont jaunes, mais de ce jaune qui hésite entre la teinte jaune de l'étoffe et l'impression fauve, ardente, que donne aux objets, quels qu'ils soient, une lumière par trop dorée.

Les parties lumineuses du tableau n'expriment que de la lumière, sans exprimer ce qui devrait être la nature ou la couleur des objets que la lumière éclaire. Elles sont imprégnées d'une sorte de clarté vive et jaunâtre, — sorte d'éclat artificiel commun à toutes, et produit par un procédé colorant par trop uniforme et par trop visible. — Pas de différences entre elles : ce qui les diversifie n'est qu'une nuance, un glacis plus épais

ou plus léger, un travail de la brosse plus ou moins profond qui retient ou laisse échapper la teinte liquide et tout à fait superficielle qui n'a que modifié les apparences. Le lieutenant, du haut en bas, — chapeau à plumes, justaucorps, baudrier, écharpe, — la petite fille pareillement, avec son visage étrange, sa chevelure de comète, sa robe pailletée d'étincelles et l'attirail incertain de sa coiffure, sont deux apparitions, trop incorporelles pour être habillées de vrais habits de coupe et de forme très précises. Dans les apothéoses, il y a des figures vêtues de lumière : ici, ce n'est point le cas, et l'on voudrait quelque chose de plus. — Si le lieutenant passe pour être habillé de jaune, c'est qu'en effet son justaucorps a retenu plus de jaune que le reste, mais, en vérité, tout participe à cette même couleur. Et, dans tout cela, des rayons multiples du prisme, je n'en vois qu'un seul. — En outre, la lumière vient du tableau et n'y va pas. A force de prétendre à l'éclat, elle a cette qualité rayonnante propre aux corps lumineux, tout à fait impropre à reproduire la lumière réfléchie par un corps opaque et consistant. — On dit très vulgairement de certaines peintures ainsi traitées qu'elles sont « lanternes », ce qui veut dire qu'elles sont transparentes et que la lumière semblerait placée derrière et les traverser. Ici, c'est tout autre chose : la lumière ne traverse pas les morceaux dont je parle, elle en vient directement ; ce n'est pas au delà qu'est le foyer, c'est, pour ainsi dire, en eux. Pour tout dire en un mot, ils rayonnent. Et tout objet peint qui rayonne quand il n'y a pas lieu est le fait d'une erreur ou d'un parti pris, et l'un ne vaut pas mieux que l'autre...

Les Syndics des Drapiers [1]. — Au moins, facile à comprendre, et matériellement plus beau. Dit ce qu'il veut dire. Ce sont cinq beaux portraits réunis dans la même page. Ici la puissance est saine. On sait qu'on a affaire à un maître. *J'aime mieux un autre art*. Pourquoi tant de coups de brosse *avant de trouver le bon*? Et cependant cela vit, d'une vie particulière et très intense. Il faut s'y faire : car la peinture de ce pays, sauf Rembrandt, est si lucide !

EUGÈNE FROMENTIN

1. Les *Syndics* sont mentionnés dans la *Revue des Deux Mondes*, p. 261. – Dans les *Maîtres d'autrefois*, les pp. 385-388 sont consacrées à cette toile. Fromentin la considère comme le chef-d'œuvre du peintre. Elle a été exécutée en 1661.

L'HOMME QUI A PERDU SON MOI[1]

XX

Michel Bedée arriva, dès le petit jour, en Hollande. L'Alchimiste l'accompagnait.

Quand l'Alchimiste, au moment du départ, lui avait demandé où décidément il irait, il s'était senti éperdu comme dans un carrefour où eussent abouti toutes les routes de l'univers ; et il ne préférait aucune d'elles. Mais l'Alchimiste, alors, lui avait dit :

— Si tu allais au pays de Spinoza?... Celui-là, qui a su vaincre la vie et être seul, t'enseignerait la solitude.

Et Michel avait bien voulu aller en Hollande. Il songeait : « Pourquoi serais-je désormais en tel lieu de l'univers plutôt qu'ailleurs? Dieu, qui a renoncé à choisir, est partout. Et nous, dans l'incertitude, nous devrions bien n'être nulle part. Soyons, en attendant, n'importe où. »

Le nom de Spinoza, que l'Alchimiste avait jeté dans sa pensée, y faisait de grands remous d'idées.

« A Rijnsburg, lorsque l'eurent chassé d'Amsterdam la rancune des gens et le trompeur amour d'une femme, à Rijnsburg, dans un morne paysage, Spinoza n'était nulle part. Et je vais m'installer là aussi, nulle part... »

Michel était dans une sorte de quiétude, à condition de résister contre la vive tentation des larmes, qui lui montaient

1. Voir la *Revue* des 15 juin et 1er juillet.

aux yeux ; en même temps, ses oreilles bourdonnaient, sa tête s'emplissait d'un bouillonnement bizarre. Mais il se maîtrisait ; et l'effort attentif de sa volonté l'occupait.

En face de lui, dormait l'Alchimiste ; allongé sur la banquette, il dormait bien, comme un juste dont c'est l'heure.

Le jour vint en catimini.

A travers les vitres du wagon, Michel le guetta. Ce furent d'abord quelques touffes de nuages qui blanchirent. Puis, dans leur intervalle, parut l'aube d'argent. Et puis, ce fut la profondeur libre du ciel qui s'éclaira : les nuages étaient plus foncés. Il passa un défilé d'arbres, tout noirs encore. La lumière se dégagea quand les prairies manifestèrent leur verdure, sous l'ombre et la buée. Et puis, ce fut triste et brouillé. Il n'y eut pas d'éclat, mais une lente transformation sans épisodes. Le progrès en était imperceptible. Michel se fatiguait les yeux à tâcher de discerner les nuances et leur métamorphose. En outre, il avait les reins si las et les jambes si lourdes qu'à peine osait-il bouger pour regarder mieux.

Ils allèrent, à La Haye, voir le tombeau de Spinoza.

C'est dans la Nouvelle Église, vaste, carrée et laide. Une bonne femme les conduisait, qui n'était bavarde qu'en hollandais. Elle raconta maintes choses ; mais, de tout son commérage, Michel ne retint que la familiarité souriante avec laquelle une vieille supporte le voisinage d'une tombe émouvante. Elle les mena, parmi des chaises et des stalles. Elle les mena jusqu'à la chaire où le pasteur, chaque dimanche, monte, pour affirmer à ses fidèles la supériorité du calvinisme. Et, en face, elle montra une tribune où vient la petite reine, volontiers, apprendre encore le calvinisme et sa supériorité.

Comme ils réclamaient la tombe de Spinoza, la bonne femme, très gaie, tapa du pied sur une dalle : le mouvement qu'elle se donnait agita le trousseau de clefs qui pendait à sa ceinture et le fit bruire.

L'Alchimiste la prit au poignet, rudement, et l'écarta.

Il y avait deux dalles, côte à côte, usées, sans nulle inscription, si ce n'est un chiffre, sur l'une d'elles : 21. La bonne femme eut assez de mimique pour annoncer que celle-là, le 21, couvrait le corps de Spinoza.

— Pas de nom, — dit l'Alchimiste à Michel ; — cela est

bien. Celui-là méritait de n'avoir pas de nom, qui dépensa tout son génie à réduire son individualité, pour que les idées fussent, chez lui, comme chez elles. Je crois qu'il y parvint. Et il a mérité cet hommage. On l'appelait, pour plus de commodité, Spinoza : on ne savait pas! Mais, en vérité, les idées se rencontraient là, voilà tout.

Sous la dalle voisine, il y a l'un des frères de Witt. Et sur les deux dalles s'appuie le pilier qui soutient la chaire.

Michel regardait obstinément la pierre qui couvrait le corps de Spinoza; il regardait le pilier, massif et chargé de tout le poids de la chaire. Il eut un sentiment d'oppression presque suffocante, à examiner cette architecture. Il lui sembla aussi que, le dimanche, lorsque le pasteur est là, porteur d'une éloquence abondante, ce calvinisme devait opprimer plus lourdement le corps léger qui multiplia l'énergie et l'adresse pour être libre : le pilier lui fit l'effet d'une forte jambe, dont le talon maintient au sol un ennemi tué.

— N'importe! — dit l'Alchimiste : — n'importe! Il s'était libéré en esprit. Et, après cela, que le curé prêche, ça ne fait rien.

Mais, en dépit de tous les arguments, Michel, qui était de chair plus douillette, participait, en conjecture, à l'étouffement perpétuel du cadavre. L'Alchimiste reprit :

— Crois-tu que c'est beau, cette pierre anonyme!... Ce serait encore plus beau si l'on ne savait seulement pas que Spinoza est ici, oui, et si l'on ne savait plus quel il était, si l'on ignorait qu'il a existé. Ce qui n'était, en lui, que lui-même, cela aurait disparu. Et il ne resterait que le livre, la rencontre des idées. Imagines-tu cette pierre, si l'on ne savait pas ce qu'il y a dessous? Tu me diras qu'alors... Mais non : les choses suffisent, les choses, qui sont la vérité!...

Dehors, il dit :

— C'était un homme de petite taille... Puisqu'on le sait, profitons-en... C'était un petit homme aux traits marqués, au teint jaune; un grand nez; les yeux à fleur de tête, des yeux très noirs, brillants comme du jais. Il ne s'habillait pas mal. Dans tout l'arrangement de sa vie, il cherchait la décence, afin de n'attirer pas l'attention, de sorte qu'on voulût bien le laisser un peu tranquille.

Michel se laissait conduire de rue en rue, de même que jadis,

enfant, par son père. Il se laissait aussi conduire par les propos du vieillard; et, quand survenait, pour l'affoler, la pensée de Geneviève, il la chassait : et il écoutait le vieillard assidûment. Celui-ci disait encore :

— Il est mort le 21 février 1677, le samedi devant le carnaval. Il demeurait, tout près d'ici, chez les bons Van der Spyck. Ce jour-là, il ne paraissait pas plus malade que jamais. Il avait quarante-cinq ans: mais il était de constitution faible et vivait de régime. Van der Spyck et sa femme allèrent au sermon. Peu de minutes plus tôt, ils causaient avec Spinoza, lequel les engageait à suivre leur coutume et, quant à lui, fumait une pipe de tabac. Lorsqu'ils rentrèrent à la maison, Spinoza, sur son petit lit dur, était mort... Dame! il avait reçu un médecin : le gaillard se sauva, par le bateau de nuit, ayant chipé un ducaton et un couteau à manche d'argent... Ces gens-là, tu sais!... Spinoza, en mourant, laissait, avec ses hardes, un peu de livres, des estampes, des morceaux de verre poli, les instruments qui servent à polir le verre. Le tout, à la vente, rapporta quatre cents florins treize sous. Avec cela, on paya le barbier, le prieur d'enterrement, l'église, les taillandiers, le notaire. Tout ça fut fait bien proprement. Et il ne resta rien de monsieur Benoît de Spinoza, sur terre. Il y avait passé délicatement. Après sa mort, toute sa trace fut effacée. Il n'avait nui à personne. Et il n'avait non plus servi à personne. Simplement, il prêtait sa tête aux idées; et il écrivait les idées, pour qu'après sa mort les idées ne fussent pas sans gîte : elles sont dans le livre.

Ils arrivèrent au Vivier. L'air était doux, les architectures et l'eau composaient un aimable décor en grisaille. Il y avait là une harmonie heureuse, un juste équilibre des objets, un accord des nuances, une jolie ampleur des lignes, qui invitaient l'âme au repos et au loisir. L'Alchimiste et Michel s'assirent sur un banc. Michel ne résistait pas au charme fin du lieu et de l'heure. Mais l'Alchimiste, obstinément, parlait de Spinoza, citant les dates, relatant les faits authentiques de telle sorte que chacun devînt un emblème et un exemple. Il cédait à la force évocatrice des souvenirs et il prêchait, en outre, son disciple mal commode : il lui organisait une religion pour la solitude. Michel songeait :

« Ils ont leurs saints, comme les autres; ils ont leurs petites chapelles et leurs dévotions; ils ont leurs légendes, leurs vies des saints, leurs évangiles, leurs litanies... »

Il le constatait; mais il ne refusait pas cette piété qu'on lui offrait. Soudain l'Alchimiste, concluant tout haut des pensées qu'il avait remuées tout seul, s'écria :

— Il s'était bien dompté!... Encore, celui-là, ne fut-ce qu'un philosophe : on pouvait se passer de lui. Mais toi, Michel, toi, un savant, ce sera sublime!...

Michel ne se tint pas de sourire, comme si, emporté par son zèle, l'Alchimiste avouait ses intentions édifiantes.

XXI

Ils partirent pour Amsterdam.

Ils y arrivèrent au crépuscule, quand la ville était rouge, noire et dorée. Ils longèrent des canaux où l'eau coulait à peine, sans reflets, sans couleur, sans limpidité; il y tombait des feuilles, qui s'en allaient, petites escadres mortes avec lesquelles jouait la nonchalance de l'eau.

Le lendemain matin, de bonne heure, ils sortirent. Il pleuvait; plutôt, il bruinait, d'abord : l'eau des canaux montait en un brouillard qui se mêlait avec le ciel bas. La grande ville s'y dessinait comme un fantôme de la Bible. Il y avait de grands navires qui s'en allaient, on ne savait pas où, pareils à des ombres glissantes : on ne savait pas où, vers l'Inde et ses ports de soleil, vers les lointains splendides, par les mers magnifiques. Et, dans le port, il y avait une étrange odeur d'épices, de pacotille orientale.

Par les ruelles et les ponts dossus, l'Alchimiste mena Michel jusqu'à la Waterloo-Platz, qui autrefois s'appelait le Burgwal et où naquit Baruch de Spinoza, parmi des juifs, négociants heureux.

— Voici, mon petit, la maison. Ce n'est plus elle; c'est une autre, qu'on a bâtie à la même place. Mais, enfin, le petit Baruch est né ici, en ce point exact de l'univers. C'est un hasard, que veux-tu? Sa race venait d'Orient; puis elle avait prospéré au Portugal; puis elle aboutissait, après ses péré-

grinations, ici, de telle sorte qu'il n'était pas un homme d'ici plus que d'ailleurs. Et il écrivit en latin : cette langue morte et universalisée convenait à celui qui n'était pas d'un pays. Tout de même, il eut à se tirer du ghetto! Il se promenait ici où nous sommes, son cartable sous le bras, sa bible. Et il pouvait rencontrer un garçon qui ne demeurait pas loin d'ici, Rembrandt. Évidemment, ils se rencontrèrent. Je crois qu'ils ne le surent pas. Ils auraient eu pourtant des choses à se dire, ces deux-là!... Et d'autant plus que Spinoza aimait les estampes... Ils n'ont pas su qu'ils se rencontraient : la destinée est une folle, qui gaspille tout.

Ils allèrent à la synagogue des Portugais. Un bedeau, qu'ils interrogèrent, parut ne rien entendre à ce Spinoza qu'on lui désignait. A sa mimique et à son balbutiement confus, on voyait qu'il ne demandait qu'à être officieux; mais, ce « Spinóze », dont il marquait le nom d'un fort accent, ce « Spinóze », non, il n'avait rien à en dire; non, non... Il avait l'air désolé, plus malicieux encore. Et l'Alchimiste, en français, langage incompréhensible pour ce drôle, l'injuria :

— Sale canaille, tu sais très bien qui c'est!.. Mais tu le détestes encore, tu le renies et tu venges tes vieux rabbins...

Michel crut que recommençait la querelle de la philosophie et de la synagogue.

Devant la synagogue, il y avait une grande cour, encadrée de murs, comme un parvis de citadelle. Quand l'Alchimiste et Michel sortirent, une horde les assaillit, une horde mendiante, humble et insolente, qui baragouinait, ricanait, grouillait. D'où était venue cette bande? Tout à l'heure, on ne la voyait pas. Mais, maintenant, cela sortait des coins de la cour, comme des ribambelles de cloportes; cela se dépêchait, boitillant, sautillant; cela montrait de vilaines misères, des moignons, des plaies, des bras desséchés, plus minces que des baguettes de bois mort et au bout desquels pendaient de grosses mains gourdes; cela pullulait; cela était de la pourriture vive sous de sordides haillons; cela s'inclinait, saluait; des bouches hideuses, baveuses s'approchaient et voulaient baiser l'étoffe des manches, toucher les mains des bienfaiteurs. Michel eut peur de ces contacts; il lança des piécettes : et la horde, batailleuse et vile, se ruait sur l'aubaine. L'Alchimiste, lui,

menaçait de sa canne et bougonnait. Il invectivait contre une
narmaille immonde qui l'avait pris à partie et, avec des façons
piteuses, tirait les basques de sa redingote. Pour se délivrer
le ces horribles bêtes, il fallut foncer en avant, écarter les
plus hardis, s'arracher à des doigts prenants, bousculer des
poussées compactes. Mais, à la porte de la cour, la horde
s'arrêta, continua son papotage d'indigence active et resta
chez elle, docile héréditairement à l'habitude du ghetto.

Tandis que l'Alchimiste s'ébrouait et vérifiait qu'on ne lui
avait volé ni sa bourse ni sa montre, un adolescent passa, de
bonne maison juive. Il était habillé de noir ; il portait sous son
bras des livres et, de la main droite, manœuvrait gauchement
une petite canne. Il faisait de grands pas. Il avait le visage de
sa race, maigre, au long nez et aux lèvres fortes, la lèvre infé-
rieure soulevant l'autre. De son chapeau trop enfoncé sor-
taient de longues mèches de cheveux noirs. Il ressemblait à un
jeune homme et à un vieux rabbin. Quand il vit les chré-
tiens se dégager difficilement de la horde, il eut honte, baissa
les yeux, pressa le pas.

— Regarde-le, — dit l'Alchimiste : — pauvre petit, peut-
être fier !... Je me figure notre Baruch cheminant ainsi, sur
ses dix-huit ans, bien sage, dégoûté de la synagogue, tour-
menté de sentir en lui quelque chose de fraternel avec ce qu'il
méprise. Alors il ne s'était pas encore élancé hors des Écri-
tures. Il épiloguait avec la Bible, se heurtant aux versets et,
parfois, s'échappant au long des commentaires... Pauvre petit !
Crois-tu qu'il a dû donner des coups de coudes et être vif,
adroit, volontaire, pour se sauver de là, comme nous de cette
horde malpropre et bavarde ! Il s'en est tiré, tout de même !...
Et c'est ici, tiens, à peu près ici qu'un jour un juif l'accosta,
un fanatique, et le frappa d'un poignard. Le justaucorps
en fut troué. La chair n'eut rien. Mais Baruch alors sentit que
sa race le haïssait et qu'il était chassé de la vieille commu-
nion juive. Il était délivré ; mais, d'abord, il sentit seulement
qu'on le chassait. D'autres n'allaient pas l'accueillir. J'estime
qu'il souffrit amèrement. La solitude, qui est une grande
merveille, ne plaît pas dès le principe. Et je le vois qui ne
sait plus que faire, ainsi éconduit par les siècles de sa race,
tout seul déjà, tout seul !...

Michel répondit :

— Je le plains !

L'accent de mélancolie qu'il y eut dans ces mots, la détresse qu'ils signalaient émurent l'Alchimiste. D'ailleurs, il guettait Michel et, s'il avait mené son propos jusqu'à cette allusion, ce n'était pas maladresse. Il voulait que Michel eût conscience de la leçon, la prît pour lui ; et il voulait aussi savoir où en était Michel, qui parlait peu.

Il répliqua, rudement :

— Tu verras, ce n'est qu'un temps à passer. Tu verras.

— Toute la vie n'est qu'un temps à passer, à user, — répondit Michel.

Et il songeait à la pierre qui recouvre les os poudreux de Spinoza, dans l'église des calvinistes.

— A user noblement ! — riposta le vieillard. — A user pour la science, jour après jour, sans relâche...

A la fin de l'après-midi, l'Alchimiste et Michel se promenèrent encore, par les rues d'Amsterdam, au bord des canaux. Michel regardait l'eau morne réfléchir pareillement et les maisons et les navires, composer avec ceux-ci et celles-là des paysages renversés et immobiles où se confondaient, pour un peu de temps, la vie casanière et la vie errante, la patience et la folie ; de jolis paysages, qu'animaient à peine les moires lentes de l'eau. Comme il voyait, à la surface des canaux, l'image aussi nette que les objets, il se disait que le monde est dans la pensée où il se mire, aussi véritable que dans la réalité ; là-dessus, il bâtissait un idéalisme auquel bientôt le faisait renoncer la fortuite rencontre d'un autre symbole : car il ne dirigeait pas sa rêverie et, las, il la subissait.

Il lui sembla que les navires tiraient durement sur les amarres. Les anneaux des quais grinçaient. Dans les mâtures, les poulies, les cordages avaient parfois l'air de gémir : on entendait un petit cri pareil à celui d'un oiseau que des mains retiennent et qui veut partir. Michel ressentit la captivité des navires, leur désir exaspéré du voyage, la tourmentante folie qui les empêche de goûter jamais le repos. Et il se dit que les navires, vieux vagabonds, réussissaient à n'être nulle part : ils avaient trouvé ce remède à leur nostalgie infinie.

Au jour tombant, l'eau, dans les canaux, fut malade. Il y

ut des lueurs aux vitres qui se reflétaient sur l'eau noire, sur 'eau lourde et huileuse, sur l'eau dont les plis avaient la ouleur du plomb, puis de l'étain, puis de l'argent, puis où ombaient des trésors de perles magnifiques et des paillettes nulticolores.

Ensuite, le silence passa sur l'eau dormante des canaux, omme un oiseau de nuit dont battent les ailes courtes, à etits coups précipités.

Et ensuite le silence fut là, sur les canaux, comme un parum dans les environs d'une fleur.

Auprès des phénomènes de la lumière et de l'ombre, Michel romenait une susceptibilité malheureuse. Et l'Alchimiste le aissait teinter de sa mélancolie un paysage qui, du reste, s'y rêtait complaisamment. Il n'avait pas résolu de le guérir tout l'abord ; et il respectait aussi un émoi qui ne lui était pas, en out son détail, intelligible.

Dans le quartier juif, où ils retournèrent, il y avait une vive animation. C'était le jour du marché, sur le Burgwal. Un étonnant marché de ferraille, de vieux habits, de vieux objets quelconques, chaises branlantes et dépaillées, bat-jour défraîchis, coiffes de chapeaux périmés, fleurs en étoffe, et des patères, et des fourneaux défoncés, des broches à rôtir que la rouille avait rongées et déformées, casques de théâtre, cuirasses cabossées, tout cela pêle-mêle, des oripeaux, des loques de velours et de satin, dorures ternies, un ramassis de ce qu'on jette, un bric-à-brac des épaves de la vie, un grand cimetière de ce qu'abandonnent la coquetterie, la pauvreté, la vulgarité quotidienne. Toutes ces choses avilies, de qui s'étaient retirées les âmes attentives ou falotes, gisaient dans un désordre injurieux. Elles composaient, avec leur bigarrure sordide, une couleur de bronze riche et que rehaussent des éclats de pourpre et d'or.

Au milieu de tout cela, errait une populace rapide, preste et babillarde. Il y avait de la chicane autour des loques soulevées, marchandées, lâchées avec dépit, reprises, disputées ; il y avait des astuces, des feintes, des victoires. Et quelle agitation ! Des gestes de marionnettes sèches qui, à force de se dépêcher, feraient tous leurs mouvements à contre-temps. Et quel entrain persévérant, pour la dispute d'intérêts dérisoires !...

Ces juifs étaient de provenance variée. De la Judée ancienne, leurs familles avaient émigré n'importe où, subissant les tribulations des peuples qui les adoptaient bien ou mal, s'enrichissant des hasards de l'amour et du climat, gagnant à leur type des caractères imprévus, des beautés ou des tares, des singularités de toutes sortes et gardant, malgré les métissages, les signes permanents de la race, et puis lançant, en fin de compte, sur une place du vieil Amsterdam ces échantillons qui résumaient une multiple et séculaire aventure. Les teints blêmes, basanés ou olivâtres, les cheveux qui se plaquaient sur les tempes comme si une pommade les y collait, ou bien qui retombaient en papillotes souples, ou bien qui frisaient et moussaient en légère crème blonde sur les fronts étroits, les barbes de vieux patriarches, les mentons glabres, les yeux très noirs et d'autres qui semblaient avoir déteint, d'autres qui étaient presque violets entre les paupières courtes et rouges, les hommes qui, avec de grands pardessus, se faisaient des robes de la Bible, d'autres qui portaient comme un déguisement des jaquettes étriquées, les femmes grasses, lourdes, souvent belles parmi les gaillards maigres, efflanqués, cette humanité de rencontre avait des disparates analogues à celles de ce marché de toutes désuétudes ; elle n'était pas moins éparpillée, nombreuse, absurde ; elle n'était pas moins unie dans une tonalité ardente et complexe.

Et le papotage de tour de Babel se résolvait en une criaillerie moqueuse, quémandeuse, violente, qui avait ses hauts et ses bas, ses flux, ses reflux, ses poussées, ses fatigues.

Tout à coup, dans la foule négociante, il se fit de singuliers mouvements. Des gens allaient et venaient, courant, jetant aux groupes une nouvelle. Des transactions s'arrêtèrent net. Il y eut, vers le quai, des galopades ; puis, les traînards ayant rattrapé les plus prompts, la place fut vide.

L'Alchimiste et Michel ne comprenaient rien à cet exode subit. Ils virent les marchands et les acheteurs se ruer sur le parapet du canal ; les uns y grimpaient ; les autres, dans les créneaux que ceux-là formaient, s'avançaient à qui mieux mieux, tâchant de voir, jouant des coudes, tendant leurs fines têtes curieuses. L'Alchimiste et Michel s'approchèrent et surent

qu'il était tombé à l'eau, dans le canal, un juif; — évidemment, tel juif que cette foule connaissait et dont le nom passait de bouche en bouche. — Tous regardaient, épiaient l'eau grise, l'eau perfide sur les terribles profondeurs de la vase, l'eau où les becs de gaz qui s'allumaient traçaient de longues traînées jaunes, l'eau du soir, morne et opaque.

Il arriva des barques : elles marchaient sur l'eau, avec leurs rames pareilles à des pattes, et semblaient de grandes araignées qui se hâtent. Les sauveteurs fouillaient, à coups de perches, la masse de l'eau ; ils enfonçaient, de-ci, de-là, des harpons, lançaient des cordes au bout desquelles des pierres se balançaient, qui, en touchant l'eau, l'éclaboussaient et puis y disparaissaient. L'eau, égratignée, griffée, déchirée, se cicatrisait vite ; le linceul d'eau, qu'on essayait d'écarter, se refermait obstinément sur le mort.

Cette pêche sinistre dura longtemps. Les assistants ne s'en allèrent du parapet qu'un à un, lentement. Et, derrière les rangées d'hommes qui ne bougeaient pas, qui suivaient la recherche du cadavre et se taisaient, il y avait, de place en place, des femmes accroupies, qui balançaient de droite et de gauche leurs corps pesants, et qui débitaient une jérémiade indéfinie.

— Regarde-les, — dit l'Alchimiste à Michel ; — c'est de là (et il désignait la maison du Burgwal), c'est de là que notre Spinoza est parti, traversant ces foules d'épouvante, pour aller s'installer dans les idées pures. Quel chemin !...

Michel frissonnait. Ce qu'il avait vu lui laissait une impression de désespoir. A toutes les images de désolation qui défilaient devant lui, comme des symboles énigmatiques et persuasifs tout de même, se mêlait, selon le vœu de l'Alchimiste, le poignant souvenir de Spinoza. Michel le voyait parmi ces foules, et qui s'écarte d'elles ; mais elles l'accompagnent et il ne s'en délivre pas sans peine. Il s'écarte d'elles ; mais il en garde, aux plis de ses vêtements, l'odeur. Et il ne se débarrasse pas de leur ressembler par les traits de son visage, même quand il s'est arraché fortement à leur voisinage, même quand elles l'ont chassé...

L'Alchimiste, en retournant à l'hôtel, dans l'ombre sournoise du crépuscule, disait :

— Il leur a bien échappé. Mais, d'abord, ils le tenaient bien!... Tu as senti comme ils le tenaient, là-bas, à la synagogue, par les liens serrés des Écritures, par l'image séculaire des rites, l'habitude familiale, le souvenir enfantin des offices, le prestige des rabbins, la peur des rancunes toutes prêtes, et puis enfin la jalousie, l'orgueil humilié, l'orgueil tout de même, d'une collectivité de hasard, qu'on persécute et qui résiste avec entêtement. Il s'en allait, par la seule force de son génie. Mais il était encore attaché. Le poignard de l'énergumène, qui lui a troué son habit, a coupé en outre le lien... Brave énergumène!

L'Alchimiste riait. Et Michel, qui retournait à lui-même, comparait, en son aventure, l'Alchimiste à cet énergumène : il l'avait, lui aussi, détaché de son Église.

L'Alchimiste continua :

— Seulement, ce n'est pas pas tout. Il y avait encore, pour l'enchaîner, cette diablesse de petite Van den Ende. Pas bête! Elle savait le latin et la musique. Elle prit, avec son latin, le cerveau du jeune Baruch : le latin, qui avait l'attrait du libre paganisme... Et je crois qu'avec la musique elle sut l'attendrir... Il fut amoureux d'elle. Mais elle préféra, par bonheur, ce Kerkering, natif de Hambourg, qui lui avait donné un collier de trois cents pistoles... Je me la figure, cette petite, pas bien jolie, maligne, à la fois savante et femme. Oui, oui, de la conversation, du corsage, une peau blanche. Elle se décollète et elle a, sur sa jeune gorge, les perles de Kerkering; elle en est fière et Baruch est jaloux. Elle excite sa jalousie, sans plus de méchanceté, mais selon le jeu des femmes. Il est encore plus jaloux qu'amoureux; il n'a point de plaisir. Mais il a mieux, pour être ému : le désir et la peine.

Michel, éperdument, songeait à la petite Van den Ende. Il la voyait pareille à la *Fiancée juive* de Rembrandt, potelée, fervente et contente de quelques bijoux. Il la voyait jeune et un peu lourde déjà, ingénue et pourtant rouée, alarmée d'amour et munie pourtant des malices de la race, disgracieuse et qui a cependant, avec son effort pour être gentille, quelque chose d'attendrissant.

— Ces petites-là — dit l'Alchimiste — ont de quoi vous prendre et vous garder, par la double concupiscence du corps

et de l'esprit. Dans le bric-à-brac de cette juiverie, cette fille était charmante et portait bien son collier de trois cents pistoles. Et alors il était perdu, notre Baruch, un peu poitrinaire déjà, excitable et à qui sa continence faisait du bruit dans les oreilles... Mais il y eut, cette fois encore, le coup de couteau de la délivrance. En plein cœur!... Le coup de couteau, ce fut le mariage de la petite Van den Ende, qui épousait ce donateur de Kerkering. On ne peut pas être là, pour ces choses : il s'en alla... Il était libre.

Et Michel unissait, en pensée, la vie qu'il venait de quitter et la vie qu'avait quittée, en fuyant Amsterdam, Baruch de Spinoza. Elle lui apparaissait, sa vie à lui, tumultueuse, bruyante, féroce et ridicule. Et il l'exécrait; mais il sentait aussi combien était difficile et déchirant l'arrachement, combien était vaste et vide la liberté. Il languissait et il avait envie de crier.

XXII

Ils allèrent à Rijnsburg. C'est là que l'Alchimiste avait résolu d'installer Michel et de le laisser, tout seul, avec sa tâche à faire, selon l'exemple de Spinoza.

Ils furent dans un grand paysage d'air et de vent. Le ciel était magnifique, avec les abondantes volutes de ses nuages, qui roulaient, voguaient et qui ressemblaient aux escadres, empanachées de voiles, des anciens tableaux de marine. Ils se cabraient sous l'effort de la tempête; leur proue émergeait, large et ronde, ornée d'emblèmes en relief. Des escadrilles de petites nuées allaient plus vite, croisaient d'un bord à l'autre. Et puis, le combat naval des flottes aériennes se perdait dans une confusion pareille à celle des fumées qui jaillissent des canons et emplissent bientôt l'atmosphère; ou bien l'on eût dit que frégates et caravelles avaient gagné des horizons de brume et de néant.

La fraîche vivacité de l'air plut au visage de Michel et à ses mains qu'une sorte de fièvre chauffait. L'Alchimiste aussi l'aima; et il ôta son chapeau pour la recevoir sur le front. Après les bousculades et les vacarmes d'Amsterdam, ils goûtèrent la paix de Rijnsburg, petit village emmitouflé de silence.

Et l'Alchimiste disait :

— Écoute!... On entend le silence.

Il ajouta :

— Comme c'est tranquille!... Je ne crois pas qu'il y ait sur terre un autre village plus calme.

Michel y consentait; et il avait l'impression d'entrer enfin dans le repos. Sa tête se dégageait; ses membres se détendaient. Il éprouva, pendant quelques minutes, un peu d'apaisement. Il crut que, bientôt, s'il pouvait s'asseoir, être seul devant une feuille blanche, avec une plume, tracer des chiffres, ou des mots, ou de vagues figures de géométrie comme on en dessine quand on pense à autre chose, il classerait les éléments de son chagrin, il les mettrait en ordre et s'arrangerait pour vivre à côté d'eux à peu près doucement.

Mais l'Alchimiste, qui était infatigable, lui dit :

— Nous irons premièrement voir la maison de Spinoza. Ensuite, nous chercherons un logement pour toi. Et puis, mon cher petit, je m'en irai, parce qu'il est temps que je rentre chez moi, tout de même. C'est assez de vagabondage, pour un vieux bonhomme!

Ils avaient laissé à la petite gare les bagages de Michel, la valise de l'Alchimiste. Ils s'informèrent; et ils ne trouvèrent pas facilement cette maison de Spinoza. Ils se trompèrent de route, allèrent plus loin qu'il ne fallait, revinrent sur leurs pas. Les chemins étaient glissants, à cause de la boue et à cause des feuilles de choux qui les jonchaient. Une odeur fade montait de ces choux et se mêlait à une odeur de vase qui arrivait de mares stagnantes où s'étaient immobilisés des canaux.

Du reste, pendant leurs longs détours, ils ne rencontrèrent presque personne. Ils se demandèrent où étaient bien les paysans, qu'on ne voyait ni dehors ni dans les petites maisons basses dont les portes, larges ouvertes, montraient de jolis et propres intérieurs, avec de la faïence peinte et luisante, avec des brocs de cuivre et d'étain, avec de l'ombre douce et des clartés discrètes. Ainsi le silence était parfait. Et il régnait sur tout ce paysage, auprès de sa sœur l'immobilité.

Il n'y avait de mouvement qu'au ciel, où les nuages n'en finissaient pas de dérouler leurs lents voyages, leurs fantas-

magories merveilleuses, leurs ressemblances extravagantes et sans cesse renouvelées.

L'Alchimiste, qui regardait tout cela, dit à Michel :

— C'est ici qu'il vint, après les deux coups de couteau.

Il ajouta :

— Le souvenir d'une petite Kerkering, née Van den Ende, se dissipe, en un tel lieu, comme ces nuées que tu vois.

Il avait l'air de trouver cela bien facile et tout naturel. Michel songeait à Geneviève, dont le souvenir serait persistant.

La maison de Spinoza les émut, la maison qu'il habita et dont il occupa deux chambres, l'une pour le travail de la pensée, et l'autre pour le travail mécanique. Celle-ci, avec le toit qui descend en soupente, faisait, au rez-de-chaussée, une sorte de grenier ; mais on avait, sous les pieds, la terre nue.

Et voici l'établi où il s'asseyait pour polir ses verres de lunettes. C'est un long meuble en bois : — le banc, l'appui pour les coudes, la roue, la vis, la pédale. — Et il s'asseyait là, petit et maigre ; il se penchait là, pour travailler bien, exactement, pendant que la subconscience veillait à des métaphysiques. Son pied, sur la pédale, était diligent. La planche est usée, par sa chaussure ; l'appui est usé, par ses coudes ; et la roue ne tourne plus, depuis que, lui, on l'a mis, à l'Église Neuve de La Haye, sous une dalle... Comme on le devine sans peine et comme on le voit, si assidu, qui s'incline vers la besogne et parfois se redresse afin de vérifier la transparence et la juste épaisseur du cristal, la concavité des surfaces ou leur convexité ! Mais la pédale rythme une pensée qu'on ne devine pas, une pensée qui va trop loin, d'un vol trop vigoureux pour qu'on l'attrape, une pensée qui même donnerait de trop vifs coups d'ailes, s'il ne savait la maintenir dans les voies de la dialectique. Le battement de la pédale rythme continûment les coups d'ailes de la pensée.

Et l'établi de Spinoza parut, à l'Alchimiste et à Michel, une relique aussi auguste, vénérable et sainte que serait, pour des fidèles, l'autre établi, celui auquel travaillait, durant les jours de Nazareth, le fils selon la chair du menuisier Joseph, Jésus l'apprenti.

Puis, quand il avait assez longtemps tourné sa roue, quand

sa pensée avait assez longtemps battu de l'aile, Spinoza revenait à cette chambre où étaient, avec son lit, ses livres, sa table, son écritoire. Alors il notait les divers épisodes de sa dialectique, les péripéties de logiques séries qui, des axiomes, descendaient aux théorèmes successifs, à leurs scholies et à leurs corollaires. L'axiome était, en sa nudité, plus beau; les derniers corollaires avaient un agrément plus nombreux et joli. Et il se réjouissait de voir fleurir les rameaux divers de l'idée, jusqu'à devenir peu à peu pareils à la réalité apparente des choses, qu'il suffit de regarder pour la trouver abondante et merveilleuse. Ensuite il remontait le cours des séries, afin d'échapper aux séductions éparpillées des corollaires et de se réfugier dans l'austère silence de l'axiome.

Quelquefois, il se mettait à sa fenêtre ou bien, par les vitres fermées, il voyait le paysage.

— Il avait, quand il arriva, — dit l'Alchimiste, — vingt-huit ans!... Et il venait d'être amoureux de cette fille qui était si blanche, savante et potelée!... Il avait vingt-huit ans; et il s'enferma ici!...

Oui, quelquefois il se mettait à sa fenêtre. Mais plutôt, à travers les vitres fermées, — la fenêtre est toute petite et les vitres n'étaient ni régulières ni bien transparentes, — il voyait ce paysage, cette plaine de choux, si monotone qu'un chou violet, dans la quantité des choux verts, est le seul amusement du regard. Il y a, là-bas, Katwyck-sur-le-Rhin, village, maisonnettes dans les arbres; plus loin, Katwyck-sur-la-mer, devant le large espace de la mer et du vent. Les yeux du reclus n'allaient point à ces distances. Après les choux, ils ne voyaient qu'une ligne de peupliers derrière laquelle passait, de temps en temps, la voile d'un bateau; ils ne voyaient que le haut de la voile, parce que le bord des canaux est longé par des remblais.

Et voilà tout ce qu'il voyait, si l'on ajoute des changements délicats et nuancés que le jeu de la lumière et de l'ombre multiplie, avec richesse et goût, à la surface des plus modestes paysages.

— Alors, — dit enfin l'Alchimiste, donnant sa conclusion à la muette pensée qui occupait lui et Michel, — alors, il travaillait, faute de mieux... Faute de mieux, pour sa concupiscence; et, pour la liberté de l'âme, il n'y a pas mieux!...

Ils sortirent. Sur le seuil, il s'arrêtèrent, un instant. Et l'Alchimiste dit encore :

— Parfois il venait ici, prendre l'air et fumer une petite pipe de tabac… Je ne sais pas quel tabac c'était; j'imagine, du tabac fort, apporté par les gros bateaux d'Amsterdam, avec les charges d'aromates, et qui devait sentir l'Orient, les pays étranges où l'on n'ose pas aventurer son esprit… Ou bien il cherchait des araignées; il les mettait en présence et il les regardait se battre. Il n'était pas méchant; mais le combat des araignées lui donnait l'occasion de rire, parce qu'il ne pensait pas qu'on pût rien changer à l'ordre de la nature et il avait pris l'habitude philosophique de considérer comme nécessaire ce qui est réel : donc il s'en amusait, ayant volontiers de la bonne humeur et sachant, une fois pour toutes, que la nature est féroce… Ou bien il causait familièrement avec les gens du logis, à propos de tout ce qui est la matière d'un entretien courtois, et à propos de bagatelles. Un jour, son hôtesse lui demanda si, à son avis, elle faisait bien de suivre la religion où on l'avait élevée. Comme il ne prétendait pas à corriger cette bonne femme, il lui dit qu'elle faisait bien et que tout irait le mieux du monde si, en pratiquant la piété, elle menait une vie paisible et tranquille. Ah! mon petit Michel, tout est là. Et, maintenant, allons chercher ton logement. Le temps passe. Dépêchons-nous.

Ils trouvèrent, chez des villageois, deux chambres honnêtes, propres et qui donnaient sur le même paysage que la fenêtre de Spinoza. L'Alchimiste, avec ses poings, constata que le lit n'était pas mauvais. Il demanda une table meilleure, plus large, bien établie sur ses quatre pieds. Pour les repas, la villageoise les préparerait et les apporterait à Michel. Le prix de la pension fut convenu.

Puis l'Alchimiste dit :

— Tu ne seras pas mal du tout!… Il ne te faut pas grand'-place, pour ta besogne, ni beaucoup d'appareils. C'est la beauté de tes découvertes : elles sont exemptes d'artifice et parfaitement simples, comme la vérité!… Voilà. Maintenant, mon petit…

Au moment de partir, il était ému : il ne le dissimulait pas très bien. Même, avec le dos de sa grosse main, il essuya des

larmes qui lui chatouillaient les paupières. Michel le regardait avec chagrin. L'Alchimiste reprit :

— C'est bête!... Ah! je vieillis... Allons, Michel, mon petit Michel, viens m'embrasser!...

Ils s'embrassèrent tous les deux. Et Michel eut le sentiment d'assister, avec une angoisse véritable, à une scène qu'il ne comprenait pas tout à fait. Depuis son départ de Paris, il vivait d'une manière quasi-automatique, sans révolte comme sans volontaire adhésion à des fatalités qui le menaient et ne le persuadaient pas. Il n'était point abêti par les souffrances : sa pensée était aussi lucide et nette que jamais et aussi active; mais elle travaillait toute seule, indépendamment de lui, sans qu'il aperçût aucun lien entre cette pensée et lui. Tandis que cette pensée alerte travaillait, il était dans une sorte de marasme et d'engourdissement. La soudaine tendresse de l'Alchimiste l'éveilla, comme en sursaut. Il eut de grands yeux étonnés, éblouis, de même que si l'on avait ouvert une fenêtre de soleil, dans la chambre où il achevait de dormir.

L'Alchimiste éprouva quelque chose de ce genre, en dépit de la rigueur énergique avec laquelle, durant ces trois jours, il avait exécuté son plan, réalisé de point en point ses décisions, exactement accompli ses volontés minutieuses. Tout à coup, l'entrain lui manquait, l'entrain qu'il faut pour accepter la dernière conséquence d'un acte et pour conclure. Il eut un moment de faiblesse, à ne plus savoir s'il avait eu raison d'agir ainsi, à se demander si les résultats du poignant exil où il reléguait Michel vaudraient le sacrifice consenti, la responsabilité prise et tout l'effort d'une telle hardiesse. Alors, s'il avait vu Michel hésiter, Michel trembler devant la solitude où il le laissait, il l'eût empoigné par le bras et emmené, en lui disant : « Pardon. Je me suis trompé. Viens, je te reconduis chez toi : et veuille me pardonner!... » Mais Michel, qu'il observait avec une amicale compassion, ne fit aucun signe de désespoir. Michel n'avait pas la conscience précise de lui-même; et il se guindait plutôt que de céder à des transports confus.

L'Alchimiste s'écria :

— Donne-moi la main. Tu es magnifique!

Michel n'était pas magnifique. Mais il négligea de raconter qu'il ne l'était guère.

L'Alchimiste reprit :

— Alors, mon petit, travaille.

Il aurait voulu le bénir en le quittant, lui, vieux patriarche de la science et qui venait de consacrer un admirable néophyte. Un moine qui a coupé la chevelure d'un postulant n'est pas touché d'un mystère plus grave, d'une horreur plus sainte. Mais il a, pour y cacher son trouble et pour y mettre sa ferveur, les paroles latines de la liturgie : elles sont impersonnelles et ont la noble pudeur d'un symbole.

Au lieu de cela, Michel et l'Alchimiste n'eurent que le vain, timide et pauvre bavardage des séparations, les médiocres et inutiles mots qu'on dit afin de ne pas se taire et qui sont aussi des symboles, mais frissonnants, maladroits, mêlés d'allusions et lamentables; l'offre d'accompagner celui qui s'en va, le refus, les aphorismes d'une hygiène morale un peu rudimentaire, le ressassement des adieux et toute une hypocrisie de courage que démentent de menus gestes gauches, des bégaiements, des airs de deuil.

— Adieu, Michel. Porte-toi bien, mon petit!

— Adieu, maître.

Et le vieillard s'en alla. Il se ravisa et dit encore :

— Je commanderai qu'on t'apporte tes bagages.

— Merci.

— Ou bien, vaut-il mieux qu'on les prenne d'ici?...

— Peut-être...

— Mais non : je trouverai là-bas quelqu'un pour te les apporter. Ne bouge pas.

Ces vulgaires soucis occupèrent, tant bien que mal, les dernières secondes de leurs adieux.

XXIII

Demeuré seul, Michel s'abattit dans un grand fauteuil qu'habillait une housse de perse. Il avait en face de lui sa fenêtre, avec le paysage terne des choux et le ciel émouvant. Il ne sentit d'abord que sa fatigue. Il dodelina de la tête et bientôt laissa tomber sa nuque sur le dos du fauteuil.

L'éclat du ciel l'aveugla : il ferma les yeux. Il les ouvrit pour regarder sa chambre.

Un papier blanc, luisant, la tendait depuis le plafond jusqu'à de petites plinthes, dont la peinture imitait un marbre noir veiné de vert. Il y avait un grand bahut de bois sculpté ; il y avait un lit, avec ses amples rideaux de dentelle empesée ; il y avait trois chaises, de paille blanche, verte et rouge : il y avait, aux murs, sous verre, deux vignettes coloriées, l'une religieuse et l'autre galante.

Aucun de ces objets n'était extrêmement laid ; et cette juste simplicité, somme toute, valait mieux, pour contenter le regard, que le gros luxe composite de Paris. Cependant Michel s'attrista. Les larmes lui vinrent aux yeux et il s'amollit.

Tant qu'il ne fit que pleurer, ce fut bien : cette détente de son corps et de ses idées le reposa. Ainsi tombe la pluie, après l'orage, sur un jardin : et les plantes, qui étaient accablées, renaissent. Michel sentit renaître en lui son cœur.

Mais alors il eut pitié de lui-même, de son abandon, de son isolement. Il ne sut ce qu'il faisait en ce lieu écarté. L'image de Geneviève passa devant ses yeux ; et ses lèvres tremblèrent. Sa gorge se serra. Il ne put rester en place. Il se leva, ouvrit la fenêtre, s'appuya contre l'accoudoir et, devant le paysage désolé qui serait la contemplation de ses journées, il sanglota éperdument, et non à cause de ceci ou de cela : il ne dégageait pas de sa douleur les éléments divers et nombreux : mais, à cause de toute la vie, il se désespéra.

Des voix dans le corridor et des coups frappés discrètement à sa porte le saisirent.

— Entrez, — dit-il.

Et il tâcha d'avoir une bonne tenue de bravoure. On lui apportait ses bagages. Ce fut l'occasion de paroles, de réflexions, de cérémonies, l'hôtesse ne demandant qu'à l'aider pour l'arrangement de ses tiroirs, de ses placards. Il l'éconduisit avec bienveillance. Et il se mit à cette besogne.

Premièrement, il s'y appliqua, veillant à bien dresser la pile des chemises, la pile des mouchoirs. Et puis, à quoi bon? Il transporta, des casiers de la malle aux planches du bahut, les tas branlants et inégaux de ses vêtements.

Il trouva, au fond de sa malle, les quelques ustensiles de

chimie qu'il y avait placés. Hasardeux, incomplets, ils lui semblèrent une dérision. Pourquoi donc avait-il apporté tout ça?... Hélas! en quittant Paris, ne jouait-il pas la comédie lamentable d'aller ailleurs afin de travailler?... Ces fourneaux étaient pour le gaz; et il n'y avait pas de gaz à Rijnsburg. Éprouvettes, creusets, casseroles, autant de babioles. Dans une armoire de la chambre voisine, il déposa ce vain attirail de science abandonnée; et puis les livres; et puis les paperasses qu'il avait naguère couvertes de ses remarques ferventes. Tout cela, comme les épaves d'une science qui a fait naufrage!

Et pas de sirium! Il se souvint d'avoir laissé là-bas le coffret de fer où la précieuse drogue était enfermée. Ils s'aperçut des générosités folles où il s'était ruiné, le soir du grand renoncement, lorsqu'il donnait, en se sauvant, Geneviève à Pierre, le sirium à des malades, son bonheur à l'oubli. Et il ne le regretta point : son orgueil ne lui permettait point de reprendre, même en imagination, ses prodigalités. Il se haussa dans la certitude de sa volonté destructive et se violenta jusqu'à s'interdire le simple regret de ses cadeaux.

Mais le pauvre vieil Alchimiste qui l'avait tout à l'heure quitté, Michel se le rappela si drôlement qu'il en sourit. Le pauvre vieil Alchimiste qui avait cru enfermer dans une prison de science Michel et puis le sirium, Michel laborieux et le sirium complaisant, pauvre vieil Alchimiste, Michel avec amertume se moqua de lui, de sa crédulité, de sa naïveté. Il se moqua de lui, avec la méchanceté qu'il avait alors contre soi.

Car il était acharné contre lui-même; c'est lui qu'il sacrifiait, avec une sorte de rage, et c'est lui qu'il tuait lentement.

Lorsqu'il eut fini de ranger tout ce qui lui restait de sa vie, il monta au grenier sa malle et sa valise vides, rentra dans sa chambre et y connut son authentique solitude.

XXIV

Le lendemain matin, Michel, qui avait dormi lourdement, eut besoin d'air. Il ouvrit sa fenêtre. La plaine des choux fut

ensoleillée, un instant. Puis des nuages passèrent; puis le soleil revint et l'alternance continua, rapide, pendant des heures. Les yeux de Michel se fatiguèrent à regarder ces changements, si complets que le paysage, de minute en minute, n'était plus le même. Les ombres se déplaçaient; le clair et le foncé bougeaient et, à chaque endroit, se succédaient capricieusement.

Sa pensée, prompte à philosopher, trouvait là des emblèmes de doctrines, distinguait de l'insaisissable réalité les prestiges de l'apparence et cherchait, sous la multiplicité mobile des accidents, la substance éternelle.

Il sortit, comme s'il devait aller quêter, par la campagne, la substance que les accidents dissimulent. Ainsi l'on écarterait des broussailles pour attraper les racines; et ainsi l'on déchirerait un voile pour examiner le mystère qu'il recouvre.

Mais le voile de l'apparence adhère à la réalité; ou, plutôt, il y a, sur la réalité, des voiles en nombre infini, de telle sorte que celui qu'on déchire montre le suivant : on ne les déchire pas tous, et le dernier qu'on déchire n'est pas plus proche de la réalité que les autres, puisque l'infinité ne diminue pas. Et puis, entre les racines les plus profondément cachées et les fleurettes extrêmes que les broussailles portent à leurs sommets, il y a des chemins de sève, desquels on peut tracer le dessin; mais, entre la substance et l'accident, l'on ne sait pas quelle est l'attache, quel le passage...

Michel se promena par les sentiers, accompagné de son idéologie, consacrant au service d'une métaphysique opiniâtre le paysage et ses métamorphoses. Il arriva au bord d'un canal et vit trois chalands, larges, lourds et lents, dépourvus de voiles, tout chargés d'oranges. Des gaillards agiles, l'épaule appuyée sur des gaules qui plongeaient dans l'eau et se fixaient au fond du canal, marchaient courbés, d'un pas rythmé, sur les bordages. Les trois chalands avançaient, d'un mouvement continu, paresseux, et conduisaient selon la ligne du canal cette cargaison magnifique, odorante, sucrée, cette cargaison de soleil.

Il passa une péniche de chrysanthèmes. Et l'on eût dit que le canal avait fleuri.

Le beau temps rayonna. Les nuages s'étaient dissipés. La

umière, égale et tiède, s'installa et régna en souveraine ranquille. Et l'on eût dit que le voile des apparences n'allait plus bouger, dissimulant à jamais la substance ou devenant, i force d'immobilité, substance.

Le calme soleil consacrait l'apparence et la divinisait. Michel fut la dupe amusée de ces sortilèges. Il aima le beau emps et il en goûta la divertissante douceur. Il s'aperçut qu'il r prenait plaisir. Il eut peur de son plaisir, étant de nature atholique et, par un usage ancien, se méfiant des délices du orps, étant aussi de nature voluptueuse et redoutant la fugaité de ces coïncidences miraculeuses, les bonnes minutes. Mais il cédait à un charme plus fort que la crainte et le scruule. Même, il fut satisfait de songer que rien ne l'appelait illeurs, non, personne ni aucun travail, ni Geneviève ni le irium, et qu'il était admirablement libre. Au bout de ses bnégations, en récompense de ses renoncements et, bref, au erme de son désespoir, il recevait le don d'une frivolité eureuse.

Il souriait de se sentir bohème. Il lui semblait qu'il y avait, utour de lui, du badinage. Il croyait vaguement que la nature e prêtait à son jeu. Parmi les apparences, il cheminait avec récaution, attentif à un gracieux et fragile mystère.

Il rencontra un paysan et lui parla. Le paysan ne comprit pas et répondit en son hollandais. Michel ne comprit pas et répliqua en son français. Les deux langages se firent des poliesses, à plusieurs reprises. Et Michel éclata de rire.

Il rencontra une fille jolie ; elle portait des brocs de lait. Il ui sourit et elle le salua. Quand elle fut passée, il lui envoya les baisers, par plaisanterie.

Toute la matinée, il baguenauda. Ensuite, peu à peu, il essa d'être gai. Une sorte de chagrin tombait en lui, comme parfois une petite pluie sournoise et fine commence de tomber sans qu'on s'en aperçoive et a bientôt mouillé toute la campagne. Du reste, il n'y avait pas, autour de Michel, un seul motif à changer d'humeur. Le soleil continuait d'animer le paysage ; les heures continuaient leur ronde aimable, dans une atmosphère de bel automne. Mais il n'était plus accueillant pour les menues distractions de la route. Il s'ennuya. Et, même, il détesta de s'être éloigné, de telle façon qu'il eût

maintenant longtemps à marcher pour rentrer chez lui. Il désira d'être chez lui, de s'enfermer dans sa chambre : il subissait l'instinct qui fait que les animaux malades se cachent.

Quand il fut rentré, il déjeuna. Puis, il ne sut que devenir. Il se mit à sa table de travail, avec un livre, l'*Éthique* de Spinoza, que l'Alchimiste avait achetée pour lui, à La Haye, et lui avait donnée comme un bréviaire de solitude.

Il lut. Il ne demanda pas mieux que de se laisser conduire des définitions et des axiomes aux théorèmes et aux corollaires. Il était docile aux rigueurs de cette logique; ayant tout accordé à la substance, il ne refusait rien à Dieu ni à ses modes. Mais il éprouvait une difficulté perpétuelle à fixer son intérêt sur les formules sèches et insidieuses, qui ne révélaient pas tout d'abord leur plénitude et d'où les idées sortaient comme d'embuscades. Cette dialectique, claire et abstraite, contrastait avec ce qu'il sentait en lui de mélancolie abondante. Le malaise qu'il endurait finit par l'occuper mieux que les scholies mêmes où Dieu prend un peu d'étoffe.

Il ferma le livre.

Il était malheureux, jusqu'à s'en apercevoir au lourd découragement de ses mains. Il n'avait pas envie de remuer et, à rester en place, il languissait éperdument.

Il ouvrit, d'un geste machinal, le livre. Et il lut : *Celui qui comprend ses passions et lui-même clairement et distinctement aime Dieu...* Puis : *Cet amour de Dieu doit occuper l'âme au plus haut point.* Et puis : *Dieu est exempt de passions et il n'est touché ni de joie ni de tristesse.*

Afin de trouver le repos, Michel voulut aimer ce Dieu intelligent et impassible; afin de l'aimer, il tâcha de se connaître lui-même, et ses passions. Mais il n'entrevoyait en lui que trouble et confusion véhémente... *Il n'y a aucune passion dont nous ne puissions nous former un concept clair et distinct...*

« Oui, en vertu de tout ce qui précède, — songea Michel; — et je n'ai pas accepté tout ce qui précède pour marchander là-dessus. »

Et il s'appliqua davantage à démêler les éléments de sa douleur tumultueuse... *Il nous faut donner tous nos soins à connaître chacune de nos passions le plus clairement et distincte-*

ment possible : ainsi l'âme ira de la passion qui l'affecte à la pensée des objets qu'elle perçoit clairement et distinctement et où elle trouve un parfait repos...

« Un parfait repos!... »

Et, ainsi, la passion étant séparée de l'idée d'une cause extérieure et jointe à des pensées vraies, l'amour, la haine seront anéantis...

Cette promesse réconforta Michel. Et il se mit à chercher en lui-même la vérité de son chagrin. Il lui sembla que son corps souffrait avec son âme et que ses nerfs, ses muscles, son cerveau combinaient leur excitation frémissante avec une peine morale pour composer le total de sa misère. Il analysa le tourment, il en éparpilla les bribes. Et, comme il s'embrouillait dans la multiplicité subtile de tout cela, soudain se fit en son esprit la synthèse vive; il gémit :

— Geneviève!... Geneviève!...

Alors il sut tout et n'eut pas à chercher plus avant. Mais il ne trouva pas le repos dans l'idée de Geneviève. Et à l'idée de Geneviève se joignait, de la plus offensante manière, l'idée de Pierre Dauzanne. La jalousie de Michel commença de le torturer, non plus obscurément, mais avec de manifestes cruautés.

Il ne s'efforçait plus de connaître sa douleur : il s'efforçait de bien deviner, là-bas, Pierre et Geneviève. Il les poursuivait, il les surprenait, il entrait dans leurs cachettes, il pénétrait dans les cœurs de la maîtresse et de l'amant. L'amant et la maîtresse n'avaient pas de refuges où lui échapper: ils n'avaient pas d'hypocrisies qui le pussent décevoir; ils n'avaient pas de secrets l'un pour l'autre que Michel ne découvrît avec le flair aguiché d'un chien qui chasse.

Michel les voyait qui, après son départ, le lendemain, ou le soir même, — oui, le soir! — s'approchent l'un de l'autre, animés d'un pareil désir. Et Geneviève se laisse défaillir, Pierre la reçoit, Pierre la tient dans ses bras. Geneviève a la tête renversée contre l'épaule de Pierre; et Pierre, de ses grosses lèvres qui tremblent, lui baise la bouche ardemment. Elle sent la moustache et la barbe de Pierre... Ses yeux chavirent; elle est livrée à l'énergie câline de l'amant.

Michel passa ses doigts sur ses paupières et, de ses paumes, fit le geste d'écarter l'image.

L'image revint, cynique et obstinée. Parfois elle se faisait clémente, et puis elle redoublait de férocité. Pierre et Geneviève allaient à la promenade, tous les deux, comme des amoureux bien sages à qui suffit le bonheur d'être ensemble. Leurs pas étaient égaux, leurs démarches pareilles. Et Pierre parlait bas; Geneviève souriait. Geneviève, déjà emmitouflée de fourrures : elle avait sa casaque d'astrakan, son manchon que sa main gauche balançait.

— Geneviève, Geneviève! — murmurait Michel.

A cause des gens qu'on rencontre dans la rue, ils avaient une bonne tenue et Pierre ne prenait pas le bras de Geneviève. A cause des gens; et non à cause de lui!... Car ils l'avaient, lui, oublié aussitôt, évidemment. — Ah! combien Michel aurait souhaité que les gens fussent toujours là, les gens à cause de qui Pierre se tenait un peu éloigné de Geneviève! — Et Geneviève regardait devant elle, modestement, comme une petite femme très distinguée!...

Mais, à peine eut-il désiré que durât la promenade si raisonnable, par les rues et puis par les allées du Bois, — c'est la fin du jour, il y a beaucoup de monde dehors, à profiter de l'heure si douce, — les amants furent, comme par un détestable prestige, transportés au but de leur course... Oui, oui, chez Pierre, dans la chambre de Pierre!

Et Pierre, soudain, ferme la porte à clef. Les voilà seuls. Michel les voit... Ah! tout à coup, Michel se dresse. Il marche, il arpente sa petite chambre. Elle est trop petite : ses déambulations arrivent aux murs trop vite; il y buterait, si l'acuité multipliée de la subconscience ne l'avertissait de retourner sur ses pas et de s'éloigner avec la promptitude souple des bêtes féroces qui vont et viennent dans leurs cages. En manœuvrant, il évite les murs; et, en s'agitant, il empêche aussi les images de se fixer sur ses rétines. Il se sauve. Et il ne voit ainsi que des fragments d'images, par de brusques ouvertures de pensée.

Il voit cette gentille Geneviève en costume de nuit, les bras nus...

Michel est comme un fou que suivent des hallucinations, et il ne leur échappe que par la fuite. Parfois il s'arrête et regarde avec insistance n'importe quoi, la sculpture modeste

du bahut, la dentelle des rideaux. Il s'applique à démêler, parmi les fibres du bois, une veine claire ou foncée, qui se cache et reparaît, fait de nombreux méandres et s'anéantit, perdue dans l'épaisseur des planches. Ou bien, dans la dentelle, il compte les fils et les dégage de leurs nœuds : quand la piste lui échappe, il s'attache à une autre, qui bientôt l'aura dérouté. Il essaie d'occuper ses yeux avec une indifférente et manifeste réalité, de sorte que, pleins du dessin que font les veines du bois ou les fils de la dentelle, accaparés par la difficile recherche, ils n'aient pas de place pour les fausses et troubles visions. Il n'y réussit guère : la surface du bois réalise d'obscènes figures et les fils de la dentelle ont des enlacements de luxure.

Toute la journée, Michel lutta ainsi contre l'ignoble hantise.

Quand il se coucha, de bonne heure, il était si las qu'il dormit. Seulement, il s'éveilla, tourmenté par d'ineptes cauchemars. Il n'osa point se rendormir, alluma une bougie, vérifia qu'il n'était pas minuit encore et garda les yeux ouverts.

Il se sentait à peu près calme, depuis que sa chambre était éclairée. Mentalement, il énuméra les propriétés étranges du sirium ; et, puisqu'il n'avait plus de sirium pour instituer de nouvelles expériences, il résolut de classer les résultats acquis, afin d'en déduire les conséquences logiques : de cette manière, il userait la longueur de ses journées... Puis, sans nulle transition, mais avec une telle simplicité que le passage d'une idée à l'autre ne l'étonnait pas, il songea que cette nuit de sa dure insomnie était peut-être la première nuit de Pierre et de Geneviève. Pour que ce fût celle-ci justement, il y avait des arguments si persuasifs qu'à peine fallait-il les apercevoir, on leur cédait. Et Michel ne les eût point énoncés ; mais il en éprouvait la force convaincante. D'ailleurs, il ne protestait aucunement. Il ne chicanait pas avec l'évidence. Et il épiloguait sur tout cela sans presque souffrir, de la même façon qu'il avait eue pour se formuler nettement les singularités du sirium. Il continuait, sur le même ton de rêverie molle, une méditation qui peu à peu s'endormait, jusqu'au moment où Geneviève, dans les bras de Pierre, lui apparut, avec la blancheur de sa peau, avec son visage d'extase...

Alors il détesta les mains velues de Pierre, ses mains blondes

à cause des taches de rousseur et dont le poil, au soleil, était doré. Alors il cria.

Il se leva, ne pouvant plus tenir au lit. En robe de chambre, à sa table de travail, éclairé de sa bougie, il chercha furieusement cette page de l'*Éthique,* où Spinoza décrit les phénomènes de la jalousie. Ses doigts frémissaient, chiffonnaient les feuilles du livre. Et il lut; — ses yeux étaient brûlés par les lignes comme par des lettres de feu : — *C'est ce qui arrive le plus souvent dans l'amour qu'on a pour une femme: car celui qui se représente la femme qu'il aime en train de se prostituer à un autre homme est accablé de tristesse, non seulement parce que son appétit trouve un obstacle...* Il passa vite : ces mots-là n'étaient pas ceux que réclamait sa folie. Et puis il tomba sur les mots effroyables : *Mais, parce qu'il est forcé de joindre à l'image de l'objet aimé celle...* Les mots effroyables ébranlèrent dans ses oreilles un glas farouche, les mots que Spinoza semble avoir voulus cyniques, dégoûtants, immondes, les mots abjects... Et puis la colère aboutit au désespoir et à la tendresse malheureuse. *Ajoutez à cela que le jaloux n'est pas accueilli par l'objet aimé du même visage que d'habitude, nouvelle source de tristesse pour lui qui aime.* — Il y a donc de la tristesse encore dans la colère? et, jusque dans la fureur déchaînée, il y a donc de la tendresse encore? Michel le sentit.

Michel souhaita de raconter la torture qu'il endurait; il souhaita qu'on le plaignît un peu gentiment. Il ne s'accoutumait pas sans défaillance à être seul. Et il se mit à invectiver contre Spinoza. Il lui disait :

« Après que tu as eu écrit ces lignes-là, est-ce que tu t'es senti mieux? Est-ce que cela t'a fait du bien, d'aller jusqu'au bout de ta rancune?... Tu en voulais à Kerkering; et c'est toi que tu martyrisais, en jetant ta fiancée aux bras de ce garçon plus hardi que toi, ta fiancée toute nue. Et tu as écrit comment tu les voyais, tous les deux, cette petite Van den Ende avec le Kerkering. Tu l'as écrit volontairement, pour te venger. Est-ce que ta plume tremblait, en écrivant cela?... »

Il feuilletait le livre; et il disait encore en lui-même :

« Après les deux coups de couteau, lorsque tu arrivas tout seul ici, on ne sut pas ce qu'il y avait dans ton cœur malade, dans ta chair mécontente. Tu étais un homme doux et poli. Tu

étais ce maniaque étonnant, ce maniaque du rangement, ce collectionneur. Tu as fourré dans de petits casiers ta pensée et ta douleur. Après cela, tu allais mieux... Allais-tu mieux?... »

Et il arrivait à narguer Spinoza. Ensuite il s'endormit comme il put, dans son lit où il n'y avait pas de bonne place.

XXV

Les jours suivants, il tomba dans une sorte de langueur. Ce nouvel état lui fut moins pénible que tant d'exaltation.

Il était indulgent pour lui-même et, faible, ne se tourmentait plus. Il sortit peu. Le temps, avec ses lenteurs, cessa de lui être un mortel ennui.

D'ailleurs, il s'occupa d'organiser les heures de ses journées. Il regretta de ne pas avoir une besogne manuelle, une besogne quelconque et inutile. Mais quoi! l'inutilité parfaite, qui est, après tout découragement, la volonté suprême il la réalisait à merveille dans la combinaison de sa vie.

Il résolut de travailler dans les idées, de bâtir la physique et la métaphysique du sirium, posément, ligne après ligne.

Il relut ses notes anciennes, avec une assiduité raisonnable. Et il se demandait : « A quoi bon? » Mais il était satisfait de ne trouver aucune réponse à telle demande qui attriste une imprudente jeunesse et rassure un sage.

Les crises de la jalousie revinrent de temps à autre. Michel réussissait, non à les conjurer, mais à les adoucir. Les vilaines images furent moins fréquentes. Et, plus souvent, apparaissait une Geneviève toute seule, en costume du matin, qui va et vient dans la maison, qui ne fait pas de bruit et qui est, tout simplement, la Geneviève d'autrefois : elle est, depuis peu, une dame et elle apprend à gouverner chez elle. Michel la regarde. Il n'ose pas lui parler, non : elle n'aurait qu'à être soudain l'autre Geneviève, une autre, celle qu'il y eut un peu plus tard et qui s'impatientait facilement!... Michel la regarde; et il pleure : ses larmes ne sont pas amères. Il pleure doucement, et puis, il travaille.

Il décida de conclure à une théorie moléculaire qui fût conforme aux phénomènes bizarres du sirium. Il s'acheminait à

construire une physique imprévue et qui n'eût point pour principe l'égale transformation de l'énergie, puisque le sirium donnait une énergie qui ne l'appauvrissait point d'autre part. C'était, en somme, tout à refaire. L'ancienne hypothèse convenait à la totalité des phénomènes précédemment enregistrés, non aux phénomènes du sirium. Il fallait une hypothèse nouvelle, qui accueillît les phénomènes du sirium et les autres, afin que se reconstituât l'unité. Mais, là-dessus, Michel épiloguait.

« L'unité, — songeait-il, — c'est beau et c'est commode. Seulement, moi, je ne sais pas si l'unité est autre chose qu'un désir de l'esprit humain, mettons : un procédé de classement. N'importe, la science ne souhaite que de réunir la multiplicité dans l'unité. Il lui semble que la multiplicité est l'apparence, et l'unité la substance. Si elle se trompait, ce serait quasi-drôle : les savants feraient la besogne d'un Bouvard et d'un Pécuchet, qui rangent, qui classent... Ah! n'importe : nous travaillons pour la science. Et, puisque la science n'en demande pas davantage, eh bien, cherchons l'unité. Ainsi tout le monde sera content!... »

L'incertitude le menait à une sorte de nihilisme. Il n'en souffrait pas.

Son travail le détachait de la pensée de Geneviève. Comme jadis elle ne s'était point associée à son œuvre de savant, il ne la retrouvait pas au cours de sa besogne. Mais il lui arrivait souvent, à la minute où il ne travaillait plus, de la revoir et d'imaginer qu'elle se moquait un peu de lui. Il souriait, en signe de ne pas prendre tout cela fort au sérieux.

Quelquefois, s'il se promenait, elle l'accompagnait. Le long des sentiers, il lui parlait. Mais elle ne répondait pas beaucoup. Et, quand il se remettait à sa table, devant ses papiers, ses chiffres et ses noires écritures, il la quittait. Il devait la quitter, attentif aux heures qu'il avait fixées pour sa discipline. Alors il hésitait et il éprouvait des velléités de partir, de s'en retourner à Paris, voir Geneviève, réellement. Il lui dirait... Mais non : *Le jaloux n'est pas accueilli par l'objet aimé du même visage que d'habitude*... Alors, non!... Et il avait un peu de peine à reprendre le fil de sa dialectique. Il rétivait, comme un cheval qui ne s'est pas reposé assez longtemps. Et puis, il trottait,

sage, dans les brancards, ses œillères lui cachant les tentations des bords de la route.

Il pensa de moins en moins à Geneviève, ayant la tête occupée autrement. Il l'apercevait, de temps en temps; et il ne s'arrêtait pas à la regarder. Quand la rancune s'en alla, le souvenir ne dura guère. La jalousie avait succédé à l'amour : la jalousie, peu à peu, disparut: l'amour n'était plus là.

Il y eut un jour où Michel pensa pour la dernière fois à Geneviève. Comme il ne savait pas que c'était la dernière fois, il n'y prit pas garde. Et c'est ainsi qu'on laisse mourir auprès de soi des êtres chers, sans consacrer à leurs derniers moments une ferveur qui ensuite n'aura plus son occasion : ne sachant pas qu'ils vont mourir, on gaspille étourdiment la suprême grâce de leur présence. Mais ils meurent et l'on est averti de la faute qu'on a commise : on se repent. Michel ne fut pas averti. Ce fut, pour lui, comme quand un jour s'achève; et d'autres jours viendront.

Le souvenir de sa mère et de sa sœur, lui aussi, s'était retiré, sans faire de bruit. Le souvenir de l'Alchimiste, pareillement. Voilà comment Michel ne fut seul qu'assez longtemps après avoir cru l'être. Lorsqu'il le fut, il n'en eut pas une conscience nette.

Il ne parlait guère à personne. Avec son hôtesse, bonne femme exacte, il n'échangea que des propos de courtoisie quotidienne; et il n'avait pas de commandements à faire, parce que l'ordre de ses journées était réglé précisément.

Il travaillait. Il montait des phénomènes aux lois et il assemblait en lois plus générales des lois plus particulières. La mécanique du sirium le haussait à la notion pure et simple de la vie. Il fut dans la métaphysique.

De même que, jadis, à la messe de la cathédrale, tandis que l'orgue chantait la gloire du Fils, il concevait les hypostases et l'efficace vertu qui va du Père à l'Esprit par le Fils, maintenant encore il spéculait sur la trinité de la conscience, de la subconscience et de l'inconscience, — trois états de l'être; — et l'inépuisable fécondité du sirium était le symbole de l'inconscience fertile. Seulement, désormais, sa dialectique avait dépouillé le splendide vêtement du mythe. Elle était nue, ou presque nue, habillée à peine des mots qui adhéraient le mieux

à l'idée. Entre l'activité inconsciente de la matière et l'individualité pensante, il ne trouva pas d'autre différence que la mémoire. Elle lui suffisait; et il la prit comme un absolu. Il bâtit une métaphysique de la mémoire; mais, pour l'unir à une physique de la fécondité spontanée, il travailla. Il dépensa, au service de l'unité, des heures laborieuses.

L'époque où il constitua cette métaphysique de la mémoire est celle où il devint, quant à lui, le plus oublieux. Son individualité subit alors de singulières péripéties. Comme il ne songeait avec attention qu'à des idées qui n'avaient pas trait à lui et comme ses journées étaient dépourvues d'incidents, l'habitude lui vint de ne rapporter à lui-même rien de ce qui occupait son esprit. Il se désaccoutuma d'être heureux ou malheureux. Il fut, selon le vœu de l'Alchimiste, un endroit où les idées faisaient entre elles de la logique.

Du reste, il continua d'agir, au dehors, comme un autre homme. Il avait le même soin de sa mise, de sa nourriture, de son sommeil. Il regardait l'heure et ne manquait point à son règlement. Il répondait avec amabilité au bonjour qu'on lui disait. Il se promenait; et il marchait posément par les chemins, fidèle à son itinéraire et n'y cherchant aucun amusement.

Les semaines passèrent, puis les mois.

Arriva l'hiver. Michel demanda du feu.

Mais, ce qu'il faisait pour lui, ce n'était pas lui tout entier qui le faisait. Il y avait une partie de son intelligence qui s'était comme détachée de lui et qui veillait sur lui, à la manière d'une servante. Il ne s'en apercevait pas.

A travers les vitres de sa fenêtre, il aurait pu voir la plaine se couvrir de neige: il aurait pu voir, sur les vitres, geler de bien délicates arborescences de givre, des paysages de petits arbres aux rameaux lourds, et supposer que la ligne lointaine des peupliers s'était réfléchie là, y avait laissé son image, figée en glace fine; il aurait pu voir, à quelque distance, les gens aller, courbés, glissant sur le sol difficile, chargés les uns de bois mort, les autres de sacs, et formant, sur la campagne blanche, des kyrielles d'ombres noires. Il regarda tout cela; mais il ne le vit pas. Seulement, s'il sortait, il mettait son pardessus, relevait le col et fourrait ses mains dans ses poches : la servante secrète l'avait prévenu.

Il savait l'heure, et non le jour. Le changement de la saison ne lui donna point à se dire qu'il était là depuis longtemps. Il était patient : c'est qu'il demeurait dans l'éternité.

XXVI

A la fin de l'hiver, il eut bâti le système de son idéologie. Il avait réalisé l'unité.

Alors il ne lui resta que de la contempler. Et il s'y plut, un bout de temps. Les séries de théorèmes faisaient des routes étroites et sûres où sa pensée aimait à cheminer, dans les deux sens, tour à tour, soit qu'il fût tenté d'aller voir un peu comment s'éparpillent les réalités concrètes, à l'extrémité de ces routes, soit que bientôt le prît l'inquiétude et qu'il voulût, berger prudent, ramener ces folles au bercail de l'unité.

Mais il s'ennuya. L'effort actif auquel son dur labeur métaphysique l'avait contraint le laissait en état de travail; et il n'avait plus rien à faire. Il se dit que, pour étendre davantage sa doctrine, il lui faudrait des réalités nouvelles : et il n'en avait plus. D'ailleurs, il n'en désirait pas d'autres, car il redoutait, pour sa doctrine, cette épreuve.

Elle fut auprès de lui, sa doctrine, comme une tour. Il en avait été l'architecte; et il n'en était plus que le gardien. Il s'ennuya, comme font ces vieux militaires, retirés du service et qui, du matin au soir, restent assis sur leur chaise de paille au pied du monument que l'on a confié à leur vigilance oisive. Leurs cannes tracent des arcs dans le sable et ils attendent qu'il soit l'heure de dormir. S'ils ont jadis couru le monde avec des armées conquérantes, ils se souviennent des pays où ils allaient et ils souffrent de nostalgie, malgré leur lassitude; et, si le monument commémore une activité dont ils ont eu leur part, ils l'aiment; cependant, ils ne le regardent pas sans cesse et ils languissent auprès de lui. Ainsi languissait Michel.

La poursuite des idées est une chasse à laquelle l'esprit s'amuse. Leur contemplation deviendrait vite fastidieuse.

Michel connut que l'esprit n'est pas fait pour contempler : il a besoin de mouvement et il a peur du repos.

Auprès de sa tour fine et solide, Michel fut analogue à ces

adolescents de province qui trouvent les journées longues et iraient bien à Paris. On leur dit : « Vous avez, dans votre petite ville, une si belle cathédrale!... »

Et, en effet, la cathédrale est belle, comme si, pour l'édifier, on avait dévasté tous les alentours. Elle est large et haute, sculptée avec délicatesse jusqu'en ses recoins, illuminée de ses vitraux, riche de son trésor. Mais il n'y a, autour d'elle, presque plus rien : toute la vie, toute la ferveur, l'opulence et l'ingéniosité se sont enfermées dans l'espace de ses murailles; depuis qu'ils eurent construit leur cathédrale, les gens n'ont plus rien fait et les générations humaines se sont, au cours des siècles ultérieurs, assoupies. La petite ville est morne et les adolescents répliquent avec flamme qu'ils ne vont point à la cathédrale sans cesse. Il n'y a de vivant, alors, que les dévotes qui ont leur habitude constante au sanctuaire.

Michel, lui, n'était pas un dévot de sa tour. Cette bonne architecture, mais froide, le satisfaisait et ne l'enchantait pas. Ce n'était pas un sanctuaire; et aucun dieu n'y habitait. Michel en grimpait de temps en temps les escaliers. Quand il arrivait tout en haut, la vue n'était que d'un désert immense. Seule pouvait l'intéresser l'architecture, forte et hardie; mais voilà tout.

Bâtirait-il une autre tour? Les matériaux lui manquaient. Tout ce qu'il possédait de faits et d'idées, il l'avait mis là, — les faits, solides, pour les fondations, puis les idées en étages qui s'amincissent et, au faîtage, comme la pointe d'un clocher, l'unité. — Mais ce clocher n'avait pas de cloches, pour appeler aucun fidèle.

Ainsi, Michel ne pouvait point bâtir une autre tour. Pour en bâtir une autre, il aurait dû premièrement démolir celle-là. Mais l'autre serait pareille ou moins parfaite. Celle-là, où il avait su placer en ordre accompli toute la pierre et tout le ciment, celle-là valait mieux et il fallait s'en contenter. Elle était, pour la structure, un chef-d'œuvre; mais elle avait peu d'agrément, à cause de sa perfection.

Michel, quand le printemps commença, eut de mauvaises journées.

Un terrible malaise lui vint de cet horaire qu'il avait fixé pour l'emploi de son temps. Les heures du travail étaient vides.

Parfois il regardait la tour ; et si, par chance, il y apercevait un menu défaut, vite il le réparait, taillant, grattant et ciselant la pierre, affinant un joint... Puis il retombait à sa nonchalance.

Il résolut de relire l'*Éthique*. Elle lui parut sèche, aride. Il lui sembla aussi, à mesure que se plaçaient les théorèmes sur les théorèmes, qu'une autre tour s'élevait, dans son esprit, à côté de la sienne, et il redouta de les voir, l'une et l'autre, hostiles et hargneuses. D'ailleurs, elles n'iraient point à se quereller. Chacune d'elles était inattaquable en sa solitude revêche ; et il n'y avait pas de projectiles pour que l'une détruisît l'autre.

Et Michel songea que la pensée humaine a dressé, depuis les âges de l'histoire, beaucoup de tours, dans la plaine indéfinie du rêve, beaucoup de tours plus ou moins hautes et toutes terminées en pointe. Il les vit, très diverses et qui formaient un paysage extravagant. Plusieurs s'étaient écroulées d'elles-mêmes : les décombres attestaient que jadis il y avait eu là de l'architecture ; des morceaux de pierre gardaient encore les traces de la scie ou du ciseau. D'autres étaient inachevées : l'arête des profils indiquait la direction voulue et l'œil continuait les lignes montantes et fières, projetait les arcs dont le départ seul marquait l'ampleur ; mais parfois il aboutissait à un tel enchevêtrement de capricieuses courbes qu'on devinait pourquoi le bâtisseur s'était découragé. Les autres tours, celles qui avaient leur faîtage, Michel les vit nombreuses, toutes proches, à composer une foule, et prodigieusement fermées. Chacune d'elles n'était habitée que d'un solitaire. Des gens étaient venus, avaient regardé ; quelques-uns même entrèrent et puis s'en allèrent et, à côté, bâtirent de leur mieux.

Dans ces tours, les solitaires étaient morts. On en bâtissait encore d'autres, où d'autres solitaires s'enfermaient et où ils mourraient, captifs de leur ingéniosité constructive.

Parmi ces tours, Michel vit la sienne, la plus fraîche de celles qui étaient achevées : il la préféra. Il remarqua les défauts, les pauvretés ou la fragilité des autres, certaines qui menaçaient ruine et certaines qui ne devaient leur durée qu'à des étais ou à des replâtrages. Il préféra la sienne. Et il ne l'aima guère. Elle était si grêle ! Haute, oui, mais étroite.

Il se souvint des cathédrales, qui sont moins hautes, mais où s'abritent des multitudes.

Il n'aima point les cathédrales ni les multitudes. Il sentit qu'il était l'homme des tours solitaires, l'homme d'une tour, de la sienne, où il s'enclorait et où, ainsi que les autres bâtisseurs de tours dans les leurs, il mourrait.

Au point où il était arrivé, il n'avait plus qu'à mourir. Quand on a une fois bâti sa tour, on y loge, on y est enfermé. Seulement, les tours sont inhabitables aux vivants : ce ne sont pas des demeures, ce sont des tombes. Et Michel désira de mourir; plutôt, il sentit que sa mort serait l'incident le plus opportun. Mais, tandis qu'il mourait à lui-même, de jour en jour plus complètement, quelque chose en lui durait : la mécanique de la vie.

Donc il fallait occuper cette mécanique et ne point laisser qu'elle manœuvrât dans le vide, comme ferait un moulin dont les ailes auraient gardé leur toile au vent, alors qu'il n'y a plus de grain sous les meules.

« Mais, au demeurant, pourquoi? » se demanda Michel.

Pourquoi ne laisserait-il pas les ailes du moulin tourner comme des folles, puisque c'est leur usage, tant qu'il plaît au vent?... Mais non : il était un moulin qui sait qu'il tourne et qui ne veut pas tourner à vide.

Pourquoi?... Il ignorait, à vrai dire, pourquoi cet exigeant moulin refusait d'être, au soleil de printemps, des ailes qui se meuvent sous la caresse de l'air léger. Mais il souffrait et supportait mal de souffrir.

Il n'y avait plus qu'à mourir, ou bien à contempler.

Comme, distraitement, il feuilletait l'*Éthique*, il tomba sur ces lignes étranges : *Il est donc utile, au premier chef, dans la vie, de perfectionner autant qu'on le peut l'entendement ou la raison...*

« Bien, — songea-t-il, — cela, je l'ai fait; et je ne suis plus que raison!... »

C'est en cela seulement que consiste la meilleure félicité, la béatitude...

Il répéta, mentalement :

« La meilleure félicité, la béatitude... »

Et ces mots lui semblèrent un paradoxe un peu absurde : il leur sourit amèrement.

La béatitude, en effet, n'est pas autre chose que cette tranquillité de l'âme qui naît de la connaissance intuitive de Dieu ; et la perfection de l'entendement consiste à comprendre Dieu.

Il songea : « Or, je connais Dieu. Dieu est l'unité. Je l'ai placé au sommet de ma tour; il en fait la pointe. Je suis donc, à n'en pas douter, en état de béatitude!... »

Il fallait occuper cette béatitude : — « car, songea-t-il encore, Dieu lui-même s'est fait homme, afin d'occuper sa béatitude, plus parfaite pourtant que la mienne! »

Dieu est allé au monde. Mais, autour de Michel, le monde était ravagé : il avait employé à bâtir sa tour, sinon le monde, au moins cette portion du monde qui l'environnait.

Et laissons Dieu! Mais il se souvint de Spinoza qui, tout de même, pour occuper sa béatitude, polissait des verres de lunette. Et Spinoza n'eût point fait battre, à coups réguliers, la pédale de sa machine, s'il n'avait eu des verres de lunette, de véritables verres de vraies lunettes, à polir.

Michel était privé de cette besogne. Mais le bonhomme qui le logeait possédait un verger, auprès de sa maison, et puis un jardin potager. Comme il y travaillait constamment, seul, sans aide, Michel lui demanda de l'employer : oh! ce n'était que pour l'amusement et afin de prendre un peu d'exercice. En outre, Michel affirma qu'il n'ignorait pas tout à fait l'art des jardins, ayant été campagnard : — c'est « provincial » qu'il devait dire; mais il exagéra.

Il eut une bêche, une binette, un sécateur, les instruments divers du jardinage; et, le temps qu'il donnait jadis à mettre le monde en théorèmes, il le consacra de tout son cœur à favoriser la croissance des fruits et des légumes.

Il préféra cette nouvelle besogne, la trouva moins revêche que l'autre et plus aimablement variée. Il eut à émonder les arbres et à diriger leurs rameaux ; il eut à remuer la terre, à semer des choux, à en repiquer d'autres; il eut à enlever de mauvaises herbes... Il fut, les premiers jours, importuné de courbatures; il eut, autour des reins, une ceinture de douleur. Il se souvint de Blaise Pascal, ennemi de lui-même et qui, à la taille, portait une ceinture toute armée de clous : avec ses coudes, il tapait dessus et il enfonçait les clous dans sa chair, afin de lui apprendre à n'être pas voluptueuse... Michel sourit

mélancoliquement à l'idée qu'il n'avait plus besoin de cette discipline : la réclusion suffisait, avec le travail et la modeste nourriture, pour mater sa chair. Et il se moqua un peu de lui-même, sans nulle gaieté.

Quand apparurent les premiers bourgeons, il s'en réjouit. Il les examinait ; il observait leur quotidienne poussée, leur teinte rouge et rose, leur gonflement ; il regardait leur coque veloutée et poissée qui se tendait, à éclater, sur l'afflux de la sève. Et, un matin, sous le joli soleil, les fleurs se montrèrent, petites et fines, d'un rose pâle et charmant. La veille, à peine pouvait-on les deviner. Une tiède aurore les avait épanouies : elles furent le délicat miracle du printemps qui préludait.

Aux arbres, il n'y avait pas de feuilles : les arbres étaient pareils à ceux qu'on voit sur les peintures japonaises ; leurs petites ramures brunes et roses, d'un dessin net, semblaient fragiles et, à cause de cela, plus précieuses. On craignait pour elles le plus léger souffle du vent ; mais elles résistaient avec souplesse et, fières, se relevaient, le vent passé. Le contraste que faisaient la vieille écorce et la floraison fraîche était, dans le verger, comme un emblème poignant et gracieux de la nature antique et neuve, de la terre qui est mortuaire et féconde... Et Michel admira la patience des saisons, le bel entrain des printemps obstinés.

D'ailleurs, ces phénomènes le divertissaient. Comme il ne tâchait point de les ranger dans une dialectique, il éprouvait, à les considérer, le plaisir d'un libre jeu ; et, comme il n'avait nul intérêt d'aucune sorte à la réussite des fleurs, il les aimait pour leur simple beauté : tout cela lui était un agréable badinage. Et il se dit que, la chaîne de la pensée allant de l'unité austère aux fleurs délicieuses, les idéologues avaient tort de monter toujours à l'unité ennuyeuse, tandis que les invite, à l'autre bout, la profusion ravissante des fleurs. Il se repentit. Mais bientôt il redouta le sophisme qui le séduisait : les fleurs étaient l'allégorie de tout le péril auquel il échappait, depuis des mois, quand il se réfugiait vers l'unité.

Il bêcha le sol et n'osa pas beaucoup lever les yeux sur le miracle du printemps. Si le frôlaient parfois les idées de dissipation qui émanent du renouveau, il se détournait et, comme le divin jardinier du verger de Jérusalem, il murmurait :

— *Noli me tangere!...*

Il sentit le danger. Il l'évita et jardina ainsi que jardinent les moines, pour fatiguer leurs muscles.

Mais, un jour, il y eut une lettre pour lui. Grande merveille! C'était la première qui, depuis son départ, lui arrivait. L'Alchimiste seul savait son adresse; et il ne lui écrivait pas. Michel examina l'enveloppe : il n'en connaissait pas l'écriture. Il détesta le timbre de Paris.

Il avait le pied sur le fer de sa bêche, le manche appuyé sur son ventre. Il déchira l'enveloppe et il lut.

— Ah!... Bien! — fit-il.

C'était un avoué qui lui écrivait, de la part de Geneviève. Oui, de la part de Geneviève, qui demandait à divorcer.

« C'est parfaitement juste », songea-t-il.

Et il s'étonna de n'avoir pas encore pensé à ce détail. Il avait eu, en partant, l'illusion de délivrer absolument Geneviève. Mais non : il fallait que cela fût ratifié par les justes tribunaux; il fallait qu'on l'eût bien légalement supprimé, lui, Michel. L'avoué indiquait les meilleurs moyens, les plus rapides et les moins scandaleux. Tout simplement, Michel voulait-il faire défaut, aurait-il l'obligeance de se laisser condamner, en n'étant pas là? Mais oui, volontiers... Et Michel admira comme cette procédure était ingénieuse, comme elle le dérangeait peu. Il lui suffisait d'écrire à l'avoué qu'il consentait, qu'il ne bougerait pas.

Tout de suite!... Il enfonça dans la terre sa bêche; et il s'en alla pour écrire cette petite lettre.

Quand il revint, il se remit à bêcher.

Il avait beau faire et lutter là-contre avec de bons arguments, il se sentait plus abandonné. Certes, avant qu'arrivât cette annonce du divorce, il ne projetait pas de retourner à Paris, de reprendre Geneviève, ni seulement de la revoir. Même, elle avait disparu de son souvenir. Maintenant l'image de la gentille femme se présentait à lui avec une insistance telle qu'il ne savait comment l'éconduire. Il bêchait, d'un geste rythmé, traçant des bandes larges de terre toute fraîche; il tapait sur les mottes, il abattait leurs arêtes, il arrachait les bouts de racines mortes et les secouait. Puis il se dressait et soufflait, un instant. Si l'image de Geneviève s'approchait alors un peu trop, il murmurait :

— *Noli me tangere !*

Il frissonnait. Et il se remettait à la besogne.

Il ne savait pas combien de temps les formalités du divorce pouvaient durer ; il ne savait pas non plus en quoi exactement consisterait la procédure. Et il réfléchissait, à ce propos, comme si telle était la chose importante et bien qu'il n'en eût aucun souci. Mais, cependant, au fond de lui, dans l'intime secret de son cœur, s'installait, comme une grande nappe de brume sur un paysage, le chagrin, le morne chagrin de l'abandon définitif.

Vers le soir, il s'attrista plus encore. C'était l'heure où jadis, au temps même de son bonheur, il lui venait une sorte d'inquiétude. Mais Geneviève lui disait : « Je suis là. » Elle riait, et lui aussi. Elle l'appelait, pour l'égayer, « le vilain Michel d'entre chien et loup ». Les lampes allumées, tout allait bien.

XXVII

Le lendemain matin, pendant que Michel travaillait au jardin potager, il arriva une lettre encore. Michel la reçut avec impatience. Il reconnut, cette fois, l'écriture de l'Alchimiste.

— Ah ! — s'écria-t-il, — qu'on me laisse un peu tranquille. Je ne demande pas davantage ; mais qu'on me laisse !...

Et, plutôt que de l'ouvrir, il fourra la lettre dans sa poche ; puis il travailla. Il était en colère : et qu'est-ce que l'Alchimiste allait réclamer, touchant le sirium, sans doute, et la transformation de l'énergie ? « Voulez-vous ma tour, maître ? Je vous la donne ! »

Il ajouta : « Je vous la donne pour ce qu'elle vaut... Et elle en vaut une autre. Pas un sou de plus, par exemple !... »

Il raillait. Et puis, il fut assez curieux de la lettre pour avoir un effort à faire, s'il ne l'ouvrait pas. Elle lui parut lourde, dans sa poche ; et elle l'importuna. Mais il ne voulut pas céder à lui-même, sottement, et il continua de semer de menues graines dans les sillons qu'il avait préparés. De sorte qu'il oublia, en fin de compte, la lettre et l'Alchimiste, et aussi le reste du monde, pour n'être qu'un bon maraîcher qui s'occupe d'avoir bientôt de bons légumes.

Cette journée passa comme les autres. Michel, avec sa lettre dans sa poche, fut le Michel habituel. Il ne pensait pas beaucoup à Geneviève; et il ne pensait beaucoup à rien. Il regardait quelquefois sa montre; et, quand ce fut l'heure de la promenade, il sortit. Il se promena comme toutes les après-midi, longea le canal, suivit des chemins qui ne le menaient pas autre part que jamais. Il alla jusqu'à un point où l'air de la mer, venu de Ryswick, apportait une odeur saline : il la huma, cette odeur; et il rentra chez lui, par la grand'route. Il dîna, il lut, de même que les autres soirs.

Mais, quand il vida ses poches, avant de se dévêtir, pour se coucher, il trouva la lettre. Elle lui déplut. Il l'accusa d'être acharnée et de le poursuivre : il la déchira, en quatre morceaux, qu'il jeta.

Et puis, sans plus songer et comme s'il ne pouvait pas faire autrement, il se baissa; d'un geste bien soumis, il ramassa les quatre morceaux. Il tira, d'un coin d'enveloppe, un bout de papier. Des mots sautèrent à ses yeux, comme des bêtes étranges, pour le griffer :

Mon petit... Ta pauvre... mourir...

Il crut que son cerveau était envahi de folie. Il essaya de réunir les lambeaux de la lettre. Seulement, il s'embrouilla; et ses doigts tremblaient, lâchaient un fragment et en présentaient un autre à l'envers; ses yeux se voilaient ou bien étaient éblouis. Il dut prendre tout cela, en poignée, sa lampe de l'autre main, et aller à sa table, apercevoir des mots qui le désespéraient, deviner avant de lire et lire enfin :

Mon petit Michel,

Ta pauvre maman vient de mourir...

Alors il ne lut pas davantage. Il se leva, marcha en chavirant, s'arrêta. Il aspira autant d'air que sa poitrine en pouvait contenir. Et il tomba sur son lit, le corps plié en deux, le front sur sa manche. Il appela :

— Maman!... maman!...

Et il ne fut qu'un enfant malheureux. Il souffrit comme un autre, et de tout son être, divisé ordinairement et dont les éléments se joignaient soudain pour composer une terrible unité

de douleur. Quand il eut réagi contre le premier choc, il douta s'il n'avait pas été la victime d'un cauchemar. Autrefois cela lui arrivait, de rêver que sa mère était morte ; il s'éveillait, en sursaut : et alors, en touchant le bois de son lit, en écoutant et en allumant sa bougie, il vérifiait que non, il savait qu'un mensonge affreux l'avait dupé. En outre, il n'avait jamais appris la mort de personne sans croire, une seconde, qu'on se trompait et sans garder un peu d'espoir.

Mais il lut de nouveau :

Mon petit Michel,

Ta pauvre maman vient de mourir...

Il eut cette abominable certitude, contre laquelle ne lutta pas longtemps son imagination découragée : il se débattit un peu et fut vaincu.

Il désira de partir, d'aller là-bas, d'y être assez tôt pour l'adieu qu'on donne au corps inanimé. Mais quoi ! en pleine nuit ?... Non ; il n'y avait plus de trains... Il devait, de toute manière, attendre au matin, attendre comme cela, dans cette détresse... Et la lettre, il la tenait depuis le matin ; l'Alchimiste l'avait écrite la veille ou l'avant-veille : — pourquoi une lettre et non pas une dépêche ? — Il lui faudrait plus d'un jour, maintenant, pour aller de Rijnsburg en Bretagne. Un jour, deux jours, trois jours... Ah ! trop tard, trop tard !... Il ne serait pas là ; c'était fini, à jamais fini ; le néant triomphait, le néant venu en sournois !...

Michel, enfin, lut toute la lettre :

Mon petit Michel,

Ta pauvre maman vient de mourir...

Mais cela était si absolument tout que Michel ne réussissait point à franchir ce mot ; et il dut s'y prendre à plusieurs fois pour continuer.

Je l'apprends à l'instant : tu sais comme je vis retiré. Mais elle a trépassé avant-hier matin. Plus exactement, ta sœur, avant-hier matin, l'a trouvée ne respirant plus. Elle avait l'air de dormir ; seulement, elle ne vivait plus.

Je l'ai appris tout à l'heure. Comme la cathédrale sonnait aux morts, j'ai demandé qui c'était. D'habitude, je ne demande pas,

n'ayant plus d'amis dans la ville. J'ai bien fait de demander. Ma vieille Marie-Claude m'a répondu que c'était madame Bedée et qu'on sonnait pour la cérémonie. Elle m'a raconté ce que je t'écris.

Il est trop tard pour que tu viennes. Tu n'as pu être avisé, parce que je ne savais pas et que je n'avais donné ton adresse à personne. Je le regrette; mais, aussi, je ne pouvais pas trahir la retraite volontaire où tu travailles. Je ne l'ai donnée, sous le sceau du plus grand secret, qu'à un avoué qui m'affirma t'écrire pour le divorce.

Mon petit Michel, j'ai grand'pitié de toi et du chagrin que tu vas endurer. J'ai connu ça; et toi, tu es beaucoup plus sensible que moi. Je te conjure d'être énergique. Travaille : il n'y a pas autre chose à faire. Ainsi l'on devient chaque jour moins tendre, moins douillet et plus fier, plus capable de refuser la souffrance. La vie est horrible : c'est pour cela que des gens comme nous ne l'acceptent pas et se réfugient dans la science.

Ne viens pas. Il n'y a plus aucune raison pour que tu viennes. On dit que ta sœur va entrer au couvent. Je l'approuve. A défaut de la science, qui n'est point à sa disposition, le couvent vaut toujours mieux que la vie. Mais ne viens pas. L'émotion que tu aurais te ferait perdre le profit de ta longue solitude. Il faut te raidir : je ne vois que cela.

J'espère que tu travailles; et, bientôt, je te demanderai compte de ce que tu as fait. Si tu veux que j'aille te voir, dis-le : j'irai. Mais il vaut mieux, sans doute, que tu t'arranges tout seul. Pourtant, tu n'as qu'à m'écrire.

Michel, je te serre la main.

Michel eut besoin de relire tout cela pour s'y reconnaître. Les mots défilaient trop vite : il ne pouvait les retenir; et il s'attardait aux uns, quand les autres s'étaient déjà sauvés.

Il ne garda que le principal, les dates et le fait : depuis quatre jours, sa mère était morte; depuis deux jours, enterrée.

Il fit le signe de la croix. Il se mit à genoux et il récita le *Pater*.

Il n'avait pas décidé d'agir ainsi; et ce fut spontané, presque machinal.

A Padoue, dans l'église de l'*Arena*, il y a le tableau de la *Mort de la Vierge*, par Giotto. Et la Vierge meurt ici-bas, sur terre, entourée des soins de pieuses personnes. Mais, dans le ciel, Jésus soudain redevient un enfant et il repose, petit orphelin, entre les bras du Père.

Michel, en esprit, redevint de même un enfant et, sans guère savoir qu'il le faisait, il porta au giron du Père son âme orpheline. Et il pleura.

Quand il se releva de sa prière, il ne sut que devenir. Il lui manquait, auprès de la mort, l'occupation qu'elle donne à ceux qui sont là, les rangements, les apprêts, le souci funèbre et enfin le protocole désolant dont le détail, au moins, empêche qu'on ne tombe dans un néant pareil à celui de la mort toute proche. Michel eut le sentiment de se noyer dans un remous de désespérantes idées.

Les phrases qui lui avaient annoncé la mort de sa mère étaient dans sa pensée, dans ses oreilles et dans ses yeux : il les entendait et les voyait.

Il se demanda si sa mère avait dû souffrir. Il se dit que non et qu'elle s'était endormie doucement. Oui!... Cependant, à la dernière seconde, à l'instant même de mourir, — car le néant n'est tout de même pas la suite simple du sommeil, — à cet instant-là, devina-t-elle qu'elle mourait, et songea-t-elle à lui, pour désirer de le voir et pour accuser son absence? Michel le redouta.

Et il crut voir sa mère morte, couchée sur le dos, les mains jointes parmi les grains d'un chapelet : — ses mains blanches et qu'il aimait et qu'il se rappelait, avec leurs grosses veines bleues et leur douceur fine. Il en avait encore aux doigts le contact, aux doigts et au visage, car elle lui caressait naguère les joues en le câlinant.

Il consacra toute la nuit à se souvenir de sa mère. Il lui fit de loin, de si loin, cette veillée pieuse et troublée de larmes. Il se souvint de sa mère telle qu'il l'avait aimée jadis et récemment. Il la revit jeune et vieille, petite maman qui mène à la promenade les enfants, et qui alentit ses pas, et qui a une belle ombrelle bleue; puis la voici, veuve très tôt, habillée de noir à jamais; et la voici vieille, très vite vieille et impotente.

Comme avait été rapide la transformation! Les années qui s'étaient écoulées entre la jeunesse de sa mère et la vieillesse, il les oubliait; il lui semblait qu'elles n'avaient pas duré. Il comprit que ces années-là étaient celles de son adolescence, à lui : et, comme font les garçons, il ne pensait alors qu'à l'amusement d'être un jeune homme. Il avait gaspillé tout ce temps-là,

ce joli temps, à ne pas profiter de la présence de sa mère, à vivre ainsi qu'on vivrait sans absurdité si la vie devait durer toujours. Ensuite, elle était vieille, sa pauvre maman, vieille et captive d'un fauteuil.

Et maintenant elle était morte.

Les périodes de la vie allaient, dans son esprit, si promptement, qu'il se crut lui-même vieux et tout près de l'âge où l'on meurt. Est-ce qu'il n'était pas mort à demi? Seulement, il s'en apercevait plus nettement que jamais. Les dizaines et les vingtaines d'années passaient, dans son imagination, d'une course tellement rapide que les jours et les nuits sont moins brèves, — les nuits et, entre toutes, celle-ci.

Michel perdit la juste notion du temps : il l'évaluait au gré d'une méditation tourmentante. Tout ce qu'il savait de sa mère lui paraissait tenir en peu de jours ; et cette nuit de son regret durait indéfiniment.

Il s'assoupit, de lassitude.

Et, quand il s'éveilla, il pleurait, à cause de la robe de sa mère, à cause de sa robe noire, qu'il ne reverrait plus, qu'il ne toucherait plus et dont il gardait aux doigts le souvenir.

Jadis, il disait à madame Bedée : « Vous devriez avoir une robe neuve. »

Elle répondait : « Oh! puisque je ne sors plus!... »

Et, à cette époque lointaine, il eût souhaité qu'elle fût un peu élégante, pour la gaieté que cela suppose ; mais il lui plaisait aussi de retrouver, à chacun de ses voyages, la même robe noire, si parfaitement propre et qu'il reconnaissait. Et il avait souhaité que sa mère portât un deuil moins rigoureux. Un jour, par complaisance, elle mit à son bonnet de dentelle noire une coque de ruban mauve. Il fut déconcerté : elle s'en aperçut et fut en noir à tout jamais. Michel ne se consolait pas de cette vie tout en noir.

XXVIII

Au matin, quand il sortit pour aller, ainsi que d'habitude, au jardin, le printemps nouveau réalisait son chef-d'œuvre. L'air était si pur que la vue, au loin, distinguait tout le menu détail de la plaine. Les arbres, à l'horizon, plus petits, n'étaient

pas moins nets que les objets du premier plan. Sur les canaux passaient des voiles molles qui profitaient d'une insensible brise. La lumière était limpide. Au bout des branches, les brindilles fleuries et immobiles, tendues vers la beauté du paysage, semblaient imposer un prestige, comme les baguettes d'invisibles fées.

Et Michel, de même que les autres matins, se mit à sa besogne. Il se souvint de la mort de son père. Un tel matin, jadis, au temps de son enfance, son père venait de mourir; Michel était, avec sa sœur, descendu au jardin de la maison natale pour y cueillir les roses qu'on placerait sur le lit mortuaire. Et, depuis lors, il avait oublié tant de choses que, de ces années-là, il ne gardait, en somme, presque rien; mais l'odeur de ces roses demeurait dans sa mémoire, à l'importuner. Les fleurs du verger de Rijnsburg la lui rappelèrent si précisément qu'il n'osait pas les regarder. Il sentit une odeur de mort autour de lui; et le merveilleux printemps lui apparut tel qu'un cimetière un peu orné.

Il crut voir, au cimetière de là-bas, la tombe.

C'était la tombe où dormait, depuis trente ans, son père; la tombe qu'autrefois il visitait fréquemment, avec un émoi que les années avaient rendu moins pathétique; la tombe qui soudain redevenait, par la présence de sa mère, plus émouvante et que couvraient les fleurs fraîches de l'enterrement.

Comme il se dressait, après avoir bêché, il aperçut pardessus la haie, à quelque distance, une jeune fille, de noir vêtue. Il la reconnut et, frémissant, il murmura :

— *Noli me tangere!*

Il avait reconnu sa sœur.

Oui, c'était bien elle, qui évidemment le cherchait, le demandait aux gens et, de chemin en chemin, s'égarait. Il fallait courir après elle; et il fallait au moins l'appeler. Michel essaya de le faire; mais une étrange paralysie du corps et de l'âme le tenait : il ne pouvait pas bouger, il ne pouvait seulement pas crier. Et il restait à regarder Marie, comme si toutes forces lui manquaient. Une voix, en lui, suppliait :

— *Noli, noli me tangere!...*

Il avait peur de cette jeune fille en noir, qui lui apparaissait ainsi qu'une courrière de la mort et qui était sa sœur.

Il craignit qu'elle ne l'aperçût et il se pencha vers le sol, espérant qu'elle ne le verrait pas, qu'elle renoncerait à le trouver et s'en irait : il avait peur d'une tendresse qui venait à lui, toute alarmée encore, et qui lui parlerait et qui le ferait mourir de chagrin.

Il leva les yeux ; il regarda par-dessus la haie et ne vit plus personne. Il attendit. Son cœur battait fort. Il était angoissé. Au bout de quelque temps, il crut que Marie ne viendrait pas : il eut pitié d'elle; mais, plus encore, il avait peur qu'elle ne vînt. Et, en travaillant, il était aux écoutes, pauvre être qui subit une menace et ne peut résister, lutter contre elle en faisant mine de l'ignorer.

— Michel!...

Et Marie arriva. Ils s'embrassèrent.

Et puis ils furent, l'un devant l'autre, à ne plus savoir que se dire. Ils se regardaient avec des yeux pleins de larmes. Leurs bras pendaient.

Michel dit à Marie :

— Viens dans ma chambre.

Il la prit par la main et l'emmena.

Ce grand espace, autour d'eux, cette ample et gaie lumière, le ciel éblouissant les étourdissaient.

Quand ils entrèrent dans la petite chambre, ils éprouvèrent un peu d'apaisement. Les volets étaient clos, avec la fenêtre ouverte. Et ce fut trop d'ombre, trop d'air aussi. Michel ouvrit les volets et ferma la fenêtre. Il y eut, dans cette chambre, le jour et le silence, la tranquillité souhaitables.

— Assieds-toi, — dit Michel.

Et il approcha deux chaises.

Le frère et la sœur s'assirent l'un auprès de l'autre. Ils se turent, parce qu'ils n'étaient pas animés du même souci, — Michel qui ne songeait à parler que de sa mère, et Marie étonnée de l'étrange état où elle le retrouvait.

— Que fais-tu ici ? — demanda enfin Marie.

Il eut honte de lui-même : et comment raconter un peu vite l'aventure absurde et minutieuse qui a conduit de Bretagne à Rijnsburg un jeune savant de bonne famille, devenu jardinier ?

Michel répliqua :

— Mais, toi, que vas-tu faire?

Elle répondit :

— Je vais entrer au couvent.

Elle expliquait déjà que c'était sa vocation dès longtemps et qu'elle n'avait ajourné son vœu que pour soigner sa mère.

— A présent...

Elle affecta cette allégresse de l'esprit dont revêtent leur renoncement tous les désespérés qui ont de la noblesse au cœur et qui sont au point où l'on refuse la compassion même.

Michel l'interrompit :

— Eh bien, tu vois, je suis entré au couvent, moi aussi!

Elle sembla ne pas comprendre d'abord; puis, elle dit :

— Mais ce n'est pas un bon couvent... Non, ce n'est pas du tout un couvent...

A demi-voix, elle ajouta :

— C'est un couvent sans Dieu.

Et alors il y eut un abîme entre eux, un abîme que leur tendresse ne comblait pas, un abîme si profond et large que leurs paroles y fussent tombées, au lieu d'aller de l'un à l'autre, comme des flèches qu'on lancerait de trop loin.

Ils se turent encore.

Puis Michel demanda :

— Comment est-ce arrivé?

— Maman s'était confessée, la veille au soir. Elle avait causé longuement avec l'abbé. Après cela, je l'ai vue si sereine, si heureuse que, depuis bien longtemps, je ne l'avais pas vue ainsi. Son visage était comme quand tu arrivais. Oui, une félicité de ce genre, mais sans l'appréhension d'un départ... Comme si tu étais venu pour ne plus t'en aller. Un grand contentement paisible. Le lendemain matin, je l'ai retrouvée pareille. Seulement, elle ne bougeait pas, elle ne respirait pas. Elle possédait la joie éternelle.

Michel désira de savoir si, les derniers jours, sa mère l'avait réclamé, si elle avait souffert de son absence. Il ne dit pas un mot. Et Marie eut l'air de répondre aux pensées muettes de Michel, quand elle dit :

— Dieu seul peut donner cette joie, parce qu'il ne s'en va jamais. Il est la perpétuelle présence.

Michel interrogeait sur les choses de la terre; et Marie ne disait que les choses du ciel. Ainsi, leur dialogue ne les satis-

faisait pas. Ils semblaient causer et ils dévidaient, l'un à côté de l'autre, chacun son chapelet d'idées.

Ils déjeunèrent tous deux, Michel et Marie, dans la petite chambre. Ils ne parlèrent presque pas ; et ils avaient beaucoup à se dire ; mais, ce qui leur touchait le cœur, ils ne le disaient pas et ils ne tenaient que de vains propos, dont la vanité même les offensait. Le silence leur valait mieux, si pénible et gênant qu'il fût.

Ils se promenèrent. Mais bientôt Marie avoua qu'elle était fatiguée : son grand voile de crêpe lui tirait la tête en avant. Michel remarqua, seulement alors, que lui-même n'était pas en deuil. Il dit :

— A quelle heure veux-tu partir ?

— Je ne sais pas.

Et Marie fondit en larmes :

— Je voudrais surtout t'emmener, — fit-elle.

Il répondit, avec dureté :

— Non !... tu as ton couvent ; j'ai le mien.

Elle reprit :

— Si tu savais comme je sens que tu as tort ! Mais je ne pourrais pas te persuader... Non, non, je ne le pourrais pas !... Je prierai pour toi, Michel.

Il répondit gentiment :

— Oui, Marinette, prie pour moi. Cela, je veux bien... Mais as-tu raison d'aller au couvent ? Tu es jeune...

— Je ne suis pas jeune et je ne suis pas vieille : je ne désire que l'éternité.

Michel songea : « C'est le nom le plus aimable du néant. »

Il conduisit Marie à la gare. Le néant et l'éternité se dirent adieu.

XXIX

Après cela, Michel comprit, d'une façon plus décisive, que sa mère était morte. Il n'avait ressenti encore que la douleur de la séparation ; maintenant il connut l'absence.

Il connut aussi qu'il était désormais un être séparé de tout, sans nulle attache humaine en ce monde où les hasards l'avaient laissé. Mais quoi ! depuis une demi-année, ne le

savait-il pas? Non. De là-bas, de loin, sa mère le gouvernait, — sa mère, sa sœur, la petite ville, la cathédrale. — Même après qu'il s'était enclos dans sa méditation farouche, il obéissait à une influence mystérieuse, à une règle morale, qu'il avait conformée à ses doctrines, laïcisée, dénuée de son dieu, mais conservée pourtant et observée avec rigueur. Une règle de cloître. Il avait été un moine dans son étroite cellule.

« Dans son étroite cellule vide, — songea-t-il, — sans crucifix, sans image peinte qui rappelle le sacrifice que fait l'Unité pour les hommes!... »

Il continua : « Car l'Unité s'est éparpillée dans le monde. Seulement, elle n'a pas dit à la Multiplicité qu'il fallût vivre d'une façon plutôt que d'une autre. L'Unité n'a pas fait connaître ses volontés. Elle n'a pas de volontés. Elle n'a pas d'autre volonté que de se répandre avec une profusion magnifique, tout en restant l'Unité. Ensuite, elle est l'indifférence même. Et il n'y a rien de vil dans la maison de l'Unité. »

Michel se souvint d'une phrase de l'*Éthique*. Rentré dans sa chambre, il en chercha les termes; et les voici :

Il est d'un homme sage d'user des choses de la vie et de s'en délecter, non certes jusqu'à l'excès, parce qu'alors il n'y a plus de délices; il est d'un homme sage de se refaire et de se réparer par une nourriture et une boisson modérées et agréables, de profiter des parfums et de la beauté des plantes verdoyantes, d'orner son vêtement, de jouir de la musique, des jeux, des spectacles et de tous les divertissements qu'on peut se donner sans dommage pour autrui.

Il ne voulut pas relire les axiomes, les théorèmes précédents et il omit toute la dialectique opiniâtre qui avait amené cette phrase, ou bien dans les réseaux serrés de laquelle cette phrase s'était insinuée. Il lui sembla qu'elle fleurissait singulièrement parmi l'aridité environnante. Elle eut pour lui un charme étrange. Il en goûta la douceur engageante. Et il abusa d'elle, en esprit; il la mena plus loin qu'elle n'allait toute seule.

Les jours suivants, lorsque son chagrin lui donnait un peu de relâche, il avait une telle impression de liberté qu'il en était éperdu. Il se sentait plus libre qu'on ne l'est avec sécurité. Geneviève qui divorçait; et puis sa sœur qui entrait au couvent; et puis, surtout, sa mère qui était morte : enfin, tous les liens

étaient rompus, tous les liens qui jamais, jadis ou naguère, l'attachaient à quelque tendresse ou à quelque habitude.

Il était libre comme le serait, dans la durée, une minute dont personne au monde n'aurait conscience et que nulle mémoire n'enchaînerait à la continuité des minutes.

Pour le retenir, il n'y avait plus que la science, la prison d'idées où il s'était retiré ainsi que dans un monastère.

Il décida de n'y pas rester davantage. Un matin gris et froid, l'un de ces matins secs d'hiver qui interrompent les préludes jolis du printemps, il souffrait de sa libre solitude et il fut pris de cette méchanceté qu'on a parfois contre soi-même : il décida d'être plus libre encore; il fit de sa physique et de sa métaphysique un paquet ficelé. Sans lettre et sans commentaire, il envoya ces papiers — sa tour — à l'Alchimiste. Et, quand il revint de la poste, il balançait largement ses bras qui ne portaient plus rien, il offrait à la fraîcheur de l'air son front qui ne pensait plus rien, il livrait au vent son âme qui n'aimait plus rien.

Il répétait en lui-même : « Il n'y a rien de vil dans la maison de l'unité; dehors, non plus!... »

Et la phrase de Spinoza l'invitait à user des choses de la vie, à jouir du parfum des fleurs, à chercher le divertissement. Les mots qui, dans le texte, modèrent tout cela, il les négligeait. Et il n'entendait qu'un aventureux conseil.

D'ailleurs, il n'en recevait aucune gaieté. L'invitation bizarre venait le prendre au plus fort de sa détresse. Elle ne lui promettait ni le plaisir, ni la consolation, ni seulement l'oubli. Elle proposait le véritable hasard au vagabond qui est chassé de partout et qui ne veut plus de repos, de gîte pour son corps dans les demeures humaines, de gîte pour son esprit dans les idées.

Un jour, il s'en alla.

ANDRÉ BEAUNIER

(La fin au prochain numéro.)

CHANGEMENT DE MINISTRE

Au mois de juillet 1671, M. Arnauld de Pomponne était envoyé comme ambassadeur de France en Suède, pour la seconde fois : s'étant pendant son premier séjour à Stockholm (1666-1668) fait estimer des Suédois, on le croyait plus capable que tout autre de leur inspirer assez de confiance pour les déterminer à sortir de la Triple-Alliance qui les unissait à l'Angleterre et aux Pays-Bas et à reprendre leur ancienne liaison avec la France, qui préparait alors la conquête de la Hollande. Il aurait bien volontiers prié le Roi de le dispenser de cette lointaine mission, à l'exemple du marquis de Dangeau, qui n'avait pas même fait une apparition à Stockholm pendant l'année (1670) où il était titulaire de cette importante ambassade. La longue absence d'un représentant qualifié de la France avait, malgré le mérite de l'intérimaire, M. Rousseau, contribué à détacher de nous les alliés d'autrefois. Le retour de l'ancien ambassadeur les flatta.

Pomponne n'aurait pas, quant à lui, boudé à la besogne, puisqu'il la croyait utile. Mais, après les trois années qu'il avait passées à La Haye, pouvant aller de loin en loin à Paris embrasser son père et ayant auprès de lui sa femme, ses jeunes enfants et sa charmante belle-sœur *Lolotte* (Charlotte Ladvocat) qu'il traitait comme une fille aînée, les souvenirs

de cette vie heureuse pesaient sur le séjour solitaire auquel il était de nouveau condamné. Il s'impatientait un peu de la lenteur des diplomates avec lesquels il devait négocier, et pensant que la conclusion du traité lui permettrait de partir, ne se résignait pas à ces atermoiements continuels. Plusieurs semaines avaient été employées à des cérémonies : entrée solennelle (29 août), audiences, banquets copieux et longs : les Français demandaient grâce!

Pomponne, tout en remplissant les devoirs de sa fonction, vivait surtout de souvenirs et d'espérances. Chaque courrier lui apportait une longue lettre de madame de Pomponne où les nouvelles domestiques, les remarques de morale pratique, les informations politiques se mêlaient aux protestations de tendresse... Quand il recevait une de ses lettres, il la voyait, par la pensée : tantôt occupée à remettre en ordre la maison familiale, à demi inhabitée, de la rue de la Verrerie où elle venait de rapporter le mobilier de leur demeure de La Haye, tantôt dans leur terre de Pomponne, jouant avec les enfants dans l'allée d'ormes ou dans le verger, ou réglant quelques détails d'organisation matérielle avec la bonne madame Clément, une amie plutôt qu'une intendante, « un trésor », tantôt allant solliciter le paiement des appointements, parfois une gratification extraordinaire, de l'amitié du ministre, M. de Lionne, et de son premier commis, M. Pachau, ou négocier une avance chez le banquier Formont.

Le 28 août, madame de Pomponne était venue à l'hôtel du ministre, rue Neuve-des-Petits-Champs, demander qu'on remboursât à l'ambassadeur les dépenses faites pour le deuil d'un fils du Roi, mort à trois ans, le duc d'Anjou. M. de Lionne, quelques jours auparavant, avait eu une sorte d'attaque[1]. Le lendemain, elle écrivait longuement à son mari, et trois semaines plus tard, Pomponne lisait, à Stockholm, le récit de la conversation qu'elle avait eue avec le premier commis au sujet de la gratification demandée, puis les nouvelles inattendues, douloureuses : « Il me dit de vous mander la maladie de M. de Lionne et de vous dire que l'on ne vous écrirait pas cet ordinaire. Tout le monde croit qu'il est plus malade qu'on

1. Le 18 août.

ne le dit... » La lettre se terminait par cette phrase : « Mon laquais revient de chez M. de Lionne : il a eu la fièvre si forte qu'il a pensé mourir la nuit. Le suisse a dit qu'on lui allait donner Notre Seigneur. Je vous assure que je suis tout à fait fâchée et que je ne doute point de la douleur que vous en aurez. C'est une perte bien grande pour nous ».

L'ambassadeur ne pouvait s'y tromper : à la date où lui parvenait cette lettre au fond du Nord, son chef, son ami, son bienfaiteur n'était plus, depuis bien des jours déjà sans doute. De fait, Lionne était mort le 1er septembre. Pomponne perdait le plus fidèle de ses amis : Lionne avait jadis, par affection et par estime pour lui, risqué d'encourir le mécontentement de Louis XIV. Pendant plusieurs années, en effet, Pomponne avait été, par ordre du Roi, relégué en province[1]. La fidèle amitié qu'il avait conservée à Foucquet emprisonné l'avait fait soupçonner de quelque cabale ; ce soupçon si peu motivé avait fait décider son exil, parce qu'il était déjà suspect. Cet Arnauld était tenu en défiance, pour son nom seul, par le Roi qui voyait dans l'indomptable volonté des Arnauld l'armature des résistances de Port-Royal ; mais il avait conservé beaucoup d'amis qui osaient parler de lui. Après trois ans, il obtenait l'autorisation de revenir à Paris ; sans trop regretter le temps où il avait été intendant des armées du Roi en Piémont, puis ministre résident à Mantoue, il se résignait à n'avoir pas d'emploi public. Quelques mois plus tard, un changement extraordinaire se produisait dans sa fortune.

M. de Lionne, l'ayant fait appeler un jour, lui cria d'un air gai, aussitôt qu'il le vit entrer : « Eh! bien, Monsieur, avez-vous des bottes bien graissées? pourrez-vous encore courir la poste? — Il y a longtemps, répondit M. de Pomponne surpris, il y a longtemps que j'en ai perdu l'habitude, monsieur ; mais s'il y va du service du Roi ou du vôtre, je me sens encore en état de tout entreprendre. — Puisque cela est, reprit le ministre en l'embrassant, je vous salue donc, Monsieur l'Ambassadeur ». Pomponne était nommé ambassadeur à Stockholm.

C'est que le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, sou-

1. A Verdun, puis à la Ferté-sous-Jouarre, et enfin au château de Pomponne près Lagny (1662-1665).

cieux de choisir pour les fonctions diplomatiques des hommes « ayant toutes les qualités nécessaires » et de les désigner sans s'arrêter à des considérations étrangères au service du Roi, avait vanté à Sa Majesté, si prévenue contre les Jansénistes, les mérites de son ami et avait eu l'autorité de se faire écouter.

Quand Louis XIV eut mis à l'épreuve les qualités de M. de Pomponne, quand il eut causé avec lui et lu sa correspondance, il apprécia son mérite. M. de Lionne ne perdait aucune occasion de faire valoir auprès du maître les talents et les services des représentants de la France et de les encourager par des lettres fréquentes et amicales. Il écrivait à Pomponne[1] :

Il me serait malaisé de vous exprimer la joie que j'ai de vos succès; car elle va jusqu'à quelque espèce de sensualité. Je ne croyais pas, Monsieur, vous aimer la moitié tant que je fais; permettez, s'il vous plaît, ce terme à ma tendresse. M. Le Tellier ne peut se lasser de louer votre suffisance, et cela se passe en très bon lieu, ce qui mérite bien que madame de Pomponne lui en fasse un remerciement de votre part. Pour moi, afin qu'elle ne se donne pas cette peine inutile, je ne fais que crier, parlant de vous en même lieu : « Ah! le malhabile homme! ah! le butor! ah! l'écrivain de balle!... »

Et voici qu'il était mort, celui dont l'affection avait rappelé Pomponne de la disgrâce. Pomponne revoyait l'hôtel de la rue des Petits-Champs, l'antichambre tendue de brocard à fleur, le « cabinet en triangle » avec ses meubles d'ébène, les portraits et tableaux, les miroirs de Venise, la tapisserie d'Amiens à verdures[2] : dans ce décor familier, il évoquait l'homme accueillant, tour à tour éloquent et plaisant, qui, un matin du mois de novembre 1665, l'y avait salué du titre de « monsieur l'ambassadeur ».

Il avait cinquante et un ans; les honneurs lui étaient venus mais ne lui avaient pas apporté les biens de la fortune : il tenait à Stockholm un bon train de maison et une « table honnête »; il entretenait trois secrétaires, un aumônier, trois

1. A. Geffroy, *Introduction au Recueil des instructions des Ambassadeurs de France en Suède.*

2. L'inventaire fait à la mort de M. de Lionne, qui décrit l'hôtel de la rue des Petits-Champs, est conservé aux archives de l'Assistance publique et a été publié par M. Brièle.

pages et sept laquais; il avait deux carrosses et huit chevaux. Aussi était-il préoccupé de l'avenir. Il comptait sur les gratifications, les pensions et bénéfices que le Roi lui donnerait ou à ses enfants : « Le métier, disait-il, n'aide pas à remettre des affaires en état, mais il fait connaître le mérite des gens : c'en est assez sous un aussi bon et aussi juste maître que le nôtre. » Il le disait, il voulait l'espérer... mais, par moments, il croyait que « sa maladie (le désordre des affaires) serait incurable ».

Sa fortune pouvait dépendre du choix du successeur de M. de Lionne. Le fils du ministre, le marquis de Berny, avait la survivance de sa charge; mais on pouvait douter qu'il fût suffisant pour l'exercer; sa plus grande chance était, disait-on à Paris, qu'il n'offusquerait pas Colbert ni Le Tellier ni Louvois qui, de prime abord, firent écarter le nom de l'archevêque de Toulouse, M. de Bonzy; on parlait du président de Mesmes, neveu du « grand d'Avaux »; M. Le Tellier, intriguait pour son parent Courtin, qui ne se souciait pas d'aller occuper l'ambassade de La Haye.

Le 24 septembre, un courrier extraordinaire fut annoncé à Pomponne. C'était un gentilhomme de la maison du Roi, M. Claudier de la Gibertie, capitaine au régiment de Navarre. Dans le paquet qu'il apportait, était un billet du Roi, sur petit papier. L'ambassadeur lut ces lignes que nous pouvons lire encore dans une copie, pieusement conservée parmi les papiers des Arnauld[1] :

En recevant cette lettre, vous aurez des sentiments bien différents. La surprise, la joie et l'embarras vous frapperont tous ensemble; car vous n'attendez pas que je vous fasse secrétaire d'État, étant dans le fond du Nord. Une distinction aussi grande et un choix, fait sur toute la France, doit toucher un cœur comme le vôtre... Lionne étant mort, je veux que vous remplissiez sa place... Travaillez à mettre mes affaires en Suède en état de vous rendre auprès de moi.., pour consommer pleinement la grâce que je vous fais, qui ne paraît pas petite à beaucoup de gens. Elle vous marque assez l'estime que

1. M. Monmerqué a publié en 1820 cette lettre, d'après la copie faite par M. d'Andilly (Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 6037). L'abbé de Pomponne, fils du ministre, en avait fait faire deux autres copies que j'ai retrouvées à la Bibliothèque nationale et qui sont un peu différentes de la pièce publiée par Monmerqué, particularité que je ne saurais expliquer.

je fais de votre personne sans qu'il soit nécessaire que j'en dise davantage...



Pomponne éprouva, à la lecture de ce billet, « la surprise, la joie et l'embarras », la surprise surtout. Il fut troublé par la pensée des responsabilités qu'une telle charge lui imposerait. Puisqu'il n'avait pas recherché ni attendu son élévation, elle lui parut, non pas l'œuvre d'une volonté humaine, si vénérable que fût celle du Roi, mais une tâche imposée par la Providence. C'est ce qu'il écrivait, le 30 septembre, à l'un de ses frères, M. de Luzancy[1].

Ce n'est pas seulement, mon très cher frère, en lisant votre lettre que j'ai tremblé à la vue de l'engagement où Dieu m'appelait. Tout ce que vous y avez considéré fut présent à ma vue au moment que j'ai appris la grâce si grande et si surprenante dont il a plu au Roi de me combler. Je me suis abaissé devant Dieu pour lui demander qu'il ne permette pas que tous ces biens et ces honneurs si grands devant le monde ne soient que des effets de sa colère et qu'il lui plaise de me conduire dans une voie d'autant plus difficile qu'elle flatte davantage. Ce que je trouve dans mon cœur est qu'aucun de mes désirs n'avait prévu la charge que je vais remplir et que, suivant seulement les ordres de Dieu, il me préservera, s'il lui plaît, dans un chemin auquel il lui a plu de m'appeler. Ne cessez point, mon très cher frère, de le lui demander, comme je le lui demande de tout mon cœur sur toutes choses. Et excitez pour moi la charité de toutes les saintes âmes qui nous sont unies par le sang ou par cette même charité. Qu'elles obtiennent de Dieu qu'au milieu de tant de différents avantages temporels je ne puisse pas craindre cette terrible parole : *receperunt mercedem suam*. Elle me fait trembler, je l'avoue.

Mille gens m'ont déjà écrit pour des commis et je n'en ai point à prendre. Vous croyez bien que M. de Tournont y aura place. M. de Lionne en avait deux, tous deux très habiles et que je connais. Le Roi fait déjà travailler l'un[2] en mon absence, auprès de M. de Louvois[3] ; il est de mes amis, ayant toujours eu grand soin de mes intérêts. L'autre[4], que je crois qui continue à travailler dans

1. Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 6 037.

2. M. Pachau.

3. Qui faisait l'intérim de la secrétairerie d'État.

4. M. Parayre.

la charge et qui, bien que neveu du Père Annat, m'est particulièrement recommandé par mon oncle[1], est aussi un fort honnête homme et très intelligent dans les affaires du département et du dedans du royaume. M. de Lionne n'avait que trois commis; il ne m'en faut pas davantage. Ainsi voilà les places remplies; mais n'en dites rien, s'il vous plaît. Le fils de M. Gallois[2] serait celui que je souhaiterais plus le moyen de pouvoir faire. Adieu, mon très cher frère, je vous embrasse de tout mon cœur.

Ses anciens amis se réjouissaient sincèrement; beaucoup d'entre eux, avec désintéressement, non sans se flatter d'avoir discerné son mérite et de lui avoir été fidèles dans la disgrâce. Mais il se découvrait aussi beaucoup de nouveaux amis; l'opinion tout entière approuvait le choix du Roi. « Il n'y eut personne en ce temps, écrit l'abbé Arnauld, qui ne crût que mon frère allait entrer dans une grande faveur. Ceux qui ne cherchent que la fortune se manifestèrent à leur ordinaire : nous fûmes accablés de toutes parts de lettres et de compliments; on fit des vers et des éloges où le grand Pomponne était élevé jusqu'aux cieux. » Il aurait pu ajouter que ces vers étaient détestables...

La famille était, à vrai dire, fort enorgueillie. Le père du nouveau ministre, M. d'Andilly, avait été remercier le Roi qui avait causé longuement avec lui : on causait toujours longuement avec M. d'Andilly. Il avait visité Versailles sous la conduite de Bontemps que le Roi avait chargé de le guider. Depuis lors, il ne tarissait pas en récits de cette journée, dont il a rédigé une relation détaillée et un peu pompeuse. La contagion avait gagné jusqu'aux modestes frères de Pomponne, l'abbé Arnauld et M. de Luzancy. L'un d'eux lui écrivait : « Depuis que vous êtes honoré de la charge de secrétaire d'État, nous avons fait en sorte qu'il y a toujours quelqu'un de la famille auprès de Sa Majesté pour recevoir ses commandements. »

Vieux et nouveaux amis n'avaient laissé à personne le

1. Henri Arnauld, évêque d'Angers.

2. Fils du notaire des Arnauld qui avait passé l'acte de mariage de M. et madame de Pomponne et qui continua à instrumenter pour eux. Cette étude est actuellement entre les mains de M. Blanchet, qui a mis une très grande obligeance à faciliter mes recherches dans les riches dossiers dont il apprécie la valeur.

soin de lui dire leur joie, parfois leurs espérances. Pendant quelques jours, il fut un peu affolé, pensant à l'accablement des lettres auxquelles il devait et voulait répondre. Le 30 septembre, il écrivait à son père : « Une des raisons qui me ferait surtout souhaiter de partir dans le moment serait d'être dispensé de répondre à l'infinité de lettres que j'ai déjà reçues et que je vais recevoir. Ce serait une de mes plus rudes fatigues dans la charge de secrétaire d'État ».

Ceux qui désiraient pour eux ou leurs amis les fonctions de « commis » devaient se hâter de les postuler avant qu'aucun de leurs concurrents n'obtînt une promesse. La charge était d'importance : les commis, choisis par le secrétaire d'État, étaient en très petit nombre, dont deux ou trois premiers commis seulement, ayant une autorité au moins égale à celle des directeurs qui leur ont succédé en des temps plus récents; tout faisait prévoir, d'autre part, que Pomponne resterait de longues années aux affaires, comme ses prédécesseurs. « Vous ne manquerez pas de commis, écrivait l'abbé Arnauld à son frère (le 16 septembre); une infinité de gens vous offrent des services. » M. d'Andilly lui-même avait transmis deux demandes à son fils, qui lui répondait le 24 octobre.

La plus grande peine que la charge m'a donnée jusqu'à cette heure a été de ne savoir comment m'y prendre sur l'infinité de commis que l'on m'offre de tous côtés. J'en ai besoin de si peu, qu'avec M. de Tourmont, M. Pachau qui était un des commis de M. de Lionne et M. Parayre qui était l'autre et qui passe pour l'homme du royaume le mieux instruit pour les affaires du dedans qu'il faisait, ce qui me fait fort penser à le garder, je n'ai besoin de personne. Je me suis déjà engagé à M. Pachau, pas tout à fait à M. Parayre. Ainsi il me resterait peut-être deux ou trois places de sous commis. M. de Lionne travaillant et faisant lui-même ses dépêches, en quoi je dois fort le suivre, n'avait que faire de ces commis si extrêmement habiles et n'en avait que trois, ou plutôt deux en tout; car le troisième faisait peu de choses. Ainsi je prévois que l'un des gens qui s'offrent à moi demeurerait sans que je m'en puisse servir. Nous agiterons tout cela ensemble[1].

Il songeait naturellement à emmener avec lui M. de Tourmont, qui lui servait de secrétaire depuis plusieurs années et

1. Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 6 626.

qui ne cessa pas jusqu'à sa mort de lui témoigner le plus fidèle dévouement, lui donnant son temps, son travail, et même, à une époque où les capitaux mobiliers étaient rares, lui facilitant par des prêts l'achat des charges publiques.

Le ministre ne voulait pourtant pas augmenter (comme on le dirait) le « personnel des bureaux ». Lionne, qui travaillait beaucoup, n'avait donné de besogne sérieuse qu'à deux de ses commis. L'un d'eux, M. Pachau, avait le soin de presque toutes les questions diplomatiques. Le secrétariat d'État comportait, en outre, l'administration de plusieurs provinces, la Bretagne, la Provence, les Trois-Évêchés, etc. : M. Parayre dirigeait presque tout ce service dont il laissait une partie à son collègue. Enfin, chaque secrétaire d'État faisait, durant un trimestre par an, le rôle de secrétaire du Roi, recevant les placets, y répondant, travaillant à la distribution des bénéfices ecclésiastiques, conformément aux décisions prises par le souverain assisté de son confesseur ou d'autres conseillers ; c'était l'abbé Gaudon qui était chargé d'aider Lionne dans ces fonctions. Silvain Gaudon, qui passait pour avoir beaucoup d'influence sur son ministre, rêvait un évêché ou une abbaye, qui se faisait attendre. Élevé à Port-Royal, il était très lié avec l'évêque d'Angers, oncle de M. de Pomponne, qu'il connaissait ainsi de longue date.

Pachau était en excellentes relations avec son premier ministre, pour lequel il avait été très obligeant. Au contraire, Parayre, neveu de feu le Père Annat, de ce confesseur du Roi qui avait été un des plus acharnés adversaires d'Antoine Arnauld, devait être un peu suspect au neveu du grand homme ; il avait en sa faveur sa longue expérience, ayant été commis de M. de Brienne avant de l'être de M. de Lionne.

Un autre homme avait joué sous le ministère de M. de Brienne, de 1654 à 1663, un grand rôle comme un de ses premiers commis ; il avait une connaissance approfondie des affaires d'Allemagne et la réputation d'écrire une dépêche mieux que tout autre ; c'était M. du Fresne[1] ; il était connu de M. d'Andilly depuis quarante ans et très apprécié de M. de Pomponne qu'il avait souvent aidé de ses conseils, éclairé de

1. Léonard de Mousseaux du Fresne ; ses papiers sont entrés récemment aux archives du ministère des Affaires étrangères.

son expérience. Après avoir quitté ses fonctions de premier commis, il avait eu diverses missions en Allemagne en même temps qu'il servait de conseiller à l'électeur de Mayence, auprès duquel il avait résidé deux ans et qui, en 1670, l'avait nommé son ministre à Paris; par un cumul singulier, il n'avait pas, d'ailleurs, cessé d'être chargé de travaux particuliers pour MM. de Lionne et Colbert. Il entretenait des correspondances avec nombre de diplomates et d'hommes d'État français et étrangers, et rédigeait force mémoires sur les questions diplomatiques, coloniales et commerciales. Il avait eu l'espérance d'être choisi, en 1669, comme premier commis par Colbert quand celui-ci reçut le titre de secrétaire d'État. Il aurait très volontiers pris ces fonctions auprès de M. de Pomponne, auquel il adressa plusieurs mémoires sur l'organisation du département.

Mémoire adressé à M. de Pomponne, par M. du Fresne, ancien premier commis de M. de Brienne, pour la charge de secrétaire d'État qui a le département des Affaires Étrangères.

Outre la grande suffisance et l'application qui est absolument nécessaire à celui qui l'exerce, il n'y a rien qui lui soit plus avantageux que de se munir d'un homme intelligent et d'une probité connue pour l'exécution de ses ordres, outre ce qui s'en expédie sous sa main, en sorte qu'il n'y arrive ni retardement ni fourberie ni friponnerie et que les choses où il devra être servi et soulagé ne puissent être ni blâmées ni reprochées, mais qu'il en puisse faire état à point nommé.

Il n'y en a point de moins diligents à faire la besogne que les intéressés et ils appellent corvée ce qui se fait seulement pour le service du Roi et du public sans en tirer du lucre, comme sont toutes les dépêches étrangères, à moins que les intrigues qu'ils y font ne leur en fassent venir de ceux qui sont employés au dehors, en leur procurant leurs avantages du côté de l'épargne [1], lesquels ils portent selon la contribution qu'ils en reçoivent et laquelle ils exigent quelquefois si grande qu'il y a des envoyés extraordinaires qui s'en sont lassés.

1. C'est-à-dire des gratifications extraordinaires : l'usage en était très fréquent, comme le montrent les lettres de madame de Pomponne, et dépendait en grande partie de la bonne volonté du premier commis, qui avait ses favoris.

Il y a des ordinaires de la maison du Roi [1] qui en parlent ainsi et ne craignent pas de nommer ceux par les mains desquels ce trafic a passé. Ces sortes d'envoyés [2] ne firent jamais de fautes dans leurs commissions, et s'il y a eu plainte d'eux à la Cour, c'est calomnie. Il en est de même des résidents qui paient tribut; ils n'ont qu'à charger les princes auprès desquels ils agissent et ils sont loués, ne fissent-ils que des impertinences et des extravagances à ruiner les affaires du Roi, tant que l'augmentation se partage.

L'émolument, qui se tire des courses et voyages extraordinaires qui se font par les résidents ou par leurs ordres dans les pays de dehors (et qui bien souvent ne se font que par les courriers des postes ou par des estafettes, tout au plus, ou à journées ordinaires et qui se paient comme des courses à grands frais), est ce qu'on appelle le savoir faire, en quoi il y a abus.

On a vu un secrétaire de secrétaire d'État tirer jusqu'à dix mille écus en peu d'années des émoluments des courses d'un seul courrier qu'il avait envoyé diverses fois et à qui il ne donnait que ses dépenses [3] : on demande à qui le revenant bon de ces courses devrait appartenir, si c'est au courrier qui les a faites, ou à celui qui s'est servi de son nom et de sa peine, ou au secrétaire d'État qui délivre l'ordonnance, ou si cela doit retourner au Roi.

On ne doute pas que M. de Pomponne ne se donne pour le travail de sa charge des gens de probité connue et éprouvée et qui sachent exécuter ses ordres de sorte que le service ne souffre point de retard par leur manque de suffisance non plus que d'application, qui doit aller à fournir à point nommé une besogne digne du Roi et de son ministre aux choses où il devra être soulagé et où son inspection suffira, et l'avertir au besoin afin que ce soit autant de temps ménagé à son ministère. Les conseils du Roi, la lecture des dépêches, l'audience ordinaire emportent tous les jours pour le moins cinq heures, de sorte qu'il lui restera peu de temps pour les dépêches et instructions où il lui plaira de mettre la main.

Pour les affaires qui regardent les provinces du département, elles veulent pour le service du ministre et du public une personne qui les entende, qui s'y applique et qui soit exacte dans les expéditions, et comme elles regardent les gouverneurs, les magistrats, le peuple, les communautés, les particuliers et la justice, elles veulent un expéditionnaire qui soit un homme d'honneur et intelligent et qui,

1. Les gentilshommes ordinaires de la maison du Roi allaient très souvent chargés de missions auprès des princes étrangers.

2. Ceux qui partageaient avec le commis.

3. C'est-à-dire à qui il remboursait seulement les dépenses réellement effectuées; tandis que le secrétaire en question se faisait payer le prix des courses comme des courses à grands frais.

sur toutes autres choses, ne soit point intéressé, qui ait absolument les mains nettes et qui rende lui même les expéditions afin que l'on n'en prenne point d'argent [1]...

Du Fresne fit appuyer son invite par M. de Feuquières, cousin du ministre. Pomponne n'aurait pu faire un meilleur choix; mais il était gêné par le désir qu'il avait de prendre Tourmont et de garder Pachau. Il se contenta donc de recourir aux conseils de Du Fresne et de lire ses mémoires. Du Fresne insistait particulièrement sur les qualités nécessaires aux commis chargés de traiter les affaires intérieures. Était-ce une critique indirecte de Parayre ou, comme je tendrais à le croire, de Gaudon?

Celui-ci donna à Pomponne une triste idée de sa valeur morale par les lettres qu'il lui adressa. Il ne se recommandai pas seulement de son dévouement, de son expérience, et même de ses opinions. Il crut habile de dire ce qu'il pensait de ses collègues. Voici deux de ses lettres qui méritent d'être lues [2].

A Paris, ce 11 septembre 1671.

Il y a quinze jours, Monseigneur, que j'écrivis à Votre Excellence le commencement de la maladie de Mgr de Lionne et je vous en promettais peu de jours après de bonnes nouvelles. Mais étant mort depuis contre nos espérances, je fus si affligé que je ne pus vous écrire. La douleur de sa perte ayant été augmentée par la résolution de M. le marquis de Berny [3], je ne pouvais dans ce malheur être mieux consolé que par le choix que Sa Majesté a fait de V. E. pour la charge que M. de Berny a quittée, puisqu'étant à vous autant qu'on peut l'être depuis plus longtemps que je n'étais à défunt Monseigneur de Lionne et ayant lieu de croire que vous avez eu toujours pour moi quelque estime et beaucoup de bienveillance, il me semble, je n'ose pas dire, que je ne perds rien, mais qu'il n'y a que la personne de changée et qu'il me demeure, sinon le même patron, au moins la même protection pour attendre les mêmes faveurs et les mêmes grâces.

1. Archives du ministère des Affaires étrangères, Mémoires et Documents, France, volume 2135, pièce 55, folios 164-167: Minute.

2. Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 6037.

3. Louis-Hugues de Lionne (1646-1708), qui avait la survivance de la charge de secrétaire d'État, ne fit qu'un intérim de quelques jours à la mort de son père. Il fut maître de la garde-robe du Roi de 1672 à 1689.

Il ne faut pas, Monseigneur, que j'entreprenne de vous dire combien il vous est glorieux d'être fait de la sorte secrétaire d'État pour avoir été jugé le plus digne de tant d'autres et très capables de succéder dans le premier emploi de l'État au plus grand homme qui ait jamais servi le Roi, ni combien il est glorieux au Roi même d'en avoir fait le choix avec un discernement si sage, si juste et si généreux, s'étant comme développé et débarrassé de toutes les brigues de ceux qui l'environnent et l'assiègent de toutes parts à tous moments, ainsi que vous le savez, pour aller vous chercher au fond du Nord, vous qui n'y pensiez pas et qui n'avez jamais pris d'autres mesures pour de semblables choses que de bien servir Sa Majesté dans les lieux où elle a bien voulu vous envoyer.

Tout cela vous sera dit avec éloquence par une infinité de personnes qui n'ont autre chose à faire avec vous que de vous en dire de cette façon : vous le penserez mieux que nous tous. Pour moi je n'ai qu'à vous témoigner que, bien que mon cœur soit triste encore jusqu'à la mort de la désolation de cette pauvre maison affligée depuis un mois ou six semaines de toutes les manières possibles[1], je ne laisse pas d'avoir une extrême joie pour l'État, pour votre famille et pour mon propre bien de ce que, ayant été nécessaire que la charge de Monseigneur de Lionne sortît des mains de M. son fils pour entrer dans des mains étrangères, elle soit tombée dans les vôtres. C'est un choix que j'aurais fait s'il avait été à moi de le faire, et si autrefois, par l'application que j'ai toujours au service de mes patrons, j'ai observé l'occasion de vous faire revenir à la Cour et, par l'avis que je vous en donnai, vous êtes rentré dans les emplois, ne doutez pas que s'il y a eu lieu dans cette conjoncture de suggérer quelque chose pour vous, je n'aie fait en cela mon devoir.

Il y en avait d'autres qui veillaient pour M. l'Archevêque de Toulouse, d'une autre manière moins innocente; mais c'est une histoire, et de tout ce qui s'est passé, à vous dire tête à tête lorsque vous serez de retour ici, et non pas à vous écrire. Il ne me reste, Monseigneur, qu'à vous désirer du ciel les grâces nécessaires pour exercer saintement, généreusement, longuement votre ministère et que vos petits enfants en soient plusieurs siècles les dignes successeurs. L'Europe n'a jamais attendu de personne tant de grandes choses que de vous; elle connaît votre innocence, votre probité,

1. M. de Lionne avait dû, au mois de juillet, sévir contre la conduite scandaleuse de sa femme, qu'un ordre du Roi avait fait enfermer dans un couvent. Pomponne avait adressé à cette occasion, à son ami, le 19 août, une lettre de condoléances qui parvint à Paris après la mort de Lionne. Pour comble d'infortune, Madame de Cœuvres marchait sur les traces de sa mère, ce qui excitait la verve gaillarde de madame de Sévigné aux dépens du malheureux ministre.

votre bonne foi, votre désintéressement, votre générosité; elle ne craint point pour cela que, les vices contraires obscurcissant vos grandes lumières ou les corrompant, vous vous en serviez autrement que pour le bien public, dans lequel elle n'envie pas aussi que vous ménagiez les justes intérêts et la gloire de votre Maître. C'est la raison de la joie que tout le monde fait paraître à voir votre élévation; je dirai, ainsi que tout le monde, qu'aucun ne sera trompé dans tout ce qu'il pense attendre de votre bonne et sérieuse conduite et votre capacité extraordinaire, réglées par votre vertu. J'aurai bien des choses à vous dire que je crois importer à votre service et je supplie Votre Excellence d'avoir agréable le Mémoire que je lui veux envoyer...

S. GAUDON

Paris, ce 18 septembre 1671[1].

Estimant, Monseigneur, qu'il est du bien de votre service de vous avertir de certaines choses, principalement de celles dont assurément Votre Excellence s'informerait de moi si elle était ici, je prends la liberté de vous les dire telles que je les connais, en historien fidèle sans amour et sans haine.

Vous serez prié, si Votre Excellence ne l'a été déjà, de continuer à M. Pachau et à M. Parayre leurs commissions. Il faut premièrement vous persuader que vous n'avez pas besoin d'un si grand nombre de commis; il n'y a pas à faire dans votre charge tant que vous vous imaginez peut-être, ou qu'il paraît. Hors les instructions des ambassadeurs et les dépêches ordinaires qu'on leur écrit, ce que vous ferez sans doute par vous-même et par vous seul, et pour lesquelles une personne ou deux, assidues, plus fidèles et secrètes qu'habiles, suffisent à les chiffrer, comme à déchiffrer leurs réponses, le reste de la charge est facile et de peu d'importance.

Il y a le rôle que je faisais céans et que je vous offre de faire encore chez vous sans vous être à charge en aucune façon : il consiste à expédier dans vos trois mois toutes les grâces que le Roi fait, entre lesquelles sont les bénéfices; pour cela, aussi bien que pour un grand nombre d'affaires ecclésiastiques qui se rapportent à vous, à à cause de Rome qui est de votre département, il est très bon que vous ayez un homme de la profession[2] et je m'y offre encore une fois à la même condition de ne vous être point à charge, comme je ne l'étais pas [depuis] quelques années à cette maison, [sauf] de mon logement, que Monseigneur de Lionne avait désiré que je retinsse

1. Quelques phrases de cette lettre ont été citées par M. Varin (*La vérité sur les Arnauld*, 1847, t. II, p. 116).

2. Ecclésiastique.

toujours, ce que je fais présentement d'autant plus volontiers que je suis libre de tout.

Le département des provinces ne consiste qu'en quelques ordres, et s'il y a quelque chose pour laquelle il soit besoin d'avoir de la capacité, c'est les arrêts que vous donnez; mais la capacité est chez vous qui les rapportez au conseil; pour les dresser selon qu'il est arrêté, il ne faut qu'un peu de style et de netteté d'esprit à mettre le fait et les motifs des dits arrêts. J'espère de vous donner ou peut-être de vous envoyer un détail plus particulier de la charge et de la manière surtout que l'exerçait Mgr de Lionne, à l'égard principalement du métier de la négociation des étrangers...

Je pense en second lieu que vous ne chasserez pas M. Rousseau et M. de Tourmont, qui sont à vous depuis si longtemps et dont Votre Excellence est si satisfaite, pour prendre des étrangers, quand vous ne voudrez considérer qu'une chose, que ceux-là n'ont encore rien acquis aux services qu'ils ont déjà rendus, et que ceux-ci peuvent s'en tenir, s'ils ont de la modération, à leur fortune, ayant chacun un bon carrosse, et M. Pachau une charge de correcteur des comptes, ce que j'ai cru que vous deviez savoir pour rendre à chacun justice. De plus M. Rousseau et M. de Tourmont ne sont pas les seuls qui peuvent prétendre de vous une commission, si vous regardez ceux qui dépendent de votre maison ou de celles de Madame et de Messieurs Ladvocat[1] et si vous vous souvenez de ce que Votre Excellence m'a dit un jour, vous verrez même entre vos enfants[2] et vos parents ceux qui sont en âge et en état d'étudier de bonne heure sous vous un métier pour lequel vous vous étonniez du peu de soins que l'on avait d'y élever des personnes de qualité, ce qui faisait que, quand on cherchait pour des négociations ou des ambassades, on avait tant de peine à en trouver, et souvent on en prenait de malhabiles qui faisaient de grandes fautes très préjudiciables aux affaires et au moins à la réputation du Roi.

En troisième lieu, vous supprimerez peut-être chez vous la première commission; M. de Rives[3] ne l'avait chez nous que par honneur et je ne vois personne chez M. Le Tellier ou chez M. Colbert qui en prenne la qualité; c'est une place de corruption à exciter l'ambition et l'avarice de celui qui la tient.

Et même pour les autres commissions, vous ne devez à mon avis

1. Marguerite Rouillé, veuve de Nicolas Ladvocat, maître en la Chambre des Comptes, et belle-mère de Pomponne; et ses deux fils.

2. L'aîné des fils de Pomponne, Nicolas, était né le 17 mai 1662; Gaudon ne pouvait cependant pas croire que Pomponne prendrait dans ses bureaux cet enfant de neuf ans.

3. Luc de Rives, maître ordinaire en la Chambre des Comptes et commis de M. de Lionne; il était parent de madame de Lionne.

choisir que des personnes sages et modérées qui ne se fassent pas, à l'exemple de ceux que nous connaissons presque partout, une occasion d'honneur de s'enrichir et de s'élever, ce qui les expose à commettre mille friponneries.

Je suis assuré que vous ne voulez point chez vous de ces Messieurs, et vous ne devez pas le vouloir; ils ne déshonorent pas seulement leur maître; mais comme la cupidité n'est jamais sans jalousie et sans envie, ils ne permettent pas que la maison soit en paix; il la remplissent de soupçons et donnent lieu à cent injustices : prenez-y garde pour Dieu et pour le monde...

En quatrième lieu, soit que l'on vous ait engagé à recevoir chez vous M. Pachau, soit qu'il n'y en ait qu'un bruit, qui est toutefois grand, vous devez savoir, pour servir à votre conduite à son égard, qu'avant la mort de défunt Mgr de Lionne, contre l'inclination et l'intérêt de la maison (ainsi l'a-t-on jugé, puisque durant toute la maladie du défunt, on l'a fait observer, j'en ai eu charge moi-même), il a fait toutes choses pour aider Mgr l'Archevêque de Toulouse, auquel, d'ailleurs, il y a longtemps qu'il est tout dévoué, pour arriver où vous êtes monté beaucoup plus glorieusement sans brigue et sans intrigue; il a paru qu'il avait de la sorte des liaisons particulières avec quelques-uns des autres ministres et qu'il en ménageait l'affection : vous pouvez vous en assurer par vous-même et y faire le jugement qu'il vous plaira. Ce que je vous dis de M. l'Archevêque de Toulouse est très certain et il s'est fait recommander au Roi par lui. Il est sans étude et il sortait du greffe du Conseil après avoir été chez un procureur, quand il est entré au logis pour écrire sous moi : il s'y est maintenu par de petites intrigues, et s'est rendu agréable à feu Mgr de Lionne, et comme il est assez hardi et assez brusque, ce qu'il fallait auprès de M. de Lionne, qui voulait être pressé en tout, il semblait qu'il le gouvernait. Son principal emploi était de chiffrer et de déchiffrer, ce que depuis deux ans, il ne faisait plus que par deux garçons qu'il a, à cause qu'il a beaucoup mal aux yeux. Il est au reste ponctuel et officieux, ce qui lui fait des amis. Pour faire une dépêche ou une lettre un peu de conséquence ou un arrêt et telle autre expédition difficile, je ne sais s'il en viendrait bien à bout, manquant d'étude et d'érudition.

M. Parayre serait plus capable; il a du style et sait assez bien les formes; il avait travaillé plusieurs années sous M. de Brienne. M. de Lionne ne voulait point le prendre, à cause que M. de Brienne le fils ne l'aimait point, et qu'il était blâmé d'avoir un méchant esprit, capable de mettre de la division et du désordre partout, à dessein de s'avancer aux dépens d'autrui : en quoi il peut y avoir quelque chose de vrai, par les liaisons qu'il a prises céans petit à petit, desquelles il est arrivé de semblables effets. Mais le Père

Annat[1], dont il était parent, étant continuellement nécessaire à Mgr de Lionne, à cause des bénéfices auxquels il prétendait[2] et pour lesquels il y avait toujours quelque chose à faire, enfin M. de Lionne le reçut. Il y a eu grande jalousie toujours entre lui et M. Pachau, sur ce que, l'exercice de la charge étant comme divisé entre eux deux, M. Pachau ne se contentait pas des chiffres, dont l'autre n'avait aucune connaissance; et cependant M. Pachau mettait encore la main au reste; Mgr de Lionne n'a jamais voulu les régler sur cela. Entre tous les commis de MM. les secrétaires d'État, M. Parayre est peut-être celui qui en sait le plus; mais ce plus et le reste n'est pas une science considérable, ni difficile à apprendre : non plus que tout l'exercice de la charge si grande chose, puisque deux commis la faisaient chez nous; il y avait un troisième pour le chiffre, nommé Mouchérier, un gros, que vous avez vu, qui est mort. M. Pachau, depuis, faisait travailler sous lui M. l'abbé de Saint-Arnould de Metz[3], fils de M. Morel[4], un des seize fermiers du Roi, pour lequel ont commencé les dernières brouilleries de Lorraine, à cause que le Duc de Lorraine, dont il avait été fermier, ne lui faisait pas raison sur certaines choses.

En voilà beaucoup, Monseigneur, pour aujourd'hui; j'aurai l'honneur de vous écrire chaque ordinaire jusqu'à ce que vous soyez ici, et chaque fois je vous donnerai peut-être de nouvelles connaissances, toutes sans vouloir nuire à personne (je suis ami de ces deux Messieurs, et M. Pachau m'a été particulièrement officieux, comme à tout le monde), mais pour vous informer de la vérité.

Je prie Notre Seigneur de n'arrêter jamais le cours de Ses saintes bénédictions sur la personne de Votre Excellence et sur celle de tous ceux qui Lui appartiennent; je lui demande très humblement et très instamment la continuation de sa bienveillance pour son très humble et très obéissant serviteur.

S. GAUDON

Le père Durandeau, grand ami de Mgr d'Angers, lui a écrit

1. Mort à 80 ans en 1676. « Le premier des confesseurs qui ait usurpé le principal crédit à la nomination des bénéfices et la domination sur le clergé. » (Saint-Simon.)

2. Pour ses fils.

3. Jean Morel, qui remplit plus tard d'importantes missions diplomatiques; en 1685, il fut ministre résident à Vienne; il prit part aux négociations secrètes qui préparèrent la paix de Ryswick. Il mourut fort âgé en 1719.

4. Daniel Morel, sieur de Stainville, d'abord intendant du cardinal de Furstenberg, fit une grande fortune dans les affaires; maître de la Chambre aux deniers, il mourut en 1697. Il fut l'un de ceux qui prêtèrent à Pomponne les sommes nécessaires pour rembourser à M. de Berny le prix de la charge de secrétaire d'État.

sur M. Parayre qu'il ne devait pas permettre que Votre Excellence prît un espion des Jésuites.



Le ministre répondit à Gaudon en gardant ceux qui lui étaient dénoncés. Parayre n'était pas resté inactif; il avait eu recours, par l'entremise de madame de Grignan, à madame de Sévigné qui parla de lui à M. d'Andilly : les deux dames comptaient que, s'il était maintenu dans ses fonctions, il montrerait beaucoup de complaisance au comte de Grignan, lieutenant-général du gouvernement de Provence. Il n'avait pas, il est vrai, dans ses attributions l'administration de la Provence qui était du ressort de son collègue; mais madame de Sévigné ne doutait pas qu'elle n'obtînt de Pomponne qu'il fît une nouvelle répartition des affaires entre les bureaux, et elle l'obtint en effet; les Grignan furent alors assez contents de Parayre, pas toujours cependant : madame de Sévigné se laissa aller un jour à le qualifier de « petit bredouille ».

Pomponne prit donc MM. Pachau, Parayre et de Tourmont qu'il garda tout le temps qu'il fut ministre, c'est-à-dire près de huit ans. Quel dommage qu'il n'ait pas exprimé son sentiment sur les « fiches » rédigées par leur collègue, le sieur Gaudon !

LOUIS DELAVAUD

UN ÉPISODE

DE LA

VIE SENTIMENTALE DE GŒTHE

Ce qu'on appelle le génie créateur des poètes — qu'ils le sachent ou non — consiste souvent à changer de lieu et de temps un spectacle dont ils ont eu l'imagination frappée.

C'est Gœthe qui fait cette remarque, et, à l'appui, il rapporte cette observation piquante : Klopstock, dans son poème de *la Messiade*, ayant à décrire la cour de Satan, roi des enfers, reproduit, sans le savoir, le cérémonial dont il avait été témoin à Francfort, lors du sacre de François 1er, couronné empereur du Saint Empire romain.

Mais l'auteur de *Dichtung und Wahrheit*[1] ne pensait pas qu'il pourrait fournir une autre preuve par un fait merveilleux et surnaturel qu'il a cru devoir admettre dans l'histoire de sa propre vie.

Homme de science en même temps que grand poète, physiologiste exact et pénétrant, à tel point qu'on peut le considérer comme le prédécesseur immédiat de Darwin, narrateur véridique et sincère, je ne sais s'il eût été flatté à l'idée de servir lui-même d'exemple dans une étude sur l'hallucination. Cependant j'estime qu'à la réflexion il en eût aisément pris son parti : dans sa carrière si remplie et si féconde, la cause de la Vérité est celle qui lui a toujours tenu le plus à cœur. Par la netteté, par l'exactitude de son récit, il nous a fourni, dans le

1. *Fiction et Vérité.*

moment même où il nous raconte sa vision, le moyen de la comprendre et de l'expliquer.

Il s'agit d'un incident faisant partie de ce chapitre si intéressant et si agréable de ses mémoires qu'on cite souvent sous le nom de l'*Idylle de Sesenheim*. Comme il est dans toutes les mains, je me bornerai à rappeler le strict nécessaire.



Le jeune Gœthe — il a vingt-deux ans, il est étudiant à l'université de Strasbourg — pour remettre une santé un peu éprouvée par le travail et par une vie sentimentale trop intense, est allé demander la santé et le repos au bon air de la campagne alsacienne. Il a reçu l'hospitalité dans une famille de pasteur protestant dont lui avait souvent parlé un de ses camarades de l'université, qui aimait à la comparer à l'intérieur du *Vicaire de Wakefield*.

Dès le premier coup d'œil, le jeune étudiant est, en effet, frappé de la ressemblance avec la famille Primrose. Le pasteur de Sesenheim porte le nom français de Brion. Sa famille se compose de sa femme, personne très digne et relativement cultivée, de ses six filles et d'un fils encore jeune, dont il ne sera plus question. — Je ne peux qu'engager mon lecteur à revoir ce récit, qui a fourni la matière de maint roman et de mainte pièce de théâtre. — La seconde fille, Frédérique, ne tarde pas à s'éprendre du voyageur.

Il est bon de rappeler que le Gœthe dont il va être question ne ressemble pas à celui qu'on a l'habitude, surtout en France, de se représenter d'après ses tragédies, œuvre de son âge mûr, ou d'après ses bustes, travail de statuaires trop occupés de phrénologie. A vrai dire, il est tout le contraire de ce Gœthe académique et compassé. Ennemi de tout ce qui est convention ou cérémonial, toujours prêt aux improvisations de toute espèce, aux sports, aux jeux, aux « parties » (c'est le nom donné en Alsace aux excursions de campagne), si l'on avait une critique à lui adresser, ce serait pour lui reprocher un excès de fougue et de sensibilité, disposition qui se révèle dans sa correspondance par un langage entrecoupé d'exclama-

tions, de points de suspension, d'effusions répétées, de tutoiements subits, de chaleureuses et impétueuses protestations.

D'autre part, la jeune fille, pour employer l'expression dont se sert Gœthe en racontant leur première promenade au clair de lune, n'avait rien de « crépusculaire ». Elle aurait plutôt, dit-il, changé la nuit en jour. C'est une personne douce et franche, qu'on ne peut s'empêcher de prendre en affection, d'un esprit tourné aux choses pratiques de la vie, et qui semble avoir voué à cet hôte inattendu, poète et artiste, intarissable en charmantes imaginations, un attachement fidèle et durable.

Quand elle entre en coup de vent dans la chambre, il semble qu'un astre se soit levé dans ce ciel rustique. Elle ouvre des yeux si francs, si heureux, qu'on dirait qu'aucun souci ne peut exister dans le monde. Sa démarche est si légère qu'elle paraît ne point toucher au sol. Ses longues tresses blondes, qui pendent dans le dos, sont presque trop lourdes pour ce cou délicat. Elle porte le costume alsacien, la robe courte, la guimpe à la paysanne, le chapeau de paille accroché au bras... Je ne veux pas me laisser aller à suivre les scènes racontées par Gœthe. Il faut que j'arrive bien vite à l'incident, qui forme le sujet de cet article, et qui va nous montrer dans cet esprit si habituellement clair, si désireux de se tenir près de la réalité, comme une absence involontaire, une infidélité subite au monde réel...

Après des semaines de vie insouciante et heureuse le moment était venu de se séparer :

Ce furent des jours douloureux dont le souvenir ne m'est point resté. Quand de mon cheval je lui tendis encore la main, elle avait les larmes aux yeux, et, de mon côté, je me sentais fort peu à mon aise. Mais, comme je prenais le sentier vers Drusenheim, je fus soudain assailli par le plus singulier pressentiment. Je me vis, non avec les yeux du corps, mais avec ceux de l'esprit, sur le même chemin, je me vis venir à ma rencontre, à cheval, dans un costume comme je n'en portais jamais, un habit gris saumon, avec quelque dorure. Je ne m'étais pas plus tôt secoué, que l'apparition avait disparu. Mais ce qui est étrange, c'est que huit ans après, comme j'allais faire une dernière visite à Frédérique, je me trouvai sur le même chemin, dans le même habit que j'avais rêvé, et que, ce jour-là, par un pur hasard, je portais en effet. Il en sera de ces choses comme on voudra, au moment de la séparation le singulier fantôme

m'apporta quelque soulagement. La douleur de quitter cette merveilleuse Alsace, avec tout ce que j'y laissais, fut de la sorte adoucie, et, une fois délivré du trouble des adieux, je me ressaisis.

Tel est le récit de Gœthe, récit bien connu, faisant partie des livres 10 et 11 de *Dichtung und Wahrheit*.

Vient à présent la question que tout lecteur va se poser : Qu'en faut-il penser? que faut-il croire?

Admettre que c'est là une invention pure et simple, une fiction destinée à orner le récit, en arguant du titre donné par Gœthe à ses mémoires, serait une explication peu digne de son génie. Ses créations sont d'une autre envergure... Le plus sûr était de laisser le récit, selon l'expression allemande, « reposer sur lui-même » (*auf sich beruhen*), en attendant que d'autres sources d'information fissent jaillir quelque lumière. C'était le parti le meilleur, et celui que la critique, autant que je sais, a cru devoir prendre.

Mais la publication de la correspondance de Gœthe est venue nous apporter un moyen inespéré de contrôle. Je ne sais si le rapprochement a déjà été fait par d'autres : je n'en serais pas surpris, connaissant le soin avec lequel la biographie de Gœthe a été explorée en tous ses détails. Quoiqu'il en soit, le fait me paraît digne d'être étudié de près, d'abord pour la biographie de Gœthe, à laquelle il fournit des éléments dignes d'examen, et ensuite pour la psychologie, en général, à laquelle il assure une contribution imprévue et précieuse.



Il faut nous transporter à huit ans plus tard, de 1771 à 1779. L'étudiant de Strasbourg a remarquablement avancé dans la vie. Auteur d'un roman lu dans toute l'Europe, auteur d'une pièce de théâtre où revit tout le XVI siècle, il est l'écrivain favori de la jeune Allemagne, l'espoir de la littérature allemande. La place qu'il occupe dans la vie extérieure témoigne de ces grands succès. Il est le conseiller attitré d'un prince qui l'a choisi pour ministre et pour ami. Il va justement accompagner ce prince dans un voyage en Suisse et en Italie; on doit passer par ces mêmes contrées d'Alsace où il a vécu jadis quelques jours heureux : nous pouvons même croire que le

nouveau conseiller n'a pas été étranger au tracé de l'itinéraire. Enfin, comble de faveur, il est le chevalier servant d'une noble dame à laquelle il rend compte, jour par jour, des incidents de son voyage.

Pour donner une idée du ton passionné de cette correspondance, on me permettra d'en citer un ou deux courts extraits.

J'ai eu toute ma vie un souhait idéal, d'être aimé comme je le désire, et j'ai vainement cherché l'accomplissement de mon rêve. Maintenant le voici réalisé pour toujours! et de façon que je ne peux plus en être frustré. Adieu, la seule en qui je n'ai eu besoin de rien mettre pour trouver tout en elle!

Il écrit encore à cette même madame de Stein :

O la meilleure des femmes, que ne puis-je condenser sur cette page tout ce qu'il y a de bon, de vrai, de doux dans mon amour et mon amitié, et te convaincre que je suis près de toi et ne jouis de l'existence que par toi!

Mais sans doute ici quelques mots d'explication deviennent-ils nécessaires.

A cause de ses nombreux attachements successifs, si variés qu'on a peine à en retenir les noms et la suite, on peut être tenté de se représenter Gœthe sous les traits d'un Byron ou d'un Chateaubriand allemand, marchant de conquête en conquête, et restant jusqu'à un certain point maître de lui-même, tout en dominant l'esprit et le cœur de ses adoratrices. Mais ce serait, à mon gré, méconnaître la vraie nuance.

Il n'a pas l'humeur d'un conquérant, celui qui, après un séjour un peu prolongé dans une ville, ne peut la quitter sans y laisser une portion de son cœur; celui qui, après douze ans de cour respectueuse et fidèle, a dû s'évader sous un déguisement pour échapper à la domination de cette même madame de Stein; celui qui, à soixante-quatorze ans, s'éprend de la jeune et belle Ulrique de Levetzow, laquelle en a dix-sept, et la demande en mariage si sérieusement que son prince est obligé d'aller lui parler en ami et le dissuader d'une trop inégale union. Et ces amies si diverses, il cherche à les revoir, il va les retrouver, il veut que son souvenir soit pour elles un souvenir de paix et que ce soient des âmes réconciliées. C'est là, précisément, l'objet du voyage de Sesenheim, auquel il est temps de revenir.

On doit se figurer ce que ressent le voyageur, l'ancien ami de Frédérique, en approchant des contrées où il a connu jadis le bonheur d'aimer et d'être aimé. Dès les premières lignes, on sent qu'il se passe en lui quelque chose d'extraordinaire. Ses descriptions frissonnent d'émotion et d'allégresse. Il a obtenu la permission de quitter ses compagnons pour quelques heures :

Les saules sont encore dans leur beauté argentée. Un souffle bienfaisant parcourt tout le pays. Chaque maison de paysan a sa treille chargée de raisin jusque sous le toit. Il règne une température céleste, douce, chaude, humide, qui vous pénètre jusqu'à l'âme et vous mûrit comme le raisin. Pourquoi ne demeurons-nous pas tous ici ensemble? Plût à Dieu! Il en est plus d'un qui pourrait dégeler ou se dessécher moins vite[1].

C'est pendant ce voyage selon moi, qu'il eut sa vision. Il ne faut pas s'attendre, est-il besoin de le dire, à en lire le récit dans sa correspondance : Gœthe s'adressait à madame de Stein. Mais son émotion, refoulée sur elle-même, n'en fut que plus vive. C'est là qu'il eut sa minute de trouble, qui s'est confondue plus tard avec les impressions de son premier séjour. Se voyant comme il était présentement, avec tous les signes d'une existence favorisée par le sort, il se revit tel qu'il était quand il suivait pour la première fois le même chemin, jeune homme inconnu du monde, incertain de son avenir, quoique déjà le cœur rempli de grandes espérances. Les deux images se sont superposées dans son esprit : le fonctionnaire grand-ducal dont il portait l'uniforme galonné d'or se mêla aux fantômes de sa jeunesse. Selon les paroles de Gœthe que je citais en commençant, la sensation actuelle, amalgamée avec sa vie antérieure, se transforma en pressentiment. Le soulagement qu'il dit avoir éprouvé est également antidaté.

Des transpositions, des dédoublements de ce genre ne doivent pas être rares dans la vie des poètes. On connaît les vers où Musset voit s'asseoir à sa table un enfant vêtu de noir qui lui ressemble comme un frère. Qu'on se figure ce que des sensations de ce genre ont dû être, ce qu'elles ont pu devenir aux époques d'ignorance et de foi, en l'absence de l'écriture, en des siècles dépourvus de critique : tout natu-

1. Selz (Alsace), 25 octobre 1779.

rellement, la sensation, d'actuelle qu'elle était tout à l'heure, se transformait en prophétie[1].

*
* *

Je retourne au récit de Gœthe. La rencontre est décrite de manière à épargner à son correspondant toute inquiétude :

Je trouvai là une famille telle que je l'avais laissée il y a huit ans. Étant maintenant tranquille et paisible comme l'air, accueilli par des gens aussi bons et aussi sympathiques, je ne pouvais qu'en éprouver le plus grand bien. Quelle différence avec les orages d'alors! La seconde fille de la maison m'avait aimé autrefois, plus et mieux que je ne méritais, et plus que d'autres à qui depuis j'ai tout prodigué. Dès le premier moment où j'ai franchi son seuil, et comme j'étais à l'improviste nez à nez avec elle, elle s'est montrée si affectueuse que je me suis senti tout soulagé. Tous ces gens m'accueillirent avec cordialité. Mon ancienne amie, que j'avais quittée jadis dans un moment où mon départ faillit lui coûter la vie, fut parfaite de discrétion et de bonté. Elle ne fit aucune allusion au passé, sauf une fois, à propos d'un mal qui lui était resté des agitations de ce temps là.

Elle n'a rien fait, je dois le dire, pour réveiller un ancien sentiment dans mon âme. Elle a seulement voulu que j'allasse m'asseoir avec elle sous les charmilles du jardin où nous nous étions assis : j'ai dû me reposer un instant sous chacune d'elles. Et ce fut tout. Je m'informai de nos anciens amis. Un voisin, qui autrefois nous avait aidés dans nos travaux de jardinage, fut appelé : il attesta qu'il n'y avait pas huit jours qu'il avait demandé de mes nouvelles. Le barbier dut venir aussi, et fut d'avis que j'avais rajeuni. On alla chercher des chansons que j'avais composées jadis, des dessins, des peintures qui venaient de moi. On rappela de bonnes histoires de ce temps-là. Je trouvai que mon souvenir était aussi vivant que si mon absence avait duré six mois.

Gœthe, on le voit, prend soin de répéter que son cœur est parfaitement calme et qu'il ne subsiste plus rien des émotions du passé.

Le lendemain je partis à l'aube, heureux de laisser derrière moi des visages amis et de pouvoir maintenant penser sans trouble à ce petit coin du monde[2].

1. V. sur ce sujet un article du *Journal de Psychologie*, t. I, p. 16. La sensation du *déjà vu* », par le Dr J. Grasset.

2. Il n'est plus question de Frédérique Brion, par la suite, dans la vie du grand homme. D'autre part, on sait qu'après le départ de Gœthe elle

Cette vision est-elle la seule dans la vie de Gœthe? Je ne saurais le dire. Il semble que l'idée de la fusion de deux personnages en un seul n'ait pas été étrangère à sa pensée. Dans la tragédie d'*Egmont*, au cinquième acte, au moment où Egmont condamné au supplice va mourir, on voit la jeune fille qu'il aimait reparaître sous les traits idéalisés de la Liberté. La langue populaire a trouvé une juste expression pour décrire l'état de celui qui, sous le coup d'une émotion, est subitement enlevé dans un autre temps ou un autre milieu : on dit qu'il a eu « un transport ». C'est ce que Gœthe, toute apparition merveilleuse étant mise de côté, eût appelé *ein Entzücken*.

Ce n'était peut-être pas seulement les images du passé qu'intérieurement il comparait avec le présent : il comparait aussi les satisfactions et les joies de ces deux époques de sa vie. Était-il plus heureux? Grave et difficile question que nous abandonnons à d'autres le soin de décider. Nous voyons qu'au milieu de ses prospérités, il lui échappe de loin en loin comme un cri de lassitude et d'angoisse. Nous voyons aussi qu'après dix ans de ce bonheur, il s'évade sous un faux nom, pour aller chercher pendant deux ans au loin un autre pays et d'autres âmes. C'est parce que nous avons pensé que ce petit problème n'était pas sans importance pour la biographie de Gœthe, comme pour la psychologie en général, que nous avons cru pouvoir nous arrêter un peu sur l'épisode de Sesenheim.

En sa qualité d'homme de science, l'auteur de *Dichtung und Wahrheit* ne pouvait faire autrement que de nier le merveilleux et le surnaturel. Mais, comme romancier et poète, il n'était pas fâché de laisser subsister dans ses souvenirs un rayon de ce monde supra-sensible. A notre sentiment, l'ensemble du récit, en cette première partie, n'a pas souffert du mélange, d'ailleurs à peine indiqué. A la distance où nous sommes, vérité et fiction, en ce poétique tableau d'Alsace, paraissent presque dans un égal lointain.

MICHEL BRÉAL

avait résisté aux sollicitations d'un de ses amis, le poète Lenz, qui lui avait offert sa main. Elle vécut retirée chez une de ses sœurs et mourut en 1813.

LES BARRAGES DU RHÔNE[1]

Entre Genève et Seyssel, on projette de barrer le Rhône, à la hauteur du hameau de Genissiat, pour en capter l'énergie et la transporter à Paris. Il s'agirait de créer une retenue d'eau de 73 mètres de hauteur et de se rendre ainsi maître, d'un seul coup, de toute la puissance que représente le Rhône jusqu'à la frontière suisse, soit au moins 100 000 chevaux.

Le projet prévoit la construction d'un immense barrage appuyé sur les parois rocheuses qui bordent le fleuve : le plan d'eau de l'amont remonterait, et par la chute qu'il déterminerait actionnerait des turbines. A la partie supérieure du barrage, se trouveraient les ouvrages de prise d'eau et de décharge ; au pied seraient aménagées les turbines, dont les chambres communiqueraient avec le haut par des conduits taillés dans le roc. Toutes les turbines actionneraient des génératrices électriques calées directement sur leurs arbres : l'énergie sortirait donc de l'usine sous forme de courant électrique. Sur les terrains qui avoisinent la crête du barrage, serait construit un bâtiment spécial, renfermant les appareils de transformation, de commande, de réglage, etc., ainsi que le départ de la ligne principale se dirigeant sur Paris et des lignes secondaires desservant les régions plus rapprochées de l'usine. La ligne principale aurait son point d'arrivée à Ivry

1. Consulter la carte annexée à cet article.

où se trouverait une station de transformation et de distribution; de là partiraient des réseaux secondaires qui se ramifieraient dans les divers secteurs de la capitale.

Ce projet, quoique établi surtout en vue de Paris, n'en intéresserait pas moins les départements de l'Ain et de la Haute-Savoie et ceux qui se trouveraient sur le parcours de la ligne Genissiat-Paris. La partie de l'énergie captée, à laquelle il serait jugé que l'industrie de ces départements a légitimement droit, leur serait attribuée, dans les conditions les plus avantageuses, car il est évident que l'usine de Genissiat utiliserait la puissance du Rhône d'une façon bien plus complète et avec un bien plus haut rendement que plusieurs usines de moindre importance échelonnées le long du fleuve et alimentant chacune un rayon restreint. Loin de confisquer la force motrice au profit exclusif de Paris, l'usine en fournirait aux régions traversées.

Le même projet prévoit encore l'aménagement du Rhône en vue de la navigation, entre la France, la Suisse et l'Europe centrale.

Par la création de la retenue de Genissiat, il se formerait en effet un bief aux eaux profondes qui, s'étendant jusqu'à la frontière suisse, ouvrirait à la navigation une partie du fleuve considérée jusqu'ici comme inaccessible et sur laquelle le simple flottage ne peut se faire qu'au prix de difficultés presque insurmontables. En amont de ce bief, la batellerie aurait accès en Suisse, sur le territoire du canton de Genève, où se rencontrent d'autres biefs d'usines qu'il serait facile, au moyen de quelques artifices assez simples, de rendre navigables. Toutes les usines, il est vrai, ne sont pas encore construites; mais les plans en sont dressés et aucune difficulté technique ne se présentera lorsque le moment sera venu de les mettre à exécution. On peut donc concevoir le fleuve comme divisé en un certain nombre de gradins, dont chacun correspondrait à une usine de production de force et serait en outre navigable. Le Rhône serait transformé en un vaste escalier liquide dont la dernière marche donnerait accès dans le lac de Genève.

Pour faire passer les chalands d'un bief dans le suivant, on pourrait appliquer, selon le cas, divers moyens. Lorsque la différence de niveau à franchir ne dépasse pas 6 à 8 mètres

et lorsque la réserve d'eau est abondante, comme c'est le cas du Rhône, de simples écluses suffisent. Mais chaque « éclusée » exige l'évacuation d'un volume d'eau proportionnel à la différence de niveau, ce qui appauvrit d'autant le bief supérieur. Aussi, lorsque cette différence devient trop considérable, les réserves, si abondantes soient-elles, ne peuvent y suffire et l'on est obligé d'adopter d'autres dispositifs : à Genissiat, où la hauteur serait de 73 mètres, on a prévu l'emploi d'ascenseurs à bateaux, qui rentrent dans la catégorie des appareils à sas mobile. Que l'on suppose le sas constitué non plus par une chambre maçonnée à demeure, mais par un immense réservoir métallique rempli d'eau et pouvant se déplacer, dans lequel flottera le chaland pendant la translation de tout le système. ce sas mobile sera susceptible d'être élevé verticalement par des câbles, des chaînes, des crémaillères ou des vis sans fin. Généralement on dispose deux sas, dont l'un monte pendant que l'autre descend, reliés de façon à s'équilibrer l'un l'autre.

Le « plan incliné » dérive du même principe : lorsque la translation du sas doit se faire non pas verticalement, mais sur un terrain en pente, on le monte sur un train de roues qui roulent sur la voie d'un funiculaire. Dans ce cas aussi, on dispose généralement deux voies parallèles et deux sas qui s'équilibrent l'un l'autre. Les manœuvres d'entrée et de sortie des bateaux s'effectuent comme dans les ascenseurs.

Ces appareils, ascenseurs ou plans inclinés, ont ce précieux avantage de réduire la consommation d'eau à son minimum : le sas ne se vide jamais et ne demande que le remplacement de la faible quantité qui s'en échappe par les fuites ou par évaporation.

A Genissiat, on a donc prévu un ascenseur; à Chancy et à Chèvres, où la chute n'atteint pas 8 mètres, de simples écluses suffiront. A l'usine de La Plaine, où la chute maximum est de 13 mètres, on sera peut-être conduit à disposer deux écluses à la suite l'une de l'autre, chacune de 6 m. 50 de hauteur. En aval de Genissiat, le fleuve est déjà praticable et ne nécessiterait que quelques travaux d'aménagement de peu d'importance.

Une fois le Rhône rendu navigable jusqu'au lac de Genève, il serait facile de le mettre en communication avec le réseau du Rhin, dont le terminus actuel est Bâle. par un canal

empruntant la vallée de la Venoge, petit affluent septentrional du lac, en traversant la ligne de partage des bassins du Rhône et du Rhin au défilé d'Entreroches, puis en descendant la vallée de la Thièle, et enfin en joignant le lac de Neuchâtel à son extrémité méridionale, à Yverdon. Puis la navigation se poursuivrait à travers quelques barrages, vers l'Aar, et le Rhin, pour aboutir enfin, à Bâle, à la section navigable du Rhin. Les études du trajet Genève-Bâle sont très activement poussées par les ingénieurs suisses, et plusieurs associations se sont formées pour les prendre en mains, tant au point de vue commercial qu'au point de vue technique. Par la réalisation du Rhône navigable, ce serait du même coup le raccordement avec le Rhin et la mise en relations directes de toute une partie de la France, de Marseille, du littoral méditerranéen et de Lyon, avec Genève, Bâle, la Suisse et les villes rhénanes : Strasbourg, Mannheim, etc., jusqu'aux ports du nord : Rotterdam, Amsterdam, Anvers.

Les avantages que le commerce et l'industrie français en retireraient, ne seraient pas limités aux grands centres tels que Lyon, Valence, Avignon, Marseille, ni à la seule vallée du Rhône. Les vallées de l'Arve, de l'Ain, de l'Isère, de la Durance, pour ne citer que les principales rivières, seraient autant de voies secondaires qui viendraient s'y souder, et les régions qu'arrosent ces affluents y trouveraient un nouveau moyen de transport économique.



Parmi toutes les descriptions du Rhône entre Genève et Seyssel, il en est une particulièrement intéressante : celle que publia Boissel lors d'une tentative qu'il fit, en l'an III de la République, de franchir en bateau les rapides entre le pas de l'Écluse et la Glière, c'est-à-dire la passe considérée jusqu'alors comme inaccessible[1]. Boissel voulait se rendre compte s'il était possible d'établir un service de flottage jusqu'en France des sapins du Valais et de la vallée de l'Arve.

1. T. C. G. Boissel, *Voyage pittoresque et navigation exécutée sur une partie du Rhône réputée non navigable*. Paris, an III de la République.

Ceux qui ont étudié l'histoire du fleuve admettent que, pendant la période glaciaire, son cours n'avait qu'un lointain rapport avec ce qu'il est de nos jours et qu'il s'épandait librement dans l'espace compris entre la partie méridionale du Jura et les Alpes. La coupure du pas de l'Écluse n'était pas si profonde, ou restait comblée à 70 ou 80 mètres au dessus du fond actuel, et les eaux formaient un vaste lac limité au nord et à l'ouest par le Jura, à l'est et au sud par les Alpes. Les lacs de Genève et de Neuchâtel étaient, selon toute vraisemblance, en relation l'un avec l'autre, et il est probable que pendant une certaine période, le Rhône a été partiellement tributaire du Rhin, comme l'est resté le lac de Neuchâtel et ses affluents, au cours des siècles. Les eaux pratiquèrent une fissure dans le bord de cette cuvette et s'écoulèrent à travers la chaîne du Jura. L'érosion seule a-t-elle provoqué cette fissure en rencontrant des couches de terrains d'une nature particulièrement attaquable, ou cette action a-t-elle été déterminée par un phénomène tectonique qui a commencé par disloquer les couches de terrains? Cette dernière hypothèse est probablement la vraie : le même mouvement qui a déterminé la déviation de la chaîne du Jura, aurait amené un déchirement de celle-ci à son sommet et ébauché le profil de la « cluse » dont les eaux du fleuve n'auraient eu qu'à augmenter peu à peu la profondeur.

Quoiqu'il en soit, le niveau a peu à peu baissé dans la cuvette qui contenait l'ancien lac glaciaire, et les coteaux d'Entreroches, d'Echallens, etc, ont isolé définitivement le bassin du Rhône de celui du Rhin. Le lac de Neuchâtel est resté tributaire du Rhin, alors que le lac de Genève s'en est séparé et s'est déversé dans le bassin du Rhône. Le fond de la cuvette, le pays de Gex et le Genevois, ne serait que le bassin de décantation de l'ancien lac, comblé par les dépôts des différentes époques glaciaires : on y observe des couches irrégulières de marne et de molasse, recouvertes de graviers.

Dans le trajet entre Genève et le pas de l'Écluse, le Rhône serpente au hasard de la plus ou moins grande dureté des couches qu'il rencontre, cheminant à travers les graviers et repoussé de droite et de gauche par les bancs de molasse. Son chemin une fois frayé, il l'a peu à peu approfondi de

sorte qu'il coule encaissé sur la plus grande partie de son cours, entre deux parois assez escarpées ; grâce à cela, les retenues d'eau nécessaires aux usines peuvent se faire facilement et ne submergent que des falaises ou des terrains sans grande valeur.

Sur ce parcours, le Rhône n'est pas torrentiel ; son débit est d'ailleurs régularisé au sortir du lac par les ouvrages que la ville de Genève a fait édifier en 1883-85 pour en capter la force motrice et utiliser le lac comme un immense réservoir d'énergie qui se remplit en été, pendant la période de fonte des glaciers, et permet de maintenir le débit du fleuve à un minimun de 100 mètres cubes par seconde environ, pendant toute la durée de la saison sèche qui est l'hiver.

Toutefois, peu après sa sortie du lac, son régime est profondément modifié par l'Arve, son principal affluent dans cette région, qui descend du massif du Mont-Blanc.

L'Arve ne traverse pas de lac régulateur ; aussi ses crues se font-elles sentir avec toute leur violence et ont-elles une action importante sur le régime du fleuve principal en aval du confluent : alors que le débit du Rhône varie de 100 à 650 mètres cubes par seconde environ, celui de l'Arve, qui ne dépasse pas 15 à 20 mètres cubes à l'étiage, peut s'élever à plus de 1000 mètres cubes en temps de crue extraordinaire, comme celle du 26 juin 1910. Il est vrai que les maxima des deux cours d'eau ne peuvent se cumuler : lorsque l'Arve débite un semblable volume d'eau, son reflux rend le débit du Rhône à peu près nul ; malgré cette circonstance, le régime n'en subit pas moins d'importantes modifications.

C'est au Fort l'Écluse, ou, plus exactement, au « pas » de l'Écluse, que le Rhône atteint la paroi de la cuvette qui retenait autrefois ses eaux et d'où il s'écoule maintenant par une fissure de la montagne. Comme les bords de cette cuvette sont inclinés en sens contraire de la pente du fleuve, celui-ci traverse successivement toutes les couches qui la composent, et l'on observe que leur inclinaison correspond à celle des couches du Jura. On peut donc conclure, semble-t-il, que ce sous-sol n'est que la série des assises du Jura[1].

1. H. Schardt, *Études géologiques sur l'extrémité méridionale de la chaine du Jura*, 1891. — H. Douxami : *Étude sur la vallée du Rhône aux environs*

Le fleuve présente plusieurs aspects différents et bien caractérisés selon la nature des terrains qu'il traverse. Tantôt il a dû se frayer un passage dans un calcaire compact, comme à la Perte du Rhône et au Malpertuis; tantôt il a tracé son chemin dans une superposition d'assises rocheuses, que séparent des couches de gravier, de marne ou de molasse, comme à Grésin, au Paradis, sous Bognes, etc. Dans le premier cas, il a entaillé le rocher à la façon d'un outil tranchant et s'est creusé un lit fort étroit, mais d'une profondeur presque insondable; il a ensuite affouillé progressivement la partie inférieure de son couloir, de telle sorte que la surface visible de l'eau se réduit à fort peu de chose. Il arrive même, près de Bellegarde, que le couloir inférieur est suffisant pour livrer passage au débit total, en basses eaux du moins, et que l'orifice supérieur, qui n'est qu'une étroite fente, a été recouvert par les éboulis; aussi le fleuve cesse-t-il d'être visible; il semble se perdre dans le rocher pour réapparaître une centaine de mètres plus loin : c'est la Perte du Rhône. Dans le second cas, le chenal s'est formé d'une manière assez régulière, et, sauf obstacle imprévu, suit une direction rectiligne. Les eaux ont commencé par affouiller les couches de graviers ou de marne facilement attaquables, laissant en surplomb les bancs de rochers plus durs; lorsque ce surplomb s'est exagéré, les rochers se sont détachés et se sont effondrés dans le lit du fleuve. Il en est résulté que la largeur de ce dernier s'est maintenue constante au fur et à mesure de l'approfondissement : l'aspect du Rhône dans ces régions est celui d'un cours d'eau encaissé entre deux parois rocheuses dont la hauteur atteint parfois une centaine de mètres et qui sont surmontées de deux talus de graviers et de terre végétale. Au fond, les eaux s'écoulent en bouillonnant autour des quartiers de rocs effondrés.

Entre le pas de l'Écluse et Bellegarde, le Rhône décrit un demi-cercle orienté vers le sud, qui enserre les villages de Léaz, de Vanchy et le hameau de Grésin. En contrebas de ce dernier, se trouve le pas de Grésin, où les eaux se sont creusé une issue étroite, mais très profonde, dans les couches superposées de

de Bellegarde, Bulletin des services de la Carte géologique de la France, n° 81, t. XII, 1900-1901.

molasse et de roc; après ce passage, leur lit s'élargit en un bassin assez spacieux. Ce phénomène d'élargissement, provoqué probablement par la grande vitesse de la veine liquide au sortir de la passe et par la force d'affouillement qu'elle acquiert, s'observe également à la Perte du Rhône et au Malpertuis; mais, à Grésin, il est accentué par l'action de deux petits affluents qui ont attaqué les parois latérales du bassin et l'ont élargi de façon à en faire une sorte de petit lac. Au sortir de la passe, d'immenses quartiers de rocs gisant dans le lit du fleuve attestent l'action, soit du travail d'érosion des eaux, soit des glissements des terrains supérieurs. Car tout le massif de Léaz, que le tunnel du Credo traverse à sa base, se compose d'un terrain argileux, assez instable et sans cesse en mouvement; sur les berges qui surmontent le sous-sol rocheux, on observe des traces de glissements récents et considérables : tel l'éboulement du 3 janvier 1883[1] qui emporta un tunnel et une partie de la voie ferrée.

Autour de la Perte du Rhône, la région de Bellegarde est caractérisée par un immense banc rocheux : le Rhône coule entre deux parois formées d'assises calcaires et Bellegarde est assise sur un sous-sol de rocher, recouvert d'une épaisseur de terre qui ne dépasse pas 40 ou 50 centimètres. Peu après la Perte, le Rhône reçoit du nord son principal affluent dans cette région, la Valserine, rivière peu importante, mais intéressante par le fait que, selon toutes probabilités, c'est elle qui a ébauché le lit du Rhône à partir du confluent. Comme son puissant compagnon, elle s'est frayé un passage à travers des bancs rocheux[2], et, comme lui, elle coule au fond d'une gorge à parois abruptes. Les géologues admettent que la coupure de la Valserine était déjà formée lorsque le Rhône, arrivant de l'est s'y est déversé, et, de ce fait, a changé de direction, prenant dès lors celle du torrent, du nord au sud.

Cette hypothèse, n'a rien que de fort logique lorqu'on observe la disposition des lieux, ou simplement que l'on jette les yeux sur une carte de la région. Toutefois le Rhône, depuis son usurpation, a beaucoup travaillé pour son propre compte;

1. Ch. Lenthéric, *Le Rhône, Histoire d'un fleuve*, t. I. Paris, 1892.

2. E. Chaix, *Le Pont des Oulles*, extr. de *La Géographie*, bulletin de la Société de Géographie, Paris, 15 déc. 1903.

il a tellement approfondi son chenal qu'à l'endroit où la Valserine s'y jette, s'est formée une chute assez importante, qui faillit être funeste à Boissel et à ses compagnons.

Au sortir de Bellegarde, le fleuve, probablement repoussé par des couches plus dures, décrit une boucle, puis prend définitivement sa direction générale nord-sud, qu'il quittera à Yonne et au confluent du Guiers, pour la retrouver seulement à Lyon, au confluent de la Saône. Mais les eaux, par suite d'un plissement du massif qui leur a barré la route, ont dû accomplir en aval de Bellegarde un travail d'érosion comparable à celui de l'amont. A Arlod, elles se sont ouvert un chemin à travers le roc vif : le Rhône, en cet endroit, coule encaissé entre deux parois fort élevées qui se prolongent à une grande profondeur au-dessous de son niveau ; l'étroitesse de la vallée a permis de relier les deux rives par une passerelle.

Enfin le Rhône, au défilé du Malpertuis, atteignant de nouveau le rocher compact, y a creusé un couloir analogue à celui de la Perte du Rhône. Le site ne manque pas de grandeur, et, bien que le phénomène en lui-même soit moins curieux qu'à la Perte, car le fleuve ne disparaît pas entièrement, l'ensemble du tableau est plus impressionnant. Tout au fond on entend bouillonner le Rhône, qui se précipite en écumant dans un étroit couloir ; puis, l'on n'aperçoit plus qu'un maigre filet d'eau au fond d'une coupure dont la largeur n'excède pas 4 ou 5 mètres et qui fait supposer qu'il existe, comme à la Perte, un couloir inférieur de dimensions considérables.

Au delà du Malpertuis jusqu'à l'endroit appelé « Le Paradis », le Rhône a passé à travers des terrains variés, attaquant les couches les plus tendres, dégarnissant les parties les plus dures qui se sont écroulées. D'énormes quartiers de roc se sont entassés pêle-mêle dans le lit du fleuve et ont donné à ce lieu un aspect saisissant. Au Paradis, le cours redevient plus régulier, moins tumultueux : après une courbe, il arrive au-dessous du village de Genissiat, entre deux hauts rochers, dont l'aspect est homogène, et dont l'un, appelé le « rocher Bouquet » du nom de son propriétaire, présente une paroi verticale sans surplomb. C'est entre ces deux parois qu'il est question de placer le grand barrage.

Enfin, au delà de Genissiat, le fleuve s'élargit, sous Bognes,

d'abord, puis sous Volland ; les rochers n'apparaissent plus que d'une façon intermittente. Sous Volland, l'eau les a excavés et a formé de vastes abris sous roches, dont le plancher se compose de blocs écroulés et disloqués. Le fleuve n'a déjà plus son caractère torrentiel : il coule sur un lit de gravier, d'une allure rapide il est vrai, mais régulière et non plus brisée par mille obstacles. Il commence à être navigable, ou du moins apte à le devenir moyennant quelques faciles travaux de correction. Puis sa pente s'adoucit encore : entre Pyrimont et Seyssel, son lit s'élargit; il prend le caractère qu'il conservera jusque dans la région lyonnaise, laissant çà et là des îles recouvertes de taillis, que l'on nomme dans le pays des « brotteaux ».

Voici enfin Seyssel, avec ses quais et son pont, qui marque l'issue de la passe et le point de départ de la navigation.



La forte pente du Rhône à partir de Genève, son débit régularisé par un grand lac qui le met à l'abri des variations extrêmes, l'encaissement de ses berges qui permet de faire des retenues d'eau sans submerger de grandes étendues de terrains, — tout facilite la construction d'usines hydrauliques, destinées à capter et à distribuer l'énergie : les deux centres industriels de cette région, Genève et Bellegarde, ont déjà tiré parti de cette richesse, et les usines se sont échelonnées le long du fleuve.

A Bellegarde, dès 1871, une société construisit un barrage au-dessus de la Perte du Rhône pour alimenter une usine au confluent de la Valserine. La puissance fournie par cette usine était transmise aux fabriques voisines au moyen de longs câbles de transmission. Il n'y a pas très longtemps encore, les voyageurs passant en chemin de fer à Bellegarde pouvaient apercevoir des pylônes massifs en maçonnerie, supportant des poulies sur lesquelles défilaient d'immenses câbles sans fin. Ces câbles, qui franchissaient d'un seul jet les gorges du Rhône, amenaient la force motrice aux usines du voisinage. Récemment, l'installation a été transformée en une station d'électricité, qui a permis de distribuer l'énergie d'une façon

beaucoup plus économique et dans un rayon beaucoup plus étendu.

Depuis 1882, Genève avait, étudié le problème de l'utilisation du Rhône et lié cette question à celle de la régularisation du régime du lac. Il s'agissait, au moyen d'un jeu de barrages, d'emmagasiner pendant la période des hautes eaux, — c'est-à-dire l'été, — le volume correspondant au niveau le plus élevé, et de restituer peu à peu cette eau au fleuve pendant la durée de la saison sèche. — l'hiver —, afin de maintenir en tous temps le débit à un minimum de 100 mètres cubes environ par seconde. Naturellement on était tenu de ne pas inonder les riverains en hautes eaux, et de maintenir en basses eaux une profondeur suffisante pour les besoins de la navigation du lac. Le fleuve ainsi régularisé devait actionner une série de turbines dont la puissance serait distribuée aux diverses industries de l'agglomération genevoise.

La municipalité ne craignit pas d'exécuter ce projet de ses propres deniers et d'en assurer elle-même l'exploitation. C'est ainsi que furent édifiés, sous la direction de l'ingénieur Turettini, les barrages de Genève et le bâtiment des turbines de la Coulouvrenière, qui commença de fonctionner en 1886.

Leur puissance totale est d'environ 3 000 chevaux, dont une partie est utilisée à élever l'eau d'alimentation de la ville et du canton de Genève, et le reste, 2 000 chevaux environ, est distribué aux industriels par un réseau d'eau sous pression[1].

C'était pour l'époque une initiative hardie ; cependant, moins de dix ans après, la puissance de l'usine de la Coulouvrenière était entièrement absorbée et la ville de Genève dut songer à se procurer une nouvelle source d'énergie. Elle obtint la concession d'une seconde usine sur le Rhône à Chèvres, à 6 kilomètres environ en aval de Genève. On construisit en cet endroit un barrage qui provoqua une élévation du niveau du Rhône, et par conséquent une chute disponible, de 7 m. 50 en basses eaux ; cette chute fut utilisée par une série de 15 turbines et fournit une puissance de 10 000 chevaux en moyenne. La hauteur de cette retenue d'eau est naturellement limitée par

1. *Utilisation des forces motrices du Rhône*, par Th. Turrettini, Genève, 1890 ; *Notice sur le Service des eaux de la ville de Genève*, par A. Bétant, Genève, 1908.

la condition que son remous, à l'amont, n'atteigne pas les turbines de la Coulouvrenière et n'en entrave pas la marche.

La puissance de l'usine de Chèvres est amenée à Genève et dans la région avoisinante par l'électricité. Cette solution, que l'état de la science en 1882 n'avait pas permis d'envisager pour la première usine, fut adoptée pour la seconde. Chèvres est donc une station génératrice d'électricité.

Plus récemment la municipalité a étudié la construction d'une troisième usine à La Plaine, à 8 kilomètres environ en aval de Chèvres, pour employer la section du fleuve comprise entre ces deux localités. Les études en sont terminés et la concession a été accordée en 1909. La retenue d'eau de La Plaine atteindrait 11 ou 13 mètres et formerait un bief qui s'étendrait en amont jusqu'à Chèvres, toujours limité par la condition de ne pas entraver la marche de cette dernière usine. La puissance utilisée atteindrait 18 ou 20 000 chevaux. Au delà de La Plaine, on pourrait se servir encore de la section du Rhône qui forme la frontière entre la France et la Suisse, en construisant un barrage et une usine à Chancy. Des études sont actuellement en cours à ce sujet.

Ces usines, existantes ou projetées, nous mènent jusqu'à l'extrême limite du canton de Genève, presque jusqu'au pas de l'Écluse qui marque le commencement de la traversée abrupt du Jura. Or, depuis que les progrès de l'électricité ont permis de transporter la force motrice à des distances de plus en plus considérables, il est devenu possible d'élargir le rayon de distribution des usines productrices et de l'étendre à des centres industriels éloignés : on a pu ainsi trouver l'emploi du fleuve sur des sections qui eussent été sans intérêt pour l'industrie locale et songer à tirer parti de longueurs aussi étendues que le permettent les dimensions des ouvrages d'art. C'est dans cette idée qu'a été conçu le nouveau projet d'utiliser d'un seul coup la puissance du Rhône dans son passage abrupt de l'Étournel, à Genissiat, et d'amener cette puissance jusqu'à Paris en faisant franchir au courant électrique la distance de 450 kilomètres.

Les auteurs du projet ont envisagé la constructiou d'un barrage de 73 mètres de hauteur à Genissiat, à l'endroit où le Rhône traverse la dernière passe rocheuse à parois suffisam-

ment homogènes pour offrir un point d'appui solide : c'est le « rocher Bouquet » qui a paru le mieux s'y prêter, grâce aux hautes parois verticales et d'un seul tenant qu'il présente. Le remous s'étendrait jusqu'au delà de Bellegarde, recouvrirait la Perte du Rhône, se ferait sentir sous le Fort l'Écluse et viendrait enfin mourir dans la plaine de l'Étournel. Comme celui des autres usines, il serait calculé de façon à n'apporter aucune perturbation dans la marche de l'usine qui lui serait immédiatement supérieure.

Au pied du barrage se trouverait le bâtiment des turbines qui pourrait disposer du débit total du Rhône, jamais inférieur à 130 mètres par seconde, sous la chute de 73 mètres, ce qui représenterait une puissance disponible de 100 000 chevaux environ ; on pourrait même augmenter cette puissance pendant les heures de fortes consommations en faisant appel à la réserve contenue dans l'énorme bief d'alimentation. L'énergie serait transportée à Paris par une double ligne à haute tension.

Ce projet grandiose formerait le trait d'union entre les deux extrémités de la partie escarpée du Rhône, entre la plaine genevoise et la région de Seyssel et supprimerait la solution de continuité qui existe sur ce parcours. On rencontrerait donc, en partant de Genève, une série de biefs et d'usines dont voici la succession : l'usine de la Coulouvrenière, dont le bief est le lac de Genève ; les biefs et usines de Chèvres, de La Plaine, de Chancy, de Genissiat. Au delà de Genissiat, la pente devient trop faible pour se prêter à une utilisation économique de force motrice.



Le point d'aboutissement de la navigation du bas-Rhône est Seyssel :

Autrefois le commerce y était bien plus considérable qu'aujourd'hui. Avant la construction du chemin de fer, tous les transports de la région se faisaient par le Rhône, et Seyssel, se trouvant au point extrême où le fleuve cesse d'être navigable, était l'entrepôt de toutes les marchandises importées de France en Savoie, à Genève, dans une partie de la Suisse et réciproquement : sel, charbon, fer, blés, cuirs, tissus, etc..

La principale industrie consistait dans la construction de barques et radeaux pour le transport des voyageurs, des denrées diverses, de l'asphalte, de la pierre blanche dite de Seyssel, employée en sculpture, du sel que l'on allait chercher sur les bords de la Méditerranée. Tout le sel consommé dans la Savoie, à Genève et une partie de la Suisse était tiré des marais salants de Peccais et des étangs de Berre et Martigues sur le bord de la Méditerranée. Il était amené par le Rhône et déposé dans les greniers à sel de Port-Puer sur le lac du Bourget, de Seyssel, du Regonfle et du Parc. Ces magasins en contenaient des quantités énormes. Toute l'année le Rhône était parcouru par des trains de sel formés de 10 à 20 barques pesamment chargées et tirées à la montée par des équipages de soixante à quatre-vingts chevaux attelés quatre à quatre. Ces trains remontaient le fleuve à petites journées sur un chemin de halage existant sur les deux rives, sauf dans quelques passages étroits où il fallait les pousser à force de rames. Un second article important de transport était la pierre de Seyssel[1].

La construction de la voie ferrée de Lyon à Genève, qui permet de franchir, sans rompre charge, la passe difficile du Rhône, a porté un coup fatal au commerce de Seyssel : le grand mouvement de batellerie de jadis a presque entièrement disparu. Mais l'importance de la navigation d'autrefois permet de penser que si la région fournissait déjà à cette époque un aliment aux services locaux, à plus forte raison une voie fluviale pénétrant jusqu'au cœur de l'Europe aurait des conséquences heureuses sur le développement commercial du pays.

Quant à la Suisse, tous les touristes connaissent la navigation de plaisance qui s'y pratique pendant la belle saison ; mais ce qu'ils savent peut-être moins, c'est qu'il existe aussi des services réguliers de batellerie faisant le transport des marchandises entre les diverses localités situées sur leurs rives. Sur le lac de Genève, par exemple, les pierres à bâtir de Meillerie, en Haute-Savoie, les ciments de Paudèze, pour ne citer que les principaux produits, sont amenés par bateaux, barques à voiles, « cochères » ou chalands à vapeur, dans les grands centres riverains, Lausanne, Genève, etc.[2].

De même sur les autres lacs : Neuchatel, Zurich, Lucerne,

1. *Histoire de la ville de Seyssel (Ain et Haute-Savoie), depuis son origine jusqu'à nos jours*, par F. Fenouillet, Annemasse et Seyssel, 1891.

2. F. A. Forel, *Le Léman*, III, Lausanne, 1904.

Constance. Avant l'apparition des chemins de fer, cette navigation avait pris une grande importance, et l'on avait même cherché à relier les lacs entre eux par des canaux : tel le canal d'Entreroches qui est l'ébauche d'un ouvrage de ce genre. Tout d'abord, l'on ne vit dans le rail qu'un moyen d'arriver au résultat cherché, c'est-à-dire à la suppression des solutions de continuité dans les voies de communications lacustres.

Mais ces services de navigation n'avaient qu'un intérêt local, et leur action était limitée à la plaine suisse comprise entre le Jura et les Alpes. Leur relation avec les pays voisins semblait être en effet exclue à tout jamais, à cause du caractère torrentiel des fleuves qui descendent de cette plaine.

Les conditions économiques d'aujourd'hui, qui tendent à multiplier les échanges entre les divers pays et qui obligent ceux-ci à améliorer leurs voies de communications pour abaisser les prix des transports, ont fait surgir à nouveau l'idée de raccorder les réseaux navigables des pays avoisinants à ceux de la Suisse. Le Rhin établirait une communication avec l'Allemagne et les ports du nord, Anvers, Rotterdam, Amsterdam, et le Rhône ouvrirait une voie nouvelle aux marchandises provenant de la France, plus particulièrement de Marseille et de la région du sud-est.

La ville de Bâle entreprit il y a quelques années l'aménagement du Rhin jusqu'à Strasbourg. Le fleuve se prêtait mieux que le Rhône à l'expérience, grâce à son cours régulier et à l'important volume d'eau qu'il roule en toute saison (son débit en basses eaux dépasse 500 mètres par seconde). Sous la direction de M. l'ingénieur Gelpke, l'entreprise fut menée à bien, et les premiers chalands vinrent décharger leur contenu sur les quais de Bâle en 1904. Depuis lors, le tonnage des marchandises a passé de 4 250 tonnes en 1907 à 15 500 tonnes en 1908 et à 40 800 en 1909.

Cette porte franchie, il était naturel de chercher à étendre la pénétration du réseau aux principaux centres industriels du plateau suisse, et plusieurs associations, encouragées par les gouvernements des cantons, se sont mises à l'œuvre et poursuivent leurs études. L'une d'elles, le Syndicat suisse pour l'Étude de la Navigation du Rhône au Rhin, fondé en 1909, a plus spécialement comme objectif le raccordement

de Bâle à Genève par une voie navigable qui se lierait au Rhône.

Pour mettre en relations Seyssel et le lac de Genève, plusieurs projets avaient été précédemment élaborés : les plus connus sont celui de l'ingénieur Aubry, en 1775, et celui de Céard qui avait eu déjà la conception d'un grand barrage à Genissiat. D'autres tentatives ont été faites, nombreuses, mais sans succès, au cours du XIXe siècle : il serait oiseux d'en donner le détail.

La question de l'utilisation des forces motrices fit faire un grand pas à celle de la navigation. Le long bief créé par le barrage de Genissiat, qui s'étendrait sur une longueur de 27 kilomètres jusqu'à la frontière suisse et qui franchirait la passe abrupte du fleuve, serait en effet indiqué, mieux que tout autre, pour l'usage de la batellerie : les convois s'achemineraient d'une seule étape jusqu'à la limite du canton de Genève. Une fois sur territoire genevois, ils rencontreraient successivement les barrages de Chancy, de La Plaine et de Chèvres et arriveraient enfin à Genève.

Ici se pose une question qui retiendra l'attention des ingénieurs : celle de la pénétration du Rhône navigable dans le lac de Genève. Utiliser le fleuve lui-même dans sa traversée de la cité genevoise n'est pas réalisable, car la rapidité du courant, l'étranglement du lit, la présence de ponts très surbaissés ne le permettraient pas. D'un autre côté, il n'est pas aisé de détacher une section canalisée pour contourner la ville, car celle-ci occupe toute la partie basse au débouché du lac, et les collines qui l'entourent, quoique peu élevées, constituent des obstacles dont un canal ne saurait s'accommoder.

Ce problème est d'ailleurs lié à celui de l'établissement d'un port de commerce. Deux emplacements peuvent être envisagés pour cette destination : le port actuel, la « Rade », ou bien les terrains bas situés derrière Plainpalais, au sud-ouest de l'Arve ; tous les autres endroits semblent être, ou trop resserrés, ou trop élevés, ou trop peuplés. Dès l'apparition des projets de navigation, l'opinion publique a protesté contre l'idée de se servir de la Rade comme port de commerce, et cela sous prétexte d'enlaidissement de l'un des plus beaux sites de la Suisse. Si cette raison ne semble pas bien sérieuse,

— car il existe, actuellement déjà, toute une circulation de bateaux marchands dont nul ne songe à se plaindre, — il en est toutefois d'autres, d'un ordre beaucoup plus précis, qui rendent la chose irréalisable. C'est d'abord la longueur insuffisante des quais, qui atteignent à peine 500 mètres ; ensuite le caractère des quartiers avoisinants, qui sont des quartiers de luxe, où l'on ne peut construire les bâtiments industriels, entrepôts, moulins, etc., qui viennent forcément se grouper autour d'un port de commerce en pleine activité ; enfin l'impossibilité d'y amener une voie ferrée, sans éventrer deux des principaux quartiers : les Pâquis et les Eaux-Vives.

Sur la rive gauche de l'Arve, se trouvent des terrains bas, plus ou moins incultes, situés à peu de distance d'un grand quartier industriel et qui doivent être traversés par un embranchement du chemin de fer. C'est pourquoi l'on a projeté un port aux Vernaies. On obtient ainsi un développement de quais de 1300 mètres et un accès facile par la voie ferrée. Il y a peut-être mieux encore : c'est la plaine de La Praille, située dans la même région, mais plus au sud, et qui forme un vaste hémicycle largement ouvert du côté des quartiers industriels.

Quant à la voie navigable elle-même, il s'agirait : 1° de la faire pénétrer dans le lac ; 2° de la relier au port de commerce. Les projets peuvent se diviser en trois catégories : 1° canal traversant la ville ; 2° canal passant par la rive droite ; 3° canal passant par la rive gauche.

Entre ces trois projets-types, auquel devra-t-on donner la préférence ? C'est ce que des études ultérieures détaillées, des devis, des expertises, pourront seuls indiquer. Mais, quelque soit l'état de la question, ils montrent que la pénétration du Rhône navigable dans le lac est réalisable : lorsque les barrages du fleuve permettront aux chalands venant de France de poursuivre leur route au delà de Seyssel, rien ne s'opposera plus à ce qu'ils accèdent au lac de Genève. Si l'on se figure, d'un autre côté, la voie navigable du Rhin se prolongeant jusqu'à la cité genevoise, la relation des deux réseaux sera alors un fait acquis, et aucun obstacle n'empêchera ces chalands d'établir leur trafic sur cette nouvelle voie internationale.

Meyrin
Saconnex
Lac de Genève
CANTON DE GENÈVE
GENÈVE
Pâquis
Travers
Port Noir
Barrage et usine de Chèvres
Pont de Peney
Barrage Usine de la Coulouvrenière
Eaux Vives
Vernaz
Carouge
Annemasse
Barrage et usine projetés
Bernex
La Praille
P. de Sierne
Arve R.
Emplacement probable barrage de Chancy
St Julien
GENEVOIS
Viry
LA HTE SAVOIE
Mt SALÈVE
Pt SALÈVE
Mt DE SION

RHÔNE

GENÈVE À SEYSSEL

ECHELLE



Il n'est pas besoin de nous étendre longuement sur les avantages que trouverait Paris à une source d'électricité provenant de la « houille blanche ». Non seulement les services d'éclairage, mais encore toute l'industrie parisienne, qui produit actuellement sa force motrice par la combustion de la houille, pourrait s'alimenter à meilleur marché, et sous une forme plus souple et moins encombrante : les énormes emplacements nécessités par les chaudières et les sources à charbon, etc., seraient rendus à un usage plus rémunérateur. En outre, l'extrême division de la puissance électrique constituerait un avantage précieux pour la petite industrie. Enfin les services de transports, tramways, métropolitain, lignes de pénétration des grands réseaux de chemins de fer, trouveraient dans la nouvelle source d'énergie des conditions d'exploitation plus économiques, dont la population serait appelée à bénéficier.

Pour la navigation française, les conséquences du projet ne seraient pas moins importantes. L'ouverture d'une voie internationale de premier ordre et sa relation avec le réseau du Rhin assurerait à Marseille et à la France du sud-est un nouveau chemin jusqu'au cœur de l'Europe, un moyen de lutter pour conserver la suprématie de son commerce et de son industrie.

Ces projets de l'industrie du XX[e] siècle ne sont, en somme, qu'un retour aux anciennes conditions de l'époque préhistorique. Quelle sera en effet la conséquence des barrages sur le cours du Rhône? Mettre fin à l'érosion qui se poursuit depuis des siècles à travers le massif du Jura, et rétablir les conditions d'écoulement de jadis, alors que le fleuve, n'ayant pas encore pratiqué son entaille profonde au cœur même du roc, coulait à pleins bords dans des vallées largement ouvertes. Et la jonction du lac de Genève à celui de Neuchâtel et au Rhin n'est qu'un retour au régime de l'époque glaciaire, alors que les eaux des deux lacs se mélangeaient et que le Rhône, arrivant du Valais, et coulant ensuite vers le nord, était en partie tributaire du bassin du Rhin.

A. BÉTANT

EN VENDÉE

(1793)

Nous publions ici ce procès-verbal d'interrogatoire qui se trouve à la bibliothèque de Tours (manuscrit 1492, f° 7). Le Comité révolutionnaire et de Surveillance de Tours le jugea assez intéressant pour être envoyé à la Municipalité de Paris. On verra que les questions furent posées avec beaucoup d'habileté, et les réponses du jeune prisonnier, d'ailleurs fort nettes, mettent en évidence les points les plus importants concernant l'organisation, la manière de combattre et l'état moral des Vendéens.

A. DE TARLÉ

Aujourd'hui 9 août mil-sept-cent-quatre-vingt-treize, l'an II de la République une et indivisible, sur les cinq heures du soir, nous membres du Comité révolutionnaire et de Surveillance (de Tours), nous sommes transportés aux prisons de la Tour située en cette ville, à l'effet de visiter les prisonniers faits sur l'armée des rebelles, où étant, nous avons requis le citoyen Blanchard, concierge des dites prisons, de nous conduire dans l'endroit où étaient les dits prisonniers, et arrivés, nous les avons tous questionnés les uns après les autres: en ayant remarqué, parmi eux, deux, desquels nous pouvions recevoir des renseignements importants, nous nous sommes

retirés dans une chambre faisant partie du logement du concierge à l'effet d'y interroger les deux prisonniers que nous avions distingués et que nous avions fait amener.

Ensuite est comparu le nommé François Gelot, natif d'Angers, y demeurant faubourg de Bressigny, âgé de seize ans environ, tisserand de son état.

— *A lui demandé pourquoi il se trouvait au nombre des prisonniers faits sur l'armée des rebelles.*

A répondu que lors de la prise d'Angers par les rebelles, et lorsque ceux-ci se sont portés sur nous par Ingrandes et Ancenis, il les a suivis sans armes et qu'il évalue le nombre des rebelles qui ont pris Saumur et Angers à environ vingt-cinq mille, avec douze ou treize pièces de canon et que le nommé Stofflet les commandait avec quatre cents hommes de cavalerie; qu'une partie de cette armée était armée de fusils, de piques, et un très grand nombre, comme lui déposant, sans armes, à qui ils recommandaient de prendre des bâtons et de les porter comme des fusils, en ajoutant que cela fait nombre et en impose. Recommandation qu'ils sont dans l'usage de faire dans toutes les actions qu'ils engagent.

— *A lui demandé combien l'armée des rebelles a mis de jours pour arriver aux portes de Nantes.*

A répondu environ huit jours, qu'ils se sont d'abord portés sur Ancenis, où ils ont passé plusieurs jours et de là à Varades; que tout le long de la route ils ont forcé les habitants à marcher avec eux pour grossir leur armée, que dès leur arrivée devant Nantes, à huit heures du matin le jour de la Saint-Pierre, Stofflet donna l'ordre d'attaquer les retranchements de droite, de gauche, pendant que les canonniers étaient sur la grand'route; que l'aile gauche a fléchi plusieurs fois; que les chefs les ont toujours ramenés au combat, qui a duré jusqu'à sept heures du soir avec opiniâtreté; que le feu de Nantes a fait un carnage épouvantable parmi les rebelles; que le commandant de leur cavalerie a eu la cuisse emportée d'un biscaïen de laquelle blessure il est mort depuis; qu'il ne se rappelle plus son nom, mais que depuis huit jours on lui a fait un service à Cholet.

— *A lui demandé pourquoi l'armée a cessé de combattre à sept heures du soir.*

A répondu qu'ils ont été rebutés par la résistance des Nantais et la perte que leur armée rebelle avait éprouvée tant en hommes qu'en chevaux d'artillerie, qu'à ce moment leur armée de l'aile gauche s'était mise dans une déroute complète en abandonnant leurs canons et en jetant leurs fusils pour la plupart pour mieux courir; que ce n'est qu'une heure après que leurs commandants, qui avaient toujours fait soutenir la déroute par quelques pièces de canon du centre, s'apercevant qu'ils n'étaient pas poursuivis, ont ramené une partie des fuyards qui ont emmené les canons qu'ils avaient abandonnés; qu'ils ont profité de la nuit pour se retirer précipitamment et dans le plus grand désordre à Ancenis où ils sont restés deux jours, ayant été instruits par leurs espions qu'ils n'étaient pas poursuivis; que d'Ancenis ils ont traversé la Loire dans de grands bateaux avec leur artillerie et se sont rendus à Saint-Florent-le-Vieux, à trois lieues du lieu de leur débarquement et que les chefs de l'armée des brigands craignaient que l'armée de Saumur ne s'emparât de Cholet et Mortagne qui se trouvaient absolument sans défense, tous les habitants de ces cantons faisant partie des diverses armées qui avaient marché contre Nantes, ce qui avait aussi favorisé la prise de Châtillon par Westermann.

— *A lui demandé où il s'est rendu en quittant Saint-Florent-le-Vieux.*

A répondu qu'il s'était rendu à Cholet dès le surlendemain de son arrivée à Saint-Florent; que l'armée qu'il venait de quitter s'y est rendue peu après, grossie des paroisses des environs, ainsi que des habitants de Cholet; que cette armée forte d'environ vingt mille hommes se porta sur Châtillon et y surprit, environ midi, celle de Westermann.

— *A lui demandé quels étaient les chefs qui commandaient l'armée des brigands lors de l'affaire de Châtillon.*

A répondu que c'étaient Stofflet, La Rochejacquelein, d'Autichamp et plusieurs autres.

— *A lui demandé si les chefs de l'armée catholique sont braves et s'ils se jettent à la tête des troupes.*

A répondu que les trois dénommés sont les seuls qui s'y présentent et que les autres s'éloignent et se tiennent toujours sur les derrières de l'armée pour faire avancer leurs paysans.

— *A lui demandé combien l'armée catholique a fait de prisonniers à l'affaire de Châtillon.*

A répondu environ huit cents, qui ont été conduits à Cholet et renfermés dans une église.

— *A lui demandé comment ils traitent les prisonniers.*

A répondu qu'ils leurs demandent d'abord s'ils veulent prendre parti parmi eux, qu'ensuite ils les abandonnent à la garde des paysans qui leur font éprouver les plus mauvais traitements, qu'il arrive souvent que faute d'avoir des subsistances pour eux-mêmes, ils laissent les prisonniers en manquer plusieurs jours de suite, mais que les patriotes et les gens humains qui sont restés dans ces endroits s'empressent de leur envoyer ce qu'ils ont besoin en pain, viande, soupe et comestibles rafraîchissants.

— *A lui demandé s'ils gardent longtemps leurs prisonniers.*

A répondu qu'ils en renvoient de temps en temps lorsque la demande leur en est faite par les habitants du pays, ou par des gens de leur armée, et qu'il ne les renvoient qu'après leur avoir coupé les cheveux, mais qu'il pense que le véritable motif est le défaut de subsistances.

— *A lui demandé si l'armée des rebelles qui a attaqué Westermann était forte en canons.*

A répondu qu'il y avait environ douze ou quatorze pièces.

— *A lui demandé si les chefs de l'armée des rebelles ont des magasins de blé.*

A répondu qu'il ne leur en a jamais connu nulle part, mais que, quand ils en ont besoin, ils en font demander aux cultivateurs qui ne leur en refusent pas, sur des bons qu'ils leur donnent.

— *A lui demandé quels moyens emploient les chefs de l'armée des rebelles pour les sustenter lorsqu'elle se met en marche.*

A répondu qu'ils ne calculaient que sur le temps qu'ils devaient mettre à terminer l'expédition qu'ils projetaient, que chacun des soldats emportait de chez lui du pain dans ses poches, ou en mettait au bout de sa pique ou hallebarde, et que le plus grand nombre enfilait un pain rond de trois livres environ et le portait en jacol, comme l'on porte sa giberne, qu'ils font suivre encore quelques voitures de pain et des bœufs quand ils doivent séjourner en quelqu'endroit, qu'il

leur arrive souvent d'être une journée sans manger faute de précautions.

— *A lui demandé si au quartier général de Mortagne il y a beaucoup de canons, de boulets et de poudre à tirer.*

A répondu qu'il en avait vu dans un seul endroit environ quarante pièces et qu'il y en a beaucoup plus dans un autre lieu où il n'a pu pénétrer. Mais que la plupart de tous ces canons sont hors de service, les uns étant démontés et les autres encloués: qu'il a ouï dire qu'ils s'étaient procuré tous ces canons dans les différents châteaux du pays et dans les différentes affaires qu'ils ont gagnées; qu'il a vu aussi un grand nombre de caissons et d'hôpitaux ambulants pris sur l'armée patriote; qu'il n'a pas remarqué de boulets d'aucun calibre, sinon, à son passage à Saint-Florent, une centaine de boulets du calibre de dix-huit pour servir la pièce qui est toujours braquée sur la traversée de la Loire, qu'il ne croit pas qu'ils aient d'autres munitions en boulets, gargousses et cartouches, que ceux renfermés dans les caissons qui s'épuisent chaque jour.

— *A lui demandé si les rebelles ont quelque communication avec la mer.*

A répondu qu'il ne leur en connaît aucune, et que toutes leurs tentatives pour s'en procurer ont été infructueuses.

— *A lui demandé si les rebelles ont constamment une armée sur pied et comment ils la font subsister.*

— A répondu qu'il ne leur connait d'autre armée permanente que celle connue sous le nom de Bonchamp, composée en grande partie de Bretons, de contrebandiers, d'anciens gabeleurs, et de gardes de chasse, et que cette armée qui a été au moins de dix mille hommes est réduite à peu près au tiers, le surplus ayant été tué dans les différents combats qu'ils ont éprouvés, que cette armée permanente n'a aucune paye, qu'on lui fournit seulement les subsistances, les chaussures et l'habillement, et encore avec beaucoup de peine car beaucoup en manquent; que leur cavalerie n'est point organisée, qu'elle est composée en partie de gens du pays qui marchent à leur volonté, que Stofflet a aussi un certain nombre de cavaliers qui lui servent d'ordonnances pour envoyer dans les différents villages du lieu où il se trouve, pour faire sonner le tocsin et forcer les habitants à se réunir au noyau qu'il a constamment

avec lui, pour se porter ensuite sur les lieux qu'il veut attaquer.

— *A lui demandé s'ils ont des hôpitaux et s'ils ont beaucoup de malades.*

A répondu qu'ils en avaient dans tous les endroits qui sont en leur possession, comme Saint-Florent-le-Vieux, Cholet, Mortagne, Châtillon et beaucoup d'autres endroits, que ces hôpitaux sont surchargés de malades et de blessés.

— *A lui demandé quelle est la monnaie qui a cours dans les pays conquis par les rebelles.*

A répondu qu'on n'y voit pas une seule pièce de monnaie, et que tous les assignats nationaux y ont cours, ainsi que tous les autres papiers mis en circulation par les différentes communes, ainsi qu'il se pratiquait avant l'émission des petits assignats nationaux pour toute la France ; qu'il a connaissance que les chefs des rebelles ont fait une proclamation par laquelle ils ordonnaient à tous les habitants du pays de prendre des différents papiers.

— *A lui demandé quel était le costume des soldats rebelles, ainsi que celui des officiers.*

A répondu qu'ils sont généralement vêtus d'une veste de siamoise et d'une grande culotte de même étoffe, qu'ils choisissent à leur goût, excepté d'Autichamp, qui porte une redingote de drap bleu.

— *A lui demandé quelle est leur organisation militaire, et s'ils ont des compagnies formées sous des dénominations différentes, et s'ils ont beaucoup de déserteurs de nos armées, et s'il connaît des compagnies d'Allemands, de gardes suisses, ou compagnie des Vengeurs de la couronne.*

A répondu qu'il n'a pas remarqué beaucoup de déserteurs, si ce n'est environ une cinquantaine d'hommes qu'il croit suisses ou allemands et qu'il nous désigne comme des prisonniers autrichiens qui étaient à Angers lors de la prise de cette ville par les brigands, desquels il en a connu plusieurs ; que quant à leur organisation en compagnie, il a remarqué seulement une compagnie composée de ces étrangers formant l'escorte du drapeau blanc qui marche avec la grande armée, mais que lorsqu'ils sont au combat, ces mêmes hommes se dispersent ainsi que tous ceux qui composent l'armée et se

battent ainsi avec eux sans ordre ni tactique et pêle-mêle; que les commandants sont toujours derrière et leur disent: « Allons, mes enfants, avancez, avancez! » ce qu'ils exécutent en se glissant derrière les haies, dans les blés, les fossés, et derrière les murs où ils se couchent par terre, chargent leur fusil, se relèvent, le déchargent et continuent de la même manière jusqu'à ce qu'ils aient l'avantage ou la déroute; observe en outre que lorsqu'ils sont réunis en trop grand nombre et pour éviter l'effet du canon, les chefs leur crient: « Égaillez-vous, mes gars », ce qu'ils exécutent à l'instant en se séparant par pelotons dans la campagne et en tirant toujours; ajoute de plus que depuis quelque temps les chefs leur recommandant de ne pas se coucher par terre, en les menaçant que le premier qui se couchera on lui brûlera la cervelle, que, malgré ces défenses, un certain nombre continuent de se coucher, aussi sont-ils traités de lâches par leurs chefs.

— *A lui demandé si quand ils vont faire des expéditions, ils ont des tentes, des marmites et autres effets de campement, des boulangers et des bouchers à la suite de l'armée.*

A répondu qu'il n'a jamais remarqué aucun effet de campement; qu'ils n'ont point de boulangers à la suite de l'armée, mais bien des bouchers; que lorsqu'ils partent pour une expédition, la plupart du temps ils ignorent où on les mène, qu'ils couchent dans la campagne, partie sur la terre et partie dans les granges et maisons qui se trouvent dans les environs; que lorsqu'ils sont près de l'endroit où ils doivent livrer combat, les chefs les en avertissent en leur recommandant de bien faire leur devoir au nom de la Religion et du Roi, qu'alors on leur distribue des cartouches; que dans tout le voyage on ne leur fait aucune distribution de vin ou eau-de-vie, que ceux qui veulent boire ne peuvent se procurer à boire que dans les fossés et autres lieux où il y a de l'eau.

— *A lui demandé s'ils ont beaucoup de canonniers et comment se fait ce service.*

A répondu que chaque pièce de canon avait un ou deux canonniers instruits, que le surplus qu'ils désignent sous le nom de servants ne le sont point, qu'il y en a à peu près huit attachés à chaque pièce, qu'ils sont reconnus par un chevron brisé en ruban blanc sur la manche droite de leur veste; les

hefs de pièces en ont deux, l'un sur l'autre; que ces servants 'exercent lorsqu'ils sont tranquilles.

— *A lui demandé s'ils font faire l'exercice à leur infanterie et leur cavalerie lorsqu'ils sont dans quelque endroit tranquille.*

A répondu qu'il n'a jamais vu faire aucun exercice ni à 'infanterie ni à la cavalerie, parce qu'ils ne forment point de orps permanent; qu'ils ont même de la peine à trouver un ombre suffisant d'hommes pour monter la garde, parce que ette armée étant composée en très grande partie de gens du pays, chacun d'eux se retire chez lui pour vaquer à ses affaires lomestiques.

— *A lui demandé comment les habitants de la Vendée se sont procuré des fusils de fabrique et de calibre anglais ainsi que des carabines du même pays.*

A répondu qu'il ignorait comment ils se les étaient procurés, que quelques-uns lui avaient dit que ceux dont ils étaient armés, ils les avaient gagnés sur les patriotes.

— *A lui demandé s'il avait remarqué dans cette armée des espingoles.*

A répondu n'en avoir vu qu'une, rouillée et hors d'état de servir, qu'il y en a fort peu qui soient armés de pistolets et que la moitié au moins est armée de sabres.

— *A lui demandé quelles étaient les dispositions des habitants de la Vendée lorsqu'il a été pris à l'affaire de Doué, et s'ils sont fatigués de cette guerre.*

A répondu qu'il leur entendait souvent dire : « Quand ça finira-t-il? nous serions mieux chez nous à nos travaux. Nos blés et nos récoltes vont se perdre »; et il ajoute que la majeure partie n'y va que forcément, mais qu'ils n'osent pas faire paraître leur répugnance, parce que leurs chefs leur disent continuellement qu'ils gagneront, et les entretiennent sans cesse de fausses nouvelles relativement à ce qui se passe dans l'intérieur de la République.

— *A lui demandé si les habitants du pays ont quelquefois connaissance des décrets de la Convention Nationale, et s'ils savent que la Constitution est faite et acceptée par la majorité de la nation.*

A répondu qu'il ne parvient dans l'intérieur du pays aucune nouvelle politique, que les nobles et les prêtres leur disent

toujours que les armées sont dissoutes, que nous sommes sans moyens pour leur faire la guerre et que d'ici à fort peu de temps ce sera affaire finie et qu'ils auront l'avantage; que lorsqu'il leur arrive de trouver des papiers dans le pays où ils passent, les chefs et les prêtres s'empressent de les déchirer et les brûler.

— *A lui demandé s'il croyait que si les habitants connaissaient les décrets que la Convention avait rendus en leur faveur, ils se rendraient, et mettraient bas les armes.*

A répondu qu'il était certain que le très grand nombre s'empresserait de mettre bas les armes, que sans cela même ils le feraient s'ils le pouvaient sans risques.

— *A lui demandé quels sont les noms des chefs des rebelles qui lui soient connus et quels étaient ceux qui commandaient à la dernière affaire de Doué.*

A répondu qu'il connaissait M. de Scépeaux, qui à l'affaire de Doué commandait avec Piron. Il ajoute que M. de Scépeaux a épousé la veuve du nommé Lahaye, fille du sieur La Boulaye, d'Angers, qui a son domicile dans le faubourg Bressigny à Angers, et que le sieur La Boulaye est bon citoyen, que de Scépeaux est un jeune homme d'environ vingt-cinq à vingt-six ans, assez bien fait et de taille de cinq pieds environ, qu'il connaît encore pour chefs des rebelles La Rochejacquelein, d'Autichamp, Stofflet et d'Elbée et beaucoup d'autres petits cadets de noblesse dont il ne se rappelle pas les noms, et ce déclarant, a signé.

Signé : FRANÇOIS GELOT

Pour copie conforme : A. MINIEY, président.

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LA LEÇON DE FIGUIG[1]

III

Le capitaine Pariel, « chef du Bureau » de Beni-Ounif, est aussi « commissaire français » à Figuig. L'article IX du premier protocole franco-marocain (juillet 1901) avait prévu deux commissions installées dans les Confins du Nord et du Sud, l'une à Oudjda ou Lalla-Marnia, l'autre à Djenan-ed-Dahr ou Beni-Ounif, toutes deux composées d'un délégué français et d'un délégué chérifien. Elles devaient « discuter et régler, au mieux et sans retard, les réclamations qui surviendraient entre les tribus » : on voulait rendre caduc désormais ce droit de suite qui, presque chaque année, nous conduisait au delà de la frontière pour tirer justice de tribus marocaines; on voulait « éviter aussi les difficultés soulevées périodiquement par la réclamation d'indemnités pécuniaires ». Ni poursuite armée, ni poursuites judiciaires : il était entendu que les deux gouvernements désormais « ne s'imputeraient plus réciproquement la responsabilité des réclamations qui surviendraient entre les tribus des deux pays ». Les deux commissions seraient comme deux cours d'arbitrage ambulantes, deux justices de paix immédiates et souveraines.

Mais, créées par ce protocole de 1901, les deux commis-

1. Voir la *Revue* des 15 juin et 1er juillet.

sions ne fonctionnèrent que beaucoup plus tard. En 1901, les gens de Figuig ne semblèrent pas considérer que la signature du Maghzen les engageât. Ils toléraient chez eux un *amel* (préfet) chérifien, non pour les administrer, ni limiter en quoi que ce fût la souveraineté de leurs *djemmaas* (assemblées municipales), ni même pour toucher la moindre redevance des sept *ksour*, des sept villes libres, Zenaga, El Maïz, Oudaghir, El-Abid, Oulad-Sliman, El-Hammam Foukhani et El-Hammam Tahtani, dont l'ensemble porte le nom de Figuig : l'*amel* n'était, à les entendre, qu'un diplomate à leur service, payé par le Maghzen pour surveiller notre droit de suite, débattre nos réclamations pécuniaires, faire appel aux diplomates chérifiens et européens de Tanger contre nos empiétements dans le Sahara. Les *djemmaas* ne reconnaissaient au Sultan que le droit de mener contre nous, à ses frais, cette guerre diplomatique, comme elles reconnaissaient à Bou-Amama le droit de mener, à ses risques et périls, la guerre religieuse... Supprimant notre droit de suite et nos revendications pécuniaires, le protocole de 1901 supprimait aussi les seuls pouvoirs que les gens de Figuig voulussent concéder au délégué du Maghzen.

Aussi, en 1901-1902, nous pouvions installer notre commissaire et notre garnison à Beni-Ounif, pousser nos rails jusque-là, imposer l'exil de Bou-Amama et le maintien de l'*amel* que les *djemmaas* avaient résolu d'expulser : incapables de résister à notre force, les gens de Figuig feignaient de nous ignorer et, avec nous, l'*amel* et le Maghzen et tous les accords de « double et mutuel appui ». Leur territoire nous demeurait fermé. Ils continuaient leur campagne de vols et d'assassinats contre nos postes. Seul, le bombardement de 1903 put les tirer de cette ignorance dédaigneuse. Les *djemmaas* durent alors nous demander la paix et signer un accord, que l'on pourrait appeler *franco-ksourien*, si l'on voulait appeler *franco-chérifiens* nos pactes avec le Maghzen et réserver à ce couple d'accords le titre de code *franco-marocain*.

L'accord franco-ksourien de 1903 a servi de modèle à une série de pactes semblables qu'au fur et à mesure de notre avancée dans le Sud, puis dans le Nord des Confins, nous avons offerts à chacun des groupements sédentaires ou nomades qui venaient à notre contact. Dans tout le Maroc

oriental aujourd'hui, du Sahara à la Moulouia et de notre frontière au grand Atlas, tout le monde connaît ces conditions mises par nous à la libre fréquentation de nos marchés, aux bénéfices de la paix française; c'est ce que les tribus appellent la *karta* : elles viennent *signer la karta*, quand elles veulent adhérer à notre amitié.

Les ksouriens de Figuig promettaient :

1° Les relations de bon voisinage seront établies et maintenues;

2° L'accès des *ksour* sera interdit aux fauteurs de troubles;

3° La liberté et la sécurité seront assurées aux Français se rendant dans les *ksour*;

4° Responsabilité des méfaits et livraison des malfaiteurs sur la demande des autorités françaises;

5° Interdiction de franchir les collines en armes, sans autorisation du Bureau;

6° Les ksouriens devront renseigner les autorités françaises sur tout ce qu'ils apprendront de notable;

7° Indemnités pour les méfaits d'autrefois;

8° Otages en garantie.

En échange, les Français assuraient aux ksouriens toute liberté et toute sécurité d'entrée, de circulation, d'échanges et de propriété sur leur territoire.

Il est probable que cette *karta* franco-ksourienne, dans l'esprit du général O'Connor, qui, le premier, la formula, était destinée à une « politique-tribus », à une entente directe de la France avec les peuples du Maghzen, sans plus tenir compte des droits ni de l'existence de ce dernier. L'expérience de sept années (1903-1910) en a fait, au contraire, le meilleur outil de préparation à la politique-maghzen. C'est par la *karta* qu'imposant aux tribus notre intervention en leur vie quotidienne, nous les amenons à reconnaître les ordres du Maghzen, à tolérer d'abord la présence d'un fonctionnaire chérifien sur leur territoire, puis à lui payer l'impôt...

Dès 1904, la *karta* de Figuig assit l'autorité de l'*amel* et donna aux *ksour* une paix et une prospérité qu'ils ne se souvenaient pas d'avoir jamais connue. Par centaines, les ksouriens arrivèrent chaque jour à notre train de Beni-Ounif : 800 000 francs de trafic durant le premier trimestre, 1 200 000 durant le second, 1 500 000 durant le quatrième. La sécurité était complète; Bou-Amama avait dû s'enfuir au Tafilelt... Survint le discours de Tanger (mars 1905) et tout sembla

remis en question. L'agent de la politique panislamiste des Allemands en Égypte, M. le baron M. von Oppenheim, fut envoyé ici : il rendit visite aux notables, aux gens de religion ; ils crurent en ses promesses et, durant trois années (1905-1908), même après la conférence d'Algésiras, attendirent soit l'armée du Kaiser libérateur et de son délégué, le rebelle Moulay-Hafid, soit la révolte de tout l'Islam contre les Anglais et les Français, sous la bannière verte du Khalife de Stamboul ou du Chérif de La Mecque.

En 1908, l'accession de Moulay-Hafid au trône et sa reconnaissance par nous leur prouva que rien n'avait été changé par les retentissantes promesses de Guillaume II : après comme avant la chute d'Abd-el-Aziz, le Bureau restait pour eux le dispensateur de la fortune, le régulateur de la vie. Ils se soumirent à l'inévitable et s'accommodèrent aux profits de ce régime. Ils gardent encore leurs allures d'hommes libres, citoyens de cités souveraines, et le langage de musulmans intraitables, toujours rebelles au joug du Mécréant : en public, il semblerait que la terre n'a jamais connu, depuis Léonidas et Philopœmen, pareils héros d'indépendance. En cachette, il n'en est plus un qui ne recherche nos grâces, qui ne vienne, comme on dit ici, « à la confession ».

« Signer la *karta* » est la première étape, « venir à la confession » est la seconde, « venir à la botte » est la troisième, sur le chemin qui, désormais, conduit à notre amitié toutes les tribus de l'Est marocain.



— Asseyez-vous derrière moi et faites provision de patience, m'avait dit le capitaine Pariel ; nous avons aujourd'hui séance de confession : toutes nos gibernes (c'est ainsi que l'on nomme ici les discussions et bavardages) ne vaudront pas pour votre avancement dans les études marocaines quelques heures de cette leçon de choses.

Le confessionnal est le bureau du capitaine. Quatre murs de chaux immaculée ; rayons de bois blanc ; boîtes et casiers ; cartes et livres : un arsenal de documents et un classement de fiches à tirer les éloges du plus méthodique, du plus « intel-

lectuel » des philologues. Rapports hebdomadaires, rapports mensuels, rapports annuels ; dossiers historiques, géologiques, linguistiques, statistiques, judiciaires ; notices individuelles ; exposés généraux : le *Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, qui publie parfois les travaux de nos officiers des Renseignements, peut donner une idée du labeur scientifique et politique dont ces Bureaux du Sud oranais ont été, depuis dix ans, les admirables ouvriers ; comme appendice à son livre *les Confins algéro-marocains*, M. Augustin Bernard a reproduit telles de ces études qui lui ont semblé particulièrement intéressantes ; elles mettront sans doute les érudits en humeur de rechercher et de lire tout le reste.

Il n'est pas de spécialiste qui n'y puisse trouver son profit. Je sais un archéologue qui, ayant passé des années sur les inscriptions attiques pour en induire quelques notions du droit primitif des Athéniens, constaterait que les officiers de Beni-Ounif ont rendu nombre de ses restitutions et conjectures à peu près inutiles, en publiant le *kanoun* des gens de Zenaga, l'ensemble des lois pénales (*kanoun* est le vieux mot gréco-byzantin *kanôn*) traditionnellement établies « par les notables de la *djemmaa*, avec l'assistance des savants et jurisconsultes ». On y voit fleurir encore le rachat du crime, la vindicte familiale, les pratiques du vieux droit grec ou germanique :

Art. I. — Quiconque tuera injustement son semblable sera puni d'une amende de 400 *dinars* et sera expulsé jusqu'à ce qu'il ait obtenu son pardon. Si, pardonné et rentré confiant au pays, le meurtrier tombe sous la vengeance d'un parent de la victime, celui-ci sera condamné à l'amende double, 800 *dinars*...

En une centaine d'articles, le *kanoun* prévoit ainsi tous les attentats contre les personnes et contre les biens, contre la police et la sûreté du *ksar* :

Quiconque abandonnera le poste d'où il était chargé de surveiller soit le pays environnant, soit le pâturage des chèvres du *ksar*, sera puni d'une amende de 6 *oukia*.

Quiconque introduira un chrétien dans sa maison ou dans le *ksar* paiera une amende de 100 *dinars*.

L'existence de ces *kanouns* est une caractéristique de ces communautés berbères, et c'est une grande facilité qu'elles peuvent nous offrir pour réaliser au Maroc la plus grave, la

plus ardue des réformes nécessaires en tout pays musulman. Entre l'Europe et l'Islam, entre le Croyant et l'Infidèle, une barrière presque infranchissable aux relations d'équité est mise par la loi et la justice religieuses que les Arabes ont partout introduites, avec leur Coran pour code unique et universel. Les seuls sectateurs du Prophète, ayant l'usage du Coran, ont accès à la justice; entre eux et les chrétiens, il ne peut exister aucun lien juridique. Les *kanouns* des Berbères sont justement l'opposé de ce *cheri* (loi religieuse) des Arabes : c'est un code laïque, applicable à tous les individus, sans considération de race ni de religion. Si, dans ces *kanouns*, nous savons faire introduire par les *djemmaas* les stipulations nouvelles que les besoins du Maroc franco-chérifien pourront nécessiter, nous aurons, sans heurt aux préjugés, sans crise religieuse, opéré cette réforme judiciaire qui fut en tout pays d'Islam la pierre d'achoppement aux entreprises les plus vertueuses, les mieux combinées de la diplomatie européenne.

La journée du Bureau commence bien avant le lever du soleil, dans le calme et la fraîcheur de l'aube, aux heures tranquilles et sereines où l'aurore, la voluptueuse aurore du désert, remplit le monde d'attente et d'espoir : tout fait silence et semble se recueillir pour la réception du seigneur magnifique, qui, brusquement, apparaît, hésite une seconde au bord de l'horizon, s'élance, monte dans le ciel froid, l'embrase de ses gloires et, tout assitôt, déchaîne le vent, son inséparable compagnon.

A cette heure matinale, le Bureau, attendant la clientèle, tient son conseil de paix. Le personnel est réuni : le capitaine, chef du Bureau, deux lieutenants, ses secrétaires-assesseurs, le médecin, l'interprète. Chacun apporte sa moisson de la veille; on discute ces renseignements, on les confronte, on les critique, on les classe. Le médecin fournit, d'ordinaire, les plus rares. Son infirmerie indigène lui en attire de cinquante lieues à la ronde.

Depuis huit ans, nos médecins militaires de Beni-Ounif ont fait pour le succès de notre politique autant que les plus habiles de nos administrateurs et les plus énergiques de nos officiers. Chaque jour, une consultation gratuite est ouverte à

tout venant ; les remèdes sont gratuitement distribués : l'iodure surtout et la quinine s'en vont par kilogs et par litres. Une vingtaine de lits sont toujours occupés ; les plus graves opérations sont faites en une salle qu'envieraient la plupart de nos hôpitaux de province, et le nombre des réussites complètes, la rapidité des cicatrisations, l'absence d'accidents secondaires émerveillent les témoins et l'opérateur lui-même : ce climat est-il, comme le pensait Berthelot, particulièrement favorable? nos antiseptiques et autres remèdes ont-ils plus d'action sur ces organismes, que vingt siècles de Purgons et de Diafoirus n'ont pas héréditairement accoutumés à nos drogues du passé, du présent et de l'avenir?

Cette infirmerie de Beni-Ounif a été dotée par un très riche bienfaiteur qui avait promis beaucoup d'argent, mais n'a pas encore tout donné, c'est l'une de nos plus belles œuvres franco-marocaines, l'une des plus utiles à notre renom et à notre pénétration pacifique. Dans tout le Sud marocain, dans le plus lointain Sahara, on dit que les aveugles y recouvrent la vue [1], que bras cassés, ventres ouverts, plaies gangrenées, rien ne résiste à ses *toubib* (médecin). Pour qui a vécu en pays d'Islam, il est surprenant d'y rencontrer des maris qui amènent leurs jeunes femmes, les font examiner, les laissent plusieurs semaines, et seules, entre les mains des Infidèles. Si le premier donateur voyait les résultats, comme il se hâterait de remplir ses promesses! et combien d'autres pourraient l'imiter, qui mettent leur dernier souci à fonder un prix académique de poésie ou de vertu!

Il est naturel que l'infirmerie soit une Bourse d'informations, où les allants et venants échangent ce qu'ils ont appris au long des chemins, où les malades du jour et ceux d'autrefois paient les remèdes et le séjour en confidences, en bons avis. On n'imagine pas le cheminement des nouvelles les plus lointaines en cette société indigène que nous croyons assoupie et dépourvue de nos organes de transmission : à travers les déserts du Plateau et du Sahara, où les chameaux ne font que six, sept lieues par jour, les informations volent comme sur les ondes d'une télégraphie sans fil.

Par l'infirmerie de Beni-Ounif nous sont arrivés quelquefois

1. Cf. *Bulletin de la Société d'Oran*, t. XXVI, fasc. CVII : *L'Infirmerie indigène de Beni-Ounif*, par le Dr F. Guichard.

les documents les plus inattendus, non seulement sur la vie de Figuig et du voisinage, sur les intrigues musulmanes en Algérie, sur la politique de Tanger, de Melilla et de Fez, mais sur les grands mouvements d'opinion à travers l'Islam entier. Bou-Amama, notre ennemi, avait épousé une Figuigienne instruite, Rebiaa bent El Menouar, qui souvent tenait la plume pour la *zaouia* (confrérie). Longtemps après que nous avions obligé les gens de Figuig à l'expulser avec son mari et son millier de fidèles, elle continua par ses lettres à soutenir la résistance de ses compatriotes, leur promettant la chute de notre sultan Abd-el-Aziz, leur annonçant les défaites de nos alliés, les Russes, l'intervention de nos ennemis, les Allemands. Elle écrivait, le 11 mars 1905, vingt jours avant le discours de Tanger :

Des événements extraordinaires et faits pour étonner l'imagination se déroulent loin de nous. Un petit peuple, dont le pays a nom Japon et qui nous était inconnu, a vaincu la Russie.

Celle-ci est la puissance la plus forte du monde; son chef, qui est dénommé tzar, a fait construire, sur toutes les montagnes et toutes les collines, des monastères dans lesquels les cloches tintent éternellement et où un feu sacré brûle toujours. Des moines sont là qui veillent à ce que les cloches ne s'arrêtent pas et qui alimentent le feu sacré. Mais Dieu, impénétrable en ses dessins, a voulu humilier ce puissant. Ses troupes innombrables ont été mises en déroute par leur faible ennemi. Des millions de soldats ont été tués; dans une seule ville, nommée Port-Arthur, les Japonais ont fait 60 000 prisonniers. De plus, ils ont détruit leur flotte et les ont anéantis sur terre et sur mer. Deux vaisseaux de guerre ont pu s'enfuir à travers l'Océan et ont atterri, l'un à Tanger, l'autre en Égypte. Les Japonais se sont aussi emparés de trois grandes provinces de la Mandchourie, si vastes que chacune d'elles engloberait l'Afrique entière. Les puissances européennes désireraient rétablir la paix entre les belligérants, mais le tzar ne veut pas en entendre parler. Alors la population russe s'est soulevée, et le tzar a dû s'enfuir dans une île. Les Français ont perdu des millions.

En France également, les civils se coalisent contre les militaires à qui ils reprochent leur fierté et leur désir de conquête : « Vous avez, leur disent-ils, les Prussiens à vos frontières et vous voulez encore pénétrer au Maroc! Pourtant vous avez constaté que les Anglais eux-mêmes n'ont pu parvenir à aucun résultat dans ce pays où ils cherchaient à s'implanter depuis le règne de Mouley Abd-er-Rhamane. L'Angleterre vous a bernés et vous ne pouvez plus cacher votre

confusion. » C'est pour cela que la France a dépêché un représentant à Fez où il est encore.

La situation précaire de la Russie met en appétit la Turquie, qui a acheté pour 150 millions de canons à l'Allemagne, la France, l'Angleterre et l'Amérique. Les Japonais continuent la série de leurs succès. Les puissances sont divisées. Les unes, telles que la France, l'Italie, l'Espagne, sympathisent pour la Russie, tandis que l'Angleterre, l'Allemagne et l'Amérique prennent fait et cause pour le Japon. Que Dieu les fasse s'entredéchirer sans merci !

Pendant que je lisais cette correspondance, le confessionnal s'est achalandé. Par la porte ouverte, au delà du cloître et des barrières treillagées, qui font au Bureau une double ceinture de dentelles, on a vu les pistes de la plaine amener d'abord des groupes de cavaliers ; la lumière du matin les vêtait d'un éclat métallique, gouachait d'argent la croupe de leurs petits chevaux ; le vent échevelait les queues et les crinières, plaquait ou déroulait les voiles en plis harmonieux. Ils mettaient pied à terre le long des treillages, confiaient les rênes à quelque nègre accroupi dans cette mince ligne d'ombre, puis, dignes et silencieux comme il convient à des seigneurs nomades, franchissaient les grilles et venaient s'accroupir dans le cloître ombreux... « C'est l'heure où l'agora est pleine », disaient les Grecs de ce début de la journée, avant les chaudes heures qui interrompent les affaires...

Par derrière, d'innombrables petits ânes ont apporté, sur le bout extrême de leurs échines, de gros bourgeois de Figuig, dont nous entendions, du plus loin, les aigres criailleries, ou d'informes paquets de linges sordides, que trouaient de ci, de là, quelque face terreuse, des bras, des mollets, des membres couverts d'une peau squameuse...

Pieds nus, jambes nues, têtes et cous nus, à peine vêtus d'un caleçon de toile et d'un dolman sang de bœuf sans boutons, fendu aux coudes et troué aux omoplates, quatre soldats de l'*amel* fermaient la marche, quatre vieux nègres chassieux et frisottés de laines blanches.

Les soldats de l'*amel*, comme l'exigent à la fois la camaraderie militaire et la politique de « double et mutuel » appui, sont introduits les premiers. Ils n'ont pas grand chose de nouveau à dire : c'est la vingtième fois, pour le moins, que

depuis huit ans ils font le voyage pour refaire les mêmes plaintes. Ils ont été recrutés sur les quais de Tanger au lendemain des premiers accords franco-marocains, envoyés ici quand on voulut imposer aux ksouriens la présence et l'autorité de l'*amel*; ils ont, disent-ils, été amenés par nous, dans nos bateaux, de Tanger à Oran, dans nos wagons, d'Oran à Beni-Ounif; depuis huit ans, ils ont rarement touché leur prêt et, d'habitude, l'*amel* a négligé de leur fournir la *mouna*, l'ordinaire. Ils crèvent de faim. Ils ont d'abord vendu leurs chemises et leurs souliers, — car il fut un temps où ils en avaient, — puis leurs fusils et leurs culottes. Les ksouriens les ont nourris par charité. Mais, ayant fait le tour de toutes les mosquées et de toutes les *koubbas* des environs, où l'on distribue des vivres aux pauvres, nos gens ont lassé la générosité des plus dévots. Quelque temps, ils gagnèrent leur pitance à balayer et approvisionner de bois et d'eau les gourbis de branchages qui sous les murailles des *ksour*, abritent les danseuses et les femmes étrangères dont le métier est d'accueillir les passants. Mais, pour ce rôle de serviteurs intimes, où la force est souvent nécessaire, où les soins domestiques doivent céder parfois aux exploits de protection et, la clientèle manquant, de suppléance, les plus jeunes ont fait prime; les vieux ont été évincés. Alors ils ont pris l'habitude de la désertion presque régulière; à l'époque des labours, de la moisson, de la vendange, ils sont allés travailler dans nos fermes de l'Oranie, jusque dans la banlieue de Mascara et d'Oran, à cent lieues d'ici. Mais le voyage est long et, sur le Plateau désert, les chances de mourir de soif ou de froid sont plus nombreuses qu'on ne saurait croire : si encore nous leur donnions le libre passage, aller et retour, en chemin de fer, tout au moins le quart de place comme à nos soldats!

Ils disent qu'ils sont à bout de courage; ils veulent que nous les rapatrions à Tanger, — puisque c'est nous qui les avons importés ici, — ou que nous leur avancions, en farine, thé et sucre, les rations de deux semaines pour eux et leurs camarades. L'*amel* est absent; il est allé à Fez solliciter du Maghzen de Moulay-Hafid la validation du « cachet » d'investiture que le Maghzen d'Abd-el-Aziz lui avait donné; il a laissé son *khalifa* (lieutenant) sans un sou. Loin de toucher à Fez ses trois ou quatre années de traitement arriéré, il devra

emprunter aux juifs de quoi faire au nouveau Maghzen les cadeaux, les innombrables cadeaux, sans lesquels on ne saurait obtenir le « cachet ». Il rentrera sans un sou, avec des dettes qu'il éteindra Dieu sait par quel moyen! Son malheureux *khalifa* (lieutenant), travaillé de fièvres, affaibli par le besoin, sommeille, paraît-il, depuis une semaine: sans pain, sans crédit, il est réduit aux provisions que veulent bien lui fournir encore ceux des ksouriens qui, ayant des affaires au Tafilelt ou sur la haute Moulouia, lui demandent une lettre de recommandation ou de sauvegarde... Et les nègres pensent qu'en une pareille disette, il leur sera tout à fait impossible d'accompagner la reconnaissance que le Bureau envoie après-demain dans les monts de Figuig, dans le massif des Beni-Smir, où des pillards, dit-on, se sont réinstallés et organisent un *djich* (bande) contre notre gare mal défendue de Duveyrier.

Le chef du Bureau est un Bordelais à la forte carrure, aux traits et à la placidité d'un dieu grec. Il ne peut s'empêcher de sourire dans sa barbe annelée; son grave visage de Zeus olympien s'illumine : on a beau avoir l'accoutumance: les ruses de ces lascars semblent toujours inédites! Ils savent bien que, pour sauver la face du Maghzen, pour respecter la lettre des accords franco-chérifiens, nous n'opérons jamais en terres marocaines sans le couvert des ordres de l'*amel* ou de son *khalifa*, sans une avant-garde de leurs uniformes. Or, la reconnaissance dans le Djebel Beni-Smir ne saurait être retardée : il faut éviter la formation d'un de ces « abcès », — comme dit le général Lyautey, — qui, peu à peu, enfièvrent le pays et nécessitent une intervention grave... Allons! messieurs les nègres du Sultan, on vous avancera, au compte du Maghzen, deux semaines de rations en farine, sucre et thé...

Et les nègres s'en vont, doublement heureux d'avoir obtenu ce qu'ils réclamaient et d'avoir abusé, pensent-ils, de la crédulité du *Roumi*.

C'est le tour des seigneurs nomades. Il y a là deux *miads*, deux délégations, l'une du Plateau, l'autre du Sahara.

Les Beni-Guil du Plateau font déclarer par leurs notables que l'on pourra commencer chez eux, quand on voudra, les opérations de statistique pour l'établissement de l'impôt. Ces Beni-Guil sont une grosse confédération de cinq tribus et de

3 500 tentes : sujets du Sultan, ils n'ont jamais toléré chez eux d'autres représentants du Maghzen que, parfois, un de leurs chefs locaux, un de leurs caïds qui s'en allait à Fez demander le « cachet », à seule fin d'imposer son autorité personnelle et ses exactions sur un groupe de tentes ou sur l'ensemble des tribus. Depuis mille ans peut-être, jamais les souverains du Maghreb n'ont touché des Beni-Guil que les cadeaux dont ces caïds payaient leur cachet ; encore fallait-il y répondre par des cadeaux équivalents ou même supérieurs.

Nous étant engagés à prêter au Chérif notre concours pour « consolider son autorité maghzénienne dans l'étendue de son territoire entre la Méditerranée et Figuig », nous n'avons pas cessé de prêcher aux Beni-Guil que les profits de notre amitié ne sauraient leur être acquis sans une complète déférence de leur part aux réquisitions de Fez. Ils ont hésité près de huit ans. Ils aimaient mieux, disaient-ils, d'une annexion à l'Algérie, qui leur vaudrait des impôts doubles ou triples, peut-être, mais qui leur donnerait à tout jamais la paix civile, la libre circulation dans nos pâturages du Plateau, l'accès aux puits que nous savons creuser partout et entretenir. Respectant la lettre, comme l'esprit du protocole de 1901, nous les avons toujours refusés. Aujourd'hui, ils se disent prêts à en passer par où nous voulons. Ils paieront au Maghzen la taxe des troupeaux. Seulement ils n'ont de confiance qu'en nos officiers, pour faire un dénombrement équitable...

Il est convenu qu'avec le *khalifa* de l'*amel*, dès le retour de ce dernier, un des lieutenants s'en ira dénombrer les bêtes qui vaguent entre Figuig et Berguent, sur les deux cents kilomètres de Plateau qui sont le pâturage des Beni-Guil.

— Bien entendu, dit la délégation en prenant congé, les petits agneaux et les vieilles brebis ne doivent pas compter.

Du Sahara est venue une délégation des Ouled-Djerir, des grands nomades qui jadis faisaient la piraterie et la caravane entre Figuig et le Niger et qui se sont enfuis dans l'Ouest pour ne pas devenir nos sujets, quand nous avons annexé leur petit ksar de Beni-Ounif. Ils en étaient les propriétaires-suzerains par droit de conquête ou d'achat, ayant vendu leur protection aux gens du *ksar*, moyennant cession à leurs seigneuries des bonnes terres et d'un grand nombre de

palmiers; vassaux, fermiers, esclaves, les ksouriens de Beni-Ounif étaient devenus leurs *khamès*, leurs « gens du quint », cultivant, faisant tous les travaux et ne gardant que le cinquième de la récolte. Or, depuis huit ans, comme l'Ouled-Djerir avait disparu dans l'Ouest, le *khamès* est redevenu libre de son corps et propriétaire de ses cultures. Mais huit années de privations ont usé l'entêtement des émigrés. Ils avouent que la vie en terres chérifiennes n'est pas quotidiennement heureuse. Ils racontent sur les exactions dont ils sont victimes au Tafilelt des histoires que l'on aurait peine à croire, si le Bureau n'en avait la confirmation déjà par dix autres délégations.

A deux ou trois cents kilomètres dans le sud-ouest de Figuig, le Tafilelt est le premier groupe d'oasis, le premier semis de *ksour* sur lequel le Sultan ait jamais eu un semblant d'autorité. La dynastie actuelle est originaire de ces cantonnements : elle y a toujours délégué, depuis deux siècles, un vice-roi qui, d'ordinaire, est le frère ou l'oncle du souverain régnant. Ce vice-roi est présentement un vieillard, — il a près de cent ans, — que sédentaires et nomades méprisent et maltraitent, que les pirates du désert insultent, que les montagnards de l'Atlas viennent assiéger dans le *ksar* qui lui donne asile : « Ah! il voudrait bien, le saint et digne vieillard! que les Français fassent le plus tôt possible au Tafilelt ce qu'ils ont fait à Figuig : eux seuls peuvent imposer à ces diables du Sahara et des Monts le respect de Notre Seigneur le Sultan et de Son oncle, le vice-roi! » Plus de cultures possibles; plus une palmeraie protégée de la hache; plus de troupeaux que l'on puisse laisser au pâturage sans un cordon de bergers en armes! « Partout on coupe et l'on emmène », disent ces Ouled-Djerir, qui, sans le savoir, parlent comme Thucydide lui-même : Ἄγειν καὶ κόπτειν, *emmener et couper*, toute la stratégie des Spartiates dans leurs invasions de l'Attique!

Donc, nos gens ont décidé de fuir ce pays maudit, de revenir à leur *ksar* de Beni-Ounif, aux pâturages de la Zousfana et du Djebel Béchar. Ils rentreront tous et feront leur soumission sitôt qu'on leur aura donné une promesse pour leurs propriétés anciennes. Ils savent que, pendant leur absence, leurs *khamès* ont amélioré la palmeraie, étendu les jardinets de céréales, recreusé les *foggaras* (conduites d'irrigation);

ils pensent n'avoir rien à réclamer sur ces créations récentes; mais ils voudraient récupérer tout ou partie de leurs droits sur le reste. Ils s'en remettent à l'équité du Bureau. Ils ajoutent seulement que leurs *khamès* sont des gens de rien, sans vigueur ni courage, empochant les insultes, ne rendant pas les coups : il est autrement utile pour nous d'avoir la fidèle amitié de vaillants guerriers, de nobles seigneurs, de cavaliers enfin... Ils s'en remettent à notre équité : le Bureau dénombrera les palmiers et les attribuera, pied par pied, au propriétaire légitime.

L'affaire conclue, ils ne se décident pas à sortir. Ils se taisent, se regardent, se tassent les uns contre les autres sur le divan où ils se sont accroupis, se regardent encore. Le plus vieux tire enfin de son portefeuille en cuir rouge un papier qu'on leur a remis sur la route et qui est la copie d'un projet de lettre qu'on (ils ne disent pas qui) serait disposé à envoyer au Bureau pour ouvrir une négociation bien plus importante, si le Bureau en exprimait le désir et si les frais de route ne restaient pas à la charge des courriers bénévoles : au Tafilelt, dans l'entourage du vice-roi, il y a des esprits généreux, mais pacifiques, et des gens riches, et des marchands qui ne mettraient ni leur religion ni leur orgueil à repousser la main que nous leur tendrions, s'ils étaient sûrs que nous voulons aller un jour jusque chez eux, comme nous sommes venus à Figuig, et qu'une fois leurs amis, nous ne les abandonnerions jamais... Il y a aussi des affiliés à telle confrérie, qui est dans notre intimité, sur notre territoire, des *moqqadems* (sorte de sacristains-intendants) qui recueillent les *ziaras* (offrandes) pour nos amis les marabouts de Tiout et de Kenadsa : si l'un de ces marabouts allait au Tafilelt, il ne reviendrait pas les mains vides, ni surtout les oreilles vides... Et il y a encore là-bas un vieux marabout qui a toujours prêché la guerre sainte contre nous, mais qui — Allah est grand! — n'en est pas moins devenu aveugle : il voudrait se « faire rouvrir » les yeux à notre infirmerie; c'est par lui peut-être que les choses s'arrangeraient le plus commodément, le plus sûrement...

Il est entendu qu'ils inviteront le saint homme de la part des Français, qu'il sera logé, défrayé de tout, soigné, honoré tout le temps qu'il voudra rester au Bureau, libre d'en partir guéri dès qu'il le voudra... Les Ouled-Djerir s'en vont satisfaits.

C'est maintenant le tour des gens de Figuig. Il est venu des députations officielles aussi; mais il y a surtout des réclamations privées.

Les députations sont envoyées par les *djemmaas* (assemblées municipales) des *ksour*. Des sept *djemmaas*, qui gouvernent les sept *ksour*, cinq envoient un *miad* pour se plaindre amèrement des deux autres, des gens de Zenaga et des gens d'Oudaghir, des gens de Zenaga surtout.

Zenaga et Oudaghir sont depuis vingt ans en commerce d'inextinguibles *vendettas*. Avant notre arrivée, la guerre entre eux était perpétuelle, une guerre non pas de toutes les heures, mais de toutes les minutes, car ces deux *ksour*, — et les autres aussi, — ne sont pas seulement voisins, englobés dans la même palmeraie, avec leurs arbres et leurs jardins emmêlés les uns dans les autres; ils sont en outre mitoyens: leurs chemises de murailles en boue et cailloux roulés se touchent, rempart contre rempart, tours de guette nez à nez. Jour et nuit, les coups de fusil et de couteau s'échangeaient autrefois par-dessus les murailles, le long des sentes que les uns et les autres doivent suivre pour aller à leurs arbres ou à leurs orges. Il n'est pas de ruse et de piège que l'on ne se tendît. Silencieusement, patiemment, on creusait une galerie pour détourner les irrigations ou traverser la muraille du voisin, faire irruption dans ses ruelles obscures, allumer sans bruit quelque charpente en bois sec, quelque tas de paille flambant vite et haut, et semer partout l'incendie.

Tous les quatre ou cinq ans, on se donnait jour et heure dans la plaine du bas, pour une rencontre solennelle où l'on devait s'entr'égorger; mais, chacun restant volontiers derrière un arbre, une pierre, un talus, on échangeait moins de cartouches que d'injures. Après une journée de poudre, si, par maladresse ou par entraînement, l'on s'était tué des deux parts plus de monde que l'on aurait voulu, les *djemmaas* des autres *ksour* imposaient leur médiation; une paix était conclue que rompait, huit jours plus tard, un âne d'Oudaghir se roulant dans les orges de Zenaga ou un puisatier de Zenaga coupant l'eau à quelque palmier d'Oudaghir.

Parfois l'une des deux armées citoyennes, mieux pourvue de cartouches, armée de meilleurs fusils, plus adroite à réussir quelque belle traîtrise, l'emportait et réduisait l'autre *ksar* à la

soumission, en lui tuant l'élite de ses guerriers : les vaincus devaient céder le meilleur de leurs jardins et de leurs palmiers. Pour se revancher, ils appelaient alors les nomades du Plateau ou du Sahara. Moyennant paiement, une bande de Beni-Guil ou d'Ouled-Djerir accourait, entrait à leur solde, venait camper sous leurs murs, faire le blocus du *ksar* ennemi. Des mois, des années durant, le siège se continuait. Les nomades, — tels les pirates d'Agamemnon sous les murs de Troie, — sont habiles aux surprises, aux fantasias et aux corps à corps en terrain découvert, aux embuscades, surtout, en terrain mouvementé; mais la moindre muraille les arrête. La famine serait venue à bout des assiégés, si, par l'autorité des gens de religion, des trêves n'avaient été conclues à des époques consacrées par le culte ou par l'usage, aux grandes fêtes musulmanes, à la moisson, à la récolte des dattes, pour permettre moins aux belligérants qu'à leurs voisins de circuler dans la palmeraie et d'y travailler sans péril.

En peu de temps, les nomades devenaient plus odieux à leurs alliés qu'à leurs adversaires. Le ksourien est économe, avare; il se nourrit chichement, regarde à ne rien laisser perdre; le moindre crottin de ses bêtes, son propre fumier est un revenu qu'il dispute à la rapacité du voisin. Le seigneur nomade est un gâcheur de nourriture, de fourrage, de bois. En huit jours, sa présence amicale dans une palmeraie, la dent de ses chevaux et de ses moutons, les feux de ses femmes, les jeux de ses enfants parmi les orges font plus de dégâts qu'une bataille rangée entre ksouriens...

Ceux qui l'avaient appelé auraient voulu le décider à la retraite. Mais il était moins prompt à quitter cette ombre fraîche, ces rigoles toujours pleines, ces plateaux de cuivre toujours chargés de viandes et de *couscouss*. Les ksouriens devaient acheter son départ plus cher encore que sa venue, souvent lui céder un lot de palmiers dont il devenait propriétaire, qu'ils s'engageaient à soigner pour lui et dont, chaque année, il viendrait faire la cueillette.

Le nomade parti, les deux *ksour* essayaient d'une paix qui rendait aux belligérants leurs frontières d'autrefois. Puis le cycle des embuscades, des guerres déclarées, des trêves rituelles, des batailles, des appels au nomade recommençait...

Notre approche sembla terminer les haines : sous la bénédic-

tion du saint homme Bou-Amama, tous ces musulmans conclurent une ligue fraternelle contre nous. Jamais Figuig ne connut de jours plus tranquilles que durant ces années 1899-1903 où s'organisait presque chaque nuit un attentat contre nos postes. Les sept *djemmaas* se réunissaient en un « conseil général de l'Oasis » et maintenaient une police sévère. Tout fauteur de guerre civile était expulsé...

Quand nos bombes de 1903 eurent obligé l'Oasis à signer la *karta* et à nous déclarer la paix, les profits de cette paix française excitèrent l'émulation des ksouriens à étendre leurs cultures, à conquérir sur le désert ou sur le voisin les hectares irrigables que l'on jugeait inutile autrefois d'ensemencer, puis réveillèrent et portèrent au paroxysme les jalousies et les procès d'antan. Depuis 1907, Zenaga et Oudaghir ont repris leurs échanges d'assassinats et d'incendies : la guerre ouverte serait déclarée depuis deux ans au moins, n'était la menace que leur faisaient les cinq autres *ksour* d'un appel, non plus aux nomades, mais à notre police et à nos bombes.

Cette menace, paraît-il, est désormais sans pouvoir : les gens de Zenaga disent que les Français entendent rester neutres, pourvu qu'on se batte seulement dans l'Oasis, en deçà des cols qui traversent les collines entre Beni-Ounif et Figuig, et que la paix soit respectée au delà, autour de la gare et de la voie ferrée. Les gens d'Oudaghir, pris de peur, — leur *ksar* est le plus petit de beaucoup, — commencent leurs apprêts de défense ; ils ont coupé ou barré d'épines les sentiers de leur palmeraie, rebouché les portes et les brèches de leur muraille, par où les autres ksouriens avaient l'accès plus facile à une source qui est la propriété commune de toute l'Oasis... A cette époque de l'année, après six mois de sécheresse qui ont amoindri les autres sources, c'est pour tous les *ksour* une gène qui peut aller jusqu'à la souffrance et, en cas d'incendie, jusqu'à la ruine.

Les cinq autres *djemmaas* envoient donc demander si le Bureau n'interviendra pas : il faudrait peu de chose pour rendre confiance aux gens d'Oudaghir et intimider ceux de Zenaga !...

Le chef du Bureau promet que, dès aujourd'hui, une fois la grosse chaleur tombée, nous irons leur rendre visite, en portant au *khalifa* de l'*amel* nos vœux les plus sincères à l'occasion d'une fête musulmane qu'ils célèbrent demain.

Les délégués des *djemmaas* ont deux autres requêtes à présenter : pour la route et la poste. Mais l'exposé en est bien plus difficile. D'après la *karta* de 1903, les collines entre Figuig et Beni-Ounif sont la frontière entre eux et nous. Dans la plainette qui va jusqu'au pied des collines, notre premier soin fut de tracer ce que les ksouriens appellent des routes; sur ce tuf solide, il a suffi de balayer les cailloux déchaussés par l'inlassable vent d'ouest, de couper les « choux-fleurs », de les entasser à droite et à gauche en talus, pour obtenir de belles pistes, blanches, sonores, toutes droites, qui vont du Bureau à chacun des trois ou quatre cols par où l'on entre dans le Figuig.

Les *ksour* ont cru de leur dignité de villes libres, d'interdire toute extension de nos pistes au delà des cols. Les protestations très vives des *djemmaas* sont allées jusqu'à Fez, jusqu'à Tanger, chaque fois que nous avons fait mine de continuer nos balayages pour atteindre quelque point de vue d'où nos touristes — et nos canons, disaient les ksouriens, — pourraient mieux embrasser le panorama de l'Oasis. Aujourd'hui les *djemmaas* voudraient que nous leur proposions, que nous leur imposions plutôt (car elles ne veulent pas, au regard des gens du dehors, du Tafilelt, de l'Atlas, de tout le Maroc, avoir le renom de pactiser librement avec l'Infidèle) le prolongement de nos pistes jusqu'aux murailles extérieures de leur palmeraie : sur une piste, un piéton peut transporter presque autant de marchandises qu'un âne sur les cailloux roulants et dans les sables de la plaine... Sans même avoir été formulée explicitement, la requête est admise : au retour de leur reconnaissance dans le Djebel Beni-Smir, nos légionnaires achèveront la plus fréquentée de nos pistes, celle qui mènera, en droiture, des *ksour* à la gare; les *djemmaas* auront le droit de protester si nous détournons ou endommageons en quoi que ce soit la moindre rigole d'irrigation.

La poste maintenant. Les *djemmaas* qui, lors de notre arrivée en 1901-1902, avaient interdit à leurs citoyens d'user de nos wagons et de nos courriers, n'ont jamais rapporté cette défense et la menace d'amendes qui l'accompagnait. Mais elles nous ont bientôt formulé le vœu — secret — qu'un facteur apportât les lettres jusqu'aux *ksour* : il fut entendu que, le premier jour, elles auraient le droit de protester, pour sauver

l'honneur. Depuis trois ans bientôt, notre paisible facteur, canne à la main, porte tous les matins le courrier de Figuig, et les ksouriens ont demandé qu'il fût assez instruit en notre langue pour écrire sur leurs enveloppes les noms et adresses de leurs fournisseurs d'Oran et de Marseille.

Puis les marchands ont rêvé d'une boîte aux lettres qui les dispenserait d'apporter leur correspondance à la gare de Beni-Ounif ou de guetter le passage du facteur. Au premier bruit de cette trahison, le peuple et les gens de religion ont juré de mourir, les armes à la main, avant que, sur un de leurs murs, fût clouée cette marque de la domination des Infidèles, et les *djemmaas* ont aussitôt protesté avec violence contre cette boîte aux lettres qui n'existait pas encore. Mais, en même temps, elles laissaient entendre que la seule place convenable serait tel mur d'une maison sans maître et que l'occasion favorable serait telle heure de tel jour où le peuple irait en pèlerinage à une *koubba* suburbaine. Au jour dit, le facteur est arrivé avec sa boîte : dans le *ksar* vide, il n'a trouvé qu'un maçon, qui, justement, flânait devant le mur; ils ont creusé, ajusté, replâtré; il s'en est allé sans avoir rencontré d'opposant. Le soir même, les *djemmaas*, convoquées en conseil de l'Oasis, rédigeaient la plus expresse, la plus hautaine des protestations; elles défendaient que personne usât de cet instrument sacrilège; elles autorisaient le peuple à le couvrir de boue. Deux jours après, la boîte était pleine de lettres. Aujourd'hui les *djemmaas* voudraient bien que nous comprenions que tout le courrier de Figuig ne saurait tenir dans une boîte : si nous leur en imposions deux ou trois autres, elles se hâteraient de protester, mais d'en user aussi... Il est convenu que le Bureau étudiera l'affaire et que les *djemmaas* feront savoir les lieux, heure et jour convenables...

Enfin, voici le plus délicat : comme les nomades, les ksouriens se décident à ne plus refuser l'impôt qu'ils doivent au Maghzen. Jusqu'ici, les gens de Figuig s'en déclaraient exempts, par l'effet de privilèges que, depuis des siècles, les Sultans leur avaient concédés. Le Coran invite tous les fidèles à payer au chef de l'État, qui est aussi le chef de la religion, la dîme sur les récoltes et sur les troupeaux. Les plus riches des Figuigiens se faisaient un point d'honneur de les payer quelquefois, mais non pas au Sultan

ou à l'*amel* : ils les portaient en offrandes à quelque *zaouia* (confrérie), à quelque tombeau de saint, les distribuaient aux pauvres ou au peuple.

Après six ans de négociations et de refus, ils ont consenti, sur nos instances, à les verser désormais dans les caisses du Maghzen. Mais, comme les nomades pour leurs troupeaux, ils ont voulu pour leurs palmiers et leurs jardins que le dénombrement et le cadastre fussent établis par nos soins. Un de nos officiers a passé trois mois dans la palmeraie à compter, décompter, évaluer, exempter les arbres : les trop vieux ne devaient plus payer, les trop jeunes non plus, ni ceux qu'il est trop difficile d'irriguer. On est enfin tombé d'accord sur la matière imposable : Figuig, à qui l'on prêtait jadis trente mille habitants et deux cent, trois cent mille palmiers, ne compte plus officiellement, dans ses sept *ksour*, que seize ou dix-sept cents feux (soit 16 ou 17 000 âmes) et cent dix mille palmiers, dont quinze mille environ trop mal irrigués pour n'être pas exempts [1].

La cueillette des dattes étant terminée, les *djemmaas* veulent que nous présidions au premier règlement de comptes entre le Sultan et ses sujets, que nous leur garantissions que la majeure partie du versement sera appliquée à la solde de l'*amel*, de son *khalifa* et de leurs soldats, toutes gens que les ksouriens se lassent de nourrir ou de voir mourir de faim, et que le reste sera partagé en deux, pour un envoi à Fez, d'une part, pour l'exécution, d'autre part, de certains travaux locaux dont le Bureau dressera la liste, fera le plan, surveillera l'entreprise...

Il est entendu que chez l'*amel*, ce soir, le contrat sera étudié entre le chef du Bureau et le *khalifa*.

Les grandes affaires sont expédiées. Il se présente une trentaine de réclamations individuelles, un défilé de petits plai-

1.

Ksour.	Palmiers.	Exempts.	Feux.
El Abid	8 100	2 000	72
Oudaghir	17 000	6 000	309
Ouled-Sliman	9 250	2 000	109
El Maïz	19 800	1 500	227
El Hammam Tahtani . . .	7 450	1 200	88
El Hammam Foukhani . .	8 530	1 800	147
Zenaga	40 000	(pas)	701
	110 130	14 500	1 653

gnants : un berger, à qui les Beni-Guil ont volé l'avant-veille un mouton, qu'ils sont venus vendre au boucher de Beni-Ounif, leur complice; puis un gros bourgeois, à qui l'une des négresses de nos Soudanais a dérobé, dit-il, une chaîne d'argent; puis deux nomades qui désirent prendre du service parmi nos cavaliers du Bureau. Groupe lamentable, un vieillard et sa femme déchargent de leur âne, qu'ils ont amené jusqu'à l'intérieur de la pièce, un paquet de guenilles, leur petite-fille de huit ans, violée, disent-ils, par les dix soldats de l'*amel* et brisée, ne pouvant plus se tenir debout, secouée de frissons, les yeux hagards... Puis, des dénis de vente ou d'achat, des contestations de paiement...

Toute la matinée, durant cinq et six heures d'horloge, les officiers du Bureau ont patiemment écouté, discuté, enregistré, aidant les confidences, redressant les erreurs et les exagérations, ne s'irritant jamais des réclamations injustes ou injurieuses. Les odeurs et les haleines de ce peuple avaient empli la chambre d'une irrespirable atmosphère. Par la porte ouverte entraient la chaleur de midi et l'énervante plainte du vent d'Ouest...

En prenant possession de son commandement d'Aïn-Sefra, le général Lyautey écrivait à ses subordonnés, le 1er décembre 1903 :

Ce qui doit dominer votre conduite, c'est l'idée que nous devons constituer partout des centres d'attraction et non des pôles de répulsion; tous vos efforts et ceux de vos agents doivent tendre, non seulement à maintenir sur place les habitants qui s'y trouvent, mais encore à faire revenir le plus tôt possible ceux qui s'en seraient éloignés et à en attirer d'autres.

Je proscris de la manière la plus formelle, — et vos vues personnelles me donnent toute confiance à cet égard, — toute rigueur intempestive, toute brutalité, toute exaction. Il faut que, dès l'abord, ces gens sentent que nous apportons chez eux la paix, que nous venons les protéger contre eux-mêmes et que les gens paisibles ont tout intérêt à rechercher notre amitié.



Nous allons à Figuig. Six beaux cavaliers bleus, — je dis : beaux; ce ne sont que gueux de tribu, un peu sordides, mais si bellement drapés dans le burnous bleu, insigne de

leur fonction, — ouvrent la marche : ils sont la seule main-d'œuvre militaire du Bureau, qui les embauche au mois, à la semaine, pour le travail de police et de pacification, comme en Europe on embauche à l'usine de filature ou de tissage. Par derrière, à cheval, les officiers du Bureau, sans armes ni galons. Ils ont bien voulu m'emmener pour compléter la leçon de choses; les gens de Zenaga ont fait dire secrètement qu'ils « viendraient à la botte ».

Sur les plaques de tuf sonore, sur les bancs de roches glissantes, nous avons traversé la blanche plaine, atteint les collines déchiquetées par le soleil et par le vent. Le Figuig s'ouvre devant nous : une cuve spacieuse, ceinturée de monts aigus que moire la splendide lumière; une plaine plus blanche encore, plus sonore, plus nue que le désert de Beni-Ounif; il n'y pousse pas le moindre « chou-fleur »; le vent n'y trouve à balayer que des fumées de sable. Mais au centre surgit une sorte d'Ile aux Arbres, juchée sur la haute butte qu'ont lentement créée les dépôts de nombreuses sources, froides et chaudes : Figuig a, comme Biskra, ses *hammams* naturels. Une forêt de palmiers couronne la butte, en couvre les pentes; une zone de jardins en fait le tour. « Les pieds dans l'eau et la tête dans le feu », les palmiers trouvent ici leurs conditions de vie heureuse; leurs panaches épais ont un lustre de métal émaillé. Il n'émerge de cette verdure luxuriante qu'une tour de guette, couronnée d'une paillotte où deux sentinelles sont accroupies; elles signalent notre approche d'un cornet à bouquin; mais rien ne semble bouger dans l'Oasis.

La palmeraie pourrait déborder dans la plaine, recouvrir une grande partie de ce lac de tuf blanc; les sources mieux captées fourniraient à des irrigations lointaines. Un million, deux millions de palmiers pourraient nourrir en cette cuve quatre-vingts, cent mille indigènes : les soixante kilogs de dattes que produit l'arbre adulte paient la dépense d'un homme durant un mois; quarante palmiers font l'aisance d'une famille... Mais durant combien de siècles cette plaine rase n'a-t-elle été qu'un champ de bataille pour les hommes, un terrain de jeux pour les vents! Le sol, plus dur et plus uni que nos meilleurs macadams, résonne sous le fer des chevaux. Depuis que la paix française paraît installée à demeure, le

paysan avide, l'infatigable piocheur qu'est le ksourien, a entamé cette aire de batailles : cassant le tuf superficiel, l'accumulant en tas ou en mureaux, défonçant les terres du sous-sol, les effritant, menu menu, les mélangeant, grain à grain, de fumier et de pailles, les binant, les sarclant, les ratissant, creusant des puits et des *foggaras*, il a déjà élargi de quelques hectares la zone de ses jardinets ; si cette paix se maintient, il est possible que, de proche en proche, toute la cuve soit reconquise par la houe.

Sans rencontrer personne, — les libres citoyens de Figuig doivent feindre d'ignorer l'entrée des Barbares pour n'avoir pas à l'interdire, — nous arrivons à la première enceinte qui enclôt la palmeraie : un mur en boue séchée, couronné d'épines, à hauteur d'abri pour un tireur debout. Le sentier d'Oudaghir, que nous voudrions prendre, est, comme ils l'ont dit ce matin, barré d'épines, de palmes sèches et de murs éventrés. En file indienne, sur les étroites levées qui longent les rigoles d'irrigation, nous devons faire de multiples détours. Nous entrons enfin dans l'ombre de la palmeraie, dans la forêt humide, où les orges à peine semées pointent sous les arbres, dans le dédale de sentiers creux, que bordent de hautes murailles en boue séchée. Chaque carré d'orges, chaque jardinet de palmes et d'orangers est enclos de ces murs plus hauts que le regard d'un cavalier et derrière lesquels on entend des rires de femmes : les sentiers se courbent et se ploient en un labyrinthe, où l'assaillant ne saurait se reconnaître sans guide : effrités par la sécheresse, usés par les coudes du passant et la charge des bêtes, toujours ruinés et toujours relevés ou reportés plus loin pour donner passage à une sente, à une rigole, les murs éboulent et fondent en une poudre rose qui remplit les chemins. Cavaliers et piétons soulèvent des nuages dont toute la forêt est embrumée.

Nous allons une demi-heure dans cette brume de poudre rose, sous la voûte d'ombre que le soleil ardent frappe par-dessus, mais n'arrive pas à crever. Nous butons soudain contre le *Djorf*, contre la berge escarpée, qui supporte à cent pieds plus haut un autre plan d'orges et de palmes. Un sentier de chèvres accroche ses zigzags à cette falaise de tuf, qui, chargée de lianes et de stalactites, trouée de grottes, ruisselle d'eaux en cascades et que le libre soleil a patinée d'or roux.

En haut, c'est une autre forêt ombreuse, d'autres orges veloutées, d'autres sentes enguirlandées de treilles, d'abricotiers et de géraniums-arbustes, d'autres murs en labyrinthe, et, de nouveau, la brume de poudre rose, qui nimbe chacun de nous d'un impénétrable halo. Partout des rigoles souterraines, aux « regards » béants. Des crochets et des détours encore. Des sauts par-dessus les rigoles. Des coudes si brusques que nos souples chevaux ont peine à s'y glisser. Voici enfin un très haut rempart, courtines droites, tours carrées, sans autres ouvertures que, près du faîte, quelques meurtrières et quelques fenêtres grillagées. Une basse et sombre porte, munie de solides vantaux et bardée de fer, nous conduit, par un tunnel d'ombre et de poussière suffocante, à l'intérieur d'un premier *ksar*.

L'ombre y est plus noire encore, l'atmosphère plus chargée de poussières et de crottin : un *ksar* est un amas chaotique d'alvéoles, une fourmilière de cases en boue séchée, dont les charpentes couvrent les passages souterrains qui servent de ruelles. A la queue leu leu, nous allons dans la nuit de ce tunnel, large de deux mètres, au plus, rétréci encore, à droite et à gauche, par deux banquettes de pierres polies, sur lesquelles sont accroupis les oisifs : il ne reste, au milieu, que tout juste la place d'une bête avec sa charge ou son cavalier.

Quand nous passons, surgissent de ces pierres les burnous de blancs fantômes, qui semblaient y dormir allongés : longs, minces et décolorés comme tiges poussées en cave, ces ksouriens se redressent et se collent au mur d'ombre, en nous faisant le salut militaire, sans dire mot. Que pensent-ils de la présence familière des Infidèles en cette libre Figuig qui, depuis les Romains peut-être, depuis les premiers Arabes tout au moins, n'avait jamais admis la souillure de l'étranger? Impossible de rien lire sur ces faces verdies par le paludisme, dans ces regards obstinément baissés. Impossible de rien voir en ces cases qui ne présentent à la ruelle que des murs continus et des planchers aériens.

De loin en loin se creuse une niche plus noire, où l'on devine une boutique de sucre et d'épices, un étal de boucher. Il n'est de porte béante que celles des latrines publiques. Le ksourien, comme le Chinois, est trop bon connaisseur d'engrais pour rien perdre de ses produits : affermés, ils sont l'un des revenus les plus certains de la *djemmaa*. Étrange ren-

contre du progrès et de la barbarie : il y a, dans ces endroits discrets, des chasses de sable comme dans les plus modernes collèges de Cambridge. Aucun passant : les femmes sont invisibles ; les enfants peureux claquent les portes en s'enfuyant ; quelques fillettes trottent devant nos chevaux, chargées, sur le dos ou sur la hanche, de bébés tout nus dont les mouches mangent les yeux ; les hommes sont dans la palmeraie, abreuvant leurs tendres orges, grimpant aux arbres pour couper l'annuelle couronne de palmes sèches. Il ne reste que quelques vieillards, drapés en apôtres académiques : un pan de voile ou de manteau ramené sur le front, ils bavardent, cigales inutiles, sur les bancs de pierres polies où les Priam et les Nestor d'il y a deux mille ans aimaient déjà à prendre place.

Nous allons, une demi-heure durant, dans ce tunnel de ruelles poussiéreuses, en prenant garde à ne pas cogner du front les poutres des planchers aériens ; de loin en loin, sont ménagés comme des puits de lumière, d'où tombe jusqu'aux pierres polies un flot de soleil... Nous sortons du ksar comme nous y étions entrés, par un couloir coudé et une porte de solide défense. Au dehors, un grand terrain vague, une sorte de zone militaire sépare de ce premier ksar les palmiers et les orges du voisin. Sur ce plan de tuf calciné par le soleil, chargé de cailloux et de décombres, de gourbis où les nomades viennent camper et trafiquer, d'ordures et de déchets, les enfants des deux *ksour* se font la petite guerre, quand les pères ne s'y font pas la grande.

De nouveau, voici le mur bas qui enclôt une autre palmeraie. Mais la terre n'est pas ensemencée et les arbres semblent touchés par la mort. En ce point culminant du plateau, il faut aller chercher trop profond l'eau souterraine des sources ou des rigoles, la monter trop péniblement, avec plusieurs relais de *guettaras*, d'outres en bascule au bout d'une longue perche. Tant que les ksouriens, assiégés par les nomades ou par leurs ennemis du *ksar* voisin, ne pouvaient cultiver en sûreté que le haut de leur *Djorf*, ils ont passionnément soigné ces enclos du sommet. Maintenant que l'on peut défricher la plaine, y pousser les rigoles, ces jardins du plateau sont un peu délaissés : murs croulants, rigoles mal entretenues, « regards » mi-comblés, arbres souffreteux ou morts, avant quelques années, le soleil et le vent auront repris ce domaine et en

auront refait une plaque de brique cuite ou une plage de galets.

Et de nouveau une haute muraille aveugle nous oblige à un long détour sous ses courtines, jusqu'à la porte unique qui mène à l'intérieur d'un autre *ksar*. C'est Oudaghir, de tous le plus faible, non par le nombre, mais par le courage, le seul qui, dans ses murs, ait consenti à loger l'*amel*, son *khalifa* et ses soldats. Mais les ksouriens n'ont pas voulu recevoir les danseuses et femmes étrangères que ce monde officiel traîne toujours avec lui ; ces « chiennes » ont une clientèle nocturne et mélangée qui peut servir les complots contre l'indépendance de la cité ou contre la liberté du peuple, en livrant la porte à l'ennemi ou au tyran. Devant la muraille, elles campent sous des branchages : à vingt lieues à la ronde, elles créent une clientèle de buveurs d'iodure pour notre infirmerie de Beni-Ounif : ce sont à leur façon d'actives servantes de notre pénétration pacifique.

A la porte du ksar, les honneurs nous sont rendus par le peloton des soldats de l'*amel* au complet, en même tenue sommaire que les quatre nègres de ce matin, mais avec leurs fusils : ils en ont reçu de nouveaux, après avoir vendu les leurs ; le *khalifa* ne les leur délivre que pour les grandes occasions.

La maison de l'*amel* est sur le rempart. Le *khalifa* excuse son chef absent ; dans la cour inondée de soleil, qui précède le perron, tout le personnel civil de cette préfecture marocaine, — quatre vieillards fort bien vêtus : ici, la plume nourrit son homme — s'aligne pour nous recevoir. Un escalier de pierre nous conduit à la chambre haute où les ksouriens ont permis à l'*amel* de percer une baie dans le rempart. Deux matelas au long du mur, six coussins de cuir rouge, une sorte de tabouret en guise de pupitre composent le matériel de cet unique bureau. Grâce à la large baie ouverte sur la campagne et tournée vers le nord, il fait presque frais dans ce perchoir de chaux blanche, qu'emplit la reverbération de la plaine extérieure. La palmeraie cesse au pied du rempart ; jusqu'aux montagnes lointaines, deux ou trois lieues de tuf blanc, de cailloutis et de sable dégagent une chaleur palpitante qui fait onduler les couches basses de l'atmosphère. Les yeux ne peuvent supporter l'éclat de cet argent surchauffé...

Je n'ai pas saisi grand chose aux longues explications que,

durant deux heures, le *khalifa* et le chef du Bureau ont échangées. Tout se passait en arabe, sans le besoin des interprètes. Le *khalifa,* trop grand, trop peu viril malgré sa barbe noire, trop élégant sous ses voiles de laine légère et son burnous de drap fin, donnait une impression douteuse, que l'ambiguïté de sa parole, m'a-t-on dit, n'était pas pour affaiblir. Deux heures durant, il a fait cent objections de forme et n'a fini par accepter ce que nous venions lui offrir, — cet impôt des ksouriens que jamais ni lui ni l'*amel*, son chef, n'avait cru réalisable, — que comme un homme forcé de subir les conditions du vainqueur. Huit ou dix tasses de thé à la marocaine, — une pincée de thé, une pincée de menthe, une livre de sucre dans un demi-litre d'eau, — ont coupé cette longue séance que le *khalifa* ne demandait qu'à prolonger : les journées sont si longues, si lourdes de silence en ce morne perchoir, devant ce paysage de désert et de mort! Les ksouriens ne le visitent que pour lui réclamer l'argent prêté.

Il nous reconduit jusqu'à la porte du *ksar* ; les honneurs nous y sont rendus à nouveau par tout le personnel civil et militaire ; les soldats ont même retrouvé un vieux nègre qui sonne du clairon. A la dernière minute, le visage du *khalifa* se détend : « Es-tu sûr au moins, demande-t-il au chef du Bureau, que les gens de Tanger n'exigeront pas qu'on leur verse tout? » Le chef lui donne les meilleures assurances : comme la conversation a lieu devant témoins, notre homme va trouver dès ce soir à emprunter pour sa nourriture et celle de ses hommes : on nous affirme qu'il ne vit plus que des derniers restes d'un envoi de sucre et de thé qu'il a reçu à crédit, voici bien longtemps, d'un mercanti de Beni-Ounif.

Nous revenons par les mêmes sentes au long du rempart, puis à travers la forêt enchantée, au pas, à la queue leu leu, entre les murs enguirlandés de treilles, dans la brume de poudre rose. Les rayons obliques du soleil commencent de pénétrer sous les palmes, de couler sur les orges leurs flots de lumière orangée. On arrive au bord du *Djorf* : sous nos pieds, à trente ou quarante mètres en contrebas, s'étend une autre forêt de palmes, toute guillochée d'or par les rais du soleil couchant; une enceinte de tours enferme le grand ksar de Zenaga. Le soleil baisse, tombe derrière les collines qui nous séparent de Beni-Ounif; mais les cols laissent encore passer de

grands bras de lumière qui viennent caresser la dernière cime des palmiers ; les montagnes se vêtent d'amaranthe pour saluer une dernière fois le noble seigneur qui disparaît. Ni Damas, ni le Caire, ni Stamboul, ni la mer de Crète ou de Chypre, ni les monts de l'Attique ou de l'Albanie n'ont jamais offert à mes yeux féerie plus somptueuse. L'atmosphère est d'une limpidité qui laque tous les objets d'un vernis presque liquide : tout luit, miroite ou reflète l'éclatante lumière de l'astre qui va mourir. Le ciel est un saphir enchâssé d'ambre vert ; les monts ne sont plus que légères tentures de soies mauves et roses, aux cassures plus claires, aux replis plus sombres.

Nous avons descendu le Djorf, traversé la palmeraie du bas, pénétré dans ce ksar de Zenaga qui fut notre irréconciliable ennemi jusqu'à ces années dernières. Le lacis des ruelles souterraines, où un silence de mort le disputait à l'obscurité, nous a fait déboucher enfin sur la place publique, qu'ornent une estrade et de longs bancs de pierres polies : l'*agora* de Mycènes et le *forum* de Romulus devaient être tout pareils. La place est remplie des chèvres que le berger communal ramène du pâtis ; les enfants viennent prendre chacun la sienne.

Au centre, un groupe silencieux nous attend : leurs yeux baissés semblent ne pas nous voir : pourtant, deux vieillards, en burnous blancs qui pourraient être des toges ou des chlamydes, viennent au devant du capitaine, lui tiennent l'étrier.

— Il sont à la botte, me dit un lieutenant.

Quelques mots sont échangés, quelques saluts, puis tout le groupe des notables s'approche. Ils promettent de ne plus rien tenter contre les gens d'Oudaghir, de leur rendre les palmiers contestés, si, ayant fait l'enquête et entendu les deux parties, le Bureau conclut à la restitution. Ils promettent d'envoyer leurs délégués au conseil général de l'Oasis qui doit régler définitivement la question de l'impôt, d'accepter notre arbitrage en tout litige avec leurs voisins ou l'*amel*. Calme grandeur de cette scène, en ce forum agreste, qui fut, durant des siècles, le cœur de la libre cité ; heure mélancolique où « toutes les rues s'emplissent d'ombre », où les dernières libertés de Figuig sombrent avec le jour.

VICTOR BÉRARD

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

L'AGONIE D'UN RÉGIME

Depuis les deux premières batailles perdues, tout allait de mal en pis ; la révolution s'apprêtait. Ce dimanche 14 août 1870, pendant que les Prussiens rivaient à Borny le premier anneau de la chaîne où devait s'étrangler Bazaine, les blanquistes parisiens risquaient une petite émeute à la Villette et y tuaient un pompier, pour s'emparer d'une caserne. Cette tentative de guerre civile, facilitée par les préoccupations de la guerre étrangère, ouvrit les yeux les plus fermés et la population honnête s'en indigna comme d'un crime de lèse-patrie : mais, dans le premier moment, la Chambre n'y vit goutte. Elle en accusa des étrangers, des espions prussiens, et cette obsession de l'espionnage qui, pendant le siège, ôta le sommeil à Paris, commença dès lors à lui tourner la tête ; il aurait fallu expulser et, au besoin, exécuter quiconque ne prononçait pas correctement le *schibboleth* français. Il ne fut pas un moment question des blanquistes qui avaient monté le coup. Les députés de la gauche semblaient encore plus pressés que les autres d'en finir avec cette racaille germanique et cosmopolite, qui venait nous braver jusque dans Paris et assassiner nos pompiers, si populaires. Au besoin, ils l'eussent lynchée. Ce fut le ministre de la Guerre, Palikao lui-même, qui se chargea de modérer l'ardeur parlementaire. Il promit que la justice, à l'égard de ce ramassis de brigands,

serait aussi expéditive que possible; le conseil de guerre était prêt; mais enfin on ne pouvait les condamner sans les entendre; il fallait, en tout état de cause, les juger.

« Eh bien, jugez-les et faites vite ». lui criaient cent voix irritées, y compris celle de Gambetta.

Le ministre était sans doute mieux renseigné que ces impatients sur la nature de l'affaire et sur la personne des coupables; mais les députés les plus montés surent bientôt, eux aussi, à quoi s'en tenir, car en quelques instants, leurs dispositions parurent toutes changées. L'un d'eux. Jules Favre probablement, avait été averti sous main qu'il y avait parmi les accusés. la plupart Français, des gens qui travaillaient, comme lui, à la chute de l'Empire, des amis, des complices, qu'il désavouerait plus tard avec horreur, mais qui à ce moment-là suivaient un raccourci à côté de sa propre route. Un accident leur était arrivé : le mieux était de leur en épargner les suites. Aussi, le lendemain, lorsque les curieux demandèrent de leurs nouvelles : « Surtout, pas de précipitation », interrompit vivement Jules Favre, protecteur de ces alliés inespérés qui s'appelaient Eudes et Chauvière. Le premier périt, fusillé, comme général de la Commune; le second passa longtemps pour l'assassin du pompier de la Villette. Reconnu et apprécié comme tel, par ses amis de la phalange blanquiste, il désavoua énergiquement cette gloire le jour où il s'aperçut, dans une lutte électorale, qu'elle pouvait causer quelque dommage à sa candidature. On croyait savoir par qui fut tué le pompier : il est clair maintenant qu'à moins d'une confession *in extremis*, on ne le saura jamais.

Une atmosphère d'angoisse planait dans cette Chambre en fièvre, où l'on s'efforçait de lutter contre le destin. En y entrant, on respirait un air qui vous étouffait. Qu'allait-on apprendre? Qu'allait-on devenir? Quel nuage allait crever sur nos têtes?

On était arrivé au mercredi 17 août, le lendemain de Gravelotte. Les bruits les plus contradictoires recommençaient à circuler. En réalité, on n'espérait plus, mais on essayait encore de se tromper soi-même, et les plus découragés se berçaient d'un reste d'illusion; d'un mirage de victoire, savamment entretenu par les mystérieuses réticences du gouvernement.

Où étaient les Prussiens? Arrêtés sans doute, battus, repoussés, à moins pourtant, comme la nouvelle s'en était répandue, qu'ils n'eussent coupé la retraite à Bazaine et que leur marche sur Paris n'eût surmonté tous les obstacles. Mais alors où était Bazaine? Courait-il après eux? S'était-il replié sur Metz? On ne savait rien et le gouvernement lui-même semblait bien ne rien savoir. Quelques optimistes endurcis osaient appliquer le proverbe : pas de nouvelles, bonnes nouvelles, à une situation qui donnait à cette sottise le plus cruel démenti.

Cependant, on s'occupait déjà d'approvisionner Paris et de le mettre en bon état de défense. Il était entendu que l'effort du vainqueur viendrait se briser contre ses murailles. M. Thiers ne manqua pas de rappeler que la France les lui devait : là encore, il avait eu raison contre tout le monde; comprenait-on aujourd'hui le but, et mesurait-on enfin l'importance de cette barricade invincible, de ces fortifications si longtemps calomniées? Six mois après, lorsque la Commune les tourna contre lui et que l'armée de Versailles dut les reprendre, il exprima de nouveau l'admiration qu'elles lui inspiraient. On en fit même une plaisanterie : « Mes braves soldats, comme ils attaquent! Mes bonnes murailles, comme elles résistent! »

Dans la séance du 18 août, pendant que notre meilleure armée succombait sous le nombre à Saint-Privat, Palikao apprit à la Chambre que le général Trochu était nommé gouverneur de Paris. Elle l'en félicita comme d'une victoire, n'ignorant pas que, pour confier ce poste d'honneur à un soldat désigné autant par son indépendance politique que par ses talents militaires, il lui avait fallu vaincre les préventions de l'Impératrice. Il persilla d'ailleurs ce gros événement de petites informations réconfortantes. Il n'avait pas, disait-il, de nouvelles extraordinaires; mais il en avait de bonnes. Steinmetz écrasé avait été obligé de demander un armistice pour enlever ses blessés et enterrer ses morts; son corps s'était retiré à Saint-Mihiel pour opérer sa jonction avec l'armée du Prince royal qui se dirigeait sur Bar-le-Duc; mais toutes les correspondances le représentaient comme tellement abîmé que ce mouvement de concentration lui devenait impossible. Et ce n'était pas tout : « Vous avez entendu parler, messieurs, des fameux cuirassiers blancs de M. de Bismarck; eh bien! des

cuirassiers blancs, il n'y en a plus! » Cet enterrement des cuirassiers blancs fit sensation et Palikao continua. Partout les populations se soulevaient : des paysans organisés en francs-tireurs avaient tué dix dragons prussiens qui s'étaient aventurés dans un village. Modeste, il ne donnait pas cela comme un succès prodigieux ; mais il recommandait l'exemple de ces braves à tous les Français. Ce qui confirmait l'échec de l'armée prussienne, c'est que la *Gazette de Prusse* se bornait à dire qu'on s'était battu le 16, sans un mot de plus. Il ne l'avait pas lue, la *Gazette de Prusse*; mais quelqu'un, qui l'avait lue à Bruxelles, avait été frappé de cette significative discrétion et l'en avait informé par dépêche.

L'idée ne lui vint pas que si le journal prussien se bornait à enregistrer la rencontre du 16, c'est qu'elle était seulement à ses yeux la première moitié de la bataille décisive; que l'armée prussienne avait poursuivi son offensive le lendemain, et qu'à cette heure même, elle achevait sa victoire en enfermant Bazaine dans Metz.

La Chambre n'en demanda pas davantage, et lorsque le ministre prononça, en descendant de la tribune, la phrase sacramentelle « Maintenant, messieurs, je vous demande la permission de me retirer », elle l'accompagna de ses plus sympathiques bravos.

Cette séance du 18 août fut levée à trois heures trente-cinq, après une querelle sur la fabrication et le commerce des armes de guerre, si enfantine que M. Thiers l'apaisa d'un mot : « Calmons-nous! » Personne n'avait eu le moindre soupçon de ce qui se passait depuis trois jours.

Une quatrième journée s'écoula encore sans rien révéler de nouveau : mais de mauvais bruits, qui n'étaient pas de faux bruits, obligèrent le général Palikao, si peu bavard, à fournir un petit supplément d'explications. Il rassura la Chambre. Tout allait bien!

Or, l'armée du Rhin avait livré le 16 à Gravelotte (Rezonville, disent les Allemands) une bataille sanglante à la suite de laquelle son chef Bazaine s'était replié sur Metz. Le 18, elle en avait livré une seconde, encore plus meurtrière, et décidément malheureuse à Saint-Privat (Gravelotte). Elle était maintenant bouclée, murée dans Metz et voici comment le chef du gou-

vernement racontait aux représentants du peuple français cet événement capital : les Prussiens battus se vantaient de leur défaite ; au lieu d'obtenir un avantage le 18, trois corps d'armée qui s'étaient réunis contre le maréchal Bazaine avaient été rejetés dans les carrières de Jaumont. Ah, ces fameuses carrières de Jaumont! Quel rôle elles jouèrent ce jour-là! Elles produisirent le même effet que les cuirassiers blancs de Bismarck. Il est vrai que le narrateur ne se montrait pas très affirmatif. Il s'en rapportait à l'autorité de « différents renseignements qui lui paraissaient dignes de foi ».

Tout cela ne me disait rien de bon. Je questionnais Duvernois, qui se boutonnait peu à peu. Il ne m'avoua pas que la bataille était perdue ; il ne me dit pas non plus qu'elle était gagnée, mais seulement que nous y avions fait un horrible massacre de Prussiens, ce qui était vrai, puisque le roi de Prusse l'avait lui-même reconnu dans sa dépêche à la reine Augusta : « Saint-Privat a été le tombeau de la garde! » Il ne fut pas le tombeau de la garde impériale française, qui ne donna qu'en très faible partie et dont un héroïque effort eût pu changer la face des choses, si Bazaine n'eût volontairement négligé de donner des ordres à Bourbaki.

Je compris, aux sous-entendus de Duvernois, que c'en était fini de l'armée de Metz, mais que l'on comptait toujours sur celle de Châlons pour se porter à son secours et faire sa jonction avec ce qui en restait. Seulement les Prussiens avaient aussi deux armées : celle du prince Frédéric-Charles, qui bloquait Bazaine, et celle du Prince royal, qui marchait directement sur Paris ; trois même, en comptant celle du prince de Saxe, qui n'avait qu'un crochet à faire pour se relier à celle de « notre Fritz ». Je ne suis pas militaire ; mais je n'avais pas besoin d'une sagacité exceptionnelle pour me rendre un compte exact des mouvements qui s'opéraient de part et d'autre et de la combinaison du général Palikao. A quatre-vingts ans de distance, la campagne de Dumouriez dans l'Argonne l'avait suggestionné. Les yeux fixés sur la carte, il étudiait ces défilés qui n'ont plus d'importance aujourd'hui et il espéra d'abord se servir de l'armée de Châlons pour y arrêter les Prussiens. Mais une vue plus exacte des choses lui fit bientôt abandonner ce premier plan : il convint avec Mac-Mahon que celui-ci mar-

cherait vers Bazaine vainqueur ou vaincu et laisserait le Prince royal filer sur Paris. C'est ainsi que la fameuse jonction devint son principal objectif et que s'opéra pendant quelques jours ce mouvement parallèle et inverse d'une armée prussienne et d'une armée française qui, marchant en sens contraire, semblaient réciproquement se fuir, afin d'arriver plus vite l'une et l'autre à leur but : Paris pour le Prince royal ; Metz pour Mac-Mahon. Mais ce paradoxe militaire n'était pas voulu par les deux chefs ; il résultait tout simplement de l'ignorance où ils étaient de leurs positions respectives. Tous les documents s'accordent sur ce point que l'armée prussienne piquait un peu à l'aveugle, droit devant elle, ayant absolument perdu le contact avec l'armée française. Quand elle le retrouva, les choses changèrent. Il n'entrait pas du tout dans les idées du maréchal de Moltke de laisser ainsi derrière lui les cent vingt mille hommes de Mac-Mahon.

A la Chambre, la moitié des séances se passait à demander des fusils pour les gardes nationaux, surtout pour ceux de Paris qui en usèrent comme on sait. Quelques-uns toutefois se battirent fort bravement à Buzenval et ailleurs, contre l'ennemi, car il y eut de bons bataillons comme il y avait eu de bonnes sections sous la Terreur. Le colonel Langlois, blessé, porta longtemps son bras en écharpe. Le 106[e], commandant Ibos, se distingua, pendant le siège, en délivrant l'Hôtel de Ville d'un commencement de Commune.

Après les premières manifestations de zèle, on s'était décidé à ne plus siéger le dimanche, et on en avait donné pour raison qu'il fallait bien laisser aux ministres un peu de répit pour travailler. Le lundi 22 août, six jours après Gravelotte, quatre jours après Saint-Privat, Palikao se présenta à la tribune, la bouche enfarinée de bonnes nouvelles. Il les annonçait, mais il ne les révélait pas, et pour cause : « Je ne puis vous les faire connaître, insinuait-il, vous comprenez pourquoi ! » Et la sottise parlementaire répondait béatement : *très bien* ! Elles lui venaient du maréchal Bazaine lui-même à la date du 19, et elles montraient chez ce vaincu subtil et sournois une confiance que Palikao déclarait partager, « connaissant sa valeur ». En même temps la défense de Paris se complétait et quiconque oserait se présenter devant ses murs serait bien reçu !

C'était la dissimulation organisée, mais le soupçon commençait à se glisser dans les esprits, et bien qu'à la tribune on jouât encore à tout propos la comédie de l'union patriotique pour le salut de la France, la sincérité n'y était plus. Y avait-elle jamais été? Avait-on réellement de part et d'autre, pendant quelques jours, oublié les querelles et les ressentiments qui s'étaient déchaînés avec tant de violence avant la guerre? Certainement on l'avait essayé et même on l'avait cru; on s'était leurré, à droite et à gauche, de cette chimérique espérance; mais, dans le for intérieur, chacun était demeuré ce qu'il était, non seulement très solide, mais très chatouilleux sur ses convictions politiques et, comme nos revers n'étaient pas faits pour calmer les mauvaises humeurs, chaque jour, sur un mot, sur une allusion, sur un malentendu, la dispute recommençait et découvrait le fond des cœurs. La majorité impérialiste gardait sa docilité et, bien qu'elle en éprouvât quelque gêne, elle cachait soigneusement ses repentirs et n'entendait pas qu'on l'invitât aux confessions humiliantes. Sitôt qu'on faisait mine de toucher au régime qu'elle avait soutenu et prétendait encore soutenir, sa fidélité se révoltait, donnant ainsi, aux erreurs commises et même à l'obéissance passive, une honorable apparence de discipline et de dévouement. Toute proposition qui lui paraissait porter quelque atteinte à ce qui restait de la prérogative impériale, la trouvait aussi résolument hostile qu'aux plus brillantes heures de l'Empire. Et dans huit jours son Empereur serait prisonnier en Allemagne! Il y avait bien quelque noblesse dans cette attitude; malgré mes anciennes préventions, je ne pouvais m'empêcher d'en convenir.

L'opposition, de son côté, avait de vieilles rancunes à satisfaire. Elle n'avait jamais oublié le Deux Décembre : la revanche, même aidée par l'étranger, lui semblait légitime contre l'homme qui avait supprimé la deuxième République. Elle ne se réjouissait pas de nos revers, mais elle ne perdait pas une occasion de les lui attribuer et elle cherchait à en tirer parti. Tout moyen lui semblait bon pour faire brèche dans le régime. C'est ainsi qu'au lendemain de nos premières défaites, elle évoqua des précédents historiques, empruntés à la méthode révolutionnaire, pour revendiquer et remettre à la Chambre

une part du pouvoir exécutif. Elle y employa tous les moyens et tous les sophismes; elle conseilla l'usurpation sous toutes ses formes. Sa furieuse envie de s'emparer du gouvernement se manifesta tout de suite dans le désarroi de Wœrth et de Forbach, lorsqu'elle fit son petit Dix Août en renversant Ollivier. On n'en était pas encore à tout lui céder et elle le vit bien le jour où Granier de Cassagnac, interprète audacieux d'une majorité timide, lui montra du doigt un peloton d'exécution imaginaire. Elle poussa les hauts cris et fit des gestes dramatiques; mais elle n'en poursuivit pas moins ses tentatives d'escamotage, jusqu'au jour de la débâcle finale où, n'ayant plus besoin d'escamoter le pouvoir, elle le prit. En vain la majorité et le ministère se faisaient un rempart de la Constitution; elle avait beau jeu à répondre que la nation réduite à se défendre elle-même avait naturellement voix au chapitre et le droit de se faire entendre par l'organe de ses députés.

A première vue, ce qu'elle exigeait ne paraissait pas bien méchant. Son ambition se réduisait à adjoindre au Comité de défense, nommé par le gouvernement, quelques membres choisis dans le Corps législatif. Le gouvernement y consentait, mais à la condition de les choisir lui-même et ce fut là-dessus qu'on se chicana pendant dix jours. Jules Favre intervint chaque fois dans la dispute avec un besoin de provocation dont on sentait qu'il n'était plus le maître. Ce qu'on m'avait dit autrefois de son éloquence âcre et bilieuse me revint alors à la mémoire, et je compris enfin ce surnom de *Maître Aspic* qu'on lui avait donné. Cependant je persiste à croire que ce n'était pas sa vraie nature et de même que, dans son visage, il n'avait rien de la vipère, j'affirme que jusque-là il n'avait jamais mis autant de venin dans sa parole.

A côté de lui, Glais-Bizoin, Jules Ferry et surtout Kératry se démenaient. Que le Corps législatif déléguât au Comité de défense trois de ses membres, et la France était sauvée! Leur obstination mit le gouvernement sur ses gardes : il se demanda si ce n'était pas un petit Comité de Salut public qu'on voulait lui jeter dans les jambes et ce que deviendrait le ministère lui-même en face de cette remuante et agaçante trinité. Il se redressa sous ce qu'il affectait d'appeler une injure et posa fièrement la question de confiance : « Nous sommes entre vos

mains! » C'était la formule, mais il entendait que le pouvoir restât entre les siennes. A vous le contrôle, messieurs, le contrôle assidu et vigilant; à nous l'action, l'action libre et responsable. Palikao insista brièvement sur cette antithèse, et Duvernois prononça par la même occasion son plus éloquent discours, presque improvisé. A peine m'en avait-il donné une idée, le matin, sur de courtes notes dont il bouleversa si bien l'ordre à la tribune que je n'arrivais plus à m'y reconnaître.

Il n'y avait guère de danger que le Corps législatif prît au mot cette offre de démission et les remplaçât par d'autres dans ce guêpier d'où l'honneur leur défendait de sortir. Il n'était même plus temps de leur rendre ce signalé service; mais en les taquinant ainsi tous les jours, l'opposition jouait son jeu. Dès l'entrée en séance elle faisait une scène. On échangeait de gros mots, puis, tout à coup, sur une adjuration du Président, quelque brave homme criait : « Restons unis! » On se calmait, on se proclamait tous également patriotes, et cinq minutes après, on se querellait de plus belle et on s'injuriait à bouche que veux-tu. Aux sifflements de Jules Favre, — nouveaux pour moi, je le répète, — répondaient les sourds grondements de quelques députés obscurs dont l'histoire à oublié le nom, tandis que le tonnerre d'Arago lançait çà et là une forte sottise qui foudroyait le tumulte.

On n'en sentait pas moins se charger une mine qui ferait tout sauter un jour ou l'autre. L'anxiété grandissait d'heure en heure; ils auraient voulu que le ministre de la Guerre fût toujours là pour leur donner un os à ronger et, dès qu'il paraissait, ils le renvoyaient à sa besogne, qui était la défense nationale. Un membre de la Gauche se plaignit que ce fût toujours la même chose; mais la réprobation générale l'avertit qu'il eût mieux fait de se taire : « Oui, c'est toujours la même chose! lui répondit Duvernois. Nous perdons ici cinq heures par jour! » et le fait est que, pour son compte, il s'occupait plus utilement à faire entrer des bœufs dans Paris.

Mais le débat sur la proposition Kératry montra une fois de plus, chez les uns le désir d'usurper, chez les autres l'énergique volonté de résister à toute tentative d'usurpation. Ce fut, pendant ces vingt-six jours, en dépit des apparences et des contingences, la vraie partie, plus dissimulée ou plus

franche, suivant les heures et suivant les hommes. Chacun y apporta son tempérament, mais une clairvoyance moyenne suffisait aux spectateurs pour apercevoir très vite où l'on allait. Jules Favre, enveloppant sa pensée autant qu'il le pouvait, attribuait tous nos malheurs à l'institution impériale et insinuait par cela même qu'il fallait y renoncer. Il sommait les ministres de dire à la France qu'elle combattait pour la dynastie : au moins elle saurait de quoi elle allait mourir. « La patrie ne mourra pas! » lui répondait un interrupteur bonapartiste. Et comme Favre ajoutait que, malgré tout, le devoir de tout bon citoyen était de se faire tuer : « Allons-y ensemble, si vous l'osez! » lui cria le président du Conseil d'État, Busson-Billault. Évidemment la place de Jules Favre n'était pas dans les camps, pas même sur les remparts où il eût pourtant rencontré Victor Duruy ; le mieux qu'il pût faire était de rester tranquille, au lieu de jeter ainsi de l'huile sur le feu ; Buffet obtint un vif succès en repoussant cette adjonction parasite de neuf députés au Comité de défense.

On connaissait son attachement aux institutions parlementaires ; il jura d'y être toujours fidèle et l'on sait aujourd'hui qu'il est mort sans avoir manqué à sa parole ; mais il déclara en même temps que le moment était mal choisi pour soulever des chicanes de prérogative ; qu'en présence de l'ennemi victorieux, toutes les opinions devaient faire trêve, tous les cœurs s'unir, tous les sentiments, toutes les énergies se tendre vers un seul but et un seul résultat : chasser l'étranger! L'émotion fut telle et le triomphe de l'orateur si complet que la Chambre ne voulut même pas entendre une réplique de Gambetta. Ce fut M. Thiers qui eut la parole, comme rapporteur de la proposition Kératry, et Dieu sait ce que son habileté huila de tampons pour empêcher cette mécanique de grincer. Il prit position suivant sa coutume, à égale distance de la Gauche et du gouvernement. Très soucieux de sa réputation, très économe de sa popularité, il fit doucement la leçon aux uns et aux autres. Ce rôle d'arbitre entre les partis lui plaisait infiniment ; il en mesurait l'importance et peut-être en prévoyait-il la récompense. Il expliqua que cette proposition Kératry ne lui avait pas inspiré la même défiance qu'au gouvernement et à la majorité. Elle avait un défaut : neuf membres, c'était trop :

il en résulterait un encombrement qui ne pouvait aboutir qu'à l'inertie ou à la discorde; mais réduite à trois députés, à trois conseillers, sa place n'était-elle pas toute marquée dans un Comité de défense nationale? C'était un bon procédé que de l'y introduire et ainsi d'associer plus directement la Chambre, c'est-à-dire le pays lui-même, à l'effort patriotique de son gouvernement.

Les ministres n'y avaient vu d'abord aucun inconvénient, aucun empiètement, et le désaccord ne s'était produit que sur un malentendu. Il s'agissait toujours de savoir qui nommerait les délégués du Corps législatif : le gouvernement ou la Chambre? Il n'en fallut pas davantage pour les mettre aux prises et fournir à M. Thiers l'occassion de se placer en *virum quem* entre les deux. Il partageait, disait-il, le sentiment de la Chambre; mais, d'autre part, il ne voulait pas contrarier le gouvernement, chargé de tant de soins, et il voterait contre la proposition Kératry sans la désapprouver. Elle ne passa point. Il aimait cette façon d'aller tout debout sur deux chevaux, un pied sur l'un, un pied sur l'autre.

On était au 24 août : le cœur battait d'anxiété à tout le monde et les nouvelles se succédaient, chaque jour plus inquiétantes, on dirait aujourd'hui plus angoissantes. Mais le mot n'était pas encore inventé. Gambetta voulait savoir, coûte que coûte, où étaient les Prussiens, et les ministres le trouvaient d'autant plus curieux qu'ils étaient incapables de le lui dire. Le journal *la Marne* venait d'imprimer que l'incident de Nancy s'était reproduit à Châlons. Cinq cavaliers ennemis étaient entrés dans la ville et en avaient pris possession, renouvelant et vengeant ainsi les exploits des hussards français après Iéna. L'un d'eux fumait tranquillement sa pipe. Une division de cavalerie française se tenait à proximité de la ville. Son général averti s'était empressé de *lever* le camp (Gambetta dit, en effet, *lever*, mais avec un point d'orgue): alors les soldats prussiens avaient menacé de leurs pistolets la population indignée.

En même temps, il sommait le ministre de s'expliquer sur Saint-Privat. Le ministre de l'Intérieur fut lamentable. Il ne savait rien : il ne pouvait pas même dire si l'armée prussienne était en marche vers Paris. On avait vu en effet des coureurs

ennemis dans l'Aube et la Marne. Ils s'étaient présentés à Troyes et à Châlons. Mais de Saint-Privat, aucune nouvelle; rien de plus que la dépêche énigmatique de Bazaine, datée du 19 (on était au 24) et tous les journaux étrangers racontaient la bataille. La piteuse attitude du ministre consterna la Chambre. Pour la première fois, elle eut le sentiment que nous étions perdus, et lorsque Gambetta avertit solennellement Paris qu'avant huit jours il verrait les Prussiens sous ses murs, la majorité ne protesta plus; elle reçut le coup en victime expiatoire, presque coupable, avec une résignation qu'elle n'avait pas encore montrée. Palikao ne pouvait pas lui dire que le siège de Paris rentrait dans son plan. Le dénouement approchait, avec l'ennemi. Mac-Mahon, traînant l'Empereur après lui, venait de quitter Châlons, puis Reims et se dirigeait vers Sedan.

On le connait aujourd'hui, le plan de Palikao! laisser le Prince royal poursuivre sa marche aventureuse sur Paris, gagner rapidement la Meuse et Verdun, écraser en passant l'armée du prince de Saxe, donner la main à Bazaine et se rabattre ensemble sur le Prince royal pris ainsi entre les deux armées françaises et Paris solidement armé, énergiquement défendu, imprenable. C'est ainsi qu'appuyés sur les documents les plus certains, renseignés par des témoins dont ils ont reçu les confidences et dont quelques-uns sont encore vivants, la plupart des historiens militaires et autres ont expliqué la combinaison élaborée dans la cervelle du général Palikao. C'est ainsi que Duvernois voulut bien me l'expliquer à moi-même pendant qu'elle s'exécutait. La jonction! la jonction!

Était-ce une idée chimérique? Je n'aurai pas l'impertinence d'en décider. Les officiers, avec qui j'ai pu m'en entretenir après la catastrophe, étaient enclins à la condamner comme trop aléatoire, comme subordonnée à une réunion presque impossible de chances heureuses, surtout avec une armée dont nos revers avaient ébranlé le moral et dont tous les éléments n'étaient pas d'égale valeur. Il est visible que ce plan s'inspirait de la pensée géniale de Napoléon en 1814, lorsqu'il abandonna à l'invasion la route de Paris, pour revenir derrière elle l'écraser avec les garnisons de l'Est : le succès de l'entreprise dépendait alors de la résistance de Paris et Paris ne tint qu'un jour.

Cette fois, il tiendrait : mais on pouvait redouter d'autres mécomptes. Un tel plan si ingénieux, mais si compliqué, exigeait, pour réussir, que tous les hasards de la guerre fussent en notre faveur et que le génie des chefs répondît à la complaisance de la fortune. C'était beaucoup demander et j'en faisais l'observation à Duvernois alors très optimiste : « Palikao est sûr de son affaire! me disait-il ; il m'a exposé les données du problème et prouvé par A + B la justesse de ses calculs. »

J'en étais d'autant moins convaincu qu'il restait toujours une inconnue, dont on ne voulait pas tenir compte et qui semblait irriter les gens lorsque je me permettais d'y appeler leurs réflexions : la troisième armée, celle du prince Frédéric-Charles, celle qui avait supporté le principal choc de Saint-Privat, où était-elle? Que faisait-elle dans tout cela? On semblait l'éliminer du calcul. Et Bazaine lui-même, où était-il? Vainqueur ou vaincu, il semblait faire le mort. Lui donner la main, c'était bientôt dit ; mais encore fallait-il qu'il eût le moyen de la saisir! Et Duvernois me traitait d'ergoteur.



Enfin nous apprîmes que Mac-Mahon était parti de Châlons le 23 et qu'il allait entrer dans l'Argonne, de favorable augure. En ce moment, il remontait un peu dans le Nord, vers Vouziers, pour mieux tromper les Prussiens et ceux-ci, donnant dans cette feinte, avançaient sur Paris, lorsque des renseignements venus de divers côtés, et surtout la fameuse dépêche du *Temps*, les éclairèrent définitivement sur le véritable but de Mac-Mahon, qui était la délivrance de Bazaine. On commençait en effet à comprendre que ce soi-disant victorieux avait besoin d'être délivré, et Mac-Mahon s'en faisait un point d'honneur. Néanmoins, sa résolution flotta et oscilla pendant toute une semaine. Irait-il à Metz ; reviendrait-il sur Paris? L'offensive et la retraite se disputaient ainsi sa pensée et cette tempête sous un crâne aboutissait à une perte de temps qui rendait à la fois l'offensive plus périlleuse et la retraite plus nécessaire. Il inclinait cependait vers ce dernier parti, que lui conseillait la prudence et pour lequel l'Empereur avait

insisté, dans la faible mesure où il se permettait encore quelque insistance. Il pensait avec Mac-Mahon qu'il était temps de s'échapper par Mézières et les places fortes du Nord si l'on voulait conserver à la France sa dernière armée. Mac-Mahon en prévint Palikao et commença son mouvement. Ce fut Paris qui gâta tout; ce fut Paris qui nous valut Sedan, Paris, c'est-à-dire la Cour, le ministère, la Chambre et la population elle-même. L'Impératrice ne pouvait supporter l'idée de revoir à Paris l'Empereur vaincu, malade, en butte à la haine populaire, accusé par ses serviteurs eux-mêmes de sacrifier « notre glorieux Bazaine » à sa propre sûreté, aux soucis de son pouvoir, à la crainte d'une révolution, au salut mal compris d'une dynastie dont ce piteux retour serait la condamnation et la perte.

C'était l'avis des familiers qui entouraient l'Impératrice et qui avaient de l'influence sur elle, notamment de Rouher, président du Sénat, qui s'apprêtait à jouer un rôle actif dans cette affaire et à gagner le quartier général de Mac-Mahon pour y porter les derniers ordres de la Régente.

De son côté, Palikao était furieux; avec la retraite, tout son plan s'écroulait. Il déploya la plus impérieuse énergie pour persuader à ses collègues qu'il n'y en avait pas de meilleur; il leur en montrait les beautés; il leur en prédisait le succès; le mouvement oblique des Prussiens en avait à peine diminué les chances, car le maréchal avait encore trente-six heures d'avance sur eux. C'était assez pour culbuter ceux qui se seraient aventurés sur la Meuse. Il avait revu les cartes, mesuré les distances, calculé les difficultés et les obstacles. Et puis Bazaine attendait Mac-Mahon; allait-on lui fausser compagnie et manquer aux assurances données, aux conventions faites, au devoir et à l'honneur militaires qui commandaient la marche sur Metz?

Le Corps législatif, mal renseigné et trompé, se laissait faire; il attendait, convaincu toutefois, lui aussi, que la retraite sur Paris serait un désastre, que, personnellement, l'Empereur n'y pouvait pas rentrer, que son retour serait le signal d'une émeute sanglante, peut-être d'une révolution. L'opposition républicaine et l'Impératrice-régente étaient absolument d'accord sur ce point, avec cette différence que la première

redoutait, en cas de trouble, une répression victorieuse, tandis que la seconde entrevoyait un commencement de guerre civile, le trône attaqué par le peuple, mal défendu, trahi peut-être par des troupes douteuses et un commandement suspect, le sang inutilement répandu, la défaite et la chute. Lorsque je me reporte à mes notes, j'y retrouve mille indices que tel était bien l'état d'esprit général dans les derniers jours d'août. J'y vois aussi que le grave Barthélemy Saint-Hilaire déposait comme remède à nos maux une pétition dans laquelle les mobiles d'Argenteuil demandaient à partir, après l'enrôlement des séminaristes. Cette perpétuelle requête me donnait à réfléchir. Quand on dit : « J'irai, si tout le monde y va », c'est qu'on n'a pas envie d'y aller.

Les discussions du Corps législatif sembleraient témoigner, à ce moment, d'un enthousiasme extraordinaire. On n'y entendait que ce cri : Des armes! Des armes! Et l'on sentait passer sur soi le souffle de 92 ; mais il se disait aussi beaucoup de sottises, comme les enquêtes postérieures en font foi et comme il arrive presque toujours dans les grandes crises nationales. Jamais on n'en a dit autant que sous la Convention, ce qui ne l'empêcha pas de vaincre. L'histoire a raison de ne pas attacher trop d'importance à certaines niaiseries, quand elles sont sincères, partent d'un bon naturel et ne cachent aucune arrière-pensée. Elles en prirent à leur aise dans un débat du 25 août sur la fabrication des armes de guerre. Si l'on eût cru Jules Ferry, qui la voulait libre, et surtout Jules Favre, devenu absolument bourru et hargneux, on eût permis aux chaudronniers de faire des fusils avec des poêles à frire. L'industrie privée, mal outillée, aurait pris aux manufactures de l'État leurs meilleurs ouvriers; elle aurait fabriqué de tous côtés des armes de divers modèles qui auraient nécessité une égale diversité de munitions, et le résultat final de cette généreuse idée eût été un déchet sensible d'une production dont on avait tant besoin. Les professionnels les plus autorisés ne purent jamais faire comprendre aux échauffés de l'opposition qu'à la guerre, l'unité d'armement s'impose comme une impérieuse nécessité.

A la séance du vendredi 26, — je suis pas à pas cette agonie, comme celle d'Ugolin dans l'enfer du Dante, — le ministre de

l'Intérieur annonça spontanément aux députés que l'armée du Prince royal, qui avait paru s'arrêter l'avant-veille, venait de reprendre sa marche sur Paris. C'était une erreur, car, à ce moment précis, elle se rabattait en éventail vers le Nord-Ouest et le Nord-Est pour cerner, encercler l'armée française : en d'autres termes elle dessinait cet éternel mouvement de capricorne, prévu et décrit par le général Ducrot, le matin même de Sedan, lorsqu'il se prononçait contre Wimpfen pour une retraite immédiate, encore possible.

J'ai eu, à ce sujet, après la guerre un renseignement assez curieux de Duvernois. Pendant l'armistice, il avait eu l'occasion de voir Bismarck à Versailles et de causer quelque temps avec lui dans son appartement de la rue du Plessis. Le Chancelier le reçut dans sa chambre à coucher, non sans avoir préalablement écarté les rideaux de son lit, comme s'il eût craint que quelqu'un ne fut caché derrière. Et comme Duvernois souriait de cette défiance : « C'est une habitude que j'ai prise, dit Bismarck, depuis qu'à Berlin même j'ai trouvé un espion russe dans mon alcôve ! » J'ignore ce que Duvernois allait cuisiner dans cette entrevue, peut-être y intercéder pour une restauration impériale. En tout cas, voici ce qu'il m'a raconté et je ne pense pas qu'il se jouât de mon innocence ; c'était plutôt Bismarck qui s'était joué de la sienne.

Après cet incident des rideaux, la conversation s'engagea et ils en vinrent à parler de Sedan. Duvernois demanda à son interlocuteur si, à un moment quelconque de la journée, la retraite avait été possible à l'armée française : « Parfaitement, répondit le prince ; le matin, à l'heure où Mac-Mahon fut blessé, votre armée pouvait aisément, avec un peu de décision, se retirer sur Mézières et gagner vos places du Nord en longeant la frontière belge. Moltke en tremblait de peur. L'anneau n'était pas encore fermé. Nous n'avions là jusqu'à midi qu'un rideau de troupes, avec quelques pièces de canon, et nous en sommes encore à comprendre pourquoi vos généraux n'ont pas utilisé le bois de la Grange et la Falizette pour se dérober. La route leur était encore ouverte par Vrignes au Bois. En *marchant vite* ils auraient été à Mézières et à Rocroi avant que nous eussions quitté Sedan ».

La nouvelle, communiquée par le ministre de l'Intérieur, Henri Chevreau, que le Prince royal venait de reprendre sa marche sur Paris concentra toute l'attention de la Chambre et réveilla son énergie. Les paysans des départements voisins, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, Oise, Yonne, montraient quelque mauvaise humeur à l'idée de faire le vide autour de l'ennemi en rentrant leur blé et leur fourrage dans les magasins que leur offrait à Paris le ministre du Commerce. Ils tenaient aussi à ne pas se séparer de leur bétail. On fut obligé de leur expliquer que le besoin le plus pressant, à cette heure, était d'approvisionner la capitale et que, si le temps manquait pour des réquisitions par la force, on brûlerait ce qu'ils refusaient de vendre. Quelques députés ruraux protestèrent contre les moyens coercitifs; mais M. Thiers, lui-même, prit la peine de rappeler à ces récalcitrants qu'on était en état de guerre, que Paris allait être en état de siège et que les campagnes avaient autant d'intérêt à lui vendre leurs denrées alimentaires de toute nature qu'il en avait lui-même à les acheter.

L'activité de Duvernois lui valut les plus grands éloges; le gouvernement et la Chambre avaient eu sur ce point une vue claire des choses: des deux côtés on avait compris que Paris avait moins besoin d'hommes que de vivres, et qu'il fallait avant tout l'approvisionner pour un long siège. Seulement on n'avait pas calculé les conséquences de l'investissement dans une ville comme Paris.

En même temps, Keller demandait que la Chambre continuât à tenir ses séances dans la capitale assiégée, afin que chacun, suivant sa spécialité, pût rendre quelque service. Il appelait cela mettre de l'ordre dans la distribution des dévouements. On l'invita à s'expliquer. Il proposa de répartir dans les vingt arrondissements soixante députés qui entretiendraient les courages et organiseraient méthodiquement la défense. Cette dispersion des énergies parlementaires surprit et inquiéta. Boulleaux-Dugage, ancien préfet de l'Hérault, exprima le sentiment général : « Le meilleur dévouement, dit-il, c'est de prendre un fusil de garde national et d'aller sur les remparts. En ce qui me concerne, je m'y engage! » L'invitation fut bien accueillie. Un député de Versailles, Jouvencel, demanda qu'on établît un roulement, afin que chacun fût un peu garde

national à son tour, et il n'oublia pas de réclamer des insignes pour les gardes nationaux députés. Cette effervescence, très sincère et très française, avait déjà besoin de panache. M. Thiers se contenta de répéter : « Soyons calmes ! »

Il n'oubliait cette recommandation que si sa personne était en cause. Dès le lendemain, il fit un esclandre à propos d'une surprise obligeante que le gouvernement avait voulu lui faire. Le *Journal officiel* lui ayant appris qu'il était nommé membre du Comité de défense, sans qu'on l'eût consulté, il protesta contre cet appel imprévu à ses lumières. Un homme moins chatouilleux de popularité eût remercié galamment, avec une petite réserve. Il tint à bien marquer que la distance restait la même entre le gouvernement et M. Thiers, député de l'opposition; qu'il n'avait point sollicité l'honneur de collaborer avec les ministres, et que s'il ne le refusait point, c'était uniquement parce que chacun devait servir la France sans regarder à côté de soi; d'ailleurs son dévouement ne ferait pas défaut à son pays. Il appelait cela « garder la clarté de sa vie » et, ainsi couvert aux yeux des partis, il ajoutait : « Vous avez mon concours ». Au fond, ce qu'il voulait, c'était l'approbation publique de la Chambre. Il l'eût. Un flatteur réclama pour lui une acclamation générale qui ne se fit pas attendre. Le ministre de l'Intérieur l'agrémenta d'un remerciement, et le Président Schneider la souligna.

L'occasion aidant, quelques entêtés, entre autres M. La Tour du Moulin, revinrent à l'idée de la « commission parallèle » ou commission de contrôle, ou commission de surveillance. Il s'agissait toujours d'élire dans le Corps législatif un petit comité qui associerait son effort à celui du gouvernement pour la défense du territoire. M. La Tour du Moulin aimait ainsi à à reprendre, en sous-œuvre, les inventions d'autrui et à les faire siennes par de légers amendements. A défaut de génie, il avait une persévérance d'ambition et surtout une force d'obstination qui n'ont jamais trouvé leur récompense : cette fois encore il échoua.

En réalité, on ne pensait plus guère qu'au siège de Paris, qui, pour presque tous, avait cessé d'être une hypothèse. Que se passait-il en Champagne et en Lorraine? On n'en savait rien ; mais on parlait du siège comme si les uhlans étaient déjà

à Chevreuse ou à Gonesse. Il y avait bien la jonction, l'éternelle jonction, qui arrêterait l'ennemi ; mais on prenait l'habitude de n'y plus compter et tous les yeux regardaient, en dedans, vers Paris.

Que le gouvernement travaillât d'arrache-pied à le rendre inexpugnable, c'est tout au plus si l'on consentait à le croire ; la politique de défiance, inaugurée par la Gauche depuis le commencement de la guerre, cherchait à créer une rivalité d'attribution entre le gouverneur de Paris et le ministre de la Guerre. Son intention trop visible était de jeter Trochu dans les jambes de Palikao. Ernest Picard s'était réservé ce soin ; il entendait que tout ce qui concernait la défense de Paris fût laissé à la vigilance et à l'activité de son gouverneur. Le ministre le prit de très haut avec cette prétention. Il déclara qu'un subordonné ne lui ferait pas la loi et qu'il « maintiendrait toute l'intégralité de son pouvoir sur M. le général Trochu ».

Il n'eût pas pris ce ton, qui n'était pas ordinairement le sien, s'il n'eût soupçonné quelque velléité de connivence entre Trochu et les députés de l'opposition. Je me persuade que cette méfiance n'était point fondée, et, plus tard, les enquêtes ne laissèrent aucun doute sur la loyauté, d'ailleurs un peu dédaigneuse, du gouverneur de Paris ; mais, à ce moment, les apparences y étaient, aggravées par le sujet de la querelle, à savoir la distribution des armes à la garde nationale et elles le furent jusqu'à la fin, la fierté du général Trochu n'ayant jamais consenti à s'en expliquer.

Duvernois, au plus fort de ces dissentiments, ne lui reprochait que cet amour de l'élocution élégante et de la formule choisie qui lui valut le surnom d'« Ollivier militaire ». Le général Trochu savait écrire et parler et, comme on aime à faire ce qu'on fait bien, il se répandait volontiers en discours, qu'il couronnait régulièrement d'une maxime lapidaire. Ainsi, dans le Comité de défense, un jour qu'on traitait la question des barricades, il se montra partisan résolu de ce moyen, dont Palikao contestait l'utilité : « Vous n'y voyez, disait-il, qu'un instrument de guerre civile, mais n'est-il pas entendu que nous résisterons à outrance ? Plutôt que de rendre Paris, n'êtes-vous pas décidé comme moi à vous ensevelir sous ses

ruines? Et alors... » Il prit un temps, soit qu'il espérât une interruption, soit qu'il préparât sa phrase. « Et alors? » répéta Duvernois. « Alors, la chose va de soi, nous ne ferons pas seulement du Sébastopol, nous ferons aussi du Saragosse ; Totleben et Palafox ! »

Dans la même séance du Comité, on apprit qu'il s'était précautionné d'un professeur de barricades et que ce précieux auxiliaire n'était autre que le sergent Boichot qui, député en 1848, avait beaucoup fait parler de lui comme réformateur militaire. Ce n'était pas un méchant homme, c'était un primaire vaniteux. Sorti de cette anarchie qui suivit la révolution de février, il s'était donné pour tâche spéciale, avec ses deux collègues, sergents comme lui, Commissaire et Ratier, de faire la leçon à Lamoricière et à Cavaignac. Après le coup d'État, on le crut mort. Trochu l'avait ressuscité.

La séance du samedi 27 août fut consacrée à la discussion fort animée et au vote d'une loi qui incorporait une partie de la garde mobile dans l'armée active. On ne siégeait pas le dimanche. Le lundi 29, les plaintes recommencèrent à propos des fusils : l'administration n'en donnait pas assez : avait-elle donc peur du peuple? L'Opposition agitait d'ailleurs un nouveau brandon de discorde. Dans les provinces on la calomniait ! Les fonctionnaires la désignaient à la haine des paysans comme ennemie de l'Empire et heureuse de l'invasion. Les députés protestants étaient dénoncés ; on insinuait qu'ils étaient fort capables de pactiser avec les Prussiens, protestants comme eux. Ainsi à la guerre nationale déchaînée, à la guerre civile préparée, allait se joindre la guerre religieuse, amorcée par le réveil et l'explosion d'un fanatisme qu'on croyait à jamais éteint. Il fallait que la France eût la vie dure pour résister à ces trois furies.

Le gouvernement faisait de son mieux pour rassurer la Chambre. Il multipliait les déclarations, les circulaires, les affiches. L'avant-veille, le ministre de l'Intérieur dut avouer et flétrir l'acte de sauvagerie commis à Nontron, où une sorte de jacquerie impérialiste avait brûlé vif, sous les yeux d'une population indifférente, un légitimiste, M. de Monéis, dont un cousin avait crié : « A bas l'Empereur! » L'anarchie, violente et sanglante, sévissait partout, née de la peur. Le détraque-

ment se manifestait du haut en bas de la société; la France devenait folle[1].

Témoin de cette démence, l'Opposition l'exploitait. Elle dénonçait un gouvernement occulte qui, suivant elle, agissait à côté du gouvernement nominal, ou plutôt derrière lui, au-dessus de lui! Et c'était le spirituel Picard, qui donnait dans ces bourdes!

Les ministres s'indignaient qu'on les supposât capables de subir cette tutelle imaginaire. Le président Schneider suppliait la Chambre de ne pas s'arrêter à des enfantillages et surtout de ne pas les discuter avec une animation disproportionnée, qui aboutissait généralement à des invectives. On se recueillait un instant, puis sur un mot, sur la plus inoffensive réplique, les querelles et les récriminations se substituaient de nouveau à l'ordre du jour. Pendant ce temps, les Prussiens nous infligeaient un grave échec à Beaumont et nous rejetaient sur Sedan. Les deux séances du 31 août et du 1er septembre, qui coïncidaient, sans que personne s'en doutât, avec la catastrophe finale, furent très agitées. Keller raconta le bombardement de Strasbourg et somma ses collègues de jurer que Strasbourg serait toujours français. Ils le jurèrent. A distance, et devant le fait accompli, ce genre de serments paraît un peu puéril: mais j'affirme qu'à cette heure suprême, l'engagement était sérieux, et que tous les cœurs y participèrent. Lorsque le comte de La Tour s'écria : « Dussions-nous mourir jusqu'au dernier, Strasbourg restera à la France! » Je crois bien que je jurai moi-même tout bas à mon banc.

La scène ne manqua ni de sincérité ni de grandeur; malheureusement l'épilogue parlementaire la gâta. Keller, dans son ardeur d'Alsacien, déjà privé de patrie, avait bien commencé. Il demandait l'envoi en Alsace d'une commission extraordinaire chargée de soulever les populations, et l'honneur d'en être : « J'y pourrai bien, disait-il, laisser ma vie; mais je vous assure que les choses se passeront autrement! » Cet homme, anguleux et sec, était en ce moment d'une beauté

1. Lire à ce propos *la Comtesse de Valon* de M. Gustave Clément Simon. D'autres faits analogues et également caractéristiques y sont rapportés (219-225). La province fut saisie un moment d'une sorte de terreur panique.

impressionnante. Ses yeux éclairés d'un feu sombre ressemblaient à deux charbons ardents. Et le ton froid sur lequel il disait ces choses ajoutait encore à l'émotion.

Le pauvre Brame était seul au banc des ministres. Il allégua qu'il ne pouvait rien décider sans ses collègues occupés, Palikao à compléter nos armements, Chevreau à organiser la garde nationale, Duvernois à approvisionner Paris. Il aurait pu justifier également l'absence du ministre des Affaires étrangères, La Tour d'Auvergne, qui négociait avec l'Italie, par l'entremise du prince Napoléon, l'envoi en France d'une armée italienne de cent mille hommes [1].

Brame demanda qu'on remît au moins jusqu'au lendemain pour entendre Palikao, et les chicanes recommencèrent. Picard trouva une antithèse : « Il faut secourir Strasbourg avant de secourir le ministère », comme si quelques heures de plus ou de moins pouvaient changer quelque chose au sort de Strasbourg. Enfin on décida qu'on attendrait le ministre de la Guerre et à six heures, en effet, il se présenta, plus agressif qu'à l'ordinaire, mécontent sans doute d'avoir été dérangé dans son travail. Il rendit d'abord hommage à Strasbourg, à ses habitants et au général Urich, son défenseur acclamé alors, contesté depuis. Urich avait juré, lui aussi, (tout le monde jure dans ces crises), de se retirer dans la citadelle et de brûler lui-même la ville si elle gênait la défense.

On applaudit ; mais on cessa d'applaudir lorsque Palikao le prit de très haut avec la proposition Keller et affecta d'y voir un nouveau témoignage de défiance. C'était la dernière fois qu'il voulait bien demander à la Chambre si, oui ou non, elle s'en rapportait franchement au ministre du soin de défendre le pays. A l'avenir, il ne se dérangerait plus pour poser une semblable question ou pour y répondre.

Le vieux Garnier-Pagès se déclara insulté. Autour de lui, on apostropha le ministre ; mais Palikao ne cacha pas sa mau-

1. Cette négociation, comme on l'a su depuis, parut un moment réussir, et le gouvernement y crut si bien que Duvernois me dit un beau matin, avec un air d'absolue conviction : « L'Italie nous envoie cent mille hommes ! » La vérité aujourd'hui connue est que le roi Victor-Emmanuel, galant homme et soldat de Solférino, eut devant son gendre un premier mouvement chevaleresque ; mais ses ministres s'empressèrent de le calmer et le gouvernement italien nous promit uniquement ses bons offices.

vaise humeur, défia les interruptions, rappela qu'il en avait vu bien d'autres, affirma qu'on ne lui ferait pas dire ce qu'il jugeait à propos de taire et appuya sur un dernier mot assez dédaigneux : « Ne vous tourmentez pas! » Lorsqu'il le prononçait, nous étions à peu près perdus et la dernière armée française n'attendait plus que le coup de grâce. Keller se plaignit des allures du ministre et demanda au gouvernement pourquoi il se défiait de la Chambre : « C'est vous qui vous méfiez de nous! et qui voulez la confusion des pouvoirs! » interrompit Busson.

Le gouvernement l'emporta encore et la proposition Keller fut écartée. Les ministres commençaient à voir des complots partout. Il n'y en avait certainement pas là, mais seulement, chez l'Opposition, toujours la même envie d'exploiter à son profit une idée juste. La façon dont Palikao avait rabroué ceux qu'il considérait comme des gêneurs et qui, en de si graves conjonctures, l'étaient bien un peu, les calma pour un ou deux jours : on arriva, sans anicroche nouvelle, à la séance du samedi, 3 septembre. Il y avait soixante heures que l'armée de Mac-Mahon était anéantie et l'Empereur prisonnier. De mauvais bruits couraient; mais personne ne soupçonnait l'étendue du désastre. On parlait même encore de jonction et, pour ma part, j'y reviens toujours parce que ce fut le mot perpétuellement prononcé, l'obsession de cette quinzaine de malheur. Contre son habitude, Palikao monta spontanément à la tribune et préluda par une phrase alarmante : « Je vous ai promis de vous dire toujours la vérité, si dure qu'elle pût être, je vais tenir ma parole! » On frissonnait. Il se borna à dire que la plus importante des mauvaises nouvelles concernait la jonction. Elle était devenue impossible. A la suite d'une sortie très vigoureuse et d'un combat de neuf heures dans lequel l'intrépidité française avait excité l'admiration du roi de Prusse, Bazaine avait été obligé de se retirer sous Metz; il ne pouvait donc plus donner la main à Mac-Mahon!

Or, jamais Palikao n'avait avoué à la Chambre que Bazaine cerné eût besoin de percer l'armée prussienne pour se faire jour, et il ne le disait même pas encore dans cette dernière communication. Quant à l'armée de Mac-Mahon, elle attendait alors dans la presqu'île d'Iges son transfert en Alle-

magne; Palikao semblait l'ignorer. De Sedan, rien, ou « plutôt quelques renseignements sur une bataille livrée entre Sedan et Mézières ». Les succès y balançaient les revers. Nous avions d'abord culbuté une partie de l'armée prussienne : nous l'avions même jetée dans la Meuse; mais ensuite, accablés sans doute par le nombre, nous avions dû nous retirer soit sous Mézières, soit sous Sedan, soit même, mais en petit nombre, sur le territoire belge. De Mac-Mahon blessé, de l'Empereur prisonnier, de la capitulation, pas un mot. Il résultait simplement de la situation qu'elle ne permettait plus d'espérer, avant quelque temps, une jonction des forces du maréchal Bazaine et du maréchal de Mac-Mahon.

Il était trois heures et demie de l'après-midi, le samedi 3 septembre. Nous en savions et nous en disions davantage au *Peuple français*, car l'un de nous en regardant la carte, se permit cette ironie lugubre : « Elle est faite, leur jonction! »

Jules Favre fit un discours où il célébra les prodiges de valeur accomplis par son cher Bazaine et déclara que le gouvernement impérial n'existait plus. C'était à la France elle-même à régler son ordre du jour. On cria; on protesta; le Président avertit l'orateur que de telles paroles ne pouvaient qu'affaiblir la défense nationale. L'orateur répondit que le pays ne trouverait son salut qu'en lui-même et dans Trochu. C'était une manie chez cet avocat de recommander des généraux : Trochu après Bazaine! Palikao se plaignit. La débandade commençait; il fit remarquer que, comme moyen de salut, un changement de régime n'offrait que des garanties insuffisantes : c'était un saut dans l'inconnu, dans le vide, la majorité n'en voulait pas. « Je tiendrai mon serment jusquà la mort! » s'écria le vieux marquis de Piré et il ajouta : « Voilà la défection de 1815! » A quoi Gambetta répondit : « Oui! 1815! toujours l'invasion avec les Bonaparte! »

Jules Favre essaya encore de questionner sur Mac-Mahon. « A l'heure qu'il est, répondit Palikao, il est probable que celui dont vous prononcez le nom n'existe plus ». Il en savait donc plus long qu'il n'en avait dit. Nous en savions plus long nous-mêmes et la vérité était à peu près connue dans Paris. Elle avait mieux réussi que Bazaine à s'échapper. Elle se faisait jour d'heure en heure.

C'est un des caractères frappants de cette période historique et de la session des vingt-six jours : jamais la Chambre ne sut ce qui se passait que par prétérition. L'armée, après Borny, se mettait-elle en retraite? On apprenait qu'on avait eu un avantage à Borny. Les Prussiens essayaient-ils de couper cette retraite et de nous devancer sur la route de Verdun? On répliquait qu'on les avait repoussés, tandis qu'au contraire, ils nous avaient refoulés sur Metz. Achevaient-ils à Saint-Privat de nous enfermer dans Metz? Nous étions simplement avertis que l'armée du Rhin avait dû livrer une seconde bataille qui n'était pas une défaite, mais qui avait été encore plus sanglante que la première. Et puis, un beau jour il fallait avouer qu'on avait tenté de sortir de Metz et qu'on n'y avait pas réussi. On y était donc enfermé! Palikao avait négligé de nous en avertir. Jamais on n'aurait su qu'on avait été battu si un second échec n'avait forcé d'avouer le premier.

La Chambre en avait le sentiment. Elle se sépara fort inquiète à quatre heures un quart; mais c'était fini, bien fini, et personne ne pouvait plus rien pour sauver l'Empire. De toutes parts, la vérité éclatait. Sedan faisait explosion dans Paris, et Paris tout entier se demandait ce qui allait en sortir. La nuit n'était pas encore venue que la foule encombrait les boulevards ; on n'y pouvait plus faire un pas; elle vous portait en vous étouffant. Il s'y produisit une sorte de dispersion lorsqu'elle sut que le Corps législatif était convoqué vers une heure du matin et une forte partie de cette masse reflua vers la place et le pont de la Concorde.

Cette première séance du dimanche 4 septembre qui ne dura que vingt minutes permit de prévoir ce que serait la seconde. Lorsque j'entrai dans la salle, à une heure moins cinq, elle était encore obscure et à peu près vide. Il me parut qu'on n'avait pas été fort pressé de venir, car je n'y aperçus qu'un seul député. C'était le vieux Douesnel, de la Seine-Inférieure, qui dormait, comme un bienheureux, sur une banquette. Enfin, M. Schneider parut entre deux huissiers ; il monta au fauteuil et s'excusa presque d'avoir ainsi dérangé les députés de la France ; mais l'urgence évidente des mesures à prendre l'y avait obligé. Palikao, que, de son propre aveu, on avait arraché de son lit où il ne devait guère dormir, confirma

la nouvelle : l'armée avait capitulé à Sedan et l'Empereur était prisonnier. Un fait aussi grave exigeait une mûre délibération qu'il fallait, suivant lui, remettre au lendemain.

A l'instant même, Jules Favre intervint : il avait enfin trouvé l'occasion cherchée depuis vingt jours; il tenait sa vengeance et n'était pas en humeur de la lâcher. Il pouvait enfin prononcer sans réticences le mot qu'il avait sur le bout des lèvres depuis nos premières défaites : la déchéance! Il la proposa, il la réclama et vingt-six députés de la Gauche signèrent avec lui cette affiche. Il y eut un léger murmure et ce fut tout.

La Chambre renvoya la séance à midi pour en délibérer. Nous passâmes la nuit au journal avec Frary, Leguevel de Lacombe, Gaumont et quelques autres collaborateurs du *Peuple français*. Duvernois vint nous y retrouver et, contre son habitude, ne dit qu'un seul mot : « L'Empire sera renversé demain! » Il avait tâté le pouls à un certain nombre de députés. Il redoutait manifestement une épidémie de défaillances. En outre, comme journaliste, il avait été chargé par ses collègues du gouvernement de rédiger la proclamation qui annoncerait la catastrophe : on était entrain de la placarder sur tous les murs de Paris. Cette commission l'avait un peu déprimé lui-même. Son beau rêve ruiné finissait en cauchemar.

A. CLAVEAU

L'ENNEMI DE LA MORT[1]

VIII

La Double du Périgord est située entre le Libournais, la vallée de l'Ille, celle de la Drone, le ruisseau de Beauronne et celui de la Risone. Elle est constituée géologiquement par un plateau en forme de toit, dont les faibles pentes sont orientées au sud-est et au nord-est. La mince couche arable de sable mêlé d'un peu d'humus repose sur un lit d'argile, épais parfois d'une vingtaine de mètres. Au-dessous de ce lit se trouve un sable blanc reposant lui-même sur les bancs de calcaire dont est formée l'ossature du plateau.

Administrativement, ce territoire d'environ cinquante mille hectares est divisé entre vingt et une communes, dont douze sur les confins n'appartiennent qu'en partie à la Double; les autres, groupées au centre du pays autour de celle d'Échourgnac, qui en est comme le cœur, sont en pleine Double.

C'est sur ces neuf communes entièrement « doubleaudes », — pour employer un néologisme du pays, — que Daniel projetait de faire porter son enquête, sans en prévoir toutes les difficultés. Dès le lendemain, levé de bonne heure, il s'achemina vers le petit bourg de Saint-André. Comme il y parvenait, il vit sur le seuil d'une vieille maison un personnage d'honnête corpulence, aux cheveux grisonnants, habillé comme un gros propriétaire campagnard et guêtré jusqu'aux genoux.

— Ma foi, monsieur, vous ne pouvez mieux vous adresser,

1. Voir la *Revue* du 15 juillet.

ni plus à propos! — répondit ce personnage à l'interrogation de Daniel. — je suis le maire et j'arrive à l'instant même : entrez donc, s'il vous plaît.

Lorsqu'ils furent assis, dans une pièce enfumée, près d'une grande table encombrée de papiers poussiéreux, Daniel déclina son nom et exposa le motif de sa visite. Pendant qu'il parlait, le maire faisait tourner sa tabatière entre ses doigts et chassait d'une chiquenaude les grains de tabac tombés sur son gilet à palmes.

Quand le docteur eut achevé, M. du Guat — ainsi, à son tour, s'était-il nommé — lui dit posément :

— Monsieur, j'ai connu votre feu père qui m'a même rendu un notable service à l'époque de la grande terreur révolutionnaire. C'est pourquoi, sans vouloir aucunement vous détourner de vos louables projets, qui, s'ils étaient réalisables, régénéreraient la contrée, je vous demande la permission de vous soumettre quelques objections dont vous ferez l'usage qu'il vous conviendra.

» Vos moyens d'assainissement comportent d'abord la destruction des étangs. A ce propos, il vous faut compter sur la résistance obstinée de tous les propriétaires... De tous, non, car je dessécherais, à la première mise en demeure, les deux que je possède... peut-être parce qu'ils sont mauvais et d'un très médiocre rapport. Quant à la création d'un réseau de chemins praticables, elle serait acceptée, sans doute, par tous, à la condition qu'il n'en coutât rien à personne et que les terrains pris fussent payés largement. Comme je pense que vous n'avez pas l'appui du gouvernement royal, et que d'ailleurs le Trésor est à sec, ce qui est l'état normal d'un trésor public, il faut encore rayer cet article de vos projets. Vos deux principaux moyens étant ruinés, je n'entre pas dans l'examen des moyens secondaires : ainsi, votre entreprise échouera nécessairement. Tout ce que vous pourrez faire, c'est d'être un précurseur, de jeter quelques graines qui lèveront peut-être plus tard. Le rôle n'est pas sans grandeur, mais il ne va pas sans des éventualités fâcheuses et exige le sacrifice de toute une vie. C'est à vous de juger si ceux pour lesquels vous désirez vous dévouer à cette œuvre généreuse méritent que vous leur sacrifiiez votre repos, votre réputation et votre bien.

» Le paysan doubleau, voyez-vous, avec ses allures gauches, ses airs obséquieux, serviles mêmes, et son sourire bonasse, est un rusé matois. Lorsqu'il s'agit de ses intérêts, il est d'une habileté que n'embarrassent guère les scrupules. Métayer, il trompe son maître dans le partage des récoltes, sur la vente des bestiaux, l'engraissement des porcs, sur la volaille, les œufs et le reste. Petit propriétaire, ses ruses sont tenues en échec par celles de son voisin : le plus habile l'emporte, ou le moins honnête. Mais toujours autant qu'il le peut, sournoisement ou audacieusement, selon les circonstances, il rapine autour de lui, empiète, déplace les bornes et, dans la mesure de ses forces, s'approprie le bien d'autrui.

» Ce paysan est plaideur à l'excès. Tout prétexte lui est bon pour aller devant le juge : une poule dans un jardin, le passage d'un voisin sur sa friche, le prêt d'un outil, une parole inconsidérée, etc.

» Enfin il est ingrat au delà de toute expression et les sentiments affectifs sont chez lui très faibles. Son chien devenu vieux, il l'assomme à coups de pioche... pour épargner une charge de poudre... Ses parents incapables de travail par l'âge, il leur met un bissac sur l'échine et les envoie chercher leur pain de porte en porte. Et combien en ai-je vu, qui, empressés de mander le maréchal pour un bœuf malade, laissent mourir leur femme sans appeler le médecin !...

— Oh ! — fit Daniel.

— S'il l'emploie, ce médecin qui l'a soigné, lui et les siens, non seulement il ne le paie pas, mais il ne lui témoigne aucune reconnaissance, et ne croit même pas lui en devoir. Ne pensez pas que j'exagère : je l'ai ouï dire souvent à votre père, monsieur. Jamais l'idée n'est venue au paysan braconnier, qui prend des quatre-vingts ou cent lièvres par an, d'en offrir un à son bienfaiteur, à celui qui lui a prodigué ses soins, ou qui lui a rendu quelque autre service. En toutes choses, d'ailleurs, il est d'une parcimonie excessive.

» Voilà, docteur, le paysan doubleau... Ayez des attentions pour lui, témoignez-lui de l'intérêt, faites-lui du bien, tâchez de rendre son sort meilleur, il oublie tout cela, et, à l'occasion vous laisse en peine et fait l'insolent si vous avez besoin d'un coup de main.

— Le portrait n'est pas flatté! — repartit Daniel en souriant.

— Et, malheureusement, il est trop vrai... Là-dessus, je m'en vais faire partager le maïs et voir un peu ce qui se passe à la métairie : excusez-moi!... Tenez, voilà toutes les paperasses de la mairie, — ajouta M. du Guat en ouvrant un placard, — faites votre affaire...

S'en allant vers Chantors, deux heures après, Daniel réfléchissait à tout ce que lui avait dit ce maire gentilhomme.

« Sans doute, — pensait-il, — le paysan de la Double, isolé au milieu des landes et des bois, ignorant, misérable, méprisé par ses maîtres et la bourgeoisie, sans autres instructions morales que les prônes de son curé qu'il ne comprend guère, doit avoir à divers degrés les vices de sa condition malheureuse, de même que les riches ont ceux qu'engendrent l'opulence et l'oisiveté. Si ce paysan est dur, ainsi que l'assure M. du Guat, il l'est pour sa propre personne comme il l'est pour les autres, et comme le sort l'est pour lui. Sauf en des natures exceptionnelles, le malheur ne dispose guère à la bonté. S'il est grossier, incongru, qui donc lui a donné des leçons de savoir-vivre? Est-ce que jamais un propriétaire a songé aux conséquences démoralisatrices de l'effroyable promiscuité où ses métayers vivent par sa faute? Il est bien vrai que l'homme de la Double est superstitieux à l'excès; mais qui donc lui a persuadé de venir tremper un membre estropié dans la fontaine miraculeuse de la Latière, le jour de la Saint-Eutrope? de faire bénir une rave à l'église, le jour de la Saint-Blaise? de faire jeûner ses bœufs et ses vaches, le vendredi saint?

» Après cela, c'est une amère ironie que de reprocher leur chicheté à des gens qui ont grand'peine à vivre misérablement. Les braves gens qui les critiquent ont-ils seulement pris garde au courage qu'il faut à ces paysans mal vêtus, mal logés, mal nourris, minés par la fièvre, pour suffire au rude travail de la terre? Si ces messieurs voulaient y regarder de près, ils trouveraient apparemment que les vices enfantés par la richesse sont plus nombreux peut-être, et certainement moins excusables que ceux qui naissent de la misère...

» Au surplus, cet excellent M. du Guat généralise trop,

sans nul doute. Même quand il n'exagérerait point, ce ne serait qu'une raison de plus pour se dévouer à l'amélioration du sort matériel des paysans de la Double, comme à la meilleure prophylaxie des vices qu'il leur impute si libéralement! »

A l'égard de l'ingratitude, personnellement, Daniel ne s'en souciait pas le moins du monde. Il ressentait même une sorte de volupté morale à l'idée de faire le bien sans nul motif intéressé, pour le bien lui-même; et cette pensée en laquelle il se complaisait amenait un léger sourire sur ses lèvres...

— Bonjour, notre monsieur.

Il leva la tête et vit qu'il était à Chantors.

— Bonjour, Cadette.

Sylvia n'avait pas menti. Sa mère, grande femme brune à la physionomie rude, montra au maître les réparations à faire énumérées par la petite: elle entremêlait ses explications de plaintes récriminatoires sur la misère « qui la tenait au col... »

Après s'être rendu compte du tout, le docteur entra dans la maison pour voir les enfants. Ils étaient accroupis sur de petits bancs dans les « cantons » de la cheminée.

A la clarté du soleil, devant la porte, Daniel les examina. Ils étaient chétifs, maigres, avec un ventre ballonné et des regards abattus.

— Quel est leur jour de fièvre?

— Elle leur viendra demain sur les deux heures.

— Eh bien, demain vers les dix heures, il faudra leur faire avaler un de ces paquets de poudre à chacun... Comme c'est très amer, vous la mettrez dans du miel... Vous devez en avoir : j'ai remarqué des ruches dans le jardin...

— Nous en avons encore un peu.

— Bon!... Voici les paquets. Vous vous rappellerez bien? A dix heures!

— Oui, notre monsieur...

— Vous n'avez pas l'air d'en être trop sûre... Où est la Sylvia?

— Elle est allée quérir une quarte de seigle pour la faire moudre.

Daniel remonta sur sa bête et revint au Désert.

Le lendemain, il était à Saint-Étienne de Puycorbier. En face de l'église, assez semblable à une grange, deux méchantes maisons faisaient tout le bourg. Entré dans la première qui se trouvait sur son chemin, Daniel ne vit personne. Dans l'autre, il découvrit une vieille au chef branlant, qui, assise au coin de l'âtre, le considéra d'un œil mort et ne répondit point à ses questions.

Sorti de là, le docteur aperçut, à quelques centaines de pas, un homme qui labourait, et il se dirigea vers lui, menant sa jument par la bride. A mesure qu'il approchait, il donnait des signes d'étonnement.

— J'ai bien ouï parler de cela, — murmurait-il, — mais je ne l'avais jamais vu! C'était, paraît-il, une pratique fréquente autrefois. Un gentilhomme d'Allassac en bas Limousin écrivait même formellement, en 1767, que, pour être laboureur, l'homme doit avoir deux bœufs, ou deux vaches, ou deux bourriques, ou une avec une femme, et le harnais de ces deux bêtes...

Ayant achevé son monologue, Daniel s'arrêta.

Dans une terre grise pareille à de la cendre lessivée, l'homme labourait avec un attelage composé d'un âne et d'une femme, qui tiraient au moyen d'une sorte de cadre de bois relié au timon de l'araire et dans lequel chacun de son côté passait le col. Seulement, les épaules de l'âne étaient protégées par une espèce de collier en grosse toile, bourré de paille; celles de la femme, non.

Au moment ou Daniel le joignait, le bouvier, atteignant le bout du sillon, arrêta son attelage pour le laisser souffler, et, placidement, se mit à curer le soc.

— Vous ensemencez un peu tardivement! — fit le docteur, contenant sa colère.

— C'est que notre femme était malade.

— Malheureux! elle sera morte bientôt si vous l'attelez comme ça!

L'homme le regarda, comme ébahi :

— Faut bien faire les blavaisons, — dit-il.

La femme, appuyée sur l'âne, son compagnon de travail, était jeune, mais flétrie déjà et ses yeux châtains, agrandis par la maigreur du visage, avaient une douloureuse expression de souffrance résignée.

— Vous savez où est le Désert? — lui demanda le jeune homme.

Elle fit un signe affirmatif.

— Eh bien, venez ce tantôt : je vous prêterai une bourrique pour atteler avec votre âne.

Alors, la femme s'étant un peu redressée pour le remercier, Daniel vit qu'elle était grosse de quelques mois.

— Misère! — fit-il sourdement, une flamme dans les yeux. — Vous entendez! — ajouta-t-il d'une voix impérative en s'adressant à l'homme, — que ce soit la dernière fois!... Dans l'état où vous l'avez mise, c'est pour la tuer!

L'autre, sans s'émouvoir, répondit paisiblement :

— N'ayez peur... puisque vous me prêtez votre « saume ».

Dans son indignation, le docteur oublia de demander le renseignement qu'il était venu chercher.

« Voilà, — se disait-il en s'en retournant, — voilà qui semble donner raison à M. du Guat... Comment de pareilles choses sont-elles possibles dans une société qui se prétend civilisée! »

Arrivé devant l'église, Daniel rencontra un vieux qui rentrait au logis, sa pioche sur l'épaule, et il le questionna.

Où habitait le maire? — Du côté de Beauronne, croyait-il. — Et l'adjoint? — L'adjoint, il ne le connaissait pas. — Et le curé? — Il n'y en avait point.

— Et où se trouve la mairie?

— La mairie?

— Oui, la maison commune?

L'homme resta bouche bée, souriant bêtement sans répondre, ne sachant de quoi on lui parlait.

— Quel pays!... Merci, mon ami.

En rentrant chez lui, Daniel rejoignit sur le chemin un paysan de bonne mine qui chevauchait, les jambes ballantes, un âne de forte taille harnaché d'un « balasson », espèce de bardelle. Après les salutations d'usage, le docteur observant le visage plein, les joues rouges et l'embonpoint de cet homme, lui dit par manière de plaisanterie :

— A votre figure santeuse, je vois bien que vous n'êtes pas de la Double!

— Faites excuse! je suis l'adjoint d'Échourgnac, rempla-

çant le maire qui habite Bordeaux, et moi, je demeure dans le bourg.

— Tous mes compliments pour la place que vous occupez, et aussi pour n'être point sujet aux fièvres : vous avez peut-être quelque remède secret afin de vous en garder?

— Non pas! C'est que le bon Dieu ne veut point que je les aie.

— Puisse-t-il continuer de vous en préserver!

Ensuite, profitant de l'occasion, le docteur expliqua brièvement à son compagnon de route qu'il désirait consulter les registres de la mairie pour un travail par lui entrepris sur l'assainissement de la Double.

— A votre service!... Vous êtes, n'est-ce pas, le fils du défunt médecin du Désert, monsieur Nathan, parpaillot, mais tout de même honnête homme?

— Je suis son fils, médecin comme lui, — répondit Daniel en souriant de ce « tout de même », — et prêt à tâcher de vous guérir si jamais vous en aviez besoin, ce que je ne souhaite pas!

— Merci bien : ça n'est pas de refus.

Cet adjoint faisant fonctions de maire était sourcier, et même quelque peu sorcier, car il opérait au moyen de la baguette divinatoire. Il raconta au docteur qu'il venait de chercher une source pour le monsieur du Mas-Poitevin.

— Et vous l'avez trouvée?

— Très bien : elle est à vingt-deux pieds et demi de profondeur.

— Mais qui vous a enseigné?

— Personne : c'est un don, comme d'être exempt des fièvres.

— Mais moi, je fais tourner la baguette tout comme vous.

— Alors, c'est que vous avez le don!

— Je la fais même tourner sur un lieu dépourvu d'eau souterraine.

— En ce cas, c'est que le diable s'en mêle!...

Le docteur ne répliqua pas; puis, comme tous deux arrivaient à la rencontre d'un chemin qui menait au Désert, il se sépara de l'adjoint-sourcier en lui disant :

— Eh bien, cette après-dînée, si vous avez le temps, j'irai chez vous.

— Venez : j'y serai, n'ayant rien à faire d'autre...

Après avoir dîné, Daniel s'en fut donc à Échourgnac.

Çà et là, éparses dans un terrain vague, pelé, où luisaient des flaques d'eau croupie, six ou sept maisons basses en bois et torchis, aux murs déjetés, crevassés, flanquées de sordides étables et de tas de fumier, formaient avec la maison curiale et la chétive église en pierre de « grison », tout le petit bourg qui était comme la capitale géographique de la Double. Autour de l'église était le cimetière, semblable à un champ fraîchement labouré. Devant les portes des habitations, des bruyères pourrissaient dans un infect purin noir, produit de déjections humaines et animales. Tout cet ensemble avait un indicible aspect de misère et de saleté.

Devant l'une de ces maisons étayée d'une jambe de force, se dressait un mai portant à sa cime une loque pendante qui avait été un drapeau blanc. Au-dessous de la tuilée, dans un chambranle, était plantée une branche de pin.

Franchissant le seuil, Daniel reconnut l'adjoint; celui-ci lui présenta une escabelle devant le feu que tisonnait avec son bâton un vieux assis dans le coin de l'âtre. En même temps qu'il devisait avec son hôte et lui demandait divers renseignements touchant le nombre des étangs, celui des métayers, des propriétaires résidants ou forains, le docteur examinait cette demeure composée d'une grande pièce longue. A un bout, deux lits à ciel étaient placés face à face, sur un plancher grossier qui s'arrêtait à leur pied; en deçà, partout la terre battue.

Le gaillard joignait à son industrie de sourcier celle de braconnier, comme en témoignaient un long fusil au manteau de la cheminée et un chien briquet endormi dans un coin. Il y ajoutait encore celle de cabaretier, attestée par le brandon de pin, et celle de regrattier, indiquée par un étalage à l'autre bout de la pièce, où se voyaient, près d'un petit fenestrou, un coffre à sel, et au-dessus, des chandelles de résine accrochées à une planche sur laquelle étaient placés deux ou trois morceaux de savon et quelques paquets de chènevottes soufrées.

Vis-à-vis de cette piètre installation s'ouvrait dans le mur en torchis un grand trou noir d'où venait une odeur d'écurie.

Après avoir répondu aux questions de son visiteur, l'adjoint lui avoua que, ne sachant pas écrire, il laissait les papiers de la mairie chez une vieille demoiselle, ci-devant récollette à Mussidan, qui faisait les écritures.

— Mais qui signe? — demanda le docteur.

— Moi : j'ai appris à me signer.

A ce moment, l'âne passa la tête par le trou et se mit à braire.

— Il aime la compagnie, votre âne! — dit Daniel en riant.

— Oui, et à parler à sa façon! — répliqua l'adjoint, riant aussi.

Sur cette risée, tous deux allèrent chez l'ancienne religieuse qui était secrétaire de la mairie, au traitement d'un louis d'or par an. Pendant que Daniel relevait sur les cahiers de l'état civil le nombre des mariages, des naissances et des décès depuis dix ans, l'adjoint les ayant quittés, la vénérable secrétaire en besicles le pria d'intervenir pour elle près de ce magistrat en sabots. Le conseil municipal voulait réduire son traitement de quatre francs, sous le prétexte que, n'y ayant plus de louis d'or de vingt-quatre livres, les nouveaux ne valaient plus que vingt francs.

— Mais, ma pauvre demoiselle, il y a quelques heures, je ne connaissais pas votre adjoint : comment pourrais-je me mêler de cela?... Au reste, qui mettrait-il en votre place?

— Il n'y a dans la commune, à la réserve des messieurs, personne autre que moi qui sache lire et écrire....

— Alors n'acceptez pas cette réduction! Que risquez-vous?

IX

— Mordieu! je ne connais pas le cavalier, mais je connais la bête! — s'écria, comme Daniel arrivait à Saint-Michel, un grand gaillard planté devant le château du lieu, les jambes écartées, les mains dans ses poches.

C'était un bel homme de quarante-cinq ans environ, brun, aux yeux étincelants, au nez aquilin, dont la figure rasée

avait une rare expression d'audacieuse énergie. Ce personnage était chaussé de fortes bottes et vêtu de gros drap bleu de roi, depuis sa veste de chasse jusqu'à sa culotte à pont-levis.

— Vous êtes, n'est-ce pas, monsieur, le fils du défunt docteur Nathan et médecin comme lui? — fit-il aussitôt que Daniel fut assez proche.

— Vous l'avez dit, monsieur, je le suis.

— Cela étant, vous m'obligerez, docteur, de mettre pied à terre : j'ai quelqu'un de malade.

— Volontiers.

Daniel descendu de cheval, l'autre se présenta :

— Gaspard de Fersac, comte, comme tout gentilhomme aujourd'hui, ex... beaucoup de choses, et présentement maire de Saint-Michel en Double.

Et le comte introduisit Daniel dans sa gentilhommière, fort délabrée à l'intérieur comme à l'extérieur, ainsi qu'en témoignaient un corridor en partie décarrelé et une grande chambre en mauvais état, où ils entrèrent.

— Voici le sujet, comme vous dites! — fit M. de Fersac en tirant les rideaux d'un vaste lit à l'ange, où était couchée une très jeune fille à la figure pâle, émaciée, dont les cheveux noirs s'épandaient sur l'oreiller.

Ayant examiné, puis interrogé la malade, le docteur dit à M. de Fersac, lorsqu'il furent sortis :

— Cette jeune fille est anémique. Il faut lui refaire du sang, lui donner de forts bouillons, des consommés, des blancs de poulet, du jus de viande, des côtelettes... Vous avez de bon vin vieux?

— Oui : du bergerac et du vin de dessert de Montbazillac.

— Très bien! Il faudra mettre dans le montbazillac de la poudre de quinquina... je vais vous écrire une ordonnance... et lui faire boire un petit verre de vin avant chaque repas... A sa figure et à son accent, je vois que c'est une étrangère.

— Oui. C'est une fille de Bohême qu'il y a quinze ou dix-huit mois je ramassai, un soir, entre Mussidan et Neuvic.

— C'est cela : elle a la nostalgie des grandes routes, le grand air lui manque... Elle s'était égarée?

— Pas du tout! Elle suivait sa tribu d'un peu loin et vint vers moi qui passais, pour me demander un sou en me mon-

trant dans un sourire de ravissantes petites dents blanches. Je ne sais pourquoi, ces petites dents me tentèrent irrésistiblement : j'arrêtai ma jument, et, me penchant, je pris la petite sous les bras, la mis devant sur ma selle, et hop! hop!

— Diable! c'est bel et bien un enlèvement, et de mineure, encore! — fit Daniel en riant.

— Oh! — dit M. de Fersac avec un geste d'insouciance.

L'ordonnance rédigée, le docteur expliqua ce pourquoi il était venu.

— Tout ce que vous voudrez! — repartit le châtelain maire; — seulement, c'est le curé qui sait où tout cela pose... Il doit déjeuner avec moi : restez, vous lui expliquerez ce que vous souhaitez, à table.

— Je vous remercie, mais je tiendrais à rentrer chez moi le plus tôt possible.

— Alors, allons chez le curé.

Le curé n'était pas chez lui.

— Je vais bien le faire venir! — dit M. de Fersac.

Et, allant à l'église, il empoigna la corde et tinta cinq ou six coups de cloche.

— C'est un signal entre vous? — demanda le docteur.

— Point. Ce sont ses pénitentes qui l'appellent ainsi quand elles ont hâte de se confesser!...

Au bout d'une demi-heure, le curé n'étant pas revenu, le comte reprit :

— Sans doute vaque-t-il à quelque affaire intéressante... Mon cher docteur, il faut vous résigner à dîner avec nous. Mais ne vous désolez pas trop : il y a, tournant à la broche, un beau râble de lièvre piqué de lard... et, j'imagine, quelque autre petite chose dans les casseroles... Et puis, mon curé n'est pas cafard! C'est un bon diable qui n'a peur ni d'un sanglier ni d'une coiffe... Vous pensez bien qu'il ne s'offusquera pas de tabler avec un huguenot!

— Alors, j'accepte...

— Curé, tu te fais attendre! — fit M. de Fersac lorsque arriva l'autre.

— Excusez-moi : j'étais allé voir un malade.

— Bon! bon! je ne te demande pas ou tu étais... Tiens, voici monsieur le docteur Charbonnière, qui déjeune avec

nous. Il est de ceux de la vache à Colas, mais ça n'est pas pour te couper l'appétit!

— Ma foi, non!... Heureux de faire votre connaissance, monsieur le docteur, — dit le curé, vigoureux jeune homme de figure sympathique.

— Alors, à table! — s'écria M. de Fersac.

Dans une salle aux boiseries de chêne un peu vermoulues par le bas, le couvert était mis. Une forte odeur de fourrure se dégageait des peaux de loups, de renards, de blaireaux, étendues çà et là sur le carrelage. Une énorme hure de sanglier naturalisée était fixée dans un panneau, ainsi que des bois de chevreuils auxquels pendaient une trompe, un cornet d'appel, un couteau de chasse et des fouets. Au-dessus de la cheminée, des fusils au râtelier; sur la tablette, des cornes à poudre, des sacs à plomb et d'autres accessoires. Dans un coin de la salle étaient accotés debout, en quantité, des bâtons de toutes sortes: — ceps de vigne comme ceux des centurions romains, « penbas » bretons en frêne, « makilas » basques garnis de cuivre, « billons » périgordins en dur chêne « drougne », pesants gourdins de brigands, bâtons normands à la poignée de cuir; bâtons des Pyrénées avec pique en fer, bâtons de houx, bâtons d'épine à lanière et d'autres encore...

Les convives s'assirent sur des chaises dépareillées, puis M. de Fersac découvrit une soupière où fumait une soupe à l'oignon congrûment poivrée et servit le docteur en s'excusant de le faire manger dans l'étain: l'argenterie était loin, oui!... La soupe fut suivie d'un poulet en fricassée apporté par une belle fille blonde aux yeux gris, au nez légèrement retroussé, coiffée à la bordelaise d'un foulard bleu qui enveloppait son gros chignon.

— Madalit, tu vas aller à la cave chercher trois bouteilles de vin de Puy-Charmant, — lui dit M. de Fersac.

— Elle a bonne mine, votre cuisinière! — remarqua Daniel lorsqu'elle fut sortie.

— Ce n'est pas ma cuisinière, mais ma chambrière, — répondit tranquillement le châtelain.

Puis, après quelques rasades de vieux bergerac versées généreusement par le curé, M. de Fersac parla de sa jeunesse, du glorieux temps où il chouannait en basse Bretagne et en

Périgord. Il raconta avec aisance les divers enlèvements de fonds du trésor public auxquels il avait pris part, dans le Bergeracois, à La Pouyade, entre Brantôme et Nontron, et dans la Forêt-Barade à plusieurs reprises.

— Heureusement, vous n'étiez pas à la dernière attaque de la Forêt-Barade! — s'écria le docteur.

— En effet... une entorse en fut cause, et me sauva la vie! Parmi les quatre têtes qui tombèrent, à Périgueux, sur la place de la Clautre, le 23 mars 1811, il y avait celles de deux de mes bons amis, avec qui j'avais fait sans méchef plusieurs expéditions de ce genre. Mais la Fortune est femelle... et puis, dans toute guerre il y a des morts... A votre santé!

Ce disant, il tendait son verre.

— Oui, c'était le bon temps alors! — reprit-il. — Maintenant j'en suis réduit à chasser le lièvre, et à gouverner une commune de quelques centaines de paysans!

— C'est moins dangereux, — dit le docteur.

— Sans doute!... mais le danger m'attirait, lorsque j'étais jeune!... A présent, les choses vont toutes seules. Je commande aux hommes, le curé catéchise les femmes et publie mes ordres au prône : nul ne bronche.

— Vous devez les mener rudement, je pense.

— Pas tant que vous diriez bien, docteur. Je suis très violent, jusqu'à tuer un homme dans la colère, comme cela m'est arrivé une ou deux fois, mais point du tout méchant ni tyran. Nos paysans ne valent pas cher, c'est vrai, mais nous ne valons pas mieux qu'eux : nous n'avons donc pas le droit d'être trop sévères. Aussi j'ai pour eux certaines condescendances. Par exemple, je permets le braconnage, — au fusil seulement, — les dimanches et jours de fête ; et, pour laisser plus de liberté à mes hommes, je ne sors pas moi-même, ces jours-là. Mais d'autre part, si j'en attrape un tendant des « setous », comme ils disent, ou des collets, je leur sale très bien les fesses avec du plomb... Par ce mélange de tolérance et d'énergie, distribuant la plus exacte justice à tous, je me fais, je ne dirai pas aimer peut-être, mais obéir et respecter. A la Saint-Louis, je défonce une barrique de vin sur la place : ils se saoulent comme des pores et crient : « Vive le roi et monsieur de Fersac!... » Ainsi tout marche à merveille.

Après le dîner, le châtelain coupa un gros morceau de pain au chanteau, puis dit à Daniel :

— Venez, je vais vous faire voir Manon.

C'était une grande forte jument de poil rouan, à tous crins noirs, au large poitrail, à la croupe développée.

— Avec cette bête-là, docteur, je fais mes dix-huit à vingt lieues de pays dans la journée, — dit M. de Fersac en offrant le pain à sa jument. — Je suis même allé en une nuit d'ici à Périgueux et revenu de bon matin, après avoir présenté mes hommages à une dame qui avait des bontés pour moi, très indigne!... Maintenant, mon cher disciple d'Esculape, je vous laisse avec le curé : faites vos affaires, prenez tous vos renseignements, mais n'ayez pas trop d'illusions sur la réussite de vos projets... Moi, je vais m'assurer qu'on a fait dîner ma petite Mirka... Vous reviendrez la voir, n'est-ce pas, docteur?

— Certainement... dans une huitaine.

— Merci d'avance... Votre serviteur, — dit le gentilhomme en donnant une poignée de main à Daniel.

S'en retournant avec ses notes et de nombreux renseignements dus à la complaisance du curé, le docteur songeait à ce M. de Fersac qui exerçait ses fonctions de maire comme une seigneurie, type assez commun à cette époque. Il s'amusait de ce mélange singulier : esprit d'aventure, absence de préjugés, bonhomie cynique et naturelle équité. Il lui semblait qu'il y avait en ce personnage, sympathique au demeurant, une curieuse transition entre l'ancien régime et le nouveau, entre le seigneur absolu sur sa terre et le magistrat municipal maître dans sa commune...

— Voilà ce que Gary a porté de la part de la demoiselle! — lui dit la Grande, lorsqu'il fut au Désert, en lui remettant une petite boite ficelée de rouge.

— Bon, je sais ce que c'est.

Dans sa chambre, le docteur ouvrit la boite : elle contenait des paquets de quinquina, sans plus. Il fut désappointé de n'y trouver ni lettre ni même un simple billet. Il avait espéré que sa cousine profiterait de cette occasion pour communiquer avec lui, et son silence le contrariait fort. Quoi! pas un mot d'envoi!... « Mon cousin, je vous envoie du quinquina pour

nos fiévreux » : avec quel plaisir il eût accueilli ce discret possessif, témoin de leur intelligence concertée!

Cependant, à la réflexion, Daniel voulut oublier ce léger déboire en considération de l'envoi lui-même. L'essentiel, après tout, c'était de pouvoir, en collaboration avec Minna, guérir quelques pauvres diables de fiévreux...

Dès le lendemain malgré la pluie qui annonçait le retour de la mauvaise saison, il reprit sa visite des communes et la continua tout le reste de la semaine. Partout, avec plus ou moins de difficultés, il put recueillir des documents, relever des chiffres et noter des faits particuliers ou généraux. Mais partout de même il observa des étonnements, des demi-sourires incrédules, parfois hostiles.

On lui faisait des objections : « Dessécher les étangs! Cette idée n'était venue à personne depuis que la Double était Double. Après tout, ces étangs qui, sans exiger aucun travail, fournissaient un revenu certain en poisson, n'étaient peut-être pas la cause des fièvres qui désolaient le pays!... Et par quoi les remplacerait-on? par des prairies qu'il faudrait d'abord créer à grands frais, et dont la nécessité ne se faisait pas bien sentir, puisque de temps immémorial les bêtes aumailles et de somme pacageaient dans les bois. »

L'éventuelle indemnité ne rencontrait guère de créance non plus. Chacun se défiait instinctivement d'une aubaine aussi étrange et inusitée. On avait vu tous les gouvernements prendre de l'argent, mais en donner, jamais!... Quant à l'expropriation présentée comme légale et possible, elle suscitait des protestations unanimes : c'était purement et simplement le vol et la spoliation.

— Le gouvernement du roi n'appliquera jamais une loi qui date des mauvais jours de la Révolution! — dit à Daniel un gros bourgeois colérique, fils de jacobin.

— Mais — ripostait le docteur — puisqu'il est bien établi, constaté, démontré par la science et l'expérience, que les étangs empoisonnent le pays, n'y a-t-il pas inhumanité de la part des propriétaires à les laisser subsister? Et si leur égoïsme coupable ne veut pas entendre raison, l'État, protecteur de tous les citoyens, ne doit-il pas détruire d'office ces foyers d'une

maladie qui moissonne chaque année des centaines de créatures humaines dans la malheureuse Double?

— Vous avez beau dire, monsieur Charbonnière, l'État n'a pas le droit de s'emparer de nos biens!

— Aussi ne s'en emparerait-il pas. En vous contraignant à détruire des étangs artificiels, il se bornerait à vous obliger de remettre les lieux en leur état primitif, à vous empêcher de faire de ces biens un usage nuisible à vos concitoyens, ce qui est son droit et son devoir!

— Ce droit-là n'est autre que l'odieux droit de confiscation si largement pratiqué en quatre-vingt-treize!

— N'en dites pas trop de mal, monsieur Carol : votre propriété est un bien d'émigré acquis par votre feu père!

Et, laissant là son interlocuteur un peu déferré, Daniel se retira...

« La plus forte résistance viendra des gros propriétaires comme celui-ci et aussi des absentéistes », se disait-il en cheminant. Il le voyait nettement, ceux qui se préservaient du fléau, ou qui n'y étaient pas exposés, se désintéressaient de la destinée des malheureux attachés à cette terre maudite, sur lesquels il sévissait impitoyablement. Cet égoïsme lui donnait une triste idée de la valeur morale des possesseurs du sol et semblait justifier l'attitude des paysans à leur égard, tant critiquée par M. du Guat. Néanmoins il espérait qu'à force de prêcher les gens en toute occasion, de répandre ses idées infatigablement, il amènerait les récalcitrants à s'humaniser, il les convaincrait enfin que leur intérêt bien entendu commandait de détruire ces foyers d'infection. Que tel ou tel, des meilleurs, donnât l'exemple, et, avec le temps, les plus entêtés même céderaient à la persuasion, qu'aiderait par ses menaces la loi de 1792.

Mais, pour hâter l'heureux moment où il n'y aurait plus qu'un petit nombre d'adversaires à réduire, il était nécessaire de prouver à tous, propriétaires gros et petits, métayers, journaliers et autres Jacques-sans-terre, il était nécessaire de leur démontrer par les faits que les étangs étaient la cause réelle de l'insalubrité du pays. Daniel, à cette fin, eût bien converti en prairie son grand étang des Oulmes. Malheureusement, cet exemple n'eût pas été suffisamment démonstratif : isolé entre

des bois et des landes, l'étang des Oulmes était loin de toute habitation. Celui de La Jemaye, à proximité immédiate du bourg, serait au contraire un champ d'expériences excellent et bien en vue. Si, comme le docteur n'en doutait pas, les fièvres, à la suite de l'assèchement, disparaissaient du bourg, la preuve était faite et serait chaque dimanche sous les yeux des gens de la commune assemblés; mais ce diable de propriétaire ne paraissait pas disposé à cette épreuve.

Daniel en était à ce point de ses réflexions lorsqu'il s'entendit héler :

— Monsieur le docteur!

Il se retourna. C'était le curé de La Jemaye, monté sur sa vieille jument blanche à tête de veau, avec de grosses touffes de poil aux paturons.

Le futur régénérateur de la Double s'arrêta pour échanger les politesses d'usage avec le curé; puis ils continuèrent leur chemin en devisant. Comme le prêtre, incidemment, déclarait habiter La Jemaye depuis quinze ans et n'avoir eu que deux ou trois accès de fièvre jadis, le docteur lui demanda, en considérant sa bonne figure rose de santé, à quoi il attribuait cette immunité relative.

— D'abord, je passe quatre jours par semaine dans ma propriété de Vauxains, en plein terrain calcaire; ensuite, je ne bois jamais d'eau de la Double.

— Mais en disant la messe? — objecta Daniel en riant.

— Oh! quelques gouttes...

— Vous pourriez bien avoir raison, — fit le docteur. — Depuis que je pérégrine dans les communes, j'étudie avec une forte loupe les eaux des puits et des fontaines, et il me semble apercevoir une relation de cause à effet entre la plus ou moins grande quantité de corpuscules dont elles sont chargées et l'intensité des fièvres qui règnent dans la localité... Au reste, je n'ai rencontré que peu de paysans exempts de la fièvre, et, parmi ceux-ci, l'adjoint d'Échourgnac; mais il prétend que, pour lui, c'est un don, comme de trouver les sources.

— S'il trouve de l'eau, — fit le curé en riant, — il en boit encore moins que moi! Mais en revanche il boit beaucoup plus de vin... Alors, vous avez commencé vos recherches sur les causes d'insalubrité de la Double?

— Oui, monsieur le curé, sur les causes et sur les résultats, ce qui nécessite des statistiques où l'on voie le mouvement de la population. Je compte même me rendre demain à La Jemaye, et, puisque je vous ai trouvé si à propos, je vous serai obligé de me dire où sont les papiers de la mairie.

— Pour le moment, ils sont dans un placard, au presbytère... Hormis quelques grands propriétaires, quand M. de Légé est à Ribérac, il n'y a plus que moi dans la paroisse qui sache écrire : aussi, pour lui être agréable, je couche les actes de l'état civil sur les registres.

— Vous aurez la bonté de me les communiquer?

— Très volontiers.

Un instant après, à un carrefour, le prêtre et le docteur se saluèrent et se séparèrent.

Le lendemain, après avoir achevé son travail, Daniel accepta de faire collation avec le bon curé qui le pressait fort :

— Je veux vous faire tâter mon petit vin de Vauxains!

Tout en mangeant une tranche d'un excellent pâté de perdrix arrosé de ce bon petit vin, Daniel raconta l'entretien qu'il avait eu avec le propriétaire de l'étang du bourg, le jour où M. de Légé partait pour Ribérac; puis il questionna le curé sur ce paroissien.

— Mon cher monsieur, sans révéler les secrets de la confession, je peux vous dire qu'en général nos paysans ne valent pas bien cher. Ce n'est peut-être pas tout à fait leur faute, mais n'importe. Pour ce qui est de Fréjou, c'est un des plus durs et des plus fermés à tout sentiment, je ne dis pas généreux, mais simplement humain : donc ce que vous me dites ne m'étonne pas. L'intérêt seul, et un intérêt souvent mal entendu, le guide exclusivement : voilà l'homme.

— Je vais tâcher — fit Daniel — de gagner sa confiance en guérissant sa petite des fièvres.

— Je doute fort que vous réussissiez!

— Dans tous les cas, ce sera une bonne chose pour l'enfant, et je ne puis mieux employer le quinquina de ma cousine.

— Ah! elle vous en a envoyé! Je la reconnais bien là : toujours prête à faire le bien... Et puis si pieuse, si exacte à remplir tous ses devoirs religieux!

Cette dernière attestation ne plut guère à Daniel, sans qu'il sût trop pourquoi. Pour rompre les chiens, il proposa au curé de l'accompagner chez Fréjou : sa présence aurait peut-être une heureuse influence sur l'homme?...

— Notre-Seigneur lui-même n'y ferait rien lorsqu'il s'agit d'une question d'intérêt, — dit le curé en riant, — mais allons!

En effet, le paysan, à peine quitte d'un accès de fièvre, opposa aux raisonnements de Daniel et aux exhortations du curé une sorte d'idiote inertie. Comme le docteur lui montrait d'avance le desséchement de son étang, le revenu triplé qu'il en retirerait s'il le mettait en pré, l'avantage inestimable de n'avoir plus les fièvres, ni lui, ni sa famille, — ni, pardessus le marché, les voisins, — il ouvrait la bouche, faisait celui qui ne comprend pas, souriait bêtement, toussait avec affectation : hum! hum!

— Voyons, Fréjou, — disait le curé, — vous entendez fort bien ce que vous dit monsieur le docteur Charbonnière : répondez-lui donc!

— Hum! hum!...

— Et si je coupais les fièvres à votre petite? — fit Daniel un peu impatienté, — croiriez-vous que je vous parle vrai en tout le reste?

— Hum! hum!... Je ne dis pas...

— On pourrait vous prendre au collet, mais par vos paroles, non!... Tenez, — ajouta le docteur en s'adressant à la femme, qui s'était approchée, — voici deux paquets que vous donnerez à votre petite, en deux fois, cinq heures avant le moment de la fièvre...

— Quelle brute! — disait-il au curé en s'en allant.

— Oh! pas si brute que vous penseriez bien!... Ce gaillard-là se demande quel intérêt vous pouvez avoir à lui faire dessécher son étang : car vous comprenez de reste que les raisons tirées de l'intérêt général, du dévouement gratuit à une œuvre utile, n'existent pas pour lui... Selon moi, il fait, comme on dit vulgairement, l'âne pour avoir du son. Peut-être, quelque jour, consentira-t-il moyennant finance!

— Ah! — s'écria Daniel en riant, — la chose ne manquerait pas de sel!

— Hé! hé! hé! — faisait le curé en riant aussi.

Après avoir chaleureusement remercié le brave homme, le docteur prit congé de lui et s'en revint au Désert.

Chemin faisant, il réfléchissait à tout ce qui lui avait été dit sur les paysans de la Double et qui se résumait ainsi : ils ne valent pas cher!... M. du Guat, M. de Fersac, le curé de La Jemaye, M. Cherrier, c'est-à-dire des maires, un curé, un notaire, qui devaient les connaître à divers titres, tous étaient du même avis, exprimé à peu près dans les mêmes termes : ils ne valent pas cher!... Daniel soupçonnait dans ces jugements identiques un pessimisme d'habitude et de situation, né de préjugés héréditaires : aussi n'en était-il pas ébranlé. Quand même ces opinions n'exagéreraient pas les défauts des paysans, se disait-il, moins ils valent, plus il est nécessaire de les rendre meilleurs en les rendant plus heureux!

X

Après les froides pluies de novembre, l'hiver était venu. D'âpres gelées avaient raffermi la terre et durci les empreintes moulées dans la glaise des chemins, depuis le sabot à petits fers du paysan jusqu'au pied fourchu des bêtes noires. Au-dessus des taillis dépouillés aux sous-bois feutrés d'herbes sèches, les baliveaux de deux ou trois âges se dressaient noirs dans le ciel d'un gris d'ardoise. Sur les étangs encore libres, la sauvagine s'abattait par volées avec de grands frémissements d'ailes: au-dessus des hautes futaies, des bandes de corbeaux erraient en croassant, à la recherche de quelque vieille bourrique crevée qu'on aurait jetée au milieu d'une lande.

Dans sa chambre, près de la cheminée où brûlaient sur les landiers des troncs d'arbres, Daniel travaillait à son mémoire. Souvent, à un tournant difficile, ou en quête d'une transition, il s'arrêtait, et, la tête renversée sur le dossier du fauteuil, les yeux attachés au portrait de la belle dame du temps de Louis XIII, il semblait l'interroger. Si le mot ne venait point à son gré, ou la phrase, il plantait dans l'écritoire la plume d'oie dont tout à l'heure il se caressait la joue, allait à la fenêtre et, de là, regardait vaguement, à travers les vitres embuées par places, un roitelet ou un rouge-gorge furetant parmi les fagotières de la basse-cour. Quelquefois Jannic

tracassait dans le fond, portant une fourchée de bruyère pour faire la paillade aux bêtes, ou brouettant du bois fendu à la cuisine. Pour Mériol, son maître ne l'apercevait que rarement : par ce temps de morte-saison, il chassait en forêt ou bien, au moment des passages, était blotti dans une hutte au bord de l'étang des Oulmes, à l'affût des canards.

Après avoir considéré ce tableau rustique et promené ses yeux errer de-ci de-là, de César qui flânait en liberté dans la cour aux poules groupées contre un mur afin de s'abriter contre le vent du nord, le docteur se remettait à l'ouvrage. Lorsqu'il était las, il prenait un bâton et s'en allait au hasard, faisant craquer la glace dans les ornières des chemins, ou bien traversait des brandes encore poudrées de givre, d'où parfois s'envolait bruyamment sous ses pieds une compagnie de perdrix effarouchées. Mais la vue du gibier ne l'induisait point à emporter un fusil dans ses courses : il ne chassait plus depuis que, peu d'années auparavant, il avait vu achever à coups de crosse une chevrette blessée, prise par les chiens. C'était une bonne âme, ce jeune docteur : il avait horreur des pratiques barbares des chasseurs qui enfoncent dans la tête d'une perdrix démontée une plume tirée de l'aile ; le cri du lièvre sous la dent des briquets lui faisait de la peine, et il sortait de la cuisine lorsque la Grande saignait un poulet.

Tout en arpentant les chemins et les bois, Daniel rêvait à sa cousine et il eût bien voulu savoir ce qu'elle faisait là-bas, à Ribérac, quelle était sa vie, quelles ses occupations journalières. Combien il eût été heureux de rencontrer quelqu'un venant de la voir, avec qui il aurait pu parler d'elle ! Cependant, au cours des pensées auxquelles il se complaisait, surgissait parfois le doute. Songeait-elle à lui, seulement? Les sentiments qu'il avait cru deviner en elle étaient-ils autre chose qu'une amitié un peu tendre autorisée par la parenté? Et puis, sans que rien se précisât dans son esprit, il sentait obscurément que beaucoup de choses les séparaient.

Alors il dissipait ses préoccupations amoureuses par un effort de volonté et reportait ses réflexions sur son travail. Il méditait en marchant sur la signification des faits recueillis par lui, les coordonnait et les reliait à son argumentation et aux conséquences qu'il en tirait. Mais, malgré ses efforts,

au milieu d'un raisonnement, d'un rapport saisi entre deux faits d'ordre différent, souvent lui apparaissait la charmante figure de cette Minna au silence un peu énigmatique. Ainsi absorbé par ses cogitations opposées, il vaguait sans but certain et se retrouvait souvent loin du logis. C'est ainsi qu'entraîné, un jour, par ses rêveries ambulatoires, il se réveilla soudain en reconnaissant devant lui la misérable demeure de Gondet, « le médecin des fièvres » : il se souvint que depuis quelque temps il n'avait pas vu le bonhomme, qui pourtant piquait volontiers l'assiette au Désert.

Sur la lisière des bois, à l'orée d'une lande, au milieu d'un petit défrichement d'environ deux journaux, la bicoque était bâtie de bois et de torchis. Le terrain qui l'entourait, jadis cultivé, était envahi par les ronces, les herbes folles et des bruyères rases sous lesquelles se distinguaient encore les sillons : il semblait que l'homme eût renoncé à tirer sa nourriture de cette terre ingrate.

« Serait-il malade? » — se demanda le docteur. — Et, ayant heurté à la porte, il entra.

Sur une méchante paillasse bourrée de fougères, encadrée d'un châlit fait à la hache, le vieux gisait couvert de peaux de brebis amoncelées.

— Hé bien, Gondet, ça ne va pas? — interrogea Daniel en voyant les yeux brillants et la face rouge du malade, qui traversait en ce moment le stade de chaleur. — Ces coquines de fièvres, hein?

— Que non!

— Comment! — fit le docteur en lui prenant le poignet, — vous n'avez pas la fièvre?

Non, il ne voulait pas avoir les fièvres, le vieux Gondet. Comme il disait : « Un médecin des fièvres, les avoir, ça ne se pouvait! Que penseraient les gens, s'ils le savaient?... » Pourtant, après avoir longuement nié, il finit par convenir que ses remèdes n'y avaient rien fait...

— Votre secret vaut mieux que le mien. — dit-il piteusement au docteur : — vous avez guéri Jannic, puis les droles de Chantors...

— Et je vous guérirai aussi, comme eux, si vous le permettez!

— Si vous m'enseigniez votre secret, j'aimerais mieux ça.

— Mais je n'ai pas de secret! C'est une poudre que je fais prendre...

— Oh! les drogues, ça n'est rien! — répliqua le vieux. — C'est la manière de les donner et puis les paroles qui font tout.

Enfin, vivement pressé par Daniel, il consentit à se laisser guérir. Mais il fallut lui promettre, sous la foi du serment, de n'en parler à personne, ni au Désert ni ailleurs.

— Vous comprenez, — disait-il naïvement, — si ça se savait, je perdrais toutes mes pratiques!

Les pratiques de Gondet ne le payaient pas en deniers : il allait par le pays, entrait dans les maisons, à l'heure des repas de préférence, ordonnait ses prétendus remèdes lorsqu'il y avait des fiévreux, et percevait aussitôt ses honoraires sous la forme d'une écuellée de soupe, de « miques » de blé d'Espagne, ou encore de bouillie de millet. S'il se trouvait anuité au loin, le médecin des fièvres couchait dans les fenils des granges, et, ainsi faisant, il courait la Double et passait des trois ou quatre jours hors de chez lui. Il visitait aussi quelquefois des logis hospitaliers où l'on n'usait pas de ses remèdes, comme le Désert, et ne se faisait pas trop prier pour s'attabler au moment du dîner. Lorsque le temps trop mauvais lui défendait de sortir, il vivait de châtaignes ramassées dans les bois, de raves arrachées dans quelque champ, de grains de maïs grillés devant les tisons...

« Singulier homme ! » se disait le docteur en s'en retournant, après lui avoir donné du quinquina et fait les recommandations nécessaires.

Et, en effet, Gondet aurait pu avoir une existence meilleure chez un de ses fils qui possédait un bien devers Siorac; mais il n'avait jamais voulu abandonner la Double ni sa misérable cabane isolée dans les bois, loin de toute habitation.

Ailleurs il n'eût pas été le médecin des fièvres, quelque peu sorcier, qui était considéré des paysans et même un peu craint : car, outre le pouvoir de guérir la maladie, qu'on lui attribuait en raison de quelques heureuses coïncidences, on lui croyait aussi celui de jeter des sorts sur les hommes et les bêtes.

« La nature humaine est la même partout, sauf les modifi-

cations dues au milieu, — pensait Daniel ; — ce bonhomme tient à sa réputation tout comme Broussais ou Récamier! »

Ayant ainsi conclu mentalement, et comme il arrivait à la croisée de deux chemins, il leva la tête et aperçut venant à lui M. Cherrier sur sa mule.

— Je t'apporte les renseignements de la commune de Saint-Étienne, — dit le notaire en serrant la main du docteur, après avoir mis pied à terre. — Mais ça n'a pas été sans peine! Le maire, qui demeure hors de la commune, ne savait seulement pas où étaient les registres et les papiers. Nous les avons retrouvés pièce à pièce dans des tiroirs, au fond d'un placard, et sur le haut d'une armoire à linge...

En suivant ces propros, il atteignirent le Désert.

— Ha ! monsieur Cherrier, vous arrivez bien à la bonne heure ! — s'écria la Grande. — Il y a dans le charnier, vous attendant, un beau lièvre au croc !

— Ça va bien, Sicarie ! mets-le à la royale ! tu as tout le temps : je couche ici.

— Tant mieux, monsieur Cherrier ! vous nous direz quelque joli conte, ce soir, à la veillée !

Bientôt survint Mériol, qui traînait par le licol la bourrique prêtée quelque peu auparavant à l'homme de Saint-Étienne.

— Eh bien, — interrogea Daniel, — pourquoi ne la rendait-il pas ?

— Il en avait besoin.

— Il n'est pas gêné !... Enfin, il l'a rendue.

— Eh ! je l'ai emmenée de force !

— Voilà comme sont nos paysans ! — dit M. Cherrier. — Faites-leur du bien, ils en abusent... Celui-ci a fait crever ta bourrique de faim, ça se voit assez, et, si tu avais tardé un peu plus à l'envoyer quérir, il l'aurait dite sienne et il ne te l'aurait pas voulu rendre !... C'est à dégoûter d'obliger les gens !

— C'est la misère qui les rend comme ça ! — objecta doucement Daniel.

Vers dix heures, ayant soupé d'un excellent appétit, et réjoui tout le monde de ses devis pittoresques, M. Cherrier se coucha, l'estomac satisfait, la conscience tranquille, et ne fit qu'un somme jusqu'au lendemain.

— Quel diable de temps fait-il, Daniel? — demanda-t-il, le matin, en s'étirant. — On n'y voit brin.

— Nous allons le savoir.

Et, prenant un gourdin à son chevet, Daniel en frappa trois ou quatre coups sur le plancher.

Un instant après, la Grande accourut et répondit aux interrogations :

— Oh! vous autres pouvez rester encore au lit : il commence à neiger.

— Diantre! — s'écria M. Cherrier, — alors je m'en vais : je ne veux pas être claquemuré ici par les neiges.

— N'ayez crainte, — fit Daniel, — on vous soignera bien!

— Je le crois : mais, mon ami, j'ai un contrat de mariage pour demain... Sicarie, dis à ton bavard d'homme de seller ma mule.

— Bien! — répondit-elle en riant.

Et, une demi-heure après, ayant bu un verre de vin blanc, le notaire s'en alla. Il emportait dans un bissac une couple de canards sauvages tués par Mériol.

Bien avisé avait été M. Cherrier de rentrer chez lui : la neige tomba sans discontinuer pendant deux jours, en sorte que dès le lendemain elle avait deux pieds d'épaisseur.

Dans la maison, chacun s'occupait à sa manière. Mériol, au fond du « canton » de la cheminée, où brûlaient d'énormes « cosses » ou souches, son briquet couché en rond entre ses jambes, faisait de ces traîneaux de bois en forme d'arête de poisson auxquels les braconniers de la Double attachent les collets pour le lièvre. En face de lui, Jannic, la chatte à ses côtés, fabriquait des pièges à taupes. Cependant la Grande, sa quenouille au flanc, filait en se promenant par la cuisine.

Enfermé dans sa chambre, Daniel s'était remis au travail et faisait crier sa plume sur le papier. De temps à autre, Sicarie, quittant sa quenouille, entrait sans bruit, apportait une bûche, raccoutrait le feu et s'en allait. Quelque envie qu'elle en eût, elle ne disait rien, pour ne pas déranger son « petit ». Mais, en passant derrière le fauteuil, elle lui posait avec précaution une main sur l'épaule comme pour lui dire : « Si tu as besoin de moi, je suis là. » Et elle était heureuse quand Daniel l'interpellait :

— Ma Grande, apporte-moi une poignée de graines : il faut que tout le monde vive!

Et, après qu'elle était revenue, empressée, il ouvrait la fenêtre et dans la cour jetait du millet aux petits oiseaux affamés, ce qui faisait dire à la bonne femme :

— Ah! tu n'es point bâtard, non! Comme ton défunt père, tu as horreur de voir souffrir autour de toi, bêtes ou gens!... C'est dommage que tu ne sois pas riche comme ton cousin de Légé!

Et Daniel de sourire...

Ainsi tombée sur le sol glacé, la neige tenait bien et empêchait toute communication de la maison bloquée avec les environs. Par les trous de la haie, les lièvres venaient au gagnage dans le jardin et broutaient quelque plante à moitié gelée. Dans les terres jouxtant le Désert, les sangliers, ne pouvant plus muloter dans les labours ni vermiller dans les prés durcis, fouillaient la neige du groin et dévoraient les feuilles des raves. La nuit, parfois, un loup affamé, sorti de son liteau, venait rôder autour de l'habitation et, sentant les brebis à l'étable, poussait des hurlements prolongés auxquels répondaient les aboiements furieux de César. Pour les hôtes des vieux logis bien clos, la vie extérieure était suspendue : hommes et bêtes, à l'abri, espéraient patiemment le dégel.

Au bout de quelques jours, fatigué de cette réclusion, Daniel prit un bâton et sortit, emmenant le chien. Sous ses pas, la couche blanche cristallisée par le gel se tassait en bruissant et ralentissait sa marche. En passant près du petit cimetière enseveli sous la neige que le vent avait amoncelée, le jeune homme donna un pieux souvenir aux siens endormis là, puis poursuivit son chemin au hasard. Fréquemment il remarquait les traces de bêtes de rapine. — renards, blaireaux, fouines, belettes, — chassées de leurs tanières par la faim. Plus loin, tout à coup, au sortir d'un bois, il vit devant lui se profiler la tour du Signal, sombre sur la colline blanche, et l'idée lui vint de contempler d'en haut le paysage hivernal.

Arrivé péniblement au sommet, il entendit un léger bruit, et, levant la tête, il vit dans l'enchevêtrement de la charpente une famille d'effraies rangées sur une poutre : le père, la mère et quatre jeunes, qui le regardaient de leurs yeux ronds, étonnés.

« Ne craignez rien de moi, petits amis! — pensa-t-il. — Mais gardez-vous bien de l'homme, stupide et féroce, qui en récompense de vos précieux services, vous clouerait sans pitié à la porte de sa grange! »

Un moment, il songea, indigné, à l'inepte cruauté des populations qui exterminent les oisillons destructeurs d'insectes nuisibles, et font une guerre sans pitié aux rapaces nocturnes, ennemis des rongeurs malfaisants.

« Allez, pauvres imbéciles, continuez!... Et, lorsque les chenilles et les rats des champs dévoreront vos récoltes, gesticulez vers les nuages, lamentez-vous, faites des prières et demandez des exorcismes pour les bannir!... »

Puis, un peu apaisé par cette objurgation mentale, Daniel reporta ses regards sur le paysage qui s'étendait devant lui.

Un immense linceul enveloppait la Double comme un suaire. Les terres, les prés, les landes, les friches, semblaient nivelés. Plus trace de chemins; dans les bois, les sentes avaient disparu. Par endroits, les hautes falaises érigeaient leurs masses sombres sur la blancheur de la campagne déserte. Les vieux châtaigniers dressaient vers le ciel gris leurs maîtresses branches habillées de neige, semblables à des squelettes blanchis. Comme de grandes taches éparses dans le pays, les étangs étalaient leurs eaux noires au milieu des neiges environnantes. Çà et là, de rares hameaux montraient sous leurs tuilées pures les murs sales de leurs misérables demeures. Au loin, des maisons disséminées, perdues entre les taillis neigeux, grisaillants, laissaient monter dans l'air froid un filet de fumée bleuâtre qui se confondait bientôt avec le ciel obscur. Dans les défrichements, autour des habitations, des vignes perçaient la neige de l'extrémité de leurs ceps tordus, et les seigles recouverts comme d'une ouate épaisse attendaient le printemps à l'abri de la gelée.

Daniel considérait ce tableau mélancolique, et, par la pensée, se représentait les choses et les êtres invisibles. Les pauvres gens mal vêtus, serrés autour de l'âtre rustique, où brûlait sur de grosses pierres un feu de bois vert qui enfumait la cahute obscure... Puis, dans les étables tièdes des métairies, les bœufs pensifs ruminant sur la bruyère, et parfois remuant leur chaîne avec de sourds meuglements. Enfin, parmi les

cimes des grands arbres, les oiseaux enjuchés, immobiles, les plumes hérissées, et, au fond des bois, dans les gaulis et les halliers impénétrables, les bêtes sauvages, rousses et noires, tapies sur le ventre, attendant la nuit pour aller au gagnage et à la proie.

Nul bruit sur cette nature ensevelie; pas un chant de coq, pas un mugissement de vache appelant son veau, point d'abois de chiens ou de cris de bêtes, rien. Un silence sinistre planait sur la campagne solitaire, interrompu seulement, à de longs intervalles, par le coup de fusil lointain de quelque bourgeois désœuvré, sot massacreur de petits oiseaux qu'attirait la graine de foin semée à l'exprès dans sa cour déblayée.

A une petite lieue, au sommet d'une butte, la tour pointue de Légé se haussait sur l'horizon, dominant le pays. Tournant ses regards de ce côté, Daniel revit la chambre de sa cousine, et elle-même dans son lit, gémissante et peureuse : « Mon cousin, je suis perdue!... » Il lui semblait encore avoir sous ses lèvres ce beau bras blanc, aux chairs délicates, marqué par les crochets venimeux de deux petits points rouges à la saignée... Et il soupirait.

Depuis plus de deux mois qu'elle était partie, il n'en avait reçu aucune nouvelle. La petite provision de quinquina qu'elle avait envoyée alors était épuisée depuis une quinzaine, et elle ne l'avait pas renouvelée, bien que ce même Gary fût revenu, la semaine dernière encore, de Ribérac où il avait porté des provisions. Cela ne semblait-il pas impliquer l'oubli, ou du moins une légèreté inquiétante? Cependant, comme il lui était pénible d'accuser l'indifférence de Minna, Daniel cherchait des raisons à sa réserve, et, parmi celles qu'il trouvait, une lui était plus désagréable que l'oubli lui-même : la vision d'un rival inconnu passait devant ses yeux obstinément fixés sur le château de Légé, et lui faisait serrer les dents... Puis il repoussait vivement cette idée poignante et se forgeait des explications improbables : peut-être était-elle malade? ou en voyage?... Il se pouvait aussi que M. de Légé s'opposât à des relations de parenté trop amicalement suivies...

Daniel resta là, un moment, préoccupé, songeur, tandis que César, à ses côtés, sur la plate-forme, humait les émanations

des bois. Puis, soudain, réveillé par le froid, il descendit et revint au Désert...

Quelques jours plus tard, ce fut le dégel, suivi de pluies diluviennes, qui firent de la Double un vaste marais. Ensuite il y eut des retours de froid, des brouillards glacés et des gelées avec de pâles rais de soleil, les après-midi. L'hiver tirait à sa fin; un jour, revenant de voir une femme en couches, le docteur aperçut dans un bois une fleur de perce-neige : « Ah! voici l'avant-courrière du printemps! »

Et, tandis que s'achevait l'hiver, son mémoire s'achevait aussi. Après des alternatives d'optimisme et de découragement, il l'avait conduit jusqu'à la conclusion. Tout au plus y avait-il encore des corrections de style à faire, et quelques points mal connus à éclairer.

Alors Daniel serra le manuscrit dans son tiroir, afin de l'y délaisser pour le revoir plus tard, la tête fraîche et l'esprit libre des soucis de la composition.

XI

Le printemps était venu. Au pied des haies ensoleillées, dans la mousse et les brindilles, se montraient les « fleurs de mars » ou violettes. Sous les vieux chênes, à l'ombre des murs du petit cimetière propre au Désert, les pervenches tapissaient le sol humide, et, dans les prés qui se déroulaient au-dessous de la maison, les primevères officinales piquaient de leurs pétales jaunes l'herbe reverdie.

Une légère brise tiède faisait frissonner les jeunes feuilles des trembles autour du petit étang, au fond de la combe, et, dans le jardin que protégeait une forte haie d'acacias épineux, les arbres fruitiers, où se poursuivaient les chardonnerets, entr'ouvraient leurs boutons aux rayons du soleil d'avril.

Le long d'un petit chemin gazonné qui par les taillis se dirigeait vers l'étang de Petitone, Daniel s'en allait lentement, un bâton à la main. D'un geste distrait, il écartait parfois des pousses de saules, chargées de chatons velus, qui penchaient sur la sente, ou abattait dans la bordure un grappillon de baies d'yèble oubliées par les merles.

Comme toujours depuis quelque temps, le jeune docteur réfléchissait au silence persistant de sa cousine et en cherchait la signification. Il y avait maintenant tout près de cinq mois qu'elle était partie, et, quelque illusion qu'il eût souhaité de se faire, il ne pouvait se dissimuler qu'un tel silence n'était point accidentel, mais voulu. Aussi à l'inquiétude jalouse qu'il avait d'abord éprouvée avait succédé une irritation sourde qu'entretenaient ses raisonnements. Nul doute que, si elle en avait eu le ferme propos, Minna pouvait lui témoigner qu'elle ne l'avait pas oublié, ne fût-ce que par l'envoi peu compromettant de quelques paquets de quinquina : tous les quinze jours à peu près, Gary allait à Ribérac porter des provisions avec un mulet; quoi de plus facile?... Mais cette idée généreuse qui lui était venue sous la charmille du Bois-Joli, Daniel la jugeait étouffée par la futilité de pensées nouvelles nées au contact de la société qui florissait dans la petite ville. Quant à cette bonté de cœur, à cette chaleur de sentiments charitables, que lui avait vantée le curé de la Jemaye, il n'y croyait plus : il lui semblait évident que Minna en s'associant à son œuvre d'humanité, avait cédé à une émotion toute superficielle, causée par les paroles de pitié qu'il avait prononcées au cours du repas: mais cette émotion était depuis longtemps finie. De tout cela il ne subsistait rien, non plus que des sentiments de sympathie un peu tendre qu'elle lui avait permis d'entrevoir.

Et, un sourire amer sur les lèvres, Daniel concluait que mademoiselle Charbonnière (de Légé), sa cousine, n'était qu'une jeune fille frivole, vaine, inconstante, coquette, indigne d'un amour sérieux comme celui qu'il avait ressenti pour elle; et, en conséquence, il prenait avec énergie la résolution de ne plus songer à celle qui l'avait oublié.

Il se décidait, justement, pour cette conclusion lorsqu'il ouït en avant le pas d'un cheval venant de son côté. Or voici que tout à coup, au tournant du chemin, apparut sur sa petite jument grise Minna fraîche, rose et souriante. Elle eut, en le voyant, un petit cri d'étonnement joyeux et poussa vivement sa bête.

— Bonjour, Daniel! J'allais chez vous.

— Bonjour, ma cousine, — dit-il, un peu embarrassé.

— Cette visite n'a pas l'air de vous réjouir?

— C'est que vous ne m'avez point accoutumé à de telles marques d'intérêt.

— Comment cela?

— Vous le demandez! — fit-il avec impétuosité.

Alors, subitement, il dit quelles inquiétudes, quelles tristesses, quels tourments il avait endurés pendant ces cinq longs mois, son chagrin de se voir ainsi négligé, ses regrets, ses colères, et enfin la résolution héroïque à laquelle tout à l'heure il s'était arrêté.

Il parlait avec véhémence, et, sans une pause, il exhala tous ses ressentiments amassés, toute l'âcreté qu'il avait sur le cœur. Cependant Minna, de son petit mouchoir de batiste, essuyait ses yeux humides.

— Mais je ne vous avais pas oublié! — dit-elle.

— Alors, pourquoi ne pas m'avoir donné le plus petit signe de vie?

— Je ne le pouvais pas...

— Quoi? vous ne pouviez même pas faire ce que vous aviez spontanément promis sous la charmille du Bois-Joli?

— Non...

— Et qui vous en a empêchée?

— Je vous le dirai quand vous ne serez plus en colère... mais ce n'est rien de ce que vous pourriez supposer... rien qui puisse vous faire de la peine...

— Dites-le donc! — répliqua-t-il, un peu radouci par cette assurance.

— Plus tard... vous avez été méchant!... lorsque vous aurez mérité votre pardon.

— Mon pardon! — répéta-t-il avec amertume.

— Eh bien, non, non... ne parlons pas de cela... Faisons la paix, voulez-vous?

Elle lui tendait sa petite main dégantée.

Toute la colère de Daniel tomba soudain. Il prit cette main trouée de fossettes et la baisa longuement.

— Méchant cousin! — disait Minna en appliquant de légers coups de cravache sur l'épaule de Daniel.

— Oh! ma cousine! que vous m'avez fait souffrir!

Et, ce disant, il leva le front vers elle.

Les cuirs de la selle criaient, et, dans le bois, un pic-épeiche martelait un arbre à coups de bec. Les deux jeunes gens restèrent, un moment, silencieux, leurs regards se croisant; puis, la jeune fille, détournant les yeux, demanda :

— Où allez-vous?

— Voir un malade, près de l'étang de Petitone.

— Je vais vous accompagner.

Elle retourna sa jument, et ils suivirent le même chemin. Daniel marchait à la hauteur du garrot, une main à la crinière de la jument, et fréquemment haussait la tête en arrière pour regarder Minna qui lui souriait. Pendant qu'ils allaient ainsi, au petit pas, elle l'interrogea sur ses occupations de l'hiver.

— Je visitais quelques malades, aux alentours; et puis j'ai rédigé mon mémoire.

— Vous me le montrerez?

— Certainement, lorsqu'il sera parachevé. Mais ce ne sera pas très intéressant pour vous.

— Pourquoi dites-vous cela?... Oh! la jolie fleur!

Et, dégageant sa jambe de la corne de sa selle, Minna se laissa lestement glisser à terre pour la cueillir.

Mais Daniel l'avait prévenue et lui présenta la fleur.

— C'est la ficaire, — dit-il.

Elle considéra, un instant, cette belle fleur jaune étoilée, puis, relevant sa longue jupe sur son bras, elle marcha près de son cousin, qui menait la jument par les rênes passées au pli de son coude.

— Vous voyez que j'ai suivi votre conseil, — dit-elle, — je monte à l'anglaise.

— Je n'y avais pas pris garde, — répondit-il, préoccupé.

Ils avancèrent quelque peu, sans parler davantage, sur l'étroit chemin semé de pâquerettes, puis Daniel demanda tendrement :

— Ne me direz-vous pas maintenant, Minna, pourquoi je n'ai pas eu de vos nouvelles?

— C'est bien simple, — fit-elle avec aisance : — M. de Bretout ne l'a pas voulu.

— Et qui est ce monsieur qui a tant d'autorité sur vous? — interrompit-il brusquement, avec un violent haut-le-corps.

Elle se mit à rire :

— Là! ne vous fâchez pas! C'est tout bonnement le vicaire du doyenné, mon confesseur.

Et alors elle raconta qu'interrogée en confession elle avait dû faire connaître à ce « saint prêtre », comme elle dit, l'existence d'un sien cousin avec qui elle avait les meilleures relations d'amitié. Sur quoi ledit M. de Bretout lui avait défendu toute communication avec le cousin, même les envois subséquents de quinquina, pour cette raison de prudence que le démon se servait fréquemment de moyens louables en eux-mêmes afin de perdre les âmes.

— Et ce saint homme, quel âge a-t-il? — demanda le jeune homme, ironique.

— Une cinquantaine d'années, je suppose...

Daniel réfléchit, un moment :

— Mais il a un parent jeune, n'est-ce pas?

— Oui... il a un neveu, le vicomte de Bretout, qu'il nous a présenté, et qui venait souvent à la maison... C'est même lui qui m'a appris à monter avec une selle anglaise.

— J'admire comment ce prudent confesseur, si chatouilleux sur l'envoi à un cousin d'un médicament destiné à de pauvres gens, est si tolérant pour ces leçons d'équitation données par un étranger!... Mais que deviendrez-vous lorsque ce rigoureux directeur saura votre démarche d'aujourd'hui, et que vous vous êtes laissé baiser la main?

Minna eut un sourire mutin :

— Il ne le saura pas!... Ici je me confesse à notre bon curé, qui me connaît dès l'enfance et qui est très indulgent pour moi.

— Ainsi, — répliqua Daniel, stupéfait, — vous avez deux âmes distinctes, selon que vous êtes à Ribérac ou à Légé! Ce que vous n'eussiez pas permis à la ville, vous le tolérez ici! Ce qui serait pour M. de Bretout un gros péché n'est pour votre curé qu'un signe innocent d'amitié ou de bon cousinage. Tantôt la pénitente de l'un, tantôt celle de l'autre, tiraillée entre deux confesseurs, vous n'êtes jamais vous-même... Ne voyez-vous pas tout ce que ce partage de votre conscience a de monstrueux? Que ne la dirigez-vous en personne! Interrogez-la, cette conscience, et elle vous répondra que, vous sachant en sûreté avec moi, vous n'avez pas commis un acte

répréhensible en laissant prendre une gentille privauté à celui qui vous aime...

A cette déclaration, qui terminait brusquement une longue apostrophe, Minna rougit et demeura muette.

— Pourtant, — fit-elle au bout d'une minute, — il faut de la religion, Daniel! Comme disait M. de Bretout dans son sermon de l'Avent, c'est la marque de l'honnête homme. Moi, j'ai été élevée par une mère très pieuse et par une tante ancienne ursuline, que la Révolution avait chassée de son couvent. Aussi j'ai la foi. Je crois à tout ce qu'enseigne l'Église et je suis, à la lettre, ses commandements. Je dis mes prières matin et soir. Je me confesse souvent et j'obéis aux ordres de mon confesseur, quel qu'il soit. Si ce qui semble indifférent à l'un semble mauvais à l'autre, je me le permets ou m'en abstiens, selon la volonté de celui qui me dirige dans le moment : c'est tout simple.

— Tout simple!

— Vous qui êtes un incrédule, Daniel, vous ne pouvez comprendre cela. C'est pourtant beau, allez, la religion! Si vous aviez assisté à la grand'messe de Noël, à Ribérac, vous seriez obligé d'en convenir. Au milieu de la verdure et des lumières, le petit Jésus, dans sa crèche, entre le bœuf et l'âne, attendrissait tous les cœurs. Et puis les chants, les cérémonies sacrées, l'encens, les lumières remplissaient les âmes d'une sainte émotion. Mais c'est surtout au moment de la sainte communion que cela était touchant! Monsieur le sous-préfet en costume, les juges, le procureur du roi, l'officier de gendarmerie avec ses hommes en grand uniforme, le receveur particulier, les agents des régies, le maire, les adjoints, les conseillers, la noblesse, la bourgeoisie, en un mot tous les honnêtes gens de la ville se sont dévotement approchés de la sainte table : ah! c'était un beau spectacle et bien édifiant!...

— Un beau spectacle, oui! — répéta tristement Daniel.

Ils débouchaient alors sur une lande élevée d'où l'on découvrait l'étang. A l'extrémité, près d'un boqueteau de chênes, une cahute de paysan se distinguait à peine parmi les fûts noirâtres des arbres.

— Maintenant, — dit le docteur, — il faut vous en retourner, ma cousine. Le malade que je vais voir a la petite vérole : vous pourriez l'attraper.

— Mais vous y allez bien, vous!

— Moi, c'est mon métier.

Elle eut la subite vision d'une grandeur simple dans le devoir professionnel accompli.

— C'est beau, cela! — fit-elle.

— Pas si beau que les gendarmes à la sainte table, — répliqua-t-il avec un demi-sourire.

— Vous êtes un impie, Daniel!

— Peut-être est-ce vous qui l'êtes... Mais, tenez, voici une souche d'arbre qui se trouve là bien à propos. Je vais tenir votre jument pendant que vous remonterez.

Lorsqu'elle fut en selle, mademoiselle de Légé ajusta les rênes et ne bougea plus, attendant l'adieu de son cousin. Elle était charmante ainsi, avec sa robe de cheval à brandebourgs et sa petite toque bordée de fourrure où pointait une plume de héron.

— Allons, adieu, ma cousine.

— Adieu, Daniel... Vous ne m'en voulez pas?

— Non... je vous plains seulement.

Elle eut un sourire et un hochement de tête, puis lui tendit sa main qu'il prit dans la sienne et laissa doucement retomber.

— Vous n'êtes pas aussi galant que tout à l'heure! — fit-elle, dépitée.

— C'est que je vois embusqué au fond de son confessionnal un prêtre qui comptera ces baise-main.

— Que vous êtes singulier! Je ne vous comprends pas. Ce n'est pas vous, c'est moi qui ferai la pénitence indiquée par mon brave curé!

— Et par l'autre aussi!... Vous croyez lui jouer un bon tour, n'est-ce pas? Eh bien, la première chose que vous demandera, je gage, l'abbé de Bretout, quand vous reviendrez à Ribérac, ce sera une confession générale.

— Je n'y avais pas pensé... C'est ennuyeux.

— Que ne le quittez-vous?

— C'est impossible... Il est le confesseur de la bonne société, de tous les honnêtes gens!... Je ne puis aller trouver le vieil archiprêtre qui confesse le populaire : que dirait-on de moi?

Sur ces paroles, elle tourna bride, soucieuse, tandis que Daniel continuait son chemin...

Après trois ou quatre cents pas, il entendit derrière lui le galop d'un cheval. Lors, ayant fait volte-face, il avisa de nouveau sa cousine, qui paraissait avoir oublié la perspective d'une confession générale.

— Que je suis étourdie! — s'écria-t-elle aussitôt avec enjouement. — Vous avez imaginé que j'allais au Désert pour vous voir? Détrompez-vous! Je venais tout bonnement vous dire de passer à Légé voir Gary qui est au lit, malade!

Et, satisfaite de sa petite espièglerie, Minna eut un joli éclat de rire en virant la jument, qu'elle poussa sur la lande à une allure folle...

Daniel, avec un sourire mélancolique, la regarda s'éloigner, sa longue jupe flottant au vent. Lorsqu'elle eut disparu, il resta là, un instant, songeur, immobile, puis reprit sa route.

Arrivé à la maison du malade et trouvant la porte ouverte, il entra.

Dans un bloc de chêne creusé en forme de mortier, appelé « pile » dans le pays, la femme broyait du millet avec un pilon de bois. Une marmite était au feu : on chauffait de l'eau pour la bouillie destinée au repas de la famille. Deux enfants chétifs et dépenaillés comme la mère, assis à terre devant le foyer, semblaient attendre cette bouillie appelée « miquet », avec une patience de petits paysans quelque peu troublée par la faim.

A une extrémité de la pauvre demeure, sur un méchant châlit, dans des draps de « charpail » ou grosse étoupe, l'homme gisait, la figure couverte de pustules, la plupart croûteuses. Étendu sur l'échine, les paupières collées, la bouche entr'ouverte, il exhalait une puanteur abominable. A peine répondit-il aux questions du docteur. Celui-ci, prenant sa trousse, perça quelques pustules qui n'avaient pas crevé; ayant fait, il tira de sa poche une boîte de cérat et en passa légèrement sur les croûtes formées, en recommandant à la femme de l'imiter à quelques heures d'intervalle. Puis, voyant que l'évolution de la maladie était normale, il se fit verser de l'eau sur les mains, en dehors du seuil, et s'en fut.

Comme il longeait l'étang pour rentrer au Désert par un autre

chemin, Daniel s'arrêta sur un petit « tuquet », ou monticule, d'où la vue embrassait l'ensemble irrégulier de cette grande nappe d'eau. Tantôt elle était creusée en baies arrondies, au fond desquelles des ruisseaux élargissaient leur estuaire, ou bien elle se découpait en criques parfois allongées dans une dépression de terrain, comme les « fjords » de Norvège.

A la surface agitée par le vent doux du printemps, le soleil faisait briller en facettes innombrables des vagues menues qui venaient mourir sur la grève vaseuse, dans des fouillis de plantes où surtout abondaient les glaïeuls, le plantain d'eau et le jonc des chaisiers. En quelques endroits, des taillis épais venaient jusqu'au bord et réfléchissaient dans ce miroir les teintes vert tendre de leurs feuilles naissantes. A droite, quelques pins énormes se dressaient droits et sagement alignés comme la colonnade d'un temple grec; et au fond, tout au fond, submergeant la lande plate, l'eau semblait se confondre avec le ciel qu'elle reflétait. Dans une anse marécageuse, des vanneaux en troupe cherchaient leur manger parmi les chanvres d'eau, les aches, ou persil de marais, et d'autres herbes aquatiques. Vers le milieu de l'étang, autour d'un atterrissement qui formait un îlot couvert de roseaux, des canards sauvages barbotaient, tandis qu'en face, à l'extrémité d'un promontoire, un héron, debout sur une patte, immobile, attentif, guettait une proie.

Daniel regardait tout cela et songeait. Ce héron pêcheur lui rappela soudain la plume qui parait le mignon toquet de Minna.

Quoique jamais ses pensées d'amour ne se fussent rigoureusement précisées, traduites en espérances, il sentait avec peine que dans l'avenir quelque chose le séparait de sa cousine.
toué ducation religieuse de la jeune fille barrait le chemin à
dera, jeces qu'il n'avait encore jamais faits. Il reconnaissait
Ribérac, celle renoncer, un temps, à quelques pratiques dévotes
— Je n'y nplaire, elle était bien trop légère et futile pour se
— Que ne raiment des idées inculquées dès le premier âge
— C'est impe une tante bigotes, incrustées dans son cerveau
société, de tous lestant. Il entrevoyait ce divorce spirituel et
le vieil archiprêtre ant de familles, entre l'homme affranchi
de moi? s et la femme soumise à la direction toute-

puissante du prêtre... Alors la plainte amère et pittoresque de M. Cherrier lui revint en mémoire, et, s'en retournant au Désert, il se disait à lui-même : « Jamais! »

XII

Les foires de la Latière en Double tirent leur origine, selon la tradition, de voleurs qui autrefois se réunissaient au milieu des bois pour échanger, à leur convenance, les produits de leurs vols. Elles étaient encore, à cette époque, très suivies; celle du 30 avril était la plus renommée. Bourgeois ruraux, petits propriétaires, artisans de campagne, métayers, journaliers, tous les gens de la contrée qui ne grelottaient pas la fièvre au coin du feu ou n'étaient pas cloués au lit par quelque autre maladie, tenaient pour un devoir étroit de s'y rendre ce jour-là. Chaque année, ponctuellement, M. Cherrier venait coucher la veille au Désert pour y être plus tôt rendu. Cette année-là, il n'eut garde d'y manquer : aussi, le lendemain matin, tous deux ayant déjeuné de bonne heure, il cheminait sur sa mule en compagnie de Daniel. Pour tromper la longueur du trajet, il rappelait à son jeune ami que cette foire dite de la Saint-Eutrope était la plus courue parce qu'elle se doublait d'une « dévotion ».

— Les estropiés, n'est-ce pas? vont « saucer », comme nous disons, le membre malade dans une fontaine prétendue miraculeuse qui se trouve près du champ de foire, en invoquant « *sent Eitropi* », qui est leur patron de par la ressemblance des mots : il n'en faut pas plus pour achalander un saint!... C'est ainsi que d'autres implorent saint Aignan pour la teigne, saint Genou pour la goutte, saint Cloud pour les furoncles, saint Clair pour les yeux, saint Main pour les engelures, etc. Mais le plus curieux, c'est que, de temps immémorial, les femmes stériles vont, à cette fontaine, faire des ablutions comme celles du pays entre Périgueux et Nontron vont à Brantôme faire jouer le verrou du portail...

Comme alors ils passaient en vue du château de Légé, M. Cherrier demanda au docteur :

— Et ton roman, où en est-il?

— Je pense qu'il en restera simplement à la première page.

Et, continuant, Daniel exposa les raisons qui le décidaient à cesser même les relations de parenté avec sa cousine.

— Ce n'est pas moi, qui te blâmerai de ça! — fit M. Cherrier. — Tout de même, c'est dommage qu'il en aille de la sorte. D'autant que le cousin t'eût donné volontiers sa fille!

— Croyez-vous?

— J'en suis sûr, mon ami. Cet homme ne tient pas tant à marier richement mademoiselle Minna qu'à garder lui-même la jouissance de la fortune, qui vient en partie de sa femme et de la communauté d'acquêts. Un gendre comme toi, de sentiments élevés, amoureux et désintéressé, qui eût signé sans le lire le compte de tutelle, faisait justement son affaire.

— Eh bien! puisque nous parlons de cela, — répliqua Daniel, — je vous dirai que je ne vivrais pas tranquille avec cette fortune mal acquise. Il me répugnerait tellement d'hériter quelque jour, par ma femme, l'argent de tant de malheureux dépouillés par le cousin, que cette seule raison, à défaut de l'autre, suffirait pour me faire retirer!

— Alors, tu n'iras plus à Légé?

— Il m'a bien fallu y aller, ces jours-ci, pour un domestique malade; mais j'ai fait ma visite de grand matin afin de ne pas rencontrer ma cousine. Maintenant ce domestique est guéri, je n'ai plus d'occasion d'y aller.

— Mon cher Daniel, comme notaire, je serais tenté de te blâmer, mais, comme ami, je t'approuve entièrement.

En causant de la sorte les deux hommes dépassaient fréquemment des piétons allant à la foire. Les uns touchaient devant eux des brebis ou quelque goret attaché par une patte de derrière: d'autres tiraient par la corde une bourrique pelée ou une vieille vache écornée. Quand le notaire reconnaissait un client, il le saluait d'un quolibet amical et plaisant qui excitait le rire. Ainsi avançant au bon pas de leurs montures, Daniel et M. Cherrier arrivèrent à la Latière vers l'heure de midi.

Sous de gros chênes « jarouilles » plusieurs fois centenaires, les cuisines en plein air fumaient, avec des odeurs de mangeaille. Dans de profondes marmites posées sur de fortes pierres, la soupe grasse faite de volaille et de vache, — quelquefois de vache pulmonique, — était cuite, et, sur des four-

ches de bois plantées en terre, des chapelets de poulets ou de pièces de viande en broche tournaient, mus à la main. A proximité de chaque cuisine, de longues tables de planches brutes, établies sur des piquets et abritées par des tentes, étaient déjà garnies d'affamés. Sur des chantiers improvisés avec des troncs d'arbres, des barriques étaient en perce, qui versaient le petit vin reginglet de la Double. Des filles coiffées de mouchoirs à carreaux, en bas bleus, au cotillon troussé court, portant de lourdes soupières fumantes, des plats de chairs bouillies ou rôties, s'empressaient affairées autour des tables, ne sachant à qui entendre avec ces dîneurs pressés qui heurtaient du poing ou du bâton sur les planches, ou tintaient du couteau sur les gobelets. Sous ces arbres géants, les cuisines aux brasiers énormes, aux ustensiles démesurés, la fumée des viandes rôties, les barriques où s'emplissaient les dames-jeannes, tout cela donnait l'idée de quelque festin gargantuesque.

Parfois, dominant le brouhaha des conversations et le cliquetis des fourchettes, une voix de femme irritée s'élevait, que suivait le bruit d'un soufflet retentissant, réponse d'une servante à quelque brutal échauffé par le vin.

Du vaste champ de foire voisin, ombragé par des châtaigniers aux puissantes ramures, montait une rumeur assourdissante d'arche de Noé : hennissements de chevaux, braiements d'ânes incontinents, bêlements de brebis, sourds mugissements de bêtes aumailles, cris aigus des cochons et des coches sous le coutelet du châtreur béarnais en béret bleu, qui opérait dans un coin, à l'écart.

Après avoir fait attacher leurs bêtes à une corde tendue entre deux arbres en manière de râtelier, le notaire et Daniel parcoururent le foirail. Çà et là ils rencontraient des personnes de connaissance, des maires à qui Daniel avait eu affaire, — comme M. du Guat, qui demanda poliment au docteur des nouvelles de son projet d'assainissement, — et l'adjoint-sourcier d'Échourgnac. Puis M. Cherrier, apercevant une de ses pratiques, lui remit une expédition de contrat tirée de ses poches, qu'on voyait bourrées de papiers comme toujours. Ils trouvèrent là encore des propriétaires du pays : M. Carol, qui témoigna quelque froideur, M. Servenière,

grand complimenteur ou « flacassier ». Le curé de la Jemay était là aussi, surveillant ses métayers de Vauxains qui avaien amené des bœufs, ainsi que M. de Fersac, qui cherchait u cheval de cinquante écus, — un « fusil », pour faire les cor vées et ménager sa bonne jument.

— La petite est guérie, maintenant. — dit-il au docteu en lui donnant une poignée de main ; — tout le jour, ell chante comme une fauvette !

— Tant mieux, tant mieux ! J'en suis bien aise.

En passant au milieu des bœufs et des vaches accouplés a joug, et derrière les rangées de chevaux à vendre marqué d'un bouchon de paille à la queue, le docteur faisait remarque à M. Cherrier la diversité des types humains. Il lui montrai un groupe de gens faisant un marché, — vendeur, acheteur accordeurs, — et les badauds alentour.

— Voyez — disait-il — cet homme grand, large d'épaules rouge de teint, vigoureux : c'est un Charentais qui boit d vin, même de l'eau-de-vie, et habite un pays « santeux », comme on dit. Celui-là, moins grand, brun, sec, aduste, à l'œil vif, qui veut lui vendre ses bœufs, est un Périgordin de plateaux calcaires salubres qui séparent les vallées de l'Ille et d la Drone. Il boit du vin aussi, de la piquette au pis-aller, e mange du pain de froment mélangé de seigle. Pour les autres, ce sont tous paysans de la Double, nourris de mil, de maïs et abreuvés d'eau malsaine. Voyez leur petite taille, leur corps chétif, leurs membres grêles, leur regard morne, leur barbe rare, leurs cheveux ternes ! Pas de doute possible : tous ont eu et auront encore les fièvres. Parmi ceux-ci, deux sont plus sérieusement atteints et ne feront pas de vieux os. Ils ont le foie malade : leur teint jaune, terreux et leur attitude penchée à gauche l'indiquent assez.

Parfois, dans cette foule de paysans rabougris, se dressait un homme de haute stature, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, et quelque autre plus svelte, au teint basané, aux cheveux noirs crespelés, au nez finement arqué. Lors, les considérant, le docteur disait à son compagnon :

— Qui sait ? c'est peut-être là une goutte de sang normand et une goutte de sang sarrasin qui, depuis les invasions, reparaissent en affirmant le caractère de la race.

Comme ils regardaient promener sur la lisière du champ de foire un étalon du haras de Biscaye-lez-Échourgnac, que son propriétaire produisait pour le faire connaître, Jannic aborda son maître en levant le bonnet :

— Notre monsieur, Mériol a vendu les moutons, votre consentement réservé.

— Il s'y connaît mieux que moi : dis-lui de faire comme il l'entendra !

Jannic s'en étant retourné vers Mériol, les deux amis furent en curieux à la fontaine miraculeuse de saint Eutrope, qui venait d'être bénite.

Des estropiés étaient là, en nombre, qui avaient mis à nu leurs misères et exhibaient aux yeux des passants des bras desséchés, tordus, rongés par un ulcère ; des genoux ankylosés, des jambes sphacélées ou envahies par le feu Saint-Antoine, autrement dit, érysipèle, ou encore gonflées par des tumeurs malignes. En attendant leur tour de tremper dans l'eau curative le membre malade, ces misérables imploraient à grand renfort de clameurs piteuses la charité des bonnes âmes.

En ce moment, des femmes étaient assemblées autour de la fontaine. Il y en avait une douzaine environ, paysannes de la Double et femmes des cantons voisins. Pour la plupart, leur corps malingre, chlorotique, vieilli prématurément par la fièvre, expliquait la stérilité. D'autres, plus rares, accusaient par leur air de santé même un vice de conformation organique. Enfin une dernière, petite boutiquière dans quelque villette voisine, à en juger par son habillement, était d'une monstrueuse obésité.

Toutes ces pauvres affligées formaient le cercle autour du bassin de la fontaine, étalant des deux mains leurs cotillons pour empêcher la vue des indiscrets. Puis chacune d'elles à son tour s'approchait du bord et, naïvement, accomplissait le rite antique.

Lorsque toutes eurent fait, elles allèrent à la file piquer une épingle dans le bois d'une vieille croix plantée là près, et déposer ensuite leur offrande dans un pot de terre placé à son pied. Après quoi elles se dispersèrent, avec la confiante certitude d'être relevées de leur humiliation, et d'avoir un enfant dans l'année.

Comme elles s'en allaient, devant trois d'entre elles se trouva un cul-de-jatte, fabriqué sans doute par mutilation dans le Guipuzcoa, qui sautelait aux abords de la fontaine depuis le commencement de la cérémonie. Et, cyniquement, il leur promit la guérison à toutes les trois par son officieuse et infaillible intervention : elles s'écartèrent ainsi qu'à l'aspect d'un crapaud.

— Sale bête! — fit l'une d'elles en son patois d'Aubeterre.

Cependant Daniel, songeur, considérait le lieu.

— Depuis des milliers d'années, — finit-il par dire à M. Cherrier, — les femmes bréhaignes des environs viennent là, mues par l'espérance. Le vacerre trempait dans les eaux bienfaisantes le rameau de verveine sacrée au moment où les premiers rayons du soleil les frappaient. Au druidisme proscrit succéda le paganisme gallo-romain qui bâtit en ce lieu un édicule ou cancel grillé, dédié au génie de la fontaine. A la place de ce petit monument, le christianisme vainqueur éleva au bon saint Eutrope une chapelle qu'on a démolie sous la Révolution pour construire la chaussée de l'étang là au-dessous... Eh bien! à travers toutes ces transformations et tous ces changements de déités subalternes, la même superstition a persisté : successivement, les femmes stériles se sont adressées à la fée celtique, à la nymphe fontinale et à saint Eutrope pour être guéries de leur infécondité. Toutes ces mutations n'ont pu entamer la foi populaire à une mystérieuse puissance locale, susceptible d'être gagnée par des pratiques ingénument symboliques.

— C'est l'ignorance du peuple entretenue par les prêtres de toutes les religions qui a perpétué cette superstition-là, dit M. Cherrier.

— Peut-être bien!... Mais quoi! les savants, les intelligents ont aussi leurs faiblesses et leurs superstitions... Combien de gens du monde croient à la vertu d'un fétiche personnel ou du trèfle à quatre feuilles, redoutent le nombre treize et le vendredi! Le comte de Saint-Germain, puis Cagliostro ont fait courir tout Paris, et Napoléon consultait mademoiselle Lenormand... Lorsqu'on voit les croyances celtiques aux fées, au drac, — *las fadas* ou *fachilièras*, *lou drac*, — survivre parmi nous sous trois couches de religion superposées, il en fau

bien conclure que l'homme est un animal superstitieux de nature. Quand une chose mystérieuse s'est ainsi logée dans les cerveaux d'une race, elle n'en sort plus. Par exemple, de nos jours, le peuple de ce pays s'exprime sur la mort comme ses ancêtres des forêts aquitaniques. Les Gaulois mettaient dans le tombeau des leurs une figurine sur laquelle était gravée une inscription signifiant que le mort avait payé le tribut. Eh bien! après des milliers d'années, lorsque le paysan ouït la cloche de sa paroisse qui sonne le glas funèbre, il dit philosophiquement du trépassé : « *A pagat e deven!* »

Tout en devisant, Daniel et M. Cherrier revinrent vers les foirails, qui commençaient à se dégarnir. Des couples d'amoureux gagnaient sournoisement les taillis voisins, et des paysans prenaient le chemin de leur village, emmenant une paire de vaches, ou portant sur l'épaule le joug des bêtes vendues. Quelques marchands, ayant fait leur foire, touchaient devant eux des troupeaux de porcs ou de moutons, cependant que des maquignons du dernier ordre conduisaient par le licol du chef de file des chevaux attachés à la queue leu leu.

— En voici qui sont destinés aux marais à sangsues du Bordelais! — fit Daniel.

Il désignait du doigt cinq ou six vieux chevaux éclopés, galeux, crevassés, couverts de plaies dégoûtantes, laissant deviner sous leur peau trouée en plus d'une place un squelette lamentable, portant des fongosités hideuses et vacillant sur leurs jambes suintantes.

— Qu'est-ce donc que ces marais? — demanda M. Cherrier.

— C'est des endroits où se pratique l'élevage des sangsues médicinales : une industrie nouvelle... Pauvres bêtes! On les campe dans le marais, où les retient une corde nouée à un piquet : les sangsues se collent à leurs membres et les saignent peu à peu. Bientôt les genoux de la victime épuisée fléchissent, elle s'affaisse et se couche dans l'eau. Ce serait la mort, la délivrance : mais l'homme est là! Il met sous la tête du malheureux cheval une pierre qui la soutient hors de l'eau et lui défend de se noyer. Alors des milliers de ces bestioles avides s'appliquent à ce misérable corps, et lui tirent ce qui lui reste de sang, goutte à goutte. Ce supplice dure plusieurs jours. Le passant qui longe le marais aperçoit une

forme noire émergeant à peine de l'eau et croit à un cadavre de cheval jeté là. Mais un faible mouvement, impuissant à chasser les animaux qui le dévorent, indique assez que ce cadavre-là respire encore et agonise lentement, lentement!... Et, suprême horreur, quelquefois, l'hiver, des bandes de corbeaux s'abattent sur cette chair torturée jusqu'à l'invraisemblable et la déchiquètent encore vive en commençant par les yeux!... Ah! l'homme est ingénieusement cruel!

— Tu as raison, mon ami! L'intérêt, la cupidité, le rendent impitoyablement féroce, non seulement pour les bêtes, mais pour ses semblables... Puisque nous parlons de sangsues, avise moi là-bas ton cousin de Légé en colloque avec un pauvre diable qu'il suce depuis dix ans, et qu'il va faire exproprier un de ces jours!... Ah! le voilà qui congédie sa victime humblement courbée devant lui, le chapeau bas : il nous a vus et vient à nous.

En effet, M. de Légé aborda les deux amis, et, après les politesses réciproques, il dit à Daniel :

— Je suis bien aise de vous rencontrer : j'allais envoyer au Désert pour vous prier de venir à Légé.

— Vous avez quelqu'un de malade? — demanda promptement le docteur.

— Malade, peut-être pas précisément : c'est pour Minna... Cette petite me préoccupe. Elle a toujours été un peu capricieuse, comme une enfant gâtée; mais, présentement, elle devient fantasque. Tantôt elle court toute la journée sur sa jument, tantôt elle garde le lit. Voilà le second jour qu'elle ne s'est levée et n'a pris que du bouillon.

— De quoi se plaint-elle? — fit le docteur.

— De tout... et de rien en particulier.

— Ce n'est sans doute qu'un petit malaise passager, mais enfin j'irai la voir demain...

— Te voilà repris, mon pauvre Daniel! — dit le notaire dès que M. de Légé les eut quittés.

— Oui... mais pas pour longtemps! — fit l'autre, pensif.

Sur cette réponse, tous deux allèrent quérir leurs bêtes. Devant la corde ils retrouvèrent le curé de La Jemaye, dont le garçon de l'écurie en plein air bridait la jument.

— Si vous le voulez bien, messieurs, — dit le brave homme

de prêtre, — nous ferons un bout de chemin ensemble : justement, j'ai à causer d'une petite affaire avec monsieur le docteur.

— Qu'il s'agisse d'une affaire, soit! — fit le notaire en guignant la bonne mine du curé : — si vous disiez que c'est pour une consultation, personne ne voudrait vous croire!

Le curé sourit en regardant Daniel d'un air d'intelligence qui fut désagréable à celui-ci : Minna, sans doute, avait avoué à son confesseur de campagne les petites privautés qu'elle avait laissé prendre à son cousin, et le regard de ce confident les commentait avec une indulgente malice. Mais non! le jeune homme, en cheminant, apprit bien vite pourquoi l'abbé avait ainsi l'air satisfait : c'est qu'il avait deviné juste au sujet de Fréjou.

— Vous savez, mon cher monsieur, ce que je vous dis lorsque vous vîntes au presbytère en quête de renseignements? Eh bien, je ne m'étais pas trompé! Le voisin consentirait à assainir le bourg, à se préserver des fièvres, lui, sa famille et ses voisins, moyennant dix écus par an. La pêche de son étang n'a guère donné, ce carême, parce que les loutres s'y étaient habituées : c'est pourquoi il ferait ce « sacrifice », comme il dit en geignant.

Et le bon curé eut un rire joyeux.

— Ma foi, — répondit le docteur, — quoique je ne sois pas riche, pour la rareté du fait, je veux bien faire une fois l'expérience de payer les gens afin qu'ils se laissent guérir!... Un de ces jours, je passerai à La Jemaye m'entendre avec ce finaud de Fréjou.

— A votre service, si je puis vous être utile! — fit le curé.

— Je vous remercie, ce n'est pas de refus.

— Alors, au plaisir, messieurs! Je tourne par ici.

— Bonsoir, monsieur le curé!...

Comme ils arrivaient au Désert, le notaire dit à Daniel :

— Allons, adieu, je m'en vais à la maison.

— Restez donc! c'est demain le premier mai : nous ferons la fête de l'ail nouveau, et, selon le vieux rite, nous percerons un barriquot de vin blanc!

— Merci, mon ami : vois-tu, j'ai demain, à la première heure, un rendez-vous de paysans à l'étude.

XIII

— Séverine, — fit M. de Légé, — allez donc voir si mademoiselle Minna est réveillée. Si elle l'est, vous l'avertirez que monsieur le docteur est là.

— Mademoiselle ôte ses papillotes, — revint dire la chambrière, — et se coiffe dans son lit : tout à l'heure elle sera visible.

— La coquetterie des femmes ne perd jamais ses droits! — fit observer M. de Légé à Daniel, qui sourit.

— Eh bien, ma cousine, cela ne va donc pas? — disait peu après le docteur en approchant de cet oreiller garni de dentelles où reposaient de belles boucles de cheveux châtains.

Minna secoua languissamment la tête.

— Non...

— D'où souffrez-vous?

— De partout.

— C'est beaucoup!... Alors, votre humeur?...

— Je suis triste... J'ai envie de mourir...

— Diable! c'est grave!... Pourtant vous êtes jeune, jolie et riche : voilà trois bonnes raisons pour tenir à la vie... Voyons un peu ce pouls?... Pas de fièvre... Montrez-moi votre langue, je vous prie.

Minna tira au docteur sa langue rose et pointue, avec une petite mine d'enfant moqueur.

— Allons, ce ne sera rien, — fit Daniel en souriant ; — voici mon ordonnance... Vous allez vous lever, puis manger quelque chose : deux œufs à la coque, une aile de poulet, par exemple, en buvant un verre à bordeaux de vin vieux...

— Eh bien, Minna, — demanda M. de Légé, — croyez-vous que vous allez pouvoir, en effet, vous lever? J'ai besoin d'aller à Ribérac chez mon avoué, pour affaires pressantes ; mais je ne veux pas vous quitter sans être rassuré pleinement.

— Si ce n'est que cela, mon père, vous pouvez partir sans crainte : je vais obéir à la Faculté de point en point...

Redescendu avec Daniel, M. de Légé appela Gary :

— Bridez mon cheval et bouclez mon manteau sur la selle : le temps n'est pas sûr.

— Mon cousin, — dit alors Daniel, — je ne pense pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter aucunement de l'état de votre fille. Cependant, comme il y a de certaines questions que je ne peux lui faire, je vous conseille d'appeler votre médecin habituel, le vieux docteur Gauriac, qui la connaît depuis son enfance... Et puis, pour parler franc, je ne voudrais pas que mon honoré confrère se figurât que je cherche à le supplanter.

— Je vous remercie, Daniel, je suivrai votre conseil, — dit M. de Légé en mettant le pied à l'étrier.

Son maître parti, Gary alla chercher la Jasse et l'amenait lorsque Minna parut sur le perron et la fit reconduire à l'écurie :

— J'ai à vous parler, monsieur le docteur, — dit-elle gravement.

Dès qu'ils furent sous la charmille du Bois-Joli, Minna éclata de rire au nez de son cousin :

— Je savais bien que je vous ferais revenir!

— Enfant!... Et pourquoi m'avez-vous fait revenir?

— Pour vous donner une bonne nouvelle, — répondit-elle en lui prenant le bras. — Dorénavant vous pourrez baiser ma main sans crainte : personne ne le saura que vous et moi. J'ai consulté là-dessus mon bon vieux curé : il m'a répondu qu'il n'y avait à cela nul péché, que c'était chose permise entre parents et entre fiancés.

— Entre fiancés! vous lui avez donc dit que nous l'étions! Pourtant nous ne le sommes point, Minna...

Il hésita, une seconde, puis ajouta :

— Et nous ne pouvons l'être!

— Pourquoi? — fit-elle, étonnée, — vous m'avez laissé voir assez que vous m'aimiez; vous m'avez même donné une bague; et, tout à l'heure, vous disiez que j'étais jeune, jolie et riche...

— Il est vrai, ma cousine que je vous aime plus que vous ne pouvez le comprendre! Mais je ne veux pas faire votre malheur... et le mien. Trop de choses nous séparent. Vous êtes jolie, je ne suis pas beau; vous êtes riche, je ne le suis pas... Vous êtes naturellement gracieuse; moi, je suis épais. J'ai des goûts simples, rustiques même; vous, vous aimez le monde, où vous venez de faire votre entrée... Avouez que vous préférez de beaucoup aux plaisirs champêtres la musique, les salons

où vous pincez de la harpe, les fêtes profanes ou religieuses, et surtout les bals...

— Pour le bal, je l'avoue! C'est si amusant de danser!... Ah! Daniel! si vous m'aviez vue à la sous-préfecture, le soir du mardi gras, vous n'auriez pas le cœur de me reprocher ce plaisir!

— Mais l'abbé de Bretout ne vous a-t-il pas fait lui-même de reproches à cet égard?

— Comment l'aurait-il pu? Son neveu était mon cavalier et sa belle-sœur me chaperonnait!... Mais écoutez que je vous dise ma toilette. J'avais un joli fourreau décolleté en mousseline des Indes blanche, garni d'une guirlande de myosotis artificiels, et puis un collier, des bracelets et une couronne de fleurs pareilles... Ah! si vous m'aviez vue, que j'étais belle! La vieille marquise de Marcily me le disait dans le petit boudoir : « Ma mignonne, vous êtes la plus délicieuse créature que je vis jamais! Vous avez des bras divins et les plus adorables épaules du monde! Souffrez que je les baise à l'intention de mon petit-fils que vous affolez!... » Et puis elle me l'a présenté : « M. le comte de Marcily! » Et elle m'a demandé pour lui la prochaine valse, ce qui a fait faire grise mine à M. de Bretout... Ah! que c'est amusant, le bal!

— De votre naïf enthousiasme même, Minna, il résulte que si vous aviez le choix, vous préféreriez de beaucoup au séjour, je ne dis pas de la vieille maison du Désert, mais du château de Légé, celui de la ville, où l'on va au bal, où l'on trouve de vieilles douairières complimenteuses et d'élégants gentilshommes recommandés par elles... Gageons qu'il ne vous serait pas désagréable de vous appeler madame la comtesse de Marcily? ou madame la vicomtesse de Bretout? d'avoir une couronne brodée au coin de vos mouchoirs et des armoiries sur les portières de votre calèche?

— Vous êtes insupportable avec toutes vos suppositions, mon cousin!

— Peut-être bien. Toutefois reconnaissez que j'ai rencontré juste, et que vous n'êtes nullement faite pour être la femme d'un pauvre médecin de campagne. En vérité, je me demande comment vous avez pu songer à moi!

— C'est la vipère, Daniel!

— La vipère...

— Oui... Mais, j'y pense, vous ne serez plus un pauvre médecin de campagne, puisque je suis riche!

— O Minna! votre bon petit cœur parle seul, en ce moment. Mais écoutez et comprenez-moi bien! — ajouta-t-il, un peu embarrassé de ne pouvoir lui dire toute la vérité. — Comme votre mari, je me jugerais méprisable de jouir de votre fortune : il me semblerait m'être vendu! Si j'étais riche et que vous fussiez pauvre, je pourrais mettre tout à vos pieds: mais le contraire n'est pas possible. Il y a là une question d'honneur et de dignité virile qui me le défend!

— Quelles drôles d'idées vous avez, Daniel!

— N'est-ce pas? Eh bien, il y a autre chose encore. Je vous aime tellement que je vous voudrais pour moi seul toute entière et sans partage, corps et âme, ainsi qu'on dit. Je ne souffrirais jamais que ma femme eût avec un autre, fût-il prêtre, des colloques secrets; qu'elle lui fît des confidences intimes; qu'elle se conduisît par ses injonctions: en un mot, qu'elle lui livrât sa conscience et sa volonté...

Il s'arrêta, un instant, puis reprit :

— Vous vous rappelez ce que vous m'avez dit, l'autre jour, à l'étang. Vous êtes catholique, dévote et inébranlablement attachée à la religion que l'on vous a inculquée dès l'enfance. Moi, je suis un mécréant d'origine huguenote, très respectueux des croyances d'autrui, mais non moins invinciblement attaché à ma foi philosophique. Vous ne pouvez pas me dire comme Ruth à Noémi : « Ton Dieu sera mon Dieu! » C'est pourquoi nos destinées ne peuvent s'unir, car il faut avant et par-dessus tout, entre deux époux dignes de ce nom, une étroite et complète communauté de conscience morale et religieuse.

— Là-dessus, — dit Minna en riant, — tout mécréant que vous êtes, vous vous accordez avec M. l'abbé de Bretout! Il dit toujours qu'une jeune fille pieuse comme moi ne doit accepter pour époux qu'un jeune homme chrétien et pratiquant.

— Comme son neveu, par exemple!

— Peut-être bien. Son neveu ne manque jamais la messe ni les offices, communie fréquemment et m'offre de l'eau bénite à l'entrée et à la sortie de l'église... Mais, tout de même,

Daniel, j'ai grand dépit que vous me refusiez par des raisons qui n'arrêtent personne : c'est bien humiliant pour moi!

Et elle tira son mouchoir afin d'essuyer un semblant de larme au bord de sa paupière.

— Non, ma chère cousine, il n'y a rien là d'humiliant pour vous. Voyez-y plutôt une preuve d'affection sincère et désintéressée.

— Vous avez beau dire : si vous étiez bien amoureux de moi, vous feriez ma volonté comme font les autres messieurs avec celles qu'ils aiment... Mais, j'y pense, si vous m'aviez vue, belle comme j'étais dans ma toilette de bal, vous ne me résisteriez plus! Vous feriez comme le vicomte de Bretout, qui s'agenouilla devant moi pendant que Séverine était allée chercher ma mante fourrée... Ah! il me le dit assez, qu'il serait le plus fortuné des hommes d'être mon esclave! Je suis sûre que, fussé-je huguenote ou juive, il serait trop heureux de m'épouser.

— Je le crois aussi!

Minna réfléchit, une minute, sur la signification de ces dernières paroles, puis, tout à coup, elle battit de ses petites mains en l'air.

— Mon Dieu que je suis sotte, Daniel! Ma toilette est ici : je vais la mettre, et, quand vous me verrez dans toute ma beauté, vous vous agenouillerez devant moi et vous ferez tout ce que je veux!... Quelle bonne idée!... Attendez là : je vous enverrai quérir par Séverine... N'est-ce pas? Qui ne dit rien, consent... Je cours!

« Pauvre petite tête! » murmurait Daniel, la voyant s'éloigner aussi vite que le permettait son étroit fourreau.

Et, un instant après, lorsqu'elle eut disparu, il alla prendre sa jument à l'écurie, l'enfourcha et piqua des deux.

En cheminant par les sentes des bois et des bruyères, Daniel réfléchissait à ce qui venait de se passer. Un combat se livrait entre son cœur et sa raison. Cette jolie créature, légère et futile, qu'était sa cousine, il l'aimait malgré tous ses défauts. Les propos naïfs de Minna, sa grâce mutine, les détails qu'elle avait innocemment fournis sur la beauté de son corps troublaient les sens du jeune homme. Il se la repré-

sentait dans le costume qu'elle avait décrit, montrant ses bras « divins » et ses « adorables » épaules, si fort admirés par madame de Marcily, et se demandait ce qui serait arrivé s'il avait eu la faiblesse de céder aux instances de sa téméraire cousine. Ne serait-il pas tombé à genoux, lui aussi, devant elle? Aurait-il été assez maître de lui pour ne pas faire remonter le long des bras jusqu'aux épaules les baisers donnés aux mains qu'elle abandonnait à ses lèvres? Malgré la puissance de volonté qu'il se connaissait, Daniel se félicitait d'avoir fui la dangereuse expérience imaginée par Minna, et se disait que la prudence est la moitié de la vertu comme la force en est l'autre moitié.

Puis, venant à songer que, même s'il eût gardé la réserve commandée par l'honneur et la parenté, il pouvait sortir de la chambre de sa cousine engagé moralement par une parole qui eût échappé à la passion, ou par une promesse tacitement faite dans un baiser, il frémissait. La pensée qu'il aurait pu se lier pour la vie à une femme incapable de le comprendre, étourdie, frivole et dévote, l'épouvantait. Il en éprouvait un véritable malaise, et s'agitait sur sa selle comme pour chasser un cauchemar.

Et, néanmoins, malgré tout, un retour offensif du cœur et des sens lui remettait parfois devant les yeux la séduisante image de Minna...

Lorsqu'il arriva chez lui, Daniel trouva la Grande achevant de couper pour les semer des pommes de terre envoyées par M. Cherrier. La bonne géante, contre son ordinaire, semblait de fort méchante humeur. La raison de cette fâcherie, qu'elle fit connaître aussitôt, était que son « bougre d'homme », entêté depuis des années à ne point semer de « patates », s'en était allé faire ferrer une paire de vaches qui n'en avaient peut-être pas grand besoin.

— Si ce n'est que cela, — lui dit le docteur, — ne t'inquiète pas. Après dîner, j'attellerai l'autre paire de vaches et nous ferons la semaille des pommes de terre, nous deux.

Ainsi fut fait. Daniel, ayant revêtu une vieille veste déchirée et un mauvais pantalon, chaussa de gros sabots et mit sur sa tête un vieux chapeau de feutre roussi, semblable à une chausse à filtrer. Son costume de travail complété par un tablier de cuir, il lia les vaches, posa le soc de l'araire sur le

joug et s'en alla avec la Grande qui portait sous le bras les pommes de terre dans un sac et tenait un panier de l'autre main. Comme elle récriminait derechef contre son Mériol et se promettait de le « secouer », Daniel lui dit :

— Ça ne sera pas nécessaire, va! Il aura prou dépit de voir que le travail se sera fait sans lui.

Le champ destiné aux « patates », comme Sicarie les appelait à la mode bordelaise, était tout proche, le long de l'allée de marronniers, à cinquante pas du portail. Daniel traçait les sillons à l'araire, et les recouvrait aussitôt que la Grande y avait déposé la semence. L'application au travail et le contact apaisant de la terre amortissaient peu à peu dans son esprit les soucis de la matinée. Un calme, un peu triste encore l'envahissait par degrés, et il se résignait doucement à l'oubli futur que lui imposait sa raison. Ce sacrifice qu'en lui-même il avait consenti d'une passion mêlée de désirs charnels le relevait à ses propres yeux : il éprouvait cette satisfaction intime si précieuse à l'homme qui s'est vaincu.

Ainsi méditant, le bouvier improvisé menait dans les sillons ses vaches, jeunes bêtes un peu vives, les modérait de la voix et leur donnait de fréquents repos pour les calmer. Environ à moitié de sa tâche, il venait d'arrêter son attelage à l'extrémité d'un sillon, le nez au fossé, et le laissait souffler, la main sur la corne d'une de ses bêtes, lorsque soudain, au bout de l'allée, il aperçut Minna qui se dirigeait vers le Désert au pas pressé de sa jument.

Sa résolution étant prise de ne plus penser à sa cousine, Daniel eût préféré de beaucoup ne pas la revoir. Et puis, pressentant ce qui allait advenir, il fut vivement contrarié. « Elle est folle! » se dit-il.

Arrivée à sa hauteur, Minna l'interpella familièrement de sa petite voix grêle :

— Hé! l'homme! votre monsieur est-il à la maison?

Et, tout à coup, l'ayant reconnu, elle s'écria :

— Dieu que vous êtes vilain, Daniel!... Et comme ce sale vêtement de paysan est bien celui qui vous sied le mieux!

— Je ne vous contredirai pas, ma cousine.

— Votre cousine! — fit-elle. — Je vous défends de m'appeler ainsi!

— Que vous le veuilliez ou non, vous l'êtes. Mais ne craignez rien, je n'en abuserai pas.

— Vous êtes un insolent!

— Voyons, Minna, voyons!... Vous n'êtes pas venue, sans doute, exprès pour me dire des sottises?

— Si! je suis justement venue pour vous dire que vous vous êtes conduit ce matin comme un rustre; que votre grossièreté est inqualifiable et que vous n'êtes qu'un pacant!

Ici la Grande voulut prendre la défense de son cher « petit »; mais, de la main, Daniel lui imposa silence.

— Là, là, doucement, Minna! — fit-il encore, pendant que la Sicarie grondait sourdement comme un chien fidèle.

— Non! non! Je dirai tout! C'était pour vous renvoyer moqué, humilié, que je désirais me faire voir à vous ainsi parée! Ah! ça vous étonne? Eh bien, ce que je vous aurais signifié chez moi, le voici : Je ne veux plus vous voir, ni ouïr parler de vous, ni avoir rien de vous! Tenez!...

Et elle lui jeta la bague au serpent, qui vint rebondir sur le tablier de cuir de Daniel et tomba par terre.

— Merci, — dit-il en la ramassant.

Cette tranquillité l'exaspéra.

— Et je veux que vous sachiez — continua-t-elle — que je vous méprise comme le dernier des humains!

Sur ces paroles, l'irascible Minna cravacha sa jument et partit au galop, en lançant à son cousin une dernière épithète qui pour elle résumait tout :

— Mauvais parpaillot!...

— Ha!... ha! — fit Daniel, commandant ses vaches pour commencer une autre raie.

— Tu as eu bien de la patience! — lui dit la Grande, encolérée.

— Que veux-tu? il faut bien en avoir avec les enfants et les têtes folles!

Une heure après, lorsque arriva, menant ses vaches, Mériol un peu rouge pour avoir chopiné avec le maréchal d'Échourgnac, Daniel terminait son travail. En voyant le maître qui tenait le manche de l'araire, le bonhomme s'arrêta, coup sec, à distance, étonné et honteux.

— Avance! avance! — lui cria sa femme, — avance, grand fainéant! Tu n'as pas vergogne d'obliger le monsieur à faire ton ouvrage?... Tu n'affanes pas le pain que tu manges!... Allons! approche! — dit-elle en saisissant l'aiguillon, — que je fasse tomber la poussière de ton sans-culotte!

— Non! pas de ça, ma Grande! — fit Daniel en reprenant l'aiguillon.

Enfin, après avoir été copieusement vespérisé par sa femme, le pauvre Mériol, sans répliquer un mot, emmena ses vaches à l'étable, et fit, apparemment, de sérieuses réflexions, car, au souper, après avoir ouvert son couteau, avant de manger, il tourna la tête vers Daniel et dit laconiquement :

— J'ai eu tort.

— Encore heureux que tu en conviennes! — s'écria la géante, alors debout devant le foyer, une poêle à la main.

— Faute avouée, faute pardonnée! — dit Daniel. — Pour ta punition, mon ami, tu vas manger d'une *eychirlèto* de pommes de terre que ta Grande nous a faite : tu verras que c'est bon.

EUGÈNE LE ROY

(*A suivre.*)

AVEC LE TOUR DE FRANCE

Dans le vestibule de notre confrère *l'Auto*, à la place où les quotidiens politiques accrochent une carte des Balkans ou du Maroc, un tableau contient six cartes de France juxtaposées : un tracé intérieur, qui va s'élargissant de la première à la sixième, rappelle celui qui, dans les atlas scolaires, nous montrait les agrandissements successifs du domaine royal depuis Robert Ier jusqu'en 1789 ; c'est l'itinéraire du Tour de France cycliste depuis 1903, année de sa création (3 000 kilomètres en six étapes), jusqu'en 1911 (circuit de 5 337 kilomètres en quinze étapes). Souvent j'avais croisé sur les chemins ou attendu dans quelque contrôle l'annuelle randonnée qui passionne, juillet durant, les riverains de ce ruban de route. J'ai obtenu, cette année, la faveur insigne d'en suivre de bout en bout quelques étapes, dans la limousine de *l'Auto* qui accompagne et surveille officiellement l'épreuve. J'ai vu de près un des drames les plus curieux du Théâtre sportif de la Nature.



— Rendez-vous demain matin, à trois heures, place de la Concorde, m'a dit M. Henri Desgrange.

Bien avant l'aube, la place est grouillante d'une foule d'abord éparpillée et indécise, qui bientôt s'agglomère sur

deux ou trois points : il s'agit de voir de près la voiture ornée de fanions jaunes qui va « faire le Tour » : il s'agit surtout d'admirer les cent dix coureurs inscrits, qui arrivent, un à un, pour répondre à l'appel de leur nom. Hier, on a poinçonné les bicyclettes : les pièces essentielles, aux termes du règlement, ne doivent pas être changées durant l'épreuve ; elles ont été entourées avec du cordonnet de douane plombé. Minces et légères, les bicyclettes sont surchargées de deux freins et de rayons de rechange ; le guidon emmitouflé dans des bandes de chatterton, pour le rendre plus moelleux aux mains, et alourdi d'une sacoche, elles ont l'aspect, de coursiers fins, mais robustes, lourdement équipés pour une longue route. Quant aux coureurs, leur tenue se réduit au minimum : un chandail brodé au nom de la maison qu'ils représentent, adorné brutalement d'un numéro sur calicot ; une très courte culotte laissant le genou libre ; un soupçon de chaussettes ; des souliers bas et souples ; une imperceptible casquette de toile. Sur la poitrine, une poche de sarigue offre, à portée de leur main, les instruments de réparation ; enroulés en huit autour des épaules, deux « tubes » ou « boyaux » de rechange. Tout cela compose une sorte d'uniforme, mais très varié de tons et d'arrangements personnels. Quelques snobs, escomptant le soleil, arborent de blancs couvre-nuque. Les prudents, craignant la pluie, ont jeté sur leurs épaules cette sorte de dalmatique en toile cirée qui fut tant à la mode l'an dernier. Et ces accoutrements, à cette heure matinale, sur la place la plus élégante du monde, donnent l'impression moins d'un départ de troupes que d'une expulsion de romanichels.

Une foule, bariolée elle aussi, de sportsmen démocratiques, petits employés, ouvriers, — çà et là quelques fêtards descendus de Montmartre, — acclame les coureurs à mesure qu'ils arrivent. On reconnaît, on se montre du doigt : le géant François Faber, ex-terrassier luxembourgeois, devenu par adoption « l'enfant de Colombes » et l'actuelle idole du public cycliste ; l'aristocratique Petit-Breton, Nantais que la légende a fait Argentin, le souple Lapize, le nerveux Garrigou, tous héros des Tours précédents, tous coureurs « groupés », c'est-à-dire courant par escouades de dix au compte de grandes maisons de cycles qui prennent à leurs frais les dépenses de

leur voyage, — quelque quarante ou cinquante mille francs par équipe. Puis viennent les « isolés », pour lesquels M. Desgrange trouva l'appellation dramatique de « déshérités » : coureurs indépendants, risquant l'affaire à leurs frais ou au compte d'un petit constructeur; une fois partis, ils n'ont pas un service de soigneurs officiels, ils doivent se débrouiller en véritables touristes, régler leurs dépenses eux-mêmes. Tout au plus peuvent-ils se syndiquer pour le transport économique de leurs valises d'étape en étape. Quelques-uns, venus de lointaines provinces, sont des vétérans du Tour. L'un d'eux, âgé de quarante ans, — vieillesse athlétique, — porte une ceinture chargée de dates, de 1903 à nos jours : ce sont ses états de services...



L'appel préliminaire est fait, malaisément, au milieu du public qui grossit. Après quoi, un cortège se forme : auto directoriale, voitures des constructeurs qui accompagneront la course pour surveiller, chacune, les coureurs des maisons rivales, et le flot déjà considérable des cyclistes amateurs qui sont venus assister au départ. Cette procession défile sur l'avenue des Champs-Élysées et l'avenue de Neuilly, jusqu'à l'île de la Grande-Jatte où a lieu le départ officiel. Là, un arrêt et le contrôle définitif : le café, où viennent signer les concurrents, est assiégé par un peuple de fanatiques, jeunes gens, enfants même, qui veulent voir de plus près leurs héros. Quand Faber fend de sa large carrure cette assistance, on voit des mains se tendre pour lui toucher les épaules, pour lui tâter les bras : « Salut, François! » Ainsi, jadis, le bon peuple de Paris aimait à interpeller et à frôler, à l'entrée des artistes, ses tragédiens ou ses grands comiques. Un enfant de dix ans, trop petit pour atteindre les épaules du géant de Colombes, se baisse et, d'une main pieuse, lui effleure le mollet. Tous ces Parigots ouvrent des yeux ravis sur ces demi-dieux qui vont faire tant de kilomètres et voir cette chose lointaine : la route... Bons enfants, les coureurs sourient, saluent en patois provincial ou en argot batignollais, tendent la main droite en proté-

geant de la gauche leur machine qui ne les quitte pas, prennent la dernière tasse de café ou de chocolat et s'occupent de « faucher » sur les tables, pour leur sacoche, les morceaux de sucre oubliés.

En selle pour la première étape : de Paris à Dunkerque, 345 kilomètres, 86 lieues en un tour de roue. Cette armée de cyclistes part en vitesse. Du plus glorieux des « groupés » jusqu'au plus humble des isolés, il semble que tous soient emportés par la même confiance, comme ces régiments dont chaque homme pensait avoir dans son sac son bâton de maréchal. Dès les premiers mètres, sous un ciel barbouillé et menaçant, chacun d'eux « met tous les gaz ». Mais bientôt, à travers les rues de cette banlieue parisienne, si peu faites pour le cyclisme, zébrées de rails, mal pavées, déshonorées par la poussière ou la boue, cette troupe compacte se disloque. Dès qu'apparaît un trottoir cyclable, les adroits s'en saisissent, s'échappent au premier virage aigu, poursuivis par le reste du lot qui, peu à peu, s'allonge « comme de la guimauve ». Une demi-heure ne s'est pas écoulée qu'une sélection s'est faite : en tête, deux ou trois sections commandées par des hommes très vites auxquels s'accrochent de bons suiveurs; au centre, quelques escouades d'hommes de second ordre; en queue, les prudents, les « toquards » et bientôt les accidentés : un pneu crève, une jante s'est brisée comme verre entre deux rails ou sur un angle de trottoir. Enfin la voiture « balai », chargée d'observer les traînards et surtout les malins (il y en a) qui seraient tentés d'emprunter le chemin de fer pour rejoindre les *leaders* au contrôle prochain.

L'étape est jalonnée de ces menues émotions : cent coureurs qui roulent en caravane à plus de trente à l'heure, avec l'âpre désir de se dépasser les uns les autres, c'est une suite ininterrompue d'incidents pittoresques. Un coureur saute en voltige, la clef déjà en main, au petit sifflement ironique, dernier soupir de son pneu; en une minute et demie, avec une précision d'horloger, cet accident est réparé sur lequel s'éterniserait l'honnête touriste. Voici les passages à niveau fermés, que l'on aborde à toute vitesse, avec un coup de frein sur les derniers centimètres, et tout le peloton escalade, les machines à bout de bras, parfois au nez et à la barbe d'un train qui

arrive; il faut bien gagner quelques centaines de mètres sur les retardataires; de temps en temps un coureur, arrêté par une grosse avarie, jante ou fourche brisées, met courageusement sa machine en bandoulière et s'achemine en courant vers le contrôle suivant où il pourra réparer, tandis que le peloton file plus vite encore, allégé d'une unité, sans même un regard vers le blessé.

L'auto directoriale, où je suis, ne quitte que rarement le peloton de tête : le beau et fin spectacle, pour qui a fait sérieusement de la bicyclette et peut sentir l'intérêt de cet effort musculo-mécanique, de voir, sur la grand'route d'Amiens, devenue enfin libre et régulière, les virtuoses de la « petite reine » pédaler avec toute leur énergie, en un rythme parfaitement isochrone dès le vingtième kilomètre! Quel Algérien humoriste et qui n'avait vu sans doute que des « pédards » définissait la bicyclette « un petit âne que l'on conduit par les oreilles en lui donnant des coups de pied?... » Entre les jambes des Faber ou des Garrigou, le mince instrument n'est plus qu'un élégant schéma géométrique, sur lequel se déploient intégralement les qualités du coureur : à voir ces cuisses musclées, mais souples et sans à-coup, et qui ne pèsent jamais sur la pédale remontante, ce jeu de la cheville bien articulée que les Anglais appellent l'*ankle play*, ce travail continu et sans heurts qui, sur un bon macadam, devient en quelque sorte aérien, on dirait que la bicyclette a été inventée comme un instrument de laboratoire, pour traduire aux yeux des dilettantes, avec une précision, j'allais dire algébrique, ce mélange de force et de souple vitesse qui fait l'athlète complet. Car il y a une beauté cycliste, encore que tant de bureaucrates maladroits ou de matrones obèses déshonorent sans vergogne ce sport de jeunes dieux!

Il y a même, en course, une sorte de beauté d'ensemble dans l'effort de tout un peloton. Voici la côte de Flixécourt, au sommet de laquelle nous attendent les populations de trois ou quatre villages et l'héroïque cacophonie d'une *Marseillaise* de campagne. L'un des coureurs a lâché son peloton : c'est justement ce Petit-Breton qui, en 1908, était le cycliste idéal. Surentraîné cette année, il pédale irrégulièrement, désunit son effort, tangue désespérément sur les bras : en style de routier,

il « a la rame ». Voici au contraire une douzaine de concurrents très frais qui gravissent ensemble cette forte côte; ces dos uniformément courbés et bombés, derrière lesquels on aperçoit à peine les têtes, ce balancement alternatif, mais sans secousses, des épaules et des bras qui tirent sur le guidon, font ressembler le peloton tout entier à une sorte de bête collective, à cette tortue faite de boucliers réunis, sous lesquels les Romains montaient à l'assaut, à quelque Tarasque qui escaladerait une montagne et dont toutes les écailles onduleraient solidairement. Aux descentes, dans la rapidité accrue et dégagée des lois de la pesanteur, toutes les jambes s'immobilisant soudain sur la roue libre, il semble que le peloton, plus fluide et plus homogène s'écoule de soi-même, comme un paquet d'eau sur une pente.



Mais les routiers cyclistes ne sont pas seulement des modèles de belle mécanique humaine, juchés sur de nettes épures d'acier. Ce sont de parfaits alambics, capables de recevoir d'énormes quantités de nourriture et de boisson et de les restituer intégralement en force et en vitesse. Les grognards de l'Empire remportaient des victoires avec leurs jambes : les compagnons du Tour gagnent plutôt les leurs avec leur estomac, leur foie, leurs pores, avec tous les organes qui assimilent et les émonctoires qui désintoxiquent. Quand nous arrivons à Clermont, premier contrôle volant — un contrôle où l'on pointe le passage des coureurs sans leur demander de signature, — il y a beau temps que les deux flacons de chaque sacoche sont vides et jetés. L'élégance consiste alors pour le coureur à saisir en pleine vitesse le bidon de fer-blanc, net comme un instrument de chimie, que lui tend, plein de crème de riz, un soigneur occupé à guetter son passage. Au bidon, est accroché un sac de papier qui contient une côtelette froide. Sans ralentir l'allure, en se lançant à toutes pédales à travers la foule, dans les rues aux pavés inégaux, aux virages moyenâgeux des chefs-lieux de canton, l'homme donnera deux coups de dent dans la noie, avalera quelques gorgées.

Mais ce ne sont là que bagatelles apéritives, en attendant le ravitaillement plus sérieux du contrôle « fixe ». Déjà, sur l'horizon un peu nettoyé, dans les délicates grisailles du ciel amiénois, voici la silhouette, translucide à la lumière matinale, de la cathédrale qui garde depuis des siècles son troupeau de maisons basses. Tout le long d'une avenue extérieure, jusqu'à une petite place où est installé le contrôle fixe, voici, maintenue par des barrages, la première foule urbaine que nous ayons rencontrée. Tandis que de braves agents provinciaux s'évertuent paternellement, des coups de clairon annoncent l'arrivée des premiers pelotons. Les coureurs n'ont plus figure humaine : enrobés de la tête aux pieds dans un amalgame de boue, de poussière et de transpiration, les chandails fripés, les culottes en écumoires grâce à l'émeri de la selle chargée de sable, ils sont attendus par trois messieurs très graves, assis derrière une table, semblables à des contrôleurs de théâtre, et qui leur montrent une vaste feuille, divisée en carrés, où ils doivent signer. Ruée indescriptible, « lutte au porte-plume », comme ils disent dans leur style de compétition ; il a même fallu des règlements sévères pour empêcher quelques-uns de signer avec un doigt trempé dans l'encrier. Car une seconde de gagnée peut permettre à un homme de lâcher son peloton : avance morale et considérable ! Aussitôt la signature donnée, le « groupé » avec des hurlements appelle, reconnait le buffet et les soigneurs de *sa* maison, se précipite sur une table chargée de victuailles et de boissons, tartelettes, fruits, gâteaux de riz, larges bols de limonade, de chocolat, de bouillon qu'il engloutit pêle-mêle, debout, avec une gloutonnerie de naufragé, les bras tremblants, les jarrets frémissants de l'effort accompli. Simultanément, au milieu de la surprise d'arrivées nouvelles, un soigneur lui passe sur la figure et sur les jambes une éponge d'écurie, tandis qu'un autre bourre la sacoche de nourritures, vérifie la machine, graisse la chaîne, extrait d'un panier d'osier un ou deux pneus de rechange tout neufs, semblables à des serpents roses, et les passe autour des épaules de son homme.

Un des *leaders* s'énerve, réclame telle nourriture, telle boisson qu'on n'a pas ici, pleure de rage, parle d'abandonner la course, de « laisser ça là... » en argot de sport. Finalement, il saute sur sa machine, écarte les curieux avec quelques inter-

jections sauvages et fuit à toute allure. Dans le public, les uns, hommes d'âge, bourgeois paisibles, mères de famille, se scandalisent de tant de poussière, de fatigue, de surmenage, et murmurent; d'autres, les jeunes, les sportifs, applaudissent à cette hâte, à cette héroïque malpropreté. Ainsi durent se hâter, saupoudrés de poussière et vernissés de boue, affolés de faim, de soif et de grand air, les estafettes qui, à grandes étapes, traversaient un pays et ne s'arrêtaient dans un relai que le temps d'y changer de cheval. Mais nos modernes ronds-de-cuirs, qui consentent à goûter un tel pittoresque dans le passé, à travers les récits et sur les estampes, s'en étonnent ici et ne le reconnaissent plus dans les courses sur route, parce qu'il a changé d'instrument et de mobile.



Nous voici de nouveau derrière le peloton de tête, meute infatigable qui abat régulièrement ses trente kilomètres à l'heure : sept lieues et demie à l'heure, messieurs les postillons de jadis! A mesure que la journée s'avance, de nouvelles sélections se font dans cette élite. L'étape, plutôt plate jusqu'ici, va se continuer par les vallonnements du Boulonnais : les muscles vites vont céder aux muscles opiniâtres; les accidents de route achèveront de décider la partie. Déjà nous apprenons par une auto que Petit-Breton, fatigué, a été renversé au sortir d'Amiens par un pochard et blessé : il abandonne la lutte. Faber, incommodé par des bidons trop gloutonnement avalés, a dû confier son angoisse au mystère des fossés et des buissons. Restent en tête quatre hommes, dont deux Belges, acharnés et rageurs, qui abattent les kilomètres comme leurs compatriotes moissonnent ou creusent la mine. Nous ne quittons plus le peloton sur lequel nos yeux s'hypnotisent jusqu'à la somnolence... La mer... Boulogne : un nouveau contrôle et une foule élégante... Puis, entre Wissant et Calais, près de ces falaises de Sangatte d'où s'envola Blériot, une montée redoutable, bordée de spectateurs. Tout en haut, ayant choisi un poste de dilettantes, trois gamins brandissent un drapeau tricolore en papier.

Calais : une interminable rue pavée sur laquelle nos hommes de tête, — ils ne sont plus que deux maintenant, le Français Garrigou et le Belge Masselis, — semblent accélérer leur train, « poussent comme des sourds, comme des voleurs » ou, pour employer la plus énergique formule des routiers, « en mettent *tant que ça peut* ». Que les grammairiens admirent en passant cette expression, devenue adverbiale et invariable (J'en ai mis *tant que ça peut...*) et qui rappelle l'énergie elliptique du ὡς τάχιστα grec. Enfin, voici l'étroit chemin de halage qui, en suivant un canal, va conduire les coureurs jusqu'à Dunkerque. Mais alors commence pour eux une dernière difficulté : les amateurs cyclistes, suiveurs bénévoles, qui d'ailleurs ne leur ont pas manqué jusqu'ici, deviennent légion sur les derniers kilomètres. Ce sont des jeunes gens du pays qui ambitionnent l'honneur de « coller » pendant quelques minutes derrière les rois de la route et d'arriver en même temps qu'eux au dernier contrôle. Risques perpétuels d'accrochage et de chute dont nous devons les défendre! Notre voiture serre de près ces importuns, les refoule discrètement sur le bas-côté de la route, quelquefois dans le fossé. Les coureurs eux-mêmes, sans ralentir, font leur police : d'un preste coup de main, avec une adresse de singes, ils cueillent et envoient dans les betteraves, voire dans le canal, les casquettes de ceux qui les approchent de trop près. De plus en plus fréquemment, sur les tout derniers kilomètres, ils jettent du combustible dans la machine musculaire qui fonctionne à grand feu depuis douze heures : le coureur plonge la main dans la sacoche, en retire un bidon, avale la suprême gorgée de limonade, de riz ou de champagne, puis jette à travers champs le bidon, parfois même la sacoche pour s'alléger de quelques grammes.

Enfin voici la bande d'arrivée, précédée un kilomètre à l'avance par un drapeau rouge. Un quart de la ville est là, mal contenu par des agents et des soldats aussi anxieux que la foule de voir les premiers. Nous avons devancé les deux vainqueurs pour assister à leur effort final. Les voici, dramatiquement annoncés par un clairon lointain : leurs dos se courbent, leurs lombes se bandent, leurs jambes, *après ces 350 kilomètres*, trouvent la force d'un *sprint* furieux, au bout duquel le Français gagne d'une roue.

Sur leur élan, ils entrent « comme dans du beurre » dans le public qui se referme sur eux, les acclame, les porte en triomphe, les mitraille de cent objectifs photographiques. Mais déjà les suivants arrivent et nous avons des surprises : le « grand François » a remonté de plusieurs places ; un Belge, qui était, il y a une heure, avec le peloton de tête, ne reparaît que très tard, vaincu par des crevaisons et par la fringale des derniers kilomètres.

L'arrivée ayant eu lieu à l'entrée de la ville, des pilotes conduisent un à un les coureurs vers le centre, dans les hôtels où ils feront étape. Il est cinq heures et demie : ceux qui ont déjà atteint Dunkerque sont des privilégiés ; ils auront pour se reposer toute cette soirée et la journée entière de demain. Mais jusqu'à deux heures du matin, le contrôle recevra les retardataires : les uns seront qualifiés pour l'étape suivante ; les autres, ayant dépassé le temps voulu qu'un règlement implacable fixe d'après le temps du premier, seront éliminés de l'épreuve. Et c'est un spectacle attendrissant pour des âmes de sportsmen que le désespoir de ces premiers vaincus, dont quelques-uns sont presque des enfants : ils ont « ramé » plus de la moitié de la nuit, sur des routes noires et traîtresses, sans public, sans encouragements, parfois sans nourriture, obligés de descendre aux carrefours pour repérer les affiches de direction, tout cela pour s'entendre dire qu'ils ont dépassé l'heure fatidique et que le contrôle est fermé sans appel... Les uns réclament âprement, alléguant des excuses ; d'autres, dans l'énervement de la fatigue, pleurent comme des soldats qui seraient partis pour une campagne glorieuse et qu'une blessure aurait arrêtés dès la première escarmouche.



Un jour de repos. La ville, qui n'avait encore jamais possédé les routiers du Tour (Roubaix était jusqu'ici le terme de la première étape), témoigne à leur égard d'une curiosité sympathique qui se traduit officiellement, à l'Hôtel de ville, par un apéritif d'honneur. En France, hélas ! avec les meilleures intentions, quelle étrange glorification de l'alcool au nom

du sport! Mais où sont les loyales « soupes » d'antan, faites de tranches de pain dans un bol de vin, qu'Orléans offrait aux soldats de Jeanne d'Arc, ces autres routiers?

Avant le jour, nous quittons Dunkerque pour les étapes de l'Est. Cérémonie rituelle de l'appel, aux portes de la ville. Les hommes, encore somnolents, muscles engourdis, y répondent militairement, avec ces plaisanteries qui, chez le Français surtout, sont un stimulant nécessaire et comme la pudeur de la fatigue. Le long et plat ruban des routes et des villes du Nord, dont ils connaissent les pavés, les obligera presque constamment au système de la file indienne, sur le bas-côté ou sur le trottoir cyclable. Les pelotons s'allongent indéfiniment. Sous le brouillard matinal, qui s'élève avec lenteur et se divise en couches horizontales, laiteuses comme des veines d'agate, dans le décor de ces grands arbres du Nord, aux troncs minces et dégingandés, cette interminable file de cyclistes courbés sur le guidon devient fantastique : les bicyclettes, vues de dos, sous leur profil le plus mince, semblent disparaître; il ne reste qu'une file de gnomes multicolores, aux jambes tricotantes et affolées, qui courent on ne sait vers quel sabbat...

Les villes défilent une à une, d'abord matinales et endormies : Cassel, farouchement plantée sur cet unique et paradoxal monticule des plaines du Nord, et dont les vieilles murailles guerrières sont blafardes aux premiers rayons du soleil; puis les villes industrielles, les foules d'ouvriers au parler rude et agressif, qui coupent d'acclamations, brutales comme des injures, le silence de notre randonnée, Hazebrouck, Lille, Douai, Cambrai. Des pavés, des pavés toujours, et une poussière charbonneuse qui, en s'amalgamant avec la transpiration des coureurs, leur donne l'air d'avoir été passés à la plombagine. Ensuite des paysages plus verts, des toits de fine et miroitante ardoise et des routes meilleures : Charleville, Sedan, Bazeilles, la maison des « dernières cartouches » qui, placée de biais sur le bord du chemin, accroche le regard de l'automobiliste le plus rapide. Des pelotons se sont reformés : les virtuoses, seuls ou par couples, tentent des « démarrages », tantôt insuffisamment rapides, et ils sont aussitôt rejoints par le reste du groupe, tantôt si

puissants qu'ils laissent les autres sur place et qu'on ne les revoit plus.

A Longwy, terme de la deuxième étape, une arrivée internationale, — un Français, un Belge et un Luxembourgeois, Garrigou, Masselis et Faber, — réjouit, comme un symbole de cordialité, cette ville à la triple frontière et, tandis que le haut Longwy reste solitaire et grave sous la carapace des murs de Vauban, Longwy-Bas, où des trains spéciaux ont amené plusieurs milliers d'étrangers, se livre pendant deux jours, en l'honneur du Tour, à une violente kermesse.

Cette ville à la fois militaire et industrielle, où les cheminées cependant ne sont point parvenues à détruire les arbres ni à asphyxier la nature, a tenu à accueillir nos routiers à la fois comme des amis et comme des soldats : les coureurs « isolés » ont reçu, le croirait-on, des billets de logement chez l'habitant. Cérémonie à l'Hôtel de Ville, banquets et discours ; un industriel-châtelain reçoit les coureurs dans son parc, à grands flots de champagne : c'est avec une sorte de délire patriotique que Longwy, pour la première fois ville d'étape du Tour, célèbre les grandes manœuvres du sport. Ah! le Nord et l'Est, quand ils s'y mettent!... Il faut la jeunesse et aussi la fatigue de nos hommes pour dormir dès cinq heures du soir, la veille du départ, avec un tel vacarme, qui durera toute la nuit, orgues de Barbarie, phonographes, cinémas installés sous nos fenêtres et qui nous donnent, à nous autres, d'étranges cauchemars où passent des légions de farfadets à bicyclette.



Aujourd'hui c'est le beau pays qui va de Longwy à Belfort en passant par Nancy, Épinal et ce Ballon d'Alsace, première grosse difficulté, on voudrait dire ballon d'essai de la résistance des vrais routiers cyclistes. Il est amusant de traverser, comme en temps de guerre, sans s'y arrêter, une ville telle que Nancy et d'apercevoir seulement d'un clin d'œil un coin de la place Stanislas. Foule considérable, ivre de curiosité, mal retenue par des fils de fer qui cassent. Une

arrivée en peloton si compact qu'il faut neutraliser le contrôle et obliger les coureurs à s'y arrêter pendant deux minutes, sous peine de voir la lutte au porte-plume dégénérer en pugilat. Nous regardons plus à loisir, la route passant par leur rue ou leur place principales, ces petites villes proprettes et intimes, Baccarat, Épinal, Remiremont, dont les maisons s'appuient sur des arcades comme, sur leurs béquilles, de bonnes vieilles affables et souriantes.

Voici le Ballon d'Alsace, sur la fin même de l'étape : peu de chose sans doute pour les orographes, — neuf kilomètres de montée à 8 ou 10 p. 100, — mais déjà, pour des cyclistes, un géant, une sorte de Dieu redoutable. Chacun l'attaque selon ses moyens et ses goûts : l'un à toute vitesse, avec les mêmes pignons de chaîne qui lui ont servi à rouler en palier, l'autre avec une méthodique lenteur, ayant pris soin, au pied de la côte, de démultiplier sa roue. Sous le soleil qui commence à taper dur, les coureurs se séparent peu à peu : les bons grimpeurs montent doucement, très droit, gardant un rythme jusque dans cet effort exceptionnel ; les hommes de vitesse appuient nerveusement sur les pédales, décrivent des lacets rageurs, perdent un peu de terrain à chacun des virages raides et labourés par les autos. Bientôt, nous voyons Lapize, trop multiplié, s'affaler sur le ventre, les bras en croix, près d'une source, en versant des larmes de rage. Faber, qui s'est échappé depuis Nancy et qui a fait cet effort de rouler seul, à trente à l'heure pendant plus de 200 kilomètres, doit être déjà de l'autre côté du Ballon. Le vieux Georget le gravit avec la régularité d'une fourmi escaladant un monticule. D'autres, en passant près de l'auto directoriale, la regardent avec des yeux de reproche, avec ce désespoir momentané de l'athlète qui se figure qu'on veut sa mort ; quelques-uns sont descendus de machine et terminent pédestrement ce calvaire.

Au sommet du Ballon, un modeste obélisque, l'un des premiers monuments de l'énergie sportive, perpétue le souvenir de ce René Pottier qui, mort depuis, le gravit triomphalement à une allure de record. Quelques coureurs trouvent encore la force de le saluer... Et la descente commence, en roue libre, impétueuse, folle, pour ces acrobates qui savent virer court, lâchent tout dans les lignes droites et atteignent ainsi soixante

à l'heure, alors que justement l'automobile est obligée à la prudence et à la lenteur. Cette fois, il ne faut plus espérer les précéder, ni même les suivre. Nous rencontrerons seulement Émile Georget qui, en pleine descente, a brisé sa jante, mis sa roue en accordéon et qui grince de rage, continuant cependant son chemin, la bicyclette sur l'épaule, pour aller réparer à Giromagny, à huit kilomètres de là.

Belfort et l'ordinaire brouhaha de l'arrivée. Les hommes, qui ont fait Dunkerque-Longwy, l'étape de la faim, et Longwy-Belfort, l'étape du Ballon d'Alsace, sont maintenant en pleine action : ils sont prêts pour les plus grands efforts du Tour, le Jura, les Alpes, le Galibier sauvage, la Crau caniculaire, les cols des Pyrénées, monstres effrayants dont les vétérans commencent à parler aux « bleus » qui les écoutent avec des yeux effarés.

GEORGES ROZET

(A suivre.)

LES JOURNÉES DE JUILLET[1]

Officier dans le 3e régiment d'infanterie de la Garde, j'ai dû prendre une part active aux cruelles journées des 27, 28, 29 juillet et suivantes. J'ai beaucoup vu et tout est encore présent à ma pensée. Je raconterai ce que nous avons souffert pendant ces jours de malheurs; je tâcherai surtout de prouver qu'ils méritaient plus la pitié que le blâme, ces soldats qui, lancés en enfants perdus dans les rues de Paris, se voyaient décimés à chaque pas, non par la mort glorieuse du champ de bataille, mais par la mort hideuse du guet-apens.

Tandis que notre armée préludait par des victoires partielles à la prise d'Alger et se voyait à la veille de détruire ce boulevard de la barbarie, une question de toute autre importance s'agitait en France. Le Roi, ayant vu dans l'adresse des députés une atteinte à sa prérogative royale, avait cassé la Chambre. Les ministres n'avaient pas reculé devant de nouvelles élections et, comptant sur la gloire de nos armes pour ramener les esprits, se berçaient de l'espoir chimérique que beaucoup de leurs candidats seraient élus. Or, quand on connut positivement à Paris le résultat des élections, quand on sut que la grande

1. Nous avons eu la bonne fortune de retrouver ce journal dans nos archives de famille. L'auteur, jeune officier de la Garde, prit une part active aux Journées de juillet 1830, puis quitta l'armée pour ne pas servir sous le fils de Philippe Égalité. — Les notes sont de la même main que le texte.

COMTE CARLOS D'ESCHEVANNES

majorité des députés appartenait à l'opposition et que les deux cent vingt et un signataires de l'adresse réprouvée avaient été renommés, toutes les têtes furent en fermentation, toutes les bouches murmurèrent les mots de coup d'État. Cependant, quelques jours s'étaient écoulés sans qu'aucune mesure extraordinaire vînt faire pressentir qu'il en fût sérieusement question. On commençait à croire que le ministère n'avait jamais eu un tel projet ou qu'il l'avait abandonné et l'on assurait que les lettres de convocation avaient été envoyées aux membres des deux Chambres, lorsque le 26 juillet au matin, on lut avec surprise dans le *Moniteur* les fatales ordonnances contresignées de tous les ministres présents, qui cassaient la Chambre des députés, changeaient le mode d'élection et convoquaient les collèges de nouvelle formation.

La consternation fut générale et si l'on en excepte un petit nombre d'individus qui voyaient dans le coup d'État le salut de la monarchie, personne ne se fit illusion sur les conséquences qu'entraînerait une mesure aussi intempestive. Dès le soir même, des rassemblements tumultueux se dirigent vers le ministère des Affaires étrangères, y cassent les vitres aux cris de « Vive la Charte », parcourent ensuite la rue de Rivoli, commettent les mêmes excès devant les appartements de madame la duchesse de Berry et devant le ministère des Finances; en ce dernier endroit, la garde, qui s'était mise sous les armes, est assaillie par une grêle de pierres; l'officier et plusieurs soldats du poste sont légèrement blessés. Les dégâts de la soirée se bornent à des carreaux brisés et la gendarmerie suffit pour dissiper les attroupements qui se séparent aux approches de la nuit, menaçant de revenir plus en force le lendemain.



Le 27, la matinée est calme, mais, sur les trois heures, le Palais-Royal et les rues adjacentes se remplissent d'une multitude innombrable d'ouvriers, munis pour la plupart de pieux et d'armes de toute espèce. Le poste d'honneur[1] du palais est

1. Fourni par le 3e régiment de la Garde.

insulté et se voit dans la nécessité de repousser les agresseurs ; mais ne voulant pas faire usage de ses armes, il était dans une position critique d'où le tira un renfort de quarante hommes qui arriva très à propos.

Les attroupements grossissant à vue d'œil, le maréchal duc de Raguse, chargé du commandement de Paris, envoie l'ordre aux troupes de la garnison de se mettre en mouvement et d'aller occuper les positions affectées à chaque corps. Le 3e régiment d'infanterie de la Garde[1] dont je faisais partie, alors de service à Paris, sort de l'École Militaire à cinq heures du soir et, après avoir fait une courte station sur la place Louis XV, va se placer sur le Carrousel où déjà étaient en bataille deux bataillons du 1er régiment de la Garde, le régiment de lanciers et un escadron de la gendarmerie d'élite.

Jusqu'à huit heures, nous ne bougeons pas ; les lanciers seulement font des patrouilles pour éclairer les environs des Tuileries ; mais à cette heure arrive l'ordre de se préparer à marcher. Le colonel, après une courte allocution à laquelle les soldats répondent par des cris de « Vive le Roi », fait charger les armes. Presque aussitôt, notre premier bataillon s'ébranle par pelotons de soixante hommes qui se succèdent rapidement dans les rues Saint-Honoré et Richelieu. Comme j'étais attaché aux voltigeurs du troisième bataillon qui formait une division à part, attendu que le reste du bataillon était de garde au quartier, je reste provisoirement à la réserve.

Bientôt nous entendons des feux de peloton qui paraissaient sortir de la rue Saint-Honoré ; ils se renouvellent plusieurs fois et s'éloignent ensuite[2]. Dire positivement qui a commencé l'attaque me serait difficile... Je n'ai à cet égard que des renseignements trop incomplets pour les reproduire ici.

Je dois l'avouer, le premier bruit de la fusillade fit sur moi un effet bien sensible. Mon cœur bondit de douleur à ce signal

1. Le 3e régiment était de service pour le 4e qui était en Normandie à cause des incendies qui dévastaient cette région.

2. Il paraît certain que le premier coup de feu tiré partit d'une fenêtre de la rue Saint-Honoré. On l'attribue à un Anglais nommé Fox qui fut tué de suite. Ces premiers coups engagèrent petit à petit une affaire générale. Ce dont je suis moralement sûr, c'est que les officiers n'auront eu recours aux feux de peloton qu'à la dernière extrémité et après avoir essuyé plusieurs fois le feu des insurgés.

de la guerre civile, et toutes les horreurs qu'elle allait enfanter se déroulèrent à mes yeux avec la célérité de l'éclair : une larme vint sillonner ma joue; je l'essuyai soudain et me tournant vers le drapeau qui reçut mes serments, je lui jurai de nouveau de ne l'abandonner jamais et de remplir en loyal soldat tous les devoirs qui allaient m'être imposés. Plus calme alors, je fus me joindre à quelques-uns de mes camarades qui, réunis devant le front du bataillon, se communiquaient les impressions sinistres que faisaient naître en eux les événements. Tout à coup s'élance au milieu du groupe un forcené armé d'un gros marteau de serrurier; ce furieux, par un mouvement aussi rapide que la pensée, en assène un coup sur la tête d'un des officiers, le renverse baigné dans son sang, puis se précipite sur un autre qui aurait été infailliblement sa victime, s'il ne l'eût désarmé d'un coup de sabre; les voltigeurs, sans qu'il nous soit possible de les en empêcher, lui donnèrent plusieurs coups de baïonnette.

Vers les neuf heures la compagnie de voltigeurs reçoit l'ordre d'aller dégager le poste de gendarmerie placé près de la Bourse; nous nous y rendons au pas de course en passant par la rue Sainte-Anne et la rue Neuve-Saint-Augustin; partout les réverbères sont brisés, l'obscurité la plus profonde existe, les maisons sont fermées; le silence qui règne sur notre passage n'est interrompu que par les cris qui viennent des rues voisines et par le bruit qu'occasionne l'enfoncement des boutiques d'armuriers. Nous arrivons sur la place de la Bourse qui est évacuée à notre approche et, voyant les groupes dissipés, nous revenons par le même chemin reprendre notre position sur le Carrousel. A peine étions-nous de retour que nous apercevons une grande lueur qui dénotait une incendie. Nous apprîmes plus tard que le feu avait été mis au corps de garde de la Bourse aussitôt notre départ.

Vers les onze heures, le peuple se décide à évacuer les environs du Palais Royal; en se retirant, il brise les réverbères des rues qu'il parcourt: la rue Saint-Honoré est plongée tout à coup dans le silence et l'obscurité. Un piquet de cent hommes reste sur la place du palais pour veiller à la garde de soixante individus arrêtés et déposés au poste de la gendarmerie; tous les détachements rentrent au Carrousel et le maréchal renvoie

les régiments à leurs quartiers respectifs. Pourquoi nous fit-on retirer? Voilà ce qui est incompréhensible, inexplicable, voilà de toutes les fautes qui furent commises la plus déplorable par ses résultats. En effet, tandis que nous passons paisiblement la nuit dans nos casernes, l'insurrection profite du répit qu'on lui donne pour s'organiser régulièrement. La mollesse de l'autorité n'échappe pas à quelques hommes ambitieux qui voient dans les circonstances le marchepied de leur fortune. Ils se mettent à la tête du mouvement, ils en dirigent les opérations; par leurs soins, des armes et des munitions sont distribuées, des barricades sont élevées et des drapeaux tricolores flottent sur les monuments publics : ce n'est déjà plus une émeute, c'est une révolution.



Le 28, au moment même où les soldats se disposaient à prendre leur premier repas, environ sur les neuf heures, le régiment reçoit l'ordre de se porter de suite sur le Carrousel. Nous y arrivons en même temps que l'artillerie et les autres troupes de la Garde. Nous reprenons nos positions de la veille.

Peu de temps après notre arrivée, on vient nous dire que le général La Fayette était à la tête d'un nombre considérable de gardes nationaux qui se réunissaient sur la place de la Bastille. Je crois que c'est à peu près en ce moment que le bruit courut dans les rangs que Paris venait d'être mis en état de siège; mais rien d'officiel ne nous fut communiqué à cet égard. Peut-être le colonel en était-il instruit.

A dix heures, le maréchal fait donner l'ordre à notre colonel d'envoyer une reconnaissance au quai des Célestins pour s'assurer si le 15e léger y est établi. Un lieutenant part avec dix-huit hommes, parvient jusqu'au pont Notre-Dame sans être inquiété, rencontre à l'entrée du quai Le Pelletier sept ou huit individus, armés de fusils, crie « qui vive! » et, après avoir reçu pour réponse qu'ils sont là pour la sûreté publique, continue son chemin. Arrivé à la Grève, il se trouve en face d'un attroupement nombreux qui se précipite au-devant de lui et ne s'arrête qu'à douze pas de distance. Presque tous ceux qui fai-

saient partie de cet attroupement paraissaient appartenir à la classe du peuple ; ils étaient pour la plupart munis d'armes à feu. Celui qui les commandait avait les bras nus et les manches retroussées et brandissait à la main un grand sabre. Il s'avance vers le détachement, l'insulte par des propos outrageants et propose à l'officier de se mesurer avec lui. Au même instant des coups de fusils sont tirés sur les soldats qui ripostent sans attendre l'ordre de leur chef. Un feu roulant s'engage entre les deux partis ; le lieutenant est obligé de battre en retraite, de céder à la force après avoir vu tomber plusieurs de ses hommes et avoir reçu lui-même trois blessures.

Sur ces entrefaites, notre premier bataillon, escorté par un peloton de lanciers, se rendait par les quais à la place du Palais de Justice qu'il devait reconnaître. Le commandant, entendant la fusillade, fait hâter le pas à sa troupe : il rencontre au delà du Pont-Neuf le détachement qui effectuait sa retraite ; il le rallie et, après avoir interrogé le lieutenant sur ce qui lui est arrivé, il se porte en avant et ne s'arrête qu'au pont Notre-Dame sur lequel il stationne. Au bout de quelques minutes employées à tirailler avec les gens de la Grève, le chef de bataillon, voyant qu'il ne pouvait attendre aucun résultat de ces petites escarmouches, se rend au Palais de Justice et, le voyant occupé par un bataillon de la ligne, revient au Carrousel en passant par le quai des Orfèvres et le Pont-Neuf. A son arrivée, il fait son rapport au maréchal qui ordonne au général Talon de prendre avec lui le bataillon qui venait de rentrer, d'y joindre deux pièces d'artillerie et un peloton de lanciers et d'aller s'emparer de la place de l'Hôtel-de-Ville. La colonne se met en marche, l'infanterie en tête, suit la rive droite de la Seine, jusqu'au Pont-Neuf, le traverse, longe le quai de l'École, le Marché aux Fleurs et va se former en bataille sur le quai de la Cité. Les pièces de canon sont mises en batterie sur le pont Notre-Dame. En ce moment des masses précédées de tambours remontaient la rue des Arcis et la rue Planche-Mibray et s'avançaient avec résolution vers le pont. Un officier se porta à leur rencontre et les engagea au nom du ciel à se retirer et à ne pas se faire foudroyer par l'artillerie. La colonne changea alors de direction et se prolongea sur le quai Le Pelletier ; en défilant, les insurgés firent des décharges sur les soldats qui ripostèrent. Des coups de fusil ayant été tirés

de quelques fenêtres du quai, le canon joua et enfonça la devanture d'une maison. Le général voyant l'affaire complètement engagée lança la troupe au pas de charge par le pont Notre-Dame, tandis qu'une division faisait diversion par le pont de fil de fer. Les troupes débouchèrent presqu'en même temps sur la Grève, la balayèrent en un clin d'œil et y prirent aussitôt position. C'est à tort qu'on a prétendu que l'Hôtel de Ville avait été pris et repris trois fois : il ne l'a été qu'une seule fois par le premier bataillon du 3e régiment de la Garde, qui ne l'a abandonné que dans la nuit, sur les ordres du maréchal, pour venir reprendre son rang sur le Carrousel.

La place de l'Hôtel-de-Ville est sans contredit l'endroit où l'on s'est battu le plus chaudement ; c'est aussi le lieu où le sang a coulé en plus grande abondance. N'appartenant pas au premier bataillon, il me serait impossible de rendre un compte circonstancié de ce qui s'y est passé. Seulement j'ai su depuis, par mes camarades, que nous y avions perdu du monde et que deux lieutenants y avaient été tués. Un bataillon suisse qui était venu renforcer le nôtre fit aussi des pertes ; mais, en définitive, elles sont loin d'être aussi considérables que les journaux l'ont annoncé. Quant au bataillon du 50e qui vint se joindre aux troupes de l'Hôtel de Ville, il ne dut perdre personne car il se tint constamment dans une neutralité incompréhensible au milieu d'une action si vive.

Vers les onze heures, les 2e et 3e bataillons quittent le Carrousel ayant à leur tête le général X... et le colonel et suivis par deux pièces d'artillerie. Quinze gendarmes d'élite formaient l'arrière-garde. Nous prenons la rue Saint-Nicaise, traversons la place du Palais-Royal, occupée par de forts détachements de la Garde[1], remontons la rue Saint-Honoré

1. L'un de ces détachements appartenant au 3e régiment de la Garde fut envoyé dans la soirée pour occuper la Banque. Cinquante hommes seulement sur quatre-vingts qu'ils étaient s'y rendirent. Le reste eut peur des coups de fusil qu'on tirait des fenêtres et prit la fuite. Ce détachement resta trois jours pour ainsi dire prisonnier et privé de communication avec l'extérieur. Les chefs de la Banque, après l'abandon de Paris par la Garde, craignant que la vue d'uniformes ne fût pour le peuple un prétexte d'envahir l'établissement et peut-être de le piller, engagèrent le commandant à simuler une sortie et à se retirer avec son monde dans la grande galerie du Conseil. Le jeudi soir, un aide de camp du général Gérard vint pour parlementer et il fut convenu qu'il irait demander que le détachement fût conduit par un

jusqu'à la Halle aux draps et entrons par la rue de la Lingerie sur le marché des Innocents. Les rues que nous suivions étaient désertes et dépavées en plusieurs endroits; les rues voisines étaient pleines d'une populace dégoûtante qui s'éloignait à notre approche. De temps en temps, des coups de feu étaient tirés de loin sur notre arrière-garde.

Arrivés près de la Fontaine des Innocents, nous trouvons cinq ou six gardes nationaux gardant un drapeau tricolore planté sur le dôme de l'édifice. Le général après les avoir fait désarmer les renvoie chez eux. Pendant ce désarmement qui dura quelques minutes, le deuxième bataillon et deux compagnies du troisième étaient entrés par un changement de direction à gauche dans la rue Saint-Denis et s'y prolongeaient sur les ordres du général. Le chef du troisième bataillon fit arrêter le reste de la colonne. Je n'ai jamais pu comprendre le but de cette manœuvre; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle annula les effets de l'artillerie qui, restée avec nous dans un carré étroit, ne fut d'aucune utilité et aurait pu au contraire faciliter au deuxième bataillon les moyens de suivre les boulevards au lieu de remonter le faubourg Saint-Denis et de ne rentrer dans Paris qu'après avoir passé par Clichy, le bois de Boulogne et la plaine de Grenelle.

Ce bataillon, dans sa promenade de la rue Saint-Denis, eut à soutenir un combat opiniâtre pour enlever les barricades établies de distance en distance. On faisait feu sur lui de presque toutes les maisons; les boutiques des marchands de vin, particulièrement, étaient autant de bastilles d'où les insurgés pouvaient presque sans danger assaillir la troupe.

Notre colonel fut blessé mortellement près de l'église Saint-Leu; malgré des souffrances inouïes, il ne voulut jamais se retirer et fut porté sur un brancard par huit grenadiers: il se trouvait mal à chaque instant. Un lieutenant de voltigeurs atteint d'un coup mortel fut déposé dans un cabaret du boule-

bataillon de ligne jusqu'au point d'où il pourrait rejoindre le plus facilement les troupes royales. Cette mesure n'eut pas lieu, car l'aide de camp ne revint pas et le vendredi soir il fut arrêté entre les chefs de la Banque et les officiers du détachement qu'il serait donné aux soldats dix jours de solde et des habits bourgeois en échange des leurs et qu'ils sortiraient le lendemain, jour de grande recette, comme aides des garçons de banque. Ce qui fut exécuté et chacun s'en fut ensuite où il voulut.

vard Saint-Denis et massacré, a-t-on dit depuis, après le départ du bataillon. Le faîte de la porte Saint-Denis était couronné de tirailleurs : on y fit monter un caporal et quatre grenadiers. Après avoir fait déblayer l'escalier encombré de pavés jusqu'au premier étage, on n'y trouva qu'une douzaine de misérables dans un état complet d'ivresse, qui demandèrent la vie à genoux : elle leur fut accordée peut-être avec trop de générosité.

Quant à nous qui faisions partie de la colonne arrêtée, à peine sommes-nous installés autour de la Fontaine des Innocents que toutes les rues adjacentes se garnissent de barricades et que la fusillade s'engage à chaque ouverture de la place entre les tirailleurs des deux partis ; les pelotons qui ne sont pas employés ainsi que le détachement de cavalerie sont en bataille sur la place ; l'artillerie est adossée à la Fontaine : nos voltigeurs pour contrebalancer l'effet de la barricade se logent dans les baraques des marchands et paralysent ainsi le feu des assaillants. Il n'en est pas de même de la réserve qui, massée à découvert, offre aux coups lointains un but plus certain. Les gendarmes sont surtout fort maltraités : cinq sont blessés plus ou moins grièvement.

La Cour Batave et la rue Aubry-le-Boucher étaient les points d'où partaient les feux les plus nourris et les plus meurtriers : mais là comme partout ailleurs, je n'ai vu dans cette journée que des gens en guenilles et quelques individus vêtus de vieux habits de gardes nationaux ; tous se battaient avec une bravoure étonnante ; je n'en puis dire autant de ceux qu'à bon droit on pourrait qualifier d'assassins et qui, cachés derrière des jalousies, tiraient sur les officiers avec des fusils à vent.

Une ambulance, improvisée par deux chirurgiens du régiment qui marchaient avec nous, fut d'une grande utilité pour nos blessés et la fontaine d'un grand secours pour le pansement et pour apaiser la soif des soldats[1]. Sur les cinq heures, le feu se ralentit de notre côté ; nous manquons de

1. Une marchande de légumes, que les coups de fusil avaient empêchée de regagner son logis, était restée sur le marché. Pendant tout le temps que nos soldats se battirent, elle ne fut occupée qu'à leur porter de l'eau qu'elle puisait à la Fontaine. Le sifflement des balles ne l'arrêtait pas. Ayant eu recours à sa complaisance je voulus lui faire accepter quelque monnaie : elle refusa.

munitions et sommes obligés de prendre les cartouches du peloton du drapeau. Notre position commençait à être très épineuse, les communications étant coupées de toutes parts, lorsque l'aide de camp du général se fit donner des effets bourgeois par un habitant de la place et parvint à l'aide de ce travestissement jusqu'à l'état-major; il ramena avec lui une portion de la garde des Tuileries et fut bientôt suivi par un bataillon suisse. Aussitôt leur arrivée, nous entrons au pas de charge dans la rue Saint-Denis. Rien ne résiste à la violence du choc et les barricades sont enlevées malgré une pluie de projectiles lancés sur nous du haut des toits. La mêlée devient terrible; le cri des blessés, le bruit des caissons, le feu nourri des Suisses jettent une terreur panique parmi nos adversaires : ils se sauvent dans toutes les directions et nous laissent le champ libre. Nous arrivons pêle-mêle sur les quais, artillerie [1], cavalerie, infanterie, tant le mouvement avait été rapide. Là, l'ordre se rétablit dans les rangs et nous nous formons en bataille près du pont des Arts après avoir traversé le 15e léger qui se trouvait, je ne sais pourquoi, en inaction à hauteur du Pont-Neuf. Les deux pièces de canon sont de suite braquées en face du palais de l'Institut; les Suisses se placent à la droite de la batterie et nous à sa gauche.

Jouissant d'un instant de tranquillité, nous en profitons pour faire transporter à l'hôpital les blessés que l'artillerie avait ramenés sur ses caissons et pour envoyer chercher des cartouches à l'état-major. A peine sont-elles arrivées que nous sommes attaqués par des tirailleurs embusqués de l'autre côté de la Seine et dans les bateaux de bains; plusieurs d'entre eux s'étaient glissés dans une chambre obscure, placée sur le pont et commençaient à nous incommoder. Un coup de canon à boulet suffit pour faire sauter ce frêle abri [2]. Il fut appuyé sur

1. Les pièces de canon et les caissons lancés au grand galop passèrent par-dessus les barricades sans éprouver le moindre obstacle. Si je ne l'avais pas vu, je n'aurais jamais pu le croire.

2. Ces deux coups de canon sont les seuls qui aient été tirés sur les divers points où je me suis trouvé. Il est bon de dire que le commandant de la batterie avant d'ordonner qu'on mît le feu aux pièces, laissa tout le temps d'évacuer la position. Le boulet, après avoir culbuté la chambre obscure fut se loger dans la façade du palais de l'Institut. Tous les Parisiens ont pu voir le trou qu'il avait fait. A combien de commentaires n'aura-t-il pas donné lieu!

le champ d'un coup de mitraille qui dispersa ceux qui étaient sur le quai près de l'Institut. Cet engagement de tirailleurs dura jusqu'à la nuit sans causer de grands dommages; nos soldats même, hors une petite réserve, étaient couchés sur le trottoir et se reposaient; le son du tocsin, le bruit de la fusillade et parfois celui du canon, qu'on entendait dans la direction de la Grève, annonçaient assez que le combat y était toujours aussi vif.

A la nuit, quelques hommes mal vêtus, armés de fusils de chasse, comptant sur l'obscurité pour pouvoir s'échapper, vinrent tirer sur nous à bout portant; quelques-uns furent tués, d'autres furent arrêtés et conduits à l'état-major. Tous, suivant la leçon qu'on leur avait faite, étaient de malheureux ouvriers sans pain, sans ouvrage, pères de six enfants. D'où leur venait donc la pièce de vingt francs qu'ils avaient dans la poche? Voilà ce qu'aucun ne pouvait expliquer.

Onze heures et demie venaient de sonner. Le feu avait cessé partout. Un calme imposant avait succédé au vacarme infernal de la journée. Notre commandant, ne recevant point d'ordre et présumant que nous passerions la nuit sur les lieux où nous étions, venait de nous établir militairement; un peloton était resté sous les armes et des sentinelles avancées s'étendaient le long du parapet jusque vers le Pont-Neuf. Le reste du bataillon sommeillait ou se reposait. Tout à coup les « qui vive! » réitérés de nos factionnaires donnent l'alerte. Nous prenons les armes; une colonne s'avançait en silence sur les quais. Le général Quensonnas l'envoie reconnaître; c'était la troupe qui s'était battue toute la journée sur la place de l'Hôtel-de-Ville et qui venait de l'évacuer d'après l'ordre du maréchal. Elle ramenait avec elle ses blessés et se dirigeait vers le Carrousel; nous suivons le mouvement; les Suisses entrent dans le Louvre.

A notre arrivée sur le Carrousel, les blessés sont portés à la galerie de la Chapelle dans laquelle on forme de suite une ambulance. Il était minuit et, comme je l'ai dit, le soldat était sorti à jeun du quartier; il n'avait pas d'argent pour se procurer des vivres et d'ailleurs qu'aurait-il pu trouver à pareille heure? Les distributions qu'on comptait faire à l'état-major n'auraient pas été suffisantes. Le chef de bataillon, que

l'absence des deux colonels[1] avait investi du commandement du régiment, demanda et obtint la permission de l'emmener pour deux heures à l'École Militaire où il savait qu'on aurait au moins la soupe et les provisions du matin. Nous y arrivons à minuit et demi : je profite de cette circonstance pour aller à mon logement prendre de l'argent et mettre un peu d'ordre dans mes affaires, car je tenais d'un officier d'état-major que probablement nous quitterions Paris le lendemain. Je rentrai au quartier avant le jour et trouvai dans la cour un grand nombre d'officiers qui s'entretenaient des événements. On se cherchait mutuellement, on s'appelait, on s'interrogeait. Nous avions été si disséminés que nous avions besoin d'apprendre les uns des autres ce que nous avions vu, ce que nous avions fait. Nous nous embrassions en confondant nos larmes provoquées par la mort de trois de nos camarades et la blessure de notre digne colonel, qui avait montré dans ses souffrances un courage héroïque et n'avait voulu être porté à l'hôpital qu'après la rentrée de la colonne qu'il commandait.



Le 29, vers quatre heures du matin, nous quittons l'École Militaire pour n'y plus rentrer. On sonnait le tocsin dans plusieurs quartiers, mais aucun coup de fusil ne se faisait encore entendre ; le faubourg Saint-Germain était tranquille ; nous nous rendons aux Tuileries. On avait déjà fait un mouvement et les troupes qui avaient passé la nuit au bivouac sur le Carrousel étaient en train de se former en bataille sur les terrasses du jardin où nous prenons place nous-mêmes. On fait occuper par des voltigeurs les balcons de la rue de Castiglione ainsi que les étages de quelques maisons de la rue de l'Échelle, de la rue Valois, etc. La cavalerie s'établit dans les différents carrés des Champs-Élysées ; une heure après, l'infanterie fait un nouveau mouvement et la plus grande partie se porte sur la place Louis XV. Longtemps les armes y restent aux faisceaux ; seulement des tirailleurs du 15e léger placés

1. Le colonel était blessé mortellement et le lieutenant-colonel de service à Saint-Cloud.

sur des quais près du pont Louis XVI échangent quelques coups de fusil avec des insurgés[1] postés sur l'escalier de la Chambre des députés et sur la terrasse du jardin. Leur nombre s'étant considérablement augmenté, l'ordre arrive au régiment d'envoyer un détachement pour les repousser et reprendre le Palais-Bourbon. Le demi-bataillon de gauche du troisième bataillon, dont je faisais partie, est désigné. Nous partons sous le commandement du capitaine de voltigeurs, traversons le pont au pas de course et refoulons tout ce qui se montre devant nous. En arrivant sur la place du Palais-Bourbon, quatre voltigeurs tombent blessés grièvement par le feu des fuyards. Nous plaçons des tirailleurs à l'entrée de chaque rue et la réserve se retranche sous les galeries latérales du Palais.

Il est bon de placer ici un exemple qui prouvera combien sont justes les éloges outrés donnés par certains journaux aux hommes de la grande semaine. Un officier, chargé du soin de défendre les approches de la rue Saint-Dominique, était adossé contre l'angle de la maison du marchand de vins du coin; la fenêtre de la boutique, quoiqu'ouverte avait ses persiennes abattues. Un individu à la croisée d'un étage supérieur engage la conversation avec l'officier et l'assure que la maison ne renferme personne d'offensif. Pendant qu'il lui tenait ce langage, le lieutenant entend charger des fusils derrière la jalousie et n'a que le temps de se jeter de côté pour éviter d'être atteint. Le cabaret était plein de gens armés comme nous l'avons su après par le concierge du Palais. Si nous avions fait faire le siège de cette maison, aurions-nous donc été si coupables! Environ vers une heure, on vient nous dire de la part du maréchal de suspendre le feu par suite d'un armistice; ce qui s'exécute sur le champ de notre côté et pas de l'autre.

Pour mettre nos soldats à l'abri des coups de fusil qu'on continuait à tirer sur eux malgré leur inaction, le capitaine qui

1. Ces individus dirigeaient particulièrement leurs feux sur les dragons de la Garde qui, arrivés à marche forcée de Fontainebleau, avaient mis pied à terre dans les Champs-Élysées et conduisaient leurs chevaux à la rivière pour les rafraichir et les nettoyer. Je crois que c'est sur le rapport du colonel de ce régiment que l'ordre nous fut donné de prendre les armes. Je crois me rappeler aussi que c'est à ce même instant que les ministres passèrent sur la place Louis-XV pour aller à Saint-Cloud. Il était environ dix heures.

nous commandait les fait entrer dans la cour de la Chambre des députés où les gens du Palais-Bourbon viennent aussitôt leur apporter des rafraîchissements. Les blessés sont transportés dans les appartements.

A deux heures, une compagnie de grenadiers du 50e qui avait fait sa jonction avec nous retourne à son régiment. Je crois qu'elle avait eu une mission sur l'esplanade des Invalides et qu'elle était arrivée dans la cour où nous étions par le jardin du Palais. Je ne lui ai vu prendre aucune part à ce qui se passait. Peu de temps après, nous recevons aussi l'ordre de rejoindre le gros de la troupe qui s'ébranlait et se dirigeait vers la barrière de l'Étoile. Lorsque nous arrivâmes sur la place Louis XV, tout était déjà dans le plus grand désordre, chacun se retirait sans conserver ses rangs : généraux, officiers et soldats étaient confondus. Des rues transversières et de plusieurs maisons éloignées, on tirait sur la masse; on entendait battre la charge dans le faubourg du Roule, comme si une armée nombreuse nous poursuivait, et pourtant, à chaque extrémité des rues, on n'apercevait que quelques tirailleurs embusqués derrière des barricades.

Ce fut en cet instant que j'aperçus pour la première fois le duc de Raguse : il paraissait soucieux et gagnait la barrière au pas de son cheval. Un nombreux état-major le suivait. Je ne compris rien à ce que je voyais; je ne pouvais m'imaginer qu'il fût question d'une retraite et pourtant, rien ne ressemblait plus à une déroute [1]. J'interrogeai quelques officiers d'état-major; ils ignoraient comme moi ce qu'on comptait faire de nous. Notre détachement ne put rejoindre le régiment qu'à l'entrée de la route de Neuilly. Pendant la courte halte que je fis alors, j'appris que le Louvre et les Tuileries avaient été abandonnés et que les insurgés s'en étaient emparés presque sans coup férir [2].

1. Au milieu des Champs-Élysées une pièce de canon fut abandonnée sans doute à cause d'une roue cassée; elle aura pu orner le triomphe des Parisiens.

2. Le trait suivant que j'ai entendu citer à un capitaine du 1er régiment de la Garde prouvera que le siège des Tuileries et du Louvre n'a dû coûter ni beaucoup de temps ni beaucoup de peine aux assaillants. Voilà à peu près ses expressions : « J'étais avec ma compagnie dans une maison de la rue de l'Échelle, lorsque j'appris qu'on abandonnait les Tuileries, je voulus

Nous ne tardâmes pas à prendre le chemin de Saint-Cloud; il n'y avait aucun ordre dans la marche; les régiments étaient confondus et cheminaient à la même hauteur. A la porte de Boulogne, nous rencontrâmes le duc d'Angoulême [1], qui traversa nos rangs et fut salué par de nombreux « Vive le Roi! » ce qui nous donna à penser que si le matin le Roi, comme on l'avait annoncé, était venu se placer dans son palais, au milieu de sa Garde, il lui aurait été facile de faire accepter la proposition du rappel des ordonnances qu'il fit le lendemain et qu'on refusa.

Je crois que c'est dans le bois de Boulogne que la division restée pour la défense de l'École Militaire nous rejoignit. Elle avait soutenu le siège aussi longtemps que possible; elle fut enfin obligée de quitter la place et de la laisser au pouvoir des assiégeants. Le matériel de l'École fut pillé, brisé, saccagé; les effets des soldats, les lits et les fournitures militaires furent enlevés [2]. Les vandales ne respectèrent rien : ils prirent jusqu'aux livres de comptabilité qui étaient dans les bureaux du quartier-maître.

A notre arrivée à Saint-Cloud [3], les bivouacs s'établissent dans le parc près de la rivière; à peine notre régiment est-il installé qu'il reçoit l'ordre de se rendre à Sèvres et d'y prendre position près du pont. Nous trouvons à la grille du parc les jeunes élèves de l'École Militaire avec leurs pièces; ils étaient

rejoindre la colonne en passant par le château; en entrant dans la cour, j'aperçus des gens armés qui paraissaient s'être introduits par le guichet du pavillon de Flore. Ils tiraillaient contre les fenêtres où on n'apercevait personne; je marchai franchement sur eux et les mis en fuite. Alors j'envoyai un sous-officier dans le jardin pour prévenir de ce qui se passait. Le sous-officier revint aussitôt me dire qu'on évacuait le jardin. Ce qui me convainquit que tout autre motif que la nécessité avait amené la retraite; je gagnai donc promptement les Champs-Élysées où je retrouvai mon régiment. »

1. Les gardes du corps qui précédaient le duc d'Angoulême en passant devant nous répétaient sans cesse ces mots : « Le Dauphin, Roi, Messieurs ».

2. Quelques pillards avaient pris et endossé les habits des musiciens qu'ils avaient trouvé dans leur chambre. En s'en retournant par la rue Saint-Dominique, ils furent pris pour des soldats de la Garde et on leur tira plusieurs coups de fusil malgré les signes d'intelligence qu'ils ne cessaient de faire.

3. A Saint-Cloud, le maréchal fut fort malmené par le Dauphin qui lui retira son épée. Le Roi la lui rendit peu de temps après.

animés du meilleur esprit et se faisaient remarquer par l'exactitude avec laquelle ils se tenaient à leur poste. Le génie de la Garde qui nous avait suivi est échelonné sur la route de Versailles. La nuit n'est troublée par aucun événement extraordinaire. Nos avant-postes sont au delà du pont et sur les bords de la Seine. Une batterie d'artillerie de la Garde est sur le pont même; mais les communications ne sont pas interceptées et passe qui veut.



Aussi, le lendemain 30, dès la pointe du jour, beaucoup d'individus venant de Paris se faufilent parmi nos soldats et cherchent à les embaucher. Aucun n'ose encore quitter les rangs. Couchés nonchalamment sur l'herbe, ils attendent qu'on leur distribue des vivres.

Une partie de la journée se passe ainsi. A trois heures, une corvée est commandée pour aller à Saint-Cloud chercher des provisions; mais il n'y avait déjà plus que du vin; il fallut attendre que le pain fût cuit, et la viande fut remboursée sur le pied de cinq sols par homme. Au retour de la corvée, les soldats, se voyant dans l'impossibilité de faire la soupe, se ruent dans les cabarets de Sèvres.

Sur les sept heures du soir, le maréchal, ayant été informé qu'un régiment de ligne avait tourné, fit dire au lieutenant-colonel de notre régiment d'envoyer un bataillon avec les troupes dirigées contre lui sous les ordres du général Saint-Hilaire. Le 3e bataillon fut désigné. Nous allâmes jusqu'auprès de Ville-d'Avray en remontant le parc de Saint-Cloud. Là, nous apprîmes que le 50e régiment avait déposé ses armes et que tous, à part le colonel et deux ou trois officiers, avaient abandonné leur drapeau. Leurs fusils furent déposés dans l'église du village et nous reprîmes la route de Sèvres. En revenant, le général reçut par un cavalier d'ordonnance une proclamation qui annonçait l'envoi de M. de Mortemart à Paris, le changement des ministres, le rappel des ordonnances et la convocation de la Chambre des députés pour le 3 août; il nous en fit la lecture. Des soldats, se figurant que les affaires étaient

arrangées, accueillirent les paroles du général par des « Vive le Roi ! » si prononcés qu'il nous fut facile de juger qu'ils n'avaient que trop bien compris la position délicate où les événements venaient de nous jeter et qu'ils n'espéraient qu'après le moment d'en sortir.

Comme notre bataillon était fatigué, à notre retour à Sèvres un bataillon seulement resta près du pont. Les soldats, espérant qu'ils allaient bientôt rentrer dans Paris, se livraient à la joie. Les officiers ne partageaient pas leur illusion et, formés en groupes, échangeaient leurs réflexions : chacun était bien convaincu que le Roi voulait un arrangement et qu'il était décidé à tous les sacrifices pour le bonheur commun ; mais aucun ne pouvait croire à une soumission si instantanée du peuple ou plutôt de ceux qui le dirigeaient. S'il nous était resté quelque doute à cet égard, nous n'aurions pas été longtemps à être détrompés, car sur les dix heures nous reçûmes l'ordre de quitter notre bivouac pour reprendre notre première position dans la grande rue de Sèvres, en même temps que le général Saint-Hilaire fit barricader le pont et, comme on l'avait averti que nous pourrions bien être attaqués, il nous tint toute la nuit sous les armes.



Le 31 juillet, une foule de peuple plus considérable que la veille se présente aux avant-postes et pénètre jusque dans Sèvres sans manifester d'intentions hostiles : mais parmi ces visiteurs on en distinguait plusieurs un peu mieux que les autres, avec des sacs d'argent dont je n'ai pas besoin de signaler l'emploi. C'est en vain que nous voulons les chasser ; ils semblent se multiplier : que faisait donc alors le général qui nous commandait ? Retiré dans une auberge du village, il répondait aux officiers qu'on lui dépêchait à chaque minute qu'il ne pouvait prendre sur lui d'empêcher le passage du pont, débarricadé pour laisser circuler les malle-postes et les diligences, et cependant ces voitures étaient pleines d'émissaires qui avaient le mandat de soulever le pays au delà de l'armée royale.

La libre circulation est la cause de grands désastres. Je

m'appesantirai donc un peu plus sur ce sujet que sur les autres. S'il se mêle quelques réflexions à la narration des faits, elles ne sont pas plutôt miennes que celles de tous ceux qui étaient présents et qui ont pu juger des effets terribles d'une imprévoyance aussi étonnante.

La Garde, comme je l'ai dit, occupait le bas du parc de Saint-Cloud sur une ligne parallèle à la Seine[1]; la cavalerie était proche des bassins: les Gardes du corps étaient dans leur hôtel, chevaux sellés; sur les hauteurs, les différentes avenues qui aboutissaient au château étaient occupées par des détachements d'infanterie et de cavalerie. Le château était donc à l'abri d'un coup de main, quoiqu'à vrai dire la position n'était pas tenable en cas d'attaque en règle. Les ponts de Saint-Cloud et de Sèvres, éclairés par des avant-gardes et défendus par du canon, étaient inabordables : on le savait à Paris; aussi se garda-t-on bien de s'y présenter avec des armes et ceux qui en portaient avaient soin de les cacher dans le bois de Boulogne pour avoir l'air de curieux.

Quel esprit de vertige s'empara donc du maréchal? Son premier soin ne devait-il pas être d'intercepter toute communication? Son premier devoir de faire arrêter tous les individus qui, rencontrés dans le camp, ne pouvaient rendre compte des motifs qui les y avaient amenés? Si des mesures aussi simples eussent été prises, on eût évité la défection des soldats qui fut l'œuvre des suborneurs venus de Paris.

Hélas! il n'en fut rien, et tout d'un coup, ceux qui jusqu'alors n'avaient cru faire en obéissant que leur devoir, se ravisent et ne veulent plus se battre contre des frères, des concitoyens; une grande fermentation couve dans les rangs; bientôt les plus mutins se prononcent : ils n'obéiront plus, ils veulent de l'argent et partir ensuite. La discipline est rompue, les armes sont brisées sur le pavé : la désertion commence. Une compagnie de grenadiers presque tout entière abondonne un poste confié à son honneur et à sa bravoure; elle entraîne avec elle une pièce de canon et quelques artilleurs : de plus, plusieurs officiers disparaissent tant est grande la démora-

1. Les 1er, 2e et 6e régiments de la Garde et le 7e Suisse étaient arrivés en même temps que nous. Le 4e arriva le lendemain; il revenait de Normandie.

lisation. Une pareille action excite l'indignation de tout le monde.

La compagnie dont je faisais partie fut une des dernières à se mutiner; le capitaine et moi n'avions pas quitté nos soldats depuis la diane et nous avions évité tout contact avec les hommes du peuple. Nous espérions les maintenir dans le devoir, lorsque deux ou trois mauvais sujets qui étaient allés en quête de ce qui se passait, profitent d'un moment d'absence du capitaine qu'on avait chargé du soin d'une distribution, pour souffler l'insurrection et viennent ensuite, délégués par leurs camarades, me demander pourquoi on ne leur délivre pas la gratification accordée par le Roi[1]. En vain je leur représente qu'ils ne tarderont pas à toucher ce qui leur est dû, qu'ils me connaissent assez pour être sûrs que je ne souffrirai pas qu'il leur soit fait tort et que je leur demande un peu de patience, qu'aussitôt qu'on pourra trouver à changer les billets de banque qui sont entre les mains du sergent-major, ils seront payés : ils n'écoutent rien, ils n'ont qu'un cri : « De l'argent! » Ma patience est à bout, je fais former le cercle, je reproche aux mutins leur conduite, je les engage à rentrer dans le chemin de l'honneur. Insensibles aux exhortations comme aux menaces, ils persistent dans leur coupable projet; je leur déclare alors qu'ils peuvent partir, que je ne les retiens plus, mais que jamais je n'accorderai à la trahison une récompense destinée à la fidélité. Je casse moi-même leurs fusils. Les bons sujets se groupent autour de moi et après avoir reçu l'assurance que leur capitaine, bien loin de les avoir abandonnés, était allé au contraire, à grands risques, chercher une voiture de pain pour la troupe, ils me promettent de ne plus nous quitter, promesse que très peu gardèrent et que le reste oublia bien vite, tant il est vrai de dire qu'une fois que la démoralisation s'est emparée d'une armée, il n'y a plus de temps d'arrêt.

Bientôt la compagnie des voltigeurs et la nôtre reçoivent

1. Par un ordre du jour qui avait été lu le 29 au matin, sur la terrasse, le Roi accordait à la garnison de Paris une gratification d'un mois et demi de solde. La Ligne, je crois, toucha de suite ce qui lui revenait. La Garde ne fut payée qu'à Saint-Cloud en billets de banque plus embarrassants qu'utiles en cette circonstance. Les états n'ayant, par ordre supérieur, porté que le nombre des soldats sous les armes, les blessés ne touchèrent rien de cette gratification.

l'ordre d'aller occuper la grille de Breteuil située dans la côte de Sèvres. Deux compagnies suisses étaient déjà en bataille dans la rue qui fait face à la grille; le reste de leur bataillon était sur la route de Versailles. Les jardins du village étaient occupés par des ouvriers; les rues aboutissant à la grande route en étaient encombrées et ces gens-là n'attendaient que l'occasion pour tomber sur nous. Leurs vociférations étaient épouvantables; à chaque instant, nous arrêtions des individus porteurs de cartouches et, après les en avoir dépouillés, nous les relâchions, fort embarrassés que nous étions de n'avoir qu'en faire. On entendait tirailler du côté de la rivière et sur les hauteurs de Meudon, mais de loin en loin et sans que la troupe ripostât; le feu cessa, car il existait, à ce qui nous parut, une convention tacite entre le peuple et les soldats et nous entendions des deux côtés les cris : « Ne tirez pas! Ne tirez pas! » Sur ces entrefaites, le Dauphin passa à cheval à la grille où nous étions, descendit dans Sèvres au milieu d'une myriade d'ouvriers qui, par ancienne habitude, ou pour mieux nous tromper, mirent bonnet bas; il parcourut lentement le front du régiment. Arrivé à la tête qui était appuyée au pont, il accosta quelques officiers et leur demanda s'il pouvait compter sur leurs soldats et s'ils le suivraient au delà du pont. On lui répondit affirmativement. Aussitôt, il commanda de faire par le flanc droit; mais, remarquant de l'hésitation dans le premier peloton, il donna l'ordre de la retraite et renonça à la reconnaissance qu'il avait le projet de faire. Lorsque notre bataillon passa à la grille de Breteuil, le commandant nous fit rompre nos rangs. A peine le régiment fut-il rentré dans le parc qu'une nuée d'ouvriers qui avaient accompagné notre colonne jusqu'à la grille, se précipita sur les deux compagnies suisses et les enveloppa si inopinément qu'elles perdirent la tête et mirent bas les armes. Les lanciers voulurent les dégager et prirent le trot pour refouler le peuple vers la place. Ce fut dans cette charge que le lieutenant-colonel fut grièvement blessé et qu'un de leurs chefs d'escadron eut un cheval tué sous lui. Quelques suisses se rallièrent et vinrent nous rejoindre dans le parc, mais le reste disparut. Notre retraite s'effectua sans coup férir; nous prîmes la route de Versailles par Ville-d'Avray. Partout dans le bois on apercevait des hommes à cheval qui paraissaient

nous observer. Quelques-uns mêmes passèrent près de nous comme s'ils se promenaient. On ne leur dit rien.

Arrivés à Versailles à deux heures de l'après-midi, on nous fit faire une halte. La Garde, ramassée en grande partie dans le parc de Trianon, formait encore un noyau sur lequel l'œil s'arrêtait volontiers avec satisfaction. Les pertes que l'infanterie avait essuyées dans Paris par le feu de l'ennemi, celles qu'elle avait essuyées ensuite par la défection, quoiqu'assurément fort déplorables, étaient insignifiantes, comparées à son effectif. La cavalerie n'avait pas été entamée et ne demandait qu'un peu de repos. Or, si en ce moment le Roi se fût présenté parmi nous, accompagné de sa famille, et qu'il eût adressé aux troupes un de ces mots heureux que son cœur lui suggérait si bien dans l'occasion, nul doute qu'il n'eût relevé l'esprit du soldat plus abattu par l'incertitude où on le laissait que par les privations qu'il avait endurées.

La pause de six heures qu'on fit dans Trianon et qu'on aurait pu si bien utiliser, eut sur les événements qui suivirent une influence plus fâcheuse qu'on ne l'imagine. Les soldats, auxquels les capitaines avaient remis de l'argent qu'ils avaient touché pour eux à Saint-Cloud, mangèrent et burent sans raison et quand à huit heures le corps d'armée prit le chemin de Rambouillet[1], la plupart des hommes étaient ivres et déchargeaient leurs armes en l'air, ce qui devenait dangereux et faillit nous attirer un engagement avec un régiment de ligne au bivouac sur un des côtés de la route, qui pensa qu'on tirait sur lui. Beaucoup de soldats disparurent à la faveur de l'obscurité; quelques sergents-majors n'eurent pas de honte d'en faire autant, emportant avec eux l'argent de leurs compagnies. Nous arrivâmes vers minuit au village de Trappes près duquel nous passâmes le reste de la nuit dans un champ d'avoine mouillée. Le Dauphin et le lieutenant-général B..., à qui le commandement de la Garde avait été confié à Versailles, couchèrent dans une maison en arrière du village.

1. Cette marche de nuit présenta un exemple de scandale qui fit plus d'impression sur moi que le désordre irréparable qui existait dans les rangs. Les soldats, oubliant toute convenance, méconnaissant le respect qu'on se doit à soi-même dans les jours de malheur, chantaient à gorge déployée, comme ils auraient pu faire après une victoire.

Le lendemain matin, le prince gagna Rambouillet et nous restâmes dans nos positions. Le régiment reçut tant bien que mal une distribution de viande. Pendant que les soldats de la compagnie étaient occupés à la préparer, je fus avec un de mes camarades dans le village, espérant y trouver à déjeuner; mais toutes les maisons étaient pleines d'officiers et de soldats. Une seule, celle du maire, avait une sauvegarde de gendarme et il était expressément défendu d'y entrer. Après bien des pourparlers, on nous ouvrit enfin la porte et on nous donna à manger. Dans la cheminée de la cuisine, était un énorme chaudron garni de viande et de légumes qui piquait vivement ma curiosité: j'interrogeai la servante qui me dit sans malice que son maître avait reçu l'ordre de faire préparer la soupe pour cinq cents personnes et d'en donner, ainsi que du pain, à chaque individu qui se présenterait chez lui. Je n'eus pas de peine à expliquer l'énigme : ce n'était pas pour nos soldats, puisqu'il ne leur était pas permis d'y entrer; c'était donc pour ceux qui nous poursuivaient et tout ceci se passait devant nos yeux et personne ne songeait à l'empêcher!

A onze heures, on quitta subitement Trappes et quelques soldats qui étaient allés dans les villages voisins, revenant au bivouac qu'ils croyaient encore occupé par leur bataillon, furent massacrés sur la grande route par des paysans, et pourtant la Garde était loin d'avoir provoqué un tel acte de barbarie, car partout elle avait payé avec exactitude ce qu'on lui avait rendu. Les propriétaires des champs où nous avions passé la nuit avaient été prévenus qu'ils seraient indemnisés et ils le furent en effet. Près de Coignières, nous vîmes passer le colonel du 15e léger qui rapportait son drapeau au Roi. Il était escorté d'un sous-lieutenant qui, seul, l'avait suivi. Arrivés au Pérey, nous prîmes position derrière les étangs à l'entrée du village. Les soldats après avoir mis la soupe en train, — car une distribution régulière avait eu lieu, — vont couper du bois pour construire des abris et se garantir de la rosée qui les avait tant incommodés la nuit précédente.

Pour cette fois, j'obtiens de la compagnie qu'elle se contente de foin et qu'elle respecte les propriétés voisines. Dans la soirée, nous sommes visités par le Dauphin qui passe dans les rangs sans s'arrêter ni rien dire. Sa présence fait peu d'effet.

La nuit aurait été fort calme si un officier, rêvant qu'on s'emparait des drapeaux, ne nous eût éveillés en sursaut par ses cris; nous restâmes debout jusqu'au jour.

Le lendemain, 2 août, l'agitation redouble, la désertion devient effrayante, les routes sont couvertes de soldats qui nous abandonnent. Deux régiments de grosse cavalerie quittent leurs cantonnements avec armes et bagages: quelques colonels d'infanterie se réunissent et mettent en délibération s'ils ne rendront pas leurs drapeaux au Roi. L'ignorance entière où l'on est de ce qui se passe à Rambouillet et à Paris fait naître un malaise général : aucun ordre n'est donné, aucune mesure prise pour assurer l'existence du soldat; il s'en aperçoit, il murmure; le découragement s'empare de lui et il devient évident qu'à l'occasion il ne faudrait plus compter sur l'obéissance de beaucoup d'entre eux. Deux régiments de grosse cavalerie avaient quitté leurs cantonnements pendant la nuit pour regagner leur garnison : ce départ imprévu, inexplicable, produisit un effet sinistre; aussi quand le lieutenant-général qui commandait la Garde vint visiter les troupes qui étaient au Pérey, il fut entouré par un grand nombre d'officiers qui le sommèrent de s'expliquer catégoriquement sur l'abandon où l'on nous laissait. L'interpellation lui parut peu parlementaire; il répondit sur le ton du reproche, mais il fut arrêté dès le début. On lui demanda ce qu'était devenue la grosse cavalerie placée spécialement sous ses ordres; il balbutia quelques mots insignifiants et finit par convenir du départ des deux régiments. On lui tourna le dos. Il crut sortir d'embarras en faisant battre la grenadière et, sans ordre du maréchal, il nous fit replier sur Rambouillet, en ne laissant au Pérey, pour garder la position, que le 8e régiment de la Garde qui était venu nous joindre d'Orléans et qui avait conservé tout son monde.

Ce régiment par son grand complet et sa bonne tenue faisait un contraste frappant avec tous les autres. Il fut appuyé de suite par un escadron de gardes du corps.

Nous arrivons à Rambouillet vers deux heures. Les débris des régiments français de la Garde et du 7e sont placés dans une prairie à gauche de la ville et tellement resserrés qu'en cas d'attaque de nuit, il leur aurait été impossible de faire feu sans s'entretuer. La cavalerie légère de la Garde et la gendarmerie

occupent les avenues du château, l'artillerie est en position sur la pelouse, les gardes du corps et les Cent Suisses sont dans l'intérieur du parc et dans les cours. Une fois à Rambouillet, la désertion cessa, des distributions régulières furent faites, les soldats s'approprièrent et mirent leurs armes en état, pensant qu'ils ne tarderaient pas à s'en servir : l'inquiétude avait déjà fait place à la résolution et l'annonce de l'approche des Parisiens était loin de leur causer le moindre souci.

A quatre heures environ, le maréchal Marmont vint nous visiter et, après avoir fait former le carré, nous lut l'acte d'abdication du Roi et du Dauphin et nous adressa ensuite quelques mots.

Le silence improbateur qui les accueillit dut suffisamment lui faire comprendre qu'il avait perdu la confiance de l'armée. A Dieu ne plaise que je donne à entendre que le maréchal ait voulu trahir le Roi, comme on l'en a vaguement accusé ; je suis persuadé qu'un pareil dessein ne vint jamais à sa pensée ; seulement, j'ai la ferme conviction que son défaut de tête et sa conduite molle ont amené nos désastres. C'est une grande calamité que la guerre civile : c'est de tous les fléaux le plus lamentable ; on doit faire tout ce qui est humainement possible pour la prévenir, pour l'éviter ; mais quand l'épée est une fois tirée, il faut jeter le fourreau. Quelques personnes ont vu dans l'irrésolution du maréchal la crainte de faire couler le sang ; hélas, grand Dieu ! n'est-ce pas cette même irrésolution qui en a pour ainsi dire stigmatisé chaque pavé de la capitale ? Des mesures fermes et vigoureuses auraient étouffé la révolution dans son maillot ; des mesures mixtes l'en firent sortir armée de pied en cap. Que l'aide de camp de Bonaparte ne suivit-il l'exemple de son ancien maître ! Il n'hésitait pas, lui, dans les moments difficiles : il n'hésita pas non plus dans une circonstance à peu près semblable et il n'en devint pas moins plus tard le chef de la nation. N'étaient-ils donc pas Français ceux qu'il fit mitrailler sur les marches de l'église Saint-Roch le 13 vendémiaire an IV ? Or, je le demande, lorsqu'il prit fantaisie au général de se faire nommer consul, au premier consul de se faire créer empereur et roi, s'avisa-t-on de se souvenir du canon tiré sur les Parisiens ? Non. Certes non ! et parmi ceux qui lui votèrent par acclama-

tion une double couronne et les honneurs d'une dynastie nouvelle, combien ne s'en trouva-t-il pas qui l'auraient traîné aux gémonies si la guerre n'eût prononcé en sa faveur?

Dans la soirée, on rapporte au bivouac quelques cavaliers qui avaient été blessés par la maladresse de leurs camarades ou par leur imprudence : ces messieurs, sans respect pour la présence du Roi, s'étaient donné le plaisir de la chasse dans le parc, et leur nombre était si considérable que les gendarmes d'élite qu'on avait fait monter à cheval ne purent s'opposer à une action aussi déplacée. La nuit seule put y mettre fin.



Nous sommes au 3 août : à peine huit jours se sont écoulés depuis le commencement de la révolution, et déjà il n'est pas difficile de prévoir la ruine prochaine de la monarchie; tout conspire contre la famille de nos Rois : lenteur et maladresse des hommes à qui elle a confié ses destinées, hardiesse et promptitude de ceux qui ont juré sa perte.

Les appartements du château sont déserts; les courtisans, race ingrate et méprisable, ont déjà vidé les lieux pour aller saluer l'étoile du Palais Royal, et, sans quelques vieux serviteurs fidèles qui ne sont jamais plus dévoués que dans le malheur, il ne resterait plus personne d'une cour qui, il y a peu de jours, était si nombreuse et si brillante.

Oh! comme mon cœur fut brisé quand le besoin de voir encore ce jeune enfant, que la Providence semblait avoir accordé pour fermer les plaies de la France, m'entraîna vers le château. L'anxiété la plus grande torturait les esprits : on attendait avec impatience le retour de M. de Foissac la Tour, dépêché à Paris pour donner connaissance de l'acte d'abdication du Roi et du Dauphin en faveur du duc de Bordeaux et la nomination du duc d'Orléans à la régence du royaume. On se flattait qu'une proposition aussi désintéressée ramènerait la paix en rapprochant les partis. Comme j'allais monter l'escalier qui conduisait chez le jeune prince, je vis entrer dans la cour d'honneur une voiture de poste vers laquelle se précipitèrent les assistants en reconnaissant un aide de camp de M. le général de Foissac.

M. le Dauphin et madame la Dauphine[1] qui étaient appuyés à la balustrade d'une fenêtre l'appelèrent d'un air si empressé qu'il ne put répondre aux questions multiples qu'on lui adressait que par un signe négatif qu'il ne fut pas difficile de comprendre. J'arrivai donc à l'appartement du prince l'âme navrée et je dus faire un grand effort pour retenir mes larmes lorsqu'on m'introduisit près de lui.

Un de ses sous-gouverneurs me dit en me le montrant de la main : « Monsieur, vous n'ignorez pas ce qui se passe; voilà sans doute votre Roi. » Hélas! je ne le savais que trop et je ne pus répondre que par un soupir. L'illusion qui aveuglait l'entour du prince me fit mal et, malgré les instances qu'il fit pour me forcer à rester plus longtemps, je me retirai de suite, donnant pour prétexte que le devoir m'appelait à mon poste. Dans la même pièce, était Mademoiselle, occupée à une table de travail, auprès de madame de Gontault. Elle se leva pour venir m'adresser quelques paroles aimables, qui lui étaient si familières : ses yeux gonflés et rouges annonçaient qu'elle avait beaucoup pleuré.

Pauvres enfants! jamais le souvenir de ce moment ne sortira de ma mémoire; jamais je n'oublierai ces marques touchantes d'intérêt dont vous entouriez un soldat qui n'avait d'autre titre que celui d'avoir fait son devoir!

L'impression que je ressentis fut si forte qu'elle m'occasionna une commotion violente. Un malaise général s'était emparé de moi, j'étais anéanti. Je me rendis de suite au camp et je me jetai sur l'herbe; mais je ne pus goûter ni sommeil ni repos. Sur les quatre heures, je voulus essayer si le mouvement ne parviendrait pas à me distraire. Je quittai de nouveau le bivouac; comme je traversais la route pour entrer dans le parc, j'aperçus un brancard sur lequel gisait un homme blessé qu'on apportait des avant-postes et qui répétait sans cesse : « Tirer sur un parlementaire, c'est abominable! » Je fus de suite aux informations, ne pouvant croire à une telle imputation. J'appris donc que cet officier, qui se disait colonel envoyé

1. Madame la Dauphine n'avait pu rejoindre le Roi qu'à Trianon. Elle revenait de Vichy et n'avait appris les événements qu'en route. Elle eut beaucoup de peine pour arriver et fut obligée de quitter ses équipages et de changer plusieurs fois de voiture.

en parlementaire par le général Lafayette, n'avait aucune mission reconnue, qu'il avait fait maints et maints efforts pour arriver jusqu'aux soldats et les haranguer, qu'il avait même adressé quelques mots au général V... sous lequel il avait servi autrefois, que toujours on lui avait dit de se retirer et que, malgré tout, s'obstinant à vouloir passer, la sentinelle lui avait tiré un coup de fusil qui lui avait fracassé la jambe. Au même instant, la vedette des gardes du corps courut sur un cuirassier déserteur qui accompagnait le prétendu colonel et l'arrêta.

Dans la soirée, le bruit se répandit dans le camp que des commissaires du gouvernement provisoire venaient d'arriver à Rambouillet et que le Roi les avait reçus malgré les couleurs qu'ils portaient [1]. Des commentaires s'ouvrirent sur leur présence : on se confondait en conjectures : les uns prétendaient que les négociations de Paris n'étaient pas rompues : d'autres au contraire assuraient que MM. de Schonen, Odillon Barrot et Maison n'étaient partis de Paris qu'après le refus de toute espèce d'arrangement et qu'ils n'avaient d'autre mission que celle de précipiter le départ de la famille royale pour Cherbourg, que le maréchal Maison avait même dit qu'il y avait urgence, que si le Roi ne se décidait pas promptement, 80 000 hommes se présenteraient sous peu devant Rambouillet [2]. Ceux qui tenaient ce langage n'étaient malheureusement que trop bien instruits ; aussi à onze heures du soir, au moment où on s'y attendait le moins, on bat la générale, on sonne à cheval et l'on fait rentrer le 8ᵉ régiment et l'escadron des gardes du corps qui étaient sur la route de Paris ; nous partons aussitôt pour Maintenon ; l'artillerie et la cavalerie forment tête de colonne ; l'infanterie, qui venait ensuite, était suivie de plusieurs pelotons de gardes du corps qui faisaient l'arrière-garde. Le Roi et les princes étaient partis d'abord et étaient allés coucher au château de M. de Noailles. Rambouillet fut entièrement abandonné et resta à la merci des Parisiens

1. Les commissaires se présentèrent à Rambouillet avec la cocarde tricolore.

2. Le Roi prit à part le maréchal Maison, le somma sur l'honneur de lui dire s'il était vrai que le nombre des Parisiens fût aussi considérable qu'il l'avait annoncé. Celui-ci n'eut pas honte de le tromper grossièrement. Probablement il ne trouva pas de meilleur merci pour le bâton de maréchal dont Sa Majesté l'avait gratifié tout récemment.

qui s'en emparèrent le lendemain. Ils firent main basse sur les équipages délaissés dans les cours et les emmenèrent en triomphe à Paris. La troupe arriva à Maintenon sur les cinq heures ; la Garde traversa ce village et se porta sur la route de Dreux ; elle fit halte en arrière du village de Pierre.

Ce fut à Maintenon que le Roi sur la demande des commissaires consentit à se séparer de sa Garde ; il voulut toutefois conserver ses gardes du corps et une section d'artillerie. Ces arrangements pris, il se décida à prendre le chemin de Cherbourg afin de s'y embarquer pour l'Angleterre.

Harassé de fatigue et malade, j'avais été obligé de rester un peu en arrière ; je rejoignis mon régiment juste au moment où notre maréchal de camp, M. de Saint-Hilaire, lui communiquait les intentions du Roi.

Rendre la douleur qu'en ressentirent tous les officiers indistinctement serait chose impossible : eh quoi, se disait-on, la cause est-elle si désespérée qu'il faille ainsi la perdre sans la défendre ? Où sont donc ces ennemis si redoutables ? Qui a reconnu leur force ? Pourquoi fuir devant des gens indisciplinés, mal armés, sans chefs et sans ordre ? Pourquoi ne pas leur opposer ce qui reste de la Garde dont le dévouement à l'heure qu'il est ne peut plus être douteux ?

Pourquoi ne pas tirer parti de cette milice superbe des gardes du corps dont la contenance imposante et fière annonçait assez ce qu'on pouvait attendre de leur bravoure et de leur fidélité ? Pourquoi enfin ne pas utiliser cette artillerie si belle et si formidable ? Voilà ce que chacun se demandait et certes si ceux qui entouraient le Roi, ceux qui avaient sa confiance lui eussent tenu ce langage, nul doute que l'on n'eût repoussé jusque sous les murs de la capitale cette tourbe irrégulière et que l'on aurait pu alors appuyer par la force des armes des propositions qui auraient été acceptées avec soumission au lieu d'être rejetées avec dédain.

Hélas ! il n'en fut pas ainsi et le jeune enfant que nous aurions dû élever sur le pavois, que nous avions déjà salué roi, n'est aujourd'hui qu'un proscrit ! Que Dieu lui soit en aide sur la terre étrangère !...

A midi, les cris « Aux armes » se font entendre ; c'est le Roi qui passe. Rangés en bataille sur le revers de la route, nous

lui rendons pour la dernière fois les honneurs militaires : la consternation est peinte sur tous les visages et, par respect pour la Majesté qui tombe, on garde le silence ; des sanglots seuls répondent au dernier adieu de notre colonel-général qui, calme au milieu de l'abattement commun, nous tend la main avec bonté et s'incline devant ce drapeau du 3e régiment qui, plus heureux sous les murs de Cadix, rendit aux Espagnols fidèles leur roi que des factieux retenaient prisonnier.

Quelques voitures de voyage, contenant les princesses, les enfants de France et les personnes de la suite, précédaient celle du Roi ; monseigneur le Dauphin était à cheval. Venait ensuite Charles X suivi par les commissaires du gouvernement. Les armoiries des voitures étaient effacées. Le maréchal Marmont était à la portière de la voiture du Roi ; la marche était ouverte par les dragons et deux compagnies des Gardes du corps ; elle était fermée par les deux autres ; les quatre pièces d'artillerie que le Roi avait conservées faisaient partie de l'escorte et devaient aller jusqu'à la ville de Laigle.

La vive émotion dont je fus pénétré à la vue de cette famille infortunée, forcée de quitter pour la troisième fois le trône et la France, m'empêcha de porter une attention bien suivie à ce qui se passait sous mes yeux. Aussi ne pourrai-je dire s'il y avait beaucoup de monde qui suivit ce triste cortège, qui pourtant passa très lentement devant les rangs. Je n'étais pas encore rendu à moi-même que déjà je n'entendais plus que le bruit lointain des voitures et des chevaux.

Le tambour qui battait à l'ordre me tira de ma léthargie. Je me rendis auprès du général Saint-Hilaire qui avait voulu nous réunir pour nous témoigner de la part du Roi ses remerciements pour nos services passés et les regrets qu'il avait d'être dans l'obligation de se séparer de nous. Le général ajouta qu'il avait reçu l'ordre de nous conduire à Chartres pour y attendre la décision du gouvernement provisoire et que dans une heure nous nous mettrions en route ; toute la Garde avait la même destination.

Vers une heure, nous partons pour Chartres ; je croyais avoir épuisé toutes les émotions ; il m'en était encore réservé une à laquelle je ne fus pas le moins sensible.

A la première halte, les soldats ne voulant pas rendre leurs

drapeaux s'en emparèrent, les mirent en pièces et s'en partagèrent les lambeaux : il faut avoir été militaire pour comprendre le prestige attaché à ce témoin muet de nos actions et apprécier la douleur que j'ai dû ressentir en voyant rentrer dans le néant ces étendards qu'une main royale avait confiés jadis à nos devanciers : il me semblait qu'avec eux disparaissaient les souvenirs honorables qui faisaient la gloire du régiment.

Nous arrivâmes à Chartres sur les cinq heures du soir et nous bivouaquâmes sur les promenades publiques. La nuit fut épouvantable ; d'épais nuages s'étaient amoncelés sur la ville et enveloppaient comme dans un réseau les hautes flèches de la cathédrale. Un orage affreux ne tarda pas à éclater ; les vents et le tonnerre confondaient sur nos têtes leur infernale harmonie ; le ciel était en feu, la pluie tombait par torrents, le sommeil avait fui loin de ma paupière. Je regardais sans voir cette perturbation des éléments, debout, les bras croisés sur ma poitrine.

Le 5 août, le général Gérard, délégué par le gouvernement provisoire, arriva à Chartres et nous annonça que le licenciement de la Garde étaient résolu et que chaque régiment irait en attendre l'époque dans sa garnison respective. Par ses soins, des feuilles de route furent délivrées et le lendemain, notre régiment partit pour Courbevoie où il arriva le 9. Le 24 août, le général Joly, en vertu de l'ordre de licenciement en date du 11 août, vint dissoudre le régiment et délivrer aux officiers des feuilles de route pour se rendre en congé illimité dans leurs foyers. Les soldats eurent des congés d'un an et ceux qui n'en voulurent pas furent dirigés sur Versailles pour concourir à la formation d'un régiment nouveau.

COMTE D'ESCHEVANNES

CHRISTINA ROSSETTI

La critique n'a point popularisé Christina Rossetti ; son œuvre en prose est ignorée, ses vers peu connus du grand public. Son talent fut éclipsé par la réputation de son frère Dante-Gabriel, le chef des Préraphaélites.

Elle était née en 1830. Elle est morte en 1894. Sa vie fut douce, toute remplie par ses devoirs familiaux. Ses scrupules et sa piètre santé l'empêchèrent de fonder un foyer ; elle vieillit auprès de sa mère. Elle grandit à Londres et y vécut retirée ; elle ne connut ni l'ambition, ni la passion du travail. Elle écrivit au gré d'une inspiration intermittente, le plus souvent triste. Son succès fut de bon aloi, mais tardif et sans éclat. Elle demeura attachée à la morale traditionnelle et à la foi anglicane. Fidèle à la Haute Église, elle était si soumise d'esprit, si pieuse de cœur, qu'elle abdiqua, nous dit son frère, toute liberté de pensée. Les vertus de sacrifice lui étaient trop chères pour qu'elle consentît à écouter son âme, à la laisser vivre librement. Son originalité charmante s'épanouit comme une de ces fleurs qui croissent à l'ombre, non pas étiolées, mais affinées plutôt, et dont la grâce solitaire est d'une beauté touchante.

Dans ses *Chansons pour Pèlerins et Étrangers*, dans ses poèmes pour les diverses fêtes de l'année, dans ses effusions religieuses sur la vie du Christ, les épreuves de ce monde et les joies de l'autre, comme dans les pièces plus imaginatives ou fantaisistes que lui suggéraient le cours des heures et des

saisons ou les événements de sa vie, même dans ce *Marché aux Elfes*, la plus connue et la plus brillante de ses œuvres, les idées qu'elle exprime appartiennent toujours aux croyances morales les plus communes, à la tradition religieuse la mieux établie. Mais sa sensibilité ingénieuse, son art simple et pur, son instinct de l'expression et du rythme font d'elle un des meilleurs poètes de la langue anglaise.

En dépit de l'austérité de sa vie et de sa pensée, l'œuvre de Christina Rossetti est riche de sensations. Fleurs des champs et fleurs des jardins sont pour elle autant de faveurs divines, joies des yeux ou gracieux emblèmes. L'ombre veinée de soleil qui joue sur les ondes d'une rivière en sous-bois, ou, après l'orage, les reflets embrasés du couchant dans les gouttelettes suspendues aux herbes et aux feuilles, n'échappent point à ses yeux. Elle connaît la griserie des couleurs. Dans le ciel obscur, les étoiles ont pour elle un reflet de rose, d'azur, d'or, d'argent ou d'améthyste; les oiseaux qu'elle voit en rêve sont d'émeraude ou de feu, ou encore bleus comme un fragment du ciel; tel poème sur le printemps est une délicate harmonie de teintes et de nuances; tel hymne à la pureté divine est un éblouissement de blancheurs; et la gloire de la cité des Justes lui suggère un chatoiement d'or, de pourpre et de pierres précieuses, reflet de l'Apocalypse.

Bourdonnements d'insectes, chœur matinal des oiseaux, chant douloureux et passionné du rossignol, clameur de l'océan, modulations plaintives et appel énigmatique du vent dans les arbres ont été analysés et rendus par elle avec une sûreté dans l'emploi des mots et des rythmes qui touchent à la virtuosité : le bruit léger d'une feuille qui tombe lui est un choc au cœur; il éveille pour elle les mélancolies de l'automne, la tristesse amère de la fuite du temps.

Mais plus caractéristique de sa poésie est le rôle qu'y jouent les parfums et les saveurs. Un petit nombre de poètes, des mieux doués par les sens, leur ont demandé quelqu'émotion de beauté, Keats entre tous. Christina Rossetti les a analysés avec moins de lyrisme que lui, mais encore plus de complaisance et plus d'ingénuité. Nul n'a mieux aimé et dépeint les fruits : elle les énumère avec un luxe de détails inattendu.

Elle les apprécie si vivement que, dans son symbolisme naïf, elle ne trouve pas pour les joies défendues de meilleur emblème. Les petits gnomes du *Marché aux Elfes*, qui guettent les jeunes filles, lorsqu'elles vont au crépuscule emplir leur cruche à la fontaine, les attirent en leur vantant des fruits merveilleux. Quiconque les goûte une fois y trouve de telles délices qu'il n'en peut plus détacher ses pensées, et dépérit, consumé de désir. Le festin qui figure les plaisirs des sens dans une œuvre de jeunesse, *la Cité morte*, dépasse en somptuosité la collation que, dans le poème de Keats, Porphyro a préparée pour Madeleine, la nuit de la Sainte-Agnès :

On voyait un splendide banquet dressé dans l'ombre fraîche et agréable; des tables immenses chargées de tout ce que la douce Nature offre de riche et de rare. — Tous les mets surprenants et délicieux qui doivent à un art exercé leur délicatesse; mille ingénieuses inventions, d'où montaient des parfums épicés, une chère voluptueuse et engageante. — La vaisselle était d'or, ornée de gemmes d'un prix inestimable; au milieu, était une fontaine de lait pur dont les flots jaillissants retombaient dans un bassin d'argent. — Dans des corbeilles d'émeraude verte, étaient des pommes rougies par le soleil, tachetées et admirables; tout près, on voyait le brugnon et la pêche, la prune mûre, tous couverts de leur duvet. — Des raisins étaient suspendus au-dessus, pourpres, pâles, rouges comme des rubis, et dans des paniers, brillaient tout autour, des melons jaunes récemment cueillis, couverts de rosée. — Et l'abricot, la poire, la figue moelleuse ne manquaient point; les cerises et les mûres sombres, les groseilles, les fraises, le citron pâle et blond. — Et d'autres, innombrables, des fruits de toutes tailles et de toutes couleurs.

La Jérusalem céleste n'est pas seulement une ville : c'est aussi un jardin riche en épices, aux arbres plus florissants et plus chargés que ceux du Liban; les glorieuses palmes de l'arbre de la vie ne portent pas moins de douze espèces de fruits, plus doux au palais que le miel.

Dans une de ses petites pièces les plus originales, Christina Rossetti s'attache à dépeindre ce qui flotte ou tombe au vent à chacun des mois de l'année — neige ou verglas, chatons soyeux ou frisés, aux verts, aux bruns étranges, pétales blancs ou rosés, parfums de mai, grêle d'orage, fruits mûrs et dorés, ou feuilles sèches de l'automne; et, chemin faisant, elle décrit

les saisons, âpres ou douces, froides ou tièdes, avec une finesse et un charme qui font de ce poème comme une harmonieuse gamme d'impressions de plein air. Ses tableaux symboliques sont enveloppés d'une atmosphère heureusement choisie, heureusement indiquée : on y sent passer les souffles frais et vifs ou bien attiédis et déprimants.

Son goût de la vie se montre mieux encore dans la sympathie qu'elle ressent pour tout l'univers animé, bêtes et plantes. Elle a aimé les animaux pour eux-mêmes, non pour leurs vertus inculquées ou leur rôle accidentel parmi les hommes. Si elle a, comme d'autres, épilogué sur la mort d'un chat favori, ou sur le sort d'un ours de foire, toutes ses préférences vont aux humbles bestioles des champs, dont la fragile existence, étroitement unie au rythme des saisons, peut passer pour l'un des mille aspects de l'ample et féconde nature. Elle ne les sépare point de leur petit monde; elle étudie pieusement leurs habitudes, leurs allures. Nul n'a mieux exploité l'admirable aptitude de la langue anglaise à rendre les mouvements dans leur diversité. On tirerait de ses vers une pittoresque, poétique et spirituelle histoire naturelle. A sa connaissance du monde animal, elle doit la vivacité mordante et la décision avec lesquelles elle a buriné, dans son charmant *Marché aux Elfes*, les physionomies grimaçantes et les silhouettes fantastiques des petits gnomes frétillants, bavards et rageurs qui apportent, dans le décor champêtre où se déroule la douce existence de ses deux héroïnes, l'attrait pervers des vices et des mauvaises passions :

Dans la gorge dévalaient de petits hommes; l'un d'eux soulevait une corbeille, un autre portait une assiette, un troisième serrait contre lui un plat d'or... L'un avait une tête de chat, l'autre balayait le sol de sa queue; l'un trottinait comme une souris, l'autre rampait comme une limace... Vers elle ils vinrent par sauts, par bonds, au vol, à la course, essoufflés et bruyants, caquetant, jappant, croassant, gloussant, pleins de manières et de grâces, avec des glouglous, des mines et des contorsions, des grimaces polies et d'aimables simagrées ; tête-de-chat, patte-de-souris, corps-de-belette, train-de-limace, tout en hâte, bec-de-perroquet, oiseau-siffleur se bousculaient pêle-mêle, jacassant comme des pies, battant de l'aile comme des pigeons, glissant comme des poissons, l'entouraient, la baisaient, la pressaient

et la caressaient, tendant à bout de bras leurs plats, leurs corbeilles et leurs assiettes.

La trop avide Laura accepte les fruits des petits marchands infernaux et dépérit, obsédée par le désir d'y goûter encore : ce serait sa guérison, car, la seconde fois, leur saveur n'est qu'amertume et dégoût; mais les petits Elfes ne sont plus visibles pour elle ; et elle mourrait dévorée d'une impuissante convoitise si sa sœur, la sage Lizzie, ne réussissait à tourner contre elle-même leur fureur; ils la lapident de leurs fruits, les écrasent sur elle, et sur ses joues elle rapporte à Laura le suc empoisonné et sauveur.

La nature, pour Christina Rossetti, est moins encore une succession charmante d'impressions que la lutte sourde de la vie, partout éparse, contre les puissances destructives. Elle en éprouve les contre-coups jusqu'au plus profond d'elle-même, et ce drame suscite en elle une attention ardente, une émotion angoissée ou joyeuse. Elle lui prête parfois une mise en scène tout à fait frappante. C'est un dialogue qui s'engage, bref, tout chargé de passion, entre deux voix mystérieuses, dont l'une semble appartenir aux fervents de la vie et l'autre à ses désespérés : « La douce vie est morte. — Non point, je l'ai rencontrée chaque jour en un lieu où coulent des sources très bleues et où les arbres sont blancs comme la neige; car nous sommes en mai.... — La vie est cependant morte pour moi. L'année épuisée défaillait; les vents d'ouest menaient grand deuil autour de ses funérailles; les hauts peupliers dénudés frissonnaient; la vigne décharnée étendait ses branches pour mieux voir...; des ténèbres glaciales l'enveloppaient comme d'un linceul.... »

La victoire appartient pourtant à la Vie, car l'autre voix reprend pour célébrer la douce résurrection du printemps.

Ailleurs, ce sont les vicissitudes de l'année :

Oh! la joyeuse saison où tout bourgeonne! Les ronces des haies reverdissent; les jeunes feuilles de l'aulne et du tilleul fendent leurs enveloppes d'hiver et les rejettent; les doux agneaux sont nés et bêlent; le vent du nord ne trouve plus de neige à apporter; le rire de la vigoureuse nature résonne dans le miracle du printemps. — Oh! les jours luxuriants où tout s'épanouit! Les larges iris boivent et s'ouvrent, fleuris et fanés dans l'embrasement de l'été; les libel-

lules volent çà et là, rapides comme l'éclair; les branches du sycomore laissent pendre leurs fruits; les pousses rosées du chêne apparaissent; les vaches au pâturage gonflent leurs flancs luisants; la beauté des fleurs s'achève en leurs fruits. — Oh! les semaines bruyantes de la moisson! La terre maternelle s'appesantit sous les gerbes; au glaneur diligent, le blé ne manquera point; les feuilles rougies et dorées couronnent les bois d'une gloire bientôt évanouie; des souffles vivifiants se lèvent; l'océan rassemble ses forces; les bêtes renouvellent leur fourrure trop mince. — Oh! la sinistre attente de l'hiver! Tout est glace, famine et ténèbres; les racines engourdies rappellent à elles la sève; les nids vides se montrent noirs et tristes; le soleil en ses brèves apparitions ne donne plus de chaleur; les bourgeons imprudents sont gelés par le froid, la neige déploie son linceul; et tout espoir de vie semble perdu.

Les moments sont bien rares où tout espoir fait ainsi défaut à son âme. Elle épie les moindres symptômes de vie, les moindres promesses; à la triste pluie d'hiver, elle a dédié un hymne de reconnaissance. « La vie est bercée jusque dans son tombeau par la mort même », a-t-elle dit ailleurs. Partout et toujours elle la sent, ou la cherche et la devine. A l'un de ses poèmes, réunion arbitraire de courtes monographies animales ou végétales, elle a donné un nom qui d'abord déconcerte : « Mystères de la vie et de la mort ». Ce ne serait point mal dégager le sens intérieur de toute sa poésie descriptive que lui appliquer ce titre symbolique.

Elle avait les réserves, les délicatesses, les naïvetés d'une recluse, et sa poésie eût risqué de manquer d'accent, si son amour ardent pour tout ce qui vit ne lui avait inspiré un réalisme puissant et sain. Au cœur de son œuvre descriptive, couve et brûle l'une des mille religions de la Nature, — le culte de la Vie. Culte âpre et rigoureux sans doute, puisqu'il renie toute aspiration personnelle; culte tout métaphysique d'ailleurs, car l'encens de ses fervents voile à leurs yeux les conditions de l'existence réelle, sa durée limitée, ses luttes meurtrières, pour monter vers une lointaine création de l'esprit : la grande Force de Vie. Ce contraste dramatique, Christina Rossetti l'a vivement senti; elle y a trouvé une source infinie d'effusions triomphantes et d'effrois tragiques.

Ce sont là des sentiments qui s'accordent mal avec son étroite dévotion à la foi anglicane; aussi sont-ils restés mi-

inconscients; nulle part, ils ne sont ouvertement exprimés. Ses poèmes nous apportent l'écho d'émotions ignorées d'elle-même, mal définies et étrangères à la foi que l'éducation, le milieu et l'adhésion consciente de son esprit avaient faite sienne. Il serait surprenant que, avec des sens si affinés, un goût si vif et si profond pour les choses de la nature, elle lui eût fait, dans sa poésie, une place relativement restreinte, si son activité littéraire n'avait été en grande partie absorbée par des sujets chrétiens. Elle a vu le ciel de la France, le soleil de l'Italie, traversé les Alpes, remonté le Rhin, visité les montagnes d'Écosse, mais ces voyages ont laissé peu de trace dans ses vers : elle aurait pu écrire presque toutes ses œuvres dans un verger. Elle n'a guère d'ailleurs le sentiment des ensembles : sa poésie fait songer à quelque peinture de ces Primitifs italiens que les Préraphaélites avaient remis en honneur : même soin, même probité dans la reproduction des fleurs, des fruits, des moindres détails exécutés chacun pour lui-même et rassemblés seulement par une intention symbolique ou un naïf effort de réalisme. Elle n'ordonne et ne compose pas plus qu'elle ne recherche la diversité; si elle s'abandonne aux jouissances esthétiques que lui offre la nature, c'est toujours brièvement et comme à regret.

Et sans doute l'art y a beaucoup perdu; il y a gagné aussi en un certain sens; elle n'accumule point les trésors de son imagination; elle orne rarement son œuvre de riches broderies ou de brillantes arabesques; mais la trame de sa pensée est constamment neuve; elle écrit la langue de ses sensations et de ses sentiments. En outre, elle ne donne que la fleur de son esprit : elle n'exploite pas ses impressions; elle ne les recueille que dans ces moments d'activité heureuse où l'expression synthétique s'épanouit d'elle-même, moins chargée peut-être de parfum et de couleur qu'elle ne le serait si la culture avait développé ses vertus, mais belle de l'harmonie des miraculeuses éclosions.



Plus de la moitié de son œuvre est consacrée à ses sentiments chrétiens, et elle était trop attachée aux traditions,

aux enseignements ecclésiastiques pour y mettre une empreinte personnelle; beaucoup de ces poèmes ne se recommandent que par la simplicité sobre et forte, la netteté. la valeur musicale de l'expression. Pourtant, dans certains d'entre eux, l'émotion se fait plus libre et plus éloquente.

Nul n'a dit avec une plus sombre tristesse la vanité des plaisirs terrestres. Dès sa jeunesse et jusqu'à sa mort, elle a connu les langueurs et les impatiences d'une âme irrémédiablement blessée par le contraste des joies imaginées et des heures vécues. Sa vie lui est un fardeau: la longueur de ses jours lui arrache des plaintes, parfois des cris de révolte; mais l'au-delà l'épouvante. Car ce n'est point sans un effort extrême qu'un être humain peut accepter l'alternative d'une éternité de bonheur et de gloire, ou de douleur et de honte; elle a vécu dans l'attente incertaine et terrible. Les hommes, dans leur inconscience habituelle, lui paraissent semblables aux matelots du navire perdu en haute mer; la tempête s'approche; les récifs se dressent, et la vigie dort comme l'équipage. De blanches ombres, des esprits glissent dans l'air; ils se lamentent, mais en vain; leurs voix n'éveilleront pas les dormeurs, et tandis que le vaisseau fuit sous l'ouragan, on les voit sourire à leurs rêves. L'embrasement du ciel, pour leurs yeux appesantis, n'est qu'un reflet du couchant; ils rêvent des jours de joie; ils rêvent des jours de malheur; une à une, tristes et lentes, les ombres blanches se taisent et s'éloignent : plus de voix désormais pour éveiller les dormeurs. Inertes et tout à leur songe, ils voguent sur le vaisseau qui les emporte à l'abîme.

Avec une persistance douloureuse, revient sous sa plume l'image de la source captive, de la source ignorée, gémissante, qui lutte sans trêve pour se forcer un passage et monter à travers la terre, à travers l'herbe, monter au jour. Son impatience et ses craintes se fondent souvent en une immense aspiration vers le sommeil, qui éteint tout souci et toute douleur, délivre du monde et verse l'oubli; son dernier poème est un appel à la grande nuit, au silence de la tombe. De tels sentiments n'ont plus rien de chrétien; le repos qu'elle demande n'est pas différent du néant.

La métaphysique religieuse a exalté chez elle la vie intérieure; les rigueurs de la foi ont tourmenté jusqu'à l'épuise-

ment sa sensibilité souffrante; sa religion lui aurait été cruelle si elle ne lui avait apporté aussi le culte du Christ. Dans le drame de son existence intime, il apparaît sous les traits de l'ami, du sauveur; il l'encourage et la soutient; il lui dit sa pitié, sa tendresse, sa vie terrestre, les souffrances endurées avec joie, avec amour pour tous les hommes, — pour elle; il lui demande en retour ses efforts et sa patience; avec cette âme, il engage un doux commerce où la confiance et l'adoration éperdue répondent à l'indulgence, à la tendresse infinie.

Pour dépeindre cette influence bienfaisante qui adoucit sa vie, elle a emprunté à la nature un de ses spectacles les plus émouvants. Cela commence, comme un poème du moyen-âge, par une vision de printemps. Le poète se trouve dans un bosquet merveilleux; les oiseaux chantent, les sources jasent sous l'ombre fraîche; elle, pourtant, est lasse et angoissée; la joie universelle lui fait sentir davantage sa solitude et sa tristesse; elle ferme les yeux pour échapper au monde; mais elle l'entend continuer sa fête autour d'elle. Cependant, note par note, la musique se transforme; les oiseaux se taisent, les vents soupirent, les eaux pleurent, et soudain, la tempête se lève; la nature fait écho aux souffrances humaines de sa foudre, de ses cataractes, de ses ouragans; une immense lamentation monte des choses et s'achève en clameur, tandis que l'amertume et la révolte emplissent le cœur du poète; et le silence ne renaît autour d'elle que lorsque, épuisée, elle s'abandonne au désespoir; elle regarde alors : « Le bois était dans tout l'embrasement du couchant d'or et du ciel vermeil. Le soleil, naguère si haut, s'était abaissé vers la terre; il s'était abaissé vers la terre dans sa lente, chaude, mourante splendeur, tout près de nous; chaque goutte d'eau répondait à la lumière, allumant une étincelle et montrant au soleil son image...; pas une brindille qui n'eût son aigrette étincelante, pas une feuille qui ne fût ourlée et veinée d'or. » Et voici que dans cet éblouissement s'avance un troupeau; le bélier, ses sonnailles au cou, guide les moutons au bercail; ils cheminent, paisibles, vers l'occident illuminé; le soleil dore leurs toisons; ils vont, patients et lents, vers le couchant glorieux et vers le repos.

Le symbole du troupeau des fidèles est aussi vieux que l'Église elle-même; mais il est ici renouvelé par une vision toute

réaliste, et ce tableau paisible en sa magnificence est bien l'image la plus frappante que puisse suggérer à une âme chrétienne le miracle de la Rédemption.

Prompte à entendre l'appel de l'amour divin, elle n'a pas été insensible aux tendresses humaines : elle n'échappe point au goût du romanesque. Elle dépeint volontiers les sentiments extrêmes et recherche les effets violents. L'amour s'associe invinciblement pour elle à la souffrance et à la mort. Le sort de la fiancée, de la jeune épouse arrachée à ses affections, à son bonheur, arrête souvent sa pensée, ou bien, en un rêve qui ressemble beaucoup à un cauchemar, elle prête à la disparue une survie de la conscience sous le suaire ; et le drame de l'amour se poursuit outre-tombe : anxieuse, elle attend, pour entrer dans le repos, le baiser de l'absent ou la tardive pitié de l'ingrat. L'horrible ne la repousse point : elle évoque des fantômes douloureux ou menaçants. Parfois ses fantaisies pathétiques ou macabres sont placées dans un cadre archaïque ; plus souvent elles sont dans la vie courante.

De tels poèmes pourtant ne représentent pas le meilleur de son talent littéraire ; la netteté de l'expression et du rythme les montre faits de main d'ouvrier ; leur véhémence est parfois sincère et touchante ; mais, dans la plupart des cas, leurs sujets ont été si souvent traités, et leur action sur les nerfs est si sûre, si inévitable, que l'on attend de l'auteur un effort pour les renouveler, et racheter leur pathétique facile par un sens tout personnel de la passion ou de sa traduction imaginative. Christina Rossetti ne le montre pas toujours.

Peut-être est-ce parce qu'elle s'écartait alors trop de ce que son ardente, mais paisible existence lui avait permis de connaître. Deux fois un roman sembla s'ébaucher devant elle[1] ;

1. A dix-sept ans, Christina Rossetti fut demandée en mariage par un peintre, membre de la confrérie préraphaélite, James Collinson ; il s'était converti au catholicisme ; mais en apprenant que la différence de religion était un obstacle insurmontable à ses yeux, il crut qu'il lui était possible de rentrer dans l'église anglicane et devint son fiancé ; au bout de quelque temps, il revint à la foi romaine et les fiançailles furent rompues. Quinze ou seize ans plus tard, elle se lia intimement avec Charles Bagot Caylus, homme de lettres et érudit distingué ; lui aussi demanda sa main, mais sa tolérance et ses sympathies religieuses ne rachetèrent pas pour elle un scepticisme auquel elle ne pouvait s'associer, et elle refusa, bien qu'elle ait toujours gardé pour lui un penchant très vif.

mirage que devait dissiper sa conscience religieuse; elle ne crut pas pouvoir associer sa vie à celle d'un catholique ou d'un libre-penseur; ses jours s'écoulèrent dans le désir de l'amour heureux et partagé, puis dans le chagrin de ne l'avoir pas rencontré. Avec une grande pureté de sentiments, une ferveur touchante, elle a exprimé les attentes et les regrets du cœur.

L'attente, au début surtout, a ses moments d'émotion impatiente et joyeuse. Dans une de ces heures fugitives et charmantes elle écrivit sa *Chanson pour jeunes filles* : histoire merveilleuse, fantaisie pastorale, conte enfantin, dont le rythme bondit d'allégresse, déborde de fraîcheur, de grâce et de jeunesse confiante. La même inspiration se retrouve dans une petite pièce intitulée *Au bord de l'eau*; il s'y mêle pourtant comme un pressentiment attristé :

Il est des rivières qui coulent à la mer toutes chargées de nénuphars; chaque nénuphar est un bateau pour les abeilles — une, deux ou trois. Je voudrais qu'il y eût un bateau enchanté pour vous, mon ami, et moi; et s'il y avait un bateau enchanté, et que la rivière nous emportât, nous n'aurions cure du passé ni de ce qui nous attend, ni de l'espoir qui nous exaltait jadis, ni des craintes qui nous déchirent. — Nous serions bercés par la rivière, à peine entraînés, bercés, bercés comme les nénuphars, vous, mon ami, et moi, bercés comme ces beaux nénuphars sous le ciel plus beau encore. — Hélas! où est cette rivière dont les berges couvertes de jacinthes s'abaissent vers les nénuphars odorants, jusqu'à ce que leurs ombres douces se fondent dans le crépuscule des eaux? Et surtout, ah! où donc est mon ami?

L'espoir demeure pourtant. Dans son ardent besoin d'aimer, elle ne doute point que le monde ne lui doive une âme sœur. Mais où donc est-elle? demande un petit poème anxieux et obstiné; et la réponse est incertaine, douloureuse : cet être, au visage inconnu, et dont la voix toujours attendue jamais ne résonna, existe certes; mais peut-être bien loin, au delà des mers et des terres, plus haut que la lune voyageuse, hors d'atteinte; ou bien tout près, ignoré, derrière le mur, la haie du jardin voisin; peut-être, hélas! séparé de celle qui le cherche par cette frêle et suprême barrière : les dernières feuilles de l'année jonchant un tertre vert.

Ils étaient deux à contempler l'étang, elle et lui; non point la main dans la main, mais cœur à cœur bien sûr, pâles et désolés, au

bord des eaux, comme au bord de l'inévitable séparation. — Chacun contemplait le reflet de l'autre, elle et lui; un seul cœur avide brûlait et se pâmait en eux; chacun goûtait cette amertume que tous deux devaient boire, debout, au bord de l'océan infranchissable de la vie. — Des nénuphars à la surface, bien loin; au-dessous, deux visages émus, épris l'un de l'autre, résolus et désolés, sans voix. Une ride rapide confondit les visages, et un instant les unit, pour s'évanouir à jamais. Ainsi ces cœurs furent unis, hélas! ainsi ils furent séparés.

Un autre de ses poèmes, plus strictement autobiographique, est en deux parties, écrites à des époques très différentes, qui portent un titre commun : *Souvenirs*.

Il conte le premier émoi d'amour joyeux, puis l'examen résolu, douloureux, impitoyable, de l'ami qui s'offrait; la déception amère, ignorée de tous, qui brisa son idole au plus profond de son cœur; la lassitude intime, le désespoir infini de ce cœur inflexible. La mélancolie de la deuxième partie est adoucie par un espoir d'outre-tombe. C'est l'histoire de son second amour. Tandis que passent, lentes, les saisons, sa vie se concentre autour de ce cher souvenir; elle attend, elle attend, sans trêve, la réunion de l'au-delà.

Elle s'est parfois exprimée en une jolie langue mythologique. Avec infiniment de discrétion, de tact, elle a évoqué la fiction antique de l'Amour, pour rendre des tristesses toutes modernes. C'est le sommeil de l'Amour enfant, d'abord. Il dort à l'aube de l'année, parmi les lis étincelants et les haies blanches, caressé par la tendre lumière du printemps; les vents et les eaux adoucissent leur murmure autour de lui; le crépuscule s'attarde à le contempler. L'Amour enfant dort et rêve; à quoi rêve-t-il? A la beauté parfaite du soleil sur les cimes onduleuses de la forêt, ou à celle du clair de lune sur les eaux moirées d'une rivière, ou encore à la chanson de lèvres aimées? L'encens monte autour de l'Amour enfant; et ses adorateurs déroulent en silence leur danse sacrée, pour que le réveil du divin dormeur soit doux. Mais l'été passe et l'Amour ne s'est pas éveillé, bercé par quelque céleste concert, captivé par ses rêves élyséens. L'ombre fraîche s'épaissit sur son visage endormi; l'automne vient. Sous le rideau des feuilles, les yeux clos, il demeure seul dans son bosquet enchanté. Peut-être y

fleuriront les premières violettes; peut-être quelque colombe y reviendra bâtir son nid.

Espoir bien pâle, que le temps devait détruire. L'Amour endormi que contemple Christina Rossetti quelques années plus tard est bien différent de cette première vision. Étendu sur sa froide couche, il a la blancheur de l'ivoire; sur son visage paisible, on lit la paix du dernier oubli.

Quelle rencontre inattendue avec un ami, jadis très cher, fit surgir, encore une fois, devant elle, le souvenir de ses sentiments passés, le fantôme de l'amour?

L'Amour, hier mort et enseveli, se leva de son tombeau et m'apparut. Mais son regard ne me reconnut pas, ses yeux voilés et ternis sous leur poussière ne se souvinrent pas — ; tandis que moi, qui me rappelais, demeurais sans voix, sentant mon cœur vivifié bondir dans ma poitrine; tandis que me revenait la lueur des jours depuis longtemps au delà de l'horizon, et les échos de la musique d'antan. L'ai-je vraiment revu? Je me rappelle encore : jeunes, nous nous sommes rencontrés, quand l'espoir et l'amour vivaient en nous; nous nous sommes séparés, l'espoir mort, mais l'amour vivant. Je me rappelle encore comment nous nous sommes séparés, le cœur déchiré, nous souvenant et aimant sans espoir, défaillant devant la lutte. L'ai je vraiment revu? Oh! non! — Je ne l'ai point revu.

Les années passent, laissant son cœur inassouvi. Plus d'un poème délicat et passionné conte la tristesse de sa vie solitaire. Elle a de beaux vers sur les amours tardifs : violettes frileuses, violettes d'automne qui n'arrêtent plus les regards et se fanent sous un double tapis de feuilles, les leurs, et celles que laissent pleuvoir sur elles les arbres. Puis c'est le silence du cœur, du cœur usé et attristé qui ne sait plus chanter.

A l'Ombre du saule, par un beau jour de printemps, elle s'abandonne à ses rêveries ; ce grand arbre triste, aux feuilles pâles et frissonnantes, l'émeut douloureusement; il jette comme une ombre de malheur sur l'éveil de la nature. A quoi bon, à quoi bon ce saule, dont les feuilles tremblantes lui voilent le soleil? Il se dresse comme un symbole troublant; le soir tombe : « Le saule pleureur balançait sa cime, et son ombre tombait plus longue. L'occident se teintait d'écarlate; le soleil se consumait, rougeoyant; les oiseaux se turent. Un vent doux soupira dans les feuilles du saule; les rides de

l'eau élevèrent leur plainte; l'univers entier s'alanguit, murmurant comme une âme qui souffre; alors je me sentis seule. Je me levai pour partir, et je sentis le froid; je frissonnai en marchant; et, frissonnante, je me demandai, et me demande encore, ce que voulait dire ce saule aux feuilles d'argent, à l'ombre duquel je demeurai toute une longue journée, auprès d'une source, au printemps. »

C'est dans de tels vers que résonne le plus largement cet appel à la sympathie, ardent ou discret, résolu ou lassé, que constitue toute son œuvre. Dans cet appel, elle a mis le meilleur d'elle-même, la chaleur de son cœur, toute sa faculté d'expression poétique.

Les images de Christina Rossetti sont parfaitement claires, parfaitement simples; elle ne les emprunte ni au monde de la science ni à celui d'une esthétique somptueuse ou subtile; la vie familière lui suffit; leur originalité est due uniquement à ses dons personnels d'observation et à son sentiment de la nature; cette entière absence de recherche et de prétention n'est pas un mérite très commun. La fantaisie ne perd pas pour cela ses droits. Elle combine parfois ses images avec beaucoup d'ingéniosité et d'esprit: chiens, chats, limaces, belettes, rats et perroquets ne sont point de trop pour donner, aux petits diablotins du Marché aux Elfes, leur physionomie. Son œuvre a tout le charme de la naïveté; elle en a parfois les gaucheries, plus souvent les hardiesses imprévues et heureuses. Dans ses vers psychologiques, comme dans sa poésie de la nature, on trouve cette fusion des sensations et des sentiments ou des idées, qui n'affleure à la conscience que dans les moments de vie très intense, et chez les êtres doués pour l'art. Dans ses tableaux descriptifs, frémit une pensée méditative et émue. Ses poèmes lyriques ou religieux ne laissent point oublier la vivacité, la finesse de ses sens.

Les uns et les autres se distinguent encore par leurs qualités de rythme et d'harmonie. Rythme de la pensée, toujours aisé, libre, expressif; personne ne conte avec plus de verve, de charme. Elle ne connaît point les embarras d'un esprit analytique trop entraîné à appuyer également sur les divers aspects d'un sujet; elle sait s'exprimer à demi; de là peut-être la facilité avec laquelle elle a retrouvé l'accent de ces chansons

paysannes où les sentiments populaires s'expriment avec tant de noble et délicate réserve. Elle sait aussi insister et se répéter; ses vers sont souvent scandés par une phrase brève, autour de laquelle s'organisent peu à peu des réminiscences, des songeries, qui auréolent le poème d'un halo diffus. L'unité poétique de ses œuvres n'est jamais rompue. Ses récits sont presque toujours un enchaînement de tableaux où tout parle aux yeux, aux oreilles, à l'imagination; et s'il est beaucoup de poèmes plus riches, plus profonds que « le Marché aux Elfes », il n'en est point qui se présente plus heureusement, comme une harmonie légère, où tous les sons portent, où nulle note grave, nulle modulation imprévue ne détonne.

Enfin le rythme des mots ajoute sa magie à tant de mérites; le vers est souple et toujours varié, parfois bondissant, allègre et preste, parfois triste et lent et d'une harmonieuse douceur. Telle de ses chansons est une berceuse parlée, et ce n'est point sans raison que plusieurs de ses poèmes ont été notés pour être chantés; ils créent une sorte d'obsession musicale, continue et pénétrante.

Pour être mieux connue et appréciée, il ne lui a peut-être manqué qu'un peu de bonheur. Il eût fallu qu'elle s'abandonnât librement aux jouissances de la nature, que sa vie sentimentale ne s'étiolât point sous la contrainte de sa conscience religieuse et des événements contraires. A percer le triple voile d'ombre dont la destinée a enveloppé ses vers, on a l'intérêt de pénétrer dans l'intimité d'une âme divisée contre elle-même et souffrante, mais noble et charmante, et l'on y trouve, plus purs et plus éclatants dans leur grâce légère, quelques-uns des chefs-d'œuvre de la langue anglaise.

MADELEINE CAZAMIAN

L'UNIVERSITÉ DE NANCY

L'Université de Nancy, en ces vingt-cinq dernières années, est devenue un puissant organisme, avec des fonctions multiples et variées, qu'elle a su créer chacune à son heure et qu'elle développe et perfectionne sans cesse, de façon à démontrer de plus en plus son utilité.

Une Université doit être un double foyer : foyer de science et foyer d'enseignement. Simple foyer de science, elle ne serait qu'une réunion de maîtres, avec quelques disciples peut-être, sans élèves. Simple foyer d'enseignement, elle ne serait qu'un assemblage d'étudiants ou d'élèves avec des professeurs, certes, mais non pas des maîtres, du moins des maîtres de la Science.

Or deux Facultés seulement réalisaient, autrefois, quoique d'une façon imparfaite, cet idéal, la Médecine et le Droit; c'étaient l'une et l'autre des « Écoles ». Ne dit-on pas encore communément l'*École de Médecine*, l'*École de Droit*, pour bien signifier que leur objet propre est de former surtout des praticiens dans l'art de guérir ou dans l'art de plaider, de juger, d'administrer? Mais quel pouvait être l'objet des deux autres Facultés, Sciences et Lettres? En quoi mériteraient-elles aussi le nom d'Écoles? Et quelle sorte de praticiens serait-on en droit de leur demander? On pensa d'abord qu'elles devaient

être des Écoles normales de professeurs pour nos collèges et même pour nos lycées. Mais c'était une conception erronée : une telle École existe déjà à Paris (et même deux Écoles, avec celle de Sèvres) et s'il y a place néanmoins, sur tout le territoire de la République, pour plusieurs préparations professionnelles du même genre, c'est en cinq ou six centres seulement, et non dans une quinzaine d'endroits, incapables d'offrir, comme personnel, comme matériel, et aussi comme ambiance, toutes les conditions de succès. Nancy, il est vrai, pouvait prétendre devenir un de ces centres et l'a bien montré; pendant des années, sa Faculté des Sciences fut réputée pour la préparation des futurs agrégés de physique, et sa Faculté des Lettres l'est encore pour la préparation des agrégés d'allemand, de grammaire, d'histoire et de géographie.

Mais, non contents de cela, nos maîtres de Nancy eurent bientôt une ambition plus haute, surtout à la Faculté des Sciences. Trop longtemps la science s'était confinée dans les laboratoires, avec l'unique souci de rester la science pure, ou plutôt la science toute seule, sans épithète : de toutes parts, cependant, au dehors on réclamait son concours. Or la science, si elle veut vivre, du moins ailleurs qu'à Paris, doit fournir la preuve de son utilité sociale, en devenant science appliquée. Et ses premières applications vont naturellement à l'industrie. Justement la Lorraine avait donc besoin d'ingénieurs, d'un nouveau type d'ingénieur surtout, car ceux qu'on lui envoyait de Paris, fabriqués selon de vieilles formules, se trouvaient mal préparés à des tâches nouvelles. Aussi était-on forcé d'en chercher ailleurs, là où les besoins de l'industrie moderne avaient été mieux compris, ainsi que la nécessité d'y pourvoir scientifiquement, dans ces usines de science, appelées *Teknikum* et *Polyteknikum*, d'Allemagne, de Suisse, de Belgique. Sur ce modèle, la Faculté des Sciences de Nancy (sans cesser pour cela de faire des licenciés de toutes sortes : au contraire même, elle n'en a jamais fait davantage) se transforma en une École d'ingénieurs, ou plutôt en plusieurs Écoles, et d'ingénieurs, je le répète, comme on n'en formait nulle part encore dans notre pays. Ajoutons qu'un haut sentiment de patriotisme anima le corps enseignant; toutes les activités furent dirigées vers un même but : opposer enfin à ces

ingénieurs venus d'outre-Rhin une barrière protectrice. Les forts d'arrêt, sur notre frontière de l'Est, assuraient la défense nationale : l'Université de Nancy y ajouta comme une forteresse de la science.



L'Institut chimique fut fondé d'abord. C'est une *École de chimie*, mieux encore une *École d'ingénieurs-chimistes*, la première et assez longtemps la seule de ce genre en France : Paris, depuis deux ans, est en train de construire la sienne. L'idée remonte, pour Nancy, à 1884. Un homme s'employa de toutes ses énergies à la réaliser, M. Haller, secondé au dehors par un autre homme que nous retrouverons tout à l'heure, Ernest Bichat. Il fallut trouver de l'argent, trouver un terrain : l'État d'abord, puis la ville de Nancy, les départements de Meurthe-et-Moselle et des Vosges contribuèrent aux dépenses, et dès 1889-1890, on s'installait dans des bâtiments neufs à tous égards : car c'était une installation nouvelle pour des services nouveaux, industrieusement appropriée à ces services. On commença avec 6 élèves ; le 6 juin 1892, lorsque le Président Carnot vint inaugurer l'Institut, on en comptait déjà 36 ; leur nombre a oscillé, en ces quatre dernières années, entre 140 et 150. Pendant la période de début, de 1890 à 1900, le succès était venu lentement et sûrement : chaque rentrée marquait un progrès. Mais bientôt le plan primitif, malgré son ampleur, apparut trop étroit : la chimie ordinaire ne suffisait plus ; il fallut y adjoindre la chimie physique (application de l'électricité à la chimie), en 1900, avec une installation nouvelle, qui est un modèle du genre. C'était encore la première en France : l'Allemagne en avait déjà plusieurs, bien entendu. Notre Institut de Chimie physique dut son existence, non plus à l'État cette fois, ni à la Ville (si ce n'est pour le terrain), mais aux subventions des industriels eux-mêmes, entraînés par le généreux exemple d'Ernest Solvay. Une chaire de chimie physique fut même créée, le 25 novembre 1899 : Paris vient seulement d'en avoir une semblable, le 10 mai 1910. Depuis 1900, les améliorations n'ont pas cessé :

tantôt c'est un étage que l'on élève pour de nouveaux laboratoires, tantôt de nouvelles salles d'essais que l'on aménage dans les sous-sols. L'ensemble a été arrêté dans ses grandes lignes, à deux reprises, en 1890 et en 1900, presque définitivement, et fonctionne avec la régularité d'une machine parfaitement montée.

A l'entrée de cette École, point de concours ; mais d'abord, de sérieuses garanties d'études, exigées de quiconque se présente, puis une série d'épreuves qui éliminent chemin faisant quiconque ne peut pas suivre et perdrait son temps. Au terme de la scolarité, le diplôme d'ingénieur-chimiste assure sans trop de peine, à qui le possède, une place dans l'industrie. Ce titre d'ingénieur-chimiste est devenu officiel à partir de 1901 ; jusque-là on s'était contenté de décerner des diplômes supérieurs d'études chimiques. Le nombre des anciens élèves munis du diplôme ou du titre d'ingénieur s'élève actuellement à 391. Il est intéressant de les suivre dans leur carrière, comme on le peut grâce aux réunions annuelles de leur Association, le 6 juin, en souvenir de l'inauguration de 1892 : beaucoup ont trouvé emploi dans la région lorraine, à laquelle seule on avait pensé d'abord ; mais beaucoup aussi ont essaimé dans d'autres parties de la France, ou dans nos colonies, Algérie, Tunisie, Indo-Chine ; plusieurs même sont établis à l'étranger, dans les pays Balkaniques, en Russie, en Turquie d'Europe et d'Asie, dans l'Amérique du Sud, et jusqu'en Chine. Et la provenance des élèves n'est pas moins intéressante que leur destination. D'anciens élèves de l'École Polytechnique, désireux de s'assurer avant d'entrer dans l'industrie la préparation technique qui leur manquait, sont venus se faire inscrire comme étudiants de notre Institut.

A côté de l'Institut chimique, a pris place presque aussitôt une création originale, inconnue en France jusque-là : l'*École de Brasserie*. Elle aussi forme des ingénieurs : parmi les diplômés qui en sortent chaque année, les premiers emportent le titre d'ingénieur-brasseur. Les brasseries de la région, et d'autres de divers points de la France ont contribué à créer cet organe nouveau et en assurent encore, pour une part, le fonctionnement. L'École de Brasserie, qui date de 1892, est d'abord

une brasserie-école, où l'on fabrique de la bière; mais elle comprend aussi des laboratoires spéciaux, qui plusieurs fois ont dû être agrandis pour les besoins croissants du service, une malterie, ce complément indispensable et pourtant si rare de toute École de ce genre, et des caves pour haute et basse fermentation : les élèves peuvent suivre tout le travail de fabrication, depuis la réception de l'orge jusqu'à la mise en tonneau, et même la mise en perce et en bouteille de la bière toute prête à être bue. Quoique abandonnée à ses propres ressources, l'École a vite atteint un niveau où elle se maintient sans peine. Une trentaine d'élèves la fréquentent chaque année : tous, fils de patrons, contre-maîtres ou simples ouvriers, ont déjà fait un stage dans des brasseries; connaissant la pratique, ils viennent y ajouter la science spéciale, désormais nécessaire à toute industrie qui veut prospérer. Ils dirigent maintenant des brasseries sur les points les plus divers de la France, et même du globe, par exemple en Amérique. Eux aussi ont constitué une Association d'anciens élèves, fidèles à leur École et à son fondateur, M. Paul Petit.

L'Institut électrotechnique est une véritable *École d'électricité*, qui forme pour l'industrie des *ingénieurs-électriciens* : bientôt y fut adjoint un Institut de mécanique appliquée, ou *École d'ingénieurs-mécaniciens*. Pour ces deux créations, complémentaires l'une de l'autre, la même histoire recommence encore. Au début, un simple cours de physique industrielle ou d'électricité appliquée à l'industrie : idée féconde du doyen Ernest Bichat, en 1896. Peu après, l'ambition lui vint : il construisit des laboratoires d'essais de mesures électriques, à l'usage des directeurs d'usines, et des salles de machines à l'usage des élèves, qui firent leur apprentissage en les montant et démontant eux-mêmes. L'Institut électrotechnique s'organisa ainsi de 1900 à 1902. On était bien sûr, cette fois encore, de ne faire concurrence à personne : Paris et Grenoble avaient sans doute commencé, mais sur un autre plan, et avec un autre objet; cherchant un modèle dont on pût s'inspirer, on ne le trouva qu'en Belgique, à l'Institut Montefiore de Liège.

Il en fut ainsi, un peu plus tard, pour la mécanique appliquée : ni la France, ni Paris même n'ayant rien en ce genre

que l'on pût imiter, on alla où vont encore trop de jeunes Français désireux d'acquérir un savoir technique, en Suisse, au Polyteknikum de Zurich : la Lorraine fut dotée d'un établissement analogue. C'est ainsi que la mécanique appliquée eut bientôt, à l'Université de Nancy, sa double installation de machines hydrauliques, pour la rentrée de 1907, et de machines thermiques, en 1908-1909. La même bonne fortune, qui avait favorisé la chimie physique, favorisa encore ces nouveaux laboratoires : les industriels, de plus en plus convaincus des services que la science peut et doit rendre à l'industrie, en ont fait à eux seuls presque tous les frais.

Le nombre des étudiants, pour l'Electrotechnique et la Mécanique appliquée, tint du prodige : 6 seulement la première année 1900-1901, mais déjà 73 la seconde, puis 130, 148, 206, etc., enfin, ces deux dernières années, 368 et 354. Il en vint beaucoup de l'étranger ; mais il en vint aussi, et même de plus en plus, de France. Rien de plus démocratique, en effet, que ces Écoles, largement ouvertes aux jeunes gens qui justifient d'un titre ou d'un savoir suffisant. L'Université de Nancy les accueille tous, sauf à ne garder jusqu'à la fin (les autres s'en allant d'eux-mènes peu à peu) que les meilleurs. Elle aide ainsi à se dégager et à se constituer une élite, non par les procédés artificiels et de plus en plus décriés des concours, épuisants et stérilisants pour un si grand nombre, mais par une sélection plus sûre, qui s'opère naturellement : on ne risque point ainsi d'écarter des jeunes gens de réelle valeur, pour en admettre d'autres qui ont pu faire un moment illusion, mais dont la médiocrité foncière ne se révèle que trop ensuite dans la vie, bien qu'ils soient toujours prêts à se prévaloir d'un premier et unique succès de jeunesse. Des élèves sortant des Ecoles d'Arts et Métiers, de l'École Centrale, de l'École Polytechnique, des officiers désignés par le ministère de la Guerre, ne dédaignent pas de venir faire un stage à Nancy. Le diplôme d'*ingénieur-électricien*, d'*ingénieur-mécanicien*, est ensuite conféré à qui le mérite : 301 l'ont obtenu depuis dix ans que cet Institut fonctionne : 256 électriciens, et à partir de 1906-1907, 45 mécaniciens. Beaucoup sont établis dans l'Empire russe ou dans les États des Balkans, aussi bien qu'en France, et savent à l'occasion se souvenir de leurs maîtres ;

récemment un de ces maîtres était appelé (de préférence à un Allemand) par un ancien élève, pour l'installation électrique de l'éclairage, public et privé, à Roustchouk, en Bulgarie.

A l'exemple de ces Instituts une École primaire supérieure s'est résolument orientée dans la même direction. On a pu reprocher à cette sorte d'Écoles de préparer surtout aux Écoles normales d'instituteurs, un peu aussi aux postes et télégraphes, aux contributions indirectes, aux petits emplois des ponts et chaussées. A Nancy, les élèves en grande majorité préfèrent entrer dans l'industrie, dans le commerce, dans la banque : parfaitement préparés par des études techniques, où les heures de classe alternent avec les heures d'atelier et de travaux pratiques, ces dernières aussi nombreuses que les autres et peut-être mieux remplies. C'est le même élan vers la vie active, vers le travail libre et fécond, de préférence aux petites fonctions publiques. L'Ecole primaire supérieure de Nancy se montre ainsi la digne auxiliaire de la Faculté des Sciences : elle a cessé de préparer surtout des instituteurs, comme celle-ci surtout des professeurs.

Les sciences naturelles sont-elles susceptibles d'applications analogues à celles de la chimie et de la physique, toutes deux si nécessaires à l'industrie? On n'en douta pas à Nancy, et on se mit à l'œuvre également de ce côté. L'agriculture peut de moins en moins se passer du concours de la science. Et là aussi, d'ailleurs, l'industrie reparaît, qui nécessite de plus en plus un contrôle et une direction scientifiques.

Telle est d'abord l'industrie laitière. Nos professeurs de zoologie et de microbiologie ont organisé comme annexe une *École de laiterie, beurrerie et fromagerie,* munie de tous les appareils perfectionnés, qui sont devenus usuels en Suisse, en Hollande, en Danemark. Si elle ne confère pas à ses élèves le titre d'ingénieur, au moins leur donne-t-elle toute la compétence requise en vue des transformations du lait surtout comme aliment, mais parfois aussi comme matière utilisée dans l'industrie (objets en galactine, etc.).

Mais surtout l'enseignement de la botanique ne pouvait s'en tenir à la théorie pure, dans une Faculté où jadis M. Louis Grandeau avait fondé la Station agronomique de l'Est. Un

Institut agricole, et même *colonial*, fut donc organisé en 1901 et 1902. Non seulement on songeait à la mise en valeur des terrains aux colonies ; mais une entente avec l'École nationale des Eaux et Forêts de Nancy permit de contribuer, en outre, à la préparation d'un personnel auxiliaire pour le service forestier, public et privé, en Indo-Chine, à Madagascar, etc. Mais l'essentiel consiste plutôt dans les études générales, nécessaires à un agronome : et le niveau supérieur où on a su les élever à Nancy, a attiré au nouvel Institut une clientèle nombreuse et sérieuse : 76 étudiants étaient inscrits l'année 1907-1908. La botanique appliquée à l'agriculture retrouve encore inévitablement les utilisations industrielles. Voici le titre d'une thèse récente, pour le doctorat, préparée dans nos laboratoires par un étudiant serbe : *La prune et l'industrie prunière en Serbie.*

Mais ce qui intéresse particulièrement l'industrie, c'est l'étude du sol et du sous-sol de la région de l'Est. Depuis une dizaine d'années, le professeur de géologie de l'Université de Nancy, M. René Nicklès, en a fait sa chose, et toutes les recherches et les découvertes de la houille en Lorraine ont été dirigées et menées à bien par lui ou sur ces indications. Maintenant son ambition va plus loin : l'*Institut de géologie*, qu'il a créé et organisé, sera une nouvelle *École d'ingénieurs-géologues*, fournissant le personnel auxiliaire pour la prospection et l'exploitation des mines dans la région. Les Allemands, qui ont aussi leurs mines de l'autre côté de la frontière, ont inauguré un petit enseignement de ce genre à Thionville : l'Université de Nancy, avec les ressources scientifiques dont elle dispose, aurait cru manquer à son devoir, en ne se préoccupant pas de répondre ici encore à un besoin manifeste de l'industrie régionale.

Mais peut-être une objection se présente-t-elle à l'esprit du lecteur. La science pure n'est-elle pas oubliée, au milieu de toutes ces préoccupations utilitaires? Elle ne l'est pas, certes. En ces dernières années, les laboratoires de l'Institut chimique ont fourni une quarantaine de thèses de doctorat ès sciences. Et dans le musée des collections du même Institut, on peut voir une vitrine contenant les produits découverts ou de nouveau étudiés, depuis bientôt vingt ans, par les profes-

seurs et les élèves : on n'y compte pas moins de 1 200 flacons. De même la géologie appliquée rend de grands services à la géologie pure. Que d'échantillons de terrains et de roches ont été méthodiquement retirés à toutes les profondeurs jusqu'à 1 500 et 1 550 mètres, au cours des sondages pratiqués en divers points, de Longwy à Mirecourt! Maintenant étiquetés, catalogués, au nombre de plus de 12 000, ils fournissent les matériaux d'un beau Musée qui, complété par les principaux types de minerais de fer et aussi par le sel, rendra visible au regard du spécialiste le fond et le tréfond du pays lorrain, presque aussi connu maintenant que la surface.

De même, la Faculté de Médecine, sans oublier que sa principale fonction est de préparer ses étudiants à la profession médicale, s'adonne de plus en plus aux recherches de science pure. Elle a d'abord ajouté à ses grandes cliniques de médecine proprement dite et de chirurgie, d'accouchements, de maladies des enfants et des vieillards, toutes les cliniques spéciales que nécessitent les progrès de l'art de guérir : ophtalmologie, oto-rhino-laryngologie, électrothérapie, etc. Mais en outre, avec ses nouveaux laboratoires (ils datent, les uns de 1892, les autres de 1902), elle est devenue, dans le domaine scientifique, l'émule de la Faculté des Sciences. L'anatomie et l'histologie ont eu des maîtres qui ont fait école à Nancy et bien au delà ; ils ont d'ailleurs été vite appelés à Paris : le professeur Nicolas, ardent promoteur des études anatomiques ; le professeur Prenant, auteur d'un magistral traité d'histologie.

S'aidant de leurs conseils, le laboratoire d'anatomie pathologique poursuit des études sur le cancer, pendant que des recherches du même genre sont faites à la Faculté des Sciences, où l'on étudie aussi des phénomènes d'hérédité, qui confirment et rectifient les lois de Mendel. En outre, des appareils de physiologie, de physique médicale, d'ophtalmologie, d'électrothérapie sont perfectionnés ou même inventés par des maîtres de la Faculté de Médecine. Tout cela, c'est de la médecine, assurément ; mais n'est-ce pas aussi de la science? L'histoire naturelle médicale, conçue surtout comme la parasitologie, devient également à la fois chose de laboratoire et chose de clinique, les champignons parasitaires de l'organisme malade, constatés et classés scientifiquement, étant la caractéristique

indéniable de telle ou telle maladie. Et n'est-on pas toujours ramené à l'industrie en cette région lorraine?) lorsqu'il s'est agi d'étudier méthodiquement l'ankylostomiase des mineurs, on a aussitôt demandé, pour une telle étude, un jeune savant à la Faculté de Médecine. D'autre part, le laboratoire d'hygiène a fourni toutes les indications nécessaires à une grande ville pour un choix éclairé de ses eaux potables, avec les observations bactériologiques qui doivent être renouvelées sans trêve dans l'intérêt de la santé publique; le résultat, exposé aux yeux, est un graphique rassurant de la mortalité décroissante à Nancy, du fait des maladies infectieuses, en ces vingt dernières années. Enfin, pour compléter cet ensemble de services que la science peut rendre, mentionnons la médecine légale, si nécessaire à la justice, dont elle guide les enquêtes et dicte parfois les arrêts, mais de plus en plus nécessaire à l'industrie encore : les lois récentes sur les accidents du travail imposent, en effet, au médecin comme au magistrat une nouvelle tâche, et fort délicate, à laquelle il doit être préparé.



Un foyer aussi intense ne pouvait manquer d'attirer les étudiants. Dans ces dix dernières années, de 1900 à 1910, le nombre s'en est élevé, par une progression régulière, de 1 071 à 2 184. L'Université de Nancy s'est ainsi placée (après Paris) en tête de toutes les Universités françaises; elle doit de belles ressources annuelles à cette fréquentation; elle a même une avance de près de 400 000 francs sur telle et telle autre, qui vient de suite après elle. Le plus fort contingent a été celui de la Faculté des Sciences : 750 à 800 étudiants, depuis 1905, une fois même 841 en 1908-1909. Fait significatif : un graphique ingénieux représente l'accroissement comparé de cette Faculté et d'une Société amie, la Société industrielle de l'Est; la marche ascendante de l'une correspond exactement à la marche ascendante de l'autre.

Un sérieux appoint nous vient de l'étranger. Université-frontière, le champ d'action de Nancy dans notre pays même ne

peut guère dépasser un département, d'ailleurs mutilé, Meurthe-et-Moselle, et tout au plus deux autres, Vosges et Meuse, la Meuse pour une partie seulement, le reste regardant déjà vers Paris ; force est donc à l'Université lorraine de se tourner vers les contrées amies de la France. La Médecine a toujours eu une clientèle slave, surtout depuis qu'elle s'occupe d'une spécialité, qu'elle a été la première à faire entrer dans les cadres d'une Faculté, la Chirurgie dentaire. Un Institut, créé à cet effet en 1902, a compté jusqu'à 85 étudiants et étudiantes, et même 107 cette année, en majeure partie de nationalité étrangère. Le Droit a aussi ses étudiants étrangers, et il tient beaucoup à garder sa petite clientèle luxembourgeoise. Mais ce sont les Sciences, qui reçoivent le plus grand nombre d'élèves du dehors, et cela se comprend : l'Université de Nancy a organisé des Écoles d'ingénieurs, qui en France même ne faisaient double emploi avec aucune autre : à plus forte raison ont-elles paru uniques, parmi les Écoles françaises, aux étudiants des pays neufs. Ils sont venus en grand nombre des États balkaniques et de l'Empire russe surtout; ils font chez nous trois ou quatre années d'études et s'en retournent dans leur pays avec notre diplôme d'ingénieur-mécanicien, électricien, chimiste. C'est à la fois un honneur pour notre haut enseignement français et lorrain, et sans doute un grand profit dans l'avenir pour notre industrie. Des relations s'établissent entre notre région et ces contrées, dans lesquelles nos anciens élèves sont pour nous des pionniers tout désignés. Ainsi se complète et s'étend au loin l'action qui appartient, en vertu de ses tendances propres, d'accord avec la géographie, à l'Université de l'Est de la France. Héritière hélas! de Strasbourg, non seulement elle demeure un trait d'union intellectuel de notre pays et des pays voisins, Allemagne, Belgique et Suisse, dont ses Écoles de chimie, d'électricité, de mécanique, sont des imitations originales, vraiment à la française ; mais en outre, elle est devenue, par ses étudiants, un trait-d'union encore, au delà de ces pays eux-mêmes, entre la République française et le monde slave.

Parmi les étudiants étrangers, les plus nombreux sont ceux qui viennent faire à Nancy des études pratiques et professionnelles, 504, l'année 1909-1910; mais d'autres viennent, un

semestre ou deux, pour s'instruire dans notre littérature et notre langue. Ici l'élément germanique domine, Allemands et aussi Allemandes, car les deux sexes sont presque également représentés. Une tâche nouvelle s'offre là, dans nos Universités, aux Facultés des Lettres : pour ces étrangers qui ont déjà quelque teinture des choses de France, ne pourraient-elles, sans renoncer non plus pour cela à leur fonction propre, se transformer en hautes Écoles de français? On y avait pensé à Nancy dès 1896, et une première tentative fut même ébauchée, où l'on retrouve toujours le nom du doyen Bichat. Elle fut reprise en 1903, avec une conception plus nette du but et des moyens de l'atteindre : combiner, en vue des étudiants étrangers, nos trois enseignements, primaire, secondaire et supérieur; cet ensemble répond le mieux à leur désir de savoir, qui est grand, et à l'état actuel de leurs connaissances, qui sont forcément limitées. Ils sont, en outre, curieux de phonétique, de philologie, romane, qui presque seule leur est enseignée sous le nom de français en Allemagne, et qu'ils s'étonnent de ne pas toujours retrouver dans nos Universités françaises.

Depuis la réorganisation de 1903, cette catégorie si intéressante d'étudiants et d'étudiantes a oscillé de 260 à près de 300 chaque année (298 en 1907-1908, et 286 en 1909-1910). Nancy, capitale de la Lorraine, exerce de plus en plus sur eux une attraction qui s'explique. Non seulement les beautés de la nature et de l'art se trouvent réunies dans la région : lacs enchâssés dans la verdure, forêts de sapins, hautes chaumes, cols et ballons des Vosges; chefs-d'œuvres du moyen-âge avec les cathédrales de Toul et de Saint-Nicolas de Port; chefs-d'œuvre de la Renaissance avec Ligier Richier. Mais surtout ici, à l'extrême frontière, toutes les forces vives du pays sont comme ramassées et concentrées, et portées à leur comble : force militaire, avec le XXe corps, le mieux entraîné de toute l'armée française; force industrielle, avec tant d'usines modèles, soudières d'une part et hauts fourneaux de l'autre; l'art aussi, qui est une force et qui triomphe à la fois dans le merveilleux décor XVIIIe siècle de la Place Stanislas, et dans les créations récentes des maîtres verriers et les essais originaux d'artistes en quête de renouveler l'ameublement

moderne; la science enfin, dont l'Université se fait pour nos étudiants étrangers la généreuse dispensatrice.

Ce sont toujours quelques noms de savants qui, comme des phares lumineux, se voient à distance et attirent de loin les étudiants. Le nom de Blondlot a donné confiance, lorsque s'est ouverte à la Faculté des Sciences une École d'électricité, ainsi que le nom de Bichat. Le nom de Haller continue de porter bonheur à l'Institut chimique, que ce savant a fondé. Et la Faculté de Médecine sait-elle tout ce qu'elle doit, pour ne point parler des maîtres qui professent encore, au docteur Bernheim, qui fut pour la suggestion et la psychotérapie, chef d'École, — le mot est de Charcot. Quant à la Faculté des Lettres, elle s'honore surtout du nom de Pfister, l'auteur de l'*Histoire de Nancy* : monument élevé par cet Alsacien d'origine, devenu Lorrain par choix, en témoignage de reconnaissance et de piété filiale, à la ville qui l'avait adopté : qui dira ce que doivent à son ardeur communicative les Sociétés savantes de Nancy, Société d'Archéologie lorraine, et Société de Géographie de l'Est de la France, et même les Sociétés de la région tout entière, à Bar-le-Duc et à Verdun, à Épinal et à Saint-Dié?

D'autres œuvres, d'un caractère général, sont sorties de la même Université : l'édition française de l'*Encyclopédie des Sciences mathématiques*, revisée et augmentée au point d'être une édition nouvelle, dirigée, avec une élite de collaborateurs, par un de nos mathématiciens de Nancy, M. Jules Molk : la publication des *Œuvres de Descartes*, conduite jusqu'au bout par le chef même de cette Université et qui comprend douze volumes, dont huit sont datés de Nancy. Comme la précédente, cette œuvre dépasse les limites de l'Université lorraine et s'adresse à tous les étudiants de France.

CH. ADAM

L'HOMME QUI A PERDU SON MOI[1]

XXX

Michel arriva, un matin de printemps, à une petite ville, dans un pays de montagnes. Il n'avait pas décidé d'y venir. Mais il passait et le paysage lui plut. Alors, comme il ne connaissait aucune raison d'être ailleurs plutôt qu'en ce lieu, il s'arrêta.

Au fond de la baie que forme un lac en son extrémité, dormait cette petite ville : suisse d'aspect, française de langage. Suisse ou française? Peu importait à Michel. Un silence éternel y habitait, un passé immémorial y continuait.

Un fleuve, qui allait au lac, traversait un entassement confus de maisons vieilles à auvents et divisait en deux villages cette petite ville. L'un des villages était plus triste que l'autre, à cause des montagnes hautes contre lesquelles il s'appuyait et qui le privaient de soleil. Mais l'autre, bâti sur un sol marécageux où, de place en place, émergeaient des roseaux, sentait la vase et la fièvre. Un couvent, d'heure en heure, y tintait.

Pour traverser, d'une rive à l'autre, il y avait un grand bateau plat, qui n'était pas facile à conduire. Une fille le conduisait pourtant, une étrange fille, jolie malgré le hâle, et toute habillée de noir, encapuchonnée de noir, pareille à quelque nonne. Si elle n'avait personne à mener d'une rive à

1. Voir la *Revue* des 15 juin, 1er et 15 juillet.

l'autre, elle restait assise, tête penchée, sur la banquette du bateau, entre les deux rames pendantes; et elle récitait son chapelet. Mais il suffisait qu'on la hélât : et elle arrivait avec son bateau. Elle se dépêchait: ses petites mains travaillaient dur; de toute la force de son corps menu, rejeté en arrière, elle tirait sur les lourdes rames. A l'homme, à la femme ou à l'enfant qui voulait passer l'eau, elle faisait une profonde révérence: et, mettant les bras en croix sur sa ronde poitrine, elle disait :

— Je vous demande pardon, très humblement.

On ne prêtait à ses paroles nulle attention. En débarquant, on ne lui donnait ni un sou ni un remerciement. Elle recommençait la révérence d'humilité, puis, de nouveau, demandait pardon. Et l'homme, la femme ou l'enfant s'éloignait. Alors, à pas rapides, elle allait jusqu'à un pilotis de bois, lequel soutenait la première attache d'un pont qui avait disparu : il n'en existait plus, à chacune des rives, que le départ. Elle s'agenouillait devant le pilotis, faisait un signe de croix, baisait le bois humide, faisait encore un signe de croix et retournait à son bateau, pour ramer ou prier, selon qu'elle était réclamée ou non.

Michel la regarda longtemps, avec surprise et avec attendrissement. Il s'informa; on lui répondit :

— C'est Brigitte.

Il sut enfin l'histoire de Brigitte.

Une petite fille se nommait ainsi. Son père était un vieil homme veuf, religieux et morose. Elle, au jeu, avait plus d'entrain, de gaieté, de zèle à courir, à sauter, à vouloir être la première, elle avait plus d'invention drôle que ses compagnons et compagnes. Mais son ardeur tombait vite; et alors elle s'éloignait, avec une douceur obstinée.

On la voyait, par les rues, cheminer, enfant sage, son tablier d'écolière serré d'une ceinture, le visage incliné en avant. Un visage beau et mobile, que le sourire illuminait et que divinisait la mélancolie. Les cheveux, blonds et brillants comme le cuivre, tirés en arrière, pendaient en natte que terminait un ruban noir. Les yeux étaient bruns; et, s'ils regardaient, ils se posaient longuement; mais, quelquefois, ils ne s'ouvraient que sur d'invisibles pensées.

A cette époque-là, les deux rives étaient reliées par un pont. Et on l'appelait le pont de la Mort. Les rampes étaient de bois plein jusqu'à la hauteur des épaules de qui passait. Puis, les poutres, distantes les unes des autres, laissaient voir le double paysage du lac et de la vallée, étroite bientôt comme un ravin. Ces poutres supportaient une toiture en tuiles. De sorte qu'on était, sur ce pont, comme dans un corridor. Les architectes anciens qui l'avaient construit ne s'étaient pas appliqués à le mener tout droit d'une rive à l'autre ; mais il affectait la forme sinueuse d'une chenille qui circule entre des cailloux. Sous le toit, d'un rampant à l'autre, en cet espace triangulaire, étaient, de poutre en poutre, placés des panneaux de bois peint où un artiste d'autrefois avait représenté les épisodes nombreux d'une Danse des Morts.

Au cours de sa dixième année, Brigitte, un jour, regarda ces peintures. Comme elle les avait toujours vues, il fallait qu'un hasard l'avertît de les remarquer.

Ce lui fut un sujet d'étonnement pénible.

Sur le premier tableau, elle vit des squelettes, encore habillés de quelques muscles, et qui dansaient ; l'un, pour cela, jouait de la viole, un autre de la flûte et, un troisième, du triangle. Brigitte crut qu'elle entendait cette musique aux tintements vifs et aux prestes ritournelles.

Sur le second tableau, elle vit un pape qui officiait. Il disait la messe, mitré, levait l'hostie. Mais, en guise d'enfant de chœur, il y avait derrière lui vêtu, d'un surplis, un squelette. De la main gauche, ce gaillard tenait le bas de la chasuble pontificale ; de la main droite, il secouait la sonnette, avec frénésie. Et il riait.

Sur le troisième tableau, elle vit l'Empereur, qui visite ses beaux domaines. Il est paré d'étoffes d'or et de fourrures ; il porte la couronne et le sceptre. Un courtisan qui l'accompagne et qui lui fait admirer l'opulence des jardins rares et des palais, ce courtisan qui s'incline avec respect, c'est un squelette effronté qui se moque, badine et dupe.

Brigitte regardait ces bizarres images. Et elle n'en comprenait pas toute la signification, mais elle en subissait l'attrait redoutable. Elle s'arrêtait longtemps devant chacune d'elles, laissant, avec les formes colorées, pénétrer dans son âme les incertaines et frémissantes idées.

Elle vit l'Impératrice et les dames d'honneur; elle vit le Roi et la Reine, et l'Évêque, le Duc, l'Abbé, le Comte du Saint-Empire, la Comtesse et le Chevalier former, de tableau en tableau, un long cortège auquel se mêlaient, comparses d'épouvante, des squelettes : chapeau à plume et pourpoint de velours, souliers à boucles; et les hideux personnages, élégamment costumés, plaisantaient, ricanaient.

Brigitte s'étonna d'observer que l'Empereur, l'Impératrice, le Roi, la Reine et les autres puissants seigneurs ou clercs n'apercevaient pas la compagnie mortuaire où ils étaient, ne remarquaient pas les farces qu'on leur faisait et ne savaient pas qu'ils s'avançaient en procession funèbre.

Sur un autre tableau mourait un moine, couché dans un lit de fer. Un squelette avait escaladé la paillasse : de ses deux mains, il secouait les épaules du moribond qui, la bouche ouverte, haletait.

Puis, il y avait le Juge, le Banneret, l'Avocat, le Négociant et le Philosophe. Négoce et philosophie éveillaient la même ironie des squelettes.

Un architecte construisait. Les ouvriers, sur les échafauds, hissaient les pierres; et lui, avec le compas, traçait le plan de l'édifice. Mais un squelette couronné d'or l'embrouillait dans ses calculs : un autre faisait choir les ouvriers; un autre éployait une banderole où on lisait : *Sic transit gloria mundi.* Brigitte ne sut pas lire ce latin; mais elle devina que s'écroulerait l'édifice, par la malice des squelettes.

Un peintre s'efforçait de représenter au naturel les personnages importants d'une corporation. Mais, tandis qu'un squelette broyait à tort et à travers les couleurs, un autre insinuait son horrible visage entre les faces radieuses de ces drapiers ou de ces orfèvres qui posaient; et, en leur place, il se faisait portraire.

Un capitaine brandissait l'étendard, afin d'exciter le courage de ses troupes, engagées avec l'ennemi. Un squelette avait saisi le bout de l'étoffe; et il tirait dessus, de telle sorte que la hampe échapperait aux poings du capitaine.

Des amants, en qui Brigitte ne voyait qu'un beau jeune homme et une belle jeune fille, se promenaient par les allées d'un parc fleuri. Leurs mains étaient liées, leurs pas accordés,

leurs yeux extasiés. Des squelettes, vêtus comme des pages de fêtes galantes, les entouraient, officieux, cérémonieux, narquois.

Parmi les paysans, les jardiniers, les artisans divers, toujours s'introduisait, subtile et triviale, la taquinerie des squelettes.

Un panneau montrait la boutique d'un horloger. Cet homme était soigneux de combiner délicatement les rouages, les cordes et les contre-poids d'une machine qui battrait la mesure du temps et selon laquelle les gens supputeraient, crédules, l'avenir. Et il ne voyait pas, derrière lui, le berceau où dormait son bébé, le berceau qui avait déjà la forme d'un cercueil et que, d'un genou sec, balançait un squelette.

Brigitte, quand elle vit cela, eut peur. Elle courut et rentra chez son père. Le vieil homme religieux l'interrogea sur le trouble où elle était.

— J'ai vu la mort, — dit enfin Brigitte.

Il la mena au pont et il la conduisit tout de suite au dernier panneau. C'était le jugement final, Dieu le Père en sa gloire, entouré des chérubins, des dominations, des anges sonneurs de trompettes. Et, plus bas, les corps ressuscitaient. Les uns, surgis de la fange terrestre, avaient recouvré leur forme et la liberté de leurs mouvements ; d'autres, encore engagés à demi, faisaient avec les bras un grand effort pour se hisser ; d'autres soulevaient des couvercles de cercueils.

Le vieil homme religieux commenta selon le mode spiritualiste cette scène. Il voulut que Brigitte, avec lui, conclût au triomphe de l'âme et à ses destinées surnaturelles. Mais non : Brigitte avait conclu spontanément à l'universelle corruption de la chair et à la mort, compagne inévitable et malicieuse de la vie.

Les paroles du prêcheur n'entrèrent pas dans son esprit, qui était plein d'une pensée funèbre.

Depuis ce jour, Brigitte parut toute consacrée à un rêve de mélancolie. Ses velléités d'allégresse ne duraient pas et la rendaient à un silence douloureux. L'idée de la mort l'habitait.

Elle connut les raffinements d'une sensibilité inquiète. Elle ne gaspilla plus les minutes : leur nombre, désormais limité, ne permettait pas qu'on fût prodigue ou distrait. Elle évaluait les probabilités d'heures et de jours que l'avenir lui gardait :

leur somme se faisait et se défaisait dans son esprit, sans que d'ailleurs elle songeât à la désirer plus abondante. Mais, résignée, elle assistait, avec un émerveillement pathétique, au jeu des durées, pareil aux remous de l'eau.

Quelquefois, après de longues flâneries mentales qui l'avaient égarée parmi les détresses de la prévision mortelle, de vives révoltes la prenaient et la jetaient dans une imprudente gaieté. Alors, exubérante, les yeux scintillants, elle courait, bondissait ; sa natte brimbalait sur son dos, son tablier se relevait et laissait voir ses petites jambes émues de la joie de danser.

Elle eut quinze ans et fut une belle fille.

Un jour de cette année-là, vers le début d'un clair printemps, elle était à la maison, le matin, comme d'habitude. Elle se mit à la fenêtre. L'air était doux, un peu tiède à peine et encore mêlé d'une fraîcheur savoureuse. A l'horizon, la neige des montagnes fondait et laissait apparaître le feuillage des arbres que l'hiver n'atteint pas, les sapins bleus ou verts et les cyprès noirs. De place en place, le soleil allumait des reflets admirables, sur le lac principalement, où les petites vagues étaient un luxueux frisson de pierreries.

Le carillon du couvent éclata et multiplia ses gentillesses. Les notes grêles ou graves, et d'aucunes toutes frémissantes de joie enfantine, et d'autres qui allaient jusqu'au ciel comme des fusées, prirent leur vol. Une bande de colombes partit pêle-mêle ; et elles suivaient si bien leur fantaisie que leurs blancheurs ensoleillées s'enchevêtraient avec grâce. Brigitte les voyait se disperser ainsi, en même temps qu'elle entendait le carillon s'éparpiller. Il lui sembla qu'il y avait une concordance entre ces deux phénomènes charmants. Les colombes disparurent, au ciel, quand le carillon se tut.

Le silence qui se fit alors fut si beau que Brigitte, sans le savoir et sans le vouloir, chanta. Elle n'avait pas encore chanté, depuis les rondes bégayées de sa prime enfance. Soudain sa voix, qui venait de naître, l'enivra.

Son père était à l'église. Elle chanta éperdument. Elle ne disait point de phrases ni de mots ; elle chantait, elle épandait sa voix en mélodies ferventes et hasardeuses. Les bonnes femmes qui passaient, surprises, s'arrêtèrent, le panier contre la hanche, la tête levée pour voir en haut, sous le fichu qui

les coiffait. Leurs bouches firent une moue de blâme. Les hommes, immobiles, écoutèrent. Jeunes gens et jeunes filles subirent la singulière alarme de cette musique.

Brigitte chanta tout le matin, surprise, elle aussi, de sa voix et ravie. Quand son père rentra, elle ne cessa guère de chanter. Il ferma les fenêtres. Elle chanta cependant: et, de la rue, on l'entendait encore.

Les autres jours, elle chanta pareillement.

A dater de ces chants, une folie anima les gens de cette petite ville. Par sa victorieuse voix, Brigitte avait éveillé en eux un besoin d'allégresse qu'ils ne connaissaient pas encore. Elle fut leur prophétesse innocente. Elle ne s'aperçut pas du grand tumulte qu'elle avait suscité dans leurs âmes, la veille somnolentes et mornes.

Ce printemps-là, on résolut de mener une autre existence. L'existence qu'on avait jusqu'alors menée parut chétive, misérable, humiliante. D'autres villes du bord du lac, on le savait, s'étaient hardiment transformées en luxueuses stations estivales où affluaient les étrangers, gaspilleurs d'or et de joie.

On décida d'imiter cet exemple. On sollicita le concours de sociétés riches et audacieuses qui donnèrent des capitaux et escomptèrent des bénéfices. On fit venir des ingénieurs, des architectes, de la pierre, du fer, des matériaux et des ouvriers.

Le vieil homme religieux alla s'établir dans le voisinage, assez loin cependant pour ne voir ni entendre une ville se bâtir sur l'oubli de la ville où il était devenu vieux.

Brigitte refusa de l'accompagner : il fallait bien qu'elle assistât au triomphe de sa frénésie adolescente.

Tout le temps que les travaux durèrent, elle fut l'âme extravagante et heureuse de ce rêve de vie nouvelle. De l'aube au soir, elle allait et venait, parmi les pierres qu'on taillait, qu'on entassait et qui poussaient du sol en hôtels, casinos, maisons modernes, palais du municipe, théâtre. Elle chantait : sa voix exaltait le labeur des maçons et des charpentiers. Et l'on eût dit que sa voix suscitait ces vaillantes architectures.

A l'heure d'entre chien et loup, elle regardait s'allumer les deux lampes électriques devant le relai de poste. Ces petites lumières, dans la demi-obscurité gagnante, charmaient son cœur, où des lueurs semblables étaient apparues.

Le matin, plus d'une fois, on la vit, sur les routes, s'approcher des poteaux télégraphiques, appuyer sur leur bois son oreille et, longtemps, écouter leur chanson singulière, une sonorité complexe, métallique, rythmée par le vent, une chanson qui lui semblait venir de pays inconnus. Et elle regardait, au soleil couchant, les fils brillants, mystérieux, dorés, où elle savait que passaient nouvelles, avertissements, propos d'ailleurs.

Elle songeait à des pays dont elle ignorait les noms et les distances. Elle croyait ouïr le bruit qu'ils faisaient, l'écho de leur vie et leur conseil de persuasive joie. Ils lui disaient que la brève destinée est une fièvre magnifique ; ils lui disaient d'être docile au brûlant désir d'ici-bas ; ils lui disaient que la douleur même entre dans l'allégresse de vivre.

Ainsi le vaste monde concourait à son ardeur. Mais il ne l'appelait pas à lui, hors du lieu où elle s'était exaltée. Il venait à elle ; toute l'ampleur des royaumes et des océans convergeait, pour l'exalter davantage, vers sa félicité autonome.

Son plus beau jour fut celui qu'on démolit le pont de la Mort.

Les habitants, par crainte superstitieuse, étaient d'avis qu'on l'épargnât. Il y eut des palabres, les ingénieurs réclamant cette destruction. Brigitte se joignit à eux, fut éloquente, acharnée, féroce contre le symbole de tristesse. Elle emporta, sinon tous les scrupules, du moins toutes les incertitudes : le pont de la Mort serait démoli.

Le couvent réclama les panneaux de bois peint : il les eut sans difficulté. Les nonnes vinrent, avec le prieur, les prendre et, en procession, les portèrent au couvent, afin d'éviter le sacrilège et d'orner le cloître. Elles les accompagnèrent de misérérés.

Quand le pont fut débarrassé de ses images, Brigitte y entra et, narquoise puérilement, toute excitée de sa victoire sur la mort, elle se mit à chanter, de sa voix merveilleuse :

Sur le pont d'Avignon,
L'on y danse, l'on y danse...

Car les chansons du peuple voyagent, vont loin, jusqu'en des pays où l'on ne sait pas ce qu'elles signifiaient d'abord.

Brigitte ne chanta point *le Pont d'Avignon* comme les petites

filles. Mais à l'air naïf elle ajouta des roucoulements et roulades tendres, des gaietés de voix, des fioritures ironiques, des grâces mièvres et de chaudes résonnances. Elle ne dansa point. Mais, de ses bras à peine remués, de sa robe un peu haussée, elle indiqua le rythme d'une ronde.

La foule vint à elle et dansa vraiment, dansa sans chanter. Brigitte chantait. Les pas des danseurs sonnèrent sur le plancher du pont.

Puis les charpentiers travaillèrent. Ils déclouèrent, arrachèrent poutre après poutre. Des morceaux de bois, des clous tombèrent dans l'eau ; toute l'ossature du pont s'en alla former un tas de décombres sur la rive. Il ne resta bientôt que les pilotis, qui émergeaient du lac comme des bras lançant des signes de détrese.

La ville nouvelle s'édifia. Elle fut, la deuxième année, prête à recevoir ses hôtes. Ses grandes maisons de pierre blanche attendirent.

Elles attendirent en vain. Les autres villes des bords du lac empêchèrent cette rivale imprévue de prospérer. Les hôtels demeurèrent vides. Le casino renvoya ses musiciens inutiles. Les rails des tramways s'enfouirent sous la poussière. Ce fut une débâcle ; et il y eut des faillites, des procédures, des misères. Beaucoup d'habitants fuirent.

Brigitte assista, jour après jour, à cet échec de son jeune apostolat. Elle n'osa plus chanter : sa voix, étrangement retentissante parmi les architectures neuves et désertes, lui semblait absurde. Le vieil homme religieux mourut. Elle vit premièrement la solitude se faire autour d'elle. Puis on la détesta, on l'injuria, on la honnit pour la défaite comme naguère on la glorifiait pour l'espérance. N'était-ce pas elle qui, avec ses chansons délirantes, avait déchaîné la folie dont il fallait subir le châtiment? On la menaçait de vengeances brutales.

Les nonnes lui offrirent l'asile du couvent : elle prendrait le costume des femmes qui renoncent à vivre : elle circulerait, silencieuse, sous les voûtes du cloître où s'étaient réfugiées avant elle les images de la mort victorieuse : elle y accoutumerait lentement ses yeux et son âme ; et, si elle chantait encore, ce serait, d'une voix modeste et retenue, les cantiques de la vie spirituelle et de l'abnégation.

Mais elle refusa, disant qu'elle devait racheter sa faute et puisqu'elle avait nui aux gens de cette ville, consacrer maintenant son zèle et sa force à les servir.

C'est ainsi que Brigitte, après avoir compté sur les belles ardeurs de la vie, était devenue cette pauvre fille, habillée de noir, qui peine à sa besogne, dévide les prières de la contrition fait de bien humbles révérences et demande pardon. Jamais elle ne disait un mot que pour indiquer son repentir et implorer la miséricorde. Comme le pont de la Mort avait disparu, démoli par son chant, — ainsi que s'écroula au son des trompettes une ville de la Bible, — elle ne parla plus qu'à demi-voix et elle passa d'une rive à l'autre, avec son bateau lourd, les gens qui n'avaient plus le chemin du pont. Elle distribua sa petite fortune et, pour sa nourriture, elle s'abandonna aux charités aléatoires de quelques bonnes personnes qu'elle remerciait avec confusion.

Michel la vit; et il l'aima.

Il l'aima d'avoir voulu vivre et d'y renoncer. Il aima son âme et son visage, parce que son âme avait suivi la route qui mène de la ferveur au désespoir; et son visage était beau comme un miroir fidèle qui aurait gardé, les unissant avec délicatesse, les deux images de l'allégresse et du chagrin.

Michel, d'une rive, la regardait, inattentive à lui et toute dévouée alternativement à la tâche de Marthe et au rêve de Marie : elle réalisait le plus bel évangile. Et il n'osait pas l'appeler, monter sur le bateau qu'elle conduisait.

Un jour, il l'osa. Elle lui fit la révérence, lui demanda pardon et se mit aux rames. Il n'osa point lui parler. Et, quand il fut arrivé à l'autre rive, il s'en alla, timidement, et il erra dans le village que la montagne couvrait d'ombre. Il y erra, ne sachant comment s'occuper. Il gravit un sentier de montagne et, d'une éminence, regarda le lac où Brigitte manœuvrait son bateau. Le jour était gris et blanc. Sur le lac, qui avait la couleur de l'ardoise, Brigitte en noir semblait la fille du passeur funèbre qui porte les vivants au royaume des ombres; elle semblait la mort elle-même, qui a pris la place de son nocher, la mort jeune, un peu minaudière et très douce.

Michel aima Brigitte et la mort.

Il redescendit au lac et il monta sur le bateau. Brigitte ne

parut pas le reconnaître et ne fut pas gênée de son regard. Il lui dit :

— Vous êtes fatiguée, Brigitte. Donnez-moi les rames.

Elle profita, pour s'incliner profondément, du geste qui la courbait sur les rames, et répondit :

— Je vous demande pardon.

Elle continua de ramer comme si Michel n'avait absolument rien dit. Michel reprit :

— Vous avez renoncé à vivre, après avoir aimé à vivre, plus que personne, Brigitte. Je suis le frère de votre deuil.

Elle ne répondit pas. Il dit encore :

— Enseignez-moi votre sagesse désespérée.

Elle se tut obstinément. Quand le bateau fut à la rive, elle fit le même salut que toujours, demanda le même pardon, baisa le bois du pilotis avec la même pieuse humilité que de coutume et retourna vite à son bateau, où elle récita son chapelet.

Michel l'aima d'amour et il n'obtint pas d'elle une parole. Mais il songeait à elle sans cesse et désirait de joindre à sa mélancolie éperdue la mélancolie calme de Brigitte. Il l'aimait assez pour en être égoïste et pour dédaigner comme un vain scrupule la crainte d'alarmer Brigitte, enfin quiète, par la compagnie de sa déraison. D'ailleurs, elle ne semblait pas le remarquer. Pas une fois elle ne leva les yeux vers lui.

Dès le matin, Michel venait au lac. Il ne s'en écartait qu'autant que le lui commandaient sa gaucherie et peut-être le sourire moqueur des passants. Mais il s'éloignait avec peine et il revenait en hâte, afin de regarder encore Brigitte, afin de croire qu'il était auprès d'elle. Pourtant, le silence les séparait.

Ce pays humide amollissait Michel, le disposait à la douceur du renoncement. Au bord de ce lac, il goûtait une sorte de paix languissante. Il y eut toute une semaine de nuages et de brume. La montagne en était voilée. On ne distinguait plus les arbres qu'au travers d'une buée, comme d'immobiles fantômes. Les architectures vieilles ou récentes s'y confondaient et y formaient de grandes masses un peu plus foncées que l'air. Et, sur le lac, des vapeurs lourdes s'éployaient comme de longues et traînantes écharpes qu'agiterait un vent léger. Le paysage se simplifiait ; les formes et les couleurs y perdaient leurs angles, leurs arêtes vives, leurs reflets. Et Michel s'accoutumait lentement à ce

séjour, à cet horizon morne comme l'était celui de sa vie, à cet environnement de crépuscule perpétuel et pareil à celui dans lequel il sentait sa vie s'éteindre.

Si parfois les nuages s'écartaient, laissant tomber des rayons de soleil et découvrant la montagne, il ne regardait plus que le lac. Il redoutait le reste; il ne tolérait plus que l'eau où Brigitte avait son chemin.

L'eau était devenue son paysage. Il en aimait le cours et les remous: il aimait à l'imaginer, selon le temps, plus lourde ou plus légère, et tantôt gaie, lorsque la brise y plissait de petites vagues courantes, tantôt accablée d'une lassitude infinie et plus souvent encore abandonnée avec indifférence à des fatalités incompréhensibles.

Ses yeux apprirent à se contenter des menus hasards qui changeaient l'aspect de l'eau. Il ne demandait pas davantage.

Et, à mesure qu'il s'éprenait de pauvreté spirituelle, il s'éprenait aussi plus intimement de Brigitte qui était l'âme de ce paysage résigné. Il lui parlait en lui-même; il lui disait :

« Brigitte, vous priez: et Dieu ne vous entend peut-être pas. Mais vous priez, et cela vous suffit. »

Ou bien :

« Brigitte, vous travaillez de vos bras et vous donnez beaucoup de mal; et l'on ne vous est pas reconnaissant. Mais vous travaillez, et cela vous suffit. »

Et encore :

« Brigitte, vous mourrez; et alors ce sera comme si vous n'aviez pas prié, comme si vous n'aviez pas travaillé. Les gens que vous passez d'une rive à l'autre mourront: et alors ce sera comme si vous aviez laissé là-bas ceux de l'autre rive et ici les gens de celle-ci. Mais tout cela n'est que pour attendre la mort en affectant de ne point y songer. A moins que vous ne soyez vous-même la mort, la douce mort, Brigitte qui ne parlez et ne souriez pas, la mort qui nous appelle : et nous voici. »

L'habitude lui était venue de parler ainsi à Brigitte, sans qu'elle entendît ses paroles, sans que ses paroles même fussent prononcées. Le silence de Brigitte ne le gênait pas : il croyait causer avec elle, tant il avait la certitude mystique d'une communion de leurs âmes. Il fut l'amant de tout ce qu'il

sut d'elle, de tout ce qu'il devina et aussi de ce qu'il imagina. Il fut l'amant de son silence. Il l'aima comme une muette singulière, dont les regards auraient plus de signification que des paroles; il l'aima comme une ombre qui se serait réalisée sous les apparences d'un corps intangible: et il l'aima comme une morte qui durerait de corps et d'âme étrangement, de corps atténué, d'âme taciturne: et il l'aima comme la mort qui aurait pris l'aspect d'une jeune fille farouche, obligeante et belle.

« A moins que vous ne soyez la douce mort qui nous attend, Brigitte : et nous voici... Brigitte, me voici!... »

Et il monta sur le bateau, salué par la douce mort. La douce mort se mit aux rames et nagea vers l'autre rive. Michel, en cette compagnie, sentait sa volonté se dissoudre et son individualité s'anéantir : il en éprouvait une sorte de joie analogue à celle que les reclus appellent d'un mot bizarre « jubilation », et qui est le transport de leur piété.

Quand le bateau fut arrivé au milieu du lac, soudain la douce mort vira, entra dans le courant de la rivière et la suivit, laissant les rives, s'éloignant.

Michel la regardait; et il ne vit sur son visage nul changement; le rythme des rames était le même : et il n'y eut absolument rien qui indiquât une résolution subite, un désir, un caprice. Il n'y eut que la brusque et nouvelle direction du bateau. Michel ne fit pas un geste et ne dit pas un mot. Le voyage imprévu l'enchantait; et il s'abandonnait au vœu de la douce mort. Bientôt il ne se demanda plus où il allait; il cessa d'être étonné; tel était, songea-t-il, le chemin de sa destinée, que Brigitte menait. Le paysage se transformait peu à peu. Il n'y avait pas de villages sur les rives. Le lac se rétrécit. Ce fut la rivière, encaissée entre des montagnes et bordée d'arbres qui l'ombrageaient. La ville était loin; Michel l'oubliait, comme semblait aussi l'oublier Brigitte. Il se croyait conduit par la douce mort chez elle, dans sa demeure lointaine de sommeil.

Tout à coup le bateau, comme précédemment, vira : il rebroussa chemin. Brigitte alors fut troublée. Elle rougit et elle eut l'air de s'être difficilement ressaisie. Elle dit :

— Je vous demande pardon.

Et elle fit force de rames vers la ville. Michel demanda :

— Pourquoi retourner à la ville?

Mais elle se tut. Et la vigueur régulière des coups de rames signalait une décision telle que Michel la dut accepter.

Ensuite, il pensa que la mort avait voulu le prendre, puis avait renoncé à lui. Et il s'en attrista.

XXXI

Le lendemain, vers la fin du jour, il était au bord du lac. Le crépuscule flambait dans les nuages. L'incendie gagnait de proche en proche, lançant le feu rouge, rose et jaune, calcinant les masses profondes d'où il émergeait en splendeurs vives et ne laissant après lui que cendre qui s'éparpillait. Il y eut des écroulements : les décombres étaient violets avant de s'éteindre dans la pénombre nocturne.

De l'autre rive, déjà sombre, Michel vit se détacher le bateau de Brigitte. A l'avant, Brigitte ramait ; sa forme noire se tassait vers l'eau. Puis il y avait, au milieu du bateau, une femme debout. Une grande femme, toute vêtue d'un manteau rouge ; de sa tête pendait un long voile jaune d'or : elle portait les couleurs du soleil. Quand elle passa dans le reflet des flammes crépusculaires, elle parut incendiée comme les nuages. Et Brigitte, auprès d'elle, était la nuit, la douce nuit.

La voyageuse ne regardait pas Brigitte. Elle examinait le paysage et manifestement se plaisait à le trouver digne d'elle. Brigitte ne levait pas les yeux.

La voyageuse était belle et richement parée. Bientôt Michel put distinguer son collier de perles, ses chaînes d'or et, plus éclatante, la merveilleuse blancheur de son gai visage. Un poing sur la hanche, elle se cambrait. Et elle avançait comme une conquérante. Elle ressemblait à ces figures de proue que les anciens navigateurs plaçaient à l'avant de leurs navires et qui, peintes de couleurs claires, fendaient hardiment les vagues.

Mais elle était, sur le bateau de la douce mort, la vie, et non une image de la vie, la vie elle-même.

Ainsi la mort amenait la vie, jusqu'auprès de Michel, qui aimait l'une et commençait d'admirer l'autre.

Lorsque la voyageuse descendit du bateau, Brigitte, comme à tout le monde, lui fit la révérence. La voyageuse, afin de n'être pas en reste de courtoisie et parce qu'elle était joyeuse,

répondit par une autre révérence : du bout de ses doigts gantés, elle pinça les pans de son manteau rouge ; mais, tandis que Brigitte avait incliné la tête profondément, elle garda haute sa tête qui riait sur des dents brillantes.

Et ainsi, sur le rivage d'une ville défunte où le soleil couchant prodiguait ses fantasmagories, se saluèrent, avec une cérémonie attentive, ces deux étrangères, la vie et la mort.

La voyageuse, après cela, voulut donner à la passeuse une piécette. Mais Brigitte, avec un geste de politesse, se détourna.

Et ainsi la mort refusa le cadeau de la vie.

Michel suivit leur double manège. Il aimait Brigitte et il s'attendrit de la voir si humble, si pauvre ; il eut pitié du petit tas noir que fut, dans le bateau, Brigitte revenue à sa prière. Mais, quand la voyageuse partit vers le village, il sembla qu'une solitude inaccoutumée se fît au bord du lac. Lorsque la nuit tomba, elle tomba sur un désert que la lanterne du bateau de Brigitte n'éclairait pas.

Et Michel ne réussissait plus à se confiner dans le silence qu'avait laissé, en s'écartant, le passage de la vie ; dans la pénombre qu'avait laissée, en s'écartant, la clarté de la vie ; dans la rêverie morne où la mort l'avait installé.

Il dit en lui-même :

« Adieu, Brigitte. Et à demain ! Je reviendrai demain, dès le petit jour, afin de vous voir et d'être auprès de vous, dans l'ombre de votre quiétude, Brigitte. »

Et il était sincère, avec un peu d'hypocrisie. Il s'en alla et souhaita de rencontrer la voyageuse qui avait le visage de la vie.

XXXII

La voyageuse était descendue au même hôtel que lui, une auberge plutôt, où firent grand tapage son automobile venue par une autre route, son chauffeur, son valet de pied, sa camériste, un chien gros comme un ours, un autre chien petit comme un rat.

Michel, après avoir été quelques minutes dans sa chambre, descendit à la table d'hôte et y trouva les habituels convives, négociants, petits employés, gens qui parlaient fort.

Un peu plus tard, la voyageuse arriva. Et ce fut, dans la la compagnie, un émerveillement, mêlé de moquerie et de concupiscence. Elle était vêtue de blanc, le col découvert et les bras nus, depuis les mains, étincelantes de bagues, jusqu'aux coudes ronds et potelés. Elle était brune et portait un grand chapeau analogue à celui qu'ont les bergères dans les allégories pastorales ; ses cheveux avaient de belles ondulations et cachaient le haut de ses oreilles. Elle était si blanche de peau que le constraste de son visage et de ses cheveux ressemblait à celui de l'ivoire et du jais. Elle était si souple qu'à chacun de ses mouvements tout son corps s'animait et son corsage dessinait la grâce de sa gorge. Elle était si gaie qu'elle s'amusa de déplier une serviette épaisse comme du carton, si aisément familière que bientôt elle causait avec son voisin, lequel, dans la vie ordinaire, voyageait pour une fabrique de chocolat.

Elle lui demanda :

— Je crois qu'il y a des promenades par ici?

L'autre répondit que non, que c'était un sale pays. Elle éclata de rire. Son rire fut pareil à une avalanche de roses. Et, sa voix, Michel en goûta, comme une volupté surprenante, les sonorités de cristal, le murmure, le gazouillement, l'éclat subit, la musique nombreuse et variée ; il la savoura comme une gourmandise ; et, si les paroles étaient triviales quelquefois, il n'entendait que leur bruit magnifique, leur chant délicieux.

Il remarqua aussi que l'étrangère avait un accent particulier, qui scandait les mots qui donnait aux phrases un rythme de poème et qui souvent les achevait en mélodie confuse, jolie, balbutiée à peine. Souvent, le rire accompagnait la phrase depuis le commencement jusqu'à la fin ; et alors on eût dit qu'une guirlande de roses se déroulait au long d'une devise d'allégresse.

Quand les dîneurs s'en furent allés les uns après les autres, l'étrangère, qui buvait du café, resta. Et Michel, qui n'avait aucun prétexte pour rester, demeura pourtant. Il était placé en face de l'étrangère et il la contemplait sans discrétion.

Elle lui dit :

— Vous ne buvez pas de café ?

Il répondit que non ; et elle répliqua :

— Moi, toujours, afin de ne pas dormir. Le sommeil tue la moitié de la vie ; et, moi, je veux vivre toutes les heures.

— Vous ne dormez pas du tout? — fit-il.

— Le moins que je peux. Le sommeil est de la mort ; et, moi, je suis de la vie.

Il le savait bien, qu'elle était la vie elle-même. Ces paroles ne l'étonnèrent pas : il admira seulement que la vie fût venue à lui, dans cette auberge d'un village de montagne, quand il était près de mourir.

Elle lui demanda :

— Qui êtes-vous?

Il ne répondit pas tout de go : il éprouvait un véritable embarras à se rappeler quel il était, le nom qu'il portait, tout cela qui compose une personne et la distingue. Il hésita ; et l'étrangère dit :

— Moi, je suis la Métienka...

Ces syllabes n'étaient pas neuves pour Michel ; mais il ne savait pas non plus à quel souvenir les rapporter.

— La Métienka, — reprit-elle ; — la danseuse. Et vous?

Il dit, avec une timidité ridicule :

— Michel Bedée.

Il lui sembla que les syllabes de son nom lui étaient moins familières que le nom de la danseuse ; il lui sembla qu'elles tombaient dans le silence comme des pierres dans l'eau. Mais la Métienka ouvrit de grands yeux, battit des mains :

— Michel Bedée?... le sirium?...

Il avoua que c'était lui, Michel Bedée, et qu'il avait jadis découvert le sirium ; oui, oui, sans doute, mais jadis!... Il se souvenait peu du sirium et n'était plus qu'un vagabond qui se promène, au hasard...

— Au hasard, — répéta-t-il, — au hasard!...

La Métienka fut ravie.

— Venez chez moi, — dit-elle ; — nous causerons.

Elle l'emmena. Il la suivit volontiers.

La chambre de la Métienka n'était plus cette chambre d'auberge telle que Michel en avait une autre. Michel, quand il y entra, fut émerveillé des parfums, de la lumière, et des étoffes qui ornaient les murs, et des cadres, et de la grande fourrure

blanche qui tapissait le sol, et de tout un décor d'existence douillette.

— Voilà, — dit la Métienka, — je voyage avec mes manies. Comme une bohémienne, je porte avec moi par le monde ce qu'il me faut. Seulement, il me faut, pour être contente, beaucoup.

Elle ajouta :

— Je ne peux pas voyager autrement. C'est à cause du soir. L'après-midi, avec le soleil, tout est beau et joyeux. Mais, le soir, s'il n'y a plus qu'à s'enfermer avec des pauvretés, je m'attriste, j'ai la nostalgie. Or la nostalgie est une tristesse, et la tristesse est de la mort. La Métienka refuse la mort.

Il s'assirent sur des fauteuils que des coussins de soie avaient métamorphosés.

— Alors, vous dansez? — demanda Michel.

— Mais oui, je danse!

Et elle riait de ce que Michel Bedée ne le sût pas.

— Vous ne m'avez pas vue?

Il avoua que non; mais il sortait si peu!...

— C'est vrai, — fit-elle; — un savant!... Du reste, les savants ont tort de ne pas sortir, je vous jure. Ils doivent expliquer la vie; et ils ne la connaissent pas. Alors, très souvent, leurs philosophies ont quelque chose d'enfermé, de sec. Ce n'est pas de la vie et, en vérité, ce n'est rien.

Michel fut bien de son avis. Un instant, il se souvint de la tour qu'il avait naguère bâtie pour ses idées. Ses idées y étaient logées, dans la tour étroite et haute; mais la Métenkia n'y eût pas dansé.

Elle raconta :

— Oui, je danse où l'on m'appelle, dans les music-halls ou ailleurs. Mais pour de l'argent. Car j'ai besoin d'argent : la pauvreté, c'est de la mort. Ce que je danse, les gens ne le savent pas. Ils ne le comprennent pas. Ils le sentent tout de même!...

— Que dansez-vous?

— Je danse le *vouloir vivre* et la négation du *vouloir vivre*. Je suis disciple de Schopenhauer. Tenez, voici mon maître : il ne me quitte pas.

Elle prit, sur la table qui était à portée de sa main, trois volumes reliés de rouge.

— Le voici. Mes amants me quittent : mon maître, non. Vous savez comment il a défini la musique : « l'objectivation immédiate de la volonté »... Il aurait défini de même la danse, s'il avait vu danser la Métienka. Le pauvre, il est mort!...

Elle en avait un peu de chagrin. Mais elle continua :

— Le *vouloir vivre* n'est pas immobile. Et il ne fait pas non plus les gestes qui accompagnent une parole : les paroles viennent après ou ne viennent pas. Et il ne fait non plus des gestes désordonnés : il y a un rythme, dans la nature, qui est son œuvre. Alors il danse. Et moi, j'imite sa danse. Ou bien, quand je danse, je suis le *vouloir vivre* qui danse.

Michel l'écoutait avec surprise.

— Vous comprenez, n'est-ce pas?... Un autre jour, je vous expliquerai aussi pourquoi je danse la négation du *vouloir vivre*. Ce n'est pas la mort! Je vous l'expliquerai... si cela vous amuse.

Certes!... Mais la Métienka, vive, reprit :

— A vous!... Parlez-moi du sirium.

Pour Michel, aussitôt, quel ennui! Que savait-il encore du sirium? et fallait-il que, dans les décombres de sa mémoire, il fouillât, pour y chercher les bribes de cette vieille histoire?

— Oh! non. — fit-il, — je vous en prie!...

Elle rit. Mais elle insista. Elle fut tourmentante, exigeante avec grâce. Et Michel dut, en fin de compte, énumérer les qualités du sirium. Cela l'ennuyait; cela l'intimidait aussi : les mots techniques l'embarrassaient.

— Ne craignez pas, — dit la Métienka ; — je comprends.

Quand il eut indiqué le principal, avec une lenteur morne, la Métienka fut enchantée. Elle conclut :

— Le sirium est, visiblement, le *vouloir vivre*. Ou bien, s'il vous plaît, le sirium est l'objectivation manifeste du *vouloir vivre*, comme ma danse, et comme moi. Je danserai le sirium.

Michel ne s'attendait point à cette aventure. Et il en rit :

— Ne riez pas, — dit la Métienka ; — vous verrez. Si la danse me prend, si je suis possédée par le *vouloir vivre*, mes jambes, mes bras et tout mon corps sont animés d'un mouvement qui naît de lui-même et qui n'a de ressource qu'en lui-même et qui se multiplie par lui-même; et ce n'est pas de

l'énergie qui se perd ou qui se gaspille ou qui se transforme : c'est de l'énergie qui se répand et qui garde sa plénitude. Les yeux qui me regardent sont avides de la recevoir ; et les corps qui me sentent près d'eux frémissent ; et les âmes fleurissent.

Michel cédait à l'ardeur de ces promesses. Tout de même, il objecta :

— Seulement, vous vous fatiguez ?

— Ah ! vous n'avez pas vu danser la Métienka ! — s'écria-t-elle.

Aussitôt elle fut debout. Elle appela : vinrent la caméristе et le valet de pied. Les meubles, on les poussa aux murs, on les emporta dans la chambre voisine, avec la grande fourrure blanche qui servait de tapis. Ce déménagement laissa un assez large espace, que mesurait, allant et venant, la Métienka. Otez ceci encore, — disait-elle ; — et puis ceci... Non, ce fauteuil, là-bas, dans le coin, pour monsieur Bedée. Voilà. C'est bien.

La caméristе et le valet de pied s'en allèrent. Michel était effarouché de ces apprêts. Il le fut davantage lorsque la Métienka dégrafa sa robe, son corsage et apparut en jupon de dentelle fine, les bras nus, la gorge à demi découverte.

— Regardez-moi ! — dit-elle.

Elle étendit les bras, se dressa sur la pointe des pieds. Et, sans bouger, elle se mit à chanter une sorte de cantilène bizarre, dont il ne comprenait pas les mots et dont l'harmonie avait l'air de soulever lourdement les masses du chaos originel. Puis ses bras remuèrent, comme durent premièrement s'animer, en se dégageant, les confusions élémentaires. Les yeux de la danseuse étaient clos : ils s'ouvrirent peu à peu. Les lèvres n'étaient qu'à peine disjointes pour laisser passer le souffle de la cantilène monotone ; la cantilène s'exalta et la belle bouche frissonna d'un sourire joyeux. Le corps s'échappait du sol, s'envolait et, s'il retombait, ce n'était que pour bondir. Il courut et il galopa ; il évoqua la course des ménades, la furie des bacchantes, la craintive, la furtive coquetterie des nymphes : il évoqua la joie universelle des bêtes qui mènent dans les forêts leurs vélocités sauvages, l'allégresse des jeunes filles qui mènent sur les plages leurs farandoles. La Métienka dansait de tout son corps. Et elle n'avait plus besoin du chant pour

accompagner la mimique, la musique prodigieuse de sa danse. Elle se cambrait et elle dessinait la forme des montagnes. Elle ondulait et elle avait les flux et les reflux de la mer. Elle planait et elle avait la légèreté merveilleuse de l'air. Elle tournait sur elle-même et la lumière posait de vifs reflets parmi les frétillements de la dentelle : ils semblaient monter jusqu'à ses bras levés, jusqu'à ses mains qu'elle agitait et où brillaient ses bagues, comme des flammes ; et elle était le feu. Parfois, elle s'alanguissait, après avoir multiplié les prouesses de son ardeur ; mais alors on eût dit que sa langueur était encore plus ardente, comme si, autour d'elle, toutes choses suivant son rythme, l'apparence de son repos indiquait le paroxysme de la frénésie générale. Et cela repartait, comme si, autour d'elle, les choses s'alentissaient et qu'il fallût leur redonner le branle. Ses cheveux se dénouèrent ; et longs, souples, ils dansèrent avec elle ; tantôt ils sautillaient ; tantôt ils la suivaient comme une écharpe de nuit. Et palpitaient passionnément, aux gestes de la danse, fiers et blancs, ses deux seins. Vers la fin de la danse, la Métienka chanta de nouveau ; et ce fut une grande clameur mélodieuse qui acheva de s'évanouir dans le silence lorsque déjà la danse défaillait dans l'immobilité.

La Métienka vint à Michel ; et il l'épiait, avidement : il subissait une fascination des sens et de l'esprit. Tout son être avait participé à l'exubérante folie de cette fille qui avivait d'idées un bel entrain ; et il était livré à elle.

Elle lui dit :

— La Métienka n'est pas fatiguée. Elle n'a seulement pas chaud. Touchez ses mains, touchez ses bras.

Et Michel la touchait, de ses doigts tremblants ; il lui obéissait et le contact de la peau blanche et fraiche l'affolait.

Elle reprit :

— La Métienka danserait encore, si elle n'avait pas mieux aimé venir vous dire : — « Défie donc et défais la force de la Métienka, si tu es brave ! »

Alors toutes pensées chavirèrent, dans la tête de Michel ; et tel fut, dans ses veines, le tumulte du sang qu'il entendit à ses oreilles un grand vacarme de cloches. Il prit la Métienka dans ses bras et, tombant au creux d'un fauteuil, il la sentit, toute amoureuse, sur ses genoux, contre sa poitrine, contre sa

joue. Il admirait qu'elle fût si légère à porter, si douce à tenir.

Et il lui récita des litanies délirantes :

— La Métienka est du soleil qui me réchauffe... La Métienka est une source où je vais boire... La Métienka est une fleur dont le parfum me grise. Métienka, tu es la vie!...

Elle lui versa toutes les délices de la volupté. Pour la première fois depuis qu'il était un homme, il connut le plaisir et la gaieté ensemble; pour la première fois, l'amour ne lui apparut pas comme le fraternel compagnon de la mort.

Il dit à la Métienka :

— Métienka, je t'aime!

Elle répondit :

— Ne m'aime pas. L'amour est le fraternel compagnon de la mort. La Métienka est la vie. Ne m'aime pas : profite de la vie, qui se donne à toi. Tout cela n'est que du plaisir. Et l'amour tuerait le plaisir.

Mais il oubliait, parmi les baisers, la prudence de n'aimer guère. Il confondait l'amour et la volupté.

XXXIII

Michel, avec la Métienka, eut de beaux jours. Il les passa dans une heureuse luxure.

Ils se promenèrent. Et le paysage semblait à Michel tout autre. Une fête extraordinaire s'y était installée, une fête des arbres, des montagnes, de l'air et de l'eau. S'il aimait jusqu'alors la nature, c'était pour lui prêter un sentiment mélancolique, de subtils souvenirs et de savantes finesse de chagrin. Mais la nature, maintenant, n'est plus que joie.

La Métienka célèbre, en philosophe, le *vouloir vivre*, qu'elle sait, en outre, danser. Elle célèbre aussi le sirium, première émanation du *vouloir vivre*. Et Michel y consent.

Il tient, quant à lui, des propos épars ; et la Métienka rit du désordre de ses idées. Il rit avec elle.

Mais, un jour, la Métienka lui dit :

— Nous partirons demain.

Il ne voulait point partir : et il pleura comme un enfant de qui l'on blesse le caprice. Il demanda :

— Pourquoi ne pas rester?

— Toujours?

— Mais oui, toujours! Si le bonheur est ici, nous n'allons pas le trouver ailleurs.

Elle répondit :

— Le *vouloir vivre* ne demeure pas; il est le mouvement.

Elle ajouta :

— Et puis, tu sais, le baron me réclame; je n'ai pas envie de le perdre. C'est un cœur d'or!...

Elle éclata de rire.

— D'or, tu entends? Et il faut de l'or à la vie!...

Elle ne lui avait pas encore parlé de ce baron d'une telle façon péremptoire. Michel se récria : il fit une scène. La Métienka le traita comme un jeune garçon qui ne dit rien que des bêtises. Et puis, elle eut pitié de lui et, gentiment, lui raconta ce qu'elle inventait, en somme, de plus consolant. Comme il résistait à de si persuasives remontrances, elle s'impatienta :

— Je t'avais dit de ne pas m'aimer. Je te croyais plus intelligent. Et, au surplus, adieu, je partirai seule!...

Mais, à l'idée de la laisser partir sans lui, telle fut sa révolte que bientôt il accepta ce que la Métienka voulut. Même, il la supplia de lui pardonner sa violence; il se repentit et il promit d'être plus sage désormais.

Elle sut amadouer Michel et divertir son amertume.

Ils partirent le lendemain. Ils allaient à Paris; Michel avec chagrin, la Métienka sans regret. Michel avait toujours peur du temps qui passe; à condition de ne bouger guère et de rester dans le même environnement de joie ou de tristesse, il oubliait que les heures se précipitent comme des folles; mais, lorsque finissait un épisode de sa vie, — et celui-là, le seul qui l'eût bien satisfait! — il assistait à la fin de tout et se désespérait. La Métienka, elle, comptait sur les inépuisables ressources de la vie, sur l'abondance des hasards : elle n'avait aucun sentiment du passé. Et, bref, leurs imaginations n'habitaient pas la même portion du temps. Ils s'étaient rencontrés, un instant, au point où leurs domaines d'âmes voisinaient; et puis, maintenant, ils s'éloignaient.

Ce fut une fantaisie de la Métienka : pour s'en aller, ils traversèrent le lac. Le chemin qu'ils avaient choisi pour le

voyage commençait à l'autre bord. L'automobile fit un grand détour et dut les attendre là-bas.

Ils traversèrent le lac sur le bateau de Brigitte.

Michel y éprouva le double attrait de ces deux compagnes, la vie et la mort. C'était la vie qui l'emmenait; c'était la mort qui, docile aux volontés de la vie, les emportait l'un et l'autre : mais il ne savait pas si la mort l'abandonnerait tout à l'heure ou le garderait.

Il observa que, tout en ramant, Brigitte l'épiait; et elle épiait aussi la belle Métienka, triomphante et qu'amusait la promesse des lendemains. Michel crut qu'il ne quitterait pas Brigitte. Mais la Métienka ne le négligeait pas. Elle lui dit :

— Regarde comme les nuages courent. Celui-ci, qui est tout brodé de soleil, va plus vite que les autres. Les autres veulent le rattraper : ils se dépêchent. Il y en a un qui vient de tomber sur la montagne : il est mort; les autres se se dépêchent. C'est une folie superbe qui les exalte, la folie de celui qui a volé des bribes de soleil et qui s'en décore... Il les entraine tous. Que c'est beau, Michel!... Et il faut donc que tu m'embrasses.

Michel baisa les lèvres rouges de la vie. Il lui sembla que la douce mort s'inclinait plus profondément sur ses rames et, chaste, évitait de voir le manège ardent des amants.

Ils descendirent du bateau. Brigitte fit la révérence. La Métienka n'y prit pas garde : le voyage l'appelait.

Michel dit à Brigitte :

— Adieu, Brigitte. Je ne sais pas pourquoi je pars. Mais je pars : cela est un fait que je constate avec étonnement.

Brigitte se tut. Pourtant elle s'attardait à entendre Michel. Et Michel lui dit encore :

— Je ne vous oublierai jamais, Brigitte; et, quand je mourrai, je croirai que votre bateau m'emporte et que vous êtes aux rames. Adieu; et, puisque vous priez, priez pour moi.

Brigitte l'écoutait en silence.

Mais la Métienka, de l'automobile, réclamait Michel :

— Eh bien, Michel, venez!...

Il vint. Et, quand il arriva, la Métienka, riant, lui demanda :

— Mon cher, n'êtes-vous pas amoureux de cette fille?

Il ne sut que dire. Et elle ajouta :

— Cette fille qui est jolie et qui a le visage de la mort... Je la déteste. Je ne veux pas que le visage de la mort soit joli.

Et Michel dit :

— Vous êtes jalouse?

— Ah! — fit-elle, — vous m'impatientez!...

Et ils partirent. Brigitte, dans son bateau, priait.

XXXIV

A Paris, Michel eut d'abord l'impression de n'être plus qu'un étranger dans cette ville qui lui était familière et dont il reconnaissait les rues, les maisons, l'aspect.

Il n'avait pas de domicile; et il prit une chambre dans un hôtel, comme un voyageur qui est là pour un peu de temps. Du reste, il ne savait pas s'il habiterait Paris désormais : il n'y pensait pas. Il fut, le premier jour, assez surpris d'être là.

Mais, principalement, il songeait à la Métienka; et il souffrait à cause d'elle, ne l'ayant plus. A la gare, il avait dû, par son ordre, faire semblant de ne pas la connaître : le baron l'attendait. Il vit ce baron, gros homme blond, tout frisé. Même sa barbe était d'or. Il vit la Métienka, très câline auprès de lui.

Et il s'en était allé, comme la Métienka le voulait.

Dans sa chambre, maintenant, il appartenait à sa jalousie; et il n'imaginait que trop le plaisir du baron, la complaisance de la Métienka.

Elle avait dit :

— Je tâcherai de venir te voir demain.

— Aujourd'hui!...

— Aujourd'hui, non. Comment veux-tu?...

Alors il avait compris qu'elle réservait à son amant toute la journée, toute la nuit. Et il s'était fâché, de sorte qu'à son tour elle s'était fâchée aussi. Et puis, il l'avait tant suppliée, avec tant de sincère douleur, qu'elle, pour ne plus voir ses larmes, avait promis de venir, oui, le jour même.

Il l'attendit. Et elle ne vint pas. Mais, comme elle devait venir, il n'osa point sortir et, absurdement, guetta jusqu'à la nuit close le plus faible bruit du corridor, le roulement des voitures dans la rue, le halètement des automobiles. Ses doigts

frissonnaient et les jointures des phalanges lui faisaient mal. Il regardait l'heure et il marchait de long en large, comptant sur la durée de ces courts trajets pour occuper des séries de minutes.

Sa nuit fut alourdie de fièvre et bouleversée d'insomnie.

La Métienka ne vint pas, le lendemain. Et Michel lui écrivit. Elle arriva, furieuse : « Cette lettre pouvait tomber sous les yeux du baron ; et alors?... »

— Alors, — dit Michel, — c'est cela que je veux!

La passion l'affolait.

Elle arriva, furieuse mais plus charmée encore de cet amour qu'elle avivait par le désir autant que par la joie. Elle enivra Michel avec le don magnifique de son ingénieuse ferveur. Mais, quand elle annonça qu'elle retournait chez elle, chez le baron, Michel se débattit et cria.

Elle se sauva ; et Michel n'eut pas le temps de la suivre. Par la fenêtre, il l'appela. Et, pour ne pas hurler, il appuya son poing contre ses dents.

La Métienka, ensuite, fut habile à dompter cette fureur. Avec des mensonges, des aveux calculés, avec de la plaisanterie, de la volupté, du cynisme, elle vint à bout d'une jalousie incommode. Et elle avilissait Michel de telle sorte qu'elle obtint sa patience.

Elle le présenta même au baron. Et Michel accepta des dîners, des soirées de théâtre et de cabaret. Il prit son parti de n'y être pas drôle et de permettre qu'on rît parce qu'il était rêveur, niais et taciturne.

La Métienka l'appelait « son philosophe ». Et, en fait, il n'était plus Michel Bedée, mais le philosophe de la Métienka, le philosophe et l'amant de cœur. Il fut aussi le parasite du baron, l'un de ses parasites, car ce gros garçon possédait une cour, une valetaille mondaine qui lui coûtait cher.

Un soir, la Métienka débutait, dans un *music-hall*. Michel était dans une avant-scène, avec le baron. Comme on regardait le baron, le rubis énorme de sa chemise, sa figure si « parisienne », on voyait aussi Michel : et on le reconnut : les journaux et les magazines avaient, au moment de la découverte du sirium, publié son portrait. Michel aperçut qu'on bavardait à son propos ; il sentit qu'on le méprisait, ou il le

rut. Et il eut honte, un instant; puis, il affecta de penser qu'il provoquait ces multitudes et, lui, les méprisait. Ensuite l se rabâcha désespérément à lui-même qu' « il n'y a rien de ril dans la maison de Jupiter, dans la maison de l'unité ». Alors, qu'est-ce qu'avait cette foule d'imbéciles? et lui qu'avait-l donc, à rougir et à trembler?...

Le baron dit à Michel :

— Dites donc, Bedée; vous avez un peu trop de succès, mon ieux. Vous allez faire rater l'entrée de la Métienka. Coulez-ous derrière moi, au fond de la loge : vous serez gentil.

Michel se cacha volontiers. Mais, quand la Métienka parut n scène, il oublia tout le reste. Les applaudissements qui clatèrent lui retentirent aux oreilles comme un bruit de gloire t lui donnèrent envie de pleurer, tant il participait à ce riomphe.

Modeste, le baron n'applaudissait pas.

Et, quand la Métienka dansa, Michel la guetta, curieux de avoir si elle sourirait à lui ou bien au baron, qu'à cette minute l détesta. Elle ne sourit pas au baron ni à lui : elle n'eut pas n regard pour eux. Mais elle se livrait à l'anonyme foule, emportait avec elle dans son mouvement, la jetait d'une extré-nité à l'autre de la scène en courant, lui faisait craindre son épart et l'animait de l'allégresse de ses retours.

Michel fut jaloux de cette foule; et puis, il se confondit vec cette foule véhémente et, au milieu d'elle, reçut les pro-igalités de sourires, de gestes, de pâmoisons, de grâces que épandait la Métienka généreuse.

Après cela, il y avait un souper splendide, chez la Métienka. es amis du baron, leurs maîtresses, — des gens qui voulaient ire. — Le baron faisait bien les choses. Et l'on soupa dans ne profusion de fleurs.

La Métienka, par le vin, les fleurs et le succès, fut ivre. lle chanta, en russe, des chansons turbulentes dont sa mi-nique indiquait l'obscénité. Elle eut sommeil et récita des hrases de Schopenhaner qui, ainsi présentées, semblèrent un eu équivoques. Et le baron, l'œil farceur, l'âme innocente, ffirmait qu'il ne comprenait pas : on cherchait alors des sous-ntendus. La Métienka déclarait :

— Crois-tu qu'ils sont bêtes, mon petit Michel?

Et elle pria Michel de venir la déshabiller, parce qu'elle était lasse. Mais le baron protesta. Et il y eut des mots offensants, des mots ridicules.

Michel s'en alla et, dehors, à l'air, il sentit qu'il était ivre comme la Métienka. Il la désira; ses mains concupiscentes la voulurent et la cherchèrent, devant lui, pendant qu'il marchait. Il revint sur ses pas et, sournois, se cacha de son mieux à l'angle de la maison voisine, pour l'attendre, stupidement. Il ne rentra chez lui qu'à l'aube et il se mit à sa fenêtre : le jour naissait difficilement, parmi des confusions de vapeurs jaunes et grises. Michel fut écœuré du vilain aspect de ce ciel en gésine qui accouchait d'une aurore malade.

Et il se coucha; il dormit lourdement, comme accablé.

Il dormait encore à la fin de l'après-midi. Mais, à sa porte, on frappait : il s'éveilla, dit qu'on entrât et vit, rayonnante et fraîche, la Métienka.

— Non, non, tu ne rêves pas, — dit-elle, — c'est moi!

Et elle venait en courant, parce que le baron ne lui permettait plus de voir Michel.

— Oh! oh! je te verrai encore, — affirma-t-elle : — seulement, mon petit Michel, soyons prudents!

Et elle n'avait que deux minutes. Tout de même, ah! tout de même, elle ne s'en irait pas comme ça, non, non. Elle désirait Michel depuis la veille, non, depuis le matin, — l'on ne sait plus, avec ces folies nocturnes; — et tant pis pour le baron!...

Elle désirait Michel, en effet, depuis le matin; et ce fut son désir du matin qu'elle contenta. Quand elle s'en alla, gaie encore par habitude, elle n'était plus lancée vers l'avenir par un désir nouveau. Et Michel ne la retint pas. Ils étaient, ensemble, arrivés au plein assouvissement et ils se quittèrent avec indifférence.

— Je reviendrai la semaine prochaine, — dit la Métienka.

— Oui.

— Adieu, mon chéri!

— Adieu, ma belle!

Et Michel fut dégoûté de ces mots qui n'étaient qu'une politesse hypocrite : il essuya sur ses lèvres le lamentable baiser de leur adieu. Puis, il ne regretta point la Métienka; mais,

faute de divertissement, il regretta cette occupation de ses journées et de son cœur, le fol amour de cette fille.

XXXV

Désormais il n'y avait plus pour lui qu'à errer par les rues de la ville, comme un chien perdu.

Il connut l'horrible ennui des après-midi qu'on traîne pas à pas; il connut la détresse des crépuscules citadins, la lueur désolante des premières lumières qui étoilent la demi-clarté du jour à son déclin; il connut la fatigue des vaines marches.

Plus d'une fois, des passants le saluèrent. Il n'essaya point de se rappeler les noms ni les visages. Les journaux avaient annoncé son retour : il ne le sut pas. Il vivait peu; mais le peu qu'il vivait ne se plaçait pas dans la réalité : il n'appartenait plus au temps ni à l'espace. Il durait et vaguait au hasard.

Un soir, pourtant, la fantaisie le prit d'aller voir sa maison, là-bas, à Auteuil. Il n'y arriva qu'à la nuit; et, comme un voleur, il longeait les murs.

Cette maison qui n'était plus la sienne, il la distinguait cependant des autres avec un émoi singulier. Ce n'étaient pas seulement ses yeux qui la retrouvaient : un extraordinaire mouvement de son cœur la lui signala. Et il la regarda longtemps.

Elle était exactement telle qu'il l'avait laissée, telle au milieu des touffes d'arbres. Mais, lors de son départ, les arbres effeuilllaient leurs frondaisons mortes. Maintenant, au printemps, leur verdure nouvelle faisait de grands bouquets merveilleux.

A toutes les fenêtres de la maison, il y avait de la lumière. Geneviève était là, veillant aux malades; — Geneviève et Pierre Dauzanne. — « Geneviève Dauzanne » : Michel se répéta ce nom, qui l'étonnait. Il attendit que s'ouvrît peut-être la grille du jardin. Et Geneviève sortirait, Geneviève Dauzanne : elle ne le verrait pas, mais il la verrait.

Geneviève ne sortit pas. Michel, au bout de quelques minutes, partit. Et il n'était pas bouleversé. Mais il avait senti comme la vie continuait, sans lui.

Et la vie l'avait oublié : il l'oubliait aussi.

Le lendemain matin, mené par le hasard, il entra dans une église. Il y avait de l'orgue et des chants, pour une cérémonie funèbre; il y avait des tentures noires et des cierges qui, autour d'un catafalque, faisaient comme un morceau de ciel nocturne, tombé là, sur le mort, pour le réclamer à la terre.

Michel s'assit parmi les gens qui rendaient un amical hommage à ce mort. Et l'église lui plut. Il en reconnut l'atmosphère, l'odeur; il s'y sentit environné de souvenirs : il crut qu'après d'étranges aventures, il était retourné là-bas, en Bretagne, et que les vieilleries de son enfance l'accueillaient obligeamment. Il en éprouva une sorte de gratitude, une sorte de molle tendresse; et il cédait à ce charme.

Jadis, quand il avait quitté le voisinage de l'église, quand il s'était éloigné de l'ombre douce qu'elle épandait sur le jardin de sa mère, il languissait depuis longtemps au milieu des saintes coutumes et dans leur tristesse : elles étaient sur lui comme un lourd manteau. Jeune et comptant sur des merveilles, il avait jeté ce manteau; et il était parti, plein d'espoir, curieux. Mais le voici qui revient, l'âme nue, l'âme grelottante : le manteau de deuil lui fait envie.

De même que, naguère, il se divertissait d'un pathétique ennui à se gaspiller parmi les nouveautés perpétuelles de l'idéologie et de la nature, maintenant c'est le passé qui l'étonne et qui le tente par un attrait bizarre. Les épisodes de la liturgie le mènent par les chemins de sa mémoire. Il suit le cours des phrases latines; parfois il devance les mots et l'air : et il est content lorsque arrivent les mots à la place qu'il leur assignait.

Quand éclata le *Dies iræ*, il subit comme une fatalité de tempête la farouche déclamation du psaume. Et il se livra passionnément à l'universelle mort qui passait, ouragan qui tue, qui se dépêche de tuer, oui, de tuer tout, puisque tout n'est que douleur.

Die iræ, dies illa
Solvet seclum in favilla!...

Cendre!... Cendre dernière, éparpillée au vent du suprême cyclone; cendre où s'anéantit le résidu des êtres et des

choses ; cendre des peuples et des individus, cendre des monuments et des demeures ; cendre de la pensée et de ses inventions ; cendre de l'effort et de ses besognes ; cendre de l'espérance et de ses duperies ; cendre de la frénésie barbare ou ingénieuse ; cendre de la dévastation générale, dissolution du Tout et de ses misères, cendre finale et enfin stérile !...

Cette tragique malédiction de la vie n'épouvantait pas Michel. Sa pensée l'acceptait facilement. Il l'avait toujours entendu proférer, dans les églises, avec la véhémence du spiritualisme qui saigne la chair pour dégager l'âme. Et, cette fois, la fureur des chantres le secouait plus profondément ; mais la paradoxale doctrine de la vie que les vivants blasphèment le trouva tout prêt à la persuasion.

La plainte infinie, l'appel désolé, la prière tremblante du requiem allèrent, au delà de son âme actuelle, chercher son âme d'autrefois. *Agneau de Dieu, qui portes les péchés du monde, donne-lui le repos sempiternel.*

« Agneau de Dieu, qui portes les péchés du monde... — songeait Michel. — Le péché du monde, c'est la vie. Agneau de Dieu, donne-nous le repos sempiternel : le repos sempiternel, c'est la mort. Agneau de Dieu, donne-nous de mourir. »

La rêverie de Michel s'apaisait, comme si elle était bercée par une tendre et continuelle chanson de nourrice, une chanson pour le sommeil, pour le repos et le sommeil, pour la mort et la nuit.

Il se souvint de sa mère, qu'il avait oubliée. Il se souvint d'elle sans plus de chagrin qu'on n'en éprouve à l'occasion du lointain passé. Il se souvint qu'elle était morte et dormait dans le repos sempiternel.

Il se souvint encore de sa sœur, qu'il avait oubliée, et qui était morte au monde, au péché de la vie et qui, dans un lointain couvent, participait au repos sempiternel.

Et il se souvint de lui-même, comme s'il était mort aussi et mort depuis assez longtemps pour que même son regret fût mort.

Toutes ces morts, la chanson du sempiternel repos priait pour elles et, avec sa prière, les berçait, les endormait.

Michel resta, jusqu'au bout de la messe, occupé d'elles avec

candeur, avec douceur. Puis il sortit. Sur le parvis, il attendit, ne sachant pas ce qu'il attendait. Il ne pensait plus à rien précisément; ses idées s'étaient peu à peu dispersées dans une atonie singulière.

Quand on porta le cercueil au corbillard, il crut que ce cercueil était le sien. Et, quand le corbillard s'ébranla, il accompagna le cortège; et il crut qu'il suivait son propre convoi.

Il pensa quelque temps à lui-même, comme les gens qui suivent un convoi consacrent au mort le premier bavardage de la route.

— C'était un bien bon garçon, — dit quelqu'un.

Et Michel commença de s'attendrir sur le bon garçon qu'il était lui-même, ici-bas.

— Il n'a pas eu de chance, — ajouta un autre ami.

— Non, — murmura Michel, — il n'a pas eu de chance; mais il était un bon garçon, très simple, très gentil.

Et il aurait volontiers échangé divers souvenirs, touchant ce bon garçon très simple et très gentil, avec ses voisins de cortège. Seulement, eux, parlaient déjà d'autre chose. Alors Michel, pareillement, cessa de penser au mort, à ce mort qui était lui.

Ensuite il abandonna le cortège.

XXXVI

Il déjeuna dans un petit restaurant de faubourg; il commanda son repas, comme s'il n'était pas mort, et mangea très attentivement.

Et puis, il se remit en marche, sans but, les bras ballants. Il rencontra une foule, qui se tassait à une étroite porte et n'entrait pas facilement. Il prit la file. Comme les gens le bousculaient, il les bouscula aussi, joua des coudes, fut habile, dédaigna des injures et entra.

Il s'aperçut qu'il était dans une grande salle mal odorante, où l'on fumait, où l'on braillait. Et il regretta l'air du dehors; mais il ne devait point essayer de sortir : la foule continuait d'affluer et l'on n'eût pas remonté ce fort courant.

Michel vit, en face de lui, une estrade, tendue d'andrinople rouge, décorée de drapeaux rouges, une espèce de théâtre, assez misérable, un guignol de dimensions inaccoutumées.

Deux souvenirs se mêlèrent, dans l'esprit confus de Michel, le souvenir du guignol puéril où son enfance aimait à voir rosser le commissaire, — et quelle joie lorsque cet officier de police agonisait, la tête pendante, sur le rebord de la petite scène! — le souvenir aussi de cette autre marionnette, mais aguichante, la Métienka rose et blanche qui se démène et se trémousse. Michel l'eût volontiers rejointe!...

Il ne savait pas et il ne se demanda guère ce qu'on allait représenter, la polémique de guignol et du commissaire ou bien la danse de la Métienka. Il ne distinguait pas les deux spectacles si nettement qu'il lui fallût choisir.

Mais une affiche qu'il aperçut changea le cours de ses idées. Cette affiche était, comme toute le reste, rouge, d'un rouge sang de bœuf. Et, en lettres noires, elle annonçait une grande réunion sociale. Titre : « La Science et la Révolution ».

Michel regarda autour de lui. La salle, profonde et large, était bondée d'hommes et de femmes, pêle-mêle. Et même, il y avait des bambins, plusieurs à la mamelle.

L'un des voisins de Michel l'importuna, parce qu'il crachait un peu trop souvent : il crachait à chacune des bouffées qu'il tirait de sa courte pipe. Michel se rappela très exactement qu'il n'avait jamais pu souffrir le contact des masses dites « laborieuses » et il regretta d'être ici comme le prisonnier de gens malpropres et violents.

Mais il lut les noms des orateurs inscrits. C'étaient : le citoyen Lourdelot, député; le citoyen Lionel Dupont, « de la Société des Peintres », et le citoyen Flandreau, « astronome ». Michel se souvint de ce Flandreau, qui autrefois avait été son camarade; il s'en souvint et il ne désira point de le voir; mais il le verrait, parmi d'autres, et voilà tout.

Il se fit, dans l'assistance, un vif mouvement lorsque, sur l'estrade, apparurent les dignitaires de la science et de la révolution. Lourdelot marchait devant. Il avait une grosse figure, chevelue, barbue et très noire; il était corpulent : s'il représentait au Parlement les meurt-de-faim, toutefois il ne se laissait pas dépérir. Mais il avait l'air extrêmement

timide, voire pusillanime. Ses petits yeux, qui ne brillaient pas mal entre les épaisses paupières, consultaient l'assistance avec inquiétude. On l'applaudit et il fut satisfait. Puis, dans un coin de la salle, on siffla : il ne fut pas tranquille. Seulement le siffleur, ayant reçu de convaincantes bourrades, se tut. Et Lourdelot, rassuré, triompha.

Le citoyen Lionel Dupont, très haut sur ses jambes, mince de taille et large d'épaules, soigneusement vêtu, s'efforçait de sourire avec une bonhomie joviale qui n'était ni dans son caractère ni dans son talent. Il avait consacré la plus grande partie de son existence à faire le portrait de dames luxueuses : pour imiter les fourrures et les étoffes, on ne lui connaissait pas de rival. Et il possédait la faveur des salons, lorsque soudain le prit le désir de changer sa clientèle pour une autre : l'État. Les jolies femmes de Paris, de Londres, de New-York et de Chicago l'avaient enrichi : l'État lui donnerait les honneurs, la présidence des comités, l'influence et les croix. Donc, il se mit à la peinture décorative : pour les murailles des monuments nationaux, il composa maints panneaux républicains, où le peuple sympathise avec un président noir, barré de rouge, avec des députés de gauche, avec les symboles nus de la vérité, de la justice et du progrès. Et il invectiva rudement contre le capitalisme bourgeois. Il ne le fit pas facilement : malgré lui, son langage conservait une subtilité singulière. Quand il annonçait le grand soir, il avait le ton d'un gandin qui raconte une jolie soirée. Il s'en apercevait : cela le gênait. Cependant il éprouvait une satisfaction perverse et délicieuse à frayer avec les ouvriers et à peindre les patrons : car les salons ne lui tenaient pas rigueur; voire, ils l'accueillaient avec plus d'empressement, comme un plus singulier personnage, très dangereux et qu'on ferait semblant d'apprivoiser.

Et Flandreau, lui, petit homme leste et pointu, grisonnant, se faufila. Il entra le troisième et fut à la table rouge des orateurs le premier. Comme on applaudissait Lourdelot, Flandreau salua. Et l'on applaudit alors ce garçon souriant qui allait au-devant de la politesse.

Après les orateurs, advinrent quelque douze gaillards, anciens ouvriers qui ne travaillaient plus, ayant trouvé, dans

la politique syndicale, de bonnes sinécures. Ils s'assirent et encadrèrent les orateurs, comme une garde bénévole.

Lourdelot se leva et proposa le chant de *l'Internationale*. Tout le monde fut debout. Michel, demeurant à son banc, reçut aux bras et dans le dos de vives admonitions.

Il obéit. Et l'on chanta.

Le chant traîna, comme une médiocre litanie. La voix aiguë de Flandreau y passait, ainsi qu'un fil dépareillé dans une trame. Lourdelot y allait de tout son cœur. Et Lionel Dupont, un peu désorienté, se contentait de battre la mesure, parfois à contre-temps.

Michel, lui, écoutait avec étonnement ce morne cantique. Il n'en était pas ému. Il avait l'impression vague d'assister à la célébration d'un culte étranger, d'un culte neuf et dont les rites ne le concernaient pas. L'église, en outre, le choquait par sa laideur ; et l'aspect des officiants lui déplaisait.

Après le chant, lorsque ce fut l'heure des discours, il ne crut pas entendre un sermon : le guignol se substituait à l'église et la forte mimique de Lourdelot lui parut drôle.

L'énorme garçon manquait de place pour se démener à sa guise. Lionel Dupont, qu'il avait à sa droite, et Flandreau, qu'il avait à sa gauche, s'en aperçurent. Ils s'éloignèrent de leur mieux, faisant signe à leurs voisins de se pousser, prenant de leurs deux mains leurs chaises sous le siège et sautillant comme des puces. Ils se tassèrent ainsi. Mais Lourdelot semblait s'élargir à mesure qu'il avait plus d'espace, de sorte qu'à plusieurs reprises il les bouscula.

Maintenant qu'il parlait, il ne paraissait plus craintif. Il parlait fort, comme chantent les enfants qui ont peur dans l'obscurité : le son formidable de sa voix le tranquillisait.

Ce qu'il disait n'avait pas d'importance. Mais il le disait avec tant de zèle qu'on n'eût pas cru qu'il le répétât mécaniquement, pour la centième fois. Il déroula de romantiques métaphores, qui flottèrent sur son propos comme des banderoles. Et les banderoles furent bientôt si nombreuses qu'elles s'embrouillèrent : ainsi font les drapeaux dont on a excessivement pavoisé une façade; la façade ne se voit plus et les couleurs des drapeaux se mêlent.

Michel n'essaya point de s'y reconnaître. Il subissait le flux

verbal de Lourdelot : quand on applaudissait, il applaudissait aussi, n'ayant aucune raison de protester contre des mots très abondants, innocents et qu'il ne comprenait pas. Un contradicteur soudain le surprit : même, il se demanda ce que cet homme pouvait bien avoir à se fâcher. On fit taire ce polémiste; et Michel trouva qu'on avait raison.

Au bout d'une demi-heure, Lourdelot se tut. Michel lui en sut gré : le silence de Lourdelot, c'était un bienfait qui coûtait au bienfaiteur. En outre, il n'y avait aucune raison pour qu'un discours de Lourdelot se terminât ici plutôt qu'ailleurs, à tel endroit plutôt qu'à tel autre : l'orateur était riche de souffle et, ce qu'il ressassait, il pouvait le ressasser davantage. Michel apprécia le bon procédé : si la pluie cesse quand il y a encore des nuages dans le ciel, on est content. On le serait plus encore si les nuages avaient disparu, car l'on redoute une reprise de la pluie. Michel voyait Lourdelot, tout chargé encore d'éloquence : il se méfia d'une nouvelle averse.

En fait, Lourdelot se leva derechef. Il fit semblant de lutter avec peine contre le vacarme des applaudissements. Il se balançait d'arrière en avant, le ventre posé sur la table rouge. Michel applaudit, afin qu'il se tût...

Il parla, mais ce ne fut que pour donner la parole au citoyen Lionel Dupont, — « le grand et généreux artiste, le penseur superbe ».

Le citoyen Dupont n'était pas un improvisateur. Il tira de sa poche un papier, tout griffonné de crayon, et il le lut avec embarras. Les petites phrases coulèrent comme elles purent. Ce fut, après le torrent bourbeux et violent de Lourdelot, un ruisselet assez pur, gracieux, mais qui se heurtait à des cailloux.

Comme ce discours n'eut aucun succès, le citoyen Dupont éprouva le besoin de se rattraper. Il chiffonna son texte, le fourra dans la poche de son pantalon; puis, changeant de voix, il s'écria :

— Vive la révolution par la science! Vive la science pour l'humanité! Vive l'humanité pour elle-même!...

Michel l'excusa. Vraiment, un orateur ne peut pousser l'abnégation jusqu'à refuser tout assentiment.

Et la parole fut au citoyen Flandreau.

Celui-là ne s'empêtrait pas de littérature. Mais il se récla-

mait d'une longue tradition de savants dissipés, de l'anticlérical et malheureux Galilée et du républicain démocrate Arago, sur lesquels il enchérissait. Son éloquence consistait à parler haut et vite. Il n'était pas timide; et il s'adressait à la foule comme à un auditoire d'élèves. Seulement, il bégayait un peu.

Michel l'avait toujours connu bavard. Mais il admira la désinvolture de cet astronome qui sortait de son astronomie avec tant d'aisance.

Premièrement, Flandreau fit le procès des religions. Il fut grossier, traitant de sorciers les prêtres catholiques, les accusant de répandre un mensonge qui profitait à leur cupidité et d'abêtir le peuple. Michel n'aima point cela. Flandreau traça, de la cour de Rome, un tableau qui excita la vive et sympathique hilarité de l'assistance. Michel en était froissé: Michel s'impatientait.

Flandreau se mit à railler les cérémonies de l'Église, la messe, la communion, les cierges et l'encens. Il raconta des anecdotes, qui enchantèrent ce public : et l'on trépignait de satisfaction. Michel se retint de crier à Flandreau qu'il était un imbécile. A côté de lui, le fumeur de pipe ne crachait plus : il écoutait, bouche bée, et parfois essuyait du revers de sa main ses lèvres qui, dans le rire, bavaient un peu.

Secondement, — car le discours de l'astronome se développait comme un bon gros théorème, — Flandreau fit l'éloge de la science. Il opposait aux absurdes mômeries des sorciers romains la sereine activité des savants, leur désintéressement parfait, leur studieuse pensée... Et, tandis que la religion spécule avec cynisme sur la naïveté des multitudes, la science les soigne : les découvertes des savants deviennent les remèdes que réclame l'infirmité humaine... Ici se plaça, bon gré mal gré, une digression relative à « l'infâme comédie » de Lourdes : c'était indispensable pour animer un auditoire qui commençait à ne plus guère s'amuser. Il s'amusa. Puis Flandreau, qui n'oubliait pas son idée, revint à la science, incomparable guérisseuse de toutes maladies.

— Il y a deux ans, — annonça-t-il, — un homme de génie trouva une substance nouvelle, le sirium...

Michel frissonna.

— Le sirium a, depuis lors, guéri plusieurs dizaines de malades qui, autrement, seraient morts...

— Ils mourront tout de même! — grommela Michel.

Son voisin lui jeta un mauvais regard :

— Quoi! il mourront? — fit-il.

— Ils mourront, oui! — répliqua Michel.

L'autre eut l'air de comprendre une plaisanterie :

— Ah! bien sûr!...

Et il riait... Michel, lui, écoutait Flandreau, qui prophétisait sans précaution les miracles du sirium.

— On a guéri plusieurs dizaines de malades : on en guérira des centaines : on en guérira des milliers ; on en guérira des millions. Et puis on guérira tous les malades. Il n'y aura plus de malades. Et qui aura fait ça? La science. A qui ça nuira-t-il? Aux curés, parce que les curés sont les parasites de la maladie et de la mort : ils en vivent. Le sirium aura tué ces deux fléaux de l'humanité : la maladie et la religion.

Michel se sentit provoqué. Toutes les sottises que prodiguait Flandreau l'offensaient. Il se dressa et dit :

— Je demande la parole.

On le hua.

Mais Flandreau le reconnut :

— Citoyens, — déclara-t-il, — citoyens...

Comme Michel restait debout, de toutes parts on lui cria de s'asseoir. Le tumulte fut tel que Lourdelot s'en occupa. Mais Flandreau revendiqua la suprématie. Il vociféra :

— Citoyens. nous avons le grand honneur de compter parmi nous l'homme de génie que tout à l'heure je vous citais, le citoyen Michel Bedée, l'inventeur du sirium, le sauveur de ces foules malheureuses...

Michel protestait. Mais sa dénégation se perdit dans le vacarme de l'enthousiasme déchaîné.

Flandreau reprit :

— Citoyen Bedée, faites-nous l'honneur de venir siéger avec nous au bureau ; votre place est ici.

Alors, parlant debout, il saisit sa chaise par le dossier ; d'un geste énergique, il la planta entre le citoyen Lourdelot et lui. Lourdelot, qui n'avait point à parler, se recroquevilla. Michel ne désirait pas de monter à l'estrade. La faveur de l'assistance

l'y porta. Quand il y fut, Lourdelot le félicita: et Lionel Dupont voulut sans retard être présenté. Michel s'inclinait. Il était en colère ; il avait la rage de dire pourquoi. Il commença :

— Citoyens...

Et il regrettait ce mot, lorsque Flandreau l'interrompit :

— Je demande au citoyen Bedée la permission d'achever mon discours. Ensuite, nous lui donnerons la parole avec joie.

Dans l'assistance, on cria :

— Bedée!... Flandreau!... Bedée!...

Lourdelot se leva :

— La parole est au citoyen Flandreau, pour la continuation de son admirable discours.

Il savait ce qu'on souffre à ne plus parler et vint au secours de son camarade : le peu de mots qu'il eut à dire lui fit du bien. Flandreau arrivait à son troisième point : la substitution de la morale scientifique à la morale religieuse.

Michel se contenait mal ; et il dit à Flandreau qui, un instant, soufflait :

— Il n'y a pas de morale scientifique.

Flandreau fut ahuri.

— Tout à l'heure! — fit-il.

Et il développa son idée d'une morale fondée sur la connaissance de la vérité intégrale. Ce n'était pas drôle. D'ailleurs, il comptait bien relever de gaudrioles cette philosophie : seulement, Michel le gênait. A cause de Michel, il n'osa point se livrer à son humeur badine. Il était partagé entre les exigences de la foule et la crainte d'une contradiction qu'il devinait. De sorte qu'il fut ennuyeux. Et puis, l'auditoire, curieux de Michel, ne l'écoutait plus. Ce qu'il dit, Michel l'écoutait seul : et Michel en était exaspéré. Il fallut qu'à plusieurs reprises intervînt Lourdelot, pour l'apaiser.

Michel, à chaque phrase, allait répondre. Il s'agitait. Et Lourdelot, inquiet, eût volontiers levé la séance, lorsque Flandreau se tut, parmi l'indifférence générale. Mais l'auditoire demandait le citoyen Bedée.

Michel cria brutalement :

— Messieurs, on vous trompe!...

Flandreau, qui s'y attendait, affecta de rire. Mais Lourdelot, lui, se fâchait. Il essaya de se fâcher. On hurla :

— Laissez parler le citoyen Bedée.

— On vous trompe! — reprit Michel. — Ce n'est pas du tout ça, la science; pas du tout!... Ils sont là quelques-uns à vous parler de la science comme de quelque chose qui existe. Ce n'est pas vrai. La science n'existe pas!...

Flandreau continuait de sourire: mais il avait la bouche singulièrement contractée et ses mains tremblaient de telle façon que, pour les occuper à quelque mouvement qui parût volontaire, il tapait les bouts de ses doigts les uns contre les autres. Il souriait, mais il ne s'amusait pas : c'était Lionel Dupont qui s'amusait. Il s'amusait, lui, secrètement, avec un petit air de gourmandise. Sa récente manie d'anarchiste effronté trouvait un plus malin plaisir à cette vive démolition de la science qu'aux faciles bâtisses d'idées d'un Lourdelot, voire d'un Flandreau. Les paroles de Michel lui procuraient une sorte de joie quasi voluptueuse.

Mais Lourdelot, lui, était éperdu. Il examinait l'assistance avec une réelle angoisse. On ne savait pas encore comment elle prendrait cet incident bizarre. Elle hésitait. Et elle semblait fort égayée, à tout hasard. Seulement, si elle admettait les dires de Michel Bedée, la réunion tournait à la confusion des organisateurs: et, si elle évinçait le trouble-fête, c'était au moins du vacarme, des coups peut-être : et le bon Lourdelot n'aimait pas cela. Il se pencha, derrière Michel Bedée, vers le camarade Flandreau, le consulta du regard. Flandreau fit une moue dédaigneuse.

Lourdelot, à qui la peur donnait de la décision, se leva :

— Citoyens! — cria-t-il.

Mais, au premier rang de l'auditoire, un garçon blême et rageur prononça énergiquement ces mots :

— Laissez parler le citoyen Bedée!

Lourdelot recommença :

— Citoyens!...

— Laissez parler le citoyen Bedée! — répéta l'autre, avec une obstination qui évidemment ne céderait pas.

Lourdelot se débattit :

— J'ai la responsabilité de cette réunion. Le citoyen Bedée n'est pas au nombre des orateurs inscrits. Je n'ai pas le droit...

On lui hurla, de loin :

— La barbe !...

Et le petit énergumène du premier rang répéta :

— Laissez parler le citoyen Bedée !

— Oui, oui, oui ! — fit-on, de toutes parts.

Lourdelot se demanda s'il n'allait pas lever la séance. On rut qu'il se retirait. Déjà l'on ricanait, dans l'auditoire. En utre, Flandreau ne bronchait pas ; et Lionel Dupont ne enoncerait pas à un tel divertissement. Lourdelot, penaud, etomba sur sa chaise, avec un air de patience malheureuse.

Et Michel reprit :

— Non, la science n'existe pas. Si elle existait, avec cette vidence qui est son caractère même, elle n'aurait pas de ceptiques, elle n'aurait pas d'infidèles ; et elle s'imposerait. Ce u'ils appellent science n'est qu'un petit travail à peine comnencé, qui n'avance pas et qui est toujours à recommencer. On vous a vanté mon sirium. Eh bien, la vérité, la voici. Mon sirium montre que l'hypothèse scientifique la mieux assurée usqu'alors ne tient pas, ne vaut rien. C'est tout à refaire. Oui, on le refera ; et peut-être l'ai-je refait. J'ai mon hypothèse : un de ces jours, une autre découverte la démolira : je m'y attends, je le souhaite.

Il parut brave. On applaudit ; et l'on cria :

— Bravo !... Bravo, Bedée !...

Lourdelot était en déroute ; il ne savait plus où l'on irait.

Et Michel, lancé, ne s'arrêtait pas :

— Or, — continua-t-il, — je vous le demande, qu'est-ce ça peut bien vous faire, à vous, que le sirium produise de la chaleur et de l'électricité sans que diminuent son poids ni son volume ? Qu'est-ce que ça peut vous faire, à vous, que les lois de la transformation de l'énergie soient exactes ou fausses ? C'est une conversation pour l'astronome Flandreau et moi... Et encore, lui, non, ce n'est pas son affaire !...

On éclata de rire, parce que Flandreau boudait.

— On vous a dit que le sirium guérissait des maladies. Je ne dis pas non. Je n'en sais rien : ce n'est pas mon affaire. Mais, parce que des médecins et des pharmaciens utilisent quelquefois les découvertes des savants, ce n'est pas une raison pour qu'on vienne vous exciter au nom d'une science qui n'existe pas. Il n'y a aucune espèce de rapport entre la science

et la politique, entre la science et la vie sociale, entre la science et votre labeur d'ouvriers. Il n'y a aucune espèce de rapport entre la science et vos peines, entre la science et vos joies. Il n'y a aucune espèce de rapport entre la science et vous!

Cela contrariait plusieurs vanités, dans l'auditoire. De place en place, on protesta. Lourdelot, qui se sentait appuyé, lança :

— Je réprouve énergiquement cette notion toute aristocratique de la science. Le peuple appréciera.

— Laissez parler le citoyen Bedée! — cria le petit énergumène.

— On vous dupe! — reprit Michel. — Je sais où en est la science. Et je vous jure, moi, qu'elle n'a rien trouvé, rien, rien, absolument rien, qui vous engage à vivre désormais autrement que vous ne viviez. La science, c'est peu de chose; mais, en tout cas, c'est autre chose que la vie. Quoi! si l'on vous dit qu'à Pékin je ne sais quel mandarin s'est fait couper les ongles, vous n'allez pas pour cela vous exalter. Si l'on vous dit que j'ai découvert le sirium, ça n'a pas plus d'importance pour vous. C'est autre chose; je vous dis que c'est autre chose!...

Il s'animait. Et il eut un accent de fougueux prophète :

— La science... la science est inhumaine. Elle serait la merveille unique, si elle existait et si nous étions, pour la contempler, de pures intelligences. La science est l'éternel divertissement de Dieu.

— A bas la calotte! — beugla-t-on.

— Tenez, moi, j'ai voulu consacrer toute ma pensée à la science. Regardez-moi; ayez pitié de moi. Pour consacrer toute ma pensée à la science, je vais vous dire ce que j'ai fait. J'ai quitté la maison de ma mère, la cathédrale de mon enfance, la douce vie que mes parents et mes grands-parents m'avaient soigneusement préparée. J'ai quitté ma maison, mon pays, ma femme. J'ai quitté mes souvenirs, mes tendresses, mes amours. J'ai tout quitté. Je me suis, moi-même, quitté. Je me suis enfermé dans un paysage qui n'avait nul agrément pour me distraire. J'ai offert ma tête aux idées. Elles s'y sont installées, comme chez elles: et elles m'ont chassé. Je suis devenu ceci : un homme qui a perdu son moi. Je ne suis plus

qu'un vagabond, parce que j'ai laissé la place aux idées. Il aurait fallu mourir, en bonne logique. Mais le corps continua de vivre, après que j'eus perdu mon moi. Et c'est le corps qui vagabonde, à la recherche de son moi.

On le crut fou. Cette éventualité imposait.

— Quand je vous dis que je le cherche, non. Je n'en veux plus. Hélas! où le loger, maintenant que les idées ont pris toute ma tête? Je sais bien où il est. Il est où est le moi de chacun : à l'ombre d'une église, dans la maison maternelle. Mais alors je vous avertis : la science est inhumaine ; l'humanité n'a rien à faire avec la science. Ne soyez pas dupes, vous! Restez à l'ombre d'une église, dans la maison de souvenir et l'habitude où vous êtes nés. Cultivez votre dieu.

— A bas la calotte!

— On vous a raconté que les religions n'étaient que mensonge. Ne le croyez pas. On vous a menti. Les religions, je vous le dis, sont des vérités humaines, comme la science est nhumaine.

L'auditoire s'agita. Il y eut des cris. Mais Michel n'y prenait pas garde :

— Les ingénieuses religions, qui ont vécu, souffert au cours les siècles avec l'humanité, qui se sont amusées avec elle, les belles et bonnes religions vous invitent. Ne sortez pas de leurs imites saintes ; ne sortez pas de leurs murailles, tapissées de os ex-voto. Redoutez de faire la folie dont je me repens : ne oyez pas des hommes qui ont perdu leur moi. Je vous le dis, e vous le dis : faites votre prière, à l'imitation de celle que votre ieille maman débite.

On siffla. On hurla. Et, comme Michel voulait parler encore, n le hua. Ses bras battirent l'air : il esquissa de grands gestes t, sans le savoir, sans y songer, il fit avec lenteur, avec mpleur, le signe de la croix, criant :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-l!

La foule se rua sur lui. Les premiers arrivés le saisirent. ourdelot le leur abandonnait ; Dupont n'était pas un homme e combat et Flandreau renonça bientôt à le défendre. On isulta Michel et on le secoua. On le jeta dehors.

On l'y laissa, plus mort que vif.

XXXVII

Il était là, debout, les jambes flageolantes, le dos appuyé contre un mur, les vêtements déchirés, les mains saignantes, il frémissait et il pleurait lorsque lui apparut un étrange visage que d'abord il eut peine à reconnaître.

— Michel!

Et c'était l'Alchimiste.

— Michel!... Mon petit Michel!... Viens!...

Mais Michel ne pouvait pas bouger: il craignait de tomber, s'il bougeait. Un gardien de la paix aida le vieillard à le soutenir; ils le prirent sous les bras et le menèrent jusqu'à un fiacre.

L'Alchimiste s'assit auprès de Michel, l'agent auprès du cocher. Dans la boutique du pharmacien, Michel s'évanouit. Pendant que le pharmacien l'étendait sur le sol, l'éventait, s'occupait de lui, l'agent questionnait le témoin, pour son rapport.

— Monsieur Bedée... — répondait l'Alchimiste. — Oui, monsieur Bedée, le savant... J'étais là par hasard... Non, je ne sais pas où il demeure. Je suis venu à Paris pour le voir, il y a six jours. Impossible de trouver son adresse. Il voyageait depuis quelques mois... Alors, oui, en passant, je suis entré dans cette salle de conférences... Je ne savais pas qu'il y fût... Voilà tout ce que j'ai à vous dire. Le reste ne me regarde pas.

L'agent insistait.

— Je vous dis que le reste ne me regarde pas. Ce n'est pas moi qui ai maltraité monsieur Bedée. Je me suis porté, comme j'ai pu, à son secours, en traversant une foule de furieux.

Michel revint à lui. On lui demanda son adresse : il la dit. Le pharmacien certifia qu'il n'y avait pas de blessure grave; des contusions : un peu de repos, du calme...

Il était quatre heures de l'après-midi. Le dimanche flânait par les rues. Il y avait, à la porte de la pharmacie, un attroupement, qui ne s'écarta guère au passage de l'Alchimiste et de Michel. Sans chapeau, en loques, Michel avançait comme un homme ivre. L'Alchimiste fit relever la capote de la voiture. Cette aventure le mettait au supplice; et lui, qui autrefois

bravait si bien la colère de toute une ville, avait honte de ce compagnon dépenaillé.

Surtout, une épouvantable inquiétude le tourmentait, à la pensée que Michel devenait fou.

Ils firent en silence tout le chemin qui les séparait de l'hôtel et grimpèrent jusqu'à la chambre de Michel, parmi des regards railleurs de garçons et de bonnes.

— Couche-toi, — dit l'Alchimiste : — je vais t'aider.

Michel, comme un enfant malade, se laissa faire. Quand il fut couché, il ferma les yeux. Des idées allèrent et vinrent, dans son cerveau, ne s'y arrêtèrent pas. Et il s'endormit.

L'Alchimiste prit un fauteuil; et il regarda dormir, la bouche ouverte, comme un mort abandonné, Michel Bedée, son élève, la tête géniale qu'il avait éveillée à la science, la tête géniale qui devenait folle.

Les minutes duraient comme des heures; l'Alchimiste les emplissait de son chagrin.

Il se consulta sur le point de savoir s'il appellerait un médecin : la vieille haine qu'il avait pour ces gens de métier le retenait. Et puis enfin, si Michel devenait fou, est-ce qu'on l'enfermerait comme un dément vulgaire, entre les murs d'un cabanon? et est-ce qu'on prolongerait l'agonie de cette admirable cervelle? A quoi bon?...

D'ailleurs, Michel n'était pas fou. Le discours qu'il avait tenu, son odieux discours, ne révélait pas un aliéné : les idées se suivaient avec rigueur. Non, Michel ne devenait pas fou. Mais, alors, il avait, en pleine lucidité, blasphémé la science? L'Alchimiste ne savait pas s'il avait pitié de Michel ou si, principalement, il le haïssait. Dans l'incertitude, il veillait près de lui, épiait sa respiration, guettait les mouvements de ses muscles qui, par instants, se contractaient.

Et il aurait voulu l'interroger, lui demander doucement :

« Qu'y a-t-il, Michel; qu'y a-t-il dans ta pensée? Raconte-moi ce qui est arrivé à ta pensée, à la plus belle, forte et subtile pensée de l'époque. Si quelque chose t'effare, dis-le moi. C'est peut-être une chose très simple qui t'effare : je t'expliquerai... »

Le sommeil de Michel l'importunait. Il lui semblait que, s'il pouvait causer avec Michel, un peu de temps, il le ramènerait

au juste sentiment des réalités. Il toussa. Mais, aussitôt, il craignit de voir Michel se dresser sur le lit et alors divaguer. Il se tint coi, évita de bouger. Seulement, il craignit que, dans cet étrange sommeil, si soudain, si absolu, Michel ne sombrât, comme se noie un homme qui est tombé à l'eau.

Il attendit. Et il songeait à l'œuvre de Michel, à ce manuscrit de Rijnsburg dont il avait le dépôt. C'était, sous la forme la plus nette, le plus puissant effort de dialectique fourni par une tête humaine depuis Leibniz. C'était une monadologie prodigieuse, menée plus loin que nulle autre, fondée sur la plus riche et neuve expérience, riche de faits imprévus et de surprenantes promesses.

« Michel, Michel, — disait en lui-même l'Alchimiste, — tu as été le grand honneur de la science. Ton génie rayonnait. Tu étais notre clarté!... »

A la porte de la chambre, deux petits coups furent frappés. L'Alchimiste n'osait répondre. Il se leva, sans faire de bruit : il ouvrit avec soin la porte.

— Monsieur Bedée?... Est-ce que je me trompe?..

— Entrez! — dit la voix de Michel.

La Métienka entrait, s'étonnait de trouver Michel en telle posture. Michel la regardait et ne lui répondait pas.

— Monsieur Bedée est malade, — dit l'Alchimiste; — j'espère que ce n'est rien, mais il a besoin de repos.

La Métienka faisait mille questions.

— Il a besoin de repos, — répondait l'Alchimiste.

Et il indiquait assez bien qu'il n'avait pas à commenter autrement cette affirmation. La Métienka posa sur une table ses gants, son ombrelle, son boa de plumes; et elle s'assit, auprès du lit, sur une chaise.

Michel ferma les yeux... Puis, tout à coup, il se dressa, se mit sur son séant et, regardant la Métienka, il déclara :

— Va-t'en, ma belle Métienka, va-t'en!

— Mais non, — fit-elle.

— Si, si! Va-t'en. Je ne veux plus de toi. Il faut que tu t'en ailles. Ta place n'est plus auprès de moi. Va-t'en: sois gentille. Tu iras où je vais te dire. Tu iras, bien vite, là-bas où nous étions. Tu iras au lac. Tu appelleras Brigitte. Tu lui diras de venir et de se dépêcher. Car je l'attends.

La Métienka l'écoutait avec stupeur. Elle ne répondit pas. Michel la vit embarrassée et qui, des yeux, consultait le vieillard. Celui-ci était pâle, serrait fortement ses mâchoires et tremblait.

Michel parlait comme dans une sorte de rêve. Il sourit un peu, pour dire à la Métienka :

— Tu ne veux pas aller me chercher Brigitte? Serais-tu jalouse, ma belle Métienka?...

Elle essaya de sourire, elle aussi. Mais elle ne le put : et ses lèvres peintes firent sur ses jolies dents une grimace de douleur.

— Adieu, — dit encore Michel, — adieu, ma belle Métienka. Et amuse-toi bien, dehors. Il faut que tu t'amuses ; ou qu'est-ce que tu ferais?

Elle ne s'en allait pas. Elle désirait de s'en aller : mais elle s'attardait, par un sentiment de politesse. Et elle avait la tête rejetée en arrière, les narines pincées avec horreur, comme si elle redoutait une odeur de mort et s'en écartait.

— Va-t'en! va-t'en! va-t'en! — s'écria Michel.

Il commençait à se mettre en colère.

— Va-t'en, Métienka, si tu ne veux pas que j'aie à te chasser. Va-t'en!... Et, si tu refuses d'aller me chercher Brigitte, oh! Brigitte viendra toute seule. Je ne suis pas en peine de Brigitte. Elle viendra, quand tu seras partie. Mais va-t'en!...

La Métienka se leva. Et elle tendit à Michel sa main.

— Non, non, va-t'en!...

Michel se laissa retomber sur l'oreiller. Il y cachait son visage et il respirait longuement.

L'Alchimiste reconduisit la Métienka jusqu'à la porte. Il la salua et elle disparut.

— Elle est partie? — demanda Michel.

— Oui, — répondit l'Alchimiste. — Qui est-ce?

— Vous ne l'avez pas reconnue?... Ah! mais, c'est vrai, vous ne la connaissez pas, vous! Non, non. Comment la connaîtriez-vous? Un vieux savant, toujours enfermé entre les murs épais de son laboratoire. C'est vrai, c'est vrai, vous ne la connaissez pas, mon pauvre vieux maître!...

Il éclata de rire et il dit :

— C'est drôle!...

— Qui est-ce? — reprit l'Alchimiste.

— Eh bien, mais, c'est la vie!...

— Ah? — fit l'Alchimiste, avec un air de bonne foi. — Et cette Brigitte, que tu réclamais, qui est-ce?

— Vous la connaîtrez, celle-là. Elle viendra. Elle n'est pas loin. Vous la verrez. Elle est charmante. C'est la mort.

L'Alchimiste se tut : Michel battait la campagne.

— Voilà, — continua Michel. — Dans un pays, je ne sais plus lequel, j'ai rencontré la vie et la mort. J'hésitai entre ces deux femmes, qui toutes les deux me tentaient. J'ai pris d'abord la vie : elle était moins patiente. Maintenant, j'attends l'autre. Vous la verrez. C'est une étrange fille, tout habillée de noir, encapuchonnée de noir. Elle a, aux mains, un chapelet. Elle vous fait des révérences et vous demande pardon. Je l'aime depuis longtemps. Elle est blonde. Le bandeau de ses cheveux blonds, à côté de la coiffe noire, est une chose ravissante. Et sa voix!... C'est une voix qui parle aux âmes, tout bas.

— Repose-toi! — dit l'Alchimiste.

Michel se reposa quelque temps. Il était couché sur le dos; et il regardait devant lui, vaguement. L'Alchimiste s'éloigna un peu, lut des papiers qu'il tira de sa poche et ne fit pas de bruit, pour laisser Michel dans une solitude où il s'apaisât.

Mais, soudain, Michel l'interpella :

— Est-ce que vous avez compris?

— Quoi donc?

— Ce que je vous disais tout à l'heure?

— Mais oui!

— Je ne crois pas. Cela m'étonnerait, parce que tout cela n'est pas une affaire de savant. Ce que je vous dis, c'est pourtant le principal; mais, justement, c'est ce que vous avez négligé pendant toute votre existence. Quelle aventure!...

Un peu plus tard, il dit encore :

— Il y a tout de même ceci, que, moi, je ne comprends pas : c'est que vous soyez ici, près de moi.

L'Alchimiste fut satisfait de la surprise que marquait Michel, une surprise judicieuse. Il lui sembla que le malade revenait au juste sentiment des réalités : c'était un bon signe.

Alors, en phrases courtes et faciles à entendre, il raconta comment il était venu à Paris, sur cette note des journaux qui annonçaient le retour de l'illustre savant. Et puis...

Mais Michel l'interrompit :

— Je ne dis pas non. Du reste, qu'importe? Seulement, lorsque Brigitte viendra, vous vous en irez?

L'Alchimiste, déconcerté, n'eut rien à répondre.

— Avant cela, — reprit Michel, — j'aurais cependant plusieurs choses à vous dire. Premièrement, j'aurais à vous pardonner. Vous m'avez fait beaucoup de mal. Oui, tout le mal, c'est vous qui me l'avez fait. Je ne vous demandais rien. J'étais un enfant comme les autres. J'avais ma mère et ma sœur. Je demeurais dans la maison de ma mère. J'étais un enfant sage, qui aime à se tenir auprès de la robe de sa mère. Et vous m'avez appelé dehors. Je suis venu. Ah! vous n'avez pourtant pas l'air d'une sirène, quand on vous voit!...

Michel riait, presque méchamment.

— Ce n'est pas vous qui m'appeliez : c'était la science, votre belle!... Ah! elle est jolie, votre belle!...

L'Alchimiste frémissait. Michel eut pitié de lui :

— Je vous pardonne. Ce n'est pas votre faute. Vous étiez un vieil homme qui a une maîtresse fort exigeante et qui ne suffit plus à la contenter. Cette maîtresse, la science, vous lui avez procuré un jeune homme. Et ce fut moi, malheureusement! Nous sommes partis, elle et moi. Le plus cynique, par exemple, c'est que vous protégiez nos amours. Et vous nous avez accompagnés : vous nous avez installés tous les deux, là-bas, dans une solitude où elle m'aurait bien tout à elle, pour assouvir sa vive ardeur. J'étais marié; mais quoi! la demoiselle avait besoin de mes services. D'ailleurs, ne soyez pas troublé, puisque je vous pardonne!

Le jour baissait. L'Alchimiste alluma l'électricité. Puis il ferma les rideaux de la fenêtre. Il y avait, au plafond, un petit lustre et, sur la table de nuit, une lampe.

Michel, les yeux brillants de fièvre, parlait sans discontinuer. Une idée amenait l'autre, souvent de loin; et c'était une kyrielle ininterrompue.

— Brigitte fait mieux... On l'a, elle aussi, chassée, blessée; on ne l'aime pas, on ne lui parle pas, on ne la remercie pas,

on la méprise. Et c'est elle qui, au lieu de pardonner, demande pardon... Moi, je vous pardonne, voilà tout... Mais, quand Brigitte viendra, je lui dirai : « Brigitte, approche tes mains, laisse mes doigts se mêler aux tiens : et nous allons tous les deux réciter le même chapelet... » D'abord, elle s'écartera, parce qu'elle est un peu farouche. C'est tout naturel : une jeune fille! Mais, moi, je saurai la convaincre. Et nous irons ensemble par les rues de cette ville, récitant notre chapelet, pour que les gens de cette ville apprennent de nous que l'on doit faire ainsi, et non pas autrement. Nous irons partout, dans les faubourgs, dans les réunions publiques. On nous menacera. Et Brigitte, avec ses révérences, adoucira les plus féroces. Moi, auprès d'elle, je dirai : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous assure qu'il n'y a pas d'autre science que de réciter, d'une voix modeste, son chapelet auprès de Brigitte qui est la mort. La science est un mensonge inhumain... »

— Non! — s'écria, malgré lui, l'Alchimiste.

— Alors, — reprit Michel, — si vous l'aimez mieux, je dirai : « La science est une vérité inhumaine... » Ah! non, c'est beaucoup trop! Maître, vous me faites dire des choses!... Je dirai : « La science est un petit bout de vérité inhumaine; mais il y a, dans le chapelet, toute l'espérance humaine. Méprisez la science : et dites votre chapelet, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il! » Voilà ce que je ferai. Je vous pardonne, oui; mais il ne faut tout de même pas que d'autres soient dupés comme je le fus, moi, par vous!... Je serai un apôtre de repentir, contre la science.

L'Alchimiste repartit :

— Michel, tais-toi, tu blasphèmes!

— Non, non!...

— Si! tu blasphèmes. C'est toi, pourtant, qui as écrit ces pages sublimes...

— Ah! parlons-en!

— Oui, ces pages où il y a une somme de vérité, la plus forte qui soit sortie d'un cerveau...

— Déchirez-les : je me repens. Donnez-les moi, que je les déchire. Donnez-les moi, donnez-les moi!...

Il s'échappa de son lit, avec fureur. Mais il était si faible que l'Alchimiste eut raison de lui et le coucha. Il lui disait :

— Voyons, Michel, mon petit Michel, tâche de dormir. Il est tard et tu as besoin de repos.

— Oui, j'ai besoin de repos, — avoua Michel, avec peu de voix. — Il me faudrait un immense repos. Seulement, Brigitte n'arrive pas... Quelle heure est-il?

— Dors, dors. Ferme les yeux; ne pense à rien. Et dors.

Michel se plaignit de la lumière : l'Alchimiste, éteignit le lustre. La lampe aussi importunait Michel. Et il promit de dormir, si l'on éteignait la lampe.

Tous les deux furent dans la nuit, l'Alchimiste sur un fauteuil, immobile, et Michel, qui sous ses couvertures, s'agitait : l'Alchimiste, accablé comme devant un désastre, et Michel, sincèrement docile, essayant de s'endormir.

Il n'y réussit pas. Après un peu de temps, il déclara :

— Malheur à la science! Otez-la d'ici. Elle me torture.

— Tais-toi et dors, — répondit l'Alchimiste.

— Je vous dis qu'elle me torture. Délivrez-moi de la science. Malheur à elle!...

— Tais-toi et dors! — répéta l'Alchimiste et, cette fois, brutalement.

— Malheur à elle! malheur à elle!...

— Tais-toi! tais-toi! tais-toi!

Ainsi alternaient, dans l'obscurité, leurs véhémences contradictoires. Et, maintenant, l'Alchimiste ne ménageait plus Michel. Il renonçait à lui et, en fin de compte, il défendait contre lui la science injuriée.

Il renonçait à Michel, parce qu'au surplus comment faire autrement? Michel, le vrai Michel, était mort. Ce qui subsistait de Michel ne valait rien.

Et ces deux voix de ces deux hommes qui ne se voyaient plus se disputèrent violemment pour et contre la science, avec des phrases mystiques et haineuses.

Michel ne pardonnait plus à l'Alchimiste; et l'Alchimiste n'épargnait plus Michel : il lui reprochait son apostasie, le honteux discours de la réunion publique et cette fille, la Métienka, et cette autre fille, Brigitte, bref toute la débauche où le génie du savant s'était galvaudé, avili. Et Michel répliquait par des sarcasmes, des imprécations, des prières.

Ensuite il s'endormit, de lassitude.

L'Alchimiste l'entendait respirer fort, avec régularité. Quand il fut certain que Michel dormait profondément, il se leva de son fauteuil, marcha sur la pointe des pieds, prit son chapeau et sortit.

XXXVIII

Il revint quelque temps après.

Il ouvrit la porte avec une infinie précaution, s'approcha du lit, écouta : Michel dormait.

Il prit, sur la cheminée, une bougie, l'emporta, la posa par terre et plaça devant elle son chapeau, comme un écran, de telle façon que la lumière n'allât point éveiller Michel. Il se mit à genoux et commença de manier, sans bruit, divers petits objets, une seringue de Pravaz, un flacon. Il emplit la seringue de cyanure de potassium. Il se dressa et il s'approcha de Michel.

Michel dormait. Il avait le cou dégagé, les bras hors des couvertures, allongés mollement.

L'Alchimiste le regarda et songea :

« Il ne saura seulement pas qu'il meurt. Il continuera de dormir. Tu ne vas plus t'éveiller, Michel !... »

Il regarda la figure fine, le front haut où les cheveux décoiffés dessinaient une frange. Il regarda la petite moustache, les lèvres minces que le souffle de la respiration faisait frémir ; les ailes du nez palpitaient. Il regarda ce visage qu'il aimait, ce visage resté si jeune et que n'avaient altéré ni le travail, ni les rudes alarmes de la pensée, ni les péripéties de l'existence. Il murmura :

— Pauvre petit Michel, mon enfant !

Et il lui vint aux yeux des larmes.

Seulement, il craignit de s'abandonner à plus d'émoi qu'il en fallait pour agir comme il l'avait résolu.

« Il le faut ! » — songea-t-il.

D'un geste rapide, il passa ses doigts sur ses yeux ; il se raidit ; il attendit une seconde que sa volonté fût devenue souveraine sur tout son corps ; il se campa fortement sur ses jambes ; il se pencha vers Michel, releva la manche du dormeur. Le dormeur bougea. Aussitôt, d'un coup sec, l'Alchi-

miste enfonça dans la chair du bras la pointe aiguë. Le dormeur eut un sursaut bref. Et ce fut tout.

La chose faite, l'Alchimiste abaissa sur le bras de Michel la manche de la chemise. Il boutonna les poignets. Il écarta les cheveux qui dissimulaient la belle ampleur du front. Il disposa la tête de sorte qu'elle n'inclinât point vers une épaule. Et il dit, d'une voix tremblante :

— Comme ça, tu es beau!

Puis, il tomba dans le fauteuil et sanglota.

Puis, il parla tout haut :

— Pauvre petit, qui n'avais pas la force de ton génie! Pauvre petit, qui avais, avec ce génie-là, toute la faiblesse de l'humanité! Jamais la science ne sera faite, si les têtes humaines sont trop débiles pour en porter les commencements admirables. Adieu, Michel, homme de génie et pauvre enfant!...

L'Alchimiste prit une plume et du papier. Il écrivit :

J'ai tué, par une injection de cyanure de potassium, Michel Bedée, qui avait du génie. On trouvera dans mon laboratoire l'œuvre de sa pensée. Je l'ai tué parce qu'il était devenu fou et qu'il blasphémait la science : il l'aurait déshonorée après en avoir été l'honneur. Il ne fallait pas que le fou pût avilir l'œuvre et la mémoire du savant sublime...

Il ajouta :

Je l'aimais; il avait été mon élève.

Il signa. Il plaça le bord du bougeoir sur le haut du feuillet qu'il avait couvert de son écriture attentive. Il relut avec soin ces lignes. Il écrivit encore :

Et je me tue pareillement.

Il s'étendit sur une chaise longue, se piqua, mourut. Et, dans la chambre que la bougie éclairait mal, le maître terrible et son élève extraordinaire commencèrent de dormir leur sommeil sempiternel.

ANDRÉ BEAUNIER

LES PHARES

Jadis, les marins ne naviguaient guère de nuit, du moins à proximité des côtes. Lorsque la terre approchait, n'ayant plus aucun moyen de connaître leur position — les calculs astronomiques, qui suffisent au large, n'ont pas la précision nécessaire à « l'atterrissage », — ils mettaient en panne pour attendre le jour. Aujourd'hui, les paquebots rapides, qui s'approchent de la terre à la vitesse de 40 ou 50 kilomètres à l'heure, ont un besoin impérieux de rectifier, d'aussi loin que possible, une route qui pourrait les mener sur des écueils : le développement du service des phares a suivi la progression des tonnages et des vitesses. Le long des côtes bien éclairées, la navigation est devenue aussi facile, parfois même plus sûre, de nuit que de jour.

La puissance lumineuse d'un phare dépend du rôle auquel il est destiné. Il est inutile que tous soient visibles à la même distance; cela serait même dangereux, car on risquerait de les confondre. Pour entrer à Brest, il faut d'abord avoir connaissance d'Ouessant ou de Sein, qui signalent les dangers limitant au nord et au sud le vestibule de la rade; ce n'est qu'après les avoir dépassés qu'il est utile de voir les Pierres

Noires, Saint-Mathieu et le Toulinguet, entre lesquels s'ouvre le Goulet; et c'est plus tard encore que l'on a besoin des feux de la rade, puis de ceux du port. Cette distinction avait été faite, en France, dès 1825, par une commission qui avait posé les principes suivants : le littoral doit être entouré d'une série de feux puissants, polygone lumineux circonscrit aux dangers; en dedans de ceux-ci, des phares de portées progressivement réduites (2e, 3e et 4e grandeurs) guideront le navigateur dans les passes et jusqu'aux ports. Quant à l'écartement à laisser entre les feux extérieurs (1re grandeur), il devait être « tel que, dans les temps ordinaires, un vaisseau suivant la côte voie le phare dont il se rapproche au moment où il commence à perdre de vue celui dont il s'éloigne ».

Ce système d'éclairage n'a jamais été complètement réalisé. Pour notre littoral de la Manche et de l'Océan, il aurait exigé l'établissement de quarante-six feux de première grandeur, dont beaucoup eussent été inutiles. Car les routes des navires qui viennent du large n'aboutissent pas à des points quelconques: elles convergent vers un certain nombre d'endroits, et c'est là seulement que des phares de grande portée sont nécessaires. Pour conduire de l'un à l'autre, il suffit de feux moins puissants, répartis à des distances variables, et dont la portée, au lieu d'être déterminée d'après une classification arbitraire, doit dépendre, comme leur position, des conditions locales.

C'est sur ce principe, admis en France depuis 1886, qu'est basée notre organisation actuelle.

Nos feux de grand atterrissage sont au nombre de dix : dans la Manche, Gris-Nez, le Touquet, la Hève, Barfleur; pour la pointe de Bretagne, Créac'h d'Ouessant et Eckmühl au cap de Penmarc'h; devant la Loire, Belle-Isle et l'île d'Yeu; à l'entrée de la Gironde, la Coubre; dans la Méditerranée, Planier au large de Marseille. Tous sont électriques, avec une puissance normale de 1 500 000 becs Carcel, qui peut être doublée en temps de brume.

Une vingtaine d'autres phares, dit d'attérrissage secondaire, dont la puissance va de 20 000 à 90 000 becs Carcel, servent à s'approcher des ports moins fréquentés ou à contourner des dangers : tels sont Hourtin au sud de la Gironde, Chassiron

et les Baleines à l'entrée du Pertuis d'Antioche, le Pilier à l'embouchure de la Loire, Groix devant Lorient, Sein et Armen qui délimitent la chaussée de Sein, etc.

Des feux d'intensité moindre, en nombre beaucoup plus grand, permettent de longer la côte ou de passer dans les écueils. Sur les côtes de France, on en aperçoit d'ordinaire plusieurs à la fois, et leurs relèvements donnent à chaque instant le point où l'on se trouve. Beaucoup sont blancs; d'autres verts ou rouges doivent être laissés à droite ou à gauche en entrant : ce sont les feux de direction; les chenaux qui mènent aux ports sont aussi balisés sur toute leur longueur par des feux colorés. D'autres phares ne sont visibles que dans certains secteurs, et des écrans empêchent leur lumière d'arriver dans les parages où les navires ne pourraient passer sans danger : il faut alors manœuvrer pour se placer dans la zone qu'ils éclairent. Parfois, par des combinaisons d'écrans colorés, le feu qui paraît blanc quand on est dans une certaine zone devient rouge ou vert lorsqu'on s'en écarte : pour le passage du Raz de Sein, par exemple, on utilise les feux à secteurs de Tévennec et de la Vieille, dont les changements de coloration indiquent exactement le moment où l'on doit modifier la route. Enfin, on place souvent deux phares dans le prolongement de la ligne qu'il faut suivre pour entrer dans une passe; les navires manœuvrent alors pour se mettre sur l' « alignement », c'est-à-dire pour voir les deux feux confondus ou l'un au-dessus de l'autre : par exemple, on entre en rade de Brest sur l'alignement des phares Minou et Port-Zic, en rade de Quiberon sur l'alignement Port Navalo-Teignouse. C'est encore l'application à la navigation de nuit d'une méthode très employée le jour avec les points remarquables de la côte; il n'en est pas de plus sûre ni de plus commode.

Les conditions d'établissement des phares sont fort différentes. La plupart sont bâtis sur la terre ferme, près de la pointe des caps, ou sur des îles. Certains s'allument au sommet d'édifices tels que des tours d'églises (par exemple le clocher de Saint-Louis à Lorient). Mais beaucoup n'ont pour base qu'un rocher en pleine mer, émergeant à peine ou même complètement noyé. De ceux-ci la construction est lente et difficile : il a fallu cinq ans pour édifier le phare du Four, dix

ans pour achever celui d'Armen. Elle est très coûteuse aussi : le prix de l'Armen dépasse un million ; mais combien de vies humaines a-t-il sauvées ?

Des bancs de sable tels que ceux du Pas-de-Calais ou de la mer du Nord, des plateaux isolés au large sous quelques mètres d'eau, ne se prêtent pas à la construction de phares. On les signale par des bateaux-feux, mouillés sur des ancres solides et qui portent dans leur mâture des appareils semblables à ceux des phares. C'est encore une solution fort onéreuse, car ces bateaux coûtent cher et nécessitent un personnel plus nombreux que l'équipe de trois gardiens d'un phare ordinaire.

Par contre, pour un assez grand nombre de feux, que l'on appelle « permanents », on a réduit au minimum les dépenses d'entretien : ils restent allumés jour et nuit, et un régulateur automatique assure leur éclairage sans surveillance pendant plusieurs semaines ; on se contente de les visiter et d'alimenter leur réservoir de combustible à intervalles réguliers. Bien entendu, leur fonctionnement est moins sûr que celui des feux gardés, et ce sytème n'est employé que pour des phares d'importance secondaire et de faible puissance. Mais avec les appareils perfectionnés dont on dispose, les extinctions sont rares. Des appareils du même genre existent sur les bouées lumineuses qui jalonnent les chenaux navigables des rivières ; leur faible prix de revient permet de les multiplier, pour la plus grande commodité des navires qui remontent, par exemple, la Gironde ou la Loire en allant de bouée en bouée.



Il y a loin des bûchers brûlant à l'air libre, en usage jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, aux installations perfectionnées des grands phares modernes. C'est vers 1780 que l'on commença à employer l'huile de colza dans des lampes entourées d'un vitrage. En 1860, les brûleurs à huile de schiste ou à paraffine font leur apparition et se perfectionnent peu à peu. Puis, en 1894, c'est l'incandescence par le gaz, très répandue encore pour les feux permanents et les bouées lumineuses, parce qu'elle se prête bien à un fonctionnement automatique prolongé. Pour

les phares gardés, c'est surtout de l'incandescence par le pétrole que l'on se sert depuis 1900, à cause du grand pouvoir éclairant que possède la vapeur du pétrole mélangée d'air. Les lampes électriques à incandescence ne sont guère employées, parce que la lumière n'y est pas assez concentrée et que leur faisceau lumineux n'est pas homogène ; il n'est d'ailleurs possible de les utiliser que dans des feux de faible puissance. Pour ceux qui doivent se voir de très loin, on a recours à l'arc électrique qui exige l'installation d'une usine avec un personnel spécial, mais qui permet la concentration du maximum de lumière sous le moindre volume : l'éclat par centimètre carré, de 1 bec Carcel dans les brûleurs à huile minérale, de 2 becs avec l'incandescence par le gaz, de 3 à 4 avec l'incandescence par le pétrole, de 6 avec l'acétylène, de 9 dans les lampes électriques à incandescence, arrive à 1 000 becs dans l'arc électrique.

Cette qualité est particulièrement précieuse depuis que des lentilles ont remplacé le vitrage qui entourait les premières lampes de phares. Jusque-là, le plus grand nombre des rayons se perdaient dans le ciel. Leur concentration décuple le rendement de la source.

Mais pour que le rendement lumineux soit bon, il faut que cette source soit aussi parfaitement confondue que possible avec le foyer. C'est à Fresnel que l'on doit cette invention, dont la première application fut faite en 1820.

Très rares jusqu'alors, parce que leur faible portée ne leur permettait pas de rendre de grands services, les phares se multiplièrent aussitôt. Mais leur lumière fixe était la même pour tous, et il fallut trouver un moyen de les reconnaître : on imagina de faire tourner autour de la lampe un écran produisant des occultations régulières : chaque feu fut caractérisé par la durée de ces occultations.

Fresnel ne tarda pas à trouver mieux. Il imagina la lentille à échelons entourée d'anneaux de cristal et combinée avec un réflecteur métallique, pour faire converger en un étroit faisceau tous les rayons émanés du foyer. L'appareil étant animé d'un mouvement de rotation autour de ce foyer — mouvement régulier, entretenu, comme dans une horloge, par la descente d'un poids, — le faisceau tourne sur l'horizon et donne l'im-

pression d'éclats plus ou moins rapides, d'intensité lumineuse renforcée, après lesquels la lumière disparaît complètement.

La portée très supérieure des appareils de ce genre et la possibilité de varier le groupement de leurs éclats, pour en rendre la reconnaissance plus facile, les ont fait adopter exclusivement pour les phares d'atterrissage. On les emploie aussi pour presque tous ceux que l'on voit de la pleine mer et qu'il y a intérêt à identifier de loin.

La durée des éclats et l'intervalle à laisser entre eux ont fait, surtout en France et depuis une vingtaine d'années, l'objet de nombreuses études théoriques et expérimentales.

Jusque vers 1886, la règle universellement admise était que les éclats, visibles pendant une dizaine de secondes, fussent séparés par des intervalles de 30 secondes au moins, allant parfois jusqu'à 4 minutes.

Le service des Phares y trouvait l'avantage de n'avoir à installer que des appareils à rotation relativement lente. Quant aux marins, ils avaient largement le temps de prendre un relèvement pendant la durée de l'éclat ; mais ensuite il leur fallait, pour savoir à quel phare ils avaient affaire, mesurer avec une montre à secondes le temps après lequel reparaissait la lumière ; pendant cette attente ils risquaient fort de perdre le gisement du feu, c'est-à-dire de ne pas voir l'éclat suivant. Les bâtiments à grande vitesse ont besoin de reconnaître plus rapidement et plus sûrement les phares qu'ils aperçoivent.

Dans les feux électriques d'atterrissage installés de 1886 à 1893, les éclats furent réduits à un cinquième de seconde. Cette brièveté, qui avait d'abord éveillé de la défiance, eut bientôt l'approbation unanime des capitaines, d'abord parce que l'intensité lumineuse fortement accrue (700 000 becs Carcel au lieu de 20 000 environ) augmentait la visibilité, ensuite à cause de la faible durée des éclipses qui n'était plus que de 5 secondes : le service des Phares, par ses expériences méthodiques, avait reconnu que cet intervalle est à peu près le maximum pendant lequel l'œil garde la notion de gisement où le feu a été aperçu.

Les mêmes expériences montrèrent que la durée des éclats ne peut pas descendre au-dessous d'un quart de seconde sans diminuer la portée du feu. Mais une puissance lumineuse très

grande permet de franchir ce minimum sans perte sensible. Il y a surtout intérêt, pour la reconnaissance rapide du feu, à ce que les éclats se succèdent à de courts intervalles. Ainsi furent conçus les feux-éclairs, que l'ingénieur Bourdelles fit adopter en 1893.

Le rendement maximum de la source lumineuse y est recherché dans la diminution du nombre des panneaux lenticulaires. Cette diminution est compensée par une plus grande vitesse de rotation, que l'on obtint en faisant flotter tout l'appareil optique sur un bain de mercure. On arriva ainsi aux puissances de 1 500 000 becs Carcel, avec des éclats d'un dixième de seconde.

Tous nos feux de grand atterrissage sont aujourd'hui de ce modèle. Les plus importants (Barfleur, Créac'h, Belle-Isle, La Coubre) présentent des éclats groupés par deux, avec 2 sec., 3 entre les éclats et 7 sec., 5 entre les groupes. C'est la combinaison la plus commode pour le relèvement au compas. La reconnaissance en est instantanée. Nos autres grands phares électriques émettent toutes les 5 secondes un éclat d'un dixième de seconde. L'aspect de tous ces feux, dont on voit en général le long pinceau tourner sur l'horizon avant d'en recevoir le choc lumineux, est très caractéristique.

Les phares d'atterrissage secondaires, dont la puissance est moins grande, ont des éclats plus prolongés, de 3 à 4 dixièmes de seconde. Hourtin, La Hague, l'Ile Vierge, montrent un éclat toutes les 5 secondes ; Dunkerque, Fréhel, Biarritz, un groupe de deux éclats toutes les 10 secondes ; Armen, Ailly, le Pilier, un groupe de trois éclats toutes les 20 secondes ; Sein, Batz, Groix, les Baleines, un groupe de quatre éclats toutes les 25 secondes. Dans ces derniers, l'éclipse dure 15 secondes : c'est la durée maxima admise en France aujourd'hui ; mais les quatre éclats se succèdent à 2 sec. 7 d'intervalle, et, pendant 10 secondes sur 25, on ne perd pratiquement pas le feu de vue.

Tous les phares dont nous venons de parler sont à éclats blancs. On emploie aussi des éclats colorés pour des feux de moindre importance, afin de multiplier les combinaisons possibles, sans accroître le nombre des éclats ni la durée des intervalles : le cap Lévy, près de Cherbourg, montre toutes les

secondes un éclat rouge durant une demi-seconde ; Kerdonis, au sud de Belle-Isle, un groupe de trois éclats rouges toutes les 15 secondes. D'autres sont variés : le Stiff, à Ouessant, émet par minute deux éclats blancs et un rouge qui durent 8 secondes chacun et se succèdent à 12 secondes d'intervalle : le cap Ferret, à l'entrée du bassin d'Arcachon, a des éclats rouges et blancs alternés (5 secondes d'éclat, 15 secondes d'obscurité). Les feux à éclats verts sont beaucoup plus rares, du moins en France : on a observé qu'à grande distance la lumière verte est difficile à reconnaître de la blanche : aussi notre service des Phares a-t-il presque exclusivement réservé le vert pour les feux fixes ou à occultation, de faible portée.

Des combinaisons plus compliquées sont parfois employées pour les « feux de marée » qui signalent aux navires la profondeur qu'ils trouveront dans les passes : à Calais, à Dunkerque, à Boulogne, un des phares des jetées lance successivement autant d'éclats rouges qu'il y a de mètres d'eau, puis autant d'éclats verts qu'il y a de fois 25 centimètres en plus : le feu paraît ensuite blanc pendant quelques minutes, mais sa lumière subit en outre des éclipses régulièrement espacées pendant la marée montante, groupées par deux pendant la marée descendante. Ces feux parlants sont du reste assez rares : à vrai dire, leur utilité n'est pas certaine : une lecture de l'Annuaire des Marées donne à moins de frais les mêmes renseignements.

Assez rares aussi, du moins chez nous, sont les phares à éclats dont la lumière persiste constamment et est seulement plus intense à intervalles réguliers. Leur avantage — permettre de prendre le relèvement à tout instant, même entre les éclats — est de peu de prix, parce qu'avec des éclats à courte période, l'opération du relèvement est très commode ; par contre ils ont ce défaut que, pour une même intensité lumineuse, la portée obtenue est sensiblement moins grande qu'avec les éclipses complètes : la lumière permanente prend une grande partie de la puissance qu'on pourrait concentrer dans les éclats. En outre, s'agit-il de la reconnaissance du feu, l'augmentation d'intensité est moins facile à saisir que l'apparition brusque de l'éclat ; enfin, à une certaine distance, la lumière fixe ne se voit plus, tandis qu'on aperçoit encore l'éclat, et le feu peut être confondu avec un phare à éclats ordinaire. Pour

toutes ces raisons, ce système, encore très répandu dans certains pays, est à peu près abandonné en France. On peut cependant citer à Saint-Valéry en Caux le feu de marée qui, allumé deux heures avant la pleine mer et éteint deux heures après, montre un éclat blanc de 2 secondes et une lumière blanche normale de 28 secondes ; le Grand Léjon dans la baie de Saint-Brieuc, blanc avec cinq éclats blancs toutes les 25 secondes ; puis quelques autres plus compliqués : le Grand Jardin devant Saint-Malo, blanc avec des éclats verts et rouges alternant toutes les 20 secondes, et la Pierre de Herpin dans la baie du Mont-Saint-Michel, blanc avec huit éclats verts par minute.

Les feux à occultations sont plus nombreux. On en a installé sur nos côtes partout où la grande portée d'un feu à éclats n'est pas nécessaire, mais où une lumière fixe pourrait se confondre, soit avec d'autres phares, soit avec l'éclairage d'une ville. On peut citer comme exemples le feu intérieur de Pontrieux (une occultation toutes les 4 secondes), celui de la digue Carnot à Boulogne (une occultation toutes les 6 secondes), celui de Portzdon devant Paimpol (un groupe de deux occultations toutes les 8 secondes), le Toulinguet près de Brest (un groupe de trois occultations toutes les 18 secondes). Les occultations doivent durer au moins une seconde pour être sûrement perçues.

Avec les trois couleurs de feux fixes, les occultations et les éclats, on peut varier les caractéristiques des phares de manière à en rendre la confusion impossible. Pour les feux d'atterrissage, que l'on voit isolément du large et dont la reconnaissance est particulièrement importante, on a pu ne pas reproduire les mêmes caractéristiques d'un phare à l'autre à moins de 150 milles (280 km.) de distance : même après une longue traversée, un navire ne commet pas sur sa position une erreur de cet ordre. Dans les feux de moindre portée, qui servent pour la navigation côtière, des groupements identiques d'éclats ou d'occultations se retrouvent souvent à des distances beaucoup plus faibles. Mais, par des observations antérieures ou simultanées d'autres phares, on sait toujours assez bien où l'on est pour ne pas être exposé à des méprises. Ainsi, bien que le feu de Kermorvan montre deux éclats blancs toutes les 10 secondes, comme Créac'h d'Ouessant dont il n'est séparé que par 20 milles,

il est impossible de les prendre l'un pour l'autre : d'abord parce que les éclats électriques de Créac'h ont un aspect qu'on n'oublie pas quand on les a une fois vus, ensuite parce qu'en venant du large, on les aperçoit toujours longtemps avant ceux de Kermorvan. Ces répétitions sans danger réel sont bien préférables à la complication où conduirait le souci de diversifier complètement les caractères des feux : on a pu, en France, ne pas employer de groupes de plus de quatre éclats, ni de plus de trois occultations.

Il faut ajouter que ce qu'ont à observer les marins, pour reconnaître un phare, ce n'est plus comme autrefois la durée des éclats ou des éclipses : c'est seulement le caractère du feu, c'est-à-dire la couleur et le groupement des éclats. Une simple consultation du Livre des Phares, ou même de la carte, donne immédiatement le nom du feu aperçu. L'opération est ainsi — comme il faut qu'elle le soit — à la portée de tous.



Les intensités lumineuses des phares sont mesurées au moyen d'un photomètre. En France, on procède à ces mesures avec une grande précision en installant chaque nouvel appareil dans la lanterne du Dépôt des Phares, au Trocadéro, et le photomètre sur la première plateforme de la tour Eiffel, à 600 mètres de là. Le résultat trouvé est inscrit dans le Livre des Phares.

Mais la notion qui intéresse le plus les marins n'est pas celle-là : c'est celle de la portée du feu. Ils ont évidemment besoin de savoir à quelle distance ils pourront apercevoir le feu dont le relèvement leur donne leur position.

Cette portée, pour une même puissance lumineuse, varie beaucoup suivant les conditions atmosphériques. On a cherché des formules où les portées étaient données en fonctions d'un coefficient de transparence de l'air. Mais ces formules basées sur un mélange de théorie et d'empirisme étaient d'une application pratiquement impossible, car on ne savait jamais quelle valeur prendre pour le coefficient de transparence. De plus, elles se sont trouvées fausses lorsqu'on a voulu les appliquer à des

phares puissants, car elles supposaient une augmentation trop rapide de la portée avec la puissance. On y a donc renoncé, et l'on ne compte plus que sur l'observation directe.

Depuis quarante ans environ, tous les gardiens des phares français ont la consigne de passer chaque soir, une fois la nuit faite, la « revue » des feux environnants et de noter sur leur journal de bord ceux qu'ils aperçoivent. On a pu savoir ainsi combien de fois sur cent chaque phare est vu à différentes distances. La comparaison de ces résultats a permis d'intéressantes constatations.

La portée moyenne de feux de même puissance et de mêmes caractères diffère notablement suivant les régions. Elle est plus faible dans la Manche que dans le golfe de Gascogne, et dans le golfe de Gascogne que dans la Méditerranée. Ainsi, 50 fois sur 100 on voit Planier à 39 milles[1], La Coubre à 35 milles, Gris-Nez à 32 milles seulement. Les écarts sont de même ordre pour des feux moins puissants : par exemple, dans ceux de 20 000 becs Carcel, Camarat (près de Saint-Tropez) est vu 50 fois sur 100 à 34 milles, Groix à 30, Batz à 28.

Les intensités lumineuses les plus fortes percent difficilement la brume : 10 fois sur 100, Armen n'est aperçu qu'à 11 milles, Créac'h à 16 milles seulement malgré sa puissance 1 500 fois plus grande. Mais par temps clair les grandes puissances reprennent tout leur avantage : les pinceaux de nos phares de grand atterrissage s'aperçoivent souvent à 70 ou 80 milles, tandis qu'un feu de 20 000 becs ne peut être distingué à plus de 40 milles dans les circonstances les plus favorables.

La hauteur du phare influe aussi sur sa portée. Un feu élevé se voit de plus loin qu'un feu bas dont les rayons sont souvent arrêtés par les brumes légères qui se forment à la surface de la mer : ainsi les bouées lumineuses sont fréquemment invisibles. Mais il ne faut pas non plus trop de hauteur, surtout si le feu est adossé à une montagne : il est alors trop souvent dans les nuages. Une élévation de 50 à 100 mètres au-dessus du niveau de la mer est la plus avantageuse.

Le Livre des Phares donne pour tous les feux français deux portées : celle d'où le phare est aperçu 50 fois sur 100 (d'après

1. Le mille marin vaut 1 852 mètres.

les observations faites), et la portée géographique : celle-ci représente la distance maxima à laquelle le feu (et non les pinceaux de ses éclats) peut être vu d'après sa hauteur et celle de l'observateur.

La portée géographique est déterminée par la sphéricité de la terre. Mais pour en avoir la valeur exacte, il faut tenir compte de la réfraction qui l'augmente en courbant les rayons lumineux. Des formules simples permettent le calcul, pourvu que le coefficient de réfraction soit connu. Là encore le service des Phares a eu recours à des observations prolongées. Pendant 11 ans (de 1896 à 1907), trois fois par nuit un guetteur de sémaphore, descendant le long de la pointe de Raz de Sein, a noté la hauteur exacte où il cessait d'apercevoir le feu de Créac'h situé à 30 milles. En même temps on observait la hauteur de la marée et celle de la houle pour tenir compte des variations de hauteur, par rapport au niveau de la mer, du phare et des repères marqués sur la falaise. On a ainsi recueilli plus de 12 000 observations, et la valeur moyenne du coefficient de réfraction qu'on en a déduite peut être considérée comme d'une exactitude parfaite. C'est avec cette valeur moyenne qu'ont été calculées pour tous nos phares les portées géographiques inscrites dans les documents officiels.



Nous n'avons cité, dans ce qui précède, que des phares français. C'est que la France est le pays dont les côtes sont le mieux éclairées. Celles de l'Angleterre même, malgré le nombre très grand des navires qui y atterrissent ou qui les longent, malgré les dangers dont elles sont semées, ont beaucoup moins de feux et n'en possèdent pas d'aussi puissants. Tous les progrès techniques, depuis un siècle, sont dus à des ingénieurs français, et les Allard, les Bourdelles, les Ribière ont continué l'œuvre de Fresnel. Œuvre toujours perfectible du reste : il y a sans cesse de nouveaux progrès à rechercher et à appliquer dans les appareils que l'on met en place pour remplacer les anciens ; et toujours on demande de nouveaux phares. En ce moment même, on en achève deux qui seront

allumés en 1911 sur des roches en mer, l'un au sud d'Ouessant, l'autre pour compléter l'éclairage de Raz de Sein. Un travail de plus longue haleine a été entrepris : on a commencé en 1906 la construction d'un grand phare sur le plateau de Rochebonne, au milieu du golfe de Gascogne, par 8 mètres d'eau à mer basse, pour remplacer le bateau-feu qui y est mouillé depuis 1895; comme on ne peut encore opérer que par calme plat pour couler à leur place précise les caissons à béton qui serviront de fondation à l'énorme tour, on ne sait encore quand cette entreprise, la plus difficile que l'on puisse citer dans ce genre, pourra être menée à bien. Mais le pays qui possède les plus belles routes terrestres du monde se doit à lui-même de jalonner d'une manière parfaite ses routes maritimes. Si jadis les « naufrageurs » bretons attiraient les navires en promenant un fanal pendu aux cornes d'une vache, pour simuler les mouvements d'un feu de bateau, et causaient ainsi des sinistres dont ils profitaient pour piller les épaves, nous prenons maintenant notre revanche en assurant mieux que personne la sécurité de la navigation devant nos côtes.

Depuis 1830, le service des Phares, qui avait appartenu précédemment à la Marine, puis à l'Intérieur, dépend du ministère des Travaux Publics. Mais il y jouit d'une autonomie très grande. Toutes les questions qui l'intéressent sont examinées par une commission permanente, le conseil des Phares, qui réunit sous la présidence du ministre des Travaux Publics, plusieurs inspecteurs des Ponts-et-Chaussées et trois amiraux. Si les grandes commissions ne font pas toujours œuvre utile, il n'est que juste de dire que nous devons à celle-ci, en grande partie, l'excellente organisation de notre service des Phares.

Cette organisation, beaucoup de nations pourraient avantageusement s'en inspirer. Trop souvent, à l'étranger, les données officiellement fournies sur la puissance lumineuse et la portée des feux ne reposent sur aucune base sérieuse. Nulle part, en tous cas, ces données ne sont déterminées par des expériences méthodiques et, lorsqu'un chiffre de portée y figure, on ne sait jamais s'il s'agit de la portée géographique ou de la portée lumineuse moyenne ou maxima. Il faut avoir compulsé le Livre des Phares, par des nuits de mauvais temps,

devant une côte inconnue, pour se rendre compte de l'anxiété que causent ces renseignements imprécis.

Trop souvent aussi, en face du nom d'un phare et de l'énoncé de ses caractéristiques, on trouve cette indication décevante, « fonctionnement irrégulier ». Les documents officiels promettaient des occultations toutes les 30 secondes; mais les frottements se sont accrus par défaut d'entretien, les galets qui supportent l'appareil d'optique se sont ovalisées, et les intervalles s'allongent ou deviennent irréguliers. On a vu un feu de ce genre rester fixe pendant plus d'un an, le mécanisme de rotation de son écran ne fonctionnant plus, sans que les rapports des capitaines, transmis par les consuls, aient décidé l'administration responsable à rappeler ses gardiens au devoir.

Dans certains pays il faut, au contraire de la règle généralement adoptée, laisser les feux verts à gauche en entrant, et les feux rouges à droite : il n'en faut pas plus pour causer un échouage, si le capitaine n'a pas regardé sa carte, à l'avance, avec une grande attention. Est-il besoin de dire qu'on éviterait facilement ces anomalies dangereuses?

Les feux de très grande intensité sont rares. On trouve 13 phares électriques en France, 4 en Angleterre, 3 au maximum dans quelques autres pays; encore les nôtres sont-ils de beaucoup les plus puissants. Pourtant il y a bien des points du globe où le mouvement de la navigation justifierait l'existence de feux à très grande portée. L'entrée de la Méditerranée, par exemple, ne devrait-elle pas être signalée d'aussi loin que celle de la Manche, et ne trouverait-on pas naturel que les feux du cap Saint-Vincent, de Trafalgar et du cap Spartel eussent des caractéristiques équivalentes à celles de Créac'h et d'Eckmühl? L'atterrissage de nuit en serait grandement facilité pour les nombreux navires qui, arrivant d'Amérique, se présentent devant le détroit de Gibraltar et dont certains n'ont pu pendant toute leur traversée faire d'observations solaires.

Malheureusement des soucis d'économie semblent primer, pour beaucoup d'États, toute autre considération. Il reste en service trop de vieux appareils, qu'il faudrait remplacer en changeant leurs caractéristiques. Ainsi les feux de la Tour

d'Hercule (à l'entrée de la Corogne) et de la Guia (dans la baie de Vigo) sont blancs avec un éclat toutes les 3 minutes; en Espagne encore, ceux du Mont Somos sur la côte nord, et de Cartaya, près de la frontière portugaise, n'ont un éclat que toutes les 4 minutes : l'observation de pareils feux est aussi fatigante que leur reconnaissance est incertaine. Presque tous les phares espagnols possèdent de même des appareils à rotation trop lente. On pourrait du reste citer d'autres exemples, en Italie, dans la Baltique, dans la Méditerranée orientale. En Angleterre même, le feu de Bishop Rock, très important pour l'atterrissage, s'éclipse pendant 50 secondes après un groupe de deux éclats rapides, et il est fort incommode d'en prendre le relèvement.

D'une manière générale, il y a trop peu de feux à éclats et trop de feux à occultations. Ceux-ci coûtent moins cher, mais leur portée est beaucoup plus faible. De plus, pour la reconnaissance, on est amené à compliquer extrêmement leurs caractéristiques. Ainsi, près du cap Finistère, le feu de Sisargas présente un groupe de deux occultations, suivi d'une occultation simple, et, non loin de là, celui de la pointe Méra fait alterner des groupes de trois et de quatre occultations. Il n'est pas toujours facile de s'y reconnaître.

Beaucoup de phares sont placés trop haut. L'an dernier encore, un feu fixe s'allumait au sommet de l'île Dragonera (Baléares), à 363 mètres au-dessus du niveau de la mer : il était constamment dans les nuages. On l'a remplacé par un autre à 128 mètres, à la suite d'innombrables réclamations. Mais il reste encore de nombreux phares dont la lanterne domine la mer de plus de 200 mètres : ils sont très souvent invisibles.

Toujours par mesure d'économie, on veut parfois se servir d'un seul phare pour signaler plusieurs zones de dangers; on arrive alors à abuser du système des secteurs colorés, comme dans certains feux de la Baltique qui ont jusqu'à 8 et 10 secteurs différents : seuls, les pilotes locaux, qui les connaissent parfaitement, peuvent s'en servir.

Il y a aussi les feux à colorations bizarres : les bleus, qui se confondent avec les verts et que du reste on ne voit guère, à cause du trop grand pouvoir absorbant de leur écran; les

violets et les orangés, qui se confondent avec les rouges. Même limitées aux entrées de ports, ces fantaisies sont inutiles, partant, dangereuses.

Enfin de longues étendues de côtes, des îles nombreuses, placées au voisinage des grandes routes maritimes, sont complètement dépourvues d'éclairage. Sur un nombre total de 1 400 phares, on en trouve plus de 1 000 dans l'Atlantique, 270 dans le Pacifique, 93 dans l'Océan Indien. Encore les colonies françaises contribuent-elles pour une grande part à l'élévation de ces deux derniers chiffres; Madagascar et l'Indo-Chine ont des phares à tous les points de quelque importance, et nous n'avons même pas négligé d'allumer un feu puissant sur la plus grande des îles Kerguelen, malgré le petit nombre des navires qui passent dans leurs parages. Par contre, il n'existe aucun phare à la pointe sud d'Amérique; de nuit, il faut se tenir à grande distance du cap Horn, et il est impossible de passer dans le détroit de Magellan. On n'en trouve aucun, non plus, à ce carrefour mondial qu'est l'entrée de la mer Rouge: pas un feu sur le cap Gardafui, où tant de navires se sont perdus, ni sur l'île de Sokotra qui prolonge le continent africain en une pointe dangereuse, ni sur les 6 000 kilomètres de côtes qui s'étendent de Djibouti à Zanzibar, et d'Aden à la frontière de l'Inde. Quand on y arrive de nuit, il faut atterrir à la sonde, ralentir sa marche, ou même louvoyer pour attendre le jour, comme on le faisait au temps des vaisseaux à voiles. Et pourtant, c'est par milliers que des vapeurs rapides, appartenant à toutes les nations, suivent cette route chaque année.

Le nombre, l'emplacement, les caractéristiques des phares intéressent non seulement les pays dont ils éclairent les côtes, mais tous ceux dont les navires peuvent passer à proximité. Les questions maritimes sont des questions internationales. Pourquoi toutes les puissances, qui ont édicté des règles communes très sévères pour l'éclairage extérieur des divers genres de bateaux — vapeurs, voiliers, remorqueurs, chalutiers, poseurs de câbles, etc..., — ne s'entendraient-elles pas de même pour l'éclairage des côtes?

Dans certaines conférences internationales de navigation, on a émis des vœux pour l'unification des règles de balisage

diurne et nocturne, pour l'adoption de méthodes semblables dans la définition de la puissance et de la portée des feux. Ces vœux n'ont eu aucune suite.

Au début de cette année, le conseil municipal de Marseille, rappelant le naufrage du *Général-Chanzy*, dû comme tant d'autres à l'insuffisance d'éclairage d'une côte dangereuse, demandait que le service des phares fût internationalisé. Il n'est peut-être pas nécessaire d'aller jusque-là. Mais il est temps que les nations maritimes étudient en commun les questions relatives aux phares. Nous avons indiqué brièvement les nombreux sujets pour lesquels une solution s'impose. Il y aurait à trouver des moyens d'exécution, notamment pour la construction et le ravitaillement de certains phares à édifier dans des pays non civilisés, mais les ressources ne manqueraient pas plus pour subvenir à ces dépenses qu'elles n'ont manqué pour l'établissement de câbles sous-marins ou de postes de télégraphie sans fil.

Une conférence internationale des Phares est nécessaire. Nous souhaiterions que la France, qui a déjà fait tout son devoir pour rendre ses côtes plus hospitalières, prît l'initiative d'en proposer la réunion. Il y a là une œuvre d'intérêt général à accomplir.

★ ★ ★

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LETTRES
DE DANEMARK ET D'ALLEMAGNE

— 1873 —

AVANT-PROPOS

Le 16 avril 1873, était représentée pour la première fois, sur la scène de l'Odéon, *le Petit Marquis*, pièce en quatre actes, en prose, de François Coppée et Armand d'Artois. C'était un franc insuccès : l'auteur du *Passant*, cette fois, était sifflé! Aussi bien, depuis ce triomphal début, le public s'était-il montré assez froid pour les œuvres dramatiques du jeune poète, et, l'année précédente, son recueil des *Humbles*, où il pensait avoir mis toute l'originalité de son esprit et de son cœur, avait été fort critiqué.

Il quittait aussitôt Paris, pour aller se consoler et se reposer en la calme atmosphère de province, à Tours, dans la famille de son ami d'enfance, l'ingénieur Paul Haag :

« Je supplie ma chère et bonne maman de ne pas s'affliger de mon absence, — écrivait-il de Tours, quelques jours après. — J'ai absolument besoin de repos, de grand air, de distraction surtout, après le rude coup que je viens de recevoir, et je lui ramènerai de la campagne un fils bien portant de cœur et d'esprit, tout prêt à recommencer la bataille...

» Nous sommes dans une mauvaise veine, voilà tout. Sachons nous résigner... Il est impossible que de meilleurs jours ne viennent pas pour nous et que la chance nous reste contraire. Santé et succès, tout reviendra, je l'espère. Nous sommes de braves gens, nous méritons d'être à peu près heureux, et, en fin de compte, la justice finit généralement par triompher [1] ... »

1. Lettres du 21 et du 26 avril 1873.

Bientôt la paix était rétablie dans son âme; à la fin de mai, il décidait de rentrer à Paris, avec des projets de toute sorte :

« Ce qui est sûr, — écrivait il à sa mère et à sa sœur, — c'est qu'il faut que, d'ici à peu de temps, je publie des vers, soit en volume, soit au théâtre. Je me suis bien reposé; je n'éprouve plus de découragement; enfin je veux me remettre au travail[1]. »

Mais, à Paris, la mélancolie, le *spleen* reprenaient « le doux Coppée », comme disait Barbey d'Aurevilly. Ce que voyant, l'excellent Haag, à la fin de juillet, lui proposait de l'accompagner chez son propre oncle, le comte de Baudissin, châtelain de Rantzau, dans le Holstein, qui les invitait tous deux... François Coppée, d'abord, hésitait à quitter derechef sa vieille mère et sa sœur aînée, son cher Paris; il redoutait aussi l'angoisse douloureuse qui, certainement, allait lui serrer le cœur en Allemagne, au lendemain de la guerre. Il se rendait pourtant aux raisons de son ami : le changement de climat, la nouveauté des horizons, dissiperaient définitivement les mauvais souvenirs de ces derniers temps, rafraîchiraient, aviveraient l'inspiration du poète. Et il se résolvait à partir, se promettant bien de prendre des notes, d'écrire des vers, et de faire une ample provision de santé pour tenter plus heureusement la fortune au retour, et remporter encore des victoires.

Nous publions ici huit lettres que François Coppée, durant ce voyage, écrivit à son éditeur et ami Alphonse Lemerre, en lui recommandant, de les communiquer, après lecture, à sa sœur[2]. C'est ainsi que nous les avons retrouvées dans ses papiers.

Elles nous montrent François Coppée, à trente-et-un ans, déjà tel que nous l'avons connu, avec sa bonne humeur, son tour d'esprit gaulois; il mène la narration avec enjouement, ne néglige pas le trait plaisant, pas plus que l'image poétique. — Nulle prétention, nulle recherche à la Stendhal : il s'abandonne tout bonnement au plaisir de son premier grand voyage à l'étranger (il n'est encore allé qu'à Bruxelles présenter, entre deux trains, ses hommages à Victor Hugo). Il dit naïvement, simplement, ce qu'il voit, ce qu'il éprouve, et n'a pas honte de confesser tel enthousiasme juvénile, ou son émotion de Français frémissant au souvenir des humiliations récentes. Certes il observe et il juge, et, comme il est Parisien et malicieux, il prend sa revanche sur l'ennemi, qui lui donne parfois l'occasion d'exercer son sens aigu du ridicule. Mais il fait en même temps, il faut le reconnaître, un effort très louable pour être impartial, équitable même, dans ses opinions sur l'Allemagne et sur les Allemands.

1. Lettre du 21 mai.

2. Voir la fin de la première lettre (14 août).

En somme, ni ceux-ci ni leur pays ne lui sont bien sympathiques... Faut-il s'en étonner? Certain malaise qu'il ressent là n'est-il pas, de nos jours encore, le plus souvent, celui du touriste européen? Laissons, pour un moment, les souvenirs de 1870: une spéciale pesanteur de l'atmosphère morale oppresse, en Allemagne, tous les Français, — une particulière impression de force, et que l'on subit sans être soulagé par le plaisir de rencontrer le goût, la finesse, la mesure, l'harmonie. — Que tout Français de la classe moyenne, ayant fait son petit voyage en Allemagne, s'interroge et se réponde franchement : il trouvera qu'il est d'accord avec l'auteur de ces lettres.

Et puis, sans faire profession d'économiste, grand Dieu! ni jouer au sociologue, et tant d'années avant l'époque où François Coppée, en toute sincérité, en toute bonne foi, sera comme un sermonnaire laïque, national et familier, il constate avec tristesse, avec effroi, que le nombre des naissances, toujours moindre ou le même chez nous augmente en Allemagne. S'il « imagine difficilement », n'étant pas prophète, « un traité entre Gambetta et le czar », il fait pourtant cette remarque : « Au fond, les Allemands ne craignent qu'une chose, une alliance de la France et de la Russie ». Et non seulement il voit l'armée allemande « plus formidable que jamais » (30 septembre 1873), mais encore il écrit en propres termes (4 septembre 1873) : « Un beau jour, on sera tout surpris en Europe d'apprendre que la Prusse est devenue une grande puissance navale ».

Et cela n'est déjà pas si mal pour un jeune poète!

JEAN MONVAL

I

Château de Rautzau, 14 août 1873.

Mon bien cher ami,

Il faut pourtant que je t'envoie quelques impressions de voyage : car je vois des choses très nouvelles et très intéressantes, dont je compte même, plus tard, faire un petit récit, que je publierai peut-être un jour.

Grâce aux éternels retards du cher Haag, j'ai dû flaner quelques jours au Havre et à Trouville... J'ai écrit quelques vers que je suis trop paresseux pour te recopier aujourd'hui, mais que je t'enverrai un de ces quatre matins [1].

1. C'est la pièce : *Aux bains de mer*, qu'on trouve dans *le Cahier Rouge*, — publié au mois de mai 1874.

Enfin, samedi dernier, le steamer *Président* est sorti du Havre, vers dix heures du matin, et le poète italien Gualdo[1] nous a envoyé, de la jetée, le classique adieu du mouchoir... La mer, d'huile la veille, se creusait en vallons et se gonflait en collines, avec des panaches d'écume tordus au vent du large... Le steamer avait beau se cabrer et ruer comme un cheval ombrageux, nous faisions les braves... Nous admirions; nous étions dans l'enthousiasme; nous nous prenions déjà pour de vieux loups de mer.

Hélas!... peu temps après, j'agonisais sur mon cadre, dans ma cabine...

Le lendemain dimanche, le temps se gâta tout à fait. Les lames énormes de la mer du Nord, qui prenaient le steamer par le flanc, lui donnaient des inclinaisons insensées, et moi, gisant dans ma cabine, j'écoutais stupidement les craquements du navire et le cliquetis de tous les objets suspendus dans l'office et dans la salle à manger. Ce fut le jour le plus rude, et je ne pus me traîner sur le pont qu'une demi-heure...

Mais nous touchions au bout de nos peines; je passai une assez bonne nuit, et le lundi matin, j'étais guéri. La nouvelle que nous allions entrer dans l'Elbe dissipa jusqu'au mauvais souvenir de cette purgation forcée. Je déjeunai délicieusement, causant avec le capitaine du steamer et ses officiers, braves gens de mer très sympathiques, et avec un passager danois, honnête habitant de Hambourg, grand ami de la France et qui me parla de ses relations pendant la guerre avec nos pauvres soldats prisonniers, d'une façon qui me le fit aimer.

Nous remontions l'Elbe, et bientôt nous vîmes, sur le rivage, une file de très vilaines maisons de campagne, attestant le mauvais goût des Allemands. De petits créneaux, des temples grecs en *toc*, tel est le style architectural adopté, pour leurs villas, par les riches Hambourgeois, marchands de harengs salés et de viandes fumées. A quatre heures, nous entrions dans le port de Hambourg; nous buvions le coup de la séparation avec nos compagnons de voyage, et nous touchions la terre allemande, la terre ennemie.

1. Luigi Gualdo, poète et romancier italien, fort galant homme et très ami de plusieurs écrivains français, lié particulièrement avec François Coppée.

Laisse-moi te dire tout de suite, mon cher ami, que l'Allemagne m'a fait une impression bien profonde, bien pénible. Il ne faut pas se le dissimuler, tout ici révèle une nation puissante, victorieuse; une nation qui grandit. Quand je songe à notre malheureux pays, si divisé, si las, et s'usant encore tous les jours dans des luttes stériles, et quand je le compare à cette Allemagne lourde mais énergique, arrogante mais sage dans sa victoire; à cette Allemagne forte et unie autour de cette Prusse qu'elle n'aime guère, au fond, mais que dorénavant elle suivra toujours, je suis plein de douleur pour le présent et de crainte pour l'avenir. Siège de Paris! prise de Corinthe! Je songe à cette brutale et implacable République romaine entrant dans Athènes dégradée, et je suis assailli par mille pensées mélancoliques...

Hambourg est une ville curieuse. Avec ses vieux quartiers, traversés de canaux d'eau saumâtre, elle tient de Venise et de la Hollande. Mais une Venise sale et sentant la marée: une Venise brumeuse et grise. Les quartiers neufs et élégants, devant les deux bassins de l'Alster, pseudo-lac de Genève, ont quelque chose de cette dernière ville, ennuyeuse et distinguée. Ce qui me frappe tout d'abord ici, c'est l'horrible mauvais goût qui règne dans tout, architecture, boutiques, toilettes des femmes. Et puis, tout le monde a quelque chose de lourd, de commun, de laid. Franchement, — je mets de côté ma mauvaise humeur de Français, — les Allemands ne sont pas beaux. Ils mettent tous de l'affectation à porter des lunettes, ce qui leur donne un air très déplaisant. Il y a deux types de femmes : la blonde, hommasse, sans grâce, lymphatique, et la petite brune, aux yeux noirs, aux traits chiffonnés, ayant quelque chose du type slave, plus agréable, mais plus rare. Toutes deux, en somme, assez médiocres.

Partout les bustes de l'empereur Guillaume et des autres vainqueurs, — « notre Fritz », le prince Frédéric-Charles. — Ah! ils n'ont pas le triomphe modeste!... Et songe que nous sommes ici dans une ancienne ville hanséatique, dans une république d'hier, que la Prusse a mise dans sa poche des Danaïdes et qui, ma foi! en a l'air ravi. J'ai remarqué, à ce sujet, une chose bien curieuse. Un propriétaire hambourgeois a élevé, sur la façade même de sa maison, un monument privé

avec statue en pied du vieux Guillaume, inscriptions lapidaires disant ses victoires, etc. On n'a jamais vu cela en France, même pour Napoléon Ier.

Nous avons passé la soirée de lundi et tout le mardi à Hambourg, à l'hôtel Streit, où nous commençons à vivre à l'allemande : — thé, le matin, un seul fort repas dans la journée, avec confitures dans les sauces, et, le soir, un léger souper. — Autre remarque : l'usage de border les lits est inconnu ici et nous avons excité, en l'indiquant à la servante, son hilarité la plus franche. — Ces servantes de Hambourg sont, du reste, une des particularités de la ville. Elles courent, innombrables, par les rues, en robe claire, sans manches, montrant leurs bras nus, avec une espèce de petite crête de lingerie dans les cheveux. Le costume serait très joli, s'il était mieux porté et par des filles plus gracieuses. Mais presque toutes sont des blondes rougeaudes, et la nudité de leurs bras n'éveille que des idées de charcuterie.

La plus grande curiosité de Hambourg est son Jardin zoologique, un des plus complets et des mieux disposés de l'Europe. En véritable ami des animaux, j'y ai passé une longue demi-journée. Nous sommes restés, Paul et moi, en extase devant un admirable chimpanzé, qui avait tellement l'air d'un homme que sa figure nous a rappelé ces caissiers des grandes maisons de banque, qui ont des lunettes d'or, des colliers de barbe noire et de grosses chaînes de gilet. C'était frappant.

Mardi soir, nous avons passé notre soirée dans un faubourg, appelé Sanct-Pauli, où vont s'amuser les petits bourgeois et les ouvriers. Il y a là des établissements qu'on ne trouve qu'en Allemagne. Ce sont des jardins illuminés, et quelquefois ornés très étrangement, où l'on boit de la bière et où l'on mange des choses froides, tandis que sur un théâtre se jouent des ballets et des opérettes ou qu'un orchestre militaire fait de la musique. Si j'en juge par le programme du concert que j'ai entendu dans l'un de ces jardins, le bon goût des Allemands en musique serait une erreur : l'orchestre était bon, mais n'a joué que des pauvretés. Dans une autre *Halle*, — c'est ainsi que ces endroits se nomment, — j'ai pu me convaincre, d'après la composition féminine du public, que la pureté des mœurs germaniques doit être également classée au rang des plus énormes préjugés.

Mercredi matin, nous sommes montés en wagon, et, à midi, nous étions en Holstein. Quoique, jusqu'à présent, je n'aie vu ce pays qu'à travers la pluie, qui n'a pas cessé depuis deux jours, je dois dire qu'il est superbe. Ton cœur va battre, mon ami : le Holstein ressemble beaucoup à la Normandie : mais une Normandie avec des lacs et des forêts. Nous voilà donc au but de notre voyage, admirablement accueillis et choyés dans le château de Rantzau, chez l'oncle et la tante de Paul. Notre hôte, le comte de Baudissin, est le plus beau vieillard que j'aie encore rencontré. A quatre-vingt-six ans, il va, vient, voit, entend, agit et travaille comme un jeune homme. D'une instruction immense, d'une distinction d'esprit et de manières exceptionnelle, d'une mémoire prodigieuse : sa conversation est une des plus intéressantes que j'aie entendues. Il a connu Gœthe, Schlegel, Chateaubriand, madame de Staël, Metternich, et en parle, et les juge admirablement. Comme il s'occupe beaucoup de littérature ancienne, je voudrais lui offrir les traductions de Leconte de Lisle, notamment celle d'Horace, — qu'il sait par cœur. — Tu seras donc bien aimable de me les envoyer ici. Le comte de Baudissin est d'ailleurs poète et écrivain, et a donné à l'Allemagne une traduction de Molière.

Mais nos hôtes, le château de Rantzau, le parc admirable qui l'entoure, la vie et l'aspect du Holstein sont des sujets trop intéressants pour que je veuille les exprimer en peu de mots. Permets-moi donc de remettre à ma prochaine lettre la suite de mes notes de voyage, dont je te fais le premier confident. Communique les lettres que je t'écrirai à la maison, où tu prieras qu'on les mette de côté : car elles me serviront de mémento, si quelque jour je veux écrire mon voyage.

Au revoir, mon cher et brave ami, rapppelle-moi au souvenir de madame Lemerre, et de toute ta maisonnée, de Dewez, d'Hippolyte, etc. Amitiés aux poètes et aux camarades.

Haag t'envoie son plus cordial souvenir, et moi, je t'embrasse sur ta barbe blonde.

FRANÇOIS COPPÉE.

II

Château de Rantzau, 22 août.

Cher et bon ami,

Comme je ne me suis pas déplacé depuis dix jours que je suis à Rantzau, dans l'excellente famille Baudissin, je ne te parlerai guère cette fois-ci que de paysage, mais celui du Holstein en vaut la peine et je m'en enivre absolument depuis mon arrivée.

Je t'ai dit qu'il ressemblait tout à fait à la Basse-Normandie, mais ce n'était qu'une impression de premier coup d'œil. C'est encore plus beau. Le Holstein est une ancienne forêt qui, dans les temps primitifs, a dû couvrir tout le sol, et qui n'est coupée aujourd'hui que par les parties déboisées pour la culture, et par la main de l'homme. Outre les forêts nombreuses, restées debout, les champs sont semés de bouquets de bois et les routes plantées d'arbres magnifiques; et la vieille légende scandinave a encore raison qui dit que, si un écureuil voulait aller de la Baltique à la mer du Nord, il pourrait le faire en sautant de branche en branche. Je satisfais donc ici ma passion pour les grands arbres : je suis des chemins creux sous les chênes, que le soleil zèbre de bandes d'or; je marche sous d'antiques futaies de hêtres et de sapins, imposantes comme des nefs de cathédrales, dont elles ont aussi la paix et la fraîcheur. Je connais Compiègne, Fontainebleau ; mais c'est à peine si j'ai vu là des troncs plus vénérables, des frondaisons plus opaques et plus profondes. Quand on songe qu'en additionnant l'âge de huit ou dix de ces vieux hôtes forestiers on obtient quatre mille ans, l'âge du monde, on est pénétré de respect, hein? Quelle verte et robuste vieillesse! Pour moi, il me semble que ces magnifiques ancêtres me versent quelque chose de leur force et de leur sérénité : car je ne me suis jamais mieux porté, aussi bien au moral qu'au physique. Plus de spleen ni de tristesse sans cause. Je sens, je pense, je vis. Même, entre parenthèses, je travaille, et mon poème s'est allongé de deux cents vers, ces jours-ci [1]. Il faut qu'il soit prêt

1. Sans doute il s'agit ici d'*Olivier*; — ce poème ne devait être publié qu'en 1876.

pour l'hiver. Enfantillage, si tu veux, mais j'en suis reconnaissant à ces beaux et bons vieux arbres, à leur âcre et saine odeur, à leur bruit sublime dans le vent. Pourtant je ne veux pas être injuste, et ils ne doivent pas me faire oublier les petits lacs dont le Holstein est semé, ni les gracieux cours d'eau, ni les gras herbages, de ce vert intense et profond qu'on ne trouve que dans les pays du Nord ; ni ce beau ciel, tumultueux, nuageux, travaillé, où le soleil couchant se livre à de merveilleuses fantaisies et construit, chaque soir, des architectures d'or, de rubis et d'escarboucles.

J'ai déjà fait plusieurs excursions, dans la vieille calèche de Rantzau, que traîne une paire de chevaux allemands, aux grandes jambes, au nez busqué. J'ai vu quelques-uns des lacs, qui, sauf celui de Plœn, sont de peu d'importance, mais tous admirablement situés et servant de miroir à des nuages pompeux et à des forêts superbes, et partout, sur les pentes qui descendent vers les bords, vers leurs roseaux et leurs nénuphars, on suit les traces toutes fraîches des cerfs et des chevreuils, qui sont venus y boire au clair de lune, comme dans les poèmes de Walter Scott.

Plœn, la ville la plus proche, ancienne résidence des rois de Danemark, possède un très beau parc devant son lac, le plus grand de la contrée, et, quand on aperçoit, par les échappées des belles avenues de tilleuls, cette limpide nappe d'eau et les collines lointaines, on se croirait en Suisse, — dans une Suisse sans montagnes, c'est vrai, mais aussi sans touristes ridicules, admirant sur commande, le guide Joanne à la main.

La plus curieuse de mes promenades a été celle où j'ai présenté mes devoirs à la mer Baltique. Chose remarquable, elle est bleue, pas tout à fait autant que la Méditerranée, — qui arrive aux indigos et aux cobalts les plus violents, — mais d'un bel azur tendre, et d'une limpidité exquise. Ce jour-là, elle était calme comme un lac, sous un ciel fin et pâle, et rayée de longues bandes plus foncées aux places où il y a plus de fond ; comme elle n'a pas de marée, le ressac était à peine sensible. Mais, malgré son air bonne personne, elle est, paraît-il, très redoutable. D'ailleurs, l'hiver, elle roule des blocs de glace, et les amasse, en monstreuses barricades, sur

cette plage de sable, maintenant si paisible et où j'ai cueilli un chardon de mer, bleu comme la Baltique elle-même.

Mais c'est assez causer paysage : il faut que je te donne une idée du château de Rantzau et de la vie que nous y menons, Paul et moi. Rantzau est une grande construction du dernier siècle, sans caractère, mais avec de larges escaliers, de longs corridors, des salles spacieuses, et justifiant assez, par son aspect de solitude, la superstition du pays, qui y fait passer des revenants. Bien que je n'en aie pas encore vu, malgré mon vif désir, je reconnais que, lorsque je traverse, la nuit, ma bougie à la main, les appartements obscurs, regardé par les funèbres portraits des anciens sires de Rantzau et de Baudissin, j'éprouve parfois un petit frisson très romantique. Un noble parc, traversé par une jolie rivière, entoure le château. Le Holstein est le pays des arbres, mais Rantzau, sous ce même rapport, est célèbre dans le Holstein. En t'écrivant, je vois de ma fenêtre un bouquet de trembles et de saules et une allée de marronniers... Mais je n'en finirais pas avec les arbres de ce pays!... Rantzau est un majorat (hein! voilà qui nous reporte avant la Révolution), comme presque toutes les terres voisines : car ici la propriété n'est pas divisée et tout le Holstein appartient à quelques seigneurs. C'est peu démocratique, je l'avoue, mais cela permet la conservation de ces bois, de ces parcs princiers, et, comme poète en voyage, je n'ai pas le droit de m'en plaindre.

D'ailleurs le comte actuel de Baudissin est bien fait pour réconcilier avec ce reste des institutions féodales. Paternel et excellent pour ses fermiers et ses paysans, il est adoré dans les trois villages dont il est propriétaire. Aussi bien je veux te parler encore de cet admirable vieillard de quatre-vingt-six ans, qui ressemble un peu à l'un des chênes de son parc. D'abord, il n'a rien d'allemand. J'ai remarqué que la physionomie locale s'efface chez un homme très âgé : il est l'homme d'un siècle, plutôt que l'homme d'un pays. M. de Baudissin parle le français du dix-huitième siècle et il en possède l'esprit délicat, littéraire, cultivé. Je l'enchante, chaque soir, à l'heure du thé, en lui lisant, de mon mieux, quelques-uns des chefs-d'œuvre de la littérature classique française, qu'il connaît à fond et qu'il goûte comme un lettré. Il abonde en anecdotes et

en faits curieux sur le passé, et il les raconte avec une charmante vivacité. Quelquefois, en l'écoutant, je me prends à croire que Frédéric II est encore roi de Prusse et que Voltaire fait le courtisan à Potsdam. L'autre jour, ne me disait-il pas que l'ancien roi de Danemark, qu'il a servi comme diplomate dans sa jeunesse, l'avait fait enfermer six mois dans une forteresse, pour un vers d'*Hamlet* cité par lui dans une lettre à un ami! C'est le cabinet noir, la lettre de cachet et la Bastille, n'est-ce pas?

Mais, hélas! Frédéric et Voltaire sont bien morts, et le caporal couronné qui règne à Berlin gagne des batailles plus terribles que celle de Rosbach!... Cette cruelle pensée m'obsède depuis que je suis en Allemagne, et on devient bien meilleur patriote à voir de près ses ennemis.

Nos ennemis, ils le sont bien, et pour longtemps, et à fond. Je me suis fait traduire par Paul quelques passages des journaux allemands : ils respirent tous la haine de la France : ils affectent même pour elle un dédain auquel nos malheureuses divisions politiques donnent sans doute quelque raison d'être, mais qui est moins sincère que la haine. Car si l'influence de la France, nation, n'existe plus, son mouvement intellectuel, sa littérature, ses arts, la richesse de son sol, la variété de ses ressources, le bon goût de ses modes, s'imposent encore à l'étranger et y excitent l'envie. L'Allemagne enrage de se sentir inférieure en toutes ces choses : la patrie de Gœthe et de Henri Heine n'a pas un poète : le pays de Beethoven joue, sur ses scènes d'opéra, les bouffonneries d'Offenbach. En peinture, rien que les pédants de Düsseldorf. Et puis des savants, des savants, et des savants! gens d'université et d'académie, mais qu'elle a l'air elle-même d'ignorer. Le sol, sauf en quelques provinces, comme ici, est pauvre. Pas de vin : à peine des céréales. On mange très mal. Un horrible mauvais goût dans les meubles, dans les vêtements, dans tout. Je suis sûr qu'on n'exporte rien. Tous ces avantages intellectuels et matériels que la France a sur elle, l'Allemagne les sent cruellement : car le bombardement de Paris ne fait pas pousser le vin de Bordeaux en Poméranie, ni Sedan écrire un beau livre. — C'est le côté consolant pour nous : mais il y a le revers de la médaille, c'est la prospérité et la force de cette

confédération du Nord, appelée Empire, qui s'affirme et se consolide tous les jours. Le commerce et l'industrie augmentent dans une grande proportion ; les capitaux, *nos milliards*, circulent : je n'entends faire que des éloges de l'administration prussienne, et les anciens états, hostiles autrefois à la Prusse, en sentent à présent les bienfaits. Et puis enfin, et puis surtout, cette admirable organisation militaire ! Ce n'est pas un mot, ici : tout le monde est vraiment soldat. Bref si, comme lumière, comme pensée, l'Allemagne est en décadence sur elle-même, elle est et devient, chaque jour davantage, une machine de guerre effroyable de puissance et de précision.

Une remarque que j'ai faite encore, et qui a son importance. On fait ici beaucoup plus d'enfants que dans tout autre pays de l'Europe : le mouvement de la population va toujours en augmentant ; le superflu se répand dans le monde entier par l'émigration. Il est très fréquent d'entendre parler d'une famille de dix, douze personnes. Tandis qu'au contraire, en France, il y a, sinon diminution, au moins temps d'arrêt. Cela encore est très effrayant.

Ces vérités sont bien attristantes, et nous mèneraient trop loin. Je m'arrête donc, et ne désire même plus prendre le triste soin de les écrire. Mais c'est plus fort que moi : la vue de nos orgueilleux vainqueurs me rend bien plus profondément et bien plus tendrement français, et, en comparant les deux nations rivales, je ne puis m'empêcher de me désoler sur le présent et de trembler pour l'avenir.

Mais la nature est toujours là, la nature immuable, éternelle, fortifiante. Le gland qui a fait pousser ce chêne, quatre fois centenaire, est sans doute tombé d'un vieil arbre qui avait vu passer Attila : et la volonté qui fait ces créations si sublimes et si lentes, — qu'on l'appelle Dieu ou de tout autre nom, — sait certainement ce qui se prépare et s'élabore dans les luttes constantes des hommes. Nous saurons, un jour, j'en ai la ferme conviction, pourquoi existent le mal et l'injustice, et tout ce mystère nous sera éclairci. Attendons et espérons. On nous dira le mot de l'énigme dans un de ces innombrables soleils que nous voyons rouler, la nuit, au-dessus de notre monde, de ses folies et de ses crimes.

Amitiés à tous, principalement à ta femme, embrasse tes

chers enfants... J'ai reçu les livres, merci. Ils ont fait grand plaisir à M. de Baudissin. Communique ma lettre à ma sœur.

Accolade affectueuse de ton ami

FRANÇOIS COPPÉE.

III

Lubeck, 30 août.

Je suppose, cher et brave ami, que tu dois être en Normandie avec ta famille; mais, ignorant ton adresse précise, je t'écris toujours au passage[1], d'où l'on te fera parvenir ma lettre. D'abord fais mes cordiales amitiés à madame Lemerre, embrasse pour moi tes enfants, serre la main de France qui, je pense, doit être avec vous, et ne m'oublie pas non plus auprès de tous mes amis normands. Je mets ici mes meilleurs souvenirs pour ton père et ta mère, pour tous tes aimables parents et amis qui m'ont fait si bon accueil l'an passé; et pour les Travers, à Caen, et pour les Salles, à Marigny, etc. Une autre fois, je t'accompagnerai encore en Normandie : je tiens à revoir ce beau pays et ces bonnes gens.

Cela dit, je reviens à mes notes de voyage :

J'ai quitté seulement ce matin le manoir de Rantzau et le magnifique Holstein. J'en emporte un profond et délicieux souvenir de fraîche et épaisse verdure, de grand ciel traversé par des nuages admirables, de calmes lacs au milieu des bois où se reflètent les troncs gris et les puissantes frondaisons des hêtres, de hautes futaies humides où l'on marche en écrasant les champignons et en effarant les chevreuils[2]. Avant de ne plus parler de cette belle et bonne demeure, où j'ai passé quelques jours si doux et si heureux, je veux encore te donner un détail qui t'intéressera comme éditeur, et qui te prouvera ce que je te disais, la dernière fois, de la profonde influence de la pensée française en Allemagne.

Le seigneur de Rantzau qui y habitait à la fin du siècle dernier y a réuni une bibliothèque d'environ deux mille volumes : les deux tiers sont des livres français, grands et

1. C'est-à-dire à la librairie Lemerre, passage Choiseul.

2. On retrouve certaines marques de ces impressions dans *Olivier*.

petits classiques, et même auteurs de second ordre. Toute la littérature française est là, jusqu'à la Révolution : Corneille aussi bien que l'abbé Delille, Molière aussi bien que Sedaine, La Fontaine aussi bien que Florian. Et, chose remarquable, tous ces volumes d'auteurs français ont été imprimés en Allemagne, *en français*. Les éditions sont fort jolies, peu correctes sans doute, mais d'une belle typographie et ornées de charmantes vignettes. — Le propriétaire actuel de Rantzau, mon hôte, M. le comte de Baudissin, a même brûlé la collection complète des livres licencieux de l'époque, qui se trouvait là. — Ainsi, au dix-huitième siècle, on ne vivait intellectuellement en Allemagne que par le reflet de la France : car tous les ouvrages allemands qui sont dans la bibliothèque de Rantzau sont d'une date de publication bien plus récente. A cette époque, on ne parlait que la langue française dans la bonne compagnie. Tous les gens du monde, assez âgés, que je rencontre ici, me répondent en excellent français, et même sans accent. Mais cette nation, qui nous doit tant, nous payera en ingratitude et en envie. On pousse si loin ces sentiments dans la « nouvelle Allemagne », comme ils disent, que, par sotte haine, on enseigne beaucoup moins le français depuis une vingtaine d'années, et que le nombre de gens qui le parlent, même dans la société distinguée, diminue tous les jours.

Un autre fait encore, qui te fera comprendre combien la civilisation allemande est moderne. L'autre jour, le comte de Baudissin, en se promenant avec moi dans un bois de chênes, m'apprit que cette partie de sa terre avait été acquise par son propre père, qui avait donné au seigneur voisin, le landgrave de Schönweide, en échange de ce bois, trois familles de paysans. — J'ai appris alors que l'abolition du servage en Holstein, — non pas de la vassalité, mais du servage proprement dit, ne date en effet que de 1808 ou 1810. Le comte de Baudissin, il y a quelques années, avait encore un vieux domestique qui avait été esclave dans sa jeunesse ; cet homme avait même conservé les manières de la servitude, et le comte ne put jamais lui faire perdre complètement l'habitude qu'il avait, pour exprimer sa reconnaissance, de se jeter aux pieds de son maître et de lui baiser un pan de son vêtement...

Ce matin donc, toute la colonie de Rantzau s'est mise en route. Nous allons, Paul et moi, en Danemark, et le comte et la comtesse ont eu la bonté de nous accompagner jusqu'ici. Quatre voitures, deux de voyageurs et deux de bagages, nous ont d'abord conduits à Erstein, petite ville qui n'a guère d'autre mérite que d'avoir vu naître le chevalier Karl-Maria de Weber. Le duc d'Oldenbourg y a un château d'un goût allemand, c'est-à-dire exécrable, et un assez joli parc, où nous avons fumé un cigare en attendant l'heure du train qui nous a amenés, vers deux heures, à Lübeck.

Lübeck est, comme Hambourg, une ville libre, une ancienne petite république de marchands et de marins, que M. de Bismarck a englobée, comme le reste, dans la confédération du Nord. Fidèle à son système, qui ressemble beaucoup à celui des Romains, la Prusse a laissé à Lübeck son ancien titre de ville hanséatique, son petit sénat de négociants et d'armateurs, mais elle y a établi ses caporaux et ses bureaucrates, et Lübeck paiera le double impôt de l'argent et du sang : c'est l'essentiel pour la politique de Berlin, et tout est pour le mieux, puisque les Lübecquois sont enchantés.

On m'avait beaucoup vanté le caractère archaïque de la ville ; mais j'ai été un peu déçu. Les vieilles maisons en briques, avec un fronton pyramidal, — qui rappelle celui des maisons flamandes de la place de l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles, — feraient un assez bon effet, si elles n'étaient presque toutes couvertes d'un ignoble badigeon blanc. Beaucoup d'églises, construites avec cette triste brique rouge, qui exclut tous les détails, ont des clochers en cuivre, couleur de vert-de-gris, qui, chose bizarre, ont l'air d'être mal équilibrés et se donnent des airs de tours de Pise ; la plus belle, Marien-Kirche, où j'ai admiré un beau et naïf tableau de Memling, un triptyque, a le tort d'avoir un carillon ridicule qui joue son air toutes les demi-heures, et, comme le Duffke's Hôtel est tout à côté, je prévois que je ne vais pas dormir cette nuit. Aimable invention ! Le port, sur la Trave, est peu important ; mais, pourvu que je voie un fouillis de mâts, de haubans et de vergues, et que je sente la bonne odeur du goudron, le marin que je voulais devenir quand j'étais petit se réveille en moi, et j'ai un moment d'exquise jouissance.

Que noterai-je encore? L'hôtel de ville, d'un style Renaissance médiocre et toujours en brique sombre, mais d'une tournure assez farouche; et enfin, et surtout, une très belle chambre du seizième siècle, en ébène sculpté, où sont incrustés de petits bas-reliefs de marbre : — un vrai bijou, cela, par exemple, et dont doivent être très fiers messieurs de la Chambre de Commerce à qui il appartient.

Autre bon point à Lübeck : j'y ai trouvé la première femme vraiment jolie que j'aie rencontrée en Allemagne, — une jeune fille qui se promenait avec sa maman, — et le premier tabac que j'aie fumé avec plaisir. Il est vrai que le tabac est américain et que la jeune fille a le type parisien. Mais n'importe, l'un et l'autre m'ont charmé.

Voilà où j'en suis, mon brave et cher ami : nous nous mettons demain en route pour Copenhague, — par le plus long, bien entendu! — Nous y ferons un petit séjour, dans la ville et aux environs, et nous irons évoquer le spectre d'Hamlet dans les brumes de la plate-forme d'Elseneur. Après quoi, nous traverserons toute l'Allemagne du Nord et nous irons nous reposer chez les parents de Haag, aux environs de Dresde. Comme nous allons être très errants et que nous sommes très loin de toi, tu feras mieux de nous écrire, jusqu'au 5 ou 6 septembre, à Berlin (poste restante). Vers cette époque, sans doute, nous traverserons cette terrible ville. — Il est possible aussi que nous touchions en Suède; mais cela n'est pas encore sûr.

Parlons travail maintenant. J'ai rarement été mieux disposé, et, pour la première fois de ma vie, je me surprends à écrire en voyage. Outre ces notes, je m'occupe, et sérieusement, du poème[1]. J'y ai ajouté près de trois cents vers, j'ai imaginé des épisodes, arrêté la composition. De plus, il m'est venu une idée de féerie en vers; j'ai même écrit une ou deux scènes[2]. C'est moins une œuvre de théâtre qu'un poème, mais tant mieux : je ne veux plus faire que des choses qui soient dans mon tempérament. Enfin, tu vois que je ne perds pas mon temps.

1. *Olivier.*

2. Peut-être est-ce une première idée de *la Korrigane*, dont François Coppée fera, en 1879, un ballet fantastique, — musique de Ch.-M. Widor.

Au revoir, mon cher ami, encore une fois, mes amitiés à tous les tiens, Parisiens et Normands, et reçois ma plus chaude accolade.

FRANÇOIS COPPÉE.

IV

Kjœbenhaven (Copenhague), 4 septembre.

Vers le pôle et pour Kopenhag,
Ils sont partis, Haag et Coppée;
Ils s'exilent, Coppée et Haag,
Vers le pôle et pour Kopenhag.
Épris d'un sinueux zigzag
Qu'exigeait l'onomatopée,
Vers le pôle et pour Kopenhag,
Ils sont partis, Haag et Coppée!

Bien cher ami, la composition de ce triolet funambulesque, qui ferait plaisir à Théodore de Banville lui-même, nous a distraits, Paul et moi, pendant les longues heures du voyage qui nous entraînait vers le Nord. Enfin nous voici au point extrême de notre itinéraire, mais nous nous tâtons en nous demandant si nous ne pousserons pas jusqu'à Stockholm. C'est si près maintenant et c'est bien tentant!...

Tu m'as laissé, samedi dernier, le soir, t'écrivant une longue lettre dans un hôtel de Lübeck. Le lendemain dimanche, après avoir vu, dans Marien-Kirche, un pasteur protestant, avec une fraise blanche sur sa robe noire comme au seizième siècle, et une ignoble paire de favoris à la prussienne, en crosses de pistolets, — toute l'Allemagne est là, tradition et modernité mêlées, — après avoir acheté quelques curiosités locales, — entre autres les jolis bonnets des servantes, — nous sommes allés coucher à Kiel, le port militaire de la Prusse, une de ses plus anciennes convoitises, enfin satisfaite par la guerre de 1864 contre les Danois, — cette lâcheté monstrueuse commise de concert par l'insatiable Prusse et l'Autriche, dupe imbécile, qui s'unirent pour écraser et dépouiller un pauvre petit peuple aimable et brave.

Arrivés trop tard à Kiel pour voir la ville, nous avons tué

la soirée dans le *Wridts Etablissement*, le plus grand « jardin de bière » (*Bier-Garten*) de l'endroit. Ces lieux de plaisir, qui m'avaient déjà étonné à Hambourg, sont tout à fait spéciaux à l'Allemagne. Imagine un endroit planté d'arbres et illuminé, avec un concert au milieu, autour duquel se promène toute la ville, — familles entières de bourgeois avec des kyrielles d'enfants, officiers et soldats de la garnison, couples d'amoureux cherchant l'ombre des bosquets : — toute cette foule va, vient, s'assied, boit de la bière et visite plusieurs kiosques et chalets, établis dans le jardin, où l'on mange, où l'on joue aux boules, où l'on tire à la carabine. Le tout terminé par un feu d'artifice. — Et quel mélange de classes et de gens! Le major galonné y coudoie le pioupiou, et la fille publique y croise la mère de famille. A Kiel, les rois de l'endroit étaient les marins de l'escadre. Je dois dire que ces marins de la Prusse sont des hommes superbes et portent un uniforme très élégant et qui leur sied à merveille. Je parle des matelots, et non des officiers, toujours lourds et pédants, avec des figures de bureaucrates et des lunettes. — Enfin, ces jardins de bière sont très curieux; les amusements qu'on y trouve sont véritablement enfantins, et il faut bien reconnaître là l'élément naïf qui existe dans le caractère de ce peuple.

Nous avons passé à Kiel la matinée et l'après-midi du lendemain. La ville elle-même, sale et puante, et que, de temps en temps, une petite pluie fine venait encore attrister davantage, n'offre pas beaucoup d'intérêt. Mais pour gagner un endroit des environs, nommé Bellevue, d'où l'on a un magnifique coup d'œil sur la rade, on suit un bois de hêtres et des allées d'ormes où se trouvent encore des arbres d'une beauté exceptionnelle. Quel pays d'arbres que cette Allemagne du Nord! De Bellevue nous sommes revenus à Kiel, à travers la rade, dans une barque à voiles. Nous avons vu là l'escadre prussienne au mouillage; quelques beaux bâtiments déjà, mais d'énormes chantiers, des cales, des machines à mâter, etc., où nos milliards sont en train de se convertir en navires cuirassés, en monitors à éperons et en canonnières. Un beau jour, on sera tout surpris en Europe d'apprendre que la Prusse est devenue une grande puissance navale.

Le soir du même jour, lundi, nous prenions décidément la

route du Nord et nous allions coucher à Flensburg, petite ville du Schleswig, autrefois danoise et qui passe pour très hostile à son annexion à la Confédération du Nord. Nous avions choisi cette étape pour le 2 septembre, jour où tout bon Prussien célèbre l'anniversaire de Sedan. Nous pensions n'en pas trouver de traces dans cette ville danoise; mais, hélas! l'administration allemande a déjà fait des siennes et bien réconcilié le pays, sans doute : car, dès le matin, la moitié de la ville était pavoisée. Les aigles noirs s'effaraient sur les drapeaux blancs à croix noires, et les grands pavillons de la Confédération — noir, blanc, rouge — se gonflaient de tous côtés. — Je ne sais si le sentiment français m'aigrit trop, mais il me semble qu'il y a quelque chose de cruel et de brutal dans le choix de cette date qu'a fait l'Allemagne pour célébrer sa victoire. N'y avait-il pas d'autre anniversaire à prendre, celui de la signature de la paix, par exemple, plutôt que celui de cette immense boucherie, de cette victoire des gros bataillons, de ce triomphe facile, après tout?

Nous avions hâte de repartir, Flensburg étant d'ailleurs insignifiant, et, à 2 heures, nous arrivions à la frontière danoise, à Vandrup, — dans la fraction du Jutland qui fait encore partie du Danemark, — après avoir roulé à toute vitesse pendant trois longues heures, dans une immense steppe désolée et inhabitée, où paissent quelques maigres vaches et où l'on exploite des tourbières. C'est le bas Jutland; mais, une fois la frontière passée, le paysage, sans prendre un grand caractère, devient plus riant et plus animé. Sans les échappées sur les bras de mer, on pourrait se croire en France, sur un plateau de Touraine peut-être.

Le voyage, en Danemark, est très compliqué. En effet, jette les yeux sur une carte des chemins de fer, et tu verras que, pour arriver de Vandrup à la capitale, il faut changer cinq fois de moyen de transport, monter dans les wagons de trois chemins de fer distincts, franchir deux îles, faire deux traversées sur le Petit Belt et le Grand Belt, enfin subir toutes les difficultés d'un voyage dans un archipel. — Tout cela, du reste, amusant pour le touriste. — Le paysage des îles est assez ordinaire, quoique joli; mais les détroits de la Baltique sont fort beaux, et, en débarquant à Korsœr, nous avons assisté au plus étrange

coucher de soleil que j'aie peut-être vu. Le ciel, qui avait été toute la journée brumeux et triste et avait roulé ses gros nuages d'ardoise sur une mer grise et calme, se déchira tout à coup à l'occident et laissa voir un morne et grand soleil, rond et rouge, sans rayons, qui répandit sur la mer et sur la côte une lumière étrange, à la fois fauve et froide, une lumière vraiment fantastique. — Je ne sais pourquoi, mais j'ai pensé devant ce soleil glacé, brumeux, sinistre, au soleil de minuit qu'on voit dans les régions polaires, et, en vérité, il était si funèbre, si effrayant, sur cette mer et dans ce ciel scandinaves, seulement reflété par les vitres des maisons de la côte aride et plate, qu'il m'a donné l'impression d'un soleil épuisé de vieillesse, qui ne doit plus jamais se lever et reparaître, — en un mot, d'un soleil de fin du monde. — Mais, grâce à Dieu, le soleil est immortel, et il devait nous le prouver le lendemain, en nous donnant, pour notre premier jour à Copenhague, un temps splendide.

Puisque nous voici arrivés en Danemark, laisse-moi te dire que je suis enchanté de Copenhague et des Danois. Et cette bonne impression m'amène à cette pensée, consolante en somme, qu'il n'y a que les peuples vaincus qui soient aimables. Sans remonter à des souvenirs classiques, et aux charmants Grecs de la décadence devant la lourde et orgueilleuse Rome de la République, vois les Prussiens, les Américains! Sont-ils assez victorieux? leur succès leur sort-il assez par tous les pores? ont-ils assez de morgue et de vanité? font-ils assez lourdement sentir leur supériorité, toute matérielle? Au contraire, ces aimables vaincus de Danois sont, comme les Polonais, comme les Français d'aujourd'hui, hélas! tout de suite sympathiques.

Copenhague est une belle ville, avec une magnifique vue de mer sur le Sund, un grand port, — encombré de navires, — dont les canaux s'enfoncent dans les maisons et mêlent les mâts et les huniers aux tuyaux de briques des cheminées. Il y a là des quartiers monumentaux, dans le style pompeux et magnifique du temps de Louis XV; de grands hôtels avec des sculptures rococo et de belles grilles de fer forgé; des places spacieuses où triomphent des statues équestres. C'est bien la ville du Nord au siècle de Voltaire : un rêve à la Pierre le

Grand. Les autres quartiers de la ville sont d'un aspect « mouvementé », commercial, — un peu comme la Hollande, paraît-il. — Beaucoup de foule dans les rues : on sent la ville d'affaires et de plaisir. Les hommes sont forts et assez beaux de visage; les femmes, presque toutes d'un blond cendré, sont charmantes; un grand nombre ressemblent à la cantatrice Christine Nilsson.

Nous avons été, le premier soir, au « jardin de bière » Tivoli, un des plus fameux de l'Europe du Nord et qui mérite sa réputation. Bonne musique, parfaitement jouée, et qu'écoute, en se promenant, une foule élégante et gracieuse. Quelques jolies toilettes; un air de douceur et de politesse : nous ne sommes plus en Allemagne...

Il paraît que les Danois aiment beaucoup la littérature et les arts. Je verrai le musée de leur fameux sculpteur, Thorwaldsen: pourtant quelques photographies, aperçues aux vitrines, me font craindre une déception à cet égard. Il faudra aussi que nous allions au théâtre, également renommé, surtout pour les ballets. On y joue souvent des traductions de pièces françaises : — j'ai vu, chez un libraire, une traduction danoise du *Gringoire* de Théodore de Banville. — On sent ici que la France est aimée : mon baragouin français-allemand fait sourire ceux à qui je m'adresse, mais est accueilli avec amitié, je m'en aperçois. Enfin, mille détails font ici plaisir à un Français, ne fût-ce que les soldats, ces héros de 1864, qui, en petite tenue, ont à peu près l'uniforme de nos chasseurs à pied, et qui en ont aussi la physionomie vive et martiale.

Mais, dans ma prochaine lettre, je te raconterai plus à fond Danemark et Danois : j'ai encore trop peu vu. Nous avons des lettres de recommandation, mais nous n'avons encore pu joindre personne, — non plus le ministre de France, chez qui nous avons laissé nos cartes et qui était à la campagne. — Notre ignorance du danois nous gène. Partout où nous entrons, je prends la parole : « Parlez-vous français? — *Né*, répond le boutiquier. — *Sprechen Sie Deutsch*? repart Haag. — *Né* », toujours « *Né* », et nous allons jusqu'à ce que nous trouvions un « oui » ou un « *ja wohl* ». Moi, je finis par me servir de la pantomime : cela réussit quelquefois.

En voilà assez pour aujourd'hui, mon cher ami, d'autant

plus que l'heure du dîner a sonné depuis longtemps et que la faim nous chasse du logis. Haag me charge de ses meilleurs souvenirs pour toi et les tiens. Moi, je serre la main à tout ton monde, j'embrasse tes enfants et leur père, et je te dis : « A bientôt! »

FRANÇOIS COPPÉE.

V

Kjœbenhaven, 9 septembre.

Mon bien cher ami,

La meilleure preuve du charme de Copenhague, c'est que nous y sommes encore; et pourtant nous avons un assez mauvais temps. Ah! on commence à s'apercevoir ici du chemin qu'on a fait vers le Nord. La mauvaise saison est déjà commencée : les pluies d'automne arrivent, froides et pénétrantes; les feuilles tombent; l'humidité s'installe partout. Quand je pense que ce merveilleux détroit du Sund, où j'ai vu hier plus de cent navires sous voiles et une dizaine de steamers fumants, sera peut-être une plaine de glace dans quelques mois, et que, sur ce même Grand Belt que notre bateau à vapeur a mis une grande heure à traverser, Charles XII a passé avec son armée et son artillerie, je ne puis me défendre d'un léger frisson. Notre excursion en Danemark sera même la limite septentrionale de notre voyage, et nous renoncerons sans doute à aller en Suède, à cause de cet automne précoce. Nous n'avons en effet que des pardessus d'été, et ce ne serait pas prudent d'affronter ainsi le climat de Stockholm.

Toutes ces hésitations nous ont retenus à Copenhague, mais moins que l'attrait exercé sur nous par cette belle et aimable ville et par ce brave peuple danois. Nous avons maintenant des relations. Le comte de Baudissin nous avait donné une lettre d'introduction pour le professeur Meldal, architecte, conseiller d'État et membre de l'Académie danoise. Nous redoutions de tomber sur un pédant à la prussienne : aussi notre surprise a-t-elle été charmante en trouvant en M. Meldal un homme de la plus grande valeur. Il joue à Copenhague le rôle qu'a joué Haussmann à Paris : il a reconstruit et embelli la ville, et,

dans les musées et châteaux royaux, il a fait de très beaux travaux, dans le genre de ceux de Viollet-le-Duc. — Ancien apprenti fondeur et ouvrier maçon, il est devenu, par sa volonté et son mérite, un des hommes les plus importants de son pays, un grand administrateur et un remarquable artiste à la fois. — M. Meldal nous a reçus avec sa franche et délicate cordialité danoise, et, ayant appris qui j'étais, il m'a mis en relation avec un poète, M. Molbeck, qui a traduit et fait jouer ici *la Grève des Forgerons*. Celui-là aussi est un homme très intelligent et très aimable, qui a fait pour son pays une œuvre immense de patience et de difficulté, une traduction complète en vers danois de la *Divine Comédie* du Dante. Nous avons déjà dîné plusieurs fois avec ces messieurs et madame Meldal, et, à l'aide de quelques compatriotes appelés Château-Margaux, Yquem et Veuve Clicquot, nous avons toasté à toutes les sympathies qui unissent nos deux nations.

Sauf Elseneur, — où le souvenir d'Hamlet nous appelle et où nous irons sans doute demain, — nous connaissons très bien maintenant Copenhague et ses environs. Seuls ou accompagnés de nos aimables hôtes, nous avons visité les musées et les châteaux et parcouru le pays.

Samedi dernier, nous sommes allés, avec les Meldal, faire une promenade en voiture à Klampenborg, la forêt de Fontainebleau d'ici. C'est aussi beau, et même encore plus beau, car, à travers les échappées du paysage, et encadrée par des arbres merveilleux, on aperçoit, à chaque instant, la Baltique et sa nappe bleue couverte de navires en marche, et, à l'horizon, la côte de Suède. — Je note le pavillon de chasse du roi, une très élégante construction Louis XV, parfaitement restaurée par Meldal, et qui a commencé à me montrer ce que j'ai souvent constaté depuis, combien l'art et le bon goût français avaient pénétré dans le Nord, et depuis combien longtemps[1]. J'ai encore admiré, dans le parc de Klampenborg, les grands troupeaux de cerfs, — des milliers, — destinés aux chasses royales.

1. Le roi de Danemark et de Norvège Frédéric V avait comme premier architecte et intendant de ses bâtiments un Français, Nicolas Jardin, qui, à partir de 1756, construisit à Copenhague plusieurs églises, casernes, hôpitaux, châteaux, après en avoir soumis tous les plans à l'Académie d'architecture de Paris.

Le lendemain, nous sommes allés, Paul et moi, visiter le château historique de Friedericksborg, malheureusement détruit en partie par un incendie, mais que Meldal est en train de rendre à son état primitif. Dans ce que le feu a épargné de cette construction magnifique, où la fantaisie scandinave se mêle, sans trop l'altérer, au style de la Renaissance, nous avons vu quelles merveilles d'objets d'art et de luxe les vieux rois danois, et surtout Christian IV, — une espèce de Louis XIV mélangé d'Henri IV, — ont amoncelées dans leur pays. La chapelle du château, tout entière dorée, argentée et peinte de couleurs vives, a presque un caractère oriental. Les meubles incrustés de marbres et de matières précieuses, l'autel d'argent massif, ciselé et sculpté, tout est d'une richesse inouïe. La galerie supérieure, qui court autour de la chapelle, a ses murs ornés des armoiries de tous les membres de l'ordre de l'Éléphant : c'est une décoration très brillante et très originale. Quant à l'aspect extérieur de Friedericksborg, il est royal. Le château, avec ses hautes tours, ses toits pointus et ses grandes cheminées de briques, s'élève, presque rose, au milieu d'un bel étang, et trois ponts le font communiquer avec un parc à la française, qui fait de Friedericksborg une sorte de Versailles danois. Du haut de la tour principale, où sont des cloches monstrueuses, on a la vue de ce grand et beau parc, parfaitement dessiné et planté d'arbres superbes, de la paisible petite ville d'Hillerœ et d'un horizon de gracieuses collines. Enfin, c'est une résidence comme les plus belles de France.

Lundi a été consacré au château de Rozenborg, situé, lui aussi, dans un très beau parc, mais au milieu de la ville de Copenhague. Rozenborg a été converti en un musée des plus intéressants, une sorte de Cluny scandinave. Chaque appartement contient les trésors des rois de Danemark, par ordre de succession, leurs portraits, leurs meubles, leurs habits, leurs armes, tous les objets curieux ou précieux qu'ils ont possédés, les présents que leur ont fait les autres souverains, etc... On apprend là l'histoire du Danemark en la voyant toute vive, en la touchant, pour ainsi dire. Rozenborg est bondé de merveilles de toutes sortes, et il faudrait des mois pour tout voir et des volumes pour tout décrire. Je n'ai pu retenir un sourire mélancolique quand, après ce long défilé de toutes les productions

grandioses ou exquises du passé, j'ai vu, dans la salle consacrée au souvenir du dernier roi défunt, — triste et laid symbole des temps modernes, — une vulgaire pipe d'écume culottée par Frédéric VII.

Je ne te dirai qu'un mot du Thorwaldsen-Museum. Comme je le craignais, l'œuvre de ce sculpteur, qu'on appelle ici, un peu vaniteusement, « le Michel-Ange du Nord », a été pour moi une déception. C'est un énorme travailleur, la galerie a plus de six cents numéros; mais c'est bien peu original, bien poncif. L'antique est imité là servilement, sans être égalé. Il y a cependant une statue équestre de Poniatowski, *en romain*, qui est bien campée, un Lord Byron où l'artiste a bien su tirer parti du costume moderne, un Mercure vraiment pur de forme, et quelques autres morceaux qui révèlent un artiste de grand talent, mais non pas de génie.

Nous passons nos soirées dans les théâtres ou dans les « jardins de bière », comme Tivoli. Nous avons assisté, au Théâtre royal, à une représentation de *Cymbeline*, de Shakespeare, traduit, ma foi! en vers danois. Ce n'est pourtant pas une des œuvres les plus célèbres du poète. Nulle part, surtout à Paris, on n'oserait une pareille tentative[1]. Le public danois, qui est peu bruyant dans son enthousiasme, mais très attentif et très naïf, m'a paru y prendre un grand plaisir. Les décors et les costumes étaient d'un goût affreux, mais les acteurs ne m'ont pas semblé mauvais. — Par exemple, ce qui est bien le comble du grotesque, c'est un opéra bouffe à l'étranger, si j'en juge du moins par la représentation à l'*Œsterbro-Theater* de *Madame Angot's Datter*, — autrement dit : *la Fille de Madame Angot*. — Sauf une fort jolie comédienne, sans talent d'ailleurs, je n'ai vu que des pitres lugubres, d'horribles costumes et une mise en scène grotesque. On s'amusait pourtant dans la salle, — de confiance, apparemment, et à cause du succès de la pièce à Paris.

Les « jardins de bière » continuent à causer ma stupéfaction. Pour qui les fréquente, l'Allemagne et le Danemark font l'effet d'une foire de Saint-Cloud non interrompue. Ici, Tivoli et les établissements rivaux luttent à coups de feux de Bengale, de

1. Cette pièce, comme beaucoup d'autres, a cependant été représentée à Paris, l'année dernière, par la « troupe shakespearienne » que dirige M. Camille de Sainte-Croix.

verres de couleurs, de concerts, de funambules, de danseurs de corde, de montagnes russes, de jeux de boule, et de têtes de Turc. On se croirait toujours en fête et en dimanche dans ces étranges jardins où, tous les soirs, la bourgeoisie honnête vient, en famille, se faire coudoyer par la prostitution. On y soupe, d'ailleurs, très mal, on y boit de bonne bière; on y rencontre de jolies blondes en châles rouges qui ressemblent à mademoiselle Nilsson, — sauf quelques-unes qui ressemblent à Mélanie, notre servante à Paris; — on découvre, dans des bosquets, un tas de petits cabarets, où des chanteuses, trop décolletées par en haut et par en bas, essaient d'imiter Thérésa, et, vers minuit, on va mal dormir dans son mauvais petit lit allemand, dur et pas bordé.

Voilà, mon bon ami, notre vie à Copenhague, où nous ne resterons plus maintenant que deux ou trois jours. J'en emporterai un excellent souvenir, de la cité autant que du peuple, et, si, plus tard, j'écris et publie ces souvenirs, je dirai combien j'ai été heureux de connaître cette brave nation, la seule qui nous soit restée fidèle en 1815 et qui, demain encore, malgré ses désastres, serait prête à joindre à nos soldats l'héroïque armée danoise qui a fait reculer l'Angleterre et le grand Nelson!

Je commence à balbutier un peu la langue allemande, et j'espère, en la pratiquant à Dresde, faire de rapides progrès. Mais je ne comprends pas encore ce qu'on me dit. Je n'aurais pas perdu mon temps si je pouvais apprendre à peu près l'allemand en deux mois.

Au revoir, cher ami! Je pense que cette lettre te trouvera de retour au passage. Réponds-moi toujours à Berlin, poste restante. Mes respectueuses amitiés à ta femme, mes poignées de main au Parnasse, et, pour toi, mon accolade fraternelle.

FRANÇOIS COPPÉE.

(La fin prochainement.)

SEDAN

LES RESPONSABILITÉS

A la guerre, il n'est pas de revers que ne puisse expliquer la logique des faits. C'est en vain que l'on se bornerait à invoquer, à propos du désastre de l'armée de Châlons, les coups répétés de la fatalité. Si cette armée fut réduite à la capitulation, c'est qu'elle fut mal employée et peut-être encore plus mal commandée. A méditer sur ses défaites, à en déterminer les responsabilités, une nation recueille souvent plus de profit qu'à se féliciter béatement de ses victoires.

Aucune considération stratégique n'était intervenue pour guider l'empereur dans la désignation du camp de Châlons comme zone de concentration des unités nouvellement formées[1] et des trois corps d'armée qui, à la suite des défaites simultanées de Frœschwiller et de Forbach, avaient évacué l'Alsace[2]. Le grand quartier impérial s'était laissé tenter par les facilités d'installation et d'approvisionnements qu'offrait ce lieu de réunion habituel de troupes en temps de paix pour des exercices de tir et des évolutions faussement qualifiées de

1. 12e corps d'armée (général Lebrun) et 18 bataillons de mobiles de la Seine.

2. 1er corps d'armée (maréchal de Mac-Mahon), 5e (général de Failly), 7e (général F. Douay), division de cuirassiers Bonnemains.

grandes manœuvres[1]. Quelques hésitations s'étaient produites, il est vrai, sur l'amplitude du mouvement de retraite, mais non point sur la direction générale qui, invariablement, était restée fixée vers l'ouest. On n'avait songé qu'à s'interposer directement entre Paris et les armées allemandes. Cette mesure, prise dans l'affolement des premiers revers, devait avoir de déplorables conséquences.

Suivant une remarque très judicieuse du général Frossard, un fait essentiel pour la défense du territoire était survenu depuis l'invasion de 1814 : la transformation de Paris en place forte. Il n'y avait plus à se préoccuper « de couvrir la capitale avec nos armées de la frontière et de ne pas nous laisser couper de nos communications avec elle ». Il était devenu possible d'exécuter une manœuvre latérale, sensiblement parallèle à la frontière du Rhin et « de manœuvrer sur les flancs et les derrières de l'armée envahissante[2] ».

Selon Frossard, la direction d'une semblable retraite eût été jalonnée par Lunéville, Rambervillers, Épinal, Langres. L'idée n'était pas neuve. Dès 1792, Dumouriez avait jugé que, pour empêcher le duc de Brunswick de marcher sur la capitale, pourtant dépourvue de fortifications, il n'était point nécessaire de se placer entre elle et l'armée austro-prussienne. Aussi, après l'enlèvement par les alliés du passage de la Croix-aux-Bois, dans l'Argonne, concentra-t-il ses forces vers Sainte-Menehould, au sud de la direction de marche que suivraient les alliés s'ils prenaient Paris comme objectif. Dans cette position, il refusa de céder aux instances du ministre de la Guerre Servan, qui l'adjurait de couvrir directement la capitale en s'établissant entre elle et l'armée ennemie. Les événe-

1. « C'est là que nos jeunes officiers avaient pris. . les plus fausses idées sur la vie en campagne. C'est là que l'intendance avait appris à approvisionner somptueusement les armées... de pied ferme. C'est là que la guerre de polygone nous avait si longtemps abusés sur la supériorité toujours incontestée de notre artillerie et que la cavalerie avait appris à faire des reconnaissances par régiments, à distance d'escadrons. C'est là que les généraux avaient appris à vaincre une fois par semaine entre deux repas, et qu'on avait préparé tant de lauriers et de gloires faciles à ceux que la faveur avait appelés à devenir de grands hommes. » (*Histoire de l'armée de Châlons*, par un volontaire de l'armée du Rhin, pp. 99-100.)

2. Général Frossard, Mémoire militaire rédigé en 1867 (Archives de la Guerre).

ments montrèrent la justesse de sa conception, très audacieuse, à la vérité, pour l'époque[1]. En 1841, le général prussien Willisen se prononçait pour la même solution. Examinant vers quel point devrait s'effectuer la retraite d'une armée française qui aurait subi un échec à la frontière du nord-est, il préconisait nettement la direction générale du sud-ouest : « Une retraite excentrique (en ayant derrière soi la plus grande partie du pays) protège mieux le centre et la capitale contre une invasion qu'une retraite directe suivant le rayon qui va de la circonférence au centre[2] ». Si cette doctrine, comme tant d'autres, était ignorée ou oubliée de l'armée du second Empire, du moins le bon sens même devait-il faire rejeter toute idée de retraite vers l'ouest : toutes les lignes d'opérations menant de la frontière allemande à Paris passent au nord d'Orléans, et, en restant sur ces lignes, l'armée française s'exposait à perdre la liaison entre Paris et le bassin de la Loire ; elle risquait même d'être débordée par le sud et séparée ainsi du centre du pays, c'est-à-dire de la source de ses renforts et de ses ravitaillements. Ce n'est là qu'une conséquence de ce fait géographique que les trois quarts de la France sont situés au sud de la ligne Nancy-Paris. Pour éviter au défenseur « le danger d'être écarté de la masse principale du territoire[3] », la retraite devait donc être dirigée non pas vers l'ouest, sur le camp de Châlons, mais vers le sud-ouest, dans la direction générale Lunéville, Mirecourt, Langres.

Combien la situation eût été plus avantageuse pour nous si, pour secourir Bazaine, Mac-Mahon fût parti non du camp de Châlons, mais de la région Langres-Bar-sur-Aube, avec la certitude de conserver toujours une ligne de retraite assurée vers la Loire moyenne, tout en menaçant les communications de l'armée du prince royal de Prusse, si elle avait poursuivi sa marche vers Paris ! L'erreur commise après les défaites du 6 août par le grand quartier général français, dans la déter-

1. Servan à Dumouriez, 7 septembre 1792 ; Dumouriez à Servan, 18 septembre 1792 (Archives de la Guerre).

2. Cité par Pierron, *Méthodes de guerre*, IIe partie, I, 260. — Clausewitz considère de même la retraite latérale « comme l'un des meilleurs moyens que puisse utiliser le talent du défenseur » (*Théorie de la grande guerre*, II, 138). — Cf., du même auteur, *La campagne de 1814 en France*, pp. 76, 77.

3. Clausewitz, *Théorie de la grande guerre*, II, 270.

mination de la zone de réunion des corps venus d'Alsace, est donc la cause originelle du désastre de Sedan. « Lors des mouvements de début d'une armée, a dit justement Moltke, les considérations militaires viennent se doubler des considérations politiques et géographiques les plus multiples. C'est à peine si, dans tout le cours de la campagne, il est possible de réparer les fautes commises au moment de la concentration primitive[1]. »



Le général de Palikao, ministre de la Guerre dans le cabinet du 10 août, avait eu pour « premier soin... de créer des armées qui pussent venir au secours de l'armée de Metz[2] ». Jugeant avec raison que nos désastres de Frœschwiller et de Forbach provenaient de l'éparpillement de nos forces, il n'admettait, pour ces unités de nouvelle formation auxquelles se joignaient au camp de Châlons les corps venus d'Alsace, d'autre objectif qu'une prompte jonction avec Bazaine. Il était persuadé que cette opération « devait changer la situation des affaires » : il voyait, dans sa réussite, le salut de France[3].

La conception était juste; elle répondait au principe de l'union des forces dans le temps et dans l'espace que Napoléon a si fréquemment proclamé. Irréprochable jusqu'au 18 août, tant que l'on pouvait compter sur l'arrivée prochaine de Bazaine à Verdun, puis au camp de Châlons, une telle combinaison présentait un caractère beaucoup plus aléatoire du jour où l'armée du Rhin était rejetée sous les murs de Metz et privée de communications faciles avec l'extérieur. De même, les informations relatives à la marche sur Paris de l'armée du prince royal de Prusse et d'une nouvelle armée, dite de la Meuse, formée de trois corps distraits des forces de Frédéric-Charles, modifiaient la situation stratégique qui avait été l'origine des projets du ministre de la Guerre. L'erreur que

1. *Historique du grand État-major prussien*, I, 70.

2. *Enquête sur les Actes du Gouvernement de la Défense nationale*, Déposition du général de Palikao, I, 169.

3. Général de Palikao, *Un Ministère de la Guerre de vingt-quatre jours*, 96; *Procès Bazaine*, Déposition Palikao, 404.

commit Palikao est de n'avoir pas su plier son plan aux circonstances et de s'être entêté dans la réalisation intégrale de ses premiers projets visant la jonction de Mac-Mahon avec Bazaine.

La politique et les intérêts dynastiques étaient intervenus pour pousser à cette entreprise, et cela sans qu'on se fût demandé si l'armée était capable de remplir cette mission et s'il y avait lieu, en présence des dangers considérables qu'entraînait une pareille opération, de tenter d'aussi faibles chances de succès. Démoralisé par la défaite de Frœschwiller, le commandant en chef n'était nullement préparé à la conduite d'une masse de plus de 100 000 hommes: les troupes ne présentaient ni l'homogénéité, ni la cohésion, ni l'organisation désirables; certaines unités ne possédaient même pas l'instruction militaire la plus élémentaire; les cadres étaient incomplets, le matériel et les équipages insuffisants; de lourds convois de vivres, composés de voitures de réquisition, encombraient les colonnes; le moral et la discipline des corps d'armée d'Alsace avaient reçu de graves atteintes: la confiance des soldats en leurs chefs diminuait chaque jour; l'espoir et la volonté de vaincre allaient en s'affaiblissant, si bien que, dès la première rencontre sérieuse, les Allemands purent constater combien nos troupes avaient perdu de leur solidité depuis Wissembourg et Frœschwiller[1].

Outre ces éléments d'infériorité particulière à l'armée de Châlons, il faut tenir compte des causes qui avaient déterminé déjà nos revers en Alsace, sur la Sarre et à Metz : absence de sûreté stratégique et tactique, manque d'initiative de la part des chefs subordonnés, importance exagérée attribuée au terrain, croyance en la supériorité de la défensive sur l'offensive, erreurs dans l'organisation et la marche des colonnes, habitude fâcheuse de stationnement en camps non défilés aux vues, formations de combat surannées de l'infanterie, méconnaissance du rôle de la cavalerie inapte au service de découverte et uniquement préparée à la charge, infériorité marquée de notre canon jointe à l'absence de toute tactique d'artillerie,

1. *Abbrechen von Gefechten* herausgegeben vom grossen Generalstabe, 101. — « Ce n'étaient plus les Français de Saint-Privat », dit un officier de la Garde prussienne (Von Pfeil, *Vor vierzig Jahren*, p. 87).

ignorance de l'emploi combiné des trois armes et de l'utilisation du terrain soit pour combattre, soit pour cheminer sous le feu.

Telle était la situation matérielle et morale de l'armée de Châlons, à qui incombait une des tâches les plus lourdes et les plus délicates dont l'histoire des guerres fasse mention.

Le plan Palikao, inspiré peut-être de la manœuvre de Napoléon III avant Magenta, soulevait les plus graves objections. Sa réussite dépend d'un hasard : on espère que le prince royal de Prusse continuera sa marche sur Paris sans connaître le mouvement de l'armée de Châlons vers Metz. On ne fait rien pour l'attirer dans la direction de la capitale; au lieu de garder le silence, le ministre de la Guerre s'ouvre de ses projets à plusieurs députés; aussitôt la presse publie la nouvelle de la jonction prochaine de Mac-Mahon avec Bazaine. Le secret eût-il pu être gardé longtemps avec le télégraphe et les journaux? Il est permis d'en douter. Au reste, comment une masse de 130 000 hommes marchant vers le nord-est, parallèlement à la IIIe armée, dont sa colonne de droite ne serait séparée que par une trentaine de kilomètres, pourrait-elle n'être pas éventée par la cavalerie allemande? Et l'armée de la Meuse n'était-elle pas éclairée par des reconnaissances lancées dès le 23 août à l'ouest de l'Argonne dans la vallée de l'Aisne? Rien ne permettait donc d'admettre, ainsi que le croyait le ministre de la Guerre, que le prince royal de Prusse ignorerait jusqu'au 26 août la marche de l'armée de Châlons. Selon le général de Palikao, une bataille décisive aurait lieu ce jour-là sur la rive droite de la Meuse entre Mac-Mahon et le prince royal de Saxe. Si Frédéric-Charles intervenait dans la lutte, il entraînerait Bazaine derrière lui, et la situation des Allemands entre les deux armées françaises deviendrait très critique. Si, au contraire, Frédéric-Charles maintenait l'investissement de Metz, le prince de Saxe, isolé, serait vraisemblablement battu et rejeté sur Frédéric-Charles, qui, lui-même, serait contraint à la retraite. Alors « la jonction était faite[1] » : Mac-Mahon et Bazaine se retourneraient contre le prince royal de Prusse.

Ainsi raisonnait le général de Palikao, sans examiner une troisième hypothèse, — celle qui se réalisera — : Frédéric-

1. Général de Palikao, *op. laud*, 109.

Charles continuant à bloquer Metz et renforçant le prince de Saxe de deux corps d'armée, qui permettront à celui-ci d'engager la bataille avec l'égalité numérique et une supériorité morale issue des premiers succès de la campagne. Encore était-ce faire abstraction complète de l'armée du prince royal de Prusse que le ministre de la Guerre supposait être arrivée le 26 au matin à Vitry-le-François, « à vingt-cinq lieues de Verdun », ce qui la mettait dans l'impossibilité de « se trouver le 27 et même le 28 de l'autre côté de la Meuse, à hauteur de Verdun[1] ». Mais si le Kronprinz, ne se laissant pas abuser, ne poursuivait point sa marche sur Paris, comme le préjugeait Palikao, s'il se portait résolument de Bar-le-Duc vers le nord et le nord-ouest pour se jeter sur le flanc droit et sur les derrières de l'armée de Châlons, le péril devenait immense pour Mac-Mahon, qui, ayant découvert ses communications avec Paris et ne menaçant point celles de l'adversaire, risquait, en cas de défaite, d'être acculé à la frontière belge et contraint à capituler en rase campagne ou à être désarmé sur le territoire neutre. Alors disparaîtrait la dernière armée de la France, celle qui, par ses cadres, pouvait servir à organiser une masse nouvelle de 250 000 à 300 000 hommes. On a donc pu dire avec raison que le plan Palikao, insuffisamment mûri, « ne tenait pas le moindre compte des moyens d'exécution[2] » et que « des considérations politiques nous ont forcés à faire la marche la plus imprudente et la moins stratégique...[3] ».

A ces considérations, on pourrait objecter que l'on n'entreprendrait jamais rien à la guerre si l'on se préoccupait outre mesure de la possibilité d'être battu. L'objection est fondée en principe; mais, dans la situation militaire présente, il fallait craindre qu'en voulant sauver une moitié compromise, on ne s'exposât à perdre le tout et à ouvrir par surcroît à l'ennemi le chemin de la capitale. « Vous avez un maréchal bloqué, aurait dit M. Thiers; vous en aurez deux[4]. »

1. Général de Palikao, *op. laud.*, 108.

2. Général de Woyde, *Causes des succès et des revers dans la guerre de 1870*, II, 275.

3. Napoléon III à sir John Burgoyne, 29 octobre 1870.

4. *Enquête sur les Actes du Gouvernement de la Défense nationale*, Déposition de M. Thiers, I, 13.



Ainsi la principale erreur du général de Palikao est d'avoir admis légèrement que l'armée du prince royal de Prusse ne pourrait intervenir à temps pour secourir le prince royal de Saxe et Frédéric-Charles. Or, bien que le maréchal de Mac-Mahon eût réussi à dérober ses trois premières marches à la vigilance des Allemands, on sait qu'au moment où le Kronprinz fut informé de notre mouvement, il n'était guère plus éloigné de Metz que l'armée française. Dès lors l'entreprise devait échouer. Mais si, au contraire, le Kronprinz, poursuivant sa marche sur Paris, eût atteint le camp de Châlons au moment où nous nous fussions trouvés sur la Meuse, il est incontestable que nous aurions eu sur lui une avance de quatre marches qu'il lui eût été à peu près impossible de regagner. « Tel était donc le but que nous devions viser », a dit un éminent critique, et il est manifeste que, pour réussir, il fallait retarder notre départ. Il fallait laisser avancer nos adversaires jusque près du camp, de manière que, « par une sorte de chassé-croisé, nous pussions gagner du terrain sur la route de Metz, pendant qu'eux-mêmes auraient continué à s'avancer sur Paris[1] ». Certes, l'entreprise ainsi conduite et entourée du secret absolu eût présenté des chances de succès, à condition toutefois que ni la cavalerie de la IIIe armée, qui explorait le pays vers le camp de Châlons, ni celle de l'armée de la Meuse, lancée à l'ouest de l'Argonne, n'eussent eu connaissance des premiers mouvements de Mac-Mahon. Pouvait-on compter sur une circonstance aussi favorable? Et, en retardant le départ, même de quelques jours, ne risquait-on pas de voir succomber Bazaine que l'on croyait dépourvu de vivres et de munitions [2]? A plus forte raison, avec l'idée que Palikao et Mac-Mahon se faisaient du dénuement de l'armée du Rhin,

1. A. G., *l'Armée de Châlons, son mouvement vers Metz*, 146.

2. Le ministre de la Guerre au maréchal de Mac-Mahon, D. T., 21 août, cinq heures du soir (Archives de la Guerre); *Enquête sur les Actes du Gouvernement de la Défense nationale*, Déposition Rouher (citant l'appréciation de Mac-Mahon sur la situation critique de Bazaine au sujet des approvisionnements en vivres et en munitions), I, 239. — Cf., *Œuvres posthumes de Napoléon III, le Livre de l'Empereur*, 109.

ne pouvaient-ils songer, comme on l'a proposé [1], à rejoindre à temps le maréchal Bazaine sur la Moselle, par le transport de l'armée de Châlons dans la haute vallée de la Saône et par une marche consécutive vers Metz, de Langres à Toul et par la rive droite de la Moselle. Une telle manœuvre, malgré tous les résultats qu'on pouvait en attendre, n'eût été admissible que si l'on avait su Bazaine nanti de vivres et de munitions pour un mois au moins. Or Palikao, comme Mac-Mahon, était persuadé que le défaut d'approvisionnements réduirait promptement l'armée du Rhin à une capitulation. Au surplus, comment Mac-Mahon eût-il été amené à concevoir une telle opération quand, dans son esprit, Bazaine était, le 22 août, sur le point de sortir de Metz pour se diriger vers les places du Nord, s'il n'était déjà en marche? Au départ de Reims, Mac-Mahon n'a nullement l'intention d'aller jusqu'à Metz pour débloquer Bazaine; il se propose seulement d'opérer sa jonction avec lui sur l'Aisne ou sur la Meuse [2]. Donc, rien de plus sensé que les premières étapes de Mac-Mahon vers Montmédy; elles répondaient à la situation stratégique, qui pouvait se retourner entièrement en notre faveur si la jonction s'effectuait. En ne s'aventurant pas trop loin vers le nord-est, le maréchal ne courait aucun danger à condition de laisser devant la IIIe armée un corps d'observation, de se faire flanquer sur sa droite, surtout de ne pas s'attarder dans l'Argonne si Bazaine n'arrivait pas, enfin, de tout préparer pour se soustraire, par une retraite rapide vers l'Oise, aux atteintes du prince royal de Prusse sur notre flanc droit et sur nos communications avec l'intérieur du pays.

Si le maréchal de Mac-Mahon ne prit pas, pour exécuter sa marche vers l'Aisne, toutes les précautions nécessaires, si notamment il fit, suivant les errements de l'époque, un mau-

1. A. G., *op. laud.*, 172 sqq.

2. « Lorsque le maréchal de Mac-Mahon a quitté Reims le 23, il avait pour but de donner la main à l'armée de Metz et de faciliter sa retraite; *il ne pouvait en avoir d'autre.* S'il avait reçu du maréchal Bazaine l'ordre d'aller jusqu'à Metz, il aurait obéi, j'en suis persuadé. Mais ce projet ne pouvait se présenter, le 23, à son esprit. » (Notes du général de Vaulgrenant qui, en 1870, était capitaine à l'état-major du maréchal, Archives de la Guerre.) — Cf. *Enquête*... Déposition Mac-Mahon, I, 30; *Vie militaire du général Ducrot*, II, 388; maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

vais emploi de sa cavalerie, il faut reconnaître à sa louange qu'en recevant à Tourteron, dans la soirée du 26, la nouvelle de l'apparition de « forces considérables » sur son flanc droit, non loin de Grand-Pré[1], il n'hésita pas à prescrire pour le lendemain une conversion de toute l'armée vers le sud-est afin d'appuyer le général Douay. L'occasion était excellente, car les masses signalées appartenaient à l'armée de la Meuse, et le Kronprinz était loin. Le 27, le IIIe corps, qui se portait d'Apremont et de Varennes sur Dun, eût été contraint de suspendre son mouvement et compromis peut-être, malgré le secours que lui aurait fourni sans doute une partie de la Garde en marche de Dombasle sur Montfaucon. Malheureusement, en apprenant que Douay n'était pas immédiatement menacé, le maréchal, mal éclairé par sa cavalerie, revint sur sa détermination par une série de contre-ordres qui nous empêchèrent de remporter un succès partiel à peu près certain, de recueillir de précieux renseignements sur la force et la proximité de l'armée de la Meuse, et de prendre possession sans coup férir des ponts de Dun et de Stenay. Le moral des troupes fut d'ailleurs affecté de ce mouvement rétrograde : « Les soldats crurent qu'on reculait avant d'avoir combattu, et l'on entendait dans les rangs de nombreuses plaintes[2] ».

Dès le 26, le maréchal eut aussi le sentiment très juste de la situation et des graves dangers qui le menaçaient, s'il poursuivait sa marche vers Montmédy. N'ayant reçu aucune nouvelle de Bazaine, Mac-Mahon chargea en effet le commandant de la place de Sedan de lui faire parvenir ce message plein de bon sens : « J'occupe, aujourd'hui 26, Vouziers et Le Chesne avec plus de 100 000 hommes. L'ennemi, en forces, étant déjà entre la Meuse et l'Aisne, et le prince royal [de Prusse] ayant dépassé Saint-Dizier, je ne crois pas pouvoir me porter beaucoup plus loin vers l'est sans avoir de vos nouvelles et connaître vos projets, car si l'armée du prince royal marche sur Rethel, je serai forcé de me retirer[3]. »

1. Les unités de l'armée de la Meuse les plus voisines de ce point étaient : la *12*e division de cavalerie à Bantheville, la *5*e division de cavalerie à Autry, le XIIe corps à Apremont et à Varennes.

2. Journal inédit du capitaine de Lanouvelle.

3. Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

Le 27, la résolution du maréchal se précise et s'affermit. Il a consenti, par esprit de solidarité, à se porter de Reims vers Montmédy pour tendre la main à Bazaine qu'il croyait alors sur le point de sortir de Metz ou déjà en route vers les places du Nord ; mais il sait désormais que, l'avant-veille au soir, son collègue ne s'était point encore mis en marche. Déjà sa retraite directe sur Paris est menacée par le prince royal de Prusse, et il ne lui reste plus, pour regagner la capitale, d'autre issue que de passer par Mézières. Bien qu'il lui en coûte d'abandonner l'armée de Metz, Mac-Mahon prend dans la soirée une décision définitive et en avise aussitôt son collègue par l'intermédiaire du commandant de la place de Sedan : « Le maréchal de Mac-Mahon prévient le maréchal Bazaine que l'arrivée du prince royal de Prusse à Châlons le force à opérer, le 28, sa retraite sur Mézières et de là à l'ouest, s'il n'apprend point que le mouvement de retraite du maréchal Bazaine est commencé[1]. » Le ministre de la Guerre est informé également de cette détermination, et, dans la nuit, les ordres nécessaires sont expédiés aux troupes.

Jusque-là, hormis quelques critiques de détail, on ne peut qu'approuver le maréchal de Mac-Mahon. Son mouvement de Reims vers le nord-est jusqu'à l'Argonne, où il espère rencontrer Bazaine, et sa résolution de se replier sur Paris au moment où il est bien certain que son collègue est toujours sous Metz sont raisonnables. Si, à Paris, les considérations politiques ne l'avaient pas emporté, si le ministre de la Guerre, restant dans son rôle, avait admis que le général en chef d'une armée en campagne doit posséder son entière liberté d'action et être le seul juge de la situation stratégique et des mesures qu'elle comporte, Mac-Mahon eût sauvé son armée et évité à la France la plus douloureuse des catastrophes...

On sait comment Palikao intervint par des affirmations téméraires et d'inadmissibles injonctions pour pousser le maréchal vers Metz afin de délivrer Bazaine, et comment Mac-Mahon eut la faiblesse de céder et de se résoudre à exécuter ce plan qu'il n'approuvait pas. « Si quelques hommes, plus dévoués à la dynastie qu'à la France, voulaient risquer

1. Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

de perdre l'armée sous prétexte de sauver l'Empire, il ne tenait qu'à lui, en se retirant, de leur laisser supporter tout le poids de leur coupable entreprise[1]. » En ne résignant pas ses fonctions, suivant l'avis maintes fois exprimé formellement par Napoléon[2], Mac-Mahon partage avec Palikao la responsabilité du désastre de Sedan. Il s'en faut pourtant que l'armée soit perdue dès le 28 août ; mais, désormais, le commandement suprême va entasser fautes sur fautes et aggraver de jour en jour sa situation déjà critique jusqu'à la rendre à peu près désespérée, puis sans issue.



De toutes les erreurs commises par le maréchal de Mac-Mahon dans les journées suivantes, la plus funeste, peut-être, est d'avoir marché sur Metz, en se glissant[3], pour ainsi dire, devant les armées allemandes et en évitant soigneusement toute rencontre, au lieu de saisir toutes les occasions d'attaquer et d'éclaircir la situation[4]. Le ministre de la Guerre venait de lui affirmer que l'armée avait une avance de trente-six heures, sinon de quarante-huit, sur celle du prince royal de Prusse. Vrai ou faux, le renseignement devait être confirmé au plus tôt par une offensive énergique qui eût procuré un succès sur l'armée de la Meuse ou montré que la retraite sur Mézières s'imposait. Si donc l'ennemi se présentait, il fallait aller droit sur lui. Si, dès ce jour, « on n'était pas fermement résolu à livrer bataille au prince de Saxe et à l'écraser sur notre passage à tout prix, cette marche par le nord, où nous avançions dans une langue de terre étroite, bordée d'un côté par la frontière belge et de l'autre

1. A. G., *op. laud.*, 50. — Cf. *la Campagne de 1870 jusqu'au 1er septembre*, par un officier d'état-major de l'armée du Rhin, 89. — « Nous avons fait une marche contraire à tous les principes et au sens commun. Cela devait amener une catastrophe ». (Napoléon III à l'impératrice, Sedan, 2 septembre.)

2. *Corresp* (*Œuvres de Sainte-Hélène*. — Observations sur les campagnes de 1796 et 1797), XXIX, 328-330 ; *Corresp.*, nos 83, 1078, 15381.

3. Le mot est du général de Woyde (*Causes des succès et des revers dans la guerre de 1870*, II, 272).

4. Von Scherff, *Kriegslehren*, V, 153.

par les colonnes ennemies, entraînait d'avance la perte certaine de l'armée réduite à la fuite en pays neutre ou à la lutte inégale, dès que l'armée de la Meuse et l'armée du prince royal parviendraient à faire leur jonction[1] ». Sans doute, en combattant, on s'exposait à perdre une partie de cette avance, mais l'inconvénient ne pesait guère en balance avec le résultat que l'on pouvait obtenir.

Telle fut la décision que prit dès l'abord et d'instinct le duc de Magenta : le 28, à midi trente, il annonça au ministre son intention de forcer le lendemain le passage de la Meuse à Stenay. Les troupes, déjà en marche sur Mézières, reçurent contre-ordre et reprirent la direction de Montmédy. Mais, dans la soirée, survient la nouvelle de l'occupation de Stenay par une division ennemie. L'occasion était favorable pour écraser un détachement isolé et franchir la rivière ou pour livrer une bataille qui, favorable ou non à nos armes, pouvait seule décider de la possibilité de la marche vers Metz. Par un regrettable revirement, le maréchal résolut de passer la Meuse à Mouzon et à Remilly, puis de se porter par Carignan et Montmédy sur Metz. Bientôt, suivant le mot d'un témoin, cette marche en avant va ressembler à une retraite. « A force d'indécisions et d'heures perdues, nous étions devenus une armée qui marchait pour ne pas se battre, et chaque jour ces troupes, loin de s'aguerrir par des escarmouches continues et des engagements, qui leur auraient donné le sentiment de leur force et l'habitude du feu, s'amoindrissaient au régime dissolvant de la fuite périodique[2] ». Au surplus, le détour est sensible, l'ennemi dispose de l'itinéraire le plus court pour atteindre Montmédy avant nos colonnes et leur barrer la route, enfin les dangers vont augmenter de jour en jour avec la plus grande proximité de la frontière belge. Par surcroît, l'étape prescrite aux troupes pour le 29 est faible. Or, la résolution une fois prise d'aller jusqu'à Metz, la seule chance de succès qui nous reste, consiste évidemment dans une marche rapide, sans tergiversations, sauf pourtant le cas où l'ennemi se présenterait. Cette circonstance se produisit le 29, dans des conditions particulièrement propices au succès de nos armes.

1. *Histoire de l'armée de Châlons par un volontaire de l'armée du Rhin*, 85.
2. *Ibid.*, 117.

Le 25, les deux armées allemandes étaient encore orientées vers le nord-ouest sur le front Clermont-en-Argonne — Triaucourt — Vavray-le-Grand — Vitry-le-François — Montiér-en-Der. Dès la veille. Moltke est en possession de renseignements qui lui font entrevoir le mouvement de Mac-Mahon vers Montmédy. mais il a voulu attendre des informations plus précises avant de modifier la direction assignée à ses colonnes. Les rapports de la journée du 26 achevant de dissiper tous les doutes, il décide que les deux armées allemandes exécuteront une conversion vers le nord et, dans les premières heures de la matinée du 27, le mouvement est en pleine exécution. Le lendemain, dans la soirée, derrière un rideau de cavalerie qui s'étend de Villers-devant-Dun à Vouziers par Grand-Pré. l'armée de la Meuse stationne à Dun (XII[e] corps avec une brigade à Stenay), autour de Montfaucon (IV[e] corps) et à Bantheville (Garde); la III[e] armée a atteint le front Charpentry — Vienne-la-Ville — Ville-sur-Tourbe. Moltke a reçu la nouvelle de l'existence de vastes campements français le long de la route de Vouziers à Buzancy. Très sagement. il juge opportun de ne pas provoquer l'offensive de Mac-Mahon jusqu'au moment où il aura pu concentrer des forces suffisantes. Aussi invite-t-il le prince de Saxe à réunir d'abord, le 29. de bonne heure, les trois corps dont il dispose sur la ligne Landres-Aincreville; l'offensive ultérieure vers la route Vouziers — Buzancy — Stenay demeure « réservée ». mais il n'est pas interdit au prince d'occuper la route de Buzancy si l'on n'y trouve que de faibles forces adverses[1]. Au mépris de ces instructions et avant d'avoir reçu de sa cavalerie des renseignements précis sur la situation des Français, le prince de Saxe prescrit au XII[e] corps et à la Garde d'atteindre la ligne Nouart-Buzancy et décide même qu'une avant-garde saxonne suivrait la *12*[e] division de cavalerie, par Nouart et Osches, vers la route du Chesne à Beaumont. Il leur rappelle. il est vrai, qu'il s'agit uniquement de s'enquérir des positions de l'adversaire et que l'intention du commandant en chef est de ne pas livrer bataille avant le lendemain. Mais. quelque nom que le prince de Saxe donnât aux mouvements ordonnés, ce n'en

1. *Historique du grand État-major prussien*, VII, 964; *Corresp. militaire du maréchal de Moltke*, I, n° 231.

était pas moins une opération offensive, dont l'exécution pouvait entraîner une rencontre avec des forces supérieures à celles de l'armée de la Meuse. Le prince était donc en opposition formelle avec les ordres reçus du grand quartier général et, de plus, en contradiction avec les nécessités de la situation stratégique. Il importait en effet, avant tout, de laisser Mac-Mahon s'engager vers Montmédy sans lui dévoiler le péril qui le menaçait sur son flanc droit et sur ses derrières, et de se garder de toute offensive prématurée qui l'eût décidé peut-être à battre en retraite vers le nord-ouest. Un succès, comme un échec partiel, pouvait tout compromettre.

En réalité, les dispositions prises par le prince de Saxe eurent pour effet, le 29, l'insignifiant et indécis combat de Nouart entre le corps de Failly et les Saxons, ceux-ci ne se proposant d'abord qu'une reconnaissance, celui-là demeurant immobile sur ses positions. Le reste de l'armée française exécuta les étapes prescrites : le 1er corps atteignant Raucourt, le 7 Oches et Saint-Pierremont, le 12e s'établissant à l'est de Mouzon. Mais si, comme tout semblait l'y convier, Mac-Mahon se fût porté avec toutes ses forces au secours du général de Failly, une affaire générale se fût engagée sans doute avec l'armée de la Meuse. Selon toutes probabilités, et de l'aveu de deux écrivains militaires allemands très qualifiés[1], la supériorité numérique de l'armée française lui eût assuré la victoire. Malheureusement, le maréchal ne songeait à rien moins qu'à une attaque. Notre haut commandement d'alors n'envisageait pas la bataille avec toute l'importance qu'elle mérite et ne concevait pas « qu'un succès réel ne peut être obtenu, à la guerre, par de simples marches, ni par l'occupation de positions choisies, mais qu'il doit être, au contraire, *le prix d'un triomphe remporté sur l'adversaire, à la suite d'un combat et d'une victoire*[2] ».

La journée du 29 est la dernière qui offre à Mac-Mahon l'occasion de remporter un avantage sur l'ennemi. Dès le lendemain, la IIIe armée va parvenir à la hauteur de l'armée de la Meuse, et Moltke, disposant désormais de forces suffisantes, prescrit une offensive générale et convergente sur Beaumont.

1. *Prince de Hohenlohe*, *op. laud.*, II, 249 ; von Scherff, *op. laud.*, V, 163.
2. Général de Woyde, *op. laud.*, II, 270.



Le 30 août, l'armée française doit, selon les instructions de Mac-Mahon, franchir la Meuse : Ducrot à Remilly, Douay et de Failly à Mouzon, où se trouve déjà Lebrun établi sur les hauteurs de la rive droite. Le maréchal pense ainsi parer au danger le plus imminent en mettant la rivière entre lui et les Allemands, et il fait tous ses efforts pour activer cette opération critique.

Après une marche de nuit, mal ordonnée, de Nouart à Beaumont, de Failly a établi les bivouacs du 5e corps autour de cette localité, à quelques centaines de mètres de forêts dont la lisière opposée n'est pas gardée, sans se préoccuper de ce qu'est devenu l'ennemi qui l'a attaqué la veille, sans même se couvrir par des avant-postes. Cependant, à l'aube, l'armée de la Meuse s'est ébranlée : le XIIe corps suivant la route de Stenay, le IVe se glissant dans les bois au nord de Nouart, la Garde formant réserve. Plus à gauche, les Bavarois se dirigent sur Sommauthe.

Vers midi, nos soldats préparent leurs aliments, nettoient leurs armes et leurs effets, conduisent les chevaux à l'abreuvoir, le général de Failly et son état-major déjeunent au village où se sont rendus un grand nombre d'officiers : une quiétude parfaite et inexplicable règne parmi les troupes et leurs chefs quand des obus s'abattent sur les camps. Une fois de plus, dans cette malheureuse guerre, nous sommes surpris au bivouac. Après une confusion et un désarroi extrêmes, la résistance s'organise vigoureuse, et c'est seulement après de longs efforts que, vers deux heures, les Allemands s'emparent de Beaumont. Le 5e corps a pris position tant bien que mal sur les hauteurs au nord, dont vingt-cinq batteries préparent l'attaque et que les Saxons cherchent à tourner en cheminant le long de la Meuse. Aussi le général de Failly ordonne-t-il la retraite sur Mouzon sous la protection d'une forte arrière-garde qui ralentit suffisamment les progrès des Allemands pour les empêcher d'arriver à la Meuse avant huit heures du soir. Mais, par suite de l'incurie de son chef, le 5e corps a

perdu 5000 hommes ; il est désorganisé et fortement atteint dans son moral.

Douay, à la tête du 7e corps, est parti d'Osches à huit heures du matin : la division Conseil-Dumesnil et le convoi se dirigent sur Mouzon, le reste se porte sur Villers-devant-Mouzon, par Raucourt et Autrecourt. En approchant de Stonne, il entend le canon à sa droite, et constate bientôt qu'une ligne de feux demi-circulaire entoure Beaumont et que les troupes du 5e corps battent en retraite vers Mouzon. Après avoir songé un instant à secourir son collègue, il juge, en l'absence d'instructions nouvelles du commandant en chef, qu'il faut se conformer à celles qu'il a reçues et se hâter vers les points de passage de la Meuse. Pourtant, il n'était point douteux qu'en édictant ces prescriptions, Mac-Mahon n'avait pas prévu la surprise de Beaumont. La situation nouvelle exigeait donc de la part de Douay une détermination qui, sans les annuler, les reléguerait momentanément au second plan. De plus, le porteur du contre-ordre de Mac-Mahon pouvait avoir été retardé par une cause quelconque ou être tombé entre les mains d'un parti de cavalerie ennemie. D'ailleurs Douay avait-il besoin d'un ordre « pour prendre part au combat et secourir ses camarades[1] » ? « Le premier principe de la guerre, disait Napoléon, veut que, dans le doute du succès, on se porte au secours d'un de ses corps attaqués, puisque de là peut dépendre son salut[2]. » Douay enfin devait considérer qu'en laissant à l'ennemi la faculté d'écraser de Failly, il agissait contre l'intérêt général de l'armée. Tout lui conseillait donc de prendre ses mesures pour le dégager et l'aider à franchir la Meuse dans les conditions les moins défavorables[3]. Il n'est pas douteux que son intervention, vers trois heures de l'après-midi, sur le flanc gauche de la longue ligne d'artillerie établie au sud de Beaumont, eût donné à la bataille une autre tournure[4]. Malgré tout, l'obéissance stricte aux instructions du maréchal l'emporta sur l'évidence du péril que courait de Failly et sur le

1. *Mémoires de Napoléon* (Gourgaud), II, 185.

2. Berthier à Victor, 6 novembre 1808 (*Correspondance de Napoléon*, n° 14445).

3. Prince de Hohenlohe, *op. laud.*, II, 254.

4. Von Scherff, *Kriegslehren*, V, 208.

sentiment de la solidarité. Bien plus, à la vue de la déroute de la division Conseil-Dumesnil, qui s'était heurtée aux Bavarois à l'ouest de Beaumont, le général Douay s'éloigna encore davantage du champ de bataille et se dirigea sur le pont de Remilly, bien que ce passage fût déjà affecté à Ducrot et à la division de cuirassiers Bonnemains. Sur Douay retombe donc en partie la responsabilité de la défaite de Beaumont, car il était en son pouvoir d'en atténuer l'étendue. Sa personnalité, pas plus que celle de la plupart de nos chefs d'alors, n'est en cause, mais bien la centralisation excessive, alors en usage dans l'armée française, bannissant toute initiative et n'admettant que l'exécution littérale des ordres donnés par l'autorité supérieure.

Ducrot, moins voisin du champ de bataille que Douay, resta inactif lui aussi. Au bruit du canon, il fit masser deux de ses divisions à Tétaigne et envoya un de ses aides de camp à Mac-Mahon pour demander des instructions. Mais, avant d'avoir reçu la réponse, il crut devoir, comme Douay, se conformer à « l'ordre très positif[1] » qu'il avait reçu la veille de gagner Carignan. Or, pas plus que la prescription donnée à Douay, celle-ci n'était valable en présence des événements imprévus qui s'étaient produits à Beaumont. Ducrot a invoqué, pour justifier sa détermination, un autre argument : la nécessité de ne pas laisser l'empereur isolé à Carignan. Deux divisions d'infanterie n'étaient certes pas nécessaires pour remplir cette mission ; il eût suffi, pour protéger le souverain contre les quelques patrouilles ennemies qu'on pouvait craindre, d'un régiment de cavalerie tout au plus.

Seul, Lebrun fit preuve d'initiative en s'empressant de renvoyer de Mouzon, sur la rive gauche de la Meuse, au secours de Failly toute la division Grandchamp, une brigade de la division Vassoigne et presque toute sa cavalerie. Ce fut le maréchal de Mac-Mahon qui s'opposa à ces mouvements. En se rendant de Raucourt à Mouzon, il avait entendu une vive canonnade dans la direction de Beaumont, mais il n'en avait conçu « aucune inquiétude » pour cette raison surprenante qu'il savait « de Failly... flanqué du côté de la Meuse par l'artillerie

1. *Vie militaire du général Ducrot*, II, 402.

du général Lebrun et de l'autre côté par le corps Douay [1] ». A son arrivée à Mouzon, vers deux heures et demie, il trouve un aide de camp de Failly, qui lui fait un rapport très optimiste sur ce qui s'est passé à Beaumont et déclare, de la part de son chef, que l'appui d'une brigade d'infanterie permettra au 5e corps de gagner facilement Mouzon. Dès lors, Mac-Mahon ne laisse passer sur la rive gauche qu'une brigade d'infanterie et deux régiments de cuirassiers [2]. Il dut regretter, quelques heures plus tard, à la vue de l'état de désorganisation où se trouvaient les troupes de Failly, d'avoir réduit de la sorte l'initiative de Lebrun.

Durant toute la journée, « le mauvais génie, qui, de Paris, obligeait le maréchal à exécuter ce mouvement vers l'est [3] » maintint en lui l'idée fixe de ne pas soutenir les deux corps engagés, de se dérober sans combattre, d'obéir coûte que coûte [4]. Mais cette obéissance même n'impliquait pas le refus de combattre. « Quand on ne put plus mettre en doute l'arrivée de l'ennemi par le sud, a dit Moltke, le mieux eût certes été de prendre l'offensive dans cette direction, afin de le battre ou pour le moins de le refouler loin de la ligne de marche. Si on n'y réussissait pas, on se serait au moins rendu compte que la marche vers l'est n'était pas praticable et que forcément il en résulterait une catastrophe [5]. » A en juger par les actes de Mac-Mahon, il semblait au contraire qu'il suffît d'atteindre la rive droite de la Meuse pour être assuré du succès de l'entreprise. Or, en admettant même que tous les corps fussent parvenus à échapper le 30 aux atteintes de l'adversaire et à continuer la marche vers l'est, la situation de l'armée n'en eût pas moins été très compromise : Mac-Mahon aurait vraisemblablement subi à Montmédy, le lendemain ou le 1er septembre, la catastrophe qui se produisit à Sedan. Cette issue était à peu près fatale si le maréchal de Mac-Mahon persistait à poursuivre son mouvement sur Metz à si courte distance de la frontière

1. Maréchal de Mac-Mahon, Souvenirs inédits.

2. *Ibid.*

3. Prince de Hohenlohe, *op. laud.*, II, 351.

4. *Ibid*, 255.

5. *Mémoires du maréchal de Moltke, La guerre de 1870* (traduction Jaeglé), 92.

belge. Aussi, malgré ses graves conséquences, la défaite de Beaumont offrait au moins l'avantage de permettre au commandant en chef de ne plus se méprendre sur l'imminence et l'étendue du danger [1]. Si donc le ministre de la Guerre encourt la première responsabilité de la situation critique où se trouvait l'armée, le maréchal, par les fautes d'exécution commises depuis deux jours et notamment par sa persistance à refuser le combat, a contribué pour une large part à la perte de l'armée [2]. A-t-il cru n'avoir affaire qu'à des détachements chargés de retarder sa marche? L'argument, valable pour Nouart, ne saurait être admis pour Beaumont, où l'énergie de l'attaque et l'importance de l'artillerie mise en ligne, dénotaient des effectifs considérables. Il semble bien certain toutefois que si le maréchal se fût décidé à soutenir de Failly avec toutes ses forces sur la ligne de Bois-de-Givodeau-Yonck-Raucourt en appuyant sa droite au canal des Ardennes, la lutte se serait poursuivie jusqu'au soir sans désavantage pour nos armes. La retraite sur Mézières, consécutive à cette bataille, eût été le salut. On ne s'explique même pas que le maréchal n'ait pas provoqué un engagement général, puisque, suivant Lebrun, il croyait n'avoir devant lui que 60 000 à 70 000 hommes [3]. Notre haut commandement semblait avoir fait siennes les idées des plus médiocres généraux du XVIIIe siècle : « La science de la guerre ne consiste pas seulement à savoir combattre, mais encore à l'éviter, à choisir ses postes, à diriger ses marches de telle sorte que l'on parvienne à son but sans se compromettre.. : qu'on ne se détermine à combattre que dans le cas où on le croit absolument nécessaire [4] ».

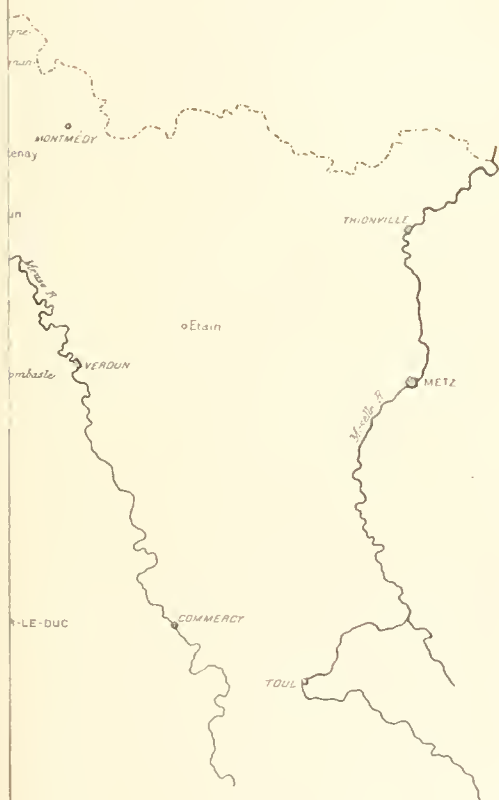
Faute d'avoir pris le parti d'attaquer l'ennemi, Mac-Mahon se trouvait, après la défaite de Beaumont, dans une situation des plus difficiles et, pour soustraire l'armée à un désastre, pour lui faire encore atteindre Mézières, une prompte décision suivie d'une habile exécution était indispensable. Mais il était

1. « A partir de ce moment, un aveugle lui-même se serait rendu compte des faits... » (Général de Woyde, *op. laud.*, II, 303.)

2. A. G., *op. laud.*, 82-83.

3. Général Lebrun, *op. laud.*, 74 (Conversation de Lebrun avec le maréchal, le 30 août, entre huit heures trente et neuf heures du soir).

4. Joly de Maizeroy, *Théorie de la guerre* (Lausanne, 1777), 337-338.



Echelle : $\frac{1}{600.000}$



L'ENNEMI DE LA MORT[1]

XIV

Dans la cuisine du Désert, avant soleil levé, la Cadette attendait Daniel que Sicarie était allée avertir. Venu aussitôt, il interrogea la meunière :

— Qu'y a-t-il donc à Chantors?

Alors, d'une voix traînante et molle, elle expliqua verbeusement que sa drole était « fatiguée » : qu'était-ce? elle ne savait. Depuis trois ou quatre jours, la tête lui doulait, principalement au-dessus des yeux, et elle n'avait plus ni force ni volonté. Puis, la veille au soir, elle avait saigné du nez, et encore dans la nuit, malgré la grosse clef du moulin qu'elle lui avait mise dans le cou...

Ici le docteur l'arrêta :

— Qui la garde?

Personne ne la gardait. Les petits droles étaient, l'un chez son oncle à Saint-Germain, l'autre logé comme dindonnier au château de Chantérac.

Là-dessus, Daniel la renvoya subitement :

— Allez-vous-en, et ne vous amusez pas en route : je serai au moulin aussitôt que vous.

Après avoir déjeuné à la hâte, le docteur monta à cheval et partit pour Chantors. A un demi-quart de lieue avant d'arriver,

1. Voir la *Revue* des 15 juillet et 1er août.

il trouva la Cadette quillée sur le chemin, bavardant avec une vieille femme qui touchait des gorets à la glandée.

— C'est comme ça que vous vous pressez! — fit-il.

Et, mettant sa jument au trot, il passa...

Dans l'un des lits de la chambre du moulin, la petite Sylvia, rouge de fièvre, était couchée sur le dos, rêvassant et murmurant des paroles sans suite. Lorsque Daniel s'approcha, elle essaya un sourire qu'elle ne put achever. Interrogée affectueusement, elle répondit pourtant au docteur pendant qu'il lui tâtait le pouls : « Sa gorge était sèche, elle avait grand soif, le ventre lui doulait, et puis elle avait envie de vomir. »

A ce moment, survint la mère, qui, d'emblée, voulut donner son avis : « C'était un feu... »

— C'est bon, laissez-moi faire! — interrompit Daniel, un peu impatienté.

Et, palpant la petite, il l'interrogea doucement :

— Est-ce que ça te fait plus de mal quand je presse là?

— Oui...

Lors, rabattant la couverture, il demanda qu'on lui donnât du miel dans une cuiller et fit prendre à la malade du quinquina.

— Ne me laisse pas mourir, maître... — dit-elle faiblement, après avoir avalé.

— Sois tranquille, ma petite, — répondit-il en lui caressant les cheveux, — je te tirerai de là, ce ne sera rien... Maintenant, je vais aller chercher des remèdes à Mussidan : sois bien sage, ne te tourmente pas, je reviendrai bientôt.

En sortant, Daniel se tourna vers la mère :

— Faites de la tisane d'orge et lui en versez à boire lorsqu'elle le demandera.

Et, connaissant la manie meurtrière des paysans qui bourrent les enfançons et les malades, « pour leur donner de la force », il ajouta :

— Surtout, gardez-vous bien de la faire manger!...

Revenu l'après-midi, le docteur trouva l'état de la petite un peu aggravé : le pouls était plus fréquent, tous les symptômes mauvais plus marqués. Vers le soir, la fièvre étant un peu tombée, il fit prendre un purgatif à l'enfant avant de partir.

— Tu reviendras? — souffla-t-elle.

— Demain, ma mignonne ; à la pointe du jour, je serai là ! Tâche de dormir un peu, — dit-il en lui passant la main sur le front.

Malgré cette exhortation, la petite Sylvia ne dormit pas de la nuit ; et, de son côté, Daniel ne dormit guère. A un reste d'émotion mal apaisée de sa rupture avec Minna se joignait le souci que lui causait la maladie de la fillette : — une fièvre typhoïde, il n'avait aucun doute à cet égard. — Durant toute son insomnie, le docteur suivait par la pensée la marche future de la dangereuse affection. Nouveau pratiquant, il n'était pas encore blasé par le métier : il embrassait en esprit le sauvetage de sa malade comme une charge d'état, comme un devoir auquel il se dévouait tout entier. Cette sollicitude un peu inquiète se substituait par degrés aux regrets de son cœur, et bientôt il en vint à envisager paisiblement le fait accompli et nécessaire, pour ne songer plus qu'à la haute mission du médecin, comptable de vies humaines...

Après quelques heures d'un mauvais sommeil, il se leva et partit pour Chantors, emportant des draps et des chemises de femme.

— Tout de même ! — faisait la Grande : — des chemises de ta pauvre défunte mère !...

— Elle me bénirait si elle pouvait voir l'usage que j'en fais ! — répondit Daniel en passant le portail.

L'air était frais et doux. Dans le ciel d'un bleu gris et sans nuages, les étoiles s'éteignaient comme des lampes célestes au souffle du matin. L'orient blanchissait au loin, sur ces hauteurs de Chante-Géline où le brave Mouvans perdit avec la vie ses beaux régiments huguenots et provençaux, en 1568. Dans les taillis aux feuilles luisantes de rosée, les oiseaux secouaient leurs ailes humides, et au profond des fourrés les bêtes sauvages se rembuchaient. Une presque imperceptible teinte lilacée flottait sous les pins aux fûts droits, et, des hautes branches des futaies, des gouttes tombaient comme des pleurs. Des senteurs agrestes de terre fraîche, de mousse, de champignons et de plantes forestières s'exhalaient de l'immensité des bois, dominées quelquefois par l'âcre odeur de la fumée d'un fourneau de charbonnier qui s'étendait lourdement dans les combes et les vallons.

La Jasse s'ébrouait et mâchait son mors en martelant de son pas relevé les sentiers et les chemins où ses fers s'imprimaient sur le sol battu. A moitié route, la voix d'un briquet cognant clair sur une piste se fit entendre dans un fond, et, à cinquante pas en avant de Daniel, un broquart traversa la laie d'un bond et disparut dans les gaules.

Cependant la clarté du jour naissant montait insensiblement vers le zénith, tandis que l'ombre semblait reculer vers l'occident. Puis, comme le docteur arrivait en vue de Chantors, sur les hautes collines boisées, le soleil déborda, envoyant à travers les cépées ses joyeux rais d'or.

Au creux du petit vallon, le moulin, baigné dans une légère buée, semblait encore endormi sous sa tuilée moussue. La porte et les contrevents étaient clos et la basse-cour déserte. La grande roue à palettes restait immobile contre le mur tapissé de capillaires et de scolopendres qui allongeaient leurs langues étroites au-dessus de la fosse où elle plongeait. Du bief bordé de joncs, d'iris jaunes, de soucis aquatiques et de viornes dont les bouquets de fleurs blanches faisaient déjà mine de s'épanouir, les eaux tombaient le long de l'écluse avec un bruissement monotone, coupé par le sifflement d'un merle qui jasait dans le fourré voisin.

Au bruit des pas de la jument, la bourrique se mit à braire dans son étable, et bientôt parut la Cadette, ouvrant la porte du logis; puis elle se planta sur le seuil en se frottant les yeux du revers de la main. Ce fut tout juste si, encore ensommeillée, elle se dérangea pour laisser passer le docteur et murmura un vague bonjour.

Entrant alors dans la chambre, Daniel fut saisi par un air chaud, épais, nauséabond, que rendait encore plus désagréable le contraste avec l'air frais et pur du dehors. Son premier soin fut d'ouvrir le *fenestrou* pour aérer, puis il s'avança vers le lit de Sylvia qui souleva ses paupières et balbutia péniblement quelques mots inintelligibles. La maladie paraissait suivre son cours régulier, avec une légère aggravation des symptômes défavorables. Après un examen attentif, le docteur prépara une potion et la fit avaler à la petite. Ensuite, prenant une chemise et des draps dans le paquet apporté, il la changea, aidé maladroitement par la mère qui geignait, ce faisant.

— Quel malheur qu'un si beau corps de fille aille pourrir sous terre! — disait-elle.

— Mais il n'est pas près d'y aller, j'en réponds! — fit Daniel irrité, en s'apercevant que la malade avait saisi quelque chose de cette phrase imprudente. — Tenez, regardez plutôt comment il faut s'y prendre pour la changer!...

Sorti de la chambre, Daniel chapitra la Cadette sur sa bêtise, et puis lui recommanda de faire bouillir le linge souillé dans du « lessif » et de le laver à l'eau courante.

— Vous me reverrez bientôt! — ajouta-t-il en partant.

Pendant toute une semaine il accourut ainsi, deux ou trois fois le jour, épier, inquiet, la marche de la maladie. Parfois il quittait le lit de la petite pour aller quérir quelque remède dont il espérait un bon effet, et revenait en hâte le lui administrer.

Le huitième jour, il constata l'apparition, sur la partie inférieure de la poitrine, de menues taches roses saillantes. Puis ce fut des vésicules grosses comme des grains de mil, pleines d'un liquide aqueux et transparent. Simultanément, la petite malade était dans une prostration profonde, et sa langue et ses lèvres se couvraient d'un enduit fuligineux que le docteur enlevait délicatement avec un linge fin. Quotidiennement se produisaient de nouveaux symptômes redoutables, en même temps que s'aggravaient les anciens. De toute cette seconde période, Daniel ne quitta guère le moulin, surveillant avec une anxiété sincère l'évolution de la maladie dont la violence allait toujours croissant. La pauvre Sylvia délirait sans cesse; ses membres se raidissaient avec de brusques soubresauts; des convulsions tordaient tout son corps, et les pulsations de l'artère, comptées à la vieille montre d'argent de Daniel, étaient plus de cent à la minute.

Le jeune docteur avait épuisé tous les moyens conseillés par la science officielle et ne savait plus que faire. Il commençait à désespérer de cette guérison qu'il avait prise à cœur jusqu'à en oublier tout ce qui lui était personnel. L'inefficacité des remèdes prescrits en tel cas par les sommités médicales lui en faisait chercher d'autres. Quelquefois, dans le pré du moulin, adossé à un peuplier, il regardait à ses pieds couler l'eau claire, et méditait. Cette fièvre d'une extrême

intensité, cette chaleur âcre qui brûlaient le corps de l'enfant, ne pouvaient-elles être amorties par des bains froids? Il lui semblait que cette médication était indiquée. Mais, outre la dérogation à l'enseignement des maîtres, le sentiment de la responsabilité qu'il lui fallait assumer, l'effrayait fort. Le jour, il y pensait; la nuit, il en rêvait. La question se posait dans son esprit comme un cas de conscience. Avait-il le droit d'essayer de ce moyen à défaut des autres, impuissants? Pouvait-il légitimement faire cette expérience sur la fillette?... « Oui! — se répondait-il tout d'abord, — oui, puisque c'est dans son intérêt même!... » Mais presque aussitôt se dressaient devant lui les objections. Avait-il la certitude absolue que la maladie, abandonnée à son cours naturel, aurait une issue fatale? D'autre part, était-il sûr que l'application de cette méthode curative n'achèverait pas la petite patiente?... Ces terribles interrogations que se répétait le jeune médecin le faisaient soupirer, presque gémir. A maintes reprises dans une matinée, dans une après-midi, Daniel examinait Sylvia, espérant tirer de son examen quelque motif de décision.

— Tu te rendras malade, toi aussi! — lui dit la Grande, une fois qu'il était venu dîner à la hâte.

A cela Daniel, absorbé dans ses réflexions, ne répondit rien, et, se levant, il repartit pour Chantors.

Le douzième jour, tous les phénomènes morbides s'exacerbèrent avec une véhémence qui alarma Daniel et lui fit sentir la nécessité de se résoudre. Deux partis s'offraient à lui : ou laisser la maladie marcher très probablement vers une terminaison mortelle, en continuant des remèdes inutiles, ou tenter un dernier moyen de salut qu'il supposait efficace... Il demeura, une minute, immobile, les yeux fixes, résumant au plus vite en lui-même tout ce qu'il s'était déjà dit pour ou contre; puis il conclut mentalement : « Le médecin qui le premier saigna un malade faisait une expérience... »

Et, ouvrant la porte par laquelle on communiquait avec le moulin, il avisa un cuveau à lessiver placé dans un coin et le roula dans la chambre :

— Il faut le garnir d'eau, — dit-il à la Cadette. — Allons! réveillez-vous! — ajouta-t-il, en voyant que, selon son habitude, elle tardait à se mettre en mouvement.

Le cuveau plein aux deux tiers, la bonne femme se lamentait en ôtant la chemise de sa fille : « Jamais elle n'aurait la force de soulever cette drole... non, jamais! » disait-elle, en la lâchant sur le lit après un essai peu énergique. Voyant cela, Daniel, impatienté, saisit dans ses bras ce pauvre corps torturé par le mal et le déposa dans le bain.

Ce ne fut pas sans émoi qu'il attendit le résultat de l'immersion. Mais, comme aucun trouble ne se manifestait, il prit confiance et maintint dans l'eau la petite malade qui n'était plus capable de porter sa tête. Pendant ce temps, la Cadette, sur son ordre, changeait les draps et refaisait le lit...

Ainsi, chaque jour, quatre ou cinq fois, il réitérait ces bains, sans que l'état de la pauvre fille parût s'améliorer notablement; la fièvre pourtant diminuait un peu.

Mais, le quinzième jour, les symptômes alarmants cédèrent : le pouls apaisé, plus de convulsions ni de délire, une prostration moins profonde; les membres peu à peu recouvraient leur souplesse, et la malade enfin eut quelques heures de bon sommeil...

Daniel fut très heureux de cette cure. Le succès de son expérience en elle-même, la satisfaction d'avoir trouvé un nouveau moyen de combattre et de vaincre la terrible affection, et, par-dessus tout, la joie infinie d'avoir sauvé une existence, — tout cela le remplissait d'une félicité merveilleuse et naturelle, d'une fierté recueillie, qui se trahissaient par un léger sourire quand sa pensée s'arrêtait sur cette guérison dont il avait presque désespéré. Il en oubliait ses rêves d'amour et le chagrin de sa rupture avec Minna. Ces choses personnelles s'évanouissaient devant le sentiment de son devoir humain qui pénétrait tout son être et lui élevait le cœur.

Cependant, quelque foi qu'il eût dans la guérison de Sylvia, le docteur n'oubliait pas que trop souvent une complication brusque emporte un malade en pleine convalescence, et il continuait ses visites au moulin. Son principal souci était d'empêcher une suralimentation dangereuse, et, comme il ne se fiait guère à la Cadette, il n'avait pas manqué de faire comprendre à sa fille la nécessité de se modérer en cela.

— Tu ne prendras que ce que je te permettrai.

— Je ferai tout ce que tu me diras, maître, — répondait la petite en le regardant, reconnaissante.

Tous les jours, Jannie, chargé d'un panier et réjoui de la commission, apportait à Chantors des œufs, du bouillon, du lait, des aliments légers, car l'incurie de la mère à tous égards rendait ces envois nécessaires. Grâce à toutes ces précautions, la convalescence fut normale, et Sylvia put enfin se lever. Elle était bien faible encore, et passait ses journées dans un vieux fauteuil envoyé du Désert.

Alors, libre de ce côté, Daniel put retourner à ses projets philanthropiques. Son premier soin après la guérison de Sylvia fut de faire un arrangement avec Fréjou. En présence du curé de La Jemaye, le rusé compère s'engagea à dessécher son étang et à le mettre en prairie, moyennant une indemnité de trente francs payée par le docteur. En outre, celui-ci devait traiter gratuitement des fièvres Fréjou et sa famille, et même fournir les remèdes.

Ces conditions exorbitantes indignaient le brave Daniel qui avait un vif sentiment de la justice et de l'équité; mais il les accepta néanmoins.

— Il faut que j'aie bien besoin de faire une démonstration qui leur crève les yeux, à tous! — dit-il au curé en se retirant.

Cette affaire conclue, le docteur se remit à courir le pays, et notamment à visiter, chaque dimanche, une des communes de la région. A la sortie de la messe, il voyait les gens, leur parlait en particulier, les prêchait longuement rassemblés en groupe, et répondait avec patience à leurs objections vingt fois ressassées, suivant l'usage des paysans. Il ne prétendait pas convaincre brusquement une population ignorante et instinctivement méfiante à l'endroit des nouveautés non prouvées par des faits; mais il espérait déterminer peu à peu un mouvement d'opinion favorable à son système. Il comptait fermement, d'ailleurs, que l'exemple de La Jemaye aiderait bientôt à ce mouvement.

En ces tournées de propagande, le docteur traitait aussi les malades, du moins autant qu'il le pouvait. Dans sa générosité native, il aurait soigné de grand cœur tous les fiévreux de la Double; mais, à part quelques rares propriétaires aisés, il était

obligé de fournir aux gens de bonne volonté le quinquina, qui alors coûtait cher, et il n'était pas riche.

Une autre maladie avait encore sollicité son attention : la variole. En ayant observé beaucoup de cas mortels, il s'efforçait de propager la pratique de la vaccination, à peu près inconnue dans le pays. Mais que de peines pour persuader à des paysannes arriérées de laisser faire à leurs enfants une petite piqûre préservatrice!... C'était comme pour la destruction des étangs : presque personne ne se rendait à ses raisons.

Malgré toutes les difficultés qu'il rencontrait, Daniel ne se décourageait pas et continuait avec une persévérante ardeur son apostolat médical. Toujours par voies et par chemins, il n'était pas mal vu, car ses bonnes intentions et ses bonnes œuvres étaient assez apparentes; mais toutes ses innovations projetées excitaient l'humeur soupçonneuse des paysans et les critiques des bourgeois. Et puis, le vieux préjugé religieux contre ceux du Désert, un peu affaibli pendant la Révolution, subsistait toujours. Aussi les gens, lorsqu'il passait chevauchant la Jasse, étaient prompts à dire entre eux :

— Voilà le parpaillot!

Lui sentait bien cela, mais ne s'inquiétait pas de ces dispositions. Il pensait conquérir les sympathies par son dévouement à la cause des déshérités; non pour en bénéficier personnellement, mais pour les faire servir à ses desseins. Il ne voulait gagner l'estime et la confiance de tous que pour consacrer son influence au bien du pays.

Daniel ne s'étonnait donc pas ni ne se peinait que les manifestations de reconnaissance pour ses soins fussent rares, ou, pour mieux dire, nulles. « L'éducation morale de ces pauvres gens n'a pas été forte! » se disait-il avec indulgence.

Un jour, cependant, il eut une surprise agréable. Comme il se mettaït à table pour dîner, — après s'être lavé les mains à l'évier selon la coutume périgordine, — devant la porte de la cuisine ouverte s'arrêta la Sylvia, montée sur l'ânesse du moulin, non plus à califourchon comme auparavant, mais décemment assise sur la bastine.

— Ah! voici la ressuscitée! — fit la Grande, tandis que Jannic devenait tout pâle.

Sylvia, sans répondre, s'avança vers Daniel siégeant au bout de la table, et, s'agenouillant, lui saisit les mains.

— Que fais-tu, petite! — se récria-t-il.

— Oh! — répondit-elle en relevant la tête, pendant que deux grosses larmes roulaient dans ses yeux noirs, — oh! maître! laisse-moi baiser les mains qui m'ont tirée de la fosse!

Il y eut un moment de silence, puis le docteur, attendri, dit à la fillette :

— Tiens, ma mignonne, mets-toi là près de moi : tu vas dîner avec nous...

Elle ne mangea guère, la petite Sylvia. Son pauvre cœur gonflé avait besoin de s'épancher, et elle n'osait le soulager devant tous. Et Sicarie la questionnait :

— Tu as eu peur de mourir, dis?

— Oui bien, lorsque j'avais ma tête.

— C'est-il que tu avais peur du Diable?

— Non point! — répliqua la petite, dédaigneusement; — mais je voyais que ça ferait du chagrin au maître!

Mériol et Jannic s'en étant allés au travail, la Grande reprit :

— Ah! tu peux dire que tu as été bien soignée!... comme jamais marquise ne le fut!

— Aussi suis-je toute au maître, à cette heure et à toujours!... Tu m'es plus que père, — continua-t-elle en s'adressant à Daniel. — Le mien me fit pour son plaisir, sans songer à moi... Toi... tu m'as redonné la vie avec de grandes peines, et tu le faisais pour moi seule... C'est pourquoi, vois-tu, je t'appartiens corps et âme...

— Oui! oui! — faisait le docteur, embarrassé, en tapotant sur la table la main de Sylvia.

— Hé! — dit la Grande, étonnée d'entendre parler ainsi, même naïvement, la petite. — Quel âge as-tu, Sylvia?

— J'aurai seize ans à Notre-Dame de septembre.

— Ah!

XV

« Il y a promesse de mariage entre monsieur Tancrède-Roland-Guyon, vicomte de Bretont, de la paroisse de Ribérac,

et demoiselle Caroline-Minna de Légé, du château de Légé, présente paroisse... »

Cette annonce faite au prône, le dimanche de la Visitation, par le curé de La Jemaye, fut commentée par les bonnes gens à l'issue de la messe. Dans les groupes on estimait que le futur « faisait une bonne affaire ». Un des métayers du château résuma l'opinion générale en disant :

— Il n'est pas bien malheureux, ce monsieur!... La maison est bonne et la demoiselle est jolie!

Jannic, qui assistait à la publication des bans, apporta la nouvelle au Désert. Seulement, il ne se rappelait pas bien le nom du futur : — il y en avait tant!...

— Voyons, — lui dit le maître — est-ce monsieur de Marcily?

— Ça n'est pas un nom comme ça.

— Ou monsieur de Bretout?

— Oui, c'est bien ce nom-là... mais il y en a d'autres!

— Celui-là suffit, — dit le docteur, en montant à cheval pour aller voir un malade à Saint-Michel.

En route, il se tâtait au sujet de ce mariage. Tout d'abord il constata qu'il l'avait appris sans trouble. Ensuite, après réflexion, ayant bien considéré la chose sous tous les aspects, il se dit qu'à l'heure présente encore il referait ce qu'il avait fait naguère. Tout au plus un petit reste de passion charnelle lui faisait-il regretter un peu de voir cette jolie cousine passer dans les bras d'un autre. Mais ce peu de jalousie physique n'avait aucune amertume, et Daniel se sentait fort capable d'assister souriant à la cérémonie nuptiale.

Satisfait de son examen mental, le docteur avançait d'une allure tranquille, et bénévolement émouchait la Jasse avec une branche de chêne feuillue, quand tout à coup, à un détour du chemin, il vit venir vers lui Minna, sur sa jument, escortée d'un cavalier qui montait un vieux cheval anglais. Ce cavalier était un ci-devant jeune homme de trente à trente-deux ans, grand, osseux, à la figure camuse, rousseau, avec de larges oreilles aplaties comme des poires tapées.

A quatre pas, le docteur salua :

— Bonjour, ma cousine.

— Bonjour, Daniel, — fit-elle avec un sourire.

Et ils se croisèrent.

Si la jeune fille avait été seule, peut-être Daniel aurait-il encore été quelque peu maltraité de paroles ; mais elle ne résista pas au plaisir de taquiner son futur, qui l'accompagnait aux vêpres de La Jemaye.

— Je ne vous connaissais pas ce cousin, — remarqua l'autre, la figure renfrognée.

— Comment ! je ne vous ai jamais parlé de mon cher et amé cousin le docteur Charbonnière, qui me sauva la vie lorsque je fus mordue par une vipère ? — fit-elle malicieusement.

« Ce quidam doit être le vicomte de Bretout, — se disait Daniel, de son côté, en poursuivant. — Eh bien, vicomté à part, il est comme moi : il n'est pas beau !... »

A Saint-Michel, Daniel trouva sur la place M. de Fersac jouant aux quilles avec le curé.

— Voilà les plaisirs innocents du dimanche, docteur ! — dit le gentilhomme.

Puis, après les poignées de mains échangées, il fut question du malade varioleux que Daniel venait visiter. Incidemment, le médecin déplora l'inepte obstination des gens qui refusaient de se laisser vacciner, et garder ainsi d'une maladie dangereuse.

— Pour cela, vous avez cent fois, mille fois raison, — dit M. de Fersac : — ce sont des imbéciles !... Mais il y a un moyen de remédier à leur sottise. Je vais prendre un arrêté pour obliger tous ceux de ma commune à se faire vacciner. Si vous êtes libre dimanche, ils seront là : vous pourrez piquer les bras tout à votre aise !

— Je le veux bien ! — répondit le docteur, enchanté d'opérer sur toute la population d'une commune.

Le dimanche suivant, tous les habitants du bourg et des villages voisins étaient convoqués ; à la sortie de la messe, M. de Fersac monta sur le piédestal de la croix de la place et harangua brièvement ses administrés.

— Or çà, bonnes gens de Saint-Michel, aucun de vous n'ignore que la picote tue dans la paroisse, bon an, mal an, cinq ou six personnes. Cette semaine encore, elle a fait mettre

dans le trou un homme du bourg qui laisse quatre petits drôles. Partant, c'est en permanence, sur nos têtes, la mort pour quelques-uns, vous, moi, nous ne savons... Qui donc de vous autres ne voudrait être exempt de cette male chance? Je le demande à tous ceux et celles qui, ont de la famille! Je le demande surtout aux filles, qui, outre le risque de mort, courent celui d'être défigurées et de ne plus trouver de galants... Eh bien, il y a un moyen de se préserver de cette sale maladie. Ce moyen ne vous coûtera rien et ne vous fera non plus de mal qu'une piqûre de mouche. Cela étant, comme je ne veux plus de picoteux dans ma commune, vous allez tous venir au château, fors les grêlés, qui ne risquent plus rien, et nous allons tous nous faire vacciner, en commençant, comme de juste, par le clergé et la noblesse et en finissant par le tiers état... Allons, curé! passe devant; moi, je me mets en serre-file afin que nul ne se dérobe!... Suivez! suivez, vous autres!

Lorsque, tard dans l'après-midi, le docteur eut vacciné environ cent cinquante personnes, M. de Fersac émit cette observation :

— Avec quarante ou cinquante grêlés qu'il y a dans la commune, ça ne fait pas mon compte; il y en a une trentaine à dire! Mais nous les attraperons... Ce sera pour dimanche prochain, n'est-ce pas, docteur?

— Certainement : il ne faut pas en laisser échapper un seul!...

Le soir, à souper, le châtelain-maire, enchanté de sa réussite, fut très gai. Quant au docteur, il était ravi de démontrer par les faits la vertu de la vaccination.

— Voyez-vous, — disait-il, — quand ceux des autres communes de la Double verront qu'il n'y a plus de varioleux à Saint-Michel, ils se décideront à se faire vacciner.

— N'y comptez pas trop, monsieur Charbonnière! — s'écria le curé. — Ne fût-ce que par négligence, beaucoup s'abstiendront. Il faut contraindre les paysans, pour leur faire du bien.

— C'est la vérité même que tu dis là, Médéric! — remarqua M. de Fersac.

Le souper fini, le curé s'excusa et quitta la table.

— Il est gentil, votre curé, — dit le docteur, après que celui-ci eut disparu.

— N'est-ce pas? C'est un franc et honnête garçon, droit et généreux... C'est dommage qu'il soit prêtre et obligé de porter toute sa vie un masque sur la figure!... Il est vrai qu'il l'ôte quelquefois... Sans lui je m'ennuierais souvent, dans ce trou. Il me tient compagnie à table et à la chasse ; nos goûts se ressemblent fort et nos manières...

— Si je ne craignais d'être indiscret, j'ajouterais : « Et vos personnes physiques ».

— Ajoutez, ajoutez, docteur!... Il y a, voyez-vous, de bonnes raisons pour cela, — reprit M. de Fersac après une pause. — Mon père eut jadis, voici quelque trente ans, une légère distraction avec une jolie fille d'un de nos métayers, d'où naquit un petit garçon. Ma mère, qui était une bonne et sainte femme, fit élever cet enfant du péché, à ses frais, et, plus tard, dans une pensée d'expiation, elle en fit un prêtre. En sorte que le pauvre Médéric, sans nulle vocation religieuse, paie pour une faute qu'il n'a point commise... C'est la justice d'ici-bas... et celle d'en haut!... Moi, j'ai tâché d'être plus équitable avec mon frère bâtard : je lui ai donné en toute propriété un domaine venant de l'héritage paternel, et, au surplus, il est chez moi comme chez lui. C'est une si bonne nature qu'il n'en abuse point et me porte respect en tout, comme à l'aîné, au chef de la maison de Fersac... Encore un verre de ce vieux bergerac! A votre santé, docteur!

— A la vôtre, monsieur!... Mais, pardonnez-moi, je me figure que vous ne vous êtes pas sans peine accoutumé à la vie retirée que vous menez, après les aventures de votre jeunesse.

— Non, cela n'a pas été trop dur! Je me considère comme un corsaire en retraite. Mon existence est d'ailleurs très supportable : je suis le maître absolu dans ma commune, j'ai de bons chiens, une excellente jument, deux belles filles à mon service, et un bon frère que j'affectionne... Tout cela serait parfait, mais dans cette félicité il y a un ver rongeur...

Et, comme Daniel le regardait avec étonnement, le comte ajouta :

— Oui, votre cousin de Légé... Mais ne parlons pas de lui : cela gâterait cet honorable vin !

La bouteille achevée, Daniel se leva pour partir.

— Il est tard, — lui dit M. de Fersac, — voulez-vous mes pistolets?

— Merci... Il n'y a pas de danger, je suppose!...

— Hé!... Mais les médecins ont les quatre pieds blancs!...

Après la chaleur brûlante du jour, c'était un plaisir que de voyager à la fraîcheur d'une aimable nuit d'été. La Jasse, bien avoinée, s'en allait joyeusement vers son écurie en pressant le pas. Une lumière incertaine, tombant des étoiles, éclairait faiblement les chemins et les sentiers à travers les landes et les bois. Dans la demi-obscurité, le jeune homme, docile aux mouvements de sa monture, rêvait à ses entreprises, et, l'estomac réchauffé par un vin généreux, voyait tout en beau. Tandis qu'il cheminait paisiblement, des bruits nocturnes montaient de l'ombre. Glapissements de renards en chasse, cris aigus de hérissons sortis de leur tanière, ululements de chats-huants dans les futaies, hurlements de loups sur les carrefours des chemins, miaulements rauques de chats sauvages, grognements sourds et froissements de branches dans les halliers, frouements imprécis, gémissements étouffés... Tous ces bruits, tous ces langages de bêtes, se mêlaient parfois en rumeurs confuses qui semblaient la voix de la forêt au loin réveillée.

Daniel, tout entier à ses méditations, ne prenait point garde à cette symphonie sauvage dont les exécutants lui étaient connus, lorsque soudain la Jasse s'arrêta court, chauvit des oreilles et souffla bruyamment. Lors, relevant la tête, le docteur aperçut à quelques pas devant lui, à la croisée de deux chemins, un homme sorti du taillis qui, l'ajustant avec un fusil, lui cria rudement :

— La bourse ou la vie!

On n'y voyait guère, et, d'ailleurs, l'homme était masqué d'une peau de bête ; mais le docteur le reconnut à la voix.

— C'est comme cela que tu me remercies de t'avoir soigné tout l'hiver passé, dis, Gavailles?... Allons, mon ami, haut le bois!

— Ah! c'est vous, monsieur Daniel!... excusez...

— Tu te devrais contenter de braconner les lièvres et les chevreuils, sans attaquer les gens, — fit le docteur, lorsqu'il fut à la cafourche.

— Vous avez bien raison! — fit l'autre en se démasquant, — mais si vous saviez!... La femme est au lit, en couches, avec les fièvres!... Moi, je viens de faire un mois de prison pour coupe de bois. Pendant ce temps-là, les cinq droles ont vécu de miquet, et encore pas à leur faim. A présent, nous n'avons même plus de millet pour en faire!... Par-dessus le marché, le maître de la cabane où nous gîtons nous veut jeter dehors, faute de paiement!... Pour nous finir d'écraser, il n'y a guère de lièvres, cette année-ci!... Comme on dit, la faim fait sortir le loup du bois...

Daniel écoutait, pensif, cette plainte amère.

— Viens chez moi demain, — dit-il au braconnier, après un silence; — je te donnerai du grain pour moudre, et puis j'irai voir ta femme.

Et il voulut continuer son chemin.

— Ne passez pas là, monsieur Daniel! — fit l'homme vivement, — le chemin est mauvais.

— Mais j'y ai passé tantôt!

— Ça ne fait rien... écoutez-moi... passez par le Chêne Mort!... Ça vous allonge un peu, mais ça vaut mieux.

« Il y en a quelque autre embusqué par là », se dit le docteur, en prenant du côté indiqué.

Le lendemain, à son lever, Daniel trouva un billet de M. de Légé qui le conviait aux noces de Minna.

« Qu'irais-je faire là, — se dit-il, — parmi les nobles parents des Bretout et les amis des Légé? Le cousin n'a point osé m'ignorer en cette occasion, mais il ne désire pas plus me voir à cette noce, j'imagine, que je ne désire y aller! »

Et il s'excusa par lettre, alléguant le défaut de costume de cérémonie, — ce qui n'était pas un mensonge...

Ce mariage fut le dernier fait à La Jemaye par le brave curé : peu après, il eut la satisfaction d'être transféré à la cure de Vauxains, qu'il ambitionnait depuis longtemps, ses propriétés se trouvant tout près du bourg. Il fut remplacé à La Jemaye par M. l'abbé de Bretout, le vicaire de Ribérac. C'était certainement pour celui-ci une situation très inférieure à son mérite, mais il l'acceptait d'autant plus volontiers qu'il

l'avait sollicitée « pour ne pas quitter son cher neveu et sa chère nièce », disait-il.

Daniel fit la connaissance du nouveau curé le jour où il fut à Légé porter à son cousin les intérêts de sa dette. En attendant le retour de M. de Légé, qui était allé dans une de ses métairies, l'abbé de Bretout, à l'aise comme chez lui, tint compagnie au docteur, les jeunes époux n'étant pas revenus de voyage. Le ci-devant vicaire de Ribérac était un homme grand et maigre comme son neveu, mais beaucoup mieux de sa personne; et, surtout, l'oncle était un homme intelligent, tandis que le neveu était un sot. Très habilement, l'abbé, après les premières politesses, vanta au visiteur ses projets d'assainissement et le loua fort de s'être proposé une œuvre aussi éminemment profitable au bien public. Il parlait simplement, avec une irréprochable courtoisie et une bonhomie qui s'étonnait de maintes choses toutes naturelles, comme aurait pu faire celle d'un novice enfermé dans la Chartreuse de Vauclaire. Il souriait bénignement et ouvrait de grands yeux limpides autant que ceux d'un tout jeune enfant, et qui semblaient se livrer. Mais on ne voyait rien dans cette eau pure.

En retournant au Désert, — après avoir versé à son créancier les intérêts « légitimement dus ». comme disait toujours M. de Légé. — Daniel songeait au nouveau curé de La Jemaye. Éclairé à la lumière des faits, ce personnage, avec ses airs de franchise et d'ingénuité lui inspirait de la méfiance.

« Hum! hum! — se disait-il, — l'homme qui a su s'introduire dans la maison de Légé, se donner du crédit près du père, prendre une autorité absolue sur la fille, qui a manœuvré assez adroitement pour écarter les prétendants et l'emporter, avec un neveu sans fortune, sans figure et sans esprit, sur des jeunes gens à la mode comme le comte de Marcily, sûrement cet homme-là n'est pas un imbécile ni un naïf. S'il s'exile dans une petite paroisse de la Double, lui qui paraît ambitieux, il a des raisons pour cela! »

Et Daniel formait des hypothèses...

Rentré chez lui bientôt, il fut distrait de ses imaginations lorsqu'il serra la quittance du cousin dans son tiroir à peu près vide d'argent. Tout au plus y demeurait-il quelques écus, à peine suffisants pour payer le collecteur!... Cependant il

aurait bien voulu se munir de quinquina : car, à la suite des chaleurs estivales qui avaient desséché les marécages et les queues des étangs, la fièvre sévissait cruellement... Et puis le docteur songeait à son mémoire : il lui aurait fallu deux ou trois cents francs pour le faire imprimer...

Après avoir longuement supputé ses ressources futures, Daniel acquit la conviction que, l'année venant, il lui serait tout juste possible de payer les intérêts au cousin de Légé. Encore fallait-il, pour cela, que les vignes ne fussent pas gelées par les « chevaliers » ; que le blé réussît bien ; que les cochons, les moutons et les veaux de lait se vendissent cher : — bref, tout un concours de circonstances favorables qu'il n'était pas raisonnable d'espérer. — Quant au « produit de sa lancette », comme il disait, le docteur ne le mettait pas en ligne de compte, pour la bonne raison qu'il était nul.

Dans ces conditions, la nécessité de renoncer à l'édition de son mémoire lui apparaissait clairement, et cela le contrariait au plus haut point.

Dans le fond du tiroir, cet ouvrage était là, sous la forme d'un cahier cousu de gros fil retors. Daniel se remit à le relire. Le travail primitif avait été fort amélioré par des additions de faits omis, par des vues nouvelles, des raisonnements plus pressants, des démonstrations plus nettes. Après avoir achevé sa lecture, le docteur sentit s'accroître ses regrets. Certain de n'être abusé par aucune vanité d'auteur, il se disait pourtant que nul n'aurait pu lire son travail sans croire fermement, comme il y croyait lui-même, à l'efficacité des moyens qu'il préconisait.

Après y avoir mûrement réfléchi, obligé de renoncer à une impression trop dispendieuse pour lui, Daniel voulut au moins saisir de ses projets l'administration préfectorale, à défaut du public. S'il pouvait l'intéresser au sort de la malheureuse Double, l'opinion moutonnière suivrait. Stimulé par des espérances largement optimistes, qui témoignaient une absolue ignorance de l'esprit administratif, le docteur commença incontinent une copie de son mémoire ainsi intitulé :

DE L'ASSAINISSEMENT ET DE LA RÉGÉNÉRATION DU PAYS DE DOUBLE

PAR LE DOCTEUR DANIEL CHARBONNIÈRE

Il inscrivit cette épigraphe :

Homo sum et nihil humani
a me alienum puto.

Le travail était divisé en trois parties, — précédées d'une courte introduction, — où, après avoir établi par diverses marques l'ancienne prospérité de la Double, l'auteur déclarait que les nombreux étangs créés sans intention mauvaise par les Chartreux de Vauclaire avaient fait le malheur du pays.

Dans la première partie, le docteur traçait en lignes énergiques le lamentable tableau de la Double, observée sous le rapport de la population. Toute cette contrée, peuplée d'environ seize mille habitants, il la dépeignait ravagée par la fièvre paludéenne qui prenait l'enfant au berceau et l'accompagnait adulte, en sa misérable existence, jusqu'à une mort prématurée, fin de ses douleurs. Il dénonçait, en montrant le riche à peu près exempt du fléau, ce sinistre enchaînement : la fièvre engendrant la misère, et la misère aidant la fièvre dans son œuvre de mort. Il prouvait par des chiffres l'effrayante mortalité due à cette perpétuelle collaboration. Alors que dans le département de la Dordogne les décès annuels étaient de vingt-quatre pour mille habitants, dans certaines communes de cette malheureuse Double ils atteignaient au chiffre de trente-huit pour mille, et dans celle d'Échourgnac allaient à *quarante-six*! Il faisait voir que, dans cette contrée maudite, les décès excédaient de beaucoup les naissances, et que la moyenne de cinquante-quatre habitants par kilomètre carré dans le département descendait à *quatorze* dans les communes d'Échourgnac et de La Jemaye!

La seconde partie du mémoire expliquait l'insalubrité du pays : mince couche arable reposant sur un lit épais d'argile imperméable qui tenait l'eau comme un pichet. De cette constitution géologique résultait la stagnation des eaux pluviales, gardées partout dans les combes et les plis de terrain, par trois cents étangs, petits ou grands, et des marécages sans nombre, où les matières organiques en pourriture, à découvert quand venait la sécheresse, répandaient sur le pays des germes d'infection. Parmi les plantes les plus insalubres à cet égard, le mémoire signalait une algue qui semble toucher au règne animal, la conferve bulbeuse, d'où se détache une infinité de

spores : celles-ci se meuvent rapidement, à la manière des infusoires, et leur décomposition, pareille à celle des animaux, multiplie le germe de la fièvre, qu'inoculent à l'homme les moustiques nés dans ces marécages empestés.

La troisième partie du mémoire exposait les moyens d'assainissement qui seuls régénéreraient la Double :

1° Suppression et mise en prairies des étangs, ou de presque tous, avec le principe admis d'une entente amiable comportant une indemnité aux propriétaires, ou bien, à défaut d'entente, application de la loi du 11 septembre 1792.

2°. Création d'un réseau de routes qui rayonneraient d'Échourgnac, point central de la Double, vers les villettes et les bourgs du périmètre extérieur, en desservant les localités intermédiaires, réseau complété par d'autres voies qui rattacheraient circulairement ces mêmes localités entre elles.

3° Exécution d'un système de drainage à ciel ouvert pour le desséchement et le reboisement des marais et des nauves, — système consistant à relier par des saignées tous les marécages à ces milliers de ruisseaux, ruisselets et fossés qui portent leurs eaux, directement ou indirectement, aux deux grandes rivières longeant la Double.

4° Construction de fours à chaux communaux pour l'amendement du sol.

5° Plantation de vignes, afin de remplacer par du vin l'eau malsaine dont s'abreuvent les malheureux paysans, — et, à cet effet, primes données aux planteurs.

6° Etablissement d'écoles dans toutes les communes.

7° Érection en canton, avec Échourgnac pour chef-lieu, des dix ou douze communes centrales de la Double ayant des intérêts solidaires, et association agricole de ces communes.

Lorsqu'il eut achevé sa copie, le docteur en fit un paquet à l'adresse de M. Pépin de Bellisle, préfet de la Dordogne, et, l'ayant mis au bureau de poste de Mussidan, attendit, plein de confiance.

XVI

Après un automne pluvieux et un rude hiver, le printemps était venu, maussade, avec des giboulées et des gelées mati-

nales. Un dimanche d'avril, Jannic, au lieu d'aller entendre dévotement la messe à son habitude, se rendit à la cahute de Gondet, le « médecin des fièvres ». Ce n'est point qu'il fût malade de corps, mais il était amoureux, et venait demander au vieillard, expert en sortilèges, un philtre capable de lui concilier celle qu'il aimait. Sur le seuil, le jeune pâtre, qui avait essuyé un grain, secoua ses épaules et fit tomber à terre quelques grêlons attachés à l'étoffe poilue de son « sans-culotte », — autrement sa veste.

— Salut à vous, Gondet! — fit-il.

— Bonjour à toi, petit!

Le médecin des fièvres était assis sur un tronc d'arbre, dans un coin de l'âtre, où fumaient des branchettes de fagots.

— Sieds-toi, — dit-il à Jannic en lui montrant une « cosse » pareille dans l'autre coin.

Le garçon ne fit pas de manières pour s'asseoir, mais, poliment, attendit une interrogation de Gondet.

— Hé donc, — reprit celui-ci, — tu as quelque chose qui t'enrage, je le vois bien!

— Oui... J'aime une drole, la Sylvia, qui ne me peut souffrir, et je voudrais un charme pour me faire aimer...

— Ça n'est pas une petite affaire! — dit le vieux après un moment, — et puis ça coûte cher, mon pauvre ami!

— J'ai là une pièce de quinze sols...

— Baille, que je la voie?... Elle est bonne, — ajouta le bonhomme en la fourrant dans son gousset. — Pour faire ce sortilège, — reprit-il, — besoin est d'une racine que nous allons chercher.

Ils sortirent.

Après avoir longtemps cherché, Gondet s'arrêta le long d'un taillis, et dit à Jannic en lui désignant une plante :

— Avec ton couteau fais un rond autour de ce martagon-ci, en ayant soin de ne point le gâter, puis arrache-le doucement.

Jannic ayant mis au jour la racine de martagon aux deux bulbes jumeaux, ils revinrent chez le sorcier, qui la prit et prononça dessus cette invocation :

— O martagon qui fais courir les filles après les garçons, fais que la meunière aime le berger, que la Sylvia aime Jannic!... Ainsi soit-il!

Ensuite de cela, il dit au garçon :

— Partage cette racine en deux, mets-en la moitié dans ta paillasse, et l'autre dans celle de la fille; mais qu'elle ne le sache!

Jannic, rempli d'espoir, s'en fut, disant :

— Je vais l'y mettre, coup sec : j'ai vu la drole passer avec sa mère, toutes deux allant à la messe; il n'y a personne, à cette heure, au moulin...

Dès son entrée au Désert, la Sylvia, toute drolette alors, occupait le jeune garçon. Mais depuis qu'elle était devenue une belle fille, grande, bien faite, aux lèvres rouges, aux splendides yeux noirs, son amour avait cru avec elle et le travaillait si fort qu'il en était quasiment imbécile. Tout le long du jour, gardant ses brebis, il ne pensait qu'à Sylvia, et, la nuit, la voyait en rêve. Lorsque Mériol ou la Sicarie lui commandait quelque chose, des fois il restait là, planté, badant, comme étourdi, n'ayant rien ouï, de manière qu'il fallait lui répéter l'ordre. Et Sicarie de s'écrier :

— Par ma foi! on dirait que ce drole est amoureux!... Mais il n'a encore qu'un duvet d'oison à ses joues!

Oui, cela était pourtant. Malgré sa jeunesse, le pauvre Jannic était amoureux à en perdre ses idées. Malheureusement, Sylvia ne l'aimait point. Même, comme le garçon l'avait dit à Gondet en son langage sincère, elle avait pour lui une sorte d'aversion.

— Passe ton chemin, berger! — lui disait-elle avec un sévère coup d'œil, lorsque d'aventure il voulait lui parler.

C'est qu'elle aussi avait un amour au cœur, amour exclusif et profond. Depuis sa maladie, elle se considérait comme la chose de celui qui l'avait sauvée : elle ne souffrait pas qu'un autre homme eût pour elle des attentions. Les regards amoureux de Jannic lui semblaient voler celui qu'elle se complaisait toujours à nommer son maître, comme pour constater qu'elle lui appartenait. Dès le temps où, petite fillette, elle venait au Désert à califourchon sur l'ânesse du moulin, elle admirait naïvement Daniel. Sa haute taille, ses larges épaules, son épaisse chevelure, son regard scrutateur et doux, l'expression énergique de ses traits, tempérée par un sourire d'une admirable bonté, tout cela lui imposait et lui semblait d'un

être supérieur aux autres hommes. Maintenant qu'elle était fille nubile et comprenait les choses de l'amour, ses sentiments avaient changé de caractère : elle aimait Daniel avec toute la ferveur de son âme reconnaissante, avec toute l'ardeur de ses jeunes sens. Quelquefois, la nuit, en songeant que pendant sa fièvre typhoïde il l'avait ainsi tenue entre ses bras, pour la mettre dans le bain sauveur, elle frissonnait, fermait les yeux, et rêvait de coller ses lèvres brûlantes sur les mains qui l'avaient « tirée de la fosse », comme elle disait.

Daniel, lui, avait été d'abord un peu embarrassé d'effusions qui lui semblaient des témoignages de gratitude excessifs à la fois et puérils. Mais depuis que, sa convalescence achevée, Sylvia, comme épanouie par cette crise même, apparaissait désirable ainsi qu'un superbe fruit mûr, le docteur ressentait une satisfaction attendrie d'avoir par sa vigilance et par son audacieux traitement sauvé cette chair en qui la vie débordait. Il s'intéressait à Sylvia comme à son œuvre, et secrètement s'émouvait en se rappelant certaines protestations ingénues d'être à lui toujours. Et, maintenant que l'enfant naïvement vouée à lui s'était muée en une belle fille amoureuse, il se troublait en lisant au fond de ses yeux noirs la même protestation que ses lèvres n'osaient répéter.

Cependant il cherchait à réagir contre ce trouble. Il se disait que ce serait malhonnête d'abuser des sentiments que lui portait Sylvia. Toute mignonne, à côté de la belle fille qui n'ignorait plus la nature de son affection, il lui semblait voir encore la drolette innocente qui, n'étant pas ingrate, avait suivi purement l'impulsion de son petit cœur, et cela lui donnait des scrupules.

Puis il y avait autre chose : la Cadette avait tout l'air de pousser Sylvia dans ses bras. Était-ce bêtise ou calcul, le docteur ne le démêlait pas très bien ; mais, chaque fois qu'elle en avait l'occasion, la bonne femme, de sa voix traînante, lui chantait les mérites de sa fille et ne faillait jamais de dire combien celle-ci était affectionnée au maître : « Elle est bien vôtre, allez !... Depuis que vous l'avez sauvée, elle se jetterait au feu pour vous !... »

— Si vous la voyiez maintenant ! — lui disait-elle, un jour qu'elle était venue chercher un sac de seigle au Désert. —

Quel morceau de roi, au prix de ce que vous l'avez vue!... Vous devriez la prendre pour chambrière, — ajouta-t-elle après un silence.

— Vous êtes une coquine! — interrompit Daniel, indigné.

— Et pourquoi, notre monsieur? Elle serait plus heureuse avec vous qui êtes un tant brave homme et qui, lui feriez bien, que non pas à se crever de travail avec le fils des métayers du Mas-Poitevin qui la voudrait prendre à femme!

Daniel s'en alla sans lui répondre. Cette mère qui, avec une espèce de candeur cynique, lui offrait sa fille, cette paysanne bassement raisonnante, le révoltait. Il lui répugnait de connaître en confidence une telle aberration de sens moral.

« Après tout, — se disait-il, — ne vaut-il pas mieux pour Sylvia être l'honnête femme d'un rustre que la chambrière-maîtresse d'un monsieur, comme la Madalit et autres du pays? »

Parfois cependant il s'apitoyait en réfléchissant à cette dure destinée. Il lui semblait que ce serait un crime de soumettre une telle créature aux rudes travaux de la glèbe. Ces petites mains, quoique hâlées par le soleil, n'étaient pas destinées à manier le lourd hoyau; cette taille élégante, qui se devinait sous de grossiers vêtements, n'était pas faite pour se courber sur la terre dure. Et surtout, en songeant que cette belle fille, d'une si délicate sensibilité native, serait peut-être pliée sous la volonté d'un paysan brutal, saoulard hebdomadaire, qui lui infligerait dans le vin des grossesses continuelles et d'ailleurs la meurtrirait de son poing noueux, — oh! alors Daniel se sentait envahir par une sourde colère.

Malgré tout cela, lorsqu'il interrogeait sa conscience, il ne se reconnaissait pas le droit d'intervenir activement dans cette vie, et d'employer à la diriger l'ascendant du maître et l'influence du médecin qui l'avait sauvée. Ainsi tiraillé entre ses sentiments et les réclamations du devoir, le docteur s'efforçait de rester neutre et, à cette fin, évitait le plus possible la rencontre de Sylvia. Mais cela n'était point facile : autant il se dérobait, autant elle le recherchait. Fréquemment il la trouvait sur son chemin, souriante et muette, et, par sa mine expressive déclarant son amour. Aussi bien saisissait-elle toutes les occasions de venir au Désert, et, quand les occasions manquaient, elle forgeait des prétextes.

Comme elle savait les goûts du « monsieur », le plus souvent Sylvia lui apportait un bouquet de fleurs des bois. Il arrivait bien, de temps à autre, que le docteur fût absent : c'était alors une déception qu'elle dissimulait en disposant au creux d'un vieux pichet, à cet usage destiné, le bouquet formé soigneusement par ses mains.

— C'est pour le maître! — disait-elle.

— Pardi! Je pense bien que ça n'est pas pour moi! — faisait en riant la Sicarie.

Lorsque Daniel était à la maison, il la remerciait brièvement, quelque peu embarrassé de ces attentions trop significatives. Un jour qu'elle lui offrait une grosse botte de muguet, devant M. Cherrier venu déjeuner le vendredi, comme il le faisait volontiers, le docteur dit à Sylvia, un peu sèchement :

— Tu te donnes trop de peine pour cueillir toutes ces fleurs.

— Ça n'est point une peine! — répondit-elle avec douceur.

Gênée par la présence de Sicarie et d'autres, même de Jannic qui la mangeait des yeux furtivement, Sylvia préférait rencontrer Daniel sur les chemins et les sentes des bois lorsqu'il allait voir quelque malade. Elle était heureuse de se trouver seule avec lui dans les taillis déserts et elle s'ingéniait à prolonger cette sensation délicieuse. Le docteur ne s'y prêtait guère et passait, le plus souvent, après quelques mots affectueux, mais rapides. Pourtant il ne pouvait pas ne pas être touché de ces obstinées gentillesses, et quelquefois se relâchait de son attitude réservée.

Comme il allait, un jour, visiter un enfant du braconnier Gavailles, il aperçut devant lui, dans une laie sablonneuse qui traversait une grande futaie, Sylvia chargée d'une gerbe de fleurs. Par hasard, il était à pied, un bâton à la main, et, voyant la belle fille qui lui souriait, il s'arrêta presque involontairement. Les cheveux noirs et crespelés de Sylvia, un peu défaits, flottaient sur son front et s'emmêlaient avec les fleurs de la gerbe qui tremblaient sur leurs tiges grêles au mouvement rythmé de sa poitrine.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie, cette petite fleur, maître?

— Très jolie et gracieuse... « Comme toi! » — avait-il envie d'ajouter, mais il se retint.

— Je voudrais bien savoir comment elle s'appelle?

— C'est la *Briza media*.

— Jamais je ne me souviendrai de ce nom!

— Elle en a un autre : l'Amourette.

— Celui-ci, je me le rappellerai, — dit-elle en rougissant.

A ce moment, les yeux de Daniel se portèrent sur les traces qu'avait laissées dans le sable blanchâtre de la sente le petit pied cambré de Sylvia. Les orteils, bien détachés, étaient légèrement marqués, tandis que le talon s'enfonçait profondément. Et Daniel se ressouvint de Sakountal, l'héroïne du poème ancien, dont les pieds laissaient sur le sol des empreintes semblables, caractéristiques de certaine beauté charnelle... Et, relevant les yeux, il rencontra ceux de Sylvia qui flambaient. Un ramier roucoulait dans les hautes branches des chênes, et, au loin, une vache en folie meuglait au mâle... Elle était là, tout près de lui, et Daniel voyait ses seins rigides enfler sa chemise de grosse toile. Un flot de sang lui monta au cerveau; un instant, il fut gagné comme par l'ivresse universelle. Mais soudain il se reprit :

— Va-t'en, Sylvia! — dit-il sourdement.

Alors, détachant à regret ses yeux de ceux où elle se perdait, l'amoureuse s'en alla lentement, tandis que le docteur se dirigeait vers la masure de Gavailles...

En rentrant chez lui, le soir, il vit sur le rebord du vaisselier la gerbe d'Amourette apportée par Sylvia et la scène de l'après-midi se représenta devant ses yeux. Mais il écarta cette image troublante, et, la Grande ayant mis la soupière sur la table, il se lava les mains et s'assit.

Peu après, par une association d'idées qui le retenait vers Chantors, Daniel parla de la fauchaison que bientôt il serait temps de faire aux prés du moulin.

— Il faudra trouver des hommes, — dit-il à Mériol, — que le foin ne se perde pas comme antan.

— Dimanche, j'en chercherai.

Une douzaine de jours après, revenant d'une longue tournée, Daniel passait à Chantors où deux journaliers engagés par Mériol faisaient les foins. De loin il les aperçut, à l'extrémité de la prairie, « bargeant » le fourrage, c'est-à-dire le disposant

en piles. Après une journée brûlante, le soleil baissait sur l'horizon et envoyait à la cime des hautes futaies ses derniers rayons. Attendant que les hommes eussent achevé, le docteur débrida la Jasse et se coucha au pied d'une meule, où, presque aussitôt, fatigué de ses courses, il s'endormit.

Lorsqu'il se réveilla, le crépuscule tombait sur la terre, et dans le ciel d'un bleu obscurci s'allumaient les étoiles. A l'ardente chaleur du jour avait succédé une douce tiédeur qu'embaumaient les senteurs des herbes séchées. Dans tout son corps rafraîchi par un bon somme, le docteur éprouvait une sensation de bien-être et de force, et il demeurait immobile à contempler le firmament où s'élevait sans hâte l'étoile du berger. Encore engourdi par un reste de torpeur, il rêvait en suivant des yeux l'ascension de l'astre superbe. Les deux hommes s'en étaient allés, leur journée finie, en respectant son sommeil. Les alentours étaient déserts. Derrière la meule, la Jasse broyait fortement le bon foin nouveau, et parfois, les naseaux chatouillés par le pollen des fleurs, s'ébrouait bruyamment. De ci, de là, les grillons sortis de leurs tanières se recherchaient en susurrant parmi les racines des plantes coupées. Du lieu où Daniel était couché, la prairie descendait en pente faible jusqu'au ruisseau, dont les eaux, en amont, tombaient avec un murmure continu de l'écluse du moulin. Dans cet amoureux soir d'été, le docteur, allongé sur le dos, laissait son regard errer des hauts coteaux assombris, qui formaient l'horizon, aux prés du petit vallon qui bordaient les deux rives. Il songeait à Sylvia, désirait sa présence et la redoutait en même temps, lorsque tout à coup il l'aperçut traversant à gué le ruisseau, son jupon troussé jusqu'au-dessus du genou, pareille, dans la faible clarté de cette heure, à une fée des eaux. Une vive émotion le saisit; il voulut s'en aller, puis hésita : il lui semblait n'avoir pas la force de se mettre debout, de secouer le charme voluptueux qui le tenait. Cependant Sylvia montait vers lui, et, à mesure qu'elle approchait, sa personne se dessinait plus joliment dans l'imperceptible vapeur du soir. Maintenant elle était là devant lui, les cheveux à moitié défaits, en accoutrement de faneuse : chemise à coulisse découvrant la naissance des épaules, jambes nues sous le cotillon court.

— Bonsoir, maître! — fit-elle d'une voix douce, en s'asseyant à côté du jeune homme.

— Bonsoir, Sylvia... Que veux-tu?

— Rien, sinon être un peu auprès de toi.

Il y eut un moment de silence, puis Daniel prononça nettement :

— Il faut t'en retourner, Sylvia.

— O maître! laisse-moi un peu là! Je suis si heureuse près de toi!... Tout près comme à présent...

— Il te faut t'en aller, te dis-je : ta mère se fâcherait.

— Elle n'y est pas... D'ailleurs je suis fille faite et maîtresse de moi!

— Va-t'en, Sylvia!

— Pourquoi me méprises-tu, maître? Je suis noire parce que le soleil des fenaisons m'a « cràmée », mais je suis belle tout de même. Ce tantôt, dans le haut du goulet, derrière les vergnes, je me suis baignée, et, me mirant dans l'eau tranquille, j'ai vu que mon corps était beau, et j'en ai eu plaisir parce que je t'appartiens et que, lorsque tu voudras prendre ton bien, tu n'auras pas dépit de moi... Si je parle comme ça, ce n'est point, tu le sais, que je sois une folle bringue... Il n'y a pour la fille de ma mère qu'un homme au monde et, si tu n'y étais plus, je porterais jusqu'à la mort la honte de ma virginité!... Il faut, à la fin, que je te le dise! tout le jour je pense à toi, et, la nuit, en dormant, j'étends les bras et je te cherche...

Les mains sur son visage, elle parlait d'une voix basse, haletante de passion, ce cantique ingénu et fervent faisait frissonner Daniel.

— Vois là-haut, — reprit-elle en redressant la tête après un court silence, — vois ces milliers de *lunous* qui nous éclairent suspendus dans le ciel comme des calels allumés. Autour de nous, c'est la paix et la solitude ; la terre est tiède, l'air embaumé... Jette les yeux sur ta servante, maître! Je ne te demande rien, rien que d'être tienne : je ne suis qu'une pauvre fille, mais je t'aime à me laisser saigner au col pour ton plaisir! Je t'aime parce que tu es fort et bon, parce que tu m'as redonné la vie!... La fleur de cette chair que tu as sauvée de la mort t'appartient, ô maître!... oh! prends moi...

Et Daniel, vaincu, se tournant vers elle, la prit dans ses bras.

XVII

Cependant Jannic, las d'attendre vainement l'effet du sortilège, alla trouver Gondet : loin d'être devenue plus aimable, confia-t-il au malin bonhomme, Sylvia le rembarrait de rebuffades encore plus dures qu'auparavant.

— C'est que peut-être tu t'es trompé de paillasse?

— Non pas!... Sylvia dort dans une petite couchette...

— Alors il y a quelque diable qui s'est mis en travers... Mais nous allons faire un autre charme pour renforcer le premier. Tu m'apporteras une pigeonne de la grosse espèce, treize épingles de laiton... et puis une autre pièce de quinze sols.

— Mais, puisque le premier charme n'a rien valu? — objecta le garçon.

— C'est que tu as failli en quelque chose...

Le dimanche d'après Jannic revint avec les nouveaux éléments du prodige. Le sorcier, après avoir fait un signe mystérieux, serra d'abord la pièce d'argent. Puis, aidé du berger, il plaça la pigeonne le dos sur la table, les ailes étendues, et la sacrifia en lui fendant la poitrine d'un coup de son couteau. Ensuite, pendant qu'elle se débattait dans les dernières convulsions, il lui arracha le cœur, ficha tout autour les treize épingles et sortit, suivi du garçon qui portait une brassée de menu bois sec et de la braise dans un mauvais sabot. Arrivé au milieu de la lande, à la cafourche de « l'Ane rouge », Gondet alluma le feu et plaça sur le petit bûcher le cœur lardé d'épingles en disant avec solennité :

— Je veux que la Sylvia brûle d'amour pour Jannic, comme ce cœur brûle dans le feu... Il est cinq heures au soleil, — ajouta-t-il, s'adressant au garçon, — va-t'en et dis en chemin sept « Notre Père ».

Et, tandis que le jeune pâtre s'en allait vers le Désert en marmottant ses patenôtres, Gondet, rentré chez lui, plumait la pigeonne pour son souper. Si, à cette heure même, Jannic avait pu voir son maître et Sylvia qui cheminaient lentement sous bois, il aurait compris l'inutilité de tous les moyens fournis par le « médecin des fièvres ».

De son bras gauche, la belle fille s'attachait à Daniel, dont

le bras droit reposait, caressant, sur ses épaules; et, en marchant à petits pas, elle babillait tendrement, célébrait son bonheur d'une voix émue.

— Depuis l'heure que tu m'as faite femme, — disait-elle en levant vers lui ses yeux reconnaissants, — je suis heureuse, bien heureuse... Pourtant, je ne le serai tout à fait que le jour où je tiendrai là, entre mes bras, attaché à mon tétin, un enfant de toi!

— Mais les mauvaises langues, Sylvia, ne les crains-tu pas?

— Non, du tout! Qu'elles disent ce qu'elles voudront. Je me suis faite tienne parce que je t'aimais, sans aucun motif blâmable ou d'intérêt : ainsi est que je me trouve innocente de tout mal. Au temps ancien d'Adam et d'Ève, dont parle volontiers notre capelan, et de leurs enfants même, sans doute, on faisait comme nous avons fait, on se mariait devant le soleil ou sous les étoiles sans maire ni curé...

— Ah! ma petite, tu n'es pas à court de bonnes raisons! — fit Daniel en souriant.

Elle continua :

— Pourvu que je sois près de toi, je ne me soucie de rien, je ne redoute rien, ni de personne... Tiens! — dit-elle en montrant une de ces lianes indigènes dont on fait des attelles pour les charrettes à bœufs, — vois cette « guidalbre », comme elle a échelé ce grand chêne. Sans lui, dans l'ombre, repliée à terre ainsi qu'un serpent, elle pourrirait sur l'herbe et la mousse humide. Attachée à lui, elle a grimpé fièrement jusqu'aux plus hautes branches et jouit du soleil et de la lumière... Moi, je suis de même : attachée à toi, je suis forte et heureuse...

Daniel écoutait, charmé, ces paroles naïves, tout imprégnées de poésie rustique.

— Tu es un amour de fille, Sylvia! — répliqua-t-il en la pressant contre lui.

En ce moment, ils atteignaient une clairière formée par un défrichement abandonné. Au milieu, la maison était en ruines, et, tout autour, la forêt reprenait possession de son domaine. Quelques pins, de jeunes chênes, de petits châtaigniers, semés par les oiseaux, poussaient parmi les bruyères et les ajoncs.

— Je vais m'en retourner, bonsoir! — dit-elle.

Et, se haussant sur la pointe des pieds, Sylvia tendit ses lèvres à Daniel qui, l'empoignant avec douceur, l'éleva jusqu'aux siennes.

— Bonsoir, ma fille chère!...

Arrivé chez lui, le docteur trouva la Cadette venue le prier de quérir un meunier pour la remplacer... Elle s'allait marier avec un veuf de Saint-Jean-d'Ataux, acheva-t-elle complaisamment.

— Vous allez vous remarier? à votre âge!

— Mais, notre monsieur, je ne suis pas vieille!... J'avais seize ans et quatre mois lorsque j'eus la Sylvia, et elle a dix-sept ans...

— Vous en êtes bien sûre? — demanda le docteur, étonné, car la commère paraissait avoir quarante-cinq ans.

— Oui, tout à fait sûre. Il y a bien deux ans que je serais mariée, — expliqua-t-elle, fière d'être ainsi recherchée, — mais mon homme futur ne voulait pas me prendre avec mes droles. Les petits sont placés, il ne reste plus que la Sylvia..., mais, sans doute, à présent, vous allez bien la prendre... M'est avis qu'elle est grosse, — ajouta-t-elle à demi-voix.

— Certainement, je la prendrai avec moi... Alors, c'était pour vous marier plus tôt que vous me la vouliez donner?

— Eh oui, notre monsieur!

Sans trop se rendre compte de ses sentiments, Daniel fut content de savoir que la mère de sa bien-aimée n'était pas une de ces coquines empressées à vendre leur fille. Au reste, la Cadette ne s'était pas trompée : trois mois après, la grossesse de la petite était visible, et il fallait toute l'innocence de Jannic pour ne pas s'en apercevoir. Le pauvre garçon se désolait de constater le néant des sortilèges. Gondet s'efforçait bien de faire entendre à l'amoureux que ces charmes-là, souvent, n'opéraient guère avant des mois; mais le berger commençait à douter de leur puissance.

Pour s'en éclaircir, il résolut de parler à Sylvia. Rassemblant tout son courage, il l'arrêta, vers la fin d'une après-midi, sur le chemin du Désert, où elle allait portant son petit paquet de hardes.

— Veux-tu m'écouter un moment, Sylvia?

— Je veux bien, — dit-elle plus amiablement que de coutume, tant elle était heureuse de ce qui désespère maintes filles.

— Tu sais, — dit-il alors, — que je pense à toi depuis le premier jour où je te vis, Sylvia : ne veux-tu pas avoir compassion de moi?

Elle regarda au fond des yeux, avec un étonnement mêlé de pitié, ce grand garçon innocent.

— Tu es donc aveugle, Jannie? Ne comprends-tu pas que j'aime quelqu'un à qui j'ai donné toutes choses?

— Que veux-tu dire? — fit-il subitement pâle.

— Pauvre drole! vois donc ma taille et ma robe trop courte par devant!

Alors, tout à coup, le berger comprit, et il quitta Sylvia en disant froidement :

— Donc, ne parlons plus de ça!...

Lorsqu'il fut hors de vue, il laissa le chemin, pénétra dans un fourré de mort-bois et se jeta sur la palène, où il se mit à pleurer et à sangloter. Le soleil s'étant abîmé sous l'horizon, il se dressa, essuya ses yeux avec la manche de sa blouse et marcha vers l'étang des Oulmer. Mais, une fois là, debout au bord de la levée, il s'avisa que, l'année prochaine, on pêcherait l'étang et qu'on le trouverait la figure mangée par les poissons. Alors il renfila ses sabots, ramassa son bonnet lancé à terre et se dirigea vers Mont-Paon. La nuit était noire. Du haut d'une berge déserte il se précipita dans la rivière grossie par les pluies, et, roulé par les eaux limoneuses, il descendit vers Coutras...

Le lendemain, Jannie n'ayant pas reparu, Sylvia voulut toucher les moutons à sa place. Et, comme Daniel lui disait par manière de plaisanterie ne point l'avoir louée en qualité de bergère, elle insista gentiment :

— Laisse-moi t'être utile à quelque chose!

— Va donc, ma fille, puisque tu le veux; mais ne t'éloigne pas plus que les landes du Signal, et emmène César.

— Oh! je n'ai pas peur des loups! ni de rien! — fit-elle en montrant dans un sourire ses fines dents blanches.

Sylvia partie, le docteur sella sa jument et s'en fut à Pleine-Serve, chez la gent de Jannie. Là, personne ne l'avait vu. Le père du berger ne s'étonna d'ailleurs pas autrement de sa disparition.

— Il se retrouvera bien! — fit-il, — ça n'est pas la première fois qu'il fait ainsi... il est un peu lunatique...

En revenant, Daniel s'informa dans le village, où le garçon aurait dû passer suivant la direction indiquée par Sylvia; mais nul ne l'avait aperçu.

— Peut-être s'en est-il allé dans le Bordelais se louer pour les vendanges, — dit M. Cherrier, venu souper au Désert, lorsqu'on lui apprit cette disparition.

La fin de tout cela fut que le maître prit un autre berger. On ne parla plus de ce triste Jannic, dont les sabots furent plus tard retrouvés sur les bords de l'Ille.

L'installation de Sylvia au Désert n'avait ressemblé en rien à un événement. Mériol, toujours silencieux, n'avait pas eu l'air de remarquer sa présence: quant à la Grande, elle l'avait accueillie affectueusement, comme une personne attendue.

— Ah! te voilà, ma petite! sieds-toi en attendant le souper.

La bonne géante se sentait pleine d'indulgence pour Sylvia. « La pauvre, se disait-elle, est devenue amoureuse par reconnaissance. N'ayant pas d'autre moyen de récompenser le monsieur qui l'a sauvée, elle s'est donnée à lui. »

Pour ce qui était du maître, elle trouvait la chose toute naturelle, et s'en était ainsi expliquée avec lui :

— Vois-tu, mon petit, un fier homme comme tu es ne se peut passer de femme. Je t'aime mieux celle-ci qu'aucune autre que je connaisse. Avec cette belle drole qui est douce comme une agnelle et pour qui tu es le bon Dieu, tu n'auras point d'ennuis et de tracasseries, comme peut-être si tu avais pris à femme une pecque de demoiselle pour quelques sacs d'écus... Tiens! celle-ci est toute nue, par manière de parler : eh bien, elle te rendra cent fois plus heureux que non pas ton petit serpent de cousine avec toute sa fortune!

La Sicarie était sincère en parlant de la sorte; mais, à son insu, elle était sans doute animée par la crainte d'un mariage qui eût introduit au Désert une jeune femme, et l'eût dépossédée de sa maîtrise dans la maison.

Quant à Daniel, tout en se rendant le témoignage qu'il n'y avait nulle séduction dans son fait, il ne méconnaissait pourtant pas la responsabilité qu'il avait tacitement assumée en cédant à l'amour de Sylvia. Mais la façon de remplir son devoir

ne lui apparaissait pas clairement. La vie matérielle assurée, la sollicitude, les soins affectueux, tout cela, sans doute, allait de soi; mais encore, dans quelles conditions? L'état de servante partageant le lit de son maître, à l'exemple d'une Madalit, ne lui semblait honorable ni pour l'un ni pour l'autre : ce mélange d'amour et de domesticité lui répugnait. D'autre part, la position de maîtresse avouée, vivant sous le toit patrimonial, vaquant aux choses du ménage, serait toujours ambiguë. Et puis, la grossesse de Sylvia compliquait la question : le sentiment de ce qu'il devait à ce petit être à venir préoccupait le jeune père. Il rejetait l'idée d'une paternité occulte, honteuse d'elle-même, comme indigne de lui et dommageable pour l'enfant. La seule solution nette et franche était aussi la plus honnête : il devait un père légal à ce fils de ses œuvres. Cependant, quoiqu'il n'eût pas de préjugés, Daniel tout d'abord hésitait ou du moins s'interrogeait. Certainement cette belle créature, douce, tendre et dévouée, d'instincts généreux, était, il le reconnaissait avec joie, son égale devant la nature et l'amour. Mais c'était une jeune sauvage ignorante, incapable de vivre de sa vie intellectuelle, à lui, et sans nulle éducation, — comme celle à qui l'on n'avait jamais pu faire entendre que, par forme de respect, il fallait quelquefois dire « vous » à une personne seule.

Néanmoins, à de certaines réflexions qu'elle émettait, à des idées qui lui venaient spontanément, le docteur sentait bien que l'intelligence ne manquait point à cette enfant ignorante. La gracieuse comparaison qu'elle avait faite de sa personne avec la guidalbre dénotait même un esprit capable de saisir certains rapports délicats et la poésie des choses. Aussi, en méditant là-dessus, Daniel se disait qu'il serait facile de remédier à l'ignorance de Sylvia et de développer ses dons naturels.

Et ne le devait-il pas? En faisant sienne cette jeune fille qui avait suivi ingénument l'impulsion de son cœur et de ses sens, il avait accepté non seulement une responsabilité matérielle, mais une responsabilité morale : sa conscience droite l'affirmait énergiquement.

Sans doute, ce ne serait pas une union selon le monde et la société; mais lui-même était-il autre chose qu'un paysan

instruit, de goûts simples et rustiques? Et puis que lui importaient les convenances sociales et mondaines? Sylvia, quelque peu instruite, à son tour, et formée par lui, serait justement la femme qu'il lui fallait, une ménagère, une compagne dévouée, parfaitement étrangère aux préjugés frivoles, aux préoccupations vaniteuses, aux idées mesquines que la plupart des jeunes filles de la bourgeoisie apportent avec leur dot dans la maison de leur mari.

Et, tout bien examiné, Daniel se décidait sans effort à écarter toutes les considérations de fortune et de caste pour suivre les lois de la bonne vieille nature qui ne se soucie point de l'argent et ne connaît pas les distinctions de rang créées par l'orgueil humain. Même, lui qui avait fui sa cousine riche, il s'estimait heureux de faire un sort meilleur, quoique modeste, à cette petite Sylvia qu'il avait rendue mère.

Il se disait tout cela en allant à Chantors installer le meunier qui remplaçait la Cadette. En arrivant, il trouva celle-ci occupée à déménager ses meubles et nippes avec l'aide de son futur mari qui avait amené un petit charreton attelé d'un âne. Peu après survint M. Cherrier, aux fins de dresser un état des lieux, et l'inventaire du cheptel et des objets remis au nouvel exploitant du moulin. Le cheptel vif se composait en tout de la vieille bourrique évaluée quinze francs et de onze brebis cotées vingt sous par tête. Il y avait aussi au moulin une mauvaise chèvre écornée que la Cadette revendiquait pour sienne, comme ayant été achetée de ses deniers, ce à quoi contredisait fort le preneur qui la voulait avoir. Enfin, après de longs et fastidieux chipotages entre les parties, la Cadette resta en possession de la chèvre, moyennant la promesse faite par Daniel au successeur de lui donner la première biquette qui naîtrait au Désert.

Quand tout fut achevé, le docteur, par manière d'information, s'enquit à la Cadette de plusieurs choses concernant Sylvia... Était-elle née à Chantors?

— Que non, notre monsieur : elle est née dans la paroisse de Beauronne, l'année d'avant que nous vinssions au moulin.

Et elle raconta comment la chose était advenue.

— Le jour de Notre-Dame de Septembre, j'étais allée dans les bois chercher des champignons sans me donner garde que

j'étais près de mon terme. A un moment, je fus prise par les douleurs : alors je m'assis au pied d'un arbre et me délivrai de la petite, que je rapportai chez nous dans mon tablier...

— Et ce nom de Sylvia, que vous autres ne connaissiez sûrement pas, qui le lui a donné?

— C'est votre défunt père. Mon homme l'étant allé quérir, il vint et trouva cette drolette qui avait bonne envie de vivre. Lorsque je lui eus raconté comment elle était née dans la forêt, il dit en se riant : « Eh bien! il vous faut l'appeler Sylvia!... » Ce que nous avons fait, sans savoir pourquoi.

— Et votre défunt homme, comment s'appelait-il?

— Cadet.

— Bon, c'est son surnom, ou son « saffre », mais son nom de famille?

— De famille?... Je ne sais pas... Je ne lui en ai jamais connu d'autre...

La Cadette ayant débité ces réponses de sa voix traînante et molle, Daniel la quitta et revint au Désert accompagné de M. Cherrier. En chemin, il parla au notaire de ses intentions à l'égard de Sylvia.

— Mon ami, — dit ce brave homme, — je suis tellement dégoûté des maquignonnages auxquels j'ai prêté et prête encore la main sous la forme de contrats de mariage que je t'approuve pleinement d'ainsi faire... C'est dommage seulement que la petite ne soit pas orpheline de mère, comme elle l'est de père : ainsi tu n'aurais pas de belle-mère... Car il ne te faut pas perdre de vue qu'en épousant Sylvia, tu épouses aussi la Cadette, en quelque façon...

— Comment cela?

— C'est que, vois-tu, il y a dans le Code civil un petit article qui oblige les enfants à fournir des aliments à leurs père et mère dans le besoin : et cet article oblige les gendres et les nores tout comme les fils et filles. Ainsi, toi, comme mari de Sylvia, tu pourrais être contraint légalement de servir une pension alimentaire à la Cadette... Il est vrai que, si elle se remarie, elle perd ses droits; mais j'ai dans l'idée qu'elle ne se remariera pas.

— Cependant elle quitte le moulin tout exprès!

— Oui. Mais l'homme avec qui elle va demeurer, en

attendant, a pour ami et voisin tout proche un ancien recors, méchant avocasson de village qui expliquera la chose aux futurs novis et leur conseillera de ne se point épouser, pour tirer de toi pied ou aile. Ces honnêtes promis le croiront d'autant plus facilement qu'ils ne sont pas pressés, car il y a belle lurette qu'ils se plaisent à concubiner clandestinement!

— Ma foi, M. Cherrier, moi, je serais tout disposé, le cas échéant, à faire pour la mère de Sylvia ce que me commanderaient la raison et l'humanité; mais il me fâcherait, je l'avoue, d'y être contraint et forcé par deux fripons.

— Eh bien, écoute, Daniel, si tu veux m'en croire, ne te presse pas de te marier : attends que la Cadette passe devant!

XVIII

En mariant son neveu avec mademoiselle de Légé, l'abbé de Bretout avait eu des vues très différentes de celles qui dirigeaient le docteur Charbonnière. Il s'était proposé non seulement de lui faire une agréable et solide situation de fortune, mais encore de lui procurer par surcroît tous les avantages sociaux et politiques auxquels son nom, son titre et son dévouement à la royauté légitime lui donnaient droit. L'abbé ne se faisait pas d'illusions sur la prétendue noblesse des Légé; il sentait bien qu'à cet égard ce mariage était pour le vicomte une mésalliance. Mais M. de Légé était accepté par la gentilhommerie du pays, sinon comme noble, du moins comme bourgeois vivant noblement et agrégé à la noblesse, pour ainsi dire, et cela suffisait : son infériorité sur ce point était compensée par l'influence considérable que lui assurait sa richesse et dont nécessairement devait bénéficier son gendre.

Avec ces visées, le premier soin de l'abbé, après son établissement à la cure de La Jemaye, fut de prendre une exacte connaissance du pays, des habitants et des questions locales, si importantes pour qui veut jouer un rôle public. Aussi, au retour d'un voyage nuptial assez prolongé, le vicomte de Bretout trouva prêt tout un plan de conduite comprenant des observations générales, l'état des principaux problèmes intéressant la contrée, une liste des personnes à voir, avec des

notes sur leur caractère, leurs opinions, leurs relations, leurs antécédents et leur autorité. Un itinéraire tout tracé accompagnait sagement ces instructions, de telle sorte qu'on évitât des froissements d'amour-propre au sujet des préséances.

Quelques notes particulières jointes à ces renseignements devaient épargner à M. de Bretout quelques fâcheux impairs :

Ne point parler de la situation irrégulière du docteur Charbonnière chez M. Carol, qui vit publiquement dans le plus grand désordre avec ses servantes...

Ne faire aucune allusion aux médicastres ignorants chez M. Grandtexier, ancien officier de santé, qui passe pour avoir tué pas mal de gens avec sa lancette...

Selon l'abbé de Bretout, le vicomte son neveu devait conquérir, plus tard, un siège à la Chambre des députés, et, présentement, pour marchepied à ce haut poste politique, solliciter un mandat de conseiller général. Précisément, celui qui représentait alors le canton était fort malade, condamné par les médecins, disait-on : c'était le moment de commencer les travaux d'approche.

Le gendre de M. de Légé était assez ambitieux, mais encore plus nonchalant. Et puis, fier de sa naissance, il jugeait au-dessous de lui de visiter des bourgeois, des roturiers. Aussi, l'hiver lui fournissant un excellent prétexte, attendit-il le printemps pour se mettre en campagne.

Au cours des visites faites par le vicomte de Bretout, seul ou avec madame, selon la condition des personnes, on mettait habituellement sur le tapis les projets du docteur Charbonnière. C'était là un thème avidement saisi par le visiteur et les visités, qui tous cachaient des arrière-pensées personnelles sous l'honnête préoccupation des intérêts régionaux. Ces projets étaient généralement critiqués, voire malmenés. M. des Garrigues, le juge de paix, les qualifia de « dangeureuses chimères » ; M. Servenières (de Fontblanche) les traita simplement « d'utopies » ; M. Grantexier, de « conceptions absurdes » ; et M. Carol (de la Berterie), nonobstant ses origines jacobines, ne craignit pas de prononcer les mots de « criminelle folie révolutionnaire ». M. du Guat, plus juste et plus accommodant, proclamait le plan du docteur très louable en soi,

mais irréalisable, au moins jusqu'à nouvel ordre. Pour le comte de Fersac, il déclara nettement au gendre de M. de Légé que le docteur Charbonnière était un galant homme, beaucoup trop bon seulement de se mettre martel en tête pour des gens qui ne le méritaient pas. Ainsi des autres dans tout le pays. Bourgeois et nobles, chacun appréciait les projets de Daniel selon son caractère, ses préventions, et surtout ses intérêts.

Dans les presbytères, les curés, stylés par l'abbé de Bretout, blâmaient avec des formes moins franches ces desseins étranges qui leur paraissaient procéder plutôt d'une intention subversive que d'un esprit philanthropique. Ce qu'ils pensaient et ne disaient pas, c'est qu'il était périlleux pour la religion et pour leur crédit de laisser un huguenot, un mécréant, acquérir une influence sur leurs ouailles, les paysans de la Double, par ces moyens démagogiques.

Pendant toutes ces confabulations malveillantes, Daniel continuait ce qu'un prêtre plus carré que ses confrères avait appelé « un apostolat de Satan ». Ils soignait gratis les pauvres diables, donnait du quinquina, pratiquait l'inoculation et faisait de la propagande pour l'assainissement. Il avait bien opéré quelques rares conversions, mais c'était des conversions de gratitude plutôt que de conviction. Ces adhésions au système n'avaient d'ailleurs aucun effet réel, comme étant de pauvres gens qui ne possédaient pas un pouce de terre et, par conséquent, pas d'étangs à dessécher, — particularité d'ailleurs propre à expliquer leur approbation. — Toutefois le docteur avait obtenu un petit succès. Le dessèchement de l'étang de Fréjou, fait sous sa surveillance et d'après ses indications, produisait déjà ses résultats. L'homme et la femme étaient guéris et leur drolette n'avait plus que de rares accès de fièvre... Il est vrai que Fréjou attribuait cette amélioration notable non au dessèchement et au quinquina, mais à un remède de Gondet renforcé d'une messe prescrite aussi par le sorcier.

Daniel sourit lorsqu'un journalier du Perier, qu'il employait souvent, lui raconta la chose.

— Que ce soit Gondet ou moi, l'essentiel c'est qu'ils soient guéris! — conclut-il.

C'est que pour aider à sa débonnaireté de nature un événement le disposait encore à l'indulgence. Sylvia était heureusement accouchée, un mois auparavant, d'un beau garçon vigoureux, et cette récente paternité, dont il ne faisait nul mystère, lui réjouissait le cœur. Parfois il contemplait, tout pensif, ce petit être né de son sang, avec cette pointe d'orgueil attendri de l'homme qui est père pour la première fois. Mais, tantôt après, il se gaussait mentalement de lui-même :

— « Que d'innombrables milliards d'hommes en ont fait autant! — murmurait-il.

Pour Sylvia, elle nageait en pleine félicité. Son rêve accompli, elle était « aux anges » : c'était un bonheur non pareil, à son gré, que de porter en ses bras l'« enfant de Daniel », d'allaiter « le drole de Daniel », de baiser et rebaiser cent fois le « fils de Daniel », — car c'est ainsi qu'elle s'exprimait toujours, comme si elle n'eût été pour rien dans l'affaire.

— Tu ne peux pas dire qu'il ne soit tien! — faisait-elle, un jour, en montrant au docteur une petite groseille que l'enfant avait sur une épaule. — Tu as la même, juste au même endroit!

Et, toujours parce qu'il était le fils de Daniel, l'enfançon était pour sa mère l'objet de soins quasiment respectueux et d'un amour idolâtre. La Grande était presque aussi folle du petit que Sylvia : elle aurait voulu l'avoir toujours sur les bras, et quelquefois le disputait comiquement à sa mère.

— Mais quoi! — disait celle-ci, — tu ne peux pourtant pas le faire téter!

— Tiens! tiens! te le voilà, ton drole!.....

Rien n'était plus plaisant que de voir cette géante hommasse tâcher de faire faire risette au petit Samuel, ainsi nommé à cause de son bisaïeul. Le taciturne Mériol même semblait trouver réjouissante la présence du nouveau venu. Cela ne se traduisait point par des paroles, oh non! Mais, lorsqu'il rentrait, à l'heure des repas, il regardait l'enfant du coin de l'œil, avec un demi-sourire.

Ce petit et sa jeune mère mettaient de la vie et de la gaieté dans le vieux logis du Désert. Leur situation irrégulière ne scandalisait personne, ou, pour mieux dire, personne n'y songeait : ils étaient de la maison et comme de la famille.

Sylvia, d'ailleurs, se comportait avec une grande modestie et un tact qu'on n'eût pas attendu d'elle, si naïve et si spontanée. Elle avait de la déférence pour Sicarie en tout ce qui était du ménage, et, à l'endroit des autres, ne se prévalait aucunement de la condition privilégiée que lui faisait l'affection du maître. Quand le docteur rentrait au logis après une journée de courses, elle lui tendait l'enfant, sur le seuil de la porte, et son beau visage s'éclairait par le commun sourire des yeux et des lèvres lorsque le père pressait l'enfançon et le baisait.

Daniel était heureux. Cependant, quoique, dans sa bonne humeur, il eût accueilli avec indulgence la farce combinée par le médecin des fièvres, il ne put s'empêcher d'être étonné en apprenant, peu après, que ce n'était pas un fait isolé, mais une pratique ordinaire de Gondet. Ce vieux fourbe se présentait chez les fiévreux traités par le docteur et leur persuadait, deux précautions valant mieux qu'une, de « faire » un de ses remèdes, — dans lequel entrait toujours une messe, — astucieuse prescription dont le but se devinait assez. Quand la fièvre était coupée par le quinquina, le sorcier allait partout décriant le médecin aussi bien que le remède, et se jactant d'avoir lui seul guéri le malade.

La conduite de Gondet, qui lui avait des obligations, ne laissait pas que de surprendre Daniel. Il se demandait si le sorcier obéissait à de secrètes incitations ou s'il agissait de lui-même. Cependant, le cas n'étant pas urgent, il remit à une occasion le soin de s'en assurer. Mais, pendant qu'il était encore dans l'incertitude à cet égard, il lui arriva une chose qui lui donna encore plus à penser.

Trois journaliers, qu'il occupait au dessèchement de l'étang sis au-dessous du Désert, ne revinrent pas, un matin, abandonnant le travail à moitié fait.

« Les pauvres gens n'ont pas de montre », s'était dit d'abord le docteur, descendu de bonne heure au chantier.

Et il se mit à tracer des rigoles d'écoulement.

Mais les trois hommes ne reparurent plus.

Mériol étant allé aux nouvelles, découvrit avec beaucoup de difficulté, sous la promesse du secret, que tous trois avaient été embauchés au château de Légé.

— C'est bon ! — dit le docteur.

Et avec Mériol, Trigaut, le nouveau berger, et Gavailles, il termina le travail.

Mais, quelque temps après, il aperçut dans une cavée, en forêt, l'homme du Périer qui ne réussit point à le fuir, et il l'interrogea.

— Pourquoi m'avez-vous laissé sans m'avertir?

— Je n'étais pas fier ; à ce moment-là...

— Mais vous avez été tous trois assez santeux pour aller travailler à Légé!... Voyons, dites-moi la vérité, mon ami!

— On nous donnait cinq sous de plus par jour.

— A la bonne heure!... Et qui vous a embauchés?

— C'est Pirot, le maître valet, de l'ordre du gendre.

— Eh bien! vous, Tardy, vous auriez dû au moins me prévenir : n'ai-je pas soigné votre jambe malade l'hiver passé?

L'homme, honteux, baissa la tête, et Daniel s'en alla, mal content comme toujours lorsqu'il vérifiait un acte blâmable ou de mauvais sentiments.

A la réflexion, il sentait dans cet incident vulgaire la sourde hostilité du vicomte de Bretout. Le soin qu'on avait pris de lui débaucher ses ouvriers était assez probant. Les propos malveillants tenus par le mari de Minna lui étaient revenus, d'ailleurs, qui s'accordaient avec ce fait et achevaient de lui donner sa signification.

Daniel ne se trompait pas dans ses conjectures. Le vicomte l'avait en aversion pour plusieurs motifs. Ce cousin roturier de sa femme lui rappelait l'origine paysanne et huguenote de la famille, et, par ricochet, la mésalliance à laquelle il avait consenti, ou plutôt qu'il avait sollicitée. Puis, dès sa venue à Légé, M. de Bretout avait soupçonné une amourette antérieure entre les cousins. L'histoire de la vipère, à lui racontée et enjolivée par sa femme, lui était singulièrement désagréable ; ce que voyant, elle ne manquait pas d'y faire de fréquentes allusions. Quoiqu'elle détestât fort Daniel, par inconséquence naturelle, et pour vexer un mari qu'elle n'aimait pas, elle chantait bien haut les mérites de ce cousin dont le nom seul agaçait M. de Bretout. Quoique simple bourgeois campagnard, disait-elle, il avait des sentiments nobles et généreux. Il était bon, dévoué, loyal... et désintéressé... Cette dernière épithète, qui revenait fréquemment dans l'éloge de Daniel, était comme un couteau à

double tranchant propre à blesser profondément le vicomte, ce dont sa femme se délectait à part soi.

Un jour que, nerveuse, de mauvaise humeur, elle avait encoléré son mari par maints petits coups d'épingle, il se fâcha :

— On dirait que vous êtes amoureuse de ce phénix!

L'observation était faite sur un ton d'ironique défi, mais Minna ne recula point.

— Je l'ai été, mais je ne le suis plus, — répondit-elle tranquillement.

— Que ne l'épousiez-vous, alors! — s'écria M. de Bretout, exaspéré.

— C'est que, fort heureusement pour vous, il ne m'a pas voulue.

Le vicomte, un moment, fut suffoqué, mais il se remit :

— Me direz-vous pourquoi? — demanda-t-il.

— Je n'ai rien à vous cacher : il m'a trouvée trop dévote et trop riche.

— Vous vous moquez de moi!

— Je n'oserais, — fit-elle avec un air mutin. — Tenez, sous cette charmille même où nous sommes, mon cher cousin m'a dit fort clairement qu'il ne souffrirait jamais que sa femme allât à confesse... et puis qu'il se jugerait méprisable de jouir de ma fortune...

A ce coup droit, le mari, outré de fureur, eut un geste violent : mais, devant l'attitude innocente de sa femme, il se contint, proféra un énorme juron et s'en alla.

Ces scènes de ménage entretenaient M. de Bretout dans ses sentiments d'animosité contre le docteur et les envenimaient... De temps à autre, un incident extérieur révélait la continuation des manèges malveillants par lesquels le vicomte cherchait à discréditer l'adversaire et à lui susciter des ennemis. Mais toutes ces petites misères ne touchaient guère Daniel qu'à titre de symptômes. Il laissait passer les procédés haineux sans protester, sinon, à l'occasion, par des remarques ordinairement assez bénignes.

— Si M. de Bretout est méchant et calomniateur, faut-il donc que je le devienne aussi? — disait-il à M. Cherrier qui s'étonnait de sa philosophique indifférence.

— Ainsi faisant, mon petit, — répliqua le notaire, — il est

forcé que tu embourses beaucoup de nasardes. Rien ne fait dresser la crête aux gens comme d'imaginer qu'ils ont affaire à un couard !

Malgré sa mansuétude, le docteur se départit néanmoins de son attitude passive dans une circonstance où l'on essayait de l'atteindre par Sylvia et son enfant.

Un jour, pendant qu'il était allé visiter M. de Fersac, goutteux, la Cadette vint au Désert, et, après les salutations d'usage et de lentes platusseries sur le petit Samuel qui apprenait à marcher, fit un brin de morale à Sylvia sur ce qu'elle vivait avec le « monsieur » sans que le curé y eût passé... Tout le monde en babillait dans le pays et la honte en retombait sur elle, la mère.

— Et c'est bien raison ! — interrompit la fille, — tu l'as prié assez indiscrètement de me prendre pour te débarrasser de moi !

— Enfin, à présent, il faut cesser une pareille vie, et, pour ce faire, revenir chez nous.

— Et où demeures-tu ? — demanda Sylvia.

La mère, embarrassée, ne répondit point ; la Grande alors intervint brusquement et, du premier coup, mit les pieds dans le plat :

— Comment ! — dit-elle à Sylvia, — tu ne sais pas que ton honnête femme de mère habite à Saint-Jean-d'Ataux avec un groulon de Moural... et avec cet autre brave homme de Badil aussi, peut-être, un peu ?... — Vieille carogne ! — fit-elle en se tournant vers la Cadette, — et toi, où as-tu fait publier tes bans ?... où t'es-tu mariée ?... Dans la paille, n'est-ce pas, comme une chienne que tu es !

— Comme que ce soit, — bredouilla la Cadette interdite, — la Sylvia n'étant point majeure est sous mes mains et doit faire à ma volonté.

— Ah ! c'est ce gueux de Badil qui t'a enseigné la loi !... Et le petit, qu'en devrions-nous faire ?

— Il viendra donc avec sa mère, n'est-ce pas ?...

Oyant cela, Sicarie courut sur la Cadette, les griffes en avant, les yeux étincelants, tellement furieuse que l'autre, épeurée, tomba en arrière, assise rudement sur un banc.

— Vois-tu, gueuse que tu es ! avant que ce drole et sa

mère sortent d'ici, je t'étranglerai avec ces mains-là!... (Et elle lui présentait dans la figure ses grands doigts osseux.) Et puis, si tes associés s'en mêlent, moi, toute seule, je les étriperai tout ainsi que des lapins!

Ayant dit, comme la Cadette épouvantée ne bougeait pas, la géante l'enleva et la mit sous son bras à la manière d'un sac de blé, en disant :

— Je ne sais à quoi tient que je ne te trousse et te donne l'anguillade!

Mais, sur l'intervention de Sylvia, elle se contenta de porter la Cadette hors de la cour, et de la lâcher après l'avoir rudement admonestée sur les deux joues :

— Porte ça tout chaud à ton Moural!

Lorsque Daniel, en rentrant, apprit ce qui s'était passé, il s'écria aussitôt :

— Ah! je conçois maintenant pourquoi ces deux gredins chopinaient samedi à Mussidan, avec cet autre escogriffe de Pirot!... Mais qu'ils y prennent garde!...

— Toujours, j'ai idée que la Cadette ne reviendra pas! — dit la Grande.

XIX

Le propre jour de la Tiphaine, — que d'aucuns nomment « l'Épiphanie », et d'autres encore « les Rois », — le docteur était à table, finissant de dîner, et laissait cavalcader sur son genou le petit Samuel, quand tout à coup, dans la basse-cour ouverte, arriva au galop de son cheval M. de Légé criant :

— Daniel! Daniel!

Le docteur rendit l'enfant à sa mère, sortit, et trouva son cousin tout trempé de pluie, sans chapeau, et couvert de boue.

— Vite! vite! Daniel! sautez en selle et venez!

— Qu'y a-t-il donc?

— Depuis ce matin, Minna est en travail d'enfant. Cela va mal. Le vieux Gauriac est à bout de forces et la sage-femme n'y entend goutte!... Dépêchez-vous au nom du ciel!

— C'est que M. de Bretout ne me verra pas avec plaisir...

— Je m'en moque!... Il s'agit de sauver ma fille!... Venez vite... je vous en conjure!

Trois minutes après, tous deux galopaient sous la pluie, dans les chemins défoncés, d'où les sabots de leurs montures faisaient jaillir la boue liquide.

En arrivant au château, ils trouvèrent au bas de l'escalier M. de Bretout, anxieux.

— Monsieur, — lui dit le docteur, pendant que M. de Légé grimpait en hâte auprès de sa fille, — m'autorisez-vous à donner mes soins à madame de Bretout et à faire tout ce que j'estimerai nécessaire?

— Oui, monsieur... sauvez l'enfant!... et la mère, — ajouta ce mari après une hésitation qui révélait sa pensée secrète.

— Allons!

Aussitôt dans la chambre, Daniel jeta son chapeau sur un meuble et ôta son surtout de cadis grisaillé. Le docteur Gauriac vint à lui, un peu troublé, et lui expliqua diffusément la situation tandis que la patiente gémissait.

Puis Daniel s'approcha du lit et prit le poignet de Minna.

— Oh! mon cousin! cette fois, je suis bien perdue! — fit-elle, tout en larmes.

— Non! non! ma cousine! Ayez seulement du courage, de la confiance, et tout ira bien...

Le travail dura longtemps, pendant lequel le jeune médecin eut recours aux manœuvres les plus difficiles de l'obstétrique. Bien qu'il fît plutôt froid, la sueur lui découlait du front, due à la fatigue, à ses appréhensions, et à la violente contention d'esprit sans quoi il n'aurait pu s'abstraire des plaintes et des lamentations de Minna, paternellement exhortée par le docteur Gauriac.

Plusieurs fois il s'arrêta presque découragé, regardant les fers que son confrère avait déposés sur une table; puis il se réconfortait et recommençait ses tentatives.

Enfin, le soir venu, après de longues, longues heures de douleurs terribles, alors que le vieux Gauriac épuisé s'était affaissé dans un fauteuil et que la sage-femme, seule à côté de Daniel, tenait une chandelle à la flamme vacillante, un cri déchirant, épouvantable s'ouït dans toute la maison, suivi d'un faible vagissement...

Toute la nuit, Daniel continua ses soins à l'accouchée qui eut quelques syncopes de durée inquiétante. A cheval sur une

chaise, devant le foyer, il se levait au moindre mouvement, au plus léger bruit, et s'approchait du lit sur la pointe des pieds. Après avoir fait prendre un cordial à la malade ou lui avoir fait respirer des sels, il revenait à sa place lorsqu'elle était assoupie et attendait.

La nourrice avait emporté le nouveau-né sans que Minna eût manifesté cette curiosité tendre et passionnée des jeunes mères empressées tout d'abord à voir leur enfant. On eût dit que le sien lui était indifférent, car elle ne fit même pas l'habituelle question sur le sexe, qui suit immédiatement la délivrance.

M. de Légé ainsi que son gendre, congédiés par le docteur Gauriac, étaient allés se coucher. Le vieux médecin, se reposant sur son confrère, avait suivi cet exemple et ronflait dans une chambre voisine. La sage-femme, assise au coin de la cheminée, sommeillait à demi, et, de temps en temps, mouchait la chandelle d'une main mal assurée. Les coudes sur le dossier de la chaise, les pieds allongés vers le feu, Daniel regardait les braises dans la cendre et réfléchissait à la bizarrerie de la situation. Lui, parent détesté dans la maison, il était appelé, à défaut d'un autre médecin, auprès de celle qui le haïssait particulièrement, de sa cousine en couches, en des circonstances telles que son intervention l'avait probablement sauvée...

Dans l'atmosphère épaisse de la chambre, il sentait ses paupières s'alourdir, et il écoutait machinalement le tic-tac d'une pendule Empire qui, sous son globe, hachait régulièrement les heures en bribes menues...

Vers la fin de la nuit, ayant perçu un bâillement, Daniel s'approcha du lit et vit que Minna tenait les yeux ouverts.

— Comment vous trouvez-vous? — lui demanda-t-il.

— Assez bien... J'ai un peu dormi.

— Il faudra tâcher de dormir encore, et, dans deux ou trois jours, on pourra mettre sur les billets de faire part la formule ordinaire : la mère et l'enfant se portent bien.

— A propos, qu'est-ce? — fit-elle avec indolence.

— Un garçon, et plus vivant que je n'osais l'espérer.

— Ce qui me dépite, c'est que ce soit vous! — fit-elle, d'une voix sourde, après un instant.

Était-ce l'ancienne amoureuse qui parlait, ou la cousine hostile? Daniel ne sut pas le discerner.

— Ne pensez point à cela, — fit-il doucement ; — les médecins oublient tout...

La sage-femme ayant fait boire l'accouchée, celle-ci referma les yeux et se rendormit...

Dès l'aube, le docteur sortit à pas de loup, descendit dans la cour et s'en fut à l'écurie. A la lueur d'un falot, Gary étrillait les bêtes : Daniel fit seller sa jument et s'en alla.

Il avait gelé toute la nuit, à pierre fendre, ainsi qu'on dit. Le froid du matin, avivé par une forte brise du nord, semblait faire frissonner les plantes dépouillées de leurs feuilles. Un demi-jour incertain laissait entrevoir les terres grises et la campagne solitaire. Dans les taillis, les branches secouées par le vent faisaient poudroyer le givre au-dessus des brindilles et des herbes sèches. Sur le chemin rabcteux, les fers de la Jasse frappaient la terre durcie et faisaient parfois craquer la glace dans un pas de vache, avec un bruit de vitre brisée. Au loin, sur les coteaux, l'ombre nocturne se dissipait et une faible lueur d'aurore violacée montait à l'orient à travers les bois.

Au sortir de cette chambre où flottaient des vapeurs d'éther, et après une nuit sans sommeil succédant à une journée de fatigue, l'âpre vent du matin réveillait Daniel et retrempait ses nerfs. Les mains dans les poches de sa grosse gonne, il laissait sa bonne bête s'en aller, la bride sur le cou, et il songeait.

Quelle serait à l'avenir l'attitude de ceux de Légé à son égard? Un pareil service, alors qu'il s'agissait pour eux de vie ou de mort peut-être, semblait commander l'oubli de leur animosité passée et l'abandon de leurs procédés hostiles. Pourtant, le docteur ne s'attendait point à les voir désarmer. M. de Légé, en raison de l'extrême affection qu'il portait à sa fille, appréciait certainement cet immense service ; mais, pour sa nature positive et son esprit formaliste, il n'y aurait là qu'une simple question de convenables honoraires. Quant à M. de Bretout et à Minna, Daniel pensait bien qu'ils n'envisageraient pas autrement la chose et voudraient payer largement pour ne pas rester gênés par une dette de reconnaissance incommode à leur haine. Aucun des trois n'était capable de sentir que certains offices ne se paient pas entièrement avec de l'argent.

« Qu'ils fassent comme ils voudront! » se dit-il en reprenant les rênes.

Un pâle soleil d'hiver montait alors péniblement au-dessus de l'horizon, et ses rayons sans chaleur et sans force glissaient à peine entre les nuages qui barraient le ciel de raies grisâtres. Un jour blafard s'épandait lentement sur la Double engourdie par le froid hivernal, et, au lieu des joyeuses chansons d'oiseaux qui saluent au printemps le lever de l'astre, Daniel n'entendait que le croassement d'une bande de corbeaux au déjucher.

En voyant à distance fumer la cheminée du toit familial, le docteur réjoui se confirma dans son indifférence au sujet des sentiments que témoignerait la famille de Légé.

Il ne resta pas longtemps, d'ailleurs, dans l'incertitude à cet égard.

Quatre ou cinq jours plus tard, comme il se chauffait en compagnie de M. Cherrier — qui venait tâter d'un cuissot de sanglier envoyé par M. de Fersac, — arriva le cousin de Légé. Ce n'était plus l'homme éperdu qui suppliait Daniel de le suivre : le danger de sa fille passé, il avait repris sa froideur correcte. Après des remerciements mesurés pour le secours efficace donné à madame de Bretout, M. de Légé aborda la question délicate des honoraires : que devait-il à Daniel ?

A ces mots celui-ci répondit qu'il s'était rendu près de sa cousine par devoir général d'humanité aussi bien que par honnête scrupule de voisinage et de parenté : qu'il était fort heureux d'avoir apporté un renfort décisif à son confrère : mais que, n'ayant pas eu l'intention d'intervenir comme médecin professionnel, mais seulement à titre officieux, il considérait cette question d'honoraires comme touchant uniquement le docteur Gauriac ; quant à lui, Daniel, il ne lui était rien dû.

Après plusieurs raisons échangées avec courtoisie, M. de Légé se leva, visiblement contrarié :

— Alors, merci et adieu ! — fit-il de mauvaise grâce.

— Il n'est pas content ! — remarqua le notaire, aussitôt le cousin parti.

— Non !... Ce n'est plus le même homme que vous avez trouvé relativement facile au sujet de ma dette après la morsure de la vipère. Il subit aujourd'hui l'influence de sa fille et de

son gendre, qui s'exerce dans un sens tout différent. Le trop d'empressement que tous veulent mettre à s'acquitter montre assez combien la reconnaissance leur pèse.

Bientôt le docteur Gauriac, délégué par M. de Légé, vint représenter amicalement à son jeune confrère qu'il ne se ferait aucun tort en acceptant des honoraires, puisque lui-même, un vieil ami et moins utile en l'espèce, agréait une rémunération de ses services.

A cela Daniel objecta qu'appelé comme pis-aller, à défaut d'un autre médecin habitant le voisinage, il s'était rendu à Légé simplement par devoir humain et par pitié pour sa cousine.

Et, comme le vieux docteur insistait encore et disait avoir carte blanche pour régler cette question d'honoraires, Daniel, un peu froissé, lui répondit :

— Mon cher confrère, je m'en tiens à mes raisons ; je ne veux rien.

— Ils vont être fort mécontents là-bas, principalement M. de Bretout.

— Je le comprends : leur orgueil souffre de m'avoir une aussi grande obligation. Mais qu'à cela ne tienne : je les dispense de toute gratitude, vous pouvez le leur dire !

Le docteur Gauriac garda pour lui cette dernière partie de la commission ; mais la première suffit amplement à irriter le gendre de M. de Légé, qui se prodigua en verbeuses récriminations. Quoi ! lui, vicomte de Bretout, ne pourrait s'acquitter envers ce médicastre !... Un tel personnage prétendait-il le contraindre à demeurer son obligé ?

— Ma foi, — s'écria le vieux Gauriac impatienté finalement, — je puis vous dire qu'il vous dispense de toute gratitude !

— Je n'ai que faire de ses cadeaux, à ce parpaillot fils de manants ! — glapit M. de Bretout.

— Monsieur, — dit alors M. de Légé, — veuillez ne pas oublier que mon aïeul et celui du docteur Charbonnière étaient frères !

Sur cette observation M. de Bretout, dépité de sa bévue, sortit en murmurant des excuses.

— Vous me laisserez le soin de cette affaire ! — lui dit son beau-père avant qu'il eut refermé la porte.

Malgré cette injonction, deux jours après, M. de Bretout, incapable de supporter plus longtemps ce qu'il appelait un affront, se rendit au Désert dans l'intention judicieuse d'obliger Daniel à recevoir des honoraires, ou bien à se battre avec lui. Ce faisant, il se croyait très généreux : un gentilhomme tel que lui n'était-il pas en droit de refuser un duel avec un roturier, bien loin de le lui offrir? Mais, dans ce conflit où son orgueil était engagé, le vicomte faisait le sacrifice le moins pénible pour lui en risquant de tuer l'homme qui, selon toutes les apparences, avait sauvé madame de Bretout...

D'aventure, Daniel était absent lorsque le mari de Minna se présenta chez lui. Dans la cuisine, Sylvia déambulait, tenant sur ses bras le petit Samuel que les dents tourmentaient fort, tandis que devant le foyer la Grande attisait le feu sous une marmite.

— Le docteur Charbonnière y est-il? — demanda, sans saluer, M. de Bretout à Sylvia.

— Monsieur le docteur Charbonnière n'y est pas, — répondit-elle en appuyant sur le mot « monsieur ».

L'époux de Minna regarda, un peu étonné, cette belle jeune femme qui lui donnait une leçon de politesse. Sylvia, nu-tête ainsi qu'à l'ordinaire, était habillée comme une campagnarde aisée, en bonnes étoffes du pays: mais elle portait ses simples vêtements avec une grâce native que remarqua le vicomte.

— Vous êtes à son service? — lui demanda-t-il.

— Oui, je suis sa servante! — répondit fièrement l'autre en le toisant avec assurance.

— C'est la femme du monsieur, et c'est son enfant qu'elle tient! — rectifia lors, en se dressant, la Grande, que ce colloque un peu étrange commençait à fatiguer.

M. de Bretout fut surpris en voyant debout cette géante qui le regardait d'un mauvais œil. Lors, s'adressant à elle, il salua ironiquement et avec un sourire moqueur :

— Excusez! je ne croyais point parler à madame Charbonnière!

— Parce qu'elle est habillée de cadis, n'est-ce-pas? — fit la Grande sur un ton agressif. — C'est que, voyez-vous, notre monsieur n'est pas de ces jean-f... qui prennent une fille pour ses écus!

M. de Bretout comprit l'allusion, et, un peu interloqué, devint, jusqu'à ses grandes oreilles, rouge comme un coq de redevance. Mais, au moment où il allait riposter par une insolence grossière, il sentit soudain le ridicule d'une semblable querelle avec cette grande gaillarde fort capable de le colleter, et il s'en alla sans mot dire.

— Je lui ai, je crois, bravement rivé son clou, à ce grand f... fat! — dit la Sicarie à Sylvia. Et il a bien fait de poser sa langue, car je lui aurais secoué les puces de la bonne façon!...

Cette déconvenue refroidit un peu le vicomte, sans le faire cependant renoncer à son beau projet. Mais, à quelques jours de là, comme il se proposait d'écrire à Daniel pour être sûr de le rencontrer, un malheur domestique l'en empêcha. Son petit garçon un peu chétif, à qui, selon la pratique paysanne, la nourrice faisait boire du vin pour lui donner des forces, eut tout à coup une inflammation d'entrailles dont il mourut peu après.

La mort de cet enfant, qui mit le château de Légé en deuil, fit une diversion à la haine mal intentionnée du père. Puis, M. de Bretout fut distrait par d'autres soucis. Sa femme ne se rétablissait pas de ces couches difficiles, qu'avait suivies une fièvre puerpérale. La convalescence n'était pas franche. Trois mois après l'événement, elle gardait encore le lit et languissait faible et inerte. Cet accouchement laborieux avait trop durement éprouvé son corps mignard et délicat. Le docteur Gauriac venait deux ou trois fois la semaine et prescrivait des drogues qui n'agissaient guère, ou point. Enfin, à bout d'expédients, il eut recours à la ressource classique et ordonna un changement d'air, en sorte qu'aux premiers jours ensoleillés, la malade ayant pu quitter son lit, toute la famille alla s'installer à Ribérac.

EUGÈNE LE ROY

(A suivre.)

ALOYSIUS BERTRAND

En 1841, s'éteignait un jeune poète du nom d'Aloysius Bertrand. Il mourait à l'hôpital, si délaissé que nul des siens ne se préoccupait beaucoup de son sort. Il laissait une œuvre qui lui a survécu. Après l'avoir enseveli de ses mains et conduit au cimetière, David d'Angers[1] racheta son manuscrit à un éditeur insouciant; Sainte-Beuve lui fit une notice, et Victor Pavie, d'Angers, un jeune imprimeur de leurs amis, — qui fut mon grand-père maternel, — l'édita à ses frais.

« Les fantaisies de *Gaspard de la Nuit*, a dit J. de Marthold, sont divisées par le savant caprice de l'auteur en dix séries, consacrées chacune à une partie différente du fantastique, charmant ou bouffon qui séduisit, au gré des heures, l'âme poétique d'Aloysius Bertrand. » Précédées d'une *Introduction* et suivies de quelques *Pièces détachées (extraites du portefeuille de l'auteur)*, elles forment une œuvre en prose atteignant

1. On trouvera tous les détails de l'agonie et de l'enterrement du pauvre Aloysius Bertrand dans la lettre que le sculpteur écrivit quelques jours plus tard à Sainte-Beuve, et que M. Henry Join a publiée in extenso dans son grand ouvrage sur David d'Angers (Paris, Plon, 1877). C'est à cette lettre, sans doute un peu déclamatoire, mais d'une sincérité et d'une émotion incontestables que Sainte-Beuve répondait par le billet suivant :

Je reçois, mon cher David, votre très bonne et très touchante lettre; je la joins à mes autres notes, comme la plus précieuse et celle qui doit tout couronner. Vous avez dû recevoir un mot de Pavie au sujet de cette publication.

Mille amitiés reconnaissantes.

SAINTE-BEUVE.

au charme rythmique des vers. Quant à la nature de l'inspiration, à la façon serrée et colorée dont le poète l'a rendue, quelle analyse en rendrait mieux compte que des citations ?

LE MAÇON

Le maçon Abraham Knupfer chante, la truelle à la main, dans les airs échafaudé, si haut que, lisant les vers gothiques du bourdon, il nivelle de ses pieds et l'église aux trente arcs-boutants, et la ville aux trente églises.

Il voit les tarasques de pierre vomir l'eau des ardoises dans l'abîme confus des galeries, des fenêtres, des pendentifs, des clochetons, des tourelles, des toits et des charpentes, que tache d'un point gris l'aile échancrée et immobile du tiercelet.

Il voit les fortifications qui se découpent en étoile, la citadelle qui se rengorge comme une géline dans un tourteau, les cours des palais où le soleil tarit les fontaines, et les cloîtres des monastères où l'ombre tourne autour des piliers.

Les troupes impériales se sont logées dans le faubourg. Voilà qu'un cavalier tambourine là-bas. Abraham Knupfer distingue son chapeau à trois cornes, ses aiguillettes de laine rouge, sa cocarde traversée d'une ganse, et sa queue nouée d'un ruban.

Ce qu'il voit encore, ce sont des soudards qui, dans le parc empanaché de gigantesques ramées, sur de larges pelouses d'émeraude, criblent de coups d'arquebuse un oiseau de bois fiché à la pointe d'un mai.

Et le soir, quand la nef harmonieuse de la cathédrale s'endormit couchée les bras en croix, il aperçut de l'échelle, à l'horizon, un village incendié par des gens de guerre, qui flamboyait comme une comète dans l'azur.

LES DOIGTS DE LA MAIN

Le pouce est ce gras cabaretier flamand, d'humeur goguenarde et grivoise, qui fume sur sa porte, à l'enseigne de la double bière de mars.

L'index est sa femme, virago sèche comme une merluche, qui dès le matin soufflète sa servante dont elle est jalouse, et caresse la bouteille dont elle est amoureuse.

Le doigt du milieu est son fils, compagnon dégrossi à la hache, qui serait soldat s'il n'était brasseur, et qui serait cheval s'il n'était homme.

Le doigt de l'anneau est leur fille, leste et agaçante Zerline qui vend des dentelles aux dames et ne vend pas ses sourires aux cavaliers.

Et le doigt de l'oreille est le Benjamin de la famille, marmot pleureur, qui toujours se trimballe à la ceinture de sa mère, comme un petit enfant pendu au croc d'une ogresse.

Les cinq doigts de la main sont la plus mirobolante giroflée à cinq feuilles qui ait jamais brodé les parterres de la noble cité de Harlem.

LA TOUR DE NESLE

« Valet de trèfle! — Dame de pique! gagne! » Et le soudard qui perdait envoya d'un coup de poing sur la table son enjeu au plancher.

Mais alors messire Hugues, le prévôt, cracha dans le brasier de fer avec la grimace d'un cagou qui a avalé une araignée en mangeant sa soupe.

— « Pouah! les chaircuitiers échaudent-ils leurs cochons à minuit? ventredieu! c'est un bateau de beurre qui brûle en Seine. »

L'incendie qui n'était d'abord qu'un innocent follet égaré dans les brouillards de la rivière fut bientôt un diable à quatre tirant le canon et force arquebusades au fil de l'eau.

Une foule innombrable de turlupins, de béquillards, de gueux de nuit accourus sur la grève, dansaient des gigues devant la spirale de flamme et de fumée.

Et rougeoyaient face à face la tour de Nesle, d'où le guet sortit l'escopette sur l'épaule, et la tour du Louvre, d'où par une fenêtre, le roi et la reine voyaient tout sans être vus.

Il ne reste pourtant d'Aloysius Bertrand qu'un souvenir tant soit peu conventionnel, parce qu'ayant vécu très solitaire et même caché, il n'a pas suscité cette attention qui fixe dans le souvenir d'une génération la physionomie d'un écrivain ou d'un artiste. A défaut d'un portrait — car les beaux crayons de David d'Angers[1] ne nous montrent que des yeux voilés par

1. Ils sont aujourd'hui au Musée d'Angers auquel les a généreusement offerts M. Robert David, le fils du sculpteur. L'un porte ces mots : Louis Bertrand, dessiné à l'hôpital Necker, la veille de sa mort, lorsqu'il me disait : « Je vous entends encore, mais je ne vous vois plus. » David, 1841 ; et

l'agonie ou clos par la mort, — nous possédons la silhouette que Sainte-Beuve en a tracée dans une notice placée en tête de l'œuvre[2] :

Nous vîmes alors un grand et maigre jeune homme de vingt et un ans, au teint jaune et brun, aux petits yeux noirs très vifs, à la physionomie narquoise et fine sans doute, un peu chafouine peut-être, au long rire silencieux. Il semblait timide ou plutôt sauvage. Nous le connaissions à l'avance, et nous crûmes d'abord l'avoir apprivoisé. Il nous récita, sans trop se faire prier, et d'une voix sautillante, quelques-unes de ces petites ballades en prose dont le couplet ou le verset exact simulait assez bien la cadence d'un rythme.

La silhouette doit être juste : l'éditeur la reproduit presque trait pour trait à sa façon, et renvoie au texte du critique.

Pendant l'hiver de 1828, un jeune homme apparut, sous les auspices du peintre Louis Boulanger[3], à ce foyer de l'Arsenal dont la famille Nodier faisait si hospitalièrement les honneurs. Ses allures gauches, sa mise incorrecte et naïve, son défaut d'équilibre et d'aplomb trahissaient l'échappé de province. On devinait le poète au feu mal contenu de ses regards errants et timides.

l'autre : Louis Bertrand à l'ensevelissoir de l'hospice, avant que l'infirmier ne vînt clouer le cercueil. M. Léon Séché a reproduit le second dans son petit livre, *les Poètes de la Misère*, Michaud, Paris.

Il avait été question d'un monument dont le socle eût porté l'inscription suivante : *Divionis natus est, Lutetiæ obiist, Andegavi autem resurrexit.* Le projet n'eut pas de suite.

2. Publiée d'abord dans la *Revue de Paris* en 1842, et, depuis, dans le tome II des *Portraits Littéraires*.

3. Louis Boulanger est beaucoup moins connu par ses tableaux que par ses illustrations — comme la fameuse *Ronde du Sabbat*, si recherchée aujourd'hui — et par sa religieuse amitié pour la famille Hugo dont il a dessiné de nombreux et curieux portraits. La vaste toile de *Mazeppa* qu'il brossa à vingt ans et qui fut exposée au Salon de 1827 lui promettait une carrière brillante qui ne se réalisa pas. Il était doux, modeste et charmant. Il quitta Paris et mourut de bonne heure, en 1847, à Dijon, où il dirigeait l'école de dessin. Ceux qui l'avaient oublié eurent un regret pour le passé que rappelait ce nom un instant glorifié par la mort et Sainte-Beuve écrivit à Pavie le 31 mars :

« Eh bien ! voici Boulanger qui a répondu au premier appel, organisation tourmentée et un peu faible qui n'a pas pu franchir le pas des soixante ans. C'était bien plus un poète qu'un peintre, ou bien le peintre des poètes. C'était un Jules Romain qui avait eu Victor Hugo pour Raphaël, de là bien des irrégularités, et finalement des défaillances. Il restera comme un

Son nom était Louis, ou plutôt *Aloysius* Bertrand, selon les habitudes de renaissance gothique d'alors. Sans aller jusqu'à dire qu'il était Lorrain par son père, Italien par sa mère, Piémontois par son berceau, il suffisait de l'entendre pour affirmer à tout le moins que la Bourgogne était sa patrie adoptive. Quant à l'expression de sa physionomie, où je ne sais quel dilettantisme exalté se combinait avec une taciturnité un peu sauvage, il n'était que trop facile d'y reconnaître une de ces victimes de l'idéal et du caprice qui, chassées du terroir par des incompatibilités de race, s'en vont chercher fortune — ou misère à Paris.

On lisait ce soir-là. Quand arriva son tour, il tira de sa poche, et lut, moins qu'il ne récita, une manière de ballade dans le goût pittoresque de l'école, ciselée comme une coupe, coloriée comme un vitrail, dont les rimes tintaient comme les notes du carillon de Bruges. Ceux qui survivent n'ont pu oublier après trente ans l'effet que produisait, sous le chevrotement de sa voix grêle, le retour périodique de ces deux vers :

L'on entendait, le soir, sonner les cloches
Au gothique couvent de Saint-Pierre-des-Loches[1].

Sa leçon débitée, il se dissimula tout honteux dans l'embrasure d'une fenêtre où Sainte-Beuve le recueillit et le *détermina* ; Nodier ne le revit plus, Boulanger pas davantage... Sainte-Beuve qui était là, nous a rendu plus d'une fois l'attitude anguleuse, la timide et sauvage gaucherie, la voix flûtée et chevrotante de ce pauvre Aloysius Bertrand[2].

médaillon enchassé dans notre *Cénacle*, ne trouvez-vous pas que c'est là sa vraie place ? »

Dans une lettre du 28 juillet 1824, Hugo écrivit à Victor Pavie :

« Boulanger va vous envoyer sa Saint-Barthélemy qui est magnifique. »

Il reste au peintre oublié l'honneur d'avoir inspiré les beaux vers des *Feuilles d'Automne* :

Louis, quand vous irez dans un de vos voyages...

et ceux des *Consolations* :

Ami, te souvient-il qu'en route pour Cologne
Un dimanche, à Dijon, au cœur de la Bourgogne
Nous allions admirant portails, clochers et tours
Et les vieilles maisons dans les arrière-cours ?

1. On n'a jamais retrouvé *l'Agonie et la mort du Sire de Maupin*, non pas que l'éditeur l'ait supprimée de son chef, mais par une de ces disparitions dont la vie errante et dispersée des poètes n'offre que trop d'exemples. D'ailleurs, qu'on juge comme l'on voudra le scrupule ou la délicatesse de Pavie, car *chaque chose a deux noms*, comme dit l'autre — tout son passé proteste contre une telle allégation. Quelle naïveté d'ailleurs eût été la sienne que de citer précisément l'envoi d'une ballade qu'il eût supprimée !

2. Victor Pavie, *les Revenants*.



Aloysius Bertrand n'est pas né à Dijon. Sa mère était Italienne, et il naquit en 1807 à Ceva [1], petite localité des Alpes liguriennes que son père, capitaine de gendarmerie et d'origine lorraine, quitta à la chute de l'empire pour se fixer à Dijon où l'appelait l'éducation d'une fille, confiée aux soins d'une tante qui s'y était précédemment établie. Bertrand avait alors sept ans. Ses années d'enfance s'y écoulèrent doucement. Il fit ses études au Collège royal. « Il semble avoir été dans ses classes le type de ces élèves résignés et corrects, auxquels, à défaut d'une valeur générale et moyenne qui ne prouve d'ailleurs pas grand'chose pour l'avenir, professeurs et camarades reconnaissent certaines facultés complètes et rares [2]. » De la sixième à la seconde, les palmarès ne mentionnent pas le plus humble accessit sous son nom, mais il prend une revanche triomphale à la fin de son année de philosophie (1825) avec un premier prix de discours français.

Il quitta les bancs sans se préoccuper de couronner ses études par le titre de bachelier. Une lettre de son frère, Frédéric Bertrand, nous dit :

Il vit replié sur lui-même, hanté de visions, mécontent de lui, inquiet envers les autres... prêtant l'oreille aux voix inconnues qui l'entretiennent dans le silence de la nuit : le gémissement du vent, le cri d'une orfraie, le hurlement d'un chien égaré dont la voix faisait écho dans le lointain, agitaient en lui les touches d'un clavier inconnu... Nerveux à l'excès, doué d'une imagination ardente, d'un caractère bizarre et inégal, le cerveau sans cesse en ébullition, Louis n'avait pas l'esprit méthodique de la classification. Il saisissait au vol l'une des idées dont il était assailli, la jetait sur un morceau de papier, et vite se replongeait dans la fournaise pour en saisir une autre. Tout lui était bon pour fixer ses pensées, vieilles enveloppes de lettres, marges de journal, débris de papier, dernière page jaunie arrachée à un bouquin, tout y passait. Sa petite table était jonchée

1. C'est aujourd'hui une simple sous-préfecture de six mille âmes, arrosée par le Tanaro, à mi-chemin de Millésimo et de Mondovi, sur la ligne de Turin à Savone. Elle n'a guère d'autres curiosités qu'un vieux château sous lequel on passe par un tunnel. Il y a vingt ans, des arrière-cousins de Bertrand y vivaient encore.

2. Chabeuf, *Louis Bertrand*.

de brouillons raturés, déchiquetés et couverts d'une écriture fine et illisible : on y voyait des strophes entières, des vers épars, dix fois effacés, dix fois replaqués, comme avec colère, et qui témoignaient de l'obstination de l'artiste à mettre son œuvre au point [1].

Sainte-Beuve ajoute :

Il achevait ses études en 1827, et déjà la poésie le possédait tout entier. Dijon et ses antiquités historiques, et cette fraîche nature peuplée de légendes remplissaient son cœur. Les bords de la Suzon et les prairies de l'Armançon le captivaient. La nuit, aux grottes d'Asnière [2] bien souvent, lui et quelques amis allaient effrayer les chauves-souris avec des torches et pratiquer un gai sabbat [3].

Dans tout cela, pas trace de la moindre occupation d'un métier, d'un gagne-pain quelconque. Bertrand est pourtant pauvre. La mort du père a enlevé à la famille le plus gros de la retraite qui n'aurait pas suffi sans la générosité de quelques parents. Outre deux frères, Louis a une sœur, Élisabeth, de cinq ans plus jeune et dont l'avenir doit préoccuper les siens.

Un sang guerrier coulait dans ses veines. Il aimait à rappeler la part que son père avait prise à la guerre d'Italie, et c'est en termes assez inattendus qu'il insiste sur le glorieux souvenir qui lui en restait : « Cette épée, que vous n'oseriez regarder! » Rien d'étonnant s'il porte en lui les germes d'une irritation qu'accroîtront plus tard les privations de la vie. Mais ses aspirations de journaliste n'ont d'abord qu'un but littéraire : *le Provincial* [4], dont il fut un des tout premiers rédacteurs, n'a gardé de son passage que des poèmes où l'on rencontre déjà quelques-uns des morceaux, à peine retouchés plus tard, de son *Gaspard de la Nuit*. Telles sont : *la Chanson du pèlerin qui heurte pendant la nuit sombre à l'huis d'un chastel*, qu'on retrouvera dans son livre avec sa première dédicace : *Au gentil et gracieux trouvère de Lutèce, Victor Hugo*; *le Clair de Lune*, dédié à Charles Nodier; *les Lavandières*, à Émile Deschamps; une étude sur la *Ronde du Sabbat* de Louis Boulanger, etc.

1. Lettre de Frédéric Bertrand à M. Chabeuf, 15 avril 1886.

2. Il s'agit d'Asnière-les-Dijon, rendez-vous champêtre bien connu de tous ceux qui ont parcouru ce charmant pays.

3. *Portraits littéraires*, Aloysius Bertrand.

4. *Le Provincial*, journal dijonnais dont le premier numéro parut le 1er mai 1828, ne dura que six mois.

Les envois étaient-ils désintéressés?... On répondit par d'aimables éloges, et lors de la disparition du *Provincial* qui lui rendait sa liberté, c'est muni de ces lettres que Louis s'achemina vers Paris pour y chercher la fortune littéraire.

« Nous le vîmes arriver à Paris vers la fin de 1828, ou peut-être au commencement de 1829 », dit Sainte-Beuve. Que sa première visite ait été pour Nodier ou pour Victor Hugo, pour l'auteur de *Trilby* ou pour celui des *Odes et Ballades*, peu importe. Ce qu'il y a de certain, c'est l'éclipse totale de Bertrand après une ou deux apparitions chez des amis pourtant si accueillants. Son départ dont nous avons la date exacte (14 avril 1829) passa inaperçu. Là-dessus, le témoignage du peintre Boulanger ne saurait être mis en doute :

Excellent ami,

Est-ce que l'ouvrage de ce pauvre L. Bertrand a paru : Seriez-vous assez bon pour me dire si je pourrais l'avoir à Paris ou s'il faut le demander à Angers? Je voudrais être au nombre des souscripteurs de ce brave jeune homme auquel j'ai pensé souvent après l'avoir tout à fait perdu de vue. Vous seriez bon de me fixer là-dessus[1]...

Cette lettre, datée du 12 avril 1842, est bien postérieure à 1829 et Bertrand revint à Paris en 1833 jusqu'à sa mort survenue en 1841. Mais pour qui connaît la légendaire bonté du peintre, le sens de la lettre n'est pas douteux. C'est celui d'un homme depuis longtemps découragé par l'attitude du poète, par ce besoin d'isolement, de claustration qu'il avoue lui-même dans une lettre à David d'Angers. « Plongé dans une vie contemplative, cloîtré dans l'étude et dans l'art, isolé, inconnu à tous, c'est avec un serrement d'angoisse inexprimable qui refoule tout mon sang vers mon cœur que je vous confie ma peine[2]. » C'est la même impression qui se dégagera des lettres de David d'Angers, et celle qu'on retrouve dans la correspondance de Théodore Pavie chargé par son frère de s'enquérir de Bertrand qu'il ne put jamais joindre.

Le poète pauvre et honteux est retrouvé. Le Bertrand est reparu;

1. Lettre de Louis Boulanger à V. Pavie, citée par M. Chabeuf.

2. Lettre de L. Bertrand à David d'Angers, 18 septembre 1837, citée par M. Léon Séché, *Derniers moments d'Aloysius Bertrand* (*Mercure de France*, 15 mai 1905).

mais pour demander un secours à M. David qui lui a envoyé de l'argent. J'ai offert de ta part l'impression de son livre dont tu paraissais disposé à lui faire l'avance. Là-dessus M. David m'a donné son adresse[1]. Réponds-moi vite, et j'irai le trouver. Non pas de la part de M. David, à cause du récent bienfait qui ferait rougir le pauvre poète, mais de la part de Sainte-Beuve comme ayant entendu dire, ce qui est vrai, que Renduel n'avait pas voulu se charger de son livre. Ainsi j'attends ta réponse et je vais, dans sa pauvre mansarde, le trouver entre sa mère et sa sœur, et lui dire qu'il y a un moyen de faire paraître ses œuvres. A tout prendre, la vente rembourserait, et ce n'est qu'une avance...

La lettre est du 4 janvier 1838. La suivante, du 10 janvier, est plus significative encore :

... Le Bertrand est, pour quinze jours encore, à la campagne. Pendant qu'une mère mal vêtue lavait quelques assiettes, au milieu d'une forte odeur de choux, j'étais reçu dans un petit salon par la sœur du poète, jeune fille aux grands yeux, aux manières fines, affables et distinguées. Je n'ai rien expliqué de mon objet, étourdi que j'étais de cette absence. Puis, il m'est venu une idée. Le Bertrand doit être ici, mais se cache peut-être de ses créanciers. La sœur semblait préoccupée de ma visite, et elle avait l'air de soupçonner que sans doute j'avais au cœur quelque bonne nouvelle, capable d'évoquer son frère du fond de quelque cabinet voisin. Bref, j'y vais retourner, et lever assez le coin du voile pour laisser deviner, et deviner moi-même. J'en suis sûr, Bertrand se cache. On paraissait dire qu'à la rigueur on le trouverait.

Nous avons toujours entendu parler de cette disparition de Bertrand comme une des choses les plus mystérieuses de ce temps-là. Sans doute, il vivait et fit même vivre les siens ; mais, n'étaient-ce pas justement les conditions de son travail qu'il redoutait d'avouer? Le besoin de grâce et d'ornement, qu'il regardait comme une des choses importantes de la vie, devait lui rendre la misère plus honteuse et lui inspirer toutes sortes de ruses pour la dissimuler. Après sa mort, malgré toutes les recherches auxquelles on s'est livré, pas un témoin de sa vie n'est venu dire : « Je l'ai connu, je l'ai vu dans telle ou telle circonstance, voici ce qu'il a dit, ce qu'il a fait. » Pas un souvenir de lui dans les *Correspondances* du temps, qu'on exhume

1. Chez sa mère, 10, rue de Beaune, au Marais.

de toutes parts. Il dut certainement faire un compte rendu d'*Hernani* comme il fit un mois plus tard (30 mars 1830) celui de *Stockolm*[1]. Pendant les huit ans qu'il passa à Paris, Victor Pavie ne cessa de mentionner les moindres rencontres qu'il faisait dans le monde littéraire. Pas un mot de Bertrand. Et dans sa curieuse correspondance avec ses amis après son retour dans sa ville natale, c'est le même silence de leur part sur l'énigmatique personnage.



Bertrand fut l'un des premiers à saluer l'instauration du régime de 1830 et à le célébrer à sa façon. S'il n'est pas très sûr que le premier drapeau tricolore qu'on vit flotter à Dijon fut arboré aux fenêtres de sa mère et brodé par les mains de sa sœur, son nom figure sur la première liste de souscription pour les victimes des Trois Journées; et quand un groupe de jeunes libéraux fonda, en février 1831, *le Patriote de la Côte d'Or*, c'est lui qu'ils choisirent pour rédacteur en chef. Il n'y fit guère paraître, d'ailleurs, que des poèmes et des fantaisies où se retrouve le Bertrand du *Provincial*. C'est en dehors du journal qu'il joua le rôle très court et passablement jeune dont on a conservé le souvenir. Qu'il se soit présenté de lui-même à l'*Hôtel du Chapeau-rouge* pour y saluer, le 3 août 1832, M. de Cormenin, de passage à Dijon, ou qu'il y ait été délégué par son journal, toujours est-il que cette visite, commentée et travestie par les journaux ennemis, l'entoura d'une importance à laquelle il conforma plus ou moins volontairement sa conduite. Ce fut le moment du banquet où l'on but à « la moralisation du peuple par la presse » et dont le retentissement provoqua la réponse dithyrambique de Bertrand, qu'on retrouvera dans la préface de M. Asselineau. Ce fut aussi l'occasion d'un procès où le pauvre poète laissa quelques pouces de sa dignité. L'insuccès d'une pièce, *le Lieutenant de hussards*,

1. *Stockolm, Fontainebleau et Rome*, trilogie avec épilogue par l'auteur de *Henri III*, jouée à l'Odéon le 31 mars 1830, et jouée depuis sous le titre de *Christine*. Les acteurs principaux étaient Ligier, Lockroy, mademoiselle Georges, Alexandrine Nollet. C'est dans une lettre à son ami Ladey que nous sommes renseignés sur ce feuilleton resté inconnu.

dont le théâtre de Dijon ne put donner qu'une seule représentation, acheva de le décourager et l'année 1832 n'était pas écoulée qu'il regagnait Paris.

Sa mère et sa sœur ne tardèrent pas à l'y rejoindre, et leur présence, qui n'ajouta pas peu à la gène du poète, le dégagea aussi d'une correspondance dont les révélations auraient pu orienter et renseigner ses biographes. Car tout se trouve, ou se retrouve, et le même hasard qui nous a rendu les lettres à Antoine de Latour[1], nous restituera peut-être les lettres désespérées qu'il envoyait aux êtres aimés, tandis que de janvier 1833 jusqu'au printemps de 1841, où l'approche de la mort semble triompher de ses fiertés, il n'y a guère à attendre que le silence et la nuit. Nous ne comptons pas pour renseignements ce que nous savons de son stage de secrétaire chez Rœderer et de sa tentative inutile auprès de Harel, le directeur de la Porte-Saint-Martin qui refusa son drame. C'est donc une période de huit années qu'il s'agit, non pas de reconstituer, mais d'éclairer à tâtons.

Nous avons parlé de *fiertés*; Bertrand se traite plus sévèrement quand il se confesse à son bienfaiteur, le sculpteur David, dont « l'amitié prodigue et ardente s'est consumée du matin au soir en démarches sans nombre, depuis quinze jours, pour un pauvre barbouilleur de papier que ses visions chagrines et son orgueil sauvage et insociable gîtent au lit de Gilbert[2] ».

Qu'il y ait là un peu d'exagération, c'est possible. Mais pareil aveu, sous la plume de Bertrand, nous en dit assez pour entrevoir une part de son caractère.

Ceux qui n'admettent pas son attitude prolongée d'isolement, rappellent volontiers l'exemplaire des *Consolations*, orné d'une dédicace, qu'il avait rapporté de Paris[3] et qui établirait la continuité de ses rapports avec Sainte-Beuve. Mais outre que cet hommage isolé ne constitue pas une preuve de relations suivies, nous savons par le ton de la notice que Sainte-Beuve l'avait à peu près perdu de vue. Ce n'est pas

1. Léon Séché, *Derniers instants de Louis Bertrand* (*Mercure de France*, 15 mai 1905).

2. Lettre du 2 avril 1841, citée par M. Léon Séché.

3. Chabeuf, *Louis Bertrand*.

qu'il négligeât pourtant tout rapport avec les milieux littéraires. Il ne put, sans franchir le seuil des *Annales romantiques*, y faire insérer la fantaisie qui y parut en 1829[1]. Quant à sa première visite chez Renduel, elle doit avoir précédé ou suivi de très près son voyage. Le projet de contrat trouvé dans son portefeuille, sur son lit de mort, ne porte pas de date[2] : mais nous savons que le volume, annoncé depuis 1834, avait passé beaucoup plus tôt sous les yeux de l'éditeur. Un simple rapprochement de textes nous permettra de suivre Bertrand à travers les rares amitiés qui trouvèrent, — ou forcèrent le chemin de son cœur.

Nodier ne le revit plus, écrivait Victor Pavie en rappelant la soirée de 1828, Boulanger pas davantage[3]. Des mois se passent. Un matin d'été, on frappe à la porte de Sainte-Beuve : entre Bertrand avec sept cahiers sous le bras. C'est ainsi que la sybille dut se présenter chez Tarquin. L'aspect du manuscrit qu'il déposa sur la table ne démentait en rien cette impression. Il était rehaussé de rubriques rouges et bleues, illustré de lettrines, avec des figures cabalistiques sur les marges et portait pour titre : *Gaspard de la Nuit*, fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot. Ce n'étaient plus des vers, mais de petites pièces en prose, divisées en sept livres, avec des alinéas pour strophes, où le rythme de la période et l'harmonieux enchevêtrement des mots suppléaient, par delà, au mètre et à la rime. A peine le critique, absorbé quelques minutes dans ce monde de prestiges, d'évocations et de chimères, en eut-il absorbé les premières vapeurs, qu'enivré et ravi, il releva la tête... ; mais l'auteur avait disparu.

A quelques jours de là, nous montions, David et nous, l'escalier de Sainte-Beuve. Les feuillets de Gaspard étaient disséminés sur la table et sur la cheminée. « Écoutez bien », dit-il. Il nous lut *le Maçon*, *Harlem*, *la viole de Gamba*, *Padre Puggnacio*, *l'Alchimiste*. Nous sortîmes de chez lui avec des bluettes sur les yeux.

Dès ce moment, Louis Bertrand, ou plutôt *le Maçon*, car c'est par le nom de cette pièce, la plus caractéristique de toutes, qu'il se plaisait à l'appeler, fut pour David l'objet d'une recherche assidue, et ce qu'il soupçonnait de la situation précaire de l'inexplicable songeur n'était pas de nature à refroidir ses sollicitudes. « *Et le Maçon?* » demandait-il à Boulanger, à Nodier, à Sainte-Beuve, ces patrons

1. Sous le titre de « La Chaumière d'Aloysius Bertrand ».

2. Léon Séché, *Mercure de France*, 15 mai 1905.

3. V. Pavie, *les Revenants*.

désertés tour à tour, moins par ingratitude, hélas! que par pudeur. « *Qu'en faites-vous? Où est-il? A quand la publication de son livre?* »

Enfin, il le trouva. Sa lettre à Sainte-Beuve nous apprend l'étrange et imprévue rencontre chez Renduel devenu propriétaire à maigres deniers du volume.

Quelques mots de Bertrand dans une lettre à David, précédemment citée, permettent d'établir la date exacte de cette rencontre.

« Si vous avez oublié le jeune poète qui signe son nom au bas de cette lettre, il n'a pas oublié lui, avec quelle bonté vous lui avez offert, il y a dix-huit mois, votre amitié. Hélas! vous ne saviez pas, lorsqu'un soir vous me serriez si chaleureusement la main chez le libraire Eugène Renduel, et lorsque, quelques jours après vous daigniez monter chez ma mère, demandant, moi sorti, à me voir, non, vous ne saviez pas à quels combats ma douloureuse existence était alors livrée. »

La lettre est du 18 septembre 1837. C'est donc vers le début de l'année 1836 qu'eut lieu la rencontre du sculpteur et de Bertrand. Cette date est d'ailleurs confirmée par le passage suivant de la lettre de David à Sainte-Beuve :

Ma liaison intime avec Bertrand date de son arrivée à l'hôpital Necker. Là, pendant près de six semaines, presque tous les jours, j'ai recueilli dans mon cœur sa fiévreuse conversation. C'est il y a déjà longtemps, dans votre petite chambre de la rue Notre-Dame-des-Champs que nous fûmes, Victor Pavie et moi, initiés à quelques-unes de ses productions. Vous m'aviez inspiré une juste estime pour ce jeune talent, aussi, dès le lendemain, j'étais chez lui; mais je n'y trouvai que sa vieille mère. Quelques semaines après, je causais chez Renduel et avec lui de mon admiration pour Bertrand, il était là, et je l'ignorais; il avait pu juger de la haute estime qu'il m'inspirait, il se fit connaître à moi avec timidité. La seconde entrevue se passa chez moi, il venait, dans une circonstance désastreuse, faire appel à mon cœur, je ne l'ai plus revu que sur son lit de mort[1].

1. La lettre suivante de David à Pavie, datée du 22 mai 1836, est encore plus probante : « J'ai vu le « maçon » : tu sais, ce poète si naïf dont Sainte-Beuve nous a lu des vers. Il avait pris une velléité à Renduel d'imprimer son œuvre; mais il a réfléchi que la saison n'était pas bonne, ainsi nous voilà retardés jusqu'à l'année prochaine. Est-ce humiliant pour le génie que le commerce avec sa froide raison vienne refouler dans l'obscurité de nobles inspirations! Mille tendres amitiés.

DAVID »



C'est vers la fin de 1837 que devait paraître chez Renduel le *Gaspard de la Nuit* qui avait été payé cent cinquante francs à l'auteur. Mais l'éditeur tardait à exécuter ses engagements, et c'est alors que Sainte-Beuve, David d'Angers et Victor Pavie eurent l'idée de l'édition angevine. Mais il fallait voir le poète avant de s'adresser à Renduel pour en obtenir la rétrocession du manuscrit. Or Bertrand dépistait le dévouement de ses amis par ses perpétuels changements de domicile, quand il n'était pas à l'hôpital : rue Neuve-Notre-Dame-des-Victoires, rue des Fossés-du-Temple, rue de Beauce, au Marais, rue de Tracy, à Saint-Denis! Que de misère à travers ce zig-zag sans fin! on se perd à le suivre de Saint-Antoine à la Pitié où David, qui venait visiter un de ses élèves, l'eût reconnu, s'il ne se fût pas caché la tête sous son drap. Il en sort, pour traîner misérablement jusqu'au jour où il entre à Necker (11 mars 1841).

Dans ces tracas de toutes sortes, à quoi consacrait-il les rares moments que lui laissait la maladie ou l'insistance de ses créanciers? Sans doute retouchait-il l'introduction de son livre et se consumait-il en visites vaines chez l'homme de la rue Christine. C'est en effet le moment où il lui adresse le touchant sonnet.

Quand le raisin est mûr, par un ciel clair et doux,
Dès l'aube, à mi-coteau, rit une foule étrange.
C'est qu'alors dans la vigne, et non plus dans la grange
Maîtres et serviteurs joyeux accourent tous.

A votre huis, clos encor, je heurte. Dormez-vous?

Vaine requête! La vendange se fera, mais trop tard pour réjouir les yeux du maître. Du moins ne se fermeront-ils pas sans s'être ranimés à l'espoir dont l'amitié consolera ses dernières heures. Elle dut être bien dévouée à en juger par le ton des lettres qu'elle inspirait au malade et dont M. Séché nous a rendu les plus éloquentes.

Mon cher David, mon bienfaiteur, mon ami,

Je soupire après vous comme le cerf du désert après les fraîches fontaines de la Bible...

J'ai un pied et demi dans la fosse, mais je suis tranquille et résigné comme un malade en qui va s'éteignant la passion en même temps que la vie. Si je n'ai pas le *Traité de l'Immortalité de l'âme* sous mon oreiller, je l'ai là dans mon cœur. J'attends et je ne compte sur rien, je n'espère ni ne désespère trop. J'ai confiance complète en mon médecin. La Providence fera le reste.

Il m'a fallu m'y prendre à plus de dix fois pour écrire cette lettre. Et maintenant, voilà que je retombe exténué sur mon oreiller. Oh! que je suis exténué à fond[1]!

On suit dans ces lignes désolées le progrès du mal qui l'affaiblit et le terrasse peu à peu.

Mes yeux se brouillent et se remplissent d'éclairs, écrit-il le 2 avril. C'est assez, c'est trop.

Il demande, dans un post-scriptum où il remercie le sculpteur de ses excellentes oranges, quelque *Revue de Paris*. « Mais, ajoute-t-il aussitôt, je ne sais pas comment je serai demain. » Une dernière lettre, qui n'est pas datée, contient son testament littéraire :

Mon cher David, mon bienfaiteur,

Nous reverrons-nous? Je suis dans une crise que je crois la dernière. Vivez de longs jours et soyez heureux!...

Je bats la campagne et ma cervelle s'enveloppe de vapeurs. Sais-je ce que je vous écris? Ma tête commence à s'affaiblir. Je vous embrasse comme je vous aime, de tous les sentiments de mon âme pour vous, et vous savez quels ils sont. Mes serrements de main très affectueux à l'excellent monsieur Sainte-Beuve.

C'est le 29 avril 1841 qu'il mourait à l'hôpital Necker où il était entré le 11 mars, et où était venu le trouver le 11 avril un secours, désormais inutile, de trois cents francs, dû à l'intercession de David auprès de Villemain.

« Ah, monsieur! écrivait Bertrand à David en sollicitant sa visite, l'intérêt que vous m'avez témoigné ne serait-il qu'une illusion, et ne serait-il plus permis que de m'en souvenir! » Il obtint bien davantage et nous ne passons jamais devant l'hôpital Necker sans nous représenter ce matin d'avril où, seul sous la rafale, la pluie et les éclairs, David, après avoir

1. Lettre du 24 mars 1841, communiquée par M. Dumas. Léon Séché, *Mercure de France*, 15 mai 1905.

assisté et enseveli son jeune ami, le conduisait à sa dernière demeure[1].

La veille de sa mort, écrit il à Sainte-Beuve dans la lettre citée plus haut (27 avril), j'ai passé plusieurs heures près de son lit; ses yeux, quoique brillants encore, ne distinguaient plus les objets qu'avec difficulté, il cherchait à rassembler ses idées qu'il exprimait par des phrases fiévreuses et inachevées. Votre nom, mon cher Sainte-Beuve, était souvent prononcé par lui. Il disait : « Puisque vous tenez tant à ce que mon *Gaspard de la Nuit* soit imprimé, tâchez de le retirer des mains de Renduel; mais hélas! j'ai bien des choses à y retrancher... Je ferai cela quand je pourrai me lever, ce qui ne sera pas long, je l'espère; dans tous les cas quelques mots de Sainte Beuve en tête de mon ouvrage auront sur son succès une grande influence. » Il voulait dire d'autres choses, mais de pénibles idées semblaient retenir ses paroles sur ses lèvres mourantes; ensuite, il me disait : « Parlez-moi, car je ne vous vois plus! »

Il y a bien des choses à retrancher! Dans une lettre, Bertrand, quelques jours avant sa mort, trahissait la même préoccupation et s'en remettait au discernement de Victor Pavie et de Sainte-Beuve, qui écrivait le 13 mai suivant à son ami d'Angers. « Je crois que le moins sera le mieux » et quelques mois plus tard. « Vous faites bien de ne mettre aucune autre pièce de vers : c'est de l'art. » Au prix de pénibles négociations — elles ne durèrent pas moins d'un an — l'ouvrage parut en septembre 1842. On trouvera ces détails dans *les Médaillons romantiques* de M. André Pavie. Entre l'éditeur et le critique absorbé par ses travaux de Port-Royal, ses voyages et ses recherches de toute nature, s'établit une collaboration qui ne passe sur rien et s'inquiète avec le même scrupule de la pagination, du choix des caractères, des proportions du livre, des conditions les plus favorables de vente et, avant tout, du vœu suprême de l'auteur disparu. C'est le 1[er] août 1841 que David écrivait :

J'ai enfin le manuscrit de Bertrand. Renduel s'est mieux conduit que je ne le craignais. Il me l'a vendu pour le prix qu'il en avait donné. Émilie (madame David) est actuellement occupée à en faire une copie pour l'impression et Sainte-Beuve va écrire une notice. Voilà toujours un monument assuré à la mémoire de ce malheureux Bertrand.

1. « Lorsque tout fut terminé, la pluie cessa, le soleil reparut, et les oiseaux insouciants, qui jouissaient de tant de liberté dans ces bosquets de la mort, recommencèrent leurs chants ».

Il faut attendre jusqu'au 1er novembre la lettre définitive de Sainte-Beuve : de l'une à l'autre que de contre-temps! Maladresse de ceux-ci, mauvais vouloir de ceux-là, difficultés de s'entendre avec des lenteurs de communications qui se compliquaient déjà, au dire de Sainte-Beuve, « d'incurie et d'insouciance pour tout ce qui ne va pas vous chercher et se présenter de soi-même », autant de retards à travers lesquels retentit à diverses reprises le gémissement de David rentrant de sa visite au cimetière où il a cru entendre d'affectueux reproches d'outre-tombe.

A la fin de 1841, au moment de lancer *Gaspard de la Nuit*, l'éditeur crut devoir le recommander au public par une circulaire devenue plus rare que le livre, dont les bibliophiles ne la séparent pas et qui en reproduit exactement le format, le papier et les caractères :

C'étaient, dit-elle en rappelant l'apparition des sept cahiers de Bertrand chez Sainte-Beuve, mille fantaisies tirées du vieux Paris, du vieux Dijon, d'Espagne, d'Italie et de Flandre, semées de paillettes d'or, trouées de nuages livides, selon le soleil et selon la nuit : tantôt la lueur fauve et bistrée de Goya, dardée sur le passant comme un rayon de lanterne, tantôt la touche patiente qui dénombre les feuilles dans l'infini bleuâtre et minutieux de Breughels; — ce qu'un maçon allemand, la truelle à la main, voit fourmiller à ses pieds du haut d'un échafaudage d'une église; ce que disent des gueux de nuit autour d'un feu de brandons; comment décroît le bûcheron aux yeux du voyageur dans les sentiers givreux de la forêt dénudée; — de quoi faire damner une légion de pédagogues, de quoi asphyxier sur son registre ouvert le plus intègre et le plus scrupuleux des comptables; — mais de quoi réjouir ceux-là qui, traqués sans relâche de bourses en usines, et de clubs en salons, s'en iraient mendier l'ombre, le silence et le mystère jusque sous les poutres vermoulues d'un gibet.

Sauf les poètes[1], dont les chaleureuses sympathies adoucirent en partie l'échec, personne ne se soucia d'Alsoysius et de ses rêves. Il faut pourtant citer dans *la France littéraire* du 23 juillet 1843 l'aimable article d'Émile Deschamps, et dans la

1. Une lettre de David à Pavie signale une abstention qui n'est pas, d'ailleurs, pour surprendre chez le poète des *Harmonies*. « Pourrais-tu, cher ami, me trouver à acheter les Œuvres de Bertrand? J'avais prêté mon exemplaire à Lamartine, tu conçois qu'il est perdu, et cependant je voudrais en avoir un. » Paris, 7 juin 1849.

Revue des Deux Mondes du 15 janvier, celui de Paul de Molènes qui s'inquiète déjà de l'envahissement de la peinture dans le style. *Gaspard de la Nuit*, selon lui, a le tort d'être « une suite de tableaux exécutés sans pinceaux ni crayons, avec des procédés qui leur sont uniquement réservés ».

Une belle œuvre, dit-il, est due à deux mouvements dont l'un est la grâce, l'autre l'effort. Bertrand a trop négligé la grâce pour ne s'en rapporter qu'à l'effort (Est-ce bien vrai?) Je suis sûr qu'à la fin de sa vie il n'eût pas eu plus de plaisir à voir Venise d'une gondole, en respirant l'odeur marine de la lagune qu'à la voir d'un banc du Louvre dans un des tableaux de Canaletto. La préoccupation constante et exclusive des transformations que l'on fait subir aux objets doit toujours ramener un semblable résultat. L'imagination se rétrécit, le cœur se resserre à ne pas regarder un arbre sans songer au moyen de le réduire pour le peindre, à ne pas entendre un chant d'oiseau sans essayer de le noter.

Malgré ce reproche, sans doute un peu appuyé, l'article se soutient dans une note de critique discrète et même éloquente. On retrouvera souvent dans l'œuvre de Paul de Molènes, agrandi et amplifié aux perspectives de sa vision personnelle, un coin de paysage qu'il avait entrevu dans la miniature de Bertrand. « On voit, dit-il, qu'il a rêvé devant ces naïfs intérieurs où Lucas de Leyde nous montre la vierge à genoux, entre un lit et un dressoir gothique, ayant derrière elle une fenêtre ouverte sur une campagne des bords du Rhin. »

Avez-vous quelquefois rêvé, écrira-t-il plus tard, devant une de ces adorables vues des champs qu'on aperçoit dans un tableau de Lucas de Leyde ou d'Holbein, à travers la fenêtre gothique de la chambre, propre et luisante comme celle de la Gretchen de Gœthe, où la vierge Marie fait sa prière? Quel site plus touchant peut-on contempler que ces bonnes et honnêtes campagnes qui n'ont aucune prétention à reproduire l'éclatante poésie du sol et du ciel de la Galilée, mais rendent dans toute sa bonhomie, qui porte aux larmes, le pays de verte fumière et de pâles peupliers que baignent l'Escaut et le Rhin !

Le temps passa. Une nouvelle génération survint : sans être connue de la foule, l'œuvre rencontra çà et là des sympathies dont on retrouve les échos dans la littérature du second Empire et la nôtre. On sait en quels termes Baudelaire en parlait à Arsène Houssaye dans la lettre-préface de ses *Poèmes en prose* :

J'ai une petite confession à vous faire. C'est en feuilletant pour la vingtième fois, au moins, le fameux *Gaspard de la Nuit*, d'Aloysius Bertrand (un livre connu de vous, de moi, et de quelques-uns de nos amis, n'a-t-il pas tous les droits à être appelé fameux?) que l'idée m'est venue de tenter quelque chose d'analogue et d'appliquer à la description de la vie moderne, ou plutôt d'*une* vie moderne et plus abstraite, le procédé qu'il avait appliqué à la peinture de la vie ancienne si étrangement pittoresque.

Entre temps, une nouvelle édition avait paru[1] qui rendait pleine justice à sa devancière.

Peu importe, disait la préface, que ce livre, publié dix ans trop tard, alors que les questions étaient vidées et résolues avec éclat, n'ait point trouvé d'acheteurs, et que sa mise en vente ait été, comme le dit son éditeur « un des plus beaux désastres de la librairie contemporaine », ce livre est aujourd'hui recherché et payé quatre fois la valeur du prix marqué par des gens qui n'ont pas eu l'esprit de le ramasser à l'étalage des bouquinistes et des libraires au rabais, où il est resté pendant des années. Il est devenu rare et précieux, selon le style des catalogues, et cette rareté pouvait être aux yeux de quelques-uns un charme de plus ajouté à l'exquisité aristocratique de l'œuvre et à l'obscurité légendaire de son auteur.

On imagine la satisfaction du vieil éditeur en lisant ces lignes dans l'exemplaire qui portait cette dédicace manuscrite : *A Victor Pavie, comme à celui à qui la France doit Louis Bertrand.* Il en eut une plus grande en terminant la préface. On y insistait sur le rôle de Bertrand qui avait été après les Remy Belleau, les La Fontaine, après La Bruyère et Paul-Louis Courrier, de démontrer la puissance du mot et de ses combinaisons, et de prouver tout ce que cette langue, que l'on considère, sur la fin du XVIII[e] siècle, comme la langue abstraite du raisonnement et de la discussion philosophique « peut acquérir, entre des mains habiles, de relief, de couleur et de sonorité ».

Il semble, dit très justement Asselineau, que Bertrand ait vanné tous les vocables de la langue pour ne garder que les mots pittoresques, sonores et chromatiques. La phrase courte est néanmoins très pleine

1. Louis Bertrand, *Gaspard de la Nuit*. Fantaisie à la manière de Rembrandt, et de Callot. Nouvelle édition augmentée de pièces en prose et en vers... et précédée d'une étude par Charles Asselineau. Paris, Pincebourde, 1868, frontispice gravé de Rops.

parce qu'il en exclut rigoureusement tout terme sourd, terne ou abstrait. Il y combine tous les moyens d'expression, le ton et la figure, l'orthographe et l'onomatopée. Et c'est ainsi que dans ces brèves peintures, il arrive à des intensités prodigieuses auxquelles d'autres n'atteindraient que par de longs développements, des répétitions des surcharges. Lisez, ou plutôt voyez *Madame de Montbazon*, *le Maçon*, *l'Écolier de Leyde*, *le Falot*, *la Poterne du Louvre*, et convainquez-vous que la puissance de l'image inoubliable est due à ce procédé de savant et de vocabuliste : l'exclusion du mot parasite. C'est ce talent de linguiste et de peintre qui assure la durée de l'œuvre de Louis Bertrand.

Mais l'édition d'Asselineau s'épuisait vite et Bertrand redevint plus rare que jamais. Si rare qu'un Allemand de passage à Paris et qui fréquentait beaucoup chez Mallarmé voulut m'emprunter pour quelques mois mon exemplaire afin d'en faire dans son pays une édition à ses frais. J'étais loin de penser que ce jeune homme de vingt-trois ans qu'on appelait alors simplement monsieur George, deviendrait sous le nom de Stéphane George, le chef de cette pléiade germanique de l'art pour l'art[1].

Quelques Angevins eurent l'idée de tenter une nouvelle édition et il y eut des pourparlers à cet effet. La mémoire de Bertrand eut plus de chance avec le *Mercure de France*[2] dont l'édition élégante, mais commode et simple, fut suivie par deux autres[3] publications éditées à grands frais; mais les illustrations ne répondent pas à ce qu'on en espérait, et montrent plus de bon vouloir que de justesse dans l'interprétation de la pensée du poète. Après le beau volume édité par Charles Meunier, en 1904, voici qu'une nouvelle édition va paraître sous les auspices du *Livre contemporain*, dont le président est M. Jules Claretie. Elle sera d'une richesse à faire pâlir de joie les bibliophiles des âges futurs. La fantaisie de Louis Bertrand interprétée sur le whatman ou le Japon par

1. L'art de l'art pour l'art : *L'Art pour l'Art — Kunst* dit textuellement une revue allemande que nous avons sous les yeux.

2. L. Bertrand, *Gaspard de la Nuit*, in-12. *Mercure de France*, tiré à deux cents exemplaires, réimpression sur l'édition originale d'Angers, 1895.

3. *Id.*, in-4° avec 50 illustrations de Fontanez, 1903. Société d'édition d'art : *le Livre et l'Estampe*, 1903. — *Id.*, illustrations d'Armand Séguin, in-8° carré. Vollard, 6, rue Laffite, 1904.

un Leroux et un Daniel Vierge, traduits eux-mêmes par le burin de Florian, des deux Froment, de Germain, de Guzman et de Perrichon ! Quel mélancolique retour suscitent ces réhabilitations tardives ! Ne sommes-nous qu'à un demi-siècle du jour où Stéphane Mallarmé, modeste professeur d'anglais au collège de Tournon écrivait au premier éditeur :

Monsieur,

J'ai comme tous les poètes de notre jeune génération, mes amis, un culte profond pour l'œuvre exquis de Louis Bertrand, de qui vous avez eu la rare gloire d'être l'ami. Exilé, pour un temps, dans une petite ville de province, je souffre beaucoup de voir ma bibliothèque, qui renferme les merveilles du Romantisme, privée de ce cher volume qui ne m'abandonnait pas quand je pouvais l'emprunter à un confrère.

S'il vous restait encore quelques exemplaires de *Gaspard de la Nuit* je vous demanderais en grâce, Monsieur, de vouloir bien me céder l'un d'eux : croyez qu'il ne serait nulle part plus religieusement conservé. J'ose espérer que vous ne me refuserez pas cette supplique, et je vous remercie déjà, tout heureux. Veuillez, Monsieur, accepter l'assurance de mes sentiments distingués et de ma sympathie.

STÉPHANE MALLARMÉ

Tournon, 30 décembre 1865 [1].

La réponse ne se fit pas attendre. Elle dut être émue et prompte, et telle que l'espérait le correspondant inconnu. La lettre suivante nous le montre assez :

Monsieur,

Je vous remercie infiniment d'avoir encore retrouvé pour moi un volume de Louis Bertrand. C'est un ami que vous me rendez, et vous devinez quelle peut être ma gratitude.

Je vous demanderai d'être assez bon pour m'en faire savoir le prix par un mot jeté à la poste ou écrit sur le dos d'une enveloppe ; vous le recevrez de suite.

— Maintenant, avant de terminer cette lettre, permettez-moi une question indiscrète. Pourquoi ne faites-vous pas une nouvelle édition de *Gaspard de la Nuit ?* outre ce qu'il y aurait de noble à faire refleurir l'œuvre d'un poète, vouée à l'oubli par une vraie fatalité, je crois même, grâce au bruit que feraient autour de mes Maîtres et

1. Lettre inédite.

de mes amis qui déplorent son abandon, que vous y auriez un avantage réel.

Veuillez croire, Monsieur, à mes sympathies.

STÉPHANE MALLARMÉ [1]

Mallarmé, né en 1842, n'avait alors que vingt-trois ans, Verlaine n'en avait que vingt et un. C'était le temps où *le Parnasse contemporain* publiait entre les derniers vers de Théophile Gautier et des frères Deschamps les premiers poèmes de José-Maria de Heredia et l'admirable *Nirvanah* de Louis Ménard [2].

Bien cher Monsieur,

J'ai été souffrant depuis votre bonne lettre, et un grand travail, une série de poèmes à retoucher, et parfois à refaire, pour le journal que vont publier les poètes, *le Parnasse contemporain* (vous me permettrez de vous en envoyer le numéro quand il aura paru), a accaparé mes quelques jours de convalescence. Vous m'avez pardonné, n'est-ce pas?

Si je vous disais que vous êtes pour moi une vieille connaissance, vous seriez étonné! La note exquise que vous consacrait Sainte-Beuve, au bas des vers qu'il vous a dédiés [3], m'avait souvent fait rêver, et j'aimais à me représenter ce « fidèle gardien des souvenirs » sans songer alors que j'aurais un jour le charme de presser sa main, sur le papier.

Sur le papier, hélas! Car je doute que rien me rapproche jamais d'Angers. Entré dans un lycée, grâce à quelques mots d'anglais appris à Londres, uniquement parce que la vie d'homme de lettres n'assurait pas l'existence de ma femme et d'une charmante petite enfant, je n'ai aucune ambition d'avancement dans une carrière qui n'en est pas une pour moi, sérieusement, et, satisfait d'un intérieur où je puisse rêver, surtout si les croisées donnent sur un

1. Sans date, inédite.

2. Heureux qui, sans regrets, sans espoir, sans amour,
Tranquille et connaissant la fin de toute joie,
Marche en paix dans la droite et véritable joie
Dédaigneux de la vie et du plaisir d'un jour!

3. « Victor Pavie, d'Angers, un de nos plus jeunes amis du Cénacle, resté le plus fidèle en vieillissant avec nos amitiés, à toutes les admirations, à tous les cultes de sa jeunesse; quand tous ont changé, le même: conservé, perfectionné, exalté et enthousiaste toujours, la flamme au front, un cœur d'or. A le voir d'ici, à travers notre tourbillon et du milieu de notre dispersion profonde, je le compare à un chapelain pieux qui veille et qui attend; je l'appelle le gardien de la chapelle ardente de nos souvenirs. »

Cette note parue d'abord dans l'édition Lévy, aujourd'hui épuisée, ne se trouve plus dans celle de Lemerre.

magnifique horizon comme celui du Rhône, je m'abstrais et m'isole dans le travail. Paris seul, où sont mes amis, des tableaux, et des livres, pourrait me faire abandonner mon exil indifférent.

Mais on peut rééditer Louis Bertrand de loin! Ce que vous me racontez m'a navré. Un volume en vingt-sept ans!

Cependant celui que possède la Bibliothèque impériale ne quitte pas les mains des lecteurs au point qu'on ne peut l'avoir. Si vous placiez douze exemplaires chez Pincebourde, libraire des littérateurs et des collectionneurs, amateur lui-même des œuvres romantiques, rares ou perdues, il les vendrait — inévitablement! Mes amis, ou moi, nous chargerions d'une petite réclame dans sa revue, l'ancienne *Revue anecdotique*. Six autres volumes placés à Avignon, chez notre confrère le poète provençal Roumanille, que j'avertirais, disparaîtraient bien vite. Quand aux six derniers, je les ferais prendre par des amis empressés, je crois. Et qui sait si, alors, avec un peu de bruit facile dans les journaux, il n'y aurait pas un réel avenir pour une belle édition, précédée de notices, et d'une douzaine de poèmes, à la mémoire de Bertrand, par les meilleurs poètes de ce temps? Ce monument élevé par notre génération à Louis Bertrand serait d'autant plus naturel qu'il est vraiment, par sa forme condensée et précieuse, un de nos frères. Un anachronisme a causé son oubli. Cette adorable bague jetée, comme celle des doges, à la mer, pendant la furie des vagues romantiques, et engouffrée, apparaît maintenant rapportée par les lames limpides de la marée.

... Mais comme on rêve, en parlant de ceux qu'on aime! Adieu, cher Monsieur, pensons tous deux, cependant, à ce songe qui se réalisera peut-être! Dans tous les cas, ce sera un moyen d'être, de loin, un peu ensemble.

Bien à vous.

STÉPHANE MALLARMÉ

Je joins à cet envoi les *six francs*. Hélas! les pauvres auront eu le temps de grelotter.[1].

J. CHASLE-PAVIE

1. Sans date, inédite.

AVEC LE TOUR DE FRANCE[1]

II

Après quelques jours de séparation, c'est à Marseille que je retrouve le Tour de France et la limousine de l'*Auto*, avant-scène directoriale, loge roulante du fond de laquelle je dois assister aux étapes pyrénéennes. J'éprouve la joie d'un passionné de théâtre, qui, après un long entr'acte, est sûr de retrouver ses artistes à leur poste. A leur poste, pas tous. Quatre-vingt-quatre coureurs seulement, sur les cent dix inscrits, avaient pris le départ Place de la Concorde ; j'en ai vu quelques-uns déjà abandonner la course dans le Nord et dans l'Est ; à Marseille il n'en reste plus qu'une quarantaine. Le Jura, les Alpes, le Galibier, avec ses trente-trois kilomètres de lacets dévastés par la fonte des neiges, la Corniche, avec son ciel de sinople et son soleil d'acier en fusion, ont fait des victimes. On parle de blessures glorieuses : les unes visibles, une cheville de Faber endommagée, « cintrée » comme disent les coureurs dans leur lyrisme mécanique, une plaie au pied qu'Émile Georget promène dans la poussière brûlante depuis sa chute du Ballon d'Alsace ; d'autres invisibles et plus cruelles encore, des estomacs lassés, des foies surmenés. Une des équipes de « groupés » a mandé de Paris, en consultation, un masseur connu, un de ces artistes que les cyclistes et les

1. Voir la *Revue* du 1er août.

aviateurs appellent irrévérencieusement les « mécaniciens de la viande ». A l'étape, les soigneurs, dit-on, commencent à se montrer anxieux et fébriles.

Je suis arrivé à Marseille par un de ces admirables matins provençaux, à la lumière tellement jeune et silencieuse que la vieille ville aux maisons hautes et salies a l'air de naître au milieu de ses fraîches avenues de platanes. De suite je gagne la Cannebière, déjà multicolore au premier soleil, et le quartier des grands hôtels où doivent loger nos hommes. Ils sont encore couchés : mais, dans les cours d'hôtels, ou même en pleine rue, devant la porte, les soigneurs et les *mécanos* diligents ont commencé leur travail. Pour ceux-là, peu de repos ; ce sont les forçats de l'affaire : après la journée de course, pendant laquelle ils vont éperdument, en chemin de fer, en auto, d'un contrôle au contrôle suivant, maîtres d'hôtels de ces buffets en plein air, il faut pendant la journée de repos qu'ils s'occupent des machines et des hommes.

Donc, à la première heure, à même le trottoir, devant un cercle admiratif de petits circurs à moitié nus, à l'épiderme de réglisse, parmi les flâneurs matineux et les *nervis* sifflotants et pacifiques, les mécaniciens démontent et revoient les bicyclettes fatiguées par l'étape de la veille. Les uns sont en chandails agressivement verts ou ponceau, brodés dans le dos au nom d'une maison de cycles ou de pneumatiques : les autres sont en complets khaki tendre d'Africanders ; une maison a coiffé ses soigneurs de bonnets de police de hussards, doublement ou triplement galonnés. Car il y a des grades dans ce monde de mécanos comme, au théâtre, dans celui des costumiers et des posticheurs : ne touche pas qui veut à la machine des grands *cracks*. Un artiste est en train de visiter celle du ténor de l'équipe : tandis qu'avec des regards de biais, une sorte d'attendrissement de vétérinaire, comme s'il s'agissait d'une bête malade, il règle et centre tous les organes, j'entends ce bout de dialogue entre un jeune mécano, son subordonné, et lui :

— *Pourquoi que* tu m'as pris le vélo que je *faisais*? dit l'apprenti.

— Pourquoi?... Regarde-toi dans la glace, mon fils. Est-ce que tu as une tête à *faire* le vélo de Garrigou?...

Faire le vélo de Garrigou!... Quel coiffeur de théâtre fut jamais plus fier d'avoir peigné la perruque ou jardiné les cheveux de Frédérick Lemaître?...

La matinée s'avance. Derrière les volets clos, dans les draps fins de l'hôtel de premier ordre, les coureurs illustres commencent à s'étirer avec des nonchalances de divette au lendemain d'une soirée bien remplie. On leur a apporté le plateau du petit déjeuner et les journaux où il est parlé d'eux : les uns déploient les feuilles tout en mangeant, les froissent nerveusement, ainsi que des cabotins mécontents de leur presse; d'autres, plus fatigués, se reprennent à dormir, sous les mains expérimentées qui vérifient et massent tous les organes, tous les muscles, avec la minutie d'un horloger penché sur un chronomètre. Il semblait, tout à l'heure, que la bicyclette fût traitée comme un animal; on dirait maintenant que l'homme est examiné comme un assemblage mécanique, depuis le roulement des chevilles et des genoux jusqu'aux tendeurs des lombes, en passant par les bielles des cuisses.

Mais voici midi : d'héroïques appétits se sont ouverts, l'appétit des lendemains de sport, plus exigeant et qui n'est plus condamné aux méthodes rituelles, aux aliments chimiques des contrôles. Une salle particulière réunira les hommes d'une équipe et là, sous la surveillance plus large de leurs soigneurs, ces estomacs démocratiques se gaveront à peu près à leur gré de toutes ces choses, viandes généreuses, crèmes fines, vins étiquetés, fruits de choix, eaux minérales de luxe, qui leur apparaissaient jadis comme des objets d'art ou comme des chimères d'étalage. Il faut avoir vu ces repas pour comprendre certains chapitres de Rabelais et s'imaginer tout ce qu'un estomac de vingt ans, sain et sans remords, peut légitimement « cacher », — car nulle métaphore savante ne vaut cette simple image d'argot sportif. A Dunkerque déjà, des curieux se penchaient sur la serrure pour voir Faber nettoyer un plat de soles ou, coup sur coup, trois cratères de Corton. A Perpignan, la salle à manger de l'équipe donnant de plain-pied sur une avenue, des groupes de gamins se suspendaient aux barreaux des fenêtres pour voir son frère Ernest-Paul, spécialement en action ce jour-là, « s'expliquer » tour à tour

et victorieusement avec un robuste gigot et de frêles entremets. Dirai-je que nous éprouvons quelque honte, nous les automobilistes, les « assis », de n'avoir guère d'appétit après douze heures d'inertie et de ne pas connaître pour l'instant ces joies simples, mais fortes, cette parfaite ingénuité physiologique?...

Et cette goinferie reprendra de plus belle le lendemain matin après le réveil. Le réveil, dur moment pour des athlètes qui, même en digérant, dorment du somme le plus profond, comme ces hauts fourneaux qui continuent sous la cendre une combustion invisible. De grands corps, grisés de sommeil, se soulèvent paresseusement et retombent sur le matelas. Pour gagner quelques minutes, François Faber jure qu'il partira ce matin sans manger. Le petit et noir Garrigou, au contraire, est déjà prêt pour le départ : depuis qu'il se voit, contre toute prévision, premier du classement général, il mène une vie calme et méthodique, soumis à ses soigneurs, économisant les paroles, les gestes inutiles, toujours habillé à l'heure comme un enfant bien sage qui va partir pour une composition. Et c'est ainsi que peu à peu, presque seconde par seconde, le Pantinois mince et mat prend l'avantage sur le Luxembourgeois aux aloyaux énormes, au sang de rubis. Les « compétences » s'en rendent compte et commencent à changer d'avis sur l'issue de la course : le bruit court chez les soigneurs que l'homme-pendule va sûrement battre l'homme-locomotive.



Nous quittons Marseille par une de ces nuits douloureusement caniculaires où l'on attend le jour et la chaleur lumineuse comme une délivrance. Des gros pavés de la Cannebière, bien cubiques, ajustés et plats comme des dalles de voie romaine, remonte obscurément tout le soleil de la journée. Et nous allons entamer, par la Crau, l'étape Marseille-Perpignan que M. Desgrange a nommée l'étape de la soif!... Le départ n'en a lieu qu'à Saint-Antoine, à dix kilomètres de la ville, et déjà nos coureurs, arrivés là un à un et à petite allure, commencent à souffrir. Trois mille Marseillais les attendent, arrivés eux-mêmes par le dernier tramway de la nuit et qui

s'en retourneront par le premier du matin. Toute la cordialité provençale éclate ici, volubile : les mots roulent en cascade, entraînant, comme des cailloux dans un torrent, les exclamations, les onomatopées inutiles de ce parler puéril et charmant. On imagine ce que l'enthousiasme sportif, qui d'ailleurs s'est développé dans le Midi plus lentement que dans le Nord, ajoute à cette exubérance naturelle qui veut toucher en même temps que voir, qui ne conçoit pas de pensée sans geste et où le geste précède la parole, la rendant presque inutile, la réduisant au rôle d'un ornement sonore. Il faut voir ces jeunes gens aux cheveux de cirage, au teint d'olive, encourager Faber, leur héros, et lui faire, des deux poings crispés, de la cuisse relevée, la recommandation de bien pousser, d' « en mettre, boun Di!... »

La descente de l'Assassin, les Pennes. Voici le matin sur la campagne provençale, si instantanément clair que le paysage a l'air de sortir d'une lanterne magique : en ombre chinoise tout d'abord, grâce à l'opposition violente des cyprès noirs et des routes blanches; puis finement nuancé, toute la gamme des ocres et des bruns dans la terre, toute celle des verts entre les cyprès de velours et les oliviers déteints au grand soleil, tous les gris et les roses dans les ondulations rocheuses qui courent amicalement à notre droite, comme des montagnes de panorama. Et, sur le tout, ce bleu ingénu comme un fond de vitrail, qui semble aviver les autres couleurs! Pour nos routiers, hélas! une route blanche, qui leur arracherait les yeux sans leurs lunettes d'automobilistes, et si poussiéreuse déjà qu'en quelques minutes leurs traits s'évanouissent sous un masque de plâtrier ou de geindre.

Déjà il faut descendre de temps en temps, se plonger la tête et le torse dans l'auge des fontaines, bourrer le fond de sa casquette d'herbes mouillées, ou bien — comble de la *fashion* — remplacer la coiffure elle-même par une feuille de chou mouillée, cette complaisante feuille de chou qui embrasse si étroitement le crâne que Bernardin de Saint-Pierre, s'il avait connu la bécane, n'eût pas manqué d'y voir une casquette providentielle. Et les coureurs trouvent cependant la force de plaisanter avec les paysans provençaux qui, nobles, indolents, les regardent passer, avec ces ménagers ou ces caba-

retiers, selon l'Évangile de Daudet, qui laissent volontiers travailler la femme, tandis qu'ils surveillent les passants. Les coureurs du Tour, qui n'ont pas lu Daudet, les appellent les « bras neufs ». Il y a un type consacré du « bras neuf » : il est constitué essentiellement, paraît-il, par une chemise de satinette rose, une large ceinture noire, un col déboutonné et des manches énergiquement retroussées.

La petite ville de Salon, si fraîche dans la chaleur, sous le berceau de ses platanes aux feuilles larges comme des éventails. Un contrôle « volant », une cohue indescriptible d'où sortent une centaine de suiveurs qui s'aggrichent à la roue de nos hommes, hurlent en patois sonore quand ceux-ci cueillent leurs casquettes ou que notre voiture, à coups de sifflet furieux, les serre sur le bas-côté de la route. Puis, tout à coup, plus personne : le muscle provençal a terminé brusquement son effort : voici nos hommes en pleine Crau, sur cette route perdue dans un océan de cailloux ronds, droite comme une allée funéraire, gardée seulement çà et là par quelques escouades de cyprès ; point triste malgré tout, parce qu'en tournant les yeux vers la droite on voit le gracieux feston des Alpilles, roses ce matin et qui, ce soir, au couchant, limiteront d'une marge d'indigo le vert tendre du ciel. Et cette fine et prenante odeur de résine et de férigoule qui, sur les paysages les plus nus de Provence, est comme une caresse, comme une compagnie invisible et parfumée !...

Nous pouvons rêver à tout cela : la Crau a réuni presque la moitié de nos hommes en une sorte de caravane lente et découragée. Les vedettes elles-mêmes n'essaient aucun démarrage jusqu'aux approches d'Arles, jusqu'aux platanes de Rappèle, qui leur rendent un peu de fraîcheur. Nous traversons Arles en vitesse, en prenant par les Lices, puis par le Pont. Sensation inédite, presque douloureuse, de traverser ainsi, en course, ce musée de vieilles maisons, de pierres romaines, de petites silhouettes noires et hiératiques, que d'ordinaire on visite avec respect, avec le plaisir mélancolique d'oublier le présent, l'avenir et de ne vivre que dans le passé... Pendant quelques instants, j'en veux au dieu du sport de brûler ainsi la politesse aux dieux d'Arles : j'en veux, je crois, à ce peloton de quarante-cinq athlètes de pousser férocement à la descente des Lices,

sans tourner la tête ni à droite ni à gauche, sans accorder même un souvenir — et pour cause — au drame qui s'y ébaucha jadis entre Jan, le beau paysan de vingt ans, et cette « petite Arlésienne, toute en velours et en dentelles… »

D'ailleurs, les dieux de la ville, dès le Rhône passé, à l'entrée même de Trinquetaille, se vengent de notre hâte sacrilège : un de nos pneus rend l'âme et nous voilà obligés de contempler, en nous retournant, le profil de l'antique cité, aux clochers frêles comme des joujoux, dentelés de gloriettes, aux tours brunes, carrées et féroces voisinant avec les minuscules clochetons par lesquels on entre sur les terrasses des vieux palais. Nous voyons passer jusqu'au dernier tous nos hommes qui se lancent, comme dans une fournaise (il est à peine huit heures cependant), sur la route de Nîmes.

Et dès lors, si les coureurs conservent quelque joie de vivre, parce qu'ils dépensent et qu'ils éliminent, ce qui est encore le seul moyen de n'avoir pas trop chaud, nous devenons, nous, sur les coussins tièdes de la voiture, les forçats de l'observation sportive. La route n'est plus qu'une couche de poussière, aussi épaisse que les neiges du Nord et dans laquelle disparaissent les jantes. C'est pitié de dépasser un peloton de coureurs, car nous leur « versons » d'interminables flots de poussière, pendant que, sans une seconde d'arrêt, dans les arbres poudrés à frimas, l'atelier de serrurerie des cigales crisse éperdument.

Nîmes, une foule trépidante, une brève cohue. Les Arènes, médiocres quand on les voit en passant trop vite, étonnées, dirait-on : elles ou nous, sommes de trop aujourd'hui.

Montpellier, propre, moderne et sportive, où des agents bousculent les curieux avec de terribles imprécations, causent et rient l'instant d'après avec eux.

Béziers, haut perchée, qui étale sur plus d'un kilomètre une foule dominicale, plus bigarrée, plus enthousiaste que tout ce que nous avons vu jusqu'ici et qui, avec la prompte et cordiale charité du Midi, a établi, sous une oriflamme, un buffet gratuit pour les « isolés ».

Narbonne, que nous effleurons et où le peloton n'a plus que six hommes ; puis un virage vers le sud ; des pays, des pays encore, sur des routes plus dures, avec un horizon plus

désert. Mais nous ne sentons plus la fatigue ni l'ennui : au dernier contrôle, un homme s'est détaché du peloton de tête : d'une allure souple et coulée, aiguillonné par l'espoir d'une première victoire, Duboc semble entraîner, lui tout frêle, notre limousine. Voici, sur la droite, le pied des Pyrénées : l'homme pousse comme un automate bien huilé ; un bras levé une dernière fois, comme s'il claironnait lui-même son triomphe ; un éclair argenté du dernier bidon de champagne qu'il lance ensuite sur la route ; et le petit Rouennais, tout en nerfs, franchit le cordon d'arrivée sous un soleil plus féroce encore que celui de la Provence, un soleil catalan.



C'est à Perpignan seulement, ville quasi espagnole, espagnole déjà par les fichus de tête, noirs et religieux, que promènent gravement ses femmes, par ses palais hauts sur arcades, aux fenêtres partagées par des colonnettes minces comme des roseaux, par son hôtel-de-ville à la grille fruste, c'est dans ce coin reculé de notre pays que j'ai fait connaissance plus intime avec quelques-uns de mes compagnons de route, quelques types de cet Illustre Théâtre du Sport. Non pas avec les grands premiers rôles — les soigneurs nous les escamotent dès l'arrivée, ne les perdent pas de vue et ne nous les rendent qu'au départ, à peine tranquilles sur leur sort quand ils les ont bordés dans leur lit, — mais avec quelques-uns de ces indépendants qui, moins soignés, moins surveillés aussi, arrivant les derniers à l'étape, ont encore la coquetterie de se promener le lendemain à travers les rues, dans de braves petits complets de touristes à 19 francs, traînant une jambe, clochant d'un pied ou bien les mains emmitouflées de pansements énormes et ronds comme des gants de boxe, parce qu'ils ont tiré trop longtemps sur le guidon ou chûté dans un virage et qu'ils ont les paumes « en pâté de foie ».

Celui qu'on ne manquera pas de rencontrer le premier, quoi qu'on fasse, ce sera un Parigot, cet Alavoine par exemple qui occupe régulièrement une des dernières places et « ne passe pas souvent à la caisse », mais qui semble être dans le

Tour pour y représenter l'insouciance et la gaîté parisiennes. Haut, mince, imberbe, un peu courbé par la bicyclette, avec cette fausse chétivité du muscle sec, il est bien de ceux-là qui, en 1792, s'enrôlèrent et partirent en guenilles, en faisant claquer sur le pavé des sabots trop larges : ils avaient l'air de ne pas devoir résister quinze jours; on les retrouva vingt ans plus tard, quadragénaires endurcis et moustachus, ayant passé à travers tant de batailles, débrouillards, imperturbablement gais, l'enthousiasme à fleur de peau, un peu sceptique, mais intarissable. Devenu coureur du Tour, le Parisien y satisfait son goût atavique pour l'aventure et la blague. Car il est entendu qu'il ne prend rien au sérieux de ce qui n'est point Paris ou plutôt, il traduit toutes ses impressions, qu'il s'agisse du Galibier, du pont de Marseille ou des petites Perpignannaises qui l'ont applaudi à l'arrivée, en style de boulevard et d'asphalte. Il est, envers la nature, d'une irrévérence qui déconcerte : c'est lui qui ne manquera pas de nous dire, en grimpant les 2 120 mètres du Tourmalet que Barèges est bientôt là, « le premier couloir à gauche »; car il ne verra jamais les Pyrénées, les Pyramides elles-mêmes si on les lui montrait, qu'en fonction d'une maison à six étages de Ménilmontant. Habitué du Tour qu'il fait depuis plusieurs années, ayant conquis ses hôtes par sa blague bon enfant, revenant chaque année dans les mêmes auberges où on lui concède des prix spéciaux; à peine orgueilleux d'ailleurs et imperceptiblement officiel depuis qu'on l'a nommé, avec son camarade Passérieu, le poète de la langue verte et depuis qu'il collabore indirectement par ses trouvailles aux comptes-rendus d'étapes de M. Desgrange. Car c'est lui et quelques autres troubadours de l'épopée cycliste qui, pour exprimer les chûtes dans le fossé et les blessures du coureur, déclarèrent les premiers qu'ils avaient « viré dans le panorama » ou « dans les fleurs » ou, plus modestement, qu'ils étaient « entrés dans le jardin »; et tant d'autres expressions jaillies de leur rapide imagination de gavroches!

Il y a d'autres « isolés » moins en vue, moins brillants, dont celui-ci n'est que le porte-parole : ces frères Watelier dont l'un — l'homme à la ceinture chargée de dates — recommence ce voyage depuis 1905; tous deux faisant équipe, l'un s'occu-

pant du logement et de la cuisine au besoin, l'autre, des machines. Il y a ces Belges silencieux, ahuris par la faconde parisienne, mais qui courent l'épreuve avec une ténacité de bouledogues et avec cet intrépide chauvinisme sportif qui est l'apanage des Belges plus encore que des Anglais. Il y avait surtout, cette année où les Italiens n'avaient pas envoyé d'équipe constituée, un admirable « isolé » qui avait l'air plutôt d'un « égaré », Pratesi le Livournois, au profil camard et ramassé en forme de mufle, qui acheva les 5 337 kilomètres du Tour sans avoir eu le temps d'apprendre un mot de français, s'obstinant silencieusement derrière les *leaders*, n'ayant d'autre guide que les flèches de direction, incertain même du texte du règlement et se faisant pénaliser sans y comprendre rien : sans grand argent surtout et qui nous faisait peine, aux contrôles, quand il plongeait de loin des regards concupiscents sur les belles victuailles des « groupés ».

Et, tout le long de la route, dix autres types dans cette troupe errante, auxquels on s'habitue peu à peu, qu'on reconnaît à leur maillot, à leur position en machine, à une attitude, à un tic même, lorsque la poussière ou la boue rendent invisibles leur visage et leur numéro, et qu'on s'amuse à suivre du regard. L'un surtout, Cruchon, un vétéran — il n'a pas trente ans —, le « père Cruchon », m'a laissé le souvenir de son infatigable sourire aux pires moments de l'étape, aux heures torrides, sur les pourcentages les plus raides. Le « patron », encore qu'il s'abstienne d'ordinaire de parler aux coureurs pour ne pas avoir l'air de les conseiller ou de les encourager, ne pouvait se tenir, chaque fois que nous dépassions l'homme, d'en faire l'expérience :

— Bonjour, père Cruchon !

— Bonjour, père Desgrange !

Et, la figure fendue de joie :

— C'est notre mort que vous voulez, patron ?... Un bel assassin que vous faites !...

Ainsi, je pense, de temps en temps, la tête hors de sa berline, l'Empereur devait jeter à quelque vieux grenadier un tel salut et obtenir une telle réponse.

Mais le type le plus caractéristique du Tour, qu'il soit « groupé » ou « isolé », c'est le provincial qui passe dans sa

province et qui devient ainsi le « régional » de l'étape. Celui-là, pourvu qu'il ne soit pas dernier, n'importe même, pourvu qu'il passe et qu'il fasse partie de ce bataillon d'honneur, peu à peu décimé, des « rescapés » de la course, est assuré d'un triomphe. Car si la France entière, sans distinction de pays ni préférence, appartient au Parigot, le « régional », appartient à sa province et attend avec impatience le moment de la traverser. Parfois son « patelin » est une ville de l'itinéraire parfois c'est un village dont on n'aperçoit que de très loin le clocher, mais qui se rend tout entier, en délégation, au contrôle le plus proche. Le gas est menuisier ou forgeron là-bas : son pays s'enorgueillit d'avoir un homme dans le Tour, d'avoir produit ce cœur bien accroché, ces cuisses alertes. Le coureur, de son côté, se glorifie de sa province à lui, que dis-je, il s'en anoblit par la grâce des gazettes du sport. Nous avons déjà tout un Gotha de ces noms de routiers auxquels les comptes-rendus ajoutent régulièrement celui de leur pays : Beaugendre de Salbris, Deloffre du Cateau, Payan d'Alais... N'oublions point Dortignacq de Peyrehorade... Les croisés, qui n'avaient point d'autre manière de se faire des noms retentissants, ont-ils jamais trouvé mieux que celui-ci?

Aussi le jour de « son » étape, le « régional », devient une sorte de personnage sacré : s'il est dans les tout derniers, ses camarades l'attendent un peu pour le faire remonter à une place honorable : s'il est dans la première moitié, sans menacer en rien le classement des tout premiers, il arrive parfois — à charge de revanche — qu'on s'arrange pour l'entraîner et le laisser passer le premier dans son village. Ce sont alors de folles ovations, dont lui et sa machine ont peine à sortir intacts, et la cérémonie touchante de la collecte entre sportsmen du Roussillon ou du Lauraguais — 9 fr. 90 parfois, — qu'on lui remet en grande pompe pour l'aider à continuer son trajet. Celui-là, quand il aura achevé sa carrière de coureur et qu'il s'établira définitivement dans son pays, y trouvera le plus souvent de l'honneur, une femme dotée et un excellent fonds de bicyclettes qu'il vendra, à tempérament, à d'autres jeunes gens ambitieux.

Beaucoup d'autres silhouettes encore qu'il faudrait évoquer!... Le public de la route, les enfants, béants d'admi-

ration, les vieilles, soupçonneuses et qui en sont restées à leurs terreurs de jadis, quand la bicyclette était censée écraser les gens et, par une juste compensation, conduire rapidement son homme au tombeau. Les sous-préfets ambitieux qui espèrent, par un beau service d'ordre à l'arrivée, attirer sur eux l'attention du gouvernement; les maires modernes et mégalomanes dont le rêve est d'adresser la parole, une fois par an, au directeur d'un journal sportif; les gardes-champêtres affolés par l'unique foule qu'ils voient dans l'année; ce gendarme aux instincts moscovites que nous trouverons bientôt, dans un village des Pyrénées, armé d'un long fouet de charretier avec lequel il fera ranger la foule. Tout un peuple de contrôleurs, de correspondants, les biceps chromés ou ensanglantés de brassards, braves gens arrachés à leur caisse ou à leur bureau, agités, importants pour une journée. Enfin, tout le public qu'on ne voit pas, qui n'est pas sur le passage du Tour, mais qui le suit par la pensée et sur le journal : ce groupe de sportsmen belges qui prend à partie Faber et Garrigou quand Heusghem est trop loin ou que Masselis abandonne; ce généreux anonyme qui envoie la somme de deux francs pour la remettre à Godivier, avec ses félicitations...



De Perpignan à Bayonne, nous allons faire les deux étapes les plus dures avec celles du Galibier : les grands cols pyrénéens, notamment ce Tourmalet que Lapize, aujourd'hui évincé de la lutte, illustra l'an dernier en s'illustrant lui-même, l'ayant gravi en grande partie à la course et en poussant sa machine. Départ en pleine nuit : dans la cohue du contrôle, une bousculade et une chûte brisent à moitié le cadre d'une bicyclette et nous assistons à une de ces curieuses réparations de fortune, faites par l'homme lui-même, avec des fragments de manche à balais, du fil de fer, de la ficelle; la machine n'en ira pas moins jusqu'à Luchon, jusqu'à Paris. Plus de poussière aujourd'hui; il a plu dans la nuit et nous voici sur les routes des Pyrénées, rafraîchies par une telle

abondance d'eau et de verdure qu'on dirait ces cascades accumulées à dessein sur la toile de fond d'un théâtre.

Nos hommes sont frais, sauf Faber qui traîne une cheville toujours endommagée. Mais voici que son co-équipier Brocco, qui était dans le peloton de tête et qui s'est aperçu de l'absence du « grand François », ralentit doucement jusqu'à se trouver à son niveau et à pouvoir l'entraîner. Or, les entraîneurs sont défendus par le règlement : la manœuvre de Brocco, invisible pour un profane, est irrégulière; c'est la « combine » dans toute son horreur, un homme abandonnant sa chance au profit de ses camarades dont il reçoit, sans doute, des indemnités plus sûres pour lui que l'aléatoire prix d'étape! L'arbitre de la course, qui passe la journée à surveiller, du fond de sa voiture, ces sortes d'arrangements amicaux, sévira strictement : Brocco, ce soir, sera disqualifié: il aura droit, comme fiche de consolation, à une étape encore, le temps pour l'Union Vélocipédique de France, arbitre suprême, de ratifier la sentence de M. Desgrange.

Nous montons : au milieu de ce riche décor, la pauvreté montagnarde s'étale de plus en plus: ce sont les chalets rustiques jusqu'à la saleté, les toits bas et noirs, comme écrasés sous les averses, aux ardoises frustes, couleur des gros nuages saturés de pluie qui commencent à courir au-dessus de nous. Tant que nous avons été en vue de Perpignan et du ciel catalan, nous avons vu, auprès des chariots à bœufs, d'admirables hommes, minces, fins d'allure et d'épiderme, noblement accoudés sur le joug de leurs bêtes. A mesure que nous montons, le type devient plus indécis, les femmes, surtout, plus vulgaires, sans coquetterie, la tête courbée, dirait-on, sous l'éternelle menace des grandes pluies.

Le col du Portet divise les coureurs. Foix, avec son château crénelé, juché sur un tronc de cône, carré et fier comme celui d'Henri IV, Tarascon-sur-Ariège et les 1 250 mètres d'altitude du col de Port : des lacets d'une roideur paradoxale, sur lesquels, d'un seul coup d'œil et comme en panorama, nous voyons presque tous nos hommes. Mais la descente va les séparer : c'est le tour maintenant des acrobates qui, sur une pente vertigineuse, saturée d'eau, se lancent à corps perdu, penchant encore la tête et le torse pour activer

la chute en roue libre, avec le mouvement du barreur qui, sur un canot, jette rythmiquement le corps en avant pour alléger l'embarcation.

Enfin l'orage prévu : le paysage tragique de la montagne sous la pluie. Il reste à gravir le Portet d'Aspet. Plus de spectateurs sur la route; les derniers postes de ravitaillement sont noyés sous le déluge; les coureurs ruissellent d'une boue café au lait qui leur arrive sur le dos en larges gouttes et qui redescend en coulée le long de l'épine dorsale; ils plongent au hasard la main, la figure dans un fouillis de bols, de bidons, de tartelettes et de pêches. Ils ont l'air lamentable, alors qu'ils sont en réalité heureux et alertes en songeant à la journée d'avant-hier, à l'étape de la soif. Encore une fois un homme s'échappe seul, toujours Duboc : il nous lâche à la descente et c'est à grand' peine que nous le rattrapons un peu avant Luchon pour entrer en même temps que lui, sans spectateurs cette fois et sans ovations, dans la ville inondée et comme privée d'habitants, anéantie sous cette effroyable tristesse des 14 juillet mouillés et des casinos sous la pluie. Après les arrivées des premiers qui ont échappé à la moitié de l'orage et qui d'ailleurs, ont roulé de jour, le défilé sera héroï-comique, toute la nuit, des « isolés » qui ont dû mettre pied à terre, courir de toutes leurs forces, porter sur leur dos des bicyclettes aux pédales faussées, pour voir poindre, avant l'heure fatidique, ou trop tard, la lampe du dernier contrôle.

Il nous faudra attendre la journée de demain pour retrouver un Luchon acceptable, un peu de soleil, quelques toilettes dans les rues et, le soir, cette retraite aux flambeaux et cet étrange carrousel, donnés en l'honneur des routiers, où des guides en béret, sur de jolies bêtes un peu maigres, font crépiter leurs fouets sans arrêt, en détonations de fulminate.

Après quoi, ce sera la belle étape, celle des derniers et gros efforts musculaires, des vastes paysages sous le soleil, mais dans la fraîcheur des neiges éternelles. Peyresourde, Aspin, le Tourmalet, Tortes, Aubisque, cols aux noms farouches où l'arrivée d'une bicyclette défie aussi insolemment la nature que l'escalade d'un pic par des alpinistes armés de piolets et de cordes. Il semble qu'au contraire, au fond des cirques et dans les vallées, les noms aient une légèreté caressante : Barèges,

Argelès, Eaux-Bonnes. C'est au sortir d'Argelès cependant que se produit l'incident le plus tragique de toute l'épreuve : Duboc, la révélation de l'année et qui menaçait Garrigou, est couché sur le bord d'un fossé, tordu par des coliques telles qu'il crie lui-même à l'empoisonnement. Nous l'entourons — cette fois le règlement peut fléchir — et nous lui donnons un peu d'eau de mélisse, tandis qu'impitoyable, un photographe de revue illustrée prend, avec un plaisir mal dissimulé, le meilleur cliché de sa journée et que Garrigou passe avec le « sourire cruel du vainqueur ». Ah! ce « sourire cruel » que M. Desgrange a cru pouvoir glisser dans son compte-rendu, quels reproches, quelles injures il vaudra, par lettres, à l'innocent Garrigou, de la part de ce public d'humbles sportsmens qui n'entendent ni la littérature, ni la plaisanterie sur un tel sujet!...

Au sommet de chacun des cols, une centaine de curieux venus là, les uns à pied des cabanes voisines, d'autres, en poussant leurs bicyclettes, des petites villes de la vallée, dont les maisons, vues de là haut, ont l'air d'une poignée de dés éparpillée au hasard; enfin les touristes des stations proches, Barèges, Eaux-Bonnes, péniblement hissés par leurs autos dont la plupart se sont essoufflées à mi-chemin, le radiateur fumant, — « l'eau bouillant dans la marmite » ne manquera pas de dire Alavoine. Groupe hétéroclite, multicolore dans la pleine lumière, et qui, serré ainsi sur un seul point culminant, fait paraître plus vaste et plus solitaire le panorama de rochers roses et de neige intacte qui nous entoure. Le spectacle est passionnant de voir arriver au sommet de la côte, pour se précipiter ensuite tête baissée dans la descente, ce petit Brocco, disqualifié d'avant-hier, qui le sait et, rageur, voulant avoir une victoire, lui aussi, avant de quitter la course, pour se venger de l'arbitre qui l'a condamné, s'en prend au Tourmalet. Sa victoire, il l'aura, et par tous les moyens, par tous les *dopings* héroïques de l'homme qui a peur d'être rejoint. A partir des vieilles murailles de Saint-Jean-Pied-de-Port, où nous retrouvons la chaleur du Midi, Brocco, filant à toute allure, s'arrête de temps en temps cependant, bondit sur un paysan, sur une fillette qui reviennent de la fontaine, se verse d'un seul coup le seau ou la cruche sur le crâne en buvant

ce qu'il peut attraper au passage et remonte en voltige. Puis, sur les tout derniers kilomètres, en traversant Cambo, il épuise ses fonds de bidon, se gargarise avec du champagne qu'il recrache et qui nous arrive dans la figure, vaporisé, odorant et sucré. Follement, à l'approche de Bayonne, il lance sa casquette en l'air comme un défi, comme un adieu à la randonnée dont il est exclu et arrive une demi-heure avant le second.



C'est à Bordeaux, au cours de l'étape Bordeaux-La Rochelle, que j'ai quitté le Tour de France, après une matinée de somnolence sur ces longues allées des Landes, le long desquelles, mélancoliquement, les grands pins perdent leur sang par de longues blessures roses. A peine me trouvai-je seul sur le pavé de Bordeaux, il m'a semblé que j'avais abandonné des amis, d'humbles compagnons d'armes d'une vie de grandes manœuvres, où je ne jouais d'ailleurs qu'un rôle d'officier étranger. Mais je les connais depuis si longtemps déjà, je suis si sûr de les retrouver chaque année, sinon eux, leurs jeunes frères, leurs fils peut-être un jour, tels qu'ils étaient là, tous pareils sous l'uniforme de poussière ou de boue, avec leurs faces obstinées, leurs moustaches rageuses, leur sourire d'enfant, leur estomac et leur gaîté de Gargantuas. Il m'a semblé que je leur étais reconnaissant de l'exemple qu'ils nous donnent en courant ainsi par les beaux pays de France et en renouant la tradition des Compagnons d'autrefois.

Non que je m'imagine qu'ils trouvent un plaisir d'artistes à ce voyage ni que, parmi eux, chaque année, s'égare un Chateaubriand ou un Vigny méconnu : au train dont ils vont, ils sont trop occupés du pourcentage de la côte pour songer à nos bagatelles littéraires. Encore n'est-il point mauvais que le Tour de France et quelques circuits secondaires lancent chaque année sur les routes des centaines de jeunes prolétaires, que ceux-ci voient autre chose que leur village et puissent aller du patois picard à la chanson provençale, de l'énergie de l'Est à la grâce du Midi. Des bêtes de somme elles-mêmes seraient sensibles à de tels changements : il doit

en rester quelque chose dans le souvenir des petits routiers parisiens, bretons ou roussillonnais.

Et s'ils pouvaient, par la même occasion, refaire l'éducation de la bourgeoisie nonchalante qui, entre le chemin de fer et l'auto, n'a connu qu'un bref instant d'engouement pour le tourisme cycliste! S'ils pouvaient lui rendre le goût de se servir de ses membres en voyageant, et l'amour de la route!... La route! Non point celle qu'on voit d'un remblai de chemin de fer ni même d'une fenêtre de limousine, mais celle que l'on conquiert avec ses muscles, celle que connaissaient les ouvriers du siècle dernier, qui allaient à pied, et même les fils de famille qui, dans leur jeune âge, voyageaient à cheval. La route amicale et sincère, qui est la nature encore, parce qu'elle en épouse tous les vallonnements, toutes les sinuosités, mais la nature habitée et, si je puis dire, historique, Car elle entre dans les villes, dans les chef-lieux de canton, dans les grands bourgs endormis, directement, loyalement, par l'artère principale qui mène au cœur, non par de tristes « avenues de la gare », perpendiculaires à l'axe du pays, illogiques. Et puis, quand on est à soi-même son propre chauffeur et son propre carburateur, la route n'est pas ce *film* cinématographique, hâtif et sans nuances, qui ne s'arrête qu'à bout de course, dans une ville d'au moins vingt mille âmes et devant un hôtel de premier ordre : elle a des ralentissements, des arrêts imprévus. Pratiquée ainsi, affectueusement et sportivement, avec ce bel appétit que donne l'effort et qui rafraîchit la sensibilité en augmentant la rapidité du sang, la route apprend mille choses et fait sentir mille nuances qui ne sont point pour le cerveau de l'habitué des *sleepings* : le charme des villages oubliés, des maisons d'angle, sculptées et branlantes, des vieilles fontaines sous les arbres; les grâces mystérieuses et spécifiques de chaque province, le silence têtu des Bretonnes, la démarche orgueilleuse des brunes Lorraines, la souplesse rythmique des petites Provençales qui vont, trois par trois, sous l'ombre des placettes; et la transformation graduelle des mœurs, des langages, des verdures et des fleurs!... Toutes découvertes qu'on ne fait guère à plus de trente à l'heure et qu'on sent moins vivement quand on ne les a pas obtenues par ses propres efforts.

On pourrait dire beaucoup encore sur le Tour de France et sur la leçon d'endurance qu'il donne aux jeunes générations. Et j'entends bien, je le répète, que ni les concurrents, ni les constructeurs non plus, qui suivent l'épreuve en auto, n'ont le temps d'y voir tant de choses. Pour ceux-ci, les bons coureurs sont d'excellents agents de publicité qu'ils rétribuent d'ailleurs comme tels, et assez largement. Cette randonnée, ne le dissimulons pas, est une excellente affaire pour la construction française : quel enfant de douze ans, ayant vu Garrigou arriver à Dunkerque ou Duboc à Luchon, ne brûlera pas du désir de la première bicyclette?...

Mais nos petits routiers ne sont pas seulement des régénérateurs du vrai tourisme et des commis-voyageurs inconscients : l'effort physique qu'exige cette mission commerciale, les dangers qu'elle comporte, l'opiniâtreté qu'elle suppose et aussi la belle humeur et la gaîté simple qu'ils apportent à cette dure tâche, aujourd'hui que tant d'autres récriminent en sabotant, tout cela fait d'eux un peu mieux que d'ordinaires salariés. Est-ce la faute du mot *France*, si ingénieusement incorporé au titre de cette épreuve annuelle? Il semble que le pays les considère, d'année en année, comme une troupe d'élite, de bataillon sacré du sport. A cette légère armée sportive, qui va roulant sur des aiguilles de bas cerclées de minces jantes de hêtre, il accorde déjà un peu de cette affection familière, un tantinet goguenarde, mais traditionnelle cependant et, à l'occasion, émue qu'il réservait jusqu'ici à l'autre armée, celle qui porte des casques et qui roule des canons.

GEORGES ROZET

LA POURSUITE

L'Honorable Reginald Latimer Helston s'arrêta sous le péristyle du Haymarket Theatre. Il était minuit : les derniers spectateurs s'en allaient, blêmis par la vive clarté bleuâtre des globes électriques ; les *hansoms* se perdaient avec un roulement silencieux dans la perspective fuyante de la rue.

Une joie orgueilleuse gonflait la poitrine de cet homme qu'une salle enthousiaste venait d'acclamer. Londres était conquis : demain les journaux porteraient son nom, avec le titre des *Noces spirituelles*, aux extrémités de l'île.

C'était une sensation nouvelle et prestigieuse. Jusqu'à ce soir, il avait été pour une élite un poète délicat, précieux, érudit, un excentrique dont les goûts bizarres faisaient loi dans la bonne société. Ses chapeaux, ses gilets, ses cravates, aussi bien que ses bibelots rares et ses vers amoureusement ciselés, transportaient le peuple élégant des salons qu'il honorait de sa présence. Désormais tout cela n'était plus rien. Il avait violenté l'esprit et les sens de ces spectateurs qui, par son fait, emportaient chacun dans sa demeure un frisson de beauté voluptueuse et tragique. Il percevait mystérieusement sa pensée rayonnant déjà dans la capitale, au hasard des foyers vers quoi retournaient ces hommes et ces femmes, tous en extase : elle tissait sur la ville assoupie un filet invisible et réel où déjà, en fermant les yeux, il pouvait contempler ses proies. Une telle multiplication de soi-même l'enchanta comme une merveille insoupçonnée.

L'émotion qu'il venait d'éprouver, en face de cette foule attentive et contractée sous son verbe, s'apaisait maintenant dans une sorte de sérénité, dans le sentiment d'une puissance heureusement satisfaite.

Il s'attardait avant de rejoindre les amis qui l'attendaient au Carlton. Il avait besoin de cette halte recueillie pour goûter, avant les félicitations dont il prisait toutefois l'encens, la joie même de sa victoire et l'intime enivrement qui montait à son cerveau avec chaque pulsation de ses artères. Il ouvrit son mac-farlane et prit dans la poche latérale de son habit un long étui d'or où il choisit une cigarette qu'il respira doucement avant de l'allumer : toutes étaient faites pour lui, avec un savant mélange de tabacs dont il gardait le secret.

Un vent léger emportait la petite spirale de fumée bleue... Un dernier groupe sortit du théâtre : une voiture se rangea au trottoir. L'Honorable Reginald Helston vit alors un homme se détacher d'un réverbère contre lequel il était appuyé et s'avancer avec le geste d'ouvrir la portière. Le grand faisceau lumineux, cinglant sur cette figure, la mit en valeur, brusquement, sur l'ombre des entours. Un effroi que personne n'aperçut plissa le visage du poète victorieux : un subit tremblement parcourut ses membres, une force irrésistible l'attira au delà du péristyle... Et, comme il regardait cet homme, cet homme le regarda. Puis la peur passa des yeux de l'Honorable Reginald Helston dans ceux du misérable ; mais elle s'y voila d'une humilité si rare, il s'y mêla un désespoir si définitif, que cette face amaigrie en reçut aussitôt une surprenante beauté. — Ce muet colloque dura dix secondes et, dans cette pathétique rencontre, les deux adversaires eurent à peine le temps de lire leur commune histoire sur leurs fronts blancs jaillis hors de la nuit : déjà, lâchant la portière, l'inconnu se rejetait en arrière et disparaissait...

La voiture s'éloigna et l'Honorable Reginald Helston resta là planté, pressant des lèvres la cigarette éteinte, incapable de bouger, sentant comme entrer en lui cette figure hâve aux cheveux blonds sous le chapeau rond, aux yeux bleus, clairs, naïfs autant que ceux d'un enfant, et dans lesquels, d'un passé lointain, tout d'un coup, tant de choses étaient venues à lui. Ces yeux ! comment, désormais, ne pas les voir ?...

Il se raidit... Où s'était enfui l'homme?... Il se lança dans la zone obscure sans découvrir aucune silhouette. Un brouillard jaune tombait au reste sur Haymarket street, où les réverbères faisaient des points d'or pâle cernés d'un faible halo.

Un tumulte singulier agita l'âme de l'auteur, et, quand il se rappela son triomphe, ce fut comme une aventure ancienne et presque abolie. Cet homme avait précipité, entre sa joie précédente et son anxiété nouvelle, trop de lourds souvenirs : sa félicité gisait dessous, écrasée. Une telle apparition, à l'instant de sa gloire, lui sembla un signe du destin, plus fort que son mépris des hasards : il recula devant l'occulte et vengeresse intention qui mettait cet homme sur son chemin...

Son visage cependant était redevenu impassible, quand il franchit le seuil du Carlton, quelques minutes plus tard. Sans témoigner qu'il remarquât l'émoi correct des soupeurs, il traversa la première salle, remit son chapeau et son manteau, avec nonchalance, au valet de pied et s'avança vers ses convives, grand, mince, d'une élégance à laquelle seyaient la coupe de l'habit, la recherche du gilet à revers souples, boutonné par trois perles grises, la chemise de batiste molle, la cravate de soie blanche serrée autour du col haut d'où émergeait la tête régulière, au dessin net sous les cheveux châtains séparés en bandeaux. La bouche large aux lèvres fines donnait un air de cruauté à ce masque rasé; de même, les yeux de couleur indéfinissable, gris vert, légèrement bridés vers les tempes et qui, sous les paupières pesantes, faisaient penser à ceux de certains félins. Ils en avaient d'ailleurs la câlinerie inquiétante, où se mêlaient l'ironie et l'hébétude de la morphine, sans que l'on pût discerner où l'une et l'autre commençait. Tel, il exerçait une indéniable séduction.

Il s'arrêta, ébloui, et se frotta les yeux d'un geste familier qui mit en valeur ses mains longues et intelligentes, la gauche seule ornée d'une bague unique : — une perle énorme sertie dans un massif anneau d'or vierge.

Un murmure flatteur l'accueillit : on le célébra tout à coup avec des éloges excessifs et des voix qui s'efforçaient vers le ton de la sincérité. Dans chaque propos, il reconnut l'envie avec la louange, la malveillance matée par le succès : il jouit

de cette impression double, un moment, les yeux clos, avec intensité. Puis il laissa tomber sur ces courtisans du bonheur un mystérieux regard souriant, les unissant tous dans son mépris de lutteur qui savait le prix de semblables manifestations. Après quoi, il remercia dignement et serra quelques mains avec une parfaite urbanité. — Un personnage de sa sorte ne pouvait pas être aimé : il lui suffisait d'étonner ses contemporains et de forcer leur admiration.

Mais le passant de Haymarket s'assit entre lui et ses dociles auditeurs : il ne put presque parler qu'avec lui, et les autres devaient s'accorder finalement à déclarer, en se retirant, qu'il exagérait le souci de l'attitude. Tant de froideur en plein triomphe, une si évidente affectation d'indifférence, alors que chacun s'employait à lui marquer son amitié par des adulations, atteignait à une impertinence maladroite...

L'Honorable Reginald Helston continuait de boire, sans nul changement qu'un cerne bleu toujours plus sombre sous les yeux plus brillants. Il conservait une égale affabilité pour se défendre d'avoir du génie et, rigoureusement lucide, n'était dupe ni de lui-même ni de ses flatteurs...

La demie de deux heures sonnait quand il rentra dans l'appartement qu'il occupait auprès de Kensington. Il tourna le commutateur et, d'un signe, il renvoya son domestique mal éveillé. La pièce immense était d'un faste noble, tendue en damas de soie verte lamé d'argent : le plafond était soutenu par deux colonnes en bois sculpté et doré du XV[e] siècle, entre lesquelles régnait le lit, surmonté d'un dais en velours de Gênes rose et blanc. Au-dessus de la cheminée courait un bas-relief en marbre un peu ambré : une farandole d'enfants attribuée à Sansovino. Deux bahuts Renaissance, dont l'un supportait une Vierge en pierre polychrome, et en deux panneaux qui se faisaient face, un Mantegna et une *Annonciation* de Dante-Gabriel Rossetti, achevaient la parure du sanctuaire. Sur une table, respectueusement isolé, se dressait le portrait de la duchesse de Savendak, belle personne à qui le poète permettait de se compromettre en sa faveur depuis ce printemps.

L'Honorable Reginald Helston demeurait debout dans ce décor familier, impuissant à se résoudre ; enfin il marcha vers un des meubles, l'ouvrit et s'inclina, tâtonnant. Lorsqu'il

releva la tête, il tenait un album. Alors, sans s'asseoir, il le feuilleta : des pages lentement tournées s'élevait tout un passé précis. Les souvenirs assiégeaient impitoyablement l'esprit surexcité du poète. C'était l'école de Harrow, des paysages avenants : les points de vue officiels de Peterborough road, le cimetière célébré par Byron, la *library* Vaughan, puis le *head-master*, encore en fonctions, les *teams* de *cricket*, de *football*... Il reconnaissait des visages qui racontaient l'histoire de ces cinq années passées sur la colline... Mais voici que, dans un groupe, il distingue une pure figure d'enfant : elle vient en avant, elle se tend vers lui... Que veut-elle?...

Et soudain ces yeux bleu clair le regardent comme ceux du pauvre diable qui, tout à l'heure, s'approchait de la portière, — jusqu'au fond de son cœur. — Rapidement il tourne la feuille, mais le visage est là, qui le guette, parmi d'autres adolescents, puis, à cette page, à cette autre encore, inexorable : tout s'efface autour de ces yeux qui le suivent. Et lui-même ne peut détourner les siens : fasciné, il lutte, il résiste et, automatiquement, ferme l'album qui tombe sur le tapis avec un bruit mat. Il passe la main sur son front, où la sueur colle des mèches de cheveux.

Un temps s'écoule dans cette agonie : l'Honorable Reginald se redresse. Son visage est comme fané, ses paupières se sont fripées sous ses yeux agrandis. Mais il rit tout haut pour s'assurer qu'il est le maître de son émotion. Et son rire l'étonne comme celui d'un étranger : la chambre est vide cependant. Alors il pense, pour apaiser cet effroi physique. La cause?... la cause de cette défaillance, — la première de sa vie.

Très jeune, il s'était obligé à contempler son âme en face, à convenir de ses turpitudes, sans forfanterie, pour s'épargner la secousse d'un remords. Se repentir lui paraissait, à quinze ans, une infériorité sociale et individuelle. Il faisait le mal quand il le jugeait nécessaire, absolument calme, et sans la hâte furtive de ceux qui pèchent. En se retournant vers un récent passé, il trouvait de belles mauvaises actions accomplies en parfaite possession de lui-même, et si fécondes qu'il n'eût vraiment pas su comment les regretter. Dans cette sagace culture de ses appétits, le mensonge, la calomnie, les fraudes

variées n'étaient plus que la vile monnaie dont il avait payé quelque sensation profonde ou subtile.

Il se rendit pourtant cette ironique justice qu'il n'avait jamais gaspillé ses facultés par dillettantisme puéril : jamais il n'avait nui à tel ou tel qu'en vue d'un objet défini et qui l'exigeait. Le résultat de ce bizarre examen de conscience fut un aveu humiliant : la fièvre nerveuse du triomphe l'avait déprimé à ce point qu'il n'avait pu supporter avec sang-froid un souvenir indiscret. Il eut grande pitié de son organisme surmené : il se railla, en se déshabillant.

Mais, dans l'ombre, il sollicita vainement le sommeil : une figure d'enfant restait penchée sur lui, le transfixant toujours du même regard infiniment triste. Les arguments se dispersaient sous la lumière mélancolique de ces yeux clairs. Vainement il essaya de rejoindre, par-delà cette apparition, la foule élégante du Carlton, la salle fanatisée du Haymarket : l'autre surgissait, tout proche, et prématurément vieux; il était l'homme navrant qui l'avait dévisagé ce soir. L'enfant et le passant ne formaient plus qu'un être fantastique, participant de chacun et où persistaient des ressemblances trop évidentes pour qu'il fût possible de démêler ce qui restait d'enfance et ce qu'il y avait de maturité flétrie dans ce nocturne visiteur, silencieux et implacable...

Vers quatre heures, harassé de ce corps à corps où l'adversaire usait d'une surhumaine patience, le poète eut recours à ses auxiliaires habituels, et, ouvrant un vieux coffret d'ivoire où était représenté le martyre de sainte Catherine, il y considéra un petit nécessaire de fumeur d'opium et une courte boîte de vermeil. Il hésita, un moment, mais préféra aux visions de l'autre drogue la léthargie ténébreuse, insondable, où sombrerait son hallucination.

Lorsque son valet de chambre tira les deux chapes tissues d'or et de soie qui aveuglaient la baie de la fenêtre, un débile soleil de février glissa sur les meubles et l'auteur dramatique reprit lentement le sens de la vie en parcourant les journaux où il était célébré; trois critiques irrévérencieuses achevèrent sa résurrection : il imagina doucement des représailles...

Debout et prêt à sortir, il ressentit le malaise d'un souvenir mal évanoui : sa vieillesse morale l'incommoda, l'instant qu'il

eut le tort de s'y arrêter. Puis : « Je développe mes virtualités, — conclut-il ; — si elles ne sont pas conformes aux éthiques les plus généreuses, la faute en est à mes ancêtres !... » Quelques silhouettes de femmes torturées, d'amis trahis, défilèrent à l'horizon de sa songerie, qui d'ailleurs eurent le bon goût de ne pas récriminer le moins du monde. Si ce fantôme de la veille avait pris de si fâcheuses libertés, il n'en fallait accuser que sa matérialisation imprévue, et non lui-même, qui s'était dérobé du reste, aussitôt qu'il s'était senti reconnu. Il rejoindrait les autres dans le brouillard d'autrefois et de naguère : déjà, ce matin, son personnage était plus flou.

L'Honorable Reginald Helston le congédia d'un dernier geste désinvolte et acheva de se réconforter devant un *lunch* sommaire, — car il ne pouvait manger quand il avait abusé de la morphine. — Il vida pourtant une bouteille de vin du Rhin et fut par là disposé à juger le monde meilleur en traversant Rotten Row...

La duchesse de Savendak fut aimable, mais le trouva pâle et préoccupé. Il se défendit et attribua sa fatigue aux péripéties de son éclatant succès ; mais la jeune femme refusa de se laisser induire en erreur et le querella sur l'opium.

— Vous êtes fou, Reginald !

Il sourit, posa sur elle le regard d'étranges yeux encore embus de rêve et murmura seulement :

— Oui... votre rival !

— Il est plus fort que mon amour.

— Que tous les amours !

— Il trouvera cependant son maître.

— Et que voulez-vous dire ?

Absurdement, il avait pensé à l'homme. Elle répliqua :

— Vous vous tuerez...

Il respira et répondit, en prenant une cigarette :

— Que voulez-vous !... la mort est victorieuse de tous nos despotes intimes...

Elle lui prit la main et hocha la tête avec un air dolent :

— Reginald, vous n'êtes pas celui que vous auriez pu être.

Il bâilla discrètement et se dit, en son for intérieur : « Cette aimable femme ne me connaît décidément pas !... » Et, immé-

diatement après : « L'amour, en somme, est une assez pauvre chose... » Et il fut impatient de partir...

Au club, il éprouva une détente. Il fut sensible à la réception de ses pairs et recouvra son assurance devant le respect et l'envie qui lui affirmaient sa situation honorée, honorante... Il songeait maintenant aux héros inconnus, omis par la légende parce que l'occasion leur a manqué même d'entrer dans l'histoire, et il s'apitoyait sur le ridicule effort humain qui ne signifie rien si des niais n'en ont pas été les témoins et comme les complices.



L'homme cependant ne voulait plus le lâcher : sitôt qu'il était seul, l'homme apparaissait et restait debout devant lui, impassible et triste, sans nulle hostilité, mais inéluctable. Il lui fallait maintenant, chaque jour, ouvrir l'album de Harrow, retrouver l'enfant qu'avait été celui-là et subir sa présence jusqu'au délire. Il s'en délivrait par l'opium ; mais, au réveil, il sentait que l'autre avait pris davantage possession de lui.

L'Honorable Reginald Helston fuyait alors cette solitude épuisante et se prodiguait dans les salons où, hier encore, il avait l'art de se faire désirer : il prolongeait ses soirées au club, où il jouait pour oublier son hôte, différant de son mieux ses tête-à-tête avec ce pâle jeune homme...

Un soir, chez Sir Arthur Wellesman, la conversation vint sur les crimes impunis : un bizarre attentat, dont l'auteur échappait à la police, fournit ce vieux thème aux commentaires faciles. Quelqu'un prononça le mot de « mystère » et le maître de la maison en profita pour disserter :

— Nous n'apercevons qu'un petit coin du monde, et c'est pourquoi nous jugeons mal du mystère. En réalité, il n'y a qu'une succession très serrée de causes et d'effets : nous ne distinguons généralement que l'effet le plus proche de nous, et, la chaîne des états antérieurs nous faisant défaut, nous parlons de fatalité, comme les anciens. Pour les moins ignorants, le nombre des énigmes diminue, et, par analogie, ceux-là peuvent concevoir l'idéale clarté d'un esprit omniscient.

Ayant récité ce fragment de manuel philosophique, Sir Arthur Wellesman se tut.

— L'explication scientifique d'un fait en exclut-elle le mystère? Pouvons-nous dire qu'en découvrant la cause nous comprenons véritablement l'effet?... D'ailleurs, parmi les crimes, la moitié au moins échappent à la vindicte humaine.

Chacun se tourna vers l'Honorable Reginald Helston : il était assis sur le bras d'un fauteuil, les jambes croisées, un coude appuyé sur une table et regardait droit devant lui, plus loin que cette compagnie.

— Ceci comporte une suite! — prononça quelqu'un.

Et une jeune femme s'écria, en jouant la fillette :

— Une histoire!... quelle chance!

Un impérieux besoin de confession saisit alors le poète : il lui fallut, là, sans délai, solliciter le jugement de ces hommes qu'il dédaignait.

— Votre joie m'avertit de votre flatteuse attente, madame, et, du même coup, me conseille d'hésiter... C'est une histoire, mais très simple, si simple, oui, vraiment, que vous serez déçue. Vous la connaissez, du reste, pour l'avoir déjà lue cent fois et je ne puis vous la recommander pour aucune originalité... C'est un crime... ne frémissez pas, j'emploie ce qualificatif dans son sens purement moral... un crime spirituel... il ne vaut pour nous émouvoir que si nous prenons la peine d'y réfléchir... L'anecdote en soi est banale à l'excès et semble tirée d'un recueil destiné à l'édification des écoliers : cependant j'estime qu'un drame sanglant est moins affreux et moins chargé de morne épouvante... Le voici comme son auteur me l'a conté. C'est aujourd'hui un personnage officiel, âgé, qu'entoure le respect public... Je dis cela pour rehausser un peu une si piètre aventure.

— Et comment êtes-vous devenu le confident de cet homme?... Les criminels n'ont pas coutume...

— L'occasion, madame, n'a pas d'importance. Mon client aura obéi, sans doute, à cette considération que je suis homme de lettres : on est toujours bien aise de fournir un document humain... Et puis, il a peut-être cédé, tout bonnement, à cette force cachée qui pousse les êtres les plus secrets à faire l'aveu de leurs fautes : le silence est parfois plus pénible que la

réprobation... Permettez donc que je laisse les raisons pour le récit.

» Mon héros avait à peine seize ans et entrait en *lower fifth*, dans un grand *public school*, lorsqu'il rencontra sa victime, de deux années plus jeune. Je n'ai point à vous décrire ce lieu national qu'est un collège anglais : vous pouvez vous en référer à vos souvenirs personnels et à vos lectures pour vérifier la vraisemblance de ma narration, mais personne ne me contredira quand je rappellerai que chacun de ces microcosmes est naturellement le terrain de maintes passions et que le jeu et l'ivrognerie, entre autres, opèrent encore des ravages dans la future élite de notre pays. »

Sans vouloir s'attarder à la désapprobation de certaines physionomies, l'Honorable Reginald Helston continua :

— L'enfance de mon ami l'avait préparé à utiliser les chances de succès mises par la fortune à sa portée. Sitôt qu'on lui eut révélé la théorie de l'atavisme, il s'en couvrit pour excuser ses chutes, et il plaida sans retard cette thèse : « Tout cela n'est que tares et vertus héréditaires, trouvées pêle-mêle, avec un blason et quelques faits historiques, dans la chambre de mes parents qui fut celle aussi de mes aïeux ».

» Il était satisfait de son intelligence, comme de sa beauté, comme de son nom, et n'admettait pas, ne l'ayant jamais heurté, l'obstacle à l'accomplissement de ses désirs. Ce manque de règle intime ne le fit pas moins prudent : il préférait n'aller contre les lois écrites que dans les cas d'extrême nécessité... A ces particularités individuelles joignez les caractéristiques générales de l'adolescence, la cruauté de cet âge ardent, l'éveil des convoitises diverses que la vie doit apaiser, un absolutisme intransigeant, fait de naïveté autant que de précipitation, et vous aurez la physionomie morale de cet écolier.

» Je néglige les circonstances antérieures pour le mettre en présence de ce camarade nouveau, logé dans la même maison que lui. Sans y attacher d'abord le moindre intérêt, il sut que ce garçon timide était orphelin, pauvre et pupille d'un vieux *gentleman* rigide, sa seule famille... Ces détails ne lui revinrent que dans le péril, car il n'avait pas daigné jusqu'alors jeter les yeux sur une si chétive personne. Il vivait dans un groupe aristocratique d'écoliers qui pensaient repré-

senter dignement leur nom en tâchant de ressembler aux hommes par leurs moins beaux côtés. La passion de ce petit cénacle était le jeu. Je ne prétends pas que parfois quelques bouteilles de whisky ne franchissaient pas clandestinement la clôture en faveur de ces éphèbes, mais leur péché mignon restait les cartes. C'est une banalité que de décrire la plus terrible des passions : dans l'enfance, elle a déjà toute sa force.

» Mon ami joua, tout un hiver, avec des alternatives de veine et de déveine ; mais, à la fin de mars, une fatalité stupide parut s'acharner après lui, qui ne cessa plus de perdre et, quand il rentra des vacances de Pâques, sa pension, bien qu'il l'eût fait augmenter sous d'ingénieux prétextes, ne suffit point à solder ses dettes. Il obéit alors à un sentiment que subissent tous les joueurs et décréta qu'il retrouverait, cartes en main, tout l'argent perdu. Un soir qu'on était réuni dans sa chambre, mon ami prit la banque, au baccara, et, décidé à se sauver, il fit monter le jeu follement. Il lutta contre l'adversaire invisible, mais son sang-froid l'abandonna. Pouvons-nous le blâmer ? De plus expérimentés cèdent aux mêmes faiblesses. Quand sonna l'heure du coucher, il devait vingt livres à ses partenaires. Il sourit et demanda une quinzaine pour payer. Vingt livres sont chose rare entre écoliers de seize ans : chacun accepta, cela va sans dire, avec le respect d'une telle audace, et l'on se sépara de bonne humeur, en dépit d'un léger malaise.

» Mon ami se recueillit, et s'éleva sur-le-champ à la hauteur des nécessités présentes. Il écarta les illusions, qui gâchent le temps et les énergies, il évalua le renfort qu'il pouvait espérer d'autrui à cinq livres, et la brève soustraction qui suivit détermina cette proposition impérative : « Il faut voler quinze livres... » Il ne bouda pas devant le mot : il n'en calcula pas le contenu moral, mais uniquement les conséquences sociales. Sa déduction fut simplement : « Il faut voler et ne pas être pris ; or voler ici est impossible sans être pris : donc il faut que je vole et qu'un autre soit pris... » Ce soir-là, il s'endormit paisiblement, remettant au lendemain de trouver sa victime.

» Une telle maîtrise est peut-être invraisemblable, mais je vous prie de ne pas oublier que mon ami appartient aujourd'hui à une élite, qu'il est presque un grand homme selon l'opinion commune et peut espérer une sépulture à Westmin-

ster. Il disposait déjà merveilleusement de sa puissance personnelle. Remarquez, en outre, que nous avons là tous les éléments des grands attentats : une passion violente qui, sottement contrariée par les circonstances, commande un crime... Dans un autre milieu, madame, nous toucherions du sang, mais le processus reste le même.

» L'aventure se coordonna par avance dans son imagination : il choisit le professeur qu'il volerait, pour des raisons que seule la prudence peut approuver. Cette enquète préalable ainsi menée à bien, ses sûretés prises, il n'avait plus qu'à choisir de même le voleur apparent. Ici je dois reconnaître l'horreur d'un tel crime : qu'un accusé s'excuse ou laisse indolemment s'égarer la justice, nous serons d'accord pour le blâmer ; mais apprêter de sang-froid un tel forfait, quand le péril urgent ne l'exige pas, cela nous déconcerte comme un luxe monstrueux dans le mal. Nous connaissons tous les résultats d'une expulsion ignominieuse hors d'un grand collège anglais : la vie sociale brisée, les carrières fermées, l'opprobre qui suit l'accusé d'étape en étape... La mort est-elle plus cruelle ?

L'Honorable Reginald Helston discourait sans changer de posture ; une de ses mains soutenait sa tête expressive, où glissait parfois un reflet des passions qu'il se remémorait. Sa voix martelait chaque mot : il ne regardait personne, mais ses souvenirs.

— Ce fut un soir, au dîner, que mon ami élut sa victime : ce fut, précisément, ce camarade obscur dont je vous ai parlé. Pourquoi lui plutôt qu'un autre ? Fut-ce l'effet d'un mauvais hasard ? Non : il y eut là encore toute une lâche argumentation. Notre politique chercha le plus vraisemblable et le moins dangereux. L'enfant était nouveau venu, pauvre, sans protecteurs naturels : tout cela permettait de le sacrifier avec le minimum de risques. En le désignant ainsi, mon ami se sentit fort comme le destin, et, quand l'autre se leva de table, il se dit, avec un certain orgueil : « Il ne sait pas vers quoi il marche... et moi, je le sais... » Dès lors, il l'accompagna du regard...

» Je ne puis entrer dans tous les détails de cette vilaine petite machination : vous vous contenterez, je pense, de constater qu'elle fit, en réussissant, le plus grand honneur à l'esprit d'invention de mon ami... Du moins se prouva-t-il

capable de mettre en pratique les leçons des romans policiers qui déjà émerveillaient la jeunesse... Toute son habileté personnelle fut de ne pas faire coïncider le paiement de ses dettes et le vol. En effet, au jour dit, il acquittait en monnaie sa perte de jeu, et, la semaine d'après, seulement, le scandale éclatait : un professeur s'apercevait que trois billets de banque avaient disparu de chez lui, et deux médailles romaines en or. Scandale, panique, perquisitions : les deux médailles furent retrouvées chez cet orphelin timide, qui se réveilla coupable, enserré dans le plus étroit filet de conditions accablantes... C'était, vous le voyez, un procédé vulgaire à l'excès, mais mon ami savait déjà de science certaine que les vieilles fables sont éternelles et que l'homme crédule tombe aux pièges les plus grossiers pourvu que son intérêt l'y engage.

» En vain cet innocent voulut-il se défendre : tout avait été combiné avec un flegme adroit contre lequel sa douleur ne put rien. Son étonnement fut qualifié de trouble : il balbutia, ce qui est l'indice d'une mauvaise conscience; et, malgré le préjugé qui attribue un accent particulier à la franchise, la sienne ne rencontra point créance. La lutte, au reste, fut courte : la lourde machine sociale, déclenchée par un doigt criminel, s'abattit sur le malheureux. Il fut harcelé par des hommes graves qui l'adjurèrent de ne pas mentir : ils le convainquirent du plus odieux cynisme parce qu'il proclamait la vérité...

» Un hasard méchant, celui-là, mit mon ami sur son chemin, le jour qu'il dut quitter le collège, chassé, déshonoré, impuissant à se réhabiliter jamais dans la mémoire des hommes qui étaient alors des enfants... L'étrange et pâle figure qu'il avait à cette heure! Pourquoi s'arrêta-t-il devant mon ami? Pourquoi le regarda-t-il de ses yeux affreusement tristes, comme jamais personne jusqu'alors ni depuis ne l'a regardé?... Soupçonnait-il celui dont l'attention l'avait suivi, ces temps derniers, comme son destin, ou n'était-ce que l'excès de la détresse qui prêtait à son regard cette pénétration surnaturelle?... Mon ami dut emporter avec lui pareille interrogation sans y répondre : quand il osa détourner la tête, l'enfant n'était plus qu'une petite tache anonyme au bas de la route.

» Si j'écrivais pour exhorter la jeunesse, mon devoir serait de chercher une consolation au lecteur : notre victime trouve-

rait un appui, obtiendrait justice, referait sa vie, trop tôt, trop radicalement brisée... Mais la réalité dépasse l'imagination : il ne s'est jamais relevé, non, jamais!... Son tuteur n'a pas voulu le revoir; on l'a embarqué, il a erré comme une épave, sans comprendre sa mauvaise fortune, effrayé de ses désastres successifs : il erre encore, ce soir, peut-être, sur quelque port, occupé à quelque vile besogne, unité résignée dans ce grand troupeau misérable qui nous inquiète et dont nous nous écartons dans les centres populeux, où chacun se presse peureusement contre ses voisins, pour oublier sa solitude sans espoir. Il a suffi d'une volonté atroce pour le jeter en marge de la société : depuis ce jour-là, tout a conspiré contre lui.

L'Honorable Reginald Helston parlait moins haut; il avait abaissé ses paupières sur ses prunelles, par précaution peut-être.

Il acheva :

— Sentez-vous la nature odieuse de ce crime, aussi dramatique, selon moi, que tous ceux imaginés par notre friandise neurasthénique? Tuer n'est pas la pire chose... Mon ami ne prit pas, en effet, la vie de cet enfant, mais l'honneur, bien social, mais la foi, bien individuel. Il dévasta ce cœur trop confiant, cette âme qui se réjouissait de croire à toutes les belles choses, à la vérité, à la justice des hommes, à la protection de Dieu. Il la fit désespérer pour toujours, irrémédiablement, de ce Dieu, de cette justice et de la vérité, à l'heure où ces grandes entités sont nécessaires pour éclairer notre marche sur l'âpre chemin. Et cet attentat dont la malice se prolonge en conséquences néfastes, indéfiniment, échappe à la sanction des hommes. Ni moi, qui n'ai pas le droit de parler davantage, ni vous, qui ne connaîtrez jamais le nom de ces deux hommes, ne pouvons rien pour compenser le mal commis.

Dans le silence qui s'établit alors, quelqu'un demanda :

— Comment votre ami put-il apprendre les suites de sa prouesse?

— Quelques années plus tard, à Cambridge, par un *fellow* qui se trouvait en relations avec le tuteur de sa victime. La certitude de sa culpabilité ne faiblit jamais, d'ailleurs, dans la conscience de ceux-là qui avaient jugé l'enfant. Les hommes n'aiment guère s'être trompés, n'est-ce pas? Chacun faisait, au contraire, de sa déchéance, la preuve de sa précoce perversité.

— Et votre ami ne l'a jamais revu?

— Si, une seule fois, sauf erreur... A Liverpool, aux abords de la gare.

— Pathétique rencontre, sans doute!... Qu'éprouva-t-il?

— Un peu de gêne, naturellement : on n'est pas parfait, même dans le mal... Peut-être, en somme, eut-il surtout la satisfaction d'une œuvre entièrement accomplie. Et cependant il m'avoua, entre nous, avoir retrouvé dans les yeux humblement tristes de cet homme le reproche qu'il avait pensé lire dans ceux de l'enfant... Je vous le dis, aucun esprit n'est sans défaut : celui-là subit les fantaisies du remords et voit ce qui assurément n'existe pas hors de lui-même.

— Et rien ne peut réparer un tel crime, — dit quelqu'un.

— Pardon, la mort volontaire du coupable, connue de la victime.

Le poète chercha des yeux celui qui venait de parler. C'était le marquis d'Ahsbury, secrétaire du chancelier de l'Échiquier.

— Comment cela? — demanda-t-il avec calme.

— Cet homme, misérable par le fait d'un autre homme, ne croit plus à la justice humaine: mais il y a un déterminisme des événements qui échappe à notre action et, par là, reste un recours suprême de l'espérance blessée : le suicide de votre ami rendrait à sa victime la foi dans un équilibre supérieur aux desseins des individus.

L'Honorable Reginald Helston fronça le sourcil, attentif.

— Nous ne sommes point assurés que la victime connaît son agresseur.

— Tout nous porte à le supposer; votre ami lui-même l'admet. Par instinct plus que par déduction, ce pauvre a personnifié dans son camarade prospère le destin qui l'a frappé.

— C'est une hypothèse gratuite.

— Votre récit l'autorise. Elle accroît l'intérêt de ce passionnant cas de conscience et donne l'espoir d'un épilogue.

— Pourrait-on, dans l'espèce, conseiller le suicide au coupable?

Cette question dériva l'entretien vers des généralités. Le poète s'était tu. Plusieurs fois dans la soirée, il reporta ses yeux sur le marquis d'Ahsbury : il lui semblait que cet homme venait de le condamner.



Il ne retira pas de cette hardie confession l'apaisement qu'il s'était plu d'abord à escompter. L'image de l'homme se burinait en lui plus profondément. Il perdait peu à peu la notion du présent, toute son âme se tournant vers le passé... « Dix-huit ans, — songeait-il, — dix-huit ans qu'il vagabonde à ras de terre!... » Pendant ce temps-là, il avait connu, lui, toutes les bonnes fortunes : étudiant à Oxford, il avait commencé de se distinguer en publiant des poèmes légers, pastiches heureux d'Anacréon, puis il avait voyagé, successivement épousé toutes les belles cités lointaines, de Stamboul à Ispahan, foulé les dalles des temples proches de l'Indus et dormi dans l'ombre rectiligne des pyramides. Il était revenu avec une prodigieuse moisson que, depuis, il répartissait en gerbes harmonieuses devant l'admiration bénévole de ses contemporains. Enivrement fougueux de sa belle jeunesse! Tout s'était incliné devant son front aisément lauré, et, si d'aucuns le redoutaient, nul ne l'avait bravé. L'amour l'avait comblé jusqu'à l'indifférence; il avait épuisé les voluptés mystérieuses des poisons suggestifs. Son âme était saturée de la beauté universelle, et ses sens harassés. Quelle vie riche, multiple et diverse, dans ces années où il avait tenu le vieux monde serré sur sa poitrine et surpris la fuite du temps à travers les civilisations, le regard fixé sur l'avenir encore plus beau!...

L'avenir! voilà qu'il ne trouvait plus de goût à ce mot évocateur... Un grand voile gris était tendu à l'horizon de sa vie future : il ne voulait pas savoir ce que pouvait cacher ce voile...

De jour en jour, cette hantise qui l'égarait loin de son triomphe actuel lui fit sentir de façon plus nette un besoin nouveau : — retrouver l'homme!... Cela seul le sauverait.

Bientôt il se désintéressa de lui-même, au point d'ignorer ce que devenait sa personnalité dans le monde, et il commença de rôder en certains coins de Londres, à des heures déterminées. Il fréquenta patiemment aux sorties des théâtres, avec l'espoir de retrouver entre ces parias aux mines suspectes celui qui détenait la paix de son cœur. Il fut ainsi à Drury Lane, au Prince of Wales, au Lyceum, au Gaiety; — mélan-

coliques stations dans des foules élégantes, où parfois quelqu'un le reconnaissait.

— Je fais des études de mœurs, — répondait-il à ceux qui s'étonnaient de sa présence.

Les gens s'éloignaient et il demeurait plus nerveux. Souvent, n'osant pas rentrer chez lui, l'Honorable Reginald Helston allait au marché de Covent Garden et restait là, de longs moments, parmi cette plèbe suspecte appliquée à glaner de peu lucratives besognes autour des arrivages de légumes et de fleurs. Il examinait les blêmes figures de *lads*, les masques vigoureusement repoussés des vieux hommes que la vie a roulés en des lieux improbables et qui ont oublié leur histoire. Et l'Honorable Reginald Helston comparait à lui-même tous ces êtres, voleurs d'hier, assassins de demain, sur la lisière du crime, attendant qu'une rencontre fortuite réalisât leur destin : qui de ceux-là aurait fait ce qu'il avait fait dans le bonheur, sans l'excuse de la misère ?

Les aubes livides d'hiver se levaient tardivement lorsqu'il rentrait chez lui, courbatu... L'autre se dérobait toujours... Alors lui se précipitait dans l'ivresse de ses poisons et, toute la journée, sommeillait, prostré sous la morphine ou terrassé par l'opium : le soir, il sortait de ces mortelles hébétudes, prenait un soin jaloux d'en dissiper les traces, et promenait dans les restaurants et les salons sa nonchalante silhouette et la langueur de ses yeux noyés. Il mettait alors une coquetterie maladive à prouver par sa parole l'intégrité de sa pensée ; mais cet effort même s'abîmait en de mornes rêveries.

Il devait sa vie à cet homme... Cette évidence traversait parfois sa stupeur : alors il se levait brusquement, au milieu d'une causerie, et s'en allait dans le brouillard au-devant de l'adversaire. Peut-être ce malheureux avait-il passé devant la maison où lui, très inutilement, bavardait tout à l'heure ! Cette occasion unique, il ne l'avait pas saisie... Et il reprenait sa course découragée par la ville immense... Il fallait pourtant le rejoindre et lui rendre tout ce qu'il lui avait pris, échanger sa fortune au moins, son honneur peut-être, contre le silence intérieur, éviter la folie qui se glissait, sournoise, aux replis de son cerveau... Sûrement, l'autre n'ignorait pas ces affres, et c'est pourquoi il se cachait maintenant : c'était

sa vengeance... Alternativement, l'Honorable Reginald Helston s'abandonnait à de véhémentes colères ou se résignait, ne désirant plus même se débattre et ne discutant que sur le moyen de sa mort. Ainsi usait-il ses dernières forces.

Il ne put s'empêcher enfin de retourner à Harrow. Après une vaine résistance, vaincu, il gravit, par une matinée de printemps, la colline. Les sites furent les mêmes; d'autres enfants les animèrent, pareils à ceux d'autrefois : il épia les choses, craignant qu'elles ne connussent la vérité. Le *head master*, vieilli, fut aimable : la jeune célébrité du poète était une manière de gloire pour l'école, son nom figurerait peut être, un jour, après ceux de Sheridan et de Byron. Un tel honneur lui parut à lui-même singulièrement puéril. Tout à coup, il fut obligé de dire :

— C'était l'année de ce vol chez M. Stanson... vous savez, ce garçon très blond...

Le *head master* hocha tristement la tête : il se rappelait fort bien.

— On n'a jamais su ce qu'était devenu ce malheureux enfant? — reprit le visiteur.

Sa gorge se contractait; il s'efforçait à ne point paraître ému.

— Il a tenu ce qu'il promettait, — répondit le maître; — de chute en chute, il a échoué débardeur à Glasgow, m'a-t-on dit. — Tant de malice ne trompe pas!

Puis, après un silence :

— Il y a du déchet dans toute œuvre, en éducation surtout.

L'Honorable Reginald Helston regardait ce digne vieillard avec effroi; il sentait qu'il allait lui crier : « Mais vous êtes stupide... vous et tous ceux qui ont pensé comme vous!... Cet homme est innocent; c'est moi qui... » Ah! quelle honte! Il ne pouvait pas, non, là, vraiment... Alors il se leva :

— Et s'il n'était pas coupable?... si un autre?...

Mais le *head master* ne se troubla pas :

— Non, mon ami, non... Nous avions trop de preuves, hélas! pour douter... Oui, je sais. on a aujourd'hui la manie des erreurs judiciaires...

Et il sourit avec une bienveillance un peu ironique...

Cette nuit-là, l'Honorable Reginald Helston parcourut les

docks de Londres; et, de même, la suivante, et celle d'après. Insensiblement il contracta cette habitude de venir l'attendre là.

Le printemps aboutit aux fastes de la *season* : on jouait toujours les *Noces spirituelles* au Haymarket, mais l'auteur ne s'en occupait plus depuis longtemps. On le voyait aussi beaucoup moins dans le monde et le bruit s'était répandu qu'il avait une liaison despotique; certains affirmaient, d'autre part, qu'il était gravement malade.

L'été encore passa sur Londres, — un été lourd aux nuits tièdes, aux jours brûlants. — Contrairement à la mode et à ses goûts, l'Honorable Reginald Helston refusa toute invitation qui l'eût éloigné de la ville : il savait que l'autre en eût profité pour se camper sur le chemin où il le guettait quotidiennement. Toute l'après-midi, sans faute, il demeurait chez lui, volets clos, assoupi de morphine et d'éther; aux premières fraîcheurs, il reprenait son obstiné pèlerinage à travers les quartiers où il était remarqué maintenant : — à Whitechapel, on le tenait pour un *detective*; vers Brixton road, pour un maniaque à surveiller.

Bien après minuit, entre trois et quatre heures, excédé de fatigue, il revenait à quelqu'un de ces bouges infâmes où se réfugie la lie du port, et, tassé dans un coin, respecté de ceux qui le voyaient là presque chaque nuit, il fumait l'opium et s'enveloppait doucement d'un nuage. Il tolérait maintenant à ses côtés la présence du fantôme, acceptait de ne le voir partir que le jour où il tiendrait le personnage réel. Il ne se révoltait plus.

En sortant de là, une fois, il arrêta un passant :

— Vous n'auriez pas vu un homme avec des yeux bleus clairs, et tristes, si tristes que, si vous les avez vus, vous avez dû pleurer?

Le noctambule s'éloigna d'un pas rapide, en détournant deux fois la tête. « Il me croit fou, déjà! » pensa l'Honorable Reginald Helston. — Et, de fait, il se sentait le devenir un peu chaque jour...

Un soir enfin, qui fut le dernier de sa vie terrestre, l'Honorable Reginald Helston s'éveilla vers six heures : aussitôt il se rappela clairement qu'il dînait chez Lady Moor. L'invitation

avait quelque importance : il commença de s'habiller avec une recherche particulière. Devant sa glace, il s'examina sans faiblesse : il avait vieilli depuis quelques mois, bien qu'il gardât une distinction parfaite et quelque chose de son charme étrange. Mais, en considérant ses yeux, sous son front barré d'une ride, il ne les reconnut pas : ils avaient perdu cette ironie mauvaise d'autrefois; ils étaient devenus tristes, résignés, comme ceux du misérable aperçu dans Haymarket. Ils avaient, eux aussi, été baisés par la bouche froide de la douleur... Et le poète alors se représenta cette enivrante vie du dernier hiver : dès qu'il aurait retrouvé l'homme et compensé le mal, il écrirait un drame sur la conscience, — quelque chose de grave et de lumineux.

Jusqu'au bas de son escalier il caressa ce projet salutaire, puis se planta, un moment, devant le *hansom* qui l'attendait. Juste alors, il vit se glisser contre le mur et disparaître, à l'angle de la rue, la silhouette familière... C'était bien lui, cette fois, en chair et en os!... Le mondain abandonna sa voiture et se jeta derrière le vagabond; mais celui-ci marchait vite : dès Piccadilly, il devint difficile de le suivre.

L'Honorable Reginald Helston s'insinuait à travers les groupes, s'évertuant à ne pas le perdre de vue et n'osant pas courir : ses tempes battaient, dans l'ardeur de cette chasse suprême. Il atteignit le Strand et Fleet street sans avoir rien gagné sur cet homme qui allait, d'un pas hâtif, sans jamais s'arrêter, se retourner. Soudain, il fut près de le rejoindre, — il tremblait déjà des mots qu'il allait dire, — mais un remous de passants les sépara, il s'attarda dans un embarras de voitures, s'élança, persuadé que l'autre avait pris à droite, et ne le vit plus en abordant le trottoir. Il vira comme un fou dans un dédale de petites ruelles et se trouva subitement sur London bridge.

Il était huit heures : la Tamise obscure, aux eaux moirées de glauques reflets, coulait lente et lourde sous le grand pont actif, dont les lumières réverbérées formaient de petites flaques jaunes. L'Honorable Reginald Helston fit halte; autour de lui, Londres élevait les grandes masses hostiles de ses bâtiments sans grâce; une brume aigre s'abattait sur le quartier de Bermondsley où le labeur des tanneries faisait trêve.

C'était fini : jamais il ne le retrouverait... Il doutait presque maintenant que ce fût lui...

Ses pieds chaussés de soie légère se glaçaient dans ses escarpins vernis : ses épaules frissonnaient sous le mac-farlane. Alors il sentit que sa course était achevée : il regarda l'eau noire. Au loin, des contours d'ombre plus dense indiquaient des bateaux dont les fanaux d'or ponctuaient la nuit. L'Honorable Reginald Helston s'avisa qu'il avait oublié son étui à morphine et descendit vers la berge solitaire.

Il était paisible maintenant. Il pensa, comme il entrait dans l'eau : « Je rétablis l'équilibre des choses et je satisfais à la logique des événements ». Et il sourit pour lui-même, encore une fois... Mais le courant, dont les courtes lames giflaient les piles du pont, le prit et le renversa bien vite. Alors, son mac-farlane s'étant déboutonné, il flotta, un instant, comme une gigantesque chauve-souris. La tache blanche de son gilet et de sa chemise le désigna tout d'abord à l'attention de ceux qui passaient, mais il avait coulé avant que l'on parvînt à lui, et l'on mit une demi-heure à repêcher son corps.

Sur la berge, parmi les badauds qui firent cercle pour voir ce cadavre élégant, un homme se courba davantage vers ce visage immobile et le contempla plus longuement. Mais la curiosité de la mort est impatiente : on le bouscula parce qu'il gênait les autres. Alors ce malheureux, conduit par le hasard jusqu'à celui qui l'avait tant cherché, se redressa lentement et recula. Une minute, il resta immobile, sous le plus proche réverbère, tandis qu'on fouillait le mort. Un nom courut que lui seul, dans cette plèbe, reconnut. Ses yeux maintenant étaient doux et sans tristesse : l'Honorable Reginald Helston emportait, sans doute, son honneur avec le vieux secret, mais il lui restituait sa foi dans une justice immanente, par cet accident même dont la signification ne lui échappait pas.

Au ciel tumultueux de novembre, il distingua, entre les nuages, une première étoile au-dessus de Saint-Paul.

JEAN MORGAN

JOURNAL

D'UN

GRENADIER DE LA GARDE

Je naquis à Paris, rue Neuve-Saint-Eustache, en 1780, le 14 décembre. Je fus envoyé en nourrice en Bourgogne, comme c'est l'usage dans la capitale, attendu que les femmes de cet endroit sont occupées à d'autres travaux et qu'elles préfèrent s'occuper de leur commerce et surveiller leur maison. Me voilà embarqué pour la Bourgogne par le coche d'Auxerre et débarqué à la commune de La Roche-sur-Yonne, chez ma grand'mère, qui fut chargée de surveiller ma nourrice; je restai jusqu'à l'âge de huit ans, sous sa tutelle; j'y ai passé les plus beaux jours de mon enfance. Pour ce qui concerne mon éducation, on m'envoya à l'école chez le chantre de la commune pour apprendre mes prières ainsi qu'à lire, quatre mois de l'année et les autres huit mois aux champs.

En 1788, je revins à Paris auprès de mes parents, rue Neuve-Luxembourg, n° 6; accoutumé au plein air et ayant été habitué d'aller et de venir sans aucune crainte d'être écrasé, dans un village d'environ quatre cents feux, je me tenais toujours dans la chambre ou dans une petite cour dépendante de la maison qu'habitaient mon père et ma mère, ayant toujours peur que l'on m'enlève ou qu'en sortant je vienne à me perdre. Au bout de quelques mois, mon père me mena à

l'église de la Madeleine Ville-l'Évêque, où il me recommanda aux frères fouetteurs de ladite paroisse; je continuai d'y aller jusqu'au 1[er] juillet 1789. Il fermentait à cette époque des nouvelles qui annonçaient que l'on ne serait pas longtemps tranquille, chose qui se réalisa par la Révolution qui éclata dans le courant dudit mois. A l'âge de neuf ans, on ne pense qu'à jouer à la toupie: je passe sous silence toutes les choses qui se sont passées à cette époque n'ayant pas l'âge ni la raison de les concevoir, ne pensant alors qu'à profiter des vacances et du temps que mes parents me laissaient pour me divertir suivant mon âge.

En 1790, mon père ayant fait un voyage à Joigny pour voir la famille de ma mère et voyant la contre-révolution dans Paris, y loua une maison pour lui éviter de voir toutes les horreurs qui se commettaient dans la capitale et revint nous prendre, moi et ma mère, attendu que mon frère se trouvait encore en nourrice à La Roche auprès de notre grand'mère. Étant arrivés, mon père et ma mère montèrent un restaurant et s'y établirent. On prit un maître d'écriture pour me donner des leçons; il ne venait que trois fois par semaine et je ne pouvais profiter de ses leçons, attendu qu'il ne connaissait pas grand'chose sur l'orthographe; on finit par me mettre en apprentissage à l'âge de onze ans, aussitôt que j'eus fait ma première communion, chez un nommé Picard, maître tanneur, pour deux ans, sans bourse délier. En 1792, mon père tomba malade de chagrin d'une banqueroute qu'il fut obligé de supporter et qui lui enleva tout ce qu'il possédait d'argent placé à Paris : se voyant âgé de cinquante-huit ans, il ne put résister à la perte qu'il éprouvait et succomba au bout de trois mois de maladie.

En 1793, on forma une école à Paris, dans la plaine des Sablons, entre Neuilly et le Bois-de-Boulogne; je fus choisi sur les cinq jeunes gens que le district de Joigny avait à fournir pour son compte pour cette École de Mars. Je partis, avec les quatre autres, au mois d'avril muni d'une feuille de route et d'un certificat du Comité révolutionnaire de Joigny, dont je suis encore muni. En arrivant au Bois-de-Boulogne, on nous conduisit chez le Commissaire des guerres où l'on nous déshabilla et l'on nous prit tout l'argent qui était en notre pou-

voir; il nous en remit à chaçun un reçu. On nous conduisit ensuite au camp de la plaine des Sablons, où l'on me mit dans la première *millerie*, ce qui veut dire premier bataillon; je fus ensuite tiré pour l'artillerie où je fis le service jusqu'au mois d'octobre de ladite année 1793, où nous obtînmes notre renvoi dans nos familles. La mort de Robespierre arriva à temps pour nous préserver d'être tous assassinés d'après un complot découvert à Paris; il paya lui-même de sa tête les nôtres qu'il voulait faire sauter.

Je revins à Joigny sur la fin de septembre et y restai jusqu'au mois de février 1795 à travailler ou à finir mon apprentissage qui n'était pas fini à mon départ.



Audit mois de février 1795, je m'engageai pour le 7e hussards qui se trouvait à Nice en Provence, à l'armée d'Italie; je dus rejoindre en passant par Lyon, Vienne en Dauphiné, Avignon, Aix-en-Provence, Grasse et Nice. En arrivant au régiment, on me trouva trop petit et trop jeune pour conduire un cheval et me servir d'un sabre; on me mit dans l'infanterie, chose qui ne me convenait pas beaucoup. Je demandai au général de me renvoyer chez moi, mais il me répondit brusquement : « Citoyen: tu as mangé le pain de la République: il faut que tu le gagnes; que l'on me mette ce jeune homme au cachot ou bien qu'il consente à servir dans une demi-brigade et le bataillon qu'il veut aller; on l'enverra dans l'armée d'Italie ou dans l'armée des Alpes. » Jugez la position où se trouvait le pauvre jeune homme; il aurait désiré être auprès de sa pauvre mère, mais il n'y avait pas moyen; je consultai mes idées; il m'en vint une; sachant que le 1er bataillon de l'Yonne devait se trouver dans l'une des deux armées que j'avais à choisir, je demandai à entrer dedans: il se trouva qu'il était dans l'armée des Alpes à Moûtiers en Savoie, au pied du petit Saint-Bernard. On me délivra une feuille de route et l'on m'habilla en soldat d'infanterie et je me dirigeai sur Grenoble; de là par le fort Barraux, Montmélian en Savoie et l'Hôpital-Conflans, La Roche et

Moûtiers où était la 199e demi-brigade dont faisait partie le 1er bataillon de l'Yonne. Je fus mis dans la 6e compagnie du 1er bataillon qui se trouvait au Bourg Saint-Maurice, au pied du petit Saint-Bernard.

Nous restâmes dans cette position pendant l'espace de quatre mois où le bataillon fut commandé pour faire le service sur le Saint-Bernard au mois de mars : à cette époque je fus dans la neige et exposé aux plus rigoureux froids, ayant à éprouver des ouragans et des tempêtes effrayantes; je regrettais le toit paternel étant réduit au biscuit de mer et à la viande salée une fois par semaine.

Nous partîmes du Bourg Saint-Maurice et traversâmes le petit Saint-Bernard, 6 mai, et nous nous rendîmes à La Thuile, bourg situé au pied du côté de la vallée d'Aoste, capitale de ladite vallée. Nous continuâmes notre marche par le fort de Bard qui se trouve à l'extrémité de la vallée d'Aoste sur le bord de la plaine du Piémont. Comme le roi de Sardaigne avait donné passage, à condition qu'aucun régiment, ni soldat n'entrerait dans aucune ville dépendante de son royaume, nous tournâmes autour de plusieurs villes, Ivrée, Verceil, Novare ; nous étions toujours obligés de bivouaquer dans les plaines du Piémont, jusqu'à temps que nous soyons sur le territoire de Lombardie.

Nous voilà, toute l'armée des Alpes, arrivés à Milan ; je ne pouvais me croire moi-même, me trouvant dans une des plus grandes villes de l'Italie et dans un pays aussi superbe par sa fertilité : sortant des montagnes aussi hautes et d'un pays aussi pauvre que la Savoie, je me croyais sortant des enfers et tombant dans un paradis terrestre. Nous bivouaquâmes sur la place du Dôme pendant quelques jours. Puis nous reçûmes l'ordre de retourner à la porte de Verceil où nous bivouaquâmes et fûmes désignés pour rester au blocus du château. J'avais omis de dire que, de la 199e demi-brigade, nous passâmes au 5e régiment de ligne commandé par le colonel Bourdois.

Nous restâmes au blocus l'espace de deux mois environ et, pendant ce temps, nous fûmes obligés d'ouvrir la tranchée par régiment et par tour de corvée. La première fois que j'y allai, je fus bien surpris et bien étonné de me voir obligé de faire le terrassier, porter des gabions et des sacs de terre pour faire

des redoutes et qu'à tout moment on nous lançait des bombes, des obus et des boulets d'une grosseur extraordinaire pour moi; pour mon compte, je puis assurer que, la première fois que j'entendis cette musique, je fus si surpris que je n'avais pas une goutte de sang dans les veines qui ne fût glacée de peur, et le cœur bien gros qui me palpitait.

Nous prîmes la citadelle et nous y entrâmes le jour de la Saint Pierre; nous restâmes quelques mois dedans, et pour nous rétablir de nos fatigues, on nous envoya au blocus de la ville de Mantoue sous les ordres du général Sérurier. Je dirai que cette ville est située au milieu d'un lac et dans une position imprenable, sinon par la famine; outre ce lac, il y a beaucoup de marais à l'entour qui ont causé bien des maladies à l'armée française ainsi qu'à l'ennemi. Nous restâmes là tout l'an V de la République où nous eûmes plusieurs sorties à soutenir et des maladies. Du régiment dont je faisais partie qui était de trois mille hommes, nous restâmes au nombre de sept cents hommes au mois de septembre.

La ville se rendit au bout d'un an de blocus; je tombai malade et fus évacué sur Crémone où je restai deux mois, étant attaqué d'une fièvre lente qui me minait et me fit grandir au moins de quatre pouces. Je sortis de l'hôpital au mois de février, l'an VI de la République, et fus mis dans un grand dépôt où l'on rassemblait tous les hommes qui sortaient des hôpitaux. A mesure qu'il y avait des hommes en état de partir pour l'armée, on les assemblait par régiment et on les envoyait rejoindre par détachement avec un chef. Je fus donc tiré et armé pour rejoindre le 5e régiment de ligne qui faisait partie de la division du général Joubert qui se trouvait dans le Tyrol vénitien à Trente. Nous partîmes de Crémone, en passant par Chiari, Lonato, Peschiera et Vérone. Nous restâmes quelques jours dans cette dernière ville pour attendre quelques détachements de la division, et nous poussâmes notre marche jusqu'à Trente en Tyrol, la division étant partie pour Botzen, ville située à 14 lieues de Trente. Nous fûmes obligés de rester à Trente, attendu que, l'ennemi étant descendu par d'autres routes entre nous et la division, nous fûmes forcés de rester pour pouvoir pousser plus avant avec d'autres troupes que l'on attendait; dans ce temps-là, les Tyroliens se révoltaient contre

les Français, et les Vénitiens se révoltaient sur nos derrières; nous fûmes forcés, mal gré bon gré, de prendre une position défensive ayant par-devant un corps d'armée autrichien et par derrière les Vénitiens; à dos et sur les flancs 30 000 paysans tyroliens qui nous tiraillaient tout le jour et ne faisaient aucun quartier aux prisonniers, les fusillant de suite.

Nous fûmes attaqués par dix mille Autrichiens et fûmes obligés de battre en retraite n'étant pas en force pour soutenir la position, n'ayant que six cents hommes et deux pièces d'artillerie. Nous nous retirâmes sur Trente et, dans la ville même, les bourgeois faisaient feu sur nous par leurs croisées et nous tuèrent beaucoup de monde.

Je fus fait prisonnier, le 7 mars l'an VI de la République, et mené à Innsbruck, capitale du Tyrol autrichien, et ensuite conduit à Salzbourg et Linz sur le Danube, où je restai quelque temps malade; ayant recouvré un peu de forces, malgré la misère et la vermine qui me dévorait, sans souliers, sans chemise que celle que j'avais depuis deux mois sur le dos, et pas d'argent, ayant été dépouillé de tout lorsqu'ils m'avaient pris, dans un pays où je n'entendais nullement la langue, je fus envoyé à Vienne, sur un radeau, par le Danube, fleuve le plus grand que j'avais vu jusqu'à cette époque. l'on nous débarqua à deux lieues de Vienne, et l'on nous conduisit dans un faubourg de cette ville, où l'on nous mit dans une grande caserne qui était le dépôt général de toute l'armée autrichienne. Nous n'étions que trente hommes sortant des hôpitaux de différents endroits et différents corps d'armées; il en arriva encore une cinquantaine d'autres, et l'on nous avertit de nous préparer à partir sous peu de jours pour la Hongrie.

Il y avait à cette époque beaucoup d'émigrés français à Vienne, qui venaient nous rendre visite, pour nous engager à entrer au service de l'armée de Condé; plusieurs accordèrent à leur demande, après avoir reçu d'eux du linge, des vêtements et de l'argent, étant tous réduits à une misère que peu de personnes peuvent croire, exceptés les malheureux soldats qui y ont passé. Pour moi je répondis à ceux qui me faisaient cette proposition que je ne porterais jamais les armes contre ma patrie et que, si les Bourbons revenaient gouverner la France je les servirais aussi fidèlement que ceux qui étaient à

la tête du gouvernement présent ; mais que je ne reconnaissais pour le moment que la patrie. Ils me donnèrent cependant, comme aux autres, un peu d'argent, deux chemises, une paire de souliers et un pantalon dont j'avais le plus grand besoin, étant tout en loques et sans chemise. Ils nous firent donner en outre pour quatre-vingts que nous étions une barrique de bonne bière, du pain, de la viande et de l'eau-de-vie à la cantine, et ils ne revinrent plus voyant que nous étions décidés à ne pas prendre de service dans l'armée du prince de Condé.

Nous partîmes enfin pour la Hongrie dans le courant du mois de mai : de Vienne, on nous conduisit à Presbourg, où nous restâmes huit jours ; cette ville se trouve située sur la rive du Danube et située à trente lieues de Vienne, elle est bien bâtie et environnée d'un vignoble charmant : il y a beaucoup de luxe et quantité de noblesse hongroise, les femmes y portent toutes des bottes et sont habillées à la hussarde. De là on nous conduisit dans une citadelle, à quarante lieues plus loin, qui se nomme Léopoldstadt, où nous restâmes quatre mois. Je dirai qu'en partant de Vienne, on nous fit traverser un camp à trois lieues de ladite ville, pour nous faire voir aux soldats allemands et aux émigrés qui se trouvaient là au nombre de quinze mille hommes ; je vous assure que nous fûmes bien hués par tous les émigrés qui nous disaient mille horreurs, en nous appelant soldats de papier, assassins de rois et voleurs d'églises ; pour mon compte, je me serais bien rebiffé, s'il m'avait été possible ; mais il fallut baisser la tête et ne rien dire, car la bastonnade nous serait arrivée sur le dos.

Étant arrivés à la forteresse de Léopoldstadt, on nous mit dans les casemates avec d'autres transports de prisonniers qui se trouvaient au nombre de quatre mille hommes. On nous mettait au cachot depuis six heures du soir jusqu'à six heures du matin, on nous délivrait une botte de paille de dix à douze livres, pour un mois, que l'on était obligé d'attacher à un clou crainte que les poux ne l'enlèvent, sans couverture ni autre chose quelconque ; on nous comptait comme des moutons, et il n'y avait que la place et la largeur de deux hommes couchés ; aucun air et entourés d'eau croupie ; on nous mettait un baquet à chaque bout, pour faire nos ordures ; ce qu'il y avait de plus

dur, c'est qu'il nous était défendu de monter sur les remparts, et nous étions obligés de rester dans les cours à l'ardeur du soleil, ce qui contribua à nous faire tomber tous malades; les trois quarts sont morts de la peste et d'une fièvre épidémique; sur quatre mille, nous ne sortîmes que cinq cents.

Au mois d'août, on nous annonça que la paix était faite et que nous allions être rendus ou échangés. Je me trouvais à l'hôpital, attaqué de la fièvre, avec bien d'autres et tous les jours il en mourait cinquante pour le moins. Je demandai au chirurgien ma sortie: il eut bien de la peine à me l'accorder, vu la faiblesse où je me trouvais. Cependant il me l'accorda, et au bout de quelques jours nous reçûmes l'ordre de partir pour l'Italie; nous n'avions que trois cents lieues à faire pour rejoindre nos avant-postes, qui se trouvaient à Palmanova, ville fortifiée des états de Venise.

Je revins à Presbourg; de là nous vîmes Laybach, capitale de la Carniole, où nous fûmes mis dans un vieux château fortifié, sur la montagne qui domine la ville, pendant huit jours, sans paille et sans couverture. Nous étions un transport de cinq cents hommes, et nous repartîmes pour Gorissia: je ne parle que de ces deux villes attendu que l'on nous logeait tout le long de la route dans les villages pour que nous soyons mieux couchés et mieux nourris, toujours dans des montagnes et des chemins pierreux, ce qui ne nous arrangeait pas beaucoup, étant la plupart sans vêtements, sans souliers et pleins de vermine et la gale par-dessus le marché, qui nous occasionnait des démangeaisons à nous mettre le corps comme les lépreux du temps des Croisades.

Nous arrivâmes au bout de deux mois à Gorissia, ville située sur la route de l'Italie à Trieste. Nous n'étions éloignés que de huit lieues de nos avant-postes; un commissaire français vint nous recevoir et nous diriger sur nos régiments; le mien se trouvait à Venise. Je fus on ne peut plus ravi de revoir des Français en arrivant à Palmanova, où l'on nous donna des souliers et notre ration, surtout le vin, attendu qu'il y avait au moins six mois que je n'en avais goûté.

J'embarquai à Mestre sur le canal qui va rejoindre et tomber, à une lieue de là, dans le golfe de Venise, et nous continuâmes notre route en barque jusqu'à Venise. Je ne pouvais en croire

mes yeux, en voyant une aussi grande ville au milieu de l'eau, sur une mer aussi étendue, vu que c'était la première fois que je voyais la mer; nous débarquâmes sur la place Saint-Marc. Un sous-adjudant du régiment nous attendait au débarquement et nous conduisit au quartier. Je fus envoyé de suite à l'hôpital ayant la gale; j'y restai un mois; dans cet espace de temps, le régiment reçut l'ordre de partir pour Tortone, en Piémont; et moi je fus obligé de me guérir et prendre en même temps du repos, dont j'avais grand besoin. En sortant de l'hospice, on me mit en subsistance dans un dépôt où l'on nous envoya dans une île à trois lieues en mer, qui se nomme l'île de Chioggia, où nous fîmes pendant un mois le service sur des barques canonnières; ensuite on nous envoya rejoindre nos corps respectifs.

On nous donna une feuille de route pour rejoindre à Tortone en passant par Padoue, Vicence, Vérone, Mantoue, Crémone, Plaisance et enfin Tortone, où je trouvai le régiment, où l'on m'habilla et me paya ce qui m'était à peu près dû. Nous restâmes six mois dans cette maudite garnison à ne vivre que de haricots, de riz et de viande salée qui nous venait de Gênes; le pays étant épuisé de réquisitions, les habitants étaient malheureux eux-mêmes.

Nous reçûmes l'ordre de partir pour Ferrare, grande et superbe ville des états romains. Nous prîmes la route de la Romagne, en repassant par Plaisance, Parme, Reggio, Modène, Urbin et Ferrare.



Au bout de cinq mois, nous reçûmes l'ordre d'aller à Livourne en Toscane, attendu que les Anglais menaçaient d'un débarquement; nous étions au mois de décembre; nous nous mîmes en route pour traverser les montagnes des Apennins; jamais je n'ai souffert du froid plus que dans ce passage, au mois de janvier l'an VII de la République. A peine avions-nous passé les défilés affreux et à peine apercevions-nous les plaines de Toscane, que nous reçûmes l'ordre de rétrograder par le même chemin; nous souffrîmes encore; de plus, ayant

le vent au visage en revenant au nord, nous arrivâmes enfin à Modène, et revînmes à Ferrare où nous ne restâmes que quinze jours. Nous reçûmes l'ordre de partir pour Rome et nous nous mîmes en route le sac sur le dos, ainsi que la marmite que l'on me donna à mon tour à porter; nous passâmes encore par Bologne, Forli, Pesaro, Rimini, Ancône, Notre-Dame-de-Lorette et Macerata, où nous reçûmes encore contre-ordre et revînmes à Ferrare où nous restâmes jusqu'au mois d'avril l'an VII de la République, attendu que l'Autriche était sur le point de nous déclarer la guerre, chose qui se réalisa au mois d'avril de ladite année.

Nous reçûmes l'ordre de nous rendre, entre Mantoue et Vérone, à un bourg nommé Castelfranco, où nous restâmes deux jours, et ensuite nous fîmes partie de la division du général Montrichard et nous portâmes toute la division sur l'Adige près Legnaro, ville opposée sur la rive, commandée par des fortifications où étaient les avant-postes de l'armée autrichienne.

Nous restâmes en position jusqu'au 6 Germinal an VII où nous attaquâmes l'armée autrichienne. Nous nous battîmes depuis deux heures du matin jusqu'à trois heures après-midi, avec assez d'avantage sur l'ennemi que nous forçâmes à rentrer dans la ville; mais, sur les cinq heures, il leur arriva 12 000 hommes de renfort et nous fûmes obligés de battre en retraite; le régiment dont je faisais partie perdit six cents hommes et vingt-sept officiers, sans compter les blessés; nous marchâmes une partie de la nuit et ensuite on fit faire halte pour rassembler et attendre l'évacuation de nos blessés sur Mantoue; nous repartîmes à la pointe du jour et nous nous dirigeâmes sur Castelfranco, où nous trouvâmes tout le reste de l'armée, qui avait reçu aussi bien que nous une bonne raclée: nous restâmes jusqu'au 15 dudit mois en position, puis, toute l'armée s'étant mise en mouvement, nous rattaquâmes, le 16 Germinal, les Autrichiens, et nous fûmes pour la seconde fois toute l'armée battue et forcée de battre en retraite; nous prîmes position derrière l'Adda, rivière assez forte. Nous passâmes dans la division du général Victor et nous partîmes pour aller soutenir le passage de l'Adda au pont de Lodi, où nous restâmes jusqu'au surlendemain, attendu que

l'ennemi voulut et obtint un passage sous Cassane; nous rejoignîmes l'armée et battîmes en retraite jusqu'à Milan, et continuâmes notre retraite jusque sous Alexandrie, en Piémont, où nous prîmes position entre Alexandrie et Tortone.

Nous restâmes quelques jours tranquilles, les Autrichiens ne marchant pas trop vite après nous; c'est à cette époque que l'on nous parla de l'arrivée d'un nouvel ennemi que nous n'avions pas eu à combattre, l'arrivée de 80 000 Russes commandés par le général Souvarow et qui ne faisaient pas de prisonniers. On les avait aperçus à Cassane, mais ils n'avaient pas encore donné dans aucune affaire. D'Alexandrie, nous nous mîmes en marche pour Casal, à deux journées de marche d'Alexandrie, où nous trouvâmes les Russes qui effectuaient le passage du Pô sur un pont de bateaux; nous les laissâmes passer au nombre de 15 000 hommes; ils quittèrent leurs sacs pour mieux nous charger à la baïonnette; notre cavalerie était cachée derrière des coteaux, et fit une charge sur leurs derrières, pendant que nous soutenions les charges infanterie contre infanterie; ils perdirent beaucoup de monde; notre cavalerie ayant brûlé le seul pont qui leur servait de retraite, ils revinrent trois fois sur nous; nous les reçûmes si bien qu'ils furent forcés de battre en retraite, n'en ayant plus; ils se battirent en désespérés et furent tous tués ou noyés, n'ayant plus moyen de nous échapper; ils avaient commencé à ne pas nous faire de quartier, nous en fîmes de même sur eux, ils furent tous fusillés, mitraillés ou noyés.

Nous reçûmes ensuite l'ordre de nous porter en avant : sur la grande route entre Tortone et Alexandrie, dans la plaine de Marengo, nous fûmes assaillis par un ouragan, et nous fûmes obligés de nous percher toute l'infanterie dans les arbres, attendu que les grandes eaux qui étaient débordées sur toutes les routes à la hauteur de trois pieds et toute la plaine ressemblaient à un lac : nous restâmes dans cette position quatre jours. Les ennemis vinrent à nous et nous attaquèrent, et nous fûmes obligés de battre en retraite, attendu que nous n'étions que la seule division du général Victor, après que nous eûmes bien perdu du monde, bien inutilement; la division du général Grenier, qui ne se trouvait séparée que par la rivière du Tanaro, ne vint nous soutenir que le soir, où

elle prit position en avant la tête du pont que nous avions fortifié; il semblait que nos généraux se laissaient battre les uns après les autres par vengeance ou par trahison; il est bien constant que nous étions trahis par le général en chef Schérer, et que les autres étaient de la partie pour trahir la patrie; l'armée était bien délabrée et dégoûtée et disait à haute voix : « On nous trahit ».

Après cette malheureuse affaire notre division reçut ordre d'aller au-devant de l'armée de Naples qui effectuait sa retraite et qui était arrivée dans la marche d'Ancône.

Les paysans nous barraient la grande route des montagnes que nous avions à traverser. Le général envoya un parlementaire au commandant de la ville d'Acqui, pour nous laisser passer; il fut reçu à coups de fusil et fut tué sur la route de dessus le rempart; le général n'ayant pas d'autres moyens à prendre que de grimper les montagnes qui avoisinent cette ville, on nous chargea de chacun cent cartouches, non compris celles que nous avions dans nos gibernes, et on jeta à l'eau tout le reste, dans une rivière qui côtoie la route, ainsi que toute notre artillerie et nos caissons et tous les bagages de la division.

Nous continuâmes notre marche pendant trois jours assez tranquilles, excepté qu'ils nous escortaient de loin sur les plateaux, de montagne en montagne; nous fûmes réduits à la plus grande des privations; il nous était impossible de nous écarter de la grande route, ni même d'y laisser un homme en arrière sans qu'il ne fût égorgé par les paysans; ils coupaient les doigts, le nez et les oreilles à ceux qu'ils pouvaient prendre, et nous les renvoyaient ainsi mutilés; il n'y a pas de grains dans ces montagnes; les habitants ne vivent que de petites galettes faites avec des châtaignes et un peu de farine de blé de Turquie. Nous eûmes une affaire avec quinze mille de ces révoltés qui nous avaient coupé la route dans plusieurs endroits et tenaient une hauteur où il fallait que nous passions.

Le général Victor nous mit à l'ordre qu'il fallait vaincre ou mourir, attendu qu'il n'y avait pas de quartier à espérer de ces gens-là; ils se mirent, dans la nuit où nous prenions nos dispositions, à sonner le toscin par tous les villages qui se trouvaient derrière nous et par-devant; femmes, enfants et hommes

avaient toutes sortes d'armes; c'était au mois de septembre l'an VII le 17 dudit mois.

Nous marchâmes une partie de la nuit; à la pointe du jour, nous arrivâmes sur le derrière de cette masse de paysans, qui ne connaissaient pas les ruses de la guerre. N'ayant fait aucun mouvement, jusqu'à un signal convenu, la division se porta en avant et attaqua les Barbets qui sont tous des paysans des montagnes qui s'étendent depuis Acqui jusqu'aux montagnes de Gênes. Nous les attaquâmes par derrière; se voyant coupés, ils prirent la fuite après deux heures, et se sauvèrent dans les montagnes, nous les poursuivîmes jusqu'au soir et en fîmes un affreux carnage, hommes, femmes et enfants. Il se trouvait un gros bourg à une demi-lieue de là, où ils voulurent tenir; on l'entoura et nous y mîmes le feu; tout fut brûlé dans la nuit et tous les habitants passés au fil de l'épée.

Après cette leçon ils ne parurent plus et nous continuâmes jusqu'aux montagnes de Gênes, où nous descendîmes à Savone qui appartient aux Génois. Nous y passâmes quelques jours et reçûmes l'ordre de marcher sur Gênes, et continuâmes notre marche, en suivant tout le long de la Rivière, de Gênes jusqu'aux frontières de Toscane.

Nous reçûmes l'ordre de repasser les montagnes dans le duché de Parme, où nous devions protéger la retraite du général Macdonald, qui revenait de Naples avec son armée qui se trouvait à Modène. Nous marchâmes trois jours sans trouver l'ennemi; il nous attendait au pied de la montagne de Fornoue. Nous eûmes plusieurs affaires d'avant-garde, et nous les refoulâmes jusqu'à Plaisance, où nous attendîmes l'arrivée de l'armée de Naples; nous avions en tête l'armée autrichienne et l'armée russe commandée par Souvarow; pas d'accord sur le jour de l'attaque ni pour le commandement : ils ne voulurent se céder l'un à l'autre, ce qui fut cause de la perte de cette grande bataille, qui dura trois jours et autant dire trois nuits consécutives. C'était au mois de juin l'an VII.

Le quatrième jour, nous battîmes en retraite à dix heures du matin où nous eûmes une poursuite bien malheureuse où tout notre grand parc d'artillerie fut pris par les ennemis; nous n'avions pas dix coups de fusil à tirer chaque homme. Nous remontâmes les montagnes, pas aussi nombreux que

nous les avions passées, ni aussi contents. Le régiment dont je faisais partie était réduit à cinq cents hommes sur quinze cents. un de nos bataillons fut tout détruit qui était le premier, et les chefs qui les commandaient ainsi que tous les officiers. Nous revînmes à la Rivière de Gènes où nous fûmes réduits à ne manger que des herbages, n'ayant pas de pain, ni viande, et nous y restâmes près de trois mois à faire le service sur la montagne Saint-Jacques, située au-dessus de Finale, petite ville entre Savone et le port Saint-Maurice; la charge d'un seul mulet chargé de pain pour un jour, c'est-à-dire un pain pour huit hommes, était notre seule nourriture avec une des herbes que nous prenions dans les vallons, que l'on fait cuire avec du sel, et bien heureux d'en avoir; sans pantalon, ni souliers, nous avions plutôt l'air de malheureux que de soldats.

Enfin, nous reçûmes l'ordre d'aller à Nice en Provence. On nous logea chez les bourgeois, et je tombai chez un boulanger avec appétit dévorant; mais le Provençal n'était pas décidé à me donner du pain, et moi qui n'avais pas de sous dans la poche je ne pouvais lui en acheter, ce qui me détermina à lui en voler; il s'en aperçut et me coupa les vivres, et il fallut vivre de ma ration. Nous reçûmes à Nice quinze cents conscrits, et l'on nous donna l'ordre au bout d'un mois de partir pour le Col de Tende. Le bataillon du vieux noyau, voyant qu'on ne nous donnait ni argent, ni souliers et aucun vêtement, nous refusâmes net de marcher à l'ennemi, sans avoir reçu ce que l'on nous avait promis; nous prîmes les drapeaux et nous restâmes sur la place d'Armes plus de six heures. Le général vint nous haranguer et nous promit que l'on nous donnerait pain, viande, souliers et argent, en route à une étape de là: nous les voulûmes de suite, ce qui nous fut accordé après bien des pourparlers.

Il y avait à Nice un chef d'escadrons qui recrutait du 15ᵉ de chasseurs à cheval; je m'y présentai et fus reçu; il me fit donner une feuille de route pour plusieurs qui avaient fait comme moi, attendu que la rébellion est payée tôt ou tard. Nous rentrâmes, grâce au ciel! en France en nous dirigeant sur Marseille, où le corps devait se trouver; mais, dans cet intervalle il avait reçu l'ordre de se rendre à Verceil où l'on nous dirigea en sortant d'Aix en Provence.



Nous arrivâmes à Verceil dans le mois de pluviôse l'an VIII de la République où j'entrai audit 15e chasseurs; on me fit aller au manège au bout de huit jours; moi, qui avais toujours porté mon cheval sur le dos, je ne savais comment faire, et étais bien gauche pour la première fois, et vous assure que j'ai ramassé ma viande plus d'une fois dans le manège. Au bout de quatre mois de manœuvres et d'exercices, on tira des hommes par détachement de deux cents hommes les plus capables pour le camp de Dijon; je partis pour le camp; nous y restâmes pendant quelques temps pour attendre tous les détachements des différents corps. Nous y fûmes en moins d'un mois réunis au nombre de trente-cinq mille hommes de toute l'armée, non compris ceux qui s'étaient portés en avant jusqu'au pied des Alpes. Napoléon était consul pour cinq ans et avait pris le commandement de l'armée.

Nous partîmes du camp de Dijon, au mois d'avril, et nous mîmes en route, pour les Alpes; nous passâmes par Dijon et Grenoble, nous reprîmes la route de Chambéry, puis nous tournâmes sur notre gauche pour remonter la vallée de la Tarentaise, où nous arrivâmes à Moûtiers. Nous nous portâmes sur le bourg Saint-Maurice; là, on démonta toutes les pièces d'artillerie et elles furent montées à bras par les canonniers et l'armée, les roues et les affûts à dos de mulet. Nous continuâmes notre marche jusqu'au fort de Bard. L'armée s'y arrêta et on forma le blocus. Le consul fit monter des pièces d'artillerie à bras sur une montagne qui domine la citadelle et dans deux jours ils furent forcés de se rendre et de nous livrer passage.

Nous continuâmes notre route jusqu'à Verceil. Nous n'assistâmes pas à la bataille de Marengo; nous marchâmes sous les ordres du prince Louis Bonaparte, colonel du 5e dragons.

La paix fut conclue et nous restâmes en garnison à Crémone pendant plus d'une année, de là nous revînmes à Verceil en Piémont où nous restâmes quelques mois, et, ensuite,

à Créma. Puis, on nous cantonna tout le long du Mincio, à Peschiera, dont l'ennemi était en possession et restâmes là jusqu'aux fêtes de Noël au IX de la République. Nous reçûmes alors l'ordre de nous porter en avant, et toute l'armée se mit en mouvement; nous attaquâmes l'ennemi; la dernière fête de Noël, et nous opérâmes le passage du Mincio au-dessus d'un endroit nommé Valeggio, à trois heures du matin; on s'y battit toute la nuit et tout le lendemain; l'ennemi s'étant retiré, nous continuâmes à nous mettre à ses trousses; malgré le froid, nous poursuivîmes les Autrichiens jusqu'au bord de l'Adige où nous nous arrêtâmes et nous prîmes position. Le 15e chasseurs, dont je faisais partie, fut toujours d'avant.

Il paraît qu'à cette époque notre armée sur le Rhin les poussait ferme et, croyant être coupés dans le Tyrol par cette armée, ils furent obligés de battre en retraite. Nous les poursuivîmes jusqu'à Bellune et de là sur la ville de Vicence où il y avait de grands magasins. Ils nous arrêtèrent encore là un jour, pour enlever tout ce qui leur serait possible; nous les forçâmes et les poursuivîmes jusqu'à la rivière de la Brenta où il y eut encore une petite affaire, entre notre avant-garde et leur arrière-garde: mon cheval y fut blessé par un éclat d'obus. Nous marchâmes comme cela jusqu'à la rivière de la Piave; nous prîmes, notre régiment, deux escadrons de hussards de Toscane, en faisant nos logements; ils s'étaient retirés dans une grande cour d'une ferme. Ils furent sommés de se rendre par un lieutenant du 15e régiment de chasseurs et de l'escadron que je faisais partie, qui leur fut envoyé en parlementaire, et ils se rendirent; j'eus trois chevaux pour ma part.

Le lendemain on nous annonça une trêve, qui fut faite effectivement, et nous eûmes ordre de nous rendre en garnison à Padoue. Nous restâmes à peu près un an dans cette ville, et nous rentrâmes en Lombardie à Crémone où nous restâmes quelques mois; de là, nous nous rendîmes à Créma, petite ville bien fortifiée des États Vénitiens, où nous restâmes pendant dix-huit mois; au mois d'août 1801 il y eut un tremblement de terre dans ladite ville, où tous les habitants de la ville se sauvèrent dans les champs; toutes les cheminées d'une grande partie de la ville tombèrent, les voûtes de plusieurs églises s'écroulèrent et tous les piliers des arcades de la place se fen-

dirent en long, et les colonnes du clocher de la cathédrale furent renversées; il y eut deux secousses terribles et la consternation fut grande et plusieurs personnes en furent victimes dans les rues. Notre régiment monta à cheval et l'on nous donna la garde pendant trois jours de toute la ville; les marchands s'étaient sauvés en laissant leurs boutiques ouvertes; les riches avaient abandonné leurs maisons en se sauvant dans leurs maisons de campagne et l'on nous nous fit mettre tous nos chevaux au bivouac sur le rempart et coucher derrière; heureusement que nous étions dans la bonne saison; plusieurs chasseurs du régiment furent grièvement blessés par la chute de solives, qui se détachèrent du plancher des casernes que nous occupions.

Nous partîmes de Créma pour venir tenir garnison à Verceil en Piémont, où nous restâmes à peu près huit mois; je n'ai jamais eu tant de puces et de scorpions que dans cette ville. Nous repartîmes pour Crémone, où nous restâmes quelques mois, et revînmes à Créma pour une deuxième fois. Le général Jourdan étant venu remplacer le général Brune dans le commandement de l'armée d'Italie, la compagnie d'élite dont je faisais partie fut désignée pour faire partie des guides, et un ordre vint de nous rendre à Milan auprès dudit général Jourdan, où l'on nous mit en caserne dans le lazaret, près le jardin public. Nous y restâmes jusqu'au couronnement de l'Empereur en 1805, et je peux dire que le séjour de Milan est le plus beau séjour que j'aie passé en Italie, soit pour la beauté de la ville qui est bien bâtie, et bien grande, entourée d'un beau canal, soit par l'abondance de toutes sortes de denrées nécessaires à vivre et aux plaisirs que l'on y trouve; les habitants ne sont pas méchants comme en Piémont; les femmes y sont très fraîches, belles et bonnes; pour ma part j'en sais quelque chose.

L'Empereur étant pour arriver à Milan, nous eûmes ordre d'aller au-devant de lui avec le général Jourdan qui fut fait maréchal de France. Nous partîmes de Milan pour nous rendre au camp de Brescia, où nous attendîmes l'arrivée de l'Empereur, qui nous passa en revue et fit manœuvrer toute l'armée, toute la journée. Nous étions au camp soixante-dix mille hommes de toutes armes, et, après la revue, nous repartîmes pour Milan.

Après le couronnement, l'Autriche nous déclara la guerre, et le maréchal Jourdan fut remplacé par le maréchal Masséna, qui vint prendre le commandement de l'armée à Villafranca, où les deux maréchaux se firent leurs adieux; et nous prîmes la route de Valeggio, bourg célèbre par deux batailles, au passage du Mincio où l'on organisa les guides. Je fus choisi parmi les huit brigadiers qui composaient la compagnie.

Un beau matin, le maréchal, à deux heures du matin, monte à cheval, part au galop et en arrivant sur la ligne qui n'était éloignée que de trois lieues ordonne l'attaque et le passage de l'Adige à toute l'armée. Il avait tenu cela si secret que ses aides de camp étaient encore endormis, que lui était arrivé aux avant-postes. On passa l'Adige dans la ville même de Vérone pendant que l'on faisait une fausse attaque au vieux château de Vérone, situé du côté des Français, et l'armée se porta en avant de Vérone sur la route de Vicence, où le prince Charles d'Autriche nous attendait aux redoutes de Saint-Boniface.

Le maréchal dit à notre colonel des guides, que, comme élite de l'armée, nous devions montrer l'exemple à toute l'armée qui était là en bataille: et, il nous fit charger en sa présence sur un carré qui se trouvait à deux portées de canon devant nous: chose que nous exécutâmes de suite, et nous prîmes six cents prisonniers et dix pièces de canon.

L'armée s'étant avancée, on attaqua l'ennemi de front, qui ne tint pas longtemps à l'ardeur de nos soldats: nous tournâmes leurs positions, ils furent obligés de nous les abandonner, et nous les poussâmes jusqu'à Bellume, petite ville des États vénitiens, et continuâmes à les poursuivre jusqu'à Vicence, où ils nous arrêtèrent vingt-quatre heures, et ils évacuèrent la ville le surlendemain, en se retirant sur la rivière de la Brenta, où ils tinrent pied pendant deux jours : nous perdîmes soixante hommes du régiment. Nous forçâmes l'ennemi à nous abandonner les plaines qui s'étendent de Vicence à la Piane : on nous dit que la paix était faite avec les Autrichiens.

Nous revînmes à Trévise où nous prîmes garnison; nous y restâmes près de huit mois et nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Parme, en garnison.

Au 10 septembre 1806, je reçus l'ordre du ministre de la Guerre de partir pour la garde de l'Empereur, et me mis en

route pour Paris où j'arrivai le 16 octobre 1806, où je fus admis aux grenadiers à cheval de ladite garde. En entrant à l'École militaire, on me consigna jusqu'à ce que je fusse habillé, et ensuite on me fit aller au manège pendant quelques jours; le chef d'équitation me trouvant dans le cas de partir pour aller rejoindre le régiment qui était en Prusse, il me dit qu'il fallait me tenir prêt à partir, au premier jour, et m'exempta du manège; on me fit aller aussi à l'exercice à pied. Comme nous avions de grands fusils, il me croyait une recrue pour le maniement du fusil; il ne savait pas que j'avais servi quatre ans dans l'infanterie; au bout de deux jours je fus aussi exempté, ayant démontré moi-même l'exercice à d'autres camarades qui étaient arrivés avec moi; le chef d'escadron me dit que je partirais le lendemain en remonte pour Bruxelles.

Nous partîmes de Paris, le 5 novembre 1806, arrivâmes à Bruxelles le 15 du dit mois; on nous donna à chaque homme quatre chevaux à ramener à Paris, nous étions au nombre de cinquante; à notre retour, on équipa les chevaux et l'on nous habilla, et au bout de huit jours nous partîmes, un détachement de soixante-dix hommes pour la Prusse en passant par Châlons-sur-Marne, Metz, Mayence; nous traversâmes toute la Franconie, la Saxe et la Prusse par Francfort-sur-le-Mein, Leipsick, Dresde, Postdam et Berlin, capitale de la Prusse, pour nous rendre en Pologne. Nous y restâmes quelques jours et puis nous reçûmes l'ordre d'aller en partisans; nous étions cinq cents hommes de la cavalerie de la Garde de différents corps, commandés par le gros major des dragons de la Garde, et mille cinq cents hommes de l'infanterie des différents corps de la garde; nous parcourûmes la Silésie pendant un mois et nous ne marchions que de nuit, sans jamais rencontrer personne; nous rentrâmes au mois de février dans Francfort-sur-Oder : nous y restâmes quinze jours et nous repartîmes pour Posen en Pologne. Je commençais à sentir le froid rigoureux. Puis nous reprîmes la route pour nous rendre à Thorn, ensuite à Osterode où l'Empereur se trouvait, comme il y avait une trêve entre les armées. L'Empereur partit pour le château de Finkenstein où il y établit son quartier général; nous eûmes ordre de nous rendre dans des cantonnements et nous vînmes aux environs de Marienwerder, petite ville sur le bord

de la Vistule, à vingt lieues de Dantzig, nous y passâmes tout l'hiver. Nous allions au quartier général, par détachement, pour y faire le service. J'y fus au mois de mars 1807 et vous assure qu'il n'y faisait pas chaud, étant obligés, nous et les chevaux, de rester au bivouac pendant dix jours. Au mois de juin 1807, les Russes nous attaquèrent six jours avant l'époque fixée pour la fin de la trêve, et surprirent le corps d'armée du maréchal Ney, qu'ils poursuivirent pendant deux jours.

Aussitôt la nouvelle, toute l'armée se mit en marche forcée pour aller à la rencontre des Russes que nous rejoignîmes dans la plaine de Kœnigsberg où il y fut fait des redoutes. Nous les attaquâmes le 6 juin et les battîmes la journée du 7 dudit mois, ils lâchèrent pied pour nous attendre dans la plaine de Friedland où se donna la célèbre bataille dudit nom, le 14 juin 1807.

Après cela, nous continuâmes à les poursuivre sans désemparer jusqu'au bord de la rivière du Niémen où nous arrivâmes à la fin de juin 1807, à Tilsitt, où se fit la paix avec la Russie et la Prusse; nous y restâmes jusqu'à la fin de juillet 1807, tout le temps de traiter de la paix. Je fus choisi pour faire partie des cinquante hommes que le régiment devait fournir pour l'entrevue des deux Empereurs sur le radeau et sur la rivière dudit Niémen, et deux jours après l'Empereur de Russie vint à Tilsitt où il prit son logement à côté de celui de Napoléon. Nous donnâmes un repas à la garde russe, et dans notre bivouac, où nous les traitâmes bien, au compte du paysan, car nous avions été à cinquante lieues, sur le derrière de l'armée, pour chercher ce qu'il nous fallait pour les recevoir; il ne manqua rien, excepté le pain qui n'était pas en abondance; on payait un pain jusqu'à cinq francs, et pas très bon; toutes les viandes n'y manquaient pas, ni le vin, la bière, la cidronette et l'eau-de-vie. Les Russes ne buvaient que de cette dernière boisson; au milieu du repas, on sonna à cheval et l'Empereur accompagné de l'Empereur de toutes les Russies fit manœuvrer toute la Garde. Le roi de Prusse suivait les deux Empereurs par derrière; on l'aurait pris pour un officier d'ordonnance, attendu son costume à la hussarde.

La paix étant conclue, nous rétrogradâmes sur Kœnigsberg, ville grande et commerçante; nous y restâmes quinze jours et

nous revînmes à Berlin, où nous restâmes huit jours, et de là nous vînmes à Brunswick et continuâmes notre route pour Hanovre, où nous restâmes dans des cantonnements, tout le mois de septembre et jusqu'au 15 octobre où nous reçûmes l'ordre de rentrer en France. Nous passâmes par Cassel, Francfort-sur-le-Mein et Mayence, et arrivâmes à Paris au mois de novembre 1807, bien fatigués après cinq cents lieues de route que nous venions de faire. C'est à cette époque où la ville de Paris nous fit présent à chaque régiment de la Garde, de couronnes de laurier en or massif, pour nos drapeaux et étendards, et nous donna un repas aux Champs-Élysées. C'est après cette campagne de 1807 que je fus décoré de la Légion d'honneur et la reçus le 25 décembre 1807 sous le numéro 21 270.

ADJUDANT LECOQ

(*A suivre.*)

POUR SAUVER CARTHAGE...

Quelle émotion devrait saisir le voyageur, quels souvenirs devraient accourir, pressés, anxieux, à sa mémoire, lorsque ses pas le conduisent aux sites où s'éleva Carthage. Une solitude attristée pèse sur le sol qui vit resplendir l'impérieuse beauté de Didon la Fugitive, sur ces lieux prédestinés qui entendirent les imprécations de la femme d'Hasdrubal gémissant avec ses enfants avant de se précipiter dans les flammes. Et quel morne désert que ces plaines, où cependant, aux époques passées, Hadrien inspectait avec orgueil son armée d'Afrique!... C'est dans ce cirque désolé, entre les trois collines fameuses : Byrsa, Junon et l'Odéon, que l'armée de Scipion, ayant enfin gravi la muraille, monta des portes vers la ville haute et, pendant quinze jours, supporta la défense opiniâtre des assiégés, maison par maison, jusqu'au moment où l'incendie, ayant détruit la citadelle de Byrsa, gagna tout à coup Carthage...

De maigres champs d'orge tracent leurs sillons légers sur ces champs de bataille; des villas modernes cachent les horizons qu'aimaient à contempler les compagnes de Salammbô. De molles ondulations, trop harmonieuses, trop égales pour éveiller l'idée d'un soulèvement géologique attestent seules la puissance des bouleversements qui détruisirent si cruellement

la rivale de Rome. Des Bédouins poussent leurs maigres troupeaux sur la terre où s'élevaient les palais d'Hamilcar, les Thermes d'Antonin et de Théodora, la Curie, le Forum, la fameuse Esplanade de la mer, le gigantesque escalier de la Platea Novea...

Là-bas, contre la mer d'un bleu de topaze, deux petites criques circulaires reflètent l'orient pâli du ciel; c'est tout ce qui reste des deux ports, le port marchand et le port militaire, aujourd'hui à demi comblés. Les éboulis des remblais atteignent presque la petite île centrale, l'îlot où habitait le suffète de la mer surveillant les manœuvres de deux cent vingt trirèmes ancrées contre les quais dallés. Solitude angoissante, silence mortel, oubli profond...

Écrire l'histoire de Carthage serait écrire l'histoire de l'humanité, c'est toute l'antiquité sublime ou barbare qui revit dans ces phrases brèves : la modeste Cambé, le comptoir glorieux des tyriens de Didon, la belle époque de la civilisation punique, la domination romaine. Puis ce furent les incursions des Vandales, l'empire byzantin, la domination arabe, la reprise du sol par les Berbères, les invasions des Francs de Saint Louis, des Normands de Sicile, la dure conquête des Espagnols de Charles-Quint, l'emprise des Turcs et, enfin, le protectorat français. Sur ce sol privilégié, huit civilisations successives se superposèrent, s'étreignirent, se mêlèrent : civilisation punique, romaine, vandale, byzantine, arabe, berbère, turque et française; les tranchées établies près de la basilique byzantine et des Thermes d'Antonin montrent, s'étageant dans la terre roussie par les incendies, les tombeaux des anciens habitants de Cambé, les fours des potiers puniques, un coin de rue de la Carthage romaine supportant les assises du monastère de Saint-Étienne. Cependant toute cette gloire reste dans l'obscurité, tout ce passé s'enlise et disparaît à jamais. Les araires des laboureurs arabes mettent à nu des morceaux d'onyx et de marbres, les sillons où pointent les feuilles d'orge, sont tout piqués de fragments de poteries. Le touriste, parcourant les guérets et les landes couvertes d'asphodèles et d'asperges sauvages, découvre, par hasard, un débris de lampe punique, une plaquette de ce porphyre vert aujourd'hui introuvable, un beau fragment de marbre numi-

dique aux transparences rose et chair. Les chapiteaux aux délicates feuilles gisent au bord des chemins; des débris de colonne roulent au bas des talus. Indifférence, mépris, incurie ou malveillance?... De petits chantiers d'Arabes sont installés un peu partout : avec un treuil primitif et des couffins, ils creusent, minent, mettent à jour des pierres, des seuils qu'ils brisent, morcèlent et placent en tas pour les revendre. Les vingt-quatre citernes, ces réservoirs immenses construits avec un art savant, où les Carthaginois emmagasinaient l'eau de Zaghouan, sont maintenant éventrées, détruites. Les cactus, les poivriers poussent dans les interstices du canal maçonné qui conduisait aux citernes l'eau captée à quatre-vingt-dix kilomètres de Carthage, et les racines rugueuses désagrègent peu à peu les pierres du canal où se voit encore la trace du niveau des eaux.

Des Arabes vous offrent pour quelques « sourdis » des perles de verre, des intailles vieilles de seize siècles ou des monnaies romaines aux masques d'imperator.

Au milieu d'un champ désert s'élèvent les colonnes brisées, les autels éventrés d'une basilique. Quatre Arabes piochent dans les décombres, au hasard de leur paresse. Un Bédouin, vêtu d'un caftan poussiéreux, surveille distraitement la besogne. Et reconnaissant un touriste il l'interpelle :

— Tu vois, sidi, des fouilles pour le père Delattre.

— Qu'as-tu trouvé aujourd'hui?

— « Sacophages », jolis « sacophages ».

Et l'Arabe montre avec négligence trois superbes sarcophages de marbre blanc aux parois strigilées. Puis il ajoute :

— Ce matin, trouvé dans un « sacophage » squelette de petite femme, petite femme « très chic » tu sais; toute en marbre...

Il sourit, bon enfant, et anime à nouveau le courage de ses hommes qui piochent à tour de bras, tandis que plus loin de petits Arabes, pour quelques sous, grattent les mosaïques et offrent aux touristes les petits cubes colorés... Voilà ce qu'on fait à Carthage, voilà le spectacle attristant qui surprend le voyageur accouru sur la foi des belles légendes pour rêver en ce coin de terre paré par la majesté naturelle des horizons et des cieux.



Carthage a subi, parmi tant d'assauts et de rudes combats, deux destructions totales. La ville fut rasée et brûlée une première fois par Scipion en 146 avant J.-C. et une seconde fois par Hassan le Gassanide en 697 après J.-C. Mais un autre désastre guette ces ruines vénérables; sans respect pour un passé auguste, on pille, on dévalise les restes de l'antique cité. Peut-être est-il temps encore de pousser le cri d'alarme: mais dans dix ans, lorsque l'œuvre de destruction s'achèvera, Carthage aura disparu morceau par morceau.

Les textes anciens rapportent que, même après le passage de Hassan et l'abandon de la ville, il restait encore des monuments superbes. Les voyageurs arabes El Bekri et El Edrisi ont décrit aux XIe et XIIe siècles l'amphithéâtre, les thermes, les citernes. El Bekri s'exprimait ainsi : « Celui qui entrerait à Carthage et qui la parcourrait tous les jours de sa vie, y découvrirait chaque jour des merveilles nouvelles. » El Edrisi dénonçait déjà les profanations dont étaient victimes les ruines antiques : « Depuis l'époque de la chute de cette ville jusqu'à ce jour, on a continuellement pratiqué des fouilles dans ses débris et même sous les fondations des anciens édifices... Un témoin oculaire a vu extraire des colonnes de quarante empans de haut sur sept empans de diamètre; ces marbres sont transportés au loin dans tous les pays et nul ne quitte Carthage sans en charger ses navires de quantités considérables; c'est un fait connu. »

Ces déprédations remontent donc aux époques lointaines. Le bon roi saint Louis y contribua. Lorsque l'armée franque débarqua à Carthage, en juillet 1270, elle s'installa sur la colline de Byrsa, dans ce que Joinville appelle le « chastel de Carthage ». Les soldats de saint Louis relevèrent même, autour de l'ancienne citadelle, la muraille fortifiée. Mais, battu par le roi de France et condamné à payer un tribut d'or, le roi de Tunis, El Mostancer, fit abattre, après le départ des croisés, tout ce qui lui parut susceptible de pouvoir prêter le moindre appui à un nouvel envahisseur.

Après cette exécution, il ne dut rester debout que l'Amphi-

théâtre qui, au XVIIe siècle, est encore cité et glorifié pour la beauté de ses cinquante arcades. Tout le reste de la ville, les maisons, les monuments avaient été renversés, dévastés, brûlés et cette destruction dut favoriser singulièrement les pillages. Démolir des murs de grand appareil, enlever une colonne du piédestal auquel la fixent des crampons de fer sont des opérations dispendieuses, longues et parfois dangereuses. Mais, à cette époque, Carthage n'était déjà plus qu'une vaste carrière de pierres, de marbres et de porphyres.

Tunis, aujourd'hui forte de ses 250 000 habitants, n'était alors qu'une petite ville romaine; elle s'agrandit et s'embellit aux dépens de sa rivale. La distance ne dépassait guère 15 kilomètres, sur une route plate. Il suffisait d'envoyer une araba qui revenait chargée de pierres taillées et de colonnes. Avec un peu de mortier, on constituait une muraille neuve ou un édifice. Pour les maisons, on utilisait les moëllons, les seuils, les chambranles et les linteaux des portes. Les mosquées, — il y en a vingt-deux à Tunis sans compter les zaouias ou chapelles, — s'édifiaient avec les chapiteaux et les colonnes. On peut admirer dans la grande mosquée de Tunis, au dire des indigènes, cent cinquante colonnes de Carthage. Et le touriste maintes fois s'arrête et contemple dans la ville arabe, une gracieuse colonnette d'angle aux délicates et frustes sculptures.

Suivant la coutume traditionnelle, toutes les maisons, les terrasses, les murs sont recouverts d'un lait de chaux, mais, en grattant un peu le badigeon, on découvre les plus beaux marbres. Bien d'autres colonnes servent de seuil. Dans les fondouks, il n'est pas rare de rencontrer des colonnes sculptées soutenant les arcades, et des chapiteaux servent de sièges. L'aqueduc qui enjambe la route du Bardo et qui date du XIIIe siècle a été construit avec des matériaux de Carthage, encore parés de fragments d'inscriptions et d'attributs chrétiens.

En même temps que Tunis, la Goulette, ville plus voisine, s'agrandissait et puisait à la même carrière. En 1535, André Doria, amiral de Charles-Quint, fit reconstruire le fort et les maisons avec des matériaux pris à Carthage. On creusa, on tira du sol les pierres utilisées à la construction du sérail du Dar el Bey, de l'Arsenal et des quais du canal. Durant tout le Moyen-Age, les navires des républiques italiennes prenaient,

sans doute comme fret de retour, les marbres : ainsi furent édifiées ou embellies la cathédrale de Pise, Saint-Laurent de Gênes, et combien d'autres délicates églises, baptistères, palais d'Amalfi, de Venise et de Palerme! Certains de ces marbres sont arrivés jusqu'à Paris : on prétend qu'il en existe quelques-uns au Louvre.

Il eût été étonnant que les Anglais, avec leurs nombreux vaisseaux et leur esprit pratique, n'eussent pas profité de l'aubaine. Les archéologues anglais assurent qu'on pourrait trouver dans Londres plus de deux cents colonnes de Carthage. Et les vieux indigènes de la Malga racontent encore aujourd'hui que leurs pères et leurs grands-pères ont aidé à embarquer sur les bateaux anglais des colonnes et des marbres de toutes espèces. Le mouvement était surtout actif vers 1842, à l'époque où Th. Read occupait le poste de consul d'Angleterre à Tunis. Le coup de maître de cet adroit consul fut, sans doute, le rapt de l'inscription bilingue de Dougga qu'il envoya au Musée Britannique après avoir démoli le mausolée — le seul monument de l'époque punique qu'on ait jamais vu entier. Et cependant Dougga, aujourd'hui restaurée, aménagée, est à cent kilomètres dans l'intérieur des terres; on peut conclure toutes les prouesses accomplies à Carthage, à l'accostage des navires.

Encouragés par cet exemple, les Arabes ne se firent pas prier pour piller les somptueuses ruines. Les matériaux des riches villas indigènes qui composent le groupement de la Marsa et le village de Sidi-bou-Saïd, l'ancien faubourg de Mégara, proviennent de Carthage. Les palais beylicaux du Bardo, de Kassar-Saïd, le Dar el Bey de Tunis, Hammam-Lif, et l'ancienne caserne de la cavalerie beylicale que fit construire à La Manouba, en 1840, le bey Ahmed, attestent par leurs ornements, leurs motifs décoratifs, la même origine.

On devine qu'après une exploitation aussi intensive il ne devait pas rester grand'chose de l'ancienne capitale, riche autrefois cependant de sept cent mille à un million d'habitants. Peu à peu Carthage prenait l'aspect d'un vaste champ de démolitions. Des tranchées à peine achevées laissaient voir les fondations des villas romaines ou les piliers des palais byzantins. A chaque pas on foulait des débris de marbres, de porphyres, de

poteries, de mosaïques et ces étranges verreries que la terre a si joliment irisées. Partout des carrières, des galeries de mine, partout des entrées de citernes, des ouvertures béantes laissant apercevoir des restes de monuments recouverts de couches successives de terre, de débris de poteries, manteau poudreux qu'il suffisait d'entr'ouvrir à coups de pioche pour que les archéologues y retrouvassent la plateforme d'un monument, et les marchands de pierres, de nouveaux matériaux à vendre. Car la coupable industrie se poursuivait fébrilement.

Les craintes d'El Edrisi étaient justifiées et Dauk en 1860, Tissot en 1879, Beulé en 1884 jetaient le premier cri d'alarme.

Lorsque s'établit, en 1881, notre protectorat sur la Tunisie, la France, protectrice avertie des arts et des belles-lettres, la France qui avait ressuscité l'Égypte des Pharaons et lu ses hiéroglyphes, qui prodiguait de généreux subsides aux savants pour fouiller l'Assyrie, la Perse, Athènes, Babylone, Suse, l'Algérie, l'Extrême-Orient, la France sans doute allait sauver ces ruines... Il faut le reconnaître aujourd'hui, tout a déçu ce légitime espoir...

Pourtant les bonnes intentions n'ont pas manqué. Dès le 15 décembre 1882, le résident, M. Cambon, faisait signer au Bey un décret protégeant les ruines antiques. Ce décret devint plus tard la loi du 17 mars 1886 sur la conservation et la propriété des antiquités de la Régence. Loi fort bien établie, judicieusement rédigée, mais qui ne fut, hélas, jamais appliquée :

Les monuments classés historiques et même les ruines non classées — déclarait la loi de 1886 — *ne peuvent être détruits, abattus, dégradés, déblayés ou appropriés sans une autorisation écrite, sous peine d'amende, de prison et de dommages-intérêts. Défense d'enlever les débris ou les pierres antiques éparses sur la surface du sol. Défense de les exporter. Nul ne peut faire de fouilles, même dans son propre terrain, sans autorisation et, dans ce cas, le Gouvernement beylical se réserve le droit de surveiller la fouille. Toute trouvaille, même fortuite, d'antiquité doit être signalée à la Direction des Antiquités.*

Pour construire le séminaire des Pères blancs, l'orphelinat Lavigerie, la chapelle du Carmel, la cathédrale — la cathédrale elle-même —, on a pris partout et en énormes quantités les

matériaux antiques. Les cinq hôtels et les vingt-deux villas qui composent le moderne village de Carthage ont été élevés avec les débris des temples païens et des basiliques byzantines. Lorsque le bey Ali fit édifier son palais de Dermech sur l'emplacement d'une vaste ruine qu'on supposait être les Thermes de l'impératrice Théodora, il démolit d'abord ces Thermes et fit défoncer, pour en extraire les pierres, trois hectares de terrain avoisinant. Or ce terrain est au cœur de l'ancienne ville et tout à fait dans le voisinage, sinon sur l'emplacement même du Forum! En 1904, des spéculateurs allotirent tout le quartier des ports, tracèrent des rues, à grand renfort de réclame et de « facilités pour bâtir », et baptisèrent ce nouveau centre : *Salammbô*! Le terrain coûtait cinq francs le mètre, mais la clause « facilités pour bâtir » allécha les amateurs. Même à Tunis, on sait ce que parler veut dire, et personne n'ignorait que le prix d'achat était largement récupéré par les matériaux de construction que renfermait le terrain. On achetait à la fois le sol et les pierres pour bâtir. Aussi Salammbô s'éleva-t-elle par miracle : cette petite ville compte aujourd'hui une trentaine de villas et s'étend tous les jours.

Quelques palais de Salammbô sont parés d'agrestes jardins qui descendent en terrasses jusqu'aux anciens ports. Un avocat connu, défenseur résolu de l'antique Carthage, acheta tout un mamelon. Ce monticule mystérieux est constitué de débris qu'on suppose être ceux de la Curie et du temple de Cérès... L'acquéreur entoura le tertre d'un grand mur et planta sa maison au milieu. Il est impossible maintenant et à tout jamais de savoir ce que contenait ce tertre qu'on n'avait jamais exploré.

Un propriétaire du Kram, qui rêvait d'une belle villa, fit, en 1905, défoncer tout le terrain compris entre l'Odéon et la croix de Saint-Cyprien. L'opération fut très bien exécutée. Dix arabas, en peu de jours, enlevèrent tout ce qu'on put découvrir. Pour ne pas être en reste, le propriétaire des terrains de Bordj-Djedid démolit la « Platea Novea » et son gigantesque escalier qui, au dire des auteurs latins, pouvait s'apercevoir du milieu du Golfe et faisait l'admiration des navigateurs anciens. Cet escalier, que Beulé avait vu et décrit en 1884, comprenait de cent vingt à cent trente marches : il

était large de quarante-huit mètres. Un témoin digne de foi en a vu extraire plus de cent mètres cubes de marbre cipolin et de marbre numidique de Chemtou! Avec l'escalier disparut un mur de cent vingt-cinq mètres de long, dix mètres de haut, six mètres de large, et situé contre les absides, au-dessus du fort. Après l'enlèvement du mur, des substructions qu'on croit être celles des temples d'Astarté-Tanit furent entraînées dans la ruine. Et comme un touriste s'indignait de ces basses œuvres de destruction, le propriétaire répondit avec un beau sourire :

— La pierre est de première qualité...

Jaloux, un voisin s'en prit aux blocages des Thermes d'Antonin. Mais le ciment, comme la pierre, était de première qualité et résista. Il aurait fallu employer la dynamite. Ce procédé parut trop onéreux et l'homme alla chercher un peu plus loin des ruines plus accommodantes.

Un autre spéculateur enleva tout ce qui restait du Temple de la Mémoire : mosaïque, chapiteaux, pavage d'ardoise et de marbre blanc et, bien entendu, saxa quadrata. Il n'eut garde d'oublier la petite voie entièrement dallée — une aubaine! — qui conduisait à ce temple. Un fellah que gênaient des mosaïques près de l'Odéon y fit tranquillement passer sa charrue. Et depuis il peut semer en paix orge et fèves, parmi les petits cubes bleus, blancs, pourpres.

Plusieurs spéculateurs, à Salammbô, enlevèrent une partie du quai du port marchand : de larges dalles à scellement de fer. En 1906, le train électrique Tunis-Goulette-Marsa établit sa voie tout au long de la vieille Carthage : petite balafre de trois kilomètres sur le visage d'un mort. Tranchées, remblais, déblais : une bagatelle de cent mille mètres cubes dut être remuée, exhaussée, déchargée. Et, du coup, la belle nécropole punique de Douïmès, cette admirable nécropole qui date du VIIe siècle avant Jésus-Christ et où le Père Delattre avait fait ses premières découvertes importantes, disparut comblée, enlisée à jamais. Une grande route de douze mètres doubla aussitôt la ligne électrique. Et comme les habitants de la nouvelle Carthage voulaient une avenue bien à eux, ils en tracèrent une autre, large de seize mètres, perpendiculaire à la route et conduisant de Byrsa à la mer.

Qui dénoncera tous les attentats partiels commis par les petites équipes d'indigènes, marchands de pierres, opérant sans relâche? Avec deux pics, une corde, une poulie et une araba tirée par un maigre bourriquot, ils opèrent au grand jour dès que quelques sondages ont fait découvrir une maçonnerie. Comment les en empêcher? Il n'y a pas un garde à Carthage, pas une autorité qui puisse intervenir. La coutume est établie : les équipes de fouilleurs font partie du paysage.

D'ailleurs, l'exemple vient de haut. L'archevêché de Carthage, propriétaire d'un nombre respectable d'hectares, a eu le tort de ne pas surveiller étroitement ces terrains et de laisser en prospecter et vendre les pierres. Un riche israélite qui habite près de Dermech a étalé sur son terrain les moëllons à vendre. Il y en a, actuellement, une vingtaine de tas représentant, au minimum, deux cents mètres cubes. Un peu plus loin, avant Salammbô, une autre série, plus modeste, élève environ cent mètres cubes de matériaux à bâtir. Et ce n'est pas fini... Avec le train électrique, la nouvelle route et la conduite d'eau qu'il est question de prolonger, la nouvelle Carthage grandit tous les jours. Sans aucune exagération, on peut dire que dans dix ans toutes les ruines du noyau urbain de Carthage auront disparu ou seront recouvertes par des maisons et des jardins.

Les touristes eux-mêmes travaillent à l'œuvre funeste. Chacun voulant emporter des souvenirs de son passage, ramasse des morceaux de marbre, de porphyre, ou gratte les mosaïques pour enlever les cubes. Il faut voir, pour ne citer qu'un exemple, dans quel état misérable sont les naïves mosaïques de la basilique du monastère de Saint-Étienne, absolument intactes lorsqu'on les découvrit il y a sept ou huit ans. Et qui dénombrera les plaquettes de marbre cassées, réunies grossièrement en tas comme aux abords du Théâtre, les chapiteaux écornés, privés de leurs volutes ou de leurs feuilles d'acante! Quand s'arrêtera ce vandalisme? Lorsqu'il n'y aura plus rien, quand Carthage sera devenue une banale station balnéaire et aura perdu la splendide nudité qui faisait sa beauté et son prestige.

Pour remédier à cette déplorable situation, il faudrait une action énergique. Le Gouvernement tunisien, auteur d'une loi excellente, devrait l'appliquer. L'Académie des Inscriptions et

Belles-Lettres a tenté de secourir la détresse de Carthage en accordant une subvention. Une intervention provenant de sa haute autorité appuierait efficacement l'action du législateur.

Quelques esprits chagrins paraissent regretter que le cardinal Lavigerie, dans un but fort louable d'ailleurs, ait entrepris des spéculations financières dont l'issue n'a pas toujours été heureuse. On assure qu'un richissime Américain avait offert un million pour déblayer et mettre à jour les ruines de Carthage. Ce projet était peut-être le salut. Mais les négociations poursuivies par l'achat des terrains ne purent aboutir : la terre payée, il ne restait plus d'argent pour les fouilles...

Il convient de citer ici les efforts courageux et persévérants du père Delattre, directeur du Musée qui, avec de maigres subsides, réalise des prodiges. Il sied de féliciter de son action intelligente et avisée la Direction des Antiquités, organisme subordonné au Gouvernement tunisien. Mais les efforts de la Direction des Antiquités ne sont pas limités à Carthage et s'étendent sur toute la Tunisie ; à Bulla-Regia, à Dougga les résultats obtenus ont été dignes d'éloges. Mais Carthage, délaissée, mal protégée, continue à disparaître, à s'évanouir.

Le manque d'argent est tel que le Théâtre ne put être dégagé, en 1905, que grâce aux libéralités d'un Mécène danois qui donna généreusement ving-cinq mille francs. Depuis quelques années, l'empereur d'Allemagne, qui s'intéresse beaucoup à Carthage, prélève sur sa cassette particulière les frais de mission d'un savant, M. Schulten, qui a déjà relevé toute la centuriation de l'isthme et doit dégager la ligne des anciens remparts.

Il faudrait donc, d'une part, mettre un terme au pillage, et d'autre part obtenir quelques crédits pour poursuivre méthodiquement les fouilles. Actuellement, de tout cet ensemble de monuments, de tous ces palais, ces temples et ces tombeaux, on a simplement dégagé le Théâtre, l'Amphithéâtre, une partie de l'Odéon, quelques nécropoles et la basilique de Damour el Karita. L'Amphithéâtre, dégagé partiellement par Mgr Lavigerie, a été mis à jour par le Père Delattre, mais ces travaux ont été interrompus combien de fois, faute d'argent !... L'Amphithéâtre date d'Hadrien ; on a nettement retrouvé le profil et les fondations de ce vaste cirque où combattaient les gladia-

teurs et les rétiaires, où les bêtes féroces se livraient à des luttes sanguinaires. C'est là encore que sainte Perpétue, sainte Félicité et quatre autres martyrs furent livrés aux fauves, c'est là que retentissait si souvent, à l'époque des persécutions, le cri de mort poussé contre l'évêque de Carthage, saint Cyprien : « Cyprien aux lions ! ».

Le Théâtre construit par Hadrien a été dévasté par les Vandales en 439. Le célèbre Apulée y donna des conférences. La direction des Antiquités, grâce aux vingt-cinq mille francs offerts par un généreux Danois, put faire dégager ce monument en 1905-1906. On y donna en 1907 une représentation théâtrale. Mesdames Delvair, de la Comédie-Française, Vernet, de l'Odéon, Solange d'Harley; MM. Gorde, Garrigues, Froment interprétèrent : *La mort de Carthage*, de Grandmougin, et *La Prêtresse de Tanit*, de madame Delarue-Mardrus. Pour aménager et restreindre la scène il fallut édifier à cette époque un petit mur d'aspect déplaisant; il subsiste encore.

L'Odéon date du IIIe siècle; il a été détruit en 439 par les Vandales en même temps que le Théâtre. Faute d'argent, l'Odéon a été très peu dégagé. On en connaît uniquement le plan. Les Thermes d'Antonin, le Cirque qui est presque aussi grand que le cirque Maxime de Rome, n'ont jamais été explorés. Le cirque, certainement, permettrait d'effectuer des fouilles d'un intérêt capital.

Et combien d'autres recherches passionnantes, riches en trouvailles inespérées pourraient être poursuivies !... Un officier de marine, M. de Roquefeuil, a relevé en 1898, assez loin dans la mer, des traces de quais, en face du rivage compris entre Sainte-Monique et le Lazaret. Outre les ports intérieurs, Carthage pouvait donc abriter les navires tout le long du rivage. Un autre port, probablement pour le cabotage, existait à La Marsa en bordure de l'ancien faubourg de Mégara.



Pour protéger Carthage et faire respecter sa beauté méconnue, que faut-il faire? Édicter un règlement dont l'action pourrait ainsi se définir :

1° Délimiter le périmètre urbain de Carthage. Ce périmètre

peut être approximativement figuré par un triangle dont les côtés ont respectivement quatre, trois et trois kilomètres et dont les angles sont marqués par le Kram, Sidi-Daoud, Sainte-Monique.

2° Jalonner ce périmètre de bornes. Une borne tous les 500 mètres suffirait, ce qui fait un total de quatorze bornes, le rivage de la mer n'ayant pas besoin d'être jalonné.

3° Interdire d'élever aucune construction nouvelle dans ce périmètre, tout ce qui est souterrain appartenant à l'État et devant être considéré comme monument historique.

4° Quatre gardes à cheval seraient chargés de la surveillance du périmètre et feraient respecter la loi. Ils empêcheraient tout passant ou tout occupant de toucher aux ruines, d'enlever ou de déplacer la moindre parcelle.

L'entretien de ces gardes reviendrait à huit cents francs l'un, par an, y compris la fourniture et l'entretien du cheval. La dépense de bornage peut être estimée à deux mille francs. Ce capital acquis, avec un budget annuel de trois mille deux cents francs, on sauverait Carthage! L'Académie des Inscriptions qui accorde généreusement d'importantes subventions ne pourrait-elle aider à cette œuvre capitale?

Enfin, puisqu'il est toujours question à Tunis d'attirer les touristes et les hiverneurs au moyen des curiosités naturelles et archéologiques, il faudrait, après avoir arrêté les envahisseurs de Carthage, fouiller méthodiquement toutes les parties restées intactes et les exhumer comme on l'a fait à Timgad et à Pompéi.

On connaît l'emplacement de quelques rues romaines; comme la ville était régulièrement partagée en rectangles, il serait très facile, une voie dégagée, de retrouver les autres. On pourrait ainsi mettre complètement à jour les monuments : l'Amphithéâtre, le Théâtre, l'Odéon, qui ne sont qu'à demi dégagés, fouiller le Cirque auquel on n'a jamais touché, reconstituer la ville telle qu'elle existait dans toute sa splendeur.

Ces projets sont d'une application facile, si l'on sait mépriser les réclamations des spéculateurs. Les amateurs de villas iront étaler leur modern-style ailleurs que sur les emplacements où chacun doit pouvoir aller méditer.

D'ailleurs le périmètre tel que nous l'avons délimité n'intéresse que trois kilomètres de rivage, la ligne même des anciens quais extérieurs. En dehors de cette zone, il reste aux marchands de terrain tout l'ancien rivage de Mégara, depuis Sainte-Monique jusqu'au Djebel Kraoui, après la Marsa, soit environ huit kilomètres. Précisément cette région, très accidentée et située au bord de la mer, est réputée pour ses excellentes conditions sanitaires, la côte trop basse de Carthage étant particulièrement fiévreuse en été.

S'il fallait trouver quelques subsides pour couvrir ces modiques dépenses et récompenser la Régence et la ville de Tunis des sacrifices consentis, rien ne serait plus aisé que de constituer à Carthage un centre de tourisme. On ne visite guère Carthage. Personne ne parcourt ce sol prédestiné où brillèrent tant de civilisations héroïques. Par ignorance, négligence ou insouciance, les touristes négligent cette excursion d'un intérêt si puissant...

PIERRE DE TRÉVIÈRES

RÉVOLUTION MEXICAINE

Quand j'arrivai à Mexico, vers le milieu d'avril, j'y trouvai le plus grand calme : aucune effervescence, aucune démonstration, aucun cri séditieux. Rien n'indiquait que le pays fût travaillé par un mal si profond. Dans la capitale, éloignée de 2 000 kilomètres du camp de Madero, la révolution se manifestait sous la forme d'une appréhension muette. Les transactions étaient suspendues, les affaires difficiles ; les magasins et les bureaux chômaient ; les hôtels étaient presque vides, et les trains n'amenaient que de rares étrangers :

— Si vous allez au Mexique, m'avait conseillé un journaliste américain, voyagez en touriste : on y est facilement suspect. Questionnez avec prudence. Écoutez plutôt. Paraissez indifférent à la révolution.

Mais les choses avaient déjà beaucoup changé : il était permis de parler en toute liberté. J'eus néanmoins beaucoup de peine à me former un jugement. Chez les gens en place, chez beaucoup de Mexicains et certains étrangers, je me heurtai à un mutisme obstiné ou à un optimisme peu convaincant.

— Tout cela est fini, m'affirma un banquier.

— Il faut que cela cesse ! me dit le gérant d'une usine. Le gouvernement aura vite raison de ces misérables.

Cependant un étudiant madériste, m'exposant les abus du régime et me citant des faits précis, me répétait :

— Tout cela va changer!

On rencontre rarement de la précision chez les Mexicains. *Quien sabe?* — Qui sait? — est un terme qui revient souvent dans les conversations. Chez eux, je remarquai surtout de la crainte; ils regardaient encore autour d'eux avant de parler; ce geste leur était devenu machinal.



Je suis allé voir partir un régiment. Les femmes suivaient, car elles vivent à la caserne. Le service ne sépare pas les époux, ou plutôt les amants, les célibataires étant choisis de préférence aux gens mariés. Sous un uniforme, qui rappelle celui des soldats italiens, les Indiens n'ont pas l'aspect martial. Ils sont commandés par des officiers qu'on dirait allemands et dont les costumes en effet viennent d'Allemagne. D'après les documents officiels, l'armée se compose de 25 000 hommes: en fait, elle n'en compte que 15 000, et la réserve n'existe pas. Si l'on met à part les volontaires, le recrutement, la *leva*, s'effectue d'une manière qui nous paraît barbare : on arrête les recrues, car c'est un châtiment que d'être soldat. L'armée est pleine de vagabonds et de condamnés. Le choix, souvent arbitraire, est confié au préfet, au « chef politique » dans chaque district. Une peccadille peut être expiée par quelques années de service. J'ai questionné un publiciste de Mexico :

— De pareilles troupes peuvent-elles être loyales?

— La solde a été portée de 50 *centavos* à un *peso* (de 1 fr. 25 à 2 fr. 50). Les troupes se battent bien, malgré les désertions. Les volontaires entraînent les autres. On les fait marcher en avant.

— Un habitant d'une localité où je suis passé m'a parlé de la *leva*. Il m'a affirmé avoir vu la police entrer la nuit dans les maisons et en ressortir avec des hommes qui avaient les mains liées derrière le dos, des *cordelerias*, comme il les appelait. Est-il vrai que l'armée se recrute de cette manière?

— Ce procédé était encore en usage, il n'y a pas bien longtemps. Mais il est question d'établir au Mexique le service obligatoire. Le général Reyes a été chargé d'une mission en

Europe, à ce sujet. L'armée, voilà le point faible pour ce régime [1].

Et il me dépeignit la situation sous un jour très sombre :

— Qu'espérer d'un gouvernement qui en cinq mois n'est pas arrivé à réprimer une insurrection? A en croire les journaux, les troupes fédérales sont toujours victorieuses : leurs pertes réelles ne sont pas avouées. La vérité, c'est qu'elles sont enveloppées, paralysées, décimées par les *insurrectos*, qui sont d'excellents tireurs.

— La liberté de la presse n'existe donc pas?

— Le gouvernement a ses journaux. Sur les autres, il exerce une censure draconienne, comme sur tous les livres et toutes les publications.



La plupart des personnes que j'ai questionnées sur le général Diaz, reconnaissaient la grandeur de son œuvre et là-dessus ne m'ont rien appris de nouveau. La pacification du Mexique, due à son énergique gouvernement, permit aux capitaux étrangers, qui affluèrent, de commencer la mise en valeur des immenses richesses de ce pays, qu'il est encore, à l'heure actuelle, difficile d'apprécier.

— Diaz, c'est une tête! me dit l'un. C'est lui qui a fait le Mexique! — C'est un grand patriote, me répondit-on ailleurs. C'est un homme qui sait gouverner. Avant lui, il était impossible de sortir de Mexico sans être attaqué.

On me rappela les grands faits de sa longue présidence, le relèvement des finances mexicaines, l'extension des chemins de fer, la création des lignes télégraphiques, l'exécution des travaux importants dans les ports, l'assainissement de la vallée de Mexico, auparavant très marécageuse, l'établissement de l'étalon d'or, l'accroissement sensible des exportations, etc., et l'on me montra comment sa popularité avait toujours grandi jusqu'à sa dernière réélection, qui eut lieu en juillet dernier. Le général Diaz connut les douceurs du pouvoir et de la flat-

1. Une armée de 15 000 hommes, c'est peu pour défendre un territoire de deux millions de kilomètres carrés.

terie, dans une mesure qui n'est plus accordée aujourd'hui à aucun souverain. Sa louange fut chantée sur toutes les lyres; elle s'entendit dans le monde entier; à ce concert, les États-Unis surtout contribuèrent. Le nom de Diaz fut rapproché de ceux de Jules César, de Cromwell et de Napoléon. Lorsque M. Root, alors secrétaire d'État à Washington, visita le Mexique en 1907, il prononça ces mots : « De tous les hommes vivants, il m'a semblé que le Président Porfirio Diaz était le plus digne d'être vu. Si j'étais poète, je chanterais sa louange dans mes vers. Si j'étais musicien, je composerais pour lui des hymnes triomphales. Si j'étais Mexicain, je penserais que ce ne serait pas trop que de lui garder jusqu'à la mort une fidélité inébranlable, en retour de tous les services qu'il aurait rendus à ma patrie. »

Quand les fêtes du centenaire de l'indépendance mexicaine eurent lieu en septembre 1910, Diaz assista à son apothéose. Sa voiture fut un char de triomphe où il disparaissait presque sous les fleurs. Il était alors au zénith de la gloire. Mais l'ascension terminée, la chute fut rapide et terrible. Déjà aux ovations s'étaient mêlés des coups de sifflet; bientôt avaient lieu des manifestations hostiles, organisées par les étudiants.

Le bon moment pour lui de se retirer, disait-on, eût été la pleine apogée. Mais c'était mal connaître le dictateur que le croire capable d'une semblable modération.

Je constatai chez ses admirateurs même une sorte de lassitude à faire son éloge. La reconnaissance, que Diaz quémandait un peu trop, commençait à peser aux Mexicains : l'admiration se mêlait d'ironie. On ramenait le personnage à ses proportions. Pis encore, sur mon chemin, avant d'arriver à Mexico, je n'avais recueilli que des doléances. Un jour, m'étant arrêté devant une affiche où le gouvernement faisait appel aux volontaires, moyennant double solde, j'avais vu des Indiens lire et s'éloigner en souriant. Le nom de Madero était sur toutes les bouches. A ce nom, tous les yeux s'illuminaient. Bien qu'étranger, on me demandait mon sentiment, et c'était causer une grande joie que de croire au succès de l'insurrection. Mal protégé par l'armée, le régime avait l'opinion contre lui. De jour en jour, on le sentait faiblir. S'il avait été tant soit peu populaire, un grand élan de loyalisme se fût dessiné.



La constitution de la République mexicaine, qui date de 1857, se rapproche beaucoup de celle des États-Unis. Elle est l'expression des idées libérales de Juarez, le grand homme d'État mexicain, dont le nom se trouve lié dans notre souvenir à celui du malheureux Maximilien. Le président et le vice-président sont élus, pour quatre ans, par des électeurs nommés au suffrage universel. Les députés sont élus directement pour deux ans dans une proportion d'un pour 40 000 habitants. Le pays est divisé en États, chacun sous l'autorité d'un gouverneur, et subdivisés en districts, administrés par un *jefe politico*, sorte de préfet. Enfin dans les districts, chaque municipalité a son *ayuntamiento*, son conseil municipal.

Cette constitution, fort belle en soi, fut pour le peuple mexicain comme un manteau trop large. Les peuples ne sont bien préparés à la démocratie qu'autant qu'ils sont capables de se diriger eux-mêmes. La lutte des conservateurs et des libéraux, qui, depuis la guerre d'indépendance, avait suscité tant de révolutions, était trop vive encore, après l'intervention française et la chute de Maximilien, pour qu'une république, comme celle qu'inaugura Juarez, fût durable. Difficilement applicable chez un peuple qui sortait de l'esclavage, cette constitution ouvrait la porte à une dictature et lui permettait de s'implanter facilement, sous le couvert de ses principes trop libéraux. D'ailleurs à ce moment, l'état bouleversé du Mexique réclamait un gouvernement énergique. En ce sens, bien qu'il dépassât la mesure, le général Diaz accomplit une besogne utile.

Il fut élu en 1910 pour la huitième fois, et s'il faut en croire les rapports officiels, chaque élection eut lieu *à l'unanimité*. Il faudrait être bien naïf pour s'imaginer que ces huit élections furent l'expression unanime de la volonté nationale. En réalité, elles furent toutes fictives. Jamais aucun compte rendu des votes ne fut publié. J'ai traversé des États où, de mémoire d'homme, on n'avait jamais voté.

— A l'appel de son nom, l'électeur défilait devant la table du scrutin, m'expliqua le maître d'une *tienda* (sorte de magasin où l'on vend de tout), et là, prononçait son vote à haute voix.

Eût-il fait entendre un autre nom que celui du candidat officiel, il eût été couvert de huées, et appréhendé au collet par les gendarmes pour cri séditieux. C'est ainsi que des états ont eu comme gouverneur ou comme représentant à la Chambre des hommes que leurs électeurs ne connaissaient aucunement, qui venaient d'un autre bout du pays.

Réélection, non-réélection, voilà deux mots que j'entendis souvent à Mexico. Au parlement et dans les journaux, ils étaient le thème de discussions passionnées, et je compris vite quelle importance ils avaient pour les Mexicains, quand je sus qu'ils s'appliquaient non seulement à la présidence et à la vice-présidence, mais aux gouverneurs et aux chefs politiques, nommés en fait par le général Diaz et souvent inamovibles. Celui-ci, s'appuyant sur la constitution, déclarait intangible le principe de la réélection : il n'admettait pas qu'il pût être discuté. Mais quelle valeur pouvait avoir ce principe aux yeux des Madéristes, quand il avait été introduit en 1892 par un parlement qui avait toujours été à la merci du pouvoir exécutif. Diaz s'en faisait un bouclier, et c'était là que visait Madero. Toute la révolution pivotait autour de ce principe. Le détruire, c'était rendre illégale la dernière élection du Président, et mettre fin au régime.



Diaz s'imposa au Mexique par la force et, pour se maintenir au pouvoir, il imagina un système de répression, à la fois très barbare et très habile, qui évoque le souvenir de l'Inquisition. Si les premiers temps de sa dictature furent très agités, il serait difficile de soutenir qu'il pratiqua jusqu'au bout pour le bien de son pays une pareille manière de gouverner. L'affaire, connue sous le nom de « massacre de Vera Cruz », qui me fut citée plusieurs fois, se rattache à cette première période.

En 1879, une douzaine de jeunes gens, appartenant à d'éminentes familles, avaient conspiré pour ramener au pouvoir Lerdo de Tejada, que Diaz avait supplanté quelques années auparavant. Le général Teran, gouverneur de Vera Cruz, fit arrêter les conspirateurs et demanda des instructions au Pré-

sident, qui simplement lui télégraphia ces mots : « *Matalos en caliente.* Tuez-les sur l'heure. »

Quand le Mexique fut pacifié et entra dans la voie de la prospérité, Diaz s'en considéra le maître absolu ; ce qui dès lors prit le dessus chez lui, ce fut l'amour du pouvoir, un amour insatiable qui alla grandissant jusqu'au jour de sa retraite. Pour régner en sûreté, il s'entoura d'hommes de confiance, chargés de faire bonne garde autour de lui et d'imposer silence. C'est le souci de se maintenir qui le guida toujours dans le choix de ses ministres, de ses généraux et de ses gouverneurs. Il n'était pas question de mérites, ni de valeur personnelle : le fait d'être ou de n'être pas suspect décidait de tout.

Ses victimes furent innombrables. Toute popularité naissante lui portait ombrage, était écrasée dans l'œuf. Toute propagande libérale, toute manifestation, toute grève l'effrayaient ; il serait presque vraisemblable de supposer que cet homme, qui terrifia le Mexique, tremblait lui-même intérieurement. Le mystère plane encore sur la mort du général Corona, gouverneur de Jalisco, qui fut assassiné un soir, en sortant de son palais, par un individu qu'on prétendit fou et qui se tua aussitôt après, — étrange suicide, car le corps ne portait de blessures que dans le dos.

Au mois de mars 1910, le Parlement vota la suspension des garanties : désormais tout coupable d'un délit pouvait être exécuté sans jugement. Mesure bien inutile, qui ne changeait rien aux habitudes admises, car les garanties n'étaient pas respectées : d'après la *ley fuga*, — la loi de fuite, — la police doit tirer sur tout accusé ou condamné qui tente de s'échapper. Pendant que j'étais à Puebla, j'assistai à une application de la *ley fuga*. Les prisonniers, enfermés au nombre de quatre cents dans le pénitencier, tentèrent de s'échapper. La garnison, dont la caserne est toute voisine, accourut et tira sur les prisonniers à mesure qu'ils sortaient : il y eut dix tués, une trentaine de blessés.

Par une application hypocrite, cette loi devint un commode instrument de répression. Tout prévenu, arrêté sur l'ordre du chef politique, était amené par des soldats au siège du tribunal par lequel il devait être jugé : durant le trajet, on profitait d'un endroit solitaire pour le fusiller. Quelques paysans

des alentours étaient requis d'enfouir le corps et se gardaient d'en parler. On racontait ensuite que l'homme avait voulu prendre la fuite. Il n'était pas rare de voir des prisonniers étreindre les soldats dans la crainte d'être fusillés. Quantité de gens disparurent sans qu'on eût jamais trace d'eux. Quand le gouvernement était indisposé contre quelqu'un, il commissionnait un individu dévoué qui le tuait dans sa prison, ou bien il se servait de la mystérieuse forteresse de San Juan, à Vera-Cruz, d'où aucun prisonnier ne ressortit jamais.

Les gouverneurs et les chefs politiques avaient le droit de vie ou de mort. Leur administration n'était soumise à aucun contrôle. Ils pouvaient commettre tous les abus à condition de garder un entier dévouement à la personne du Président. Ils profitaient de leurs fonctions pour faire fortune. Taxes arbitraires, malversations, détournements des deniers publics, assassinats, enlèvements, tout leur était permis.

Don Juan, type immortel créé par l'Espagne, synthèse de tous les vices humains, passa les mers avec Cortès et prit au Mexique une ampleur imposante. Chez tel gouverneur ou tel chef politique, rencontré au cours d'une promenade et dépeint par ceux qui m'accompagnaient, j'ai retrouvé les traits du « grand seigneur méchant homme », comme l'appelait Molière. Un ancien gouverneur de Puebla, Martinez, souleva contre lui les gens les plus pacifiques, en prélevant des impôts formidables pour l'exécution de travaux, que l'entrepreneur n'arriva pas à se faire payer. Il détenait le monopole des articles de première nécessité, viande et maïs, en groupant les marchands en syndicat, moyennant redevance. Le même fait me fut cité à Orizaba, où un commerçant, ruiné par le chef politique pour n'avoir pas voulu appartenir à un syndicat de ce genre, devint le *cabecilla*, le chef révolutionnaire.

Ce même gouverneur ordonnait à la police d'enlever les femmes qui lui plaisaient et les menaçait de la maison de prostitution. Il se faisait amener les élèves d'un orphelinat, sans se cacher des professeurs. Le chef de police se vantait à qui voulait l'entendre que, sur son ordre, il lui était arrivé d'inviter à sa table une personne désignée comme devant disparaître, puis, après le repas, de proposer une promenade et, dans un endroit solitaire, de tirer son revolver.

Il fit enlever dans un bal deux jeunes Allemandes. Sur la démarche du père, le consul intervint ; comme il s'agissait d'étrangères, le général Diaz, sous peine de confiscation de ses biens, força le gouverneur à payer l'indemnité réclamée, 200 000 piastres par tête, ce qui n'empêcha pas ce dernier de se retirer plusieurs fois millionnaire.

Corral, autre gouverneur, possédait, aux îles Las tres Marias des propriétés employées par le gouvernement comme colonie pénitentiaire ; il désirait les peupler ; il ordonna dans son État des rafles et recommanda de mettre la main sur des ouvriers habiles. Tous ceux qui voulurent engager un procès contre des flibustiers durent au préalable verser de grosses mensualités à son homme d'affaires.

Le même gouverneur remarque une jeune fille dans une petite ville où il passe. Il demande qu'elle lui soit amenée. Le père refuse, insulte la police, puis apprenant que son arrestation est imminente et qu'il risque d'être fusillé, il vend aussitôt pour 7 000 piastres une propriété achetée 25 000, se cache avec sa fille dans une cave et se sauve avec elle à cheval pendant la nuit, pour gagner l'État voisin, où il sera à l'abri... Ailleurs, la caisse municipale contenait 6 000 piastres. Le gouverneur les réclama sous prétexte de les placer dans une affaire où ils rapporteraient gros. La commune ne toucha jamais aucun revenu et ne revit jamais les 6 000 piastres.



En dépit de la loi sur l'instruction obligatoire, qui existe au Mexique depuis plus de vingt ans, il est rare de voir une école en dehors des grands centres. Sur quinze millions d'habitants, dix sont illettrés. Les chefs politiques recevaient des subsides du gouvernement, mais les gardaient dans leur poche. Jamais ils ne songeaient à bâtir une école ou un hôpital. Dans des villes malpropres et insalubres, dont la population était décimée par le typhus, j'ai toujours trouvé une salle de jeux ou quelque entreprise théâtrale, d'où le chef politique tirait profit. Visitant l'hôpital de Morelia, capitale de Michoacan, je vis des malades dévorés par les mouches dans des salles sans

air. Au fond d'une de ces salles, j'aperçus, couché sans aucun vêtement, sur une natte de paille, un vieil Indien, souffrant de diarrhée, dont le bas du corps englué de matière, disparaissait sous les mouches.

Autrefois lorsque le général Diaz prit en main le pouvoir, il n'y avait au Mexique que deux classes, l'une au sommet, celle des *caciques*, sortes de chefs de clans ou de barons féodaux, possesseurs d'immenses terres où ils régnaient en maîtres tout puissants, et l'autre à la base, celle des *peones*, des travailleurs, prolétariat dont l'état était presque l'esclavage. Depuis, sous l'influence de l'instruction, se forma et se développa une classe moyenne, composée dans les campagnes de petits *rancheros* ou fermiers, *peones* de la veille qui avaient acquis quelque bien, et, dans les villes, de tous les membres des carrières libérales. Ce tiers état mexicain, par la presse, par le contact des étrangers, se familiarisa avec les idées démocratiques. Il suivit avec attention la révolution russe et la révolution turque. Excédé par les impôts arbitraires et les autres abus de l'administration, il devait tout naturellement se montrer favorable à un changement de régime. Il donna le nom odieux de *caciques* aux chefs politiques qui la traitaient comme les *caciques* avaient traité leurs esclaves, et de *caciquisme*, au mal profond dont souffrait le pays.

Le Mexique fut, par contre, le paradis des étrangers, et ses portes s'ouvrirent toujours largement à eux. Sur le seuil de ce palais merveilleux, le président Diaz se tenait entouré de ses ministres *cientificos* et les accueillait avec une bienveillance extrême. Puis quand ils s'en allaient enrichis, ils proclamaient partout la grandeur de son nom. Les concessions leur étaient distribuées avec le plus grand libéralisme : les meilleures et les plus riches tombant aux mains des Américains, les *trusts* purent étendre leurs tentacules jusqu'au fond du pays. Le cabinet *cientifico* n'eut jamais d'autre programme que de trafiquer de tout avec les étrangers.

Diaz regardait le peuple mexicain d'un air farouche, mais se retournait tout souriant vers les étrangers : sur l'un, il brandissait un sabre, aux autres, il tendait une main pleine d'or. Chez l'un, il obtenait le silence par la terreur, et chez d'autres par l'argent et il l'obtenait facilement chez ceux-ci,

car les gens vont au Mexique pour faire fortune et non par humanitarisme. Ils fermaient donc les yeux sur bien des abus qu'intérieurement ils réprouvaient, mais dont ils profitaient.

Plus d'une fois s'élevèrent des contestations entre de riches capitalistes qui avaient obtenu une concession du gouvernement et des Indiens, possesseurs d'un petit terrain qui se trouvait enclavé dans ces propriétés. Ces Indiens étaient bel et bien propriétaires de ces terrains, qu'ils s'étaient transmis de génération en génération, depuis un temps immémorial. Mais ils n'avaient entre les mains aucun titre, ce qui n'a rien de surprenant dans un pays aussi primitif, où les deux tiers de la population sont illettrés. Le gouvernement, au moyen d'une loi hypocrite, les somma de prouver leurs droits : tous furent ainsi dépossédés. Les uns, dont les Yaquis de Sonora, résistèrent et se firent massacrer; les autres se résignèrent et moururent de faim.

Le propriétaire d'une vaste plantation de maïs, qui était arrivé au Mexique dix ans auparavant, sans un sou vaillant, me raconta ses procès avec les indigènes. Il m'avoua, en souriant, qu'il avait toujours eu gain de cause, même quand il avait tort. Il allait trouver le gouverneur et l'achetait : « Le juge, me dit-il, attend toujours un mot d'ordre ».

Ce n'est nullement un paradoxe que d'affirmer l'existence de l'esclavage au Mexique, car le plus souvent le *peon*, qui travaille la terre, ne touche pas son salaire. Ne connaissant pas l'épargne, il doit d'abord, quand il est embauché dans une *hacienda*, emprunter à son employeur afin de pouvoir acheter sa nourriture et tout ce qui lui est nécessaire pour vivre. Il s'endette, et l'employeur, abusant de son ignorance, s'arrange à devenir son créancier. Il est ainsi lié au sol qu'il cultive, et si l'*hacienda* passe en d'autres mains, il est vendu avec elle.

Les salaires nous semblent très bas, mais il faut dire qu'ils sont proportionnés aux besoins qui sont minimes. Dans les mines, là où un mineur américain gagnerait trois dollars, 15 francs, un *peon* mexicain n'aura que 50 ou 75 *centavos*, 25 à 37 sous. Le travail de la terre est encore moins payé. Sur le quai d'un port, j'avais remarqué l'activité d'un portefaix, qui passait chargé de lourds fardeaux : questionné, il me dit qu'il gagnait 25 *centavos* par jour et qu'il était bien content,

car auparavant, dans une *hacienda*, il avait travaillé pour 12 *centavos*.

L'embauchage donne lieu à une autre sorte d'esclavage, pire encore. Les *enganchadores* ou embaucheurs font signer aux *peones* un contrat pour un laps de temps et un prix déterminés. Les malheureux sont envoyés dans des climats malsains où on les emploie à déblayer des lagunes envahies par une épaisse végétation. Ils travaillent mouillés jusqu'à la ceinture, la *machete* à la main, sous la surveillance rigoureuse de gardiens, prêts à tirer sur eux s'ils se sauvent. Beaucoup ne peuvent résister à ce dur labeur. Il y en a qui meurent sur place et leur corps abandonné est la proie des vautours. D'autres, épuisés par la fièvre jaune, sont inspectés par un médecin et renvoyés avec une indemnité infime, après un travail qui, quelquefois, a duré plusieurs mois, — sous prétexte qu'ils n'ont pas satisfait aux conditions du contrat.



Ce n'était qu'à force de répression que pouvait durer un tel régime. Un vieux zouave français qui avait pris part à toute la guerre du Mexique, et s'était fixé depuis dans le pays, m'affirma que d'après des calculs faits dans les préfectures, on avait évalué à 1 300 000 le nombre des victimes du général Diaz. Ce chiffre à première vue semble exagéré; il est parfaitement vraisemblable, si l'on tient compte de tant de massacres qui eurent lieu, chez les Yaquis notamment.

La tribu des Yaquis occupe l'un des plus riches États, celui de Sonora et, pendant longtemps par suite de leur hostilité pour les étrangers, il fut presque impossible d'exploiter aucune mine. En 1906, le général Diaz leur livra une véritable guerre. Les Yaquis furent exterminés par milliers, et un grand nombre de familles transportées de force au Yucatan.

Les grévistes ne furent pas traités avec moins de dureté. La grève la plus sanglante fut celle qui éclata il y a quelques années à Rio Blanco près d'Orizaba, où se trouvent de très importantes filatures de coton. La troupe tira sur les grévistes, qui avaient mis le feu aux magasins de la compagnie, et en tua plusieurs centaines.

Fils d'Indien, le général Diaz opprima sa race et la laissa opprimer. Il ne fit rien pour la civiliser, ni pour améliorer son sort. Ainsi qu'en témoignent les monuments de leur ancienne religion, les Astèques eurent dès l'origine des instincts sanguinaires. Sur la *pierre des sacrifices*, découverte à Mexico et à présent exposée au musée national, étaient immolées annuellement 20 000 victimes humaines. On peut penser ou ne pas penser que le président Diaz, en répandant le sang d'un peuple aussi sanguinaire, usa du seul moyen possible de le gouverner. Il n'en est pas moins évident que la forteresse, qu'il éleva autour de lui, avait sous son apparence redoutable la plus grande fragilité.

Pour se défendre contre les dangers du dehors, il dut s'entourer de serviteurs fidèles, mais, en paiement de leur zèle, leur donner un pouvoir illimité, exempt de tout contrôle, et l'opportunité de faire aisément fortune. Il trouva son appui dans son personnel politique, d'une part, et chez les étrangers, de l'autre. Entre ces deux éléments, il ne restait plus de place au soleil pour le peuple mexicain. Mais pour que celui-ci se mît en branle, il suffisait qu'un homme se levât, et cet homme fut Madero.

Est-ce la classe moyenne ou les *peones* qui firent la révolution? Bien que ce fussent ces derniers qui avaient le plus souffert du régime, jamais ils n'auraient été capables de prendre l'initiative d'un mouvement organisé. Ce fut la classe moyenne qui fut la tête ; mais elle fut considérablement aidée par les *peones*, qui firent derrière elle une poussée formidable.



Madero fut-il à proprement parler un rebelle? Il le devint par la force des choses. Sa tentative fut d'abord légale, mais pouvait-il agir légalement dans un pays où la légalité n'existait pas? Aux approches de la dernière élection présidentielle, un parti démocrate s'était formé et avait un peu partout organisé des clubs anti-réélectionistes : ce parti le choisit comme chef et comme candidat à la présidence. Il parcourut le pays et y acquit très vite une énorme popularité. Deux années auparavant, il avait publié un pamphlet institué *la Succession prési-*

dentielle, où sans violence, il rappelait à la nation son droit de prendre une part effective aux élections, et ce pamphlet, avant d'être supprimé par la censure, avait été très lu. Une imposante manifestation qui eut lieu à Mexico, autour de son domicile, inquiéta le président Diaz et le décida à sévir. Il fit fermer les clubs anti-réélectionnistes, interdit les journaux du parti, pourchassa les organisateurs de la campagne et enfin fit emprisonner Madero, en l'accusant d'avoir outragé le gouvernement. Dans une quantité d'endroits des arrestations en masse furent ordonnées : les prisons regorgeaient de prisonniers politiques.

Pendant que Madero était sous les verrous, on procéda aux élections, et il ne fut relâché que quand elles furent terminées. Comme toujours, le général Diaz fut réélu à l'unanimité, tandis qu'à la vice-présidence, M. Corral, ex-gouverneur de Sonora, son grand favori, était porté, en dépit de l'opinion, hostile à sa candidature.

C'est seulement quand il fut relâché que Madero devint un rebelle. Il se promit de répondre, et il s'enfuit au Texas, sur le territoire américain, où il prépara l'insurrection. Diaz dut se repentir amèrement d'avoir lâché sa prise. Depuis les longues années d'une répression assidue, c'était le premier homme qui lui échappait.

Madero porta la révolution dans l'État de Chihuahua, son pays d'origine, qui s'étend le long de la frontière américaine. Appartenant à une vieille famille, propriétaire de vastes domaines et d'importantes usines, c'est là qu'il pouvait trouver le plus grand nombre de partisans. Le mouvement insurrectionnel se propagea dans l'État de Coahuila, où les Madero ont également beaucoup d'influence. Il s'étendit jusqu'à la côte du Pacifique, à travers l'État de Sonora, où les Yaquis, ardents ennemis du gouvernement, étaient acquis d'avance. Pour isoler de la capitale mexicaine la zone attaquée, la ligne de Mexico aboutissant à El Paso fut coupée au delà de la ville de Chihuahua, et dans la direction opposée Madero eut soin de rester toujours en contact avec la frontière américaine, afin de s'approvisionner d'armes, de munitions et de vivres. Du Texas également, nombre d'aventuriers américains vinrent grossir ses forces. Aussi une des raisons mises en avant par les États-Unis pour justifier la mobilisation de leur armée, fut-elle de veiller

au respect de la neutralité et d'empêcher la contrebande de guerre.

A mesure que la *guerilla* se prolongeait dans le nord, mais sans dépasser le même rayon, d'autres États où Madero avait des alliés se soulevaient à leur tour. Puebla devait être à l'origine un autre centre d'insurrection. Mais, dès novembre, un nommé Cerdan, qui devait conduire le mouvement, fut découvert et dénoncé. Il fut si bien défendu par sa femme et ses enfants que la police dut se retirer, pour revenir bientôt après avec la troupe. Tout le voisinage s'étant préparé dans l'intervalle, la lutte qui s'engagea fut féroce. Pendant six heures, on s'entretua : il y eut quarante morts. Les balles volèrent jusque dans les tours de la cathédrale. Cerdan s'était caché sous les lames d'un plancher. Mais, le jour d'après, franchissant sa porte, il fut tué à coups de revolver, et le gouverneur fit exposer son corps, pour effrayer la foule. Bien que privé de son chef, l'État de Puebla fut très agité pendant la révolution.

Au sud également, et avec beaucoup plus d'ampleur, l'insurrection éclata dans l'État de Guerrero, sous la conduite de Figueroa, et remonta, dans l'État de Morelos, jusqu'à la ville de Cuernavaca, où elle n'était plus qu'à cent kilomètres de Mexico. On vit là une jeune fille se joindre aux rebelles ; elle fut surnommée la Jeanne d'Arc des Madéristes.

Dans la presqu'île de Yucatan, la tribu des Mayas se souleva. Enfin la Basse Californie, autre presqu'île mexicaine, assista à un curieux essai de république communiste, imaginé par des anarchistes américains.

Le général Diaz en avait lourd sur les bras. Pour lutter contre le flot grossissant, il dut éparpiller ses forces, et il manquait non seulement d'hommes, mais de munitions. Favorisé par le désarroi du gouvernement, le brigandage réapparaissait. Des bandes s'étaient formées çà et là, à côté des rebelles. Dans la capitale, on n'entendait parler que d'attaques, d'assassinats, de mines et d'*haciendas* pillées, de trains attaqués et dévalisés. Des familles menacées, des ingénieurs obligés d'abandonner leur poste venaient se réfugier à Mexico. On s'exagérait les dangers. Un jour, à la suite d'un orage, la ville fut plongée dans l'obscurité ; le bruit se répandit aussitôt que les rebelles

avaient occupé les chutes de Necaxa, qui produisent la lumière électrique.

A mesure que le gouvernement s'affaiblissait, les journaux indépendants devenaient plus osés, presque arrogants. La répression s'était relâchée. Le Parlement avait pris une physionomie nouvelle. Jusqu'alors simples figurants de la comédie politique, les députés s'étaient mis à discuter librement. Ils lançaient de violentes attaques contre leur maître, donnaient le coup de pied de l'âne au pouvoir mourant. Les étudiants s'agitaient plus encore. Pendant une réunion à laquelle j'assistai à leur cercle, — au *Casino des estudiantes*, — l'un d'eux prononça un violent discours où il accusa le président Diaz d'exceller dans l'art de mentir. A Puebla, les élèves du collège de l'État publiaient une feuille, *el Cisne*, où ils étalaient les vices du régime.

Les commerçants, les hommes d'affaires se méfiaient de Madero. Le connaissant peu, ils craignaient qu'il n'eût aucun programme, traitaient les *insurrectos* de voleurs et, pleins d'appréhension pour l'avenir, voyaient leur salut dans l'arrivée du général Reyes au pouvoir, comptant sur lui pour gouverner d'après les mêmes méthodes que le président Diaz. Les étudiants, les journalistes, les petits employés défendaient les rebelles, qui, affirmaient-ils, ne devaient pas être confondus avec les bandits et, chaque fois qu'ils s'emparaient d'un cheval, d'une arme, ou d'un objet quelconque, délivraient un reçu.

J'acquis la certitude qu'une distinction s'imposait entre eux et les bandes qui profitaient de l'insurrection pour piller. Madero, d'ailleurs, déclara que son premier soin, après la retraite du président Diaz, serait de pourchasser celles-ci et de rétablir l'ordre dans le pays. Il déclara également, ce qui indiquait encore mieux la vraie nature de l'insurrection, que le jour où l'armée américaine franchirait la frontière pour intervenir au Mexique, il ne ferait plus qu'un contre elle avec les troupes du gouvernement.

Il m'arriva de rencontrer à Mexico une famille d'Anglais qui avait dû quitter une propriété située aux environs de Torreon, une des régions les plus agitées :

— Vous avez été pillés par les rebelles? demandai-je.

— Par les troupes fédérales, me répondit-on.

Les rebelles n'avaient qu'un but : exercer des représailles. Tous leurs actes s'inspiraient de ce sentiment. Sus aux *caciques*! tel était leur cri de guerre. Quand ils attaquaient une ville, ils épargnaient les habitants; ils n'en voulaient qu'aux fonctionnaires du gouvernement. Ils procédaient à leur destitution, commettaient quelquefois des assassinats. Ils prenaient possession de l'hôtel de ville, du bureau de poste, du bureau de timbre, de la caserne, et nommaient aussitôt un gouvernement nouveau. La population, qui leur était presque toujours favorable, les accueillait avec joie; les autorités n'attendaient pas leur arrivée pour fuir; souvent la ville était prise sans combat.

Il ne faudrait pas pourtant louanger par trop les rebelles; il leur arriva de commettre des actes qui furent très nuisibles à leur cause et indisposèrent l'opinion publique. L'assassinat de six Espagnols, dans une *hacienda* voisine de Puebla, souleva l'indignation à Mexico. Pourtant c'était encore là une affaire de représailles. Les journaux ne disaient pas qu'auparavant ces Espagnols avaient attiré des rebelles chez eux et les avaient tués après les avoir enivrés.

Je vis les habitants de la ville de Cuernavaca en pleine alarme. Il bâtissaient des barricades en travers des rues. Au haut de la cathédrale et du palais de Cortès, les soldats faisaient le guet. Dans la campagne, au loin, on apercevait des incendies, et toute la nuit le pas cadencé des patrouilles frappait le pavé. Quelques jours après, le train venant de Mexico fut attaqué en chemin. Un voyageur fut tué par une balle, les autres alignés le long de la voie et dévalisés.

En Chihuahua, les combats devenaient de plus en plus sanglants. Le gouvernement en fut réduit à demander un armistice, et les négociations de paix, qui avaient une première fois échoué, furent reprises le 3 mai. Depuis la disgrâce du cabinet *cientifico*, Diaz était allé jusqu'au bout des concessions. Il avait accordé les réformes que réclamaient les Madéristes et qui déjà occupaient les débats de la Chambre. Le 7 mai néanmoins, l'armistice expira sans aboutir à un résultat. C'est que Madero ne se contentait pas de réformes : il exigeait la démission présidentielle.

Diaz publia le lendemain un manifeste qui fut un aveu de

faiblesse et un encouragement pour les rebelles, bien qu'il y tînt le langage d'un monarque absolu. Il s'engageait à se retirer quand « sa conscience le lui permettrait », se refusant à quitter son poste au milieu de l'effervescence des passions politiques et de l'anarchie.

La prise de Juarez, par les rebelles, le 10 mai, après un combat féroce de deux jours, fut le signal de la débâcle. Il devenait inutile de prolonger la lutte ; si Madero avait marché sur Mexico, comme il en eut un instant le projet, il serait arrivé sous les murs de la ville avec une armée qui, déjà considérablement grossie en chemin, se serait jointe à celle des rebelles du Sud, commandés par Figueroa.

A Mexico, les visages étaient angoissés. Dans les cercles, les rares membres qui se montraient encore ressemblaient à des ombres errant le long des murs. Les gens se préoccupaient de se défendre eux-mêmes, car ils ne comptaient plus sur le gouvernement, qui ne disposait pas de 3 000 hommes en une ville de 470 000 habitants ; un soulèvement des faubourgs se faisait redouter. Les commerçants français demandèrent des armes au gouvernement, alors que toute résistance eût été inutile, les Madéristes formant la majorité de la population. Les Américains, les plus menacés parmi les étrangers, faisaient fuir leur famille.

Diaz n'avait pas encore démissionné, et le gouvernement, qui devait lui succéder, était déjà virtuellement organisé. Madero avait proposé comme président provisoire M. de la Barra, ministre des Affaires étrangères, et déjà désigné tous les nouveaux gouverneurs. Quelle allait être la chute du Président ? C'était là une question que chacun se posait à présent. On ne se demandait plus s'il s'en irait, mais comment il s'en irait. On imaginait la colère désespérée du vaincu, la fermeté avec laquelle sa main sénile serrait encore le fauteuil présidentiel, et il était vraisemblable de penser que l'homme qui était arrivé au pouvoir par la force, ne le quitterait que par la force.

Ses romanesques débuts en effet avaient été ceux d'un aventurier. Chef du parti opposé au président Lerdo, Diaz avait dû quitter le Mexique. Quand il y revint en 1877, à la fin du mandat de celui-ci, il fut reconnu, avant même de

débarquer à Vera Cruz, malgré le déguisement qu'il avait pris. Il se jeta à l'eau, un sabre à la ceinture pour se défendre des requins, fut cerné, capturé, menacé d'une exécution immédiate, mais put s'évader pendant la nuit, grâce à un orage et, à l'aide d'un canot, débarqua sur la côte, en dehors du port. Puis à coups de sabre il conquit la présidence. Et cette longue carrière, qui commença par une bataille, jusqu'au bout continua d'en être une. Il était né soldat et resta toujours le *général* Diaz, qui en l'espace de vingt ans, de 1857 à 1876, avait pris part à quarante-cinq batailles ou sièges.

C'est en combattant, en mourant sans s'être rendu, que l'audacieux octogénaire voulait s'en aller du pouvoir ; s'il faut en croire les journaux américains, jamais il n'aurait consenti à démissionner sans l'intervention de sa femme, qui, lorsqu'il signa, dut guider sa main tremblante.

La Chambre attendait la démission qui devait y être lue publiquement. La date fixée avait été dépassée, et la foule mécontente se soulevait. Refusant de signer, le président Diaz, aurait, paraît-il, dans un sursaut de désespoir, déchiré l'acte et ne se serait enfin rendu aux instances de son entourage qu'après une longue lutte.

Ainsi se termina le long duel où jamais deux hommes plus dissemblables ne se mesurèrent. D'un côté, c'était un enfant du peuple, un soldat sans culture, un ambitieux, qui ne se soucia que de discipliner sans éduquer, ne favorisa ni les arts, ni les lettres, ni les sciences, un habile homme d'affaires et un merveilleux diplomate, qui déploya au pouvoir toute la finesse et l'astuce propres à sa race, et donna au Mexique un prestige universel.

Quel contraste formait à côté de lui la figure de Madero, homme instruit, fils d'une famille de vieille notoriété, plusieurs fois millionnaire, idéaliste et intellectuel dans ses tendances et ses manières, peu fait pour le commandement militaire auquel il n'était nullement préparé avant la révolution, tempérament calme et réservé, peu soucieux de gloire ou de publicité tapageuse, chef désintéressé d'un mouvement, où il ne chercha ni profit ni satisfaction d'ambition, et qu'il dirigea comme un illuminé qui accomplit une mission, poussé par une force intérieure.

Au xxe siècle, le régime de Diaz était devenu un incompréhensible anachronisme. Madero victorieux, c'était pour le Mexique la victoire du pouvoir civil sur le pouvoir militaire, du droit sur l'arbitraire, de la démocratie sur le gouvernement personnel.



Quel sera l'avenir? Tout semble indiquer que le peuple mexicain élira à la présidence le chef de la révolution. Quel qu'il soit, le prochain président aura une tâche difficile, car de graves problèmes se poseront devant lui. La révolution fut une révolte du sentiment nationaliste. Le gouvernement pourra-t-il se dégager des engagements multiples, contractés par son prédécesseur avec les étrangers, les Américains surtout? Les *peones* dépossédés demanderont-ils la restitution de leurs biens, ou comment seront-ils désintéressés?

S'il ne s'agissait pas d'un pays neuf, la question serait difficile à résoudre. Mais d'énormes richesses, tant agricoles que minières, restent à exploiter et ne pourront l'être qu'après le prolongement des voies ferrées dans des régions où actuellement les transports ne s'effectuent qu'à dos de mulets. Le sort réservé dans l'avenir aux étrangers dépendra des aptitudes que montreront les Mexicains à développer l'immense territoire qu'ils possèdent. En ce qui touche l'outillage industriel des mines, exploitées d'après les procédés modernes, les Anglais et les Américains ne trouveront pas de concurrents chez les Mexicains. Ils continueront à vendre leurs machines, à construire des usines et des chemins de fer. Les Français feront toujours prime dans le commerce des nouveautés. Les Allemands garderont la prépondérance dans la vente des ustensiles à bon marché qui remplissent les bazars et les *tiendas*.

Mais là où le gouvernement fera plus facilement œuvre de nationalisme, c'est en protégeant la classe moyenne, en favorisant l'entrée de ses capitaux dans les affaires nouvelles, en lui accordant un traitement de préférence dans la répartition des concessions, et aussi en luttant contre l'envahissement des ingénieurs et des gérants d'affaires étrangers.

Le prochain gouvernement aura à se préoccuper beaucoup du développement de l'enseignement à tous les degrés et dans toutes les branches. Il existe au Mexique un sentiment très vif contre l'étranger. Ce sentiment s'explique aisément à l'égard de l'Espagnol, qui reste encore dans le souvenir des Mexicains le conquérant sanguinaire et cruel dont ils s'affranchirent il y a un siècle. La haine tapageuse pour l'Américain, appelé en dérision *gringo*, n'est au fond que de la jalousie. Comment les Mexicains auraient-ils pu lutter avec un peuple si entreprenant et si actif, sous un régime où toute initiative leur était interdite? C'est à présent que, l'instruction se répandant ou se perfectionnant, ils deviendront capables de mener à bien cette lutte.

Une autre nécessité qui s'impose au Mexique, est d'instituer une réglementation du travail. Aucune loi de protection ouvrière n'y existe encore. Dans les mines d'or, pour ne citer qu'un exemple, la vie du *peon* court des dangers divers. Les éboulements sont fréquents. Des accidents, mortels souvent, ont lieu journellement. Les veuves des victimes reçoivent une indemnité infime. Aucune loi ne limite les heures de travail, ne réglemente le travail des femmes et des enfants, n'interdit l'esclavage pour dettes, ne contrôle l'embauchage : « Cet état de choses ne durera pas toujours! Profitez-en! » ai-je souvent dit à d'heureux spéculateurs qui s'étaient enrichis dans l'agriculture, et, le visage réjoui, m'initiaient aux secrets de leur rapide prospérité.

Les employeurs eurent le tort grave au Mexique d'abuser du *peon* et de s'enrichir en exploitant sa faiblesse plutôt qu'en élargissant le champ de leurs affaires. Ils n'auront plus à présent la main-d'œuvre à aussi bon marché. Certaines personnes s'alarment déjà des revendications des *peones* : qu'elles se rassurent! Le Mexique n'est pas près de souffrir de la tyrannie des *trade-unions* américains.

Au point de vue politique, l'épuration du personnel administratif ne soulève aucune difficulté, pour la bonne raison qu'elle a déjà eu lieu. Reste à savoir si, conformément à la constitution, le suffrage universel sera mis en pratique. Le suffrage restreint, qui fut déjà l'objet des discours du Parlement, paraît mieux convenir à l'état actuel du pays.

Avant de retrouver sa stabilité, le Mexique traversera peut-être une période de trouble et de désordre plus ou moins longue, pendant laquelle le gouvernement devra montrer une grande fermeté. Les anciens amis du régime déchu auront peut-être quelque fondement à soutenir que la démocratie ne convient pas aux races latines. Le Mexique évidemment ne passera pas d'un bond de la dictature à un véritable régime républicain, car un peuple n'apprend pas en deux jours à se diriger lui-même. Comment imaginer qu'il pourrait à présent revenir à celui dont il vient de s'affranchir?

Il est un lieu commun très répandu en Europe. On y entend souvent accuser des Américains du malin désir de s'annexer un jour le Mexique. Cette illusion n'est possible qu'à distance. D'abord le problème des races, soulevé par la présence des noirs et par l'afflux des Japonais, leur laisse entrevoir un avenir trop sombre, pour qu'ils songent encore à l'aggraver. Et puis avec ses sierras gigantesques, ses gorges profondes, ses défilés imprenables, ses hauts plateaux d'un accès si pénible, le Mexique est un pays aussi facile à défendre que difficile à conquérir. Enfin, les Mexicains ont un sentiment national si puissant que l'impression qu'ils laissent n'est aucunement celle d'un peuple à son déclin, mais au contraire d'une nation dont la vie commence à peine.

ANDRÉ VERNIÈRES

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET

LIVRAISON DU 15 JUILLET

LIVRAISON DU 1er AOUT

LIVRAISON DU 15 AOUT



